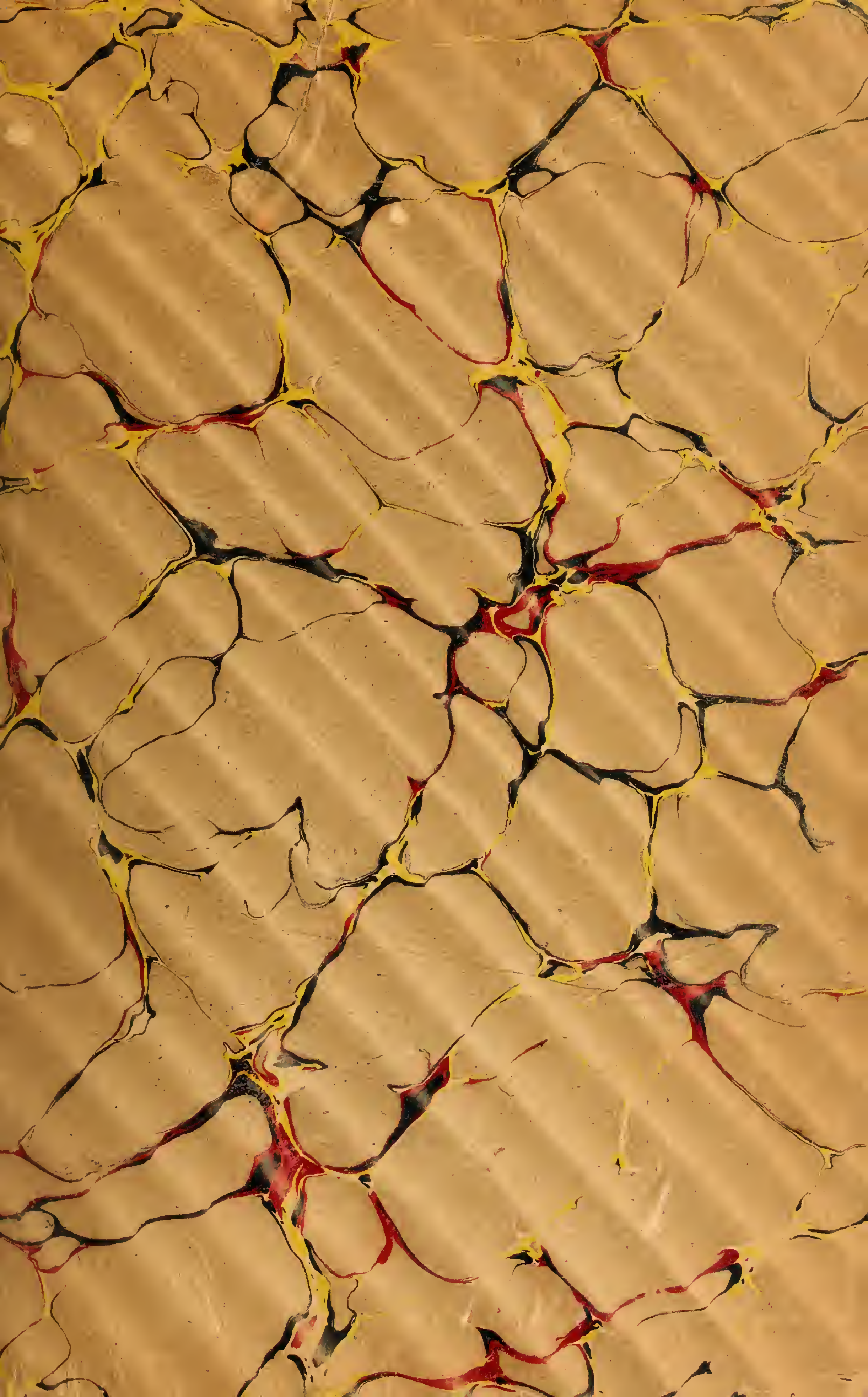
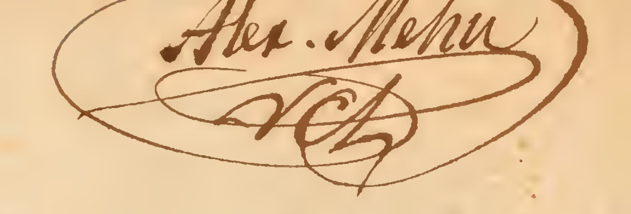










COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS.



AVIS IMPORTANT.

D'après une des lois providentielles qui régissent le monde, rarement les œuvres au-dessus de l'ordinaire se font sans contradictions plus ou moins fortes et nombreuses. Les *Ateliers Catholiques* ne pouvaient guère échapper à ce cachet divin de leur utilité. Tantôt on a nié leur existence ou leur importance; tantôt on a dit qu'ils étaient fermés ou qu'ils allaient l'être. Cependant ils poursuivent leur carrière depuis 23 ans, et les productions qui en sortent deviennent de plus en plus graves et soignées: aussi paraît-il certain qu'à moins d'événements qu'aucune prudence humaine ne saurait ni prévoir ni empêcher, ces Ateliers ne se fermeront que quand la *Bibliothèque universelle du Clergé* sera terminée en ses 2,000 volumes in-4°. Le passé paraît un assez sûr garant de l'avenir, pour ce qu'il y a à espérer ou à craindre.

Cependant, parmi les calomnies auxquelles ils se sont trouvés en butte, il en est deux qui ont été continuellement répétées, parce qu'étant plus capitales, leur effet entraînait plus de conséquences. De petits et ignares concurrents se sont donc acharnés, par leur correspondance ou leurs voyageurs, à répéter partout que nos Editions étaient mal corrigées et mal imprimées. Ne pouvant attaquer le fond des Ouvrages, qui, pour la plupart, ne sont que les chefs-d'œuvre du Catholicisme, reconnus pour tels dans tous les temps et dans tous les pays, il fallait bien se rejeter sur la forme dans ce qu'elle a de plus sérieux, savoir, la correction et l'impression; en effet, les chefs-d'œuvre même n'auraient qu'une demi-valeur, si le texte en était inexact ou illisible.

Il est très-vrai que, dans le principe, un succès inouï dans les fastes de la Typographie ayant forcé l'Editeur de recourir aux mécaniques, afin de marcher plus rapidement et de donner les ouvrages à moindre prix, quatre volumes du double *Cours d'Ecriture sainte et de Théologie* furent tirés avec la correction insuffisante donnée dans les imprimeries à presque tout ce qui s'édite; il est vrai aussi qu'un certain nombre d'autres volumes, appartenant à diverses Publications, furent imprimés ou trop noir ou trop blanc. Mais, depuis ces temps éloignés, les mécaniques ont cédé le travail aux presses à bras, et l'impression qui en sort, sans être du luxe, attendu que le luxe jurerait dans des ouvrages d'une telle nature, est parfaitement convenable sous tous les rapports. Quant à la correction, il est de fait qu'elle n'a jamais été portée si loin dans aucune édition ancienne ou contemporaine.

Et comment en serait-il autrement, après toutes les peines et toutes les dépenses que nous subissons pour arriver à purger nos épreuves de toutes fautes? L'habitude, en typographie, même dans les meilleures maisons, est de ne corriger que deux épreuves et d'en conférer une troisième avec la seconde, sans avoir préparé en rien le manuscrit de l'auteur.

Dans les *Ateliers Catholiques* la différence est presque incommensurable. Au moyen de correcteurs blanchis sous le harnais et dont le coup d'œil typographique est sans pitié pour les fautes, on commence par préparer la copie d'un bout à l'autre sans en excepter un seul mot. On lit ensuite en première épreuve avec la copie ainsi préparée. On lit en seconde de la même manière, mais en collationnant avec la première. On fait la même chose en tierce, en collationnant avec la seconde. On agit de même en quarte, en collationnant avec la tierce. On renouvelle la même opération en quinte, en collationnant avec la quarte. Ces collationnements ont pour but de voir si aucune des fautes signalées au bureau par MM. les correcteurs, sur la marge des épreuves, n'a échappé à MM. les corrigeurs sur le marbre et le métal. Après ces cinq lectures entières contrôlées l'une par l'autre, et en dehors de la préparation ci-dessus mentionnée, vient toujours une révision et souvent il en vient deux ou trois, puis l'on cliche. Le clichage opéré, par conséquent la pureté du texte se trouvant immobilisée, on lait, avec la copie, une nouvelle lecture d'un bout de l'épreuve à l'autre, on se livre à une nouvelle révision, et le tirage n'arrive qu'après ces innombrables précautions.

Aussi y a-t-il à Montrouge des correcteurs de toutes les nations et en plus grand nombre que dans vingt-cinq imprimeries de Paris réunies! Aussi encore, la correction y coûte-t-elle autant que la composition, tandis qu'ailleurs elle ne coûte que le dixième! Aussi enfin, bien que l'assertion puisse paraître téméraire, l'exactitude obtenue par tant de frais et de soins, fait-elle que la plupart des Editions des *Ateliers Catholiques* laissent bien loin derrière elles celles même des célèbres Bénédictins Mabillon et Montfaucon et des célèbres Jésuites Petau et Sirmond. Que l'on compare, en effet, n'importe quelles feuilles de leurs éditions avec celles des nôtres qui leur correspondent, en grec comme en latin, on se convaincra que l'invraisemblable est une réalité.

D'ailleurs, ces savants éminents, plus préoccupés du sens des textes que de la partie typographique et n'étant point correcteurs de profession, lisaient, non ce que portaient les épreuves, mais ce qui devait s'y trouver, leur haute intelligence suppléant aux fautes de l'édition.

De plus, les Bénédictins, comme les Jésuites, opéraient presque toujours sur des manuscrits, cause perpétuelle de la multiplicité des fautes, pendant que les *Ateliers Catholiques*, dont le propre est surtout de ressusciter la Tradition, n'opèrent, le plus souvent, que sur des imprimés.

Le R. P. De Buch, Jésuite Bollandiste de Bruxelles, nous écrivait, il y a quelque temps, n'avoir pu trouver, en dix-huit mois d'études, *une seule faute* dans notre *Patrologie latine*. M. Denzinger, professeur de Théologie à l'Université de Wurzbourg, et M. Reissmann, Vicaire Général de la même ville, nous mandaient, à la date du 19 juillet, n'avoir pu également surprendre *une seule faute*, soit dans le latin, soit dans le grec de notre double *Patrologie*. Enfin, le savant P. Pitra, Bénédictin de Solesmes, et M. Bonnetty, directeur des *Annales de Philosophie chrétienne*, mis au défi de nous convaincre d'une seule erreur typographique, ont été forcés d'avouer que nous n'avions pas trop présumé de notre parfaite correction.

Dans le Clergé se trouvent très-certainement de bons latinistes et de bons hellénistes, et, ce qui est plus rare, des hommes très positifs et très-pratiques. Eh bien! nous leur promettons une prime de 25 centimes par chaque véritable faute qu'ils découvriront dans n'importe lequel de nos volumes, mais surtout dans les grecs.

Malgré ce qui précède, l'Editeur des *Cours complets*, sentant de plus en plus l'importance et même la nécessité d'une correction parfaite pour qu'un ouvrage soit véritablement utile et estimable, se livre depuis plus d'un an, et est résolu de se livrer jusqu'à la fin à une opération longue, pénible et coûteuse, savoir, la révision entière et universelle de ses innombrables clichés. Ainsi chacun de ses volumes, au fur et à mesure qu'il les remet sous presse, est recorrigé mot pour mot d'un bout à l'autre Quarante hommes y sont ou y seront occupés pendant 10 ans, et une somme qui ne saurait être moindre d'un demi-million de francs est consacrée à cet important contrôle. De cette manière, les Publications des *Ateliers Catholiques*, qui déjà se distinguaient entre toutes par la supériorité de leur correction, n'auront de rivales, sous ce rapport, dans aucun temps ni dans aucun pays; car quel est l'éditeur qui pourrait et voudrait se livrer APRÈS COUP à des travaux si gigantesques et d'un prix si exorbitant? Il faut certes être bien pénétré d'une vocation divine à cet effet, pour ne reculer ni devant la peine ni devant la dépense, surtout lorsque l'Europe savante proclame que jamais volumes n'ont été édités avec tant d'exactitude que ceux de la *Bibliothèque universelle du Clergé*. Le présent volume est du nombre de ceux révisés, et tous ceux qui le seront à l'avenir porteront cette note. En conséquence, pour juger les productions des *Ateliers Catholiques* sous le rapport de la correction, il ne faudra prendre que ceux qui porteront en tête l'avis ici tracé. Nous ne reconnaissons que cette édition et celles qui suivront sur nos planches de métal ainsi corrigées. On croyait autrefois que la stéréotypie immobilisait les fautes, attendu qu'un cliché de métal n'est point élastique; pas du tout, il introduit la perfection, car on a trouvé le moyen de le corriger jusqu'à extinction de fautes. L'Hébreu a été revu par M. le chevalier Drach, le Grec par des Grecs, le Latin et le Français par les premiers correcteurs de la capitale en ces langues.

COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS.

PREMIÈRE SÉRIE,

CONTENANT

LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE, DEPUIS SAINT FRANÇOIS DE SALES JUSQU'A 1789,

SAVOIR :

1° Celles des orateurs sacrés du premier ordre,

BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

2° Celles des orateurs sacrés du deuxième ordre,

DE LINGENDES, LEJEUNE, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ORLÉANS, MABOUL, MASCARON, RICHARD L'AVOCAT, ANSELME *, BOILEAU *, FLÉCHIER *, LAROCHE, HUBERT, DE LA RUE, LES DEUX TERRASSON, DE NESMOND *, MATHIAS PONCET DE LA RIVIÈRE, JOLY, HONORÉ GAILLARD, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, DU JARRY, SOANEN, BRETONNEAU, J.-B. MOLINIER, DUFAY, PALLU, MONGIN *, SÉGAUD, BALLET, SENSARIC, CICERI *, PÉRUSSEAU, SURIAN *, LAFITAU, SÉGUY *, DE LA TOUR DU PIN, TRUBLET, PERRIN, CLÉMENT, D'ALÈGRE, POULLE, GRIFFET, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, LE CHAPELAIN, ÉLIZÉE, GÉRY, MAROLLES, CAMBACÉRÈS, DE BOISMONT *, COUTURIER, D'ARGENTRÉ, BEURRIER, MAURY *;

3° Celles des orateurs sacrés du troisième ordre,

CAMUS, GODEAU, COTON, CAUSSIN, E. MOLINIER, BIROAT, CASTILLON, SENAULT, DE BOURZEIS *, TEXIER, DE FROMENTIÈRE, DE LA VOLPILLIÈRE, GUILLAUME DE SAINT-MARTIN, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, LE BOUX, BRETTEVILLE, MASSON, DE LA CHAMBRE *, NICOLAS DE DIJON, LA PESSE, CHAUCHEMER, DAMASCÈNE, DOM JÉROME, BÉGAULT, JÉROME DE PARIS, LORIOT, AUGUSTIN DE NARBONNE, SÉRAPHIN DE PARIS, POISSON, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, HERMANT, HOUDRY, BERTAL, CHAMPIGNY, CHARAUD, BOURRÉE, RENAUD, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, PACAUD, LE PRÉVOT, DUTREUL, DANIEL DE PARIS, JARD, COLLET, PRADAL, GIRARDOT, GEOFFROY, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, DE LA TOUR, ASSELIN, BARUTEL, TORNÉ, DE TRACY, BAUDRAND, FELLER, FOSSARD, FAUCHET, ROQUELAURE *, INGOULT, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, TALBERT, LE P. RICHARD, ASSELINE;

*(Les orateurs marqués d'un * étaient membres de l'Académie.)*

SUIVIE D'UNE SECONDE SÉRIE D'ENVIRON 33 VOLUMES

RENFERMANT : 1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PLUS GRANDS PRÉDICATEURS DEPUIS 1789 JUSQU'A NOS JOURS; 2° LES PRINCIPAUX MANDEMENTS ET DISCOURS DE 50 ÉVÊQUES ET DE 20 PRÊTRES DISTINGUÉS CONTEMPORAINS; 3° UN GRAND NOMBRE DE **COURS** DE PRÔNES TIRÉS DES PLUS FORTS PRÔNISTES ANCIENS ET MODERNES; 4° LES MEILLEURS OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION; 5° UNE VINGTAINE DE TABLES GÉNÉRALES OU SPÉCIALES RENDANT EXTRÊMEMENT FACILE ET PRÉCIEUX LE MANIEMENT DE LA COLLECTION ENTIÈRE;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE,

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

---

67 ET 33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL VOLUME EN PARTICULIER.

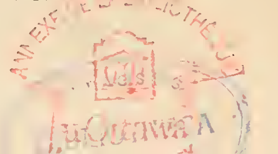
TOME QUARANTE-TROISIÈME,

CONTENANT LA SECONDE PARTIE DES ŒUVRES COMPLÈTES DE MASSILLON.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1862





SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME XLIII DES ORATEURS SACRÉS.

MASSILLON.

DEUXIÈME PARTIE.

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

ŒUVRES COMPLETES

DE MASSILLON.

DEUXIÈME PARTIE.

PANÉGYRIQUES.

AVIS AU LECTEUR.

La plupart des sermons suivants serviront de modèle aux prédicateurs, qui jugeront avec raison que l'instruction des auditeurs ne doit jamais être séparée de l'éloge du saint; au lieu que d'ordinaire dans les panégyriques, l'orateur, uniquement occupé à étaler des pensées brillantes et ingénieuses, en bannit entièrement la morale, qui doit cependant faire le fonds de tout discours chrétien. Nous ne ferons pourtant pas difficulté d'avouer que tous ces discours ne sont pas de la même force. Quelques-uns annoncent sans doute un grand talent, mais ne le montrent pas encore tel qu'il a été depuis. Fallait-il les supprimer? nous en avons été tentés. Mais l'exemple de tous ceux qui mettent au jour les ouvrages des grands hommes, nous autorise à conserver au public ces premières productions de la jeunesse du P. Massillon. N'est-il pas utile en effet de faire connaître aux jeunes gens que ce n'est jamais tout à coup, mais par degrés, à force de réfléchir et de travailler, que les plus grands génies mêmes arrivent enfin à ce point de perfection qui les tire de la foule des auteurs et assure l'immortalité à leurs ouvrages?

PANÉGYRIQUE Ier.

SAINTE AGNÈS.

Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem. (*Philip.*, I, 20.)

Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par ma vie ou par ma mort.

Jésus-Christ n'a jamais paru plus grand que dans ses saints; et ces siècles heureux, où l'Eglise teinte du sang des martyrs gémissait dans l'oppression, furent les siècles de sa magnificence et de sa gloire.

Voilà pourquoi l'Eglise nous rappelle sans cesse aux premiers âges de l'Evangile; elle nous présente ces héros de la foi, qui tirent tant d'honneur à la religion; ces grands modèles, la gloire de leur siècle et la confusion du nôtre.

Mais parmi ces âmes illustres qui rendirent témoignage à Jésus-Christ et qui le glorifièrent dans leur corps, l'Eglise a toujours donné un rang d'honneur et de distinction à la sainte martyre dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Agnès à peine sortie de l'enfance, victorieuse du monde et des tyrans, des plaisirs et des supplices; c'est le grand spectacle que l'Eglise présente à notre foi, et l'instruction en même temps qu'elle donne aux fidèles.

Nous excusons nos faiblesses sur l'âge, sur le tempérament, sur les occasions; la chasteté éminente de notre illustre vierge va confondre ces vaines excuses. Nous justifions notre mollesse et notre impénitence sur la faiblesse de l'homme et sur l'incompatibilité de l'Evangile avec nos mœurs et nos usages; le courage de notre sainte martyre va détruire ces prétextes frivoles. Préjugé de faiblesse et de fragilité détruit par le triomphe de sa chasteté; préjugé d'impénitence confondu par le courage de son martyre. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le sang des martyrs était encore la semence des fidèles, et les chrétiens persécutés accomplissaient encore dans leur corps ce qui manquait à la passion de leur Maître,

quand Rome vit paraître l'illustre vierge que nous honorons.

Cette capitale de l'univers qui avait trouvé le secret, dit saint Augustin, de réunir toute la sagesse de la philosophie et de la politique humaine, avec toutes les extravagances du culte; qui avait adopté tous les dieux les plus bizarres et toutes les superstitions des nations qu'elle avait vaincues; et qui de toutes les folies de l'univers, avait, pour ainsi dire, formé la majesté de sa religion et de ses cérémonies, ne parut inexorable qu'à la sainte folie de la croix. Le démon en possession de cette maîtresse du monde, la disputa longtemps à Jésus-Christ; il en coûta à l'Eglise ses plus illustres victimes, et il fallut encore que cette ville célèbre, pour devenir une cité sainte et nouvelle, fût fondée sur le sang de ses apôtres, comme elle le fut autrefois sur le sang même de ses deux premiers fondateurs.

Au milieu de tant de généreux défenseurs de la foi, dont le triomphe rendait Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens conquérants, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Eglise, la honte du paganisme et l'admiration de tous les siècles.

La grâce et la nature avaient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors; une jeunesse tendre et florissante, une beauté dont Dieu semblait relever l'éclat, comme autrefois dans Judith, arrêtèrent d'abord sur elle les regards publics. Ce que Rome avait de plus grand la rechercha; des époux terrestres se présentèrent; et ne doutant pas que leur naissance et leurs grands biens ne devinssent un attrait invincible pour la médiocrité de sa fortune, ils comptaient déjà pour épouse celle qui ne devait avoir que Jésus-Christ pour époux. Quel écueil en effet pour une vertu vulgaire! se refuse-t-on, à cet âge, à une fortune brillante qui s'offre, et surtout quand l'honneur et la religion n'y semblent mettre aucun obstacle? Il est vrai que l'idolâtrie de ces prétendus époux devait alarmer la foi de notre jeune vierge. Mais la femme fidèle ne pouvait-elle pas sanctifier le mari infidèle? D'ailleurs, y regarde-t-on de si près, quand il s'agit d'un établissement qui va nous assurer un grand rang et une fortune immense! les mœurs, la religion, la piété, décident-elles de nos choix dans ce sacrement honorable? l'intérêt ou la passion ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien sacré? les biens et les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier: les vertus y sont-elles comptées? On met tout en œuvre pour assortir les fortunes; on ne se met point en peine d'assortir les cœurs : pourvu que tout le reste convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une société sainte et indissoluble n'a souvent pour tout lien qu'une opposition secrète de caractère, qui va bientôt la troubler et peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie, nous a bientôt désunis. L'ouvrage des passions ne saurait être durable : on unit souvent et on unit en vain ce que Dieu avait séparé. Tant de divorces scandaleux sont de faibles leçons, et ne rendent pas les mariages plus saints et plus prudents; et l'on voit tous les jours les plus grandes maisons périr et s'éteindre par le sacrement même destiné à les soutenir et à les perpétuer.

Mais ce n'est pas la seule instruction que nous donne la préférence que fait Agnès du trésor de la virginité à toutes les pompes du siècle. Nous regardons le déréglement comme une destinée de l'âge; nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il semble qu'il y a une saison pour les passions, et que la régularité et la pudeur ne deviennent une vertu que lorsqu'un âge plus avancé nous en a fait une nécessité ou du moins une bienséance. Agnès à la fleur de l'âge ne connaît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence; ornée de tous les talents qui conduisent toujours à la perdre, elle en veille avec plus de soins à sa conservation. Tous les temps lui paraissent appartenir également à celui qui est le Maître des temps et le Seigneur de l'éternité; et le seul privilége qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères, pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Vous nous dites tous les jours cependant qu'il faut passer quelque chose à l'âge; et moi je vous dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, et que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie. La saison des périls est-elle donc celle où il faut moins les craindre? les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit et les allume? faut-il que le monde ait corrompu le cœur avant que nous le donnions à Dieu? que le vice prépare les voies à la vertu, et que tous les plaisirs soient usés avant qu'on prenne le parti de goûter combien le Seigneur est doux?

D'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse? Hélas! mes frères, vous le savez, les premiers déréglements ne laissent-ils pas un fonds de faiblesse qui semble se fortifier avec les années? et la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit et la punition de la licence des premières mœurs?

Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût? ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient? ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri et suranné, par des artifices qui rappellent plus ses années que ses attraits? ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls? Que dirai-je? n'achète-t-elle pas peut-être des assiduités criminelles qu'elle ne saurait plus mériter? des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne faiblesse? et l'âge en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la honte de son caractère? Vous voulez nous appren-

dre, ô mon Dieu! qu'on ne revient pas aisément à vous, quand une fois on vous a abandonné jusqu'à un certain point, et qu'un cœur livré depuis longtemps au monde et aux plaisirs, n'offre presque plus de ressource à la grâce.

Mais du moins, direz-vous, si l'âge ne mérite pas quelque indulgence, le tempérament doit rendre nos faiblesses plus pardonnables ; c'est un malheur d'être né d'une certaine façon. Peut-on se faire un cœur à son gré, être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naissant une âme tendre et sensible? et ne trouvons-nous pas en nous des penchants auxquels on peut à la vérité se refuser quelque temps, mais dont il n'est presque pas possible de fuir toujours la destinée ? C'est-à-dire, mes frères, que lorsque Dieu nous donne un cœur tendre et sensible, il ne nous le donne pas pour lui. Il ne s'est donc réservé que les âmes dures et barbares? il n'y a donc que les cœurs d'airain sur lesquels il puisse avoir quelque droit et qui soient nés pour l'aimer? et dès qu'il nous a donné un bon cœur, le bienfait même devient un titre qui nous dispense de le servir, et une excuse qui semble nous autoriser à l'oublier et à lui déplaire? Quel blasphème! et quel outrage fait au souverain modérateur de la nature et de la grâce, et à l'auteur de tout don excellent! Tout ce que nous avons reçu de lui ne l'avons-nous pas reçu pour lui? et la sensibilité d'un cœur tendre, qu'est-elle, qu'une disposition et une facilité de l'aimer, que la nature ellemême a comme mise en nous, et dont nous abusons par une ingratitude criminelle, pour prostituer nos affections à la vile créature?

Quel cœur plus tendre que celui d'Agnès? J'aime Jésus-Christ, disait-elle, et en l'aimant je deviens plus chaste; en m'unissant à lui je me trouve plus pure; en le recevant au dedans de moi je mets le sceau à ma virginité ; c'est faire outrage à cet Epoux céleste de croire que je puisse être touchée de quelqu'autre que de lui. Périsse mon corps, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens ! *Pereat corpus, quod placere potest oculis quibus nolo!* Elle fait usage pour Dieu seul d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Mais de plus, où serait le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des penchants qui la combattent? où placerions-nous la violence qui ravit le royaume de Dieu, s'il ne fallait, pour l'obtenir, que renoncer à des plaisirs où nul goût nous entraîne? Vous alléguez le tempérament? mais quel est le pécheur qui ne devienne par là digne d'excuse? Tous les crimes les plus affreux ne supposent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables, des penchants qui les y portent? le vice cesse-t-il de l'être dès qu'il a le cœur pour lui? serait-il besoin de nous l'interdire, si un goût malheureux ne nous le rendait aimable? L'adultère de David fut-il moins odieux et moins puni du Ciel, parce que ce prince était né avec un cœur trop faible et trop tendre? Les justes ne trouvent-ils pas en eux, comme vous, des passions à réprimer? vainquent-ils sans combattre? n'ont-ils pas à résister à la chair et au sang? sont-ils pétris d'une autre boue que vous? et s'ils se livrent moins aux pasions, est-ce parce qu'ils sont moins tentés, ou parce qu'ils sont plus fidèles? Qu'est-ce donc que ce prétendu tempérament, qui diminue à vos yeux l'horreur de vos fautes? c'est un long usage de déréglement qui vous l'a rendu comme nécessaire; c'est un cœur subjugué par les passions et pour qui l'occasion devient toujours une chute; c'est une fragilité honteuse, toujours sûre de périr dès qu'il faut résister; c'est une volonté livrée au crime et qui, à force de secouer le joug des devoirs, ne connaît plus même celui des bienséances.

Et quel siècle a jamais vu plus de ces tristes exemples que le nôtre? Le crime se cachait du moins autrefois ; il fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle : c'était autrefois une œuvre de confusion et de ténèbres; il affecte aujourd'hui la lumière et semble chercher effrontément le grand jour, dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur déshonneur et leur ignominie; tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas; compter comme autant de victoires et de titres d'honneur les âmes faibles qu'elles ont fait tomber dans le piége; déchirer elles-mêmes sans pudeur le voile que la bienséance avait mis jusqu'ici sur le déréglement et prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte que les siècles précédents en avaient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air; l'indécence poussée à un point, qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire; et le nom de la pudeur consacré à celui de la vierge illustre que nous honorons, devenu un nom de mépris et de risée. Alléguez-nous après cela le tempérament, comme s'il suffisait de ne plus mettre de bornes au vice, pour le rendre plus excusable. Mais tel est tous les jours le langage de l'impiété : c'est le tempérament seul qui fait les vertus et les vices. On ôte à l'homme tout usage de sa raison et de sa liberté; et pour le rendre également peu digne de blâme ou de louange, on le fait agir par pur instinct comme la bête.

Enfin, vous ajouterez peut-être que ce n'est ni le goût ni le tempérament qui vous portent au désordre, que vous étiez né avec d'heureuses inclinations, et que les occasions seules ont fait jusqu'ici, et font encore tous les jours vos malheurs.

Mais plus vous étiez né heureusement, plus vous êtes coupable d'avoir rompu la digue que la nature elle-même semblait avoir opposée à votre faiblesse; plus vous rendrez compte à Dieu d'un cœur que vous avez livré à satan, malgré tant de défenses heureuses dont sa main miséricordieuse l'avait environné. C'est-à-dire, plus vous trouviez en vous de penchants qui vous inclinaient

à la vertu, moins vous trouverez devant Dieu d'excuses à vos vices; et les mêmes occasions qui sont pour les autres des malheurs, deviendront pour vous des ingratitudes et des crimes.

D'ailleurs, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduit? Sont-ce les talents malheureux des grâces et de la beauté dont la nature vous avait pourvu? Mais quel usage en fit notre sainte vierge? Mais c'est cela même qui aurait dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse lorsqu'on les tourne contre lui? n'y a-t-il que le rebut du monde qui soit propre à servir Dieu? Mais de plus, n'ajoutez-vous pas aux grâces de la nature un air dangereux qui les rend funestes aux autres et à vous-même? n'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins qui étaient déjà un crime pour vous, avant que d'être un sujet de chute pour vos frères? n'avez-vous pas même peut-être fait suppléer aux talents que la nature vous a refusés, une effronterie qui porte toujours un poison plus sûr dans les cœurs que toutes les grâces d'une beauté chaste et pudique? et n'avez-vous pas arraché, par dès avances honteuses, des désirs criminels où à peine auriez-vous trouvé de simples regards? Vous dressez vous-même le piége et l'occasion qui vous fait périr, et vous vous en prenez à elle de votre perte.

Enfin, sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre? Les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu de notre sainte. Les sollicitations; elle n'offre qu'une sainte fierté à des empressements profanes: on met tout en œuvre pour toucher son cœur, et les efforts des hommes l'unissent plus vivement à Jésus-Christ; et les flammes impures qu'on fait briller autour d'elle viennent s'éteindre dans l'ardeur qu'elle a pour son Epoux céleste. Hélas! et vous avez été vous-même au-devant du crime; et la facilité de vos mœurs a été comme un signal de déréglement; et vous avez cherché les regards qui vous fuyaient; et vous n'avez trouvé de goût que dans les lieux où l'innocence était en danger; et les jours éloignés des occasions ont été pour vous des jours d'ennui et de tristesse; et vous n'avez pu trouver de plaisir où vous ne trouviez point de péril. Que répondrez-vous à Jésus-Christ? et vos excuses ne deviendront-elles pas de nouveaux crimes? Alléguerez-vous des séductions d'espérance et de fortune, qui vous ont fait succomber? Mais les plus illustres Romains offrent à Agnès, avec leur cœur, l'orgueil de leur grandeur et de leur opulence; le monde vient mettre à ses pieds toute sa gloire et toute sa magnificence et elle la foule comme de la boue, et la couronne de la sainte virginité lui paraît préférable à l'empire de l'univers. Hélas! faut-il le dire ici? Et c'est peut-être cette funeste passion qui a éloigné tous vos établissements et mis un obstacle honteux à votre fortune; et vous avez peut-être sacrifié toutes vos espérances à votre goût; et vous avez peut-être acheté au prix de votre gloire la honte de la volupté; l'ambition vous a paru incompatible avec le plaisir, et vous n'avez connu d'autre gloire et d'autre fortune que la triste liberté de vous satisfaire. Enfin vous nous alléguerez peut-être les terreurs et les menaces qu'on a employées pour vous séduire. Mais on présente à la faiblesse de notre jeune vierge l'horreur des tourments; on alarme sa pudeur en la traînant dans un lieu de prostitution et de honte; on change en punition un vice dont on n'a pu lui faire un attrait, et l'image honteuse du déréglement ne sert qu'à redoubler son amour pour la chasteté et pour l'innocence. Hélas! et loin d'avoir eu à soutenir des terreurs et des menaces pour le devoir, vous aviez tout à craindre en l'abandonnant: les fureurs d'un époux déshonoré, la censure publique, l'indiscrétion des complices de vos plaisirs, un éclat honteux qui allait laisser sur votre front la tache éternelle du vice; et malgré toutes ces terreurs si capables de vous retenir dans les bornes du devoir et de la vertu, vous avez marché d'un pas ferme et impudent dans la voie des passions. Vous n'avez craint que de trop craindre: les obstacles sont devenus pour vous un nouvel attrait, et vous avez trouvé dans les périls qui devaient vous dégoûter une sorte d'assaisonnement pour le vice. O mon Dieu! tout se tournera contre l'âme criminelle devant votre tribunal redoutable! Les exemples de vos saints confondront ce vain langage d'excuses et de préjugés que le monde oppose sans cesse aux préceptes de votre loi sainte: le pécheur n'y paraîtra plus couvert que de ses crimes et de sa confusion. La chasteté d'Agnès mise à des épreuves si dangereuses et toujours triomphante de toutes les séductions et de toutes les terreurs, prononcera un jugement terrible contre les désordres de notre siècle: l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, joint à celui de sa vertu, apprendra à celles de son sexe, que l'âge et les talents de la nature donnent, à la vérité, un nouveau lustre à la piété, mais ne peuvent jamais servir d'excuse au crime: en un mot, si tous les préjugés du déréglement sont confondus par le triomphe de sa chasteté, tous les prétextes dont l'impénitence se couvre, le sont encore plus par le courage de son martyre.

SECONDE PARTIE.

Les passions, toujours pénibles, toujours entourées d'épines, ont pourtant reproché de tout temps à la vertu ses difficultés et ses peines. C'est un ancien langage du monde, de prétendre que l'Evangile pratiqué à la lettre est une idée de perfection où l'homme ne peut atteindre. Il semble que Jésus-Christ, comme autrefois ces philosophes vains et frivoles, ne soit venu qu'étaler une morale sublime pour se faire des admirateurs, et non pas plutôt pour former des disciples; et que sa loi sainte, qui est la loi du cœur et des actions, ne soit plus qu'un jeu d'esprit et un ouvrage de spécu-

lation et de paresse. On ne croit pas l'austérité de l'Evangile compatible avec la faiblesse de l'homme et avec les mœurs autorisées par l'usage; et l'on s'endort sur ces deux préjugés, comme si la loi pouvait cesser d'être loi, parce que nous la regardons comme si elle ne l'était pas pour nous-mêmes.

Mais, mes frères, quand la parole seule de Jésus-Christ ne suffirait pas pour confondre nos vaines excuses; Agnès tressaillant de joie au milieu des tourments, et hâtant elle-même, par une sainte impatience, la lenteur des bourreaux, couvrira de honte notre immortification et notre paresse, et justifiera plus la sévérité de notre condamnation, que l'Evangile même qui l'a prononcée.

Nous nous retranchons sur l'âge, sur le sexe, sur la faiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur et tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile. Sur l'âge : il faut pour l'observance rigoureuse des devoirs du chrétien, une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance, un endurcissement à la peine et à la violence, un empire sur ses passions et sur soi-même, qui ne paraît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire, et où toutes les passions, pas encore modérées par les réflexions et par l'expérience, semblent sortir en foule du cœur, avec une impétuosité à laquelle il serait inutile d'opposer une digue; il faut laisser calmer ces premiers bouillons, et attendre que la raison plus rassise soit capable de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Agnès, au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans; l'horreur de son supplice, qui alarme même la férocité de ses bourreaux, répand une joie sainte et comme un nouvel éclat sur son visage. Pas encore accoutumée à souffrir, elle paraît transportée d'allégresse au milieu des tourments les plus cruels; et la délicatesse de son corps, à peine propre à recevoir des plaies, est déjà capable de les mépriser, dit saint Ambroise, et de remporter la victoire : *Nondum idonea pœnæ, et jam matura victoriæ.*

Et en effet, mes frères, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge? Quoi! le sérieux? Mais la piété est dans la joie de l'Esprit-Saint; l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité et d'allégresse; et il n'y a que le crime et les passions qui soient tristes, sérieuses et sombres. Quoi! la violence? Mais, c'est dans le premier âge que les passions plus dociles se plient plus aisément au devoir; que le cœur, pas encore souillé, reçoit avec moins de répugnance les impressions de la vertu; et que ses penchants n'étant pas encore enchaînés par les habitudes du vice, il lui en coûte moins d'éviter tout ce qui peut y conduire. Quoi encore? les réflexions, dont on n'est pas capable dans une grande jeunesse? Mais il faut devenir enfant pour être disciple de Jésus-Christ. La grâce ne se plaît que dans la simplicité et dans l'innocence. Nos incertitudes croissent avec nos réflexions. Plus nous raisonnons, plus nous nous embarrassons, plus nous enfonçons dans nos propres ténèbres. On sait tout quand on a la foi; et pour être plus éclairé, il suffit d'être plus docile. Quoi, enfin? la fermeté et la persévérance? Mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances; les inégalités de la vie de l'homme ne prennent leur source que dans la diversité des objets qui tour à tour les dominent, et un cœur pur et innocent est toujours égal et tranquille.

Hélas! mes frères, ne nous reprochons-nous pas tous les jours à nous-mêmes le mauvais usage que nous avons fait de cette première saison de notre vie? ne nous redisons-nous pas sans cesse qu'il eût été aisé alors de prendre sur nous; que nous avions apporté en naissant un cœur vertueux, que le crime alarmait, et qui semblait tendre les mains à la grâce; que tout nous aplanissait les voies de la vertu; que les sacrifices alors eussent été bien légers; que le monde et les passions ne nous avaient pas encore liés de mille chaînes indissolubles, qui nous laissent à peine la liberté de désirer notre délivrance; que notre cœur, pas encore corrompu par un long usage des plaisirs, ne trouvait pas la piété si dégoûtante et si affreuse; qu'à mesure que l'âge nous a approchés du tombeau, nous nous sommes éloignés de la voie de la verité et de la vie; et qu'enfin, en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en déréglement, et dans l'amour désordonné des créatures? L'Evangile est donc la loi de tous les âges, comme il l'est de tous les sexes.

Je dis de tous les sexes; car, quel prétexte pourrait alléguer ici le sexe en sa faveur contre l'austérité et la difficulté des devoirs de l'Evangile? Les Agnès, les Luce, les Cécile, tant d'autres héroïnes de la foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force et une grandeur d'âme dont les héros profanes n'ont jamais approché? Hélas! mes frères, de quoi n'est pas capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la possède et qui la captive? quel courage! quelle force! quels sacrifices! Les difficultés la raniment : le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la passion. On voit tous les jours de ces héroïnes infortunées capables de tenter les plus grandes entreprises; qui sacrifient tout à leur injuste goût; qui tirent de leur sexe un courage au-dessus de l'homme; et qui, en ayant oublié la pudeur, en ont aussi, ce semble, oublié la timidité et la faiblesse. Et pourquoi ne serait-on capable de rien pour Dieu? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourrait-on pas pour le salut? La passion a su nous donner des forces et nous élever au-dessus de notre faiblesse, et la grâce n'aurait pas le même privilége? Le salut éternel, mes frères, ne demande ni des sacrifices si éclatants, ni des assujettissements si pénibles que le monde; et nous

n'osons en essayer! Jésus-Christ est un maître bien plus aisé à servir que le monde, plus tendre, plus indulgent, plus compatissant, plus fidèle; et nous le regardons comme un tyran, qui rend malheureux ceux qui le servent. O mon Dieu! que l'homme est à plaindre de vous connaître si peu, et de se connaître si peu lui-même!

Qu'alléguerez-vous donc encore? la délicatesse du tempérament? Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion des raisons pour craindre les chaînes qui la lient et le glaive qui va l'immoler? Mais vous demande-t-on, comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang? s'agit-il d'offrir votre corps à la rigueur des feux, où à la torture des supplices? Dieu ne demande pas la force du corps; il demande la pureté et l'innocence de l'âme; et alors, celui qui est infirme peut dire : Je suis fort et puissant. Les devoirs essentiels de la foi s'accomplissent au dedans de nous. C'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnaissance, c'est le sacrifice intérieur des passions; ce sont là les vertus des faibles comme des forts; plus même ce corps de boue se refuse au travail et à la peine, et nous rend incapables de la soutenir, plus le cœur doit suppléer par la ferveur de son amour et de ses désirs à la faiblesse du corps terrestre. Hélas! mes frères, il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujettissements que le monde et l'ambition vous imposent; et cependant la faiblesse de votre complexion y peut suffire; et cependant la santé est une faible raison contre le goût; et cependant, malgré le dépérissement d'un corps qui se refuse à vos dérangements, vous êtes de tout; et la vivacité de vos passions supplée à la faiblesse de vos forces. Mais pour remplir les devoirs de la religion, il ne faut qu'un bon cœur, je l'ai déjà dit; une volonté pure et sincère supplée à tout; et Dieu nous compte les œuvres que nous voudrions accomplir, comme celles que nous avons faites. Et cependant vous excusez votre mollesse et votre impénitence sur la faiblesse de vos forces; vous justifiez une vie toute dans les sens et dans les plaisirs, sur la délicatesse d'une complexion qui vous rend inhabile à la pratique des mortifications et des violences; comme si Dieu demandait de nous ce qui ne dépend pas de nous; comme si avec une chair infirme on ne pouvait pas avoir un esprit prompt et fervent; comme si la religion consistait dans la force du corps, et non dans les dispositions du cœur; comme, enfin, s'il en était de nous ainsi que de ces victimes figuratives de la loi, qu'on ne pouvait offrir à Dieu que lorsqu'elles jouissaient d'une santé parfaite, et que leur corps, robuste et entier, n'offrait aux yeux ni tache, ni défaut, ni faiblesse. Donnez-lui sincèrement votre cœur : c'est là, dit Jésus-Christ, *toute la loi et les prophètes.* (*Matth.*, VII, 12.)

Enfin, vous nous opposerez en dernier lieu, l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit et dont il faut vivre dans le monde.

Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paraître extraordinaire aux Romains? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, et son martyre de superstition et de folie? Quoi de plus singulier selon le monde, que de renoncer à son âge à des établissements pompeux, et préférer l'opprobre public et la rigueur des tourments à des alliances éclatantes qu'elle pouvait se flatter de concilier avec sa foi et son innocence? Mais elle savait que la voie des Justes est une voie solitaire et peu battue; que le monde a toujours eu le grand nombre de son côté; et que pour suivre Dieu, il faut se détourner du chemin que tiennent presque tous les hommes.

D'ailleurs, où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société? Est-il incompatible avec les devoirs de l'amitié? Mais c'est la religion toute seule, qui peut nous assurer des amis sincères et fidèles : avec les sentiments de la reconnaissance? mais c'est la piété véritable qui forme les bons cœurs : avec la joie des conversations et des commerces? mais ce sont nos crimes qui forment toute la noirceur et toute la bizarrerie de nos humeurs; et une conscience pure est la seule source de la joie et des vrais plaisirs : avec le lien du mariage? mais c'est la foi toute seule qui, rendant cette union sainte, la rend sûre et inviolable : avec les bienséances et les devoirs de la vie civile? mais c'est l'Evangile qui nous rend doux, humbles, affables, et qui nous persuade que nous devons toujours plus aux autres qu'on ne nous doit à nous-mêmes : avec les fonctions de la république? mais si les maximes de l'Evangile gouvernaient les empires et les royaumes, on ne verrait ni l'abus de l'autorité, ni l'oppression des faibles, ni la mauvaise foi dans les affaires, ni des fortunes monstrueuses, et par l'opulence qu'elles étalent, et par les injustices qu'elles cachent; ni l'innocent devenu le jouet et la victime du fourbe; ni la société déchirée par les haines, empoisonnée par les jalousies; ni, enfin, les passions troubler et diviser les mêmes hommes que les seules passions réunissent.

Voulez-vous donc savoir en quoi l'Evangile est opposé à la société? Aux vices qui la déshonorent, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, au luxe qui y répand la confusion et la misère, aux jeux qui en font ou une fureur ou un trafic éternel de ruse et d'artifice. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fond, la paix, les devoirs, les bienséances. Vivez selon Dieu; et vous serez bon citoyen, bon sujet, bon mari, magistrat équitable, maître modéré, épouse fidèle, juste, désintéressé, charitable. Ne nous dites donc plus que la piété n'est pas compatible avec la vie du monde : du monde pervers et corrompu, il est vrai; du monde qui ne connaît pas Dieu;

du monde qui est ennemi de toute vérité et de toute justice. Mais est-il nécessaire d'être fourbe, dissolu, voluptueux, injuste, vindicatif, irréligieux, pour vivre dans le monde? sont-ce donc les vices tous seuls qui doivent lier les hommes les uns aux autres? n'est-ce pas là plutôt ce qui les désunit? S'il reste encore de la bonne foi, de l'équité, de l'humanité, de la sincérité parmi les hommes, n'est-ce pas à la religion que nous en sommes redevables?

Grand Dieu! je sens bien moi-même l'injustice des prétextes que j'oppose à mes devoirs : votre loi sainte n'est incompatible qu'avec mes passions : j'ai beau adopter le langage du monde contre la vertu, ma conscience s'élève contre moi-même, et me force de convenir en secret que si j'étais à vous, et que mes passions honteuses fussent éteintes, je serais meilleur père, meilleur mari, meilleur maître, ami plus fidèle, homme public plus appliqué et plus intègre, citoyen plus utile à mes frères. La piété seule met tout à sa place : mes passions seules font que j'abuse de mes talents, de mes biens, de mon crédit, de mes places, de ma fortune; elles seules troublent l'ordre de la société, que l'Evangile assure et sanctifie. C'est mon cœur tout seul, qui se révolte contre vous : ma raison, mes lumières, ma conscience, mon repos, mes intérêts mêmes, tout me sollicite en votre faveur; tout me presse de retourner à vous, ô mon Dieu! les chaînes seules qui me lient à mes déréglements s'y opposent. Grand Dieu! rendez-moi les exemples de vos saints utiles : faites que mes lumières l'emportent enfin sur ma faiblesse; que ma raison ne soit pas toujours le jouet de mes passions. Ne vous contentez pas de faire luire la vérité aux yeux de mon esprit : faites que cette lumière divine m'enflamme, brûle les liens honteux qui m'arrêtent, et me délivre dans le temps, pour m'assurer l'éternelle liberté de vos enfants! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II

SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Cum infirmor, tunc potens sum. (II *Cor.*, XII, 10.)

Je ne suis jamais plus puissant que lorsque je parais plus faible.

Plus on est attentif aux voies de la Providence dans l'établissement de l'Eglise, plus on y entrevoit, je ne sais quels caractères divins, qui démêlent d'abord la religion de Jésus-Christ des opinions et des sectes, et ôtent à ses premiers progrès toute l'apparence des entreprises humaines. En effet, choisir des moyens assortis aux fins qu'on se propose; mettre en œuvre la force pour triompher, l'éloquence pour persuader, la grandeur pour éblouir, les plaisirs pour corrompre; c'est là comme le premier plan de la sagesse des hommes, et je n'y vois rien qui tienne tant soit peu du prodige. Mais que la faiblesse de Dieu ait été plus puissante que ce qu'il y a de plus fort parmi les hommes; que toute la politesse du siècle d'Auguste, toute la volupté de l'Asie, la force des Romains, la sagesse des Grecs, la férocité des barbares, l'orgueil des philosophes, les préjugés et la superstition des peuples; enfin, que toute hauteur soit venue se briser contre la grossièreté, la faiblesse, l'ignorance et les travaux de douze pêcheurs; que Daniel ait été l'arbitre des vieillards; Goliath le jouet d'un enfant; Holopherne, ce conquérant impie, la proie et la conquête d'une femme; que Gédéon, que Barac, que Debbora, personnes faibles et viles, soient devenus la terreur des ennemis d'Israel; que Moïse même, malgré sa timidité, et l'invincible embarras de sa langue, ait confondu les sages des Egyptiens, arraché à toute la puissance d'un grand roi une nation entière, et rendu ce peuple inquiet et intraitable docile à des préceptes pénibles et infinis; ce sont là, ô mon Dieu, les routes ordinaires de votre sagesse, toujours indépendante des moyens, toujours maîtresse des événements, et toujours marquant ses voies par des traits sensibles qui les distinguent si fort de celles de l'homme.

Je sais que dans ces siècles avancés, la foi n'a plus besoin de ces événements singuliers pour s'établir dans l'esprit des peuples, et que la sagesse de Dieu se cache, pour ainsi dire, présentement sous les dehors communs de sa providence. Cependant il se trouve toujours de ces Juifs charnels qui demandent des signes; chaque siècle fournit à la religion quelqu'un de ces grands spectacles, de peur que la foi, qui n'est presque plus qu'une lampe fumante, ne s'éteigne tout à fait, et afin que le Fils de l'homme revenant puisse en retrouver sur la terre.

Tel a été du temps de nos pères François de Paule, cet homme si faible selon la chair et si puissant selon l'esprit : cet instrument vil et méprisable aux sens; cette pierre mal polie dont parle Daniel, et détachée sans art de la montagne, mais qui, conduite par une main invisible, sut humilier les colosses orgueilleux, briser la dureté des cœurs, et devenir elle-même une de ces saintes montagnes sur qui la céleste Sion est fondée : et enfin cette autre verge mystérieuse, sèche et fragile en apparence, mais qui, entre les mains du Dieu de Pharaon commanda aux vents et à la mer, eut les clefs de la mort et de l'abîme, changea la face du ciel et de la terre, s'attira le respect même des rois qu'elle avait frappés, et qui, placée depuis dans le sanctuaire, poussa des branches saintes, et couvrit toute l'arche de ses feuilles. Mais c'est pour guérir nos erreurs, mes frères, que je viens aujourd'hui vous raconter ses prodiges : c'est pour réformer les fausses idées que le monde nous donne de la gloire et de la grandeur, et vous convaincre, hélas! que les distinctions les plus brillantes, une naissance illustre, une supériorité de génie, un amas pénible des plus rares connaissances, une fortune riante, des dignités où le mérite seul peut conduire, des talents éclatants, l'art des intrigues et des négociations, les emplois de

la paix et de la guerre; tout cela, si la grâce n'en fait des moyens de salut, n'est aux yeux de la foi que comme un glaive fatal entre les mains d'un furieux, qui après avoir servi quelque temps d'amusement à sa folie devient l'instrument assuré de sa perte. Vous allez donc voir dans cet éloge la prudence du siècle réprouvée, la force confondue par la faiblesse, la science qui enfle céder à la simplicité qui édifie; et vous avouerez que jamais saint ne parut plus faible aux yeux de la chair, et que jamais saint ne fut plus puissant aux yeux de la foi : je réduis tout ce discours à ces deux réflexions. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduit, mes frères, ce qui nous paraît ici-bas digne d'envie? et dans cet amas d'enchantements qui nous font perdre de vue les biens éternels, quels sont les principaux objets qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hommages du cœur humain? C'est l'éclat de la naissance, c'est la distinction qui nous vient des sciences et de l'esprit, c'est la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens, et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Ce sont là les secrets ressorts qui agitent les enfants d'Adam; c'est là-dessus que roulent nos projets, nos mouvements, nos désirs, nos espérances ; c'est là comme le trésor autour duquel notre cœur veille sans cesse, et le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous saisit et nous enchante.

La noblesse du sang et la vanité des généalogies est, de toutes les erreurs, la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas, quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres et de l'antiquité du nom, que plus haut il nous fait remonter, et plus il nous approche de notre boue; que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que la noblesse du chrétien n'est pas dans le sang qu'il tire de ses ancêtres, mais dans la grâce qu'il hérite de Jésus-Christ; que la chair qui nous fait naître ne sert à rien, mais que l'esprit selon lequel nous renaissons est utile à tout; et qu'enfin l'origine comme la conservation du chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier.

Ce fut pour rendre ces vérités du salut plus sensibles aux hommes, que la Providence ménagea à François de Paule une naissance vile et obscure selon le siècle. Il naquit dans le sein de la piété, mais non pas dans celui de la gloire; il ne recueillit de ses pères qu'une succession d'innocence et de candeur; il n'hérita, comme les patriarches, que de la foi des promesses, et ne posséda rien dans une terre où il devait être toujours étranger. Ce fut un autre Saül destiné par la naissance à des emplois obscurs et le dernier de la tribu la plus méprisée, mais qui devait être à la tête des princes d'Iraël et devenir le chef et le législateur d'un grand peuple.

Peut-être, hélas! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile, ô mon Dieu, à l'accomplissement de vos desseins et à l'agrandissement de votre héritage. Car, qu'est-elle, mes frères, cette naissance illustre? C'est une destination aux erreurs du siècle et à ses usages; c'est un engagement anticipé de crime et d'impénitence; c'est un titre pour se calmer sur les transgressions de la loi; c'est un nouveau péché d'origine, si j'ose le dire, ajouté à celui que nous apportons tous en naissant, et qui nous rend le salut encore plus difficile; en un mot, c'est souvent un préjugé de réprobation, et la suite des jugements impénétrables de Dieu sur une âme.

L'éducation de notre saint répondit à sa naissance. Il ne fut pas, comme Moïse, instruit dans les sciences et la sagesse des Egyptiens; mais il reçut comme lui de Dieu même le livre de la loi, et en exposa les préceptes et les ordonnances au peuple. On ne le vit pas, comme Paul, aux pieds de Gamaliel, s'instruire à fond de la variété des opinions et des doctrines; mais, comme cet apôtre, sa foi l'éleva au plus haut des cieux, et là, il apprit des secrets que l'homme profane n'est pas digne d'entendre. Ce fut l'onction de la grâce qui l'instruisit, et non pas le travail de la nature. Persuadé que les langues devaient cesser, que les prophéties devaient finir, que la science serait détruite, et que l'amour seul ne périrait pas, il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie. Ce fut un scribe instruit dans le royaume des cieux, mais qui tira du seul trésor de la grâce ces lumières anciennes et nouvelles, que nous n'avons, nous, jamais qu'à demi et à force de veilles et de recherches. On ne le vit pas, dans les plus fameuses universités, passer les vieillards en intelligence, faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, et ouvrir, par l'éclat d'une première réputation, mille vues d'ambition à une famille. L'Esprit de Dieu le conduisit dans le désert avant presque qu'il eût conversé avec les hommes; une résolution de retraite perpétuelle, qui n'est en nous que le fruit tardif des réflexions et de l'âge, fut en lui un essai de l'enfance, et sur les traces du précurseur, il alla puiser dans la pénitence et dans la solitude cette haute réputation de sainteté qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples et aux princes mêmes leurs excès. Il apprit dans le silence à devenir la voix de celui qui crie dans le désert, et à force de se croire le moindre de tous et indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que prophète, et le plus grand des enfants des hommes.

C'est donc ainsi, Seigneur, que des pierres mêmes vous suscitez des enfants d'Abraham; c'est ainsi que, d'une matière vile et abjecte, vous en formez un serpent

d'airain élevé dans le désert pour le salut de votre peuple; c'est ainsi que d'un vase de terre cassé, d'un anachorète faible et infirme, vous en faites sortir une lumière qui met en fuite les ennemis d'Israël et rend la paix et la tranquillité à l'Eglise; c'est ainsi que la boue devient entre vos mains un remède pour guérir les aveugles; c'est ainsi, en un mot, que dans un poisson pris, ce semble, au hasard au milieu d'une mer orageuse, je veux dire dans un homme ignorant et muet, choisi parmi la foule, vous mettez un trésor capable de satisfaire les Césars et rendre la liberté à vos disciples.

Elevons-nous après cela, faibles que nous sommes, de quelques légères connaissances qui nous démêlent un peu de la multitude; réjouissons-nous à l'aspect de ces petites lueurs qui nous frappent pour un moment, et ne nous font, ce semble, entrevoir les secrets de la grâce et ceux de la nature, que pour nous faire voir à plein les bornes et la petitesse de l'esprit humain; creusons avec obstination dans ces profondeurs sacrées et cherchons-y des vérités, qui, semblables à ce feu sacré que les Juifs avaient enseveli dans les entrailles de la terre, ne peuvent être retrouvées qu'au sortir de la captivité. Affliction d'esprit et aveu de notre ignorance! un seul moment de grâce développe souvent plus de vérités que de longues années de travail; quelquefois une âme sainte, qui ignore jusqu'aux noms des doctrines et des opinions, voit plus clair dans les voies de Dieu que les docteurs les plus consommés; et dans tous les siècles, il se trouve des disciples grossiers qui comprennent la parole de la croix et la naissance éternelle du Verbe, tandis que des maîtres en Israël ignorent les mystères familiers de la renaissance de l'homme.

Mais que prétends-je ici, mes frères? briser l'orgueil de l'esprit et non pas autoriser une coupable ignorance. Je sais que les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science; que nous avons l'honneur d'être des nuées saintes placées sur la tête des fidèles, pour faire passer jusqu'à eux les influences du ciel; que l'Ecriture nous compare à des aigles qui devons aller envisager fixement le Soleil de justice, et de là nous rabattre sur la terre; je sais que ces deux grandes lumières que Dieu place d'abord dans le firmament sont le symbole des pasteurs de l'Eglise, et que l'esprit de notre ministère ne saurait descendre sur nous qu'en forme de langue mystérieuse. Mais je voudrais que la prière et l'innocence fussent les sources sacrées de nos lumières; que le cœur d'un prêtre fût le dépositaire de la piété, que ces nuées ne fussent jamais des nuées sans eau, que ces aigles sussent s'assembler quelquefois autour du corps pour y prendre de nouvelles forces, que ces grandes lumières ne présidassent jamais à la nuit, et que ces langues célestes fussent toujours des langues de feu.

L'ancienne solitude du Mont-Cassin, si fameuse par les saints qui l'avaient habitée; ce Carmel de l'Occident, cette demeure de prophètes consacrée par les austérités et les cantiques de tant d'illustres pénitents, fut le premier théâtre des macérations et des rigueurs de François de Paule. Ecoutez-le, mes frères, et dans un siècle où la charité est refroidie, l'esprit de pénitence éteint, et où un long usage de relâchement vous fait regarder les austérités de la loi comme des devoirs surannés, apprenez que l'Evangile est de tous les siècles, et que si, comme vous le dites si souvent, la nature baisse et devient toujours plus infirme, la grâce ne baisse point, et fait même paraître plus glorieusement sa force dans nos infirmités.

Tant de saintes victimes qui avaient autrefois consommé leur sacrifice sur la montagne où François se retire, y avaient, ce semble, laissé des esprits de souffrance et de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre Saint, et l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Des sauterelles et du miel sauvage, du pain et de l'eau, ce fut toujours là son mets le plus délicieux; persuadé que l'usage des créatures est le prix du sang de Jésus-Christ, il ne s'accorda qu'avec mesure les plus insipides; et semblable à David, même dans des besoins extrêmes, il n'osa jamais se rassasier d'une eau qui avait été le prix du sang et le péril des âmes. Marchant toujours pieds nus, couchant sur la dure, mêlant sans cesse son pain avec ses larmes, passant comme son divin Maître les nuits en prières, ranimant dans ces heures destinées au repos, comme les Antoines et les Hilarions, l'assoupissement et la pesanteur de ce corps terrestre par des cantiques sacrés, déchirant sa chair et se châtiant le matin comme le Prophète; chargé de cette armure de Dieu, dont parle saint Paul, portant sur toutes les parties de son corps les instruments de justice; et dans un âge aussi tendre que celui de David, ayant déjà l'usage de ces armes pesantes destinées à combattre Goliath, et à repousser les traits de l'ennemi.

Il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de chrétiens, qui, dans un commencement de conversion, se prêtent avec plaisir au joug de Jésus-Christ, ne sentent pas presque le poids de la croix, n'ont jamais assez à leur gré châtié leur corps, embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, et ont besoin d'un frein pour retenir l'impétuosité de l'esprit qui les pousse, mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle, ralentir leur vitesse; reviennent de temps en temps à eux-mêmes, se permettent aujourd'hui un plaisir et demain une faute, et ne retenant de leurs anciennes pratiques que certain régime de pénitence, ne donnent plus, pour ainsi dire, à l'amour de la croix que des empressements de bienséance.

L'amour que notre saint eut pour la croix fut violent, mais il fut durable. Les fatigues des voyages, les soins et les embarras de sa charge, les faiblesses mêmes et la défaillance

de l'âge, rien ne put jamais le faire relâcher de sa première ferveur. Oui, mes frères, arrivé à une extrême vieillesse, et dans un âge où la nature défaillante n'a presque besoin que de son propre poids pour succomber; chargé de mille fruits de pénitence, loin de recueillir les restes précieux de sa vie pour la consolation de ses chers enfants, il redouble ses austérités ; et comme un autre Samson, c'est après mille souffrances et dans une caducité où il ne paraît avoir plus rien de redoutable à l'ennemi, qu'il sent plus de force que jamais pour la destruction de cette maison terrestre qui tient son âme captive, et l'entière défaite des ennemis domestiques qu'il avait si souvent vaincus.

Mais, oserai-je vous le demander ici, grand saint? ce corps que vous châtiez avec tant de rigueur a-t-il été autrefois un corps de péché? faites-vous servir à la justice des membres qui ont servi à l'iniquité? armez-vous votre bras contre une chair qui se soit révoltée contre l'esprit? et comme un autre David, en immortalisant votre pénitence, immortaliserez-vous aussi vos faiblesses ?

Hélas ! Messieurs, le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le sein de sa mère. Ce temple de l'Esprit-Saint ne fut jamais profané, et il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice et de sainteté qu'il avait reçu du ciel dans le sacrement qui nous régénère.

Et de quel œil, ô mon Dieu, voyez-vous donc tant de pécheurs se présenter aux mystères saints sans aucun sacrifice d'expiation, et sans pouvoir vous offrir que des abominations que le lendemain doit peut-être voir recommencer? de quel œil nous voyez-vous ménager à nos sens mille nouvelles félicités, forcer la nature pour l'obliger de fournir à notre volupté, suppléer par la variété des plaisirs ce qui manque à leur solidité, assaisonner le dégoût qui les suit de mille caprices sensuels, et nous rassurer après cela au lit de la mort sur le secours des sacrements, sur les trésors de votre miséricorde, et sur quelques sentiments de douleur que le péril présent excite plutôt que les désordres passés? Illusion! mes frères : mais il est écrit que le monde sera dans l'erreur jusqu'à la fin, et il faut que les Ecritures s'accomplissent.

La pénitence de notre saint fut toujours suivie de cette humilité profonde, qui domine si fort dans son caractère et qui toute seule vaut mieux que le sacrifice. Qu'il en est, en effet, de ces âmes pénitentes qui, en affaiblissant leur chair, fortifient leur orgueil; qui font de cet appareil de pénitence qui les environne, une espèce de trophée secret à leur vanité; qui dans les traces sacrées que les rigueurs de la croix laissent empreintes sur leur corps, lisent tous les jours leur propre mérite; et qui après avoir essuyé, comme Jonas, tout le poids du jour et de la chaleur, s'endorment peu à peu sur mille criminelles complaisances, et laissent enfin piquer par un ver invisible la racine de cet arbre chargé de tant de fruits de pénitence qui sèche en un instant, et les laisse exposés à toute l'ardeur des passions !

Ici ne craignez rien de semblable. Le même que vous venez de voir monter jusqu'aux cieux, vous l'allez voir descendre jusqu'aux entrailles de la terre : devenu un spectacle digne des anges et des hommes, il se regarde comme le rebut de tous, et l'anathème du monde ; il n'est point d'office si vil où il ne s'abaisse, point d'action si humiliante qui lui échappe, point de nom si méprisable qu'il ne se donne. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissements dignes de lui ; les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont présentés; mais, comme le prophète, il craint la hauteur du jour, et sa chère vertu ne lui paraît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Ordre pieux et austère dont il enrichit l'Eglise, nouveau bouclier dont il orna la tour de David, asile illustre qu'il ajouta aux villes de refuge déjà établies dans Israël, le nom seul que vous portez annonce d'abord l'humilité de votre saint Patriarche. Il n'en trouvait pas à son gré, mes frères, d'assez rampant à se donner; et nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse et que nos ancêtres n'ont jamais eus; et l'on voit parmi nous tant de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illustre, et recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques et éteintes pour les enter sur un nom obscur, et à peine échappé de parmi le peuple! Quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre? Hélas! nos pères ne voulaient être que ce qu'ils avaient été en naissant : contents chacun de ce que la nature les avait faits, ils ne rougissaient pas de leurs ancêtres, et en héritant de leurs biens, ils n'avaient garde de désavouer leur nom. On n'y voyait pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance, être sur les formalités d'une délicatesse de mauvais goût et selon l'Evangile et selon le siècle; étudier avec soin ce qui leur est dû; faire des parallèles éternels, mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde pour concerter là-dessus son maintien et ses pas, et ne paraître nulle part sans se faire précéder de son nom et de sa qualité.

Ajouterai-je ici que notre saint s'éloigna toujours du ministère des autels et du sacerdoce chrétien? Renouvelant dans ces derniers siècles ces grands exemples que les premiers âges de la foi ont laissés à la religion, il n'osa jamais entrer dans le sanctuaire, et se contentant d'en être la victime, il se crut toujours indigne d'en être le prêtre. Quoi, mes frères, un cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit-Saint, ne se crut pas assez pur pour être marqué du sceau du Seigneur; une bouche si souvent purifiée par le feu du ciel, toujours occupée à publier les louanges du Père céleste, l'instrument

sacré de la conversion de tant de pécheurs, et qui tant de fois avait fait descendre Jésus-Christ dans les âmes, craignit de proférer les paroles redoutables qui changent les offrandes saintes et le font descendre sur les autels ; des mains pures qui, levées vers le ciel, avaient pu arracher les morts de l'empire du tombeau, ne bénirent jamais le pain de vie; et des cœurs mille fois profanés, et encore flétris par les traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint ? et des bouches semblables à des sépulcres ouverts, s'offrent tous les jours pour être employées au ministère de vie? et des mains criminelles, mille fois souillées par les abominations de Babylone, forcent tous les obstacles qui leur ferment l'entrée du sanctuaire, et ne frémissent pas de se voir consacrées par l'onction sainte, trempées dans le sang de l'Agneau, et occupées à offrir des dons purs et des sacrifices sans tache? Sainte discipline des premiers temps, pieux excès de nos pères sur le choix des ministres de l'autel, ancienne beauté du temple, que peut-on accorder que des larmes à vos tristes ruines?

Il est vrai, mes frères, que depuis longtemps des Zorobabels ont travaillé à réparer les maux de la captivité ; il est vrai que le nouvel Esdras, que le ciel nous a suscité depuis peu (1), va rendre la gloire de cette dernière maison semblable à la première. Nous l'allons voir lui-même le livre de la loi à la main, rétablir les mœurs d'Israël, et exposer ses préceptes et ses ordonnances aux prêtres et aux peuples. Nous l'allons voir parcourir les cités de Juda, répandre sur les contrées de sa dépendance des esprits de foi et de religion; et comme l'arche d'Israël, remplir de mille bénédictions tous les lieux qui se trouveront sur sa course. Nous l'allons voir enfin comme un pontife innocent, séparé des pécheurs, appliqué à offrir des dons et des sacrifices, répandant son âme devant le Très-Haut, devenant la réconciliation des hommes dans les temps de colère, prenant sur lui les péchés de son peuple et les expiant par ses austérités, descendant jusqu'aux fonctions les plus communes du ministère; et en un mot, tel qu'un pontife qui ne s'est pas clarifié lui-même, mais qui a su attendre que celui qui avait appelé Aaron le fît asseoir dans le lieu d'honneur et l'établît pontife des biens véritables et du tabernacle éternel. Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour ce don que vous nous avez fait? et que nous reste-t-il à vous demander pour votre Eglise, que des pontifes qui lui ressemblent? Passons à notre dernière partie; et après avoir montré qu'il ne fut jamais de saint plus faible selon la chair, montrons qu'il n'en fut jamais de plus puissant selon l'esprit.

SECONDE PARTIE.

Dieu est admirable dans ses saints ; et la variété de ses voies sur les élus est un de ces trésors cachés sur lesquels, selon l'expression du Prophète, sa sagesse répand des abîmes : *Ponens in thesauris abyssos. (Psal.* XXXII, 7.)

En effet, dans l'histoire de la religion, tantôt nous trouvons de grands hommes, qui sortis d'un sang illustre, élevés dans la connaissance des sciences et des arts, nés pour commander aux autres hommes, et destinés à l'éclat et à la grandeur, se sont ensevelis tout vivants dans des retraites sombres ; et là ont attendu le jour du Seigneur, inconnus presque à la terre, ne voulant plus savoir que Jésus-Christ, environnés de misère et d'infirmité, et l'objet du mépris et des railleries des insensés.

Et d'autre part, la grâce nous offre quelquefois des spectacles bien différents. Ce sont des hommes faibles, nés dans l'obscurité, nourris dans l'ignorance, soumis par leur destinée à toutes les créatures, et s'abaissant encore par un motif de foi au-dessous même de leur bassesse ; et cependant devenus tout à coup l'admiration de leur siècle ; décidant sur les points de la loi ; exerçant un empire divin sur toutes les créatures ; élevés au plus haut point de la gloire et de la réputation ; et enfin remarquables par les mêmes endroits qui auraient dû les rendre vils aux yeux des hommes.

Tel fut dans son siècle François de Paule. La vertu de Dieu éclata dans sa faiblesse : cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle, et au lieu le plus apparent de l'édifice : cette nuée obscure et sortie du centre de la terre, s'éleva peu à peu, couvrit le tabernacle, devint une colonne de feu, et servit de flambeau à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort.

A peine établi dans sa chère solitude, et commençant seulement à goûter combien il est doux d'être oublié des hommes, et vivre sous les yeux de Dieu seul, une odeur de vie se répand malgré lui aux environs. Des bruits de sainteté et de pénitence viennent réveiller les villes voisines, et se glissent même jusque dans les cours des princes : de toutes parts le peuple de Dieu vient à Silo consulter le voyant ; et les souverains eux-mêmes, sous des habits empruntés, comme autrefois une reine d'Israël, paraissent dans sa retraite, et veulent apprendre les desseins du ciel sur eux de la bouche de cet autre prophète. La France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui : du fond de sa solitude il remplit le monde du bruit de son nom ; et comme son divin maître, c'est de l'obscurité même du désert qu'il est transporté sur le sommet du temple, et que là il devint un spectacle aux yeux de l'univers.

Les saints, mes frères, n'ont jamais éclaté que par là. C'étaient des enfants de lumière, qui pour être moins prudents dans leurs voies que les enfants du siècle, n'ont pas laissé de mieux arriver à leurs fins. Ils ne

(1) Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris.

connaissaient pas encore l'art pieux de s'insinuer dans l'esprit et dans l'estime des peuples : cette vertu fastueuse, qui ne retient guère de la piété que la contenance et le style, n'était pas le vice de leur temps. On ne les voyait pas ménager avec adresse à leur zèle des occasions éclatantes de fatigue et de miséricordre : ils ne faisaient pas annoncer leur sainteté par mille traits extraordinaires, et ne ressemblaient points à ces faux prophètes d'Israël, qui pour séduire plus sûrement la crédulité des peuples, et les empêcher de douter de leur don de prophétie, affectaient des figures bizarres, des inspirations soudaines, et des airs bien plus singuliers que les prophètes du Seigneur.

Confondez, ô mon Dieu, l'espérance des hypocrites ; ne souffrez plus que votre saint nom serve à l'iniquité ; maudissez ceux qui font votre ouvrage frauduleusement ; qui regardent la piété comme un gain, et la simplicité de vos voies comme le chemin de l'honneur et de la gloire. Discernez vous-même les sentiers du juste de ceux du pécheur : empêchez que le mépris dû à la fausse vertu ne retombe sur la véritable ; et que vos serviteurs qui n'ont point de part avec les hypocrites, ne partagent point dans l'esprit de vos ennemis leur dérision et leur honte !

Si malgré l'obscurité de sa retraite et de son nom, notre saint fut d'abord exposé à l'admiration des peuples ; on peut dire aussi que celui qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, tira en lui la lumière des ténèbres, et la science de ses voies les plus sublimes de la simplicité et de l'ignorance.

Quelle gloire pour la foi, mes frères ! un solitaire simple et sans lettres, je le vois tout à coup le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des igorants, le maître des simples et des enfants, et ayant la règle de la science et de la vérité dans la loi. Il parle le langage des hommes et des anges ; il est élevé à la dignité de prophète ; il pénètre tous les mystères ; il a toute science, et cette foi capable de transporter les montagnes. C'est le Samuel de son temps, l'interprète des volontés du Seigneur sur le peuple, le restaurateur de la doctrine et de la vérité, et l'arbitre de la religion et du culte des princes.

Rome même, le séjour du tabernacle d'Israël, où le Seigneur rend ses oracles et où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources : les princes des prêtres députèrent vers lui, et le prirent pour Jérémie ou pour quelqu'un des prophètes : Sixte IV le consulta dans ses doutes, le regarda comme le guide et le coopérateur de son pontificat ; et l'on vit pour la seconde fois le Moïse du peuple choisi, le législateur des tribus, s'en tenir aux conseils d'un autre Jéthro, peu instruit dans la loi et élevé dans le désert de Madian.

Quelle fut sa pénétration dans les voies de Dieu sur les âmes ! Les sentiments de l'homme qui ne peuvent être connus, dit saint Paul, que par l'esprit qui est en lui, n'échappèrent jamais au discernement du sien : il découvrit les conseils des cœurs, et vit clair dans l'abîme des consciences ; et comme l'agneau de l'*Apocalypse*, simple et sans art, il ouvrit les sept sceaux du livre mystérieux, où toute l'habileté et la prudence des vieillards aurait échoué.

Mais ce n'est pas aujourd'hui ce don de discernement qu'on cherche dans les juges des consciences : trop de lumières en eux nous gêne et nous embarrasse ; nous ne voulons pas qu'ils voient plus loin que nous-mêmes dans nos défauts. On craint ces lampes luisantes qui portent le jour dans les lieux les plus ténébreux du cœur, et n'y laissent rien à examiner : on s'accommode mieux de celles dont la faible lueur n'éclaire que la superficie des passions, et laisse toujours dessous des mystères d'iniquités sans les approfondir. En un mot, on veut des idoles qui aient des yeux et qui ne voient pas ; de ces aveugles à demi clairvoyants qui ne voient les hommes que comme des arbres ; je veux dire qui n'en voient que les feuilles sans en découvrir la racine ; et l'on est content de soi-même, quand on a pu amener à son point le ministre de la réconciliation, comme si sa faiblesse pouvait rendre Dieu injuste, ou son ignorance l'aveugler sur nos crimes. Semblables, si j'osais le dire, aux Babyloniens, on aime ces prêtres trompeurs, qui dévorant tout seuls nos sacrifices et nos iniquités, nous persuadent que le Seigneur les a dévorés lui-même ; et on n'a guère recours aux Daniels inspirés de Dieu, qui nous découvrent leurs routes secrètes, détrompent notre crédulité, et nous font toucher au doigt l'inutilité de nos offrandes et l'abus de notre culte.

L'esprit de Dieu, qui parlait dans notre saint, n'était pas toujours ce souffle véhément et impétueux qui ébranla le cénacle et consterna les disciples ; ce fut le plus souvent ce souffle doux et insinuant dont il est parlé dans l'histoire de l'homme innocent, destiné à tempérer l'ardeur du jour et à annoncer à nos premiers pères la visite et l'approche du Créateur. Aussi le cœur des princes et des peuples fut, pour ainsi dire, entre ses mains ; on ne résista jamais à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui. Mille pécheurs virent expirer à ses pieds leurs passions criminelles ; autant de justes y sentirent ressusciter la grâce de leur vocation, et sa parole fut une odeur de mort pour l'iniquité et une odeur de vie pour la justice. Ferdinand, roi de Naples, entendit ce nouveau Jean-Baptiste lui reprocher au milieu de sa cour ses excès avec cette sainte liberté qu'inspire la foi ; il admira l'innocence et la simplicité de ce solitaire miraculeux, écouta des remontrances que la douceur et l'humilité rendaient presque toujours victorieuses, et touché comme David des charitables ménagements et des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre soi-même. Je sais quelle est la délicatesse des grands et les foudres qui partent de ces

montagnes d'orgueil du moment qu'on les touche; mais, ô mon Dieu! les rois entendraient, et ceux qui jugent la terre pourraient s'instruire, s'il se trouvait des prophètes en Israël qui osassent porter votre parole devant eux; et les princes ne seraient pas si loin du royaume de Jésus-Christ, si ses disciples en savaient mépriser les premières places.

Le même Père des lumières, qui lui découvrit les secrets des cœurs, le fit percer dans les ténèbres de l'avenir. Les fidèles de son temps s'écrièrent avec surprise qu'un grand prophète avait paru parmi eux et que le Seigneur avait visité son peuple. Il prévit les malheurs d'Israël et la captivité dont Jérusalem était menacée; et comme le Jérémie de son siècle, il vit en esprit partir de Babylone, un prince infidèle et préparer les fers et les flammes dont on devait enchaîner l'oint du Seigneur et brûler le temple et la ville sainte. Mais qu'on est peu disposé, mes frères, à écouter les prophètes d'Israël, lorsqu'ils n'annoncent que des choses désagréables! On traita ses prédictions de songe et de faiblesse; et Mahomet, entré dans l'Italie et déjà maître d'Otrante, était sur le point de ravager l'héritage du Seigneur, venir placer l'abomination dans le lieu saint et mettre sous un tribut infâme la reine des nations et la maîtresse des provinces, que François de Paul levait encore inutilement les mains vers un peuple plein de contradiction et d'incrédulité.

Mais vos miséricordes, Seigneur, vont toujours plus loin que nos misères; vous vous laissâtes toucher aux larmes et aux prières de votre serviteur, et il obtint de vous un ange invisible qui frappa Sennachérib de frayeur, dissipa les nations assemblées et rendit la paix et l'allégresse à votre Eglise. Eh! ne susciterez-vous point en nos jours quelque nouveau prophète qui puisse à son tour obtenir de vous la fin de nos troubles et de nos calamités? n'enverrez-vous plus d'ange exterminateur pour dissiper les nations qui veulent la guerre? avez-vous livré pour toujours Jacob au pillage? vos tribus ont-elles juré de se détruire elles-mêmes et de servir aux desseins de vos ennemis? et souffrirez-vous qu'un autre Jéroboam, pour se maintenir dans son usurpation, les divise, altère publiquement votre culte et jette des semences éternelles de dissension entre Israël et Juda? Vous châtiez, Seigneur, nos iniquités, il est vrai; mais si les malheurs de nos familles, le sang de nos proches, les cris des peuples et la désolation des provinces ne sont pas encore capables d'arrêter la main qui nous frappe; ah! que tant de profanations, toujours inséparables des guerres, vous désarment, et ne vengez plus votre justice en multipliant les crimes sur la terre.

Qui pourrait ici vous représenter, mes frères, notre saint, cet homme pénitent, mortifié et qui se permettait à peine l'usage des viandes les plus viles; qui pourrait vous le représenter, dis-je, souverain de toutes les créatures, conduisant au tombeau et en rappelant à son gré, commandant aux vents et à la mer, éteignant l'impétuosité du feu, fermant la bouche des lions, vainquant les royaumes par la foi, et dépositaire de la puissance divine sur la terre? l'Eglise ne vit peut-être jamais le spectacle d'une foi plus puissante; l'histoire de ses prodiges ne finit point; et c'est ici le seul lieu où l'on peut user de l'hyperbole de l'évangéliste et dire que le monde entier n'en pourrait presque contenir le récit. Il marcha, comme les premiers disciples, sur les serpents sans en être blessé, ôta à des breuvages mortels tout ce qu'ils avaient de nuisible, imprima à son ombre même une force toute-puissante, exhala une vertu qui opérait des prodiges tout à l'entour, affermit par sa foi les eaux de la mer, et sans être soutenu, comme Pierre, de la présence de Jésus-Christ, il la traversa avec plus de constance et de sécurité que cet apôtre. Que vous dirai-je, mes frères? il mit sa bouche dans les nuées, selon l'expression du Prophète, et fit passer sa langue sur la terre; il ouvrit les cataractes du ciel et changea ou rétablit l'ordre des saisons. Il fut la résurrection et la vie, fit voir les aveugles, parler les muets, ouïr les sourds, marcher les boiteux: et bienheureux ceux qui ne seront pas scandalisés de lui!

Car, mes frères, quelle est aujourd'hui la fausse délicatesse du siècle sur les événements qui tiennent du prodige! On laisse, hélas! au peuple la simplicité et la candeur; la religion de ceux qui se piquent de raison, est une religion de raffinements et de doutes, et l'on se fait un mérite d'être difficile, comme si le royaume de Dieu venait avec observation. Ce n'est pas que je veuille ici donner du crédit aux superstitions, ni autoriser tout ce que le zèle bon, mais peu éclairé, des siècles passés a laissé glisser de faux dans l'histoire de nos saints: mais je suis touché que, sous prétexte de bon goût, on tombe dans le libertinage d'esprit, et qu'en s'accoutumant à douter des faits indifférents, on doute tôt ou tard des nécessaires. La simplicité, Messieurs, est inséparable de la foi chrétienne; il est beau même de se tromper quelquefois pour avoir voulu être plus religieux et plus docile; les plus grands hommes de la religion ont été des enfants sur les matières du salut. Et d'ailleurs, vous, mon frère, qui, contre toutes les règles de la droite raison, croyez imprudemment que Dieu vous sauvera dans une vie molle et mondaine, ce qu'il ne saurait faire, vous refusez votre créance à des prodiges qui lui sont très-possibles? Ah! pourquoi êtes-vous si crédule lorsqu'il y a tout à risquer? et pourquoi faites-vous gloire de l'être si peu lorsqu'il n'y a rien à perdre?

Il faudrait ici pour mettre le dernier trait à cet éloge, après vous avoir montré l'obscurité de notre saint suivie d'une réputation éclatante, sa candeur et sa simplicité relevée par le don de science et d'intelligence, sa pénitence et son infirmité devenues toutes

puissantes, vous montrer aussi son humilité récompensée et investie d'hommages et de gloire. Vous l'auriez vu assis à côté d'un grand pape, comme autrefois Moïse auprès du pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce et la conduite du peuple de Dieu; vous l'auriez vu entrer dans l'assemblée des vieillards d'Israël, et, comme Daniel, régler leurs jugements et présider à leurs ordonnances. Vous auriez vu les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, et, environné d'un appareil aussi humble que celui de Jésus-Christ entrant dans Jérusalem, vous l'auriez vu trouver partout les mêmes acclamations et une pompe aussi solennelle. Les cours des princes mêmes, si peu indulgentes à la sainte folie de la croix, lui rendirent des honneurs qu'on n'y rend guère qu'à la sagesse du siècle; et la folie mystérieuse de ce nouveau David n'empêcha pas les rois mêmes des Philistins de le retenir à leur cour avec toutes les distinctions et les égards dus à sa vertu.

Car il faut le dire ici, ministres du Seigneur, les véritables saints peuvent bien être incommodes au siècle; mais dans le fond ils n'y sont guère méprisés. La piété qui est selon Jésus-Christ, quelque part qu'elle se trouve, a je ne sais quoi de noble et de grand qui fait qu'on l'estime lors même qu'on ne veut pas l'imiter. C'est peu connaître le monde que de prétendre nous faire honneur auprès de lui de nos misères et de nos faiblesses; tout corrompu qu'on le croit, il est encore assez équitable pour exiger de nous des exemples de régularité, et faire de la vertu même une bienséance à notre état: et le plus sûr moyen d'éviter son mépris, c'est de ne suivre pas ses maximes.

Aussi lorsque Louis XI se sentit frappé de la main de Dieu, ce ne fut point dans sa cour qu'il chercha un prophète: les vertus de François de Paule, la puissance que Dieu lui communiquait pour honorer sa sainteté, éclataient dans tout l'univers. C'est lui que le prince demande; il le fait venir des extrémités de l'Italie, et ce fut alors que notre saint, paraissant à la cour, trompa l'attente du souverain et lui dit hardiment comme un autre Elie : *Prince, vous mourrez, et vous ne sortirez plus du lit où vous êtes monté que pour descendre dans le tombeau.*

Quel coup de foudre pour un prince qui aimait la vie! Il reçut en tremblant cet arrêt foudroyant. Hélas! qu'il est rare que les inquiétudes et les soupirs des mourants ne soient plutôt les agitations d'une âme qui se défend contre la mort que des regrets sincères sur la vie passée! Si l'on lève alors les yeux au ciel, hélas! ce n'est que pour détourner le glaive fatal qui va trancher nos jours, et toutes ces marques de repentir qu'on donne dans ce dernier moment, et qui consolent tant les amis et les proches, sont d'ordinaire les derniers traits de notre arrêt et la mesure funeste de nos crimes.

C'est à ce voyage que le royaume doit l'établissement d'un ordre dont l'Eglise a depuis été si honorée et le public si édifié. La candeur et l'austérité du saint et de ses compagnons toucha les peuples; nos villes à l'envi s'empressèrent d'enfermer dans leurs murs ces anges de la terre; de toutes parts s'élevèrent de nouveaux édifices destinés à leur servir d'asile; les richesses de l'Egypte furent employées avec profusion à construire ces tabernacles d'Israël, et la France ne pouvant disputer à l'Italie la naissance de ce saint institut, lui en disputa du moins l'amour et le zèle de son accroissement.

Nous avons, je le sais, succédé là-dessus au goût de nos pères: François de Paule et ses enfants sont encore chers à nos peuples; et c'est là comme la dévotion dominante des Français. Mais d'où vient, mes frères, qu'avec toute notre confiance envers ce saint, nous sommes toujours si éloignés de le devenir nous-mêmes? Ah! c'est qu'outre que nous bornons nos hommages à un culte tout extérieur et à certaines pratiques de piété qui ne gênent en rien nos passions; nous n'avons recours à lui, comme ce roi mourant, que lorsqu'il s'agit d'obtenir des faveurs temporelles, la délivrance d'un péril qui nous alarme, d'une infirmité qui nous accable, d'un chagrin qui nous mine et nous dessèche; et sur les besoins de l'âme nous sommes muets. On ne s'avise guère de demander la délivrance d'une passion qui nous tyrannise, d'une inimitié qui nous ronge, d'un endurcissement qui nous calme sur tout, de mille périls où l'on échoue, d'un naturel fragile et glissant qui nous rend le salut si difficile.

Ce n'est donc pas, ô mon Dieu! le crédit de vos saints qui diminue, comme nous le reprochent vos ennemis; c'est l'incrédulité des fidèles qui augmente. Vous êtes toujours le Père des miséricordes, et toujours prêt à exaucer nos vœux, lorsqu'ils vous sont présentés par les citoyens de la Jérusalem céleste; mais il faut que ces vœux soient dignes de vous et assez purs pour monter en odeur de suavité jusqu'aux pieds de votre trône. Et cependant, Seigneur, quelles ont été jusqu'ici mes prières et mes supplications! J'ai invoqué vos saints dans mon affliction, il est vrai, mais je n'ai attendu d'eux que des consolations toutes terrestres, le succès d'une affaire, la régularité d'une saison, la vie d'une personne chère, la bienveillance d'un grand, l'élévation d'une famille: du moment que votre main m'a frappé, j'ai couru à leurs autels pour obtenir la fin ou l'adoucissement de mes peines et ç'a toujours été là le motif de mes dons et de mes offrandes. Souvent même, je ne rougis pas de vous l'avouer, ô mon Dieu! souvent j'ai voulu les faire servir à mes iniquités, les intéresser dans mes faiblesses; les rendre protecteurs d'un désir qui vous déplaît, d'une espérance qui vous déshonore, d'un attachement qui vous blesse; et au lieu d'en faire des intercesseurs de mon pardon, j'en ai fait des confidents de mes

fautes. Les saints, mes frères, rejettent ces hommages criminels, et la meilleure manière de les honorer, c'est de suivre les traces qu'ils nous ont frayées dans les voies de la justice, qui nous conduiront comme eux à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE III

SAINT BENOÎT.

Fide Noe, responso accepto de iis quæ adhuc non videbantur, metuens aptavit arcam in salutem domus suæ, per quam damnavit mundum. (*Hebr.*, XI, 7.)

C'est par la foi que Noé ayant été divinement averti de ce qui devait arriver, et appréhendant ce qu'il ne voyait pas encore, il bâtit l'arche pour mettre le salut des siens à couvert ; et c'est par là qu'il condamna le monde.

Dès que la voix du ciel eut appris à Noé l'arrêt que le Seigneur se préparait de prononcer contre les hommes, quoique le temps de la vengeance fût encore éloigné, ce saint patriarche le compta, pour ainsi dire, arrivé; et le même jour où il connut que tout allait bientôt finir, fut pour lui comme la fin de toute créature. Dès ce moment tout lui parut erreur et vanité parmi les hommes; toujours occupé de ce jour de colère, qui devait exterminer toute chair, les plaisirs et les dissolutions auxquelles les hommes se livraient alors avec tant d'excès, lui parurent comme les ris de ces fanatiques qui ignorent le danger prochain dont ils sont menacés, et qui ne sont dignes que de notre compassion et de nos larmes. Dès lors, sans s'arrêter à l'exemple de la multitude, il ne pensa plus qu'à prendre des mesures, de peur d'être enveloppé dans la malédiction commune; et peu content de travailler à sa sûreté, il éleva un asile où le salut des siens pût encore être à couvert. Par là, dit saint Paul, il vit les choses à venir comme si elles étaient présentes: il devint l'héritier de la foi et de la justice des patriarches qui l'avaient précédé; et il condamna le monde, auquel l'exemple de ses sages précautions fut inutile : *Metuens aptavit arcam in salutem domus suæ, per quam damnavit mundum.*

C'est sous cette image que je me suis proposé de vous représenter aujourd'hui le saint patriarche dont nous honorons la mémoire; et ce qui m'a déterminé à la choisir, c'est qu'elle m'a paru encore plus heureuse pour notre instruction que pour son éloge ; car ce n'est pas un récit embelli et exact des actions de saint Benoît que vous devez attendre en ce jour, mais seulement une instruction simple et chrétienne sur les principales actions de sa vie.

A peine la voix du Ciel eut fait entendre à cet homme plein de foi l'arrêt de malédiction que Jésus-Christ prononcera un jour contre le monde, qu'il le regarda comme déjà condamné; et ce qui devait périr, il l'envisagea comme s'il n'était plus. Dès lors il vit la fin de toutes choses ; les terreurs de l'éternité le troublèrent. Il méprisa ce qu'il ne pouvait toujours posséder : les fausses joies, les désirs insensés, les vaines espérances des hommes ne lui semblèrent plus que les songes agréables d'un criminel qui dort dans sa prison la veille de son supplice, et qui, à son réveil, doit entendre prononcer la triste sentence. Tout lui parut erreur, folie et danger dans le monde. Il pensa donc à sauver son âme de l'anathème général, et touché ensuite du salut de ses frères, il éleva le premier cet asile si fameux depuis dans tous les siècles, où il pût les mettre à couvert de la colère à venir et les sauver de ce déluge d'iniquité qui devait faire périr toute chair : *Metuens, aptavit arcam in salutem domus suæ.*

Ainsi Benoît recueillit seul la succession de la foi, de l'esprit, de la justice des Antoines, des Hilarions et de tous les hommes de Dieu qui avaient peuplé les déserts de l'Orient. Ainsi il condamna le monde que ses grands exemples ne purent corriger. Car la foi lui fit voir les choses à venir comme si elles étaient présentes, et les présentes comme si elles n'étaient plus : *Fide responso accepto de iis quæ non videbantur.* Effrayé des malheurs qui menaçaient le monde, la foi le détermina à préparer un asile où son salut et celui des siens fût à couvert : *Metuens aptavit arcam in salutem domus suæ :* et dans ces deux circonstances principales de sa vie, Benoît condamna le monde : *Per quam damnavit mundum :* je veux dire les faux jugements et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger; le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.

PREMIÈRE PARTIE.

La source déplorable de nos désordres est presque toujours dans nos erreurs, et nous ne faisons point de chute où quelque faux jugement ne nous ait conduits. Aussi la grande différence que met l'Apôtre entre le juste et le pécheur, est que le juste est un enfant de lumière qui juge de tout par des vues hautes et sublimes, et qui, à la faveur de cette clarté supérieure qui le guide, démêle partout le vrai du faux, perce les dehors trompeurs répandus sur tous les objets qui nous environnent, et ne voit en eux que ce qui s'y trouve en effet; au lieu que le pécheur est un enfant de ténèbres qui ne juge que par des vues fausses et confuses, qui ne voit de tout ce qui est autour de lui que la surface et l'écorce, et qui, loin de porter la lumière sur les ténèbres qui l'environnent, répand ses propres ténèbres sur un reste de clarté que lui offrent encore les créatures et les événements au milieu desquels il vit.

Or, mes frères, on peut marquer trois erreurs principales, d'où naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, et qui dérobent presque à tous les hommes les voies de la justice et de la vérité. La première est une erreur d'espérance, qui, formée par la vivacité du premier âge et par le défaut d'expérience inséparable de notre entrée dans le monde, ouvre à l'imagination

si capable alors de séduction, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir; et l'attache à ce monde réprouvé, plus par les charmes qu'elle lui promet, que par ceux qu'on y trouve dans la suite. La seconde est une erreur de surprise, qui, ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vide et l'instabilité des choses humaines, sur les caprices du monde et l'amertume des plaisirs, laisse aux premières impressions que fait sur nous le spectacle du monde le loisir de nous toucher, et profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'âme ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant et la corrompre sans ressource. Enfin, la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages; ses précipices comme des voies droites et sûres ; les précautions de la foi comme les faiblesses ou les excès d'une piété mal entendue, et nous fait marcher sans crainte dans des sentiers où tous les pas sont presque des chutes. Or, les lumières de la foi découvrirent à Benoît trois vérités pricipales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, et qui, encore aujourd'hui, condamnent le monde, ou qui les ignore, ou qui les méprise.

Il comprit, premièrement, que tout ce qui passe et ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du chrétien né pour l'éternité. Il sentit, en second lieu, que tout ce que les créatures peuvent ménager de plaisirs au cœur de l'homme, n'est qu'un peu d'eau jetée dans la fournaise, qui l'allume loin de l'éteindre; que ce n'est qu'un amas de remords et de vers dévorants, qui rongent le cœur loin de le rassasier ; et que tout ce qui n'est pas Dieu peut le surprendre, mais ne saurait le satisfaire. Enfin, il découvrit que le monde était le lieu des tentations et des naufrages, et que la piété ne pouvait y rencontrer, ou que des piéges dressés partout pour la séduire, ou que des scandales établis pour l'affliger, ou que des obstacles propres à la décourager et à l'abattre.

Envoyé à Rome en un âge encore tendre, pour y cultiver l'espérance de ses premières années, par tous les secours que pouvait fournir à l'éducation un séjour si célèbre, il suivit la route ordinaire à ceux de sa naissance et de son rang; il répondit aux desseins de ses proches, qui par les vues inséparables de la chair et du sang, rapportaient les soins de son éducation, non à le former pour le ciel, mais à l'élever dans le siècle. Il se fit instruire, comme Moïse, dans la sagesse et dans la science des Egyptiens; il cultiva quelque temps par les secours humains les grands talents qui parurent depuis en lui. Les études, qui frayent le chemin aux honneurs et à la fortune, furent les premières occupations de sa jeunesse : mais la grâce s'était réservé le droit de les sanctifier, et de se servir de toute cette vaine science de l'Egypte pour en former, comme autrefois dans Moïse, le législateur d'un peuple saint, et le chef qui devait conduire au désert une nouvelle armée d'Israélites pour s'y offrir eux-mêmes en sacrifice au Seigneur.

C'est à l'entrée de cette carrière, dit saint Augustin, que se forment dans l'âme, peu instruite encore sur les caprices de la fortune, sur l'instabilité et l'injustice du monde, que s'y forment, dis-je, des vues d'élévation, des espérances flatteuses, d'agréables songes. C'est dans ce premier âge qu'on se donne, pour ainsi dire, à soi-même tout ce qu'on ose souhaiter; qu'on croit déjà voir à ses pieds, comme le jeune Joseph, les astres mêmes du firmament qui nous adorent ; et que l'imagination, pas encore détrompée par l'expérience, rassemble tout ce qui se trouve partagé dans les autres de grâces, de talents, de bonheur, pour s'en former à soi-même une destinée à son gré, et un avenir chimérique.

Mais la foi, dit saint Grégoire dans la *Vie* de notre saint, la foi qui mûrit de bonne heure la raison, et donne au premier âge toute la sagesse et toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience seule apprend si tard aux âmes que le monde a séduites. A l'entrée presque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant; c'est-à-dire comme un songe qui, après avoir quelque temps réjoui notre imagination, se dissipe enfin tout d'un coup, et ne nous laisse rien de plus réel que le regret inutile d'avoir pu le prendre si longtemps pour quelque chose de vrai et de solide. Il retira le pied, ajoute saint Grégoire, qu'il avait comme avancé dans les voies périlleuses du siècle : il interrompit des études que l'usage commence et que l'ambition soutient et achève ; il renonça à de vaines connaissances qui ne devaient pas le conduire à la seule *vérité qui nous délivre;* il regarda tous les moyens de parvenir comme des sentiers semés de précipices, où les plus heureux sont ceux qui, par des dangers infinis, arrivent encore à un danger plus grand ; et s'éloigna du monde en un âge où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réelles qu'il accorde.

Oui, mes frères, telle est l'illusion la plus universelle dont le démon s'est servi dans tous les temps pour séduire les hommes. Nul presque de tous ceux qui m'écoutent ici, et que le monde séduit et entraîne, n'est content de sa destinée ; et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissait les peines de notre état présent, et ne liait encore nos cœurs au monde, il ne faudrait pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes, chacun en secret, ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne saurait faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons, et que le monde ne saurait nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons; nous charmons nos ennuis présents par l'es-

poir d'un avenir chimérique; et par une illusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons de notre méprise même l'occasion de tomber dans de nouvelles.

Voilà l'état de presque toutes les âmes que le monde et les passions entraînent. Le Seigneur, prévoyant que les biens invisibles n'exciteraient que faiblement notre foi, et que les impressions des sens, plus vives et plus présentes nous entraîneraient toujours de leur côté, avait répandu sur tous les objets sensibles des dégoûts et des amertumes capables de refroidir le penchant violent qui nous y porte, et de nous rappeler aux biens éternels. C'est par là qu'il avait voulu soutenir la faiblesse de notre foi, et nous faire trouver le remède dans le mal même; aussi, par une suite de cette sagesse miséricordieuse, il a dispensé avec un ordre si admirable et si divin nos destinées, que quelque heureuse qu'en paraisse la condition, il manque toujours quelque chose à notre bonheur. Mais loin de chercher dans les promesses de la foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos désirs : nous ne jouissons jamais; nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons, nous n'y sommes pas assez heureux; c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes; ce n'est pas un bonheur réel qui nous éloigne de Dieu (car il n'y en a point hors de lui), c'est une vaine image après laquelle nous courons sans jamais pouvoir y atteindre; c'est un prestige qui nous joue, qui ne se montre jamais que de loin, et qui s'évanouit et s'éloigne encore lorsque nous croyons y toucher et le saisir. O mon Dieu! et c'est à ces songes que nous sacrifions notre bonheur éternel! Le monde tout seul est trop triste et trop dégoûtant pour nous plaire et pour nous séduire; il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, et que nous aidions par nos erreurs l'impuissance de ses attraits. Ainsi ce monde misérable et réprouvé que nous aimons n'existe nulle part : c'est une chimère qui n'est qu'en nous-mêmes; c'est une divinité imaginaire, qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul; ce sont nos désirs et nos espérances qui sont nos dieux auxquels nous sacrifions tout, et qui forment nos seuls plaisirs et nos passions les plus violentes. Première illusion, dont la foi détrompa Benoît : l'âge des espérances et des erreurs fut pour lui l'âge des sacrifices et de la vérité.

Mais non-seulement la foi l'éclaira sur cette erreur d'espérance, si dangereuse quand on commence à entrer dans le monde, elle le préserva encore de cette erreur de surprise, que la nouveauté des plaisirs, le défaut de réflexions et le torrent des exemples et des usages rend comme inévitable à ce premier âge. Car, mes frères, qu'il est difficile d'offrir d'abord aux illusions du monde pas encore approfondies, un esprit en garde, pour ainsi dire, et une âme qui se défie de ses embûches! C'est alors que l'on ouvre indiscrétement le cœur à tout ce qui s'offre pour le toucher et pour le corrompre; que la raison reçoit sans attention toutes les fausses maximes répandues dans le monde; que tout ce qui plait paraît avoir droit de plaire; que tout ce que l'exemple commun autorise semble juste; que les éloges qu'on donne à nos talents nous persuadent que nous n'en devons user que pour nous-mêmes; et qu'on ne se défie, ni de l'artifice des hommes, ni de l'amertume des plaisirs, ni des tristes suites des passions. Ces grandes leçons sont d'ordinaire le fruit des réflexions et de l'âge, et les plus heureux sont ceux à qui il a été nécessaire qu'ils fussent séduits pour se détromper plus solidement et sans retour de leurs erreurs passées.

Mais Benoît, dit saint Grégoire, parut instruit sur le vide et l'amertume des plaisirs, sans qu'il en eût coûté à son innocence pour s'en instruire. Sa retraite ne fut pas le fruit de ces dégoûts inévitables que la longueur des passions traîne toujours après elles; il ne sortit pas du monde comme un homme qui fait naufrage sort du milieu des flots, à peine à demi essuyé et bien résolu de ne plus se fier à leur inconstance. La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le désir de l'abandonner, et il chercha la solitude comme l'asile de son innocence, et non comme un lieu propre à pleurer ses crimes.

Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grâce de Jésus-Christ. Il est beau de s'arracher enfin au monde auquel on tenait depuis longtemps par mille liens injustes; de rendre enfin à Dieu un cœur que les passions insensées lui avaient ravi, et en le portant enfin aux pieds de l'autel, dans le secret d'un saint asile, de s'appliquer à le purifier par les larmes, par la componction et par les saints exercices de la vie religieuse. Mais c'est toujours un cœur flétri, pour ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire; c'est une offrande comme encore souillée qu'on va mettre sur l'autel, c'est un sacrifice, pour ainsi dire, lugubre, qu'on va faire au Seigneur, où la victime n'est parée que de deuil et de tristesse. Il semble que les âmes qui n'ont jamais appartenu au monde et au démon, sont bien plus propres à être consacrées à Jésus-Christ, parmi les vierges saintes qui le servent, et à devenir sa portion et son héritage; il semble qu'il habite en elles avec plus de plaisir, qu'il y règne plus en souverain, et qu'il les voit avec plus de complaisance autour de son autel, parer le festin de l'Époux de leur robe de candeur et d'innocence.

Aussi ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très-ordinaire à des parents, même pieux et chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfants aient connu le monde,

avant de se consacrer à Jésus-Christ dans une retraite religieuse. Outre qu'il est rare de vouloir le connaître ce monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu, et que cette expérience est toujours trop cher achetée, quand même on en sortirait sans y avoir reçu de plaies mortelles; quand même, comme il n'arrive que trop souvent, la grâce de la vocation n'échouerait pas contre des épreuves qui ne sont point dans l'ordre de Dieu, et qui sont plus capables de la corrompre et de l'éteindre que de l'éprouver; quand cela serait, il en reste toujours je ne sais quelles impressions funestes qui viennent troubler le repos et la douceur de la retraite. Ces vaines images, pas encore effacées, se représentent sans cesse à l'âme retirée, la rappellent à des objets qu'elle ne pourrait jamais assez oublier; sont nourries même et comme réveillées par le calme de la solitude, où rien ne s'offre pour y faire diversion, et deviennent, ou l'écueil, ou le trouble, ou la tentation continuelle de sa retraite. Il faut qu'elle se défende et contre les dégoûts présents de son état, et contre le souvenir de ses plaisirs passés; qu'elle surmonte et les répugnances d'un cœur que le joug de Jésus-Christ révolte, et les égarements d'une imagination qui s'emporte et s'échauffe d'autant plus qu'on veut la gêner et la contraindre; de sorte que le même monde souvent au milieu duquel on avait vécu sans l'aimer, quand une fois on a mis ses dépouilles aux pieds de l'autel et qu'on ne le voit plus que de loin, paraît dans ce point de vue plus aimable qu'auparavant, touche plus par les vaines images qu'il a laissées, qu'il ne touchait par les plaisirs qu'il nous offrait autrefois; et par une bizarrerie du cœur humain, le monde trouve dans l'heureuse nécessité qu'on s'est imposée de le haïr, un nouvel attrait pour nous plaire.

Mais, mes frères, Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes le détrompe enfin, et le convainque que ce n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux; il n'attend pas que les cris d'un cœur toujours inquiet, au milieu de la jouissance des objets criminels, le rappellent enfin à cet objet éternel, qui seul peut calmer nos désirs, parce que seul il peut remplir tout nos besoins; il prend Dieu seul pour sa consolation et pour son partage, avant d'avoir éprouvé que le monde ne saurait l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience, nous, instruits par nos propres dégoûts, lassés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avaient pu nous le rendre aimable; nous qui, comme le reprochait autrefois Tertullien aux païens, portons encore une âme chrétienne au milieu de toutes les passions qui la souillent, et qui, dans le temps même que nous offrons de l'encens et que nous prostituons nos hommages à la volupté, à l'ambition, à la gloire et à tant d'autres divinités injustes, reconnaissons au fond de notre cœur qu'il y a un Dieu suprême et éternel qui mérite tout seul notre amour et notre culte, lui adressons même en secret des soupirs et des regrets que la tristesse du crime nous arrache, sentons vivement que le monde auquel nous sacrifions notre salut éternel, n'est rien, c'est-à-dire qu'il n'est au fond que l'ouvrage de nos passions et de nos erreurs; nous qui éprouvons tous les jours combien il est triste d'être livré à soi-même et de porter le poids et les inquiétudes d'un cœur criminel; nous qui, après avoir essayé si longtemps de tout ce qui peut flatter notre cœur, n'avons réussi qu'à augmenter sa noirceur et sa tristesse; nous, sans consolation du côté de Dieu que nous ne servons pas; sans douceur du côté des plaisirs, qui ne nous touchent plus; sans repos du côté du cœur, qui est devenu le théâtre de nos remords et de nos inquiétudes; nous, mes frères, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes. Nous n'osons rompre les liens qui nous accablent et que nous portons à regret; nous balançons de rejeter loin de nous un breuvage dont nous ne buvons plus qu'une lie amère; nous flottons, dit saint Augustin, entre le dégoût du monde et le dégoût de Dieu; entre la lassitude des passions et le peu d'amour pour la justice, entre l'ennui des plaisirs et de la vertu: *Fastidio justitiæ, et sagina iniquitatis.* Nous nous défendons et contre les amertumes que le monde nous fait sentir à chaque instant, et contre les attraits que la grâce nous montre de loin. Eh! jusqu'à quand suivrons-nous donc malgré nous-mêmes des voies si semées d'épines, si pleines d'ennui, de travail et de tristesse? Pourquoi s'obstiner jusqu'à la fin à nous attacher à l'ombre qui nous fuit, à l'erreur qui nous accable de son vide et de son néant, et à fuir la vérité qui nous rappelle et qui seule peut nous rendre la tranquillité que nous avons perdue? O mon Dieu! quel est donc l'incompréhensible enchantement de l'homme, de vouloir périr malgré ses désirs, ses remords et ses lumières! et êtes-vous donc un Maître si cruel et si dur à ceux qui vous servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grâce!

Enfin, la dernière erreur que les lumières de la foi découvrirent à Benoît, fut une erreur de sécurité. Il est assez ordinaire, en effet, aux personnes qu'un heureux tempérament et les préventions de la grâce ont préservées de la corruption au milieu du monde, et qui n'ont jamais fait de grandes chutes, de ne compter pour rien les dangers où presque tous les autres périssent; d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, de ses usages, de ses plaisirs, de ses maximes, plutôt comme un langage de piété que comme des avis nécessaires pour la conserver, et de ne voir point de mal où elles se persuadent qu'il ne s'en est jamais trouvé pour elles. Une certaine innocence extérieure, accompagnée presque toujours d'un cœur plein d'amour-propre, d'attache-

ments mondains, de désirs terrestres, de paresse, d'indifférence pour les choses du ciel; cette innocence, dis-je, qui souvent n'est le fruit que d'un naturel tranquille et paresseux, nous rassure, nous rend les maximes de la piété sur la fuite du monde et de ses périls, fades et inintelligibles; nous fait regarder la retraite et les circonspections rigoureuses des âmes fidèles comme des voies outrées et singulières, et nous établit dans un état de sécurité où les dissipations du monde, ne touchant point à cette probité tout humaine qui contente notre amour-propre, corrompent pourtant notre cœur, et y font des plaies d'autant plus incurables que, n'étant pas sensibles, elles nous intéressent moins à leur chercher des remèdes.

Or, voilà l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde ne le lui rendit pas moins redoutable: il se défia d'un ennemi qui paraissait l'épargner, et qui compte nous avoir vaincus dès qu'il a pu nous persuader qu'il n'était plus à craindre.

Il se retira donc de Rome. Ce lieu, dit saint Grégoire, dont les merveilles et la magnificence attirent de toutes parts les étrangers, ne lui parut plus qu'une vallée de larmes; cette ville si superbe, le théâtre des grandeurs et des espérances humaines, ne fut plus pour lui qu'une scène puérile, où les rôles les plus brillants ne sont que des personnages d'un instant; ce séjour si fameux par ses délices ne lui offrit plus que des serpents cachés sous des fleurs sur lesquelles, malgré l'attention la plus rigoureuse, on ne pouvait marcher longtemps sans recevoir quelque piqûre mortelle. La nouveauté de son dessein, en un siècle où ces exemples étaient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisait au désert. Car qu'importe à une âme à qui Dieu lui-même montre une voie, que les hommes la trouvent singulière, et que sert d'avoir des exemples quand on a la grâce elle-même pour guide?

L'esprit de Dieu conduit donc Benoît au désert. La retraite même qu'il avait d'abord choisie aux environs de Rome, ne le cachant pas assez à son gré au monde, il en cherche une plus austère: il craint de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attirait déjà de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avait voulu fuir en sortant du monde. Il regarda ces applaudissements naissants comme un monde encore plus dangereux que celui auquel il avait renoncé; il trembla que les dons de Dieu ne s'affaiblissent en lui par des complaisances humaines; et ne voulant fuir le monde que pour en être inconnu, et non pour en être recherché, il craignit même l'utilité qui pouvait revenir aux hommes de ses exemples. En vain quelques-uns de ses disciples, instruits de son dessein, s'efforcent de l'en dissuader, ou se disposent du moins à le suivre dans sa nouvelle solitude, il se dérobe à ce nouveau peuple qu'il avait attiré au désert, il se retire seul comme Moïse sur la montagne, pour y mourir au monde et à lui-même, et pour y cacher son tombeau au reste des hommes; et là, dans le fond d'un antre, caché aux yeux de l'univers, et connu de Dieu seul, il goûte à loisir ces consolations ineffables que la grâce ne manque jamais de verser abondamment dans une âme qui s'est dépouillée de tout et d'elle-même, pour être tout entière à Jésus-Christ.

Ce n'est pas, mes frères, que les cloîtres et les déserts soient la vocation générale de tous les hommes : Jésus-Christ qui ordonne à ce jeune homme de l'Evangile de renoncer à tout et de le suivre, ordonne à un autre de retourner dans la maison de son père et d'annoncer les merveilles que le Seigneur avait opérées en lui. Mais je dis que vous, mon cher auditeur, pour qui tous les périls sont presque des chutes; vous, qui malgré mille bons désirs, éprouvez toujours dans les mêmes occasions les mêmes faiblesses; vous, qu'un fonds de complaisance rend si peu ferme contre les persuasions et les exemples; vous enfin, qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle, tandis que vous serez exposé : je dis que Dieu a gravé, dans la faiblesse même de vos penchants, l'arrêt qui vous sépare du monde; que l'exemple des âmes fidèles qui conservent au milieu du monde l'innocence et la piété ne doit pas vous rassurer ni vous servir de modèle; que vos plus saintes résolutions y échoueront toujours; que tous vos sentiments de piété n'y seront jamais à l'épreuve de la première occasion; que votre vie ne sera plus qu'une révolution éternelle de chutes et de repentir, et que le seul avantage que vous aurez sur les âmes endurcies, ce sera de périr avec un peu plus de remords qu'elles.

Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, que le monde ne puisse être un désert pour un âme chrétienne. Judith, au milieu de Béthulie, vivait dans le secret de sa maison, et ni le rang qu'elle tenait parmi son peuple, ni sa jeunesse, ni sa beauté, ni ses grands biens, ne purent jamais lui persuader que les plaisirs et les usages d'un monde corrompu pussent devenir une loi ou une bienséance même pour une fille d'Abraham. Mais pour suivre son exemple, il faut avoir la force et la fermeté de sa vertu, il faut que les exemples même de dérèglement qui s'offrent sans cesse à nous raniment notre foi et deviennent pour nous un nouveau motif de persévérer dans la piété ; il faut que les penchants qui nous portent au plaisir soient moins violents que les faibles désirs qui nous inclinent à la justice; il faut que l'épreuve mille fois faite de notre fidélité au milieu des périls nous serve de garant contre ceux que nous avons à craindre; il faut que nos résolutions aient toujours été victorieuses des occasions, et que les nouvelles séductions que le monde n'a cessé de nous offrir, soient devenues pour nous de nouveaux sujets de mérite. Si vous vous recon-

naissez à ces traits, les périls du monde, les flammes au milieu desquelles vous vous trouvez ne vous nuiront pas, comme aux trois enfants dans la fournaise; et le monde a pour vous toute la sûreté et tous les avantages de la plus austère solitude. Ce n'est pas la situation, ce sont nos penchants qui décident de nos périls, et les exemples de ceux qui se sauvent dans le monde ne concluent pour nous, qu'autant que nous pouvons nous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

Voilà les trois erreurs sur lesquelles la foi de Benoît nous désabuse et nous concondamne. Poursuivons, et montrons que si les lumières de sa foi confondent nos erreurs, les démarches éclatantes et le succès dont Dieu récompensa sa foi ne condamnent pas moins notre découragement et nos vaines excuses.

SECONDE PARTIE.

Lorsque Dieu, dans la parabole du père de famille, convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un grand festin, ils opposent tous quelque excuse à la voix du Ciel qui les appelle, et au lieu, dit saint Grégoire, qu'ils auraient dû presser et solliciter eux-mêmes pour obtenir ce don inestimable, ils sont ingénieux à trouver des prétextes pour le refuser, quand la bonté du père de famille le leur offre.

Le premier s'en défend sur ce qu'il vient d'épouser une femme : *Uxorem duxi* (*Luc.*, 4, 18 et seq.), et cette excuse, disent les saints, est une excuse de mollesse. L'autre sur ce qu'il veut éprouver des bœufs qu'il vient d'acheter : *Juga boum emi*; et c'est ici une excuse de fausse prudence, qui n'a jamais pris assez de mesures, et qui, à force de tout éprouver, avant d'entreprendre, n'entreprend jamais rien : *Eo probare illa* (*Ibid.*). Enfin le dernier prend pour prétexte une maison des champs qu'il vient d'acquérir : *Villam emi* (*Ibid.*); et cette excuse, dit saint Grégoire, est une excuse d'attachement et d'intérêt terrestre, qui regarde le parti de la vertu comme opposé à la fortune et aux prétentions temporelles, comme si sauver son âme ne valait pas mieux que le gain du monde entier. Or, les démarches de la foi de Benoît vont confondre le monde sur ces trois vaines excuses.

Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, et connu de Dieu seul, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair et à la réduire en servitude. Là, rien ne le console que de pouvoir souffrir pour ce qu'il aime; là, comme les Antoine et les Hilarion, passant les nuits ou à chanter de saints cantiques, ou à méditer les années éternelles, il se plaint que le retour trop prompt de l'aurore vienne troubler le silence et la douceur de ces chastes délices; là, son corps aride et exténué de mortifications et de souffrances, ne paraît plus se soutenir que par la grandeur de sa foi, et son sacrifice eût été bientôt consommé, si le Seigneur attentif à prolonger des jours qui devaient être si utiles et si glorieux à l'Eglise, n'eût découvert à un saint solitaire, comme autrefois au prophète Habacuc, le lieu profond où ce nouvel homme de désirs s'était caché, l'extrémité où il était réduit, et ne se fût servi de son ministère pour secourir son serviteur dans une nécessité si pressante.

Devenu père d'un peuple de solitaires, il renouvelle en occident ces prodiges d'austérité que les déserts de Scéthé et de la Thébaïde avaient admirés, et la règle divine qu'il laissa à ses disciples, et que tous les siècles ont depuis regardée comme un modèle admirable de sagesse et de conduite, ne fut, dit saint Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du saint législateur. Je ne rappelle pas ici ces jeûnes sévères, et presque jamais interrompus; ce silence éternel, ce travail des mains si dur et si sévèrement recommandé, cette retraite si profonde et si perpétuelle; ces nuits que la nature a, ce semble, destinées au soulagement du corps, employées à l'abattre par les veilles et les prières; cette mortification universelle de tous les sens, et une vie qui semblerait presque n'être plus à la portée de la faiblesse humaine par l'excès de ses austérités, si nous ne la voyions de nos jours renouvelée dans un saint désert. J'abrége ce récit pour venir à l'instruction.

Quand on nous propose, mes frères, ces grands modèles, disait autrefois saint Chrysostome en parlant des solitaires de son temps, nous les admirons; nous nous récrions sur la puissance de la grâce dans ces hommes extraordinaires; nous sommes surpris qu'au milieu de la corruption et de la décadence de nos mœurs, la bonté de Dieu suscite encore de ces grands exemples à son Eglise. Mais nous n'allons pas plus loin. Sous prétexte que cette voie n'est pas la voie commune de tous les fidèles, nous n'y voyons rien que nous puissions nous appliquer; et parce que nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire.

Mais souffrez que je vous demande, premièrement, mes frères, quel a pu être le dessein de Dieu, en suscitant dans tous les siècles et dans tous les pays, de ces pénitents fameux qui ont édifié l'Eglise, et dont l'histoire fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la religion? N'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre faiblesse, soutenue de la grâce, est encore capable; que l'Evangile, observé même dans toute la rigueur de ses conseils, n'exige rien d'impossible; et que si, à nos yeux, des hommes pleins de foi ajoutent même à la sévérité de ses préceptes des rigueurs de surcroît, nous serons confondus pour avoir trouvé tant d'inconvénients à pratiquer ses violences les plus communes?

Je vous demande encore pourquoi ces grands exemples de pénitence que les saints

nous ont laissés nous paraissent-ils si éloignés de nos devoirs et de notre état? Est-ce parce qu'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés du nôtre? Mais, outre que le Seigneur en suscite encore de nos jours, les devoirs ne changent pas avec les âges; et rien ne change dans les règles de la foi, que les mœurs des fidèles. Est-ce parce que les saints ont été des hommes extraordinaires, et que leurs actions sont plutôt des prodiges à admirer que des exemples à suivre? Mais les saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires, que parce que la corruption y est devenue universelle. Dans les premiers temps de l'Eglise, les saints ressemblaient au commun des fidèles, parce que tous les fidèles étaient saints: il n'y avait d'hommes extraordinaires et singuliers parmi eux que les pécheurs; un Ananie et une Saphire dans l'Eglise de Jérusalem; un incestueux dans celle de Corinthe. La voie des saints était alors la voie commune de tous les fidèles, et elle n'est devenue singulière, que parce que tous les fidèles presque s'en sont écartés. Est-ce enfin parce que les mortifications et les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques saints, et que des dons singuliers ne sauraient établir une règle générale? Mais lisez l'histoire de tous les serviteurs de Dieu, et vous trouverez que les saintes austérités de la pénitence ont été la seule vertu commune à tous. Tous n'ont pas été favorisés du don des miracles; et le précurseur lui-même n'en opéra point dans la Judée: tous n'ont pas répandu leur sang pour la vérité, et le disciple bien-aimé mourut en paix dans une vieillesse avancée, au milieu de ses disciples: tous n'ont pas enrichi l'Eglise de leurs ouvrages, et François d'Assise n'a laissé à ses enfants que la simplicité de sa foi et l'éclat de ses exemples: tous n'ont pas renoncé au lien sacré du mariage, et Abraham mérita d'être le père des croyants, en sanctifiant les périls de cet état: tous ne se sont pas cachés dans des déserts, et un saint Louis à la tête des armées, et au milieu des soins et des dangers de la royauté, devint un prince selon le cœur de Dieu. Mais tous ont fait pénitence; tous ont crucifié leur chair avec ses désirs; tous ont porté la mortification de Jésus-Christ dans leur propre corps; tous, autant que leur état l'a pu permettre, ont mené une vie de violence, de privation, de renoncement à eux-mêmes, d'éloignement des plaisirs, et partout où vous trouverez des saints, vous les trouverez pénitents.

Non, mes frères, nous avons beau nous rassurer sur l'exemple commun. Si les saints l'avaient suivi, ils ne mériteraient pas aujourd'hui nos hommages: l'Evangile est fait pour nous comme pour eux; et l'Evangile n'a rien qui nous ressemble, ni par conséquent qui doive nous rassurer. Que nous serons surpris un jour devant Jésus-Christ, lorsqu'on nous comparera à tant d'illustres victimes de la pénitence, qui ont édifié l'Eglise par le spectacle d'une vie dure et mortifiée, et qui jouissent déjà dans le ciel du fruit de leurs travaux! aux Benoît, aux Hilarion, aux Antoine, aux Thérèse! Que ce parallèle nous fera paraître sensuels, immortifiés, voluptueux, ennemis de la croix de Jésus-Christ! On nous demandera si nous prétendons à la même récompense que ces âmes généreuses; si nous osons aspirer à une gloire qu'elles ont achetée si cher, et qui ne nous a coûté que la présomption d'y prétendre. Telles sont les instructions que nous donne la pénitence de Benoît, et tel est l'exemple qui confond notre mollesse. Mais la fermeté de cet homme de Dieu, au milieu de tous les obstacles et des contradictions infinies qui traversèrent son entreprise, ne confond pas moins cette fausse prudence qui n'ose suivre la voix du ciel, parce qu'elle trouve dans la voie que Dieu nous montre des difficultés insurmontables, et qu'elle veut tout peser, tout examiner, tout éprouver, avant que de se rendre: *Eo probare illa*. Seconde excuse que nous avons appelée, avec saint Grégoire, une excuse de fausse prudence.

En effet, l'Occident, jusqu'à Benoît, n'avait pas été, pour ainsi dire, la terre des prophètes: ces anges du désert n'avaient encore habité que des climats éloignés du nôtre: c'était au milieu de l'Egypte, et dans les îles qui sont au delà des mers, comme il avait été prédit, que le Seigneur s'était formé ce nouveau peuple. Ce n'est pas qu'avant le siècle de Benoît il ne se fût élevé de temps en temps dans nos Gaules de saintes assemblées de moines. Mais c'étaient des troupes dispersées, qu'une même loi ne réunissait pas, qu'un même esprit n'animait pas, et qui ne combattaient pas sous la même discipline: ainsi on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu pour être en Occident, non-seulement le restaurateur, mais le père de la vie cénobitique. Il est vrai qu'il avait reçu du ciel, comme dit saint Grégoire, tous les talents propres à une si haute entreprise: le sel de la sagesse, le discernement des esprits, la force qui fait entreprendre, les lumières qui assurent le succès, et que les dons de la grâce surpassaient encore en lui ceux de la nature. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée et plus contredite!

Chargé d'abord de la conduite d'un monastère voisin de la solitude, il ne trouva parmi ceux qui l'avaient choisi, que des enfants pervers et corrompus, cachant sous un habit de piété et de pénitence tous les déréglements d'un cœur livré à l'iniquité: dans ce saint asile les lois sages des anciens n'étaient plus gravées que sur des tables de pierre. Les remèdes sont rares pour les plaies du sanctuaire, et il est vrai que les personnes consacrées à Dieu ne tombent presque jamais pour se relever. Benoît secoue donc la poussière de ses pieds, et sort d'un lieu où l'esprit de discorde, d'immortification, de murmure et d'indépendance avait pris la place de l'esprit de Jésus-Christ. Etabli dans une nouvelle solitude, il y voyait

déjà croître, avec des disciples plus fervents, l'espérance de ses soins, quand un autre Balaam vint dresser des piéges à la pudeur et à l'innocence de ces pieux solitaires. Benoît est donc encore contraint de céder; et, comme les patriarches, lorsque la jalousie ou la dépravation de leurs voisins les obligeait à changer de demeure, il va à la tête de son innocente famille habiter une nouvelle terre. Le mont Cassin, cette montagne depuis si célèbre, le Carmel de l'Occident et la demeure des prophètes, était alors la retraite des démons, et un désert infâme consacré à la plus monstrueuse idolâtrie. On n'y voyait que des peuples sauvages qui vivaient sans lois, sans police, et dont tout le culte se bornait à honorer des divinités encore plus hideuses que leur affreux désert. C'est là que l'homme de Dieu arrive. Il commence d'abord à élever un autel au Dieu vivant dans cette terre infidèle; il y invoque le premier le nom du Seigneur, et à travers mille périls et mille contradictions que la grossièreté et la superstition de ces hommes barbares opposent à son zèle, il renverse leurs idoles, que la durée des temps avait rendues respectables; il annonce le Dieu du ciel à ceux qui n'avaient jamais entendu parler de lui; il donne sur cette montagne sainte, comme sur un autre Sinaï, la loi céleste à ses disciples. Là, se forment sous ses yeux et sous la sagesse et la sévérité de sa discipline les Maur, les Placide; là, devenu père d'un grand peuple de saints solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom et de sa sainteté; là enfin, comme un autre Elie, il annonce avec fermeté les ordres du Seigneur à des rois barbares, *et laisse des prophètes successeurs après lui.* (*Eccli.*, XLVIII, 8.)

Mais, mes frères, il importe plus de vous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît, qui l'affermit contre toutes les difficultés que le démon oppose à son entreprise, ne condamne-t-elle pas notre découragement dans les obstacles que nous trouvons, ou que nous nous formons à nous-mêmes aux démarches de conversion et de pénitence que Dieu demande de nous? Plus le monde semble s'opposer à la sainte résolution que nous avons prise de l'abandonner et de penser au salut, plus nous devrions présumer que cette résolution vient du ciel, et que Dieu lui-même qui nous appelle, saura bien nous soutenir. Si elle n'était pas sincère, et que ce ne fût que la suite d'une inconstance naturelle, ou de quelque dégoût humain; ah! le monde et l'enfer verraient nos projets et nos nouveaux désirs de pénitence d'un œil tranquille; rien ne s'opposerait à des résolutions qui devraient à l'instant tomber d'elles-mêmes: le démon, voyant dans le principe de ces désirs et de ces agitations infructueuses de pénitence, qu'elles sont plutôt dans l'imagination que dans le cœur; que la volonté n'est point changée, et que ce sont là plutôt des dégoûts du crime que des désirs sincères de la vertu; le démon, dis-je, ne daignerait pas traverser et refroidir ces nouveaux projets par des contradictions suscitées: il les laisserait s'éteindre et s'en aller en fumée d'eux-mêmes, comme tant d'autres qui les ont précédés. Mais quand il voit que la grâce presse, que l'horreur des crimes passés, jusque-là endormie, se réveille tout de bon; que les plaisirs et les espérances du monde, jusque-là si chères, ne touchent plus, et n'offrent même plus que des dégoûts et des amertumes; que les passions les plus violentes changent et s'éteignent; en un mot, que tout annonce un changement véritable: ah! c'est alors que le démon met en œuvre toutes les créatures, que le Seigneur semble avoir livrées à sa puissance; qu'il dérange l'ordre extérieur de la société; qu'il suscite toutes les contradictions; qu'il renverse le monde entier pour décourager une âme touchée. Ainsi ce sont les difficultés et les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir et animer une âme dans la résolution qu'elle prend de changer de vie et de servir Dieu. Si tout était tranquille, ce grand calme devrait lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde et l'enfer seraient si favorables. Les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu, et la grâce n'inspire rien qui ne trouve dans le monde ou dans notre cœur des obstacles. Mais ces obstacles eux-mêmes deviennent alors de nouvelles grâces que le ciel nous ménage: loin de nous abattre, ils font que le cœur s'embrase et s'allume davantage envers l'objet qu'on lui dispute: ils irritent l'amour, loin de l'affaiblir. Tel est le caractère du cœur humain: le secret de ranimer ses penchants et ses résolutions, lorsqu'elles sont sincères, c'est de les traverser et de les contraindre. Aussi dès que les contradictions et les persécutions cessèrent dans l'Eglise, la ferveur et la vivacité du zèle semblèrent cesser aussi: dès qu'il n'y eut plus de tyrans, les saints devinrent plus rares. La foi, plus libre et plus tranquille, fut aussi plus languissante, et ne trouvant plus d'obstacles autour d'elle, ni de ces troubles qui l'avaient agitée, elle s'endormit dans le sein même du calme et de la tranquillité. Seconde instruction tirée des difficultés et des contradictions que la foi fait surmonter à Benoît dans son entreprise.

Enfin, la gloire et le succès éclatant qui l'accompagnèrent, condamnent la troisième excuse, qui craint le parti de la vertu comme l'écueil ou de la réputation ou de la fortune.

Vous le savez, mes frères, Benoît, sur le mont Cassin, fut l'oracle de toute la terre; les pays les plus éloignés entendirent raconter les merveilles du serviteur de Dieu et vinrent entendre de sa bouche les paroles de la vie éternelle: c'était la lampe allumée sur la montagne, qui répandait un vif éclat sur toute l'Eglise. L'institut célèbre dont il jeta les fondements, semblable au grain de sénevé, devint bientôt un grand arbre qui

couvrit tout le champ de Jésus-Christ, qui en fit le plus bel ornement, et servit même d'asile aux oiseaux du ciel : je veux dire aux plus grands hommes qui parurent dans l'Eglise. Vous savez que tout ce qu'il y avait de plus élevé dans le siècle, que les princes et les princesses elles-mêmes y vinrent soumettre leur tête sacrée au joug de Jésus-Christ; que les enfants de Benoît gouvernèrent longtemps toute l'Eglise ; que de ces saintes solitudes sortirent les papes les plus saints et les évêques les plus célèbres par leur doctrine et par leur piété ; que, comme Jacob, il fut le père des patriarches; que la science et la vérité se sauvèrent, dans ce pieux asile, de l'ignorance et de la barbarie de ces siècles infortunés, où l'irruption et le mélange de tant de peuples féroces avaient éteint dans l'Occident le goût des lettres et fort altéré la pureté de la foi; et que, comme Noé, à qui nous l'avons d'abord comparé, les alliances du siècle furent mises comme en dépôt dans cette arche mystérieuse qu'il avait élevée, de peur que tout ne fût effacé sur la terre, et la mémoire des siècles anciens ensevelie dans un éternel oubli : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum, ne deleri possit diluvio omnis caro.* (*Eccli.*, XLIV, 19.) Vous n'ignorez pas toutes ces circonstances éclatantes, et mon dessein, en les touchant si rapidement, n'est pas, comme vous le voyez, de les embellir par des éloges, mais de venir à l'instruction où je me hâte de conduire mon sujet.

Oui, mes frères, la fausse prudence, les inconvénients de fortune, de réputation, que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent presque toujours sur les plus pressants mouvements de la grâce qui nous y convie. Je ne parle pas ici seulement de ces âmes mondaines qui commencent d'ouvrir les yeux à la vérité, qui voudraient se déclarer pour elle, mais qui n'osent, parce que la crainte des dérisions et des censures humaines les arrête : c'est une terreur puérile que nous avons souvent confondue. Je parle de celles qui se sont déclarées pour Jésus-Christ, et qui font une profession publique de le servir; et je dis que, dans le détail de leurs devoirs, elles sacrifient presque toujours à des égards humains les lumières et les mouvements de leur propre conscience. Ce n'est pas, à la vérité, sur des points essentiels et qui conduisent à la perte visible et déclarée de la grâce ; mais sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous, sur mille moyens de salut que la voix du ciel nous montre en secret, que nous sentons nous-mêmes nécessaires à notre faiblesse, nécessaires pour nous soutenir dans la vertu, nécessaires pour y avancer, nécessaires par rapport aux desseins de Dieu sur nous, nécessaires, enfin, au caractère de nos penchants et à l'expiation de nos mœurs passées : le monde nous arrête; l'impression que notre nouvelle conduite fera sur les esprits nous agite et nous ébranle; la première pensée qui nous occupe, c'est ce que le monde pensera de nous. Ainsi, après avoir abandonné le monde, nous voulons encore le ménager; après avoir renoncé à tout ce qui lui plaît, nous voulons encore lui plaire, nous voulons le mettre dans les intérêts de notre vertu; et, après l'avoir eu peut-être pour censeur de nos plaisirs, nous voulons encore l'avoir pour approbateur de notre pénitence; nous vivons encore pour lui, quoique nous ne vivions plus avec lui. C'est une idole que nous avons brisée et foulée aux pieds aux yeux des hommes, mais à laquelle nous rendons encore en secret des hommages. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous trouverons ces dispositions au fond de notre cœur. On se dit à soi-même en secret, pour se justifier ses infidélités, que, sur des choses indifférentes, il ne faut pas s'exposer mal à propos aux censures humaines, et on ne prend pas garde que ce que la grâce demande de nous ne saurait être indifférent pour nous; que sacrifier les mouvements de l'Esprit-Saint à des égards humains, c'est donner dans notre cœur la préférence au monde sur Jésus-Christ, et que plus les démarches que la grâce nous inspire sont légères, moins la crainte qui nous les interdit est excusable. Car, au fond, mes frères, si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, que peut-il nous arriver de plus heureux que de lui déplaire? si nous sommes persuadés que ses jugements sur les choses de Dieu sont toujours faux, pourquoi avons-nous la faiblesse ou de les respecter ou de les craindre?

Lorsque Noé, à qui nous avons d'abord comparé notre saint, bâtissait l'arche, dit saint Chrysostome, le monde se moquait de son entreprise; on regardait comme une faiblesse d'esprit les sages précautions de cet homme fidèle. Tous les autres hommes se réjouissaient, dit l'Ecriture; les noces et les festins étaient leur occupation de tous les jours; ils se plongeaient tous dans les voluptés criminelles; toute chair avait corrompu sa voie; jamais la vertu ne fut plus rare ni plus méprisée. Noé tout seul, vivant à part, s'occupait à bâtir l'arche sainte qui devait lui servir d'asile et le préserver dans le temps de colère. On se moquait de l'extravagance prétendue de son dessein, de la singularité de sa conduite et de la tristesse de ses mœurs. Mais quand les eaux commencèrent à inonder la terre; que la colère du Seigneur éclata, et que les hommes, surpris dans leur aveuglement et dans leurs dissolutions, ne trouvèrent plus de ressources que dans des gémissements inutiles. Noé alors se moqua à son tour de leur folie, ou, pour mieux dire, il fut pénétré de douleur et de compassion de la perte de ses frères, et jouit tout seul du fruit de sa sage prévoyance. Ainsi, continue ce Père, lorsque, occupé à construire l'arche sainte au-dedans de vous, c'est-à-dire à édifier un temple à l'Eternel dans votre âme, vous entendez les discours des insensés et vous devenez le

sujet de leurs dérisions et de leurs censures, n'interrompez pas ce saint ouvrage, imitez la constance et la sagesse de Noé, laissez parler un monde fasciné des choses présentes et qui ne voit pas un terrible avenir. Plus le monde vous trouve singulier et extraordinaire, plus il condamne votre entreprise, plus hâtez-vous de la conduire à sa perfection et de vous préparer un asile pour les jours mauvais. Les discours des hommes passeront et seront ensevelis avec eux dans la destruction générale qui approche et que la colère de Dieu leur prépare; mais l'ouvrage de la foi, que vous avez entrepris, ne passera jamais. Le langage du monde va périr avec lui; mais l'œuvre de Dieu surnagera, subsistera sur les débris du monde, vous mettra à couvert de la condamnation générale, et vous établira sur les montagnes éternelles où il n'y aura plus ni deuil, ni gémissement, ni douleur, et où, à l'abri de tous les périls et de toutes les tentations de la terre, vous jouirez de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE IV.

SAINT JEAN BAPTISTE.

Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine. (*Joan.*, I, 7.)

Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière.

Les saints ne sont suscités de Dieu que pour condamner le monde et le rendre inexcusable, et le monde ne paraît subsister que pour abuser des exemples des saints ou pour les condamner. Il faut que les divines Ecritures s'accomplissent; que le monde trouve toujours des exemples qui le confondent, et que le monde condamne toujours tout ce qui ne lui ressemble pas.

En vain la bonté de Dieu, pour aller au-devant de toutes les vaines excuses des pécheurs, diversifie sa grâce dans ses saints, et propose au monde, dans la diversité de leurs dons, des modèles différents de vertu; quelque différentes que soient leurs voies, elles se ressemblent toutes en un point, qui est de condamner le monde et d'être condamnées par le monde même qu'elles condamnent.

En effet, mes frères, jamais témoignage parut-il plus propre à ramener les hommes à la vérité, que celui de saint Jean-Baptiste dont nous honorons en ce jour la mémoire, et dont la solennité devient encore plus pompeuse par la piété des personnes augustes (2) qui l'honorent de leur présence? C'était le plus grand des enfants des hommes; c'était l'ange du désert, prédit dans Isaïe, qui devait préparer les voies au Seigneur; c'était un enfant de miracle, sanctifié dans le sein de sa mère; le Précurseur du Messie, le prophète du Très-Haut, la terreur des pharisiens, le censeur des rois, le prodige de toute la Judée. Que pouvait opposer le monde à un témoignage si éclatant et si propre à réconcilier le monde avec la vérité, si le monde pouvait aimer ce qui le condamne?

Cependant le monde rejette saint Jean-Baptiste. Sa doctrine ne trouve que des contradictions; ses exemples, des censures, sa pénitence, des dérisions, son zèle, des persécutions, et le crime de sa mort est le seul fruit que le monde retire de l'éclat et de la sainteté de sa vie.

Telle est la destinée du monde et de la vertu. Développons donc aujourd'hui une vérité si importante et d'un si grand usage pour ceux qui m'écoutent. La meilleure manière de louer les saints n'est pas d'exalter leurs vertus, c'est de montrer qu'elles rendent nos vices inexcusables. C'est aux citoyens du ciel à chanter les louanges de la grâce et les merveilles de Dieu sur eux; mais c'est à nous à trouver dans leur vie des instructions qui confondent les égarements de la nôtre. Il serait inutile de célébrer la gloire de leurs actions, tandis que nous les condamnons par nos exemples. Imitons-les; de tous les éloges que nous pouvons leur donner, c'est le seul auquel ils peuvent être encore sensibles. Et c'est pour cela que je me contente de vous proposer Jean-Baptiste aujourd'hui, condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière et à la vérité, et Jean-Baptiste condamné du monde pour avoir rendu ce témoignage.

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde a de tout temps taxé les austérités de la vie des gens de bien d'excès et de singularité; leur humilité, de pusillanimité et de faiblesse; leur zèle, de bizarrerie et d'aigreur: telle est l'injustice qu'éprouva Jean-Baptiste dans la Judée. C'est sur ces trois préjugés que sa mission rendit autrefois les Juifs plus inexcusables, et c'est encore par là qu'elle nous condamne nous-mêmes.

Sanctifié dès le sein de sa mère, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes? Ce n'était pas ici un pécheur qui, livré d'abord aux passions insensées presque inséparables des premières mœurs, vint expier dans les déserts les égarements d'une vie licencieuse. Ce n'était pas un mondain qui, sur le déclin de l'âge, lassé des dissipations du monde, et peu propre désormais à ses plaisirs, cherchât dans sa retraite plutôt un repos honorable à sa vieillesse, qu'un lieu d'expiation à ses crimes. Ce n'était pas un ambitieux qui, rebuté des injustices du monde, de l'oubli et de l'indifférence de ses maîtres, fût venu cacher ses chagrins dans la solitude, plus pour se plaindre des mauvais traitements du monde que pour en fuir la corruption et les périls. C'était un juste en qui la grâce avait prévenu, pour ainsi dire, la nature, et qui portait dans les déserts, non pas ces chutes dont Dieu se sert souvent pour former des péni-

(2) Sermon prêché à Sceaux devant M. le duc et madame la duchesse du Maine.

tents, mais ces vertus pures dont il prévient ses élus quand il veut couronner l'innocence.

Cependant, suivez-le dans les déserts de la Judée, sur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode, quel spectacle de pénitence et de renoncement ne donne-t-il pas à la Judée? La différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs ; partout, revêtu de poil de chameau, soutenant à peine par un peu de miel sauvage la faiblesse de la nature; animé de l'esprit et de la vertu d'Elie, il paraît au monde comme un prodige nouveau qui tantôt excite son admiration, tantôt réveille sa censure, mais qui ne lui est d'aucun usage, parce que le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui, et que tout ce qui le condamne lui paraît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples, qu'un modèle proposé pour confondre les pécheurs.

En effet, quelle impression fait sur l'esprit des Juifs la vie et le ministère du Précurseur? Il leur déclare que la coignée est déjà au pied de l'arbre; que la justice de Dieu est sur le point d'éclater contre les crimes de la Synagogue, et que sans la pénitence, ils périront tous; il leur montre l'Agneau de Dieu seul capable d'effacer leurs souillures et celles de leurs pères; cet Agneau, promis depuis la naissance du monde, et que la Judée attendait comme la seule ressource que le Seigneur lui préparait pour en faire un peuple saint et nouveau. Ce n'est pas aux prêtres et aux docteurs seulement qu'il fait cette menace; c'est aux grands de Jérusalem; c'est aux sadducéens, qui se piquaient de raison et de force d'esprit, et qui regardaient les menaces de la foi comme des terreurs vaines et populaires ; c'est aux soldats et à leurs chefs; c'est à la cour d'Hérode et à tout ce que la Palestine avait de plus grand et de plus auguste : c'est le seul moyen qu'il leur propose pour se mettre à couvert de la colère à venir. Le monde l'écoute, le monde l'admire, le monde court en foule après lui, le monde est frappé de la sainteté de sa doctrine, et le monde ne le croit pas; et le monde demeure toujours tranquille dans son aveuglement et dans son impénitence, et les pharisiens sont toujours hypocrites et orgueilleux, et les sadducéens ne rabattent rien de leurs voluptés et de leurs blasphèmes ; et le peuple ne change rien à ses mœurs, et la cour d'Hérode est toujours le trône de la volupté et l'asile des adultères et des incestes. Et comment pourrions-nous donc nous flatter que des vérités qui, dans la bouche du plus grand des enfants des hommes, ne furent qu'un airain sonnant, seraient dans nos bouches plus efficaces et plus heureuses?

Quel langage nouveau que celui de la pénitence, pour un monde qui ne la connaît pas; pour des âmes qui ne croient être nées que pour les sens, et à qui tous les plaisirs ensemble peuvent à peine suffire! quelle foule d'obstacles, de prétextes, d'inconvénients le monde n'oppose-t-il pas à ce devoir? Je ne les ignore pas, et la chaire chrétienne les a si souvent confondus, qu'il serait inutile ici de les confondre encore. Et en effet, sur quoi vous croyez-vous dispensé de ce devoir, vous, mon cher auditeur, qui m'écoutez? Est-ce que votre vie n'a pas été assez criminelle pour en venir enfin à une sincère pénitence? Mais, quand cela serait, Jean-Baptiste, sanctifié avant que de naître, n'ose s'en dispenser. Mais, hélas! que ne pouvez-vous du moins nous alléguer l'innocence de votre vie! Nous rendrions grâces avec vous au Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui vous aurait préservé de la corruption générale, et nous laisserions à la grâce qui vous aurait prévenu dès votre enfance, le soin d'affermir et de perfectionner son ouvrage; nous n'aurions pas besoin de vous instruire sur vos devoirs ; l'Esprit de Dieu, qui résiderait en vous, vous apprendrait toute vérité. Votre vie! Hélas! oseriez-vous même la rappeler? Une vie où vos jours n'ont été marqués que par vos crimes ; une vie dont vous n'osez sonder vous-mêmes les abîmes, et dont le chaos d'iniquités et de souillures où vous êtes plongé, vous éloigne depuis si longtemps du tribunal de la réconciliation et de la pénitence; une vie dont vous ne pensez qu'en frémissant à éclaircir les embarras et les ténèbres ; une vie où Dieu, l'auteur de votre être et de vos talents, n'a jamais trouvé un seul instant pour lui, et où vous ne vous êtes souvenu peut-être de sa majesté, que pour l'insulter par vos dérisions et par vos blasphèmes; une vie de laquelle vous pourriez dire avec bien plus de raison que Job : Que le jour qui m'a vu naître périsse, et qu'on efface du livre des vivants le moment infortuné qui vit commencer une course si abominable et si souillée : *Pereat dies in qua natus sum.* (*Job*, III, 3.) Que dirai-je enfin? une vie dont vous avez été peut-être le premier modèle, et qui, par les horreurs secrètes dont elle est noircie, n'a point eu parmi les personnes de votre état d'exemple dans les siècles qui nous ont précédés, et n'en trouvera peut-être point dans ceux qui doivent suivre.

Vous alléguerez peut-être la faiblesse de votre santé qui vous arrête. Mais quel usage n'en faites-vous pas pour les plaisirs? que de violence ne donnez-vous pas au monde, à vos passions, à vous-mêmes et à vos caprices? quel héros n'êtes-vous point, quand il faut vous contraindre pour la gloire, pour l'amitié, pour la fortune, pour vos maîtres? Quel courage, pour ne pas dire quelle fureur, quand le monde vous appelle, que l'ambition vous anime, que l'envie de plaire vous met en mouvement, qu'une vaine distinction vous attire! Ecoutez-vous alors une santé qui se refuse à vos agitations éternelles, un corps qui s'écroule, pour ainsi dire, sous le poids de vos plaisirs et de vos erreurs? Et de plus, on vous l'a dit si souvent : *Le royaume de Dieu est au dedans de*

vous (*Luc.*, XVII, 21); Dieu ne demande pas la force du corps, mais le changement de votre âme, mais la cessation de vos crimes, et dans un corps usé, les gémissements du moins d'un cœur brisé et humilié. Le monde rejette ceux qui ne sont plus propres à ses plaisirs; il ne les souffre plus au nombre de ses adorateurs; il insulte même à leur obstination et à leur folie, lorsque déjà sur le retour, ils s'attachent encore à le suivre et à lui plaire. Mais le Seigneur, toujours clément et miséricordieux, veut bien encore recevoir dans son sein ceux que le monde rejette; il nous trouve toujours habiles à son service, toujours propres à l'aimer, à pleurer nos crimes, à implorer ses miséricordes éternelles. C'est le Père de famille tendre et compatissant, toujours transporté de joie du retour d'un enfant égaré, quoiqu'il ne reconnaisse presque plus en lui aucun trait de sa noblesse et de sa première origine. O mon Dieu ! se peut-il que vous soyez si facile à recevoir le pécheur, et que le pécheur soit si lent et si tardif à revenir à vous?

Enfin, c'est peut-être là dessus et sur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent, que vous renvoyez à l'avenir votre pénitence et que vous vous promettez que la suite apportera à ce changement des facilités que vous ne trouvez pas aujourd'hui. Il est vrai que Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui. Mais, qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même, et que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions? Qui vous a répondu que Dieu changera votre cœur lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes, et qu'à force de l'irriter, en différant votre conversion et continuant vos égarements, vous vous le rendrez plus propice? Qui vous a répondu que vos passions, alors plus invétérées, seront plus aisées à déraciner de votre cœur, et que le remède de vos plaies sera la vieillesse même qui les rend toujours plus incurables? Depuis longtemps vous vous séduisez vous-même par ces vains projets de conversion; avez-vous rompu depuis une seule de vos chaînes? avez-vous fait une seule démarche pour vous approcher de Dieu? et qu'ont produit tous ces vains projets de repentir, que de vous rendre plus tranquille dans vos crimes? Est-il un seul pécheur impénitent qui ne désire de changer de vie? en est-il un seul qui soit dans la volonté affreuse de mourir dans son péché? et qu'est-ce que l'impénitence, qu'un désir inutile de conversion qui calme nos remords, et qui ne délie jamais nos chaînes?

O mon Dieu ! si comme l'impie j'avais renoncé à la foi et à l'espérance de vos promesses, ma tranquillité serait affreuse, mais elle serait moins étonnante. Mais, Seigneur, moi dans le cœur de qui votre main miséricordieuse conserve encore ces premiers sentiments de religion, que mes crimes n'ont pu effacer, qu'est-ce qui peut encore me calmer dans mes égarements? Je connais que je vous outrage; je désire de sortir d'un état si triste et si criminel; je me dis mille fois à moi-même que je ne suis fait que pour vous, et les dégoûts du monde et des passions ne me font que trop éprouver tous les jours que vous seul, ô mon Dieu, êtes la paix et le seul bonheur de votre créature. Quel est donc, Seigneur, le charme qui me retient et qui m'enchante? m'avez-vous donc rejeté pour toujours? ne mettez-vous donc dans mon cœur des désirs de salut que pour me rendre plus criminel par les oppositions que j'y mets? et vos grâces seraient-elles, non les préjugés heureux de mon salut, mais des armes que se prépare contre moi la terreur de votre justice?

C'est ainsi que la pénitence de Jean-Baptiste condamne le monde. Mais ses abaissements sont encore pour le monde un nouveau sujet de condamnation : et ici remarquez-en, je vous prie, tous les caractères. Il reconnaît que Jésus-Christ est plus grand que lui; c'est un aveu qu'il devait à la vérité et à la justice : mais il déclare qu'il n'est pas digne même d'être son ministre, et cela dans un temps que le peuple accouru en foule sur les bords du Jourdain, le regarde comme le Christ et est prêt à lui rendre les honneurs destinés au Messie : dans un temps où Jésus-Christ lui-même confondu dans la foule vient recevoir le baptême de ses mains et semble, par cette démarche, se soumettre comme un de ses disciples à sa doctrine et à son ministère. Rien de plus grand et de plus digne d'admiration que de s'abaisser au milieu des applaudissements qui nous élèvent, et non-seulement de ne pas s'attribuer les honneurs que l'erreur publique nous défère, mais de se reconnaître indigne même de ceux qui nous sont dus. Enfin, il ne se contente pas d'assurer qu'il n'est pas le Christ, il n'ose même se nommer prophète, lui qui est plus que prophète : il lui suffit de s'appeler la voix qui crie dans le désert : il veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse, et ne fait servir sa gloire et ses talents qu'à manifester la gloire du Messie qu'il vient annoncer à la terre. Il est rare dans les fonctions même les plus saintes et dans les dons éclatants que nous avons reçus de Dieu, de lui en rapporter toute la gloire et de n'en rien retenir pour nous-mêmes.

En effet, revenons sur tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste, et nous y retrouverons tous les caractères de notre orgueil marqués et confondus.

1° Il rend gloire à la vérité et à la justice en se reconnaissant inférieur à Jésus-Christ : et nous, malgré tout ce qui nous humilie au dedans de nous, malgré ces faiblesses qui nous font rougir en secret, ce vide et ce néant que nous trouvons en nous, qui fait que nous nous sommes à charge et que nous portons partout avec nous l'ennui, le dégoût et l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes; nous voulons pourtant imposer au public et qu'on nous prenne pour ce que nous ne

sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes, et le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas et les louanges que nous ne méritons pas, et qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons; nous les décrions, nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugements; et nous nous en prenons, ce semble, à eux de nos misères et de nos faiblesses. Telle est l'injustice de notre orgueil.

2° Jean-Baptiste veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse : il met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres; il n'est occupé qu'à publier la gloire du Messie qu'il vient annoncer. La solide humilité est grande et magnanime, et l'orgueil toujours bas et rampant. Aussi c'est peu de vouloir nous attribuer les talents et les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont. Il semble que leur réputation nous humilie, qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne et que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injustices qu'on nous fait : incapables d'élévation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus. Au lieu que Jean-Baptiste diminue afin que Jésus-Christ croisse, il semble que nous ne pouvons croître et nous élever sans que les autres diminuent : le mérite nous blesse et nous éblouit, et ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes. Telle est la bassesse de notre orgueil.

3° Enfin, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons et de ses talents qu'à la gloire de Jésus-Christ : il ne veut pas qu'il en rejaillisse un seul rayon sur lui-même, il refuse le titre de prophète : Je ne suis dit-il, que la voix qui crie dans le désert, qu'un organe et qu'un vil instrument entre les mains de celui qui me fait parler et qui m'anime. La reconnaissance est le caractère inséparable de l'humilité, elle rapporte tout à celui de qui elle a tout reçu. Hélas! et tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons et de talents, nous n'en faisons usage que pour nous et souvent contre le Seigneur lui-même : les talents du ministère, à nous faire un grand nom, à nous rendre recommandables auprès des grands et des puissants, à nous acquérir du crédit et de la considération dans le monde; à attirer à nous les pécheurs, loin de les ramener à Dieu, et à agrandir notre réputation, loin d'agrandir le royaume de Jésus-Christ : le talent de la science et de la doctrine, à taxer d'ignorance tous ceux qui ne pensent pas comme nous; à croire que nous seuls avons la science et la sagesse en partage; à ne vouloir pas suivre les routes communes et battues; à chercher souvent à nous distinguer par des singularités toujours dangereuses dans la doctrine; à exciter des disputes qui scandalisent plus les fidèles qu'elles n'éclaircissent les mystères de la foi; enfin à troubler l'Eglise loin de la soutenir et de la défendre. Telle est l'injustice, la bassesse et l'ingratitude de l'orgueil, caractères qui en sont inséparables et qui sont condamnés par les caractères de l'humilité du Précurseur.

Mais son zèle ne nous fournit pas moins de sujets de condamnation contre le monde. Je dis son zèle, un zèle éclairé. Il ne s'en prend qu'aux abus, il ne propose à chacun que les devoirs propres de son état : aux prêtres, la charité et le désintéressement; aux pharisiens, l'humilité, la droiture du cœur et l'horreur de l'hypocrisie; aux gens de guerre, l'éloignement des excès, des rapines et des violences; à Hérode, la sainteté du lit nuptial et l'horreur du scandale et des suites de l'incontinence; à tous, la pénitence et le renoncement. Il borne là son ministère; il ne cherche qu'à rendre son zèle utile, il ne veut pas qu'on l'admire, il veut qu'on se repente : il ne fait pas parade, comme les pharisiens, d'une sévérité outrée et d'imposer aux autres un joug accablant, il se contente de le porter lui-même et de proposer aux autres les règles communes de la loi.

Cependant, ce zèle humble et si éclairé, n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités, ni les erreurs les mieux établies, ni les pharisiens si respectés du peuple par la fausse apparence de leur sainteté, ni les anciens de Jérusalem si redoutables par leur autorité, ni Hérode lui-même si élevé par la majesté de son rang et l'éclat de sa couronne : il porte courageusement la vérité jusqu'aux pieds du trône d'où elle n'approche presque jamais. Les caresses et les faveurs dont Hérode le comble, loin de l'amollir, raniment l'intrépidité de son zèle : il croit être encore plus redevable de la vérité à un prince qui l'honore de sa bienveillance. Il n'est pas venu à sa cour pour aspirer à sa faveur et à ses grâces, mais pour le rendre digne lui-même des faveurs du ciel. On ne craint rien quand on ne souhaite rien : on ne cache rien, on ne dissimule rien quand on ne cherche pas à plaire, mais à édifier. Il lui annonce hardiment : *Non licet* (*Matth.*, XIV, 4); il ne vous est pas permis : le trône vous met à couvert de la sévérité des lois humaines, mais il ne vous met pas au-dessus de la loi de Dieu : votre puissance vous rend tout possible, mais elle ne rend pas innocent ce que Dieu condamne; il devient même d'autant plus criminel pour vous que vous pouvez moins le cacher aux yeux du public, et que votre rang ajoute au crime de la chute, le crime inévitable du scandale : *Non licet.* En un mot, partout où Jean-Baptiste trouve le vice, il l'attaque, il le confond. Il ne connaît pas ces timides ménagements qui font grâce au crime en faveur du pécheur, et mesurent leur zèle, non sur la nature des déréglements, mais sur le rang et la dignité des coupables.

Mais ne croyez pas que l'intrépidité de son zèle ne fût accompagnée de charité et de prudence; car c'est la prudence et la cha-

rité toute seule qui assurent le succès du zèle. Je dis la prudence: non cette prudence de la chair, qui n'est qu'une coupable timidité et qui est plus attentive à ce qu'elle croit devoir aux hommes qu'à ce qu'elle doit à la vérité; mais cette prudence de l'Esprit-Saint qui condamne le vice sans aigrir le pécheur; qui pense plus à le gagner qu'à le confondre, et qui, sans ménager le crime, sait ménager la faiblesse du coupable. Je dis la charité : non cette complaisance molle et humaine qui excuse tout, qui ne met que de l'huile sur la plaie invétérée où il faudrait mettre le fer et le feu; et qui, en laissant le malade content du médecin, le laisse encore plus content de son état et de lui-même; mais cette charité ardente et compatissante qui supporte le malade, mais qui ne souffre et ne déguise pas le mal ; qui ne flatte pas les plaies, mais qui fait aimer les remèdes; qui étudie les temps et les moments; qui prend toutes les formes; qui mêle la douceur à la sévérité; qui joint la prière à l'instruction, et qui, s'oubliant elle-même, n'oublie rien pour se rendre utile à ses frères.

Or, qu'il est rare de retrouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété! Notre zèle est éclairé; c'est-à-dire, nous sommes clairvoyants sur les défauts de nos frères; rien ne nous échappe de leurs faiblesses; nous devinons celles qu'ils cachent; nous exagérons celles qui paraissent ; nous prédisons même celles qui ne sont pas encore; notre vanité se repaît, pour ainsi dire, de leurs imperfections; sous prétexte que notre vie paraît consacrée à la piété, nous nous faisons un mérite de condamner tout ce qui ne nous ressemble pas. Nos yeux sont perçants pour voir ce que la charité devrait nous cacher, et nous ne les tournons jamais sur nous-mêmes; et nos faiblesses qui déshonorent la piété, nous ne ne les voyons pas; et nos humeurs, et nos bizarreries, et nos hauteurs, dont tous ceux qui nous environnent souffrent, nous les ignorons; nous sommes lumière pour les autres, et nous ne sommes que ténèbres pour nous-mêmes.

Notre zèle est intrépide. Mais tandis que nous sommes si sévères sur la conduite de ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui sont inutiles ou même opposés à nos vues, à nos intérêts, à nos sentiments, nous nous adoucissons envers ceux, ou qui peuvent nous être utiles, ou qui pensent comme nous ; nous excusons tout, nous donnons même à leurs vices les noms et les éloges de la vertu: nos seuls intérêts décident de notre zèle, et au lieu que leurs erreurs auraient dû trouver une ressource dans notre sincérité, elles trouvent un nouvel écueil dans nos adulations et nos complaisances.

Et c'est en quoi seulement notre zèle est prudent, mais d'une prudence intéressée et charnelle. Car d'ailleurs, le zèle prudent n'étend pas ses censures et ses avis sur ceux que la Providence n'a pas soumis à son autorité; il ne reprend pas, il ne censure pas ceux dont il ne répond pas; il ne fait pas d'une prétendue piété un empire tyrannique sur ses frères; il n'entreprend pas d'instruire et de corriger ceux qu'il devrait se contenter d'édifier ; il ne publie pas sur les toits ce qui ne devrait pas même être confié à l'oreille, et ne scandalise pas le monde par les abus de la piété, plus que les pécheurs mêmes ne le scandalisent par les excès de leurs vices.

Enfin notre zèle doit être charitable, dernier caractère. Mais pour cela, il faut être plus touché des chutes de nos frères qu'aigri et rebuté de leurs faiblesses ; leur laisser paraître plus de compassion que de zèle ; plus d'affection que de rigueur; plus de désir et d'amour de leur salut, que d'indignation et d'horreur de leurs fautes. Charitable, qui ne mêle pas le poison de la malignité avec les saints offices de la charité ; qui ne confonde pas le zèle avec la satire, l'humeur avec la correction ;qui sache se faire aimer, lors même qu'il ne peut se dispenser de reprendre; qui rende la vertu plus aimable par ses ménagements, que redoutable par ses censures ; qui gagne les cœurs avant d'en attaquer les faiblesses, et mette, pour ainsi dire, par sa douceur, les pécheurs d'intelligence avec lui contre eux-mêmes. Enfin, charitable, qui tolère pour reprendre avec plus de succès, et ne cherche pas dans ses répréhensions l'ostentation de son zèle, mais l'utilité et le salut de son frère.

Car de ses règles violées, vous, mes frères, qui faites profession de piété, quelles censures ne fournissez-vous pas tous les jours au monde contre la piété même ! je vous l'ai dit souvent, et on ne saurait trop le redire, puisque c'est le prétexte le plus universel et le plus plausible dont le monde se sert tous les jours pour préférer la vie mondaine à celle de la piété, qu'il croit moins sûre pour le salut que celle du monde même. Vous rendez la vertu odieuse, en la rendant mordante et incommode; vous lui ôtez tout ce qu'elle a d'aimable et de propre à gagner les cœurs; vous faites penser au monde que la piété, ce don de Dieu, cette sagesse d'en haut, cette règle de tous les devoirs, ce doux lien de la société, n'est qu'une humeur chagrine et dangereuse, une enflure du cœur, un travers et une petitesse d'esprit, le poison des sociétés et des commerces, en un mot, un zèle amer pour les autres et une indulgence aveugle et excessive pour soi-même. Rendons donc à la vertu, par nos attentions, ce qu'elle perd par nos faiblesses. Nous ne réconcilierons jamais le monde avec elle, il est vrai, mais du moins nous le forcerons de la respecter ; nous ne la mettrons jamais entièrement à couvert des dérisions et des censures, mais du moins les seuls contempteurs de la religion le deviendront de la vertu. Corrigeons nos frères en les édifiant, et non en les déchirant. Quand le devoir nous obligera de reprendre, nos exemples auront déjà préparé les voies

à nos instructions ; nous aurons tout dit en vivant bien, et le monde respectera une piété qui ne se pardonne rien et qui semble tout pardonner aux autres. C'est ainsi que la pénitence, que les abaissements, que le zèle du Précurseur condamnent le monde ; il nous reste à le voir condamné du monde par les mêmes endroits par où il vient lui-même de le condamner.

SECONDE PARTIE.

Si la vie des justes est une manière de jugement anticipé qui condamne le monde, on peut dire que la corruption du monde s'élève ici-bas un tribunal où les justes ont toujours été condamnés. Ce sont deux tribunaux opposés, dit saint Augustin, qui prononcent mutuellement l'un contre l'autre des anathèmes et des arrêts de mort; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que souvent les mêmes objets qui fournissent à l'un des motifs de condamnation, forment les arrêts et les jugements de l'autre. C'est la pénitence, l'humilité, le zèle du Précurseur qui condamnent le monde, nous l'avons vu, et c'est de sa pénitence même, de son humilité et de son zèle, que le monde prend occasion de le condamner : nous l'allons voir.

Je dis de sa pénitence même. Et certes, mes frères, quels sentiments de respect, d'admiration, d'amour de la vertu, la vie céleste du Précurseur ne devait-elle pas former dans l'esprit des Juifs? Quel prophète jusque là avait paru sur la terre plus austère dans ses mœurs, plus héroïque dans sa pauvreté et son désintéressement, plus éloigné de tout ce qui peut flatter les sentiments les plus innocents de la nature? Cependant cette vie si austère, cette retraite si profonde, ce détachement si universel et si propre à faire glorifier le Seigneur dans ses saints, trouve parmi les Juifs des dérisions, des censures. Loin d'admirer la force de la grâce et le don de Dieu, qui peut élever la faible créature si fort au-dessus de sa propre faiblesse; loin de conclure de ses grands exemples d'austérité, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, et que les difficultés chimériques que nous trouvons tous les jours dans la sévérité de la loi, sont plutôt les vaines excuses de nos trangressions, que des raisons légitimes qui nous dispensent de son observance; loin de bénir les richesses de la bonté du Seigneur, qui veut bien encore de temps en temps, et dans les siècles les plus corrompus, tirer des trésors de sa miséricorde ces hommes extraordinaires, et montrer ces grands spectacles à la terre pour animer les faibles, confondre les pécheurs et fournir a la religion de nouvelles preuves contre l'impiété et le libertinage ; ils regardent les saints excès de la pénitence de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur qui le séduit et qui l'anime; comme une frénésie qui s'est emparée de ses sens et de sa raison, comme une vapeur noire qui le trouble et ne lui fait oublier ce qu'il doit à son corps, que parce qu'il n'est plus en état de se sentir et de se connaître lui-même ; enfin comme un esprit blessé de l'amour de la singularité, et qui sacrifie au démon de la vanité et à une complaisance insensée les sentiments les plus vifs et les penchants les plus innocents de la nature : ***Venit Joannes neque manducans, neque bibens , et dicunt : Dæmonium habet.*** (*Matth.*, XI, 18.)

Et telle a été dans tous les temps, mes frères, la destinée du monde, de tourner à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avait préparés pour son salut. Car, mes frères, ne craignons pas de le dire ici, et puisque je ne viens que pour vous édifier, ne cachons rien de tout ce qui peut vous instruire. Quelle impression font sur nous les dons de la grâce dans les serviteurs de Dieu, lorsqu'elle les conduit par ces voies rigoureuses et singulières? que pensez-vous, que dites-vous tous les jours des âmes qui, poussées par l'Esprit-Saint, font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde, les larmes aux plaisirs, l'austérité des mœurs aux charmes de la volupté et de la mollesse? quels sentiments réveillent en vous ces grands exemples, ces heureuses singularités, ces preuves éclatantes de la puissance du Seigneur et de sa miséricorde sur les hommes? En êtes-vous touchés? en êtes-vous seulement édifiés? enviez-vous leur destinée? Non, mes frères, leurs austérités saintes, vous les traitez de singularité et de faiblesse ; leur retraite, de bizarrerie et d'humeur; leurs larmes, de pusillanimité et de faiblesse. Tantôt, c'est une affectation et un vain désir de se distinguer qui les pousse et qui les anime; tantôt c'est une ardeur de tempérament qui, croyant se livrer aux mouvements de la grâce, ne fait que suivre l'impétuosité de la nature; tantôt, c'est une raison blessée qui ne voit plus rien au naturel et à qui il n'est plus que les excès qui puissent plaire: ***Venit Joannes neque manducans neque bibens, et dicunt : Dæmonium habet.***

Que dirai-je ? que de censures, que de réflexions qui paraissent même avoir un air de modération et de sagesse ! Car je ne parle pas ici des dérisions que les impies et les libertins font tous les jours de la vertu, et comment respecteraient-ils les hommes, eux qui ne craignent plus de Dieu ? et de quel prix peut être la vertu auprès de ceux qui regardent comme une chimère l'Auteur de tous les dons et de la vertu même ? Je parle des plus sages d'entre les mondains , de ces hommes prudents selon le siècle, qui ne blasphèment pas contre l'Esprit-Saint comme l'impie , mais qui veulent juger des dons de Dieu et de la folie de la croix, sur la fausse sagesse de l'homme. Quels inconvénients ne trouvent-ils pas aux saintes austérités et aux larmes heureuses de la pénitence des justes? On voudrait une vertu plus modérée et qui se fît moins remarquer : on se plaint qu'une piété trop austère désespère plutôt ceux qui en sont témoins qu'elle ne les encourage : on redit sans cesse

qu'on ne va pas loin, quand on s'y prend si vivement ; que la grande affaire n'est pas d'entreprendre tout ce qu'on peut, mais de soutenir ce qu'on entreprend, et que la vanité toute seule nous mène souvent à des singularités dont on fait honneur à la grâce : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens*, etc. Vaine sagesse des enfants des hommes, est-ce à toi à t'élever contre la sagesse de Dieu, et contre les voies admirables de sa grâce et de sa miséricorde dans la sanctification des justes ?

Et ne croyez pas, mes frères, qu'une vertu plus adoucie et plus commune trouve plus d'indulgence auprès du monde. Le même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien, qui censure si fort les excès de leur piété, et qui condamne si hautement leurs singularités prétendues ; le même monde, dès que les gens de bien paraissent dans des mœurs plus communes, que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe et qui surprenne, qu'ils se permettent certains plaisirs innocents, où la bienséance plutôt que le goût les conduit, et qu'ils affectent, en tout ce que la loi de Dieu ne condamne pas, de ressembler au monde de peur de révolter le monde : ah ! c'est alors que le monde triomphe des adoucissements de leur piété ; c'est alors qu'on insulte à cette vertu commode et aisée ; c'est alors qu'on s'applaudit en secret de trouver dans les gens de bien des penchants et des faiblesses prétendues qui justifient les nôtres, et qu'on se rassure dans les égarements du vice en les opposant aux imperfections de la vertu ; c'est alors qu'on met bien haut les obligations de l'Évangile ; que le monde devient un docteur rigide et outré, et que tandis qu'il se permet, sans scrupule, les plaisirs les plus criminels, il taxe hardiment de crime les délassements les plus innocents des justes ; c'est alors que ces dérisions si vulgaires contre l'amour-propre et la vie commode des gens de bien, ne sont pas épargnées ; que la piété devient la fable et la risée des pécheurs, et que renoncer au monde n'est plus, selon eux, que chercher avec plus de précaution et de raffinement les aises et les commodités du monde même.

Et voilà ce que Jésus-Christ reproche aux Juifs de notre évangile (car le monde a toujours pensé et parlé de même dans tous les temps) : Jean est venu, leur dit-il, ne mangeant ni ne buvant, et montrant à la Judée l'exemple de la vie la plus retirée et la plus austère, et vous avez dit que c'était un esprit d'illusion et de fureur qui le portait à ces excès : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens, et dicunt : Dæmonium habet.* Le Fils de l'homme a paru mangeant et buvant, proposant aux hommes le spectacle d'une vertu plus praticable et plus commune, et se mettant à portée de tous pour les sauver tous, et vous avez dit que c'était un homme de bonne chère, l'ami des pécheurs et des publicains, et qui, dans une vie commune et sensuelle, voulait jouir de la réputation de la vertu et de la sainteté, sans en souffrir les privations et les peines : *Venit Filius hominis manducans, et bibens et dicunt : Ecce homo vorax, et potator vini, publicanorum et peccatorum amicus.* (*Matth.*, XI, 19.) Et c'est ainsi, ajoute Jésus-Christ, que la sagesse de Dieu, dans la diversité des voies par où elle conduit ses serviteurs, est justifiée par les contradictions insensées du monde, et que les jugements des enfants des hommes, jamais d'accord avec eux-mêmes, fournissent tous les jours à sa justice de nouvelles armes pour les condamner et pour les confondre : *Et justificata est sapientia a filiis suis.* (*Ibid.*)

Mais si la pénitence de Jean-Baptiste est condamnée du monde, ses abaissements ne trouvent pas auprès de lui plus d'indulgence. Oui, mes frères, le monde qui condamne si fort l'ambition dans les gens de bien, qui les accuse si facilement d'aller toujours à leurs fins, d'être plus vifs sur leurs intérêts, plus délicats, plus pointilleux, plus sensibles aux honneurs et aux préférences, et de se servir même de la vertu pour y parvenir : le monde qui est ravi d'avoir ce reproche à leur faire, ce monde lui-même toujours plein de contradiction, condamne l'humilité du Précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son néant et de sa bassesse et de la grandeur de Jésus-Christ, les éloigne de lui, et ils ne paraissent plus en foule à sa suite. Ses disciples eux-mêmes sont blessés, et ne peuvent souffrir qu'il s'abaisse si fort au-dessous de Jésus-Christ (car souvent c'est la vanité toute seule qui nous attache à la réputation de nos conducteurs ; ce n'est pas le désir qu'ils nous soient plus utiles) : ils viennent lui représenter que ce Jésus, à qui il a rendu témoignage, se mêle aussi de baptiser, et que le peuple en foule court après lui : *Cui tu testimonium perhibuisti, ecce hic baptizat, et omnes veniunt ad eum.* (*Joan.*, III, 26.) Ils sont jaloux que la multitude abandonne leur maître pour aller à Jésus-Christ, et semblent vouloir le blâmer à force d'avoir rendu Jésus-Christ trop grand, de s'être rendu lui-même vil et méprisable.

Et telle est encore, mes frères, notre injustice envers la vertu. Nous qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession briguent des dignités et des places ; nous qui sommes si éloquents sur les voies secrètes et détournées que les gens de bien savent prendre pour parvenir ; nous qui leur faisons souvent un crime des grâces mêmes et des honneurs qu'ils fuient, et que leur mérite leur a attirés malgré eux-mêmes ; nous qui débitons sans cesse que la vertu n'est que le premier ressort de l'ambition, et que sous un règne surtout où les grâces suivent la piété, la piété n'est souvent que la recherche et la voie secrète des grâces ; nous-mêmes, mes frères, si un juste, animé de l'Esprit de Dieu, abdique le faste et l'éclat des honneurs du siècle ; s'il fait à la grandeur de la foi et à la vérité de ses promesses, un sacrifice de sa naissance, de son nom,

de ses places, de ses talents, pour méditer, dans le silence et dans la retraite les merveilles du Seigneur, et les années éternelles; s'il préfère la sûreté du repos et les douceurs d'une vie sainte et privée aux dissipations de l'autorité, et aux périls des prétentions et des espérances; de quel œil regardons-nous la grandeur de son humilité et le courage héroïque de son renoncement et de sa retraite? en faisons-nous honneur à la religion et à la puissance de la grâce? Hélas! nous y trouvons de la pusillanimité et de la faiblesse : nous appelons une vie oiseuse et obsure, une vie qui sert de spectacle aux anges et aux saints ; nous taxons de paresse et de défaut d'élévation, les sacrifices les plus héroïques et les sentiments les plus nobles de la foi ; nous donnons à cette sagesse sublime d'en haut, qui fait regarder au juste tout ce qui passe comme de la boue, les noms rampants de timidité et de petitesse d'esprit ; nous regardons comme des hommes devenus inutiles au monde, ces hommes dont le monde n'est pas digne, et nous qui admirons tant la simplicité de vie, le désintéressement, la fausse sagesse d'un Socrate et le mépris orgueilleux que les philosophes avaient pour les dignités et pour les richesses; nous, qui ne voyons pas la bassesse et la folie de ces prétendus sages, de chercher pareillement la gloire et la réputation par une ostentation de vertu plus méprisable que le vice même; nous-mêmes, mes frères, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu, le généreux dépouillement des sages de l'Evangile, la sainte magnanimité de leur foi, et nous donnons à l'extravagance et à la puérilité de l'orgueil, les éloges que nous refusons à l'élévation de l'humilité, à la sainte philosophie de l'Evangile, et à la sagesse sublime de la grâce. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! et quel est son aveuglement d'admirer tout ce qui l'avilit et de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable !

Enfin, non-seulement l'humilité de Jean-Baptiste devient un sujet de mépris pour le monde ; mais son zèle même, ce zèle si sage, si éclairé, fournit au monde un dernier sujet de condamnation contre lui.

L'impiété d'Hérodias, et la faiblesse d'Hérode, font au Précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère; il devient le martyr de la vérité. Heureux de l'avoir annoncée ! plus heureux encore de mourir pour elle ! Heureux d'avoir osé la publier dans le palais des rois, et jusqu'aux pieds du trône, où elle fait rarement entendre sa voix parmi la foule des adulateurs qui l'environnent ! plus heureux encore d'avoir ajouté, par son sang, un nouvel éclat à la vérité ! Heureux d'avoir condamné le monde par la générosité de son zèle ! plus heureux encore d'avoir, par son zèle saint et généreux, fourni au monde un sujet de condamnation contre lui !

Oui, mes frères, le monde ne saurait pardonner la vérité, parce que la vérité ne peut rien pardonner au monde. Et dans quelle bouche pouvait-elle être plus respectable que dans celle du Précurseur? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, l'éclat de sa réputation, la grandeur de son ministère, les hommages de toute la Judée, l'esprit de tous les prophètes qui paraît revivre en lui; quel instrument pouvait choisir la sagesse de Dieu plus propre à rendre gloire à la vérité et à confondre la volupté, si la volupté pouvait rougir, et si elle ne mettait pas sa gloire dans sa confusion même et dans son ignominie?

En effet, il semble que tous les autres vices laissent encore un reste de goût, ou du moins de respect, pour la vérité. Mais la volupté en a été de tout temps la plus inexorable persécutrice : il n'est rien de sacré pour elle : tout ce qui s'oppose à sa passion la rend furieuse et barbare : le sang, la nature, la religion, l'amitié; il n'est point de droit qu'elle ne viole, point de liens qu'elle respecte : les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils deviennent nécessaires; et tandis qu'on nous la représente sous les noms spécieux de tendresse de cœur, de bonté de naturel, de fidélité constante, de sentiments nobles et généreux, c'est une furie armée de fer et de poison, qui n'épargne rien, et qui est capable de tout dès qu'on l'incommode ou qu'on la traverse.

Hérodias n'est touchée, ni de la sainteté de Jean, ni de la dignité de son ministère, ni de l'admiration de toute la Judée, qui le regarde comme un prophète; ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni enfin de la circonstance même du festin, où jamais la barbarie elle-même ne s'était avisée de mêler les horreurs du sang et de la mort aux réjouissances de la table. Jean-Baptiste la reprend ; il condamne le scandale de sa passion et de son inceste; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine, malgré son rang et sa naissance; et il faut que son sang expie le crime de cette liberté, et qu'elle immole à la fureur de sa passion cette noble et sainte victime.

Oui, mes frères, s'il était permis de mêler à la joie et à la pompe de cette auguste solennité le récit de tant de spectacles lugubres que la volupté donne tous les jours à la terre, vous verriez que la barbarie et la fureur ont été dans tous les temps le caractère le plus marqué de ce vice, que le monde appelle la faiblesse des bons cœurs. Vous le verriez, le fer et le poison à la main, répandant le deuil dans les familles, armant l'épouse contre l'époux, le frère contre le frère, le père contre l'enfant, l'ami contre l'ami; se frayant tous les jours un chemin à l'accomplissement de ses désirs infâmes, par des horreurs secrètes indignes de l'humanité, et trouvant dans la tendresse prétendue d'un corps voluptueux, tout ce que peut enfanter de plus noir et de plus inhumain le cœur le plus barbare et le plus féroce. Voilà où mène cette affreuse passion à

laquelle les théâtres impurs donnent des noms si doux et si aimables.

Mais n'allons pas si loin; arrêtons-nous à la faiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs mêmes les mieux faits, et les plus capables de vérité, d'humanité et de justice. Il n'a pas la force de refuser la tête du Précurseur. Il frémit en secret de l'horreur et de la barbarie de cette injustice; il se rappelle toute la sainteté et toute la réputation de ce prophète; il est triste, dit l'Evangile, et c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent : mais c'est la volupté qui le demande, et que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, et qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même, ont beau se révolter contre ce qu'elle exige : ce sont de faibles moniteurs; rien n'est écouté. Demandez à un homme public une grâce injuste, onéreuse au peuple et dommageable à l'Etat : en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent; si c'est la volupté qui demande, tout cède, et vous êtes sûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un grand la disgrâce, la perte d'un rival innocent, et dont le mérite fait tout le crime auprès de vous : en vain le public va se récrier contre cette injustice; dès que la volupté le demande, vous êtes bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodias : en vain ses talents, ses services, sa probité parlent pour lui; en vain l'Etat souffrira de son éloignement; c'est la volupté qui le demande, il faut qu'il soit sacrifié, et le prince aimera mieux s'attirer le mépris et l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle et utile à l'Etat, que contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais d'un autre côté, proposez-lui un sujet indigne, sans vertu, sans talents, que l'honneur même d'une nation rougirait de voir en place, et dont l'incapacité blesserait la bienséance publique; il devient capable des emplois les plus hauts et les plus importants, dès que la volupté le désigne. Que l'Etat périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit déshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs, et ne craindra point d'augmenter, par la singularité et l'injustice de ce choix, l'éclat et le scandale du vice. O passion injuste et cruelle! que faudrait-il pour t'arracher du cœur des hommes, que les mêmes armes dont tu te sers pour les captiver et pour les séduire!

Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste; telle est la destinée de la vérité : toujours odieuse, parce qu'elle ne nous est jamais favorable. Les grands surtout font comme une profession publique de la haïr, parce que, d'ordinaire, elles les rend eux-mêmes très-haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence et de témérité, parce que l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité : trop heureux dans la dépravation des mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui osent la leur dire; mais encore plus à plaindre aussi de ne la connaître que pour la mépriser, et de se croire au-dessus de la vérité, parce qu'ils se voient au-dessus de tous ceux qui la leur annoncent.

Pour nous, mes frères, aimons la vérité, lors même qu'elle nous condamne : n'aimons dans les hommes que la vérité, parce qu'elle seule les rend aimables. L'adulation et la duplicité sont le caractère des âmes basses et mal nées : quiconque est capable de louer le vice, est incapable de vertu. Méprisons ceux qui nous flattent, parce qu'ils ne louent en nous que ce qui nous rend méprisables : ne comptons pour nos amis que les amis de la vérité; laissons-lui un libre accès auprès de nous; allons même au devant d'elle, et cherchons-la, lors même qu'elle nous fuit et se cache. Plus nous sommes élevés, plus elle s'éloigne de nous, et plus aussi nous devons lui tendre la main, afin qu'elle se rapproche : elle ne fuit que ceux qui la craignent. Aimons-la, et nous l'aurons bientôt connue. Il est si grand d'aimer à se connaître soi-même! et après l'avoir cherchée sur la terre, elle fera notre joie et notre éternelle félicité dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE V.

SAINTE MADELEINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (*Luc.*, VII, 47.)

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

L'amour est le principe et le mérite de la pénitence; et quoique la crainte du Seigneur soit un don de l'Esprit-Saint, il est rare qu'une douleur qui n'aime pas ne soit la nature toute seule qui craint, ou l'amour-propre qui se déguise. Le péché, dit saint Augustin, n'est que le déréglement de l'amour; la pénitence doit donc en être l'ordre, puisque son office est de rétablir dans l'état naturel ce que le péché avait renversé. Nous ne sommes coupables devant Dieu que lorsque nous aimons ce qu'il ne faudrait pas aimer, et tous nos vices ne sont que des amours injustes. Nous ne saurions donc être de sincères pénitents qu'en rendant à notre bien véritable un amour que nous lui avions injustement ravi; autrement la pénitence ne serait ni le remède du péché, ni la réconciliation du pécheur. En un mot, c'est l'amour qui décide de tout l'homme : nous sommes justes, s'il est réglé; s'il est déréglé nous sommes pécheurs, et lui seul fait nos vertus comme nos vices.

Ne soyez donc pas surpris, mes frères, si la pénitence de Madeleine n'est venue jusqu'à nous qu'avec l'éloge de son amour, et si Jésus-Christ ne nous donne point d'autre raison de sa grande miséricorde envers cette pécheresse, si ce n'est qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* On ne nous dit pas que plusieurs péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup pleuré, parce qu'elle a répandu

avec une sainte profusion des parfums précieux sur les pieds du Sauveur, parce qu'elle n'a cessé de les baiser. Pourquoi cela, mes frères? C'est que les larmes, les saintes largesses, la participation même au corps du Seigneur figurée par le baiser de ses pieds, les pratiques extérieures d'humiliation ne sont que comme le corps de la pénitence : c'est l'amour qui en est l'âme; et vous pleurez en vain, si ce n'est pas l'amour lui-même qui pleure; vous répandez en vain vos richesses, si ce n'est pas l'amour qui les répand; vous donnez en vain le baiser de paix au Sauveur, si ce n'est pas l'amour qui le donne; en un mot, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-mêmes, si vous n'aimez pas.

Voulez-vous donc, mes frères, lorsque vous vous prosternez aux pieds des ministres de l'Eglise, entendre sortir de la bouche du Sauveur cette sentence favorable : Vos péchés vous sont remis? Aimez, dit un Père : *Absolvi vis? ama.* Je ne vous dis pas : Changez vos deux yeux en deux fontaines de larmes comme David; frappez votre poitrine comme le publicain; déchirez vos vêtements, et couvrez-vous de cendres et de cilice, comme le roi de Ninive; rendez quatre fois autant que vous avez pris, et partagez avec les pauvres ce qui vous reste, comme Zachée; renoncez à une profession funeste à votre innocence, et quittez la banque, comme Lévi; mais je vous dis : Aimez; l'amour vous apprendra l'art sacré de la pénitence : il ne faut plus de leçons à un cœur que l'amour instruit; et comme il efface tous les vices, il apprend aussi toutes les vertus.

Voilà les instructions que nous donne l'illustre pénitente, dont l'Eglise rappelle aujourd'hui la conversion. Comme elle avait beaucoup aimé le monde, elle aime beaucoup Jésus-Christ; et l'excès de ses passions devient le modèle de sa pénitence. Or, elle avait aimé le monde d'un amour de goût et de vivacité, qui adoucissait tout ce qu'elle trouvait de pénible dans ses voies; d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ. C'est un amour tendre et ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui; c'est ma première réflexion : un amour fort et généreux qui ne connaît plus rien qu'elle ne lui sacrifie; c'est ma seconde réflexion. Voilà, mes frères, toute l'histoire de sa conversion et tout le sujet de cette instruction. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

La grâce de la conversion imite et suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche; elle ramène l'âme pécheresse à Jésus-Christ, par les mêmes voies qu'elle s'en était égarée, et, sans détruire ses penchants, elle les sacrifie et fait servir à la justice ce qui avait jusque-là servi au péché. La fureur de Saul contre les ennemis prétendus de la religion de ses pères devient une ardeur divine contre les ennemis de la foi de Jésus-Christ : un zèle aveugle en avait fait un persécuteur; un zèle saint et ardent en fait un apôtre. La nature fournit, pour ainsi dire, le fonds à la grâce, et la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions les moyens mêmes de notre pénitence.

Or, voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Madeleine. C'était une femme pécheresse dans la ville de Jérusalem : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix* (*Luc.*, VII, 37) : car souffrez, mes frères, que je suive ici le langage le plus commun de l'Eglise, et que, sans entrer dans des discussions inutiles à l'édification des mœurs, je confonde avec la tradition des siècles ce que la critique de ce siècle a cru devoir distinguer. C'était donc une femme pécheresse, c'est-à-dire, une personne mondaine, plus occupée de ses amours que de ses misères, plus attentive à plaire qu'à édifier, plus touchée du plaisir que de son salut. La plupart des saints ont borné là tous ses crimes et n'ont pas cru qu'il y eût eu du déréglement grossier dans sa conduite : voilà néanmoins ce que l'évangéliste appelle une femme pécheresse; car la foi ne juge pas de nos mœurs comme l'usage, et il n'est pas surprenant que ce qui paraît presque innocent au siècle soit une abomination dans le langage de l'Esprit de Dieu : *Mulier in civitate peccatrix.*

Or, le monde avait trouvé dans Madeleine un de ces cœurs tendres et faciles, que les premières impressions blessent; un de ces cœurs habiles et ingénieux dans le choix des moyens les plus propres à plaire; un de ces cœurs ardents et généreux, où les passions ne savent pas même garder de mesures. La grâce trouve dans les mêmes caractères de son cœur les heureuses ressources de sa pénitence. Entrons dans le détail, et accordez-moi votre attention.

En premier lieu, le monde avait trouvé dans Madeleine un de ces cœurs faciles, que les premières impressions blessent; un de ces caractères que tout entraîne et à qui tout devient presque un écueil; que la complaisance gagne, que l'exemple séduit, que les occasions changent, et à qui une circonstance de plaisir fait oublier mille désirs de pénitence. Or, voilà la première disposition que la grâce fait aujourd'hui servir à son salut.

Le bruit que les prodiges et la nouvelle doctrine de Jésus-Christ faisaient dans Jérusalem avait sans doute excité la curiosité de cette pécheresse : elle voulut entendre cet homme extraordinaire qui se vantait d'avoir les paroles de vie et de salut. Elle vit ce nouveau prophète; ces traits de majesté répandus sur son visage; cette douceur capable de gagner les cœurs les plus farouches; cet air de pudeur et de sainteté, devant qui la conscience criminelle ne pouvait soutenir sa honte, ni s'empêcher de rougir en secret; ce zèle ardent et désintéressé qui ne paraissait touché que du salut du pécheur; cette autorité nouvelle qui instruisait avec poids et qui parlait avec dignité; cette liberté prophétique qui ne

faisait acception de personne et qui enseignait la voie de Dieu dans la vérité; elle entendit les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche et qui portaient des traits célestes et une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur si facile pour le monde ne se défendit pas longtemps contre Jésus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son âme; les idées de la vertu que ce Prophète vient donner aux hommes la surprennent et la lui rendent deja aimable; les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice l'alarment, et déjà elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire et de son nom. Inquiète, combattue, déjà à demi pénitente: Quel est cet homme, se dit-elle sans doute en secret, et quelle est cette nouvelle doctrine? ne serait-ce point un prophète qui connaît le secret des cœurs? Ses regards tendres et divins m'ont mille fois démêlée dans la foule; et, comme s'il eût vu les misères secrètes de mon cœur, ou les mouvements inexplicables que ses paroles y opéraient, il a eu sur moi des attentions particulières; il n'a, ce me semble, parlé que pour moi seule. Quand il conviait avec des charmes si saints les âmes qui se sont lassées dans la voie de l'iniquité et qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, de venir chercher un repos véritable auprès de lui; ah! sans doute il m'adressait le discours et avait en vue la triste situation où je me trouve. Lorsqu'il enseignait que l'esprit impur ne peut être chassé que par le jeûne et par la prière, je sentais qu'il voulait prescrire des remèdes à mes maux. Quand il déclarait que les pécheresses précéderaient les pharisiens dans le royaume de Dieu, je voyais bien que son dessein secret était d'encourager ma faiblesse par l'espérance du pardon. Il n'a parlé de la reine de Saba, qui vint des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon, que pour m'avertir de ne point négliger le salut que le Seigneur me présente, et d'écouter celui qui est plus grand que Salomon même. Toutes ses instructions avaient quelque rapport secret à mes besoins et à mes erreurs: ah! sans doute, c'est un prophète envoyé de Dieu pour me retirer de mes voies égarées.

Voilà les premières impressions de Jésus-Christ sur cette âme: les mêmes facilités que les attraits des passions avaient trouvées en elles pour le monde, la grâce les trouve pour le salut. Ce devrait être, il est vrai, une heureuse disposition pour le ciel, que d'être né avec un cœur tendre et facile à émouvoir; et le Seigneur, en vous faisant naître telle, vous qui m'écoutez, avait voulu sans doute mettre en vous une âme plus à portée de sa grâce, si j'ose le dire: cependant, c'est par là que vous périrez. Tout vous touche, rien ne vous corrige. Susceptible de sentiments de salut, susceptible d'impressions mondaines, vous vous attendrissez à un discours évangélique, et vous allez vous attendrir à un spectacle profane; vous n'êtes pas insensible aux inspirations du ciel, comme tant de pécheurs endurcis, mais vous les portez dans le monde, où de nouvelles impressions les effacent; vous gémissez quelquefois sous le poids de vos chaînes, et vous en suivez toujours la triste destinée. Loin des plaisirs, vous voulez tout quitter; du moment qu'ils approchent, ils vous retrouvent la même; au milieu du monde et des amusements, vous poussez quelquefois en secret des soupirs vers le ciel, que la tristesse secrète du péché, que le dégoût lui-même vous arrache; et, au fond de la retraite où vous vous cachez quelquefois, votre cœur vous rentraîne d'abord en Egypte, et vous regrettez des joies dont vous venez seulement de vous séparer. Caractère dangereux pour le salut. Les âmes endurcies, une fois touchées, peuvent se convertir; mais vous, vous pouvez être touchée et ne sauriez être convertie: imitez Madeleine, et faites servir vos faiblesses mêmes à votre sanctification.

En effet, le monde, en second lieu, avait trouvé en Madeleine un cœur habile et ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins. Car, mes chers auditeurs, jusqu'où ne va pas la fatale habileté de la passion? David a bientôt trouvé le secret de rappeler Urie, et de couvrir par cet artifice la honte de sa faiblesse. Que d'expédients ne fournit-elle pas pour sortir des embarras les plus épineux? Le fils du roi de Sichem invente d'abord des moyens pour vaincre les obstacles que la différence du culte et de la religion mettait à son amour pour Dina. Que de ressources dans les occasions les plus difficiles! la perfide Dalila concilie sans peine ses égards pour Samson avec ses complaisances secrètes pour les Philistins. On trompe les yeux les plus attentifs, et Jacob trouve des idoles dans sa maison, malgré toute sa vigilance; on cache sous des apparences pénibles les voies de la passion, et le fils de David se résout à feindre des maux trompeurs, pour dérober aux yeux de la cour la plaie véritable et honteuse qu'il porte dans l'âme; on y fait servir ceux mêmes qui auraient intérêt de la détruire, et l'infidèle épouse de Putiphar réussit à faire de son propre époux le vengeur de son indigne faiblesse; on la couvre sous le voile de la piété et de la religion, et les femmes d'Israël, au temps d'Héli, sous prétexte de venir sacrifier au Seigneur, venaient participer aux déréglements sacriléges des enfants de ce pontife. Que dirai-je encore? on va à ses fins par des routes qui semblaient mener à des fins tout opposées; en un mot, la passion est toujours ingénieuse, et des personnes, nées d'ailleurs avec un esprit borné et des talents médiocres, sont ici habiles et éclairées, dit saint Ambroise (*De parad.*, c. 12): *Ad inquirenda delectationum genera astuti sunt qui appetentes sunt voluptatum.*

Or, cette malheureuse prudence, qui avait conduit Madeleine dans les voies de l'iniquité, devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Quels saints ar.

tifices n'emploie-t-elle pas pour toucher celui à qui elle veut plaire, et pour en obtenir le pardon des fautes qu'elle vient pleurer à ses pieds? Premièrement, elle choisit la salle d'un festin, c'est-à-dire, un lieu qui, l'exposant à la risée et à la censure publiques, intéressera Jésus-Christ pour elle, et le touchera de pitié sur les outrages auxquels elle a bien voulu s'exposer pour venir à lui; secondement, une circonstance où les grâces s'accordent plus facilement, et où la joie innocente du repas ne permet pas de rebuter une infortunée qui vient reconnaître sa faute; troisièmement, des témoins tous pharisiens, c'est-à-dire, durs envers les pécheurs, et devant qui Jésus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaisait à donner des marques de bonté et de tendresse envers les brebis égarées; quatrièmement, elle emploie une confusion salutaire; elle n'ose se présenter à lui; elle s'arrête derrière, dit l'Evangile, *stans retro;* elle se laisse tomber à ses pieds, de douleur et d'accablement; elle n'ose même lever les yeux jusqu'à celui en qui elle a mis pourtant sa plus douce espérance; elle ne fait plus que rougir de ses égarements; déjà elle voudrait se cacher aux yeux de tous les hommes et ne montrer plus à Jérusalem une pécheresse qui en avait été le scandale et comme le péché public, dit un Père; elle ne parlait point; sa douleur, ses larmes, sa posture, sa confusion, tout parle pour elle : *Stans retro secus pedes Jesu.* (*Luc.*, VII, 38.)

Elle aurait pu trouver sans doute de vaines excuses pour adoucir au moins aux yeux de son Sauveur l'excès de ses égarements, son âge, sa naissance, des penchants de faiblesse nés avec elle, ses talents malheureux, le déréglement de Jérusalem, la licence des mœurs de son siècle, l'exemple des autres femmes de la Palestine, l'ignorance où elle était de la doctrine de Jésus-Christ, autant de prétextes spécieux à une âme moins touchée. Notre sainte pécheresse laisse à la bonté de son Seigneur à juger de la nature de ses fautes : elle pleure, elle se tait; et voilà toute l'apologie qu'elle veut faire de sa conduite. Prosternée à ses pieds, ne parlant plus que par ses larmes : il me connaît, dit-elle en secret, il voit mes besoins et mes désirs, ma faiblesse, mes efforts impuissants et les gémissements de mon cœur ne lui sont pas inconnus; que pourrais-je lui dire qu'il ne lise lui-même au fond de mon âme et qui puisse égaler ce que je sens? Agitée de mille mouvements divers, elle espère, elle tremble, elle rougit, elle se rassure, elle aime, elle s'afflige; mais elle se tait. Ce n'est pas la honte d'avouer ses désordres; ah! ses larmes les publient assez : c'est un artifice de son amour; un silence de confusion lui paraît plus propre à toucher son Libérateur que l'aveu le plus éloquent de ses faiblesses.

Enfin, elle emploie une humilité profonde; elle répand des parfums précieux et ne veut pas presque que le Sauveur s'en aperçoive; elle ne les répand que sur ses pieds comme pour lui cacher le prix de sa sainte profusion; elle ne veut attirer les regards de son Libérateur que sur les misères de son âme et point du tout sur le mérite de ses œuvres. Elle regarde les pieds sacrés du Sauveur comme son partage, trop heureuse encore qu'on veuille l'y souffrir; elle laisse à ses disciples bien-aimés le sublime avantage de reposer dans son chaste sein ou de répandre des parfums sur sa tête. Elle sait, dit saint Bernard, qu'il faut gémir longtemps à ses pieds, avant que de venir lui donner le baiser de paix dans l'Eucharistie; que la précipitation est ici périlleuse, et que, comme dans l'Eglise du ciel il n'y aura que ceux qui auront lavé leurs vêtements dans le sang et qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau; ah! de même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que ceux qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence et qui ont passé par les tribulations de la croix, à qui il soit permis de se présenter à sa table.

Voilà les saints artifices de l'amour de Madeleine; elle avait été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien; au lieu que souvent habiles dans la recherche des plaisirs et dans la conduite de vos passions, femmes du monde, une seule démarche de conversion vous jette dans des embarras étranges. Vous ne savez plus par où vous y prendre quand il faut vous déclarer pour Jésus-Christ; c'est ici où toute votre habileté et toutes vos ressources vous abandonnent; tout vous arrête, tout vous alarme, tout est pour vous perplexité; votre esprit n'est plus ingénieux à trouver de ces moyens heureux qui viennent à bout de tout. Vous êtes en peine comment faire consentir un époux à vos résolutions de pénitence, et vous avez su le faire consentir à des démarches qu'il était peut-être si fort intéressé d'empêcher. Vous ne croyez pas pouvoir vous faire dans la piété des amusements innocents qui vous soutiennent, et vous en inventiez tous les jours de nouveaux dans le monde pour égayer votre ennui et vos dégoûts. Vous hésitez comment vous pourrez éloigner de vous certaines personnes si funestes à vos nouveaux desseins de vertu; et vous étiez si habiles autrefois à vous défaire de celles que la sagesse et la piété rendaient importunes à vos plaisirs. En un mot, vos passions étaient fécondes en ressources; votre pénitence succombe aux plus légers obstacles. D'où vient cela? ah! c'est le cœur qui fournit les expédiens, et le vôtre n'est pas bien touché; c'est l'amour qui rend habile, et vous n'aimez pas; la grâce est toujours moins ingénieuse en vous que la passion, parce que votre pénitence n'est jamais aussi sincère que votre égarement, et que différentes de Madeleine, vous n'aimez pas Jésus-Christ comme vous aviez aimé le monde.

Aussi, en troisième lieu, le monde avait trouvé dans Madeleine un cœur ardent où les passions ne savaient pas même garder

de mesures ; c'est-à-dire prompt, et pour qui un plaisir différé était un supplice; extrême dans ses joies comme dans ses chagrins, aveugle, qui ne connaissait ni périls, ni obstacles et qui croyait facile tout ce qui pouvait servir à sa passion.

Or, voulez-vous voir en elle les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jésus-Christ? A peine eut-elle appris, dit l'Evangile, que le Sauveur était entré dans la maison du pharisien : *Ut cognovit*. (*Luc.*, VII, 37). Remarquez ici, premièrement, la promptitude de son amour : la première occasion qu'elle trouve de venir se jeter aux pieds du Sauveur, elle en profite, elle y court. Elle ne balance pas des années entières entre la grâce et la passion; elle n'est pas ingénieuse comme vous l'êtes si souvent, femmes du monde, à trouver sans cesse des prétextes pour remettre à un autre temps cette première démarche ; sa jeunesse ne lui fournit pas de ces raisons frivoles qui persuadent d'attendre un âge plus sérieux et moins propre au monde. On n'aime pas quand on peut différer. Ah! bien loin de vouloir reculer encore et de renvoyer au soir de sa vie, elle voudrait pouvoir renaître pour recommencer à aimer son Seigneur en commençant à vivre; sa douleur la plus amère est de l'avoir connu si tard; ce qui lui reste de vie ne peut la consoler de ce qu'elle en a perdu en des amours insensées; elle sent qu'on ne peut trop aimer ce qu'on aimera toujours, et elle veut regagner les jours d'indifférence par un saint empressement de tendresse : *Ut cognovit*.

En effet, mes chers auditeurs, la promptitude est essentielle à la conversion ; la grâce a des moments heureux, que ni le temps, ni les années, ni les mêmes circonstances ne ramènent plus. Ce jeune homme de l'Evangile, qui, appelé par Jésus-Christ, voulut aller ensevelir son père avant que de le suivre, manqua son moment, et nous ne lisons pas qu'il revint ensuite se mettre au nombre de ses disciples. L'Esprit de Dieu est cet esprit dont parle le Prophète, qui va et qui ne revient plus; et tout dépend de savoir entendre sa voix et de l'arrêter dans notre cœur lorsqu'il y passe et qu'il nous visite; un désir de pénitence renvoyé est presque un préjugé certain que vous ne vous repentirez plus. Voilà la promptitude de l'amour de Madeleine.

Remarquez-en, secondement, la vivacité. Le monde avait trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donnent jamais à demi : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ; tout ce que l'amour a de plus vif et de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent; toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur; le dernier jour de sa pénitence ressemblera à la première démarche de sa conversion. Partout dans l'Evangile elle nous sera représentée comme une amante vive et fervente : tantôt nous la verrons prosternée aux pieds du Sauveur, s'exposant même aux reproches de sa sœur Marthe, plutôt que de perdre un instant de vue le Libérateur qu'elle aime; tantôt transportée d'amour pour lui, elle courra à son tombeau avant tous les disciples, et les larmes qu'elle y répandra seront aussi abondantes que celles qui arrosent aujourd'hui ses pieds divins dans la salle du pharisien; tantôt en le rencontrant sous une forme étrangère : Si vous l'avez enlevé, lui dira-t-elle, dites-le-moi et je l'emporterai; on ne sait quel est celui qu'elle redemande ; elle ne pense pas même à le nommer; son cœur en est si plein qu'elle suppose que le cœur de tous les hommes en est occupé comme le sien : *Si tu sustulisti eum, dicito mihi* (*Joan.*, XX, 6); elle ajoute qu'elle l'emportera; une fille faible, accablée de tristesse, seule, elle se persuade qu'elle aura assez de force pour emporter le corps mort de son Sauveur : *Et ego eum tollam* (*Ibid.*) ; son amour croit tout possible; tantôt enfin, l'ayant reconnu, elle ne sera plus maîtresse de son cœur, elle courra à lui avec un saint transport, elle voudra encore embrasser ses pieds sacrés si heureux pour elle, et qui furent les premiers confidents de sa douleur et les premiers asiles de sa pénitence; partout elle soutiendra ce caractère de ferveur et de vivacité qui commence sa conversion, et la durée de sa carrière ne la verra jamais ni ralentie, ni moins fidèle.

Instruction importante, mes chers auditeurs ! Les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur et par le relâchement. On se repose après les premières démarches, comme si l'on était déjà arrivé au bout de sa course; on se relâche sur mille pratiques saintes que la vivacité de la douleur avait d'abord inspirées ; d'un pénitent zélé on devient un tiède chrétien ; nos péchés une fois pleurés ne nous paraissent plus dignes de nos larmes, et l'on trouve souvent dans la tiédeur de la pénitence l'écueil qu'on avait cru éviter en sortant du déréglement et du vice.

Enfin, à la vivacité constante de notre heureuse pécheresse ajoutez-y encore l'aveuglement de son amour, pour ainsi dire. Car, quoique la grâce soit une lumière céleste qui éclaire l'esprit en même temps qu'elle échauffe la volonté, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour-propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion, et qu'ainsi la charité a ses saintes erreurs comme la cupidité a les siennes.

En effet, mes frères, que de difficultés Madeleine n'aurait-elle pas pu prévoir dans son changement ! tant de liaisons à rompre, tant d'occasions à éviter, tant de commerces à fuir; difficultés du côté de l'âge, du côté des penchants, du côté du rang, du côté des maximes qu'elle allait embrasser ; que de réflexions devaient naître dans son esprit, si son cœur lui eût permis d'en faire ! mais le saint amour ne raisonne pas. Que ne pouvait-elle pas se dire à elle-même?

Que vais-je faire? je m'expose sans savoir si je serai écoutée. A la vérité, ce prophète assure qu'il n'est venu que pour les pécheurs; mais une pécheresse telle que je suis peut-elle se promettre un accueil favorable? ne pourra-t-on pas croire que ma douleur n'est pas sincère, et que c'est ici quelque secret dépit qui n'aura point de suite? est-ce bien prendre son temps que d'aller troubler par des larmes la joie d'un festin? d'ailleurs suis-je bien sûre même si mon changement ne sera pas une douleur passagère, une vivacité d'un instant, et, si après avoir fait une démarche d'éclat, j'en pourrai soutenir les suites.

Que ne dites-vous pas tous les jours à vous-même, âme infidèle, dans des circonstances bien plus favorables au salut que ne l'est celle où se trouve aujourd'hui Madeleine? Elle pouvait du moins se faire un prétexte de son âge, et vous, déjà sur le retour, vous ne comprenez pas encore comment on peut se passer du monde; les empressements qu'on y avait pour elle auraient pu l'arrêter, et mille désagréments ne sauraient en détacher votre cœur; la singularité de sa démarche dans Jérusalem, où peut-être seule et la première elle s'allait déclarer pour Jésus-Christ, aurait pu former encore un nouvel obstacle; et vous, environnée de saints exemples et de tant de femmes chrétiennes qui vous montrent la voie du salut, vous n'oseriez vous déclarer pour la piété; tout vous paraît des obstacles; vous voulez tout peser, tout examiner avant que de faire le premier pas, et vous n'avez jamais pris assez de mesures.

Ah! mes chers auditeurs, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi touché, elles ne sont jamais heureuses: la grâce, dans ses premiers mouvements surtout, a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Je ne veux pas dire par là que, pour mourir au monde et servir Dieu, il faille renverser toutes les règles de la prudence et négliger tous les moyens humains nécessaires pour aplanir les obstacles que notre état ou notre rang peuvent mettre à notre conversion, sous cette fausse confiance que c'est à Dieu seul à conduire son ouvrage. Je sais que la raison est donnée à l'homme pour le conduire, et que c'est tenter Dieu et sortir de l'ordre de la providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous. Mais je veux dire que trop de prévoyance et de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grâce; je veux dire que dans les premières démarches de la pénitence surtout, ah! il faut laisser quelque chose à faire à l'Esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jésus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressources, et avoir encore plus de foi et de confiance que de raison; je veux dire que lorsqu'on laisse à l'amour-propre le loisir des réflexions, la grâce y perd toujours quelque chose, et quelquefois on perd la grâce soi-même. Matthieu, au premier ordre qu'il reçoit de Jésus-Christ, quitte son bureau et ne pense pas même à rendre compte de son administration, ni à justifier devant ses maîtres une retraite si prompte et si suspecte dans les personnes de son emploi. Pierre jette les filets dans la mer, quoique le travail ingrat de toute une nuit ne semblât lui promettre que des soins inutiles de ce nouvel effort; il n'a que la parole du Sauveur pour garant de son entreprise, et le succès répond à sa confiance: *In verbo tuo laxabo rete.* (*Luc.*, V, 5.) Au contraire, il enfonce sous les eaux dès qu'il fait trop d'attention au péril où il se trouve, et Jésus-Christ l'abandonne dès qu'il commence à raisonner et à se défier.

Pourquoi vous défiez-vous de vous-même? pourquoi vous inquiétez-vous tant sur les suites de votre pénitence, comme sur des voies amères et tristes qui vont d'abord vous lasser? pourquoi n'osez-vous vous déclarer pour Jésus-Christ par la crainte toute seule de ne pouvoir soutenir une démarche d'éclat? Le Seigneur, qui a déjà commencé son ouvrage en vous, ne sera-t-il pas assez puissant pour le continuer? S'il a pu vous toucher tandis que vous étiez encore dans le crime, ne saura-t-il vous soutenir quand vous serez devenu juste? s'il a su vous retirer du bourbier, refusera-t-il de vous donner la main lorsque vous commencerez à marcher dans la voie du salut? s'il vous a cherché lorsque vous étiez si loin de lui, et que, comme une brebis égarée, vous erriez dans les pâturages étrangers; ah! ne saura-t-il pas vous retenir quand vous serez retrouvée et qu'il vous aura ramenée au bercail? Vous êtes faible, dites-vous; mais ne vous connaît-il pas, et vos mœurs passées ne l'ont-ils pas mieux instruit que tout autre de votre faiblesse? reposez-vous-en sur ses soins et sur la connaissance qu'il a de votre cœur. Vous êtes d'un goût changeant, et vous craignez tout de votre inconstance; ah! les créatures ont pu fixer cette légèreté par l'injuste amour que vous avez eu si longtemps pour elles, et vous croyez que votre Dieu aura moins de crédit sur votre cœur? Vos inconstances passées ne venaient que de la fausseté et de l'insuffisance des biens que vous aimiez; ne pouvant vous satisfaire, ils ne pouvaient vous fixer; mais Dieu seul remplira tous vos besoins, et vous ne souhaiterez plus rien quand une fois vous aurez goûté combien il est doux d'être à lui.

Oui, mes frères, la foi d'une âme véritablement touchée est une foi généreuse, les montagnes mêmes ne l'arrêtent pas; elle se promet de les transporter comme des grains de sable, et, quand on aime vivement, ou l'on ne voit plus d'obstacle, ou ils deviennent eux-mêmes des moyens de salut. Ainsi Madeleine eut pour Jésus-Christ

la même vivacité qu'elle avait eue pour le monde; mais l'amour de préférence fut encore égal, et tout ce qu'elle avait sacrifiée au monde dans ses déréglements, elle le sacrifie à Jésus-Christ dans sa pénitence.

SECONDE PARTIE.

J'appelle, avec saint Augustin, amour de préférence, ce poids dominant de notre âme, qui rappelle à lui tous nos moindres penchants; cet amour qui prévaut sur tous nos amours, qui décide de nos choix, qui règle nos jugements, qui devient le principe de toutes nos actions; cet amour, comme dit saint Paul, que nulle tribulation ne peut éteindre, nul péril alarmer, nulle espérance corrompre, à l'épreuve de la faim et de la nudité, plus fort que la mort même; en un mot, l'amour de préférence est celui sur lequel rien ne l'emporte, que rien ne peut même balancer, et auquel on est toujours prêt de tout sacrifier. Ce n'est pas tant ici une affaire de goût et de sentiment, qu'un état de l'âme qui se manifeste dans les occasions, et qui sans balancer se déclare toujours pour l'objet auquel son amour a donné la préférence. Or, mes frères, c'est ainsi que Madeleine avait aimé le monde; elle lui avait sacrifié sa réputation, son repos, ses biens, ses qualités naturelles: c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ; et voilà précisément ce que son amour lui sacrifie aujourd'hui. Suivons l'histoire de sa pénitence, et renouvelez, s'il vous plaît, votre attention.

En premier lieu, Madeleine avait sacrifié au monde sa réputation. Son sexe et sa naissance la défendirent sans doute d'abord contre la honte des passions, et l'on peut croire qu'elle opposa la barrière de la pudeur et de la fierté aux premiers orages qu'elle sentit s'élever dans son cœur. Mais lorsqu'une fois elle eut prêté l'oreille à la voix du serpent, qu'elle se fut rassurée contre elle-même, qu'elle eut pu justifier sa propre faiblesse, et se dire en secret ces maximes insensées que le monde inspire; que ce n'était pas un crime d'être touchée du mérite; que ces rapports secrets qui forment les passions ne sont pas libres, et que nous en trouvons la destinée dans nos cœurs; qu'il est des liens si purs et si innocents, que la plus austère pudeur ne saurait en rougir, et qu'après tout il est un âge où l'on peut être aimée: ah! dès lors son cœur fut ouvert à tout ce qui s'offrit pour le captiver; tous les nouveaux objets furent pour elle de nouvelles passions; sa gloire et sa raison rougissaient en vain en secret de ses faiblesses; l'ascendant de son caractère avait déjà pris le dessus; son cœur ne savait plus vaincre, et tout ce qui pouvait plaire pouvait l'engager.

Que n'aurait-elle pas dû se dire à elle-même sur le scandale de sa conduite, si la passion écoutait la raison! Née avec un nom et sortie d'une maison qui la distinguait dans son peuple, n'était-elle pas obligée à des attentions plus rigoureuses sur sa gloire? La tache immortelle que ses égarements allaient faire à son sang, la honte qui en retomberait sur ses proches, les exemples et les avis sages d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, et le long repentir qu'elle se préparait dans une vieillesse triste et déshonorée; enfin, l'éclat que ses passions allaient faire dans Jérusalem, le séjour du roi Hérode, d'un préfet romain, des plus illustres maisons de la Palestine, et d'où le bruit de ses emportements ne manquerait pas de se répandre dans tout le reste de la Judée: que de motifs puissants de retenue! et que de réflexions à faire, si la passion en faisait quelquefois! Mais Madeleine aimait le monde, et il n'est plus rien de si cher que l'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Cette délicatesse sur la gloire que donne la vertu s'était effacée; cette fierté qui vient de la naissance s'était changée en faiblesse; cette pudeur attachée au sexe avait dégénéré en effronterie: ni les conseils des gens de bien, ni les larmes de Marthe, ni les railleries des mondains, ni les mépris mêmes de ses amants insensés à qui elle avait pu plaire, mais dont elle n'avait pu réussir à se faire estimer, car la vertu toute seule est estimable; tout cela ne la touchait plus. Elle paraissait avec ostentation au milieu d'une ville où elle n'était connue que par ses misères; et comme cette femme de l'*Apocalypse*, elle portait écrit sur son front le nom de mystère, c'est-à-dire, elle ne faisait plus un secret de ses passions, et ne prenait plus même soin de cacher aux yeux du public les mystères de ses folles amours. La passion arrivée à un certain point ne rougit plus; il n'est que les commencements qui soient timides, et plus la nature avait formé votre âme modeste et chrétienne, plus vous allez loin d'un autre côté, quand une fois vous avez pu secouer ce joug importun.

Or, voyons comme dans sa pénitence Madeleine fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour Jésus-Christ. Sur le point d'éclater et de venir chercher le Sauveur dans une maison étrangère, que de réflexions pouvaient encore ici naître dans son esprit! une personne de son âge et de son sexe, aller comme une insensée dans un lieu où elle n'est ni connue ni priée; s'aller avouer pécheresse devant tant de conviés, malgré tout ce que cette démarche allait paraître avoir d'extraordinaire. Au fond que risquait-t-elle d'attendre que Jésus-Christ se fût retiré chez quelqu'un de ses disciples; et là, en secret et à la faveur des ténèbres de la nuit comme Nicodème, lui exposer le triste état de son âme, et écouter les paroles du salut qui sortiraient de sa bouche. Mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Ah! elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même; elle ne prend pas de mesures pour adoucir aux yeux du public la surprise de son changement, et le préparer peu à peu, et comme par des effets de conversion à l'éclat d'une retraite. Blessée d'amour comme l'épouse,

elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où jusque-là elle y avait paru: triste, éplorée, fondant en larmes; elle ne voit pas le concours de citoyens que ce nouveau spectacle assemble autour d'elle; elle n'est occupée qu'à chercher son bien-aimé, et n'a plus d'yeux pour le reste du monde; elle entre dans la salle du festin, elle s'avance avec une sainte impudence; sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés, et elle veut bien en soutenir toute la honte. Déjà toute la Palestine ne s'entretient plus que de son changement; on en cherche les raisons dans quelque secret dépit, dans une passion méprisée, dans une inconstance et une légèreté de naturel, dans des vues peut-être encore plus cachées et moins sincères: chacun trouve des conjectures pour justifier la malignité de ses jugements; car c'est ainsi que le monde, ô mon Dieu! juge toujours humainement de vos œuvres; les prêtres et les docteurs eux-mêmes jaloux, et de son attachement pour le Sauveur, et de ce que ce n'était pas par leur ministère qu'elle avait renoncé au monde, traitent sa conversion d'hypocrisie, et au lieu de louer sa piété, ils tâchent de rendre même sa foi suspecte. Madeleine, dans un déchaînement si universel, n'est touchée que de ses crimes, n'est occupée que de son amour, ne pleure que l'innocence qu'elle a pu perdre devant son Dieu, ne pense au monde que pour l'oublier. Les discours publics ne l'avaient jamais refroidie dans ses passions; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. O sainte fierté de la grâce! ô héroïque magnanimité de l'âme juste! Et pourquoi, mes chers auditeurs, vous que la crainte des jugements humains retient encore dans la souillure du péché, pourquoi ne pourriez-vous pas sacrifier à Jésus-Christ comme Madeleine, ce que vous avez tant de fois sacrifié au monde? Vos passions n'ont point craint la censure publique; et votre pénitence serait plus timide? vous ne vous êtes point ménagés pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? vous regardiez comme des esprits faibles ceux qui se scandalisaient de vos désordres, et vous redouteriez comme des hommes sages et sensés ceux qui parleraient avec dérision de votre vertu? Vous disiez tant autrefois au milieu de vos joies insensées, qu'il faut laisser parler le monde; et cela, lorsque vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez les maximes? quoi! ses discours seraient-ils donc devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu d'y renoncer? ou le regarderiez-vous comme un juge plus éclairé et plus à craindre sur les voies de la grâce que sur celles du péché? Eh! qu'importe à une âme qui commence à goûter son Dieu ce que les insensés pensent d'elle? Depuis qu'elle a méprisé les maximes insensées du monde corrompu, elle méprise ses vains jugements; depuis qu'elle a pu le haïr, elle ne saurait plus le craindre. Elle y a vu si souvent le vice applaudi, qu'elle ne trouve pas mauvais d'y trouver la vertu condamnée; ravie même de le voir soulevé contre elle, elle sent par là qu'elle commence d'être à Jésus-Christ; elle se défierait des démarches de sa pénitence, si elles avaient eu le malheur de plaire au monde; et le mépris des hommes est la consolation de sa vertu, comme il en est la plus sûre marque.

Et en effet, qu'est-ce que paraît le monde à une âme qui connaît Dieu? Le sentiment le plus dangereux qui puisse lui revenir de ses mépris, c'est la fierté et la complaisance; il est doux de n'avoir pas pour soi un juge de si mauvais goût; et plus on l'a connu, plus on est tranquille sur ce qu'il pense. Ne craignez ses censures, que lorsque vous voudrez le ménager et allier Jésus-Christ avec lui; il est inexorable envers la fausse piété. Voulez-vous qu'il vous estime? convainquez-le bien que vous le méprisez. Ainsi toutes les précautions et les mesures qui ne tendent qu'à adoucir aux yeux des hommes la surprise d'une conversion, sont des infidélités à la grâce, des restes secrets de notre attachement pour le monde, et un hommage peu chrétien que nous rendons encore à la fausseté de ses maximes; on n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes. Première instruction tirée du sacrifice que Madeleine fait à Jésus-Christ de sa réputation.

En second lieu, elle avait sacrifié au monde le repos de son cœur; car, ô mon Dieu! s'écrie saint Augustin, vous l'avez ordonné, et la chose ne manque jamais d'arriver, que toute âme qui est dans le désordre soit à elle-même son supplice. Si l'on y goûte certains moments de félicité, c'est une ivresse qui ne dure pas; le ver de la conscience n'est pas mort, il n'est qu'assoupi; la raison aliénée revient bientôt, et avec elle reviennent les troubles amers, les pensées noires et les cruelles inquiétudes: *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.*

Mais outre ces troubles qui naissent du fond d'une conscience coupable, que d'épines Madeleine n'avait-elle pas dû trouver dans les voies de l'iniquité? Car je veux qu'elle offrît aux discours publics un front tranquille; ces semences de gloire et de vertu qu'une heureuse éducation laisse dans l'âme, peuvent-elles se démentir et s'effacer tout à fait? et les retours n'en sont-ils point désespérants? D'ailleurs, à une réputation mal établie, mille désagréments sont attachés dans le monde; des discours enveloppés faits en présence qu'on entend toute seule, qu'on sent vivement sans oser s'en apercevoir; des distinctions d'oubli et de mépris dans des occasions publiques dont on n'oserait se plaindre; je ne parle pas ici des craintes, des soupçons, des jalousies, des dégoûts, des perfidies, des préférences, des fureurs inséparables de la passion; il n'est point d'iniquité tranquille, et le crime est toujours plus pénible que la vertu: *Jus-*

sisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.

Or, voilà ce que Madeleine avait sacrifié au monde, cette paix si chère au cœur et la plus pure source de tous nos plaisirs; son amour fait encore ici le même sacrifice à Jésus-Christ Ce n'est pas, mes frères, que Jésus-Christ ne soit lui-même la paix véritable de nos cœurs, et qu'on puisse la perdre en lui devenant fidèle; mais il est toujours une certaine paix à laquelle le pécheur renonce en renonçant à ses vices; la grâce fait au fond du cœur des séparations douloureuses, et Jésus-Christ, qui est venu annoncer la paix à nos âmes, nous avertit assez qu'il y est venu porter aussi le glaive et la douleur.

Car, 1° quelle violence ne se fit pas Madeleine pour haïr ce qu'elle avait aimé, pour éteindre des passions dont le caractère de son cœur la rendait si capable, pour rompre des liens qu'un long usage d'aimer avait rendus presque indissolubles! qu'il en coûte à des âmes d'un certain caractère pour en venir à ces séparations!

2° Elle ne se proposait pas une conversion douce et commode comme tant d'âmes à demi converties. Elle avait appris du Sauveur que le feu de la pénitence, comme un sel divin, devait guérir et préserver désormais de la corruption toute âme qui avait été victime infortunée du monde et du péché: *Omnis victima igne salietur* (*Marc.*, IX, 48); que la violence était la voie des âmes criminelles, et la croix, le partage et la seule consolation du pécheur. Or, à son âge et avec un corps nourri si mollement, on n'entre pas dans une carrière si affreuse à la nature corrompue comme dans un chemin couvert de fleurs: eh! qu'il faut prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre! Cependant Madeleine attachée à la personne du Sauveur le suit dans ses courses; elle partage avec lui tous les travaux de sa vie pénible, et ne trouve plus de consolation après sa mort que dans les larmes et les macérations de sa retraite et de sa pénitence.

Je ne parle point ici de toutes les alarmes qui suivirent son tendre attachement pour Jésus-Christ. Elle n'entendait sans doute qu'en frémissant les calomnies des pharisiens; elle craignait tout de leur fureur et de leur jalousie contre son divin Maître; tant de complots formés pour le perdre, tant de gens attentifs pour le surprendre, tant d'artifices employés pour le décrier: quelles étaient là-dessus les alarmes de son amour? Les paroles mêmes enveloppées du Sauveur sur le mystère de sa croix et de sa mort, dont il avait sans doute entretenu souvent son amante lorsqu'elle était à ses pieds, comme il entretenait ses disciples; et enfin, le spectacle lui-même du Calvaire; et d'autant mieux que plus forte que les disciples, elle fut spectatrice de ces tristes mystères, et ne voulut pas même pour adoucir sa peine en dérober l'objet à ses yeux: de quel glaive de douleur son âme ne fut-elle point percée? C'est ainsi que, renonçant au monde, elle fit un sacrifice de son repos à Jésus-Christ. Mon Dieu! et souvent en se déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce et plus tranquille; on ne sort des voies difficiles du siècle que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut. La vie chrétienne pour certaines personnes n'est précisément qu'une vie qui les tire des embarras du monde et de la gêne des bienséances; une vie qui les rappelle à des mœurs plus calmes et plus de leur goût; et tout le fruit de leur conversion, c'est qu'elles ont plus de loisir de jouir d'elles-mêmes; leurs déréglements avaient été pénibles, leur pénitence est douce et tranquille. Je sais que les gens de bien ont des consolations intérieures qu'aucun plaisir profane n'égale, et que la paix est le fruit de la bonne conscience. Mais cette paix est le fruit des souffrances; c'est une paix très-amère comme dit l'Esprit-Saint. Ce n'est qu'en rompant toutes ses inclinations et en crucifiant sans cesse sa chair, que l'on a droit de goûter cette joie secrète qui rend témoignage au juste que l'Esprit-Saint habite au dedans de lui; hors de là, votre paix est une paix d'amour-propre et une paresse de cœur; la règle pour en juger, c'est de voir ce qu'elle vous a coûté; et toute piété qui n'est pas pénitente et crucifiée avec Jésus-Christ, est une illusion et une vertu de tempérament

En troisième lieu, Madeleine avait sacrifié ses biens au monde; car quel usage en fait-on dans une vie toute mondaine et telle que notre pécheresse l'avait menée? Les soins de la parure et des ornements connaissent-ils quelques bornes? tout ce qui peut aider à plaire est-il jamais trop acheté? tout ce qui peut seulement satisfaire la vanité, passe-t-il jamais les règles ou de la condition ou du revenu? Vos intentions sont innocentes; mais, si vous ne cherchez point à être vue, à quoi servent ces soins et ces attentions? et d'ailleurs, les règles de modestie et de simplicité que l'Evangile prescrit, peut-on les violer avec innocence? une femme chrétienne devrait-elle chercher des ornements ailleurs que dans la pudeur et dans une exacte bienséance? Je ne parle point ici de toutes les autres profusions qui suivent les passions, les plaisirs qu'il faut soutenir, les confidents qu'il faut payer, les services qu'il faut acheter. Juda, fils de Jacob, donne jusqu'à l'anneau qu'il porte à son doigt; Salomon fait bâtir des temples aux dieux des femmes étrangères, et ses immenses trésors suffisent à peine à ses plaisirs; l'enfant prodigue dissipe la portion entière du bien qui lui était revenu; Hérode promet la moitié de son royaume: la passion n'est jamais avare; les temps ne sont jamais malheureux pour elle, jamais les saisons fâcheuses, les charges publiques jamais trop incommodes.

Madeleine avait suivi l'égarement de ces voies. Ses richesses avaient servi à ses pas-

sions; voyez comme elles servent aujourd'hui à sa pénitence; elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur : *Et unguento ungebat.* (*Luc.*, VII, 38.) Vous la verrez bientôt renouveler cette sainte profusion, et mériter même un jour que Jésus-Christ la justifie contre le reproche de ses disciples qui la blâment : sa maison même désormais va être ouverte à son Libérateur. Là il trouvera un saint délassement au retour de ses voyages ; là il pourra venir célébrer la Pâque avec ses disciples, et honorer souvent la maison de Béthanie et la table des deux sœurs de sa présence. Madeleine le suivra même dans ses courses pour fournir à ses besoins, et lui rendre des bénédictions temporelles pour les spirituelles qu'elle avait reçues de lui. C'est ainsi qu'elle répare l'usage criminel qu'elle avait fait de ses biens.

Et voilà, mes chers auditeurs, le modèle de votre pénitence. Vous avez répandu pour l'iniquité, semez pour la justice : vos plaisirs ont été prodigues, que vos vertus le soient aussi, et faites-vous une noble passion du soulagement des malheureux. Car, mes frères, il faut le dire ici, souvent, après les excès et les profusions des plaisirs, on prend avec la piété des inclinations de réserve et d'épargne, il semble qu'on veut regagner avec Jésus-Christ ce qu'on avait perdu pour le monde; on met, pour ainsi dire, la piété à profit pour la terre, au lieu d'en faire un gain solide de l'éternité, et l'on n'expie les folles dépenses des passions que par une exactitude d'avarice pire peut-être devant le Seigneur que les excès dont on se repent. N'ayez donc rien de trop précieux quand il s'agit de secourir les membres de Jésus-Christ; souvenez-vous seulement que Madeleine choisit les pieds pour répandre ses largesses comme les moins exposés aux yeux du public; qu'elle ne cherche point à les répandre sur la tête et dans des endroits éclatants, et que les lieux les plus obscurs sont toujours les plus sûrs pour recevoir les pieux dépôts de notre charité; souvenez-vous seulement que Madeleine mêle ses larmes à la profusion de ses parfums, que les œuvres de miséricorde ne sont qu'une partie de la pénitence, et que tout ce qui a servi en vous à l'iniquité, doit servir à la justice.

Aussi, mes frères, en dernier lieu, Madeleine avait sacrifié au monde tous les dons qu'elle avait reçus de la nature; elle en fait, dans sa pénitence, un sacrifice à Jésus-Christ; sa douleur n'excepte rien, et la compensation est universelle. Ses yeux avaient été, ou les instruments de ses passions, ou les sources de ses faiblesses ; ils deviennent les organes de sa pénitence et les interprètes de son amour : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* (*Luc.*, VII, 38.) Ses cheveux avaient servi d'attraits à la volupté, elle les consacre aujourd'hui à un saint ministère : *Et capillis capitis sui tergebat.* (*Ibid.*) Sa bouche avait été mille fois souillée ou par des discours de passion, ou par des libertés criminelles; elle la purifie par les marques les plus vives d'une sainte tendresse : *Et osculabatur pedes ejus.* (*Ibid.*) Son amour reprend toutes les armes de ses passions, et s'en fait autant d'instruments de justice, et elle punit le péché par le péché même. Elle n'imite point ces personnes qui, dans leur pénitence, veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions, qui, après avoir renoncé aux amusements criminels, conservent encore sur elles-mêmes des soins et des attentions dont la tristesse de la pénitence ne s'accommode guère; qui n'étalent plus d'une manière indécente pour allumer des désirs criminels, mais qui ne négligent rien dans des ornements moins brillants; qui cherchent les agréments jusque dans la modestie et dans la simplicité, et qui veulent encore plaire, quoiqu'elles soient fâchées d'avoir plu.

Or, mes frères, je le répète en finissant, parce que ce doit être ici le fruit de tout mon discours : il doit y avoir une exacte compensation entre le péché et la pénitence, entre le sacrifice de justice et le sacrifice d'iniquité. Vous n'aviez pas été un demi-pécheur, il ne faut pas être un demi-pénitent. L'attachement excessif au soin de votre corps avait été la source de vos malheurs ; il faut qu'une sainte horreur de vous-même répare l'offense. L'affectation et le scandale des parures avait été l'écueil de votre innocence et de celle de vos frères, il faut qu'une négligence chrétienne, qu'un oubli de tout ce qui vous regarde, qu'une pudeur exacte dans tout votre extérieur commencent votre pénitence. Les commerces des hommes avaient blessé votre âme; faites-vous une solitude dans votre cœur, et goûtez dans la retraite combien le Seigneur est doux ; les agitations des plaisirs vous avaient fait oublier votre Dieu, priez sans cesse, habitez avec vous et pensez qu'une âme n'est pas chrétienne tandis qu'elle n'est pas intérieure. Vous aviez ménagé à vos sens tout ce qui pouvait les flatter, appliquez-vous à les crucifier ; allez dans ces lieux de miséricorde où la piété appelle tant d'âmes saintes ; approchez-vous des Lazares puants et couverts de plaies ; ne refusez pas votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins, et, malgré les frémissements secrets de votre nature, accoutumez votre délicatesse à ces œuvres de religion, et surmontez par la foi et par l'ardeur de votre amour une corruption qui a si souvent triomphé de vous-même. En un mot, proportionnez les remèdes à vos maux ; ne disputez point à la grâce ce que vous n'avez jamais eu la force de refuser à la cupidité; aimez Jésus-Christ comme vous avez aimé le monde, aussi tendrement, aussi vivement, aussi aveuglément, pour ainsi dire, aussi souverainement, et que vos passions soient le modèle de votre pénitence.

Ah ! peut-être le Seigneur n'a permis votre vivacité dans les plaisirs que pour prévenir votre tiédeur dans une nouvelle vie;

et, dans ce que vous avez fait pour le monde, il a voulu que vous comprissiez ce que vous étiez capable de faire pour lui. Peut-être ne vous a-t-il livré à toute la sensibilité de votre cœur dans des engagements profanes, que pour vous faire sentir jusqu'à quel point votre cœur pouvait l'aimer; et il a voulu que vous fissiez un essai funeste de votre ardeur dans les passions, afin que vous ne puissiez plus ignorer combien vous pouviez être ardent dans le bien et dans la vertu.

Mon Dieu! quand rappelant un jour devant votre tribunal toute la vie d'une âme chrétienne, vous mettrez dans une balance ses années d'iniquité d'un côté, et de l'autre les jours qu'elle a passés dans la justice; quand vous opposerez le pécheur au pénitent; quand vous comparerez les passions aux vertus, les plaisirs aux souffrances, et la charité à l'amour du monde, ah! Seigneur! qu'il se trouvera peu d'âmes que ce parallèle ne confonde! que vous trouverez alors de justices défectueuses, et qu'il y aura d'âmes abusées à qui vous direz ces terribles paroles : Vous avez été pesées dans la balance, et l'on vous a trouvé d'un poids inégal : *Appensus est in statera, et inventus est minus habens.* (*Dan.*, V, 27.) Pour éviter ce malheur, mes frères, proposez-vous souvent l'exemple de notre sainte pénitente : pensez que les fausses pénitences damneront presque plus de chrétiens, que les crimes et les excès; aimez beaucoup, c'est à l'amour que la rémission des péchés est aujourd'hui accordée, et que la récompense des saints est promise. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VI.

SAINT BERNARD.

Dilectus a Domino Deo suo, renovavit imperium, et unxit principes in gente; sua in lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est Propheta. (*Eccli.*, XLVI, 16-17.)

Il fut aimé du Seigneur son Dieu; il fit prendre à tout l'Etat une face nouvelle, répandit une onction sainte sur les princes de son peuple, présida aux assemblées d'Israël, prononça selon la loi du Seigneur, et parut un vrai prophète dans sa foi.

Israël infidèle au Dieu qui l'avait tiré de l'Egypte était devenu depuis longtemps la proie des nations et de l'opprobre de ses voisins. La discipline des mœurs y était tristement défigurée; la sainteté de la loi tombée dans l'avilissement; le culte du Seigneur négligé; les sacrifices et les offrandes souillées ou par l'impiété des prêtres ou par la superstition des fidèles; les enfants d'Héli, ministres du sanctuaire, faisaient des fonctions mêmes de leur ministère, l'occasion de leurs désordres; l'arche sainte ne rendait plus ses oracles à Silo, mais tombée en la puissance des Philistins elle avait paru dans le temple de Dagon, et depuis, errait indécemment dans les campagnes de la Judée. Enfin tout l'éclat de la fille de Sion était obscurci : ses solennités et ses sabbats n'étaient plus que des spectacles lugubres; elle n'avait plus de consolateur; ses prophètes ne lui reprochaient plus son iniquité pour l'exciter à la pénitence, et le Seigneur avait fait sécher dans sa fureur l'abondance d'Israël, et n'avait pas épargné les beautés de Jacob.

Tel était l'éclat de la Synagogue, lorsque Dieu, touché des gémissements et des calamités de son peuple, lui suscita Samuel, ce prophète chéri du ciel qui renouvela le gouvernement, qui répandit une onction sainte sur les princes de sa nation, et qui jugea l'assemblée d'Israël selon la loi; ce prophète qui d'abord sous les yeux du grand prêtre Héli invoqua le Seigneur dans le calme et dans la retraite du sanctuaire; qui depuis, consulté de tout Israël à Silo, où il avait choisi sa solitude, parut à la tête du peuple de Dieu, fut connu depuis Dan jusqu'à Bersabée, régla les différends des tribus, rétablit le culte du Seigneur, et fut le censeur des rois et des princes du peuple, et qui enfin, dépositaire des vérités de la loi, fut reconnu fidèle dans ses paroles, parce qu'il avait vu le Dieu de lumière, confondit Amalec et brisa l'insolence des princes de Tyr et de tous les chefs des philistins.

Est-ce une prophétie, mes frères? est-ce une histoire? et par quelle suite de rapports a-t-il pu arriver que le siècle de Samuel ressemblât si fort à celui de Bernard, et ce prophète si fameux et si souvent loué dans les livres saints, à celui dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge?

L'Epouse de Jésus-Christ ne s'était jamais vue couverte de plus de taches et de rides que dans ces temps de ténèbres et de dissolutions où la Providence avait marqué dans ses conseils éternels la naissance de ce grand homme. La foi éteinte parmi les fidèles, le culte défiguré et inondé de superstitions, les clercs et les princes de ces prêtres plongés dans l'ignorance et dans le vice, la vigueur de la discipline monastique affaiblie et les élus eux-mêmes, si j'ose le dire, sur le point de céder au torrent, et se laisser entraîner par l'erreur commune. A tant de calamités, à des plaies si hideuses et si touchantes vous ne fermâtes pas votre cœur et n'endurcîtes pas, Seigneur, vos entrailles, mais vous tirâtes des trésors de votre miséricorde une de ces grandes ressources que vous ne refusez jamais aux besoins extrêmes de votre Eglise.

Bernard, le Samuel de son siècle, naît. Il passe les premières années de sa vie dans le repos et dans la retraite du sanctuaire, et c'est là où vous lui donnez des marques secrètes et ineffables de votre amour : *Dilectus a Domino Deo suo.* Le bruit de son nom se répand bientôt après : de toutes parts on va consulter le voyant; il quitte sa solitude et devient le législateur des tribus, il renouvelle la face de l'Etat, et les princes sont touchés de l'onction et de la grâce de ses paroles : *Renovavit imperium, et unxit principes in gente sua.* Enfin, instruit du Dieu même de lumière, il confond l'hérésie et le schisme, devient l'arbitre des conciles, et préside aux assemblées d'Israël; et, malgré les discours des insensés, la grandeur de sa foi le fait reconnaître pour un vrai prophète : *In*

lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est propheta. Et le voilà représenté dans les trois principales circonstances de sa vie : parfait religieux, homme apostolique et docteur toujours invincible ; c'est l'idée la plus naturelle de son éloge, et à laquelle je me suis arrêté. Implorons. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque la Providence destine une créature à des entreprises glorieuses, et veut en faire l'instrument de ses plus nobles desseins, elle lui ménage de bonne heure mille circonstances favorables que le hasard seul paraît avoir assemblées, verse dans son âme les dons et les grâces qui sont comme les semences sacrées des prodiges qu'elle veut opérer par son entremise, et toujours attentive aux périls qui l'environnent, elle entoure d'abord son cœur d'un mur d'airain, met à couvert son innocence sous un bouclier de salut, conduit par la main ses passions dès leur naissance, et lorsqu'elles sont encore en état d'être disciplinées, et cultive avec des soins infinis le grain évangélique qu'elle y a semé ; ce grain qu'elle veut élever au-dessus de toutes les autres plantes, et dont elle destine les branches saintes à servir un jour d'asile aux oiseaux du ciel.

Telle fut envers Bernard la conduite de la grâce. Il reçut en naissant cette bonté d'âme et cette candeur de naturel qui est comme le présage et la première ébauche de la piété : des inclinations bienfaisantes, de la douceur et de la sérénité dans l'esprit; un cœur tranquille et innocent, et presque de son propre fond ennemi des excès et du vice. Les soins de l'éducation aidèrent ces heureuses espérances; les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu : un père juste et droit, et qui avait toujours marché fidèlement devant le Seigneur ; une mère pieuse et tendre, qui n'avait jamais partagé son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux et qui, loin du monde et renfermée dans l'enceinte de ses devoirs, cherchait à se sanctifier, comme dit saint Paul, au milieu de ses enfants, en les exhortant à persévérer dans la foi, dans la charité, dans la sainteté, et à mener une vie réglée et digne des saints.

Ce furent là les premières bénédictions dont le ciel prévint notre vase d'élite, destiné à porter un jour la parole de vie devant les princes et les rois, les nations et les enfants d'Israël. Heureux de n'avoir pas, comme tant d'autres, dans un âge où le cœur se flétrit si aisément, respiré auprès de ceux dont il tenait la vie une odeur funeste de mort, et trouvé dans leurs mœurs des écueils à son innocence! Car, hélas! où avons-nous la plupart étudié l'iniquité, que dans les exemples de nos pères? où avons-nous vu se former, ou plutôt croître et se fortifier, cet homme de péché que nous portons dans notre fonds, que sous les yeux de ceux qui auraient dû y former Jésus-Christ? d'où nous sont venues ces premières impressions si fatales au cœur, que de l'indiscrétion ou du dérèglement de nos proches? et enfin, où avons-nous appris, comme Rachel, à adorer des idoles, que dans la maison même de Laban?

Avec de si favorables dispositions, Bernard entre dans le monde. Mais que peuvent les soins de la plus régulière éducation sur un âge où le cœur, incapable de précautions et encore tout ouvert, sent poindre de toutes parts les passions ! que peut un naturel heureux contre l'exemple de la multitude et les attraits qu'offre à tous les pas l'iniquité ? Aaron adore le veau d'or avec la foule, et Jonathas ne peut se défendre de goûter, du moins en passant, le miel funeste qu'il trouve sur son chemin.

De pareilles réflexions, si peu familières à une jeunesse inconsidérée, occupent déjà l'esprit de Bernard. A peine a-t-il jeté ses premiers regards sur le monde qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guère qu'après coup, et sur lesquels nos chutes seules nous ouvrent les yeux. Déjà même le spectacle d'une beauté mortelle avait pensé jeter dans son cœur quelques étincelles de péché; déjà violant le pacte qu'il avait fait avec ses yeux, il avait laissé errer ses regards sur un objet périlleux. Mais vous viendrez jusque-là, puissance des ténèbres, et ne passerez pas outre, et vous y verrez briser votre fureur et votre attente. Bernard, comme un lion mystérieux, n'a jamais plus de force que lorsqu'il se sent légèrement blessé. Un étang d'eau glacé où il se jette punit à l'instant sa faiblesse : il éteint dans ce nouveau bain de la pénitence les traits enflammés de Satan, et comme un autre Jonas, il calme, en se jetant dans les eaux, la tempête naissante que son infidélité avait excitée dans son cœur. Quelle tendresse d'innocence qui ne peut soutenir un seul moment le poids de la plus légère transgression! Mais, chrétiens, en matière de périls le passé est un mauvais garant pour l'avenir : le plus juste ne peut répondre ni de la grâce ni de soi-même; il y a douze heures dans le jour, et toutes ne se ressemblent pas: la vertu même s'use, pour ainsi dire, et s'affaiblit par ses propres victoires, et nos succès souvent ne sont qu'une feinte de l'ennemi qui nous cède les premiers avantages pour nous amuser et nous engager plus avant dans l'occasion. Bernard ne l'ignore pas; et, persuadé que, lorsqu'il s'agit du salut, les précautions ne sauraient être excessives, il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, et croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sure manière de le vaincre.

Quelles furent les glorieuses circonstances de cette retraite ! Ce n'est pas ici un pénitent humilié qui fuit devant l'ennemi comme un vaincu percé de coups; c'est un Moïse qui ne sort de l'Egypte pour se retirer dans le désert qu'après avoir vaincu Pharaon, et qui, dans sa retraite même, conserve tout l'air d'un conquérant. Il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du prince du siècle, s'il ne délivre encore ses frères avec lui : il ne peut se résoudre à

laisser tristement errer dans une terre étrangère ses amis et ses proches, tandis qu'il va lui-même goûter dans le désert combien le Seigneur est doux.

Que prétendons-nous, leur dit-il, comme autrefois ce courtisan dont parle saint Augustin (lib. VIII *Conf.*, c. 6)? à quoi aboutiront enfin nos vues et nos espérances? La faveur du prince est le plus haut point où nous puissions aspirer; mais par combien de dangers faut-il arriver à un danger encore plus grand? et d'ailleurs quelle en sera la durée? *Quandiu istud erit?* au lieu que si je veux être ami de mon Dieu, je le deviens à l'instant : *Ecce nunc fio;* et c'est là un trésor qui ne craint ni les vers, ni la rouille, ni la fatalité des temps, ni l'envie des hommes. Ainsi, suivi de ses frères et de la plupart de ses amis, comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au prince du siècle, il sort du monde, chargé de ces glorieuses dépouilles, et, comme son divin Maître, en s'arrachant à l'empire de la mort, il traîne après soi les principautés et les puissances, et les mène hautement en triomphe à la face de l'univers : *Traduxit confidenter, palam triumphans.* (*Coloss*, II, 15.)

Ah! si les anges du ciel, dans le séjour même de la gloire, sont capables d'une nouvelle joie à la conversion d'un seul pécheur, quelle dut être la joie des anges du désert, des pieux solitaires, qui déjà depuis quelque temps s'étaient retirés à Cîteaux, lorsqu'ils virent arriver Bernard à la tête d'une si florissante troupe! Le silence, les veilles, les jeûnes et toute la rigueur de la discipline monastique, qui ailleurs ou ralentie, ou tout à fait éteinte, s'observaient sans adoucissement à Cîteaux, rendaient l'abord de cette solitude formidable à ceux d'entre les séculiers qui voulaient renoncer au siècle. On regardait cette terre sainte comme une terre peuplée par des hommes extraordinaires, et qui dévorait ses habitants : peu de personnes osaient y venir essayer un genre de vie d'autant plus dur, qu'il était peu à la portée d'un siècle où le relâchement était devenu le goût dominant : cette chaste Sion était déserte et stérile, tandis que les autres épouses moins fidèles se glorifiaient de la multitude de leurs enfants; et il était à craindre que ce pieux établissement ne tombât enfin faute de sujets. Etienne, abbé du monastère, vénérable par un grand âge et par une piété consommée, voyait avec douleur le fruit de ses travaux sur le point de périr. Mille fois il avait levé ses mains pures au ciel, pour demander à Dieu la multiplication de son peuple; et il attendait avec confiance l'effet de ses prières, quand Bernard, suivi de ses compagnons, vient se jeter à ses pieds. Que de larmes de joie et de tendresse coulèrent alors des yeux du saint vieillard! combien de fois dit-il au Seigneur, comme Siméon, qu'il mourrait en paix, puisque ses yeux avaient enfin vu le salut de Dieu, et celui qu'il avait préparé pour être la lumière des nations et la gloire d'Israël!

Les suites ne démentirent pas l'espérance du saint abbé : notre nouveau solitaire ayant, ce semble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier les restes des inclinations du vieil homme, ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi; débarrassé de ses liens, il prend son essor vers le ciel et échappe presque à la vue des plus avancés.

Bernard, se dit-il tous les jours à lui-même, qu'es-tu venu chercher dans la solitude? es-tu sorti du siècle pour traîner tes chaînes après toi? voudrais-tu, comme tant d'autres, conserver sous un habit austère et religieux un cœur profane et immortifié? *Ad quid venisti?* (*Matth.* XXVI, 50) Ah! si une vertu douce et aisée t'avait paru sûre pour le salut, pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune l'autorise, et venir dans ce lieu de pénitence où des lumières plus pures et des exemples plus saints la condamnent? Voilà votre modèle, vous qui, après avoir commencé par une conversion d'éclat et des dehors soudains d'une piété austère, relâchant peu à peu de cette première ferveur, en êtes enfin venu à cet état douteux de vertu tiède et tranquille, qui, à la vérité, sert encore de frein aux plus grossières passions, mais qui ne se prescrit rien sur la plupart des plaisirs, et bannit la fidélité et la vigilance : *Ad quid venisti?* tenez-vous à vous-même ce langage. Quel est mon dessein en me proposant une vie tiède et infidèle? si le soin de mon salut me touche encore, pourquoi m'en tenir à une voie incertaine et périlleuse? et si je veux rendre tout à fait ma première foi vaine, eh! à quoi bon me gêner sur certains plaisirs et conserver un reste de vertu inutile? La vie que je mène est trop selon les sens, si j'ai dessein de me sauver; mais si je veux me perdre, elle est encore trop pénible.

Par le secours de ces pieuses réflexions Bernard nourrissait sa foi, et ressuscitait sans cesse en lui la grâce de sa vocation. Cependant, ô mon Dieu! du fond de votre sanctuaire vous répandiez déjà sur ce jeune Samuel ces bénédictions infinies qui devaient en faire le prophète et le législateur de votre peuple. Le cloître, depuis Benoît, n'avait pas vu de vertu plus consommée, et c'était déjà un heureux préjugé pour le rétablissement de la règle de ce grand patriarche, déchue alors dans la plupart des monastères de l'Occident; et, comme c'est le sort des choses humaines de baisser toujours en s'éloignant de leur source, tombée de ce haut point de ferveur et d'austérité où on l'avait vue, dans les adoucissements, les interprétations et les priviléges.

Avec un corps délicat et une santé mal affermie, il n'est point de macérations qui puissent satisfaire l'amour de Bernard pour les croix et pour la pénitence. Et quelles macérations, mes frères! un silence éternel, une solitude sévère, des veilles continuelles, des jeûnes sans interruption, une nourriture qui, loin de soulager le corps, le révolte par son insipidité, le travail des mains le plus dur et un enchaînement de mille exercices laborieux qui ne laissent pas respirer

l'amour-propre, et qui, en changeant d'objet ne font que changer de supplice : environné de cet appareil de pénitence, il trouve encore sa croix trop douce, et croit, comme l'époux, être au milieu des roses et des lis. Les saints tremblent sur une seule faute, expiée par une vie entière de pénitence ; et nous présumons sur une seule action de pénitence, anéantie dans une vie toute de péchés.

La retraite de Bernard et de ses compagnons à Cîteaux, l'austérité et l'innocence de leurs mœurs, répandaient déjà au loin une odeur de vie ; et attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouraient de toutes parts. Le nombre des disciples croissant, et l'enceinte de Cîteaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre : on partage ce peuple saint ; et Bernard, à la tête d'une tribu choisie, s'éloigne à regret d'un lieu où tout lui retraçait le doux souvenir des premières faveurs qu'il avait reçues de son divin Maître, et va établir sa demeure à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis plus fameuse que les principales cités de Juda, par la présence de celui qui devait un jour régir Israël.

Elevé à la dignité d'abbé de ce monastère, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang ? Loin d'affecter ces distinctions odieuses et ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfants et le père, il ne fut jamais plus avide d'abaissements ; loin de regarder sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement et de repos, il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même. Qui pourrait ici, mes frères, raconter en détail les progrès de la grâce sur son âme ; cet esprit de prière et de recueillement ; ces consolations ineffables de l'Esprit-Saint ; cette mort universelle à soi-même et à toutes les créatures ; l'usage des sens presque éteint ? Hélas ! à force de mortifier son goût, il ne lui en restait plus même pour discerner les viandes ; et, au lieu que les Israélites trouvaient dans la seule manne des goûts divers, les mets les plus différents n'avaient plus que le même goût pour lui ; les objets qu'il avait même sous les yeux, il ne se souvenait pas de les avoir vus ; sa conversation toute dans le ciel fixait là les opérations de son âme ; et l'on peut dire de lui, quoique dans un sens différent, ce que le prophète (*Psal.* CXIII, 7) dit des idoles : qu'il avait des yeux, et ne voyait plus ; un odorat, et ne sentait plus ; une bouche et des mains, et il ne s'en servait plus.

Ce fut alors que Dieu accorda à ses vœux la vocation de son père à Clairvaux, et sa retraite entière du siècle. Cet homme si heureux dans sa famille, et dont les enfants, comme ceux de Jacob, devaient être un jour autant de patriarches, quitte enfin le pays de Chanaan ; vient joindre Joseph, ce fils bien-aimé ; adore son bâton pastoral, cette marque sacrée de sa puissance ; et plein de jours, il s'endort peu après au Seigneur, dans cette terre de Gessen, sous les yeux d'un fils qui l'avait enfanté dans la foi et dans la charité.

Ainsi se sont rendus agréables à Dieu les saints, mes frères. Tous ceux que l'Eglise honore comme tels, elle les honore comme pénitents : l'Esprit de Dieu n'a pas là-dessus diverses voies, et l'on ne peut pas dire qu'il opère différemment. Nous flattons-nous qu'il y aura pour nous une voie privilégiée ? serons-nous traités plus favorablement, parce que nous sommes plus coupables ? si les bien-aimés du Père céleste ont bu le calice amer, croyons-nous que la lie et l'amertume en soient ôtées pour nous ? Mais quand le royaume des cieux ne serait pas le prix de la seule violence, pourrait-il l'être de la volupté ? et quand on pourrait être saint sans la pénitence, pourrait-on l'être après les plaisirs ? Tel fut notre nouveau Samuel dans l'enceinte du sanctuaire : il fut cher au Seigneur son Dieu : *Dilectus a Domino Deo suo.* Donnons à son zèle de plus vastes bornes : il va renouveler la face de l'Etat, et répandre une onction de grâce sur les princes et les peuples : *Renovavit imperium, et unxit principes in gente sua ;* et après que la foi en a fait un religieux consommé, la charité va en faire un homme apostolique : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il y a différents dons dans l'Eglise, dit saint Paul, et ces dons ne sont pas partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit qui souffle où il veut. Tous ne sont pas en même temps apôtres, prophètes, docteurs ; à chacun est donnée sa grâce particulière selon la mesure du don de Jésus-Christ. Tel dans le calme de la retraite conserve son âme pure et sans tache, qui, transporté dans le siècle, y verrait expirer son innocence et s'éteindre toute sa foi. Tel dans le ministère de la parole et les autres fonctions de l'apostolat, luit comme un astre au milieu d'une nation corrompue et perverse, et forme Jésus-Christ dans les cœurs, qui dans le désert aurait soupiré après l'Egypte, et serait tombé dans la tiédeur et dans l'abattement. Tel est envoyé pour évangéliser les simples et les ignorants, qui craindrait de porter le nom du Seigneur devant les princes et les rois de la terre. Tel s'oppose comme un mur d'airain pour la maison d'Israël, et résiste aux puissances du siècle, qui n'oserait toucher l'oint du Seigneur, ni contredire aux pontifes de la loi. Tel enfin a le don d'interpréter les Ecritures, qui n'a pas celui des prodiges pour s'en servir comme de signe contre les infidèles. Mais cet ordre, établi de vous-même, ô mon Dieu, n'est pas une loi pour vous ; il est certaines âmes sur lesquelles, quand il vous plaît, vous versez à pleines mains la variété de vos dons, et à qui votre Esprit n'est pas donné par mesure.

Il fallait, au siècle de Bernard, une âme de ce caractère. Les dissensions domestiques, les guerres étrangères, l'ignorance, qui toujours en est le triste fruit, avaient répandu sur toutes les parties de l'Etat je ne sais quel air de licence et de barbarie, toujours fatal à la sainte politesse et à la candeur des mœurs chrétiennes. L'ambition, le faste, et des vices encore plus honteux, s'étaient glissés dans le sanctuaire, et faisaient de la maison du Seigneur un lieu d'intrigue, de mollesse et de scandale; les cloîtres n'étaient plus des asiles contre la contagion du siècle; le peuple de Dieu, qui habitait cette terre sainte, peu soigneux de l'alliance de ses pères, avait lié commerce avec les nations, et adopté leurs mœurs et leurs usages; les sages lois des fondateurs n'étaient plus écrites que sur des tables de pierre; on y avait mêlé des traditions humaines qui en ruinaient l'esprit; ces déserts arides et sombres étaient devenus des terres où coulaient le lait et le miel; ce n'étaient plus des lieux écartés, où fatigués du monde, on pût venir de temps en temps respirer l'air de la piété; et illustres autrefois par les saints qui les avaient habitées, ces solitudes ne brillaient plus que par des bâtiments somptueux, des temples superbes, des richesses et des dons immenses; de sorte que les pieuses libéralités des fidèles, et leur sainte diminution, pour parler avec l'Apôtre, étaient devenues l'excès de ce peuple autrefois si simple et si délaissé.

De là, mes frères, quel déluge d'iniquités dans le siècle! Car il faut le dire ici : les lampes d'Israël ne sauraient s'éteindre, qu'il n'en sorte une épaisse fumée qui se répand au loin, et va ternir tout l'éclat et tout l'or du tabernacle; les colonnes du temple ne plient jamais, qu'elles n'entraînent avec soi le reste de l'édifice; et, pour le dire sans figure, les vices des clercs et des personnes consacrées à Dieu sont toujours comme les étendards funestes du désordre élevés au milieu des peuples : *Signum in nationibus.* (*Isai.*, V, 26.)

A des besoins si extrêmes et si divers vous n'opposâtes, Seigneur, qu'un nouveau Moïse sorti du désert de Madian; et Bernard, entre vos mains, frappe les rois et les royaumes, réforme le tabernacle sur le modèle de celui que vous lui aviez montré sur la montagne, confond les ministres murmurateurs, assure la souveraine sacrificature au pontife que vous aviez établi, renverse l'idole que les enfants d'Israël s'étaient eux-mêmes fabriquée, brise les ennemis de votre nom, et aurait conduit vos tribus à la conquête de Jérusalem, si leur ingratitude et leurs excès ne vous eussent fait retirer votre force et votre bras du milieu d'elles.

Quelle fut l'ardeur, la fermeté, l'étendue de son zèle! Il avait reçu de la nature ces avantages de l'esprit et du corps qui semblent destiner par avance ceux qui en sont pourvus, au ministère de la parole, mais qui sans la grâce et la vocation du ciel, ne forment jamais qu'un airain sonnant et une cimbale retentissante; un esprit vaste et nourri dans la lecture des livres saints; un cœur tendre et avec qui étaient, ce semble, nées l'onction et la miséricorde; un extérieur doux et mortifié qui préparait les cœurs à la grâce, et dont le seul spectacle versait d'abord dans l'âme, je ne sais quel goût du don céleste et des biens du siècle à venir.

Représentez-vous donc, mes frères, ce nouveau précurseur, sorti du désert, vêtu pauvrement, la pénitence peinte sur le visage, cherchant dans ses discours, non pas à se rendre agréable au pécheur, mais à rendre le pécheur désagréable à soi-même; travaillant à préparer les voies au Seigneur, et non pas à sa propre gloire; aplanissant, non pas l'âpreté du sentier évangélique, mais celle des cœurs rebelles; et prêchant, non pas certaines ablutions aisées et des cérémonies extérieures qui ne purifient que le dehors, mais mettant la cognée à la racine des passions, et annonçant un baptême de pénitence. On le prend pour Elie ou pour quelqu'un des prophètes; toute la France court pour entendre cette nouvelle doctrine; et touchés des paroles de grâce et de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur comme ses dons est sans repentir, et s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir! Eh! que pouvait-on attendre d'un ministre de Jésus-Christ, qui, loin du monde, avait longtemps médité la loi de Dieu dans le silence et dans la prière, dont le cœur, vide des créatures, n'était plein que de cet Esprit qui parlait en lui, et qui pouvait dire avec une confiance apostolique aux fidèles : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ; que pouvait-on, dis-je, en attendre, que le renouvellement de son siècle, que la renaissance de la foi et de la piété? Si notre ministère n'a pas le même succès, ce n'est pas que le monde soit plus corrompu, mais c'est que la source de nos travaux n'est pas la même. Est-ce l'Esprit de Dieu qui nous ouvre la bouche? et n'entre-t-il rien d'humain dans notre zèle?

Alors, mes frères, les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper; la France comme un autre chaos se développa peu à peu; les cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avaient autrefois reçu de leurs pères. De nouvelles troupes de solitaires sorties de Clairvaux se répandirent dans l'Europe, allèrent repeupler les déserts; les plus grands hommes de ce siècle s'y retirèrent à l'envi; les princes mêmes préférèrent l'opprobre de Jésus-Christ à la pompe des Egyptiens, et ceux qui habitaient les palais des rois ne voulurent plus être vêtus avec mollesse; de là, comme d'un nouveau cénacle, sortirent en foule des pasteurs illustres qui parurent à la tête de nos églises, et les enfants de Bernard devinrent les pères des fidèles. Mais quels hommes, mes frères, que

ces évêques! quel zèle! quelle simplicité! quelle innocence! quelle austérité de mœurs! L'épiscopat n'était pour eux qu'une servitude honorable; ils ne brillaient, comme Moïse, que d'un éclat descendu du ciel, et ne croyaient pas qu'une vaine affectation de faste et de repos fût nécessaire pour rendre respectable au peuple un ministère de sollicitude et d'humilité. Ne nous bornons pas à envier cet heureux siècle; souvenons-nous, mes frères, que les pasteurs fidèles ne sont guère accordés qu'aux prières des peuples, et que le défaut de ministres saints, dont nous nous plaignons quelquefois, loin de nous servir d'excuse un jour, ne fera peut-être que notre crime.

A l'ardeur de la charité, Bernard joignit la force. Car, ne vous figurez pas ici un de ces ministres timides qui, sous prétexte d'honorer les grands, croient qu'il faut respecter leurs vices; qui, éblouis de l'éclat qui les environne, n'osant envisager leurs démarches, se mettent volontairement un voile devant les yeux, de peur de les apercevoir, et donnent à leur faiblesse les noms spécieux de modération et de prudence. Il est peu de Samuels qui osent dire à ceux qui règnent : Prince, n'est-ce pas le Seigneur qui vous a établi roi sur Israël? pourquoi n'avez-vous donc pas écouté sa voix? Il n'a que faire de vos victimes et de l'orgueil de vos offrandes; le sacrifice le plus agréable à ses yeux, c'est la soumission et l'obéissance. Bernard laisse cet exemple à la postérité. Louis le Gros usurpe les droits de l'Eglise; des prélats généreux s'élèvent contre cette nouveauté; il les proscrit. On a recours à notre saint : « Prince, lui dit-il, l'Eglise élève sa voix contre vous devant son Epoux, et se plaint de ce que celui qu'elle avait reçu pour son défenseur devient son persécuteur lui-même; eh! pourquoi régnez-vous sur la terre, que pour y faire régner la justice et la piété? »

Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis le Jeune, son fils, sur le massacre de Vitry? Comme un nouvel Ambroise, il lui déclare hardiment que la voix du sang qu'il a répandu crie vers le Seigneur, et demande vengeance contre lui; et par ces généreuses remontrances, il donne encore à l'Eglise le spectacle consolant d'un roi humilié, couvert de cendres, prosterné à la porte de ses temples, et renouvelle les exemples si rares des David et des Théodose.

Mais comment rapporter ici les traits divers de sa fermeté? L'abbé Suger, ce ministre si sage et si fameux dans nos histoires, corrigé par ses avis sur certaine pompe séculière, où l'air de la cour l'avait conduit peu à peu; la reine Eléonore, elle-même, princesse fière et mondaine, traversée dans ses desseins en un point assez délicat, et réduite enfin à revenir au sentiment de Bernard; circonstance assez rare dans une jeune princesse, enivrée encore de plaisirs et de grandeurs; qui aime à dominer sur les esprits comme sur les cœurs; que toute résistance blesse, et qui ne fait pas assez de cas de la vertu pour souffrir d'en être contredite; car on lit bien qu'Elie sut faire respecter quelquefois la vérité même à l'impie Achab; mais on ne lit pas que Jézabel lui pardonna jamais la liberté d'un seul discours, ni sa résistance à l'injustice qu'elle voulait faire à Naboth.

Tous les siècles admireront les instructions vives et touchantes, et cette noble liberté qui règne dans ses livres *De la considération* au pape Eugène. Il est vrai que ce pontife avait vu croître sous les yeux et la discipline de notre saint, ces grandes qualités qui depuis l'élevèrent au pontificat. Mais qui ne sait combien la religieuse soumission qu'on doit à tout ce qui part de ce trône auguste, et les hommages éternels dont le pontife est environné, le familiarisent peu avec une liberté chrétienne, et des discours qui ne sont pas faits pour louer? Mais la charité ose tout; et Bernard, toujours semblable à Samuel, honore à la vérité l'oint du Seigneur devant le peuple, mais ne laisse pas de lui annoncer ensuite les ordres du ciel.

Les princes et les souverains pontifes respectent la liberté de l'Esprit de Dieu dans son serviteur : et aujourd'hui, mes frères, dans le siècle, si l'on se trouve né avec quelque distinction, on exige des ministres de Jésus-Christ des égards et des ménagements indignes de leur caractère; on est blessé de leur zèle, on croit être dégradé s'ils nous disent la vérité comme ils la disent au peuple; on dirait que la sainte sévérité de l'Evangile ne regarde plus que les âmes vulgaires, et que les vices des grands sont nés nobles comme eux, et qu'on leur doit les mêmes égards qu'à leurs personnes.

Ah! le crime nulle part ne fut à couvert du zèle de notre saint; il le poursuivit jusque sur le trône; les liens mêmes de la chair et du sang, si périlleux à notre ministère, ne séduisirent pas sa constance. En vain touchée du bruit de ses prodiges et de sa réputation, ou peut être d'une vaine curiosité de le voir, sa sœur vient à Clairvaux. L'orgueil de ses équipages et la pompe du siècle qui l'environne, laisse d'abord entrevoir au saint combien elle est éloignée du royaume de Dieu; au bruit de cette fastueuse visite, il gémit, il se renferme dans l'enceinte de son monastère, et malgré la tendresse qu'il a pour cette sœur, et le spectacle touchant de sa désolation et de ses larmes, il refuse de la voir; si au lieu des parures du siècle qu'elle étale, elle ne se couvre de pudeur et de modestie : c'est un autre Moïse qui, attentif aux seuls intérêts de la gloire de son maître, sépare sans balancer sa sœur du camp du Seigneur et lui interdit l'entrée du tabernacle, jusqu'à ce qu'elle ait quitté cette lèpre qui couvre son corps, et ces marques honteuses de son orgueil et de son infidélité.

Si vous trouvez aujourd'hui des ministres plus complaisants, femmes du siècle, ce n'est pas une excuse pour vos erreurs, car la fai-

blesse du prêtre n'affaiblit pas la loi de Dieu; c'est la peine de vos péchés, et un juste jugement de la colère du Seigneur sur vous, qui punit les fausses raisons dont vous vous servez pour justifier contre vos propres lumières, une vie molle et mondaine, par des ministres qui l'autorisent.

Enfin, mes frères, sa voix brisa les cèdres du Liban, ébranla les déserts, et tonna au milieu des eaux, je veux dire parmi les peuples. On ne vit jamais avant lui de prophète si autorisé à reprendre les vices; le ciel l'avait, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les princes apaisés par sa sagesse? que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline et de la piété? Nous voyons encore dans celles qui nous restent ce détail immense de soins et de mesures où sa charité le faisait descendre. Quel style! quelles expressions! quels artifices puissants d'une éloquence toute divine! La France, l'Italie, l'Allemagne le virent répandre partout le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont il avait embrasé son cœur; seul il sut suffire aux besoins divers et infinis de l'Eglise; et comme ce serpent d'airain élevé dans le désert, il n'y eut point de plaie qui fût à l'épreuve de sa présence.

Il ne manquait à ses travaux que la récompense des saints, je veux dire, les persécutions et les calomnies; il eut la consolation d'y participer. Il entendit les plaintes des insensés contre lui sur le mauvais succès de l'entreprise des Français dans la terre sainte: les prodiges dont Dieu avait accompagné ses prédications, pour exciter les chrétiens à cette milice sacrée, furent traités de faiblesse et de crédulité; la force de ses discours qui pensa déserter la France et l'Allemagne, en inspirant aux peuples le désir de se croiser, passa pour indiscrétion et faux zèle. Mais adorant dans le secret de son cœur les desseins impénétrables de la Providence, il rappelait le souvenir des Israélites qui, quoique appelés de Dieu à la conquête d'une terre sainte, périrent dans le désert à cause de leurs infidélités; il rappelait l'histoire des tribus qui, engagées par l'ordre exprès du ciel, à combattre les Benjamites, n'en eurent pas moins la honte d'une double défaite, et gémissant sur les excès des chrétiens qui avaient attiré ces calamités du ciel, il était bien plus touché de ce que les infidèles, fiers de leurs avantages, demandaient insolemment: Où est le Dieu des chrétiens? et blasphémaient son nom, que des outrages dont ses frères tâchaient de noircir le sien propre.

Ainsi on est toujours prêt dans le siècle à censurer la conduite des saints; on n'a pour leurs démarches que des yeux de rigueur et de malignité; on veut les rendre garants de tous les mauvais succès des entreprises où ils ont eu quelque part, et leur zèle est indiscret du moment qu'il n'est pas heureux. Enfin il suffit presque d'être homme de bien, pour ne trouver plus d'indulgence sur la terre; et je ne sais si c'est haine de la vertu ou amour de nous-mêmes, mais nous ne manquons jamais d'apercevoir des faiblesses dans les saints, soit parce qu'à force de les croire justes, nous exigeons presque aussi qu'ils ne soient plus hommes; ou que ne pouvant parvenir à leur ressembler, nous tâchons du moins de nous persuader qu'ils nous ressemblent eux-mêmes. Vous venez de voir tout ce que fit notre saint, pour le rétablissement des mœurs et de la piété; montrons en peu de mots ce qu'il fit pour le rétablissement de la foi et de la doctrine; et dans cet homme apostolique voyons encore le docteur le plus éclairé et le plus humble de son temps: *In lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est propheta.* Je finis dans un moment.

TROISIÈME PARTIE.

L'Eglise, cette nouvelle Jérusalem, est à la vérité fondée sur des montagnes saintes, les vents et les orages s'élèvent en vain contre ses murs sacrés; son Epoux l'a promis, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Cependant tout invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible; ses persécuteurs ne sauraient la détruire, mais ils peuvent l'affliger; elle ne craint pas des vainqueurs qui la réduisent comme une esclave à adopter leurs dieux et leurs sacrifices; mais elle peut avoir des ennemis qui altèrent sa paix, ou qui défigurent la pureté de son culte; il est même peu de siècles où elle n'en ait vu s'élever quelques-uns. Née dans les combats et dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exempte; mais les hérésies et les schismes ont eu leur utilité. Nous devons la gloire de nos martyrs à la fureur des tyrans; et à qui sommes-nous redevables aussi des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité, qu'aux docteurs du mensonge qui parurent dans leurs siècles?

Dieu, qui destinait Bernard à être le restaurateur de sa loi, lui en avait développé les secrets ineffables dans le désert. Sans avoir été disciple, dit un historien, que des chênes et des forêts, et sans avoir eu d'autre maître que la grâce, on le vit passer tout d'un coup de la solitude dans le monde, et de l'ombre des bois dans la lumière du soleil. Sa science ne consista pas dans un amas de connaissances vaines qu'on acquiert par un dur travail, et qu'on débite sans fruit et sans onction. Il ne chercha pas à éblouir les esprits par de nouvelles découvertes, ni à se faire honneur de certains approfondissements qui flattent par leur singularité, mais à réformer les cœurs et à rétablir la foi de ses pères sur la ruine des nouveautés profanes; enfin il ne fut pas de ceux qui regardent les sciences comme un trafic honteux, et qui font de ces dons destinés à maintenir le culte du Seigneur et l'honneur de ses sacrifices, l'occasion de leur gain et le prétexte de leur avarice.

Les livres saints furent sa plus chère étu-

de; rien ne lui paraissait plus digne de la grandeur de l'esprit humain que l'histoire des merveilles de Dieu dans les livres de Moïse, les beautés de sa loi, les divins transports de ses prophètes et l'onction des autres écrivains inspirés. Aussi il avait dévoré avec tant d'ardeur ce volume sacré, et l'avait si bien changé en sa propre substance, qu'il ne sait plus parler que ce langage dans ses écrits; les expressions de l'Ecriture y sont semées à pleines mains; elles paraissent son style naturel. Saints et pieux monuments de son amour pour les Ecritures, fruits précieux de ses lumières et de sa piété, vous êtes encore entre nos mains; et c'est assez pour son éloge.

Mais la lecture des divines Ecritures, qui faisait autrefois les plus chères délices des premiers fidèles, cède aujourd'hui parmi les chrétiens à des ouvrages de mensonge et de péché, pernicieux à l'esprit, qu'ils remplissent de mille images profanes, et funestes au cœur, où ils jettent des semences de crime, qui toujours dans leur temps produisent des fruits de mort. Hélas! ne portons-nous pas déjà dans notre fond des dispositions assez favorables à l'iniquité, sans y en ajouter d'étrangères? Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur ne suffit-il pas pour exercer notre innocence, sans aider sa malignité? et faut-il le secours de l'art à des passions sur lesquelles nous ne naissons que trop instruits?

Ce fut cette science des livres saints qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Eglise. La chaire de Pierre était devenue la proie d'un usurpateur; Dagon avait pris la place de l'arche; un intrus plein de fiel et d'artifice paraissait dans le sanctuaire, et y recevait les hommages du peuple de Dieu; la foi des Eglises suspendue par le spectacle nouveau de deux pontifes dont chacun prétendait être l'oint du Seigneur, attendait comme autrefois que Dieu lui-même fît connaître celui qu'il avait élu; on ne savait plus s'il fallait aller adorer à Jérusalem, ou sur la montagne de Garizim: Pierre de Léon jouissait à Rome du fruit de son iniquité; et environné de ses adorateurs, cet homme de péché était assis dans le temple de Dieu; tandis que le véritable pontife, Innocent II, chassé de son siége, et errant comme l'arche d'Israël de contrée en contrée dans un équipage peu convenable à sa dignité, était enfin venu aborder en France, et y avait trouvé un asile plus honorable sous la protection et la piété de nos rois: car tel a été de tout temps le destin de la France, d'ouvrir son sein aux pontifes et aux souverains détrônés, et de voir ses monarques armés contre les usurpateurs et les rebelles.

Or, mes frères, quel est le triste état de l'Eglise, lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans, et que l'étendard de la révolte et de la dissension est élevé jusque dans le sanctuaire de la paix et de l'unité! Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, et personne à Jésus-Christ. Ses dignités sont ou le prix ou le lien de la rébellion; ses grâces, loin d'être dispensées avec majesté, sont offertes avec bassesse; ses foudres ne sont plus les peines du vice, mais les instruments de la passion; et de part et d'autre on cherche à se faire des amis, non pas avec des richesses d'iniquité, mais avec les trésors mêmes du sanctuaire.

Quel scandale plus digne du zèle et des lumières de Bernard que celui-ci? Il paraît au milieu des prélats du royaume, assemblés à Etampes pour prononcer sur ce différend; il préside, comme un autre Daniel, à l'assemblée des vieillards: les princes, pour me servir des paroles de Job, cessent de parler devant lui, et sont attentifs à ses jugements; tous les Pères du concile respectant dans Bernard je ne sais quelle autorité qui suit une haute réputation de vertu, s'en remettent unanimement à sa décision; de sorte que les yeux de toute cette illustre assemblée sont tournés sur cet homme merveilleux: lui seul est l'interprète du Saint-Esprit, lui seul forme un concile entier, et toute la France reçoit de sa main Innocent II pour légitime pape. C'est toujours le Samuel de son siècle, qui, au milieu des tribus assemblées, fait expliquer le sort en faveur de celui que le Seigneur avait oint et destiné à régir son peuple.

Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne, pour éteindre les restes du schisme et rassembler les aigles autour du corps! On le vit foudroyer un prince, dont le crédit fomentait la dissension; aller à lui dans un temple, armé du corps de Jésus-Christ, et lui ordonner de la part de ce Dieu terrible, qu'il tenait entre les mains, de ne plus troubler la paix de l'Eglise. A ce spectacle si nouveau le duc de Guyenne se trouble; toute sa fierté se change en frayeur, et, renversé comme Paul par la présence du Dieu dont la majesté se rend sensible, il devient comme lui, d'instrument de la fureur d'un faux pontife, un vase d'élection.

Mais c'était peu d'avoir rétabli la paix au dedans de l'Eglise; il fallait, comme Moïse, après avoir assuré contre les murmurateurs le souverain sacerdoce à Aaron, mettre le peuple de Dieu à couvert des séductions de Balaam. Les conciles de Sens et de Reims admirèrent la fécondité de ses lumières et la force de son génie, et le virent défendre glorieusement l'antiquité et la simplicité de la foi contre les raffinements dangereux d'un évêque de Poitiers, et les nouveautés profanes d'Abailard.

Cet homme enflé d'une vaine science, et pourvu de ces talents naturels propres à séduire les esprits et à donner au mensonge tout l'air de la vérité; éloquent, poli, artificieux dans ses discours, vain de mille connaissances singulières, avait entrepris de rendre les mystères de la foi palpables à la raison humaine; et, au lieu de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux, y introduire une lumière qui ne paraîtra que lorsque nous serons transformés de clarté en clarté.

Déjà les fidèles, attirés par les charmes de son éloquence et par l'ascendant de la nouveauté toujours inévitable en matière de religion, sur l'esprit des peuples, commençaient à franchir les bornes saintes que nos anciens avaient si sagement posées. Ce mystère d'iniquité n'opérait presque plus en secret, et Abailard, fier de son succès, défiait hautement le peuple de Dieu, comme ce géant des Philistins, de lui opposer un ennemi digne de lui ; mais l'insolence de cet hérésiarque préparait à Bernard une nouvelle gloire. Tous deux se rendent au concile de Sens : et là, devant les pontifes du Seigneur, la science qui enfle cède à la simplicité qui édifie ; les paroles artificieuses de la sagesse humaine à la vertu de la croix et de l'Esprit ; et le philosophe le plus orgueilleux de son temps, à un scribe instruit dans le royaume des cieux.

Sorti de cette victoire il vole à Toulouse, où Henri, moine apostat, prêchait une nouvelle doctrine, et s'élevant contre l'institution sainte des sacrements, et les traditions de l'Eglise, préparait déjà les voies à la naissance de ces monstres que l'erreur enfanta le siècle passé, et qu'un monarque toujours heureux a étouffés le premier, dans un royaume qui, le premier presque, les avait vus naître. Mais arrêtons-nous : un éloge n'est pas une histoire, et tout n'y saurait entrer.

Et d'ailleurs, mes frères, ce n'est pas là ce que la vie de notre saint nous offre de plus instructif. Ces circonstances éclatantes embellissent, à la vérité, la vie du saint que l'on loue, mais ne proposent rien à imiter aux pécheurs devant qui l'on parle ; elles exposent de grands traits, mais elles n'offrent point d'exemples ; l'humilité de Bernard, au milieu de toute sa gloire, est un endroit bien plus propre à nous toucher. Hélas ! une fragile réputation, où l'erreur des hommes a plus de part que nos bonnes qualités, nous grossit si fort à nous-mêmes notre propre idée ; et, arrivé au plus haut point de gloire où la France ait jamais vu un particulier, Bernard a toujours les yeux attachés sur ses misères, et ne les en détourne jamais pour voir ce qui brille autour de lui, et rencontrer les regards des hommes attentifs à l'admirer.

Tantôt il se refuse à des Eglises illustres qui l'ont choisi pour pasteur, et regarde le trône épiscopal comme une espèce de buisson sacré, dont il ne lui est pas permis d'approcher. Tantôt revêtu par les papes du caractère de légat universel dans le monde chrétien, et ne voyant plus par ce nouveau titre que le souverain pontife au-dessus de lui, il fait aux évêques un hommage respectueux de sa dignité, n'agit que sous leurs ordres, refuse de se soustraire à cette puissance établie de Dieu, et ne souffre même pas que les siens sortent de la loi commune, et acceptent des prérogatives et des exemptions, qui sont à la vérité utiles dans leur établissement et saintes dans leur fin ; mais qui ne laissent pas d'être de ces remèdes presque aussi fâcheux que les maux, et dont le besoin est toujours une suite de la tiédeur et du relâchement de l'Eglise, parce qu'il marque ou l'abus de la puissance dans le pasteur, ou l'amour de l'indépendance dans les ministres subalternes.

Tantôt honoré à Clairvaux de la visite d'un souverain pontife, suivi d'une cour magnifique et nombreuse, il paraît à la tête de ses religieux, tous les yeux baissés, gardant un profond silence, et laissant paraître sur leur visage, au milieu d'une solennité si extraordinaire, un air de pénitence et de recueillement, dont le spectacle attendrit le pontife ; et le saint abbé, conservant un maintien tranquille et calme, et paraissant presque insensible à un honneur si nouveau, rappelle le souvenir de ce prophète d'Israël, qui, visité dans sa retraite par Naaman, prince environné d'éclat et de magnificence, peu touché de cette nouveauté, ne daigna pas le regarder ; et, occupé des malheurs d'Israël et du soin d'apaiser la colère de Dieu irrité sur son peuple, ne parut presque faire aucune attention au rang de ce prince et à l'éclat qui l'environnait.

Tantôt enfin, ne conversant avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le ciel, il se plaint sans cesse à soi-même et à ses amis de la dissipation de sa vie, et regarde les services qu'il rend au public comme des prévarications à ses devoirs particuliers. « Je ne vis plus, disait-il, ni en ecclésiastique, ni en laïque ; car il y a longtemps que je ne fais plus la vie de religieux dont je porte l'habit : que suis-je donc ? je ne suis plus que comme le prodige et le monstre de mon siècle. » Aussi combien de fois, touché de ce que les rois de la terre venaient le consulter dans son désert, et troubler le repos sacré de son tombeau, leur répondait-il comme Samuel à Saül : Eh ! pourquoi voulez-vous ressusciter pour le siècle un homme enseveli dans la région des morts ? *Quare inquietasti me ut suscitarer ?* (I *Reg.*, XXVIII, 15.)

Voilà, mes frères, les sentiments de crainte et d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions les plus héroïques des saints. La charité a, comme l'amour-propre, ses pieuses erreurs et ses innocentes séductions. La grâce et la cupidité nous déguisent presque également à nous-mêmes ; et, comme la plupart de nos vices ne sont en sûreté que par les fausses idées que nous nous en formons, souvent les vertus des saints n'ont été à couvert que sous les images trompeuses sous lesquelles ils se les sont représentées.

Ainsi la vie du siècle, les dangers des conversations et des commerces, les divertissements criminels des spectacles, le vide et l'inutilité de nos œuvres, cette révolution éternelle de nouveaux plaisirs ; tout cela, vous ne le regardez que comme des amusements innocents et des délassements inévitables à la faiblesse humaine ; et les travaux de la charité, les œuvres extérieures de miséricorde, ne sont, aux yeux des saints qui

s'y trouvent appelés, que des agitations périlleuses au recueillement de l'âme, et des obstacles aux secrètes consolations de la grâce. Ainsi Bernard se méconnaît jusqu'à croire sa vie monstrueuse, parce que les besoins de l'Eglise et la vocation du ciel l'engagent à des emplois tumultueux, peu compatibles avec le silence et la retraite d'un solitaire ; et tous les jours, ô mon Dieu, vos ministres s'abusent jusqu'à trouver dans une vie toute séculiere et des mœurs profanes la sainteté de leur état et les obligations redoutables du sacerdoce : hélas ! on traite presque de faiblesse dans vos saints les erreurs de leur humilité, et des erreurs de nos passions, nous en faisons un mérite même à notre prudence. Rompez, Seigneur, ce charme funeste, et éclairez les yeux de nos cœurs, afin que, ne nous égarant plus dans nos voies, nous suivions les routes que vos saints nous ont frayées, et arrivions, comme eux, à l'heureuse éternité. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE VII.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

An nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt? (I *Cor.*, VI, 2.)

Ne savez-vous pas que les saints doivent un jour juger le monde?

Si la loi de Dieu toute seule devait un jour juger le monde, mes frères, le monde pourrait opposer à sa condamnation les obstacles presque insurmontables que chacun de nous trouve dans son état, à la pratique des devoirs qui nous sont prescrits; il pourrait accuser la loi d'injustice, sur ce qu'elle exige de nous mille choses qu'il n'est pas possible d'allier avec les situations diverses où la naissance, la fortune et les grandes places nous engagent; et la loi de Dieu, si juste dans ses jugements et dans ses préceptes, ne serait plus justifiée devant la fausse sagesse des hommes. Aussi l'Apôtre nous avertit que les justes de tous les états paraîtront alors à côté de Jésus-Christ; qu'ils seront les défenseurs de sa loi contre toutes les vaines excuses des pécheurs, et que leur exemple jugera le monde qui n'a pas voulu les imiter.

Mais ce droit de juger le monde ne leur conviendra pas à tous également. Ce n'est pas assez, ce semble, de l'avoir méprisé et foulé aux pieds pour être en droit de condamner ceux qui l'aiment; il faut l'avoir vaincu avec tout ce qu'il a d'éclat, de pompe, de magnificence, de plaisirs, et résisté à tous ses périls, pour pouvoir confondre toutes ses excuses.

Ainsi juge par avance le monde, le saint roi que la France aima autrefois comme son père et qu'elle honore aujourd'hui comme son protecteur. Le monde ne saurait opposer d'illusion aux devoirs de la loi que ce grand exemple ne confonde. Tout prétexte contre la vertu trouve ici sa condamnation ; les vaines raisons du rang, de la naissance, des places, disparaissent et n'oseraient plus être alléguées, et le monde, forcé de respecter sa sainteté, n'a plus rien à nous dire pour colorer ses déréglements ou pour justifier ses usages.

En effet, mes frères, deux erreurs règnent dans le monde contre la véritable piété : 1° on la regarde comme incompatible avec ces qualités brillantes et héroïques qui donnent de la réputation parmi les hommes et nous rendent dignes de remplir avec éclat les plus grandes places ; 2° on regarde un grand rang et une place éminente comme un privilége qui adoucit à notre égard toutes les pratiques pénibles de la piété. C'est-à-dire, on se figure presque la piété comme une faiblesse, ou qui déshonore les grands, ou qui rend incapable des grandes places : première erreur ; on croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode et plus autorisée à jouir de tous les plaisirs et à suivre tous les usages que le monde approuve et que la loi de Dieu condamne : seconde erreur.

Or le saint roi dont nous allons aujourd'hui proposer plutôt les exemples que louer les vertus, condamne le monde sur ces deux erreurs : 1° il trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques qui le rendirent le plus grand roi de son siècle; 2° il trouva dans sa qualité de roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété. C'est-à-dire, il fut un grand roi devant les hommes, parce qu'il fut un roi saint aux yeux de Dieu ; il crut qu'il devait être d'autant plus saint aux yeux de Dieu qu'il était plus grand devant les hommes. La sainteté en fit un grand roi ; la royauté le rendit un grand saint. C'est ainsi, ô mon Dieu, que ce prince selon votre cœur devient un accusateur qui nous confond ; faites-en un modèle qui nous console et qui nous anime, et ne permettez pas qu'un si grand exemple domestique, que la religion nous propose avec tant de solennité pour nous instruire, n'ait presque plus d'autre utilité pour nous que de nous rendre plus inexcusables.

PREMIÈRE PARTIE

Il n'est que trop vrai, mes frères, que le monde, toujours injuste estimateur de la piété, la regarde comme le partage des âmes faibles et bornées. On attache aux sentiments tendres de la foi je ne sais quoi qui annonce ou de la pusillanimité dans le cœur, ou de la médiocrité dans la raison : l'innocence des mœurs ne devient un mérite que pour ceux qu'un caractère borné rend incapables des plus grandes choses ; le héros et le saint paraissent des personnages incompatibles, et il semble que les hommes ne peuvent être grands que par les passions mêmes qui les avilissent. Cependant, mes frères, rien n'est plus grand pour l'homme que de vivre selon Dieu : la piété est l'effort le plus héroïque du cœur et l'usage le plus noble et le plus sensé de la raison ; une âme exercée à la vie de la foi ne connaît plus d'entreprise au-dessus d'elle, et le juste a la réalité de toutes les grandes vertus, dont

le héros mondain n'a souvent que la réputation et l'image.

C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la foi que le Seigneur donna autrefois à la France le saint roi dont la mémoire, si précieuse à tous les Français, nous assemble tous les ans en ce lieu de religion. Les instructions et les exemples d'une mère sainte tournèrent ses premiers penchants à la vertu : au milieu des soins d'une régence difficile, la reine Blanche n'en connut pas de plus important que l'éducation du jeune roi. Persuadée qu'en formant les mœurs du souverain elle formait, pour ainsi dire, les mœurs publiques, et que le bonheur de la monarchie était attaché au caractère de celui que Dieu avait destiné à la gouverner, elle n'oublia rien pour jeter dans son âme ces premières semences de magnanimité et de vertu, qui produisirent dans la suite des fruits si saints et si éclatants. Peu contente d'avoir assemblé auprès de lui tout ce que la France avait de plus pieux et de plus habile, elle-même voulut avoir la principale part à ce grand ouvrage. Mêlant sans cesse les leçons de la foi à celles de la royauté, tantôt formant le chrétien, tantôt instruisant le prince, elle lui apprit à ne jamais séparer ces deux devoirs et à regarder comme opposé aux véritables intérêts de sa gloire et de sa couronne tout ce qui serait contraire à la loi de Dieu.

Des attentions si religieuses trouvèrent des censeurs dans le monde (car il faut s'attendre à ses censures quand on ne veut pas suivre ses exemples). On publia que la jeunesse des rois devait avoir de plus nobles amusements que des pratiques journalières de piété; que, sous prétexte de préserver son innocence, on amollissait son courage; qu'il fallait laisser plus de carrière à des penchants, qui, dans la suite, ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine, iraient d'autant plus loin qu'on aurait plus voulu les contraindre, et qu'enfin une vertu si rigoureuse et si exacte pouvait former de bons solitaires, mais qu'elle n'avait jamais formé de grands princes.

Le langage du monde ne change point, mes frères; vous le voyez : ainsi justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande à ceux qui y président, d'imprimer de bonne heure aux enfants qu'on leur confie, les maximes de la vertu et de la sagesse; mais ce sont les seules impressions qu'on craint toujours qui ne soient poussées trop loin. L'amour de la gloire, le désir de parvenir, l'art de plaire sont les plus sérieuses et les plus importantes leçons qui cultivent la jeunesse de ceux que leur naissance destine à de grandes places; on aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de toutes ces dangereuses passions : les ébauches naissantes des grands vices, on les appelle de grandes espérances. On regarde les inclinations heureuses et tranquilles d'un naturel tourné à la vertu comme des présages moins favorables; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité; on y réveille par mille artifices les passions que la nature même semblait avoir assoupies; et souvent Dieu permet que ces impressions étrangères prévalent, et que ceux pour qui on avait craint un excès de sagesse et de vertu deviennent trop licencieux pour le monde même.

La mère pieuse de Louis n'écouta les censures du monde sur l'éducation du jeune roi que pour se féliciter de les avoir méritées : on est sûr d'être dans la bonne voie, dès qu'on a choisi celle que le monde condamne. Aussi, instruit de bonne heure dans la foi et dans la piété, Louis porta sur le trône, outre l'innocence du premier âge, la grâce de l'onction sainte qui venait de le marquer du caractère auguste de la royauté et l'établir successeur du grand Clovis. Un règne commencé avec cette grâce qui consacre les rois et les fait régner saintement, ne pouvait qu'être saint et glorieux. C'est la manière d'entrer dans les dignités, qui d'ordinaire en sanctifie ou en dérègle l'usage : Dieu préside toujours au règne des souverains que sa grâce elle-même a placés sur le trône : il devient alors lui-même le protecteur du roi et du peuple; et s'il permet des événements fâcheux, il en fait tirer de nouveaux avantages, et pour le souverain et pour les sujets. Ainsi, ne croyez pas que la piété du saint roi aille diminuer quelque chose de la gloire de son règne. Un roi n'est établi de Dieu sur les peuples que pour les défendre et les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix : c'est par là que les rois vantés dans l'histoire ont mérité que la postérité les démêlât de la foule de leurs ancêtres. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres princes les vertus pacifiques et militaires, que la foi dans le saint roi dont nous honorons la mémoire. Persuadé que le trône n'était pas le siége de la mollesse, de l'orgueil et de la volupté, mais un tribunal de justice, de religion et de vigilance, il regarda son royaume comme sa famille, et comprit qu'il n'était souverain de ses sujets que pour en être le père.

Et ici, mes frères, représentez-vous le détail immense des soins de la royauté, et un prince qui veut suffire à tous, et à qui tous peuvent à peine suffire : abolissant les abus, rétablissant la décence et l'autorité des lois, tirant les dignités publiques de l'avilissement où les choix injustes les avaient laissées; ne laissant jamais les talents et le mérite, ou inutiles, ou malheureux; jaloux des droits de la couronne, plus jaloux encore des intérêts de Dieu; soutenant la majesté et les prérogatives du trône, sans rien perdre de l'amour de ses peuples; toujours prêt à écouter les plaintes, ou à consoler les misères; voulant être instruit de tout pour remédier à tout; ne cherchant pas dans un abord inaccessible le secret d'ignorer les maux publics, de peur d'être obligé de les soulager; convaincu que l'affliction est un titre qui

donne droit d'aborder un bon prince, et qu'il n'est point de malheureux dont les plaintes ne méritent du moins d'être écoutées; en un mot, cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa religion; et persuadé que la souveraineté n'est plus qu'une tyrannie dès qu'elle n'est utile qu'à celui qui règne, dès que les peuples ne vivent que pour le prince, et que le prince ne vit que pour lui seul. Maximes saintes, soyez à jamais gravées autour du diadème et dans le cœur de ses augustes descendants.

En effet, mes frères, la bonté est la première vertu des rois. C'est elle, dit un grand roi lui-même (*Prov.*, XX., 28), qui est la force et le soutien de leur trône : ils ne sont puissants que pour être bienfaisants : ils ne règnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés : c'est la naissance qui leur donne les royaumes; mais c'est l'amour qui leur forme des sujets. Elevé dans ces maximes, et d'ailleurs ayant appris dans l'Evangile que les rois des nations ne cherchent qu'à dominer sur les peuples, mais que les rois chétiens ne doivent s'appliquer qu'à les rendre heureux, ce fut là aussi la principale occupation de Louis. Sous les règnes précédents et durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France presque épuisée avait éprouvé ces temps difficiles, où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaires, et où pour les défendre, il faut presque les accabler. Le saint roi leur rendit avec tranquillité la joie et l'abondance; les familles virent renaître ces siècles heureux, qu'elles avaient tant regrettés ; les villes reprirent leur premier éclat ; les arts facilités par les largesses du prince attirèrent chez nous les richesses des étrangers ; le royaume, déjà si abondant de son propre fonds, se vit encore enrichi de l'abondance de nos voisins. Les Français vivaient heureux ; et sous un si bon roi, tout ce qu'ils pouvaient souhaiter à leurs enfants, c'était un successeur qui lui fût semblable.

Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, et même pour les prévenir. C'est le privilège et en même temps le devoir des grands, de préparer non-seulement à leur siècle, mais aux siècles à venir des secours publics aux misères publiques : notre saint roi connut ce devoir, et jamais prince ne fit plus usage d'un si heureux privilége. Que de maisons saintes dotées ! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités ! que d'établissements utiles entrepris par ses soins ! il n'est point de genre de misère à laquelle ce pieux roi n'ait laissé pour tous les âges suivants une ressource publique. Ville heureuse, qui le vîtes autrefois régner, au milieu de vos murs s'élèvent encore et subsisteront toujours des édifices sacrés, les fruits immortels de la charité et de son amour pour son peuple. Mais l'enceinte de cette capitale ne renferma pas tous les soins bienfaisants de sa magnificence et de sa piété. Obligé souvent de visiter ses provinces, et de se montrer à ses sujets les plus éloignés, il laissa partout des monuments durables de sa miséricorde et de sa bonté ; et encore aujourd'hui on ne marque ses voyages dans les divers endroits du royaume. que comme autrefois les Juifs marquaient ceux des patriarches dans la palestine, c'est-à-dire, par les lieux de religion qu'il éleva à la gloire du Dieu de ses pères. Ses trésors pouvaient à peine suffire à ses pieuses largesses; et comme on lui remontrait, dit l'ancien historien de sa vie, que ces dons excessifs épuisaient l'épargne et pouvaient nuire à des besoins plus pressants : Il vaut mieux l'épuiser, répondait-il, pour soulager les pauvres, dont je suis le père, et que Dieu m'ordonne de secourir, que pour fournir à des profusions et à de vaines magnificences que la royauté semble permettre, mais que la loi de Dieu me défend. Aussi il prenait même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux ; et tout roi qu'il était, il se croyait les dépenses les moins superflues interdites, tandis qu'il lui restait encore des misères à soulager.

Quel exemple, ô mon Dieu, pour confondre un jour les excuses barbares que le rang et la naissance opposent au devoir de la miséricorde ! Eh ! quoi, mes frères, tandis que la magnificence et les plaisirs publics de cette ville superbe y attirent de toutes parts les étrangers ; que la pompe lascive des théâtres et des spectacles surpasse presque celle des siècles païens ; que l'orgueil des édifices et l'excès bizarre des ameublements n'a plus de bornes; que la fureur du jeu a eu besoin même du frein de l'autorité souveraine ; que le luxe, croissant tous les jours, commence à devenir un usage onéreux et insoutenable au monde même qui l'a inventé ; que c'est d'ici qu'il se répand dans toute l'Europe, et que nos voisins viennent en chercher chez nous le modèle : en un mot, tandis qu'il n'est point de profusion, dont cette ville somptueuse ne donne l'exemple aux autres peuples, les misères publiques y seront négligées ? les maisons communes de miséricorde, que les villes païennes elles-mêmes entretenaient avec tant de soin et de magnificence, tomberaient faute de secours au milieu de la nôtre ? les pauvres manqueraient de ressource publique et particulière ? le zèle des gens de bien ne serait plus secondé ? les œuvres les plus utiles seraient délaissées ; et les larmes de tant d'infortunés qui y venaient chercher un asile, l'y chercheront en vain, et ne trouveront plus de main charitable qui les essuye ? Dieu vous jugera, mes frères, et dans son tribual terrible vos richesses s'élèveront contre vous, et se plaindront que vous les avez fait servir à la vanité et à la volupté, elles qui était destinées à glorifier par des usages miséricordieux, le souverain dispentateur qui vous les avait confiées.

Ainsi la piété et l'humanité du saint roi faisaient la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputait pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain;

leur montrant toujours un visage riant, tempérant par l'affabilité la majesté du trône; jetant, comme Moïse, un voile de douceur et de tempérament sur l'éclat de sa personne et de sa dignité, pour rassurer les regards de ceux qui l'approchaient, et se dépouillant si fort de tout le faste qui environne la grandeur, qu'en l'abordant, on ne s'apercevait presque qu'il était le maître que lorsqu'il accordait des grâces. L'affabilité et l'humanité seraient les vertus naturelles des grands, s'ils se souvenaient qu'ils sont les pères de leurs peuples; le dédain et la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus et l'opprobre, et ils ne méritent plus d'être maîtres de leurs sujets dès qu'ils oublient qu'ils en sont les pères; cette leçon regarde tous ceux que leurs dignités établissent sur les peuples. Hélas! souvent on laisse à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élèvent sur les peuples ne sont établies que pour eux; ce sont les besoins publics qui ont formé les dignités publiques, et si l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent et qui en sont revêtus et non pour ceux qui l'implorent et qui viennent y chercher un asile.

Il est vrai que la bonté toute seule serait dangereuse dans les soins publics, si elle n'était tempérée par une juste sévérité, et que, comme les princes portent le sceptre pour marquer qu'ils sont les pasteurs de leurs peuples et qu'ils doivent pourvoir à leurs besoins, ils portent aussi le glaive pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus; c'est ce que le saint roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la faiblesse des règnes précédents, l'ignorance même et la corruption de ces temps malheureux avaient confondu dans le royaume la majesté des lois avec la licence des usages. Au milieu même de la capitale et sous les yeux du prince, étaient revêtus de l'autorité publique des hommes corrompus, qui abusaient des lois et auprès desquels l'indigence était le seul crime auquel on ne faisait point de grâce. Sous de tels censeurs des désordres publics, vous comprenez assez quelle devait être dans ce siècle infortuné la discipline des mœurs. Il s'était répandu dans toutes nos villes une foule d'histrions, qui sur des théâtres impurs corrompaient les peuples, et qui mêlant même les mystères saints de la religion dans leurs fades et indécents spectacles, débitaient avec impudence des obscénités que ce mélange impie et ridicule rendait encore plus sacriléges, mais dont la grossièreté de ces temps ne permettait pas alors de sentir toute l'infamie et toute l'impiété. De ces écoles publiques de lubricité naissait, comme il arrive toujours, un débordement de vices, et la France, plus civilisée depuis qu'elle avait embrassé la foi chrétienne, avait, ce semble, repris par cette effrénée licence, la barbarie de ses ancêtres. A de si grands maux le saint roi crut qu'il fallait appliquer de grands remèdes. Il commença par établir ces règlements utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la jurisprudence du royaume; des personnages intègres et éclairés furent choisis pour présider à ses côtés à la justice et aux jugements. Des hommes nouveaux élevés sur les ruines des peuples et peu capables d'être touchés des misères publiques, dont ils avaient été eux-mêmes les auteurs, ne parurent plus assis parmi les anciens d'Israël; le bien et la faveur n'élevèrent plus à des charges où il ne faut que de la lumière, du désintéressement et de l'équité; on chercha dans tout le royaume des hommes de ce caractère, et souvent le mérite, appelé des lieux les plus éloignés et de la situation la plus obscure, venait remplir le premier tribunal de la ville capitale. Le don le plus précieux que les rois puissent faire à leurs peuples, c'est de ne confier leur autorité qu'à des hommes qui n'en usent que pour les peuples eux-mêmes.

Ainsi se rétablissaient tous les jours la majesté des lois et la bienséance des mœurs publiques. On vit bientôt la source des désordres publics arrêtée, les lieux de honte et d'ignominie proscrits, les théâtres impurs renversés, les spectacles, dont nous avons tant de peine aujourd'hui à vous faire comprendre le danger par toutes les règles de la foi, interdits comme des crimes par les lois mêmes de l'Etat, et les comédiens, que le monde du plus haut rang ne rougit pas aujourd'hui d'honorer de sa familiarité et auxquels des parents chrétiens osent même confier le soin d'instruire leurs enfants de tous les arts propres à plaire, déclarés infâmes et bannis du royaume comme des corrupteurs publics des mœurs et de la piété.

Mais si le saint roi purgea l'Etat par la sévérité de ses lois, quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte et la sainteté des autels! Les Français, peuple fier et belliqueux, en conquérant les Gaules, y avaient porté avec eux une espèce de barbarie et de férocité inséparables d'une nation dont la guerre avait été jusque-là la seule occupation, et que la foi qu'elle embrassa depuis n'avait pas encore adoucie; nos premiers rois mêmes conservèrent longtemps ce reste de férocité, et leurs règnes furent presque toujours souillés de sang et de carnage. La religion, qui monta sur le trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence et d'humanité; mais l'esprit bouillant de la nation ne changea pas sitôt, et quoique l'Eglise de France, toujours célèbre par ses lumières et par sa piété ne fût pas dépourvue alors de saints pasteurs, la plupart de ceux que nos rois élevaient à ces dignités saintes, en quittant l'habit du siècle, n'en quittaient pas les mœurs et les abus; et se trouvant par le droit de leurs Eglises, seigneurs de fiefs considérables et d'un grand nombre de vas-

saux, on les voyait souvent plus occupés à faire la guerre à leurs voisins qu'à instruire et édifier leurs peuples. De là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des règles, le mépris de la discipline n'avaient pas manqué de passer des premiers pasteurs dans tout le reste du clergé, et quoique sous les règnes précédents les évêques, souvent assemblés, n'eussent rien oublié pour remédier à ce scandale par des règlements utiles, qui sont encore aujourd'hui un des plus précieux monuments de l'Eglise de France, néanmoins la plaie n'était pas encore tout à fait fermée, quand le saint roi monta sur le trône.

Aussi, persuadé que sa puissance, qui venait de Dieu, ne lui avait été donnée que pour faire régner Dieu sur son peuple; que les rois n'étaient établis que pour protéger et agrandir le royaume de Jésus-Christ sur la terre, et que les césars, comme le disait autrefois Tertullien, ne naissaient que pour les fidèles; les intérêts de la religion devinrent un de ses soins les plus chers et les plus pressants. Il comprit d'abord que la première source des maux de l'Eglise est toujours dans l'incapacité ou le déréglement de ceux qui en remplissent les premières places; que sous des pasteurs ignorants ou mondains, la doctrine s'affaiblit et le culte peu à peu dégénère, et que l'arche sainte ne tarde pas de tomber dans l'avilissement et de devenir même la risée des Philistins dès que les enfants d'Héli en sont établis les principaux dépositaires. Le saint roi commença donc à rétablir la sainteté et la majesté du sanctuaire, en élevant aux premières dignités des ministres fidèles. La naissance, la brigue, la faveur, ne donnèrent plus des guides aux peuples et des pasteurs aux Eglises; la dispensation des honneurs sacrés ne fut plus une intrigue de cour, mais une affaire de religion; les services rendus à l'Etat ne furent plus payés des revenus et des honneurs du sanctuaire; un ministère de paix et de douceur ne fut plus le prix du sang et la récompense des victoires. On n'eut égard aux sollicitations que pour exclure ceux qui étaient assez téméraires pour solliciter et s'appeler eux-mêmes; on tira de l'obscurité des cloîtres ce que ces pieux asiles, si fertiles alors en grands hommes, avaient de plus saint et de plus éclairé; on élevait ceux qui avaient su se cacher, et pour être digne des premières places, il fallait avoir eu le courage de les refuser. O mon Dieu, renouvelez cet esprit primitif dans le relâchement de nos siècles! Secondez les saintes intentions d'un monarque religieux, et au milieu des cupidités humaines dont le trône est toujours environné, cachées même souvent sous les apparences de la vertu, éclairez ses yeux si favorables à la piété! Montrez-lui vous-même ceux que vous avez choisis, et continuez à protéger votre Eglise, en conservant un prince qui, sur les traces de son saint prédécesseur, regarde comme la fonction la plus importante de sa couronne, de donner aux peuples de saints pasteurs et à l'Eglise des ministres fidèles.

Mais ce ne fut pas assez même pour saint Louis d'élever des hommes pieux et habiles aux honneurs sacrés, il les honora de sa familiarité. Ce que son siècle avait alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté, venait presque tous les jours, ou le délasser des soins de la royauté par des discours de salut, ou les partager avec lui par des conseils utiles. Thomas, Bonaventure, Robert Sorbon, ces hommes si célèbres et si saints, parurent souvent assis à sa table; et en honorant ainsi la science et la piété, non-seulement il montrait que la familiarité des bons princes devrait être la récompense du mérite et de la vertu, mais encore que la royauté elle-même ne fournit pas de plaisirs plus vifs et plus purs que ceux qui se goûtent avec des amis saints et fidèles. Et c'est ainsi que dès lors on commençait à voir ce que nous voyons aujourd'hui sous un règne encore plus florissant, c'est-à-dire le palais du prince devenu l'asile des sciences et des lettres; les savants assemblés autour du trône y faire tous les jours de nouveaux progrès dans la connaissance de la nature, y polir les mœurs et le langage, renouveler l'éloquence des bons siècles, éclairer ce que l'antiquité a de plus obscur et de plus curieux; et par là la France devenue l'école publique de toute l'Europe, et les hommes doctes s'y multiplier autant par le génie heureux de la nation que par des largesses du souverain, qui ne laisse jamais sans récompense les talents et le mérite.

Un règne accompagné de tant de sagesse et de justice fut bientôt proposé comme le modèle de tous les règnes et rendit le saint roi l'admiration de toutes les cours de l'Europe. Nos voisins, de tout temps jaloux de la grandeur et de la gloire de la monarchie, la voyaient prospérer sans envie, sous un monarque dont ils étaient forcés d'admirer la prudence et la vertu; ils cherchaient plus à étudier et imiter la sagesse de son gouvernement et le bonheur de son règne qu'à venir le troubler. On les voyait même venir mettre aux pieds de son trône leurs dissensions et leurs querelles; s'en remettre à sa décision seule de tous leurs intérêts, et malgré les raisons d'Etat, qui semblaient nous rendre leurs querelles utiles, ils trouvaient toujours en lui un juge équitable et désintéressé, qui réglait leurs différends, qui assoupissait leurs animosités, et qui, en les réunissant, ne faisait que réunir en sa faveur leur admiration et leurs hommages. Non, mes frères, c'est déshonorer la foi des chrétiens et blasphémer contre elle, d'oser soutenir que les maximes de l'Evangile ne s'accordent guère avec celles du gouvernement. La religion, qui établit les rois, seule conserve et soutient les royaumes; la prudence de la croix fait régner encore plus sûrement que la fausse prudence de la chair; l'ambition et la mauvaise foi ont renversé beaucoup de trônes, mais la justice et la piété les ont toujours affermis.

La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une âme faible et timide, et qu'on ne croit pas que les vertus militaires, qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'innocence; comme s'il fallait être vicieux pour être vaillant, au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le héros, dans notre pieux monarque, ne fut pas moindre que le saint. A la tête des armées, ce n'était plus ce roi pacifique, accessible à ses sujets; assis sous le bois de Vincennes avec une affabilité que la simplicité du lieu rendait encore plus respectable, réglant les intérêts des familles, réconciliant les pères avec les enfants, démêlant les passions de l'équité, assurant les droits de la veuve et de l'orphelin, paraissant plutôt un père au milieu de sa famille qu'un roi à la tête de ses sujets, entrant dans des détails dont des subalternes se seraient crus déshonorés, et ne trouvant indigne d'un prince et indécent à la majesté des rois que d'ignorer les besoins de leurs peuples.

Ce n'était plus, dis-je, ce roi pacifique et clément: c'était un héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentait, plus magnanime dans la défaite que dans la victoire, terrible à ses ennemis lors même qu'il était leur captif. Elevé sur un trône que les troubles de la minorité avait affaibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire et la majesté! Les grands, sous prétexte de mécontentement contre la régente, avaient pris les armes contre leur roi; un prince de son sang à la tête des rebelles entraînait tout dans son parti; et déjà la plupart des provinces, gouvernées alors par de petits souverains, ne voulaient plus reconnaître le maître commun. Le jeune Louis, au milieu de ces troubles, si dangereux à une autorité naissante, assemble des troupes, poursuit les rebelles, prend les villes, ramène les provinces au devoir. Le prince chef de la révolte demande la paix, les grands suivent son exemple; obligés de venir implorer la clémence du vainqueur, ils sont surpris de retrouver un père, et le voyant partout plus grand, ou que le danger, ou que la victoire, ils s'applaudissent d'un malheur qui les a rendus à un si bon maître, et qui leur a fait connaître un si grand roi.

En subjugnant ainsi les ennemis domestiques, notre pieux héros s'exerçait à combattre un jour les ennemis de la foi. Il voyait avec douleur les armes des princes chrétiens employées à s'exterminer les uns les autres, et leurs tristes divisions augmenter tous les jours l'insolence et les conquêtes des nations infidèles. Poussé d'un zèle saint, il sort comme un autre Abraham de sa terre et de la maison de ses pères; il s'arrache à toutes les délices du trône, et, à la tête de ses plus vaillants sujets, il vole venger la gloire de Jésus-Christ outragée par des barbares qui foulaient encore aux pieds une partie des lieux saints de la Palestine et menaçaient d'envahir le reste que la valeur des Français venait de conquérir depuis peu. Terre infortunée, qui arrosée du sang de Jésus-Christ, et consacrée par les mystères qui ont opéré le salut de tous les hommes, gémissez pourtant encore, malgré tous les efforts de nos pères, sous une dure servitude, pour servir sans doute de monument jusqu'à la fin à la vérité des prédictions du Sauveur et à la triste réprobation des Juifs; terre infortunée, vous rappelâtes alors, en voyant ce pieux héros armé pour la délivrance de la sainte Jérusalem, vous rappelâtes vos anciens jours de gloire et d'allégresse; vous parûtes animée d'une nouvelle espérance; vous crûtes revoir les Josué, les Gédéon, les David à la tête de vos tribus, qui venaient briser votre joug et vous délivrer de la servitude et de l'opression d'un peuple incirconcis. Mais le temps de votre délivrance n'était pas encore arrivé : le crime de vos pères n'était pas encore expié, et le Seigneur ne voulait que glorifier son serviteur en l'éprouvant, et point du tout mettre fin à vos malheurs et à votre ignominie.

Cependant tout semblait annoncer des succès heureux; la sainteté de l'entreprise, le zèle ardent d'une nation accoutumée à vaincre, le bonheur de la première expédition conduite par le vaillant Godefroi, les prières de toute l'Eglise, qui donnent toujours une nouvelle force aux armées qui vont combattre pour la gloire du Seigneur; et enfin la valeur et la piété du prince à qui la religion seule avait inspiré ce grand et pieux projet. Je dis sa valeur. Car, mes frères, qui pourrait redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans une guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi? Tantôt arrivé au port de Damiette, impatient de venger la gloire du Seigneur, il se jette dans l'eau l'épée à la main et le bouclier pendu au cou, et devançant ses troupes à la vue de l'ennemi: Où est le Dieu de Louis? s'écrie-t-il comme un autre Théodose; rassure les siens ébranlés par la grandeur du péril, glace les ennemis par la fierté de sa contenance; et Damiette devient la conquête de sa foi et de sa valeur. Tantôt courant partout où le péril devient plus grand, exposant à tout moment avec sa personne le salut de son armée; sourd aux remontrances des siens, se jetant dans la mêlée comme un simple soldat, il ne se souvient qu'il est roi que pour se souvenir qu'il est obligé de donner sa vie pour le salut de son peuple. Tantôt invincible, même dans les fers; son courage et sa grandeur n'y perdent rien de la majesté du trône; et tout captif qu'il est, il sait se faire rendre des hommages par des vainqueurs barbares.

Non, mes frères (et c'est ici le fruit de cette première partie de mon discours), les grandes qualités que le monde admire ne sont héroïques que dans les saints; partout ailleurs elles sont ou des passions ou des fai-

blesses. La piété est la source du vrai mérite; les actions les plus brillantes des pécheurs, rapprochées de la corruption du cœur d'où elles partent, rougissent toujours de la bassesse de leur origine; il en est d'elles comme de ces nuées éclatantes qui n'ont de beau que le spectacle, mais qui se sont formées dans la plus vile boue des marais. On applaudit aux victoires d'un conquérant; mais si son cœur est corrompu, mais s'il ne craint pas le Seigneur, on peut louer ses succès, mais le héros mérite peu de louanges, et l'on prend pour grandeur d'âme ou une férocité de naturel qui le rend intrépide, ou une ivresse de raison qui lui cache le danger, ou une bassesse d'âme qui s'expose et risque tout pour s'attirer de vains honneurs et de vains éloges. On loue la fermeté d'un homme que l'adversité ne peut abattre: mais si le principe de sa constance n'est pas dans sa foi, dans la consolation de sa propre conscience et dans la soumission aux ordres de Dieu qui le frappe, c'est un imposteur qui se trahit et qui nous trompe, ou un barbare qui n'a pas même assez de naturel pour s'affliger.

Soyez donc saints, mes frères, si vous voulez être véritablement grands. La piété, que vous regardez comme une faiblesse, seule ennoblit le cœur, l'élève au-dessus des passions vulgaires, et forme seule les grandes qualités, parce qu'elle seule nous fait agir par de grands principes. C'est ainsi que saint Louis fut un grand roi devant le monde, parce qu'il fut un roi saint aux yeux de Dieu. Mais ce n'est pas assez; il crut qu'il devait être d'autant plus saint aux yeux de Dieu, qu'il était plus grand devant le monde; c'est ce qui me reste à vous montrer.

SECONDE PARTIE.

Il n'est pas d'erreur plus répandue dans le monde que celle qui nous fait regarder le rang et la naissance comme des titres qui adoucissent à notre égard les obligations de l'Evangile. On croit que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne et les usages inséparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes, comme si les obstacles de salut qui font la peine et la malédiction de la prospérité, pouvaient en devenir eux-mêmes un privilége qui leur en facilitât les voies; et que ce qui fait le péril et le malheur des grands, dût en faire en même temps la sûreté et l'avantage. On se persuade que plus nous sommes élevés, plus le mérite de nos œuvres les plus légères croît devant Dieu, et que pour peu que nous fassions pour le ciel, nos faibles efforts, enflés de nos titres et de nos dignités, ont le même poids dans la balance du souverain juge, que les justices les plus abondantes et les œuvres les plus saintes et les plus pénibles des âmes vulgaires.

A une illusion si commune, saint Louis opposa les vues de la foi. Loin d'envisager la royauté comme un rang qui justifie des mœurs voluptueuses et toutes sensuelles, il comprit avec saint Ambroise, que plus il avait reçu plus on exigerait de lui; et que les périls du trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du souverain essentiels, il avait besoin de plus de vigilance, pour y conserver son âme pure; de plus de mortification pour y expier, outre ses propres faiblesses, tant de fautes étrangères, inévitables dans les grandes places, et enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques, pour y être le modèle de ses peuples.

Je dis en premier lieu, de plus de vigilance pour y conserver son âme pure. En effet, mes frères, tout est péril dans la dignité souveraine, l'orgueil que nourrissent des adulations injustes; les passions auxquelles applaudissent toujours des complaisances basses; les plaisirs que facilite l'autorité suprême, l'oubli de Dieu que produit la multiplicité des soins ou l'oisive indolence, enfin les usages que tous les siècles ont reçus mais que la loi de Dieu, plus ancienne que les siècles, a toujours réprouvés. Au milieu de tant d'écueils, le plus dangereux encore, c'est de ne pas les connaître: car les grands, toujours loués et jamais instruits, périssent d'ordinaire sans avoir même su qu'ils avaient lieu de craindre.

Convaincu de ces grandes vérités, le pieux prince régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les grands, d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence; lassés des désordres communs, il leur faut des excès bizarres pour réveiller leur âme rassasiée de volupté, et jusques dans le crime même, il n'est qu'une affreuse distinction d'énormité qui puisse leur plaire. Ainsi ce prince de Babylone n'eût pas trouvé assez de goût aux dissolutions impures de ses festins, s'il ne les eût assaisonnés par l'impie profanation des vases du sanctuaire. Notre saint roi se fit des monstres des fautes les plus légères; rien n'égala dans son esprit l'horreur d'un seul péché qui tue l'âme et qui la met dans la disgrâce éternelle de son Dieu. Il ne pouvait comprendre que les hommes connussent de plus grand malheur sur la terre que celui de tomber dans le péché, c'était là le sujet le plus ordinaire de ses entretiens, et, comme il le disait souvent, la perte de son royaume lui eût paru un gain, s'il avait fallu s'en dépouiller pour éviter un seul crime. Ressuscitez, ô mon Dieu, au milieu des grands et des princes de votre peuple, une foi si vive et si digne de la religion, et faites-leur comprendre que dans la plus haute fortune, et sur le trône même, on n'est plus rien et on a tout perdu dès qu'on a eu le malheur de vous perdre.

Aux sentiments, saint Louis ajouta les précautions et les remèdes, car qui ne sait, mes frères, que l'adulation est l'écueil des meilleurs princes; que leurs vices ne trouvant autour d'eux que des yeux favorables et des langues mercenaires, ne reviennent

jamais à eux que sous les couleurs flatteuses de la vertu, et que tout les trompe, parce que l'art de leur plaire, c'est de les tromper? Le saint roi n'eut point de flatteurs, parce qu'il n'aima point ses fautes; environné d'un nombre d'amis saints et fidèles, il les établissait les censeurs de sa conduite, les plus sincères lui étaient toujours les plus chers. Persuadé que les princes n'apprennent jamais que les vérités agréables; qu'on est à plaindre sur le trône de n'être puissant que pour n'avoir pas un ami, et de rendre les hommes faux et timides par les grâces mêmes qui nous les attachent, le saint roi chercha dans les gens de bien cette droiture de cœur, cette sincérité de lèvres, cette liberté désintéressée qu'on ne saurait trouver qu'en eux seuls. Il voulait être instruit, il ne voulait pas être flatté; la vérité n'est odieuse qu'à ceux qui craignent de la connaître.

Mais peu content d'éviter les périls de la royauté, saint Louis se crut obligé d'en expier sans cesse les fautes, ou inévitables, ou inconnues. Car, mes frères, quel abîme qu'une grande place qui nous établit sur les peuples, qui nous rend responsables devant Dieu de la destinée des villes et des provinces, de la tranquillité des familles, de l'observance des lois, des suites de la paix ou de la guerre, de l'abondance ou des calamités publiques, de la licence ou de la discipline des mœurs, des artifices et des passions humaines; des abus, ou impunis ou autorisés; des vertus, ou négligées, ou peut-être persécutées; des grâces, ou accordées au vice, ou refusées au mérite! Grand Dieu! vous ne rejetez pas les grands et les puissants, puisque vous les avez établis vous-même, et qu'ils tiennent leur puissance de vous seul; mais que les grandes places sont de grands écueils pour le salut!

Plein de ces vues de la foi, le saint roi gémissait sans cesse sous le poids de la couronne et sous la multiplicité de ses soins et de ses devoirs. Il n'était pas ébloui de l'éclat qui environne le trône; il était effrayé des sollicitudes et des obligations immenses cachées sons cet éclat trompeur. Il punissait sur sa propre chair les désordres publics; il regardait les péchés de ses peuples comme ses péchés propres, et se croyait obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvait empêcher. Sous l'éclat de la pourpre royale, il cachait la mortification de Jésus-Christ; l'austérité d'une haire presque perpétuelle affligeait l'innocence de son corps; la seule soumission aux avis du guide de sa conscience suspendait quelquefois cette pratique douloureuse; et des membres qui n'avaient jamais servi à la volupté, servaient à la justice et à la pénitence. Cependant après les plus grands crimes, on n'oserait l'exiger des grands; leurs plus légères démarches de religion sont accompagnées d'éloges si pompeux, qu'on les donnerait à peine à la piété la plus consommée; ils sont des modèles de vertu le moment après qu'ils ont cessé de l'être du vice et de la licence. Aussi, comme le disait saint Ambroise au grand Théodose, les siècles passés ont vu beaucoup de princes pécheurs assis sur le trône; mais ils n'y ont presque vu qu'un seul David pénitent. Combien de fois, dans les calamités publiques qui affligeaient le royaume, cette ville régnante vit-elle notre saint roi traverser les rues couvert de cendres et de cilice; aller implorer publiquement dans nos temples le secours du ciel; s'offrir lui-même, à l'exemple de David, comme une victime de propitiation pour tout son peuple; se reconnaître seul coupable des malheurs publics, et, comme ce prince, dire au Seigneur : Détournez sur moi seul, ô mon Dieu, le glaive de votre fureur et de votre colère; épargnez ce peuple que vous avez choisi, qui vous connaît et qui vous adore, et dont peut-être tout le crime, à vos yeux, est d'avoir un prince que vous avez comblé de faveurs, et qui ne vous en est pas plus fidèle : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me : ego sum qui peccavi; isti qui oves sunt, quid fecerunt?* (II *Reg.*, XXIV, 17.)

Et au fond, mes frères, ces sentiments si humbles dans la bouche de saint Louis ne seraient que les dispositions les plus légitimes des personnes élevées. Les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des grands. Oui, mes frères, le peuple simple adore encore le Dieu de ses pères avec une foi humble et une conscience sincère; la religion n'est presque plus que pour lui; c'est parmi les grands et les puissants que la religion devient un problème, que la foi passe pour crédulité, que l'impiété n'a souvent d'autre frein que la bienséance ou la sévérité religieuse du maître; que la volupté ne connaît pas même les bornes sacrées de la nature et de l'humanité, et que l'ennui et la satiété qui suit les plaisirs est le partage des plus vertueux et des plus sages. Cependant, mes frères, c'est vous seuls qui attirez les châtiments publics sur les peuples, et c'est le peuple seul qui souffre de ces châtiments publics; vous vous servez même tous les jours de l'excuse des calamités publiques pour diminuer vos largesses et vous dispenser de les soulager; vos jeux, vos tables, vos profusions, vos plaisirs n'y perdent rien; les devoirs seuls de la miséricorde sont retranchés; vous êtes les seuls coupables, et les pauvres seuls sont punis; votre crime devient votre excuse; les calamités publiques qui sont toujours la peine de vos dissolutions et qui devraient être le juste sujet de vos larmes et de vos largesses, le deviennent de votre dureté et de votre barbarie. Vous avez attiré l'indignation de Dieu sur son peuple par l'usage criminel des biens dont il vous a comblés; vous rallumez sa foudre, en les refusant aux malheureux qu'il ne frappe que pour vous donner occasion de l'apaiser en les soulageant. Malheur à vous, qui, après avoir abusé des grâces du ciel, abusez encore de ses châtiments, et qui, également insensibles aux démarches

d'un Dieu ou bienfaisant ou sévère, trouvez partout ou l'occasion de vos crimes, ou le prétexte de votre impénitence.

Du moins, mes frères, vous devez l'exemple aux peuples, quand même vous trouveriez des prétextes pour vous dispenser de la réparation des maux publics qui les affligent, dernier motif de vertu que le saint roi trouva dans la dignité souveraine. En effet, les exemples des grands décident presque toujours des mœurs publiques : les hommes aiment les grands modèles; et par une vanité naturelle que chacun trouve en soi, on croit, en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur et de leur naissance; le peuple surtout, qui n'est pas capable de se faire des règles, cherche des exemples, et comme les grands lui paraissent les plus dignes d'envie, ils sont aussi ceux qui lui semblent les plus dignes d'imitation Ajoutez à ce désir qu'inspire la nature les motifs étrangers de complaisance, de crainte, de fortune, qui donnent aux grands tant d'imitateurs, et qui rendent si dangereux ou si utiles les exemples de ceux à qui on a intérêt de plaire.

Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure et irrépréhensible. Aussi, on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand roi, jointes à toutes les vertus d'un simple fidèle. Plus magnifique que tous les princes de son siècle, dans les occasions où la dignité du trône le demandait, il savait reprendre ensuite cette simplicité chrétienne dont les grands ne sont pas dispensés; et en surpassant même ses sujets, comme le remarque l'historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits et dans la frugalité de sa table, il nous apprenait que l'usage n'est une loi que pour ceux qui l'aiment, et que ce sont les passions des hommes et non leur rang et leurs dignités, qui ont rendu le luxe et les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté quand il s'agissait de soutenir les droits de l'empire, de ramener au devoir des sujets rebelles, ou de faire respecter à des vainqueurs barbares la majesté de son rang, on le voyait, au sortir de là, tantôt porter au pied des autels la componction et l'humilité d'un pénitent, tantôt abaisser aux pieds des pauvres, qu'il servait presque tous les jours de ses mains, la majesté royale; tantôt ensevelir lui-même au milieu de la contagion et de la défaite de son armée, les soldats morts pour la gloire de Jésus-Christ, animer les siens par son exemple, et malgré l'odeur de mort, que l'air corrompu par la puanteur des corps, répandait à l'entour et l'horreur du spectacle, aimer mieux exposer sa personne à cette infection mortelle, que laisser exposés à l'insulte des infidèles des corps consacrés par la grâce du baptême et par la gloire de s'être dévoués à la mort pour l'honneur de la religion. Exemple d'autant plus rare, que les grands ne croient être nés que pour eux-mêmes; que le bonheur et l'intérêt des peuples n'est compté pour rien, dès qu'il leur en doit coûter un seul plaisir; qu'ils regardent le reste des hommes comme des créatures d'une autre espèce, et faites seulement pour servir à leurs passions ou à leurs caprices; et que, loin d'être les victimes du bien public, le public est d'ordinaire la victime de leurs cupidités injustes.

Ici, mes frères, si la brièveté d'un discours le permettait, après vous avoir représenté saint Louis comme l'exemple de ses peuples et le modèle des rois, il faudrait nous renfermer dans l'enceinte de ses devoirs domestiques et le considérer comme le modèle des pères de famille. Et certes, mes frères, il est plus aisé, ce semble, de remplir avec fidélité les devoirs publics où l'on est comme soutenu par l'éclat de ses actions mêmes; mais c'est dans la pratique constante de ses devoirs obscurs et ordinaires où l'on est moins en garde contre soi-même, que la vertu solide paraît principalement; et rien n'est plus rare, dans la piété des grands surtout, plus dominés par les inégalités de l'humeur que les autres hommes, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie qui est toute cachée aux yeux du public et renfermée dans le devoir domestique.

Cependant les soins d'un vaste royaume n'empêchèrent jamais le saint roi d'offrir tous les jours au Seigneur à la tête de sa famille royale, des vœux communs et des prières ferventes. Son palais était devenu une église domestique, et cette demeure superbe des rois, où se forment toutes les passions et d'où elles se répandent ensuite sur toute la terre, n'était plus que le séjour de l'innocence où le Seigneur était invoqué et d'où coulaient sur tout le royaume des sources de vie et de vertu.

C'est ainsi que ses exemples, autant que ses instructions, inspiraient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe son fils aîné et aux autres princes ses enfants. Qu'on lit encore avec un saint respect pour ce pieux roi, mes frères, les soins où il voulait bien entrer lui-même pour leur éducation ! les assemblant tous les soirs auprès de sa personne; étudiant dans la naïveté de leurs discours leurs inclinations naissantes, ou pour les redresser lorsqu'elles paraissaient dangereuses, ou pour les cultiver lorsqu'elles étaient louables; leur proposant dans l'histoire des rois leurs ancêtres des exemples de vice et de vertu, et en leur faisant remarquer les destinées différentes des bons et des méchants princes, le bonheur ou le malheur de leur règne et les blâmes ou les louanges, que la postérité toujours équitable donnera jusqu'à la fin à leur mémoire, les animant par ces grands motifs à imiter les qualités louables et bienfaisantes des uns et à éviter les vices et les fautes des autres. On aime assez, je l'avoue, mes frères, à donner à des enfants des leçons de vertu et de probité; on se fait honneur même de leur débiter les maximes les plus sévères et les plus héroïques de la sagesse; mais la con-

duite domestique soutient mal le faste et la vanité de ces instructions : on leur propose les vertus de leurs ancêtres, et on affaiblit, en les démentant soi-même par des mœurs opposées, l'impression qu'aurait pu faire le souvenir de ces anciens modèles. Ainsi loin de leur inspirer des sentiments de vertu par ces instructions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penser de bonne heure que la vertu n'est qu'un nom; que les maximes qu'on nous en débite, ne sont qu'un langage et une façon de parler qui a passé des pères aux enfants, mais que l'usage a toujours contredite; et qu'enfin, ceux qui ont paru dans tous les temps ses plus zélés défenseurs, ont toujours été au fond semblables au reste des hommes.

Tel fut le saint roi dont je n'ai fait qu'abréger l'histoire, persuadé que le simple récit de sa vie était un parfait éloge et une excellente instruction. Une terre infidèle reçut ses derniers soupirs. Les malheurs de sa première expédition dans la Palestine n'avaient pu ralentir son zèle : déjà cassé, moins par les infirmités d'un âge avancé, par les fatigues de ses voyages et de ses guerres, que par les austérités d'une vie dure et pénitente; il part et marche encore contre les infidèles suivi de ses princes et de ses troupes; il aborde en Afrique, persuadé que s'il peut chasser de ces contrées les ennemis de Jésus-Christ, cette conquête lui facilitera celle des lieux saints, et de cette terre, dont la délivrance avait toujours fait le pieux objet de tous ses désirs. Mais il meurt, comme Moïse, avant d'avoir pu passer le Jourdain; il salue de loin, comme lui, cette terre heureuse promise à sa postérité; et se consolant à l'exemple de Moïse, dans l'espérance que ses successeurs établiraient enfin un jour le peuple de Dieu dans son héritage et en chasseraient les ennemis du Seigneur : Je meurs dans cette terre étrangère, dit-il à ses enfants et aux principaux chefs de son armée, comme autrefois Moïse sur le point de sa mort : *Ecce morior in hac humo.* (*Deut.*, IV, 22.) Le Seigneur refuse sans doute à mes infidélités la consolation que j'avais tant souhaitée de délivrer son héritage : *Non transibo Jordanem* (*Ibid.*) : mais vous ou vos successeurs le délivrerez, et cette terre promise au peuple de Dieu deviendra enfin la conquête des héritiers de mon sang et de mon trône : *Vos transibitis, et possidebitis terram egregiam.* (*Ibid.*)

O Dieu, conservez donc à la France une si sainte et si auguste postérité! Faites passer jusqu'à la dernière génération aux descendants de saint Louis, avec son sang et sa couronne, toutes les vertus qui rendirent son nom si respectable à ses voisins et son règne si heureux à ses peuples. Donnez toujours votre justice et votre jugement aux enfants de ce saint roi, rendez-les saints, et vous les rendrez grands! N'en faites pas les vainqueurs des provinces et des royaumes, faites-en les pères de leurs peuples! les conquêtes les plus éclatantes ébranlent souvent le trône où est assis le conquérant, et l'amour de ses sujets l'affermit toujours. Ecoutez les vœux surtout que nous vous offrons tous les jours pour le plus grand de ses successeurs, pour qui nous n'avons plus rien à désirer qu'un règne aussi long et aussi saint qu'il a été jusqu'ici glorieux! Secondez ses pieux desseins; éclairez la droiture et la sainteté de ses intentions; montrez-lui vous-même vos voies, puisqu'il les cherche de bonne foi et que son désir le plus vif et le plus marqué est de les connaître! Et soyez béni à jamais, Seigneur, de ce que vous avez voulu enfin sanctifier la prospérité de son règne; faire servir sa gloire à son salut; embellir son histoire, déjà pleine de tant de prodiges, des actions de la foi plus durables et plus immortelles que les victoires et les conquêtes, et combler toutes les grâces dont vous l'aviez favorisé jusqu'ici par la plus grande de toutes, je veux dire par une piété tendre et sincère.

Pour vous, mes frères, instruits dans ces grands exemples, ne rougissez plus de la piété comme d'une faiblesse. Souvenez-vous que c'est le plus haut point de gloire où l'homme puisse atteindre; qu'elle seule donne du prix et une véritable grandeur à nos actions; que sans elle les plus grands hommes sont petits et rampants, et avec elle les plus petits et les plus obscurs deviennent grands et héroïques; et qu'enfin il n'y a de réel sur la terre que ce que nous faisons pour le ciel, que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VIII.

SAINT ÉTIENNE.

Et non poterant resistere sapientiæ, et Spiritui qui loquebatur. (*Act.*, VI, 10.)

Et ils ne pouvaient résister à la sagesse, et à l'Esprit qui parlait en lui.

Tout chrétien est établi par le baptême témoin et défenseur de la vérité. C'est un dépôt que l'Eglise, en nous régénérant, nous met entre les mains; que nous sommes obligés de conserver dans ce lieu d'erreurs et de ténèbres, et de défendre contre toutes les fausses maximes que le monde ne cesse de lui opposer. C'est là une des principales fonctions du juste : il doit briller au milieu du monde, selon l'expression de l'Apôtre, comme un astre toujours luisant, dissipant par l'éclat de ses lumières les ténèbres que les passions répandent parmi les hommes, redressant par la majesté de sa course tant de voies obliques dont le monde est plein et confondant par sa pureté et par son innocence les excès et les déréglements qui l'environnent. Mais comme les justes sont rares sur la terre, il est peu de fidèles qui aient conservé le droit de défendre la vérité. Il faut la connaître, et presque tous les hommes l'ignorent; il faut l'aimer, et tous cherchent bien moins les intérêts de la vérité que leur intérêt propre; enfin, il faut aimer ses frères, et la charité qui nous unit à eux est presque plus rare que la vérité qui nous découvre en eux les titres qui nous les rendent aimables.

Et voilà, mes frères, les trois grandes instructions que nous fournit aujourd'hui la solennité du saint martyr dont je viens vous proposer les exemples plutôt que louer les vertus. La vérité n'eut jamais de plus zélé défenseur, parce qu'elle ne trouva jamais tant de lumières, tant de force, tant de charité; il eut pour elle un amour éclairé, un amour intrépide, un amour tendre et compatissant. Pour nous, ou nous n'aimons pas la vérité, parce que nos passions nous empêchent de la connaître; ou la connaissant, nous n'osons nous en déclarer les défenseurs, parce que nous craignons plus le monde que nous n'aimons la vérité; enfin, ou la défendant il entre dans notre zèle moins d'amour pour la vérité, que de haine contre ceux qui l'attaquent. Implorons, etc., *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les trois sources de lumières sont l'innocence de la vie, le désir de s'instruire, la pureté de l'intention: l'innocence de la vie, parce qu'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, et c'est une ignorance de corruption; le désir de s'instruire, parce que la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, et c'est une ignorance de paresse; enfin la pureté de l'intention, parce que ce n'est pas chercher la vérité, dit saint Augustin, que de la chercher pour quelqu'autre chose que pour elle-même et c'est une ignorance de malice. Or c'est sur ces trois grandes dispositions que notre saint martyr va nous servir aujourd'hui de modèle.

L'innocence de ses mœurs fut la première source de ses lumières. Il apporta à la connaissance de Jésus-Christ un cœur pur, une jeunesse sainte, un esprit préservé de la corruption, une heureuse ignorance de tous les déréglements qui souillent d'ordinaire les premières mœurs et le premier usage que nous faisons de la vie.

Aussi le nombre des fidèles croissant et les apôtres partagés par trop de soins cherchant des hommes pleins de foi et de l'Esprit de Dieu sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur ministère et les associer, comme autrefois Moïse, à la construction du tabernacle saint et à la formation de l'Eglise, Etienne a le premier honneur du choix et paraît à la tête de ces nouveaux ministres. Quelle gloire ! mes frères, parmi tant de disciples tous témoins de la résurrection de Jésus-Christ, tous remplis des dons de l'Esprit-Saint depuis peu répandu sur eux, la plupart compagnons des courses et des travaux de leur divin Maître; tous dépositaires de sa puissance, marchant sur ses pas et chassant les esprits immondes : parmi ces hommes, les fondateurs de la foi, les conquérants des peuples, les premières colonnes des Eglises, qu'on prend pour des dieux et qui servent déjà de spectacle au ciel et à la terre, Etienne est préféré, et au milieu de tant de lumière ce nouvel astre brille et se fait remarquer comme s'il paraissait tout seul au milieu d'une nuit profonde.

Ainsi Etienne se prépara à devenir ministre de la vérité en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. Car, mes frères, d'où viennent tant de fausses maximes que nous nous faisons tous les jours sur nos devoirs les plus incontestables et les plus essentiels? D'où viennent tant de ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre ? D'où vient que nous ne convenons presque jamais des vérités qui nous condamnent; et que de tant de pécheurs dont le monde est plein, il n'en est presque pas un seul qui ne se justifie à lui-même ses propres voies, ou qui du moins ne les envisage que par les endroits qui en diminuent à ses propres yeux la honte et l'injustice? D'où vient que l'impudique n'est presque point frappé de son ignominie et de sa faiblesse? Que le vindicatif trouve sa gloire dans sa confusion même? Que l'injuste ne voit dans l'iniquité de son gain et de ses profits, que son bonheur et son adresse? Que l'avare, au milieu de tant de misères qui accablent ses frères, prend dans les malheurs mêmes des temps, des prétextes pour se justifier sa dureté et sa barbarie? Que l'âme mondaine regarde son ivresse et ses dissipations comme le privilége de son âge et de son état, et la condition nécessaire de la vie humaine? D'où vient que dans ces chaires chrétiennes loin d'annoncer l'Evangile, nous ne sommes presque plus occupés qu'à le justifier? Que loin de condamner et de juger le monde par la vérité, il faut défendre la vérité contre lui? et que notre ministère, qui n'est établi que pour inspirer la vertu, ne sert presque plus qu'à empêcher qu'on ne la confonde avec le vice ? C'est que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache; c'est que nos lumières ne sont pures que lorsque notre cœur l'est aussi; c'est qu'il faut commencer à rompre nos attachements pour parvenir à connaître nos devoirs; c'est que la vérité est le fruit de la pureté et de l'innocence. De là vient que chaque pécheur presque est tranquille dans son état; qu'il voit le danger des autres passions, et qu'il est aveugle sur le précipice qu'il se creuse à lui-même. De là vient que l'ambitieux méprise la volupté comme une vie d'obscurité et de paresse; que le voluptueux ne voit dans l'ambition qu'une fureur insensée qui fait que nous devenons les martyrs de nos propres chimères; en un mot, que chacun voit loin de lui les piéges qui ne le regardent pas, et qu'on n'a point d'yeux pour ceux où l'on tombe soi-même.

Mais ce n'est pas encore assez d'apporter à la connaissance de la vérité un cœur pur; il faut ajouter à cette première disposition un désir sincère de la connaître. L'innocence d'Etienne lui fraya les premières voies à la connaissance de Jésus-Christ; mais il n'en demeura pas là. Malgré les préjugés de

son peuple contre la doctrine et la personne du Sauveur; malgré les bruits injurieux que les pharisiens répandaient contre la sainteté de ses œuvres, et la vérité de son ministère; malgré la honte attachée à la profession publique d'être au nombre de ses disciples; malgré les mépris même dont on était menacé en s'attachant à ses maximes et à l'espérance de ses promesses : Etienne cherche la lumière qui commence déjà à se montrer à lui; il soupire, comme les patriarches ses ancêtres, après le libérateur dont il sent l'approche; il en étudie dans Jésus-Christ les marques et les caractères prédits dans les prophètes; il les découvre dans ses œuvres et dans sa doctrine; et la connaissance de la vérité est en lui le prix du désir sincère qu'il avait toujours eu de la connaître.

Pour nous, mes frères, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parce que nous ne voulons pas nous en instruire. Nous fuyons tout ce qui pourrait éclaircir nos erreurs et dissiper nos ténèbres; nous sommes ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égarements; nous aimons cette fausse paix qui est le fruit de notre aveuglement et de nos méprises; nous fuyons tout ce qui pourrait en troubler la fausse douceur; nous sommes habiles à nous dérober à la lumière, qui malgré nous nous poursuit et nous éclaire; nous nous faisons de fausses raisons pour en infirmer la vérité, et nous la regardons, selon l'expression de Job, comme le mensonge et l'ombre de la mort : *Et si subito apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis.* (*Job*, XXIV, 17.) Tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré; tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule et de petitesse; tout ce qui combat ce que nous aimons, nous paraît les opinions des hommes plutôt que les décisions de la vérité; tout ce qui nous découvre à nous-même, nous le prenons pour une censure et non pas pour une instruction : ce n'est pas assez pour nous de vivre dans l'erreur, nous voulons que ce que nous aimons, comme dit saint Augustin, devienne la vérité. Ainsi la chaire chrétienne, loin de nous détromper, nous aigrit et nous révolte; nous la regardons comme un art d'exagération et d'hyperbole; nous opposons nos propres lumières à la lumière de Dieu; nous contestons contre les décisions de l'Evangile, comme si l'on pouvait en appeler de Jésus-Christ à nous-mêmes, comme si le monde pouvait justifier ce que le Seigneur condamne. Ainsi tout nous affermit dans nos erreurs : la lumière même destinée à nous éclairer, nous égare et nous aveugle; les remèdes qui auraient dû nous guérir sont pour nous de nouvelles plaies; les ministres établis dans l'Eglise pour notre sanctification, coopèrent à notre perte; et par une juste permission de Dieu qui permet toujours que la vérité devienne une occasion d'erreur à ceux qui ne veulent pas la connaître, nous trouvons la mort et les ténèbres, où nous aurions dû trouver la vie et la lumière.

Enfin, la pureté de l'intention fut la dernière disposition qui prépara Etienne à la connaissance de Jésus-Christ. Il ne se proposa dans la recherche de la vérité que le bonheur de la connaître. Des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jésus-Christ; il savait que les persécutions et les opprobres étaient la seule récompence qu'il avait promise ici-bas à ses disciples. Il n'y chercha ni une vaine distinction, puisque son élévation au ministère fut le prix de sa modestie et de son innocence; ni les premières places dans le royaume de son Maître, puisqu'il avait déjà appris de sa divine bouche que le dernier de ses disciples serait le premier; ni les louanges frivoles des hommes, puisqu'il s'exposait par là à leurs dérisions et à leurs censures; ni une vie plus douce et plus tranquille, puisqu'on ne lui avait annoncé que la faim, la soif, la pauvreté, des travaux et des peines; ni la gloire même d'opérer des prodiges comme le sacrilége Simon, puisqu'il avait même appris que tous ceux qui auraient opéré de grands miracles ne seraient pas pour cela mis au nombre des disciples de son divin Mître. Il chercha Jésus-Christ pour Jésus-Christ lui-même; il comprit qu'en lui étaient tous les trésors de la science et de la sagesse; que le trouvant il avait tout trouvé, et que c'était le perdre, que de se proposer en le cherchant quelque autre chose que lui-même.

Quelle instruction, mes frères, pour la plupart de ceux qui m'écoutent! Nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains et des vues basses et rampantes : le salut éternel tout seul ne nous paraît pas un prix assez digne de nos soins et de nos démarches, Dieu lui-même ne nous suffit pas; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Tous presque cherchent leurs intérêts, plutôt que les intérêts de Jésus-Christ : je dis leurs intérêts; une vaine réputation, les premières places dans un royaume terrestre, la gloire frivole de plaire aux hommes presque toujours incompatible avec la gloire d'être serviteur de Jésus-Christ, l'honneur de la vertu plutôt que la vertu même : que dirais-je? souvent le désir secret d'affaiblir ou de combattre la vérité en faisant semblant de chercher à la connaître : voilà, mes frères, les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité et de la vertu.

Les uns ne se déclarent pour Jésus-Christ que parce que le monde les abandonne : ils regardent la vertu comme la ressource des passions et la bienséance du dernier âge; ils attendent de n'être plus propres au monde et à ses plaisirs, pour être propres au royaume de Dieu et à sa justice; ils couvrent des apparences de la religion les prétextes d'une vie criminelle et mondaine; et ne

pouvant plus se faire un amusement du vice, ils se font un art de la vertu.

Les autres regardent la piété comme un gain : ils font servir le don du ciel aux espérances de la terre; ils cherchent le monde en faisant semblant d'y renoncer; ils veulent plaire aux hommes en se donnant à Dieu ; et après avoir épuisé pour parvenir à leurs fins toutes les ressources criminelles des passions, ils y font servir la vertu même.

Il en est qui ne se proposent dans la piété que le délassement des inquiétudes du crime : ils sont fatigués de leurs passions, et non pas touchés de la vertu; ils sentent le poids du dérèglement, mais non pas l'horreur de leurs fautes; ils veulent finir leurs agitations, et non pas commencer leur pénitence; ils cherchent à se mettre en paix avec eux-mêmes plutôt qu'avec Dieu; ils désirent de calmer leur cœur, et non pas de le purifier; et n'ayant pu trouver un repos humain dans le crime, ils le cherchent dans la vertu.

Enfin, il s'en trouve encore qui ne s'instruisent de la vérité qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre : des hommes corrompus dans l'esprit et dans le cœur, dit l'Apôtre, qui ne cherchent dans la doctrine de la religion que les endroits qui peuvent la leur rendre suspecte ; et qui ne lisent les divines Ecritures que pour y trouver de quoi en affaiblir l'autorité et l'évidence ; qui n'étudient curieusement la sainteté de nos mystères que pour en faire le sujet de leurs doutes et de leurs blasphèmes; qui ne veulent être instruits que pour résister à la lumière, et qui font servir la vérité d'occasion à leur aveuglement et à leurs ténèbres. Ainsi, mes frères, il n'est presque plus de foi sur la terre, et la vérité se montre à peu de fidèles, parce qu'il en est peu qui apportent à sa recherche, comme Etienne, un cœur pur, un désir sincère de la connaître, et une intention droite qui ne se propose qu'elle-même. Mais non-seulement la vérité trouva dans ce saint martyr un défenseur éclairé; elle y trouva encore un défenseur intrépide.

SECONDE PARTIE.

Trois défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité. 1° La crainte des hommes, qui malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons pour elle; 2° la prudence de la chair, qui fait que, la connaissant, nous gardons un silence criminel, et n'osons tout haut en prendre la défense; 3° enfin une fausse complaisance qui, voulant allier la vérité et le mensonge, l'altère et l'adoucit, et cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité et de la conscience. Or, l'histoire du saint martyr que nous honorons aujourd'hui, nous offre des instructions et des vertus très-opposées à ces trois défauts.

Et premièrement, quoique le pasteur frappé, les brebis fussent dispersées ; quoique la fureur d'Hérode, la malice des prêtres, la superstition du peuple, laissassent tout à craindre pour les nouveaux disciples ; quoique la plupart de ceux qui avaient été témoins et participants même des prodiges de Jésus-Christ, de peur d'être enveloppés dans sa condamnation, se rangeassent du côté de ses ennemis, et répandissent avec eux des opprobres et des calomnies contre sa mémoire; quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaraient contre le Sauveur, Etienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée; il ne se laisse point ébranler comme Pierre, ni corrompre comme Judas. Egalement insensible aux promesses et aux menaces des hommes qui périssent avec eux, il ne craint que celui qui demeure toujours, et qui seul peut perdre l'âme ou la sauver éternellement; il voit avec une sainte douleur l'aveuglement de son peuple contre Jésus-Christ; l'exemple commun, loin de l'ébranler, l'affermit et le fortifie; il tire de l'erreur publique de nouveaux motifs de fidélité et de prévoyance. Il n'a pas oublié que selon la doctrine de son divin Maître, le parti de la multitude n'est presque jamais celui de la vérité; que le monde ne saurait aimer Jésus-Christ; que les persécutions et les opprobres sont les caractères les plus marqués de son Evangile, et que la voie qu'il nous a montrée est trop étroite et trop difficile pour être jamais la voie du plus grand nombre.

Et voilà, mes frères, ce qui confond notre peu de foi, et condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde ; ce que la multitude approuve, nous l'approuvons; ce que l'exemple commun autorise, nous y donnons nos applaudissements et nos suffrages : les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité; nous n'osons contredire le langage commun du monde et des passions ; nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des disciples de Jésus-Christ. En vain la grâce nous éclaire en secret et nous découvre les illusions du monde et de ses maximes; en vain une éducation chrétienne et un naturel heureux ont laissé en nous des semences de vérité qui nous marquent le faux et le danger des voies que la plupart des hommes suivent; en vain notre conscience d'intelligence avec la loi de Dieu nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle; nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui : nous tournons comme lui la vérité en ridicule, quoique au fond nous en sentions le prix et l'excellence; nous donnons de vaines louanges à des passions dont nous connaissons en secret le frivole et la folie; nous pallions des abus dont l'injustice ne nous est pas douteuse; nous approuvons des plaisirs que notre conscience condamne; nous faisons tous les jours l'apologie des maximes du monde, tandis que notre cœur contredit en secret nos décisions ; nous ne faisons pas

d'autre usage de la vérité qui se montre à nous, que de la retenir dans l'injustice : partout presque nous trahissons notre conscience et nos sentiments. Nous nous laissons entraîner à la multitude ; nous n'osons être tout seuls de notre côté ; nous craignons la singularité de la vertu et de la vérité, comme un ridicule qui nous couvrirait de honte. Toute notre vie est un outrage continuel que nous faisons à la vérité : tantôt la complaisance pour nos supérieurs, tantôt la faiblesse pour nos amis, tantôt la crainte des dérisions et des censures, tantôt une vaine indolence qui fait que la vérité nous est presque aussi indifférente que le mensonge, tantôt une ivresse et une mauvaise foi qui cherche à s'étourdir dans ses égarements débitant des maximes que l'on condamne tout bas soi-même, tantôt une fausse vertu de société qui aime mieux applaudir au mensonge que prendre la défense de la vérité incommode, tantôt un bon air qu'on trouve à parler comme ceux que le monde applaudit : enfin, presque partout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ; loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes, nous nous joignons avec eux contre lui. Nous louons dans nos amis comme des vertus des défauts que la loi de Dieu condamne; nous adhérons à leurs erreurs, et nous aidons à les rendre plus inexcusables; nous donnons à leurs passions les noms de la justice et de l'équité; nous appelons leurs vengences des ressentiments équitables ; leurs attachements criminels des caractères et des suites d'un cœur tendre et fidèle ; leurs déréglements honteux des faiblesses pardonnables ; leurs profusions insensées des penchants d'une âme noble et généreuse; leur ambition démesurée une élévation d'esprit et de cœur ; leur avarice sordide une sage économie ; leur médisance cruelle une aimable vivacité; la fureur du jeu qui les possède un délassement nécessaire. En un mot, il est rare que nous prenions sur nous les intérêts de la vérité : vifs, fiers, intraitables, quand il s'agit de nos passions, nous devenons lâches, timides, rampants, dès qu'il ne s'agit plus que de la vérité : nous ne connaissons point cette sainte fierté, cette droiture de cœur, cette haute magnanimité, cette noble simplicité si respectée même dans le monde, dont les premiers disciples de la foi nous ont laissé de si grands exemples, et qui a toujours été le caractère des âmes fidèles. Nous vivons pour les hommes, nous ne vivons pas pour Dieu et pour nous-mêmes ; nous nous faisons une conscience et une religion, une humeur, un caractère, un esprit et un cœur pour eux ; et ils sont la fin de toutes nos voies et le motif de toutes nos actions, comme s'ils pouvaient en être le prix et la récompense : tout ce que nous ne faisons pas pour eux, nous le comptons comme perdu, comme s'il n'y avait de réel que ce qui doit périr avec nous; et après plusieurs années passées sur ce ton, Dieu seul pour qui nous devions vivre, se trouve à notre mort le seul qui ne saurait compter pour lui un seul moment presque de toute notre vie.

Le second défaut opposé à cette fermeté chrétienne, dont notre saint martyr nous fournit aujourd'hui le modèle , est cette prudence de la chair qui fait que connaissant la vérité, nous gardons un silence criminel, et n'osons tout haut en prendre la défense. En effet, il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jésus-Christ, et de garder, pour ainsi dire, une manière de neutralité entre l'un et l'autre ; il faut encore confesser tout haut Jésus-Christ sans ménagement et sans honte : qui n'est pas avec lui est contre lui; et n'oser se déclarer son disciple c'est être son persécuteur et son adversaire. Or, c'est encore ici que la fermeté d'Etienne nous instruit et nous condamne. Que de vains prétextes n'aurait-il pas pu se former à lui-même pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, et ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement et leur crime? le prétexte d'attendre un temps plus favorable, et où la vérité aurait trouvé plus d'accès dans leur esprit; l'incertitude où il était de n'être point écouté, et de jeter la pierre précieuse de l'Evangile devant des animaux immondes ; la crainte d'exciter une persécution contre l'Eglise, en irritant la fureur des Juifs; une fausse modestie, en se persuadant que les apôtres s'étant réservé le ministère de la parole, il fallait le leur laisser et se renfermer dans le soin des veuves qu'on lui avait confié et de la distribution des aumônes; l'exemple des autres diacres nouvellement élus qui ne sortaient point de leurs fonctions et ne couraient point annoncer Jésus-Christ au peuple. Mais le généreux martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair et du sang. Livré à l'impulsion de l'Esprit de Dieu qui le remplit et qui l'anime, il développe aux Juifs l'esprit et les figures de la loi; il leur découvre Jésus-Christ dans toute l'histoire de leurs ancêtres; il leur montre leur aveuglement prédit par les prophètes; il leur reproche leur ingratitude et l'oubli des bienfaits dont le Seigneur les avait toujours favorisés; il leur annonce que la mesure de leurs crimes et de ceux de leurs pères est comblée par le sang innocent qu'ils ont répandu; il leur remet devant les yeux le sang de tant de prophètes dont leur ville a été souillée, et se sert de leurs propres armes pour les attaquer et pour les combattre.

Oui, mes frères, et je parle ici principalement aux personnes touchées de Dieu : nous croyons en être quittes en notre conscience, quand témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent; de tant d'illusions sur les règles et sur les devoirs, qu'ils se forment à eux-mêmes; de tant de scandales sur lesquels ils ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule; nous croyons, dis-je, avoir satisfait à ce que Dieu demande de nous en ne les approuvant pas tout haut, en nous renfermant dans la modération d'un lâche silence, en ne leur opposant qu'un désaveu secret et

timide. Nous nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté : la crainte de rendre la vérité odieuse en la rendant trop incommode ; la fausse persuasion que nous ne sommes point chargés de la conscience des autres, et que ce n'est pas à nous à instruire nos frères ; la peur d'éloigner nos amis par le contre-temps de nos censures, ou de nous attirer leurs dérisions en voulant combattre leurs maximes ; enfin, tout nous justifie à nous-mêmes notre indifférence pour la vérité : nous oublions que chacun de nous en particulier en est chargé ; que nous devons la vérité à nos frères ; que nous ne vivons au milieu du monde que pour empêcher l'erreur de prévaloir contre elle, et conserver à ceux qui nous suivront le langage de la foi et de la doctrine sainte ; que nous devons luire comme des astres au milieu d'une nation corrompue, et que cacher la lumière, c'est être ingrat envers celui qui la répand sur nous et qui nous éclaire ; que l'amitié n'est fondée que sur la vérité ; que ce n'est point aimer nos amis que de les voir périr sans oser leur découvrir du moins le précipice où ils se jettent, et qu'il faut souvent avoir la force de leur déplaire pour leur devenir plus utile. Hélas ! mes frères, le monde ne craint point de débiter tout haut ses erreurs et ses maximes de mort et de péché ; et nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle ? Le monde se fait un honneur insensé de sa doctrine ; et nous nous faisons une honte de la doctrine de Jésus-Christ ? Le monde ose tous les jours contredire le langage de la foi par les illusions qu'il lui oppose ; et nous craignons de contredire les illusions du monde par le langage de la foi et du salut ? Le monde s'élève insolemment contre l'Evangile ; et nous n'osons soutenir l'honneur de l'Evangile contre lui ? Le monde traite publiquement la doctrine de Jésus-Christ de folie et de faiblesse ; et nous avons pour ses folies et pour ses erreurs des égards qu'il refuse à la vérité ? Le monde ne ménage point la piété des serviteurs de Dieu, il la méprise, il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures ; et la piété des serviteurs de Dieu ménage la corruption du monde, et n'ose la couvrir de la confusion qui lui est due ? Nous nous faisons une gloire et un devoir de soutenir les intérêts de nos amis contre ceux qui les attaquent ; nous nous ferions un crime de nous ménager, lorsqu'on noircit devant nous leur réputation et leur conduite ? Le silence nous paraîtrait alors une lâcheté et une perfidie ; nous ne croyons pas devoir des égards à ceux qui en manquent devant nous envers ceux que nous aimons : et les intérêts de Jésus-Christ dont nous nous disons les amis et les disciples, nous trouvent insensibles ; et sa gloire, qu'on outrage tous les jours devant nous, ne réveille pas notre indignation et notre zèle ; et le silence, quand on attaque sa doctrine et l'honneur de sa loi, nous paraît une prudence nécessaire ; et nous craignons de déplaire à ceux qui ne craignent pas de l'insulter. O mon Dieu, peut-on être à vous, et rougir de vous connaître ? Peut-on vous aimer, et vouloir être encore aimé de ceux qui vous haïssent ? et n'est-ce point se joindre au monde contre vous, que de n'oser le condamner comme vous ?

Enfin, mes frères, la troisième manière dont nous nous rendons coupables envers la vérité, c'est en l'adoucissant et en l'accommodant aux préjugés et aux passions de ceux à qui nous craignons de déplaire. Or, c'est ici principalement, qu'Etienne nous sert et de condamnation et de modèle. Il aurait pu, ce semble, ménager davantage les préventions et la délicatesse des docteurs et des prêtres ; il pouvait en apparence, comme Gamaliel, se contenter de leur représenter que si l'œuvre de l'Evangile était l'œuvre de Dieu, il serait inutile d'entreprendre de le détruire, et que s'il ne l'était pas, il tomberait bientôt lui-même : il pouvait excuser en quelque sorte leur crime envers Jésus-Christ, en supposant qu'ils n'avaient connu ni la divinité de sa mission, ni la vérité de son ministère ; il pouvait adoucir les reproches dont ils méritaient d'être chargés pour avoir rejeté le Messie promis à leurs pères ; il pouvait leur vanter la sainteté de la loi de Moïse, et louer le zèle et le respect dont ils faisaient ostentation pour ses préceptes et pour ses cérémonies : en un mot, il pouvait, ce semble, en insinuant la vérité, accorder quelque chose à la faiblesse et aux préjugés de son peuple. Mais le saint martyr ne connaît pas ces timides ménagements : il les appelle sans balancer, *cœurs rebelles et incirconcis.* (*Act.*, VII, 51.) Loin d'excuser leur ignorance, il les accuse de résister sans cesse à l'Esprit-Saint ; loin de les flatter sur leur respect pour la loi de Moïse, c'est par là même qu'il les confond et qu'il les condamne ; loin de faire valoir les bienfaits dont le Seigneur avait favorisé leurs pères, il leur reproche de marcher sur leurs traces, et d'ajouter au sang des prophètes, dont ils avaient souillé leurs mains, le sang du juste qu'ils venaient de mettre à mort. Les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus de ménagement ni de mesure. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité, comme nous le dirons dans un moment : ce n'est pas qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages précautions, et lui faciliter l'accès dans les cœurs où l'on veut la répandre : ce n'est pas que la vérité soit toujours dure, impérieuse, et qu'elle cherche plus l'ostentation de la victoire, que le fruit solide du salut et de la gloire de l'utilité : ce n'est pas qu'il ne faille être faible avec les faibles pour les sauver tous ; rendre la vérité aimable pour la rendre plus utile ; attirer les pécheurs pour les retirer du péché ; ménager leur faiblesse pour triompher plus sûrement de leurs passions ; et n'employer le fer pour les plaies, qu'après avoir endormi, pour ainsi dire, par des paroles

de paix et de consolation, la chair du malade.

Mais je ne voudrais pas qu'on honorât du nom de prudence cette complaisance criminelle, qui fait que dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéraments entre le monde et Jésus-Christ; nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu, sous prétexte de blâmer les excès: nous applaudissons à l'inutilité et à la paresse; nous accordons bien plus au monde et à ses usages, que l'Evangile ne leur accorde; nous louons l'éloignement du crime comme la perfection de la vertu; nous donnons aux talents de la nature les éloges qui ne sont dus qu'aux dons de la grâce; nous trouvons toujours dans les vices mêmes de nos amis que nous condamnons, des endroits qui les rendent plus excusables; nous ne montrons jamais la vérité dans toute l'étendue qu'elle se montre à nous; nous nous faisons une fausse règle de charité et de sagesse, de nous accommoder jusqu'à un certain point aux préjugés de ceux avec qui nous avons à vivre; nous portons parmi les hommes un fond d'amour-propre qui nous rend ingénieux à concilier les intérêts de la vérité qu'ils haïssent, avec les intérêts des passions qu'ils aiment; nous ne leur parlons jamais qu'à demi sur ce qui les regarde; et nous mêlons à la vérité que nous ne voudrions pas trahir, tant d'adoucissement, qu'ils la font perdre de vue. Ainsi nous devenons aux hommes une occasion d'erreur; ils laissent la vérité que nous embarrassons, et s'arrêtent au voile qui la leur cache. Et de là, mes frères, il arrive souvent que les gens du monde ne s'autorisent dans leurs dissipations que par les suffrages des gens de bien. De là nous entendons tous les jours les pécheurs justifier la vie mondaine en nous opposant des justes qui ne la condamnent pas. De là les fausses complaisances d'un homme de bien pour le monde deviennent sa justification et sa défense: il triomphe de nos lâchetés; il insulte à nos condescendances; il sait bien faire valoir à son avantage les légères complaisances qu'il obtient de nous; pour s'excuser, il condamne les justes, et cherche toujours à nous blâmer par les mêmes endroits par où nous avons cherché à lui plaire. Grand Dieu! faut-il que ce monde misérable puisse entrer en parallèle dans notre cœur avec votre éternelle vérité? Faut-il que nous cherchions encore à plaire à ce qui nous paraît si digne d'être méprisé, et que tandis que nous décrions le monde, que nous en exagérons le vide et la folie, que nous en connaissons si profondément les abus et la misère, que nous parlons si souvent de ses illusions et de ses chimères, nous le ménagions encore, nous respections encore ses maximes, nous soyons encore jaloux de ses suffrages, nous voulions encore garder des mesures avec lui, et qu'après l'avoir abandonné, nous n'ayons pas la force de le condamner et de lui déplaire?

TROISIÈME PARTIE.

Je sais, mes frères, que la fermeté de la vérité est une fermeté pleine de douceur et de tendresse, et qu'elle n'aime que des défenseurs compatissants et charitables: et ce devrait être ici la dernière partie de cette instruction; mais je l'abrége. En effet, de quel amour sincère pour les Juifs Etienne n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce? Plus touché de leur aveuglement que de sa propre perte, il lève les mains au ciel pour eux; insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes; il offre son sang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime: leur barbarie ne déchire son corps que pour ouvrir son cœur à des gémissements et à des prières capables de fléchir le Seigneur à leur égard, si leur endurcissement n'eût pas été à son comble. Il ne comptait pour rien sa mort, si leur salut devait en être le fruit et le salaire: il voit le Fils de l'homme assis à la droite de son Père; et le saint transport de joie qui l'anime dans l'espérance de le posséder bientôt, n'est troublé que par la réprobation de son peuple dont il lit, ce semble, l'arrêt dans l'accès de sa vision, gravé en caractères immortels sur les colonnes du temple céleste. Il ne demande pas vengeance contre ces meurtriers; il ne s'écrie pas comme Job: *Terre, ne cache point mon sang*, et laisses-en monter la voix jusqu'au trône du Tout-Puissant, pour solliciter ses foudres contre les barbares qui le répandent: *Terra, ne operias sanguinem meum* (*Job*, XVI, 19); et ne pouvant obtenir le salut du peuple qui veut périr et qui s'est exclu lui-même du salut, il obtient du moins la conversion de Saul qui participe au crime de sa mort. Son sang répandu est comme une semence sainte d'où sortira un jour ce nouvel apôtre; ses prières préparent déjà les grâces, qui d'un persécuteur doivent en former dans la suite un vase d'élection, et un spectacle digne des anges et des hommes; et si son zèle n'a pu faire connaître Jésus-Christ à l'infidèle Jérusalem, sa mort va du moins instruire un ministre puissant en œuvres et en paroles, qui le fera connaître un jour à toute la terre.

Tels sont, mes frères, les défenseurs que se forme la vérité: c'est la charité qui leur prépare des victoires; il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs. La vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parce qu'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres et peu charitables. Souvent on mêle aux instructions qu'on donne à ses frères plus d'envie de les mortifier que de désir de les instruire; souvent leurs défauts ne nous déplaisent, que parce que leurs personnes nous sont déjà odieuses; souvent en défendant la vérité on cherche plus à dominer qu'à faire dominer la vérité elle-même; souvent c'est l'humeur qu'on suit, et non pas la vérité qu'on cherche,

souvent, sous prétexte de venger les intérêts de la vérité, on n'est pas fâché de se venger soi-même; souvent, en reprenant nos frères, nous voulons plutôt triompher de leurs fautes que les relever charitablement de leurs chutes; souvent on est plus aise de les voir s'égarer, qu'on ne le serait de les voir dociles à la vérité dont on prend tout seul la défense; souvent on s'applaudit en secret de leur aveuglement, tandis qu'on fait semblant de mettre tout en œuvre pour les rappeler à la lumière; souvent nous ne sommes éclairés sur leurs vices, que parce que nous sommes jaloux de leurs vertus: enfin, rien n'est si rare que de mêler la charité avec la vérité. Et de là vient, mes frères, que ceux qui nous sont soumis, regardent d'ordinaire nos instructions comme des censures; que nos enfants, nos inférieurs, nos domestiques, ne trouvent dans nos corrections que l'humeur qui révolte, et non pas la charité qui édifie; qu'ils nous regardent plutôt comme les censeurs impitoyables de leurs faiblesses, que comme les médecins charitables de leurs plaies; et que nous perdons sur eux l'avantage que nous donne la vérité, par les défauts que nous mêlons à sa défense. De là vient que les exemples des gens de bien trouvent dans le monde plus de censeurs qui les condamnent, que d'imitateurs qui les suivent; c'est qu'ils se bornent souvent à décrier les vices de leurs frères, et qu'en faisant paraître beaucoup de zèle contre les défauts des autres, ils ne montrent pas assez de compassion pour leurs faiblesses; c'est que, sous prétexte de ne point ménager le vice, ils ne ménagent point assez les pécheurs; c'est que, dans leurs censures, ils paraissent quelquefois plutôt s'applaudir de leur régularité, qu'être touchés du dérèglement qu'ils blâment; et rendant la vertu odieuse aux pécheurs, ils leur font paraître la vérité revêtue de tous les défauts qui ne sont attachés qu'à eux-mêmes.

De là vient enfin que nos réconciliations avec nos ennemis ne sont presque jamais sincères, parce que ce n'est pas la charité qui les forme. On se réunit, mais on ne s'aime point; les bienséances se rétablissent, mais les sentiments sont toujours les mêmes; les personnes se rapprochent, mais les cœurs demeurent toujours éloignés; les dehors sont différents, mais les dedans sont toujours semblables. La haine prend seulement les apparences de la charité: elle se contraint, mais elle n'est pas éteinte; on se rend des devoirs, mais on ne se rend pas l'amour sans lequel tout le reste n'est rien; on ajoute seulement au crime de la haine celui du déguisement et de l'imposture, et souvent, ayant la raison et la vérité pour soi, on n'en est pas moins coupable aux yeux de Dieu, parce qu'on n'a pas la charité qui souffre tout, et qu'on doit toujours à ses frères.

Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui le généreux martyr dont la solennité nous assemble en ce lieu saint: la vérité trouva en lui un défenseur éclairé, un défenseur intrépide, un défenseur tendre et charitable. Quelle consolation pour vous, mes frères, de trouver toutes ces qualités dans le pasteur fidèle que le Seigneur vous a suscité dans sa miséricorde; c'est-à-dire, de retrouver un docteur éclairé pour vous instruire, un ministre ferme pour vous corriger, et un père tendre pour vous secourir et vous consoler dans vos peines, et vous faciliter à tous les voies de la vie éternelle! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE IX.

SAINT THOMAS D'AQUIN.

Paravit cor suum ut investigaret legem Domini, et faceret et doceret in Israel præceptum et judicium. (I Esdr., I.)

Il disposa son cœur à la recherche de la loi du Seigneur, il pratiqua et enseigna dans Israël ses préceptes et ses ordonnances.

Rien n'est plus consolant, mes frères, que de suivre des yeux de la foi les routes de la Providence dans la conduite de l'Eglise. A combien de ménagements sa bonté ne s'est-elle pas abaissée pour empêcher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre cette sainte cité, située depuis la naissance des siècles sur la montagne, et si bien affermie, que, malgré tous les efforts des enfants de Babylone, elle ne sera jamais renversée?

Il fallait à la foi dans sa naissance des caractères sensibles et éclatants pour triompher de l'incrédulité. Aussi quels hommes que les hommes apostoliques! ils vont au delà des prodiges qu'a faits leur Maître; leur ombre même est toute-puissante. Attaquée par les empereurs, qu'un faux zèle pour le paganisme arme contre elle, elle a besoin de force et de constance pour soutenir la fureur des persécutions: que de héros, dans ces siècles de feu et de sang, la grâce ne forma-t-elle pas? quelle hardiesse et quelle constance ne vit-on pas dans l'âge le plus tendre et dans le sexe le plus faible, pour braver les tyrans, et ce que les tourments ont de plus affreux? On voyait tous les chrétiens courir aux supplices avec plus d'ardeur que n'en ont les hommes les plus voluptueux pour les plaisirs.

Enfin, livrée dans des temps plus tranquilles et plus reculés à la dispute des hommes, ébranlée par les assauts de l'hérésie, défigurée par les couleurs étrangères dont ses enfants mêmes ont voulu flétrir sa beauté, il lui a fallu des hommes dont les lèvres fussent les dépositaires de la science; des docteurs éclairés, de nouveaux Esdras, qui s'appliquassent à la recherche de la loi dans la simplicité de leur cœur; et qui, après en avoir pratiqué les préceptes et les ordonnances, sussent les défendre contre les ennemis de la foi, et les enseigner aux fidèles dans toute leur pureté. Or tels furent dans leurs siècles les Basile, les Hilaire, les Jérôme, les Augustin; tel fut aussi dans des temps postérieurs le saint docteur, dont je viens aujourd'hui proposer plutôt les exemples que relever les vertus. En effet, il disposa son cœur à la recherche de la loi du

Seigneur ; il pratiqua et enseigna dans Israël ses préceptes et ses ordonnances : *Paravit cor suum*, etc. Point d'erreur que Thomas n'ait combattue ; point de vérité qu'il n'ait établie ; peu de doutes qu'il n'ait éclaircis ; et tant qu'il vécut, l'Eglise trouva dans sa personne un défenseur invincible, qu'elle retrouve encore dans ses écrits après sa mort.

Mais pour me renfermer dans quelque chose de précis, en considérant saint Thomas comme un grand docteur, je ramène à deux idées toutes simples que me fournit mon texte, tout le sujet de son éloge, qui sera en même temps pour les ministres de l'Eglise la matière d'une grande instruction. L'étude de la religion, qui, en manifestant la vérité, semblerait devoir nous en inspirer l'amour, ne laisse pas d'exposer la piété à de très-grands périls. Que d'écueils dans la recherche de cette science ! que de pas délicats dans son usage ! Saint Thomas s'est sanctifié dans la recherche de la science de la religion ; il en a sanctifié l'usage. La piété l'a guidé dans la recherche de la science de la religion ; voilà mon premier point : l'usage de cette science l'a affermi dans la piété; c'est le second. C'est-à-dire, qu'il a cherché la loi du Seigneur dans la simplicité de son cœur, et qu'il a pratiqué et enseigné dans Israël ses ordonnances et ses préceptes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que l'homme est profondément corrompu, mes très-chers frères ! Il lui est resté, dit saint Augustin, du débris de son innocence, certains penchants de gloire, de plaisirs, de vérité, qui sont comme les espérances de son rétablissement : mais hélas ! des restes heureux de son ancienne droiture, il en fait les premières ébauches de ses passions ; et ces ressources consolantes deviennent entre ses mains de tristes écueils.

Quoi de plus digne de l'esprit que cette avidité de tout savoir qui lui est si naturelle? quoi de plus indigne de lui que la manière dont on la satisfait? Il semble que la vérité n'ait plus que des charmes impuissants : toute seule, elle touche peu ; et si des vues de fortune et d'intérêt ne nous raniment, on languit dans sa recherche, premier écueil ordinaire à tous ceux qui s'appliquent aux sciences, soit sacrées, soit profanes. D'autre part, l'esprit, lassé de trouver toujours les mêmes objets dans l'enceinte de la foi, s'y trouve à l'étroit, s'échappe au delà des barrières sacrées, et par une curiosité peu respectueuse, veut entrer dans un sanctuaire qu'il fallait adorer de loin : autre écueil encore plus délicat que le premier. Enfin, l'étude épuisant toute l'application de l'âme dissipe l'esprit, dessèche le cœur, ralentit la dévotion : troisième écueil sur lequel nous gémissons tous les jours, nous qui par les engagements d'un état saint devons à l'Eglise et l'odeur du bon exemple et la lumière de la doctrine.

Saint Thomas se fraya dans la recherche des sciences des routes bien plus sûres et plus chrétiennes. Car, premièrement, il renonce à toutes les prétentions dont une grande naissance et le crédit de sa famille auprès d'un empereur pouvaient le flatter, et se sert du mépris de la grandeur comme d'un degré pour atteindre aux sciences ; en second lieu, avec l'esprit le plus vaste qui peut-être ait jamais paru, il ne se guide que par les lumières d'autrui, baise les traces sacrées des anciens, se contente de mettre en œuvre les précieux débris qu'il trouve épars çà et là dans leurs ouvrages ; et pouvant, comme Moïse, trouver lui-même des matériaux pour construire le tabernacle, il lui suffit comme à Béséléel de les assortir, et de leur donner ce bel ordre, qui dans tous les siècles fera la surprise et les délices des savants : enfin, toujours attentif à ressusciter la grâce de sa vocation, la prière, la retraite, mille macérations font le plus doux assaisonnement de ses études ; et l'onction de votre Esprit, ô mon Dieu ! lui développe plus de difficultés que tous les efforts de l'esprit humain.

Premier écueil à éviter, des vues de fortune et d'intérêt. Né des plus illustres familles de sa province, on confie le soin de l'éducation de notre saint aux moines du célèbre monastère du Mont-Cassin, usage ancien et si chéri surtout de nos pères. Il me semble voir la fille de Pharaon confier à la mère de Moïse cet enfant miraculeux : *Accipe puerum*, lui disait-elle, *et nutri mihi.* (*Exod.*, II, 9.) Elevez-le pour toute la grandeur où je le destine, pour la pompe et l'éclat de l'Egypte. Telles étaient les vues de la mère de notre saint : car, hélas ! on ne peut trop le dire, on décide presque toujours de la destinée des enfants ; et on les a déjà donnés au monde ou à Jésus-Christ, avant qu'ils soient en état de connaître ni l'un ni l'autre. Mais que vos vues, Seigneur, étaient bien différentes ! vous ne l'aviez sauvé des eaux, comme Moïse, que pour le conduire au désert, lui confier les intérêts de votre loi, et en faire le docteur de votre peuple.

L'ordre de Saint-Dominique avait commencé depuis peu à grossir le camp du Dieu d'Israël d'une nouvelle tribu. Les ordres qui l'avaient devancé n'étaient, si je l'ose dire, que comme des essais de la grâce : *Initium aliquod creaturæ ejus :* la retraite, la prière, des austérités édifiantes, c'était là le plan de ces anciens fondateurs qui avaient fait fleurir en Occident la discipline monastique; ici on joignait la science à la prière, les fonctions apostoliques à la retraite, le travail de l'esprit aux macérations du corps. Thomas sorti du Mont-Cassin où les instructions et les exemples des pieux solitaires qui habitaient cette sainte montagne, avaient nourri et fait croître ces semences de vertu que la grâce avait mises de bonne heure dans son âme. Arrivé à Naples où il entend parler des enfants de Dominique, les merveilles qu'on lui en raconte excitent sa curiosité ; il les voit, et aussitôt il sent un attrait secret pour ce nouvel établissement, et se propose de

l'embrasser ; il consulte, il examine, il s'adresse au Père des lumières ; et convaincu que c'est là que Dieu l'appelle, fermant les yeux à tout ce qui pourrait l'arrêter, il exécute son dessein. En vain le dieu de ce monde lui fait voir au loin ses royaumes, et toute leur gloire; en vain l'enfer invente tous les jours de nouveaux artifices pour recouvrer une proie sur qui les engagements d'une naissance distinguée semblaient lui donner tant de droit. Vous le savez, Seigneur ! les larmes, les menaces, les intrigues d'une mère toujours ingénieuse dans sa douleur, la puissance d'un empereur, mille assauts qu'on livre à son innocence, une triste et longue prison; rien n'est oublié, afin que rien ne manquât au mérite de sa foi : mais tous ces efforts sont vains et inutiles ; les obstacles qu'on lui suscite ne font qu'enflammer son désir, et sa persévérance est enfin couronnée par le succès. Voilà le premier pas que fait Thomas avant de s'engager dans la carrière pénible et laborieuse des sciences : non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune et de grandeur sur les progrès qu'il y fera, il renonce d'abord à une fortune et à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité.

Oserait-on, ô mon Dieu ! proposer ici cet exemple au siècle ? Est-ce une chose ordinaire qu'on aille ensevelir au fond d'un cloître l'espérance flatteuse de parvenir ? eh ! dans le monde on attache de la gloire à savoir, par des routes d'iniquité, se ménager des occasions de fortune; et la plus haute vertu s'y borne à les attendre. Nous-mêmes, ministres du Seigneur, dont les lèvres sont les dépositaires de la doctrine, nous frayons-nous une entrée dans les sciences sur les débris de toutes les prétentions du siècle ? Hélas ! qui nous soutient dans nos pénibles veilles ? un rang qui nous donne de la distinction dans un corps, une réputation qui nous produit agréablement dans le siècle, un établissement, où parvenus, l'on sent expirer chaque jour l'amour du travail et de l'étude, ou enfin une vaine curiosité qui ranime nos fatigues, mais qui ralentit notre foi.

Le second écueil que les savants ont à craindre, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la foi ; et c'est ici où se présente à moi un des plus beaux endroits de la vie de notre saint. La foi est une vertu commode pour les esprits médiocres ; comme ils ne voient pas de loin, il leur en coûte peu de croire ; leur mérite, en ce point, est un mérite tout du cœur ; ils n'ont pas besoin d'immoler ces lumières favorites dont leur âme n'est jamais frappée; et si la foi est pour eux un sacrifice, c'est un sacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois et du feu, de l'amour et de la simplicité, mais il n'y a point de victime : *Ecce ignis et ligna; ubi est victima holocausti* (*Gen.*, XXII, 7.)

Il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux. Accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment la sainte obscurité de celles qu'il doit adorer ; introduits depuis longtemps par un privilége délicat, dans le sanctuaire de la vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie sacrée, qui sert comme de barrière à celui de la foi. On se ferait une religion de toucher à certains articles ; mais pour les autres, on les tâte, on les sonde, on veut que l'ignorance seule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables; un air de nouveauté vient là-dessus, flatte, attire, emporte ; on s'égare malheureusement, et notre erreur, comme dit saint Augustin, devient notre Dieu; on oublie que donner atteinte à un point de la loi, c'est faire écrouler tout l'édifice ; en un mot, on veut bien subir le joug de la foi, mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir et y faire des retranchements à son gré. Tel a été souvent l'écueil des plus grands génies ; les annales de la religion nous ont conservé le souvenir de leur chute, et chaque siècle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages.

De là, mes frères, quelle source de gloire pour saint Thomas ! Avec tous ces grands talents qui font les hommes extraordinaires, un esprit vaste, élevé, profond, universel; un jugement droit, net, assuré ; une imagination belle, heureuse, exacte ; une mémoire immense; quels hommages n'a-t-il pas faits de toutes ces précieuses richesses aux pieds des maîtres de l'Eglise qui l'avaient précédé ? Il savait, ô mon Dieu, que vous avez marqué des bornes à l'orgueil de l'esprit humain, aussi bien qu'à l'impétuosité des flots de la mer, et que, comme cet élément furieux ne saurait rompre sa digue invisible sans causer des désordres dans l'univers, l'esprit de l'homme ne s'emporte jamais au delà du terme que vous lui avez prescrit, sans tomber dans des égarements aussi funestes que déplorables.

Sorti de l'école d'Albert le Grand, il paraît dans la capitale de la France, et dans la première Université du monde ; mais avec quelle distinction ? Son mérite perce d'abord cette foule de savants qui, attirés par les libéralités de nos rois, y venaient de tous les endroits de l'Europe porter le tribut de leur érudition. Mais s'il se distingua parmi tant de savants, par la sagacité de son esprit et par l'abondance de ses lumières, combien leur est-il supérieur par la manière sage et respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte religion, sans jamais donner l'essor à son esprit dans des matières où il est question de croire et non pas de raisonner ? Aussi, mes frères, il est peu de docteurs de son siècle auxquels on ne reproche des opinions singulières, hardies, et qu'on aurait peine à garantir de la censure ; mais la doctrine de Thomas a toujours été hors d'atteinte, et n'a jamais mérité que des éloges.

Cependant, mes frères, il ne s'était pas renfermé uniquement dans l'étude de la

religion, quoique la religion fût la fin à laquelle il rapportait toutes ses autres connaissances; et le commerce des sciences profanes auxquelles il s'appliqua, inspire souvent par une suite de notre faiblesse, je ne sais quel libertinage d'esprit, hélas ! trop commun dans ce malheureux siècle. Comme la raison s'accoutume à examiner, elle se désaccoutume de croire; il faut revenir de trop loin; c'est descendre du trône pour recevoir des fers; c'est dépouiller, comme David, les marques de la royauté, et venir devant l'Arche passer pour insensés à cause de Jésus-Christ. De là ces noms odieux que donnent à la philosophie des anciens les premiers apologistes de la religion; Tertullien, toujours extrême, veut qu'elle soit irréconciliable avec l'Evangile, et que, comme un autre Samson, à craindre, même depuis qu'elle a été enchaînée par les apôtres, elle ébranle encore et fasse presque écrouler tout l'édifice de la foi : *Concussio veritatis philosophia*. De là cette sainte horreur qu'en avaient les premiers disciples. Conservant précieusement là-dessus le souvenir des avis de saint Paul, ils prenaient les sages précautions de cet apôtre pour des défenses précises et irrévocables. Qu'il y ait dans ce zèle quelque chose, si l'on veut, qui ne soit pas tout à fait selon la science, hélas ! que ces excès édifient ! Ils sont fondés sur la faiblesse de l'esprit humain; eh ! qu'il serait à souhaiter que cette pieuse délicatesse reprît le dessus dans notre siècle ! la foi regagnerait d'une part ce que les sciences profanes perdraient peut-être de l'autre; la France aurait peut-être moins de savants, mais l'Eglise en échange aurait plus de fidèles.

Loin d'être infecté dans l'étude des profanes par cet air malin qu'on y respire, notre saint purifie ces sources suspectes; mêle leurs eaux croupissantes avec les eaux vives de la doctrine évangélique; en grossit ce fleuve sacré qui, coulant de siècle en siècle depuis la naissance de l'Eglise, va se perdre dans le sein de Dieu même d'où il est sorti; et par un art tout nouveau, il fait servir le mensonge à la vérité, la philosophie à la foi, la superstition au vrai culte, les dépouilles de l'Egypte à la construction du tabernacle; en un mot, il consacre les armes des géants au temple du Seigneur, après s'en être servi contre les Philistins mêmes.

Combien d'esprits gâtés qui vont puiser jusque dans les livres saints la matière de leurs doutes et de quoi nourrir leur incrédulité? La foi de Thomas trouve au milieu même des profanes de nouvelles forces; Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la religion.

Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec les profanes ? C'est que la foi de ce grand homme n'était point établie sur la légèreté d'un sable mouvant, mais fondée sur la solidité de la pierre; c'est que toujours en garde contre les sentiments des auteurs profanes, les vérités de la foi étaient la règle par laquelle il en jugeait, toujours prêt à rejeter tout ce qui ne s'ajustait pas à cette règle infaillible ; c'est qu'il a soin de fortifier continuellement sa foi par l'étude des livres saints et des docteurs de l'Eglise. Il fait, comme David, ses plus chères délices de la loi du Seigneur; il dévore ce volume sacré; il le change en sa propre substance, ne cherchant pas moins à s'édifier qu'à s'instruire. Au lieu qu'il ne lit les auteurs profanes qu'avec précaution et avec défiance, sachant que ce sont des hommes, et des hommes sujets à l'erreur; il lit les divines Ecritures avec une soumission entière, pour y former son langage et ses sentiments, sachant que c'est la parole de Dieu même, du Dieu de vérité, également incapable de tromper et d'être trompé. Entreprend-il d'en développer les mystères et d'en expliquer les difficultés? ne craignez pas qu'il s'avise de débiter ses propres idées; non, mes frères, le plus bel esprit de son siècle, le plus autorisé à hasarder ses conjectures, ne marche jamais que sur les traces d'autrui dans l'explication des livres saints. Il va recueillir religieusement dans les ouvrages des anciens docteurs, dans ces sources sacrées de la véritable doctrine, les précieux restes de leur esprit. Peu jaloux de la gloire de l'invention, gloire si délicate pour ceux qui se piquent de science, il use les plus beaux talents qui furent jamais, à ramasser, à ranger, à éclaircir et fortifier par de nouvelles raisons ce que les autres avaient dit avant lui. Aussi qui pourrait louer assez dignement ses savants et pieux commentaires, monuments éternels de son amour pour les Ecritures ? Malgré les progrès que l'on a faits depuis son siècle dans les langues et dans la critique, les plus habiles y trouvent encore de quoi admirer et de quoi s'instruire.

Mais ce n'est pas seulement lorsqu'il est question d'éclaircir les saintes obscurités de l'Ecriture, qu'il a ce respect religieux pour les anciens Pères; c'est dans tous ses autres ouvrages, que leurs sentiments sont la règle des siens. Attaché surtout aux écrits du grand saint Augustin, il en exprima, pour ainsi dire, le suc : il mit dans un ordre naturel cet amas prodigieux de richesses éparses çà et là dans les ouvrages de ce grand homme; il dépouilla sa doctrine de tout cet appareil d'éloquence qui l'enveloppe et nous la dérobe quelquefois; et un peu différent d'Elisée, sans hériter du manteau de son maître, il ne laissa pas d'hériter de tout son esprit. Grand Dieu, inspirez ces sentiments à tous ceux qui traitent les vérités de la religion ! Puisse notre saint docteur leur servir à tous de modèle, et leur apprendre à se précautionner contre le venin dangereux de tant de livres dont la lecture les dégoûte de la simplicité de la parole de Dieu, et à ne chercher la vérité que dans les sources où Dieu nous a promis que nous la trouverions infailliblement !

Mais ce qui mérite le plus notre attention

dans la vie de notre saint docteur, c'est le soin extrême avec lequel il évita le dernier écueil de l'étude; j'entends la dissipation de l'esprit qui dessèche le cœur et ôte à la piété cette ferveur, sans laquelle il est si difficile qu'elle se puisse soutenir longtemps.

Oui, mes frères, c'est là le grand écueil des savants; l'étude devient souvent en eux une passion violente qui fait tout négliger, à laquelle ils sacrifient jusqu'aux devoirs même les plus essentiels de la piété. Surtout lorsque le succès vient encore animer leur ardeur, ils se laissent bientôt emporter à la curiosité si naturelle à l'homme, au désir de se distinguer par de nouvelles découvertes, à la crainte que la réputation ne vienne à baisser, si de nouvelles productions ne la soutiennent; que sais-je, à l'utilité qu'ils se persuadent facilement que le public retirera de leurs veilles et de leurs travaux. Mais ne croyez pas qu'on en vienne du premier coup à un retranchement universel de tout exercice de dévotion; la conscience en serait trop alarmée. On commence par y apporter plus de précipitation, pour pouvoir retourner plus promptement à ses chères études; on se permet ensuite quelques retranchements légers; enfin, on en vient insensiblement au point de passer la vie dans la recherche de la vérité et dans l'oubli de Dieu. Que la conduite de notre saint docteur fut bien différente! le soin de son âme fut toujours la première et la plus importante de toutes ses occupations. Trouve-t-il dans la carrière des sciences des nuages épais, que toute la vivacité et l'application de l'esprit ne saurait dissiper? ce n'est point pour lui une raison de négliger ses exercices de piété sous le prétexte spécieux de donner plus de temps à l'étude; au contraire, alors il va à la source des lumières, il a recours à l'oraison. Lui arrive-t-il de n'y être point éclairé? il ranime sa ferveur et supporte ses ténèbres avec patience, sacrifiant au Dieu qui se cache avec autant de zèle qu'au Dieu qui se manifeste. C'était dans ces moments que, s'estimant indigne des faveurs du ciel, il s'adressait à saint Bonaventure. La piété et le mérite de ce grand homme avaient fait naître dans le cœur de notre saint ces sentiments de tendresse, qui ne sont sincères, dit saint Augustin, que parmi les saints; et qui eût vu ces deux anges s'entre-regarder et se consulter l'un l'autre pour développer les secrets de la Divinité, eût pensé voir les deux chérubins du tabernacle qui se regardaient, et au milieu desquels Dieu se plaisait à prononcer ses lois et à rendre ses oracles.

Non, mes frères, l'ambition d'acquérir de nouvelles connaissances ne prit jamais rien dans notre saint docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son état : chez lui l'étude a ses heures réglées; mais tous les autres devoirs ont aussi chacun leur temps marqué. A quoi me servira, disait-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie? Le nombre prodigieux de ses écrits eût suffi tout seul pour rendre sa vie non-seulement laborieuse, mais très-pénitente; cependant que de jeûnes, que de macérations n'y ajoutait-il pas, plutôt pour se rendre conforme à Jésus crucifié, que pour réduire son corps en servitude! Car, mes frères, la grâce avait fait cesser en lui de bonne heure ces combats fâcheux d'une chair qui se révolte contre l'esprit, afin, ce semble, que son âme dégagée de ces noirs brouillards qui s'élèvent du fond de notre boue, pût s'appliquer plus librement sans être distraite, à la recherche de la vérité, et la pureté de son cœur lui eût fait donner le nom de Docteur Angélique quand il ne l'eût pas mérité par la sublimité de ses lumières.

Mais pour vous bien représenter cette piété solide, et en même temps si tendre et si affectueuse qui était dans notre saint, et avec quel soin il travaillait à l'y entretenir et à l'y faire croître, je n'ai qu'à vous renvoyer à cet office admirable qu'il a composé pour l'adorable sacrement de nos autels : c'est là que le fond de son cœur se manifeste. Oui, mes frères, le cœur seul peut parler ce langage de piété et de religion, et tant qu'on n'a point ces sentiments gravés au dedans de soi, c'est en vain qu'on entreprendrait de les exprimer par des paroles. Quelle onction, quelle lumière dans les expressions! quelle vivacité dans les sentiments! ah! encore une fois, ce n'est point ici une production de l'esprit, c'est l'ouvrage du cœur seul et d'un cœur embrasé d'amour. Ne craignons donc point de dire que si le ciel avait orné son esprit d'un trésor de science et de sagesse, il avait rempli son cœur d'un trésor de grâces et de vertus, et que s'il fut le plus grand docteur de son siècle, il fut aussi le plus saint religieux de son ordre, le plus exact, le plus fervent.

Quel exemple, mes frères! et qu'il est peu imité! Est-ce là en effet la manière dont nous nous conduisons? Sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis et même de louable en soi, nous nous y livrons tout entiers, et la piété est absolument négligée. Je ne parle point ici de ces personnes qui n'ont dans l'esprit que des projets de fortune et des vues d'ambition, et qui, renfermant toute leur félicité dans les bornes étroites de cette vie, emploient sans scrupule les voies les plus iniques pour réussir et ne se ménagent sur rien. Des hommes qui, comme dit l'Apôtre, n'ont de pensées et d'affections que pour les biens de la terre, est-il surprenant qu'ils ne s'occupent pas des biens à venir dont la foi est peut-être éteinte dans leur cœur? Mais vous, mes frères, vous qui ne renoncez pas à l'espérance des biens futurs; vous qui vous interdisez le dol, la fraude, la rapine; qui faites une haute profession d'honneur et de probité; vous dont les mœurs sont réglées et fort éloignées de tout excès; vous qui ne refusez point votre secours à l'orphelin, et au pauvre la portion de vos biens que la

Providence lui a destinée ; d'où vient que votre temps est tellement rempli par vos occupations, que les exercices de religion ne sauraient y trouver leur place? Vous dites que la vraie piété consiste à remplir les devoirs de son état ; j'en conviens : mais prenez garde ; l'illusion est ici à craindre : ce ne sont pas tant nos actions que la manière de les faire qui les rend agréables à Dieu ; il ne prend pas sur son compte toutes nos œuvres, dès qu'elles n'ont rien de contraire à sa loi : pour qu'il les agrée, il faut les lui offrir, il faut l'avoir en vue dans tout ce que nous faisons et désirer de lui plaire ; or, ce devoir si essentiel s'accomplit-il lorsque la prière est si rare dans tout le cours de notre vie, lorsque nous vivons dans un entier oubli de Dieu ? Mais d'ailleurs, si la piété ne se trouve que dans l'exactitude aux devoirs de notre état, je vous demande, votre état principal n'est-il pas d'être chrétien et membre de l'Eglise ? donc votre premier devoir doit être de rendre à Dieu et à la religion ce que vous leur devez. Il est étonnant à quel point l'on se fait illusion là-dessus, et combien de personnes, croyant porter au tribunal de Jésus-Christ un trésor immense de bonnes œuvres, n'y trouveront qu'un vide affreux et un trésor effroyable de colère qui les accablera éternellement. Mais revenons à notre sujet : vous venez de voir comme la piété guida notre saint docteur dans la recherche des sciences; je vais vous montrer comme l'usage de ces mêmes sciences l'affermit dans la piété.

SECONDE PARTIE.

Le jour, dit le Prophète, instruit le jour, et la nuit donne de tristes leçons à la nuit. La cupidité vous a-t-elle servi de motif dans la recherche des sciences ? elle sera votre but dans leur usage. Car, premièrement, y êtes-vous entré par ces routes secrètes qu'un vil intérêt a frayées ? vous serez un docteur flottant ; votre fortune décidera de vos sentiments, et il en sera de vos lumières comme de ces jours empruntés dont on règle l'usage sur le besoin : premier écueil dans l'usage des sciences, et qui naît de ce premier écueil dont nous avons parlé dans leur recherche. En second lieu, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité ? vos lumières vous seront chères ; vous vous applaudirez de vos découvertes ; vous adorerez cet ouvrage de vos mains ; vous serez un docteur singulier, et les opinions vous paraîtront douteuses du moment qu'elles seront communes : second écueil dans l'usage des sciences, suite du second écueil qu'on a marqué dans leur recherche. Enfin, votre ferveur a-t-elle souffert de votre application aux sciences? avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde et soutenue ? plein de vous-même, et vide de Dieu, vous serez un docteur vain; vous ne rendrez pas au Seigneur la gloire qui lui est due, et semblable à ces impies dont parle le Prophète, vous direz que votre langue s'est signalée elle-même, et que vos lèvres vous appartiennent : *Dixerunt : Linguam nostram magnificabimus ; labia nostra a nobis sunt* (*Psal.* XI, 5) ; troisième écueil dans l'usage de la science toujours inséparable du troisième écueil qui se trouve dans leur recherche.

Saint Thomas, qui, dans la recherche des sciences, s'était frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les temps, ne se dément pas dans leur usage. Il y était entré par un mépris généreux de toutes les prétentions du siècle; aussi, loin d'être un docteur flottant, devient-il un docteur exact, uniforme, désintéressé : jamais il n'y avait marché qu'à la lueur des astres de l'Eglise qui l'avaient précédé ; aussi, loin d'être un docteur singulier, devient-il, je puis le dire ici, un docteur œcuménique et universel : enfin, il avait toujours mêlé la prière à l'étude ; ah ! aussi avec la réputation la plus extraordinaire qu'aucun autre avant lui ait jamais eue en ce genre, il fut le docteur le plus humble de son temps, et semblable à Moïse seul il ne s'aperçut pas de la gloire dont il brillait : *Ignorabat quod cornuta esset facies sua ex consortio sermonis Domini.* (*Exod.*, XXXIV, 29.)

Il fut un docteur exact et désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connaître la vérité ; cette louange que je donne à notre saint paraîtra peut-être peu de chose à bien des gens ; mais souffrez que je la mette dans le point de vue d'où elle m'a frappé.

Représentez-vous l'homme de son siècle le plus consulté; le nouvel Esdras à qui on a recours pour l'interprétation de la loi; l'arbitre et l'oracle des grands de la terre dans leurs difficultés et dans leurs doutes. Que cette situation est délicate ! Les puissants de la terre veulent être souverains partout: on dirait que la vérité est de leur ressort; il faut qu'elle se trouve quelque part qu'ils veuillent la placer : ils ne savent pas avoir tort, et leur opposer la raison c'est presque se rendre coupable du crime de félonie : l'air même qu'on respire auprès d'eux a je ne sais quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'esprit. Tel qui, loin de la grandeur et dans l'obscurité de la province, s'applaudit en secret de son désintéressement, retrouve-t-il cette même force et ce même courage lorsqu'il est une fois exposé au grand jour? On plie la loi ; on l'ajuste au temps, à l'humeur, au besoin ; hélas ! on n'a point de sentiments propres, et souvent on n'a que les sentiments de tous ceux auxquels il est avantageux de plaire. Vous le savez, Seigneur, et tous les siècles en ont vu de tristes exemples.

Or, mes frères, quel ordre, quelle exactitude, quel air uniforme et soutenu dans la doctrine de notre saint ! on voit bien qu'il ne cherche que la vérité. Donne-t-il des règles pour les mœurs ? quelle droiture ! il ne penche ni à droite ni à gauche, selon l'expression du Prophète. Eloigné de ce zèle

amer et intraitable qui veut faire descendre le feu du ciel sur les villes pécheresses; qui, sans nul égard, achève de briser un roseau déja cassé et d'éteindre une lampe encore fumante, qui bannit de l'Evangile cette humanité consacrée par mille paraboles qu'on y rencontre; éloigné aussi de cette molle complaisance qui éteint le feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, qui, loin de renouveler un vêtement vieux et pourri, se contente d'y appliquer un peu d'étoffe neuve, qui bannit de la morale de Jésus-Christ cette sainte austérité qui en est l'esprit dominant; il tint toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir, et l'on trouve encore aujourd'hui dans les belles décisions qu'il nous a laissées sur les mœurs, comme dans l'arche d'Israël, et la douceur de la manne et la rigueur salutaire de la verge.

Ministres de la nouvelle alliance, vous, qui tous les jours travaillez à construire au Seigneur des tabernacles vivants, regardez et faites selon ce modèle. Malheur, dit l'Esprit-Saint, malheur aux pasteurs qui traitent leurs brebis avec une rigueur sévère et pleine d'empire; mais malheur aussi à ceux qui préparent des coussinets pour les mettre sous les coudes. Il ne faut pas cacher aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur; mais il ne faut pas non plus leur laisser ignorer la sainte rigueur de sa justice et combien c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant avant que de l'avoir apaisé par de dignes fruits de pénitence; en un mot, il faut instruire les hommes de la vérité sans y ajouter, sans en diminuer, sans la déguiser. Or, que ce talent est rare! et qu'il est dangereux de se mêler d'instruire lorsqu'on manque de ce talent!

Thomas le possédait ce talent si rare, et il sut le conserver au milieu de la faveur des grands. Urbain IV veut l'élever aux premières dignités de l'Eglise; l'archevêché de Naples lui est offert: semblable à Moïse, il lui suffit d'être législateur du peuple de Dieu; il laisse à d'autres l'honneur du sacerdoce; mais, non content d'avoir refusé cette dignité, se défiant de lui-même en quelque sorte, il conjure le pontife de ne lui en plus donner d'autres et de le laisser finir sa course dans la pauvreté et l'humilité de sa profession; exemple rare, ô mon Dieu, et qui semble n'être plus à la portée du siècle. Ah! on ne demande plus que vous osiez refuser la dignité de l'Eglise qu'on vous offre; c'est une vertu des premiers âges; c'est un héroïsme qu'on renvoie, si je l'ose dire, aux temps fabuleux; mais osez ne pas y parvenir par des sentiers d'injustice et d'iniquité; osez ne pas acheter le don de Dieu; osez résister à la tentation d'un bénéfice pour lequel il faut traiter et dresser des articles comme pour un bien profane.

Les princes de la terre, non contents de respecter la vertu de notre saint et de lui accorder leur estime, l'honorèrent même de leur familiarité. Saint Louis appelle souvent saint Thomas à sa table; mais de qu'elles pensées croyez-vous donc qu'est alors occupé ce saint docteur? Ecoutez, hommes enivrés de la grandeur, et apprenez de l'insensibilité des saints, de quel prix est à leurs yeux cette faveur des grands dont vous faites votre idole: il est devant un roi de la terre comme vous êtes si souvent à la présence du Roi des rois; à peine se souvient-il que le prince est là présent; il retrouve jusqu'au milieu de la cour le calme de sa retraite et le souvenir de ses chères études; il y est profondément enseveli; et par une sainte méprise qu'on peut regarder comme une des plus grandes preuves de sa piété et du peu d'attache et de goût qu'il avait pour les choses de la terre, il prononce tout haut, comme il eût fait dans sa cellule, un nouvel arrêt qu'il vient de dresser contre les hérétiques: *Conclusum est contra manichæos.* Jugez par ce trait si la faveur du prince faisait une forte impression sur son cœur et si l'on peut croire qu'il l'eût recherchée.

Les enfants du siècle, je le sais, entêtés d'une fausse délicatesse, verront sans doute d'un autre œil cet endroit de la vie de notre saint; mais qu'ils apprennent de l'admiration même de Saint Louis, que la folie apparente des saints est plus sage que toute la sagesse du monde.

Mais si le mépris du siècle fit saint Thomas un docteur exact et désintéressé, le mépris de ses lumières en fit un docteur œcuménique et universel; le mépris de lui-même un docteur humble; et c'est ainsi qu'il évita les autres écueils que l'on trouve dans l'usage des sciences.

L'amour de la nouveauté, dangereuse et délicate passion des savants, fut toujours l'objet le plus constant de la haine de notre saint. Vous avez vu, mes frères, avec quel soin il évita toujours toute singularité dans la doctrine, avec quel respect il s'attachait aux sentiments des anciens docteurs de l'Eglise, qui nous ont transmis la foi qu'ils avaient reçue des apôtres; et voilà ce qui l'a rendu en quelque sorte dans l'Eglise, un docteur œcuménique et universel, je veux dire, suivi et approuvé universellement.

Rome, Paris, Naples, Boulogne, ces villes célèbres l'admirèrent tour à tour et entendirent les paroles de vérité qui sortaient de sa bouche, et dans tous ces différents endroits sa doctrine reçoit les mêmes applaudissements et les mêmes éloges. On l'admire, non parce qu'il dit des choses nouvelles, mais parce que chacun reconnaît dans ses discours la foi de ses pères et s'en convainc de plus en plus par les preuves solides et lumineuses qu'en donne notre saint docteur.

Mais c'est surtout depuis sa mort que Dieu a glorifié notre saint et qu'il l'a rendu un docteur universel. Ici, mes frères, vous me prévenez: d'abord s'offrent à vos esprits toutes les universités du monde, fidèles dépositaires de sa doctrine; et sur toutes les

autres, celle qui le forma dans son sein, l'illustre Faculté de Paris, plus glorieuse par cet endroit que par mille autres qui, depuis tant de siècles, la mettent si fort au-dessus de toutes les sociétés de savants répandues dans le monde chrétien. Parmi tant de pieuses et de savantes communautés régulières, boucliers sacrés dont l'Eglise, cette tour de David, est environnée, en est-il une où les décisions du fondateur tiennent plus lieu de règle dans la discipline et dans les mœurs, que celle de notre saint dans la foi et dans la doctrine? Mais sur toutes les autres communautés, celle qui avec lui a donné tous les jours à l'Eglise tant de grands hommes, tant de saints pontifes, tant de docteurs distingués; l'ordre de Saint-Dominique, qui toujours a occupé le rang d'honneur dans le camp du Seigneur; d'où cet ordre célèbre tire-t-il aujourd'hui son principal éclat, sinon de l'attachement inviolable qu'il conserve pour la doctrine de notre saint docteur? Vous dirai-je que l'oracle du monde chrétien, Rome même, ce centre de la foi et de l'unité, a vu souvent ses pontifes descendre du tribunal sacré et y faire monter les écrits de notre saint pour prononcer sur les différents qui troublaient l'Eglise; que les conciles eux-mêmes, ces juges vénérables et infaillibles de la doctrine, ont formé leurs décrets sur ses décisions; que les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi, et que comme les Philistins, ils ont désespéré de pouvoir exterminer l'armée du Dieu vivant, tandis que cette arche résiderait au milieu d'elle : *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam Dei.* Aussi de quels éloges les pontifes romains n'ont-ils pas honoré sa doctrine? Eh! je ne finirais pas si je voulais recueillir ici et vous mettre sous les yeux tous ceux qu'il a reçus dans tout le monde chrétien.

Mais que ne puis-je du moins vous le représenter dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre : connu, admiré, consulté de tout l'univers, regardé comme une lampe éclatante placée sur le chandelier pour éclairer toute l'Eglise, et en même temps plus ingénieux à se cacher à soi-même son mérite que nous ne le sommes nous à donner du relief et à grossir le nôtre à nos propres yeux! Je passe ici mille traits dont l'histoire de sa vie est toute semée. Combien peu était-il empressé d'étaler les trésors de science et de sagesse dont il était rempli? jusque-là que son silence donna lieu quelquefois à des méprises et le fit prendre pour un esprit commun et vulgaire; combien était-il éloigné d'affecter la moindre supériorité au-dessus de ses frères? ou plutôt avec quelle attention il les prévenait tous par des témoignages d'honneur et de déférence, quoique tout le monde reconnût et rendît hommage à la supériorité de grâce et de lumière qui était en lui? Avec quelle attention rapportait-il tous ses talents à celui de qui descend tout don parfait, et toutes ses connaissances au Père des lumières, ne cessant de dire qu'il était plus redevable à la prière qu'à l'étude, du peu qu'il savait. Mais ce qui manifeste surtout le fonds admirable d'humilité qui était dans notre saint et qui montre qu'en cultivant son esprit il avait eu encore plus de soin de régler son cœur, c'est cet air de réserve et de modération qui règne dans sa manière d'écrire. L'entend-on jamais parler sur le ton décisif et important qui veut tout ramener à soi, et qui, pour garant de ses raisons, ne donne que sa propre autorité? Les altercations de l'école, la chaleur des disputes, la variété des opinions et des doctrines l'ont-elles jamais fait sortir de ce caractère modeste et uni? Il propose simplement, décide modestement, condamne peu, ne blesse jamais; oui, dans des ouvrages immenses et sur des matières presque toutes disputées, il ne lui est pas échappé un seul mot qui se sente de l'aigreur et de la dispute; et s'il a bâti un temple à la vérité, ç'a été, si je l'ose dire, comme Salomon, sans employer le fer ni sans donner un seul coup de marteau. Hélas! pourquoi ne s'en est-on pas tenu là dans les siècles suivants? pourquoi, loin de défendre Jérusalem investie d'ennemis de toutes parts, a-t-on tourné les armes les uns contre les autres? pourquoi, appelle-t-on si souvent la passion au secours de la vérité? Quelle folie, s'écriait autrefois saint Augustin, gémissant sur ce désordre, de donner de mortelles atteintes à la charité pour défendre une loi dont la charité seule est la fin et l'accomplissement! *Vide quam stultum sit perniciosis contentionibus ipsam offendere charitatem, propter quam dicta sunt omnia cujus dicta conamur exponere.* Ce serait ici un nouveau sujet d'éloge pour notre saint; mais je ne finirais pas si je voulais mettre dans leur jour tous les traits que fournit sa vie; en voilà plus qu'il n'en faut pour notre édification. Admirons surtout, mes frères, l'humilité profonde de ce grand docteur. Hélas! nous nous élevons souvent au-dessus des autres sans aucun fondement, aveuglés par notre amour-propre qui nous cache des défauts grossiers et nous fait voir en nous des vertus que nous n'avons point. Le ciel nous a-t-il départi quelques-uns de ces talents rares parmi le commun des hommes, dès lors il faut que tout ce qui nous approche nous rende des respects et des hommages, et la délicatesse de notre orgueil se blesse contre quiconque oserait les lui refuser; et voilà un saint qui réunit en sa personne tout ce qui excite l'estime et l'admiration, les dons de la nature, ceux de la grâce, les talents acquis; cependant loin d'exiger des égards et des attentions, s'il pouvait se blesser de quelque chose, ce serait de ce qu'il ne peut vivre oublié et confondu dans la foule de ses frères. Voilà, chrétiens, voilà le vrai caractère des saints, l'humilité, cette vertu que Jésus-Christ nous a tant recommandée, parce que ce n'est que par elle que nous pouvons lui être rendus conformes; l'humilité, parce que cette vertu toute seule suffit, et que

sans celle-là toutes les autres ne sont rien ; mais hélas! c'est de toutes les vertus la plus rare, quoiqu'il semble qu'elle dût nous être si naturelle. Car enfin, mes frères, si nous nous connaissions tels que nous sommes; si nous ne nous attribuions que ce qui est véritablement à nous; en un mot, si nous nous rendions la justice que nous méritons, quel fondement trouverions-nous à notre orgueil?

Grand Dieu! je ne vois rien en moi qui ne me rende abject et méprisable à vos yeux et aux yeux des hommes; et si j'étais connu tel que je suis, je ne pourrais me plaindre d'être bafoué et traité avec le dernier mépris; cependant vous me promettez un poids immense de gloire, pourvu que je préserve mon cœur de la vanité. Ah! je m'humilierai de plus en plus, je serai petit à mes yeux, afin de mériter par là cette gloire immortelle que vous destinez aux humbles de cœur; je vous la souhaite, etc. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE X.

POUR LA FÊTE D'UN SAINT MARTYR, PATRON D'UNE ÉGLISE.

Vos eritis mihi testes. *Act.*, I, 8.)

Vous me rendrez témoignage.

Rendre témoignage à Jésus-Christ est pour tout fidèle un devoir indispensable, et le martyre est sans doute le plus grand témoignage que Dieu puisse exiger de l'homme, puisque rien n'est si grand que l'amour, et que le martyre en est la consommation et la plénitude. Je sais que ce témoignage n'est pas de tous les temps, et qu'il a fallu que l'Eglise ait eu ses tyrans et ses persécuteurs pour avoir ses martyrs et ses apôtres; mais il est un martyre de foi comme un martyre de sang. Quoique les persécutions aient fini, et que les césars soient devenus les protecteurs de la religion qu'ils avaient voulu d'abord détruire, tout fidèle n'en est pas moins obligé d'être un témoin de Jésus-Christ, comme le saint martyr dont nous honorons ici la mémoire : la paix de l'Eglise, qui n'ôte rien au mérite de la foi, n'ôte rien non plus à ses obligations; la vie chrétienne est toujours une vie de combat, de tentation et de souffrance : le chrétien est toujours un martyr qui doit en un sens mourir chaque jour pour Jésus-Christ; il faut dans tous les temps qu'il perde son âme pour la regagner, et si sa vie n'est pas un témoignage continuel et pénible de sa foi, elle en est une désertion et une indigne apostasie. Mais pour développer une vérité si capitale et d'un si grand usage pour les fidèles, je la partage en trois réflexions, qui vous apprendront ce que c'est que ce témoignage que nul fidèle ne peut se dispenser de rendre à Jésus-Christ. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit-Saint; invoquons-le par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quand je parle du témoignage que tout chrétien est obligé de rendre à Jésus Christ, je n'entends pas seulement la profession extérieure que nous faisons tous de sa doctrine : tous ceux qui lui diront : Seigneur! Seigneur! c'est-à-dire qui l'invoqueront avec l'Eglise, ne seront pas pour cela un jour au nombre de ses disciples : je parle d'un témoignage qui coûte, qui ne démente pas par la conduite la foi qu'il professe au dehors, qui ne désavoue pas Jésus-Christ par ses œuvres, tandis qu'il le confesse de bouche; d'un témoignage qui honore la religion, qui glorifie le Seigneur, qui sanctifie le fidèle, et qui, par le sacrifice continuel qu'il fait des choses présentes, le rende un témoin éclatant des futures, c'est-à-dire que le témoignage que la foi exige de tout fidèle est un témoignage de souffrance, un témoignage de soumission et un témoignage de désir.

Un témoignage de souffrance. Oui, mes frères; ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes chrétiens: les martyrs en donnant leur vie pour Jésus-Christ n'ont fait qu'abréger leur sacrifice et terminer par un seul acte héroïque et douloureux cette longue carrière de souffrances que doit fournir tout fidèle. Il ne s'agit pas seulement ici de ces maux extérieurs dont la Providence souvent nous afflige et que la condition humaine nous rend inévitables; ce sont des épreuves que Dieu n'exige pas également de chacun de nous, et des moyens de sanctification dont sa sagesse se sert pour accomplir ses desseins de miséricorde ou de justice sur certaines âmes fidèles. Il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet esprit de croix et de mortification qui rend témoignage que nous sommes disciples de Jésus-Christ, sectateurs de sa doctrine et associés à ses promesses. Il s'agit de ce renoncement intérieur, de ce martyre invisible et continuel qui fait que nous résistons à nos passions; que nous réprimons nos désirs injustes; que nous combattons nos penchants vicieux; que nous affaiblissons les impressions des sens par les vues de la foi, et que nous élevons dans nous la vie de l'esprit et de la grâce sur les débris de l'amour-propre et de la nature. Il s'agit de cette pénitence du cœur sans laquelle il n'y a point de salut, qui fait que nous pardonnons les injures; que nous aimons ceux qui nous haïssent; que nous disons du bien de ceux qui nous font du mal: que nous étouffons les saillies de la colère, les impétuosités de l'humeur, les mouvements de la vanité; que nous retranchons les excès de l'amour-propre, les complaisances de l'orgueil, les inutilités des plaisirs, les dangers des commerces, les périls des occasions, les charmes de la paresse, les écueils de l'ambition, et que nous prenons sans cesse le parti de la foi et de l'Evangile contre nous-mêmes. Il s'agit de cette violence, si souvent commandée dans l'Evangile, qui fait que presque dans toutes nos actions nous devons être en garde contre notre cœur, craindre que l'amitié ne

le séduise; que la haine ne le flétrisse; que la flatterie ne l'empoisonne; que la complaisance ne l'entraîne; que l'intérêt ne l'aveugle; que l'envie ne le souille; que le plaisir ne l'emporte; que l'indolence ne l'assoupisse; que l'exemple ne le rassure; que nous ne prenions nos penchants pour nos devoirs, et les abus que nous nous justifions pour les règles que nous devons suivre. Il s'agit de cette vie de la foi, qui combat sans cesse au dedans de nous la vie des sens; qui dans toutes les actions et dans tous les événements trouve des sacrifices à faire, parce que partout elle trouve ou des périls à craindre ou ses propres penchants à combattre, et qui, nous trouvant toujours opposés à la loi de Dieu, nous fait toujours trouver en nous-mêmes et la source de toutes nos tentations et l'occasion de tous nos mérites. Il s'agit enfin de cette guerre continuelle qui fait que le chrétien ne peut se sauver sans qu'il lui en coûte, sans se vaincre soi-même, sans rapprocher sans cesse de la loi de Dieu ses penchants qui s'en éloignent sans cesse, sans sacrifier aux impressions de la foi, les impressions des sens qui les contredisent; sans vivre pour Dieu au milieu de tous les objets qui nous portent à nous chercher nous-mêmes; sans être étrangers dans une terre où tout nous retient et nous attache; en un mot, sans faire de tout ce qui fait nos crimes et nos plaisirs la source de nos vertus et l'occasion de nos souffrances.

Voilà le martyre que la foi exige de tout fidèle: c'est à ce prix que le royaume de Dieu nous est promis. Les supplices des martyrs, les austérités des anachorètes sont des grâces; mais ce ne sont pas des devoirs: tous n'ont pas ce don, comme parle l'Apôtre, et tous ne sont pas appelés au même honneur; mais la vie crucifiée, mais la mortification des passions, mais la violence des sens, mais la pénitence du cœur, est la vocation de tout fidèle, le premier devoir de la foi, le fond et comme l'âme de toute la vie chrétienne. Ainsi tout chrétien est un témoin de Jésus-Christ, parce que, par les violences continuelles que l'Evangile l'oblige de faire à son cœur et à ses passions, il rend témoignage que Jésus-Christ est le maître des cœurs, le rémunérateur des fidèles, le Juge éternel de nos œuvres; que sa doctrine est la voie du salut, et la doctrine de la vérité; que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elles exigent le sacrifice. C'est à nous maintenant à nous demander si nous sommes chrétiens, c'est-à-dire, les martyrs de la foi et les témoins de Jésus-Christ; à nous demander ce que la religion nous coûte; quels sacrifices nous faisons à ses promesses; si Jésus-Christ est pour nous un époux de sang, et quelles violences nous pourrons lui offrir un jour comme le témoignage de notre foi et le prix de son royaume. Je vous demande si ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ, et à qui la doctrine de la croix n'a pas été prêchée, mènent une vie différente de la nôtre; si nous sommes plus patients qu'eux, plus chastes, plus charitables, plus austères dans nos mœurs, plus modérés dans nos passions, plus équitables envers nos frères, plus circonspects dans nos discours, plus détachés des choses présentes, et si le seul avantage que nous avons sur eux n'est pas une loi plus sainte et une vie plus criminelle. Premier témoignage, un témoignage de souffrance.

SECONDE RÉFLEXION.

Le second témoignage que nous devons rendre à la foi est un témoignage de soumission. Je dis de soumission, non-seulement à la profondeur de ses mystères et à l'autorité de sa parole, en sacrifiant nos lumières, en captivant notre raison, en adorant ce que nous ne pouvons comprendre, et en ne voulant pas être sages contre Dieu même; de soumission, non-seulement en ne voulant pas approfondir témérairement ce que l'œil n'a jamais vu, et ce que l'oreille n'a jamais entendu; en ne mêlant pas à la simplicité de la foi la vanité de nos raisonnements et la faiblesse de nos conjectures; en ne regardant pas comme un bon air une force d'esprit qui en est toujours l'aveuglement et la folie; en méprisant les hommes audacieux qui croient s'élever au-dessus des autres, en s'élevant au-dessus de la foi; qui s'honorent de l'impiété, comme d'un titre de distinction et de gloire, et en ne trouvant rien de plus noble et de plus grand que la docilité et la soumission du fidèle: de soumission, non-seulement en respectant les pratiques du culte extérieur de la foi, les pieuses traditions de nos pères, les lois de l'Eglise; en rendant hommage à la grandeur de la religion par notre fidélité à remplir ses devoirs les plus simples et les plus vulgaires, et ne croyant indigne de nous que de nous mettre nous-mêmes au-dessus des lois et des règles.

Cette soumission ne regarde proprement que l'esprit, mais la foi exige encore la soumission du cœur; je veux dire, l'acceptation des ordres de Dieu sur nous, la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place; en supportant avec patience les croix que sa bonté nous ménage, les infirmités dont il nous afflige, les injures de nos ennemis, les perfidies de nos amis, la perte de nos proches, les disgrâces de la fortune et tous les événements, ou qui mortifient notre orgueil ou qui trompent notre espérance; en faisant des peines attachées à notre état, des moyens de salut. Vous surtout, mes frères, que la Providence a fait naître dans une condition pauvre et laborieuse: loin d'envier la destinée de ceux qui vivent dans l'abondance; loin de murmurer contre l'ordre de Dieu qui semble vous condamner au travail, à la pauvreté et à la misère; loin de porter impatiemment le poids du jour et de la chaleur que la Providence semble vous avoir imposé à vous seuls; loin de vous regarder comme malheureux, parce que vous êtes pauvres; vous devez au contraire bénir la miséricorde de

Dieu de vous avoir fait naître dans une condition où le salut est plus facile, parce que les dangers y sont moindres ; dans une condition où vous avez moins de tentations à craindre, moins de piéges à éviter, moins d'obstacles à surmonter et où tout vous facilite les voies du salut et de la vie éternelle; dans une condition où Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui sont nés, puisque les riches doivent se priver par un esprit de foi des plaisirs que la naissance vous refuse ; qu'ils doivent porter dans le cœur la pauvreté que vous étalez au dehors; qu'ils doivent remplacer par une pénitence volontaire les travaux que la nature vous impose; et que vous pouvez avoir le mérite de leur état sans en partager les tentations et les vices. Pensez quelquefois, mes frères, que la vie est courte et que le chrétien est condamné à souffrir : qu'ainsi l'état qui nous attache le moins à la vie, qui nous éloigne plus des plaisirs qui corrompent le cœur, qui nous ménage plus d'occasions de privations et de souffrances, qui laisse à nos passions moins de moyens de se satisfaire ; qui met entre les grandes tentations du monde et nous, un intervalle presque infini, est un état heureux pour le salut, puisqu'il nous en fournit tous les moyens et qu'il nous en éloigne tous les obstacles. Souvenez-vous qu'il faut souffrir dans le monde ou dans l'éternité ; qu'il est rare ou même impossible d'être heureux sur la terre et dans le ciel ; que la religion retranche aux riches ce que la nature vous a déjà retranché ; que s'ils ont plus de biens que vous, ils auront aussi un plus grand compte à rendre ; que nous serons tous égaux devant le tribunal de Jésus-Christ, et que ce qui distinguera alors les fidèles, ce ne seront plus les noms et les honneurs, mais les œuvres et les mérites

Ainsi, qui que nous soyons, mes frères, et en quelque état que la Providence nous ait fait naître, il est inévitable que nous ne trouvions des croix et des peines dans notre état. Or, le témoignage que nous devons rendre à la foi, c'est de glorifier Dieu dans nos peines, c'est de nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose, c'est de reconnaître l'ordre du Souverain qui dispense les événements agréables ou fâcheux pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes ; c'est de sentir que les peines de notre état sont les voies de notre sanctification ; que nous sommes perdus si nous en sortons en murmurant contre la main qui nous frappe; que Dieu a ses raisons dans toutes ses démarches à notre égard ; que son unique vue dans ses différentes conduites est de nous conduire plus sûrement au salut ; que rien n'est plus à craindre que de n'avoir rien à souffrir, et que notre état n'est sûr qu'autant que nous y trouvons des difficultés et des peines. Voilà le témoignage glorieux que nous devons rendre à la foi : car rien n'honore plus la religion que la patience et la soumission du fidèle ; rien ne fait mieux comprendre la grandeur et la puissance de la foi, que de trouver, dans l'espérance des promesses futures, une ressource toujours prête contre les peines présentes; et si Dieu est grand dans ses saints, il l'est principalement dans ceux qui savent souffrir et se soumettre.

Et cependant il semble qu'il n'est point pour nous de providence : nous la comptons pour rien dans tous les événements qui composent notre vie; nous n'y voyons que la malice de nos ennemis, les injustices de nos maîtres, la mauvaise foi de nos amis, l'animosité de nos envieux ; il semble que les hommes gouvernent l'univers et dispensent à leur gré les révolutions diverses qui nous intéressent; il semble que leurs passions sont les premiers mobiles des changements et des fortunes : nous ne remontons jamais jusqu'au Souverain qui les met en œuvre et les fait servir à ses desseins éternels sur nos destinées ; nous n'y voyons pas un Dieu et suprême et secret dispensateur de toutes choses, sans l'ordre duquel pas un cheveu même de notre tête ne tombe, qui fait tout, qui conduit tout, qui dispose de tout, qui a préparé de toute éternité les événements les plus soudains et les plus surprenants pour les faire servir à notre sanctification, et qui se joue de la vaine sagesse des hommes, en les conduisant à ses fins par les voies mêmes qu'ils avaient choisies pour les éviter Quelle ressource pour un fidèle que la sublimité de ces vues ! quelle élévation la foi ne donne-t-elle pas à l'homme, puisqu'elle le met au-dessus de tous les événements ! Et quand la religion n'aurait que cet avantage au milieu des traverses et des vicissitudes inévitables dans la vie, le pécheur ne serait-il pas à plaindre de s'en priver ? et y aurait-il rien de plus insensé et de plus malheureux qu'un homme livré à lui-même, et qui vit sans Dieu, sans religion et sans conscience.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Enfin, le dernier témoignage que nous devons rendre à la foi est un témoignage de désir. Comme nous sommes étrangers sur la terre ; que nous n'avons point ici-bas de cité permanente ; que les jours mêmes de notre pèlerinage sont courts et laborieux, et que le ciel est la patrie du fidèle, le premier devoir de la foi est de soupirer après la patrie qui nous est montrée de loin ; c'est de rapporter à cet heureux terme de nos travaux nos soins, nos œuvres, nos désirs et nos pensées ; c'est de ne perdre jamais de vue ce lieu de repos promis au peuple de Dieu, vers lequel nous marchons sans cesse, et où toutes nos démarches et tous nos mouvements doivent nous conduire ; c'est de regarder tout ce qui nous environne comme n'étant point à nous, puisque tout ce que nous ne saurions posséder toujours, nous ne l'avons que par emprunt ; c'est d'user du monde et de toutes les choses du monde comme n'en usant pas, c'est-à-dire, comme d'un dépôt dont nous n'avons que l'usage et qui ne doit que passer par nos mains ; c'est de ne nous attacher qu'à ce qui doit

demeurer toujours; c'est de ne souhaiter que les biens permanents, que personne ne pourra plus nous ravir, et qui rendent heureux ceux qui les possèdent; c'est de sentir que nous ne sommes point faits pour les créatures, puisque toutes ensemble elles ne peuvent assurer à notre cœur le repos que nous cherchons, et que les biens qui nous y attachent sont plutôt la source de nos chagrins que le remède de nos peines. C'est de nous être à charge à nous-mêmes, dans un lieu où tout irrite nos passions et rien ne peut les satisfaire, où tous les pas que nous faisons sont des chutes ou des écueils; où les mêmes objets que nous avons longtemps désirés forment ensuite nos plus vives amertumes; où tout nous éloigne de Dieu et où plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes; dans un lieu que nous aimons sans être heureux, que nous méprisons sans en être détachés, dont nous sentons le vide et le frivole sans en être désabusés; où tout nous déplaît et où cependant tout nous attache; dans un lieu où tout est piége et tentation, où nos bons désirs trouvent tant d'obstacles, notre faiblesse tant d'excuses, notre foi tant d'illusions, notre cœur tant de séductions; où la prospérité nous élève, l'affliction nous abbat, la santé nous fait oublier Dieu, la maladie nous remplit de nous-mêmes, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, les exemples nous entraînent, la singularité nous égare, et où la vertu n'est jamais sûre, parce qu'elle est toujours entre nos mains et que nous portons toujours ce trésor dans un vaisseau de terre. Voilà ce qui a tant fait toujours soupirer les saints après leur délivrance; voilà ce qui doit nous faire désirer cette rédemption parfaite où toutes les larmes seront essuyées, toutes les tentations finies, toutes les passions éteintes, tous les désirs remplis, toutes les vertus assurées, la source de tous les vices à jamais tarie; voilà ce qui doit nous faire supporter notre vie avec une sainte tristesse, porter le poids de notre corps avec frayeur et regarder la terre comme le lieu des combats, des tentations et des naufrages; vivre au milieu des créatures comme au milieu d'ennemis qui ont juré notre perte, et désirer que le règne de Dieu vienne enfin s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ne croyez pas que ce désir soit une simple vertu de perfection; c'est le premier devoir de la foi, c'est la disposition la plus essentielle du fidèle, c'est la piété sincère et véritable, c'est ce qui distingue les enfants du siècle des enfants de Dieu, c'est l'état du chrétien sur la terre. Quiconque ne regarde pas le monde comme un exil n'est pas citoyen du ciel; quiconque met ses affections ici-bas n'a plus le droit à la patrie promise aux fidèles; quiconque ne se compte pas comme étranger dans le monde n'est plus un homme du siècle à venir, renonce à la foi, n'a plus de droit aux promesses futures et est pire qu'un infidèle. Et voilà pourquoi, mes frères, Jésus-Christ nous assure que le royaume du ciel est pour les pauvres et pour les affligés; car il est bien plus aisé de se regarder comme étranger sur la terre, quand on n'y possède rien; de regarder le monde comme un exil, quand il est pour nous un lieu de privation et de peine, et d'attendre sa consolation dans le ciel, quand on ne la trouve pas sur la terre. Mais ce n'est pas l'état, c'est le cœur qui fait les véritables pauvres. Si vous regardez la pauvreté comme un malheur, si vous souhaitez les richesses que la Providence vous refuse, si vous les comptez comme des biens véritables, si vous souhaitez de les acquérir par des voies injustes, votre cœur est riche, tandis que votre condition est pauvre; vous êtes malheureux et vous êtes coupables; vous participez à la malédiction des richesses et vous n'en partagez pas les commodités et les avantages. Au contraire, si les riches vivent détachés de leur opulence, s'ils regardent les biens que la Providence leur a confiés comme des moyens de miséricorde et le prix du royaume du ciel, s'ils sont la consolation des affligés et la ressource des misérables, si, loin de s'élever de leur état, ils préfèrent la crainte de Dieu et le trésor de la justice à toutes les richesses de la terre, ils sont pauvres de cœur aux yeux de Dieu, et ils participent à toutes les bénéditions de la pauvreté sans en partager les incommodités et les peines.

Tels sont les témoignages que la religion exige de nous. C'est ainsi que tout chrétien doit être un martyr de la foi, non pas en répandant son sang, en allant annoncer Jésus-Christ à des nations infidèles, en quittant ses proches et sa patrie, comme le saint martyr dont la solennité nous assemble aujourd'hui, mais en mortifiant ses passions par un principe de foi, et c'est un témoignage de souffrance; mais en acceptant ses peines et ses afflictions pour rendre hommage à la foi, et c'est un témoignage de soumission; mais en méprisant tout ce qui se passe et ne regardant comme des biens solides que les biens éternels et les promesses de la foi, et c'est un témoignage de désir: c'est ainsi que vous pouvez partager avec votre saint patron la gloire et la couronne de son martyre. Vous enviez quelquefois, mes frères, le bonheur de ceux qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ; il vous paraît heureux d'acheter à ce prix, et par un moment de souffrance, un royaume éternel; mais, je vous l'ai déjà dit, il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Dieu ne demande pas le sacrifice de votre corps, mais il demande celui de vos passions; il ne demande pas que vous alliez vous offrir à des peines et à des tourments pour sa gloire, il demande que vous acceptiez avec soumission celles qu'il vous ménage; il ne demande pas que vous renonciez à tout, mais il demande que vous soyez détachés de tout. A quoi tient-il donc, mes frères, que nous ne marchions sur les traces du saint martyr

que nous honorons? Est-ce que ce qu'on demande de nous est trop pénible? mais la grâce l'adoucit. Est-ce qu'il est impossible? mais tant de saints l'ont pratiqué. Est-ce qu'il est inutile? mais c'est le prix de notre salut. Mon Dieu, si nous étions plus heureux sur la terre en nous abandonnant à nos passions, en nous révoltant contre nos peines, en nous attachant aux créatures, notre aveuglement aurait une excuse; mais en favorisant nos passions, nous augmentons nos inquiétudes; en murmurant dans nos malheurs, nous aigrissons nos peines; en nous attachant aux créatures, nous multiplions nos liens et nous aggravons notre servitude. Vous ne nous demandez donc que ce qui nous est utile et expédient; vous nous intéressez à vous servir en promettant que nous ne trouverons de repos véritable que dans votre service, et vous attachez à l'observance de votre loi et les avantages de la vie présente et les promesses de la future. Ainsi soit-il.

ORAISONS FUNÈBRES.

AVERTISSEMENT.

Il est rare qu'un même homme sache aller au cœur, le touche, le remue à son gré par la force de son éloquence, et qu'il réussisse également bien lorsqu'il sera question de faire un éloge. C'est une réflexion que fait Cicéron, en parlant des orateurs. Ces deux talents sont aussi différents dans le but qu'ils se proposent que dans les qualités qu'ils exigent. L'un veut plaire à l'esprit par des traits brillants et ingénieux, l'amuser par des descriptions agréables, flatter l'oreille par l'harmonie et la pureté du style; il est presque plus occupé de la manière d'exprimer les choses et de la tournure qu'il doit leur donner que des choses elles-mêmes. L'autre ne pense qu'à intéresser le cœur et à le faire entrer dans ses sentiments; s'il ne néglige pas les ornements qui naissent du fond du sujet, il écarte avec soin tout ce qui ne serait qu'une vaine parure dans le discours. Chacun de ces talents demande donc un caractère d'esprit qui lui soit assorti. Voilà pourquoi il n'est pas ordinaire de les trouver réunis dans la même personne.

Ce fut cependant par des oraisons funèbres que le P. Massillon, si touchant, si intéressant dans ses sermons, commença à se faire un nom dans le monde parmi les orateurs. Il était extrêmement jeune, lorsqu'il fit celle de Henri de Villars, archevêque de Vienne, et, peu de temps après, celle de Camille de Neuville de Villeroi, archevêque de Lyon; et néanmoins quels applaudissements ces deux pièces ne reçurent-elles pas? Dès lors ses supérieurs le destinèrent à la chaire. Ils avaient été indécis jusqu'à ce moment sur le genre d'étude auquel ils devaient le fixer, parce qu'il avait paru jusqu'alors également propre à tout : belles-lettres, philosophie, théologie, tout paraissait être son talent dès qu'il s'y appliquait Mais le succès étonnant qu'il eut, dès qu'il se montra dans la chaire, fit juger qu'il devait s'y consacrer uniquement. On eut bien de la peine à surmonter sa répugnance; enfin, il se rendit, et ne songea plus qu'à répondre aux vues de ses supérieurs.

La première oraison funèbre qu'il composa, après les deux dont vous venons de parler, fut celle du prince de Conti, fort applaudie lorsqu'elle fut prononcée, fort critiquée ensuite lorsque l'impression l'eût rendue publique. Il en a depuis composé trois autres qui n'avaient point encore vu le jour : celle du grand Dauphin, celle du feu roi et celle de Madame. Il y a dans celle de Louis XIV une noblesse d'expression, qui égale, en quelque sorte, la noblesse du sujet qu'il traitait.

Nous avons joint aux *Oraisons funèbres* quatre *Discours pour des professions religieuses.* Nous supplions que le titre de ces discours n'empêche personne de les lire. Ce ne sont pas seulement les religieuses que le . Massillon y instruit; c'est pour les gens du monde qu'il parle, et rien n'est plus fort et plus plein de religion que ce qu'il y dit pour leur faire connaître la sainteté et l'excellence de l'état d'un chrétien, et combien on se trompe dans l'idée qu'on s'en forme communément.

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE DE VILLARS, ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Ambulavit pes meus iter rectum a juventute mea?... zelatus sum bonum, et venter meus conturbatus est; propterea bonam possidebo possessionem. (*Eccli.*, LI, 20 et seq.)

J'ai marché dans la droiture depuis ma jeunesse; j'ai eu du zèle pour le bien, et mes entrailles ont été émues sur les misères de mon peuple; et je posséderai un héritage éternel.

Etais je destiné, Messieurs, à rendre ce dernier devoir à la mémoire de notre pieux prélat? et le ciel n'avait-il donc permis que je visse être le témoin de sa vie que pour me ménager, ce semble, de loin un si triste et un si lugubre ministère? Contraint tant de fois par sa modestie à supprimer ses louanges dans la chaire évangélique, fallait-il que je ne fusse autorisé à les publier que par sa mort? Il est donc vrai que le premier hommage public que sa vertu devait avoir de moi serait un éloge funèbre!

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que du haut de votre sagesse vous réglez nos destinées ; c'est ainsi que, confondant nos conseils, surprenant nos désirs et anéantissant nos espérances, vous affermissez notre foi ; c'est ainsi que, diversifiant vos voies, vous instruisez notre vigilance.

Celui-ci, dit Job, consumé de langueur et d'infirmités, voit de loin l'appareil de son sacrifice, exhale chaque jour une portion de son âme et se sent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une seule ; l'autre, encore plein de force et de santé, est frappé soudain ; son âme tout entière, pour ainsi dire, devient la proie de la mort, et, entre les horreurs du tombeau et les délices d'une santé parfaite, ne met presque que le dernier soupir d'intervalle.

Heureuse l'âme qui, pendant ses jours les plus sereins, a su prendre des mesures contre la surprise des vents et de l'orage ! heureuse celle qui, ayant toujours marché dans la droiture, a eu du zèle pour le bien, et dont les entrailles ont été émues sur les misères publiques ! Ah ! qu'une lente infirmité lui annonce de loin le jour du Seigneur, ou qu'un coup imprévu vienne à l'instant lui ouvrir les portes éternelles ; sa mort peut être différente, mais son immortalité sera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre consolation, chrétiens : vous ne verrez pas dans cet éloge de ces événements éclatants, où l'orateur, peu instruit de son ministère, vient dans ce lieu saint étaler avec art la figure d'un monde profane, et, jusque sur le tombeau fatal, donne du corps et de la réalité au fantôme que le siècle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici, Messieurs, ni de ces négociations importantes qui, arrachant le pontife du sanctuaire, le rengagent dans le tumulte du siècle, et, sous le spécieux prétexte du bien public, l'autorisent à violer ses devoirs particuliers ; ni de ces intrigues pénibles où l'on voit les interprètes des secrets du ciel devenir les dépositaires des mystères des cours, les sentinelles de Jérusalem ne veiller presque plus qu'à la défense de Jéricho, et les docteurs des tribus d'Israël se glorifier d'être les législateurs des nations.

L'histoire de notre vieux prélat n'est mêlée qu'avec celle de son diocèse ; ses jours ne sont marqués que par les fonctions de son ministère ; ses emplois se trouvent tous renfermés dans ses devoirs ; et, pour savoir ce qu'il a fait, il suffit de savoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du sanctuaire même les ornements sacrés qui vont servir d'appareil aux funérailles de l'oint du Seigneur ; nous ne prendrons que sur l'autel les fleurs que nous allons jeter sur le tombeau du prince des prêtres. Le siècle, qui n'eut jamais de part à ses actions, n'en aura point aussi à ses louanges. Nous sortirons de l'Egypte pour rendre les devoirs suprêmes à cet autre Jacob ; mais les pompes de Pharaon ne viendront plus, comme autrefois, jusque dans une terre sainte, honorer les cendres et la mémoire des patriarches

Ce n'est pas que j'ignore là-dessus les vaines pensées des mondains. Admirateurs insensés de cette vicissitude de fantômes, sur quoi roule tout le siècle présent, il leur faut des spectacles pour les frapper, de vastes projets, des entreprises éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures, quand on n'a pas des vices glorieux ; et ce n'est guère qu'aux grands défauts qu'ils savent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ses devoirs, la miséricorde, ont je ne sais quoi de tranquille et d'uni, qui ne donne rien aux spectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas le même privilége que les illusions des sens. Ce qui sert de spectacle à Dieu et aux anges paraît à peine digne de l'attention des hommes. On dirait que, pour mourir avec honneur, il faut avoir su être autre chose qu'homme de bien. La solennité des éloges veut presque être soutenue par le faste du héros qu'on loue, et il semble que l'orateur n'a jamais plus besoin d'art que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité et la justice.

Telle est la prudence du siècle, je le sais ; mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Egypte, durant la solennité même de l'immolation de l'Agneau ? viens-je, par un discours profane, suspendre l'attention des ministres gravement assemblés autour de l'autel et appliqués au sacrifice, ou aider leur recueillement avec la parole évangélique ? viens-je mêler aux chants lugubres de la triste Sion les cantiques de Babylone ? viens je, en un mot, honorer mon ministère, édifier votre piété, ou respecter vos erreurs et dégrader l'honneur du sacerdoce ? Ah ! ce n'est pas ici un de ces préludes artificieux où l'orateur semble acheter le droit d'être tout profane, en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de saint, et où l'on ne voit de chrétien, que des précautions pour ne l'être pas. Rien de ce qui va s'éteindre au tombeau ne brillera dans cet éloge funèbre.

Ce ne sera pas même une histoire inconnue. Ce que vous avez vu, entendu et touché presque de vos mains, ce sera ce que nous annoncerons. Je parle d'un pasteur qui n'a jamais perdu son troupeau de vue. L'intégrité de ses mœurs, l'application aux fonctions de son ministère, la profusion de ses trésors, qui vont faire le sujet de cet éloge, ont mille fois servi de matière aux vôtres ; et, s'il était permis au peuple affligé qui m'écoute de le dire ici à ma place, il dirait comme moi que sa vie fut toujours réglée par la loi : *Ambulavit pes meus iter rectum a juventute mea* (*Eccli.*, LI, 20) ; que son autorité fut toujours utile à l'Eglise : *Zelatus sum bonum* (*Ibid.*, 24) ; et que ses richesses furent toujours prodiguées aux pauvres : *Et venter meus conturbatus est.* (*Ibid.*, 29.) Représentons-le donc comme

un homme juste et irréprochable, comme un Pontife fidèle, et comme un père charitable.

C'est l'éloge que je consacre à la mémoire de Messire Henri de Villars, archevêque et comte de Vienne, primat des primats. Esprit-Saint, mettez dans ma bouche cette parole efficace, ce glaive à deux tranchants, qui, en faisant le discernement des pensées du juste, aille faire de douloureuses séparations dans le cœur du pécheur, et qui n'élève ce pieux et lugubre monument à la religion, que sur les débris de l'idole du monde.

PREMIÈRE PARTIE.

L'innocence des mœurs, je le sais, n est pas toujours le fruit de la piété des ancêtres, ni des secours de l'éducation. Il y a des enfants de colère, des cœurs si profondément gâtés, qu'on les voit déjà méditer l'iniquité parmi les leçons de vertus qu'ils reçoivent de leurs pères, et qui, ne trouvant autour d'eux que des objets saints, savent s'en former de criminels de leur propre fonds.

Je sais que la sagesse vient d'en haut et descend du Père des lumières (*Sap.*, IX, 10), qu'elle ne se recueille pas sur la terre comme la succession d'un père faible et mortel, et que la piété est le don d'un esprit qui souffle où il veut, et non pas le fruit d'une chair qui ne sert de rien.

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naissance donne presque le premier branle à celui de nos destinées; qu'avec le sang qui nous fait ce que nous sommes, nos pères font d'ordinaire passer jusqu'à nous les impressions de ce qu'ils ont été, et que dans les semences de vie que nous tenons d'eux, nous trouvons des ascendants secrets qui nous font vivre comme eux. *Lorsque la racine est sainte*, dit l'Apôtre, *les branches le sont aussi* (*Rom.* XIII, 16); et il est mal aisé que d'une masse pure et brillante, on ne tire que des portions viles et flétries. N'en cherchons pas des exemples hors de l'histoire de l'homme juste que nous louons. Sorti d'une famille où la probité, l'honneur et je ne sais quelle élévation d'âme, coulent avec le sang, où la sagesse semble avoir fait une éternelle alliance avec le nom, où l'éclat et la vertu paraissent presque de la même date, où les exemples qui la règlent sont aussi anciens que les titres qui l'embellissent; sorti, dis-je, d'une famille où le Dieu d'Israël avait depuis longtemps établi sa demeure, il en recueillit toutes les bénédictions.

Un père, dont la mémoire ne mourra jamais, lui fit priser les voies du Seigneur par ses instructions, et les lui montra par ses exemples. Effrayé de la déplorable vanité des personnes de son rang, qui croiraient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquaient eux-mêmes à leur former une postérité digne d'eux; qui regardent comme des soins roturiers le soin de l'éducation, sans quoi se souille et s'épaissit la noblesse du sang; confient à des mains étrangères le soin de cultiver des vertus domestiques; mettent à prix la destinée de leurs enfants, et, pour se trop souvenir de leurs grandeurs, laissent après eux des successeurs qui ne s'en souviennent pas assez; effrayé, dis-je, de ce désordre, il l'évita, et le Seigneur bénissant ses soins, il ébaucha, sans le savoir, à la France, un ministre sage et illustre dans les cours étrangères, distingué dans la nôtre, né pour ménager l'esprit des rois et la fortune des royaumes, habile à ramener à l'utilité de la patrie et à la gloire de son prince, les humeurs et les intérêts divers des peuples voisins, et le pieux prélat qui fait le triste sujet de cette cérémonie, dont la vie brille d'autant plus aux yeux de la foi, qu'elle est toute ensevelie dans l'obscurité des fonctions du sacerdoce.

Aussi, les amusements de son enfance ne furent que des essais de vertus. Incapable encore de connaître la créature, il levait déjà ses mains pures vers le Créateur. Il apprit à consacrer son cœur au Seigneur dans un âge où à peine a-t-on un cœur pour soi-même, et la piété, qui toujours est le fruit tardif de la grâce, n'attendit pas jusqu'ici la raison.

Qu'attendez-vous, Messieurs, de ces heureuses prémices? Le ciel qui brille le matin, n'annoncerait-il, selon la parole évangélique, que des brouillards et des tempêtes? Le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur et de précaution, ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire? Et, à peine sorti des mains de Samuel, suffira-t-il à cet autre oint du Seigneur, comme à Saül, de s'être trouvé une fois parmi les fureurs et les vains transports des prophètes du siècle, pour devenir furieux et prophétiser avec eux? De si belles espérances ne donneraient-elles qu'un sort commun, qu'une jeunesse emportée qui compte les crimes parmi les bienséances de l'âge, et qui ne laisse guère qu'aux passions le soin de régler ses plaisirs, qu'une maturité ambitieuse qui ne connaît point d'autre honneur que le secret de s'en attirer, qu'une vieillesse endurcie, qui, dans le débris d'un corps usé et à demi-mort, nourrit des passions encore toutes vivantes, qui, au lieu de soupirer sur les iniquités qu'elle s'est permises, ne soupire qu'après le souvenir des plaisirs qu'elle ne peut plus se permettre, et qui de sa vie passée, ne regrette rien sinon qu'elle soit passée?

Ah! si je n'avais que ces mystères d'iniquité à vous annoncer au milieu des mystères saints; si, comme autrefois Samuel envers Saül (I *Reg.*, XV, 30), il fallait honorer l'oint du Seigneur devant le peuple, plutôt pour épargner à son rang la honte de ses faiblesses, que, pour édifier notre piété par le souvenir de ses vertus, je me serais contenté d'accorder en secret des larmes à une mort qui me fut sensible, sans donner ici à sa mémoire des éloges qui ne lui seraient pas glorieux. Loin de venir interrompre le sacrifice terrible, pour faire re-

vivre le souvenir de ses actions, moi-même je l'aurais offert au Très-Haut, pour obtenir que le souvenir en fût effacé du livre éternel ; et, toute chère que me sera toujours sa mémoire, j'aurais satisfait à ma reconnaissance, sans manquer à mon ministère.

Mais la religion défend-elle de sonder un cœur qu'elle occupa tout entier? Grâces au Seigneur, je ne craindrai point de l'exposer à vos yeux, et je n'aurai pas besoin, pour vous le faire estimer, de vous le faire méconnaître ; et pour sauver la gloire de cet autre David de la honte d'une obscure mort, il ne faudra pas, comme Michol, le dérober aux yeux et ne substituer que son fantôme à sa place. (I *Reg.*, XIX, 13.)

Quelle fut sa retenue, en un âge où, pour être vertueux et régulier, il suffit presque d'empêcher que le vice ne nuise, et savoir bien choisir ses débauches !

Quel fonds de candeur, d'affabilité, de modération, dans un rang où mille intérêts secrets enveloppent le cœur; où le poids des affaires et les bienséances de la dignité altèrent l'humeur ou la déconcertent, et où l'on est d'autant plus vif sur les injures qu'on se voit toujours investi d'hommages !

Quelle noble simplicité, dans un siècle où l'art des raffinements a passé jusqu'au peuple; où tout est confondu, et par sa misère et par sa vanité, et où, à peine tranquilles possesseurs d'une portion de l'héritage de nos pères, frappés de calamités inouies dans leur temps, nous inventons des plaisirs qui leur furent encore plus inouis !

Vous qui vîtes couler ses premiers jours, sages vieillards d'Israël, qui, témoins de la première gloire de ce temple, venez honorer ici ses ruines de vos larmes, sans pouvoir être consolés par l'espérance d'un nouveau, rien de profane en souilla-t-il jamais la sainteté? Fallut-il excuser les égarements de son cœur sur la fatalité de l'âge? envelopper des désordres présents dans l'espoir d'une régularité à venir? chercher, dans quelque trait de bon naturel, des présages douteux de vertus? attendre du dégoût seul de l'iniquité le goût du don céleste, et de la violence du mal en faire presque le seul présage de guérison?

Son âme fut un lieu de paix, dans un temps où toutes les passions frémissent à l'entour, et, comme ces trois jeunes princes juifs, il vécut parmi les délices des Babyloniens, sans toucher aux viandes et sans s'enivrer du vin de Babylone. (*Dan.*, I, 8.)

L'usage et les réflexions qui enveloppent l'âme, et font qu'elle ne se montre plus que par règle, et changent en art le commerce de la société, aidèrent la droiture et la candeur de la sienne.

Il n'était pas de ces hommes enfoncés et impénétrables, sur le cœur de qui un voile fatal est toujours tiré; qui s'attirent, en se cachant, le respect des peuples; que l'on ne révère tant que parce qu'on ne les a jamais vus, et qui, comme ces antres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obscurité. Déguisements artificieux de la prudence du siècle ! vaine science des enfants d'Adam ! coupable trafic de mensonge et de vérité ! je n'aurai pas besoin aujourd'hui, pour m'accommoder à mon sujet, de vous donner ici des titres spécieux, et qui ne sont dûs qu'à la sagesse de la croix et à la simplicité chrétienne.

Je loue un homme juste et droit, simple dans le mal et prudent pour le bien ; un homme dont ce siècle malin n'était pas digne ; une de ces âmes faites pour le siècle de nos pères, où la bonne foi était encore une vertu, où une noble ingénuité tenait lieu d'art et de finesse, où, dans les plaisirs innocents d'une douce société, le plus loyal était toujours le plus habile ; où l'art des précautions était inutile, parce que l'art de se contrefaire n'était pas encore inventé, et où toute la science du monde se réduisait à ignorer les lois et les usages du nôtre.

Ici, je sens que mon discours s'anime : je me représente notre prélat avec cet air toujours affable et serein, toujours accessible, toujours accueillant, mettant, pour ainsi dire, sa personne et sa dignité à toutes les heures, ne retenant de son rang que le privilége de pouvoir être importuné ; je me le représente, et pourrais-je le dire sans réveiller votre douleur? je me le représente au milieu de vos familles, enveloppé dans une aimable obscurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiarisant l'épiscopat avec les fidèles, et ne se faisant pas une vaine bienséance de se rendre invisible et de jouir tout seul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Fallait-il, pour pénétrer jusqu'à lui, acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment, et, par mille pénibles formalités, des refus encore plus pénibles? Quelle barrière y eut-il jamais entre lui et nous, que celle du respect et de la discrétion? Le vîmes-nous jamais affecter ces moments sacrés de solitude, inventés pour ménager le rang ou pour honorer la paresse? Sa maison ressemblait-elle à ces maisons d'orgueil et de faste, où ceux que les affaires y attirent pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge qu'à lui exposer leur droit et leur justice ; où, dans un silence profond et avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre; où mille malheureux souffrent moins de leur misère que de leur ennui, et où, comme autrefois dans la piscine de Jérusalem (*Joan.*, V, 4), après avoir attendu longtemps, cet autre ange du Seigneur paraît enfin et guérit à peine un malade?

La contagion des dignités et de la grandeur ne lui forma pas cet œil superbe et ce cœur insatiable d'honneur (*Psal.* C, 5) dont parle le prophète. Content de mériter nos hommages, il ne sut pas les exiger; disons plus, il ne sut pas les souffrir : on aurait dit que ces respectueuses déférences, qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisaient la plus pénible fatigue de la sienne. Bien éloigné de ces petites délicatesses

qu'on remarque en la plupart des grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins et de longues assiduités peuvent expier; vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solennité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, et qui, comme l'arche d'Israël, vous frapperaient de mort, si, pour trop penser même à les secourir, vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

Mais quelque chose de plus grand et de plus digne de la religion s'offre ici à moi. On peut, il est vrai, se refuser aux hommages par ostentation et pour en paraître plus digne: la modération, je le sais assez, souvent n'est que le sceau de l'orgueil; la vanité qui se montre n'est ni la plus habile ni la plus à craindre, et celui qui s'empresse pour se faire honorer ne sait pas encore l'art d'être vain.

Mais n'être touché ni des honneurs ni des outrages; s'être rendu familier ce point difficile de la loi, le pardon des offenses; ne distinguer même ses ennemis que par les grâces qu'on leur accorde; être armé de la verge pour punir les murmures, et ne s'en servir, comme Moïse, que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmurateurs, c'est ce que la vanité ne saurait bien contrefaire, ni la religion assez louer. Oui, Messieurs, nul de nous ne l'ignore; on aurait dit que le seul secret, pour se le rendre favorable, était de l'avoir offensé. Les traits les plus piquants n'allaient, ce semble, jusque dans son cœur, que pour y ménager une place à ceux qui les avaient lancés, et, comme ce lion mystérieux dont il est parlé dans l'histoire de Samson, il suffisait presque de l'avoir déchiré, pour trouver dans sa bouche le miel de la douceur et la rosée des grâces. Puissiez-vous, en ce jour de douleur, être du moins touchés de cet exemple, vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis c'est leur pardonner, et qui bornez la loi qui vous ordonne d'aimer à ne haïr qu'avec mesure! Passons à l'usage qu'il a fait de son autorité, et représentons-le comme un pontife fidèle.

SECONDE PARTIE.

Dieu ne nous a pas donné, disait autrefois saint Paul, parlant pour tout le corps de l'épiscopat, un esprit de faiblesse, mais un esprit de force et d'amour: *Sed spiritum virtutis et dilectionis.* (II *Tim.*, I, 7.)

Qu'est-ce, en effet, mes frères, qu'un évêque si peu soigneux de faire revivre la grâce de l'imposition, s'il a éteint cet esprit; ou si, ayant franchi, par une ambitieuse intrusion, cette haie sacrée qui sépare le sanctuaire, il ne l'a jamais reçu? Hélas! faut-il le dire ici? c'est un arbre deux fois mort et déraciné, et qui occupe le plus bel endroit d'une terre sacrée (*Jud.*, 12); c'est un roseau que le vent agite (*Luc.*, VII, 24), et sur qui cependant, comme sur une colonne sainte, repose tout l'édifice de la maison du Seigneur; c'est une nuée destinée, comme autrefois, à faire paraître la gloire du Seigneur dans le temple, et qui nous la dérobe par sa noirceur; c'est un astre errant, qui, destiné à nous garder parmi les obscurités des sens et de la foi, ne peut cependant que nous écarter de la route; c'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, et qui, placé dans le temple, nous devient une occasion d'idolâtrie et de mort (IV *Reg.*, XVIII, 4); et pour tout recueillir, en un mot, c'est un mystère d'iniquité inconnu presque à ces siècles heureux qui nous ont précédés (II *Thess.*, II, 7), dont la foi alarmée respecte encore la profondeur, et qui ne sera révélé que dans son temps.

Né, pour ainsi dire, dans le sein de l'épiscopat, et trouvant à côté de ses ancêtres une si longue succession de sages pontifes, notre pieux prélat en recueillit tout l'esprit avec le nom. Déjà, depuis plus d'un siècle, étaient assis sur le trône sacré de ce saint temple des prélats de son sang; la souveraine sacrificature était presque devenue l'héritage de sa tribu; et, par un privilége nouveau au sacerdoce de Melchisédech, elle était transmise selon les lois d'une succession charnelle, sans s'y transmettre selon les lois de la chair et du sang. Mais que ne puis-je passer rapidement sur cet endroit de mon discours! Nos pères, élevés à respecter ce nom, nous avaient élevés au même respect; nos vieillards, voisins presque de ces temps heureux, où commencèrent à gouverner l'Eglise des pontifes de cette maison, en racontaient avec allégresse, au milieu de leur famille, l'histoire à leurs neveux, et les marquaient chacun par leur propre caractère; nous-mêmes, accoutumés à vivre sous de si paisibles lois, promettions à ceux qui viendraient après nous le même avantage. Trop cruelle Italie! pourquoi vîtes-vous couper le fil d'une si longue suite de pontifes? et pourquoi, en nous ôtant, par une mort prématurée, l'espoir d'un successeur, nous ôtâtes-vous la seule ressource qui nous restait, dans la perte que nous venons de faire?

Mais hélas! suis-je destiné à rouvrir aujourd'hui toutes les plaies de la famille? et faut-il, pour vous rappeler la glorieuse succession des prélats qu'elle vous a fournis, vous faire souvenir à ses yeux que vous n'en devez plus attendre? Epargnons à l'illustre fille qui m'écoute, le souvenir encore trop cher d'un frère dont la mort lui causa tant de larmes; et pour la consoler sur le triste accident qui nous assemble ici, ne faisons pas revenir ses malheurs passés.

L'épiscopat est un ministère de force et de fermeté. Il faut que, retranché dans le droit sacré du sacerdoce, l'évêque soit hors d'atteinte aux traits de l'ambition, aux surprises de la bienséance, à la rapidité de l'usage; qu'il rapproche l'innocence de nos mœurs, des lois et de la discipline de nos pères; qu'il sache ramener les abus à leur origine, et que, comme l'arche d'Israël au milieu du Jourdain (*Jos.*, III, 16), il fasse remonter les eaux vers leur source, et ne s'y laisse pas entraîner soi-même.

Ne croyez pas, Messieurs, que sur ces traits primitifs de l'épiscopat, je viens ici, pour faire honneur à mon sujet, vous former à loisir un de ces portraits originaux, où tout se sent de la plus pure antiquité, et que l'on ne trouve si beaux que parce qu'ils ne ressemblent à personne. Malheur à moi, si je faisais d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence, et si, par des louanges excessives, aidant les fidèles à se persuader qu'on leur surfait la vérité dans la chaire évangélique, je les accoutumais à en rabattre.

J'aime mieux vous faire souvenir que dans un siècle où la charité est refroidie, où les devoirs de l'épiscopat sont ou réduits par l'usage, ou bornés par la puissance séculière, ou adoucis par le déréglement des fidèles, c'est presque faire le bien que de le souhaiter; et que si le prélat que je loue n'a pu remonter jusqu'à la source, et ramener ces premiers âges de l'épiscopat, il ne s'est du moins pas laissé aller aux faiblesses et aux relâchements du nôtre.

Appelé à l'agence dans ces temps périlleux, où l'autorité du gouvernement mal affermie ne laissait espérer aux droits de l'Eglise qu'une faible protection, il ne fit paraître ni moins de zèle, ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne, nom si honorable à la France, si cher à nos troupes, si redoutable encore aux ennemis : je ne craindrai pas de rappeler quel fut pour l'erreur de ses ancêtres, un attachement si glorieux à la vérité qu'il embrassa depuis. Ce grand homme, encore dans le parti de l'hérésie, entreprit de lui bâtir un temple dans une de ses terres; et comme un autre Michas, il voulut avoir auprès de la maison de ses pères ses dieux, son lévite, et tout l'appareil superstitieux de son culte. Il n'y avait point alors de roi en Israël, comme le dit l'Ecriture (*Judic.*, XVII, 5), du temps de ce Juif, et chacun était à soi-même sa loi et son juge.

Qu'attendez-vous ici du ministère de notre agent? une criminelle complaisance toujours prête à se faire des amis, non pas des richesses d'iniquité, selon le mot de l'Evangile, mais des plus sacrées dépouilles du sanctuaire? une timide dissimulation, qui honore sa lâcheté de tout le mérite de la prudence? une faible résistance, qui paraît d'abord, mais seulement pour pouvoir se dire à soi-même qu'elle a paru? En vain mille intérêts secrets sollicitent l'agrément de l'agent : il s'oppose au nom du clergé, trop zélé sacrificateur du temple de Sion, pour souffrir que sous son ministère, les hauts lieux se multiplient dans Israël. (IV *Reg.*, XVIII, 22.) Heureux d'avoir vu depuis pendant les jours de son sacerdoce, la piété d'un autre Ezéchias s'employer à les détruire, ôter du milieu de Juda les dieux étrangers, et obliger les peuples à venir tous adorer à Jérusalem! Mais ce n'est là qu'un premier essai de sa droiture.

Sacrés prélats de nos Gaules, combien de fois le vîtes-vous dans vos assemblées ignorer l'art nouveau de se taire; redonner à l'épiscopat sa première liberté; n'envisager sa fortune qu'à travers son devoir; être le Gamaliel de l'assemblée des princes des prêtres, et savoir opiner dans des conjonctures où il ne fallait savoir que consentir? Que ne puis-je ici publier sur les toits ce qui s'est passé dans le secret! Vous verriez des instances éludées, des espérances méprisées, les intérêts de la chair et du sang oubliés; l'autorité souveraine ramenée aux intentions du souverain, et une droiture inflexible dans un siècle où toute la fermeté semble se réduire à ne pas se ménager soi-même des occasions de lâcheté. Mais ce sont là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement; de ces merveilles destinées à l'obscurité, et qui nous révélant des maux secrets, doivent, comme les figures d'or des plaies des Philistins, demeurer cachées dans l'arche. Avec quelle constance le vîmes-nous négliger un repos si cher à l'épiscopat, pour rendre à son autorité ses premières bornes, y rejoindre les titres sacrés et inaliénables, que l'ignorance ou la superstition des siècles passés en avait détachés; soutenir contre une puissante et célèbre abbaye, les plus anciens droits du sacerdoce; arracher des mains étrangères les dépouilles de son épiscopat; rétablir le premier pasteur, chef des pasteurs subalternes; rejeter un traité pernicieux, et ne vouloir pas vendre une paix qui laissait la division dans le sanctuaire; en un mot, ne pas souffrir comme Salomon, que le corps de Jésus-Christ fût divisé entre deux Eglises, et faire déclarer la seule et véritable mère, celle qui ne voulait point de partage!

Les égards, la bienséance même du sang et de l'amitié, lui surprirent-elles jamais de ces grâces qui minent la force des lois, et s'élèvent sur leurs débris, dessèchent peu à peu cette sève précieuse qui anime encore le tronc, achèvent d'épuiser ces esprits primitifs d'ordre et de régularité, qui, à travers tant de siècles, ne sont arrivés jusqu'à nous, que faibles et presque défaillants, donnent par une officieuse cruauté le dernier coup à la discipline mourante, et comme cet Amalécite échappé de la déroute de Saül (II *Reg.*, I, 10), font rendre le dernier soupir à la puissance et à la majesté d'Israël, sous prétexte d'avoir égard à ses maux? Ah! il ne resserra jamais tant les bornes de son autorité, que lorsqu'il fallut l'employer pour ceux qui lui étaient chers; sa main retenait les grâces que le cœur avait trop de penchant d'accorder, et on aurait dit que le droit de tout obtenir de lui, était un titre pour en être presque toujours refusé. Donnez, Seigneur, à vos ministres cet esprit de force et de circonspection; ne souffrez pas que votre héritage devienne la proie des nations et l'opprobre de ceux qui vous haïssent.

Ce fonds de droiture et d'intégrité prenait sa source dans l'amour qu'il eut toujours pour l'Eglise. Quelles mesures ne prit-il pas pour la remettre à Jésus-Christ pure et

belle, et lui faire perdre les taches et les rides que l'ignorance des siècles passés et la licence du nôtre y avaient laissées? Quelles étaient les ruines de ce temple, lorsque nous y vîmes entrer notre nouveau pontife! Ah! ici s'offrent à moi des spectacles bien divers. Je vois la fille de Sion enveloppée de sa honte et de son ignominie, souffrant que l'ennemi porte une main téméraire sur tout ce qu'elle a de plus précieux, et devenue presque toute semblable aux filles de Tyr; je la vois sortir comme l'aurore du sein de ces ténèbres, rentrer peu à peu dans son éclat, et reprendre le soin de sa gloire; je la vois sous des images si différentes, et je me trouve également embarrassé, et parce que je dois dire et parce que je dois taire.

Oui, Messieurs, vous le savez, les malheurs du temps et les dissensions civiles, la licence et le crédit de l'erreur avaient presque éteint la foi dans nos Gaules et confondu les droits et la discipline de nos Eglises. Celle-ci moins heureuse que la terre de Gessen, ne fut pas à couvert des plaies communes (*Exod.*, IX, 26); l'ange exterminateur y passa. Les traces de la colère divine furent longtemps empreintes sur nous, et malgré tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs, le prélat que nous pleurons y trouva encore beaucoup à faire.

La première marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jérusalem, à cette épouse descendue du ciel (*Apoc.*, XXI, 2), fut de ne la jamais perdre de vue. Oracles éternels des livres saints, lois vénérables de nos pères, vœux si ardents et si anciens de toute l'Eglise sur la résidence des pasteurs, il vous connut, il vous respecta. En vain les services d'un illustre frère, le mérite et le crédit d'un neveu, qui vole si rapidement à la gloire et aux honneurs, lui laissent entrevoir des espérances toujours fatales à l'honneur du sacerdoce; en vain le monarque lui-même, si jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'épiscopat, lui reproche qu'on le voit rarement à la cour; cette pompe de l'Egypte ne l'éblouit pas; et ce sage vieillard, comme autrefois le vieillard Jacob présenté à Pharaon (*Genes.*, XLVII, 10), et si honorablement accueilli, ne rougit pas de se déclarer pasteur devant ce prince, pour être moins de temps à sa cour et avoir le droit de se retirer plutôt dans la terre de Gessen. Exemple trop beau pour un siècle où l'épiscopat ne sert presque plus que de décoration aux palais des rois; où les cours semblent être devenues des diocèses communs; où les sentinelles de Jérusalem et les trompettes du temple ne voient et ne parlent plus qu'avec des yeux et des bouches étrangères; et où l'on voit souvent les princes de la tribu de Lévi, indignes dépositaires de l'arche, l'imposer comme les Philistins sur des épaules viles, et la laisser errer à l'aventure.

L'ignorance et le déréglement des clercs défiguraient la beauté de l'Eglise : c'était une noire vapeur qui, du sanctuaire, allait se répandre dans le reste du temple et en ternissait l'or et l'éclat. Quels furent ses soins pour la dissiper! Vous l'apprendrez à la postérité, édifice sacré, qui hors des murs de cette ville, renfermez les sources précieuses où se puisent à loisir la doctrine et la vérité; qui de votre sein voyez couler les esprits de sacerdoce et d'apostolat, répandus dans nos villes et dans nos campagnes; qui fûtes le pieux fruit, et le plus cher objet de ses empressements; vous l'apprendrez à la postérité; et en faisant passer jusqu'à nos neveux l'amour qu'il eut pour l'Eglise, vous ferez passer jusqu'à eux le tendre respect et la reconnaissance que vous conservez pour sa mémoire.

Aussi, instruit du précepte de l'Apôtre (I *Tim.*, V, 11), avec quelle circonspection imposa-t-il les mains et donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jésus-Christ? Que ne le pouvez-vous dire ici à ma place, sage Coopérateur de son épiscopat! Déchargé sur vos soins de cette partie pénible de son ministère, il écouta, je le sais, vos avis respectueux avec bonté, les suivit avec religion, les prévint même avec sagesse, et comme Samuël dans la maison d'Isaïe (I *Reg.*, XVI, 7), il ne fit attention ni aux droits de la naissance ni aux vaines distinctions de la chair quand il fallut répandre l'onction sainte et donner des princes à Israël.

Moi-même, et je dois le dire ici, dussé-je réveiller ma douleur en rappelant le doux souvenir de ses entretiens et de ses bontés: oui, moi-même je l'ai vu avec cet air de candeur et de sincérité, qui peignait sur son visage les sentiments de son cœur; je l'ai vu gémir sur la funeste négligence de ces prélats qui, sans discernement et à toutes les heures du jour, reçoivent des ouvriers, et les font passer du marché même à la vigne, revêtant promptement d'un habit d'innocence et de dignité d'autres enfants prodigues, qui d'ordinaire n'apportent pour toutes dispositions à un état saint et pénible, que l'impuissance de fournir plus longtemps à leurs crimes, ou l'espoir d'un sort plus heureux dans la maison du Père de famille.

S'il s'applique à éloigner du sanctuaire ces vases de honte et de rebut, avec quelle distinction et quel empressement y plaça-t-il les vases d'honneur et d'élite! Ses yeux, comme ceux du Prophète (*Psal.* C, 6), étaient ouverts pour aller discerner les dispensateurs fidèles jusque dans les terres étrangères, et les faire asseoir avec lui. Vils et odieux au siècle par un destin inévitable à la piété, lui furent-ils jamais moins chers? En proie aux traits des méchants et aux calomnies des hommes, ne leur fit-il pas comme un sacré rempart de toute son autorité? Sur les traces de l'évêque de nos âmes, Jésus-Christ, ne sut-il pas justifier le zèle de ses disciples contre les reproches des pharisiens, et rendre, comme le pontife Achimélech (I *Reg.*, XXI, 9), le glaive sacré à ceux qui n'étaient persécutés que pour s'en être servis peut-être trop glorieusement contre les Philistins?

Ah! si je pouvais ici, vous représenter

cette tendresse pour les pasteurs vigilants, changée en indignation contre les infidèles! si je pouvais raconter là-dessus et ses entreprises et ses désirs, et le louer également sur ce qu'il a fait et sur ce qu'il aurait voulu faire! Mais qu'un voile éternel couvre ces mystères de honte et d'ignominie; ne touchons pas aux oints du Seigneur; respectons ce qu'ils avilissent, et que leurs vices nous soient en quelque sorte aussi sacrés que leurs personnes.

Puisse seulement la révolution fatale des temps à qui tout cède, respecter aussi un un jour les traces encore vives de son amour pour l'Eglise! Puissent les siècles à venir dater de son épiscopat la renaissance de la foi, de la doctrine, de la piété, et dire de lui : Il retrancha des abus ou autorisés par la licence ou consacrés par la superstition; il rétablit les lois ou négligées par le relâchement ou éteintes par la coutume : il rendit au culte extérieur la bienséance et la majesté, la dignité aux ministres et l'honneur au ministère; sous lui furent distribuées avec précaution les grâces des sacrements, et reçues avec fruit; sous lui s'élevèrent dans nos villes ces asiles publics ou contre l'indigence ou contre le crime; sous lui une nouvelle lumière commença de luire à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; des terres presque inconnues ouïrent la parole de vie; on fit dans nos campagnes des courses apostoliques; les pauvres furent évangélisés, et au fond de leurs demeures champêtres, vivant au gré d'un instinct brutal, et à peine encore hommes, ils connurent enfin le Dieu de leurs pères et l'espérance commune des chrétiens. Tel fut l'usage qu'il fit de son autorité; il ne reste plus qu'à vous le représenter comme un père tendre et charitable.

TROISIÈME PARTIE.

Quelle autre religion que celle des chrétiens avait jamais ouï parler d'une vertu qui souffre de tous les maux d'autrui, qui n'est pas fastueuse et qui, attentive aux calamités étrangères, s'oublie volontiers soi-même? *Omnia suffert, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt* (I *Cor.*, XIII, 5, 7); c'est le caractère de la charité, disons mieux, c'est celui du charitable Prélat que je loue.

Persuadé que les pasteurs ne sont que les dépositaires des biens, comme de la foi de l'Eglise, avec quelle religion les dispensa-t-il! Que serait-ce en effet, Messieurs, que de détourner à des usages profanes les richesses du sanctuaire? Ce serait changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos pères; trouver dans les vœux innocents des premiers fidèles de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels; insulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres; en un mot, faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-Haut, vous le savez, avaient formé à notre charitable Prélat un de ces cœurs tendres et miséricordieux, qui souffrent de toute leur prospérité à la vue des infortunes d'autrui. Et ce n'était pas ici une de ces sensibilités de caprice qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres; qui veulent choisir les misères, et qui, en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieusement cruels. Sa charité fut universelle, et il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettaient entre eux leur misère même.

Quel tendre spectacle s'ouvre encore à mes yeux! Ici la veuve couverte de deuil et d'amertume sous un toît pauvre et dépourvu, jette en soupirant de tristes regards sur des enfants que la faim presse, et hors d'espoir de tout secours, elle va, comme celle d'Elie, soulager leur indigence de ce qui lui reste, et mourir ensuite avec eux, quand, par un nouveau prodige, elle voit tout à coup sa substance multipliée et ses tristes jours consolés. Ici des vierges consacrées au Seigneur lèvent au fond de leur retraite des mains pures au ciel, et offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ses largesses. Le citoyen qui, sous des dehors encore spécieux, cache une profonde misère, privé du confident charitable de sa honte et de ses besoins, cherche les ténèbres pour leur confier son affliction, et comme Joseph, il s'éloigne pour verser des larmes de ceux qui, trompés encore par les apparences, s'adressent à lui pour avoir du pain, de peur de ne passer pour leur frère.

Mais dans quel détail immense vais-je m'engager? Ici des vases de honte, des victimes de la lubricité publique trouvent un asile et doivent à ses libéralités ou le désir de la vertu, ou du moins l'impuissance du crime; vous le savez, Ministres pieux qui veillez sur une œuvre si sainte. Ici s'élèvent ou subsistent par ses soins, ces lieux sacrés, destinés ou à recevoir la mendicité errante ou à soulager la misère affligée : ici un rayon de lumière perce l'horreur des cachots et va faire sentir à ces infortunés qu'il y a encore de l'humanité sur la terre : ici des ouvriers apostoliques, saintement occupés à parcourir nos campagnes, et à distribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en son nom et les rosées du ciel et les bénédictions de la terre; et par un innocent artifice, en soulageant les misères du corps, se fraient un chemin jusqu'à celles du cœur : ici, par les soins de cet autre Jacob, les grains de l'Egypte viennent consoler la stérilité de la terre de Chanaan, et sa charité, toujours ingénieuse, va chercher jusque chez un peuple étranger des ressources à la calamité de son peuple.

Entrailles cruelles qui mettez à profit les misères publiques, qui apprêtez les larmes et l'indigence de votre frère, et qui ne lui tendez la main que pour achever officieusement de le dépouiller, écoutez ce que dit l'Esprit-Saint : *Quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré; votre félicité sera elle-même votre supplice et le Seigneur fera pleuvoir sur vous la vengeance et la fureur.* (*Job*, XX, 23.)

Mais que ne puis-je recueillir ici les fruits

infinis de sa miséricorde, et dans les calamités qui nous affligent, ou réveiller votre langueur ou édifier votre zèle par l'histoire de ses largesses! que ne puis-je rappeler ses tendres sollicitudes sur les besoins de son peuple! J'ai vu mille fois ses entrailles s'ouvrir au récit des misères publiques : une sainte tristesse se répandait sur son visage; des paroles de douleur et de charité sortaient de sa bouche ; et, touché de pitié, comme Jésus-Christ, sur une multitude affamée, on le voyait, comme lui, lever les yeux au ciel et multiplier presque ses trésors afin de la rassasier.

Je ne vous dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux; qu'il jeta sur l'orphelin des regards précieux et qu'il consola le cœur de la veuve; que comme cet homme instruit dans le royaume des cieux, il tira de son trésor l'ancien et le nouveau ; qu'il sortait toujours de sa personne une vertu bienfaisante qui soulageait toutes les misères ; qu'il coula toujours de son palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une source sacrée qui allait inonder la terre; que la honte fut toujours moins ingénieuse à lui cacher les malheureux, que sa charité à les découvrir, et qu'on eût dit que de tendres pressentiments venaient lui annoncer les besoins les plus secrets.

Car, ne vous représentez pas ici un de ces zèles fastueux qui n'aiment pour ainsi dire à placer leur argent que sur le public; qui révèlent avec art la honte de leurs frères, moins pour attirer du secours que pour pouvoir dire qu'ils les ont secourus; qui, sous prétexte d'édifier les spectateurs, se donnent eux-mêmes pieusement en spectacle ; qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat, et qui, comme les disciples sur la mer lorsque Jésus-Christ se présente à eux pendant les ténèbres, s'écrient que c'est un fantôme, et ne veulent pas le reconnaître. (*Matth.*, XIV, 26.) OEil invisible du Père céleste, vous fûtes le seul témoin des secrètes effusions de sa charité. Que d'œuvres de lumière n'a-t-il pas ensevelies dans de pieuses ténèbres? Ne crut-il pas, ô mon Dieu! que ses œuvres saintes, flétries presque par les regards étrangers, n'étaient plus si dignes des vôtres, et qu'afin qu'elles allassent effacer ses iniquités de votre souvenir, il fallait qu'elles fussent elles-mêmes effacées du souvenir des hommes? Il n'eut jamais de confident là-dessus : la charité s'était dressé dans son cœur une manière de sanctuaire où le pontife seul avait droit d'entrer, et sa mort même n'a pas pu, comme celle de Jésus-Christ, déchirer le voile qui dérobait à nos yeux ces pieux mystères.

Ah! si je pouvais du moins pénétrer dans le secret des familles; là je trouverais l'innocence prête à enfoncer et préservée du naufrage; ici l'iniquité devenue plus rare, parce qu'elle n'était plus nécessaire. Mais que vais-je faire, Messieurs? ah! je ne respecte pas assez ces sacrées ténèbres; il me semble que ses chères cendres en souffrent; il me semble que ces os arides se raniment en m'écoutant; que ce visage où était peinte autrefois la douceur, se couvre d'une modeste indignation, et que du fond de ce triste mausolée: Epargne, me dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau, et ne vient pas fouiller jusque dans mes cendres pour y découvrir les ardeurs secrètes de mon amour destinées à l'obscurité, jusqu'au jour de la manifestation de Jésus-Christ.

Et ne croyez pas, Messieurs, que comme tant d'autres, il n'employât au soulagement des malheureux que les restes inutiles de son luxe ou de ses plaisirs, et que ses aumônes ne fussent que les débris de ses passions. Il sut honorer le Seigneur de sa substance; la frugalité de sa table, la modestie de son train, si recommandée aux prélats par les lois de l'Eglise, furent les fonds d'où il tira les trésors des pauvres; et sa diminution, pour parler avec l'Apôtre, fut la richesse des peuples.

Quelle simplicité dans son palais! elle nous rappelait ces temps heureux où l'épiscopat entouré de sa seule dignité, savait encore s'attirer le respect des fidèles; où le faste n'était pas devenu une bienséance à un ministère d'humilité ; où l'éminence du caractère était une raison de modération, et non pas un prétexte de luxe; où toute la gloire de la fille du roi était encore au dedans; et où le peuple de Dieu n'avait pour pontifes que des Aarons revêtus de justice et de sainteté. Quel détachement de la chair et du sang! Etait-il de ces pasteurs cruels qui nourrissent l'ambition et la vanité de leurs proches, du sang et de la substance des pauvres; qui font servir les trésors du sanctuaire à des décorations profanes; qui érigent des idoles des débris de l'autel; et par un renversement honteux, enrichissent l'Egypte des dépouilles mêmes du tabernacle? Ah! il employa ces pieuses richesses à couvrir la nudité, et non pas à parer la vanité; à rassasier la faim, et non pas à flatter la volupté; à étancher la soif, et non pas à irriter la cupidité; et le seul vice qu'on lui peut reprocher là dessus, c'est peut-être d'avoir poussé trop loin cette vertu.

Prêtre éternel! Prince des pasteurs! divin Apôtre de notre foi et de notre confession ! Jésus-Christ! que me reste-t-il ici, qu'à vous demander pour cette Eglise affligée un pontife comme lui, innocent, séparé des pécheurs, attentif à offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, appliqué à tout ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, et qui sache compatir aux infirmités de son peuple? Ah! permettriez-vous qu'une Eglise dont la naissance a été celle du christianisme dans les Gaules, élevée presque sur le fondement des apôtres et des premiers prophètes, gouvernée par une si glorieuse succession de saints pasteurs, et tant de fois illustrée de tout leur sang? si pure dans ses lois, si vénérable dans son culte, si illustre par ses droits, devînt l'héritage d'un dispensateur infidèle; et qu'une si chère portion de votre troupeau fût la proie d'un loup ravissant?

Pieux prélat! si dans le sein d'Abraham, (car, ô mon Dieu! sans sonder ici la profondeur de vos conseils, auriez-vous pu fermer votre sein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le sien en la personne de vos serviteurs affligés?) si, dis-je, dans le sein d'Abraham, âme charitable, vous jouissez déjà du fruit immortel de tant d'œuvres de vie; si vous moissonnez les bénédictions que vous avez semées ici-bas, jetez sur les tendres gémissements de cette triste Sion quelques regards favorables: soyez toujours son époux invisible; que les liens sacrés qui vous ont uni avec elle ne périssent jamais; choisissez-lui vous-même dans les trésors éternels un pontife fidèle, et que les soins de sa gloire aillent encore vous toucher et troubler presque votre repos jusque dans le sein de la félicité.

Mais pourquoi vous le représenter jouissant de l'immortalité, avant que de vous l'avoir représenté dans le sein même de la mort? prétends-je amuser votre affliction? rappelons puisqu'il le faut, ce triste spectacle. L'innocence de ses mœurs, la fidélité aux devoirs de son ministère, la profusion de ses trésors; cette piété tendre et constante, cette foi vive et simple; le sacrifice redoutable qu'il offrit si souvent, et toujours avec tant de recueillement et de frayeur; le bain sacré de la pénitence où il venait régulièrement avec tant de douleur et d'humilité laver les souillures de son âme; ces moments précieux qu'il dérobait, ou à ses occupations ou à son repos, pour se nourrir des vérités du salut par des lectures édifiantes; en un mot, le souvenir de sa vie doit nous rassurer sur le souvenir de sa mort

Oui, Messieurs, la main du Seigneur s'étendit sur lui, et elle le frappa, mais si légèrement, qu'à peine parut-il qu'elle l'eût touché. C'était, ce semble, pour tromper notre douleur; le coup fut presque tout invisible; l'histoire du songe de Daniel s'accomplit une seconde fois, et nous vîmes une pierre légère détachée des montagnes éternelles, venir heurter faiblement contre une des jambes de cette statue précieuse, dont la structure semblait nous promettre une si longue durée, et la réduire d'abord en poudre. La légèreté du mal, l'heureux tempérament du malade, les conjectures de l'art, tout endormit notre frayeur. Un neveu, que le choix glorieux du prince et les besoins de l'Etat avaient fait passer du Rhin en Italie, séduit par les mêmes apparences, le laisse dans le lit de sa douleur et part pour la cour, où le rappelaient la reconnaissance et le devoir. Mais les tristes circonstances de cet adieu, les tendres embrassements du vieillard affligé, furent comme les lugubres précautions d'une tendresse mourante et d'une séparation plus cruelle. Bientôt après en effet, le jour du Seigneur arrivé, un mortel assoupissement vint nous annoncer le sommeil de la mort; des présages de trépas couvrirent son visage, son arrêt y parut écrit, et l'affreuse mort jusque-là cachée dans son sein, se laissa presque voir à découvert.

A ce bruit fatal, une frayeur universelle se répand: les prêtres du Seigneur montent à l'autel; on cherche dans le sacrifice de la mort de Jésus-Christ une source de vie pour le pontife mourant; la victime adorable est exposée à la douleur publique; les citoyens en foule remplissent nos temples et environnent les autels; les pauvres au milieu de nos places publiques les mains élevées au ciel, redemandent par leurs gémissements le père qu'ils sont sur le point de perdre; des vierges sacrées gémissent tout bas dans le sanctuaire; et, tristes témoins de la douleur et de la soumission chrétienne d'une abbesse à qui de tendres nœuds rendent cette séparation si cruelle, elles répandent leurs cœurs aux pieds des autels, mêlent leurs soupirs et leurs vœux, les font monter jusqu'aux pieds du trône de l'Agneau qu'elles doivent un jour suivre, et par ce tendre spectacle, vont presque arracher des mains de l'Eternel le glaive fatal qui doit trancher des jours si précieux. Mais les fléaux comme les dons de Dieu sont sans repentir, et son heure ou plutôt la nôtre était venue. On a donc recours aux derniers remèdes de l'Eglise, et à leur aspect l'assoupissement cesse, sa foi se réveille; ses yeux s'ouvrent pour voir son Sauveur; il demande non-seulement à manger sa chair, mais encore à boire son sang, et veut sur le point de sa mort, comme son Maître, s'enivrer de ce vin précieux dont il ne devait plus boire que dans le royaume du Père céleste. (*Matth.*, XXVI, 29.)

Cependant le mal gagne: une famille désolée fond en larmes autour du lit; un ami sage et fidèle tâche en vain de s'attirer encore la dernière consolation de quelques paroles mourantes, et l'hexhorte de disposer à sa maison terrestre. Un frein éternel avait déjà été mis sur sa langue, et on ne tirait plus de lui qu'une réponse de mort. Mais encore, les pauvres que vous avez tant aimés, lui dit-il, vont-ils donc tout perdre avec vous? votre palais retentit de leurs plaintes; quelles ressources voulez-vous leur laisser après votre mort? Que vois-je ici, mes frères? Ah! la charité ne meurt jamais. A ces mots, cette âme miséricordieuse se réveille tout entière pour faire un dernier effort; ses yeux que la mort avait déjà fermés, se rouvrent pour jeter encore, ce semble, quelques regards favorables sur les malheureux; ses mains défaillantes depuis si longtemps accoutumées à de saintes profusions, vont serrer tendrement les mains de cet illustre ami, comme pour se plaindre qu'elles n'étaient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangère paraît animer ce corps mourant; il se tourmente, il s'agite; mille fois il s'essaie de redire ses anciens et pieux desseins; mais ces paroles de charité qu'il forme dans le cœur, viennent expirer sur sa langue froide et immobile, et se changent en profonds soupirs. Que se passait-il alors dans cette âme, ô mon Dieu? quelles saintes inquiétudes! quels

tendres gémissements! quels nouveaux transports! quels brûlants désirs! Ce feu sacré n'acheva-t-il pas de consumer les restes de ses faiblesses? et ne parut-elle pas sans tache à vos yeux, lorsque détachée de sa demeure terrestre par les efforts mêmes et les agitations de la charité, elle alla se présenter devant votre tribunal redoutable?

Que vous dirai-je ici, mes frères? qu'ainsi disparaît tout à coup la figure du monde; qu'ainsi s'évanouit l'enchantement des sens; qu'ainsi vient se briser au tombeau le fantôme qui nous joue; que les plus beaux jours de la vie ne sont que des portions de notre mort; que la fleur de l'âge se flétrit; que les plus vives passions s'éteignent; que les plaisirs nous lassent par leur vide, ou nous échappent par leurs excès; que la gloire n'est qu'un nom qui se fait cependant acheter de tout notre repos; que la pompe et l'éclat ne sont que des décorations de théâtre; que les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux; que les plus belles espérances ne sont que de douces erreurs; que les mouvements les plus éclatants sont comme les agitations de ces feux nocturnes qui paraissent et se plongent à l'instant dans d'éternelles ténèbres; en un mot, qu'il n'est rien de solide dans cette vie que les mesures que l'on prend pour l'autre: vous dirai-je tout cela? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil et d'amertume? qui fut jamais plus fécond sur les abus du monde que le monde même? Au milieu des plaisirs on nous voit discourir sur leur fragilité; nous insultons le monde en l'adorant. Aussi quel fruit recueillons-nous de ces stériles réflexions? Quelques projets éloignés de changement, qui ne font que nous calmer sur nos désordres présents; et contents d'avoir connu nos plaies, nous en sommes, ce semble, plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus, triste Sion, et gémissez sur les cendres de l'Epoux sacré qui vous a été enlevé: remontez à l'autel, prêtres du Seigneur; et si un reste de fragilité, si quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible ministère arrêtaient encore le prince des prêtres que nous pleurons, dans cet endroit mystérieux du temple où achevaient de se purifier les ministres, ah! disposez l'appareil du sacrifice; mettez entre les mains de ce pieux pontife le sang de l'Agneau, afin qu'il puisse entrer dans le sanctuaire éternel et se présenter avec confiance devant la face du Roi de gloire. Ainsi soit-il.

II. ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE DE VILLEROI, ARCHEVÊQUE DE LYON.

Sacerdos magnus . . . . . qui prævaluit amplificare civitatem, qui adeptus est gloriam in conversatione gentis, et ingressum domus et atrii amplificavit. (*Eccli.*, L, 5.)

C'est ici un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur, et dans l'enceinte du temple.

Ainsi pour consoler Israël de la mort du grand prêtre Simon, un auteur inspiré d'en haut immortalisait jadis, par des louanges nobles et divines, la mémoire de ce pontife, et cherchait dans le souvenir de ses vertus, une triste ressource à la douleur de sa perte. D'abord, le plaçant parmi ces hommes pleins de gloire, qui rendent les peuples heureux par la solidité de leur sagesse, qui ont été riches en grands talens, et dont le nom vivra dans la succession de tous les siècles, il va puiser dans la nature mille images vives et brillantes, et célèbre avec cet air de majesté, où l'esprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuses circonstances de son histoire. Ici, dans des temps de trouble et de confusion, on le voit, ainsi que l'étoile du matin au milieu des nuages, briller, suivre toujours sa course, et montrer même de loin les sentiers de la justice et de l'obéissance à ceux qui, attirés par de fausses lueurs, s'étaient jetés dans les voies glissantes et ténébreuses de la rébellion et de l'injustice.

Egalement attentif à régler les différents du peuple et des principaux d'Israël, c'est un trait de feu vif et perçant, qui va jusques dans le cœur faire en un instant le discernement délicat de la passion et de l'équité.

Enfin se répandant lui-même tout entier sur les besoins publics; usant, pour le salut et la sûreté de Juda, jusques aux restes mourans d'une vie infirme et défaillante, c'est un doux parfum, qui pendant les jours de l'été exhale au loin son odeur bienfaisante, s'évapore et s'éteint à force de se communiquer.

De là, l'auteur sacré rappelant des spectacles plus saints et plus augustes, le représente au milieu des enfants d'Aaron appliqué aux fonctions redoutables du sacerdoce, présentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'assemblée d'Israël, étendant sa main pour offrir le sang de la vigne, soutenant la maison du Seigneur et affermissant les fondements du temple; en un mot, ayant soin de son peuple, le délivrant de la perdition, et faisant couler sur lui par des canaux purs et fidèles, les grâces des sacrements et les eaux sacrées de la doctrine.

Quand vous dictiez à cet homme inspiré des expressions si divines; oserai-je le demander ici, Esprit-Saint, quelles furent vos vues? Prétendîtes-vous raconter, ou prédire? Consoliez-vous la Synagogue sur la mort de ce fameux pontife; ou promettiez-vous à l'Eglise la vie de Messire Camille de Neufville de Villeroi, archevêque et comte de Lyon, commandeur des ordres du roi, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte?

En effet, Messieurs, avait-on jamais vu dans le même homme, tant d'attachement aux intérêts du prince, et tant d'attention à l'utilité des particuliers; tant d'application aux besoins de l'Etat, et tant de vigilance sur le détail des familles; tant d'égards pour la noblesse, et tant de bonté pour le peuple; tant de respect pour les droits de la royauté,

et tant de zèle pour ceux du sacerdoce; tant de part aux sollicitudes du siècle, et tant de goût pour les choses du ciel; tant de grandeur, avec tant de modération; tant de périls, avec tant d'innocence?

Vous le savez, illustres citoyens de cette ville affligée; et le magnifique appareil de cette triste cérémonie, où il semble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adoucissement que dans un excès de reconnaissance, fait assez connaître que vous croyez devoir à la conduite et à la piété de ce grand homme, les richesses de la terre et celles du ciel, puisque vous les jetez avec tant de profusion sur le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce temple.

Ah! que ne pouvez-vous donc parler ici à ma place, vous qui chargés des affaires publiques, trouviez dans une seule de ses réponses ces expédiens heureux, qui ne sont d'ordinaire le fruit que des longues réflexions et des cruelles perplexités! vous, qui l'établissant arbitre de vos différends particuliers, l'entendiez avec confiance décider sur les intérêts de votre honneur ou de votre fortune: toujours contents de ses arrêts, lors même que vous étiez mécontents de votre sort! vous, qui malheureux sans avoir la triste consolation d'oser vous plaindre, alliez verser dans son sein votre honte et votre misère, et le trouvant toujours également discret et charitable, en sortiez rassurés sur votre honneur, et soulagés de votre indigence! vous enfin, ministres du Seigneur, zélés confidents de son amour pour l'Église, qui, assemblés autour de lui, comme les esprits célestes autour du trône de l'Ancien des jours (*Hebr.* I, 14), en étiez si souvent envoyés pour aller exercer votre ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut; que ne pouvez-vous parler ici à ma place! Mais ce lugubre silence, cette profonde consternation, cet air de tristesse et d'étonnement répandu sur vos visages, n'en disent-ils pas assez? faut-il donc que j'en sois en ce jour le triste interprète, et que je vienne justifier par un éloge public, une douleur et des larmes publiques?

Souffrez plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illusions de la vie, et que je vous redise avec cette noble simplicité qui sied si bien aux vérités du salut: *Au reste, mes frères, ce que l'homme aura semé il le recueillera* (*Gal.*, VI, 8); *usez de ce monde comme n'en usant pas* (I. *Cor.*, VII, 31); *c'est une figure qui passe; c'est une maison bâtie sur le sable mouvant, qui sera demain le jouet des vents et de l'orage* (*Matth.*, VII, 26, 27).

Je sais quelle est toujours dans ces touchantes cérémonies la prescription de la vanité contre la piété chrétienne: je sais que loin de laisser périr la mémoire de l'impie, comme un son qui se dissipe dans les airs, on lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du juste: je sais qu'une bouche sacrée, qui ne doit plus s'ouvrir que pour annoncer avec le Prophète les merveilles du Seigneur, y vient souvent raconter les ouvrages de l'homme: je sais que du plus humiliant objet que nous propose la foi, on en fait un spectacle de faste et de vaine gloire; qu'on vient recueillir même sur de viles cendres, des esprits de grandeur et d'élévation; qu'on mêle à la pensée du tombeau, à qui la grâce doit tant de conquêtes, le souvenir de mille événements profanes, qui peut-être ont valu à l'enfer un riche butin; et que le démon semble enfin avoir trouvé le secret de triompher, comme Jésus-Christ, de la mort même: je le sais. Mais je sais aussi, Seigneur, que vous perdrez les lèvres trompeuses, et la langue qui parle avec orgueil (*Psal.* II, 4); je sais ce que je dois à la parole évangélique que j'annonce, à la majesté du temple où réside la gloire du Dieu très-haut; à la sainte horreur du Sanctuaire, où le Pontife éternel est toujours vivant afin d'intercéder pour nous; à l'appareil du sacrifice terrible que je suspens; à la présence du pontife sacré qui va vous l'offrir, et dont je dois respecter le recueillement; à la piété des fidèles qui m'écoutent; et surtout à la mémoire du grand prélat à qui je viens rendre ce devoir de religion. Je le sais; et vous ne permettrez pas, Seigneur, que je trahisse lâchement là dessus les plus vives lumières de votre grâce.

Donnons donc à une cérémonie si chrétienne, un air et un tour de chrétien: ne louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la foi met au nombre des vices: laissons là cet art profane qui, selon les besoins, éloigne, approche, saisit avec affectation, ou laisse échapper avec adresse des faits douteux et délicats: en un mot, sanctifions dans cet éloge funèbre les qualités que le siècle admire, par celles que la religion doit louer. Mêlons saintement le monde avec Jésus-Christ, et découvrons dans notre illustre archevêque de grands talens et de grandes vertus: considérons-le comme un grand homme né pour le bien de l'Etat, et comme un grand évêque établi pour l'utilité de l'Église. Il sut ménager les intérêts du prince et les intérêts du peuple; c'est l'usage qu'il fit de ses talents: il sut veiller sur lui-même en se rendant utile à l'Église; c'est à quoi se réduisirent ses vertus. C'est-à-dire, il fut un pontife illustre, qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur et dans l'enceinte du temple. C'est tout ce que je me propose dans cet éloge

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduisent ces vastes talents qui nous élèvent si flatteusement sur le reste des hommes, et qui sont comme un caractère de souveraineté naturelle, imprimé des mains de Dieu sur certaines âmes, si la grâce de Jésus-Christ, toujours attentive à ramener au Père des lumières tous les dons qui sont sortis de son sein, n'en fait elle-même la destination, et n'en règle l'usage, n'en re-

dresse les vues, n'en corrige les dissipations n'en marque les routes, n'en sanctifie les écueils? Car, Messieurs, je le répète, n'attendez pas ici un éloge païen, mais une instruction chrétienne. Je me souviens que je loue un oint du Seigneur et non pas un héros du siècle. Eh! le monde est assez ingénieux à se séduire, sans que nous lui aidions encore nous-mêmes, ministres du Seigneur, dans un lieu destiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des chrétiens, ces qualités éclatantes, lorsque la foi n'en règle pas l'usage? Ce sont des dons de Dieu qui nous éloignent de lui; des ressources de salut qui facilitent notre perte; des lumières étendues qui nous aveuglent sur les objets que la foi nous met comme sous l'œil; des distinctions de la nature qui nous confondent dans la multitude des méchants; des penchants d'immortalité que nous usons après des ombres qui périssent; des semences de vérité que nous étouffons par les sollicitudes du siècle; des attentes de grâce que la cupidité remplit; des amusements brillants qui nous font perdre de vue notre unique affaire; un art de se damner avec un peu plus de contrainte et de solennité; des fleurs enfin, qui le matin brillent et sèchent le soir sur le tombeau: terme fatal où tout aboutit, abîme éternel où tout va se perdre, écueil inévitable où après plus ou moins d'agitations, vient enfin se briser le fantôme qui nous joue et que nous croyons si solide. Mais éloignons pour un moment ces tristes idées, et cherchons dans l'histoire de notre prélat des motifs solides d'une consolation chrétienne.

Je dis dans son histoire, Messieurs, car n'attendez pas que j'en sorte pour remonter jusqu'à celle de ses ancêtres. A quoi bon entasser ici des noms antiques, réunir des titres pompeux, rassembler des alliances augustes, rapprocher une longue suite de siècles passés, et dans une cérémonie destinée à nous faire ouvrir les yeux sur le néant des grandeurs présentes, donner une manière de réalité à celles qui ne sont plus? Je le pourrais, et la gloire de l'illustre maison de Villeroi embellirait, sans doute, cet endroit de mon discours, mais je parle d'un pontife établi selon l'ordre de Melchisédech, et vous savez que les livres saints, où nous lisons l'éloge de ce roi de Salem, affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un prêtre du Très-Haut, la gloire des ancêtres, ni la vanité des généalogies.

La capitale de l'univers, Rome fut le lieu que la Providence choisit pour donner à son peuple Messire Camille de Neufville. Il semble que cette grande âme, qui devait un jour réunir dans sa personne, la science de régir les peuples, et celle de les sanctifier, soutenir le trône d'une main et l'autel de l'autre, dispenser les mystères de l'Etat et ceux de l'Eglise, ne pouvait devoir sa naissance qu'à cette ville si célèbre, où l'autorité de l'empire et du sacerdoce se trouve réunie dans la même personne

Aussi l'éducation, qui d'ordinaire dans les autres hommes, embellit ou cultive un fond encore brut ou ingrat, ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison, et dans les amusements mêmes de son enfance, on découvrit presque les ébauches de ses grandes qualités: semblable à ce grain évangélique, qui dans sa mystérieuse petitesse, laissait entrevoir ces espérances d'accroissement qui devaient l'élever sur les plus hautes plantes, (*Matth.*, XIII, 31, 32), et dont les branches sacrées devaient même un jour servir d'asile aux oiseaux du ciel.

Au lieu que *les méchants*, dit le prophète, (*Psal.* LVII. 4,) *se détournent de la droite voie dès le sein de leur mère*, il rendit ses passions dociles à la raison, en un temps où les égarements du cœur entrent, pour ainsi dire, dans les bienséances de l'âge: et comme ce pieux roi d'Israel (*Eccli.*, XLVII, 3.), il se joua dans sa jeunesse avec les lions, ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux et les plus traitables.

Dans les éloges qu'on entreprend de la plupart des hommes extraordinaires, on est obligé de tirer le rideau sur les premières années de leur vie; on laisse dans un sage oubli un temps où ils se sont oubliés eux-mêmes; on ne leur donne ni enfance ni jeunesse; on ne commence leur histoire que par où l'on peut commencer leur éloge, et l'on voit l'orateur habile produire tout à coup son héros sur le théâtre du monde, à peu près comme Dieu y produisit Adam, je veux dire dans la perfection de l'âge et de la raison.

En effet, qu'est-ce que la jeunesse des personnes d'un certain rang? C'est une saison périlleuse, où les passions ne sont pas encore gênées par les bienséances de la grandeur, et où elles sont facilitées par son autorité; c'est une conjoncture fatale, où le vice n'a rien de difficile ni de honteux; où le plaisir est autorisé par l'usage, l'usage soutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi; les exemples facilités par la puissance, et la puissance mise en œuvre par les emportements de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Seigneur, à qui seul appartient la force et la sagesse, votre grâce a-t-elle des attraits assez puissants, votre conseil éternel des ressources assez heureuses pour préserver une âme au milieu de tant de périls? vous le pouvez, Seigneur; mais qu'il est rare que vous usiez de cette puissance!

Tel fut le privilége de notre archevêque. Mais sur quoi arrêté-je votre attention? Il semble que j'ai à louer des talents ordinaires, et je ne m'aperçois pas que ce qui ailleurs serait un sujet important d'éloge, n'est ici qu'un amusement.

Exposons tout à coup ce grand homme à la tête de la province, veillant aux intérêts et à la gloire du prince, présidant à la fortune et au repos des peuples, toujours occupé et toujours au-dessus de ses occupations, se faisant un vrai soulagement de son devoir et se faisant un devoir du soulagement de son peuple; si pénétrant, qu'il ne lui fallait pour

décider que le temps qu'il faut pour entendre, si éclairé que ses décisions paraissaient toujours dictées par la sagesse même, sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé; d'un esprit vif, facile, insinuant; d'un jugement vaste, élevé, fécond; d'un cœur droit, noble, bienfaisant; toujours au-dessus de ses dignités et de sa grandeur, toujours à portée de la misère et de la fortune; ami sincère, maître généreux, père commun.

Ici, qu'une piété craintive et peu instruite ne désavoue pas en secret les louanges que je lui donne. Je respecte votre pieuse délicatesse, âmes zélées qui m'entendez. Je sais, avec l'Apôtre (*Hebr.*, V, 1), que tout pontife n'est choisi d'entre les hommes, que pour s'appliquer à ce qui regarde le culte de Dieu; qu'il ne faut pas introduire dans le repos sacré du sanctuaire, le tumulte des occupations séculières; que ceux qui, comme dit le Prophète, vont placer leur bouche jusques dans le ciel (*Psal.* LXXII, 9), ne doivent plus laisser ramper leur langue sur la terre; et qu'enfin le monde entier n'est pas digne d'occuper des mains destinées à offrir des dons et des sacrifices. Vérités saintes! vous ne m'êtes pas étrangères; et je ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi sacré m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Eglise est-elle donc si peu intéressée à la prospérité des princes, à la sûreté des Etats, à la tranquillité des peuples, à l'observance des lois, qu'elle en regarde le soin comme un soin profane? La royauté n'est-elle pas le soutien du sacerdoce? et, travailler à l'agrandissement d'un roi très-chretien, n'est-ce pas préparer des triomphes à Jésus-Christ? Le pontife de la loi, souvent au sortir du tribunal, d'où il venait de prononcer sur la fortune et sur les biens des enfants d'Israel, ne montait-il pas à l'autel pour leur attirer des biens invisibles et une fortune plus durable? Samuel n'était-il pas également l'interprète des droits du roi et des volontés du Seigneur envers le peuple? Saints évêques des premiers temps, ne jouissiez-vous pas de cette double autorité? et l'application à terminer les différends des fidèles, ne faisait-elle pas une portion considérable de votre charge pastorale?

Pourquoi donc, lorsque sous un prince qui fait entrer l'Eglise en commerce de ses victoires, et en partage avec elle le fruit, il se trouve certaines âmes en qui la Providence a versé ces dons rares et excellents, nécessaires pour ménager les intérêts des rois et la conduite des royaumes; pourquoi, dis-je, ne pourraient elles pas se partager entre les soins du sacerdoce et ceux de la royauté? Or, messieurs, ces dons rares et excellents, où parurent-ils jamais avec plus d'éclat que dans le prélat dont nous pleurons la perte?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avait reçu du ciel un de ces génies heureux, qui trouvent dans leur propre fonds ce que l'étude et l'expérience ne sauraient guère remplacer quand on ne l'a pas; qu'il était né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples; que, de tous les mystères de la sagesse des hommes, il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu suivre; et que, comme cet habile conducteur du peuple juif (*Act.*, VII, 22), il sut dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Egyptiens. Je n'ajouterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'aplanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât; que les plus vastes l'étaient moins que son esprit, et que, partagé entre mille soins, il fut toujours entier à chacun. Ce n'est pas là une imagination qui se joue, et qui substitue à la véritable idée des choses un fantôme de sa façon; il n'est personne ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire, c'est lui : cependant ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Persuadé que les talents les plus distingués sont inutiles ou dangereux, lorsque le devoir n'en règle pas l'usage, quel fut son attachement pour la personne du monarque! Que ne puis-je rappeler ici ces temps fâcheux, où la minorité du prince, l'ambition des grands, les intérêts des ministres, et je ne sais quelle fureur de révolte et de changement qui saisit en certains siècles l'esprit des peuples, firent éprouver tour à tour à la France toutes les calamités des dissensions domestiques! Que ne puis-je rapprocher surtout ce moment fatal, où la capitale du royaume à la tête de la révolte, la Bourgogne et la Guyenne déjà séduites, le Dauphiné prêt à les suivre, et n'attendant plus que l'exemple de cette province; notre illustre défunt, sollicité de toutes parts, décida presque, par sa fermeté, de la fortune du monarque et de celle de la monarchie!

Mais faut-il pour vous représenter le calme et la tranquillité dont la province fut redevable à ses soins, mêler dans une cérémonie instituée pour honorer le paisible sommeil des justes, les images affreuses de la guerre et de la rébellion répandues partout? Faut-il pour vous exposer tout le mérite de sa fidélité, faire revivre le souvenir de tant de chutes déplorables, qui pensèrent traîner après soi celles de tout l'Etat? Faut-il, pour le louer sur des espérances méprisées, sur des offres rejetées, insulter aux cendres de ceux qui le sollicitèrent de se déclarer contre son devoir, et faire d'un éloge particulier une invective publique? Ah! que plutôt cette gloire descende avec lui dans le tombeau! (*Psal.* XLVIII, 18.) Je trouve bien dans les livres saints qu'on doit proposer les vertus du juste mort, pour condamner les vices des pécheurs qui vivent (*Sap.*, IV, 16), mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne sont plus.

Dans ces fatales révolutions, c'est une conjoncture bien délicate de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent

habile au gouvernement. On est tenté d'entrer, sans aveu, dans les affaires publiques : on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchants, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paraître, on procure à son ambition des occasions de crime et de déshonneur ; et souvent on abandonne son devoir sans autre intérêt que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat et de dignité. Des talents aussi vastes que ceux de notre prélat, ne devaient guère se borner aux soins d'une province : mais, voyant d'un œil tranquille l'abondance et la gloire des injustes, sortir de leur iniquité même, il fut toujours content de sa fortune, parce que la cour le fut toujours de ses services.

De ses services, Messieurs ? ne donnons point ici dans les excès d'une mauvaise éloquence ; parlons sans art, nous ne risquons rien. Quelle suite glorieuse et constante de soins et de fatigues soutenues pendant plus de cinquante ans pour les intérêts de son prince ! Vigilant, rien n'échappait à la force de son esprit ; intrépide, rien n'ébranlait la fermeté de son cœur ; infatigable, rien ne pouvait abattre la faiblesse de son corps. Combien de fois, par des avis donnés à propos, a-t-il ou corrigé des abus désespérés, ou prévenu des malheurs inévitables, ou procuré des biens qu'on n'osait se promettre ! Tandis que dans les autres provinces l'hérésie attend des coups pour expirer, et qu'il faut tailler ces pierres spirituelles pour les faire entrer dans l'édifice sacré de l'Eglise ; notre sage prélat emploie-t-il pour les ramener d'autre force que celle de ses raisons ? et, comme Salomon, ne le voit-on pas bâtir un temple à la vérité, sans employer le fer, ni sans donner un coup de marteau ? Combien de fois l'a-t-on vu, pendant les désordres de l'Etat, respecté même des rebelles, aller à travers leurs armées, porter aux pieds du trône le tribut de sa constance et de sa fidélité ?

Vous le savez, Messieurs, injures de l'air, incommodités des saisons, infirmités de l'âge, vivacité des douleurs, danger des maux présents, crainte des maux à venir, ce n'étaient plus pour lui des obstacles. Ecoutez, âmes toutes livrées à vos sens, et pour qui la seule absence du plaisir est un vrai supplice ! du lit même de sa douleur il en fit un nouveau tribunal, d'où on le vit avec un esprit tranquille et serein régler les besoins de la province et les intérêts de la cour. Et bien différent de ces dieux dont parle le Prophète, qui avaient des yeux et ne voyaient pas, des pieds et ne marchaient pas, des mains et ne s'en servaient pas (*Psal.* CXIII, 45), ah ! il avait perdu par ses longues et continuelles fatigues l'usage des yeux, et il voyait encore tout ; des pieds, et il volait partout où l'appelait le service du prince ; des mains, et il donnait le branle et le mouvement à tout. Quelles étaient là-dessus vos justes frayeurs et vos respectueuses remontrances, vous que d'heureux engagements attachaient depuis longtemps à sa personne et à son service ? Redites tout ce que votre amour pour lui et pour la province vous faisait alors dire de plus tendre et de plus touchant, tout ce que son zèle pour le prince lui faisait répondre de plus ferme et de plus généreux.

Mais ne le vîmes-nous pas ces jours passés, au bruit d'une émeute populaire, recueillir les restes précieux de son âme défaillante ; ramasser, si je l'ose dire, les débris d'un corps tout usé ; trouver dans la vivacité de son zèle de quoi ranimer ses forces mourantes ; s'arracher comme Moïse à la tranquillité de sa montagne, et venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétablissant comme lui l'abondance ? Oui, Messieurs, aux premières nouvelles du tumulte, les soins de la santé si chers à la vieillesse ne l'arrêtent plus ; il part, il vole, il paraît : tout se calme. Quel est cet homme à qui les vents et la mer font gloire d'obéir ? Mais où m'emporte tout à coup l'ordre de ma matière ? Ah ! je touche presque au moment fatal qui nous l'enleva ; et, en vous rappelant une action glorieuse, je ne m'aperçois pas que c'est la dernière de sa vie, et peut-être la cause funeste de sa mort. Ne hâtons pas un si triste spectacle.

La France a vu sur la scène presque dans tous les siècles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des princes et faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat ; mais, hélas ! souvent chargés de la haine comme des affaires publiques, on les a regardés dans leur vie plutôt comme des instruments de la colère du Seigneur, que comme des ministres de la puissance du prince, et ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de mérite pour déplaire à tout un royaume. C'est que le même zèle, qui nous attache au prince, nous endurcit souvent envers le public ; c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes méprisable. Mais j'en atteste ici la foi publique : reconnaissez-vous là-dedans le père commun que nous pleurons ? Nécessaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous ? cette muraille funeste de séparation, qu'un usage peu chrétien met entre les grands et le peuple, ne l'avait-il pas détruite ? fallait-il, pour pénétrer jusqu'à lui, acheter la faveur d'un domestique, ou mériter, par de longues et ennuyeuses assiduités, le moment favorable du maître ? le nom des pauvres n'était-il pas honorable à ses yeux ? (*Psal.* LXXI, 14.) et en était-il de son cabinet comme du sanctuaire du temple de Jérusalem, où l'on ne pouvait entrer qu'avec des ornements pompeux et une parure magnifique ? portait-il sur son front ces marques odieuses de puissance, qui semblent reprocher au reste des hommes leur misère ou leur dépendance ? n'avait-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité ? et enfin, en l'abordant, s'aperçut-on jamais qu'il eût de l'autorité, que lorsqu'il accorda des grâces ?

Quelle leçon pour vous, homme vain ! qui, à peine échappé de parmi le peuple où vous avaient laissé vos ancêtres, et devenu par une dignité le défenseur de ses droits, affectez de ne jamais détourner sur lui vos regards, comme si vous craigniez de n'y retrouver que le souvenir de votre première bassesse ! Ah ! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces âmes viles ; et le Seigneur fera sécher la racine de votre orgueilleuse postérité, et entera dessus une race qui connaîtra la justice et fera la miséricorde.

Combien de fois avions-nous admiré en lui ces lumières vastes et sûres, qui trouvent toujours le point fatal des grands événements, et cette facilité populaire qui se délasse sur le détail des familles, rallie des intérêts domestiques, et ne sait se refuser à des besoins obscurs, ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude et de fierté, plus accablants que le refus même ? Ses mains comme celles de la femme forte, après s'être occupées à des fonctions éclatantes, ne savaient-elles pas se détourner sur les plus obscures ? Et si j'osais le dire dans un discours chrétien, ne nous rappelait-il pas le souvenir de ces Romains tant vantés, qui, après avoir été à la tête des affaires publiques, et ménagé le destin de Rome, de retour chez eux, enveloppés de toute leur gloire, savaient, auprès d'un foyer simple et champêtre, prononcer sur les démêlés de leurs clients, et se renfermer dans les bornes de cette magistrature domestique, comme s'ils eussent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre ?

Le détail infini du commerce de cette grande ville eut-il jamais rien de si bas, où on ne le vît descendre avec plaisir, y maintenant par son autorité la paix et la bonne foi qui en sont comme les nerfs? N'en réglait-il pas souvent les vastes ressorts par la prudence de ses conseils et par l'étendue de ses lumières ? Ce nouveau tribunal, qui rend cette ville comme l'arbitre du commerce de tout le royaume, qui dans son établissement fut si fort traversé, et où, des provinces les plus éloignées, on vient attendre la décision de toutes les affaires où nos citoyens sont intéressés, n'est-il pas un monument bien tendre et de son crédit auprès du prince, et de son amour pour le peuple ? Nous avions, à la vérité, ses premiers soins; mais les avions-nous tout entiers ? et, par l'application qu'il eut toujours à connaître et à régler les plus petits intérêts de la province, n'aurait-on pas dit qu'il était le magistrat particulier de chaque ville de son gouvernement ?

Ici, Messieurs, vous ajoutez à ce que je ne dis pas; vous suppléez à ce que je ne dis que faiblement; vous rappelez mille circonstances, ou que je passe ou que j'ignore. Chacun de vous, se retraçant le souvenir de quelque bienfait particulier, m'offre en secret de quoi grossir cet endroit de son éloge. Ah ! que n'est-il permis à votre douleur et à votre reconnaissance de s'expliquer ici elles-mêmes ! Vous diriez, mais en termes mille fois plus touchants et plus énergiques que moi, qu'il avait délivré le pauvre de la tyrannie du puissant (*Psal.* LXXI, 12); que les magistrats subalternes ne lui étaient chers qu'autant qu'ils l'étaient eux-mêmes au public ; que sa plus délicieuse félicité était de contribuer de ses soins à la félicité publique; qu'il était plus jaloux du rang qu'il avait dans nos cœurs, que de celui qu'il tenait dans le royaume; qu'il ne connaissait vos noms, vos familles, votre fortune, que par les services qu'il vous avait rendus; que plus d'une fois, dépositaire des vœux et des intérêts publics, il les avait portés au pied du trône avec une respectueuse fermeté, et sans ces timides ménagements, injurieux au prince dont ils exposent la gloire, injustes envers le public dont ils sacrifient les droits ; exemple rare et digne lui seul d'un éloge entier ! en un mot, qu'il était le père, le soutien et le protecteur de la province ; l'espérance, la joie et les délices de votre ville.

Mais puis-je vous confondre ici, vous qu'il distingua toujours avec tant de bonté, noblesse illustre, et qu'il honora de sa plus étroite familiarité ? Avec quelle confiance l'établissez-vous arbitre de vos différends ! Que d'animosités étouffées dans leur naissance par sa sagesse ! que de querelles invétérées et si souvent immortelles parmi les gentilshommes n'a-t-il pas éteintes par son autorité ! que de prétentions injustes, que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par sa pénétration ! Mais quel ami plus sincère et plus généreux ? vous le savez, chapitre illustre de la plus noble église de France. La grandeur, je le sais, ne manque guère d'adulateurs ; mais les grands manquent souvent d'amis : comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'est aussi que leur fortune que l'on aime en eux ; l'amitié, cette tendre *ressource de tous les chagrins de la vie*, dit le Sage, (*Eccli.*, VI, 16), ce doux lien de la société, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant, un plaisir sans charmes pour eux ; aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour soi. Ici, était-ce la personne ou la dignité, qui lui attirait vos hommages ? vous fit-il attendre un service, quand vous l'eûtes demandé ? vous le fit-il demander, quand il l'eut prévu ? souffrit-il vos justes remerciements, quand il l'eut rendu ? plaisir délicat cependant, et qui semble être la plus innocente récompense du bienfait.

Mais peut-être n'était-ce là qu'une vertu de parade ; peut-être qu'officieux aux yeux du public, il se dédommagea de cette contrainte dans le secret de son domestique. Répondez pour moi, maison désolée de ce grand homme ; je réveille ici votre douleur, je m'en aperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre et plus généreux ? Ne suffisait-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui pour n'avoir plus besoin d'être à personne ? Sûr de votre attachement, ne veillait-il pas avec plus de soin sur votre

fortune que sur votre fidélité? Etait-il de ces hommes vains et bizarres, qui croient faire grâce de permettre qu'on soit au nombre de leurs esclaves, et qui veulent que les services mêmes qu'on leur rend tiennent lieu de récompense? Enfin, exigea-t-il vos hommages comme un tyran, ou s'il mérita votre tendresse comme un vrai père?

Que ne puis-je ici de ses actions passer à ses principes. Jamais âme ne fit de plus grandes choses par de plus grands motifs; on aurait dit que tout ce qu'il faisait de louable perdait son prix du moment qu'il était loué: c'était dégrader le mérite de ses actions que de l'en faire apercevoir, et, en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il fallait presque oublier les siennes.

Sacrés dispensateurs de la parole évangélique, combien de fois en vous ouvrant la bouche pour annoncer toute vérité, vous la ferma-t-il sur celles qui le regardaient?

Et nous-mêmes aujourd'hui, ne sommes-nous pas obligés de trahir par cet éloge public, non-seulement ses plus chers sentiments, mais encore ces dernières intentions des mourants qui sont comme d'autres restes précieux, auxquels il n'est pas permis de toucher, et qu'une espèce de religion civile a rendu presque aussi sacrées pour les hommes que les cendres mêmes et les dépouilles de leurs tombeaux? Mais il fallait, âme généreuse et modeste, que vous eussiez la gloire de refuser les louanges, et qu'une juste reconnaissance eût la liberté de vous les donner.

Ah! si après la dissolution de ce corps terrestre, vous pouvez encore être sensible à la gloire de la terre, âme bienfaisante et généreuse! jetez sur ces citoyens affligés quelques-uns de ces regards que vous fixiez autrefois si utilement sur eux, et venez recueillir sur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres, sur les tristes regrets dont ils honorent vos obsèques, la plus douce récompense de vos fatigues et le plus sincère tribut de leur reconnaissance. Venez voir le plus grand roi du monde, non plus vous donnant des marques honorables d'estime et de confiance, et vous recevant avec tant de distinction au milieu des grands de sa cour, mais ne pouvant vous refuser des marques de douleur au milieu des joies et des acclamations de ses victoires, et paraissant tout occupé de votre perte, tandis que l'Europe ne l'est que de ses conquêtes.

Il faudrait ici finir son éloge; les regrets de Louis le Grand laissent-ils quelque chose à dire? Il faudrait même ne pas vous faire souvenir de cette glorieuse lettre que toute la France a vue, si digne de passer dans nos annales et d'être conservée à la postérité, où l'on voit cette main royale occupée à laisser à nos neveux un éloge digne du grand Camille et de toute son illustre maison. Je ne puis qu'affaiblir une circonstance si honorable à sa mémoire; ce que j'en pourrais dire ne dirait pas ce que j'en pense: les paroles des rois ont je ne sais quoi d'énergique qu'un discours entier ne peut remplacer. Louis le Grand y fait des vœux pour la durée des jours de notre prélat. Il semble que, comme autrefois le vieillard Jacob aux approches de la mort, sentit revenir ses forces en voyant le bâton de commandement entre les mains de Joseph (*Hebr.*, XI, 21), de même notre glorieux vieillard devait rappeler les siennes en voyant son illustre neveu honoré du bâton de maréchal de France. Ce grand prince l'y exhorte de venir se montrer encore une fois à sa cour, et l'assure que *personne, sans exception, ne l'y verra avec plus de plaisir que lui.* Régnez, prince, seul digne d'être servi, puisque seul vous savez si bien honorer ceux qui vous servent. C'est tout ce que je puis dire.

Mais puis-je ne pas ajouter que ce grand prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre gouverneur? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas sa grandeur d'âme, cette élévation d'esprit, ces manières dignes encore d'une plus haute fortune, et mille actions glorieuses que nul de vous n'ignore, et que la parole de paix, dont je suis le ministre, me défend de redire ici? Puis-je ne pas ajouter qu'il y honore d'un glorieux souvenir et d'une éternelle reconnaissance, la mémoire de ce sage et vaillant maréchal, qui jeta dans son âme royale les premières semences de valeur et de sagesse, et qui le premier sut ébaucher Louis le Grand? Quelle gloire pour cette célèbre maison!

L'opprobre de Jésus-Christ a eu cependant plus de charmes pour votre cœur que toute cette pompe de l'Egypte, illustre fille qui m'écoutez (3). Aussi en vous entretenant de la gloire de votre famille, je n'ai pas voulu affaiblir votre foi, mais aider votre reconnaissance, et vous exposer plutôt les périls dont la grâce vous a délivrée, que vous faire estimer de faux biens et de vains honneurs que vous avez si généreusement méprisés.

Passons à notre dernière partie. Je vous ai montré comment ses talents le rendirent nécessaire au prince et utile au peuple; montrons qu'il fut fidèle à Jésus-Christ et utile à l'Eglise par ses vertus chrétiennes et épiscopales.

SECONDE PARTIE.

Il est glorieux, je l'avoue, à un pontife sacré, d'avoir été, ce semble, formé des mains du Très-Haut, pour ménager les intérêts des rois et la fortune des royaumes: c'est sans doute un endroit éclatant, et l'on peut en faire honneur à sa mémoire. Mais si en honorant le prince, il n'a pas craint le Seigneur (I *Petr.*, II, 17); si en veillant sur les membres de l'Etat, il a eu les yeux fermés sur les membres de Jésus-Christ, en vain aura-t-il amassé à grands frais une fragile gloire devant les hommes; il n'en a point de solide devant Dieu: *Habet gloriam, sed*

(3) Madame de Villeroy, carmélite.

non apud Deum. (*Rom.*, IV, 2.) *Que l'homme nous considère,* disait autrefois saint Paul, *comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu.* (I *Cor.*, IV, 1.) Or, Messieurs, comment dispenser fidèlement des mystères terribles, si l'on ne connaît toute leur grandeur et toute sa misère ? et quelle foi vive et pleine ne faut-il pas pour cela ? Comment les dispenser saintement, si ces lumières divines ne sont pas la règle constante de nos mœurs ? quelle pureté ! De plus, pour être associé au ministère de Jésus-Christ, il faut être ingénieux à découvrir les besoins des fidèles ; quelle vigilance ! Toujours il faut être prêt à les soulager ; quelle charité !

En effet, qu'est-ce que l'honneur de l'épiscopat, si l'on s'en tient à ce que la chair et le sang nous révèlent là dessus, et si l'on en juge par la corruption et le relâchement de ces derniers temps ? C'est un poste éminent qu'il est permis de souhaiter, auquel il est glorieux d'atteindre, et dont il est doux de jouir ; c'est un titre pompeux mais vide, qui retient tous les honneurs du sacerdoce et qui en distribue aux autres les fatigues comme des faveurs ; c'est une autorité tranquille qui, à l'ombre du faste qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur. Mais si l'on consulte le Père des lumières, et si nous remontons à ces siècles de ferveur et de pureté, c'était un poids redoutable et saint, qu'on ne désirait jamais sans témérité, dont on ne pouvait se charger soi-même sans profanation, sous lequel on devait gémir avec crainte et tremblement ; c'était une servitude pénible, qui nous établissant sur tous, nous rendait redevables à tous ; un ministère d'amour et d'humilité, qui établissait le Pasteur dépositaire et des miséricordes du Seigneur et des misères du peuple. Siècles si honorables à la foi, sainte antiquité si connue en nos jours et si peu imitée, temps heureux, où êtes-vous ?

Je ne vous dirai pas, Messieurs, que notre grand archevêque, à l'exemple de Jésus-Christ, ne s'était pas lui-même établi pontife (*Hebr.*, V, 5) ; que les désirs du prince prévinrent ses désirs, et que l'honneur du sacerdoce lui fut offert avant qu'il s'y fût offert lui-même. Mais, oserai-je le dire, et croira-t-on que la foi sur son déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge ? il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré, que les autres n'en emploient pour l'obtenir ; il mit à s'en défendre presque tout le temps qu'on met à le demander ; en un mot, il sut être évêque, après l'avoir refusé.

Persuadé que vous réprouvez souvent, ô mon Dieu ! les conseils des princes (*Psal.* XXXII, 10.), combien de fois, répandant son cœur aux pieds de vos autels, vous conjura-t-il, comme autrefois Moïse (*Exod.*, IV, 13), d'envoyer, pour conduire ce peuple nombreux, celui que vous aviez marqué dans vos conseils éternels ? Combien de fois, mettant entre vos mains le sort de son âme et celui de sa dignité, vous pria-t-il de le délivrer, ou des faiblesses de l'une, ou du fardeau terrible de l'autre ? (*Psal.* XXX, 16.) Ah ! c'est qu'éclairé de vos lumières, il aperçut peut-être dans son cœur quelques restes de ces désirs du siècle, qu'une sainte discipline a bannis du sanctuaire, et qui blessent, sans doute, l'excellence et la gravité du sacerdoce chrétien. Vous ne voulûtes pas cependant qu'un autre reçut son épiscopat ; vous l'oignîtes de l'onction sainte et vous relachâtes, ce semble, un peu de la sévérité de vos lois en faveur de celui qui devait un jour les faire observer avec tant de soin et de bénédiction.

Et ce n'est pas ici, Messieurs, un éloge de bienséance. A Dieu ne plaise que je dégrade ainsi mon ministère, et que je vienne insulter la vérité jusque sur les autels où on l'adore ! Vous le savez, vous qui eûtes la triste consolation de recueillir ses derniers soupirs : hélas ! suis-je destiné à vous rappeler sans cesse un souvenir si amer ? vous vîtes son âme mourante chercher à se rassurer sur les devoirs immenses du ministère dont elle était sur le point d'aller rendre compte, par le souvenir des frayeurs qu'elle avait éprouvées en l'acceptant, et n'espérer une place dans le sein d'Abraham, que parce qu'elle l'avait toujours refusée dans le sanctuaire.

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jésus-Christ, vous dont la démarche la plus innocente, en entrant dans l'héritage du Seigneur, a été de le désirer ; qui ne devez qu'à des bassesses profanes une élévation toute sainte ; qui n'êtes monté qu'en rampant sur le trône sacerdotal ? vous, qu'on ne voit assis dans le sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été longtemps debout dans les antichambres des grands, et qui n'auriez jamais été placé sur la tête des hommes, pour parler avec David, si vous n'aviez été mille fois lâchement à leurs pieds ? (*Psal.* LXV, 12.)

Les mêmes lumières qui lui firent entrevoir l'éminence du ministère, lui découvrirent aussi jusqu'où devait aller la pureté du ministre. Il comprit que c'est un spectacle monstrueux de voir les mains souillées du du pontife, tantôt levées au ciel pour en attirer ces précieuses rosées qui purifient les consciences, tantôt étendues sur des têtes sacrées, verser jusque dans les âmes des caractères augustes et ineffaçables de puissance et les marquer du sceau du Seigneur ; tantôt trempées dans le sang de l'Agneau, parmi le bruit sacré des cantiques et la fumée des encensements, présenter avec solennité au Dieu saint, le sacrifice redoutable ; tantôt lancer sur des pécheurs rebelles des foudres dont lui-même devrait être frappé ; tantôt offrir à des pécheurs humiliés des trésors dont il est lui-même indigne ; de voir une bouche impure, tantôt offrir pendant les mystère terribles, le baiser saint à des ministres purs et irrépréhensibles ; tantôt prononcer les paroles mystiques et créer sur les autels le pain sacré qui nourrit les

anges, le vin délicieux qui produit les vierges ; tantôt sanctifier les temples de Sion, et y faire descendre la gloire du Seigneur par d'augustes dédicaces ; tantôt y consacrer à Jésus-Christ des vierges innocentes ; tantôt y raconter ses justices et les merveilles de son alliance.

Aussi avec quel honneur et avec quelle sainteté posséda-t-il toujours le vase de son corps, pour parler avec l'Apôtre? (I *Thess.* IV, 4.) N'avait-il pas, ce semble, atteint à ce point de pudicité sacerdotale, comme l'appelle un Père (s. NYSSEN., *Epist. ad Tid.*), qui fait que la vertu, la plus pénible à la nature, nous devient la plus naturelle, et qui accoutume, pour ainsi dire, le cœur à être invulnérable de son propre fonds ?

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majesté du sacerdoce jusqu'à l'indignité et aux faiblesses d'une passion, mais l'abaisser jusqu'à l'inutilité et aux amusemens des conversations ? Et ce n'était point ici un de ces mérites que donne la vieillesse ; une de ces régularités tardives, qui sont les assortiments de l'âge plutôt que les ornements du cœur ; qui parent les débris du corps au lieu de réparer ceux de l'âme ; où il entre plus de bienséance que de grâce, et qui n'ont presque de la vertu, que la seule impuissance d'être encore vices. Il ne fit que recueillir dans l'hiver ce qu'il avait semé pendant les jours de l'été : ses passions ne parurent éteintes sur la fin, que parce qu'il en avait amorti les ardeurs naissantes ; et dans une carrière de plus de quatre-vingts ans, on ne s'est jamais aperçu que son cœur fût sensible, que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

Qui ne sait cependant quelles sont là-dessus les complaisances et les adoucissements de l'usage? Hélas ! cette faiblesse a presque perdu son nom et sa honte parmi nous : c'est une lèpre qui n'éloigne plus même du sanctuaire. Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir sans horreur un feu profane s'élever du même autel où repose le feu sacré, et le même cœur qui vient de soupirer en secret devant l'idole, présenter publiquement au Dieu saint les soupirs et les supplications de toute l'assemblée des fidèles.

Saintes et pieuses ordonnances, où il pourvoit avec tant de soin à la pudeur des ministres de Jésus-Christ ; où il renouvelle les plus anciennes lois de l'Église sur l'âge des personnes d'un autre sexe dont ils peuvent recevoir des secours ; de peur que les mêmes soins qu'on prend pour la vie de leur corps ne soient des soins meurtriers pour leurs âmes : vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu sacerdotale.

Ah ! si les livres saints ne me défendaient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, je vous le représenterais ici par la sévérité salutaire des peines canoniques, foudroyant les ministres scandaleux, et mettant des vases d'honneur à la place de ces vases de honte et d'ignominie ; là, par des remontrances paternelles, tendant la main à ceux que la seule infirmité de la chair avait précipités dans l'abîme, et arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la passion en avait peut-être arraché mille fois de criminelles ; souvent enfin découvrant par de pieux artifices de charité, la puanteur de ces sépulcres blanchis, dont les crimes ne reposent, ce semble, qu'à l'ombre de la vertu, et faisant répandre une odeur de vie à ceux qui n'avaient répandu jusque-là qu'une odeur funeste de mort.

Sages et zélés coopérateurs de son épiscopat, interrompez ainsi les louanges que je lui donne, si elles sont excessives : mais plutôt ajoutez, que l'amour qu'il eut pour cette vertu fut plus fort que la mort; qu'il s'étendit jusques aux soins de sa sépulture ; que malgré l'exemple du Sauveur, il ne voulut pas que les femmes de Jérusalem rendissent les derniers devoirs à son corps ; et qu'il fut jaloux de la pudeur dans un temps même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Mais suffit-il à un évêque d'avoir été attentif à soi-même? ne faut-il pas pour accomplir toute justice, qu'il ait encore veillé sur le troupeau de Jésus-Christ ? (*Act.*, XX, 28.)

Or rappelez, Messieurs, le triste état où se trouvait ce vaste diocèse ; cette Eglise si vénérable qui va prendre sa source jusque dans les temps apostoliques ; qui la première de nos Gaules, reçut de l'Orient les richesses de l'Evangile ; qui vit arriver et recueillir avec allégresse les Photin et les Irénée, ces hommes divins teints encore du sang de Jésus-Christ fraîchement épanché, et qui avec la foi allaient répandre partout des esprits de souffrance et de martyre : cette Eglise, qui formée par leurs travaux, fortifiée par leur doctrine, mérita enfin d'être illustrée de tout leur sang ; et qui encore aujourd'hui, pour avoir été la première éclairée des lumières de la foi, en a les premiers honneurs dans le royaume : rappelez, dis-je, le triste état où elle se trouvait quand notre illustre archevêque fut appelé à sa conduite.

Hélas ! tout l'éclat de cette fille de Sion était obscurci (*Thren.*, I, 6) ; ses prophètes, ou n'avaient plus de visions (*Ibid.*, II, 14), ou n'en avaient que de fausses (*Ibid.*, II, 6) ; ses solennités et ses sabbats n'étaient presque plus que des dissolutions superstitieuses (*Ibid.*, IV, 1, 4) ; les pierres du sanctuaire se traînaient indignement dans les places publiques ; la langue de ceux qui devaient distribuer le lait de la doctrine, s'était attachée à leur palais ; l'or et l'argent étaient presque les seuls canaux par où l'eau des sacrements coulait jusqu'à nous ; Lyon, cette cité sainte, que la dignité de son trône met à la tête de tant de provinces, gémissait dans une manière de triste veuvage, et était presque devenue la tributaire de Garizim : *Princeps provinciarum facta est sub tributo.* (*Ibid.*, I, 1.)

Parlons sans figure. Le prêtre admis sans

précaution aux fonctions du sacerdoce, s'en acquittait avec indignité : le fidèle, pendant sa vie dans un oubli profond de nos mystères et de la loi de Dieu, mourait tranquillement sur la bonne foi de l'ignorance et des déréglements du ministre : et l'hérésie, qui, comme l'armée des Assyriens, n'attaque Jérusalem qu'à la faveur des ténèbres, profitait de celles-ci pour renverser ses murs, et venir lui enlever de vrais adorateurs jusque dans l'enceinte du sanctuaire.

Depuis longtemps même cette Eglise n'avait pas vu ses pontifes aller, comme des nuées saintes, répandre des rosées salutaires sur les diverses contrées de sa dépendance : les vieillards, qui jadis au fond de leurs campagnes avaient eu la consolation de les voir, le racontaient à leurs neveux comme une aventure singulière, et si l'on veut me passer ce mot, l'apparition et la course annuelle de ces astres saints, étaient devenues un phénomène presque aussi rare et aussi surprenant que les comètes.

A Dieu ne plaise cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du prélat que nous pleurons! Je respecte trop les cendres sacrées de ces grands hommes; je sais qu'ils ont eu le malheur de vivre en des temps fâcheux; que ces désordres étaient plutôt les vices de leur siècle que de leur personne, et que s'ils n'ont pas mieux fait, c'est qu'il n'était guère alors permis de mieux faire.

Telles étaient les ruines de la maison du Seigneur quand nous y vîmes entrer notre souverain pontife. Quelles furent alors nos acclamations et nos tendres réjouissances! Temple majestueux, où l'onction sainte fut répandue sur son chef sacré, vous vîtes pendant les joyeuses solennités de cette auguste cérémonie, nos mains en foule levées au ciel, porter le doux parfum de nos prières et de notre reconnaissance, jusqu'aux pieds du trône de l'Agneau; le remercier d'avoir donné pour évêque à cette ville, celui que le prince lui avait déjà donné pour gouverneur, et le prier de faire revivre les jours et les bénédictions de l'épiscopat d'Ambroise, puisqu'il en faisait revivre l'histoire et presque toutes les circonstances.

En cet endroit, Messieurs, je me sens comme transporté dans ce premier âge de son ministère : j'y vois ce vaste diocèse comme un chaos informe et ténébreux, se développer peu à peu; chaque jour offre à mes yeux de nouveaux spectacles.

Ici s'élèvent successivement des maisons de retraite, des sources publiques de l'esprit ecclésiastique, des écoles de sacerdoce et d'apostolat, de pieux séminaires si nécessaires alors et si rares dans le royaume, où loin du commerce du siècle et sous les yeux de directeurs graves et consommés, on sauve de bonne heure l'innocence des clercs de la contagion du monde; où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir à Dieu les vœux des hommes, et où dans les semences de doctrine et de vérité qu'on jette dans une seule âme, on voit croître l'espoir consolant de la conquête de mille autres.

Là, par les soins d'un ministre savant et infatigable, les pasteurs assemblés confèrent ensemble sur ce qui regarde le royaume du ciel; se communiquent leurs doutes et leurs lumières; puisent dans les plus pures règles des mœurs de quoi régler sûrement les consciences; opposent la loi de Dieu aux interprétations des hommes; apprennent à fuir également, et ce zèle amer et intraitable, qui, sans nul égard, achève de briser un roseau déjà cassé et d'éteindre une lampe encore fumante; et qui par les difficultés extrêmes dont il investit l'observance de la loi, fournit presque aux pécheurs de nouvelles raisons pour la violer; et cette molle complaisance, qui, en voulant aplanir les voies du Seigneur, creusent des précipices aux fidèles.

Ici s'établissent d'utiles retraites où les pasteurs accourus de toutes parts réparent dans le silence, dans la prière, les dissipations inévitables dans leur ministère. Là, sortis de ce nouveau cénacle, j'en vois des troupes sacrées qui vont faire dans nos champs des courses apostoliques, et qui renouvellent les prodiges comme les travaux des premiers disciples. En cet endroit, on jette les fondements d'un édifice sacré, où les pauvres sont évangélisés, où les petits trouvent le pain qui nourrit l'âme, qu'ils avaient demandé jusque-là aussi inutilement que celui qui nourrit le corps. Dans un autre, de nouvelles communautés de l'un et de l'autre sexe attirent de nouvelles bénédictions.

Mais je ne m'aperçois pas que c'est ici une histoire plutôt qu'un éloge. Vous représenterai-je notre pontife infatigable, présidant à tant de pieux établissements? Tantôt il parcourt ce vaste diocèse, et montre enfin un évêque aux peuples de la campagne; tantôt, de son palais épiscopal, il fait mouvoir les ressorts infinis qui pourvoient aux besoins spirituels de cette grande ville; tantôt jaloux des droits vénérables de son siége, on le voit résolu de ne point monter à une des premières dignités de l'Etat, plutôt que de dégrader son Eglise du rang et de la dignité de première Eglise de France.

Vous le représenterai-je, tantôt soutenant les fatigues des plus nombreuses ordinations? hélas! nous le vîmes, il y a peu de temps, malgré la caducité de son âge et la vivacité des maux, recueillir ce qui lui restait de force pour donner encore à l'Eglise des ministres et lui laisser, pour ainsi dire, des enfants de sa douleur; tantôt enfin à la tête d'une assemblée de prêtres prudents, selon l'avis du Sage, prendre avec eux de saintes mesures pour étendre le royaume de Jésus-Christ; demander leur avis avec bonté, l'écouter avec estime, le suivre avec religion; soutenir par son autorité ce qu'on y délibère par sa sagesse. Oui, Messieurs, l'esprit le plus élevé de son siècle, le plus vaste.

le plus droit, le plus riche de son fonds, ne peut se rassurer sur ses propres lumières, et ne croit pas que dans un ministère où les fautes sont irréparables, les précautions puissent être excessives.

Sacrés ministres de Jésus-Christ, qui formiez cette sage et savante assemblée, puisse le pasteur que la Providence destine à la conduite de cette illustre Eglise, avoir la même déférence pour vos salutaires avis! puissent vos anciennes et saintes fatigues vous en attirer de nouvelles!

Ah! s'il ne fallait pas ici me renfermer dans les bornes d'un discours ordinaire, je vous mettrais comme sous l'œil ce que je n'ai montré qu'en éloignement : les clercs attentifs à leur ministère, les peuples instruits par leur doctrine, secourus par leur zèle, édifiés par leur exemple, tout ce grand diocèse où régnaient avec tant de licence les abus et les déréglements de ces derniers siècles, renouvelé et rapproché presque de la discipline des premiers temps.

Père des miséricordes et Dieu de toute consolation! n'avons-nous pas après cela un juste sujet d'espérer que vous n'exclurez pas du festin éternel celui dont vous vous êtes servi pour y faire entrer tant d'aveugles et tant de boiteux? Ah! il me semble que devant votre tribunal redoutable, où il attend la décision de son éternité : Il est vrai, Seigneur, vous dit-il, peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines. Cendre et poussière, je n'entreprends pas de me justifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux, et peut-être que les sollicitudes du siècle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature et vous. Vous m'aviez donné un rang d'honneur dans le repos du sanctuaire, et peut-être y avais-je introduit un reste de tumulte et d'amusement encore un peu séculier : mais jetez les yeux sur cette vaste Eglise que je laisse si affligée de ma perte. Non, je consens de n'avoir auprès de vous que ce mérite seul : *Apud te laus mea in ecclesia magna.* (*Psal.* XXI, 26.) Je vous offre les sueurs et les peines de tant de ministres que j'ai formés; les supplications encore toutes ferventes, les précieuses larmes de componction de tant de pécheurs à qui ils font tous les jours goûter le don céleste et les vertus du siècle à venir; les scandales et les profanations de tant de dispensateurs infidèles que j'ai corrigés; la piété de tant de chrétiens que leur exemple aurait entraînés dans l'abîme. Je présente au trône de votre miséricorde les fruits précieux de tant d'établissements de piété que j'ai procurés; les pieux exercices de tant de maisons saintes que j'ai consacrées; et surtout les vœux et l'affliction des filles du Carmel, où mon corps attend la glorieuse immortalité : ah! quand l'odeur de leurs sacrifices montera jusqu'à vous, souvenez-vous, Seigneur, que j'en ai allumé moi-même les premiers feux et préparé presque tout l'appareil.

Mais oublié-je, Messieurs, qu'il a rassasié la faim, étanché la soif, couvert la nudité des membres de Jésus-Christ? quel plus juste sujet de confiance! Faut-il que je sois réduit à passer si rapidement sur un des plus beaux endroits de sa vie? Publiez-le donc à loisir, vous, dont il soulagea l'indigence; et cette même voix dont si souvent vous vous êtes servis pour lui exposer vos besoins, servez-vous-en désormais pour raconter ses largesses.

A combien de familles de gentilshommes presque chancelantes n'a-t-il pas tendu des mains charitables? combien de jeunes personnes de l'autre sexe doivent à ses soins leur éducation, leur établissement, et peut-être leur innocence? Ces familles infortunées, qui sont comme les asiles secrets de l'indigence et de la misère, combien de fois l'ont-elles été de ses dons et de ses richesses? La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher que sa charité à la découvrir? la pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire qu'il le fut lui-même à la prévenir? Enfin le revenu de son archevêché n'était-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son diocèse? et ne crut-il pas qu'il fallait cacher honorablement dans leur sein, comme dans un sanctuaire vivant, les trésors sacrés qu'il retirait du sanctuaire même?

Tel fut le grand homme et le charitable prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces tristes et pompeux devoirs, illustres et affligés citoyens! Les leçons que fournit une longue vieillesse sur la vanité des grandeurs humaines; ces fréquentes atteintes de mort qui ne l'approchaient, ce semble, des portes du tombeau, que pour lui faire voir de plus près la fragilité d'un monde qui nous enchante; une attention plus sérieuse à la loi de Dieu dont il se faisait lire tous les jours les vérités les plus touchantes et les plus essentielles; sa foi et sa religion, qui se fortifiaient par l'affaiblissement de son corps terrestre, préparèrent sa grande âme à voir enfin approcher sans crainte le jour du Seigneur. Il le vit, et il renferma toutes ses frayeurs dans le sein de la miséricorde divine; et autant éloigné de cette fausse sécurité dont le siècle se fait honneur que de ces faibles inquiétudes qui déshonorent la foi; alarmé à la vue de son Juge, rassuré par la présence de son Sauveur, tout couvert du sang de l'Agneau que l'Eglise venait de lui appliquer par ses sacrements, accompagné des larmes de la ville et de la province, des soupirs et des gémissements des pauvres, de l'élévation des mains de tant de ministres, honoré des regrets sincères de son prince, il alla se présenter avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ, et laissa dans une seule mort un sujet commun de deuil et de tristesse, comme le dit saint Ambroise à l'occasion de la mort de son frère : *Privatum funus, sed fletus publicis universorum fletibus est consecratus.*

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reste de force pour exciter votre foi, et qu'à l'aspect même de la mort et de ses

dépouilles, je vous fasse souvenir de la triste nécessité de mourir; n'attendez pas que sur un tombeau où se trouve enseveli tout ce que la gloire a de plus éclatant, ce que les dignités ont de plus pompeux, ce que le mérite a de plus solide, ce que la faveur a de plus éblouissant, ce que la naissance et les biens ont de plus flatteur, je vienne vous avertir que la gloire n'est qu'un nom; les dignités, des distinctions vaines; la faveur, un vrai amusement; la réputation, un son qui bat l'air et qui passe; la naissance, un fantôme que les hommes sont convenus de respecter; en un mot, que tout ce que nous voyons passera, et que les seules beautés invisibles ne passeront point. Ah! j'aime mieux laisser à un spectacle si instructif et si touchant le soin de vous désabuser lui-même, et ne point affaiblir par des réflexions la source secrète qu'ont sur les cœurs ces sombres et religieuses cérémonies.

Montez donc à l'autel, saint ministre de Jésus-Christ, achevez d'arroser ces chères cendres du sang de l'Agneau; marquez-en ce tombeau sacré, afin que l'ange exterminateur n'y touche point au jour terrible des vengeances. Ah! puisse cet Agneau saint, cette victime adorable que vous allez offrir, être pour cet illustre défunt, comme autrefois pour les enfants d'Israël, un passage heureux des ténèbres de l'Egypte, de ces lieux obscurs où achèvent de se purifier les âmes des fidèles, à la terre des vivants et au séjour de l'immortalité! Ainsi-soit-il.

III. ORAISON FUNÈBRE

DE FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTI.

Habebo claritatem ad turbas, et honorem apud seniores, juvenis. Acutus inveniar in judicio, in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo immortalitatem. (*Sap.*, VIII, 10, 11, 13.)

Je me rendrai illustre parmi les peuples, et je me ferai respecter des sages et des vieillards, même dès ma jeunesse. Les princes et les puissants admireront l'étendue de mes lumières et la pénétration de mon jugement, et je jouirai de l'immortalité.

Monseigneur,

Puisque l'Esprit de Dieu, source de toute vérité, loue lui-même dans un prince de Juda ces talents rares et éclatants qui forment les grands hommes, pourquoi viendrais-je ici, Messieurs, vous tenir un autre langage?

Pourquoi, poussant trop loin, ou le devoir de mon ministère, ou le néant de toutes les grandeurs humaines, que cette cérémonie funèbre nous met devant les yeux, emprunterais-je le langage de la piété, pour vous dire que la gloire des armes est un vain bruit, que les vertus civiles, qui font toute la douceur et toute l'harmonie de la société, ne sont que des noms; que les vastes connaissances et l'élévation du génie sont de fausses lueurs qui n'ont rien de plus réel, que la méprise qui les admire; et qu'enfin les plus grands hommes ne sont que néant.

Laissons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix et tout leur usage: respectons ces grands spectacles, dont la puissance décore de temps en temps l'univers, en y montrant des hommes extraordinaires; et ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu, avec la gloire attachée à l'usage légitime que l'homme en devrait faire.

Il est vrai que la gloire des pécheurs n'est qu'un ver (I *Mach.*, II, 62), qui, en brillant au dehors, les ronge et les dévore en secret par l'injustice de leurs désirs, et fait de leur grandeur même leur supplice.

Mais les pécheurs ne sont pas l'ouvrage de Dieu: ce qu'ils ont de grand vient de lui; il met en eux ces dons éminents pour le bonheur des peuples, pour la sûreté des Etats, pour la défense des autels, pour l'honneur de l'humanité, et pour les rappeler eux-mêmes par ces traits d'élévation, dont il les avait ennoblis, de la bassesse des choses présentes, à la grandeur des éternelles.

Coupables dès qu'ils font servir les dons de Dieu à l'injustice, et qu'ils trouvent dans ces ressources de salut, la plus inévitable occasion de leur perte.

Ainsi, Messieurs, si le très-haut, très-puissant, très-excellent prince, François-Louis de Bourbon, prince de Conti, que toute la France pleure, que les étrangers regrettent, que nos ennemis mêmes, oubliant les pertes qu'ils durent autrefois à sa valeur, honorent de leur douleur et de leurs éloges: si ce prince n'avait été qu'un grand homme selon le monde, et qu'il fût mort plein de gloire devant les hommes, mais vide de foi et de charité devant Dieu, hélas! que viendrais-je faire ici? et quelle part la religion pourrait-elle avoir à son éloge?

Mais grâces à vos miséricordes éternelles, ô mon Dieu! vous avez vu ses voies (*Isa.*, LVII, 18), vous l'avez rappelé lorsqu'il était éloigné. Sa valeur au milieu des périls n'a plus été qu'une force chrétienne dans ses infirmités. Ce fonds de raison, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices des autres hommes, a fourni à votre grâce les préparations de tout ce qui devait le rendre agréable à vos yeux. Ses lumières qui lui avaient toujours montré de loin le salut et la vérité, l'en ont enfin rapproché; et vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent. (*Ibid.*)

Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la religion, un éloge où la religion paraîtra toujours honorée, et qu'une voix dévouée à la vérité ne se refuse point à des louanges qui ne seront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, Messieurs, non, si cet éloge remplit votre attente et toute la dignité de mon sujet: eh! qu'importe à la gloire de ce prince, qu'un faible discours qui ne passera point à la postérité, soit au-dessous de ses grandes qualités? Qui de vous ne les porte gravées dans son cœur? Vous les raconterez à ceux qui vous succéderont; nos histoires et celles de nos voisins, mais plus encore l'amour des peuples, en conserveront le sou-

venir aux âges les plus reculés, et sa mémoire toute seule fera toujours son éloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un prince auguste, qui fait revivre avec le nom, l'esprit et la valeur du grand Condé; que l'amitié, encore plus que le sang, liait au prince que nous louons, et qui par sa douleur toute seule va justifier nos louanges.

Heureux encore si ces pieux devoirs que nous lui rendons sont pour vous une instruction, et non pas un simple spectacle.

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de son siècle pour la guerre: *Habebo claritatem ad turbas;* comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis;* comme un des plus éclairés par la singularité des connaissances et la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio ;* comme un héros, comme un sage, comme un esprit supérieur et universel. Rassemblons tous ces caractères de valeur, de sagesse, de lumière, et cherchons, à la douleur de sa perte, une consolation dans le récit des merveilles de sa vie, et dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de sa mort.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'un prince du sang de nos rois ait eu de la valeur, c'est un privilége de la naissance plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu.

Le courage et l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres et les couronnes, et comme on ne les loue pas d'être nés princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillants.

Oui, Messieurs, que le prince de Conti n'eût rien ici de plus personnel, que de n'avoir pas dégénéré du courage de ses augustes ancêtres, leur histoire toute seule aurait embelli son éloge, et il eût fallu chercher dans la gloire de son sang, le plus noble de l'univers, les distinctions qui auraient manqué à sa personne.

Mais plus grand encore par l'élévation de son âme, que par celle de sa naissance, quel puissant génie pour la guerre sa première jeunesse même ne montra-t-elle pas en lui !

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible, dans un âge qui n'a de goût que pour le plaisir! quelle intrépidité dans les périls! mais quelles vues! quelles ressources! quelle supériorité dans son intrépidité et dans son courage !

Né avec toutes les grâces que la nature partage aux autres hommes, la vivacité de l'esprit, la douceur des manières, les charmes de la conversation, les agréments de la personne, les prééminences du rang : il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire et pour y périr.

Dieu, qui semblait lui ouvrir toutes les voies des passions, lui fermait en même temps celles des secours et des remèdes.

Le prince son père, dont la pénitence édifiait l'Eglise et honorait la religion, une mort prématurée le lui ravit avant presque qu'il pût le connaître; et s'il ne perdit pas avec lui des instructions qu'il a pu retrouver dans ses ouvrages, les monuments éternels de ses lumières et de sa piété, il perdit du moins des exemples qui assurent le succès des instructions.

O profondes dispositions de votre providence, ô mon Dieu ! peu d'années s'écoulent, et meurt encore la pieuse princesse qui l'enfantait tous les jours à Jésus-Christ. Dieu qui couronne ses vertus ne paraît pas exaucer ses désirs. Mais laissons croître les deux princes ses enfants : les moments de la grâce viendront, le dessein de Dieu s'accomplira, les larmes d'une mère sainte ne couleront pas en vain, et la race des justes ne périra pas.

Les grands talents qui distinguent les hommes dans leur état, se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant, cherchait parmi les lions et les ours, une matière à sa valeur, et se dérobait volontiers au repos de la vie champêtre, pour aller s'instruire auprès de ses frères, au milieu des armées d'Israël.

Le goût du prince de Conti, pour la guerre, fut le premier penchant que la nature montra en lui; et ce n'était pas ce goût qui dans les autres est d'ordinaire une ardeur de l'âge, plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de son génie, il se fit d'abord de l'art militaire une étude, et non pas un amusement : il comprit tout ce qu'il fallait d'étendue, d'élévation, de sang-froid, de vivacité, de profondeur, de ressources, de connaissances pour y exceller, et crut qu'un prince ne devait compter pour rien de combattre, s'il ne se rendait digne de commander.

A la lecture des anciens, et surtout des *Commentaires* de César, dont il traduisit les plus beaux endroits, il ajouta la recherche et la conversation des hommes les plus consommés dans la science de la guerre. Il les écoute, il les étudie, il en fait ses amis, pour être plus à portée d'en faire ses maîtres ; il se rend propres les talents différents qui les distinguent entre eux; persuadé que si la naissance peut donner les grandes dispositions, c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes.

A la fleur de l'âge, né pour plaire, l'objet des regards et des souhaits de toute la cour, au milieu de tout ce frivole, il a des vues vastes et sérieuses ; il pense déjà qu'un prince n'est aimable qu'autant qu'il est grand, et que les traits qui le rendront immortel, doivent être plus gravés dans la beauté de ses actions, que dans les charmes de sa personne.

Vous commenciez dès lors, ô mon Dieu ! l'ouvrage de vos miséricordes, et en lui formant ce caractère sage et solide, vous le prépariez à se désabuser enfin de ce qui n'est que folie et vanité.

La France jouissait alors d'une paix que nos victoires et la modération du roi venaient de donner presque à toute l'Europe. La seule Hongrie était encore le théâtre de

la guerre. Les Turcs, fiers de leurs conquêtes passées, menaçaient le nom chrétien. Le prince son frère y vole. Sur des pas si chers, marche celui que nous pleurons; ses réflexions cèdent à sa tendresse, la complaisance l'y mène et la gloire l'y attend.

Un charme secret attaché à sa personne lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays si opposé à nos mœurs, si ennemi du nom français; au milieu de la rudesse germanique, il trouve les mêmes applaudissements qu'à Versailles, et ses charmes tout seuls vainquent déjà la fierté d'une nation, sur laquelle sa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette campagne; voyons-le attaché au prince Charles de Lorraine, général des troupes de l'Empire; ce grand homme dont la France, équitable même envers ses ennemis, respectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célèbre général pour notre jeune héros! quelle surprise de lui trouver à son âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires! quelle joie même de voir couler si glorieusement en lui le sang de France! ce sang qu'il aima toujours, quoique les malheurs et les enchaînements de sa vie lui eussent formé d'autres destinées.

A ses pas s'attache le prince de Conti. A l'action, dans les conseils, dans les entreprises, dans les sentiments du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vue ce grand modèle, et l'usage qu'il fait de son séjour parmi nos ennemis, c'est de s'instruire dans l'art de les vaincre. Nouveau Moïse, il n'étudie en Egypte les secrets de la science des Egyptiens que pour devenir bientôt après, en les quittant, un des conducteurs du peuple qui doit briser leur orgueil et humilier leur empire.

Mais il était réservé à une main encore plus habile d'achever ce grand ouvrage. De retour de Hongrie, le prince de Conti va essuyer à Chantilly les larmes qu'il venait de répandre sur le tombeau du prince son frère.

Là, dans un glorieux loisir, le grand Condé jouissait du fruit de sa réputation et de ses victoires, et ayant jusque-là vécu pour la postérité, il vivait enfin pour lui-même.

Le prince de Conti était là à la source des bons conseils et des grands exemples. Il ne lui fallait que l'histoire du héros qu'il a devant les yeux. Que d'instances tendres et respectueuses! que d'aimables artifices pour la tirer de sa propre bouche! Mais la véritable gloire est toujours simple et modeste, et Condé ne peut se résoudre à raconter ses actions, parce qu'il sent bien que c'est raconter ses louanges.

Quel nouveau genre de combat, Messieurs! La vieillesse, toujours prête à conter ses exploits passés, se refuse ici à des instructions domestiques et nécessaires, et le premier âge, qui ne se prête jamais qu'à regret au sérieux des leçons et des préceptes y court ici comme aux plaisirs et les sollicite comme des grâces. C'est que les grands hommes le sont dans tous les âges.

Enfin, sa tendresse pour ce cher neveu adoucit la sévérité de sa modestie. Condé manifeste son âme tout entière; il ouvre à ce jeune prince les trésors de sagesse, de précaution, de prévoyance, d'activité, de hardiesse, de retenue, qui l'avaient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre et de vaincre. Vrai et simple, il mêle au récit de ses glorieuses actions l'aveu de ses fautes, et montre dans le cours de sa vie de grandes règles à suivre et de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le prince de Conti! ses yeux, ses oreilles, son âme tout entière peut à peine suffire à tout ce qu'il voit et à tout ce qu'il entend. A peine sorti de ces doux entretiens, il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouïes, et se remplir en les écrivant du génie qui les a produites.

Quel historien digne du grand Condé, si ces mémoires que nous avons encore écrits de sa propre main avec tant de noblesse et de précision étaient enfin mis au jour! rien ne manquerait plus à la gloire de ce grand homme.

Un si beau naturel et de si grandes espérances dans ce neveu si chéri tiraient des yeux du prince de Condé des larmes de joie, d'admiration et de tendresse; il se voyait revivre en lui; il y retrouvait toutes ses rares qualités (osons le dire après lui), sans y retrouver ses défauts. La nature même avait tracé jusque dans la ressemblance de leur visage celle de leur âme. Il achève, il embellit en le formant, sa propre image, et comme ce premier chef du peuple de Dieu, il meurt content en se voyant remplacé par cet autre Josué à qui il laisse son esprit, ses maximes, ses préceptes et une partie de sa gloire : *Et dabis ei præcepta cunctis videntibus, et partem gloriæ tuæ.* (*Num.*, XXVII, 20.)

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées! Il préparait une gloire plus durabe au prince de Conti : il voulait le sanctifier par de longues infirmités et nous montrer seulement ses talents éclatants et sa valeur héroïque.

Oui, Messieurs, les leçons du Prince de Condé, aidées d'un naturel si rare, que pouvaient-elles former que la valeur même?

C'est-à-dire une valeur noble dans les sentiments, tranquille dans les périls, sûre dans les conseils, supérieure dans les vues et dans les ressources. Remarquez tous ces caractères.

Avec quelle dignité avait-il déjà soutenu en Allemagne le rang dû à sa naissance! et parmi cette foule de souverains si jaloux de leurs droits, quel respect n'avait-il pas fait rendre aux princes du sang de France qui ne souffrent au-dessus d'eux que les couronnes?

Ailleurs la circonstance n'aurait peut-être rien de remarquable. Mais à peine sorti de

l'enfance, loin de sa patrie, accompagné de sa seule dignité, au milieu d'une nation fière et jalouse, entre les mains de ceux sur qui il prétend des préséances, ne pas souffrir même que l'on conteste son droit ! L'expression du prophète paraît préparée pour mon sujet. C'est penser en prince, en un âge où les autres hommes ne pensent pas, et mériter par la grandeur des sentiments les prééminences déjà dues à la naissance : *Princeps ea quæ digna sunt principe, cogitabit, et ipse super duces stabit.* (*Isa.*, XXXII, 8.)

La même grandeur d'âme l'accompagnait dans les périls. Et ici, Messieurs, que pourrais-je dire qui ne soit au-dessous de ce que vous avez vu la plupart? S'est-il trouvé dans une seule action où il ne se soit attiré les yeux de toute l'armée, et où, sans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu presque lui seul l'honneur de la victoire?

Rappelez ses premières campagnes : on croyait revoir le grand Condé dans sa vive et vaillante jeunesse.

A Courtray, où pour la première fois il montra un nouveau héros aux ennemis et à nos troupes.

A Luxembourg, où à la tête des grenadiers, il monte à l'assaut d'un bastion l'épée à la main, et où, blessé d'un éclat de grenade et échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie si chère.

A Novigrade, où une escarmouche engagée trop témérairement avec les Turcs, change de face à l'arrivée du prince qui y vole, et plusieurs officiers d'un grand nom doivent à sa valeur et aux périls qu'il court en cette occasion, la vie et la liberté qu'une audace indiscrète leur avait fait mériter de perdre.

A Neuhausel, où après avoir repoussé les infidèles jusque sur le bord du fossé, revenu tout couvert de poussière et de gloire, il court encore avec l'électeur de Bavière rétablir un ouvrage où les assiégés avaient mis le feu, et par l'amitié que l'âge et les grandes qualités forment entre eux, il fait naître dès lors dans le cœur de ce prince ces premières dispositions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru, et où, si cet allié généreux et fidèle n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne foi, l'estime de la nation, l'amour des troupes et l'affection du roi qui, toute seule, vaut des succès ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où à la tête du premier régiment de l'empire, il arrête la première fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire qu'il croyait déjà tenir, affronte mille fois la mort qui paraît le respecter plus qu'il ne paraît la craindre ; porte partout la terreur du sang de France toujours fatal aux infidèles ; fait déjà redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre, et montre de loin aux vœux des Polonais, témoins et admirateurs de ses actions, le héros digne d'être un jour placé sur leur trône.

A ces traits, le reconnaissez-vous, Messieurs? ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant va paraître de jour en jour au-dessus de sa valeur même : *David proficiscens, et semper se ipso robustior.* (II *Reg.*, III, 1.)

Vous ne l'avez pas oublié, Messieurs, et le souvenir de ces deux mémorables journées, où le prince de Conti parut si grand, est encore trop récent, et trop glorieux à la France, à la mémoire du maréchal de Luxembourg, à l'histoire de ce règne ; trop honorable surtout au vaillant prince qui nous honore ici de sa présence, et qui en a partagé avec tant de distinction la gloire et les dangers ; trop rapproché même tous les jours par la différence des événements, pour être effacé de votre esprit, puisqu'il ne le sera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires et des batailles ! ou plutôt, pourquoi ce temple et ces autels m'avertissent-ils que mon ministère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix et de réconciliation ?

Vous l'auriez vu à Steinkerque rappelant la victoire qui d'abord nous échappe ; rétablissant partout ce que la première surprise nous a déjà fait perdre d'avantages ; prenant lui-même des mains d'un de nos officiers blessé le drapeau qu'il est hors d'état de porter ; rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure, ou que le danger de sa personne attire ; les exhortant, comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuse la gloire du nom français jusque-là accoutumé à vaincre, et de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite ; courant porter au milieu des ennemis avec l'étendard de la France, le signal de la victoire; au centre, à la droite, à la gauche, il est partout où la victoire est encore douteuse, et la victoire se déclare dès qu'il paraît : éclairant le maréchal de Luxembourg même par la justesse de ses conseils et par la pénétration de ses vues; enfin, l'âme de ce grand général dans cette fameuse journée, comme ce général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel et encore plus grand paraît-il peu de temps après à Nerwinde. L'ennemi retranché dans son camp, comme dans un fort, mille foudres, qui portent la mort partout, en défendent l'approche ; nos troupes déjà plusieurs fois repoussées, le soldat découragé, le général accoutumé à une victoire prompte, étonné de la voir balancer si longtemps aujourd'hui, court au prince de Conti : *Grand prince*, lui dit-il, *tout va manquer, et il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* Conti paraît ; avec lui la confiance revient aux troupes ; la valeur de la nation reprend le dessus ; on le suit, rien ne résiste ; les retranchements sont forcés en plusieurs endroits ; ils ouvrent à Conti autant de voies à la victoire ; il charge jusqu'à

six fois à la tête de six corps différents. L'ennemi qui n'a plus de rempart que sa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de sang et de feu, Conti perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déjà, un coup de sabre qu'il reçoit sur la tête est sur le point de la lui ravir, et le téméraire qui porte le coup est puni à l'instant de son audace, et percé de la main du prince, il expire à ses pieds. Enfin, soldat, général, à mesure que le besoin du service le demande, ses conseils commencent la victoire et sa valeur l'achève.

Je dis ses conseils, Messieurs, et le maréchal de Luxembourg n'en trouvait pas de plus justes et de plus solides : le prince de Conti était son oracle.

Ce grand général, en qui la nature avait formé un si beau génie pour la guerre, si pénétrant dans ses vues, si prompt à prendre son parti, si fécond en ressources, si heureux dans ses entreprises, et qui avait ajouté à la gloire des Montmorency, ses ancêtres, le bonheur qui semblait avoir manqué à la plupart d'entre eux ; ce grand homme disait tous les jours que le prince de Conti lui apprenait son métier. S'offrait-il des difficultés ? c'était avec le prince qu'il cherchait des expédients ; formait-il des projets ? c'était le prince ou qui le rassurait dans ses vues, ou qui lui facilitait l'exécution ; entreprenait-il ? c'était sur le prince qu'il se reposait du succès. Enfin le génie du prince de Conti était comme le guide du génie de ce fameux général ; et l'ayant sous ses ordres, il se soumettait, pour ainsi dire, lui-même à ses conseils.

Et de là, combien de fois lui avait-on ouï dire, *qu'il devait au prince de Conti le principal honneur de ses victoires !* Par cet aveu, il honorait le prince, et il ne s'ôtait pas à lui-même un honneur que ses grandes actions lui avaient acquis, et que sa modestie lui assurait.

En dis-je trop, Messieurs ? ou plutôt dis-je tout ? Et que de traits chacun de vous n'ajoute-il pas à son éloge ?

Quel homme jusqu'à lui, n'ayant pu montrer, pour ainsi dire, que des espérances, a jamais eu à la guerre ce haut degré de réputation, qu'une longue suite de commandements et de victoires avaient enfin acquis aux Condé et aux Turenne ; s'est jamais assuré à ce point la confiance des troupes, le dévouement des officiers, l'affection des peuples, les suffrages de la cour, le respect des princes, qui semblaient oublier leur rang pour déférer à son mérite ; l'admiration des plus grands capitaines de son siècle, l'estime de nos ennemis, les applaudissements de toute l'Europe, où son nom était aussi célèbre que parmi nous ? Quelle supériorité de mérite, pour forcer l'approbation publique de donner à des espérances seules ces louanges unanimes qu'elle ne donne pas toujours aux succès !

Aussi, Messieurs, ces espérances étaient fondées sur la supériorité de ses talents, la sagesse, la grandeur des vues, l'éminence des lumières. Ce fameux Romain lui-même, dont les *Commentaires* ont immortalisé les exploits et la capacité, n'écrivait pas mieux sur la guerre. Quelle élévation ! quelle netteté ! quelle intelligence dans ces mémoires qu'on a trouvés après sa mort, les fruits de son loisir et d'une santé infirme, et où ce grand prince se délassait souvent à mettre par écrit ses vues sur les événements qui se passaient tous les jours en Europe !

Et dans ces révolutions où le bonheur a paru se déclarer quelquefois contre la justice de nos armes, et où, par les conseils impénétrables de vos jugements, ô mon Dieu ! la victoire, jusque-là attachée à la sagesse et aux grandes destinées du roi, a semblé se refuser même à sa piété ; dans ces révolutions où l'amour du prince de Conti pour le roi et pour l'Etat montrait en lui une douleur si noble et si sincère, vous lui faisiez entrevoir de loin, ô mon Dieu ! la fragilité des choses humaines ; vous ménagiez à sa raison des réflexions qui devaient être un jour mûries par la grâce ; vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les vicissitudes, qui égalera tous les hommes ; où nos œuvres seront plus comptées que nos succès ; où les événements les plus glorieux, rappelés à leurs motifs, ne seront plus que de fausses vertus ou de grands crimes, et où l'on ne mettra au nombre de nos victoires que celles que nous aurons remportées sur nous-mêmes.

Tel était le prince de Conti, un des premiers hommes de son siècle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas :* vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis.* Vous avez admiré en lui le héros ; admirez encore le sage.

SECONDE PARTIE.

Les grands hommes, qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le spectacle.

Dans ces occasions rares, les yeux du public et la gloire du succès prêtent à l'âme une force et une grandeur étrangères : l'orgueil emprunte les sentiments de la vertu ; l'homme se surmonte et ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de conquérants, fameux dans l'histoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paraissent au-dessus des héros ; et dans le détail des mœurs et de la société, à peine étaient-ils des hommes !

C'est que dans les occasions d'éclat l'homme est comme sur le théâtre : il représente ; mais, dans le cours ordinaire des actions de la vie, il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même : c'est lui qu'on voit ; il quitte le personnage et ne montre plus que sa personne.

Aussi, lorsque l'auteur sacré loue ces hommes illustres, qui ont été riches en vertu, et qui se sont acquis parmi leur peuple une gloire qui passera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits ; ils ont maintenu et embelli au dehors l'ordre et la beauté de la société, par la douceur de toutes les vertus civiles : *Pul-*

chritudinis studium habentes (*Eccli.*, XLIV, 6); et ils ont été au dedans comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons: *Pacificantes in domibus suis.* (*Ibid.*)

Oui, Messieurs, que le prince de Conti ait été un grand homme de guerre, c'est une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux que la France a eus dans tous les siècles.

Mais une louange qui lui est propre, c'est que la vie paisible et privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laissé voir en lui encore plus de vertus estimables; c'est qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

Bon sujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeste, sage, et dans toutes les situations, toujours égal à lui-même.

Quels étaient son respect et son attachement pour le roi! combien de fois l'avons-nous entendu déplorer le malheur de tant de princes qui avaient fait servir leur naissance à leur ambition; qui, loin de porter aux pieds du souverain, les vœux et les respects des peuples, portaient au milieu des peuples le mépris du respect dû au souverain; loin d'être les liens du prince et des sujets, en étaient *le mur de séparation;* armaient contre leur patrie le nom qui depuis tant de siècles la protége, et n'étaient les premiers sujets que pour être les premiers rebelles!

Le prince de Conti disait souvent que la naissance n'approche les princes de plus près du trône que pour les lier plus inséparablement au souverain; qu'il leur est plus glorieux d'obéir à leur propre sang que de commander à des étrangers; que la désobéissance, dans le commun des sujets, est un crime contre l'Etat, mais qu'elle est dans les princes un outrage qu'ils se font à eux-mêmes; que les princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie; que l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille; et que les premiers regards du trône tombant sur eux, ils doivent les premiers baisser les yeux devant son éclat, et donner les premiers exemples de soumission au reste du peuple.

Tels étaient les sentiments du prince de Conti; telle sa conduite toujours égale, jamais démentie. Toutes ses voies ont été belles et tous ses sentiers pacifiques : *Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ.* (*Prov.*, III, 17.) Et nous n'avons pas besoin ici de recourir aux ménagements de l'art; et en louant une partie de sa vie, de tirer le rideau sur l'autre.

En cela son inclination secondait son devoir. Les vertus du roi l'attachaient à sa personne, autant que la royauté le soumettait à ses ordres. Il obéissait, mais en aimant, en admirant, en étudiant un modèle, plutôt qu'en se soumettant à un maître. Et arrivé à la rade de Dantzick, déjà près du trône, et sur le point d'y monter, sa qualité de sujet lui est encore plus chère que le titre de roi qu'on doit lui donner. Il met encore, avec son cœur, la couronne qu'il croit tenir, aux pieds de Louis : *Bien malheureux*, lui écrit-il, *que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres et éclairé par vos lumières.* Son état de sujet peut changer; ses sentiments de respect et de soumission seront toujours les mêmes.

Et de là son attachement tendre et respectueux pour Monseigneur; attachement que l'enfance avait vu naître, et qui avait toujours crû avec lui. Malgré l'amitié et la confiance dont ce grand prince l'honorait; malgré la familiarité formée depuis le premier âge; malgré cette liberté facile et aimable, qui fait les délices de sa cour, quelles manières toujours pleines de respect et d'une noble attention dans le prince de Conti! On apprenait, en le voyant, à respecter ses maîtres; et son rang ne paraissait lui donner plus d'accès et de liberté que pour montrer plus d'égards et plus de retenue aux autres.

Autant qu'il respectait ses maîtres, autant exigeait-il peu de contrainte et de respect de ses amis. Vous ne l'oublierez jamais, vous qu'il honora autrefois de sa confiance : eh! que ne pouvez-vous le dire ici à ma place! Mais tout ce que ce cher souvenir vous rappelle dans ce moment; mais les tristes regrets que je vous vois mêler ici à son éloge, et que le respect du lieu avait jusqu'ici suspendus, ne le disent-ils pas assez? et pourront-ils, sans m'interrompre, me permettre à moi-même de le faire entendre?

N'était-il pas, *cet homme aimable pour la société,* dont parle l'Ecriture, *et cet ami plus cher mille fois qu'un frère*? (*Prov.*, XVIII, 24.)

Les princes connaissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié: leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne: ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs; ou s'ils savent se faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image, Messieurs, que trouverez-vous qui ressemble au prince de Conti? Quel ami fut jamais plus tendre, plus facile, plus fidèle, plus digne d'être aimé? l'amitié ne l'égalait-elle pas à vous? et la supériorité que lui donnaient le rang et le mérite, l'aperceviez-vous que dans le soin aimable qu'il avait de l'oublier?

Quelle douceur dans les mœurs! quelle sûreté dans la tendresse! quelle vérité dans les sentiments! quelle fidélité dans le secret! quels charmes dans le commerce! quel goût dans le choix de ses amis! quelle attention à les conserver jusqu'à la fin! Et la mort même, la mort dans l'instant qu'elle vous l'a ravi, a-t-elle pu vous ravir son cœur? N'avez-vous pas été les dépositaires de ses secrets et de ses derniers soupirs? N'a-t-il pas versé dans votre sein les derniers regrets de son âme? Sa confiance et son amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort? Et si votre douleur vous permettait ici d'être sensibles à quelque autre chose

qu'à sa perte, ne le seriez-vous pas à ce que la postérité dira toujours de lui, comme de cet homme merveilleux dont parle l'Ecriture: Heureux ceux qui vous ont vu, qui ont vécu avec vous, et que votre amitié a comblés d'honneur et de gloire! *Beati qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt!* (*Eccli.*, XLVIII, 11.)

Mais il n'était pas de ceux qui doux et faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les bizarreries de l'humeur, au reste des hommes; qui, renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des grands et du peuple en répond ici pour moi. Les larmes de ses amis sont confondues avec les larmes publiques: et si le deuil général n'a pas laissé à leur amitié le triste plaisir de se distinguer par la douleur de sa mort, elle leur a du moins laissé la consolation de n'être pas les seuls à la pleurer.

En quel homme se sont jamais trouvées rassemblées, à un plus haut point, toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes?

Souverainement vrai, il n'aimait que la vérité dans les autres : nul intérêt n'était jamais entré dans sa grande âme en concurrence avec la vérité : elle lui paraissait le premier devoir de l'homme, et le titre le plus glorieux du prince. Il laissait aux âmes vulgaires les déguisements et les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables : toutes ses paroles étaient dictées par la vérité même : il ne trouvait de beau dans les hommes que la vérité; il ne cherchait point ses amis parmi ses flatteurs : son rang même lui était souvent à charge par les ménagements qu'on s'imposait devant lui; et on lui a souvent ouï dire que dans ses voyages, lorsque la bienséance lui avait pu permettre d'être inconnu, il n'avait pas trouvé de plaisir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement, et se montrer tels qu'ils sont : plaisir assez inconnu aux grands, qui ne voient jamais des hommes que la surface, et qui n'en aiment souvent que le faux.

Et ne vous représentez pas ici, Messieurs, cet amour farouche et outré de la vérité, qui dégénère en humeur cynique, et qui est plutôt une haine bizarre des hommes, que de leurs défauts.

Aussi affable que vrai, la vérité ne montrait pas en lui cet abord austère et censeur, qui rend souvent le sage odieux, sans rendre la sagesse aimable.

Vit-on jamais dans un rang si élevé, et avec tant de supériorité de génie, tant de bonté et d'affabilité? Vous le savez, Messieurs, et vous vous le représentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air simple et noble de douceur, qui attirait tous les cœurs après lui; ne retenant de son rang que ce qu'il en fallait pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faisait descendre; et rassurant si fort, ou le respect, ou la timidité, par un attrait inséparable de sa personne, qu'au sortir de son entretien, on goûtait toujours à la fois, et le plaisir d'être charmé de lui, et le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Par là, il laissait à l'auguste éclat de sa naissance, la dignité qui la fait respecter, et en ôtait l'humeur et la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, et qui ôtent beaucoup aux grands.

Et ce n'était pas même en lui une douceur empruntée, où la politesse et les manières ont plus de part que le sentiment; un simple usage plutôt qu'une vertu: c'était un fond d'humanité.

La valeur, l'élévation forment presque toujours un caractère d'insensibilité : la gloire des armes est toujours teinte de sang; et lorsque le rang laisse le reste des hommes si loin de nous, il est rare que le cœur nous en rapproche.

Un héros et un prince humain : voilà, Messieurs, ce que le prince de Conti alliait ensemble. Il disait souvent que quand même la Religion n'obligerait pas de regarder les hommes comme nos frères, il suffit d'être né homme pour être touché du malheur de ses semblables.

Et de là, à la prise de Neuhausel, où la place emportée d'assaut semblait autoriser le carnage et la fureur du soldat, combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort? combien arrête-t-il de ces actions barbares, que ne demande plus la victoire, mais qu'inspire la seule cruauté? apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur est commune avec nous, à l'humanité qui nous est propre.

De là, le lendemain du combat de Steinkerque, il vient sur le champ de bataille, encore tout couvert de morts et de mourants; fait transporter tous les blessés, sans distinction de Français et d'ennemi; assure à une infinité de malheureux, la vie ou le salut; et force les ennemis mêmes de bénir, dans le héros qui a su les vaincre, le libérateur qui les sauve.

Et dès lors, vous accordiez, Seigneur, aux larmes de tant d'infortunés qu'il sauvait, les grâces et les miséricordes qui lui préparaient le salut à lui-même.

En cela, Messieurs, ne croyez pas qu'il cherchât des applaudissements et des éloges : il ne faisait que se prêter aux mouvements et à la bonté de son cœur.

Jamais prince ne fut plus éloigné de l'ostentation et de la fausse gloire. Simple, modeste, ennemi des louanges, attentif à les mériter; l'admiration de tous, toujours le même à ses propres yeux; ignorant presque seul, comme Moïse, la gloire et la lumière qui brille autour de lui : nous l'avons vu donner à peine à son rang, l'éclat extérieur que l'usage y attache; vivant parmi nous comme un citoyen; accompagné de cette dignité toute seule qui suit partout les grands hommes; n'empruntant rien de l'appareil et du dehors; devant tout à lui-même; plus grand lorsqu'il paraît tout seul,

que tant d'autres ne le sont, enflés de tout le faste et de toute la pompe qui les environne.

Sa modestie prenait sa source dans la modération naturelle de son âme. On l'a vu en garde contre lui-même, se refuser aux goûts les plus innocents; à la curiosité même des peintures, où ses infirmités auraient pu trouver un délassement : et aux instances que lui fait là-dessus la princesse son épouse, toujours attentive à soulager l'ennui de ses maux, que répond-il? *Qu'en se livrant à un goût, on s'accoutume à se livrer à tous les autres; et qu'il faut savoir, ou ne pas tout désirer, ou se passer souvent de ce qu'on désire.*

Ecoutez, vous à qui rien ne suffit, et dont les goûts bizarres et fastueux, ne servent qu'à rappeler tous les jours la bassesse de votre naissance, l'injustice de vos trésors, et les misères publiques qui en sont en même temps et le fruit et la source!

Et, caractère admirable, Messieurs! dans toutes ces vertus, quelle égalité! Ses grandes qualités ne se bornaient pas comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraste, et qui sont plutôt des saillies que des vertus.

Toujours supérieur aux événements, s'il n'avait pas toujours la gloire du succès, il avait du moins la gloire de paraître toujours plus grand que sa fortune. Les couronnes manquées le laissant aussi tranquille que l'avaient trouvé les couronnes offertes. Content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit, il ne croyait pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point décisif même des plus grandes affaires; au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'événement, et les vues différentes qui s'offrent, font naître dans l'âme; on aurait cru, à le voir, que tout était décidé; et sa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événements, toujours plus difficile à soutenir que l'événement même.

Oui, Messieurs, ce caractère de raison l'accompagnait partout. Quelle habileté à ménager les esprits! quelle dextérité à se concilier les intérêts les plus contraires! quelle connaissance profonde des hommes! quelles vues sur tout ce qui peut assurer le bonheur des peuples et des Etats! quel fonds de modération sur les points mêmes où la vivacité paraît le plus à sa place! quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre!

Mais ne serait-ce point ici de ces images que l'orateur ne peint que d'après lui-même; qui expriment ce que le héros aurait dû être, mais qui ne représentent point ce qu'il a été; et plus propres à rappeler ses défauts, qu'à servir à son éloge?

Vous m'interrompez ici, Messieurs; et je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblée auguste, une voix publique, formée par l'amour et par la douleur, s'élève contre moi, et me reproche des louanges trop au-dessous de mon sujet, tandis que je parais craindre d'en donner d'excessives.

Et que manquerait-il en effet à son éloge, s'il eût été alors aussi agréable aux yeux de Dieu, qu'il était grand devant les hommes?

Et quand je dis, devant les hommes, Messieurs, ne pensez pas que se ménageant, comme tant d'autres, l'estime du public, par les dehors de la modération et de la sagesse, il vînt se démentir dans l'enceinte des devoirs domestiques; que lassé de soutenir en public le personnage de grand homme, il vînt porter parmi les siens le chagrin de la contrainte, et s'y délasser, par des vices, des apparences de la vertu?

S'il eut le premier caractère de ces hommes illustres, loués dans les livres saints, qui avaient été, chacun dans leur siècle, l'ornement de la société : *Pulchritudinis studium habentes*, il ne leur ressembla pas moins par le second, qui les avait rendus comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons : *Pacificantes in domibus suis.*

Bon mari, bon père, bon maître; mais que de plaies vais-je rouvrir à la fois! Et la princesse désolée, qu'un lien sacré lui avait unie, que le cœur lui unira toujours, ne sent-elle pas assez la violence du coup? et faut-il rappeler toute sa douleur, en lui rappelant tout ce qu'elle a perdu? Ainsi nous échappent, ô mon Dieu! les objets les plus chers : ainsi finissent les liaisons les plus tendres : ainsi tout ce qui nous promettait le plus de bonheur, se tourne en amertume, et hors l'espérance de la foi, ne nous laisse plus qu'un cher souvenir qui, en paraissant soulager notre douleur, en perpétue le deuil et la tristesse.

Le prince de Conti, Messieurs, pouvait dire de lui, comme le roi David : *Qu'il avait eu en partage un bon cœur, qu'il marchait au milieu de sa maison dans la paix et dans l'innocence.* (*Psal.*, C, 2, 3, 4.)

Quels égards pour la princesse son épouse, dont la conduite et les vertus ont toujours honoré le rang! Les plus petites attentions, qui semblaient devoir échapper à la supériorité de son génie, n'échappaient pas à la bonté de son cœur. Quelle tendresse pour les princes ses enfants! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers sentiments d'honneur et d'élévation si dignes de leur naissance; devenant, pour ainsi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour sages, grands, équitables, humains, modérés; en un mot, tout ce qu'il était lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de son auguste famille; respectant les liens de la religion et de la nature, les doux titres de père et de mari; et ne connaissant pas cet usage insensé qui fait que la plupart des grands semblent être nés seuls sur la terre, croient que tout ce qui renverse la première institution de la nature, est un privilége de la grandeur, et regardent tous

ce qui lie, comme un joug qui les déshonore.

Qu'il faut être né grand pour soutenir jusque dans les devoirs obscurs et domestiques, où l'homme se relâche toujours, et où l'humeur prend si aisément la place de la vertu, un caractère toujours égal de grandeur et de sagesse!

Vous me prévenez ici, maison affligée de ce prince, et je pourrais en attester votre douleur : quel maître le fut jamais moins, ou plutôt mérita mieux que lui de l'être?

Les grands croient que tout est fait pour eux, et que les autres hommes ne sont nés que pour porter le poids ou de leur orgueil ou de leurs caprices. Le prince de Conti n'exerçait son autorité que sur lui-même. Quel fonds de bonté et de douceur envers les siens! n'exigeant presque rien pour lui; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en souffrait tout seul; aimant mieux quelquefois souffrir de leur peu d'habileté, que de contrister leur tendresse, jamais d'humeur, jamais un de ces moments de vivacité qui ait pu marquer que sa grande âme était sortie de son assiette naturelle : poussant même si loin la bonté, que l'affection toute seule des siens prévenait l'abus qu'ils en auraient pu faire : paraissant leur ami plutôt que leur maître : les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'usage bien plus qu'au besoin : les regardant comme les compagnons de sa fortune, et non pas comme les jouets et les ministres de ses humeurs ou de ses passions; et faisant voir, chose rare! que les grands peuvent trouver des amis, même parmi ceux qui les servent.

Voilà cet homme sage, l'amour des peuples, le modèle des princes, la joie des siens, l'admiration de tous. Achevez, Seigneur, en lui votre ouvrage : couronnez vos dons : ranimez ces vertus humaines, ces os arides, par un souffle de vie : faites succéder à la beauté de ces feuilles stériles, des fruits d'immortalité : conduisez ce jour de l'homme jusqu'au jour parfait de la grâce : formez de tous ces trésors de l'Egypte un tabernacle à votre gloire; ne perdez pas la sagesse du sage, mais donnez-lui la foi des humbles et des petits.

Il fut donc un des hommes les plus accomplis de la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis*. Ajoutons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la singularité des connaissances et la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio : in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo immortalitatem;* non-seulement un héros et un sage, mais encore un esprit supérieur et universel.

TROISIÈME PARTIE.

La science et la lumière dans un prince sont presque toujours l'écueil de sa gloire ou de sa religion.

Selon le monde, elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines et frivoles, étrangères aux devoirs et à l'élévation de son état, qui peuvent éclairer l'homme, mais qui n'instruisent pas le prince.

Devant Dieu, elle l'enfle, elle l'égare, et n'éclaire souvent sa raison qu'aux dépens de sa foi.

Or, admirez, Messieurs, dans les connaissances rares du prince de Conti, deux avantages, marqués d'abord dans mon texte, et fort opposés à ces deux écueils.

Le bruit de sa science et de ses lumières lui attirent des extrémités de la terre, non pas une reine étrangère, mais les vœux d'un royaume entier. Les grands et les puissants de Pologne, frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux, lui offrent à l'envi une couronne qui a toujours été le prix de la valeur et du mérite : *In conspectu potentium admirabilis ero*.

Et à ce premier fruit de ses lumières, ajoutez-en un autre : c'est le gage de la couronne d'immortalité par son retour à Dieu au lit de la mort : *Et habebo immortalitatem*.

Oui, Messieurs, quelle étendue de connaissances dans le prince de Conti! On eût dit qu'il était de toutes sortes de professions : guerre, belles-lettres, histoire, politique, jurisprudence, physique, théologie même : il semblait qu'il ne se fût appliqué qu'à chacune de ces sciences, selon les différents hommes qu'il entretenait; et en l'entendant, on s'écriait encore, comme autrefois sur ce prince le plus sage et le plus éclairé de l'Orient : Quelle abondance de lumière et d'érudition dans votre jeunesse! la science et la sagesse coulent de votre bouche comme les eaux d'un fleuve majestueux : les lumières de votre âme ont sondé tous les secrets de la terre; et dans cette gloire pacifique, vous avez été les délices des peuples, comme la gloire des armes vous en avait rendu l'admiration et le soutien : *Quemadmodum eruditus es in juventute tua! et impletus es, quasi flumen, sapientia; et terram retexit anima tua... et dilectus es in pace tua.* (*Eccli.*, XLVII, 15, 16, 17.)

Et dans ces lectures immenses, remarquez deux abus évités. Point de goût pour ces livres frivoles, qui ne sont que le délassement de l'oisiveté, et qui corrompent le cœur sans instruire la raison.

Un grand goût pour les livres saints; beaucoup de respect pour les vérités de la foi.

Dans le temps même, ô mon Dieu! qu'il ne goûtait pas encore combien vous êtes doux, il avouait que vous êtes le Saint et le Véritable : sa raison respectait les bornes de la foi, tandis qu'il en oubliait les devoirs : sa bouche rendait hommage à la vérité de vos mystères, lors même que son cœur était encore loin de vous : il ne trouvait dans ses grandes lumières que les motifs de sa soumission : et s'il n'aimait pas encore la vérité qui délivre, du moins il avait toujours offert un respect religieux à la vérité qui soumet et qui captive.

Dois-je le dire ici, Messieurs, dans un siècle où la religion est devenue le jouet, ou de la débauche, ou d'une fausse science : dans un siècle où l'impiété est comme la première preuve du bel esprit : dans un

siècle où croire encore en Dieu, est presque la honte, ou de la raison ou du courage : dans un siècle où pour ne pas être confondu avec le vulgaire, il faut se donner l'affreuse distinction de l'incrédulité : dans un siècle enfin, où tant d'hommes superficiels blasphèment ce qu'ils ignorent ; se croyant plus habiles à mesure qu'ils sont plus téméraires ; apprennent à douter de la religion avant de la connaître ; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les disciples de la foi ; et s'élèvent contre la science de Dieu, sans avoir même celle des hommes.

Au milieu de ces abus, la foi du prince de Conti, si supérieure en lumières et en connaissances, honore la vérité de la religion. Ce grand génie n'est plus qu'un humble fidèle devant la majesté de celui qui pèse les esprits, et *qui regarde les scrutateurs de ses secrets comme s'ils n'étaient pas.* (*Isa.*, XL, 23.) Sa curiosité ne va qu'à se convaincre que la raison ne saurait aller à tout : que l'homme ne connaît des voies de Dieu, que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme ; que le point fixe de nos lumières, c'est la foi ; qu'on retrouve en secouant le joug, les mêmes abîmes et les mêmes incertitudes que dans la soumission ; que les dogmes de l'impiété n'ont rien de plus clair et de plus intelligible, que les mystères de la religion ; et qu'en refusant de croire, on perd la foi, sans que la raison y gagne et s'éclaircisse.

Sentiments dont ce grand prince ne s'est jamais départi.

Mais à tant de valeur, tant de sagesse, tant de religion, tant de lumières, que manquait-il, Messieurs, qu'une couronne ? Content du rang que lui donnait sa naissance, le prince de Conti ne l'avait jamais désirée. La gloire de tenir par le sang au premier trône du monde ; le zèle qui le liait au roi encore plus que le sang ; le plaisir de vivre sous ses yeux et d'obéir à ses ordres ; c'est là que fixé par son cœur, il avait toujours borné son ambition : et comme cette princesse dans l'Ecriture, qui préférait à la royauté la condition des serviteurs de Salomon, il trouvait encore plus glorieux d'être des premiers sujets de Louis, que roi d'une nation étrangère : *Beati servi tui, qui stant coram te semper !* (III, *Reg.*, X, 8.)

Mais enfin, la Pologne l'envie à la France. Son trône vacant par la mort d'un roi qui avait été la terreur des infidèles, redemande un prince du sang de nos rois. La grande réputation du prince de Conti est la seule intrigue qui lui gagne d'abord tous les suffrages.

Il fallait à une nation guerrière, un prince belliqueux ; à une nation libre, un prince sage et modéré ; à une nation zélée pour la foi, un prince éclairé et religieux, qui sût en même temps respecter la foi et la défendre ; à une nation qui se donne elle-même ses rois, un prince que l'estime générale eût appelé à la royauté, que l'amour eût fait régner, et qui eût regardé ses sujets comme ses bienfaiteurs ; enfin à une nation presque toujours divisée par des factions domestiques, un prince d'un génie supérieur, habile dans l'art de connaître les hommes et de les gouverner ; qui sût ménager les esprits, concilier les intérêts et réunir à la défense de la patrie, les passions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuple heureux ! si Dieu qui dispose des rois et des royaumes, ne l'eût refusé dans sa colère à tes premiers vœux, ou plutôt, si toi-même, tu n'eusses conjuré contre ton propre bonheur ! Tes jours couleraient dans la paix, dans l'abondance et dans la gloire ; tes lois seraient encore ta force et ton soutien ; sur tes autels ne s'offriraient que des sacrifices de joie et d'actions de grâces ; les malheurs des règnes précédents seraient oubliés ; tes nouvelles conquêtes iraient encore plus loin que tes pertes passées, et ta valeur ne serait redoutable qu'à tes voisins.

Mais une faction ennemie des lois, de la religion et de la liberté s'élève : des suffrages séditieux traversent une élection légitime, les droits les plus sacrés sont violés, les lois cèdent à la force, un vil intérêt prévaut sur la gloire de la nation, sur le bonheur de la patrie et sur les intérêts mêmes de la foi. Un nouveau Jéroboam divise les tribus, s'assied sur un trône usurpé et, sous les apparences du culte saint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur un culte profane. Le roi que Dieu avait choisi est rejeté, il ne fait que le montrer dans son indignation à la Pologne, il en retire avec lui sa protection et ses miséricordes, et le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate, est pour elle le signal et la source de tous ses malheurs.

Quel spectacle de désolation et d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe ! L'esprit de discorde et de fureur souffle la guerre et la dissension parmi les citoyens ; la valeur de sa nation se tourne contre elle-même, l'idole qu'elle avait élevée sur le trône en est renversée, sa couronne devient le jouet des peuples et des rois, ses villes la proie de ses alliés et de ses ennemis. *Elle donne la main aux Assyriens.* (*Jerem.*, *orat.*, ℣. 6.) Le Moscovite appelé court venger, sur ceux-mêmes qui l'appellent, ses anciennes pertes ; un peuple qu'elle avait toujours regardé comme *son esclave devient son tyran.* (*Ibid.*, ℣. 8.) Ses autels sont renversés, ses prêtres arrachés du sanctuaire et menés en servitude, ses vierges déshonorées, *ses princes, comme des brebis timides, marchent sans force et sans valeur devant celui qui les poursuit* (*Thren.*, I, 6) ; ses campagnes inondées de sang refusent la nourriture à son peuple ; *au dehors le glaive, la mort au dedans.* (*Ibid.*, 20.) Le Seigneur qui les frappe ne se lasse point, il répand d'une main une coupe de venin et de mortalité, et tient élevé de l'autre le glaive de la guerre et de la vengeance ; tous les fléaux de sa colère tombent à la fois sur cette terre infortunée ; toutes ses *voies pleurent* et ne sont plus qu'une triste solitude et, au milieu de tant de calamités,

la fureur de ses citoyens n'est pas encore assouvie. La main qui les frappe et qui les terrasse ne les désarme point; ils achèvent de venger sur eux-mêmes la justice de Dieu; la ruine de la patrie ne peut être la fin de leurs dissensions et de leurs querelles; et accablés de tant de pertes, ils veulent encore périr de leurs propres mains.

Grand Dieu! frappez-vous donc pour perdre et non pas pour corriger? ne vous souviendrez-vous pas d'Abraham et de Jacob? n'oublierez-vous pas enfin les péchés des enfants en faveur de la piété de leurs pères? les Hedwige et les Casimir, tant de saints rois qui ont porté cette couronne et qui ont vengé la gloire de votre nom ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance? *Avez-vous mis devant vous jusques à la fin un nuage d'indignation, afin que les prières et les gémissements de cette Eglise désolée, ne montent pas jusques à votre trône?* (*Thren.*, III, 44.) Et ses malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ses crimes?

Voyez, peuple! et considérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejeté son roi et son Christ* (*Psal.* LXXXVIII, 39); vous avez éloigné celui que vous aviez appelé, et le Seigneur vous a rejeté, et vos rois sont devenus en même temps et votre punition et votre crime.

Mais quoi, Messieurs, les jugements de Dieu se déclarent. Il ne voulait donner au prince de Conti que la gloire de la royauté et d'une couronne terrestre, et le préparer à une couronne immortelle.

Car enfin, *que le héros*, dit le prophète, *ne se glorifie pas de sa valeur; que le sage ne mette pas une vaine confiance dans sa sagesse; que celui qui est riche en esprit et en connaissance, ne s'élève pas des richesses de sa science et de sa lumière.* (*Jerem.*, IX, 23.) Talents éclatants que Dieu donne et qui presque toujours éloignent de Dieu, sources de perdition, si Dieu, qui en est l'auteur, n'en est la fin et n'en règle l'usage; si vous connaître et vous aimer, ô mon Dieu! ne donne le prix à tout le reste.

Nous touchons enfin au moment où le prince de Conti goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui, terrible pour la France qui le pleure pour les siens, qui semblent le rappeler par leurs cris du fond de ce tombeau, pour une princesse désolée qui le redemande, pour ses amis qui le perdent (si on doit compter pour perdu celui que Dieu a sauvé). Et que me reste-t-il ici, après que ses talents glorieux l'ont conduit presque sur le trône, que de vous montrer l'usage qu'il en a fait pour le ciel?

De longues infirmités lui montraient de loin le jour du Seigneur et nous préparaient à sa perte. Mais les ressources de l'âge, les succès des remèdes, ou plutôt nos désirs rassuraient nos frayeurs. Vaines espérances des hommes! Les moments de Dieu ne sont jamais les nôtres; le coup est frappé, la mort que nous croyons encore loin paraît à la porte, et la lumière d'Israël est sur le point de s'éteindre.

Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle! Personne ne s'en fie au bruit commun, on veut voir de ses yeux et entendre de ses oreilles, tout vient en foule s'en instruire et tout le publie par sa douleur; le peuple lui-même, qui d'ordinaire ne sent que ses propres pertes, est sensible à celle qui nous menace. Que d'offrandes portées aux pieds des autels, pour demander le retour d'une santé si précieuse! Chacun croit aller donner en secret cette pieuse consolation à sa douleur, et il trouve dans le temple ses larmes et ses oblations mêlées avec les larmes et les oblations publiques.

Vous parûtes, grand Dieu! vous laisser fléchir à nos vœux. La mort s'éloigna, nos craintes se changèrent en espérances. Mais vos ordres ne changent point; cette lueur passagère qui nous montrait la vie, tourne tout d'un coup vers le tombeau, vos desseins éternels s'accomplissent, et le coup suspendu ne trompe notre espoir que pour nous faire encore mieux sentir la douleur de sa perte.

Qu'attendez-vous ici, Messieurs, de ce héros, de ce sage, de ce grand esprit? Une pénitence où se trouvent tous ces caractères: constante, sage, éclairée; les mêmes voies qui l'avaient conduit à la gloire, le conduisent au salut.

Il est vrai, ce héros ne regarde pas la mort d'un œil fier et tranquille. Car, ô mon Dieu! le vase de terre peut-il encore s'enorgueillir sous la main toute-puissante qui va tomber sur lui et le briser? Et qu'est-ce que l'intrépidité de l'homme à la mort? qu'une lâcheté de désespoir qui, n'ayant pas la force de porter la crainte de vos jugements, trouve plus aisé de les mépriser, et n'osant espérer le salut, se fait un honneur affreux de se perdre.

Le prince de Conti laisse paraître comme le roi Ezéchias, quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *vous mourrez* (*IV Reg.*, XX, 1), ces sentiments de trouble et de crainte que tout homme doit à la nature et à la vérité, et tout chrétien à la foi des jugements à venir. Il ne veut ni en imposer aux autres, ni s'en imposer à soi-même, ni se prêter une fausse vertu, ni se déguiser ses propres misères

Mais attendez! La foi opère la crainte, et la crainte opère l'amour, la résignation et le salut. Dieu prend la place de l'homme dans son cœur; et qu'on est grand quand on l'est avec Dieu!

Dès ce moment, son œil fixé dans l'éternité ne la perd plus de vue. Le monde s'évanouit. Ce monde, qui aux yeux des passions est tout, n'est plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à la vie, hors l'usage peu chrétien qu'il en a pu faire; nul retour vers l'Egypte, hors le souvenir des miséricordes du Seigneur qui l'ont délivré de son joug. Environné de ministres saints, il marche comme le tabernacle d'Israël, d'un pas ma-

jestueux vers la terre de promesse; et la manne sacrée et le pain des anges qu'il a reçu (mais avec quelle élévation de foi! quelle tendresse de piété!), il le porte au dedans de lui, et y trouve toute sa consolation et toute sa force.

Au milieu des douleurs les plus aiguës, le corps exténué, et qui dépérit à chaque instant par la violence des maux et des remèdes, il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes qui semblent les soulager. Et ce n'est pas ici une constance de philosophe, une ostentation plutôt qu'une vertu; il ne donne rien aux spectateurs, vous l'avez vu ; tout est pour Dieu, toujours dans le vrai, effrayé quand il faut, constant quand Dieu le demande; c'est la force de la foi, c'est la patience des saints, c'est l'humiliation de la pénitence. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que ceux qui espèrent en vous, changent de valeur et de force : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.* (*Isa.*, XL, 31.)

Voilà le héros que forme la grâce : voici le sage. Il appelle au secours de sa faiblesse la dernière force du chrétien; la grâce de l'onction sainte. On n'a pas besoin de ces timides ménagements, qui semblent ne proposer au mourant les remèdes de la foi que comme le désespoir de ses maux, et de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort, n'osent lui montrer les secours de l'immortalité et les sources d'une vie meilleure. Le sang de l'Agneau qui coule par ces canaux sacrés, loin de l'effrayer, fait sa plus ferme espérance ; il plonge avec une foi vive les plaies de son cœur dans ce bain vivifiant. Vous le laverez, Seigneur, *et vous renouvellerez sa jeunesse comme celle de l'aigle.* (*Psal.* CI, 5.)

Les devoirs de la piété remplis, il n'oublie pas ceux de l'amitié, de la reconnaissance et de la nature. Il donne à ses amis les dernières marques de sa confiance et de sa tendresse, il parle en père à des domestiques qu'il a toujours aimés comme ses enfants, il charge un prince pieux et illustre de porter aux pieds du roi les sentiments de respect, d'attachement, de fidélité dans lesquels il a toujours vécu, enfin le prince son fils est appelé.

« Mon fils, lui dit-il, je voudrais vous avoir donné de meilleurs exemples, et j'espère que si Dieu m'avait conservé la vie, je vous en aurais donné. Souvenez-vous toujours qu'il faut servir Dieu, lui être fidèle et au roi, et vivre en honnête homme et en bon chrétien, pour attirer les bénédictions du ciel. »

Puissent ces dernières instructions ne s'effacer jamais de votre cœur, prince, la seule espérance de votre auguste nom! et former en vous avec les qualités héroïques d'un père, dont la vie a illustré notre siècle, les sentiments et les vertus qui ont sanctifié sa mort.

Enfin, tous les soins, toutes les créatures s'éloignent; il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes ses lumières se réunissent; où sa grande âme se dégage de plus en plus des sens; où la majesté du Dieu, qui est proche et qui paraît, l'éclaire, la remplit, l'élève au-dessus d'elle-même.

La voie des justes est comme une lumière qui va toujours croissant jusqu'au jour parfait de l'éternité. (*Prov.*, IV, 19.) Ce n'est plus la foi qui souffre avec résignation; c'est l'amour qui aime à souffrir. « Seigneur, dit-il sans cesse au milieu de ses douleurs, appesantissez votre main, redoublez vos coups, brisez-moi, brûlez, coupez, détruisez ce corps de péché; je le livre à votre justice; réservez vos miséricordes pour mon âme; perdez-moi dans le temps, et me sauvez dans l'éternité. »

Ce n'est plus la terreur des jugements de Dieu qui le saisit et qui le trouble; c'est l'excès de sa charité pour les hommes qui le calme et qui le console. Et lorsque le ministre sage et éclairé, qui étudie les opérations de la grâce dans son âme, lui renouvelle ce sentiment par les paroles de l'Apôtre : *Dieu, qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, ressuscités avec lui, et fait asseoir dans le ciel* (*Ephes.*, II, 4, 5, 6), sa bouche mourante peut à peine suffire au transport de sa foi et de sa religion : *Voilà*, s'écrie-t-il *le fondement de toutes nos espérances.*

Un moment après, profondément touché de l'oubli de Dieu dans lequel vivent presque tous les hommes, et se tournant vers le ministre sacré : « Si l'on pouvait comprendre, ajoute-t-il, l'état où l'on se trouve dans ces derniers moments, on verrait bien qu'il n'y a de ressource pour l'homme que dans la religion. »

A ces mots, la langue se refuse à la foi qui l'anime; les forces manquent; la parole cesse; mais son cœur parle toujours à Dieu; mais son âme plus pure et plus libre, à mesure que le corps terrestre qui l'appesantit se dissout, l'invoque, l'appelle, le supplie, l'adore, le loue, le possède déjà, et ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui. Grand Dieu! sera-t-elle frustrée de son désir? Vous refuserez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare? Tant de dons et de lumières, dont vous aviez orné cette grande âme, n'iront-ils pas se réunir à leur source? tant de larmes versées sur ces chères cendres, n'achèveront-elles pas de les purifier? Les gémissements de sa foi et de sa pénitence seront-ils montés en vain devant votre trône? Le sang de l'Agneau qui crie vers vous et qui coule sur l'autel par les mains d'un pontife fidèle (3) ne se fera-t-il pas entendre? ne vous solliciterez-vous pas vous-même en sa faveur? Vous le sauverez, Grand Dieu! vos promesses s'accompliront, et son espérance ne sera pas confondue.

(3) M. de la Berchère, archevêque de Narbonne.

Ecoutez, grands, et instruisez-vous. Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talents, le nom, la sagesse, les lumières, qu'on le trouve vain et frivole au lit de la mort! que la vie la plus glorieuse devant les hommes, la plus remplie de grands événements, paraît alors vide sans Dieu, et digne d'un éternel oubli! qu'on découvre de folie dans la sagesse qui ne nous a pas conduits au salut! qu'on méprise les lumières et les connaissances qui n'ont pas donné la science des saints! Dieu paraît tout alors, et l'homme sans Dieu ne paraît plus rien; il ne tient à l'éternité que par lui, par la foi, par la grâce. Le rang, les conquêtes, la réputation, les talents, les titres ne lient qu'au temps, à un nuage qui se dissipe; au fleuve qui court rapidement se perdre dans l'abîme éternel. Son nom peut passer dans les histoires; on peut graver ses actions sur le marbre et sur l'airain. *Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu! ne sont écrits que sur la poussière* : un souffle léger va les effacer : *Recedentes a te in terra scribentur.* (*Jerem.*, XVII, 13.)

L'immortalité n'est que pour le juste; les noms seuls écrits dans le livre de vie ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde passera avec le monde; vous seul, ô mon Dieu! demeurerez toujours. Heureux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous seul; qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer; qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours posséder; qui ne s'appuie que sur ce qui ne peut manquer; *qui n'a pas reçu son âme en vain* (*Psal.* XXIII, 4); qui ne vit pas au hasard, et qui des jours de sa vie mortelle, se forme insensiblement le jour de l'éternité. *Ainsi soit-il.*

IV. ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR LOUIS, DAUPHIN,

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris

Erunt accepta opera mea.... et ero dignus sedium patris mei. (*Sap.*, IX, 12.)

Je plairai à votre peuple, par la douceur de ma conduite, et je serai digne du trône de mon père.

Ainsi jugeaient les grands et le peuple; ainsi espéraient-ils de très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Monseigneur Louis, dauphin. Nos jugements étaient justes; ce n'était ni l'intérêt, ni l'adulation, ni la crainte; c'est l'amour qui les avait formés. Nos espérances étaient bien fondées : le présent nous répondait de l'avenir; et tout ce que nous avions vu d'humain et de bienfaisant dans sa vie privée, nous faisait, par avance, l'histoire de son règne.

Mais, ô Dieu! vous nous l'aviez donné, et vous nous l'avez ôté; vous l'aviez accordé à nos vœux; vous le refusez à nos crimes; vous l'aviez formé pour le bonheur de la France; vous le retirez pour nous punir. *Vous emportez comme un tourbillon ce qui nous était si cher : sa vie a passé comme un nuage* (*Job*, XXX, 15); et sa mort confond nos jugements, renverse nos espérances; mais changera-t-elle notre cœur?

Quels fléaux réservés dans les trésors de sa colère, pour instruire et châtier les hommes, Dieu peut-il donc encore faire tomber sur son peuple? *Nous attendions la paix* (*Jerem.*, XIV, 19); le roi sacrifiait sa gloire, ses intérêts, sa tendresse à nos désirs; *il était pacifique avec ceux qui haïssaient la paix* (*Psal.* CXIX, 7); elle s'éloigne encore de nous; *et voilà encore la fureur et la guerre.* Nos champs ont gémi dans une longue stérilité; la maladie et la mort ont répandu le deuil dans nos villes; nous avons vu tomber les cèdres mêmes du Liban. Trois princes du sang royal (4), dans l'intervalle presque d'une année, ont été enlevés à la France, qui les pleure encore; à leurs augustes enfants, à leurs épouses désolées; et en rendant des devoirs lugubres et religieux à leur mémoire, nous vous avons annoncé les jugements du Seigneur et la vanité des choses humaines. Enfin, le fils et l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtiments de Dieu vont en augmentant comme nos crimes. Mes frères, quand arrêterons-nous donc son bras levé sur nous?

Le peuple infidèle s'enorgueillit au milieu de ses succès (5); il chante des chants de joie et de victoire, et la France, la portion la plus pure de l'Eglise; la région de la vérité et de la lumière, une nation choisie, et dont le roi, selon le cœur de Dieu, a ôté tous les hauts lieux et tous les autels étrangers; la France gémit, son prince lui est enlevé, et le Seigneur semble avoir oublié ses anciennes miséricordes.

Qu'avons-nous donc fait? et comment cette désolation est-elle arrivée en Israël? Nous avons abandonné le Seigneur, et il nous afflige. Nous ne sommes pas retournés à lui dans notre affliction, et le prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera-t-il donc toujours en vain? Ses coups portent à faux, si en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, si ce dernier malheur est encore pour nous une leçon inutile?

Viendrons-nous toujours dans ces pompes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre, comme ces enfants de l'Evangile, de ceux qui nous écoutent, que des larmes qui ne sont qu'un jeu et un amusement puéril? Tournerons-nous en spectacle nos propres malheurs? et la leçon la plus terrible de la foi, ne sera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie?

A la vue de ce tombeau, où toute la grandeur humaine est devenue cendre et poussière, nos jugements et nos espérances sur les choses d'ici-bas, sont-ils encore les mêmes?

La mort nous enlève un prince doux et bienfaisant; nous le jugions digne du trône

(4) M. le Prince, M. le Prince de Conti, M. le Duc.

(5) Bataille d'Hochstedt.

des rois ses ancêtres; nous en espérions des jours tranquilles et fortunés: voilà le sujet de nos larmes. La mort confond nos jugements, nos espérances, et ne change point notre cœur: voilà le sujet de nos instructions.

Rendons-nous utile notre douleur, mêlons des réflexions de la foi avec les larmes de la nature et de la tendresse; et en offrant les prières de l'Eglise et le sacrifice d'expiation pour ces cendres chères et augustes, détrompons-nous de l'erreur de nos jugements et de la vanité de nos espérances. C'est-à-dire, jugeons enfin que tout ce qui passe n'est rien, et ne trouvons digne de notre espérance que ce qui ne passe point.

PREMIÈRE PARTIE.

Les hommes parlent tous les jours, sur le néant des choses humaines, le langage de la foi et de la vérité, et ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité et du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien, et nous ne vivons que pour le monde. Sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres; philosophes dans l'inutilité des conversations, peuple dans tout le cours de notre conduite, toujours éloquents à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genou avec la multitude devant l'idole que nous venions de fouler aux pieds; et à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages.

Ce qui paraît grand aux yeux du monde est toujours grand pour nous; ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur aspire; ce qu'il vante est la seule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux, et que cette cérémonie de religion et de tristesse confonde la vanité de nos jugements, et nous rappelle de l'erreur des sens aux lumières de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand paraissait rassemblé dans le prince que nous pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers, un nom au-dessus de tous les autres noms, un sang qui prend sa première source dans le trône, et qui coule sans interruption depuis tant de siècles, et par tant de souverains; une maison auguste qui a vu naître toutes les autres, qui a donné naissance à nos histoires, qui compte parmi ses titres domestiques tous les monuments qui nous restent des règnes les plus éloignés, et qui, seule demeurée depuis le commencement au milieu du débris de tant de maisons souveraines qui ont péri, semble être, comme celle de Noé, la seule dépositaire de toute la gloire des siècles passés, et de la première alliance que le Seigneur fit avec nos pères: *Testamenta sæculi posita sunt apud illum.* (*Eccli.*, XLIV, 19.)

Tel était Louis, dauphin, l'enfant de tant de rois, l'héritier de la gloire de tant de siècles; ajoutez encore, le fils de Louis le Grand.

Les Pyrénées venaient de voir finir, par un traité glorieux, une guerre encore plus glorieuse à la nation: *les montagnes avaient reçu la paix pour le peuple.* (*Psal.*, LXXI, 3.)

L'Espagne se consolait de ses pertes, en donnant à Louis une princesse pieuse, qui venait partager avec lui son trône et ses victoires. La France sortie des troubles inséparables d'une longue minorité, voyait croître, avec le roi, ses espérances et sa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres dissensions; de grands généraux formés, et en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre; les finances rétablies par les soins d'un ministre habile; la licence changée en règle; les anciennes maximes, presque oubliées, rappelées à leur premier esprit; les arts déchus dans la faiblesse du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat et leur vigueur; les lettres, que nos troubles et nos malheurs avaient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires; ces hommes uniques, dont les ouvrages seront de tous les temps, et qui, jusque-là, n'avaient paru que successivement de siècle en siècle, ou de règne en règne parmi nous, devenus communs, et se pressant, pour ainsi dire, de naître tous à la fois sous un règne déjà si glorieux; l'Etat, comme le roi, dans une jeunesse vive et florissante.

Au milieu de tant de prospérités, le dauphin est donné à la France; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'espérance de la monarchie, le lien de la succession royale, l'enfant de la gloire et de la magnificence.

Nos succès croissent avec lui; ses jours ne sont plus comptés que par les victoires d'un père triomphant; chaque saison vient mettre aux pieds de son berceau royal des trophées et des dépouilles, les merveilles se multiplient, l'abondance embellit le dedans du royaume, tandis que la valeur en recule les frontières; la pompe des maisons royales répond à la grandeur du roi; de superbes édifices sortent en un instant, comme par enchantement, du sein de la terre; l'ouvrage de plusieurs siècles devient l'ouvrage de quelques mois; la stérilité des lieux se tourne en ornement, et le roi, de retour de ses campagnes, après avoir vaincu ses ennemis, vient se délasser chez lui à vaincre encore la nature. Ce sont les bienfaits de Dieu que nous rappelons, et si nous les eussions toujours regardés comme tels, peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant sortait de l'enfance l'héritier de tant de grandeur; un naturel heureux commençait à se montrer; les qualités héroïques du roi, la piété de la reine, formaient déjà ce mélange de douceur et de majesté qui fit toujours son caractère et ces belles espérances, qui n'attendaient plus que le secours des maîtres.

Mais quel soin, que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains, de jeter dans ces âmes destinées au trône, les premières semences du bonheur des peuples et des empires; de régler de bonne heure des passions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité;

de prévenir des vices, ou d'inspirer des vertus, qui doivent être, pour ainsi dire, les vices et les vertus publiques; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle; de leur faire sentir qu'ils sont grands, et de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentiments, en leur adoucissant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchants, à qui tout va préparer le poison du vice; en un mot, d'en former des maîtres et des pères, de grands rois et des rois chrétiens? Quel ouvrage! mais quels hommes la sagesse du roi ne choisit-elle pas pour le conduire?

L'un (6), d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour; philosophe sans ostentation, chrétien sans faiblesse, courtisan sans passion, l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances, l'ennemi du faux, l'ami et le protecteur du mérite; le zélateur de la gloire de la nation, le censeur de la licence publique, enfin un de ces hommes, qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle.

L'autre (7), d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour, l'homme de tous les talents et de toutes les sciences, le docteur de toutes les Eglises, la terreur de toutes les sectes, le Père du XVII[e] siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Ephèse.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractère, et qu'on aurait cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé (8) dans l'éducation du prince qui doit régner, ne nous avaient appris que la France ne fait guère de pertes irréparables.

Voilà ce qui nous avait paru si grand. Les termes manquaient à l'éloquence pour publier tant de merveilles; l'amour multipliait les éloges; la politesse du siècle les rendait dignes de passer à la dernière postérité, les étrangers venaient des îles les plus éloignées mêler ici avec nous leur admiration et leurs hommages. Et que sais-je, si pour avoir étalé avec trop de complaisance à leurs yeux nos trésors et notre magnificence, comme le roi des Juifs aux envoyés de Babylone, et trop vanté notre gloire (IV *Reg.*, XX, 13), Dieu n'a pas permis qu'elle nous fût enfin, comme à eux, pour un peu de temps ôtée?

Mais du moins la triste cérémonie qui nous assemble, dissipe le fantôme de grandeur qui nous abusait. Tout ce qui doit passer ne peut être grand, ce n'est qu'une décoration de théâtre, la mort finit la scène et la représentation, chacun dépouille la pompe du personnage et la fiction des titres, et le souverain, comme l'esclave, est rendu à son néant et à sa première bassesse. Les dons de la grâce tout seuls ne périssent point avec nous; la mort leur assure une éternelle immutabilité; et dans ce moment, où toute la grandeur du monde se précipite dans le tombeau, s'évanouit et n'est plus, une vérité obscure qui nous liait à Dieu sort éclatante de nos cendres, et mène le juste, comme en triomphe, dans le sein de l'éternité. Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu! seront seuls grands, parce qu'ils le sont devant vous, et qu'ils le seront toujours : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* (*Judith*, XVI, 19.) Fausse idée de grandeur! vous ne vous soutenez que jusqu'à la mort; et vous avez pourtant toujours été, et vous serez jusqu'à la fin, l'illusion la plus séduisante de toute la vie humaine.

Peut-être le bonheur qui l'environne aura-t-il quelque chose de plus réel! Ecoutons, mes frères, et détrompons-nous. Si le monde pouvait faire des heureux, le prince pour qui nous prions devait l'être. La tendresse du roi pour lui croissait avec le succès de son éducation : on voyait ce monarque si glorieux en partager lui-même les soins avec les grands hommes à qui elle était confiée. C'était David de retour de ses victoires, qui faisait venir devant lui son fils Salomon pour l'instruire des devoirs de la royauté et des maximes de la vertu et de la sagesse. Les héros peuvent être des pères tendres, et rougir des sentiments de la nature et de l'humanité, comme d'une faiblesse, c'est se prêter une fausse grandeur et montrer en même temps qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du prince s'avancent et la tendresse du roi se change en amitié : ce fils si cher devient un ami fidèle. Monseigneur est associé aux secrets du gouvernement et au mystère des conseils; de ces conseils impénétrables dont la sagesse et le secret faisaient alors la force et la sûreté de la monarchie, la terreur et l'admiration de toute l'Europe. Le roi décharge dans son sein le poids de ses pensées et les soucis mêmes de la prospérité et de la gloire : la confiance prend la place de l'autorité paternelle, l'amitié augmente chaque jour par l'usage de la confiance, et Monseigneur devient le collègue de l'empire plutôt que l'héritier de la couronne.

A tant de bonheur, que manquait-il que d'assurer la succession dans la maison royale, et donner par un mariage auguste, des princes à la France et de nouveaux appuis au trône? Une maison, de tout temps alliée à la

(6) M. le duc de Montausier.
(7) M. Bossuet évêque de Meaux.
(8) M. le duc de Beauvilliers; M. de Fénelon, archevêque de Cambrai.

couronne, nous fournit une princesse féconde et spirituelle. Mais la Bavière ne se donnait encore qu'à demi; elle nous préparait de plus grands dons. Ses deux princes (9) croissaient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu! à leurs peuples qui les demandent: le temps est venu, et peut-être les conduisez-vous par ces voies de dépouillement et d'oppression à de plus grandes et de plus hautes destinées.

Quels furent nos chants de joie, quand de ce mariage sacré, nous vîmes naître le premier prince (10) que nous admirons aujourd'hui? Nous lisions dans l'avenir: nous voyions de loin une jeunesse sainte, une religion éclairée, un cœur tendre pour Dieu et pour les peuples, un esprit pour les grandes choses; la piété d'un David, la sagesse et l'élévation d'un Salomon; la clémence et l'humanité d'un Josias; des lumières et des vertus. Et que nous sommes heureux de lui rendre cet hommage dans ce temple (11) ancien et auguste, le monument éternel de la piété de saint Louis, dont il nous rappelle si parfaitement tous les jours l'histoire et les exemples!

Quel don pour la France! Mais les dons de Dieu n'étaient pas encore épuisés. La fécondité continue dans la maison royale: Monseigneur devient le père de deux autres princes (12); et ici s'ouvrent encore à nous de plus grands événements.

L'Espagne, de tout temps jalouse de notre gloire, et qui autrefois avait voulu nous donner des maîtres, en vient chercher parmi nous. Les prévoyances humaines échouent: les mesures d'une maison rivale se tournent contre elle: les desseins de Dieu s'accomplissent: la Castille devient le patrimoine d'un fils de France: les anciennes jalousies cessent: les deux nations se réunissent. Semblables à deux vaillants rivaux lesquels après avoir longtemps combattu et tout tenté pour se renverser sur la poussière, tirent des épreuves mêmes de valeur qu'ils ont faites l'un contre l'autre, le lien d'estime et d'amitié qui les unit, et qui emploient les mêmes armes dont ils avaient voulu se percer, à se prêter une défense commune.

Mais que vois-je ici? L'enfer se déchaîne, les temps de paix sont abrégés, les jours mauvais recommencent, le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle: les deux couronnes réunies dans la même maison répandent la discorde et la fureur dans toute l'Europe. Les rois des environs alarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Israël, s'entredisent, comme autrefois les rois de Chanaan: Ce peuple va dévorer tous les peuples et engloutir tous les pays d'alentour: *Delebit hic populus omnes qui in nostris finibus commorantur.* (*Num.* XXII, 4.) Ils ne voient pas que notre entrée est pacifique et que nous ne voulons que nous mettre en possession de la terre que le Seigneur a promise à nos pères. Cependant une guerre cruelle s'allume; les nations conjurées fondent sur nous; Dieu semble même abandonner son peuple; il semble oublier que l'union des deux monarchies est son ouvrage. Nous aurions attribué nos succès à notre puissance: il nous affaiblit, mais c'est pour devenir lui seul notre bouclier et notre victoire. Les intérêts et les passions humaines ne prévaudront pas contre les desseins de Dieu. Le sang de Blanche de Castille demeurera sur le trône: le sceptre ne sera point ôté de la maison de Juda: Dieu qui fait les rois saura les protéger. Nos prospérités et l'orgueil qui les accompagne, l'avaient peut-être éloigné de nous; il faut que nos malheurs le rapprochent.

Déjà le jour arrive: Dieu sort du nuage où il était caché, et je le vois qui recommence à se montrer à nous. Les succès sont rendus au bon droit: l'Aragon nous venge du Brabant: le chef de la ligue est frappé, et il n'est plus (13). Ne chantons pas des chants d'allégresse sur son tombeau, nous qui pleurons une perte semblable: le deuil de nos ennemis ne sera jamais pour nous un jour de fête et de victoire. La religion ne sait pas se réjouir de la mort d'un souverain fidèle. Si la France perd un ennemi, l'Eglise perd toujours un César. Nous souhaitons seulement des jours plus heureux pour les peuples: nous demandons la paix plutôt que la victoire.

Descendez donc, fille du ciel, don du Très-Haut! Que les deux princes que l'Eglise vient de perdre, réunis dans le sein de Dieu, et ayant dépouillé avec le corps terrestre, les intérêts et les animosités de la terre, vous obtiennent à leurs peuples! Qu'ils soient devant Dieu les ministres et les négociateurs d'une paix qui n'a pu être jusqu'ici l'ouvrage des hommes! Que le traité soit conclu dans les tabernacles éternels en présence des anges tutélaires des nations et apporté par eux sur la terre! Que la mort des deux princes qui finit tout pour eux, finisse aussi nos dissensions et nos troubles! Que la colère de Dieu accepte ces deux illustres victimes! Que leurs cendres sacrées mêlées ensemble soient répandues sur les deux peuples en signe d'alliance, et qu'un malheur commun devienne la source d'une joie commune! Mais ces vœux ont échappé à la vivacité de nos désirs, et les désirs ne consultent pas toujours l'ordre des temps. Ne hâtons pas le triste spectacle de la mort du prince que nous pleurons et rentrons dans notre sujet.

Que paraissait-il manquer au bonheur d'un père tendre comme Monseigneur, si le bonheur était donné sur la terre? L'amitié du roi, l'amour des peuples, les plus gran-

(9) Les électeurs de Bavière et de Cologne retirés en France.

(10) Le duc de Bourgogne.

(11) La Sainte-Chapelle de Paris.

(12) Le duc d'Anjou et le duc de Berry.

(13) Mort de l'empereur Joseph, arrivée en même temps que celle de Monseigneur.

des espérances du prince, son fils que la loi du royaume et l'ordre de la naissance, mais plus encore qu'une prédilection singulière de Dieu sur la France nous destine : le prince, son second fils sur le trône d'Espagne, et maître de la plus vaste monarchie de l'Europe ; son autorité affermie contre les efforts d'un concurrent, par un successeur (14) que Dieu donne à sa couronne et par la fidélité inouïe de ses peuples.

Prince heureux devant les hommes! Mais qu'est aux yeux de la foi le bonheur humain? que dure-t-il? et dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel et d'amertume? Quel privilége ont ici les princes au-dessus du peuple? tout ce qui les environne les rend-il heureux? Hélas! tout ce qui est hors de nous ne saurait jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors, le dedans est toujours vide. Tout paraît joie pour les grands, et tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux, que de n'avoir plus rien à désirer: c'est perdre le plaisir de l'erreur, et le plaisir n'est que dans l'erreur, qui l'attend et qui le désire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse. Les chagrins montent sur le trône, et vont s'asseoir à côté du souverain; la félicité les rend plus amers. Le monde étale des prospérités ; le monde ne fait point d'heureux. Les grands nous montrent le bonheur, et ils ne l'ont pas. Quel est donc l'homme heureux sur la terre? c'est l'homme qui craint le Seigneur; c'est le juste qui n'est pas de ce monde; c'est un cœur qui ne tient qu'à Dieu, et à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terrestre qui l'éloignait de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté, dit le Sage ; la gloire même des hommes, cette idole à qui le monde a de tout temps dressé des autels, n'est encore que vanité.

Elle ne manque point, cette gloire, au prince que nous regrettons. Une trêve longtemps désirée alors de nos ennemis, venait de désarmer toute l'Europe. Le roi au milieu de ses succès, avait préféré le bonheur des peuples à des victoires, qui sont toujours *le prix du sang et le péril des âmes*, quand du fond de la Hollande sort un nouveau vase (15) de la colère du Seigneur, destiné de Dieu pour détrôner les plus saints rois, et être l'instrument de ses vengeances sur les royaumes et sur les peuples; un prince profond dans ses vues, habile à former des ligues et à réunir les esprits; plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre, plus à craindre encore dans le secret du cabinet qu'à la tête des armées; un ennemi que la haine du nom français avait rendu capable d'imaginer de grandes choses et de les exécuter; un de ces génies qui semblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples et les souverains; un grand homme, s'il n'avait jamais voulu être roi.

Il parcourt en secret toutes les cours d'Allemagne ; il réunit toute l'Europe en faveur de son usurpation. Le roi demeure seul défenseur des droits sacrés de la royauté; la cause de tous les souverains protégée, arme tous les souverains contre lui. L'orage est prêt à fondre sur nous : le roi le prévient : déjà Monseigneur, à la tête d'une armée triomphante, marche vers le Rhin. C'était alors la destinée de la France, de prévenir par nos conquêtes, les mesures et les projets mêmes des ennemis. Philisbourg, le rempart de l'Allemagne, est le prix des premières armes du fils de Louis. Le Rhin, encore effrayé du fameux passage du roi, reconnaît dans le fils la gloire et la valeur rapide du père. Manheim, Frankendal et tant d'autres places suivent la destinée de Philisbourg. Le jeune prince ne trouve rien qui l'arrête : il soutient par son intrépidité le courage des troupes accoutumées à vaincre; il leur rend tout possible par son humanité et par ses largesses ; il ne connaît pas le péril ; il veut tout voir de ses yeux, et tout animer par ses ordres ; et nous en ferions ici honneur à sa mémoire, si la valeur était un éloge pour les descendants de Charlemagne et de saint Louis.

Vous ne l'avez pas oublié : nos succès firent éclater partout la guerre déjà rallumée dans les cœurs; le feu qui couvait, s'embrase et se répand partout. La Flandre était alors le théâtre de notre gloire. Le maréchal de Luxembourg nous consolait tous les jours, par des victoires réitérées, de la perte des Condé et des Turenne. Monseigneur y vole : l'armée sous ses ordres déconcerte, par une marche inouïe, les desseins des ennemis; nos troupes, comme celles que vit le serviteur du Prophète (IV *Reg.*, VI, 17), se trouvent, par un soudain enchantement, de Vignamont sur les bords de l'Escaut. Notre présence glace les alliés; et si leurs ruses les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à Monseigneur la gloire de l'avoir cherché. C'est avoir vaincu l'ennemi, que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous.

Mais laissons au monde à louer ces faits c'est à nous à vous instruire. Les succès éclatants font parmi nous les grands hommes; mais les grands hommes sont bien petits au tribunal redoutable, si leurs succès font tout leur mérite. Au fond, il n'est de gloire réelle que celle qui nous suit devant Dieu. Hélas! que sont les héros au lit de la mort, si toutes leurs vertus se bornent à leurs victoires? Leur vie est pleine de grands événements qui passeront dans nos histoires, et vide de ces œuvres qui seules seront écrites dans le livre de vie. Ils ont vécu pour la postérité; ont-ils vécu pour l'éternité? Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom, et le Seigneur ne les connaît pas, *parce qu'il ne connaît que ceux qui lui appartiennent.* (II *Tim.*, II, 19.) Ils ont remporté des victoires, mais Dieu ne compte

(14) Naissance du prince des Asturies.

(15) Le prince d'Orange.

que les victoires de la foi, et celles que le juste remporte sur lui-même. On a vanté leurs succès et leur valeur héroïque; et souvent leurs succès ont été des crimes, et peut-être l'injustice seule en a fait des héros. On leur a dressé des statues et des monuments superbes; mais ce ne sont-là que les monuments de la vanité; ils périront avec elle. *Vous les briserez, ô mon Dieu! dans votre cité éternelle*, et la ressemblance seule de Jésus-Christ crucifié ornera les portiques de la sainte Jérusalem : *In civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* (*Psal.*, LXXII, 20.) En un mot, ils ont été les hommes du siècle présent; seront-ils les hommes du siècle à venir? L'histoire des conquérants sera effacée, l'histoire des justes, écrite en caractères immortels, subsistera dans l'éternité. Les passions, qui forment les guerres et les héros, seront détruites avec le monde; les vertus qui font les saints ne périront jamais.

Cherchons la gloire qui vient de Dieu, mes frères. Ne nous refusons pas à la patrie : la religion n'autorise pas la paresse, mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'Etat, mais souvenons-nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde, avec toute sa gloire, comme nous le verrons à la mort, et comme l'a vu sans doute dans ce moment, le prince que nous pleurons. Etudions sur ce tombeau la terreur de la puissance et de la majesté de Dieu, et le néant de toutes les choses humaines; et que la mort d'un prince, que la naissance avait fait si grand, et que son caractère de bonté avait rendu si aimable, après avoir corrigé l'erreur de nos jugements, confonde encore la vanité de nos espérances.

SECONDE PARTIE

Si le monde n'attachait les hommes que par le bonheur de leur condition présente; comme il ne fait point d'heureux, il ne ferait point d'adorateurs; l'avenir, qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource et sa séduction la plus inévitable; il nous lie par ses espérances, ne pouvant nous satisfaire par ses dons, et l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de tous ses bienfaits. Achevons de nous instruire.

Les fruits de la lumière, dit l'Apôtre, *sont la bonté, la justice, la vérité* (*Ephes.*, V, 9); et ces fruits lumineux ne brillèrent dans le prince que nous regrettons que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité de nos espérances, en justifiant l'excès de notre douleur et de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un prince, c'est d'être bon; et les seules louanges que le cœur donne, sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la gloire du souverain, la bonté fait le bonheur de ses peuples; les victoires ne lui valent que des hommages, la bonté lui gagne les cœurs : c'est pour lui qu'il est conquérant, c'est pour nous qu'il est bon, et la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Esprit de Dieu, si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici, le deuil de la France se renouvelle; la plaie se rouvre, l'image de Monseigneur reparaît, les larmes publiques recommencent, et il est malaisé de rappeler tout ce que nous avons perdu sans aigrir et renouveler toute la douleur de notre perte. La bonté n'était pas seulement une de ses vertus; c'était son fonds, c'était lui-même. *Elle était née avec lui*, comme parle Job, *et sortie avec lui du sein de sa mère.* (*Job*, XXXI, 18.)

Une bonté toujours accessible. Il faut étudier les moments favorables pour aborder les grands, et le choix des temps et des occasions est la grande science du courtisan. Ici, tous les temps étaient les mêmes, et l'habileté du courtisan ne trouvait pas plus d'accès et d'affabilité, que la simplicité du peuple, ou l'ignorance du citoyen. On ne sentait point en l'approchant ces inquiétudes secrètes que forme le succès douteux de l'accueil; la bonté se montrait d'abord avant la majesté; on cherchait le maître dans la douceur du particulier; ou plutôt, à sa douceur, on sentait d'abord qu'il était digne d'être le maître : le cœur lui donnait à l'instant des titres de souveraineté plus glorieux que ceux que donne la naissance. C'est l'amour qui fait les rois, la naissance ne donne que les couronnes; c'est l'amour qui forme les sujets.

Une bonté sensible à l'amour des peuples pour lui. Les princes ne savent pas toujours goûter le plaisir d'être aimés; ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié; ils ne connaissent pas assez le prix des cœurs, et le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse.

Monseigneur aimait les peuples, et il aimait d'en être aimé. Quelle joie! quand venant se montrer au milieu de cette ville régnante, il voyait tous les cœurs voler après lui, la tendresse publique se ranimer, le peuple oublier ses misères, et ne plus sentir que le plaisir de voir un si bon maître!

Rappelez ce moment terrible, où le Seigneur menaça, pour la première fois, la vie de ce bon prince. Hélas! il nous montrait de loin notre malheur. L'amour ose tout. Le peuple, oui, le peuple le plus bas et le plus obscur court au pied du trône; et les portes augustes de la gloire et de la majesté s'ouvrent à l'amour; c'est un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon prince. Monseigneur se laisse voir (16); cette foule obscure approche du lit de sa douleur; il ne paraît rendu à la vie que pour se rendre à son peuple; il respecte dans ces

(16) Les halles de Paris députent six des principales harangères, qui viennent à Versailles féliciter Monseigneur sur sa convalescence, et il veut qu'elles s'approchent de son lit.

démonstrations populaires l'amour de la nation : il croit qu'un prince, quelque grand qu'il puisse être, est toujours honoré d'être aimé, et essuie, en se montrant, des larmes, toujours plus sincères dans le peuple, parce qu'il ne sait pas emprunter la douleur, et qu'il ne regrette que ce qu'il aime.

Prince digne d'une nation dont le caractère perpétuel a toujours été d'aimer ses maîtres, qui compte un seul de leurs regards comme un bienfait, et qui, dans le temps même de ses misères les plus tristes, n'a qu'à lever les yeux vers le souverain pour ne plus sentir la douleur de ses plaies et oublier à l'instant ses malheurs et ses peines.

Une bonté sage et éclairée. La bonté des princes autorise souvent la malice des délateurs. Les meilleurs rois, disait autrefois Assuérus (*Esth.*, XVI, 6), jugeant des autres par eux-mêmes, sont moins en garde contre les artifices des méchants.

Les cours surtout sont pleines de délations et de mauvais offices : c'est là où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entrechoquer et se détruire ; les haines et les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts : il n'y a de constant et de perpétuel que le désir de se nuire. Les liens même du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs. *L'ami*, comme parle Jérémie, *marche frauduleusement sur son ami, et le frère supplante le frère.* (*Jerem.*, IX, 4.) Il semble qu'on soit convenu que la bonne foi ne serait pas une vertu et que l'amitié ne serait plus qu'une bienséance; l'art de tendre des piéges n'y déshonore que par le mauvais succès : enfin, la vertu elle-même, souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend ; l'on y donne quelquefois les dehors à la piété pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie et au désir insatiable de la fortune ; et comme dans ce temple de Babylone dont il est parlé dans Daniel (*Dan.*, XIV, 12), en public tout paraît pour la divinité ; en secret, et par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même.

Monseigneur était bon, mais il fallait l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étaient fermées à la malignité des délations et des impostures : le détracteur secret ne trouvait en lui qu'un silence d'indignation et de sévérité. La langue empoisonnée, loin de lui souffler le venin, s'infectait toute seule elle-même : la malice retombait toujours sur l'homme méchant. On se perdait en voulant perdre l'innocent, on se préparait à soi-même la peine et l'ignominie qu'on lui avait destinée. Il bannissait de son cœur ces ennemis publics de la société, qu'il faudrait bannir du milieu des hommes, convaincu, comme il le disait souvent, que les méchants ne décrient pas leurs semblables et que l'imposture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin, une bonté universelle. Bon pour ses amis : capable d'attachement et de tendresse, aimant toujours ce qu'il avait une fois aimé, ne connaissant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des princes, et n'usant pas du privilége des grands, qui est de n'aimer rien ou de n'aimer pas longtemps. Bon père, partageant avec les princes ses enfants la douceur et l'innocence de ses plaisirs, ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse; sensible à leur gloire, plus sensible encore, ce semble, à leur amitié; aimant à vivre au milieu d'eux, et ne leur faisant sentir d'autre contrainte que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître, jamais de ces moments d'humeur si ordinaires à ceux que rien n'oblige à se contraindre; plus on le voyait de près, plus on sentait qu'il était bon : ce n'était plus un maître, c'était un ami entrant dans tous les besoins des siens, croyant qu'un prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse, voulant que tout le monde fût heureux avec lui, persuadé que les princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes, et ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul.

Grand Dieu! quelles espérances nous montriez-vous? L'amour des peuples ne rend pas immortel, puisque sa course a été si rapide et si précipitée; mais la mort des bons princes est toujours le châtiment le plus rigoureux dont vous punissiez la malice des hommes.

Ainsi sommes-nous séduits par nos espérances, mes frères. La nation espérait tout d'un si bon prince : plusieurs de ceux qui m'écoutent fondaient sur sa bonté et sur son amitié des vues sûres et particulières d'élévation et de fortune. Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit ; le bonheur se montre toujours à nous de loin; la mort de nos maîtres, ce grand spectacle où le monde et toute sa gloire fond à nos yeux, leur mort change seulement nos vues sans changer notre cœur ; chacun tente la fortune par de nouvelles voies : nous formons de nouveaux projets, nous nous faisons un nouveau plan de cour et de mesures, nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions ; nos projets échouent sans cesse et nos espérances revivent de nos projets mêmes renversés : au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'avenir. Tout nous désabuse du monde et rien ne nous rappelle à Dieu. Espérance d'élévation qui nous séduit, espérance de durée.

C'était la bénédiction promise à la piété filiale ; et la justice, renfermée dans l'accomplissement de ce devoir, ne fut pas moins le caractère constant de Monseigneur que la bonté : *In omni bonitate, et justitia.* (*Ephes.* V., 9.)

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce prince de sa soumission

tendre et respectueuse pour le roi? Quand la nature toute seule ne nous apprendrait pas à honorer nos pères, quand l'amour que nous leur devons ne coulerait pas dans nos veines avec le sang que nous avons reçu d'eux, quand ce respect ne serait pas né avec nous et formé, pour ainsi dire, avec notre cœur, quel père, quel roi est ici offert à la tendresse et à la piété filiale de Monseigneur! un roi, la gloire et le modèle de tous les rois ! un père, le plus tendre et le meilleur de tous les pères !

Mais les droits de la nature sont quelquefois plus faibles dans le cœur des enfants des grands que dans celui des autres hommes; ils regardent les sentiments du sang et de la nature comme le partage du peuple : l'ambition prend chez eux la place de la tendresse; leurs pères deviennent souvent leurs rivaux. Les histoires des siècles passés et du nôtre seront toujours souillées de ces tristes exemples; et David, ce père si tendre, ce roi si grand et si glorieux, ne laissa pas de trouver un Absalon.

Le respect perpétuel et sincère de Monseigneur pour le roi n'a peut-être point d'exemple, non-seulement dans l'histoire des princes, mais encore dans celle des hommes d'une destinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchait du trône, plus sa soumission semblait croître. Parvenu à des années qu'on regarde presque comme la vieillesse des rois, on ne l'a jamais vu se lasser un instant d'être sujet. Content de voir couler ses plus beaux jours aux pieds du trône, jamais ses désirs ne montèrent plus haut; et, né pour régner, il n'a jamais pensé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ses volontés sur celles du roi, les prévenant dès qu'il avait pu les connaître, formant ses goûts et ses désirs sur les siens, respectant ses vues et ses destinations, et par là, de peur de les gêner, réservé même à demander des grâces; apprenant aux sujets le respect qu'ils doivent aux choix et aux desseins de leurs maîtres; à ne pas entrer témérairement dans le sanctuaire des conseils et des secrets de la royauté; à ne pas s'élever au dedans d'eux-mêmes un tribunal d'indépendance et de vanité, devant lequel ils osent citer les rois de la terre, et à ne toucher aux mystères du trône, comme à ceux de l'autel, qu'avec une espèce de religion et de silence.

Les vues du roi sur Monseigneur lui paraissaient toujours le seul parti qu'il eût à prendre; volant à la tête des armées dès que ses ordres l'appelaient, reprenant à Meudon, avec la même soumission, la douceur et l'innocence d'une vie privée dès que le bien de l'État le demandait. Toujours entre les mains du roi et toujours charmé d'y être.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements; la vie des princes leur paraît vide et obscure, et ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embellissent les histoires et auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards : *Rendons notre nom immortel* (*Gen.*, XI, 4), disaient ces enfants de Noé, en laissant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes; les vices éclatants passent à la postérité; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état est à peine connue de son siècle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat paraît n'avoir pas vécu; il ne fournit rien à la vanité des éloges dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des États, qui renversent l'ordre des successions et de la nature, qui portent partout la misère, l'horreur, la confusion, et qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires et de conquérir des provinces, et sans doute que les occasions seules en manquèrent à Monseigneur. Mais qu'il est grand, dit saint Ambroise (*De vita Jacob*), de n'avoir jamais été que ce qu'on devait être ! *Grande est aliquem intra se tranquillum esse et sibi convenire.*

Non, mes frères, la façon de penser de la plupart des hommes est là-dessus digne d'étonnement : il semble que nous n'aurons plus rien à dire dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples et à la tranquillité des empires, et qu'il nous faut, pour le succès de ces discours, ou des crimes éclatants à pallier, ou des talents pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles ! vous méritez d'avoir de tels maîtres dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à Monseigneur fut un respect et une soumission constante, et à l'épreuve de tout, pour le roi. Et ne croyez pas que cette soumission lui coûtât. Ce n'était pas ici seulement une vertu de raison, il ne donnait rien aux égards et à la bienséance, il ne suivait que les mouvements de son cœur. Occupé sans cesse de tout ce qui pouvait plaire au roi, comblé de joie dès qu'il avait su se ménager l'occasion de lui plaire, transporté lorsqu'il avait l'honneur de le recevoir à Meudon, plein d'inquiétudes aimables, et entrant dans tous les détails, afin que le plaisir du roi fût égal au sien, et paraissant plutôt un courtisan empressé qu'un héritier de la couronne.

L'espérance du trône, si douce et si capable d'étouffer les sentiments mêmes de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuse. Le téméraire qui eût osé la lui faire entrevoir seulement de loin, eût trouvé à l'instant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il était roi, la peine de sa témérité et de son insolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir si ordinaires aux hommes et si inévitables à l'imagination, qui supposassent même qu'il pût régner un jour. Il a toujours pensé

comme s'il devait toujours obéir; et si la nature semblait lui promettre des jours au delà des jours du roi, sa tendresse les abrégeait, et on lui a souvent ouï dire : *Que sa plus douce espérance était de compter que le roi lui survivrait, et qu'il ne pourrait pas survivre lui-même à la douleur de sa perte.*

Aussi nous vîmes ses alarmes sincères durant ces jours d'affliction, où toute la France parut menacée avec la santé de ce monarque. On aurait cru, à sa douleur profonde, qu'il allait perdre avec lui sa fortune et ses espérances. La royauté ne lui paraissait plus que le dernier des malheurs pour lui, dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un si grand roi et d'un si bon père, content d'obéir, pourvu que le roi régnât.

La longue durée des jours devait, ce semble, être la récompense d'une piété si tendre, et ses jours ont été abrégés, *et il a cherché en vain le reste de ses années.* (*Isa.*, XXXVIII, 10.) Nous nous le promettions pour nos neveux et il n'est plus même pour nous.

Quel fonds peut-on faire sur la vie? c'est ce que nous avons dit. Qui peut compter sur le lendemain ? ce sont les réflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant, nous vivons comme si tout ceci ne devait jamais finir. La mort nous paraît toujours comme l'horizon qui borne notre vue; s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, et ne croyant jamais pouvoir y atteindre; chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés; Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres; et au milieu de tant de têtes et de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme si le coup devait toujours porter à côté de nous, ou que nous eussions jeté ici-bas des racines éternelles. Nous comptons toujours y être à temps pour le salut; et le temps du salut est aujourd'hui, et nous mourrons avec le seul désir de mieux vivre.

Dernière espérance qui nous séduit! La religion du prince, pour qui nous prions, a prévenu cette surprise. Bon pour les peuples, respectueux à l'égard du roi, il n'a pas été moins religieux envers Dieu, et la vérité avait fait en lui une sainte alliance avec la bonté et la justice : *In omni bonitate, et justitia, et veritate.* (*Ephes.*, V, 9.)

Ce n'est pas que je veuille envelopper ici, sous l'artifice insipide des louanges, les faiblesses de ses premières années. Ne louons en lui que les dons de Dieu et déplorons les fragilités de l'homme; n'excusons pas ce qu'il a condamné; et, dans le temps que l'Eglise offre ici la victime de propitiation, et que ses chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le purifie des infirmités attachées à la nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, et d'avouer qu'il en a été capable.

Hélas! qu'est-ce que la jeunesse des princes? et les inclinations les plus heureuses et les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne? Moins exposés qu'eux, sommes-nous plus fidèles? Nos chutes se cachent sous l'obscurité de notre destinée; mais qu'offrirait notre vie aux yeux du public, si elle était en spectacle comme la leur? Ah! c'est un malheur de leur rang, que souvent, avec plus d'innocence que nous, ils ne sauraient jouir comme nous de l'impunité d'un seul de leurs vices.

S'il y a eu quelque dérangement dans les premières années de ce prince, l'âge y eut plus de part que le cœur; l'occasion put le trouver faible, elle ne le rendit jamais vicieux, et le reste de ses jours passés depuis dans la règle, montrent assez que l'égarement n'avait été qu'un oubli, et qu'en se rendant au devoir, il s'était rendu à lui-même.

Oui, Monseigneur pouvait dire comme Salomon (*Sap.*, VIII, 19), qu'il avait eu en partage une âme bonne et un cœur tourné à la vertu; d'une droiture et d'une vérité digne de l'éducation qu'il avait reçue de ce courtisan chrétien, qui passa pour l'homme le plus vrai de son siècle. Religieux observateur de la bonne foi, des sentiments d'honneur et de probité, plus sûrs quelquefois pour la vertu que les ardeurs les plus vives du zèle. Un secret à l'épreuve de la familiarité même la plus privée; en un mot, un de ces hommes dont chacun aurait voulu se faire un ami, si le respect eût permis de se faire un ami de son maître.

Plus Monseigneur était vrai, plus il était ennemi du faux. Quel mépris pour les adulateurs, la honte des cours et l'écueil des meilleurs princes! regardant les fausses louanges comme un aveu public de la mauvaise foi de celui qui les donne et de la vanité de celui qui les reçoit; croyant que les éloges donnés aux vertus que nous n'avons pas deviennent pour la postérité des censures qui ne servent qu'à immortaliser nos défauts véritables, et persuadé qu'un bon prince est toujours assez loué d'être aimé.

Mais jusqu'ici il n'a paru vertueux que devant les hommes. Vous l'allez voir vertueux devant Dieu, juste et charitable. Et de quoi n'est pas capable la bonté naturelle, quand elle est aidée d'un fonds de religion et que la nature donne, pour ainsi dire, les mains à la grâce?

Maison déserte et désolée qui, devenue sans habitant, comme parle un prophète, pleurez votre solitude (17) et la gloire de vos anciens jours! vous n'oublierez jamais les pieuses largesses de ce bon prince; vos pauvres pleureront avec vous; la veuve et l'orphelin viendront vous redemander leur consolateur et leur père, ils mouilleront de leurs larmes les lieux heureux qu'il habita; et leurs clameurs, en vous renouvelant sans cesse le souvenir de sa personne, vous renouvelleront aussi l'espérance consolante qu'il n'est perdu que pour le temps.

(17) Meudon.

Ses largesses saintes n'autorisaient pas l'oubli de ses devoirs religieux et il ne croyait pas, comme la plupart des grands, que tout l'Evangile se borne pour eux à la miséricorde. Tout le monde a connu son respect, conservé depuis l'enfance, pour les lois de l'Eglise. Les jours qu'elle consacre à l'abstinence, à peine connus des grands, furent toujours pour lui des jours sacrés. On l'a vu se refuser même le morceau pris par oubli, et, comme Jonathas, se croire presque digne de mort pour avoir, par ignorance, goûté un peu de miel contre le vœu du peuple saint.

Et ce n'était pas ici une observance scrupuleuse, où il entre souvent plus de faiblesse que de foi ; c'était un cœur religieux, c'était un fonds de piété sincère; tout ce qui appartient à la religion lui paraissait grand, et c'est ce fonds de religion qu'il opposa toujours aux discours de l'impiété. Car qu'il est rare que les grands, surtout dans le premier âge, ne soient pas environnés de ces hommes audacieux, qui disent : *Quel est notre Dieu?* et qui, trop faibles pour le servir, croient paraître forts, en faisant semblant de ne le pas connaître : ces hommes, qui ne savent de la science de la foi que les blasphèmes qui l'attaquent, qui ont appris à être incrédules avant que d'apprendre à croire, qui ne sont impies que par ostentation, et qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

La langue de l'impie sécha toujours devant lui de honte et de confusion. Il n'usa de son autorité que lorsqu'il vit l'autorité de la foi attaquée; sa douceur n'était plus qu'un courroux majestueux et digne d'un descendant de Clovis; c'était la force et la sévérité, qui sortaient du doux et du clément. Et qu'il était beau de voir l'héritier de la couronne défendre, en défendant la religion, le plus beau privilége qui illustre le trône de ses pères, ne pouvoir souffrir que l'impie ôtât à la maison de France le plus ancien patrimoine dont elle se glorifie, et qu'il regardât le titre de la foi et du premier roi chrétien, dont les rois ses ancêtres se sont toujours honorés, comme un titre vain et une erreur populaire !

Leçon immortelle pour les souverains, qui doivent se souvenir que la religion assure leur autorité; que l'incrédule, qui a secoué le joug de la foi, se désaccoutume bientôt du joug de l'obéissance; que ceux qui ne connaissent point de Dieu ne respectent pas plus les hommes, et que les impies sont toujours mauvais sujets.

Ainsi la piété sincère de ce prince honorait la religion. Mais enfin, ô mon Dieu ! la France n'en était pas digne ; vous ne le formiez que pour vous seul, il n'a régné que sur les cœurs, et son autre règne ne devait pas être de ce monde.

L'ordre part des conseils éternels; l'ange d'en haut, ministre des desseins et des vengeances du Seigneur, vient marquer la maison du premier-né; la plaie qui afflige le peuple entre jusque dans la maison du prince, et le bien-aimé est frappé. Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle ! Le peuple est tremblant, la ville pleure; les temples saints sont les dépositaires de la douleur et de la crainte publique, toutes les mains sont levées au ciel, la cour change en deuil sa majesté et sa gloire. Un bon prince est l'héritage de chaque particulier, et chacun craint, parce que chacun doit perdre.

Le roi, touché du péril de Monseigneur, n'en connaît plus pour lui-même; il oublie qu'il se doit à son peuple et se livre à sa tendresse ; il expose, avec sa personne sacrée, le salut de l'Etat et ajoute au poison de la douleur, dont son cœur tendre et paternel est déjà flétri, celui de l'air mortel qu'il respire. Un si bon fils était digne, sans doute, que le meilleur de tous les pères reçût ses derniers soupirs; il avait toujours vécu entre ses mains, il fallait qu'il mourût de même.

Hélas ! tout couvert de sa douleur et de la plaie qui infecte tous ses membres, quelles sont ses craintes et ses inquiétudes. Il craint pour le roi, une vie si précieuse exposée devient la plus vive de ses peines. *Je mourrais de douleur*, dit-il, *si le roi au sortir d'ici avait seulement mal à la tête.*

Quel spectacle de tendresse s'offre ici à la postérité ! La douleur d'un père, toujours grand dans ses afflictions comme dans ses prospérités, ne compte pour rien le danger; et le danger du père devient l'unique douleur du fils mourant. Quelle leçon domestique dans les siècles à venir, pour les descendants de cette auguste maison ! Et les histoires doivent-elles moins immortaliser ces exemples touchants d'humanité que les victoires et les conquêtes, lesquelles n'ont souvent attiré de la gloire aux hommes qu'aux dépens de l'humanité même ?

Les deux princes ses fils, déjà accablés des inquiétudes de la crainte, portent encore l'accablement de la séparation. Meudon, qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur devient un lieu interdit. Une princesse auguste (18), le lien et la joie de la maison royale, et qui donne si heureusement pour l'Etat des héritiers à la couronne qu'elle doit porter, demande comme une grâce, qu'il lui soit permis d'aller partager le péril. Mais la France se refuse à leur tendresse; nous devions assez perdre et il ne fallait pas tout risquer.

Cependant tout flattait encore nos espérances : une douce sécurité semble toujours précéder les grands malheurs, plus on doit perdre, plus on espère. Les apparences du mal ne semblaient annoncer qu'un danger ordinaire : les conjectures de l'art, que l'affection et l'habileté rendaient également éclairées, étaient favorables à nos désirs ; le coup de foudre qui allait éclater se cachait encore

(18) Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne.

sous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laissait encore jouir de notre erreur. Hélas! nous sommes toujours à ses yeux les jouets de nos vaines espérances: *La parole de mort était sortie de sa bouche, et elle ne devait pas retourner à lui vide.* (*Isa.*, LV, 11.)

Déjà des présages douteux nous l'annoncent: le mal surmonte les remèdes, le prince paraît menacé de plus près; soumis à Dieu, il adore la main qui le frappe, nulle impatience au milieu de ses douleurs; la violence du mal toute seule nous apprend qu'il souffre; on n'en tire pas même les plaintes nécessaires au secours de l'art. Il ne se plaint qu'à Dieu seul, et ce n'est pas de ses douleurs: il ne sent que le regret de ses fautes, il en trouve l'expiation dans sa patience et dans ses désirs. Une révolution soudaine l'accable; elle répand déjà un nuage sur ses yeux et arrête sur sa langue les paroles de pénitence et de réconciliation; il tend, par des signes de douleur et de repentir, les mains à l'Eglise, cette Eglise, dont il avait toujours respecté les lois, qui venait de le nourrir depuis peu de ce pain mystérieux qui fait les délices des rois, et de laquelle sa naissance le destinait à être le protecteur. Sa langue déjà immobile se délie enfin pour demander les grâces des sacrements, ces grâces dont il avait toujours usé avec tant de religion et auxquelles les derniers mystères de la Pâque l'avaient vu participer avec des sentiments de foi et de piété plus vifs et plus touchants que jamais, comme s'il eût pressenti que cette Pâque devait être la veille et l'appareil de sa mort, et qu'il ne boirait plus de ce breuvage mystérieux qu'il ne le bût nouveau dans le royaume du Père céleste.

Mais enfin la foi supplée au ministère des hommes. Le feu du ciel tout seul peut allumer, quand il le faut, le sacrifice, et sanctifier la victime; ses désirs fervents deviennent eux-mêmes la grâce qu'il demande: il ne lui en a manqué que la consolation; il en a eu l'effet et la vertu, et nous en avons l'espérance.

Grand Dieu! une âme si bonne et si religieuse n'aurait-elle pas trouvé ouvert le sein de vos miséricordes éternelles? Un prince, si fort selon le cœur des hommes, ne serait-il pas selon votre cœur? Recevez, Seigneur, le sacrifice de nos larmes et de nos prières; regardez du haut du ciel sur ces offrandes saintes; que le sang de la victime, qui coule sur l'autel ne coule pas en vain pour lui; consolez la piété d'un roi et la douleur d'un père, qui ne demande plus que son fils vive, pourvu qu'il vive devant vous; que ce temple auguste parle lui-même en faveur du sang de saint Louis! *Donnez votre justice au fils du roi* (*Psal.* LXXI, 1), si ses justices se trouvent défectueuses; placez-le devant vous parmi ces saints rois ses ancêtres, qui occupèrent le trône que sa naissance lui destinait; que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagne et des saint Louis, dont il sera exclu dans nos histoires, et rendez-lui dans le ciel la couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre. Ainsi soit-il.

V. ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS LE GRAND, ROI DE FRANCE,

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientia, qui fuerunt ante me in Jerusalem . . . . . et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus. (*Eccle.*, I, 16, 17.)

Je suis devenu grand: j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem, et j'ai reconnu qu'en cela même, il n'y avait que vanité et affliction d'esprit.

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers moments surtout où il préside à la mort des rois de la terre: plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême: Dieu paraît tout ce qu'il est, et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyait être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire, qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'était que vanité et affliction d'esprit, et qui s'est humilié sous la loi de Dieu, dans le temps même que l'adulation semblait le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées; la magnificence des éloges a égalé celle des événements: les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois; plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui, que tout était vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnait, ses ennemis ont envié sa puissance, les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté; ses sujets lui ont presque dressé des autels, et le prestige qui se formait autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu! de la crainte de votre nom; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devaient gouverner vos peuples; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'était pas assez, il fallait encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus; vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux, mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte, les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge;

l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles; le roi, qui avait passé d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités; se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu, et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec la représentation, et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcherait en vain : racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté. Rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort qu'il ne l'était autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité, que pour les rendre à la grâce, et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inouï de son règne et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis XIVe du nom, roi de France et de Navarre. Ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connus, et de sa piété, que pour en proposer et immortaliser les exemples.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui fait la grandeur des rois sur la terre, en fait aussi le danger. Les succès éclatants dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des sentiments et la majesté dans la personne, voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux souverains, et voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le roi pour qui nous prions passa, pour ainsi dire, du berceau sur le trône : il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au souverain, parce qu'elle lui apprend à connaître les hommes, et que les hommes lui apprennent à se connaître lui-même.

Mais Dieu qui veille à l'enfance des rois, et qui, en formant leurs premières inclinations, semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son âme ces grandes qualités qui suppléent aux instructions, et que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une régente vertueuse et d'un ministre habile, Louis au sortir de ces nuages, commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, toujours plus aimable, ce semble, dans les princes, cet air grand et auguste, qui tout seul annonçait le souverain, la tendresse perpétuelle de la nation pour ses rois, tout le rendit maître des cœurs; et c'est alors qu'un prince est véritablement roi, quand l'amour des peuples, si j'ose parler ainsi, le proclame.

La France reprenait alors cet état florissant, qu'un nouveau règne semble toujours promettre aux empires. Les dissensions civiles l'avaient plus aguerrie et purgée de mauvais citoyens, qu'épuisée. Les grands réunis aux pieds du trône, ne pensaient plus qu'à le soutenir. Les guerres étrangères, et qui n'étaient encore que de nation à nation, occupaient la valeur de ses sujets sans accabler ses peuples. Heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance, et si, en ignorant combien il lui était aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvait perdre!

Le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis, venait de suspendre les anciennes jalousies, que le voisinage, la valeur, la puissance formaient entre les deux nations. Les Pyrénées qui les avaient vues tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe sur les mêmes lieux, les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébrait, sans le savoir, la naissance future d'un souverain, que ce mariage devait un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux empires, ne put encore réunir les cœurs.

La régente ne survécut pas longtemps à la joie d'une cérémonie qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses désirs, et qui couronna sa glorieuse administration. Le grand ministre, qui l'avait aidée à soutenir le poids des affaires, et qui avait su sauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avait vu peu auparavant expirer avec lui une autorité, que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avaient affermie.

Louis se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse, maître du cœur de ses sujets et du plus florissant royaume du monde, avide de gloire, environné des vieux chefs, dont les exploits passés semblaient lui reprocher le repos où il les laissait encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse; et, tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevard que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups : ses villes devant lesquelles l'intrépidité espagnole avait tant de fois échoué, n'ont plus de mur à l'épreuve

de la bravoure française, et Louis est sur le point de renverser en une campagne, l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siècle entier.

Déjà le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe : le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis ; et plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther n'opposent qu'une faible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres : les mauvais succès irritent nos ennemis sans les désarmer, leurs défaites qui doivent finir la guerre l'éternisent, tant de sang déjà répandu, nourrit les haines, loin de les éteindre : les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimègue, Riswick, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettait de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les situations changent, et nos prospérités continuent. La monarchie n'avait pas encore vu des jours si brillants : elle s'était relevée autrefois de ses malheurs, elle a pensé périr et écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne semblait pas même suffire à nos triomphes, la mer encore gémissait sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisaient à peine sous les derniers règnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portaient partout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis attaqués jusque dans leurs ports, avaient paru céder à l'étendard de la France, l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les îles du nouveau monde avaient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes. Et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avait été obligée de venir s'humilier, et d'en chercher un au pied du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avait mis sur pied des armées si formidables : jamais l'art militaire, c'est-à-dire, l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avait été poussé si loin : jamais tant de généraux fameux ; et pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidait toujours de la victoire ; un Turenne, qui plus tardif en apparence n'en était que plus sûr du succès ; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite, que dans les jours de ses triomphes ; un Luxembourg, qui semblait se jouer de la victoire, et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guéclin et les Dunois de notre siècle.

Mais hélas ! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous ? Monuments superbes élevés au milieu de nos places publiques, pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes ? *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* (*Jos.*, IV, 6.) Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage : l'élite de la noblesse française précipitée dans le tombeau, tant de maisons anciennes éteintes, tant de mères point consolées qui pleurent encore sur leurs enfants, nos campagnes désertes, et, au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger ; nos villes désolées, nos peuples épuisés, les arts à la fin sans émulation, le commerce languissant ; vous leur rappellerez nos pertes plutôt que nos conquêtes : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés, tant de dissolutions capables d'attirer la colère du Ciel sur les plus justes entreprises; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre ; vous leur rappellerez nos crimes plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?*

O fléau de Dieu ! ô guerre ! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ? O glaive du Seigneur ! levé depuis longtemps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-vous pas encore? *O mucro Domini ! usquequo non quiesces?* (*Jerem.*, XLVII, 6.) Vos vengeances, ô mon Dieu ! ne sont-elles pas encore accomplies ? N'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre ? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation ne désarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini! usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile.* (*Ibid.*)

Un si long cours de prospérités inouïes, qui devait un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence où les siècles passés ne l'avaient pas encore vu : la France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent, demeures superbes de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées semblaient venir rendre hommage à sa grandeur ! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissait des dépouilles des nations. La cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville, l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste. Les provinces, à l'envi, marchèrent de loin sur les traces de

la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea ; il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères que dans leurs vieux et respectables portraits, qui, en ornant les murs de nos palais, nous en reprochaient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens; la misère même qu'il avait enfantée, ne put le modérer; la perpétuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la nation; la bizarrerie devint un goût, nos voisins mêmes à qui notre faste nous rendait si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modèle; et après les avoir épuisés par nos victoires, nous sumes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissait le règne de Louis. La navigation plus florissante que sous tous les règnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère, pour prendre des points fixes et en perfectionner les connaissances. Un édifice célèbre (19) s'éleva hors de nos murs, où en observant le cours des astres et toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'Océan, et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportaient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du nouveau monde. Hélas ! ces nations insulaires et simples nous envoyaient leur or et leur argent, et nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglements et nos vices.

Le commerce, si étendu au dehors, fut facilité au dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les collines qui les séparaient, virent réunir leurs eaux, et porter au pied des murs de la capitale, le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers, qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume, se donnèrent, pour ainsi dire, la main, et un canal miraculeux, par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avait séparé par des espaces immenses.

Il était réservé à Louis d'achever ce que les siècles précédents de la monarchie n'auraient même osé souhaiter : c'était le règne des prodiges, nos pères ne les avaient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables ; mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le règne de la paix, de la frugalité et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités !

Il est vrai que les soins de Louis pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume, ne se proposaient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avaient jusque-là donnée. Au milieu de ce chaos régnèrent l'ordre et la paix; et dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale : la justice eut des lois fixes, et le bon droit ne dépendit plus ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie : des règlements utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les règnes à venir, furent publiés, l'étude du droit français et du droit public se ranima, des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux ; l'éloquence et la science des lois et des maximes brillèrent dans le barreau, et la tribune du sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avait été sous les Hortense et sous les Cicéron, celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés? Vous en serez les monuments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône, et qui en assurez plus l'éclat et la majesté que les soixante vaillants qui environnaient le trône de Salomon ! (*Cant.*, III, 7.) L'émulation y forma le goût, les récompenses augmentèrent l'émulation, le mérite qui se multipliait multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes ? des Phidias, des Apelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démosthènes, des Horaces, des hommes et des ouvrages, au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours ? Je vois revivre le siècle d'Auguste, et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il fallait que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis, et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti longtemps de ces pompeux éloges, et nous nous sommes comme rassasiés là- dessus de nos propres louanges. Mais le dirai-je ici ? en ajoutant à la science, nous avons ajouté au travail et à la malice : les arts, en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse; le théâtre plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté et de la corruption ; on a donné du ridicule au vice, sans corriger les mœurs; on a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aimable; la poésie, en nous rappelant tout le sel et tous les agréments des

(19) L'Observatoire.

anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence; la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi, ce qu'elle acquérait de plus sur les connaissances de la nature; l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes; enfin la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devaient naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités et éternisé les disputes. O siècle si vanté! *votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire.* (*Osee*, IV, 7.) Mais la gloire appartenait à Louis, et l'abus qu'on en fait, a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatait au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au dedans, elle s'affaiblissait par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des empires, se trouvait réuni autour de Louis: des ministres sages et habiles, ressource des peuples et des rois; nos frontières reculées, et qui semblaient éloigner de nous la guerre pour toujours; des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paraissaient plus destinées à menacer les Etats voisins, qu'à mettre nos Etats à couvert; l'Espagne forcée de nous céder par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avait jusque-là disputée; Rome même désavouer par un monument public, le droit des gens violé, et l'outrage fait à une couronne de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine: enfin le souverain lui-même d'une république florissante, descendre de son trône, d'où ses prédécesseurs n'étaient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis, pour fléchir sa clémence.

Grands événements qui nous attiraient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe! et des événements qui font tant de jaloux peuvent bien embellir l'histoire d'un règne, mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un Etat.

Que manquait-il dans ces temps heureux à la gloire de Louis? Arbitre de la paix et de la guerre, maître de l'Europe, formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères, que celle de ses propres conseils; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui, en tarissant leurs biens, ne pouvaient épuiser leur zèle; conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets; voyant autour de son trône les enfants de ses enfants, le père d'une nombreuse postérité, le patriarche pour ainsi dire de la famille royale, et élevant tout à la fois sous ses yeux les successeurs des trois règnes suivants. Jamais la succession royale n'avait paru plus affermie: nous voyions croître aux pieds du trône, les rois de nos enfants et de nos neveux. Hélas! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes; et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. Mais ne hâtons pas ces tristes images, que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paraissaient loin de nous en ce jour brillant, où nous donnions des rois à nos voisins, et où l'Espagne même, qui avait ébranlé tant de fois l'empire français, et qui depuis si longtemps usurpait une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis!

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfants souverains dans l'Europe, voyant son trône environné de rois sortis de son sang, réunissant encore une fois, sous la race auguste des Francs, les peuples et les nations; faisant mouvoir du fond de son palais, les ressorts de tant de royaumes; et devenu le centre et le lien de deux vastes monarchies, dont les intérêts avaient semblé jusque-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de Français que vous avez fait verser: les malheurs que vous vous prépariez, nous ont rendu cette gloire triste et amère: vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont humilié et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avait pu nous nuire, l'Espagne alliée nous a accablés: nos disgrâces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur et sa fidélité, et notre reconnaissance pour son choix, affaiblies.

J'avoue, mes frères, que la gloire des événements qui embellit un règne est souvent étrangère au souverain; les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres: leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures et prouver qu'ils sont bien servis plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnait et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse! et quel usage des affaires! l'Europe redoutait la supériorité de ses conseils autant que celle de ses armes; ses ministres étudiaient sous lui l'art de gouverner, sa longue expérience mûrissait leur jeunesse et assurait leurs lumières; les négociations conduites par l'habileté réussissaient toujours par le secret. Quel bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettait-elle pas à la France, si nous eussions su nous contenter de la gloire de la sagesse? Tous les rois voisins, qui en naissant avaient trouvé Louis déjà vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfants et les pupilles d'un si grand roi; il n'eût pas été leur vainqueur; *mais il était assez grand pour mépriser les triomphes* (20), et il eût été leur tuteur et leur père.

(20) *Jam Cæsar tantus erat, ut posset triumphos contemnere.* (Flor.)

De ce fond de sagesse sortait la majesté répandue sur sa personne; la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale; jamais roi ne sut mieux soutenir que lui le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur quand les ministres des rois venaient aux pieds de son trône! quelle précision dans ses paroles! quelle majesté dans ses réponses! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse, jaloux que son silence nous dérobât trop souvent des trésors qui étaient à nous, et, s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets qui lui prodiguaient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avait rien de farouche; un abord charmant quand il voulait se laisser approcher, un art d'assaisonner les grâces qui touchait plus que les grâces mêmes, une politesse de discours qui trouvait toujours à placer ce qu'on aimait le plus à entendre. Nous en sortions transportés et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendaient tous les jours plus rares. Nation fidèle, nous aimons de tous temps à voir nos rois, et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y aurait plus gagné que Louis? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'était plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvaient à peine soutenir la majesté; c'était un maître humain, facile, bienfaisant, affable; l'éclat qui l'environnait le dérobait à nos regards; nous ne voyions que sa gloire et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité; qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant même parmi les autres hommes; un ami fidèle, un époux, malgré les faiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant par l'estime un lien affaibli par les passions; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son règne que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines que sont-elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées? hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes et des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée et qui a tant fait de jaloux ou de flatteurs, à quoi mène-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, et par l'ambition qui toujours y conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible et toujours à craindre pour les plus grands rois surtout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières, et vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, et qui vont solliciter pour Louis, le Père des miséricordes

Il connut le néant de la gloire humaine : *Et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus;* et il fut encore plus grand par une foi humble et par une piété sincère, que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires.

SECONDE PARTIE.

L'onction sainte répandue sur les rois consacre leur caractère et ne sanctifie pas toujours leur personne : l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude, que de leur autorité : ils ne sont rois que pour être les pères et les pasteurs des peuples : ils ne sont pas nés pour eux seuls, et les vertus privées qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneraient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives, que l'Ecriture rappelle l'éloge d'un des plus saints rois de Juda. Il conserva son cœur fidèle à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius* (*Eccli.*, XLIX, 4); c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété et tous les monuments de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis* (*ibid.*, 3); c'est le zèle du souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché et de malice en l'honorant de ses faveurs et de sa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem* (*ibid.*, 4); et c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur et le père.

Louis porta en naissant un fonds de religion et de crainte de Dieu, que les égarements mêmes de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis et de tant de rois chrétiens, qui coulait dans ses veines, le souvenir encore tout récent d'un père juste, les exemples d'une mère pieuse, les instructions du prélat irrépréhensible qui présidait à son éducation, d'heureuses inclinations encore plus sûres que les instructions et les exemples, tout paraissait le destiner à la vertu comme au trône.

Mais hélas! qu'est-ce que la jeunesse des rois? une saison périlleuse où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lui sur le trône. Et que pouvait attendre Louis surtout dans ce premier âge? l'homme le mieux fait de sa cour, tout brillant d'agréments et de gloire, maître de tout vouloir et ne voulant rien en vain, voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux qui attendaient à peine ses désirs; ne rencontrant autour de lui que les regards toujours trop instruits à plaire, et qui paraissaient tous réunis et conjurés pour plaire à lui seul; environné d'apologistes des passions qui soufflaient encore le feu de la volupté et qui cherchaient à effacer ses premières impressions de vertu en donnant des titres d'honneur à la licence, au milieu d'une cour polie où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier et même d'aller de pair, avec la valeur et la

courage, et enfin dans un siècle où le sexe peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant de l'exemple du prince, quel déluge de maux dans le peuple! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques: l'imitation toujours sûre de plaire et d'attirer des grâces, réconcilie l'ambition avec la volupté ; les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues et en deviennent la plus sûre route : des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité et chantent des passions que le respect tout seul aurait dû ensevelir dans un éternel silence; de nouveaux spectacles s'élèvent pour en faire des leçons publiques; tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu! vous qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations! c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos, o reges, sunt hi sermones mei.* (*Sap.*, VI, 10.) Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en haut, que l'usage en doit être saint comme l'origine en est sainte, qu'un jugement très-dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité, l'abondance du châtiment est presque toujours réservée.

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion et la politesse qu'elle met dans les mœurs n'avait pu depuis modérer, que tant de rois avaient vainement condamné, et qui avait coûté tant de sang à la nation, fut aboli, et Louis consacra le commencement de son règne par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les règnes à venir.

Oui, mes frères, dans le temps même que Louis paraissait encore loin du Seigneur, le Seigneur était déjà près de lui : les passions mêmes qui blessent son cœur respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes qui ne goûtent qu'à demi le plaisir s'il n'est assaisonné d'impiété, et qui paraissent ne se souvenir de Dieu que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie était proscrit dès là qu'il était connu : la naissance et les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendaient le châtiment plus éclatant; les agréments mêmes de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avaient plus pour lui dès qu'il y voyait luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connaissait point de mérite dans l'homme qui ne connaît point de Dieu, et l'impie, qui dit anathème au ciel, devenait à l'instant pour lui l'anathème de la terre.

Ainsi se préparait l'ouvrage de la sanctification de Louis. Mais sortons de ces temps de ténèbres si inévitables aux rois et si ordinaires aux autres hommes : périssent et soient à jamais effacés de notre souvenir ces jours qu'il a effacés par ses larmes et par sa piété, et que le Seigneur a sans doute oubliés! Les premières années de la jeunesse des souverains, comme les commencements de leur naissance, se ressemblent presque toutes : *Nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium.* (*Sap.*, VII, 5.) Mais si Louis les a suivis dans ces premières voies des passions, où sont les rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur et de fidélité que lui dans les voies de la grâce? où sont même ceux de ses sujets qui vivent sous ses yeux, et que leur rang approchait du trône? Hélas! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ses faiblesses, ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu? uniforme, tendre, constante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes, que l'uniformité toute seule lasse, que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu; pour qui l'usage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice, et qui en repassant sans cesse du vice à la vertu, cherchent plus à soulager leur inconstance, qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. Un jour instruisait l'autre jour et une nuit donnait des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées, et hors les événements inattendus qui montraient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portait presque tout seul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ses devoirs religieux, jamais la vie de la cour, toujours inégale, parce qu'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite, et dans un lieu où le caprice et le loisir sont si ingénieux à varier les jours et les moments, Louis seul était le point fixe où tous les jours et tous les moments se trouvaient les mêmes : vertu rare, dans les princes surtout que rien ne contraint, et en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne foi des dispositions répondait à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion aux pieds des autels! Avec quel respect venait-t-il courber devant la gloire du sanctuaire, cette tête qui portait pour ainsi dire l'univers, et que l'âge, la majesté, les victoires rendaient encore moins auguste que la piété! quelle terreur en approchant des mystères saints et de cette viande céleste qui fait les délices des rois! Quelle attention à la parole de vie! et malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts mêmes du ministre! *Il nous en a dit assez*

pour nous corriger, répondait-il à ceux de sa cour qui paraissaient mécontents de l'instruction. Quelle tendresse de conscience! quelle horreur pour les plus légères transgressions! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima, et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs rois; c'est le malheur du rang plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu! ne prépariez-vous pas à sa constance! Ce grand roi, que la victoire avait suivi dès le berceau, et qui comptait ses prospérités par les jours de son règne; ce roi, dont les entreprises toutes seules annonçaient toujours le succès; et qui, jusque-là, n'ayant jamais trouvé d'obstacles, n'avait eu qu'à se défier de ses propres désirs: ce roi dont tant d'éloges et de trophées publics avaient immortalisé les conquêtes et qui n'avait jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire: ce roi, si longtemps maître des événements, les voit par une révolution subite tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place: ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux: leurs propres succès les étonnent: la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp: le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute: la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs: tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites: le peuple est consterné; la capitale est menacée; la misère et la mortalité semblent se joindre aux ennemis; tous les maux paraissent réunis sur nous: et Dieu, qui nous en préparait les ressources, ne nous les montrait pas encore; Denain et Landrecies étaient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause était juste, mais l'avait-elle toujours été? et que sais-je si nos dernières défaites n'expiaient pas l'équité douteuse ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut; il le dit: *J'avais autrefois entrepris la guerre légèrement, et Dieu avait semblé me favoriser: je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la couronne d'Espagne, et il m'abandonne; il me préparait cette punition que j'ai méritée.* Il s'humilia sous la main qui s'appesantissait sur lui; sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours; sa grande âme ne parut point émue; au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassurait les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel, comme la peine de l'abus qu'il avait fait de ses faveurs passées; il répara, par la plénitude de sa soumission, ce qui pouvait avoir manqué autrefois à sa reconnaissance. Il s'était peut-être attribué la gloire des événements; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple, ô mon Dieu! comme David; vous le frappez encore comme lui dans ses enfants; il vous avait sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici! et quel spectacle attendrissant, même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire! Dieu répand la désolation et la mort sur toute la maison royale. Que de têtes augustes frappées! que d'appuis du trône renversés! Le jugement commence par le premier-né; sa bonté nous promettait des jours heureux, et nous répandîmes ici nos prières et nos larmes sur ses cendres chères et augustes. Mais il nous restait encore de quoi nous consoler. Elles n'étaient pas encore essuyées nos larmes, et une princesse aimable (21), qui délassait Louis des soins de la royauté, est enlevée dans la plus belle saison de son âge aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne, et à la tendresse des peuples, qu'elle commençait à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu! se préparent encore de nouvelles victimes: ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux (22). Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse; il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut pour sentir qu'il l'a perdue, et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devaient faire revivre le règne des meilleurs rois, et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu! montrerez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'enfant qui vient de naître? voulez-vous tarir la source de la race royale? et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité?

Le glaive est encore levé, mes frères; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers jours étaient si brillants, est moissonnée (23); et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle (24), ce reste précieux que Dieu voulait nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scène, par nous enlever le seul des trois princes (25) qui nous restait encore, pour présider à son enfance, et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son

(21) Mort d'Adélaïde de Savoie.

(22) Mort du duc de Bourgogne.

(23) Mort du duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après.

(24) Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.

(25) Mort du duc de Berry, oncle du roi Louis XV.

auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sa nombreuse postérité, et, en un instant, elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnaient, et qui formaient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une faible étincelle sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs; il espère, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra point : il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes, et voit peut-être dans ces pertes domestiques la miséricorde qui expie et qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur ses anciennes passions étrangères.

Louis conserva donc à Dieu un cœur fidèle : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius* (*Eccli.*, XLIX, 4); et c'est là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zèle pour l'Eglise, cette vertu des souverains, qui n'ont reçu le glaive et la puissance que pour être les appuis des autels et les défenseurs de sa doctrine : *Tulit abominationes impietatis.* (*Ibid.*, 3.)

Ici les événements parlent pour moi, et les plaintes séditieuses de l'hérésie chassée du royaume, qui ont si longtemps retenti dans toute l'Europe; et les clameurs des faux prophètes dispersés, qui sonnaient partout, à l'exemple de leurs pères, le signal de la guerre et de la vengeance contre Louis, ont fait avant nous l'éloge de son zèle.

Spécieuse raison d'Etat, en vain vous opposâtes à Louis les vues timides de la sagesse humaine; le corps de la monarchie affaibli par l'évasion de tant de citoyens; le cours du commerce ralenti, ou par la privation de leur industrie, ou par le transport furtif de leurs richesses; les nations voisines, protectrices de l'hérésie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient son zèle; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes; il croit même affermir son trône en renversant celui de l'erreur : les temples profanes sont détruits; les chaires de séduction abattues; les prophètes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisaient; les assemblées étrangères réunies à l'assemblée des fidèles. Le mur de séparation est ôté; nos frères viennent retrouver au pied de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avaient dégénéré; le temps, la grâce, l'instruction achèvent peu à peu un changement, dont la force n'obtient jamais que les apparences; et l'erreur qui, née en France, semblait y avoir jeté des racines éternelles; et cette zizanie, qui tant de fois avait pensé étouffer parmi nous le bon grain, et l'hérésie, depuis si longtemps redoutable au trône, par la force de ses places, par la faiblesse des règnes précédents forcés à la tolérer, par un déluge de sang français qu'elle avait fait verser, par le nombre de ses partisans, et par la science orgueilleuse de ses docteurs, par l'appui de tant de nations, et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante, qui devrait être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité désavoueront toujours, et qui, en voulant l'écraser sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si je l'ose dire, de son sang, la semence de nouveaux disciples; l'hérésie, à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que Louis lui porte; disparaît et est réduite, ou à se cacher dans les ténèbres d'où elle était sortie, ou à passer les mers, et à porter avec ses faux dieux, sa rage et son amertume dans les contrées étrangères.

Heureuse si la soumission eût précédé les châtiments; si, au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité, et si ses sectateurs, contents la plupart d'obéir en apparence au souverain, n'eussent tiré d'autre avantage du zèle de Louis, que de laisser à leurs enfants et à leurs neveux le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Eglise. Mais enfin, la France, à la gloire éternelle de Louis, est purgée de ce scandale; la contagion ne se perpétue plus dans les familles; il n'y a plus, parmi nous, qu'un bercail et un pasteur; et, si la crainte fit alors des hypocrites, l'instruction a fait depuis, de ceux qui sont venus après eux, de véritables fidèles.

Aussi, sous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparaître, elle réveillait également le zèle et la piété de Louis. Vaines idées de perfection, qui, sous prétexte d'élever l'homme jusqu'à Dieu, le laissiez tout entier à lui-même, et lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu, la sûreté de son libertinage ! nouveau système d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, et qui mettiez l'acquiescement oiseux et le fanatisme de vos prières, à la place des devoirs et des violences de l'Evangile ! doctrine impie et ridicule, qui cherchiez à persuader en secret, que la prière, qui seule nous obtient la grâce de surmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime ! Louis eut horreur de vos blasphèmes; il arma le zèle de l'Eglise contre les piéges mystérieux que vous tendiez à la piété; et le grand évêque (26), qui, pour démêler vos illusions, s'en était presque laissé éblouir; plus séduit par son amour pour la prière, que par les fausses maximes qui en abusaient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même, laissa un exemple à l'épiscopat, qui sauverait à l'Eglise bien des scandales s'il était imité; et changea, par la candeur et la promptitude de sa soumission, les éclairs et les foudres de l'Eglise qui le menaçaient, en une pluie abondante de grâces et de bénédictions pour lui : *Fulgura in pluviam fecit.* (*Psal.* CXXXIV, 7.)

Mais l'homme ennemi veille toujours

(26) M. de Fénelon, archevêque de Cambrai.

pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie et du fanatisme; mais la paix que nous attendions n'est point encore venue: *Exspectavimus pacem, et non erat bonum.* (*Jerem.*, VIII, 15.) Les mystères de la grâce, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits: les pasteurs de l'Eglise, qui toujours unis entre eux ne devraient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avaient des intérêts et des espérances différentes: les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent; ce n'est partout que trouble et que confusion. Grand Dieu ! à quoi aboutiront ces dissensions funestes? Un siècle entier de contestations ne devrait-il pas en avoir enfin ralenti la fureur? Les troupes des Philistins nous environnent; au lieu de nous réunir pour repousser les infidèles, c'est nous-mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu vivant. Mais laissons une matière, dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfants de l'Eglise qui ont quelque amour pour cette mère commune des fidèles: il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur, que de voir la concorde et l'union régner parmi les pasteurs ; la foi maintenue dans la pureté; les fidèles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas, mais uniquement attachés à Jésus-Christ et à son Eglise; et que c'était là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation avant de mourir, de voir finir nos tristes dissensions: mais avec quelle douleur les voyait-il se perpétuer dans son royaume ! Les malheurs de l'Etat le trouvaient constant : les troubles de la religion flétrissaient son cœur, et effaçaient l'auguste sérénité de son visage; et dans le lit même de sa douleur et de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Eglise l'occupaient plus, le touchaient plus que les horreurs de la mort dont il était environné: *Qui, cum jam corpore solveretur, magis de statu Ecclesiarum, quam de suis periculis angebatur.* (S. AMBR., *in Orat. funeb. Theod.*)

Tout ce qui pouvait avancer les intérêts de la religion devenait un intérêt d'Etat pour lui. Avec quelle magnificence ouvrait-il son royaume et ses trésors à un roi (27) et à une reine pieuse, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs ancêtres, en avaient été chassés? Une nation vaillante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, et accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se soulève, et jette hors de son sein ces sacrés dépôts. Louis seul de tous les souverains, que cet outrage intéressait tous, court au-devant d'eux, les essuie du naufrage, offre un asile à la religion et à la royauté fugitives; s'arme pour venger la majesté des rois et la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes; attire sur ses Etats les fureurs d'une ligue redoutable, et les calamités d'une longue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie; et, s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zèle pour la défense de la foi semblait croître et se ranimer avec son grand âge; rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché et de malice: *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum ;* et c'est l'exemple que doit le pasteur et le père de ses sujets.

Vous le savez, mes frères ; la source de la régularité et de la pureté des mœurs publiques est toujours dans le zèle et dans la sainteté des évêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier et pour le conduire: aux soins et aux exemples des premiers pasteurs, est presque toujours attaché le salut ou la perte des fidèles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de Louis à choisir des ministres irrépréhensibles ! quelles précautions ! quelle délicatesse de conscience ! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvaient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'écueil des rois, et le fardeau le plus pénible et le plus dangereux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair et le sang, n'étaient pas un droit auprès de lui, pour posséder les places de l'Eglise, qui est le royaume de Jésus-Christ. Les services mêmes, la naissance, la longue suite d'ancêtres ne lui paraissaient pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisédech, qui n'avait point de généalogie. Il était vivement persuadé que l'épiscopat n'était pas une faveur temporelle, destinée à gratifier les familles; mais un don céleste destiné à honorer l'Eglise, en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministère; et l'exactitude de sa religion et de son zèle là-dessus alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des règles.

Il voulait que la puissance de son règne ne servît qu'à établir le règne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyait quelqu'un de sa cour revenir des égarements des passions, et mener une vie conforme à la sagesse et à la piété de la sienne ! c'était pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'était plus un titre de dérision à la cour: c'était elle qui remplissait les premières places; elle qui était comblée d'honneur; elle enfin qui frayait l'accès au trône et à la confiance du souverain.

Jours fortunés ! vous deviez ramener parmi nous le règne de la piété et de l'innocence : et cependant jamais la malice n'a plus abondé; et les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siècle per-

(27) Le roi Jacques II et la reine sa femme, chassés d'Angleterre, et réfugiés en France.

vers! tout coopère donc à ta perte! Si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices : s'il favorise les justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin, Louis contraignit les œuvres de ténèbres à se cacher, et à ne plus insulter à la lumière : le désordre ne fut plus un bon air ; et, s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation et le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où, à la honte des mœurs publiques et de la politesse de la nation, les plus grossières obscénités assemblaient les grands et le peuple ; où le vice parlait un langage dont notre langue même rougit ; et où le sexe lui-même venait publiquement applaudir à des indécences qui étaient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur, cette licence fut proscrite ; et les débris de cette scène impure élevèrent à la piété de Louis un monument plus immortel, que les murs renversés de tant de villes conquises n'en avaient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asiles n'érigea-t-il point à la piété ? Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste (28), où la valeur réfugiée consacre aux pieds des autels les restes tronqués et languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'Etat ! Vous l'apprendrez encore, maison sainte (29), où la naissance et la pauvreté dotées, sauvent également l'innocence du sexe des périls, et sa noblesse de la honte et de l'indigence !

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son règne, au milieu de la capitale et dans les provinces ! Le règne de Dieu croît et s'étend avec celui de Louis. Les jeunes ministres du sanctuaire reprennent dans des maisons saintes, que chaque pasteur élève à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos pères. Les forêts mêmes se repeuplent de solitaires ; et, comme au temps des Machabées, plusieurs descendent dans le désert (30), pour y chercher le jugement et la justice ; parce que les maux et la corruption avaient tout inondé, et que Dieu n'était plus connu au milieu des villes : *Tunc descenderunt multi quærentes judicium et justitiam in desertum, quoniam inundaverunt super eos mala.* (I *Mach.* II, 29, 30.) Des ouvrages infinis, remplis de doctrine et de lumière, paraissent pour aider à la piété des fidèles. Nos neveux, qui en remontant, retrouveront dans ce siècle les premiers monuments de la science et de la piété renouvelées, béniront le règne de Louis ; recevront la grâce que nous avons rejetée ; et puiseront dans ces secours, dus à ses soins et transmis d'âge en âge, les règles des mœurs, la justice et le salut que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'était-il réservé à une piété si fidèle à Dieu ? si zélée pour l'Eglise, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice encore plus éclatante que celle qu'il avait reçue de ses ancêtres, et une mort encore plus glorieuse à la grâce et plus héroïque que sa vie ?

Non, mes frères, la source du véritable héroïsme et de l'élévation des sentiments est dans la foi ; le monde n'a jamais fait que de faux héros ; et la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une faiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté encore plus faible et plus méprisable que leur frayeur, parce qu'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements, ce semble, inaltérables d'une santé que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avaient jusque-là respectée. Il avait vécu au delà de l'âge des rois, et elle nous promettait encore une vie au delà du cours ordinaire de celle des autres hommes ; il avait vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'était à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte nous paraît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avait déjà empreint au dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachait encore aux lumières de l'art et aux vaines espérances d'une cour que l'excellence du tempérament rassurait encore. Mais enfin, le secret de Dieu se déclare : la mort, cachée au dedans, laisse voir au dehors des signes toujours trop infaillibles, qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnaître ; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'âme que le monde n'a pas encore donnée. ***Pourquoi pleurez-vous***, dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer ; ***aviez-vous cru que les rois étaient immortels ?***

Ce monarque, environné de tant de gloire et qui voyait autour de lui tant d'objets si capables de réveiller, ou ses désirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie ; il ne lui reste pas même ces incertitudes, qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue et qu'il n'y a plus de ressource, et il conserve dans le lit de sa douleur cette majesté, cette sérénité qu'on lui avait vue autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône ; il règle les affaires de l'Etat, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et

(28) Hôtel des Invalides.
(29) Maison de Saint-Cyr.
(30) La Trappe et Sept-Fonts.

la même tranquillité que s'il commençait seulement à régner; et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les sacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui d'ordinaire les accompagne; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces moments rapides et uniques, où la vertu se rappelle tout entière et trouve, dans la courte durée de l'effroi du spectacle, la ressource de sa fermeté; les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi !

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours, sans faiblesse, mais avec religion ; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté ; ne voulant exciter ni l'attendrissement ni l'admiration des spectateurs; ne cherchant, ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paraître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu et qui aviez traité peut-être sa piété de faiblesse, et voyez si la vanité toute seule ne se ferait pas honneur de tout ce que la grâce opère de grand en Louis dans ces derniers moments? Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur: c'est la grâce qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'Etat. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes? Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services; il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un prince enfant; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien ; il leur demande, pour son fils Salomon et pour la faiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avait toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi: c'est qu'il l'était déjà dans le ciel, et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin, le jeune Salomon, l'auguste enfant, est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale, cet enfant sauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua.* (I *Par.*, XXIX, 19.) Il lui laisse pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété et de la sagesse. *Mon fils*, lui dit-il, *vous allez être un grand roi ; mais souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Evitez la guerre; ne suivez pas là-dessus mes exemples; soyez un prince pacifique ; craignez Dieu et soulagez vos sujets.* Il lève les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, âme héroïque et chrétienne ! votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces faibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos désirs et qui retardent votre espérance : le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel, à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de saint Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres ; et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez, du haut de la demeure céleste, sur un royaume que vous laissez dans l'affliction , sur un roi enfant, qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples, et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu ! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations ; où la foi est aussi ancienne que la couronne, et où elle a toujours été aussi pure sur le trône que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissensions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois ; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Etendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple , cet auguste rejeton de tant de rois, cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples ; que la piété, la clémence, l'humanité et tant d'autres vertus, qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son Dieu et son Père, pour lui apprendre à être le père de ses sujets, et con-

duisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

VI. ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS.

Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam; et laudent eam in portis opera ejus. (*Prov.*, XXX, 28, 31.)

Ses enfants l'ont appelée bienheureuse; son époux l'a comblée de louanges; et ses actions ont fait son éloge dans toutes les assemblées publiques.

Après ces éloges publics et domestiques, que nous resterait-il à dire sur les louanges de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse, Madame, duchesse d'Orléans, si nous ne venions ici que pour la louer plutôt que pour vous instruire?

Nous venons rendre de tristes et pieux devoirs à sa mémoire: la religion les consacre, la piété les justifie et la douleur publique les exige. Mais en vous rappelant ses vertus, qui seules peuvent nous consoler de sa perte, que prétendons-nous, que vous rappeler à ce moment fatal et peut-être proche, où, dégradés devant Dieu de votre rang et de vos titres, ce que vous aurez fait pour le salut fera seul notre consolation et votre éloge?

Eh! quelle autre image pourrions-nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre, et dans ce temple (31) auguste surtout, où sont exposées de toutes parts les tristes dépouilles de la grandeur humaine; où les sceptres et les couronnes brisées rappellent à peine le souvenir de ceux qui les ont portées; où toute la magnificence des souverains est renfermée dans celle de leurs tombeaux; où les cendres de tant de princes que nos yeux ont vus, et qui faisaient nos plus douces espérances, fument encore; et où le grand roi lui-même, que nous avons tant pleuré, n'est plus que poussière?

Quel spectacle pour les yeux même de la chair! Madame depuis longtemps ne le perdait plus de vue: elle ne parut survivre à toutes les pertes de la maison royale, que pour attendre la mort avec plus de courage, et s'y disposer avec plus de foi: elle vit de plus près le néant de tout, et ne crut digne d'elle, que ce qui était digne de l'immortalité.

Ne craignons donc pas de mêler aux prières de l'Eglise, et à la solennité des saints mystères, des louanges honorables à l'Eglise, et dont le vice seul doit rougir. Nous les devons à l'amour des peuples, qui les publient; au deuil de toute la nation qui la regrette; à la douleur amère d'un auguste fils (32), qui la pleure; aux larmes d'une maison désolée, dont elle fut toujours la mère plutôt que la maîtresse: nous nous les devons à nous-mêmes; et de tous ceux qui m'écoutent, en est-il peut-être un seul que la bonté de cette princesse n'ait honoré de quelque marque particulière de bienveillance; et qui, dans la perte publique, comme le dit saint Ambroise (*In obit. Valent.*) d'un empereur, ne pleure encore une perte qui lui est personnelle? *Omnes enim tanquam parentem publicum obiisse domestico fletu doloris illacrymant, suaque omnes funera dolent.*

Epouse fidèle, mère tendre, maîtresse douce et bienfaisante, princesse chrétienne; c'est-à-dire, devoirs domestiques et publics, toujours remplis durant le cours d'une longue vie, avec décence, avec noblesse, avec humanité, avec religion. Vous la reconnaissez à ces traits simples et peu recherchés; ils suffisent à la vérité, et son caractère est son éloge. C'est par vous seul, ô mon Dieu! que son éloge peut devenir notre instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

La cour était à peine consolée de la mort d'Henriette d'Angleterre (33), quand l'Allemagne la remplaça à la France par la princesse que nous pleurons. Née des anciens souverains du Rhin, elle vint se mettre à côté du trône, où sa naissance aurait pu la placer; et les couronnes étrangères lui parurent moins brillantes, que l'honneur de toucher de près, par un mariage auguste, à celle de Louis.

De quelle gloire et de quelle magnificence se vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la monarchie? Un souverain maître de l'Europe; plus glorieux que tous ses prédécesseurs; plus grand par l'amour de ses peuples, que par le nombre de ses conquêtes: un époux aimable, et qui, aux charmes de la jeunesse, ajoutait l'honneur des victoires et des triomphes: une cour, où nos guerres avaient formé tant de héros; où les largesses du prince attiraient tous les jours les plus grands talents; où de nouveaux plaisirs se succédaient sans cesse; où les monuments les plus superbes de la magnificence excitaient la curiosité, et peut-être la jalousie de toutes les nations; et où l'excès seul de nos prospérités pouvait nous préparer le soin des disgrâces.

Rappelons, sans crainte, ces temps heureux. Ils furent effacés, je le sais, par des jours de tribulation et d'amertume, qui leur succédèrent. Mais le Seigneur voulait nous châtier; il ne voulait pas nous détruire. Le nuage depuis longtemps se dissipe; la lumière reparaît; un nouveau soleil se lève sur nos têtes (34); une régence paisible et glorieuse lui a préparé les voies. C'est le destin de la France; ou plutôt, c'est de tout temps la conduite de Dieu sur une nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurseurs infaillibles de notre élévation et de notre gloire.

Madame se montra à la France dans ces temps les plus heureux du dernier règne. La licence est d'ordinaire inséparable des

(31) L'église de Saint-Denis, où sont les tombeaux de nos rois.

(32) Philippe, duc d'Orléans, régent de France.

(33) Première femme de Monsieur, frère unique du roi Louis le Grand.

(34) Louis XV venait d'être sacré, et allait être déclaré majeur.

prospérités : les bienfaits de Dieu nous amollissent : nous tournons contre lui ses propres dons ; et les jours de ses faveurs sont presque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils, où l'exemple décide toujours des devoirs, la princesse, pour qui nous prions, demeura fidèle ; et Dieu, qui venait de la retirer du sein de l'hérésie qu'elle avait sucée avec le lait, conserva le nouvel ouvrage de sa grâce. Livrée à l'erreur par sa naissance et par son éducation, un trait d'élection singulière avait été la discerner comme une autre Ruth, dans une terre étrangère, pour l'appeler à l'héritage du Seigneur, et l'associer à son peuple. Vos miséricordes, ô mon Dieu ! sont fidèles, et vous les multipliez sur vos élus : les lumières de la foi, en dissipant les ténèbres de l'esprit, ne percent pas toujours les nuages que l'âge et les passions forment autour du cœur : dociles aux vérités de la doctrine sainte, nous n'en sommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impose. Hélas ! les mœurs ne discernent presque plus le peuple de Dieu des incirconcis ; le Seigneur n'est pas plus servi dans la Judée que dans Samarie ; et la face de la terre, partagée par tant de doctrines diverses, ne montre presque partout que des hommes qui se ressemblent.

La fidélité de Madame à ses devoirs honora son retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble et constant ; et, de peur que l'erreur jalouse ne disputât à la grâce la gloire de son changement, elle le ratifia tous les jours par sa conduite.

Les liens sacrés du mariage, qui venaient de l'attacher au prince son époux, lui attachèrent en même temps toute sa tendresse : son cœur et son devoir ne se séparèrent jamais. La cour même, qui ne pardonne jamais à ses maîtres, et qui outre toujours à leur égard et l'adulation et la censure, en parla comme nous : il faut que la vertu soit bien pure, quand le courtisan la respecte.

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! de répandre sur cette union sainte les bénédictions promises à la postérité de saint Louis ! Un prince, l'appui du trône ; Philippe (35), le tuteur du roi et de l'Etat ; le protecteur éclairé des droits du sacerdoce et de l'Empire ; le premier exemple d'une minorité pacifique, le modèle des princes bienfaisants, fut le premier fruit de vos promesses. Vous prévoyiez nos malheurs et nos pertes, et vous nous prépariez une ressource. Une nouvelle fécondité honora encore les chastes amours de cet auguste hyménée. La France en vit naître avec joie une princesse (36), qui régnait déjà sur tous les cœurs, et que nous ne devions pas posséder. Heureux les peuples qui la voient ! Au milieu du calme et des plaisirs innocents d'une cour paisible et chrétienne, elle fait depuis longtemps les délices de ses sujets, et le lien de la monarchie avec une maison féconde en héros, et à qui la maison de France seule peut disputer la gloire des siècles et l'antiquité de l'origine.

Les sentiments de la nation perdent souvent leurs droits dans le cœur des princes : élevés au-dessus de nous, il leur paraît trop vulgaire de penser et de sentir comme nous : nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité ; et destinés par leur naissance à être les pères des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfants. Fausse grandeur que Madame ne connut point : elle crut que les devoirs et les sentiments de la nation étaient les plus nobles, parce qu'ils étaient les plus anciens ; que la simplicité des premières mœurs avait plus de dignité et de véritable élévation que tout le faste de nos usages ; et la princesse la plus majestueuse que la France ait vue, fut en même temps la mère la plus tendre.

Dois-je en attester ici les larmes du prince affligé qui m'écoute et ne point ménager sa douleur ? Mais ces chères cendres parleraient à ma place, et c'est le consoler que de rappeler un souvenir même qui l'afflige.

Quelle tendresse ressembla jamais à celle de Madame pour ce prince auguste ? ses yeux pouvaient à peine suffire à le voir, et son cœur à l'aimer. Quelle joie, quand elle vit briller dans son enfance presque les espérances de ces grands talents et de cette supériorité de lumières que la variété et l'immensité des connaissances cultivèrent depuis, que les victoires ennoblirent et qu'une régence mémorable éternisera dans nos annales ! Elle le vit, sans l'avoir désiré, comme la mère des enfants de Zébédée, assis par le droit de sa naissance à la première place du royaume, dépositaire du sceptre, maître de nos destinées et de celles de l'Etat ; et plus touchée de sa gloire que de son élévation, elle vit alors avec des larmes de tendresse, dans le cœur de tous les Français, les mêmes sentiments d'amour que ceux qu'elle avait pour son fils, et toute la nation l'adopter, si je l'ose dire, comme son enfant, dans le temps qu'elle le choisissait pour son maître. Mais nous pouvons l'ajouter ici, son salut l'intéressait encore plus que sa grandeur. Comme une autre Monique, elle l'enfantait tous les jours par ses prières et par ses larmes ; elle n'offrait jamais à Dieu le sacrifice de son cœur et de ses lèvres sans lui demander qu'il jetât enfin des regards de miséricorde sur ce cher enfant. Et que lui restait-il à désirer pour lui, que la gloire des saints ?

Une princesse vertueuse l'avait déjà rendu père d'une nombreuse famille ; elle voyait les enfants de ses enfants ; un jeune prince (37) dont les destinées rassurent l'Etat et affermissent le trône ; des princesses (38) régner dans les plus brillantes cours de l'Eu-

(35) Le duc d'Orléans, régent de France

(36) La duchesse de Lorraine.

(37) Le duc de Chartres.

(38) La princesse de Modène, la reine d'Espagne, femme de Louis Ier mort depuis.

rope; l'Espagne nous envoyer et recevoir de nous les gages précieux d'une union éternelle (39); le feu qui avait paru s'allumer, éteint par des alliances sacrées; le sang royal réuni à sa source; et par l'habileté d'un ministre pour qui les difficultés mêmes semblent devenir des ressources, le fruit de nos victoires et de nos pertes conservé à l'Etat; et une couronne qui nous avait tant coûté, et que la valeur du prince que nous consolons avait assurée au petit-fils de Louis le Grand, mise sur la tête de la princesse sa fille. C'est ainsi, ô mon Dieu! que les profondeurs de votre sagesse disposent les événements, et qu'en paraissant ébranler les empires que vous protégez, vous ne voulez qu'en affermir le trône et en accroître la domination et la puissance.

Peuples déjà si rapprochés par la valeur et par les guerres mêmes qui vous avaient toujours divisés, et aujourd'hui si unis par le sang même de nos maîtres, puissiez-vous transmettre, avec la succession de vos rois, cette alliance sainte aux races futures! que les deux peuples ne forment jamais qu'un peuple! que les campagnes ne voient jamais nos étendards opposés et les lis déployés contre les lis! que cette alliance resserrée par tant de nouveaux liens devienne la loi fondamentale des deux monarchies! que l'âme de Louis le Grand qui en a été le principe en soit le nœud éternel! et puissent les deux nations, pour se soutenir, se prêter jusqu'à la fin des âges les mêmes armes qu'elles avaient employées pour se détruire!

Mais faisons-nous honneur ici à Madame d'une tendresse maternelle où la nature a, ce semble, plus de part que la vertu? Oui, mes frères, et nous devons cette consolation à la douleur du prince qui la pleure. Un cœur, qui aime ce qu'il doit aimer, est toujours digne d'éloge; et ce n'est que par vertu qu'on satisfait aux devoirs de la nature. Mais, d'ailleurs, Madame, aima les princes ses enfants, en mère, en princesse, en chrétienne. Ce n'était pas ici une de ces sensibilités vulgaires que les faiblesses déshonorent, et où, à force de donner tout à la tendresse, on ne donne rien à la raison et au devoir. Quelles leçons de grandeur, de dignité, de bienséance, de sagesse, furent les fruits de son amour maternel! mais quels exemples encore plus puissants que les leçons! Vous en conserverez un tendre et éternel souvenir, famille désolée, et vous honorerez sa mémoire en imitant ses vertus. Et vous, pieuse Adélaïde (40), qui, cachée dès vos plus jeunes ans dans le secret du sanctuaire, avez préféré l'opprobre de Jésus-Christ à tout ce que le siècle peut laisser espérer de plus éclatant, vous ne cesserez de demander aux pieds des autels, que vos vœux et les nôtres, sur les destinées de votre auguste maison, s'accomplissent.

Rien, en effet, n'est plus rare pour les grands que les vertus domestiques; la vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes; toujours en spectacle, ils représentent; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs et leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques et accoutumés, le personnage cesse et l'homme prend sa place et se développe.

Ici nous pouvons tirer le voile et entrer sans crainte dans ce secret domestique, où la plupart des grands cessent d'être ce qu'ils paraissent. Ce qu'il y a eu de privé et d'intérieur dans la vie de Madame, est aussi grand et aussi respectable que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés et fidèles, de l'humanité, de la douceur et de l'égalité d'une si bonne maîtresse! Aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices? votre zèle n'était-il compté pour rien? vous croyait-elle trop honorés de lui sacrifier vos soins et vos peines? vous regardait-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie et à l'humeur d'un maître? sentiez-vous votre dépendance que par ses égards et ses attentions à vous l'adoucir? en satisfaisant à vos services, pouviez-vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle? votre cœur n'allait-il pas toujours plus loin que votre devoir? et quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre et la douleur de l'avoir perdue? L'abondance de vos larmes répond pour vous, et plus vivement que mes faibles expressions, elle fait son éloge et le vôtre.

Oui, mes frères, au milieu de sa nombreuse maison, Madame n'était plus une maîtresse; c'était une mère affable et bienfaisante; dépouillée de sa grandeur, sans l'être jamais de sa dignité, elle descendait avec bonté dans le détail des peines et des besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire, ou dure, ou inattentive; et il suffit, ce semble, d'être né heureux pour n'être pas né sensible. Madame, avec un cœur élevé et digne de l'empire, avait un cœur plus humain et plus compatissant que ceux même qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez, son inclination bienfaisante; son crédit fut toujours une ressource publique; nous trouvions tous en elle une protectrice assurée; l'accès n'était pas même refusé aux plus inconnus; et le besoin ou la misère seule devenait le titre qui donnait droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnaissance sont les plus sincères et les plus sûrs, quel deuil a jamais dû être plus universel?

L'autorité de la régence ne lui parut même souhaitable pour le prince son fils, que

(39) L'infante d'Espagne destinée à être reine de France et retournée depuis à Madrid.

(40) Louise-Adélaïde d'Orléans, abbesse de Chelles.

par la possession où ce nouveau rang allait le mettre de faire des grâces. L'événement a été encore plus loin que vos désirs, princesse si digne de nos regrets! Les faveurs du prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres maisons, et en perpétueront les honneurs et les prééminences; chaque jour de son administration a été le jour de ses bienfaits, et la reconnaissance s'est plutôt épuisée que ses largesses.

Il n'est pas étonnant que le cœur de Madame, si sensible aux besoins et aux intérêts des personnes les plus indifférentes, fut si tendre et si fidèle pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient ne leur rien devoir eux-mêmes, et que c'est assez payer leurs empressements que de les souffrir. L'amitié plus sincère, et, dès là, moins rampante et moins empressée que l'adulation, leur paraît un hommage sec et aride; leur attachement même et leur confiance n'est qu'un goût passager qui les gêne et les ennuie bientôt, et dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi, vivant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs, leurs bienfaits, des ingrats; leurs vertus mêmes, des censeurs injustes. Madame eut pour ses amis cette confiance et cette fidélité dont on cherche depuis longtemps des exemples même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre et qui honore même les princes et les rois. Tous les autres biens, nous les devons ou à la fortune, ou à la naissance; celui-là nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractère de Madame dans sa vie privée, caractère connu, respecté, non-seulement de la nation, mais de toute l'Europe; une épouse fidèle, une mère tendre, une amie constante, une maîtresse douce et bienfaisante. Nos voisins l'ont toujours caractérisée par ces traits comme nous; c'était l'éloge public que toutes les cours ont toujours fait d'elle; et si ces traits paraissent vulgaires, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles, qui ne voient rien de grand dans les devoirs, qui croient que les vertus domestiques ne sont faites que pour le peuple, que les princes ne sont dignes de nos éloges que lorsque leur faste et leur fierté les rend indignes de notre amour, qu'un cœur tendre et compatissant déshonore le rang et la naissance, que l'humanité dégrade l'homme, et qu'il faut être né dur et bizarre pour être né grand. Quel fléau pour le genre humain, si celui qui donne les princes à la terre punissait l'erreur de ces images en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables?

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur que l'humanité? Les princes ne sont puissants que pour être bons; ils doivent, si je l'ose dire, leur puissance et leur grandeur à nos besoins; et s'il n'y avait pas des faibles et des malheureux, le ciel n'aurait pas donné des maîtres à la terre.

C'est par là que Madame remplit toute la destinée de son rang: comblée des louanges de son époux, appelée bienheureuse par ses enfants et par ceux qui, attachés à son service, l'avaient toujours aimée comme leur mère: *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam: et domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* Il nous reste encore la voix des peuples à écouter. Son histoire publique pourrait fournir des traits plus brillants que sa vie privée, mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus; et si la fidélité d'une épouse, la tendresse d'une mère, la bonté d'une maîtresse, ont fait son éloge domestique, la majesté, la bienséance, la piété solide et toujours soutenue d'une princesse, son amour pour le roi et pour l'État, vont remettre devant nos yeux un spectacle qui a longtemps honoré notre siècle, et qui a toujours fait son éloge public: *Et laudent eam in portis opera ejus.*

DEUXIÈME PARTIE.

Les princes ont plus de devoirs à remplir que le reste des hommes: plus ils sont grands, plus ils doivent de grands exemples; ils sont en spectacle aux regards comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang sont le zèle pour l'État dont ils sont les premiers sujets, et dont ils peuvent devenir les maîtres; la bienséance dans les mœurs publiques dont ils sont toujours les modèles; la fidélité aux devoirs de la religion, que leurs ancêtres placèrent sur le trône.

A ces traits, nous croyons voir revivre la princesse que nous avons perdue. Les mêmes liens qui l'attachèrent au prince son époux l'attachèrent à la France: elle parut avoir épousé la nation. Le sang germanique, qui coulait dans ses veines, retrouva pour le sang français les penchants et les affections de la même origine; et descendue de ces anciens conquérants, qui des bords du Rhin vinrent fonder dans les Gaules une monarchie qui a vu depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à sa patrie plutôt qu'en être sortie. Notre culte était devenu son culte, et notre peuple fut le sien; nos dieux furent ses dieux; nos usages, ses usages; notre gloire ou nos malheurs, ses malheurs ou sa gloire; et oubliant ses premières destinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la monarchie. Liée par le sang ou par des commerces d'amitié et de bienséance à la plupart des souverains de l'Europe, elle ne le fut jamais par le cœur qu'à la nation; et au milieu des guerres qui les avaient armés contre nous, ses liaisons avec les cours étrangères ne furent jamais que des témoignages éclatants de son amour pour la France. Nos histoires lui en feront honneur; et parmi les princesses étrangères que les liens du mariage uni-

rent au sang de nos rois, et qui vécurent au milieu de nous, elles lui opposeront des exemples qui l'honoreront encore davantage.

Louis le Grand connut son zèle et le paya d'une amitié et d'une confiance qui ne finirent qu'avec lui. Nul de vous ne l'ignore, quelle fut la constance de l'estime et de la tendresse de ce grand roi pour Madame. Les cours sont orageuses, les intérêts y décident toujours des affections, et comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connaissent presque pas de durée : tout y forme des nuages; les jours ne s'y ressemblent jamais; les mêmes flots qui vous élèvent vous ouvrent le gouffre à l'instant, et la vicissitude éternelle des événements est comme le seul événement et le seul point qu'on y voit de fixe.

Madame n'éprouva point ces révolutions. Une noble franchise, si ignorée dans les cours et qui sied si bien aux grands, la rendit toujours respectable au roi; il trouvait en elle ce que les rois ne trouvent guère ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de son caractère que par celle de sa naissance, d'une basse adulation, elle n'employa jamais pour plaire que sa droiture et sa candeur. Les souplesses et les artifices de la dissimulation qui font toute la science et tout le mérite des cours, lui parurent toujours le sort des âmes vulgaires. C'est se mépriser soi-même que de n'oser paraître ce qu'on est. L'art de se contrefaire et de se cacher n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices, et elle crut qu'on n'était grand qu'autant qu'on était vrai.

Aussi Louis, plus touché du simple et du naturel que du faste des hommages, venait se délasser des adulations auprès de Madame. C'était là que sa cour prenait une nouvelle face; le faux en était banni, la vérité y présidait et reprenait ses droits; la confiance et la noble simplicité environnaient le trône, et la tendresse en faisait le plus superbe hommage.

Ce prince, qui avait élevé plus haut que tous ses ancêtres la gloire de la monarchie, et qui vit un si long cours de prospérités finir par des disgrâces, vit aussi l'amour et le courage de Madame croître avec nos malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes! La vie même de son cher fils tant de fois exposée, ne l'occupait pas plus vivement que le danger de l'État. Les plaies de la nation étaient aussi douloureuses pour elles que celles dont ce prince belliqueux sortait souvent couvert des combats; et sa gloire même ne pouvait la consoler de nos disgrâces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déjà rappelés, où toute la famille royale presque éteinte; où le trône, environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant; où tant de têtes que la couronne attendait, abattues, il ne nous restait de toutes nos espérances que la caducité d'un grand roi que nous allions perdre, et l'enfance d'un successeur que nous craignions de ne pouvoir conserver. Louis, inébranlable au milieu des débris de sa maison, ne vit dans ces lugubres funérailles que l'appareil et le préparatif des siennes; il avait assez vécu pour sa gloire, mais il n'avait pas encore vécu assez pour nous. Cependant ce règne long et glorieux devait avoir le destin des choses humaines; ses jours, comme les nôtres étaient comptés; le terme fatal arriva; les desseins du ciel sur sa grande âme étaient accomplis; et la France perdit un roi qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs que dans nos Annales. Mais Madame perdit un ami, et, s'ils sont rares sur la terre, ils le sont encore plus sur le trône. Sa douleur égala sa perte, et lui cacha même des espérances flatteuses qu'aurait pu entrevoir un cœur moins touché. La cour que Louis seul remplissait de sa gloire et de sa majesté, ne lui parut plus qu'une solitude affreuse; elle crut vivre dans une terre déserte et abandonnée; et ce monarque si glorieux, qui laissait en mourant un si grand vide sur la terre, en laissa un dans son cœur que rien depuis ne put jamais remplacer.

Son zèle seul pour nos rois survécut à Louis, et s'attendrissant sur le bas âge du prince que tant de morts venaient d'élever sur le trône en le reconnaissant pour son maître, elle l'aima comme son enfant. De quels yeux voyait-elle croître tous les jours avec lui ses heureuses inclinations et nos espérances! avec quels transports de tendresse y voyait-elle se développer chaque jour les traits, la majesté, les manières, tout le grand caractère de son auguste bisaïeul! avec quelle circonspection respectueuse approchait-elle de ce trône naissant! L'enfance des souverains qui rend toujours autour d'eux les bienséances du respect et des hommages moins attentives, redoublait la bienséance et l'attention de son respect et de ses hommages; et si une nation si tendre, si fidèle, si respectueuse envers ses rois avait eu besoin là-dessus de ces grands exemples, elle nous avait appris à aimer nos maîtres, elle nous apprenait alors à les respecter.

C'était la louange publique que la France donnait à Madame. Et ce zèle pour nos rois, qui fait ici son éloge, n'a-t-il pas lui-même hâté notre deuil? Ses yeux, qui voyaient déjà de loin la terre des vivants avant de se fermer à la lumière, voulurent voir le roi dans sa splendeur et dans toute la gloire de son sacre (41): *Regem in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longe.* (*Isa.*, XXXIII, 17.) Ses forces parurent se ranimer; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des saints mystères et de cette Viande qui fait la force des voyageurs, nous la vîmes porter en triomphe pour la cérémonie

(41) Voyage de Madame à Reims, pour voir le sacre de Louis XV, elle y alla malade et mourut peu de jours après son retour.

auguste, comme si elle allait elle-même prendre possession de l'empire, ou pour mieux dire, de l'immortalité. Elle vit avec des yeux déjà mourants, l'Onction sainte couler sur l'enfant de tant de rois; cette onction qui est le titre le plus ancien et le plus vénérable de la foi de nos monarques et des prérogatives de la monarchie; cette onction qui consacra les Clovis, les Charlemagne, les saints Louis, et qui a donné tant de saints et tant de héros au trône des Français. Elle porta aux pieds des autels avec ses derniers vœux, les vœux de toute la nation pour le salut et la gloire d'un prince que le Dieu de ses pères venait de marquer du caractère sacré de la royauté. Elle parut comme le saint vieillard de Jérusalem, si respectable par ses années et par sa piété, n'avoir plus de regret à la vie, depuis que ses yeux avaient vu cet enfant précieux qui devait être la gloire et l'espérance de son peuple, faire dans le temple au Maître des rois, le premier hommage public de sa souveraineté.

Jour trop heureux, que vous nous prépariez de larmes! elles couleront longtemps pour vous surtout, princesse affligée (42), que la présence d'une mère si chérie avait attirée d'une cour étrangère à cette superbe solennité! Vous couriez recevoir ses tendres embrassements, hélas! et vous veniez recevoir ses derniers soupirs; vous redoubliez pour elle vos soins, vos empressements, vos tendresses, hélas! et vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainsi, ô mon Dieu! vous nous menez toujours à l'affliction par des jours de sérénité et d'allégresse.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triste spectacle. L'amour de Madame pour le roi et pour l'Etat prenait sa source dans un cœur, pour qui les devoirs étaient devenus des penchants : plus son rang l'approchait de la majesté royale, plus elle fut attentive à n'en pas laisser avilir la dignité; elle le rendit plus respectable en le respectant toujours elle-même. Quelle bienséance et quelle majesté dans les mœurs publiques! Les grands regardent souvent leur naissance comme une prérogative qui en autorise les avilissements, et se font de nos hommages mêmes un titre d'indécence. Persuadés qu'ils ne doivent rien au reste des hommes, ils croient aussi ne se devoir rien à eux-mêmes.

La France a-t-elle jamais vu de princesse soutenir avec plus de décence et de dignité l'élévation de son rang? Les mœurs avaient beau changer; en vain le siècle ne connaissait plus l'ancienne gravité de nos pères; en vain la licence avait pris la place des règles et des bienséances; en vain la modestie et la pudeur n'étaient plus pour le sexe que des usages surannés; en vain la cour elle-même, loin de s'opposer à ces nouvelles mœurs, en fournissait souvent le modèle : Madame se ressembla toujours à elle-même. Nous l'avons vue seule presque, conserver aux règnes à venir la bienséance et la tradition des premiers usages, que l'amour de la paresse et de la commodité abolissait peu à peu; faire passer aux âges suivants ce qui nous reste de grand et d'honorable des anciennes cours, et sauver l'uniformité à une nation, que la lassitude seule des changements pourra fixer un jour.

Majestueuse, sans faste, elle ne regardait pas la fierté comme une bienséance de son rang : la majesté qui l'environnait était affable et accessible; en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuser nos cœurs; on ne trouvait point autour d'elle cette barrière d'orgueil, de silence ou de dédain, qui fait souvent toute la majesté des grands; on n'y voyait pas une cour tremblante, n'oser presque lever les regards jusqu'au maître, et craindre de manquer au respect, dans l'excès même de ses hommages. L'adulation en était encore plus bannie que la crainte : assurée de nos cœurs, elle ne cherchait pas nos louanges; vraie, franche, naturelle, la fadeur des éloges lui était à charge; le langage des cours qu'elle n'avait jamais parlé, elle ne l'écouta aussi jamais qu'avec dégoût. Cependant, jamais de ces moments fâcheux où il est si dangereux d'aborder nos maîtres; une douce affabilité nous rassurait toujours contre son rang; tous les moments étaient ceux que nous aurions choisis nous-mêmes : en sortant d'auprès d'elle, chacun se trouvait marqué par quelque trait singulier de bonté; et nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions, que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il est rare de savoir être grand, et de ne pas faire souffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent!

Enfant auguste (43) que l'Espagne vient de nous rendre, élevée au milieu de nous pour régner un jour sur nous, et destinée à partager avec le jeune Louis le trône de vos ancêtres; pourquoi vos jeunes ans ont-ils été sitôt privés d'un si grand exemple? Puissiez-vous l'avoir assez connue pour l'imiter! que ces vertus douces et bienfaisantes brillent en vous autant que la couronne qui vous attend! Tout ce que la France peut désirer, c'est une maîtresse qui lui ressemble.

Mais, mes frères, ce qui nous rend aimables devant les hommes ne nous rend pas toujours agréables aux yeux de Dieu. Les vertus humaines peuvent nous attirer des éloges humains; les siècles peuvent louer des actions qui honorent les siècles, et qui s'effaceront avec eux; la piété seule survit aux siècles et aux temps, et va écrire nos louanges, ou plutôt les louanges de la grâce dans les livres éternels. Ce serait peu d'avoir mis le monde dans les intérêts de notre gloire : hélas! la gloire que le monde donne n'a pas plus de durée ni plus de réalité que

(42) La duchesse de Lorraine, fille de Madame.

(43) L'infante d'Espagne encore alors à Versailles

lui; la vie la plus éclatante sans la foi n'est qu'un songe et un fantôme, et on n'a pas vécu quand on n'a pas vécu pour Dieu. Vérités saintes, que le monde ne connaît pas, une foi vive vous avait gravées dans le cœur de notre pieuse princesse!

Quels exemples de piété n'a-t-elle pas donnés à la France, et d'une piété qui portait tous les traits de son caractère: simple et soumise, exacte et régulière, noble et héroïque!

Les préjugés de l'erreur, qui avait présidé à son éducation, ne paraissaient plus en elle que par une docilité plus religieuse aux mystères de la foi. Ses lumières se bornaient à ses devoirs; elle respectait le nuage qui couvre toujours le sanctuaire. Les saintes ténèbres de la religion fixaient elles-mêmes sa foi et affermissaient sa soumission; elle croyait qu'il était insensé à l'homme de vouloir connaître ce que Dieu a voulu nous cacher. *Il y a trop à hasarder*, disait-elle souvent, *et c'est une folie de vouloir chercher dans le doute une sûreté que la religion seule promet.* Jamais de ces ostentations, si indécentes au sexe surtout, de ces étalages vulgaires d'incrédulité, qui croit tout savoir quand elle doute de tout; qui ne se glorifie du naufrage de la foi que pour se calmer souvent sur celui de la pudeur, et qui ne connaît pas même assez ce qu'il faut croire pour en douter.

Désabusée des erreurs étrangères, elle ne voyait qu'avec une vive douleur les tristes dissensions qui, dans ces jours de trouble et de confusion, se sont élevées dans le sein même de l'Eglise; elle adressait au ciel les vœux les plus ardents, afin qu'il bénît les soins que le prince son fils prenait de les calmer. Mais, instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, les troubles de l'Eglise affligèrent son cœur, sans ébranler jamais sa foi et sa soumission; jamais de retour sur ce qu'elle avait quitté, parce qu'elle l'avait quitté volontairement; jamais de doute sur le parti qu'elle avait pris, parce qu'elle l'avait pris avec lumière et par conviction. L'Eglise, quoique battue des flots, agitée par les tempêtes, n'en était pas moins à ses yeux la colonne et la base de la vérité, et l'arche sainte dans laquelle seule se trouve la paix et le salut. Vous avez marqué, ô mon Dieu! des bornes aux maux de cette Eglise, l'objet éternel de votre amour; de cette épouse chérie que vous avez acquise au prix de tout le sang de votre Fils. C'est de ces temps de trouble et d'obscurité que sort toujours le calme et la lumière: toujours, dans votre colère, vous vous souvenez de faire miséricorde. Quand viendront des jours paisibles et sereins succéder à ces jours malheureux? Puissent nos soupirs et nos larmes les hâter! puissions-nous en être les heureux témoins, et ne transmettre à nos neveux que l'histoire déplorable de nos dissensions!

Piété de Madame, simple et soumise, mais exacte et régulière. La foi veut des œuvres; et l'on croit en vain quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchait-elle régulièrement des saints mystères? Abîmée devant la majesté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paraissaient plus qu'un atome et un néant. Les livres saints étaient sa consolation de tous les jours; elle y sentait ce touchant, ce sublime, ce divin, qui ne peut être l'ouvrage de l'esprit de l'homme. Ces vérités saintes, dans nos bouches, ne lui paraissaient pas moins dignes de son amour et de ses empressements; et nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des fidèles, venir soutenir, par la majesté de sa présence, et la dignité de notre ministère, et le respect dû à la parole dont nous sommes les ministres.

Ses sentiments ne démentaient pas ces œuvres publiques. Vous le savez, vierges saintes (44), pieuses dépositaires des plus secrets mouvements de son cœur! que de prières ferventes, que de pratiques de piété, que d'entretiens édifiants vos murs sacrés ont cachés au public! L'austérité de votre retraite, déjà si adoucie par la ferveur, ne l'était-elle pas encore par ces grands exemples? permettait-elle seulement à votre tendresse des vœux pour la prolongation de ses jours? *Bornez vos vœux à mon salut*, vous disait-elle souvent; *il importe peu de vivre, mais il importe de s'assurer de l'éternité.*

Elle se l'assurait en effet tous les jours par le mérite de ses œuvres. Les pauvres soulagés avec profusion; les serviteurs de Dieu honorés de sa familiarité et de sa confiance; les offenses oubliées et cachées aux pieds de la croix; une constance chrétienne et une tranquillité même héroïque dans la durée de ses maux; une humilité, que l'élévation de son caractère et de son cœur rehaussait encore; une attention scrupuleuse sur tous les devoirs de la religion, où tout lui paraissait grand; une sainte avidité pour le froment des élus; une confiance sans réserve pour le ministre qui la conduisait dans les voies du ciel; un goût pour le bien, un dégoût pour tout ce qui ne mène pas à Dieu: c'est l'histoire nue et simple de sa vie; et tout ce que l'art pourrait y ajouter déshonorerait son éloge.

Ne nous abusons pas, mes frères: ainsi vécut cette pieuse princesse; et ce ne sont que les mêmes routes qui peuvent nous conduire à la paix, au calme, au courage, qui accompagnèrent sa mort. On ne la voit approcher avec confiance que lorsqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu, qui se préparait sa victime pour l'autel éternel, la purifiait depuis longtemps par l'épreuve des infirmités et des souffrances. Nous voyions de loin approcher notre deuil; les remèdes prolongeaient ses jours, et ne calmaient pas nos craintes; son courage semblait donner une nouvelle force aux remèdes, et ne donnait pas une nouvelle sûreté à nos espérances:

(44) Les religieuses Carmélites de la rue de Grenelle, où Madame se retirait souvent.

le ciel, touché des vœux et des larmes d'une maison désolée, semblait suspendre quelquefois le cours de ses maux; mais ne suspendait pas l'ordre des desseins éternels, et le cours destiné aux jours de sa vie mortelle. Nous avions beau la rassurer par nos souhaits; l'éternité s'ouvrait de jour en jour à ses yeux: plus le Seigneur semblait différer, plus elle le voyait près; elle le hâtait même par ses désirs : en cela seul, peu attentive à nos vœux, elle craignait d'avoir trop vécu, et souhaitait de ne plus vivre. *Je ne crois pas que de vivre plus longtemps me rende meilleure :* c'était son langage ordinaire. Nous nous flattons tous par des espérances de conversion : elle nous apprenait que le temps qu'on destine au repentir ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes; et qu'un vain espoir de changer est plutôt un écueil qu'une ressource de salut.

Enfin, sourd à nos gémissements, le ciel se rend à ses désirs. De retour du voyage où sa tendresse avait eu plus de part que la pompe du spectacle, l'accablement augmente, nos frayeurs redoublent; nos espérances s'évanouissent; la mort, qu'elle portait depuis longtemps dans son sein, se montre à découvert et se déclare. Et de quels yeux Madame la voit-elle approcher? Faut-il recourir, pour lui annoncer le jour du Seigneur, à ces précautions étudiées qui ne le montrent qu'en le cachant? C'est elle qui le publie, qui l'annonce à des spectateurs désolés, et qui voudraient se le cacher à eux-mêmes. A-t-on besoin, pour la calmer sur les frayeurs de la mort, de lui montrer de fausses espérances de vie? Au milieu du trouble, de la consternation, des cris, des sanglots qui environnent le lit de sa mort : *Nous nous retrouverons dans le ciel,* dit-elle, avec une sérénité que ses maux et ses souffrances ne peuvent altérer. Elle console notre douleur; elle sourit à nos clameurs; c'est le jour de son triomphe, et elle ne veut pas qu'on le déshonore par des larmes. Les larmes mêmes du prince son fils, ce fils, l'objet le plus cher de sa tendresse; ce fils, qu'elle voit à ses pieds, accablé, pénétré d'une profonde douleur, et pour qui elle avait sollicité si longtemps aux pieds des autels, les miséricordes éternelles; les larmes de ce cher fils touchent son cœur maternel, mais n'ébranlent point sa foi. Ses vœux mourants le présentent encore au Dieu qui vient au-devant d'elle, en le comblant de ses bénédictions; elle ne lui souhaite pas, comme autrefois un patriarche au lit de la mort, à son fils : *Que les peuples lui obéissent, que les tribus l'adorent comme leur chef, qu'il soit le maître de ses frères, que les enfants de sa mère se prosternent devant lui.* (*Gen.*, XXVII, 29.) Elle l'avait vu jouir presque de toutes ces vaines prospérités; ses désirs sont plus hauts et plus dignes de la foi; elle ne lui souhaite que le don de Dieu, et ne compte pour rien de se séparer de lui dans le temps, pourvu qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu et le roi,* lui dit-elle, *et ne m'oubliez jamais.*

Non, vous ne serez jamais effacée de son souvenir, princesse si digne de ses regrets et de sa tendresse! la grandeur de sa perte ne nous répond que trop de la durée de sa douleur : nous mêlerons toujours nos larmes aux siennes. Et, si les vœux des justes mourants sont toujours exaucés, grand Dieu! puissent ceux de la princesse qui expire être écoutés! puissent les derniers désirs de sa foi et de sa tendresse pour son fils, être montés avec elle aux pieds de votre trône; attirer sur lui les regards de votre miséricorde; le rendre aussi agréable à vos yeux qu'il est grand devant les hommes, et écrire son nom dans le livre de l'immortalité, en caractères aussi glorieux qu'il le sera dans nos histoires.

Pour nous, mes frères, n'attendons pas à la dernière heure; ceux qui attendent toujours ne changent jamais. Comptons avec nous-mêmes avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Assurons-nous ce que nous espérons. Ne faisons pas du salut un vain projet, mais faisons de tous nos projets la voie de notre salut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie, souvenons-nous que nous n'y trouverons de réel que ce que nous aurons fait pour l'éternité. *Ainsi soit-il.*

SERMONS

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

SERMON Ier.

Misit de summo, et accepit me, et assumpsit me de aquis multis;... et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me. (*Psal.*, XVII, 17-20.)

Le Seigneur a tendu sa main du haut du ciel; il m'a choisi, et m'a retiré du milieu des grandes eaux; et il m'a conduit dans un lieu spacieux et assuré, parce qu'il m'a aimé.

C'est ainsi qu'un roi, selon le cœur de Dieu, délivré de tous ses ennemis, échappé à tous les périls qui avaient tant de fois menacé sa vie, tranquille enfin sur un trône où la main du Seigneur l'avait placé, et jouissant au milieu de Jérusalem du fruit de ses victoires passées, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses sujets, et de toutes les douceurs d'un règne heureux et florissant; c'est ainsi que rappelant tant de bienfaits à leur source, et sentant croître sa reconnais-

sance avec sa prospérité, il repassait sans cesse dans son esprit les merveilles du Seigneur, et ne se lassait point de publier les miséricordes dont il l'avait prévenu dès le sein de sa mère.

Il m'a tendu la main du haut du ciel, se disait tous les jours à lui-même ce prince religieux; il m'a choisi sur tous mes frères; il m'a préféré à tous ceux de ma tribu; il a rejeté la postérité de Saül; il a dédaigné les grands et les puissants, et il m'est venu chercher dans ma plus tendre jeunesse, moi qui n'offrais encore à ses yeux que la simplicité de mon cœur et l'obscurité de mes premières années : *Misit de summo, et accepit me.*

Comment pourrais-je assez publier la magnificence de ses grâces, continuait ce roi fidèle? Il ne s'est pas contenté de jeter sur moi les regards d'une élection éternelle; sa main toute-puissante m'a délivré de tous les périls qui m'environnaient; de l'insolence de Goliath, des persécutions de Saül, des embûches des Philistins, de la perfidie d'Absalon, et des piéges même de ma prospérité et de ma gloire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

Enfin, pour couronner ses miséricordes, il m'a conduit dans la sainte Jérusalem, et par un pur effet de sa bonne volonté, il a établi pour toujours ma demeure dans ce lieu de paix, de sûreté et d'abondance : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Voilà, ma chère sœur, l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre âme, et les trois points de vue par où vous devez envisager, le reste de vos jours, le bienfait signalé qui vous consacre aujourd'hui à Jésus-Christ. Sans cesse désormais, ranimant aux pieds des autels votre reconnaissance par le souvenir des miséricordes de Dieu sur vous, vous devez vous dire à vous-même comme David :

Il m'a tendu la main du haut du ciel ; il a daigné me choisir seule dans la maison de mon père ; il m'a préférée à tant d'âmes qu'il laisse périr dans le monde, sans jeter sur elles ce regard puissant de miséricorde qui m'en a retirée : *Misit de summo, et accepit me.*

Aussi, ce n'a pas été assez pour son amour de me choisir dans ses conseils éternels ; combien d'âmes appelées sont infidèles à l'attrait de leur vocation? Il a brisé tous les liens qui auraient pu me retenir encore sous l'empire de ce monde corrompu, et m'a aidée à me sauver d'un lieu où les naufrages sont si communs, et où le salut est si rare : *Et assumpsit me de aquis multis.*

Que lui rendrai-je pour tant de bienfaits? Il a comblé tous ses dons en me conduisant dans le lieu saint ; il m'a ouvert les portes de la sainte Sion, et m'a placée au milieu des vierges fidèles qui le servent ; et ce qui enchérit encore le prix de ses faveurs, c'est qu'il n'en a trouvé les motifs que dans les richesses de sa miséricorde et de sa bonne volonté pour moi : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Et voilà, ma chère sœur, les trois consolations de la vie religieuse que vous allez embrasser. Première consolation tirée du choix que Dieu fait d'une âme qui le prend pour son partage : *Misit de summo et accepit me.* Seconde consolation prise des périls infinis et de la corruption générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.* Enfin dernière consolation produite par les sûretés et les avantages de la religion, où il l'appelle : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.* Une consolation d'élection, une consolation de préservation, une consolation de consécration. Implorons, etc. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier choix que Dieu fait d'une âme qu'il veut rendre à jamais heureuse avec lui, est cette bonne volonté éternelle par laquelle, comme dit l'Apôtre, avant que nous fussions nés, et sans aucun égard à ce que nous devions un jour être, sa miséricorde nous a marqués du sceau du salut, nous a séparés de cette masse de perdition, où, depuis le premier péché, toute chair était enveloppée, et nous a élus avant la naissance des siècles, afin que nous fussions purs et irrépréhensibles à ses yeux, et que, devenus citoyens de la céleste Jérusalem, nous pussions rendre avec tous les saints des louanges éternelles à la gloire de sa grâce.

Mais outre cette élection invisible, dont nulle créature n'est jamais ici-bas assurée, et qui renferme le mystère profond des conseils éternels de Dieu sur nous, il est des élections visibles et extérieures, qu'on peut regarder comme les moyens et les préjugés consolants de la première. Or telle est, ma chère sœur, la vie religieuse où la miséricorde de Jésus-Christ vous appelle.

Ainsi, lorsque Moïse, sur le point d'entrer dans cette terre heureuse que le Seigneur avait promise à ses pères, voulut consoler et soutenir les Israélites contre toutes les difficultés qu'offrait cette entreprise, il se contenta de leur rappeler toutes les circonstances du choix que Dieu avait fait d'eux au milieu de l'Egypte, pour les conduire à la terre des promesses. Souvenez-vous, leur disait-il, que Dieu vous a choisis sur tous les autres peuples de la terre, quoiqu'ils fussent plus nombreux et plus puissants que vous : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram* (*Deut.*, VII, 6) ; et voilà les préférences de cette élection. Il vous a fait sortir de l'Egypte, continuait-il, malgré tous les efforts de Pharaon, et en opérant en votre faveur des signes et des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti de manu Pharaonis* (*Ibid.*, 8) ; en voilà les moyens. Enfin il vous aimera et vous protégera ; il bénira vos terres et vos troupeaux ; il éloignera de vous tous les malheurs et toutes les plaies dont il avait frappé l'Egypte, et vous ne pourrez plus douter que le Seigneur grand et miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa de-

meure au milieu de vous : *Diliget te ac multiplicabit .... auferet a te omnem languorem, et infirmitates Ægypti pessimas non timebis, quia Dominus Deus tuus in medio tui est* (*Ibid.*, 13, 15, 21); en voilà les secours et les sûretés.

Or, sur le point où vous êtes, ma chère sœur, de sortir de l'Egypte pour entrer dans ce lieu des promesses, souffrez que, pour soutenir votre foi contre toutes les difficultés que vous pourriez trouver un jour dans la suite de cette sainte entreprise, je vous tienne ici le même langage.

Souvenez-vous que le Seigneur vous a choisie au milieu d'une infinité d'âmes qu'il abandonne : *Te elegit dominus de cunctis populis qui sunt super terram;* voilà la préférence de ce choix.

Préférence de pure bonté. Lorsque les hommes nous préfèrent dans la distribution de leurs grâces, c'est qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits : ils prennent en nous les motifs de leur préférence. Mais le Seigneur, dans ses choix, ne consulte que ses miséricordes; nous sommes tous à ses yeux également indignes de ses premiers bienfaits, et nous n'y apportons point d'autre mérite que celui de son choix et de son amour.

Non, ma chère sœur, ce ne sont ni ces inclinations heureuses que vous avez portées en naissant, ni ce premier âge passé avec tant d'innocence dans le secret du sanctuaire, ni cet éloignement naturel du monde, qu'on a toujours remarqué en vous, qui ont attiré la grâce de préférence qui vous consacre aujourd'hui à Jésus-Christ : ce sont là les suites heureuses, et non les causes de votre élection. Hélas ! combien d'âmes dans le monde nées avec les mêmes inclinations que vous; élevées comme vous dans l'innocence et dans le secret d'un saint asile; ornées de toutes ces vertus naturelles, qui semblent destiner de bonne heure un cœur à la piété, touchées d'abord, comme vous, de la beauté de la maison du Seigneur; souhaitant dans un premier âge de renoncer au siècle, et de s'ensevelir avec Jésus-Christ dans l'obscurité de ces retraites sacrées, ont senti peu à peu ce désir s'affaiblir; ces premières vues changer; le monde, vu de plus près, devenir plus aimable ; et, séduites par leur propre cœur, ont étouffé ces premiers attraits de grâce et de vocation, pour suivre les vaines lueurs de fortune et de plaisir, que le siècle faisait briller à leurs yeux ! Qui vous a discernée, ma chère sœur, de ces âmes infidèles dont le monde est si plein ? Vous dites sans doute ici dans le secret de votre cœur : C'est votre miséricorde toute seule, ô mon Dieu ! qui m'a prévenue de ses bénédictions : vous m'avez choisie, parce que vous l'avez voulu : ce sont là les secrets adorables de votre amour, qu'il n'est pas permis à la créature de sonder, et qui doivent faire le sujet éternel de mes louanges et de mes actions de grâce.

Préférence consolante encore par la singularité. Car, ma chère sœur, jetez les yeux, comme dit le Prophète, sur toutes les nations de la terre : *Respicite nationes hominum* (*Eccli.*, II, 11); considérez ce qui se passe dans l'univers. Que de peuples encore ensevelis dans les ténèbres ! que de nations barbares et à peine connues, qui vivent encore sans Dieu dans ce monde ! que de terres et de contrées, où la lumière de l'Evangile n'a pas encore paru ! que de royaumes et de provinces séparés de l'unité, livrés à un esprit d'erreur et de mensonge ; et qui, connaissant Jésus-Christ, ne l'adorent pas comme il faut ! et dans l'enceinte même de la véritable Eglise, que d'impies ! que d'incrédules ! que de pécheurs voluptueux ! que d'âmes mondaines et corrompues, qui, adorant Jésus-Christ, l'outragent et le déshonorent ! Comparez, si vous le pouvez, le petit nombre d'âmes justes et fidèles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errants, de pécheurs, de mondains de tous les pays et de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition et de la colère ; c'est un atome au milieu d'un espace immense. Et cependant, ma chère sœur, c'est parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choisie : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram.* Il vous a encore distinguée d'elles par un bienfait singulier; il vous a élue même parmi ses élus, comme dit l'Epouse; il ne s'est pas contenté de vous faire croître dans son champ, comme un froment pur au milieu de l'ivraie ; il vous a coupée avant la moisson, pour ainsi dire ; il vous a dérobée aux embûches de l'homme ennemi ; il vous a mise de bonne heure à couvert dans ses greniers, c'est-à-dire dans le secret de son sanctuaire : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram.* Que de grâces dans une seule grâce ! que de bienfaits rassemblés dans le bienfait seul de votre vocation ! Séparée de toutes ces nations innombrables qui ne le connaissent pas encore ; séparée de tant de peuples qui, le connaissant, suivent des voies d'erreur, et ne l'adorent pas comme il faut; discernée de tant de fidèles mondains, qui, en l'adorant, violent sa loi sainte ; privilégiée encore par-dessus ce petit nombre d'âmes justes, qui, au milieu des périls du monde, le servent, mais sont obligées de se partager entre le monde et lui : sentez-vous, ma chère sœur, tout le prix de cette préférence ? voyez-vous de ce point de vue toute la grandeur de ce bienfait ? et, frappée de ce nouveau mystère de grâce, qui se développe à vos yeux, ne vous écriez-vous pas avec un saint roi, dont je vous ai déjà appliqué les paroles : Venez, vous qui craignez le Seigneur, et qui vous contentez peut-être d'admirer ici en secret le courage de mon sacrifice et les vains avantages d'un grand nom et d'une fortune éclatante, auxquels je renonce ; admirez plutôt les bienfaits et les miséricordes de Dieu sur mon âme, et voyez par combien de faveurs signalées il me choisit et me préfère aujourd'hui, pour me consacrer tout entière à

son nom et à sa gloire : *Venite, audite, et narrabo, omnes, qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* (*Psal.* LXV, 16.)

Mais si des préférences que renferme votre élection, nous venons aux moyens dont le Seigneur s'est servi pour vous y conduire, que de nouveaux sujets de consolation, ma chère sœur, vont s'offrir à votre âme! C'est le second motif dont Moïse se servait pour soutenir les Israélites contre les difficultés que leur offrait l'entrée dans la terre de promesse. Le Seigneur, leur disait-il, vous a fait sortir de l'Egypte malgré tous les efforts de Pharaon, et en opérant en votre faveur des signes et des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti de manu Pharaonis.* (*Deut.*, VI, 21.) Oui, ma chère sœur, quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, et quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés, pour vous retirer du monde, et vous conduire dans ce lieu saint? Que de secrètes invitations! que de sollicitations réitérées! que de nuages dissipés! que de dégoûts vaincus! Ce n'est pas assez : que d'obstacles écartés! que de facilités ménagées! que d'événements inattendus! que de révolutions et de changements, pour vous frayer le chemin où il voulait vous conduire! Il bouleverse tout; il frappe de mort les premiers-nés ; il remplit les palais de Pharaon et des grands de l'Egypte de deuil et de tristesse, pour amollir leur cœur, et afin qu'ils ne s'opposent plus à la sortie de son peuple de l'Egypte, c'est-à-dire au dessein d'une âme choisie de sortir du monde, et de se retirer dans le lieu saint. Ainsi, ma chère sœur, dès le sein de votre mère, toutes les opérations de la grâce sur votre âme étaient comme autant de démarches qui vous avançaient vers la maison du Seigneur. Dès lors tout ce qui vous arrivait avait quelque rapport secret avec le sacrifice que vous allez faire. La sagesse de Dieu faisait tout servir dès lors à la destinée qu'elle vous préparait ; l'ordre de votre naissance, la piété de vos proches, les soins de votre éducation, les événements domestiques, l'élévation ou la décadence de ceux qui vous appartenaient, la faveur ou le refroidissement des princes de la terre ; tout cela, ménagé par une Providence attentive, vous frayait déjà les voies à cette sainte retraite. De sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue, et que vous pouvez lui dire avec le Prophète : C'est vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, et qui, dès le sein de ma mère, avez mis votre main sur moi, comme sur une victime qui vous appartenait déjà, et que vous vous réserviez tout entière : *Tu formasti me, et posuisti super me manum tuam ; suscepisti me de utero matris meæ.* (*Psal.* CXXXVIII, 5-13.)

Telles sont, mes frères, les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens. Vous-même qui m'écoutez, mon cher auditeur, vous que la grâce a rappelé de l'égarement du monde et des passions, à une vie régulière et chrétienne, ce qui diminue peut-être en vous le sentiment de ce bienfait inestimable de Dieu, c'est que vous n'entrez pas assez dans les routes adorables et secrètes, par lesquelles sa sagesse vous a conduit au moment heureux qui a changé votre cœur : vous n'étudiez pas assez quelles ont été les voies de la grâce sur votre âme; vous ne voyez qu'à demi et comme superficiellement, tout le mystère des miséricordes de Dieu sur vous. Mais si vos yeux pouvaient s'ouvrir, mais si vous pouviez parcourir toute l'histoire secrète de ses grâces et de sa providence sur votre âme, ah! vous verriez que tous les événements de votre vie passée se rapportaient tous de loin à ce moment unique qui vous a converti au Seigneur; vous verriez que ces afflictions, ces contre-temps que vous regardiez comme l'ouvrage de la malignité ou de l'injustice des hommes, n'étaient que des dispositions éloignées que le Seigneur vous ménageait pour vous préparer à sa grâce ; vous verriez que ces établissements, ces alliances, ces situations qui vous paraissaient, ou les suites du hasard, ou les fruits de vos ménagements et de vos mesures, n'étaient que des facilités que la bonté de Dieu assemblait de loin, pour vous frayer les voies à un changement de vie ; vous verriez que ces égarements mêmes de passion, ces sociétés de crime et de débauche, qui auraient dû fermer pour toujours à la grâce l'entrée de votre cœur, par les secrets adorables de la miséricorde de celui qui sait tirer le bien du mal, avançaient votre conversion et devaient avoir leur utilité pour votre salut. Que dirai-je? vous verriez que votre naissance, votre fortune, vos dignités, vos biens, vos talents, entraient tous pour quelque chose dans ce mystère de grâce et de miséricorde, qui commençait dès lors à se former ; que tout vous conduisait au moment fortuné de votre pénitence ; que tout ce que vous faisiez servir à vos passions, la bonté de Dieu le faisait servir à votre repentir. Vous verriez que tous les moments de votre vie criminelle étaient, pour ainsi dire, des moments de miséricorde ; que le Seigneur déliait peu à peu les chaînes qui devaient enfin tomber tout d'un coup : que tantôt il éloignait un obstacle par une perte, tantôt il affaiblissait une passion par une perfidie, tantôt il refroidissait un désir par un contretemps, tantôt il inspirait un dégoût par la durée même de l'habitude criminelle, tantôt il ménageait des réflexions par un bon exemple, tantôt il réveillait la conscience par la fin soudaine des complices de vos crimes, tantôt il rompait une société de plaisir par des dissensions et des concurrences; enfin que sa miséricorde commençait de son côté l'ouvrage de votre salut, le même moment que vous commenciez du vôtre celui de votre perte.

Oui, mes frères, nous ne voyons ici-bas qu'avec des yeux humains toute la suite de notre destinée. Nous ne jugeons des événements, qui ont composé le cours de notre vie, que par les occasions fortuites qui les ont produits ; nous ne nous connaissons que

par les rapports extérieurs que nous avons avec les créatures qui nous environnent : nous ne nous considérons pas comme faisant une portion de cette cité invisible que le souverain Architecte forme depuis la naissance des siècles, qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et à la formation de laquelle il fait servir par une sagesse adorable et profonde, toutes les diverses révolutions et tout l'arrangement de ce monde visible. Mais un jour quand l'ordre de la Providence sur nos destinées nous sera manifesté, ah ! nous verrons que l'ordre de notre naissance, la suite de nos ancêtres, les diverses fortunes de nos aïeux, leur prospérité ou leur décadence, que tout cela ne se rapportait peut-être qu'à nous seuls ; que peut-être au milieu de tant de révolutions, la miséricorde de Dieu n'était occupée que de nous seuls, ne voulait que se former un Elu ; qu'elle rassemblait de loin tous les événements qui pouvaient nous placer dans les circonstances, où sa grâce, quoique indépendante des temps et des lieux, devait changer notre cœur, et que peut-être dans ce long enchaînement des temps et des siècles, qui ont composé l'histoire de nos ancêtres, nous sommes entrés tout seuls dans les vues éternelles de Dieu ; nous avons été la fin de tous ses desseins sur nos pères, et que toutes les circonstances extérieures de leur vie n'ont été peut-être que les moyens secrets de notre élection. Grand Dieu ! que les voies de votre miséricorde sont profondes et adorables ! vous les cachez aux insensés et aux mondains : ils vous font agir comme l'homme, et ne découvrent pas votre sagesse invisible dans la conduite de l'univers et dans vos desseins de grâce sur les justes. Mais que les âmes qui sont à vous trouvent de consolation à méditer ces merveilles secrètes de votre puissance et les conseils éternels de vos miséricordes sur elles ! *Nimis profundæ sunt factæ cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc.* (*Psal.*, XCI, 6, 7.)

Voilà, ma chère sœur, les moyens dont le Seigneur se sert pour assurer le choix qu'il fait d'une âme : il faut y ajouter les secours et la protection qu'il promet, et qui sont toujours les suites ordinaires de cette élection. Il vous aimera, disait Moïse aux Israélites, et il vous protégera ; il éloignera de vous tous les malheurs et toutes les plaies dont il avait frappé l'Egypte, et vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand et miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te ac multiplicabit. Auferet a te omnem languorem ac infirmitates Ægypti pessimas. Non timebis quia Dominus Deus tuus in medio tui est.* (*Deut.*, VII, 13, 15, 21.)

Nouvelle consolation pour vous, ma chère sœur. En effet, c'est une vérité du salut, que les secours particuliers de la grâce suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous, et que la même miséricorde, qui nous appelle à un état de vie nous prépare en même temps les grâces propres et spéciales pour en remplir les devoirs, pour en soutenir les difficultés, pour en éviter les périls, pour en surmonter les obstacles. Je vous ai choisis, disait Jésus-Christ à ses disciples, et c'est assez que votre cœur ne se trouble et ne se décourage point des difficultés et des persécutions que je vous prédis, et qui vous attendent : je vous soutiendrai dans cette carrière pénible où vous allez entrer, et vous y recueillerez même des fruits durables et abondants : *Ego elegi vos ut eatis, et fructum afferatis.* (*Joan.*, XV, 16.)

Tel est l'avantage d'une âme, ma chère sœur, qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée ; elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa faiblesse et les difficultés de la voie où Dieu l'appelle ; elle ne doit plus s'alarmer, ni de la répugnance de ses penchants, ni de la médiocrité de ses forces, ni de l'instabilité de son goût, ni des obstacles qu'elle prévoit dans la sainte carrière où la grâce la fait entrer. C'est vous-même qui l'y conduisez, ô mon Dieu ! et c'est assez ; elle peut vous dire avec le Prophète : *Le Seigneur est mon guide; rien ne me manquera. Quand je devrais marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais point, parce qu'il est avec moi.* (*Psal.* XXII, 1, 4.)

Mais il s'en faut bien, ma chère sœur, que les âmes mondaines puissent se flatter de cette espérance : entrées la plupart dans des engagements de place, de mariage, d'affaires, de dignité, sans vocation du ciel, et sans avoir consulté les desseins de Dieu sur elles, il les livre à leur propre faiblesse ; il ne les soutient pas dans des voies que lui-même ne leur a point choisies ; il laisse élever les vents et les orages sur une mer où les Jonas infidèles se sont embarqués contre son ordre, et voilà pourquoi nous voyons tous les jours tant d'âmes dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons désirs, se plaignent sans cesse de leur faiblesse ; des âmes qui, nées avec d'heureuses inclinations, ne trouvent en elles aucune force pour rompre les chaînes qui les lient à leur propre misère ; des âmes pour qui tout devient un écueil ; que les premières occasions entraînent et en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril. Ah ! c'est qu'appelées peut-être à suivre l'Epoux dans le secret du sanctuaire, et s'étant frayé d'autres routes, le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde où sa main ne les a pas placées : c'est que, n'ayant pas eu le Seigneur pour guide dans des périls où elles se sont témérairement engagées, elles ne l'ont pas aussi pour soutien ; c'est que leur destinée étant l'ouvrage de leurs passions, elle en est aussi l'attrait et le principe ; c'est en un mot que, n'ayant compté Dieu pour rien dans le choix qu'elles ont fait, Dieu ne les compte plus pour rien elles-mêmes.

Que d'âmes de ce caractère dans le monde ! et après cela nous les entendons s'excuser sur les dangers de leur état ; se plaindre

presque de Dieu même ; nous dire qu'elles se trouvent dans des occasions inévitables, où la vertu la plus austère ne saurait se soutenir ; qu'elles se voient tous les jours exposées à des périls, où les saints eux-mêmes auraient succombé ; qu'elles sont placées dans des situations funestes, où l'innocence ne peut être achetée qu'au prix de la réputation, et où il faut faire éclater leurs crimes pour les finir. Mais elles ne disent pas que ces occasions ce sont leurs passions, et non l'ordre de Dieu, qui les leur a ménagées ; elles ne disent pas que ces périls, c'est leur imprudence et non la voix du ciel qui les y a engagées. Quelle injustice de vouloir rendre la religion responsable du précipice qu'on s'est soi-même creusé, et de regarder comme des transgressions innocentes, celles que notre témérité nous a rendues comme inévitables ! Nous accusons tous les jours la religion, mes frères, de nous prescrire des devoirs impraticables en certaines situations; mais un jour nous apprendrons que les grâces n'ont été si rares pour nous, les périls si inévitables, et notre faiblesse si extrême que parce que nous n'étions pas à la place que la sagesse de Dieu nous avait marquée dès le commencement ; semblables à des membres qui sont hors de leur situation naturelle, et qui ne recevant plus cette vertu secrète qui se répand sur tout le corps, languissent sans force et presque sans mouvement et se trouvent inhabiles à tous les autres ministères.

Pour vous, ma chère sœur, que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection et de ses grâces. Ainsi, ne craignez pas les peines et les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations ; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abattre ; ses assujettissements consoleront votre cœur loin de le révolter ; ses sacrifices répandront la joie sur toutes vos démarches loin d'y mêler une tristesse dangereuse : vous serez surprise vous-même de votre force et de votre courage ; de vous trouver le goût changé sur mille choses qui autrefois vous paraissaient incompatibles avec vos penchants ; de sentir de l'attrait pour des pratiques sur lesquelles vous ne croyiez jamais pouvoir vous vaincre, et que vous regardiez comme les tentations les plus dangereuses de l'état que vous embrassez. Ce n'est pas, ma chère sœur, que l'élection de Dieu vous assure tellement de sa protection que, persuadée que le secours du ciel ne saurait plus vous manquer, vous deviez vous livrer sur cette assurance à une sorte de sécurité qui, ôtant toute crainte, vous jetterait d'abord dans le relâchement et aboutirait enfin à quelque chute déplorable. L'effet propre de la grâce est de nous rendre fidèles à nos devoirs ; mais c'est ensuite la fidélité à nos devoirs qui nous attire et nous mérite de nouvelles grâces. Ne laissez donc point affaiblir en vous, ma chère sœur, cette première ferveur de l'esprit, car si vous venez à vous relâcher en vain étiez-vous appelée aux noces de l'Epoux ; vous serez rejetée comme les vierges imprudentes : leur vocation était certaine ; mais leur infidélité la rendit inutile.

C'est donc cette certitude que vous êtes à la place où Dieu vous veut, qui me paraît la plus continuelle et la plus sensible consolation de votre état. En effet, le supplice continuel d'un grand nombre d'âmes mondaines c'est de vivre incertaines de leur condition. Comme elles se sont engagées la plupart dans leur état, sans précaution, sans conseil, sans prières, elles ont raison de douter si c'est la grâce ou la cupidité, le Seigneur ou le monde, qui les y a placées. Sans cesse on se dit à soi-même qu'on est malheureux dans sa situation, parce que peut-être Dieu ne nous y voulait pas ; qu'on n'y saurait faire son salut, que parce que peut-être ce n'est pas le Seigneur qui nous y a placés : on rappelle mille désirs de retraite qu'on avait formés dans un âge tendre qui avaient été comme les prémices de notre foi, et la première voix que le Seigneur avait fait entendre dans notre cœur encore innocent, et l'on croit que c'est la voie qu'il nous montrait de loin, et la seule que nous aurions dû suivre. Il n'est pas un seul chagrin dans notre état qui ne réveille ces tristes idées : sans cesse on se redit à soi-même : *Je ne suis pas à la place où Dieu me demandait ; j'aurais fait mon salut dans un autre état ; je n'y aurais pas trouvé les contre-temps, les répugnances, les embarras, qui m'empêchent de penser à l'éternité.* Et là-dessus, on s'abat, on se dévore soi-même, on renonce presque à l'espérance de son salut, et l'on fait de cet état affreux de découragement et de désespoir, ou le supplice continuel de son propre cœur, ou peut-être un motif impie de tranquillité et d'indolence dans ses crimes.

Et voilà, mes frères, quel est quelquefois le triste état d'une vierge infortunée, que les intérêts de votre cupidité, et non le choix du Seigneur, ont conduite dans le lieu saint. Accablée sous le poids des chaînes qu'elle-même ne s'est point imposées; trouvant des occasions de chute dans les mêmes devoirs qui pour les autres sont des motifs de vertu ; changeant les secours de la piété, dont elle est environnée, en des attraits de vice; nourrissant la corruption de son cœur, de tout ce qui devait en soutenir la foi ; ne retirant point d'autre fruit de tous ces spectacles de religion, qui s'offrent sans cesse à ses yeux, que de nouveaux sujets de dégoût de la religion même; se faisant une tentation de la tranquillité de sa retraite, et de l'éloignement même du monde, un nouvel attrait qui le lui fait paraître plus aimable ; elle se dit sans cesse à elle-même, qu'une vertu moins nécessaire et moins contrainte, ne lui eût pas paru si odieuse ; qu'il est terrible de porter un joug auquel on ne s'est pas soi-même condamné ; et que Dieu est trop juste pour exiger qu'on soit

fidèle aux devoirs d'un état que des passions étrangères nous ont choisi. Et de là, ô mon Dieu! que de retours affreux sur soi-même! que de regards d'envie et de complaisance sur un monde auquel on n'a renoncé que malgré soi! quelle tristesse répandue sur toutes les pratiques saintes de son état! quelles imprécations secrètes peut-être contre les auteurs de son infortune! quelles réflexions amères sur l'impossibilité prétendue de salut dans la situation forcée et involontaire où l'on se trouve!

Et ici, mes frères, n'aurais-je pas raison de vous dire en gémissant : sacrifiez à la bonne heure au monde ces enfants infortunés que vous y destinez; inspirez-leur de bonne heure l'ambition, l'orgueil, le faste, la vengeance, l'amour des plaisirs et toutes les passions qui peuvent flatter votre vanité et les faire réussir dans ce lieu de dépravation et de déréglement; ce sont là des enfants de perdition et de colère que Dieu accorde à la corruption de votre cœur; mais du moins sauvez ceux que vous lui destinez pour le servir dans ces saints asiles; ne soyez pas les meurtriers barbares des enfants mêmes que vous consacrez à la religion; ne sacrifiez pas ceux qui deviennent inutiles à vos passions, et qui seuls auraient pu obtenir du Seigneur que vous ne périssiez pas vous-mêmes, et ne perdez pas tout, ou par les plaisirs du monde, ou par les contraintes et les amertumes du sanctuaire.

Ce ne sont pas là, ma chère sœur, les voies qui vous ont conduite à l'autel; les mains qui vous offrent au Seigneur sont les mains de la foi et de la piété; la chair et le sang n'ont ici de part que par le mépris que vous en faites; le feu du ciel tout seul allume votre sacrifice; vous ne tenez de vos parents que la piété qui vous fait renoncer à tous les grands avantages que vous pouviez attendre d'eux, et s'ils ont quelque part à la démarche que vous allez faire, c'est que leurs exemples vous ont appris de bonne heure à craindre le Seigneur, et que le Seigneur vous a ensuite appris lui-même à renoncer à tout pour lui plaire.

Aussi quelle consolation pour vous le reste de vos jours, lorsque rappelant devant Dieu les desseins de sa miséricorde sur votre âme, vous pourrez lui dire avec le Prophète : c'est vous même, Seigneur, qui m'avez conduite par la main et placée dans le lieu saint; j'ai du moins la consolation de pouvoir me dire à moi-même que je suis dans la voie que votre bonté me destinait avant la naissance des siècles, et que je n'y courrai point en vain : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me.* (*Psal.* LXXII, 24.) Qu'on est bien payé, ô mon Dieu! de laisser faire votre volonté toute seule, et de ne pas mêler les erreurs de nos passions avec les conseils éternels de vos miséricordes sur nos destinées! Nous ne réussissons jamais qu'à nous rendre nous-mêmes malheureux; nous ne savons que nous former des chaînes accablantes, et comme nous ignorons tout ce qui nous convient, tout ce que nous croyons faire pour nous assurer ici-bas une vaine félicité se trouve toujours la source de nos malheurs et de nos peines. Première consolation de la vie religieuse, tirée du choix que Dieu fait d'une âme qu'il y appelle : *Misit de summo, et accepit me.* (*Psal.* XVII, 17.) La seconde se prend du côté de la dépravation générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.* (*Ibid.*)

SECONDE PARTIE.

Ce fut sans doute une grande consolation pour les enfants d'Israël, lorsque échappés de la mer Rouge, et tournant les yeux vers ces abîmes d'eau, d'où le Seigneur venait de les délivrer, ils virent du lieu de sûreté où ils étaient enfin arrivés, les Egyptiens tristement aux prises avec les flots, et finissant tous leurs vains efforts par un déplorable naufrage. Ce fut alors que leur cœur ne pouvant plus suffire aux transports de leur joie et de leur reconnaissance : qui est semblable à vous, Seigneur, s'écrièrent-ils? Que vous êtes terrible dans vos vengeances! et que les merveilles de votre puissance et de votre miséricorde sont dignes de nos actions de grâces et de nos hommages! *Quis similis tui in fortibus, Domine? magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis.* (*Exod.*, XV, 11.)

Voilà, ma chère sœur, le point de vue où vous devez vous placer aujourd'hui. Echappée aux périls et aux orages du siècle, arrivée au port du salut, vous n'avez plus pour soutenir tout le prix du bienfait inestimable qui vous en a délivrée, qu'à tourner la tête, voir un instant le monde d'où vous venez de sortir tel qu'il est; cette mer orageuse, ce gouffre immense qui engloutit presque tous les enfants d'Adam; et quelles sont les tempêtes et les naufrages d'où la main miséricordieuse du Seigneur vient de vous retirer. Sans doute un premier âge passé loin des périls dans la sûreté d'un saint asile vous a caché jusqu'ici toute la dépravation d'un monde corrompu; vous ne le connaissez que par les préjugés heureux qu'une sainte éducation vous a donnés contre lui. Mais souffrez qu'avant que vous tiriez un voile éternel entre lui et vous, je vous le montre tel qu'il est, et que je vous le fasse connaître dans un discours où je ne devrais, ce semble, vous exhorter qu'à l'oublier. Hélas! je ne risquerai rien en vous le rapprochant, pourvu qu'il paraisse tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour se faire regretter; ceux mêmes qui le voient de plus près sont ceux qui en sentent plus vivement le vide et la misère; il n'a de beau que la surface et le premier coup d'œil, et semblable à ces cadavres qu'un esprit étranger et imposteur anime et fait paraître revêtus d'éclat et d'agréments, il n'y a qu'à les approcher pour faire évanouir le prestige, et en voir toute l'horreur et toute la difformité.

Qu'est-ce donc, ma chère sœur, que ce

monde misérable, duquel la miséricorde de Jésus-Christ va vous séparer à jamais? Ce monde, c'est une région de ténèbres; une voie toute semée d'écueils et de précipices, c'est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes. Dans ces trois traits vous en voyez l'affreuse image.

Une région de ténèbres, hélas! ma chère sœur, la vérité n'y trouve, ou que des aveugles qui ne la connaissent pas, ou que des ennemis qui la combattent. Je ne parle pas même de ces âmes désespérées, qui ne pouvant plus porter le poids de leurs crimes, le secouent enfin avec la foi et cherchent, dans l'incrédulité, cette paix affreuse qu'elles n'avaient pu trouver dans le crime même; je ne parle pas de ces âmes flottantes et incertaines sur la religion, qui voudraient bien que la foi fût une fable pour jouir plus paisiblement de leurs passions, mais qui n'osent encore se le persuader; qui se défient de la vérité de ses promesses, mais qui craignent encore tout bas la terreur de ses menaces; qui doutent de tout et qui n'osent franchir le pas sur rien; qui flottent entre leurs passions et leurs doutes, et qui semblent souhaiter, ou d'avoir une foi plus vive pour finir leurs égarements, ou de n'en avoir point du tout pour s'y livrer sans remords et sans scrupule. Je laisse tous ces divers genres d'aveuglement, si répandus cependant dans le monde et qui attaquent le fondement de la foi et de la doctrine sainte; je ne parle que des erreurs qui en altèrent les règles et les maximes.

Nous les annonçons tous les jours, ma chère sœur, ces maximes saintes; depuis les premiers âges de l'Eglise les chaires chrétiennes ne les ont pas publiées avec plus de force, plus d'exactitude, plus de lumière; et cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissements, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent. La pénitence, sans laquelle l'homme pécheur ne doit rien prétendre au salut, on la regarde comme le partage des cloîtres et des déserts; la retraite, si nécessaire à la fragilité du cœur humain, elle n'y paraît plus qu'une singularité, ou d'humeur, ou de vertu qui ne saurait servir d'exemple; la prière, cette ressource unique de toutes nos misères, on en laisse l'usage aux âmes oiseuses et inutiles; les afflictions que les saints ont toujours reçues comme des grâces, on les craint comme des malheurs; les prospérités que les justes ont toujours craintes comme des malheurs, on les souhaite comme des grâces; l'ambition démesurée, si opposée à l'esprit et au fonds de la religion, n'est plus qu'un sentiment noble et légitime de ce qu'on est et de ce qu'on doit prétendre; la haine, qui attaque la religion dans le cœur, et qui anéantit tout l'Evangile, on en fait un juste ressentiment, ou une bienséance de son rang, qui ne permet pas d'aller se réconcilier avec son frère; la vie somptueuse et magnifique, si souvent frappée d'anathème dans les livres saints, n'est qu'un usage noble de nos biens et une loi qu'impose la condition et la naissance; les plaisirs les plus dangereux, on les appelle des délassements nécessaires; les passions les plus honteuses, des faiblesses inévitables; les médisances les plus cruelles, des vérités publiques et innocentes; que dirai-je? la vertu même, la piété véritable y a perdu son nom; ce n'est plus un don de Dieu et le seul parti nécessaire, c'est une bizarrerie d'humeur, un goût de singularité, une pusillanimité d'esprit; que sais-je? un parti bon à quelque chose, quand on n'est plus soi-même bon à rien. O Dieu! est-ce donc là le langage d'un peuple éclairé des lumières de l'Evangile, ou les discours de ces nations barbares et infidèles, à qui vous n'avez pas encore daigné révéler la science du salut et les vérités éternelles?

Et, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers; ce sont les erreurs de presque tous les hommes; c'est la doctrine du monde entier; ce sont des maximes universellement reçues, approuvées, autorisées, et contre lesquelles il n'est plus temps de vouloir s'élever. Nous seuls, dans ces chaires chrétiennes, osons parler un langage différent. Un petit nombre de justes tiennent encore pour nous au milieu du monde et osent encore parler comme nous. Mais ce n'est là qu'une faible voix absorbée, pour ainsi dire, par le bruit formidable de la multitude. Ce qui domine, ce qu'on entend, ce qui règle tout le monde, ce qui décide de tout, ce qui est le grand ressort des royaumes, des empires, des familles, ce sont les erreurs que je viens d'exposer. C'est une tradition d'aveuglement qui s'est perpétuée depuis le commencement dans le monde, et qui a passé des pères aux enfants. Les grands, le peuple, les savants, les ignorants, les sages, les insensés, les jeunes, les vieillards, se conduisent partout sur ces fausses règles : ceux même à qui la lumière de la vérité luit en secret croient se tromper en voyant que l'exemple commun dément l'évidence secrète de leur conscience, et regardent leurs doutes comme de vains scrupules que l'erreur publique calme et dissipe à l'instant.

Ainsi marchent sans le savoir, tous les hommes presque dans les ténèbres. Ainsi, ils courent avec une profonde sécurité vers le précipice éternel qui doit enfin terminer leur course; ainsi auriez-vous vécu, ma chère sœur, si la miséricorde de Jésus-Christ ne vous avait retirée de cette région de ténèbres, pour vous faire passer à un royaume de lumière. Vous auriez regardé comme des vérités les erreurs reçues de la multitude; vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres; vous seriez devenue même la protectrice des maximes que l'usage de tous les temps et de tous les pays a consacrées; vous vous seriez révoltée contre la vérité qui les condamne; vous auriez écouté, comme le monde écoute aujourd'hui les règles de la foi que

nous leur opposons, comme des discours dont il faut rabattre, et où le zèle va toujours plus loin que la vérité. Car, qu'il est difficile de démêler la lumière à travers ce nuage universel d'usages, de fausses maximes, de préjugés, d'erreurs, répandu sur le monde entier! qu'il est difficile de discerner la voie de la vérité, étroite, écartée, imperceptible presque, inconnue, et où si peu de gens entrent, au milieu de tant de fausses voies, larges, spacieuses, battues, autorisées, et que tous les hommes presque suivent!

Vous le voyez vous-même, ma chère sœur, si le nombre des âmes fidèles et qui marchent dans la voie de la vérité, est fort grand dans le monde. Il en est encore sans doute; car le Seigneur a les siens dans tous les états; mais ce sont quelques étoiles rares, comme dit l'Apôtre, qui percent par hasard les nuages, et qu'on peut compter aisément au milieu d'une nuit obscure et ténébreuse : *Sicut luminaria in mundo.* (*Philipp.*, II, 15.) Et encore, dans ce petit nombre, combien d'âmes molles et indolentes, qui ne paraissent vertueuses que parce que le monde, à qui on les compare, est extrêmement corrompu? Combien d'âmes immortifiées et impénitentes qui, après les égarements des premières mœurs, bornent toute leur pénitence à la seule cessation de leurs crimes, et ne s'attirent les éloges dus à la vertu, que parce que le monde n'a plus à blâmer en elles les mêmes vices? combien d'autres, qui, après avoir fini les passions d'éclat, conservent encore toutes les autres, font entrer toutes leurs faiblesses dans leur vertu, et offrent aux yeux de Dieu un cœur encore vain, jaloux, ambitieux, vindicatif, tandis que le monde les canonise? Car le monde, toujours plein de contradictions, et jamais d'accord avec lui-même, tantôt dégrade la vertu véritable et la confond avec le vice, tantôt il se hâte d'exalter le vice à peine éteint, et de lui rendre les mêmes honneurs qu'à la vertu consommée.

Que les miséricordes du Seigneur sur vous, ma chère sœur, sont dignes d'une reconnaissance qui ne doit plus finir qu'avec la vie! Voyez, comme disait autrefois un prophète à la sainte Sion, et je puis vous le dire ici avec plus de justice : voyez, tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre; qu'une nuit obscure est répandue sur tous les peuples; que le mensonge et l'erreur ont pris la place de la vérité parmi les hommes : *Ecce tenebræ operient terram, et caligo populos* (*Isa.*, LX, 2); voyez comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule; comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité; ces murs sacrés, ces autels saints, ces vierges fidèles, ce voile religieux lui-même, qui va vous cacher le monde et sa vanité, tout vous montrera ici vos devoirs; tout dissipera les nuages légers qui pourraient s'élever du fond de votre cœur. Une nuée resplendissante vous précédera, comme autrefois les Israélites dans le désert, pour vous marquer les routes que vous devez suivre; et tandis que le monde, frappé d'aveuglement, ne discernera pas même les vérités les plus communes et les plus palpables du salut, la lumière du ciel se lèvera ici sur vous et vous montrera la perfection même des devoirs et des secrets inconnus aux sages du siècle : *Super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur.* (*Ibid.*)

Rien n'est donc plus consolant pour une âme que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil, qui lui en découvre les erreurs et les fausses maximes. Mais, quand même on pourrait se flatter d'y avoir toujours suivi les voies de la vérité, au milieu de tant de voies fausses et dangereuses qui la font perdre de vue; comment aurait-on pu se promettre, en second lieu, d'y conserver l'innocence au milieu de sa dépravation et de ses dangers innombrables? Et quand je parle de ses dangers, ma chère sœur, n'attendez pas que j'en fasse ici un juste dénombrement. Hélas! tout y est danger : dangers dans la naissance; elle est une espèce d'engagement à toutes les passions : dangers dans l'élévation; elle vous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne : dangers dans les soins publics; il faut prendre sur soi les passions des grands et la misère des peuples; allier les maximes de la religion avec celles de la prudence de la chair, et opter entre sa conscience et sa fortune : dangers dans l'usage des grands biens; vous avez sans cesse à vous défendre, ou des profusions qu'inspire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples; le vice perd son horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent, et nous sommes rassurés en trouvant dans les faiblesses d'autrui une excuse à nos faiblesses propres : dangers dans les entretiens; on veut plaire, et on ne plaît que par les passions, ou qu'on reçoit, ou qu'on inspire : dangers dans les amitiés; le venin s'insinue par la conformité des humeurs et par les douceurs de la société; on ne peut se passer de délassement, et le monde n'en fournit que de funestes à l'innocence : dangers dans les concurrences; on veut s'élever, et il est malaisé d'aimer ceux qui nous supplantent et qu'on nous préfère; dès que les intérêts sont divisés, les cœurs aussi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage; la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des intérêts forme presque toujours; une société sainte devient une tentation domestique; et, dès que le devoir devient un joug, le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté; les passions qui n'ont point de frein s'échappent malgré nous-mêmes, et l'éloignement d'un lien sacré n'est souvent que l'amour d'une servitude plus universelle : dangers dans la probité mondaine; dès que le monde est content de nous, on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être; on

confond la réputation de la vertu avec la vertu même; et parce, qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige: enfin, dangers dans la piété même; comme elle est rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent souvent le principe; on avait d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt soi-même.

Voilà le monde, ma chère sœur. Si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre : si l'exemple vous trouve inébranlable, l'amitié vous séduit : si l'intérêt ne vous touche pas, la gloire et la réputation vous entraînent: si vous vous défendez des grands excès, des passions plus douces et plus dangereuses ne vous trouvent pas insensible : si l'inclination vous éloigne du déréglement et de la débauche, la complaisance vous y jette : si vous êtes libre d'ambition pour vous-même, vous la sentez revivre pour vos enfants: si vous êtes fidèle à ne pas chercher les occasions, vous ne sauriez répondre de celles qui vous cherchent.

Et ne croyez pas, ma chère sœur, que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour un autre. Des exemples domestiques de vertu, et la piété comme héréditaire à votre sang, y auraient peut-être quelque temps défendu votre innocence. Mais que les exemples touchent peu dans cette première saison de la vie qu'on destine à l'oubli de Dieu! on les regarde comme des bienséances de l'âge, et on renvoie à des temps plus mûrs, des vertus qu'on croit que le temps tout seul a formées dans ceux qu'on nous propose pour modèles. Ainsi environnée de prospérité et d'abondance, trouvant plus d'occasion de chute qu'une autre par les avantages de la naissance, par le rang et le crédit de vos proches, par l'espérance d'un grand établissement, que de piéges n'auriez-vous point trouvé sous vos pas ? Vous auriez suivi cette route de tous les siècles dont parle Job, que les âmes mondaines ont toujours suivie : *Semitam sæculorum, quam calcaverunt viri iniqui* (*Job*, XXII, 15) ; c'est-à-dire, vous auriez formé peut-être mille bons désirs ; mais votre faiblesse l'aurait toujours emporté sur toutes vos résolutions. Vous auriez envié le bonheur des âmes qui servent Dieu et qui sont à lui sans réserve ; mais rentraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'aurait jamais eu que vos faibles désirs, et le monde toujours votre cœur et vos affections véritables ; vous auriez peut-être quelquefois soupiré en secret sur les périls infinis et inévitables de votre état ; mais ces périls seraient devenus eux-mêmes une raison secrète qui vous aurait justifié à vos yeux vos propres faiblesses

Et qu'entendons-nous tous les jours, ma chère sœur, que des prétextes de la part des mondains, sur les obstacles infinis que le monde met à leur salut? Ils se plaignent qu'il est comme impossible de s'y sauver : ils forment mille bons désirs, mais ils prétendent que c'est en vain qu'on les forme ; et qu'il n'est pas en eux de les mettre à exécution au milieu des périls et des embarras où ils vivent : ils font même quelques efforts ; mais à peine se sont-ils surmontés sur un point qu'une nouvelle difficulté les lasse et les abat : ils voudraient être au fond des déserts ; mais ils n'ont pas la force de se faire un désert du monde lui-même : nous leur disons qu'il est aisé de rompre à tout quand on le veut, et ils soutiennent qu'en le voulant, ils n'en sauraient être les maîtres.

Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde et de la difficulté d'y faire son salut, je veuille ici justifier vos vaines excuses, mes frères. Il est difficile de vivre chrétiennement dans le monde, cela est vrai : mais combien d'âmes fidèles la grâce y forme et y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux ? Le plus sûr, dites-vous, serait de tout quitter et de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah ! je l'avoue avec vous : que n'avez-vous été du petit nombre de ces âmes heureuses que le Seigneur a de bonne heure séparées de la corruption du siècle et conduites dans le secret du sanctuaire ! que ne vous a-t-il d'abord tendu comme à elles, cette main miséricordieuse qui les a retirées du milieu des périls pour les faire entrer dans le lieu de la paix et de la sûreté ! que ne vous a-t-il fermé dès le commencement toutes les voies de l'élévation et de la vanité, pour vous ouvrir celles de l'humilité, du dépouillement et du silence ! Vos mœurs auraient été innocentes, hélas ! et tous vos jours ont été de nouveaux crimes ! vos premières années eussent été les prémices pures d'une vie sainte, hélas ! et vous n'osez tourner les yeux derrière vous, de peur d'y voir les horreurs et le trésor d'iniquité que vous y avez accumulé ! vos inclinations seraient encore celles qu'une heureuse éducation vous avait données, hélas ! et le monde a corrompu en vous les dons de la grâce et de la nature ; et il ne vous reste plus de ces premières espérances de vertu, que le regret inutile de les voir tout à fait éteintes ! votre mort finirait des jours pleins, des œuvres précieuses et une vie digne de l'immortalité ; hélas ! et elle ne finira qu'un grand vide, des passions infinies, des agitations sans nombre, des chagrins amers, des plaisirs souvent dégoûtants, toujours tristes par le reproche secret de la conscience ; et une vie digne d'une mort éternelle si elle n'est purifiée par de dignes fruits de pénitence, avant que vous alliez en rendre compte au tribunal redoutable du souverain Juge.

Mais il ne faut pas que les désirs d'un état devenu impossible, vous calment sur les dangers de votre état présent. C'était l'erreur de cet ami de saint Augustin, lequel encore païen, aurait bien voulu l'imiter dans sa conversion et dans sa retraite : mais engagé dans le mariage, il regardait ce 'ion

sacré comme incompatible avec la foi et la sainteté du baptême, et aurait souhaité pouvoir le rompre pour entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ. Il ne voulait être chrétien, dit saint Augustin, que d'une manière dont il était impossible qu'il le fût : *Nolebat esse christianus, nisi eo modo quo non poterat.* On voudrait tout quitter si l'on se donnait à Dieu ; on voudrait se retirer du monde et se cacher pour toujours aux yeux de l'univers ; on ne croit pas le salut possible autrement : on nourrit son imagination de ces projets chimériques qui ne sauraient jamais s'exécuter ; et parce que l'état où la Providence nous a placés ne nous permet plus de tout quitter et de nous aller jeter au fond d'une solitude, on ne se donne point à Dieu ; on ne fait pas ce qu'on doit faire, parce qu'on voudrait faire ce qu'on ne peut pas, et on ne veut être chrétien qu'aux seules conditions auxquelles il est impossible qu'on le soit : *Nolebat esse christianus, nisi eo modo quo non poterat.* C'est-à-dire qu'on ne le veut pas : car il ne s'agit pas de soupirer après une situation qui ne saurait plus nous convenir ; mais de trouver des moyens de sanctification dans les périls mêmes qui sont attachés à la nôtre.

Pour vous, ma chère sœur, la destinée des âmes mondaines ne vous paraît pas sans doute digne d'envie : mais que sera-ce si au récit des erreurs et des dangers du monde, nous ajoutons ici celui de ses soucis, de ses peines et de ses chagrins dévorants?

Oui, ma chère sœur, on croirait d'abord que la joie et les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé ; et que n'ayant pas de son côté le bonheur de l'innocence et de la vertu, il a du moins les douceurs et les réjouissances du vice. Mais il s'en faut bien. Hélas! si l'on pouvait y être heureux du moins en oubliant Dieu et en ne refusant rien aux passions insensées, ce serait toujours sans doute une ivresse et une frénésie digne de pitié, d'acheter par un instant rapide de plaisir, des peines et des horreurs éternelles ; mais du moins on ne perdrait pas tout, on aurait du moins quelques moments de bon ; du moins on jouirait du présent : mais ce présent même, cet instant rapide est refusé au pécheur. L'Etre souverain et miséricordieux qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puissions être un instant même heureux sans lui : il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. Toutes les créatures que nous voulons faire servir à nos plaisirs, il en fait en secret les instruments de nos peines : tous nos désirs les plus flatteurs et que nous ne formons que pour soulager notre cœur, en deviennent les tyrans et le supplice : tous nos projets les plus spécieux que l'imagination n'enfante et n'embellit que pour endormir nos peines, les réveillent et les aigrissent : tous les plaisirs les plus vifs et qui auraient dû, ce semble, satisfaire notre cœur, n'y portent que la satiété et en augmentent le dégoût, le vide et l'inquiétude. Dieu pour nous faire sentir que l'ordre est le seul bonheur de l'homme, permet que tout ce qui le trouble nous rende malheureux. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime ; notre cœur dément bientôt cette espérance, et il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur que le chagrin de nous l'être en vain formée : en vain par une vaine philosophie, détachons nous des passions tout ce qu'elles ont d'extrême et de fatiguant, pour nous ménager des plaisirs modérés et tranquilles ; les plaisirs réglés par la raison ne sont pas loin de l'ennui ; et ceux qu'elle ne conduit plus, ne sont plus que des fureurs et des gouffres ; et d'ailleurs tout ce qui souille notre âme, quelque modéré qu'il soit aux yeux des hommes, est tout ce qu'il y a de plus extrême et de plus malheureux pour notre repos. *Vous l'avez voulu, ô mon Dieu, et il était juste que vous le voulussiez ainsi, que toute âme désordonnée fût à elle-même son supplice.* (S. Augustin.)

Non, ma chère sœur, Jésus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde ; il ne l'a laissée qu'à ses disciples ; ainsi en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable ; et, ce qui fait le prix et le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Hélas! si vous connaissiez le fond et l'intérieur de ce monde misérable ; si vous pouviez entrer dans le détail secret de ses soucis et de ses noires inquiétudes ; si vous pouviez percer cette première écorce, qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe et magnificence, que vous le trouveriez différent de ce qu'il paraît! Vous n'y verriez que des malheureux : le père divisé d'avec l'enfant ; l'époux d'avec l'épouse ; le frère dresser des embûches au frère ; l'ami, se défier de son ami ; le secret des familles, ne cacher aux yeux du public, que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles ; les amitiées, troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices ; les liaisons les plus étroites, refroidies par l'inconstance ; les engagements les plus tendres finir par la haine et par la perfidie ; les liens les plus sacrés devenus des supplices par l'incompatibilité ; les fortunes les plus brillantes perdre tout leur agrément par les assujettissements qu'elles exigent ; les places les plus honorables ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut : chacun s'y plaint de sa destinée, les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent, dit le Prophète, par leur rang et par leur fortune, jusqu'au-dessus des nuées, on les perd de vue, si haut ils sont placés ; ils paraissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les grâces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles, dont la prospérité et la puissance sont toujours accompagnées : *Ascendunt usque ad cœlos* (*Psal.*, CVI, 26.) Et par le ver secret et dé-

vorant de leur conscience corrompue, et par la satiété même des plaisirs, et par la gêne des assujettissements et des bienséances, et par la bizarrerie de leurs désirs, et par l'amertume de leurs jalousies, et par les bassesses qu'ils emploient pour plaire au maître, et par les dégoûts qu'ils en essuient, ils sont plus bas que le peuple et plus malheureux que lui : *Descendunt usque ad abyssos.* (*Psal.* CVI, 26) O fille de Sion ! réjouissez-vous, dit le Seigneur, publiez les merveilles de ma miséricorde, parce que je viens pour vous posséder, pour vous délivrer de la tyrannie d'un monde qui ne fait que des malheureux, pour faire ma demeure au milieu de votre cœur, et y établir une paix et une sérénité éternelle : *Quia ecce ego venio, et habitabo in medio tui.* (*Zach.*, II, 11.)

Regardez maintenant, ma chère sœur; voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls et ses inquiétudes. C'est une terre, dont on vante les fruits et la beauté, et où il semble que coulent le lait et le miel; mais c'est une terre qui dévore ses habitants par les passions infinies qui l'agitent, et où les plus grands plaisirs sont toujours la source des inquiétudes les plus dévorantes : *Terra devorat habitatores suos.* (*Num.*, XIII, 33.) Regardez encore une fois : je ne vous le montre pas en éloignement, comme le tentateur le montra autrefois à Jésus-Christ; de loin il en impose; on ne voit que la gloire, les plaisirs et la pompe qui l'environnent; ce point de vue lui est favorable, je vous le rapproche, je vous le mets sous l'œil. Voyez si vous le trouvez digne d'être regretté, si, sur le point de l'abandonner, vous verserez sur lui des larmes de joie ou de tristesse; voyez si cette grande action que vous allez faire, et que le monde appelle un sacrifice héroïque, un renoncement généreux, n'est pas au fond une sage préférence de la paix au trouble, de la joie aux chagrins dévorants, de la liberté à la servitude, d'une douce et sainte société, à l'ennui, à la fausseté et à la perfidie des sociétés mondaines.

Et que ne pouvez-vous, ma chère sœur, consulter le monde lui-même ! Interrogez vos proches que cette cérémonie assemble en ce lieu saint, et ils vous répondront : *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* (*Deut.*, XXXII, 7.) Peut-être une tendresse naturelle les attriste et les attendrit ici sur votre sacrifice; mais au fond, ils envient votre destinée, ils soupirent en secret sur la multitude et la pesanteur des liens qui les attachent au monde, et sentent, après avoir essayé longtemps des plaisirs, des vanités et des espérances humaines, qu'il n'est rien de plus heureux ici-bas que la crainte du Seigneur et l'observance de sa loi sainte : *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* Ils accordent peut-être des larmes à ce spectacle de religion ; votre foi, votre innocence, votre joie sainte, le courage avec lequel vous allez dire au monde un adieu éternel, tout cela tire peut-être de leurs yeux des marques d'un amour tendre et sensible ; mais que sais-je s'ils ne pleurent pas bien moins sur vous que sur eux-mêmes ? que sais-je si dans ce moment, les vues de la foi plus vives, ne réveillent pas en eux mille désirs de séparation et de retraite, et ne les font pas gémir de l'impuissance où ils se trouvent de consacrer à Jésus-Christ les restes d'une vie, que le monde et les passions ont peut-être jusqu'ici toute occupée? *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* Que sais-je, si vous voyant mourir à tout, ils ne se rappellent pas à ce terrible moment où tout mourra pour eux, et où, séparés par la justice de Dieu, des mêmes objets dont sa miséricorde aujourd'hui vous sépare, ils verront que par votre sacrifice, vous n'avez fait que prévenir d'un instant le dépouillement de toutes les créatures, inévitable à la mort, et vous épargner le crime d'en avoir joui, et le chagrin de les perdre : *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* Que dirai-je encore, ma chère sœur, puisqu'il faut parler ici pour la dernière fois, de tout ce que vous êtes de grand selon le monde, afin que vous l'oubliez à jamais? Que ne pouvez-vous consulter vos illustres ancêtres, si célèbres dans nos histoires par les services rendus à l'Etat, par les premières dignités de la couronne perpétuées dans leurs descendants, et par tant de monuments de leur gloire élevés au milieu de nous! que ne pouvez-vous les consulter ! et, du fond de ces pompeux mausolées, où toute leur grandeur n'est plus qu'un peu de poussière, ils vous répondraient que la gloire du monde n'est rien, que la naissance n'est qu'un orgueil qui se transmet avec le sang, que les titres et les dignités ne nous accompagnent pas devant Dieu, et ne demeurent écrites que sur nos cendres et sur la vanité de nos tombeaux, qu'il n'y a d'éternel et de durable, que ce que nous avons fait pour le ciel, et qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme : *Interroga majores tuos, et dicent tibi.*

Heureuse, ma chère sœur (puisque les bornes d'un discours ne me permettent pas de vous exposer ici tout ce que je m'étais proposé, et d'ajouter aux deux autres motifs de consolation, tirés du côté de Dieu qui vous choisit, et du côté du monde d'où il vous retire, le dernier tiré de la solitude sainte où il vous met à couvert des périls), heureuse de renoncer pour toujours à un monde, qui ne paye que d'ingratitude l'esclavage de ses adorateurs, et qui, jusqu'ici, n'a fait que des malheureux et des mécontents! heureuse encore plus de ne l'avoir jamais connu, et de mettre de bonne heure entre vous et lui un mur de séparation éternelle! heureuse de sacrifier tout ce qu'il ne vous était pas permis d'aimer ! heureuse de diminuer vos peines, en diminuant vos attachements ! heureuse de mourir à tout, avant que tout meure pour vous ! heureuse enfin, de mettre à profit le temps court et rapide de la vie présente, pour vous

assurer une meilleure condition pendant les années éternelles!

Que nous reste-t-il présentement, ma chère sœur, sinon, de faire pour vous les mêmes souhaits que les Prêtres et les citoyens de Béthulie firent pour Judith, lorsqu'elle parut au milieu de l'assemblée sainte, sur le point d'aller exécuter le grand dessein que Dieu lui avait inspiré. Que le Dieu de vos pères, qui vous a protégée depuis votre enfance, répande abondamment sur vous les secours de sa grâce; qu'il bénisse la pureté de vos intentions; qu'il soutienne par sa force toute-puissante, la grandeur de votre entreprise; et qu'il ne permette pas que vous succombiez dans un dessein généreux, où vous ne vous proposez que de lui plaire : *Deus patrum nostrorum det tibi gratiam, et omne consilium tui cordis sua virtute corroboret.* (*Judith*, X, 8.) Que la sainte Jérusalem, que cette maison de bénédiction, qui vous ouvre aujourd'hui ses portes, qui a cultivé en vous depuis un âge tendre, les dons de la grâce et de la piété, et qui recueille, en vous associant aujourd'hui à ces Vierges fidèles, le fruit de ses soins et de ses peines, qu'elle puisse à jamais se glorifier en vous; que vous soyez pour elle jusqu'à la fin, un sujet de joie, de consolation, de gloire, non par l'éclat de votre nom et de votre naissance, mais par celui de vos vertus religieuses : *Ut glorietur super te Jerusalem.* (*Idid.*) Qu'elle soit également édifiée et illustrée par la sainteté de vos exemples, et par la ferveur et la perfection de toutes vos voies; qu'elle puisse mettre un jour votre nom au nombre de ces vierges illustres, de ces saintes mères, de ces premières fondatrices, dont la mémoire vit encore dans ce lieu saint, et dont les noms, déjà écrits dans le ciel, se conserveront jusqu'aux derniers âges dans les annales sacrées de ce fervent institut : *Et sit nomen tuum in numero sanctorum et justorum.* (*Ibid.*)

Dites donc, ma chère sœur, sur le point de sacrifier le monde, et d'abbatre à vos pieds cet autre Holopherne, dites, comme cette héroïne d'Israël, sur le point de lui donner le dernier coup : Frappez-le, Seigneur, par les paroles qui vont sortir de ma bouche, afin qu'il ne revive jamais dans un cœur que je vous ai consacré tout entier : *Et percuties eum ex labiis charitatis meæ.* (*Judith*, IX, 13.) Donnez-moi cette foi vive et généreuse, cette insensibilité chrétienne, cette élévation de cœur et de piété, dont j'ai besoin pour mépriser jusqu'à la fin ses vanités et sa gloire, pour voir toujours d'un œil indifférent ses plaisirs et sa vaine félicité, pour ne regretter de tout l'éclat qui l'environne, que le malheur et l'aveuglement de ceux qui s'en laissent éblouir, et ne jamais introduire dans le lieu saint, son esprit et ses maximes : *Da mihi in animo constantiam, ut contemnam illum.* (*Ibid.*, 14.) Quelle gloire pour vous, Seigneur! quel monument éternel de la puissance de votre bras! quel opprobre et quelle confusion pour les âmes mondaines, quand elles verront que vous ne vous servez que de la faiblesse de mon sexe, d'une fille de Sion, faible et timide, pour fouler aux pieds sa gloire et ses plaisirs, et qu'il n'est pas si difficile à vaincre qu'ils le publient pour excuser la honte de leurs attachements et de leur servitude! *Erit enim hoc memoriale nominis tui, cum manus feminæ dejecerit eum.* (*Ibid.*, 15.)

Recevez, grand Dieu, le sacrifice de cette hostie innocente, comme vous reçûtes autrefois celui d'Abel, et que ce grand exemple de foi et de religion, apprenne à ceux qui m'écoutent, que c'est tout gagner que de tout perdre pour s'assurer un bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini. (*Psal.*, LXXXIII, 1, 2.)

Seigneur des armées, que vos tabernacles sont aimables! mon âme désire ardemment d'être dans la maison du Seigneur; et elle est presque dans la défaillance par l'ardeur de ce désir.

Voilà, ma chère sœur, à quoi se bornaient tous les désirs d'un saint roi, que le Seigneur avait comblé de gloire, de prospérité et d'abondance. Ce n'était ni l'éclat du trône où la main du Seigneur l'avait placé, ni le nombre de ses victoires, ni la magnificence de son règne, qui le touchaient d'une joie vive et continuelle. L'arche sainte, le tabernacle du Dieu vivant, d'où il se voyait éloigné par la révolte de son fils; la consolation d'aller dans ce lieu saint se décharger, pour ainsi dire, aux pieds des autels du poids de la royauté; d'y répandre son âme devant le Seigneur; de chanter en sa présence des cantiques d'action de grâces; d'y mêler ses larmes au sang des victimes; d'y célébrer au milieu des enfants d'Aaron, la mémoire des bienfaits dont le Seigneur avait autrefois favorisé son peuple; d'y méditer les merveilles de sa loi et les promesses faites à ses pères : voilà tout ce qui lui paraissait digne d'être regretté dans l'élévation et la puissance dont un fils rebelle venait de le dépouiller.

Et voilà, ma chère sœur, les saintes dispositions que la grâce met dans votre cœur. Ce ne sont ni les avantages au milieu desquels la Providence vous a fait naître, ni un nom respecté dans le monde, ni tout ce qu'il semblait vous promettre de plus flatteur et de plus séduisant, qui ont su toucher votre cœur. La maison du Seigneur; les saintes consolations d'une retraite religieuse; la joie de venir vous cacher dans le secret du tabernacle; et dans ce temple nouveau (45) où vous allez être la première victime qui s'offre sur l'autel, et auquel votre sacrifice va servir comme de consécration et de dédicace solemnelle : voilà ce qui vous a paru plus

(45) C'était la première cérémonie qui se fit dans la nouvelle église de la Visitation de Chaillot.

digne de vos souhaits, que toute la gloire du monde et la vanité de ses promesses : *Concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini.*

Heureux, ô mon Dieu ! lui avez-vous dit mille fois avec le Prophète, heureux ceux qui habitent dans votre maison ; et qui, à l'abri des périls et des séductions du monde, ne sont nuit et jour occupés qu'à chanter vos louanges et publier vos miséricordes éternelles ! *Beati qui habitant in domo tua, Domine !* (*Psal.*, LXXXIII, 5.) Le monde n'éblouit que ceux qui le voient de loin, et qui n'en connaissent pas le vide et l'amertume. Heureuse l'âme, ô mon Dieu ! qui a pu enfin secouer le joug de toutes les espérances humaines, et qui, voyant que tout est vanité et affliction d'esprit dans cette vallée de larmes, forme en son cœur la résolution généreuse de s'attacher à vous seul, et de monter de degré en degré, jusqu'à cet état sublime de dépouillement entier ; jusqu'à cette perfection religieuse, d'où les vrais biens se faisant voir de plus près, le monde et toute sa gloire ne paraissent plus qu'un vain atome ! *Beatus cujus est auxilium abs te : ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum in loco quem posuit !* (*Ibid.*, 6, 7.)

Ce n'est pas, ma chère sœur, que la maison du Seigneur, où vous entrez aujourd'hui avec tant de foi, n'ait ses tentations comme ses consolations et ses avantages. Il y a des piéges sur le Thabor, selon l'expression d'un prophète, comme dans les plaines de Samarie : *Rete expansum super Thabor.* (*Osée*, V, 1.) Le lieu saint peut avoir ses désolations et ses périls comme le siècle. Ce ne serait donc pas assez de vous entretenir ici seulement des avantages de la vie religieuse ; il faut encore vous en exposer les tentations. Il est important qu'à l'entrée de cette sainte carrière, où les ressources et les consolations s'offrent en foule, on vous montre aussi de loin quelques écueils, que vous pourriez y trouver sur vos pas. Il faut, il est vrai, encourager votre foi, en vous étalant toutes les consolations que Jésus-Christ vous prépare dans cette retraite sainte ; et nos faibles discours ne vous exposeront jamais qu'à demi l'abondance de ses dons et les richesses de sa miséricorde : mais d'un autre côté, il n'est pas moins essentiel d'armer d'abord votre vigilance, en vous découvrant les piéges qui pourraient s'y rencontrer. Et voilà tout ce que je me propose dans cette instruction, de vous exposer les tentations et les consolations de la vie religieuse, c'est-à-dire de vous prémunir contre ses tentations, pour vous mieux disposer à en goûter toutes les consolations. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Mon fils, dit le Sage, lorsque vous entrez dans le service de Dieu, préparez votre âme à la tentation ; et souvenez-vous que les voies mêmes de la sagesse et de la vertu cachent des écueils d'autant plus dangereux, qu'on s'y croit plus en sûreté, et qu'on y marche sans précaution et sans défense : *Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.* (*Eccli.*, II, I.)

Cet avis est d'autant plus essentiel pour les âmes qui se consacrent à Jésus-Christ dans la vie religieuse, qu'on se persuade que tout est fait, quand on a une fois renoncé au monde, et embrassé un état saint ; et que, les difficultés de cette première démarche surmontées, on n'en doit plus attendre dans le reste de la carrière.

Cependant, ma chère sœur, la vie religieuse elle-même, où la grâce aujourd'hui vous appelle, cet état divin, et qui nous fait être par avance sur la terre ce que les anges de Dieu sont dans le ciel; cet état a ses écueils et ses tentations, où viennent tous les jours échouer plusieurs vierges infidèles.

Tous les Israélites, dit l'Apôtre, étaient sortis du milieu des abominations de l'Egypte ; ils avaient tous suivi la nuée lumineuse qui les conduisait dans le désert. Cependant, continue l'Apôtre, malgré cette première démarche, qui semblait les mettre en sûreté, il s'en faut bien qu'ils fussent tous agréables à Dieu : *Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.* (*I Cor.*, X, 5.) D'où vient cela ? c'est que cette première ferveur passée, ils commencèrent à regarder derrière eux, et à jeter des regards de complaisance sur l'Egypte, qu'ils venaient d'abandonner avec tant de joie : et c'est ce que j'appelle la tentation du temps. C'est, en second lieu, que lassés des fatigues du désert, et ennuyés même du pain céleste, dont le Seigneur les nourrissait, ils commencèrent à se dégoûter; et leurs dégoûts furent bientôt suivis de murmure : et voilà la tentation du dégoût. C'est enfin que, se laissant entraîner aux exemples de quelques-uns d'entre eux, ils négligèrent de venir porter leurs vœux et leurs prières devant le tabernacle saint, et ne furent plus occupés que de danses et de festins autour du veau d'or : et c'est ici la tentation des exemples. Or ce n'était là, dit l'Apôtre, qu'une figure pour nous instruire : *Hæc autem in figura facta sunt nostri.* (*Ibid.*, 6.) Et voilà en effet, ma chère sœur, les trois tentations à craindre dans ce désert religieux où vous êtes entrée, en sortant du monde et de toute la corruption de l'Egypte.

En premier lieu, la tentation du temps. Oui, ma chère sœur, les commencements sont d'ordinaire fervents et fidèles : on jette les premiers fondements de l'édifice saint avec un zèle et une vivacité, qui semble ne devoir plus se démentir : on se dispute les adoucissements les plus permis : on a horreur des infidélités les plus légères : on marche à pas de géant dans les voies du Seigneur; rien ne coûte, rien n'arrête : on dévore toutes les amertumes de l'obéissance : on ne sent point l'assujettissement des règles : on vole partout où le devoir et l'exemple nous appelle : on ajoute même aux œuvres prescrites, des œuvres de surcroît : enfin rien ne

paraît de trop au zèle et à la ferveur qui commence.

Mais, ces premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer : on laisse à celles qui commencent, cette exactitude trop rigoureuse ; on regarde tous les adoucissements et les infidélités, comme le privilége du temps et des années : on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens et de l'amour-propre : on se permet tranquillement des omissions, dont on se faisait autrefois un grand scrupule : enfin on se persuade que le temps de la ferveur est passé ; et qu'il ne convient qu'à des commençantes d'observer les règles et les saints usages dans toute leur perfection et leur étendue. Première tentation.

Or, pour vous armer contre un écueil, où la grâce de la vocation vient souvent échouer et faire un triste naufrage, souvenez-vous, ma chère sœur, que l'esprit de la vie religieuse, que vous embrassez, est le même pour tous les âges ; que les règles sages et pieuses, que votre saint fondateur, dont la solemnité concourt si heureusement aujourd'hui avec votre consécration, et semble vous promettre d'avance la grâce de son esprit, l'abondance de sa charité et la grandeur de sa foi ; que les règles saintes, dis-je, que votre bienheureux Père a laissées à cet institut fervent, sont les mêmes pour tous les temps, toujours égales pour toutes les épouses de Jésus-Christ ici assemblées ; toujours uniformes, et pour celles qui commencent et pour celles qui portent déjà depuis longtemps le joug du Seigneur ; et qu'ainsi dans un âge plus avancé, comme dans une première jeunesse ; dans les ferveurs du noviciat, comme dans la suite de votre carrière ; puisque la sainteté de votre état sera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même ; votre zèle jamais se démentir ; vos dispositions de foi, d'amour, de sacrifice, toujours persévérer ; et qu'en un mot, le dernier jour, qui finira cette carrière heureuse, doit ressembler, du côté de la ferveur et du zèle, au premier, qui aujourd'hui vous l'ouvre et la commence.

Mais que dis-je, ma chère sœur? ce ne serait pas même assez que le dernier jour ressemblât au premier. Plus vous avancerez dans la profession religieuse, plus vous devez croître dans la grâce de votre état, dans le désir de votre perfection, dans l'amour de vos devoirs et de vos règles ; plus vous avancerez, plus celles qui commencent auront les yeux sur vous, se régleront sur votre conduite, expliqueront l'étendue de leurs devoirs par votre fidélité ou par votre négligence ; plus vos faiblesses ou vos vertus deviendront leurs vertus ou leurs faiblesses ; et qu'ainsi plus le Seigneur demandera de vous de fidélité dans vos devoirs et de perfection dans vos exemples. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule ; aussi l'Esprit saint maudit ceux qui font l'œuvre du Seigneur négligemment. Mais s'il était un temps où il fût permis de le servir avec une sorte de tiédeur et de paresse, il semble que ce devrait être plutôt dans le commencement de la carrière, où la grâce encore faible, toutes les vertus religieuses, encore, pour ainsi dire, dans leur naissance, semblent rendre le relâchement moins criminel, et les imperfections plus pardonnables ; au lieu que, dans la suite, la grâce, ayant dû croître en nous, l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime ; les inobservances, une manière d'apostasie, qui ne saurait plus trouver d'excuse que dans un cœur ingrat et infidèle.

Celui qui commence, dit Jésus-Christ, et qui, après cela, se relâche et regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* (*Luc.*, IX, 62.) Cette parole est terrible, ma chère sœur ; il n'est point propre au royaume de Dieu, c'est-à-dire c'est une âme faible et paresseuse, qui ne doit rien prétendre au salut destiné à ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin ; une âme infructueuse et stérile, laquelle, après avoir poussé d'abord des feuilles spécieuses, en demeure là, ne donne point de fruit et ne doit point attendre d'autre sort que celui de l'arbre infortuné de l'Evangile : *Non est aptus regno Dei.* Hélas ! ma chère sœur, si, selon l'Apôtre, tous ceux mêmes qui courent n'arrivent pas au but ; si, parmi les âmes mêmes, qui paraissent les plus ferventes et les plus fidèles, il s'en trouve encore qui seront un jour rejetées des noces de l'Époux, parce qu'un orgueil secret aura corrompu toutes leurs voies et infecté toutes leurs œuvres, quelle destinée pourraient se promettre celles qui, après les premières démarches, se reposent lâchement et croient être quittes du reste de la carrière !

Non, ma chère sœur, il n'en est pas de la milice de Jésus-Christ comme de celle des princes de la terre : dans celle-ci, après un certain temps de travail et de service, on acquiert le droit de chercher dans le repos le délassement et comme la récompense de ses fatigues passées ; mais, dans la milice de Jésus-Christ, c'est en être déserteur que de cesser un moment de combattre. Tout le temps de la vie présente est une milice continuelle, dit Job, est le temps des peines et des combats ; le repos ne nous est montré qu'au bout de la carrière ; plus même nos années avancent, plus nous touchons de près à ce terme heureux ; hélas ! plus nos désirs pour le ciel doivent s'enflammer ; plus la vue de la patrie, à laquelle nous touchons, doit nous transporter ; plus toutes les créatures, qui vont bientôt nous manquer, doivent nous paraître indignes de nos attachements ; plus notre rédemption, qui approche, doit ranimer notre amour, exciter notre foi, réveiller notre espérance ; plus nous devons lever la tête avec une sainte joie, dit Jésus-Christ, c'est-à-dire avoir l'œil déjà fixé dans le ciel, perdre de vue la terre et n'attendre plus que le moment qui va nous réunir à Jésus-Christ : *Respicite, et levate capita vestra ; quoniam appropinquat redemptio vestra.* (*Luc.*, XXI, 28.)

Et certes, ma chère sœur, voudriez-vous,

en vous relâchant après quelques années de ferveur, perdre tout le prix de votre fidélité passée? voudriez-vous dissiper ce que vous auriez si heureusement amassé et vous laisser ravir la gloire de mille victoires que vous auriez remportées sur l'ennemi? Ah! c'est alors que vous devrez être plus sur vos gardes, et que, vous étant enrichie de biens spirituels, le démon fera plus d'efforts pour vous les enlever; il vous laissera plus paisible dans ces commencements : semblable à un pirate qui laisse passer tranquillement les navires qui partent pour fournir une longue carrière et aller chercher au loin des marchandises précieuses, et ne les attaque qu'au retour et presque sur la fin de leur course, parce qu'il les trouve alors chargés de richesses qu'il s'efforce de leur ravir et de leur rendre inutiles les travaux et les périls aux prix desquels ils les avaient acquises.

Mais, après tout, ma chère sœur, croiriez-vous en avoir assez fait pour Jésus-Christ, quand vous aurez consacré quelques années de zèle à son service? La vie, cet instant rapide, est-elle trop longue pour remercier le Seigneur de la grâce inestimable qu'il nous a faite en nous séparant du monde et de sa corruption? L'éternité elle-même ne suffira pas aux saints pour rendre grâces à celui qui les aura retirés de la voie de la perdition et de la colère ; et une vierge infidèle, après les premières années de zèle et de ferveur, croirait être en droit de se reposer, comme si le temps des combats était fini, et qu'elle n'eût plus ou d'ennemis à craindre, ou d'action de grâces à rendre au Seigneur miséricordieux qui l'a mise à couvert de la dépravation générale dans le secret de son sanctuaire! que dis-je? et elle regarderait même cette exactitude rigoureuse, dont elle avait d'abord fait profession, comme des excès puérils du premier âge et qu'une raison plus mûre doit modérer! c'est-à-dire que ce serait comme si elle disait à Dieu : Seigneur, tandis que je suivais encore les mouvements d'un âge peu avancé et les faibles lumières d'une raison peu formée, je vous servais avec ferveur, je me disputais tout, je me faisais un scrupule de tout, je faisais consister la piété à ne donner rien à ma propre satisfaction, à remplir jusqu'aux moindres devoirs avec une exactitude où il entrait plus de petitesse que de vertu, à suivre tout ce qui me paraissait le plus parfait dans vos voies et le plus conforme à l'esprit de ma vocation.. Mais, à mesure qu'un âge plus mûr a mûri la raison et que ces premiers transports ont passé, j'ai compris qu'on pouvait vous servir à moins; que vous ne demandiez pas des empressements si vifs et une fidélité si scrupuleuse; que vous étiez un maître aisé à contenter et qui se payait de tout; que c'était bien assez de ne pas rompre avec vous par des transgressions manifestes et qu'on pouvait être à vous sans se faire une guerre si importune à soi-même. Si ce n'est pas là le langage que la bouche d'une vierge tient à Dieu, c'est du moins réellement le langage de son cœur et l'outrage qu'elle ajoute à ses infidélités et au dégoût où elle est tombée de son état.

Et voilà, ma chère sœur, ce que j'ai appelé la seconde tentation de la vie religieuse : la tentation du dégoût.

Comme nous sommes pleins d'amour-propre, il nous arrive presque toujours de nous rechercher nous-mêmes dans la vertu, c'est-à-dire de consulter plus un certain goût sensible, qui nous rappelle à Dieu, que la justice de sa loi et les vérités de la vie éternelle. Les commencements surtout de la vie chrétienne et religieuse sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur, qui nous en adoucit d'abord tous les exercices : la nouveauté, le tempérament quelquefois, la grâce même, alors plus vive, tout cela fait sur le cœur certaines impressions sensibles qui nous soutiennent dans la pratique des devoirs et des règles saintes : tout s'aplanit alors, tout paraît aisé. Or, on se persuade aisément que les suites répondront à de si heureux commencements; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, et que rien n'affaiblira ce goût sensible qui nous rend d'abord si heureux et si pénétrés de notre bonheur dans la voie de Dieu.

Cependant ce premier goût s'use d'ordinaire; cet attrait passe; rien d'humain ni de sensible ne soutient plus dans la pratique des règles saintes ; on en sent le poids, et les consolations qui l'adoucissaient sont refusées. Les penchants, d'abord si dociles, se soulèvent contre le joug; notre cœur, d'abord touché, ne trouve plus rien presque dans le détail des devoirs qui le pique et qui l'intéresse : les mortifications coûtent, les observances deviennent pénibles, la prière, loin de consoler, gêne et captive; les mystères saints n'excitent plus que médiocrement la ferveur; enfin, on marche encore, à la vérité, mais chaque pas est un nouvel effort, mais on marche sans goût et sans consolation, et de là vient qu'on se décourage ; on se traîne dans la voie sainte, on cherche dans les relâchements de l'amour-propre les consolations sensibles qui manquent à la vertu, et l'on se dédommage avec soi-même, pour ainsi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Or, pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites religieuses, écoutez, ma chère sœur, les avis suivants, et ne les oubliez pas.

Le premier avis est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu est d'ordinaire dans nos infidélités. Ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissements aux devoirs que les devoirs commencent à devenir tristes et pénibles : on se figure qu'en se permettant mille relâchements, on se rendra le joug plus supportable, et on le rend plus ennuyeux et plus pesant. Aussi, c'est dans les maisons religieuses où la première ferveur règne encore, où l'on vit dans une entière sépara-

tion du monde, où l'esprit de silence, de de prière, de dépouillement, de mortification, n'est point affaibli; c'est dans ces maisons heureuses qu'on voit une joie sainte répandue sur les visages; toutes les épouses de Jésus-Christ porter son joug avec un goût et une allégresse qui surprend, et qu'on les voit surprises ellesmêmes, de ce que le monde est étonné de les trouver si contentes et si heureuses dans cet état de retraite, de privation et d'austérité : au lieu que les dégoûts et les murmures ne règnent que dans ces maisons infortunées où le premier esprit est tombé, où la régularité primitive ne s'observe plus, où toutes les observances religieuses sont altérées, et où l'on ne connaît plus les anciennes règles que par les adoucissements qui les ont anéanties; c'est là que se trouvent un grand nombre de vierges infidèles, mécontentes et malheureuses dans leur état, portant ce reste de joug avec une tristesse et une répugnance qui les accable. Plus elles conservent de liaison et de conformité avec le monde, plus la religion leur paraît triste et affreuse, et les adoucissements mêmes que l'usage a introduits parmi elles deviennent la source funeste de leurs dégoûts et de leurs peines.

Non, ma chère sœur, telle est toujours la destinée d'une vierge tiède et infidèle : loin d'adoucir les observances de la vie religieuse, en ne les accomplissant qu'à demi, elle se les rend plus insupportables; plus elle se relâche, plus les dégoûts augmentent; parce que, plus l'amour, qui rend tout léger, s'affaiblit, tout lui pèse dans le service de Jésus-Christ, parce que les grâces abondantes qui sont la récompense de la ferveur n'y sont plus données. La prière, n'étant plus pour elle un saint commerce de tendresse et de confiance avec le Seigneur, n'est plus qu'une contrainte qui la fatigue; la retraite, ne lui faisant plus goûter la présence de son Dieu et le bonheur de jouir de lui à l'écart, loin de la vue des hommes, n'est plus qu'une triste solitude où elle est à charge à elle-même; les exercices journaliers ne sont plus qu'un train de vie accoutumé qui ne lui font plus sentir que le dégoût de faire toujours la même chose; tout le détail de la vie religieuse n'est qu'une suite d'occupations dégoûtantes qui ne font que diversifier son ennui. Le monde, qui ne lui offrait autrefois que des misères et des chagrins, qui lui adoucissaient les peines de son état, ne lui offre plus que des joies spécieuses qui lui rendent les peines de son état plus insoutenables. Privée des plaisirs frivoles des mondains, elle participe à leurs ennuis et à leurs inquiétudes; elle trouve dans le lieu saint toutes les amertumes dont le monde abreuve ses partisans; et c'est à elle que le Seigneur fait ce reproche dans son prophète, en la personne de Jérusalem infidèle : Vous avez marché dans la voie de Samarie votre sœur, vous avez imité dans le lieu saint, les manières, les relâchements, le culte tiède et imparfait d'un monde que j'ai réprouvé, vous que j'avais choisie et prévenue de tant de grâces : *In via sororis tuæ Samariæ ambulasti.* (*Ezech.*, XXIII, 31.) Aussi voici ce que dit le Seigneur : Vous participerez au calice de Samarie puisque vous participez encore à son esprit et à ses infidélités, à ce calice d'ennui et de tristesse; je changerai les consolations que je vous préparais dans ce lieu que j'ai choisi en des dégoûts et des amertumes secrètes; ma maison ne sera plus pour vous qu'une maison de deuil et de contrainte; vos jours, qui devaient être des jours de paix, de consolation et de lumière, seront des jours de trouble, d'inquiétudes et de ténèbres; vos voies, qui devaient être si douces et si tranquilles, seront semées de ronces et d'épines; et Samarie au milieu de ses abominations, ne sera pas plus malheureuse que vous le serez dans une maison de paix et d'innocence : *Repleberis calice mæroris et tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ; et bibes illum, et epotabis usque ad feces.* (*Ezech.*, XXXIII, 34.)

Ainsi, ma chère sœur, si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même : voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité qui infecte tout le détail de vos exercices et qui éloigne Dieu de vous; voyez si vos dégoûts ne sont pas la punition de vos relâchements; si vous n'avez pas dégénéré de votre première ferveur; si vous ne tenez pas trop à vous-même; si vous ne nourrissez pas des antipathies secrètes et des prédilections trop humaines; si vous ne refusez pas à la grâce mille sacrifices secrets qu'elle vous inspire; si vous n'accordez pas trop à l'humeur, à l'indolence, à mille attachements légers, qui vous occupent tout entière. Rappelez-vous à votre cœur; remontez à l'origine de vos dégoûts, et sans doute, loin de la retrouver dans les devoirs, vous la trouverez en vous-même.

Ce n'est pas, ma chère sœur, et c'est ici un second avis, ce n'est pas que les dégoûts ne se trouvent quelquefois dans la vie même la plus fervente et la plus fidèle, et qu'en vous consacrant aujourd'hui à Jésus-Christ, vous ne deviez vous attendre à des amertumes dans son service. Ce sont des épreuves dont il se sert pour purifier notre cœur et pour perfectionner toutes nos démarches. Au commencement de la carrière, il nous soutient par des consolations sensibles; c'est un lait dont il nourrit notre faiblesse; comme nous sommes encore des enfants de la grâce et peu affermis dans la foi, il faut qu'il nous mène par des sentiers doux et faciles. Mais, à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui est la nourriture des parfaits, et un pain souvent de tribulation et d'amertume; il ne nous laisse plus d'autre ressource que la foi, que les épines de la croix, que les rigueurs et la sainte tristesse de sa doctrine; il est pour nous un époux

de sang, comme Moïse à l'égard de Séphora: *Sponsus sanguinum tu mihi es.* (*Exod.*, IV, 25.) Quand il a fallu nous arracher de la terre de Madian et nous faire oublier notre peuple et la maison de notre père, oh! il a eu pour nous les manières tendres et consolantes qui nous ont engagés à renoncer à tout pour le suivre; mais, dès que nous avons eu marché quelque temps avec lui, et qu'il nous a vu avancés dans la voie, il a pris le glaive douloureux; il n'a plus eu d'égard à ces consolations humaines qui nous soutenaient, et a laissé notre cœur dans une espèce d'abattement et de sécheresse : *Sponsus sanguinum tu mihi es.* Mais, ma chère sœur, ce qui doit alors vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité; c'est que la vie religieuse est une vie de mort et de sacrifice, et que cet état de peine et de tristesse paraît l'état le plus naturel d'une âme qui a pris la croix de Jésus-Christ pour son partage; c'est que, moins le Seigneur paraît nous soutenir par des attraits sensibles, plus il nous soutient, en affermissant notre foi et augmentant notre courage; c'est qu'il ne permet pas que ce temps de nuage et d'obscurcissement dure et que les lumières et les consolations plus abondantes lui succèdent toujours; c'est enfin que, s'il le prolonge quelquefois, c'est qu'il est jaloux de tout notre cœur et qu'il ne veut plus qu'il tienne à ces appuis sensibles; c'est qu'il veut que nous le servions uniquement pour lui, et que nous n'ayons point d'autre dédommagement dans la fidélité que nous lui devons que le plaisir de lui être fidèles.

Mais, une réflexion encore plus consolante, ma chère sœur, c'est que les dégoûts que vous éprouverez quelquefois dans la vie religieuse, sont bien différents de ceux que vous auriez trouvés dans le monde; je dis dans le monde, au milieu de ce chaos qui paraît le centre des plaisirs et des félicités humaines; hélas! et cependant c'est la patrie des malheureux; ceux qui l'habitent sont des cœurs rongés, dévorés, ou par leurs propres iniquités, ou par les objets mêmes de leurs passions qui les environnent; chacun y cherche la paix et le bonheur, et nul ne peut le trouver ni au dehors ni au dedans de lui-même : les ressources des chagrins y deviennent des chagrins nouveaux; les plaisirs lassent, les passions fatiguent, les richesses inquiètent, les honneurs gênent, les sociétés ennuient, le crime porte son poison avec lui dans le cœur, les événements trompent toujours notre attente, et, au milieu d'une vie si triste, si vide, si agitée, nulle ressource au dedans, la foi éteinte, Dieu retiré, et un cœur toujours en proie à lui-même. O mon Dieu! que les rigueurs qu'offrent aux sens ces retraites sacrées paraissent douces et souhaitables, rapprochées des inquiétudes cruelles des pécheurs! et que votre grâce change aisément ce qui paraît de plus triste et de plus rebutant dans votre maison, en un joug doux et agréable qui va faire toute la joie et tout le bonheur de ma vie : *Convertisti planctum meum in gaudium mihi, et circumdedisti me lætitia.* (*Psal.*, XXIX, 12.) Seconde tentation de la vie religieuse : la tentation du dégoût.

Enfin la dernière est celle que j'ai appelée la tentation des exemples, et c'est encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuse. Oui, ma chère sœur, quelque sainte que soit la maison où la Providence aujourd'hui vous attache, quoique Dieu y soit servi avec tant de bénédictions et qu'elle conserve encore le premier esprit de zèle, de charité, de fidélité qu'elle reçut des mains de son bienheureux fondateur; néanmoins, parmi tant de vierges fidèles et ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve encore quelqu'une qui se traîne dans la voie de Dieu; en qui la foi paraisse plus faible, la piété plus languissante, la grâce de la vocation plus douteuse, les dispositions plus terrestres, en un mot, toute la conduite plus humaine.

Or, rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Car, ma chère sœur, si c'étaient des exemples d'un dérèglement ouvert et déclaré, jusqu'ici inouïs dans cette maison sainte, on serait en garde, et ils ne trouveraient en vous que l'indignation et l'horreur qu'ils méritent; mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous des couleurs spécieuses d'innocence, qui ne nous présentent que des adoucissements légers et presque nécessaires à la faiblesse humaine, qui s'insinuent même à la faveur de nos penchants, qui pour toute apologie n'ont besoin que d'une seule de nos sœurs, qui ose nous les montrer, et qui, trouvant au dedans de nous une secrète conformité qui les autorise, paraissent plus innocents, parce que c'est notre cœur même qui les justifie. D'ailleurs, comme ces vierges infidèles sont celles d'ordinaire dont la société est plus douce et plus commode, le caractère plus liant, les manières plus prévenantes, on a d'autant plus de peine à se défendre de leur exemple que leur société nous gagne et nous attire; on forme des liaisons fatales à la régularité; les penchants qui nous unissent forment bientôt des mœurs semblables, et le relâchement ne tarde pas de nous paraître innocent pour nous, dès qu'il nous a paru innocent dans les autres. Combien d'épouses de Jésus-Christ, d'abord fidèles et ferventes, ont vu échouer contre cet écueil leur première fidélité, et toute l'édification que promettaient à ces saints asiles la ferveur et l'exacte régularité de leur commencement?

Mais quel remède, ma chère sœur, contre une contagion si à craindre, même dans le lieu saint? C'est premièrement de se dire à soi-même, que Dieu permet ces exemples de relâchement dans les maisons, même les plus ferventes, pour éprouver les âmes qui lui sont fidèles : il faut qu'il y ait des tentations dans les voies de Dieu; et si tout ce qui nous environne soutenait la piété,

nous aurions bien le mérite de la fidélité, mais nous n'aurions pas celui de la force et de la résistance. C'est, en second lieu, de rappeler souvent l'exemple de ces premières mères, de ces pieuses fondatrices qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent institut, qui répandirent dans l'Eglise une si grande odeur de sainteté; dont la piété était si tendre, si simple et en même temps si sublime, et qui forcèrent le monde même à les respecter et à admirer les dons de Dieu en elles : c'est de jeter quelquefois les yeux sur leurs portraits, qu'étalent de toutes parts les murs de ces maisons saintes, et où elles semblent encore vivantes, pour nous reprocher nos infidélités et nous inspirer le même esprit dont elles furent animées, et, par l'extrême différence que vous trouverez entre elles et vous, vous exciter du moins à marcher de loin sur leurs traces. C'est, en troisième lieu, sans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, de vous proposer sans cesse celui des vierges ferventes, qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur; c'est de ne point perdre de vue celles de vos sœurs qui travaillent avec plus de courage pour atteindre à la perfection de leur état; c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance. Les exemples doivent faire d'autant plus d'impression sur vous, qu'ils sont ici plus communs, et que, de quelque côté que vous regardiez, vous les trouvez partout sous vos yeux. Mais, encore plus que tout cela, c'est, en dernier lieu, de jeter vos regards sur cette grande et pieuse reine (46) dont la présence honore ici votre sacrifice, qui, renfermée dans l'enceinte de ces murs sacrés, vient puiser tous les jours, aux pieds des autels, les seules consolations capables de soutenir une âme fidèle; anime par son exemple les vierges saintes au milieu desquelles elle vit, les devance même dans les voies de la grâce et dans la pratique des saintes observances, leur montre plutôt ses vertus que sa grandeur et ses titres, et vous apprend que plus on est élevé, plus on voit de près le néant de toutes les choses humaines.

Ainsi, ma chère sœur, souffrez que je finisse cette première partie de mon discours en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressait autrefois aux saints confesseurs de la foi, lesquels, après s'être généreusement exposés pour Jésus-Christ, dans le temps de la persécution, commençaient durant la paix à se relâcher de cette première ferveur qui les avait fait renoncer à tout et courir au martyre. Souffrez, dis-je, que je vous adresse les mêmes paroles, puisque la démarche que vous allez faire est une confession publique et généreuse de la foi de Jésus-Christ, et un martyre de foi et de pénitence auquel vous courez. Il est inutile, leur disait ce grand évêque, et je vous le dis ici de même, il est inutile d'avoir renoncé à tout pour confesser une fois publiquement Jésus-Christ, si, en mourant tous les jours au monde et à vous mêmes, votre vie n'est pas une confession continuelle de son nom, et comme un martyre perpétuel de foi et d'abnégation. Vous devez, après de si beaux commencements, ne trouver plus rien qui vous attache et qui vous empêche d'avancer : *Danda opera est, ut post hæc initia, ad incrementa quoque veniatur.* Il faut que la grâce, qui vous a fait faire avec tant de générosité cette première démarche, aille toujours en croissant : *Et consummetur in vobis quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Il est beau d'avoir acquis un titre saint et glorieux de confesseur, d'épouse de Jésus-Christ, en renonçant à tout pour lui; mais ce n'est rien si la suite de votre vie ne soutient pas la sainteté et l'excellence de ce titre sublime : *Parum est adipisci aliquid potuisse; plus est quod adeptus es posse servare.*

Mais c'est assez, ma chère sœur, vous prévenir contre les tentations de l'état saint que vous embrassez. Vous portez, dans la grâce d'une vocation singulière et dans la ferveur avec laquelle vous y répondez, toutes les précautions et tous les remèdes marqués dans ce discours. On ne vous a montré les piéges, que pour animer votre charité envers celles de vos sœurs qui pourraient s'y laisser surprendre. Il est temps de tirer le voile qui cache toutes les beautés et toutes les richesses du sanctuaire où vous allez entrer; de vous y promettre et d'exposer à vos yeux tout ce que vous y attendez, et de vous entretenir des avantages et des consolations de la vie religieuse, où la miséricorde de Jésus-Christ vous appelle.

SECONDE PARTIE.

La terre, où vous allez entrer, et qui doit être votre possession éternelle, disait autrefois le Seigneur à son peuple, est bien différente de l'Egypte d'où vous venez de sortir : *Terra, quam ingrederis possidendam, non est sicut terra Ægypti de qua existi.* (*Deuter.*, XI, 10.) Cette terre heureuse est environnée de montagnes et de forêts : *Montuosa et campestris;* le Signeur l'habite et la visite sans cesse, et ses yeux ne se détournent pas de dessus elle depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin : *Quam Dominus Deus tuus semper invisit, et oculi illius in ea sunt, a principio anni usque ad finem ejus* (*Ibid.*, 12); enfin elle n'attend et ne reçoit que du ciel les rosées et les pluies qui l'enrichissent et la rendent féconde : *De cœlo exspectans pluvias.* (*Ibid.*, 11.)

Et voilà, ma chère sœur, ce que je puis vous dire aujourd'hui de la terre heureuse où le Seigneur vous a choisi votre demeure, et les trois avantages de la vie religieuse. Il n'en est pas d'elle comme de

(46) La reine d'Angleterre.

l'Egypte, c'est-à-dire du monde misérable et corrompu, d'où vous sortez. Le monde semblable à l'Egypte est comme une plaine infortunée où, de toutes parts, on est en proie aux traits enflammés de Satan; c'est le lieu des tentations et des chutes : ici c'est une terre environnée de montagnes et de forêts, inaccessible à l'ennemi, et qui n'offre de tous côtés que des remparts impénétrables à ses séductions ou à ses attaques : *Montuosa et campestris* (*Deut.*, XI, 11); c'est-à-dire que les tentations y sont moindres; premier avantage. En second lieu, le Seigneur la visite sans cesse ; ses yeux ne s'en détournent jamais, et il y est toujours présent pour protéger les âmes qui le servent : *Quam Dominus Deus tuus semper invisit;* c'est-à-dire que les secours y sont plus grands ; second avantage. Enfin, elle ne reçoit et n'attend que du ciel les rosées et les pluies qui tempèrent sa sécheresse : elle en reçoit même abondamment; et tandis que l'Egypte n'est arrosée que par les eaux bourbeuses du Nil, les eaux du ciel font ici toute la douceur et toute la richesse de cette terre heureuse : *De cœlo exspectans pluvias;* c'est-à-dire que les consolations y sont plus pures et plus abondantes; dernier avantage.

Je dis donc, en premier lieu, que les tentations y sont moindres, parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes, les trois grandes plaies qui infectent presque le monde entier, n'exercent ici qu'à demi leur malignité et leur empire.

Et, premièrement, le dépouillement religieux y met à couvert de la tentation des richesses : premier écueil de la vie humaine. Et, quand je dis la tentation des richesses, ma chère sœur, que de tentations renfermées dans celle-là seule ! c'est-à-dire en premier lieu, cette complaisance criminelle, qui fait qu'on y met son repos, sa consolation, sa confiance et toute sa ressource ; qui fait que l'on goûte, comme l'insensé de l'Evangile, le plaisir de jouir et de ne dépendre de personne ; qui fait que le cœur s'attache et se fixe à la terre ; qu'on la regarde comme sa patrie et son héritage; que l'or et l'argent deviennent nos idoles, comme dit l'Apôtre, et notre seule divinité ; qu'on ne désire plus les biens éternels ; qui fait en un mot, qu'on n'est plus, pour ainsi dire, chrétien; qu'on a perdu la foi, j'entends la foi vive et opérante par la charité, et qu'on n'a plus de part aux promesses. Où sont les riches du siècle, ma chère sœur, à couvert de cette malédiction ? Jésus-Christ semble les y envelopper tous. Qu'il est difficile en effet que notre cœur ne soit pas où est notre trésor ! A l'attachement aux biens de la terre, ajoutez l'usage injuste qu'on en fait : nouvelle tentation. Où sont ceux qui en usent selon les règles de la foi ; qui ne les font pas servir à la sensualité, au luxe, à l'orgueil, au crime, et qui ne croient pas qu'ils ne nous sont donnés, que pour ménager à nos sens tout ce que la vie chrétienne devrait nous interdire ? Je ne parle pas même des voies illicites par où on les acquiert. Hélas ! ma chère sœur, où sont ceux qui ont les mains pures et innocentes? où sont ceux, qui, ayant succédé aux grands biens de leurs pères, n'ont pas recueilli une succession d'injustice et d'iniquité? où sont ceux qui ne doivent, ni a des moyens douteux, ni à une industrie suspecte, ni à des usages équivoques, ni à des emplois odieux, ni à des services injustes, l'accroissement de leur fortune? Combien peu de prospérités innocentes ! que de maximes dangereuses ne se forme-t-on pas pour se dispenser, ou d'approfondir ses injustices, ou de les réparer ! que de règles de bienséances et d'usage pour ne pas se dépouiller de ce qu'on possède injustement! que de prétextes pour ne pas payer des dettes qu'on accumule et ne pas se retrancher sur mille profusions, ou inutiles, ou criminelles; tandis qu'on refuse à des créanciers malheureux leur pain et leur propre substance ! A tout cela, ma chère sœur, ajoutez encore les soucis inséparables des richesses, les accidents imprévus, les fortunes menacées ou renversées, les affaires en décadence, les embarras à démêler, les révolutions à soutenir, les soins mêmes pour conserver ce qu'on possède, toujours plus pénibles que les soins mêmes qu'on a employés pour l'acquérir; autant de tentations et de piéges répandus sur les voies des enfants d'Adam.

Quel bonheur, ma chère sœur, que celui d'une épouse de Jésus-Christ, qui, en se dépouillant de tout, ôte à l'ennemi toutes les prises qu'il pouvait avoir sur elle ! quel bonheur de ne posséder pour tout trésor que Jésus-Christ et de renoncer à des biens inutiles pour la paix du cœur, et dont l'usage, qui paraît le plus innocent, est rarement exempt de péché ! quel bonheur de n'être riche que des biens de la grâce que personne ne peut nous ravir et qui seuls nous accompagneront dans le ciel ! quel bonheur de ne pas voir multiplier nos besoins, nos soucis, notre dépendance, en voyant multiplier nos richesses et de nous débarrasser de bonne heure d'un poids qui entraîne presque toujours avec lui dans le précipice ! enfin, quel bonheur de ne posséder rien qui nous attache, d'être riche en ne désirant rien et de posséder tout en se contentant de Dieu seul ! Oh mon Dieu ! mon unique héritage sera désormais l'observance de votre loi sainte : *Portio mea, Domine, dixi custodire legem tuam.* (*Psal.*, CXVIII, 57.) Trop heureuse, Seigneur, que vous vouliez bien vous donner à moi, à la place d'un monde misérable et frivole que je vous sacrifie ! Les insensés regarderont peut-être comme une folie le choix que je fais aujourd'hui : ils viendront m'étaler les vains avantages que le monde semblait me promettre. Mais, ô mon Dieu ! que ces discours puérils, que ces fables sont peu propres à toucher une âme pénétrée du bonheur qu'elle a de vous posséder, et de l'espérance des biens inestimables que vous préparez à ceux qui font toutes leurs délices de votre

loi sainte! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (*Psal.* CXVIII, 85.)

Mais non-seulement le dépouillement religieux vous met à couvert de la tentation des richesses et de tous les périls attachés à leur possession et à leur usage; le sacrifice que vous allez faire à Jésus-Christ de votre corps, en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair : second écueil où le monde entier semble s'empresser et se glorifier de faire naufrage. Je dis le monde entier : oui, ma chère sœur, je n'entends pas seulement parler de ces passions d'ignominie dont on a tant de peine à se défendre dans le monde, dont les premières mœurs ne sont presque jamais exemptes ; qui souillent souvent tout le cours de la vie, et que la justice de Dieu permet quelquefois qu'on pousse jusqu'à une vieillesse honteuse et débordée; j'entends les désirs de plaire, si naturels, contre lesquels on n'est point en garde, dont on fait gloire même, et qui forment comme le crime continuel des commerces et des conversations mondaines; ces désirs qui se glissent jusque dans les démarches les plus innocentes; qui souillent tant d'âmes à leur insu, et celles mêmes qu'une exacte régularité rend d'ailleurs irrépréhensibles devant les hommes. J'entends encore les assemblées, les plaisirs publics, où l'usage et la bienséance nous forcent de nous trouver, et d'où l'innocence ne sort jamais entière : tant de piéges pour les yeux; tant de scandales pour la pudeur; tant de discours de licence et de libertinage pour les oreilles. Et cependant voilà la vie du monde la plus innocente : au lieu que dans les asiles saints, tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne porte que l'amour de la vertu et l'horreur du vice dans le cœur. Que dirai-je? j'entends enfin les liaisons dangereuses que la société rend inévitables; ces liaisons qu'on forme sans le croire et sans le vouloir; auxquelles on se livre sans scrupules, parce que les commencements en sont toujours innocents, mais qui venues à un certain point, deviennent des passions, des engagements honteux, des liens indissolubles, dont on ne peut plus se déprendre; et cependant c'est la destinée de celles mêmes qui vivent avec plus de réserve, et qui ne cherchent pas comme tant d'autres avec empressement les occasions de plaire et de périr. Mais dans ces lieux saints, on ne forme des liaisons que pour s'animer à la vertu : c'est l'uniformité seule des règles, des devoirs, des exercices de piété, qui nous lie, et tout ce qui nous lie nous instruit, nous soutient, nous perfectionne. En un mot, j'entends les périls mêmes du mariage; les abus qu'on en fait; les dégoûts et les antipathies qui le suivent; les passions souvent qu'il allume et qu'il réveille, loin de les calmer et de les éteindre : tel est le malheur du monde : les remèdes mêmes de ce vice en deviennent les aiguillons. Hélas! combien peu d'unions chastes et fidèles! que de divorces scandaleux! que de mariages infortunés, ou par les débauches d'un époux emporté, ou par les entêtements et les passions étrangères d'une épouse mondaine et dérangée! O mon Dieu! tendez-moi donc cette main de miséricorde, pour m'aider à sortir d'une région souillée, où règnent la mort, la corruption et le péché; et conduisez-moi dans un lieu de paix et d'innocence, où je puisse bénir à jamais votre saint nom, et publier les merveilles de votre grâce sur mon âme : *Educ de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo.* (*Psal.* CXLI, 8.)

Que d'inquiétudes! que de périls! que de tentations vous épargnez-vous donc, ma chère sœur, par le sacrifice de votre corps que vous faites à Jésus-Christ, en le prenant aujourd'hui pour votre Epoux! Mais le sacrifice de votre esprit et de votre volonté, que vous allez lui faire, par le vœu solennel d'obéissance, ne vous sauve pas de moins de chutes et d'embarras qui suivent toujours l'usage capricieux de notre liberté. Car, ma chère sœur, ce que le monde nous fait tant valoir comme sa souveraine félicité; cette liberté, cette indépendance qu'il nous vante tant, c'est précisément la source de cet ennui qui empoisonne tous ses plaisirs ; c'est-là le supplice continuel des âmes mondaines, de vivre sans règle et au hasard; de ne consulter que le goût et les inégalités de l'imagination; d'être incapables de suite et d'uniformité; de mener une vie qui ne ressemble jamais à elle-même; où chaque jour amène de nouveaux goûts et de nouvelles occupations; où presque jamais rien n'est à sa place; où l'on se porte soi-même partout, et où partout on est à charge à soi-même; une vie incertaine, inégale, oiseuse dans son agitation; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous pèse, qui nous embarrasse, dont nous ne savons quel usage faire, où l'on essaie de tout, et où l'on s'ennuie de tout. Non, ma chère sœur, les hommes sont trop légers, trop inconstants, trop faibles, pour se conduire tout seuls : il leur a fallu des lois pour les fixer dans la société; il leur en faudrait pour les fixer avec eux-mêmes.

Mais dans la vie religieuse, tout est réglé : on n'est point livré à soi-même : chaque moment a son emploi marqué; chaque heure son œuvre prescrite; chaque journée son usage déterminé. L'inconstance naturelle est ici fixée par l'uniformité des règles : on ne donne rien à la bizarrerie du goût, qui nous laisse toujours inquiets et pleins de nouveaux désirs : on donne tout à la foi, à l'ordre, à l'obéissance, qui nous laissent toujours tranquilles et contents. La tentation de l'ennui, de l'inutilité, de cette inaction éternelle où l'on vit dans le monde, n'est point ici à craindre : tous les jours sont pleins, tous les moments occupés, toute la vie arrangée : on n'y vit point au hasard, et sous la conduite si incertaine et toujours dangereuse de soi-même : on y vit sous la main des règles, pour ainsi dire, toujours sûres, toujours égales; que dis-je? sous la main

de Dieu même qui se charge de nous, dès que nous nous sommes dépouillés de nous-mêmes : on n'y traîne pas son ennui de lieu en lieu : on y porte partout la joie, parce qu'on porte partout l'ordre de Dieu qui nous y amène : et quand même le goût se refuserait quelquefois à la règle, l'ordre de Dieu nous y soutient ; et nous paye à l'instant par une joie et une consolation secrète, de la légère violence que nous venons de nous faire. O fille de Sion! s'écrie un prophète, hâtez-vous donc de fuir de Babylone : dérobez-vous aux ennuis de cette triste captivité, et venez respirer dans le lieu saint cet air d'innocence et de liberté dont le monde n'a que le nom, et dont vous aurez ici le plaisir et l'usage : *O Sion, fuge, quæ habitas apud filiam Babylonis.* (*Zach.*, II ,7.)

Mais, ma chère sœur, quoique les tentations soient moindres dans la vie religieuse, les secours en second lieu y sont cependant plus grands. Je dis les secours : le secours de la retraite. Hélas! ma chère sœur, quand il n'y aurait ici que ce seul avantage d'y être à couvert des périls dont le monde est plein; de n'y être plus à portée de ses prétentions, exposée à ses agitations et à ses vicissitudes, assujettie à ses usages et à ses bienséances; de n'y voir que de loin ses dégoûts, ses chagrins et ses caprices; de ne tenir plus à lui par des ménagements quelquefois justes, mais toujours funestes à la piété : quand il n'y aurait que ce seul avantage, hélas! les miséricordes du Seigneur sur vous ne seraient-elles pas dignes d'une reconnaissance éternelle?

Le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui règlent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent peu à peu l'amour-propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Dans le monde, toutes les occupations sont des périls, ou des crimes : tous les devoirs sont des écueils ; toutes les bienséances sont des inutilités ou des piéges. Ici, ma chère sœur, toutes les occupations sont des vertus, ou des secours qui y conduisent : tous les pas tendent vers le ciel; les œuvres même les plus indifférentes ont leur mérite par l'obéissance qui les règle : tout soutient au dehors, et l'on n'y peut trouver d'écueil que dans soi-même.

Le secours des exemples. Quel bonheur de vivre parmi des vierges fidèles, qui nous inspirent l'amour du devoir, qui nous le rendent aimable, qui nous soutiennent dans nos découragements, qui nous animent dans nos dégoûts, et qui, portant le joug avec nous, en adoucissent la pesanteur! Dans le monde, il faut sans cesse se défendre de tout ce qui nous environne. Ici, tout ce qui est autour de nous nous instruit : quelque vite que nous marchions dans la voie de Dieu, nous en voyons toujours qui nous devancent, et dans ces moments de dégoût, où les forces semblent nous manquer, nous sommes comme portées par le mouvement unanime de nos sœurs, qui fournissent la même carrière.

Le secours de la charité, des attentions et des prévenances de nos sœurs. Quelle douceur d'avoir à passer le reste de ses jours au milieu de personnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre salut, qui sont touchées de nos malheurs, sensibles à nos afflictions, attentives à nos besoins, secourables dans nos faiblesses ; toujours prêtes à nous ouvrir leur cœur, ou à recevoir les effusions du nôtre, et à nous faire trouver dans la sincérité de leur tendresse et de leur charité toute la ressource et la plus grande consolation de notre vie! Il s'en faut bien, ma chère sœur, qu'on puisse se flatter d'un semblable bonheur dans le monde : hélas! on y vit au milieu de ses ennemis; ceux mêmes que l'amitié nous lie, ne tiennent d'ordinaire à nous que par des liens d'intérêt, de bienséance ou de caprice : on s'y plaint sans cesse qu'il n'y a point d'ami véritable, parce que ce n'est pas la charité et la vérité qui lient les cœurs. Ici tous les cœurs sont à nous, parce qu'ils sont tous au même maître que nous : c'est le même intérêt qui nous lie, la même espérance qui nous unit, et nous trouvons dans chacune de nos sœurs tout ce qu'elles trouvent à leur tour en nous-mêmes.

Le secours des avis et des sages conseils qui nous redressent sans nous aigrir, qui nous guérissent sans nous faire une nouvelle plaie, qui préviennent nos fautes, ou qui en deviennent aussitôt le remède. Dans le monde, on ne trouve ou que des flatteurs qui nourrissent nos faiblesses, ou que des censeurs qui les exagèrent. Ici la même charité qui nous montre nos fautes, y compatit et les cache, et si nous n'avons pas le bonheur de vivre exempts de défauts, nous avons du moins la consolation de vivre exempts d'erreur et de ne pas ignorer ce que nous sommes.

Que dirai-je enfin? Le secours des prières et des gémissements de nos sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, qui attirent sur nous ses miséricordes, qui lui offrent leur ferveur, leur vigilance, leurs austérités, pour remplacer nos moments d'infidélité et de paresse ; qui, joignant leurs vœux et leurs soupirs aux nôtres, donnent une nouvelle vertu et un nouveau mérite à nos prières.

A tous ces secours extérieurs, ajoutez, ma chère sœur, les grâces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance selon sa promesse, et qui non-seulement adoucissent son joug et les rigueurs apparentes de ces saintes solitudes, mais qui nous les rendent aimables, et en font toute la douceur et toute la consolation de notre vie.

Que de secours, ma chère sœur, la miséricorde de Jésus-Christ vous prépare dans ce saint asile! que de soutiens pour votre faiblesse! que de sûreté pour l'innocence de votre âge! que de remparts contre vous-même! que de facilités pour tous vos devoirs! que de remèdes pour tous vos maux! que de ressources pour tous les événements de votre vie! Et tandis que tant d'âmes dans

le monde vivent au milieu des écueils et des précipices, sans défiance, sans secours, en proie à tout ce qui les environne; exposées au dehors à tous les ennemis de leur salut; vides au dedans de ces dons singuliers de foi et de grâce, qui rendent tous les efforts de Satan et tous ses piéges inutiles; que les miséricordes du Seigneur sur vous, ma chère sœur, sont uniques et admirables! lui, comme dit le Prophète, qui délivre votre âme de mille morts que le monde vous préparait : *Qui redimit de interitu animam tuam* (*Psal.*,CII, 4 et seq.); lui, qui vous comble et vous couronne de ses grâces: *Qui coronat te in misericordia et miserationibus;* lui qui vient au-devant même de vos désirs, qui vous accorde toutes les demandes de votre cœur en vous ouvrant ses portes sacrées, et qui semble prodiguer en votre faveur ses biens et tous les trésors de ses richesses: *Qui replet in bonis desiderium tuum ;* lui enfin qui renouvellera ici sans cesse votre force, et qui prolongera jusqu'à la vieillesse la plus avancée, toute la ferveur et toute la sainte vivacité de votre premier âge : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

Revêtez-vous donc, ma chère sœur, avec un cœur pénétré de reconnaissance, de ce voile religieux qui va vous mettre desormais à couvert des séductions du monde et des attaques de l'ennemi; regardez les vêtements sacrés dont la religion vous revêt aujourd'hui, et qui vont succéder aux dépouilles du siècle, regardez-les comme les signes éclatants de votre délivrance et les témoignages éternels de la bonté de Dieu pour vous; et si l'on vous demande un jour, comme autrefois aux Juifs, ce que signifient ces marques extérieures de consécration et de sacrifice dont vous allez être revêtue : *Quid sibi volunt testimonia hæc?* (*Deuter.*, VI, 20) répondez hardiment comme eux :Nous étions esclaves en Egypte et nous gémissions sous le joug de Pharaon ; et le Seigneur a opéré un prodige éclatant en notre faveur pour nous en délivrer, et nous conduire dans une terre sainte où nous célébrerons sans cesse le souvenir de ses merveilles et la gloire de son nom : *Servi eramus Pharaonis in Ægypto, et eduxit nos Dominus in manu forti.* (*Ibid.*, 21).

Et voilà, ma chère sœur, les consolations que la miséricorde de Dieu rassemble dans la vie religieuse, dernier avantage dont je devais vous entretenir; mais il faut finir. Oui, ma chère sœur, que ne puis-je vous exposer toutes les douceurs que vous allez goûter dans la retraite sainte où la grâce aujourd'hui vous appelle! cette paix du cœur que le monde ne connaît pas et que le monde ne saurait donner; cette joie qui sort du fond d'une conscience pure; ce calme heureux dont jouit une âme morte à tout ce qui agite les enfants d'Adam, ne goûtant que Dieu seul, ne désirant que Dieu seul et ne s'étant réservée que Dieu seul. Quel repos, ma chère sœur! quelle innocence de vie! les passions tranquilles, les penchants réglés, tous les désirs éteints, hors celui d'aller jouir de Jésus-Christ; l'imagination pure, les goûts innocents, l'esprit soumis et paisible, l'âme tout entière dans la paix et dans la joie du Seigneur.

Tels sont les trois avantages de la vie religieuse et l'accomplissement des promesses que le Seigneur, dans son prophète, fait à cette portion pure de son troupeau, à ces épouses fidèles et ferventes, à ce peuple nouveau et choisi. Il habitera dans un séjour de paix : *Et sedebit in pulchritudine pacis* (*Isa.*, XXXII, 18); premier avantage, les tentations y sont moindres. Il habitera sous des tentes de sûreté et de confiance : *Et in tabernaculis fiduciæ* (*Ibid.*); second avantage, les secours y sont plus grands. Enfin, il habitera au milieu des richesses et des douceurs de l'abondance : *Et in requie opulenta* (*Ibid.*); dernier avantage, les consolations y sont plus abondantes.

Que pourrais-je vous dire ici à vous, mes frères, qui avez le malheur de vivre dans le monde? (car ces cérémonies religieuses ne doivent pas être pour vous un simple spectacle, mais une instruction;) que pourrais-je vous dire ici? de sortir du monde, où l'ordre de Dieu et les devoirs de votre état vous retiennent? Non, mes frères, mais de tâcher de vous faire des périls mêmes, des embarras et des amertumes du monde, une voie de salut; vous y trouverez, je l'avoue, plus de difficultés; mais tout est possible à la grâce. Vous enviez le calme et l'heureuse tranquillité où vivent ces épouses de Jésus-Christ; vous la comparez aux agitations éternelles, aux craintes, aux chagrins, aux perplexités, à ce tumulte d'affaires, de passions, de devoirs, de bienséances, qui ne vous laissent pas un moment tranquilles. Mais, mes frères, ce n'est pas la retraite précisément qui donne la paix du cœur, c'est l'innocence de la vie; ce sont des mœurs conformes à la loi de Dieu; vivez bien, et vous serez heureux. Vous ne trouvez point le repos, parce que vous le cherchez où il n'est pas; dans la faveur, dans l'élévation, dans les plaisirs, souvent même dans le crime; tout cela trouble, lasse, ronge, remplit le cœur de poison et d'amertume, vous le savez; cherchez-le en Dieu seul, et vous le trouverez; lui seul est un Dieu de paix et de consolation. Le crime n'a point fait jusqu'ici d'heureux; ne vous y promettez pas une destinée plus favorable que celle de tous les pécheurs qui ont marché avant vous dans les voies tristes et amères de l'iniquité. Notre cœur n'est fait que pour la vertu et pour l'innocence; tout ce qui le tire de là, le tire de sa situation naturelle et primitive, et le rend malheureux. Quel bonheur pour nous, mes frères, de ne pouvoir abandonner Dieu sans qu'il nous en coûte, sans que notre cœur se révolte contre nous-mêmes! Et ne sommes-nous pas bien criminels d'acheter au prix de tout notre repos, notre infortune éternelle?

Grand Dieu! que tardé-je donc en effet de vous rendre un cœur, convaincu tous les jours par son inquiétude dans le crime, qu'il

n'est fait que pour vous? pourquoi m'obstiné-je à chercher dans les créatures cette paix et cette félicité chimérique que je n'ai pu trouver jusqu'ici? pourquoi soutenir plus longtemps des dégoûts et des remords affreux, qui empoisonnent toute la douceur de ma vie, moi qui n'ai qu'à revenir à vous, ô mon Dieu! pour voir commencer mon bonheur et finir ma misère? Des vierges simples et innocentes ravissent le ciel à mes yeux, et sans balancer, renoncent à tout dès l'entrée même de la vie, pour s'assurer vos promesses éternelles; et depuis tant d'années que je gémis sous le joug du monde et des passions, et moi déjà bien avancé dans ma carrière, je n'ai pas la force de me dégager des chaînes fatales qui m'accablent, et de vous consacrer les restes d'une vie infortunée que le monde et les passions ont jusqu'ici tout occupée! O mon Dieu! laissez-vous toucher à mes malheurs et à ma faiblesse, répandez toujours des amertumes sur mes passions insensées et ne vous lassez pas de me poursuivre et de me rendre malheureux, jusqu'à ce que je me sois lassé moi-même de vous fuir et d'aimer mon infortune; afin que revenu à vous, ô mon Dieu! je puisse enfin posséder mon cœur dans la paix et dans la joie, et attendre cette paix éternelle que vous avez préparée à ceux qui vous aiment. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra. (I *Thess.*, IV, 3.)

La volonté de Dieu est que vous soyez saints.

La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles; il faut être saint pour être chrétien, et la vie éternelle, que nous attendons tous, n'est promise qu'à la sainteté à laquelle nous sommes tous appelés.

Il n'est là-dessus aucune exception: le libre et l'esclave, le puissant et le pauvre, la vierge consacrée au Seigneur et la femme partagée entre Jésus-Christ et les sollicitudes du siècle, tous ont la même espérance et la même vocation; la règle est ici commune et nul ne peut prétendre au salut s'il n'est saint.

Il ne s'agit donc, ma chère sœur, que d'examiner en quoi consiste cette sainteté, sans laquelle nous ne jouirons jamais de Dieu et ce que la sainteté de la vie religieuse que vous embrassez ajoute à la sainteté de la vie chrétienne.

La sainteté de l'homme consiste à rentrer dans l'ordre et dans la beauté de sa première institution, et à réparer, autant qu'il est possible, tous les dommages que le péché avait d'abord faits en lui à l'ouvrage de Dieu; car afin que l'homme soit saint, il faut, pour ainsi dire, qu'il redevienne tel que le Seigneur l'avait d'abord fait; or le péché, qui a fait déchoir l'homme de sa sainteté, a été en lui la source de trois désordres, que saint Jean appelle trois concupiscences.

1° Il a révolté la chair et les sens contre l'esprit: l'âme, supérieure au corps et maîtresse de ses mouvements, en est devenue comme l'esclave; de sorte que nous ne faisons pas toujours le bien que nous voulons, mais que souvent même, comme dit l'Apôtre, nous faisons le mal que nous ne voudrions pas, et c'est ce que saint Jean appelle la concupiscence de la chair.

2° En chassant Dieu de notre cœur, qui le remplissait tout entier, le péché y a laissé un vide affreux et une indigence extrême; de sorte que l'homme depuis, pour remplacer ce vide, a appelé toutes les créatures dans son cœur, en a fait ses divinités et ses idoles, s'est attaché successivement à tous les faux biens qui étaient autour de lui et qui l'éblouissaient, et a cru soulager ainsi la privation du bien souverain et l'indigence intérieure où le péché l'avait d'abord laissé, et voilà ce que le même apôtre appelle la concupiscence des yeux.

3° Enfin sa propre misère a rendu l'homme vain et orgueilleux: plus il a senti sa bassesse, sa corruption et son impuissance, plus, pour s'étourdir sur un sentiment si humiliant, il a affecté au dehors de force, de grandeur, d'indépendance; plus il a voulu exhausser sa bassesse par tout ce qui était hors de lui; au défaut de l'innocence, qui faisait sa véritable et sa première grandeur, il a appelé à son secours les titres, les dignités, la gloire, la naissance; de tous ces biens qui sont hors de lui, il s'est formé une grandeur imaginaire qu'il a prise pour lui-même, et comme les ténèbres sont toujours la juste peine de l'orgueil, il a voulu être admiré et applaudi, et a cru que l'homme pouvait être grand par d'autres titres que par ceux que la main de Dieu avait gravés dans son âme; troisième désordre que saint Jean appelle l'orgueil de la vie.

La sainteté de l'homme consiste donc à remédier à ces trois désordres, parce que plus nous les réparons, plus nous nous rapprochons de ce premier état de justice et d'innocence où nous avions été créés. Les philosophes, qui n'avaient pas connu ces trois plaies, n'avaient garde d'en prescrire les remèdes aux hommes, et leurs préceptes n'étaient que comme des vêtements pompeux et inutiles qui couvrent un malade tout gangrené. Jésus-Christ tout seul, le souverain médecin des âmes, pouvait les guérir; sa doctrine seule nous en montre les remèdes spécifiques, et comme les trois vœux de notre baptême ne sont qu'un précis de ses préceptes et de toute sa doctrine, ils renferment aussi tous les remèdes qui seuls peuvent guérir les trois désordres du péché et rétablir les hommes dans leur premier état de sainteté et de justice.

Car, 1° en renonçant à la chair, premier vœu de notre baptême, nous nous engageons à ne plus suivre ses désirs, qu'autant qu'ils seront conformes à la loi de Dieu, et à la tenir sans cesse soumise à l'esprit, et voilà dans le premier engagement de notre baptême, le remède qui répare le premier désordre du péché.

2° Quand nous renonçons au monde et à

ses pompes, second vœu de notre baptême, nous promettons que le monde et tout ce qu'il renferme ne partagera plus notre cœur avec Dieu, et que nous userons de tous les biens qui nous environnent, comme des étrangers qui passent et qui n'y mettent pas leur affection; second remède du second désordre du péché dans la seconde promesse de notre baptême.

3° Enfin, en disant anathème à Satan qui est le premier modèle de l'orgueil et de l'indépendance, dernier vœu de notre baptême, nous nous reconnaissons pécheurs et misérables; nous confessons à la face des autels que loin d'être semblables aux dieux, comme cet ennemi du genre humain l'avait promis à nos premiers pères, nous sommes même déchus de l'excellence de la nature humaine, et que nous avons besoin d'un libérateur qui nous délivre de tous nos maux; par cet aveu nous nous soumettons à Jésus-Christ, comme à notre réparateur et à notre maître, et nous promettons de ne plus chercher notre grandeur et notre délivrance, que dans l'humble aveu de nos misères; troisième désordre du péché réparé par le troisième engagement de notre baptême.

Voilà, ma chère sœur, dans ces trois vœux, tous les engagements de la vie chrétienne, et l'unique voie de sanctification marquée à tous les hommes. La vie religieuse, que vous embrassez, n'ajoute de nouveau à ces trois obligations essentielles à tous les chrétiens, que des moyens qui en facilitent l'observance. Aussi les saints instituteurs ont renfermé tous les engagements de votre état dans les trois vœux de religion, qui répondent aux trois vœux de votre baptême; qui n'en sont, pour ainsi dire, qu'un renouvellement et une nouvelle profession, et qui renferment seulement de nouvelles facilités pour s'en acquitter. Car, 1° en consacrant votre corps à Jésus-Christ par l'engagement d'une virginité perpétuelle, ils ont voulu vous faciliter l'observance de la première obligation de votre baptême, par laquelle vous avez renoncé à la chair et à ses œuvres. 2° la pauvreté et le dépouillement religieux n'est prescrit que pour vous aider à renoncer facilement au monde et à ses pompes; seconde promesse de votre baptême. 3° le sacrifice de la soumission et de l'obéissance n'est exigé que pour anéantir l'orgueil dans sa source et détruire tout ce que ce vice laissait encore de commun entre vous et Satan qui en est le père; troisième engagement de votre baptême.

Or comme souvent les personnes du monde croient que les devoirs de leur état sont bien moins rigoureux, et plus aisés à remplir que ceux de l'état religieux, et que dans la religion souvent on se croit en sûreté dans une vie de tiédeur et de relâchement, parce qu'on se compare en secret aux personnes du monde, et qu'on se trouve encore plus de régularité, plus de privations, plus d'austérité qu'en elles; il est bon, pour instruire les uns et les autres, de marquer ici ce que les engagements de la vie religieuse ont de commun avec ceux de la vie chrétienne; ce qu'ils y ajoutent de plus, et s'il est vrai, comme on le prétend dans le monde, qu'il en coûte bien moins pour y faire son salut, qu'il y a moins de devoirs pénibles à remplir que dans la vie religieuse. Quelques réflexions sur les trois engagements solennels que vous allez contracter, ma chère sœur, vont nous développer cette importante vérité.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Par le premier engagement de la vie religieuse, ma chère sœur, qui est un engagement de continence perpétuelle, vous prenez Jésus-Christ pour votre époux; vous lui consacrez votre corps, vos sens, votre imagination; vous renoncez à tout lien qui pourrait vous partager entre lui et la créature; vous vous engagez à ne jamais chercher d'autre frein et d'autre remède à la faiblesse de la chair que dans la mortification et dans la prière; vous renoncez à tout ce qui peut fortifier l'empire des sens; de sorte que cet engagement renferme deux devoirs: Le premier, c'est l'entière soumission de la chair à l'esprit, devoir qui vous est commun avec tous les fidèles. Le second, les moyens pour parvenir à cette soumission, dont le principal vous est particulier et propre de votre état, et les autres regardent également tous les chrétiens.

Je dis premièrement, la soumission de la chair à l'esprit; devoir qui vous est commun avec tous les fidèles. Oui, ma chère sœur, la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les fidèles ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers et honteux que saint Paul défendait même autrefois aux chrétiens de nommer. Elle va bien plus loin: comme tout chrétien a renoncé à la chair dans son baptême, et que par là il est devenu saint, spirituel, membre de Jésus-Christ et temple de l'Esprit-Saint, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste, consacré par l'onction de la divinité qui réside en lui, et par l'union étroite et spirituelle qui de sa chair ne fait plus qu'une même chair avec celle de Jésus-Christ. Il ne doit donc plus vivre que selon l'esprit; non-seulement il ne doit plus faire servir les membres de Jésus-Christ à l'ignominie, non-seulement il est obligé d'éviter les profanations publiques du temple de Dieu en lui; non-seulement tout ce qui souille sa chair est un sacrilége et un outrage fait au corps de Jésus-Christ; mais tout ce qui flatte encore ses sens, tous les plaisirs sensuels qu'il recherche et qu'il se permet, tous les goûts et tous les désirs de la chair qu'il écoute trop, tous les plaisirs même légitimes où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent et profanent sa consécration; car il n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair; il faut qu'il sacrifie à tout moment ses sens, ses penchants, son imagination à la foi, et que tout soit soumis en lui à la loi de Dieu. Voilà le premier devoir que la sainteté de votre baptême vous rend com-

mun avec tous les fidèles: la parfaite soumission de la chair à l'esprit.

Mais, pour y parvenir, les saints fondateurs vous ont prescrit deux moyens : Le premier, qui est propre de l'état religieux, et la consécration entière de votre corps à Jésus-Christ, par le vœu de continence perpétuelle. Le second, la mortification et la prière ; moyen prescrit et nécessaire à tous les chrétiens, comme à vous, pour affaiblir l'empire de la chair et la tenir assujettie à l'esprit.

Quand je dis que le premier moyen est l'entière consécration de votre corps à Jésus-Christ, qui est propre de l'état religieux, ce n'est pas, ma chère sœur, comme je l'ai déjà remarqué, que le corps de tout chrétien ne soit le temple de Dieu, consacré par l'onction de l'Esprit-Saint répandue sur nous dans le baptême, et séparé de tout usage profane par le sceau ineffaçable qui nous a marqués du signe du salut. Aussi l'Eglise regarde les corps des fidèles, après leur mort, comme des restes saints et précieux ; comme des temples encore animés par l'Esprit invisible qui réside en eux et qui est le gage de leur immortalité : elle les place dans un lieu saint ; elle les environne de lumière, elle leur rend des honneurs publics et fait brûler devant eux des parfums précieux et la fumée des encensements. De là vient que le chrétien est obligé de respecter son propre corps et de le posséder avec honneur ; que le lien même d'un sacrement honorable établi pour la consommation des élus est un lien de pudeur et de sainteté; que l'union mutuelle, qui le rend indissoluble, est une union pure et sainte, puisqu'elle est l'image de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise ; et que le chrétien qui déshonore son propre corps est, comme nous l'avons dit, un profanateur et un sacrilége.

A cette obligation générale, ma chère sœur, vous ajoutez l'engagement particulier de la sainte virginité qui consacre votre corps, vos sens, votre cœur à Jésus-Christ d'une manière encore plus spéciale ; c'est-à-dire, que pour tenir la chair soumise à l'esprit, comme vous l'avez promis dans votre baptême, les saints fondateurs ont cru qu'il était plus sûr et plus facile de lui interdire tous les plaisirs que d'en régler l'usage. Aussi ne croyez pas que le renoncement à la société sainte du mariage renferme tous les devoirs de la continence universelle que vous allez promettre à Jésus-Christ : tout doit être pur et chaste dans une vierge consacrée à la chasteté religieuse : vos yeux ne doivent plus s'ouvrir que pour le ciel ; votre bouche, que pour chanter des cantiques célestes ; vos oreilles, que pour entendre les merveilles du Seigneur et les vérités de la vie éternelle; votre imagination ne doit plus vous retracer que des images pures et saintes et les spectacles du siècle à venir; votre esprit ne doit plus s'occuper que de l'espérance des biens futurs et des miséricordes du Seigneur sur vôtre âme. Voilà, ma chère sœur, toute l'étendue de l'engagement de la sainte virginité que vous allez contracter. Les objets du monde et de la vanité, quelque innocents qu'ils puissent être, blessent désormais la pureté de vos regards ; les discours mondains que vous vous permettrez, quand ils ne seraient qu'oiseux et inutiles, souillent la sainteté de vos lèvres ; les récits des affaires et des amusements du siècle que vous écouterez, déshonorent la pudeur et l'innocence de vos oreilles; les soins sur votre propre corps, s'il y entre la plus légère complaisance ou la recherche la plus imperceptible de vous-même, violent la pureté de la consécration ; l'attachement charnel à vos proches, ou les liaisons trop humaines avec vos sœurs, profanent la sainteté de votre cœur. L'épouse fidèle dans le monde est occupée des soins de plaire à son époux; on lui souffre ce partage que le devoir et la tranquillité d'un lien sacré rendent nécessaire. Mais l'Epouse de Jésus-Christ ne doit plus plaire qu'à lui seul ; tout ce qui partage son cœur la rend infidèle ; tous les soins qui ne tendent pas à s'attirer la tendresse de cet époux céleste et à lui donner des marques de la nôtre, blessent sa jalousie et donnent atteinte à la fidélité que nous lui avons jurée; en un mot, ma chère sœur, tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, vous souille, vous dégrade, vous avilit.

Telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jésus-Christ, et voilà pourquoi les premiers instituteurs de la vie religieuse ont joint à ce premier engagement les jeûnes, les veilles, les macérations, la prière. Ils ont regardé la mortification et l'oraison, comme des devoirs inséparables de la sainte virginité ; ils ont compris qu'il était impossible de conserver le corps pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimait les révoltes, si la prière n'en purifiait les désirs. L'état de la sainte virginité est donc un état de mortification perpétuelle, de prière tendre et fervente, de vigilance infatigable sur les sens; ce n'est que par ces sacrifices journaliers que vous pouvez assurer la possession de votre corps à l'Epoux céleste; l'immortification, le relâchement, la recherche des commodités des superfluités et des aises, sont comme, des transgressions essentielles de ce premier vœu de chasteté, parce qu'ils en violent l'étendue et que tôt ou tard ils en attaquent le fond.

Et voilà, ma chère sœur, l'avantage que vous avez sur les personnes engagées dans le monde. Comme vous, elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur, de faire un pacte avec leurs yeux, pour ne pas même penser à des objets défendus dont ils sont sans cesse environnés ; de s'interdire tous les désirs qui pourraient souiller l'âme, quoique tout ce qu'elles voient et tout ce qu'elles entendent, les réveille et les allume dans leur cœur. Mais pour en venir là, elles sont obligées, comme vous et encore plus que vous, de se morti-

tier sans cesse, de veiller continuellement sur les séductions des sens, de ne point cesser de prier et de gémir pour appeler le Seigneur au secours de leur faiblesse, et afin qu'il ne les laisse pas à elles-mêmes au milieu des tentations et des périls innombrables qu'elles trouvent partout sur leurs pas. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu qui nous conserve pur et sans tache et sans lesquels nous ne saurions répondre un moment de la fragilité de nos penchants, ces devoirs, dis-je, deviennent comme impraticables au milieu du monde. Hélas! ma chère sœur, la prière n'y est même, pour les plus réguliers, qu'un moment de bienséance et d'ennui, accordé le matin et le soir à ce saint exercice; et loin de le regarder comme un devoir, à peine en connaît-on le nom et l'usage, et je n'en suis pas surpris. Le moyen, en effet, d'apporter à la prière cet esprit tranquille et recueilli qu'elle demande, lorsque toute la vie est une dissipation continuelle, que les affaires inquiètent, que les bienséances occupent, que les plaisirs dissipent, que les inutilités amusent, que tout cela ensemble forme un tumulte, une agitation au dedans de nous, un éloignement éternel de soi-même, incompatible avec l'esprit de la prière? Le moyen d'y apporter un cœur sensible à la voix de Dieu et capable de goûter les vérités du salut; un cœur que mille passions remplissent, que mille attachements humains partagent, que mille désirs terrestres appesantissent, que des espérances, des projets, des jalousies, des haines, de fausses joies, des chagrins amers, des pertes, des bonheurs frivoles, occupent tout entier; un cœur à qui il ne reste de goût, de mouvement, de sensibilité, que pour les choses d'ici-bas? La prière suppose un esprit tranquille et recueilli, un cœur pur et libre; et pour prier utilement, il faut vivre ou désirer de vivre saintement.

La mortification n'y est pas moins inconnue et impraticable que la prière. Hélas! ma chère sœur, comment se mortifier au milieu d'un monde où l'on donne presque tout aux sens, où la sensualité des tables, la magnificence des édifices, l'oisiveté et le danger des plaisirs publics, le luxe, la mollesse, la recherche de tout ce qui peut flatter et nourrir l'amour-propre, les amusements éternels sont devenus des usages et des bienséances, dont la sagesse et la régularité même n'oseraient se dispenser? Cependant sans la mortification, le corps ne peut être soumis à l'esprit; sans cette soumission, la prière n'est pas possible, et sans la prière, il n'est point de vertu sûre et qui soit de durée. Aussi, ma chère sœur, que de naufrages la pudeur y fait-elle tous les jours? la bienséance même n'est plus un frein à l'indignité et à la fureur d'un vice honteux, et l'usage a presque rendu innocent, et est sur le point de rendre même honorable ce que la dépravation a rendu commun.

Mais dans ces asiles saints, ma chère sœur, la prière et la mortification deviennent comme le fond et l'occupation nécessaire de votre état, et il en coûterait plus de s'y refuser que de s'y livrer avec une constante fidélité. Ces deux devoirs, si ennuyeux et si impraticables au milieu du monde, font ici toute la consolation d'une vierge fidèle. Tout y facilite la prière, parce que tout inspire le recueillement: l'esprit, éloigné des objets de la vanité, n'en porte pas les dangereuses impressions jusqu'aux pieds de l'autel; le cœur, séparé de toutes les créatures, se trouve libre devant le Seigneur, et en état de goûter combien il est doux; les sens réglés et recueillis par les spectacles religieux qui les occupent ici sans cesse, n'ont plus de peine à se recueillir dans le temps de la prière, et à se taire respectueusement devant la majesté du Très-Haut. Tout y conduit à la mortification, tout l'inspire, tout la rend comme nécessaire; les saints usages établis, les exercices religieux, l'austérité de la vie commune, les privations volontaires qu'on y ajoute, tout mortifie ici la nature, tout conduit à la violence et au renoncement, et tout l'adoucit; et l'immortification deviendrait une singularité plus difficile à soutenir, par le mépris et la confusion où elle nous laisserait, que les austérités elles-mêmes. Ainsi, ma chère sœur, le seul privilége que les personnes du monde ont ici par-dessus vous, c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir; c'est que le salut coûte bien plus dans le monde que dans la religion; c'est que dans ces asiles saints, il y a plus de secours, dans le monde plus de périls et plus d'obstacles, et cependant presque partout les mêmes devoirs à remplir.

Que vous rendrons-nous donc, ô mon Dieu! pour le bienfait inestimable qui nous a consacrées à votre service? *Quæ reddam laudationes tibi?* (*Psal.* LV, 12.) Vous avez adouci notre joug en nous imposant le vôtre, que le monde toujours dans l'erreur, regarde comme un joug accablant et insupportable; vous avez abrégé nos combats, en nous associant à cette milice céleste, où il semble que nous nous déclarons une guerre cruelle à nous-mêmes; vous avez soulagé nos peines en augmentant nos privations, et tari la source de nos inquiétudes, en nous délivrant de tous les attachements qui les causent.

SECONDE RÉFLEXION.

Aussi, ma chère sœur, le second engagement de la vie religieuse est un engagement de pauvreté et de dépouillement universel. Comme toutes les créatures et tous les biens périssables, sont devenus des piéges pour l'homme, qui ne saurait presque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature sans en abuser, les saints fondateurs ont cru qu'il était plus sûr et plus facile de s'en dépouiller tout à fait, que de se contenir dans les bornes d'un usage saint et légitime. Ils ont donc ordonné à celui qui voulait être disciple de Jésus-Christ, et le suivre dans les voies de la perfection religieuse, de renoncer à tout, de peur que la possession la

plus permise des biens de la terre, ou n'attachât trop son cœur, ou ne partageât trop ses soins, ou ne ralentît son ardeur et son progrès dans cette sainte carrière.

Cet engagement de pauvreté religieuse renferme donc trois devoirs essentiels : premièrement, un détachement de cœur de toutes les choses de la terre ; secondement, une privation actuelle de toutes les superfluités; enfin une soumission et une dépendance entière des supérieurs, dans l'usage même des choses les plus nécessaires.

A l'égard du détachement de cœur de toutes les choses de la terre, ma chère sœur, c'est une obligation qui vous est commune avec tous les fidèles, puisque c'est une suite du second vœu de votre baptême, par lequel vous avez renoncé au monde et à ses pompes. Quand vous n'auriez pas embrassé un état de pauvreté, et que vous auriez vécu dans le monde au milieu de l'opulence que la naissance semblait vous destiner, vous auriez toujours vécu au milieu des biens qui ne vous appartenaient pas, auxquels il vous était défendu de vous attacher, et dont il ne vous était permis d'user qu'en passant, et pour la gloire du grand maître qui vous les avait confiés.

Nous sommes tous ici-bas des étrangers, ma chère sœur: voilà pourquoi, entrant dans le monde, nous commençons par y renoncer dans notre baptême, c'est-à-dire, nous confessons publiquement, à la face des autels, que ce n'est pas ici notre patrie ; que nous n'y prétendons rien ; que nous ne pensons pas à y établir une demeure permanente; que nous ne voulons que passer par ses faux biens; que nous les regardons comme les embarras et les périls de notre voyage ; que nous sommes citoyens du ciel, héritiers de Dieu et des biens éternels, et que tout ce qui est au-dessous de cette espérance n'est pas digne de nous.

Le chrétien doit donc vivre détaché de tout ce qui l'environne : dès qu'il s'y attache, il cesse d'être étranger sur la terre, il en fait sa patrie, il renonce au titre sublime de citoyen du ciel, et n'a plus de droit au royaume qui n'est promis qu'aux pauvres de cœur, c'est-à-dire, à ceux qui ont vécu comme ne possédant rien sur la terre.

J'avoue, ma chère sœur, que ce détachement de cœur est bien rare dans le monde, où l'on tient si vivement à ce que l'on possède, où l'on souhaite toujours ce qu'on n'a pas, où l'on envie sans cesse ce qu'on ne peut avoir, où l'on s'agite si fort pour parvenir à ce qu'on n'aura jamais, où les pertes sont si sensibles, parce que les attachements sont toujours extrêmes, où les désirs croissent toujours, parce que le monde entier est trop au-dessous de nous pour pouvoir les satisfaire ; où l'on n'estime heureux que ceux qui sont chargés de plus de liens, et qui tiennent à plus d'embarras que les autres; où l'on n'a de joie et de chagrin que par rapport aux choses d'ici-bas ; enfin où l'on ne vit que comme si nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, et que la terre dût être notre patrie éternelle. J'avoue, dis-je, que ce détachement est rare et presque inconnu dans le monde, mais c'est que les véritables chrétiens n'y sont pas en grand nombre, et qu'à peine le Fils de l'homme, quand il paraîtra, trouvera-t-il un reste de foi sur la terre.

Et c'est en quoi, ma chère sœur, l'opprobre de Jésus-Christ que vous embrassez doit vous paraître préférable à toutes les couronnes de la terre: ce détachement si indispensable pour le salut, et si difficile dans le monde, devient comme naturel dans la religion. Et certes, ma chère sœur, il est aisé de se détacher de tout, quand on s'est dépouillé de tout; de ne tenir à rien sur la terre, quand on n'y possède rien; d'y vivre comme étranger, quand tout ce qui nous environne n'est point à nous; et d'être pauvre de cœur, quand on est pauvre réellement et en effet.

Ce n'est pas que la misère du cœur humain ne soit telle, que souvent après avoir renoncé d'une manière héroïque aux grands biens et aux grandes espérances du monde, on s'attache dans la retraite aux choses les plus frivoles et les plus légères. Souvent, ma chère sœur, une âme que toute la gloire du monde n'avait pu toucher, et qui n'avait trouvé dans tous les établissements les plus brillants, et dans toute la magnificence qui l'y attendait, rien de digne de son cœur, trouve dans la retraite mille liens vains et puérils qui l'attachent. Semblable à Rachel, après avoir généreusement abandonné la maison de ses proches, après avoir renoncé à tout, à sa famille, à ses prétentions, à tous les liens de la chair et du sang, pour suivre son époux Jacob, figure de l'Epoux céleste, dans une terre sainte, et la demeure du peuple de Dieu, on déshonore la grandeur et la magnanimité de ce sacrifice, en se réservant de vaines idoles, en portant les dieux de Laban, c'est-à-dire les passions du monde, et mille attachements humains jusque dans le tabernacle mystérieux de Jacob, figure du sanctuaire véritable et de ces retraites religieuses, où une âme qui a renoncé au monde vient habiter avec Jésus-Christ, l'Epoux des vierges chastes et fidèles.

Il semble que le cœur, après avoir tout sacrifié, s'ennuie de sa liberté, et qu'il ne puisse être heureux sans se former à lui-même quelques chaînes ; il semble qu'éloigné des objets qui forment les grands attachements et qui remuent les passions violentes, il se fasse une grande passion des objets petits et frivoles qui l'environnent; et que, ne trouvant plus, pour ainsi dire, où se prendre, il se prenne à tout; il semble même que les attachements deviennent plus violents, occupent le cœur plus sérieusement, plus vivement, à mesure qu'on est éloigné des grandes tentations, et que les objets qui nous restent sont bas et indignes de notre cœur. Ainsi on tient à tout, quoiqu'on soit séparé de tout; on n'est point pauvre de cœur ; et on est encore attaché à la terre, quoiqu'on ait renoncé à tout ce

qu'elle pouvait avoir de grand et d'aimable. Car ce qui fait devant Dieu le crime de nos attachements n'est pas la grandeur et l'éclat des objets auxquels nous tenons, c'est la vivacité de la passion qui nous y attache: plus même ces objets sont vils et méprisables, plus l'attachement est insensé et criminel, parce que moins la passion a d'excuse; et plus la préférence que nous leur donnons sur la sainteté de notre état, et sur les promesses que nous y avons faites au Seigneur, est injuste.

Tel est l'écueil à craindre dans le dépouillement religieux. Souvent encore, détachés de tout pour nous-mêmes, nous tenons encore à tout pour nos proches: nous devenons, pour ainsi dire, riches de leurs richesses, fiers de leur élévation, glorieux de leur gloire, heureux de leur prospérité; leurs malheurs nous accablent, leurs disgrâces nous humilient; nous faisons des vœux insensés pour leur avancement; nous sentons plus vivement qu'eux les événements qui les élèvent ou qui les abaissent; et, après avoir refusé de partager avec eux leur grandeur et leurs richesses, en embrassant un état de pauvreté et de dépouillement, nous partageons avec eux leurs passions et leurs crimes.

Voilà le premier devoir de la pauvreté religieuse, qui vous est commun avec tous les fidèles: conserver le cœur détaché de tout ce qui nous environne; nous dire sans cesse à nous-mêmes que notre cœur n'est fait que pour aimer son Dieu, son bien unique et souverain, et que tout amour de la créature le déshonore et le dégrade; qu'il est insensé de s'attacher à ce qui va nous échapper en un instant, et qui ne peut nous rendre heureux pour l'instant même qu'on le possède; plus insensé encore de lui sacrifier ce qui doit demeurer éternellement; que nos attachements, outre qu'ils souillent notre cœur, sont encore la source de tous nos malheurs et de toutes nos peines; que nous sommes toujours punis de nos passions par les objets mêmes qui les causent, et que, pour vivre heureux même ici-bas, il faut ne tenir à rien qu'on puisse nous ravir malgré nous-mêmes.

Le second devoir de la pauvreté religieuse, c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités, c'est-à-dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde les aises et les commodités de la vie. Mais ne croyez pas, ma chère sœur, que cette obligation vous soit propre: elle est encore une suite des engagements du baptême, et dès là indispensable à tout fidèle. Les créatures ne sont pas faites pour fournir à de vains plaisirs, puisque l'Evangile les interdit tous au chrétien, et qu'il y a renoncé lui-même dans son baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'user des créatures, et de les faire servir même à nos besoins, loin de les employer à nos plaisirs. Comme nous en avons abusé, la peine naturelle de l'abus que nous en avons fait, était de nous en interdire tout usage: et comme le pécheur abuse de tout, tout devrait lui être à l'instant refusé, et la mort devenir la peine subite et inséparable du péché. Nous devenons donc indignes d'user des créatures, dès que nous avons été assez ingrats que de les faire servir contre le Seigneur même à qui elles appartiennent; c'est donc une grâce qu'il nous fait, de nous en permettre encore l'usage: mais nous devons nous souvenir que nous en usons comme pécheurs; que nous n'y avons plus aucun droit; que si les usages même les plus nécessaires nous sont interdits, à plus forte raison les superfluités et les délices; que ce serait une injustice de faire servir les créatures aux plaisirs d'un pécheur qui en a abusé, et qui ne doit plus vivre que pour souffrir et expier cet abus; que si on lui en permet encore l'usage, c'est à condition qu'elles deviendront la matière de sa pénitence, comme elles ont été la source de tous ses crimes; et que par les privations continuelles et douloureuses dont il se punira, il expiera l'abus injuste qu'il avait été capable d'en faire. Voilà le fond de la vie chrétienne, et les grandes maximes que l'Evangile propose à tous les fidèles.

Ainsi selon ces règles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu même de l'opulence, se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les sens, s'interdire tout ce qui n'est inventé que pour nourrir l'orgueil et l'amour-propre, tout ce qui sert d'aiguillon aux passions, et s'en tenir là-dessus à tout ce que la nécessité, la charité et une rigoureuse bienséance nous obligent encore de nous permettre. Tout l'avantage que les personnes du monde ont donc ici au-dessus de vous, ma chère sœur, c'est que, sans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire servir à leurs plaisirs; c'est que, à portée de se ménager toutes les superfluités, elles sont obligées de se les interdire; c'est que, sans se séparer de tout ce qui flatte les sens, elles doivent les mortifier sans cesse; sans se dépouiller de tout, vivre dans le dépouillement; c'est, en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, et n'en ont pas pour cela plus de privilége.

Il est vrai qu'une épouse de Jésus-Christ, qui a joint à cette obligation commune une promesse particulière de vivre dans le dépouillement religieux, doit se disputer avec bien plus de rigueur les plus légères superfluités: non-seulement tout ce qui flatte encore les sens et les passions lui est interdit, mais même ce qui amuse encore, pour ainsi dire, l'amour-propre: non-seulement tout ce qui sent les pompes du monde est criminel pour elle, mais même tout ce qui n'est pas marqué par un caractère particulier de pauvreté et de pénitence. Ce n'est pas assez que ce qui l'environne n'augmente pas ses passions, il faut qu'il les combatte et qu'il les affaiblisse: ce n'est pas assez d'éviter les profusions de la vanité, il faut y joindre les privations d'une humble pauvreté: ce n'est pas assez de n'avoir

plus rien de commun avec le luxe des personnes du monde, il faut n'avoir rien même de particulier qui nous distingue de la modestie et de la simplicité de nos sœurs; rien qui paraisse nous élever au-dessus d'elles; rien qui puisse les faire souvenir des vains avantages du nom, de la naissance, de la fortune, auxquels nous avons renoncé en nous consacrant à Jésus-Christ; rien qui puisse blesser l'uniformité religieuse qui les a égalées à nous; rien enfin qui tende à introduire les distinctions du siècle dans un lieu qui n'est établi que pour les effacer et les anéantir.

Dieu seul, dit le Prophète, doit être grand dans la maison de Sion: *Dominus in Sion magnus.* (*Psal.* XCVIII, 3.) Toute grandeur de la terre, tout éclat humain est ici éteint et éclipsé: tous les noms et tous les titres que l'orgueil des hommes a inventés sont ici effacés par le titre glorieux d'Épouse de Jésus-Christ : tout doit paraître ici petit devant la majesté du Très-Haut, qui remplit ce lieu saint de sa gloire et de sa présence. Et comme après le dernier jour, Dieu seul régnera dans l'univers, et que le monde entier étant détruit, tous les sceptres et toutes les couronnes brisées, tous les royaumes et tous les empires retombés dans le néant, et, en un mot, toute puissance et toute domination finie, Dieu seul, dit l'Écriture, remplira de sa majesté les nouveaux cieux et la nouvelle terre; Dieu seul paraîtra grand, parce que sa gloire seule s'élèvera sur les débris de toutes les grandeurs humaines: on peut dire que ces maisons religieuses sont d'avance ce ciel nouveau et cette nouvelle terre purifiés par un feu céleste; où toute grandeur est anéantie; où tous les noms et tous les titres sont confondus; où le monde avec toute sa gloire est déjà détruit; où Dieu seul est grand, parce que Dieu seul y règne et y est adoré: *Dominus in Sion magnus.*

Voilà, ma chère sœur, à quoi vous engage le dépouillement auquel vous allez vous soumettre, et vous voyez que ce qu'il exige de plus de vous que des personnes du monde, est plutôt une facilité pour remplir l'engagement contracté là-dessus dans votre baptême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Enfin, le dernier devoir de ce dépouillement religieux est la soumission et la dépendance entière des supérieurs, dans l'usage même des choses les plus nécessaires; c'est-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous; n'en user que selon l'ordre et la volonté de ceux qui nous gouvernent; le voir changer, augmenter, diminuer avec la même indifférence; ne nous approprier de tout ce qui nous sert, que la disposition d'en être privé, dès que l'ordre le demandera, et n'avoir à soi que le saint plaisir d'être libre et dépouillé de tout.

Ne vous figurez pas cependant, ma chère sœur, qu'en ceci même votre condition soit plus dure que celle des personnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'elles qu'elles dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens, et qu'elles n'en usent ou ne s'abstiennent que selon les ordres et la volonté d'autrui. Mais sans vous faire remarquer qu'il est mille situations dans le monde, et pour celles de votre sexe surtout, où l'on ne peut disposer de rien; où tout ce qui est à nous est comme s'il ne l'était point; où l'on dépend de la volonté, et souvent du caprice d'autrui dans l'usage même des choses les plus nécessaires; où les grands biens qu'on a portés à un mari, ne servent qu'à augmenter ses profusions insensées envers les objets criminels de ses passions, et sa dureté à notre égard; enfin où l'on n'achète, par des richesses immenses, que le droit de ne pouvoir plus s'en servir et de les voir engloutir, sans oser presque se plaindre : sans m'arrêter à cette réflexion, ma chère sœur, et en vous permettant d'imaginer une situation où l'on ne dépende de personne dans l'usage des biens que nous avons reçus de nos ancêtres, nous dépendons toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet usage : nous dépendons sans cesse de Dieu qui peut nous enlever ces biens à chaque instant, qui peut d'un souffle renverser notre fortune, et, par mille événements imprévus, changer notre opulence en une extrême misère. Nous devons donc toujours être prêts, comme Job, à trouver bon tout ce qu'il plaira au souverain Maître d'en ordonner: nous devons en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit; nous regarder toujours comme des esclaves, à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, sans qu'ils puissent y trouver à redire ; ne les posséder que comme ne les possédant point; nous souvenir que, étant entrés nus dans ce monde, comme dit l'Apôtre, nous n'y possédons rien qui soit à nous; et que, devant en sortir dans la même nudité et dans la même indigence, tout ce que nous aurions voulu nous approprier n'aurait été, pour ainsi dire, qu'un vol fait au père de famille, un vol que nous aurions été forcés de restituer à la mort qui nous ravira tout, et de montrer ainsi à tous les hommes que nous avions été des usurpateurs; que ces grands biens, dont nous nous étions parés avec tant d'ostentation, ne nous appartenaient pas, et que nous n'avions à nous que le droit d'en user et de les faire valoir au profit et pour la gloire du Maître souverain qui nous en avait confié l'administration.

Ainsi, ma chère sœur, la pauvreté religieuse ne diminue pas vos droits sur les biens et sur les plaisirs de la terre, puisque le chrétien n'y a point de droit ; elle diminue seulement vos embarras et vos inquiétudes ; elle ne vous dépouille de rien, puisque rien n'est à nous ; elle vous met seulement hors d'état de vous attacher à ce qui ne vous appartenait pas : elle ne retranche pas même les profusions et les superfluités, puisque l'Évangile les interdit à tout fidèle : elle ne retranche que les occasions qui auraient pu vous porter à les rechercher : en

un mot, elle n'éloigne que les périls, et, loin de vous imposer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

Je sais que le monde ne regarde pas des mêmes yeux cet état de pauvreté religieuse et qu'on se croit plus libre et plus heureux, quand on peut jouir à son gré des biens que l'on possède. Mais quel est ce bonheur, ma chère sœur? que sont la plupart des hommes, que les esclaves infortunés de leurs biens et de leur fortune? Ils ne les possèdent pas, ils en sont possédés : que de craintes! que de désirs! que de jalousies! que de bassesses! que de soins pour les conserver! que de précautions de peur de les perdre! que de passions à contenter! que d'accidents à craindre! que de contretemps à souffrir! que de courtes joies! que de chagrins durables! quels chagrins amers suivent le dérangement des profusions et des excès! de quels soucis honteux et dévorants est punie et toujours accompagnée l'avarice! quels désirs insatiables d'amasser sans cesse! quel dégoût cependant et quelle satiété même dans la possession! A combien de maîtres et de tyrans, s'écrie saint Ambroise, se livre celui qui ne veut pas prendre le Seigneur pour son seul Maître et pour son unique héritage! *Quammultos dominos habet, qui unum refugerit!*

Heureuses donc les âmes, ô mon Dieu! que vous avez appelées à un état de dépouillement entier! Sans inquiétude, sans souci pour le lendemain, sans toutes les tristes précautions pour l'avenir, sans embarras pour le présent, débarrassées de tout ce qui agite et qui tourmente les enfants du siècle, leur unique soin est de vous plaire; toujours dans l'abondance, parce qu'elles n'ont besoin de rien; toujours tranquilles, parce qu'elles ne désirent rien; leur vie est une fête continuelle, un calme que rien ne peut altérer, une joie pure et innocente : *Et justi epulentur et exsultent in conspectu Dei.* (*Psal.* LXVII, 4.) Au lieu que les enfants du siècle, toujours dans l'abondance et jamais rassasiés; toujours dans les plaisirs, et jamais heureux, passent leur triste vie à désirer, à s'agiter, à changer sans cesse de situation et de mesure. Loin de se faire une félicité de ce qu'ils ont, ils se font un supplice de ce qu'ils désirent; chaque instant les jette dans de nouveaux mouvements : ils ne connaissent le repos que pour le fuir, et toute leur vie est une agitation éternelle que rien ne peut fixer, et qui ne leur laisse pas plus de confiance ici-bas, qu'à la poussière qui devient le jouet des vents sur la terre : *Non sic impii, non sic, sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ.* (*Psal.* I, 4.)

TROISIÈME RÉFLEXION.

Resterait à vous parler ici, ma chère sœur, du troisième engagement de l'état saint que vous embrassez : c'est l'obéissance religieuse. Le monde, qui ne connaît pas la vertu de la foi et l'esprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux, insupportable à la raison et incompatible avec le repos et la douceur de la vie. Il est vrai qu'il paraît d'abord fort triste et fort dur à la nature, de se faire toujours une loi des volontés d'autrui; d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumières, aux lumières et souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent; de ne se servir de sa raison que pour l'aveugler et la soumettre à des ordres qui nous paraissent bizarres et injustes, de n'avoir à soi ni sentiment, ni volonté propre, et, malgré la bonne opinion que nous avons de notre propre sens, que nous préférons toujours en secret à celui des autres; malgré les défauts et les lumières bornées que l'orgueil nous découvre toujours en ceux de qui nous dépendons; malgré même la vivacité des goûts et des inclinations qui nous dominent et qui mettent en nous mille répugnances pour les choses ordonnées; malgré tout cela, n'agir que comme si l'on ne voyait rien, si l'on ne sentait rien, et comme un instrument aveugle et insensible, qui n'aurait d'autre mouvement que la volonté de celui qui l'emploie et qui le dirige. J'avoue, ma chère sœur, que cette situation paraît révolter d'abord tous les penchants les plus raisonnables de la nature, et ôter aux hommes la seule consolation innocente que les situations les plus tristes leur laissent encore, qui est l'indépendance et la liberté de disposer de leurs actions et d'eux-mêmes.

Mais, ma chère sœur, ce n'est là qu'un langage dont le monde se fait honneur : car trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entière; imaginez, si vous le pouvez, une situation, où libre de tout joug, de toute servitude, de tout égard, de toute subordination, de tout ménagement, on n'ait à répondre qu'à soi-même de soi-même. Quels sont les assujettissements du mariage? et cette liberté si vantée, qu'est-elle qu'une servitude qui nous lie aux volontés et souvent aux caprices d'un époux souvent injuste, jaloux, bizarre, qui change une société sainte en une affreuse captivité? Quelle est la servitude de la cour, de la fortune, des places, des emplois? quel est ce fantôme de liberté, qui fait dépendre les personnes du monde de tant de maîtres; qui les assujettit à tout, à leurs supérieurs, à leurs sujets, à leurs amis, à leurs ennemis, à leurs envieux, à leurs partisans, à tout ce qui les environne? qu'est-ce qu'une âme livrée au monde et à la fortune, que l'esclave de l'univers entier, que le jouet éternel des passions et des bizarreries d'autrui, parce qu'elle l'est des siennes propres? Qu'est-ce que la vie du monde et de la cour elle-même, qu'une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, où il faut sans cesse sacrifier les plaisirs à la fortune, le repos au devoir, les aises et les commodités aux bienséances, nos propres goûts aux goûts d'autrui, nos lumières aux préventions de ceux de qui nous dépendons, et enfin notre conscience souvent à leurs passions injustes?

Et voilà, ma chère sœur, ce qu'il y a ici

de triste pour les personnes du monde : c'est que leurs assujettissements, qui font tout leur malheur, font souvent aussi tous leurs crimes. Ils trouvent en même temps dans leur servitude l'écueil de leur repos et de leur salut : ils font à leurs maîtres des sacrifices continuels de leur liberté, des sacrifices qui leur coûtent cher, et qui cependant les rendent plus coupables. Leur complaisance est pénible et elle est criminelle, au lieu que dans ces asiles saints, elle coûte moins au cœur, et a toujours un nouveau mérite; les sacrifices de la propre volonté y sont moins pénibles, parce que, outre que la grâce les adoucit, on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté qu'à la volonté de Dieu, dont les supérieurs ne sont que les interprètes et les organes; et cependant ces sacrifices nous sont toujours comptés pour de nouvelles vertus; en un mot, on ne prend ici qu'une liberté d'humeur et de caprice, dont on est souvent soi-même embarrassé; on y conserve celle du cœur, qui est la source des vrais plaisirs et l'image de la liberté éternelle; dans le monde on perd toutes les deux, et on a le malheur de ne pouvoir, ni vivre pour son plaisir, ni vivre du moins pour son salut.

Mais une autre réflexion avec laquelle je finis, ma chère sœur, quand même vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance et de liberté entière, situation après laquelle depuis longtemps les hommes soupirent, et qu'ils n'ont pu encore trouver; quand même, dis-je, vous auriez été assez heureuse que de l'avoir enfin rencontrée, il ne vous aurait pas été permis pour cela de suivre aveuglement vos goûts et vos caprices; il ne vous eût pas été permis de vivre d'humeur, de tempérament, et de ne prendre que ce qui vous plaît pour la règle de ce que vous devez faire. Tout chrétien a une règle éternelle et supérieure qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action : tout ce qu'il fait doit se trouver à la place et dans l'ordre, où la règle, c'est-à-dire, la loi de Dieu veut qu'il se trouve; par conséquent, dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même; autrement il se mettrait lui-même à la place de Dieu, pour lequel et par l'ordre duquel il doit toujours agir. Tout ce qui n'a que l'humeur, que le caprice, que l'amour de nous-mêmes pour principe, n'est plus dans l'ordre, n'est plus une action du chrétien : car toutes les actions du chrétien et dignes de la vie éternelle, doivent dit l'Apôtre, avoir pour principe la charité; or, l'humeur, l'amour-propre et la charité, ne peuvent être le principe de la même action, puisque l'une nous fait toujours agir pour Dieu, et l'autre pour nous-mêmes.

Que fait donc, ma chère sœur, l'obéissance religieuse? Elle nous manifeste, par l'organe de nos supérieurs, cette règle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches; elle nous épargne l'embarras de chercher, sur chaque action, quelle est la volonté de Dieu, selon laquelle le chrétien doit agir dans tous les temps et dans tous les lieux; elle abrége les incertitudes et les perplexités qui auraient toujours suivi nos déterminations propres; elle va au-devant des méprises qui auraient pu nous faire prendre de mauvais partis; en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains et sous la conduite de Dieu. Ainsi, les personnes du monde ne se croient plus libres, que parce qu'elles ne connaissent pas le fond de la religion et les devoirs de la vie chrétienne; elles ne comptent être maîtresses de leurs actions que parce qu'elles croient n'en être comptables à personne; elles ne font tant valoir cet avantage, que parce qu'elles ignorent que toutes nos actions sont dirigées par une règle sévère, dont nous ne devons jamais nous départir; que la liberté de la foi est une sainte servitude; que nous sommes esclaves de la justice et soumis à la loi de Dieu; que nous ne sommes point à nous, comme parle l'Apôtre, mais à celui qui nous a rachetés d'un grand prix; que toutes nos actions lui appartiennent, puisqu'il en doit être la fin et le principe; qu'ainsi il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté selon son humeur et son caprice, qu'au solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs; que l'un et l'autre doivent toujours agir conformément à la règle, et que toute la différence que j'y trouve, c'est qu'il est encore facile à l'un de la violer, au lieu que l'autre s'est mis dans l'heureuse nécessité de la suivre.

Non, Seigneur, le monde a beau nous faire valoir ses avantages sur ces asiles saints; funestes avantages, qui deviennent la source de tous ses crimes, et qui le rendent l'objet éternel de votre indignation! tristes avantages, empoisonnés par tant de chagrins, et qui lui deviennent à charge à lui-même! il se fait honneur d'un fantôme et d'une apparence de bonheur, dont il sent lui-même le vide, et où, jusqu'ici, il n'a pu trouver le secret de devenir heureux. Mais votre calice, ô mon Dieu! n'offre de l'amertume qu'à l'illusion des sens; le cœur y boit à longs traits les consolations de la paix et de la justice. Que les chaînes qui nous attachent à vous, Seigneur, sont douces et aimables! que l'on gagne en perdant tout, en renonçant à tout pour vous! Acceptez donc, ô mon Dieu! le sacrifice que je vous fais aujourd'hui de moi-même; ne regardez pas les imperfections de l'hostie qui s'offre, ne regardez que le plaisir et l'empressement avec lequel elle court s'immoler aux pieds de vos autels; c'est à vous-même à la rendre digne de vous; c'est votre grâce qui me conduit en ce saint lieu; c'est à elle à m'y soutenir; et après m'avoir mise au nombre des épouses sur la terre, me recevoir parmi celles qui doivent être admises aux noces éternelles de l'Agneau. Ainsi soit-il.

—

SERMON IV.

Sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitia et judicio, et in misericordia, et sponsabo te mihi in fide; et scies quia ego Dominus. (*Osee*, II, 19, 20.)

Je vais vous rendre mon épouse pour jamais par une alliance de justice, de jugement, de miséricorde, et par une inviolable fidélité; et vous saurez que je suis le Seigneur.

C'est ce qui se passe entre Jésus-Christ et une âme que les passions avaient entraînée, lorsque, revenue de ses égarements, elle s'unit à lui par les liens de la foi et de la justice, et ne veut plus vivre que pour réparer par une constante fidélité les transgressions de sa vie passée. On peut dire qu'alors elle renouvelle avec le Seigneur l'alliance autrefois jurée dans son baptême : sans renoncer à tout, elle le prend pour son partage : sans se cacher dans un saint asile et se dérober à la vue des hommes, elle ne vit plus que pour lui seul : sans se dépouiller des biens périssables, elle les méprise, et ne connaît plus d'autre bien, que celui de le posséder : sans se séparer d'un époux terrestre, elle ne perd plus de vue l'Epoux immortel qu'elle a dans le ciel : enfin sans changer d'état, elle change de cœur, et éloigne d'elle tout ce qui pourrait rompre le nouvel engagement qu'elle contracte avec son Seigneur.

Cependant, ma chère sœur, quelque puissante que soit la grâce dans une âme encore engagée dans le monde; quelque fervents que soient les désirs; quelque sincères que paraissent sa pénitence et son retour à Dieu, il est vrai de dire que l'alliance qu'elle fait avec lui au milieu du monde, par une conversion véritable, est toujours suivie de mille imperfections que la vie du monde rend inévitables. Les sollicitudes temporelles, les devoirs et les bienséances qui se multiplient à proportion du rang et de la naissance; les égards que le monde exige, et qui ne nous laissent pas toujours les maîtres de disposer de nous-mêmes; les usages dont la piété la plus austère n'oserait se dispenser; les liens de la chair et du sang auxquels il faut encore tenir; les soins pour se concilier l'amitié de ceux qui dispensent les grâces; les prévoyances pour ménager à des enfants des établissements dignes de leur naissance; les contre-temps qui dérangent nos mesures, tout cela partage le cœur malgré nous-mêmes, occupe nos affections, s'empare de nos pensées, ralentit notre foi, émousse notre goût pour les choses du ciel, rend la pratique de la prière et des autres œuvres du salut, plus sèche et plus languissante, répand mille nuages sur notre esprit, laisse encore au monde trop de crédit sur notre cœur, et fait que la piété sert plutôt à nous faire déplorer en secret les embarras qui l'affaiblissent, qu'à nous faire goûter les consolations qui l'accompagnent.

C'est donc à vous proprement, ma chère sœur, que s'adressent aujourd'hui ces paroles de mon texte : c'est avec vous que le Seigneur va faire une alliance sainte et éternelle, et telle que son amour peut la désirer. Ce n'est pas assez pour lui de vous posséder à demi comme il possède encore tant d'âmes qui le servent au milieu du monde : il vous veut toute à lui; il est jaloux de tout votre cœur, et ne peut souffrir que les affections même les plus légitimes puissent le partager encore. Heureuse, si après avoir surmonté tous les obstacles qui s'opposaient à votre sacrifice; si après avoir résisté à toutes les sollicitations qui nous avaient presque fait craindre pour votre persévérance; si après vous être arrachée d'un monde qui a mis tout en œuvre pour vous retenir, vous ne commencez pas à moins estimer un bonheur que personne ne vous disputera plus! heureuse si les suites ne ralentissent rien de la ferveur de ces commencements; et si, après avoir fui le monde, lorsqu'il courait après vous, vous ne le regrettez pas lorsqu'il vous aura tout à fait oubliée!

Mais non, ma chère sœur, nous avons de vous de meilleures espérances et des pressentiments plus heureux pour votre salut : *confidimus meliora et viciniora saluti.* (*Hebr.*, LXIII, 9.) Ce n'est pas ici un parti pris dans un âge encore tendre, où une longue éducation dans ces saints asiles décide toujours presque de nos choix, et où le monde encore inconnu n'offre encore rien aussi qui puisse nous séduire : c'est une sainte résolution formée, soutenue long-temps au milieu du monde même, et d'un monde où tout vous riait, où tous les suffrages étaient pour vous, où vous n'aviez que trop de ces talents dangereux qu'il faut pour lui plaire, où vous étiez devenue la seule consolation d'une mère désolée ; en un mot, où tout semblait devoir vous attacher, et où cependant, quoique mille obstacles aient retardé le dessein où vous étiez de le quitter, rien n'a été capable de vous en détourner. Ainsi, ma chère sœur, les applaudissements d'un monde profane, auquel le cœur est si sensible, si généreusement méprisés ; le seul lien même qui vous attachait encore au monde, en vous attachant à une mère tendre et chrétienne, si généreusement rompu ; ce lien que vous respecterez toujours, et dont le souvenir plus vif sans doute, sur le point d'en rompre les nœuds pour jamais, arrache peut-être encore à votre cœur des restes de regret et de tendresse; les routes singulières par où la providence vous a conduite en ce lieu saint ; le soin spécial qu'elle a paru prendre jusqu'ici de votre destinée ; tout cela, ma chère sœur, nous rassure sur les suites : les difficultés que le monde a formées à votre entreprise, nous répondent qu'elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu. Oui, Seigneur, vous ne rejetterez pas une victime que votre main elle-même a conduite à travers tant d'obstacles aux pieds de l'autel. Abandonnez, à la bonne heure, ces vierges imprudentes, qui ne se donnent à vous qu'à regret, et auxquelles l'orgueil tout seul, et le chagrin de ne pouvoir trouver dans le monde d'établissement qui soutienne la vanité de leur nom et de leur naissance, ouvre les portes de ce lieu saint : ne jetez que des regards d'indigna-

tion et de mépris sur ces sacrifices forcés qu'on offre au monde plutôt qu'à vous-même, et où l'on ne vous donne que ce qu'il a rejeté. Mais pour cette vierge fidèle, qui entre de bonne foi dans vos voies ; qui méprise avec une sainte fierté tout ce que le monde lui offrait de charmes ; qui renonce à tout pour vous suivre ; qui vous confie le dépôt de la foi et de son innocence, et vous prend pour sa portion et son seul héritage : vous êtes, Seigneur, fidèle dans vos promesses : vous la garderez comme la prunelle de votre œil, et la mettrez à l'abri sous les ailes de votre grâce.

En effet, ma chère sœur, il ne faut qu'examiner les caractères de l'alliance que vous allez contracter avec Jésus-Christ, pour conclure que, de tous les préjugés de salut, il n'en est pas de plus certain, ni de plus consolant pour vous.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

En premier lieu, le Seigneur va vous rendre son épouse par une alliance de justice : *Sponsabo te in justitia ;* premier caractère. C'est-à-dire qu'il était juste que vous lui donnassiez cette marque de votre amour ; que votre reconnaissance envers lui ne pouvait s'acquitter à moins, et qu'un sacrifice moins entier n'eût pas répondu à ce qu'il était en droit d'attendre de vous. Oui, ma chère sœur, la mesure de ce que nous devons à Dieu est ce que nous avons reçu de lui : il n'exige pas également de toutes les âmes, parce qu'il ne leur donne pas à toutes également. Plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyons à lui : plus il met dans notre cœur de désirs de perfection et de fidélité, plus il veut que nous avancions, et que nous lui soyons fidèles : plus il nous pousse, plus il faut marcher : en un mot, ses dons doivent régler nos efforts et notre zèle.

Or, rappelez en ce moment, ma chère sœur, toutes les grâces dont il vous a jusqu'ici comblée; des sentiments de salut inspirés dans une première jeunesse; tant de périls éloignés; tant d'obstacles, qui semblaient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui impossible, surmontés; tous les talents qui paraissaient devoir vous destiner au monde et à la vanité, réservés pour lui seul; tant de suggestions pour vous dégoûter de l'état que vous embrassez, méprisées; tant de piéges qu'une tendresse trop humaine vous tendait chaque jour, heureusement évités; les larmes mêmes et les menaces de ceux qui avaient autorité sur vous, également inutiles ; le monde entier conjuré pour vous perdre, ou par les embûches qu'il assemblait autour de vous, ou par les sentiments qu'ils réveillait dans votre cœur, et que vous ne pouviez refuser au sang et à la nature; le monde entier, dis-je, conjuré pour vous perdre, terrassé et foulé aux pieds. Rappelez, ma chère sœur, toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous, et que le souvenir de cet enchaînement de grâces ne s'efface jamais de votre cœur.

Dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorsque lassée, ce semble, de vous soutenir toute seule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livrait, vous paraissiez sur le point de succomber, et de vous y rendre : dans ces moments tant de fois éprouvés, où votre piété devait s'affaiblir, votre fermeté s'ébranler, votre foi s'obscurcir, et où le monde vous paraissant plus aimable, la retraite religieuse semblait ne vous offrir plus que des dégoûts et des horreurs secrètes, que se passait-il alors dans votre cœur? Jésus-Christ n'y était-il pas lui-même pour vous fortifier ? D'où vous venaient ces inspirations soudaines, ces retours de foi et de religion ? quelle était la voix secrète qui vous parlait alors au fond du cœur? N'était-ce pas l'Epoux céleste qui vous disait tout bas : Insensée, tout ce que tu vois, et que le monde te fait espérer, passera; mais les biens que je te promets, ne passeront point : que te servirait le gain du monde entier, si tu venais à perdre ton âme? attache ton cœur, si tu es sage, à ce qui ne peut t'échapper, et qui doit demeurer toujours : les créatures qui semblent te promettre des plaisirs si doux et une félicité si riante, ne cherchent qu'à te séduire : elles sont toutes vaines, inconstantes, fausses, perfides : elles ne te préparent que des dégoûts et des amertumes cruelles : le monde est plein de malheureux, et s'il s'y trouve quelque consolation, elle n'est que pour les âmes qui m'y sont fidèles.

Lorsqu'il vous parlait de la sorte, ma chère sœur, votre cœur, comme celui des disciples d'Emmaüs, ne redevenait-il pas tout de feu pour lui? ne sentiez-vous pas votre foi se raffermir, votre langueur se ranimer, vos irrésolutions se fixer, vos ténèbres se dissiper, et la sérénité succéder à l'orage? Quelles étaient les suites de ces temps de tentation, sinon une résolution plus vive, plus décidée, plus inébranlable de vous consacrer à Jésus-Christ? Je ne fais que raconter ici l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre âme, que vous nous avez confiée avec un attendrissement de reconnaissance, afin qu'elle fût publiée sur les toits.

Voyez en effet, s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne : il ne les trouble pas dans leurs voies insensées ; il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le possède tout entier; il les laisse jouir paisiblement du fruit de leurs infidélités; il semble leur en ménager lui-même les occasions, et par des jugements secrets et terribles, éloigner ou rendre inutile tout ce qui pourrait les ramener aux voies de la vérité. Qu'avez-vous fait, ma chère sœur, qui ait pu vous attirer ces égards et ces préférences? où en seriez-vous, s'il se fût contenté de vous solliciter faiblement, de vous inspirer quelques désirs de vous consacrer à lui, sans vous les faire exécuter, comme il en inspire tous les jours à tant d'âmes en qui le monde étouffe ces commencements de grâce, et qui demeurent

infidèles à leur vocation? où en seriez-vous s'il eût borné toutes les opérations de sa grâce à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde est plein, à ces réflexions stériles sur les abus des plaisirs, de la fortune et de toutes les choses présentes qui ne convertissent personne? à ces projets éloignés de conversion qu'on ne forme tous les jours que pour se dire soi-même qu'on n'est pas encore endurci, qu'enfin on changera, et se calmer en attendant, sur ses désordres? Il le pouvait; et vous n'avez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte : mais il vous a prévenue de ses bénédictions; il vous a toujours environnée de son bouclier. Plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire, plus il a été attentif à vous protéger : il a toujours eu sur vous un œil jaloux, appliqué à étudier les affaiblissements de votre cœur, et prompt à vous les reprocher. Ah! tant de soins ne devaient pas aboutir à vous laisser exposée au milieu des périls d'un monde corrompu : il travaillait à se former une épouse, à orner la victime qu'il destinait à ses autels. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage; vous lui présentez le fruit de ses soins, vous parez l'autel de ses propres dons, vous lui rendez ce que vous en avez reçu, vous vous acquittez envers votre bienfaiteur; vous ne pouviez, sans injustice et sans ingratitude, moins faire pour lui. Il avait déjà sur vous, par ses bienfaits, tous les droits que vous allez lui donner par ce nouvel engagement, et la sainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui est une alliance de reconnaissance et de justice: *Sponsabo te in justitia.*

SECONDE RÉFLEXION.

Mais quand la justice et la reconnaissance n'exigeraient pas de vous le sacrifice que vous allez faire, la prudence chrétienne ne vous permettrait pas de balancer: et cette alliance sainte n'en serait pas moins une alliance de jugement et de sagesse : *Sponsabo te in judicio*; second caractère.

Pesez en effet, ma chère sœur, sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, et de quel prix est ce que Jésus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide; des plaisirs qui durent peu, qui lassent dans leur courte durée, et qui doivent être punis éternellement; des jalousies, des chagrins, des passions que tout allume, et que rien ne satisfait; des dégoûts qu'il faut dévorer, et dont on n'oserait même se plaindre; des remords secrets que rien ne calme: des assujettissements et des ennuis mortels dont il faut même se faire un empressement et un mérite; des bizarreries, des rebuts de la part des grands, qu'il faut essuyer et dissimuler; un oubli cependant et un éloignement de Dieu inévitable; mille périls dont l'innocence ne sort jamais entière; des adoucissements dangereux sur les règles et sur les devoirs; des agitations éternelles, où il n'entre rien de plus solide que d'en connaître le néant; une vie toute d'inutilités, de mouvements, d'erreurs, de désirs, de craintes, d'espérances; et enfin, une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile, souvent d'un calme funeste; toujours terrible pour le salut, puisqu'elle finit toujours une vie, ou inutile ou criminelle: voilà ce que vous sacrifiez en renonçant au monde.

Mais de l'autre côté, que vous prépare Jésus-Christ pour remplacer ce sacrifice? L'innocence et la paix du cœur, que le monde ne connaît pas; la joie de la bonne conscience, qui est la seule source des vrais plaisirs; des devoirs, ou l'on est toujours payé comptant de la peine, par la consolation qui en facilite l'accomplissement; une société sainte dont la charité est le lien, dont la paix fait toute la douceur; où l'on n'envie rien, parceque tout est à nous comme à nos sœurs; où l'on ne se défie de rien, parce qu'on n'a chacun que les mêmes biens à espérer, et les mêmes maux à craindre; où la diversité des intérêts ne divise pas les cœurs, parce que c'est le même intérêt qui nous lie; où tous les chagrins qui empoisonnent la vie humaine, sont inconnus, parce que les passions qui les causent en sont bannies; où nous trouvons des ressources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos faiblesses, des appuis dans tous nos découragements, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille, innocente, pleine de bonnes œuvres; où les actions les plus indifférentes deviennent des vertus, et nous sont comptées pour le ciel, et enfin une mort semblable à celle des justes, pleine de consolation, sans regret à ce qu'on laisse dans le monde, parce que n'y possédant plus rien, on n'y laisse rien; sans inquiétude de conscience sur les affaires dont on s'était mêlé, parce que le salut avait été l'unique affaire qui nous ait occupés; sans remords sur des biens mal acquis, parce que nous avions renoncé à ceux-mêmes que nous pouvions légitimement posséder; sans scrupule sur les places où l'ambition nous avait élevés, qui n'étaient pas peut-être celles que Dieu nous avait destinées, parce que nous mourons dans une situation où la grâce seule pouvait nous placer; en un mot, une mort douce, paisible, et d'un présage consolant pour l'éternité, puisque le monde n'ayant pas été notre patrie, nous devons, selon les promesses, la trouver dans le ciel: voilà ce que Jésus-Christ vous prépare.

Or, sur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne sentez-vous pas plus que jamais, ma chère sœur, la sagesse de votre choix? Examinez, vous dit encore Jésus-Christ pour la dernière fois : jetez les yeux sur tout ce qui vous environne, et voyez si le monde, avec tout ce qu'il pouvait vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence et à la sûreté de l'asile saint où je vous appelle; je vous permets d'en faire le parallèle dans votre cœur : voilà la montagne sainte où je me communique à

l'âme comme un ami à son ami, et la plaine où une foule insensée adore le veau d'or; le repos du sanctuaire, et le tumulte du siècle : choisissez, il est encore temps; votre sort est entre vos mains : il faut vous attendre à des croix et à des amertumes dans mon service : ma grâce vous adoucira mon joug, il est vrai; vous le trouverez léger, et son poids même vous consolera; mais en certains moments, pour éprouver votre fidélité, je paraîtrai vous laisser à vous-même : je ne suspendrai pas mes secours, mais je suspendrai mes consolations : je serai toujours avec vous, mais je ne me ferai pas toujours sentir à votre cœur : je laisserai à mon calice toute son amertume, et il ne vous offrira, comme le calice de mon Père ne m'offrit à moi-même, qu'un dégoût et une répugnance secrète : je vous avertis, et vous devez vous préparer à ces temps d'épreuve : je ne veux pas surprendre votre consentement, ni me prévaloir des premiers transports d'un zèle qui souvent mène plus loin qu'on ne voudrait : je ne prétends pas amuser la victime pour la divertir de la pensée du glaive et du bûcher, ni vous mener à l'autel les yeux fermés, pour épargner à votre faiblesse la vue de l'appareil et des rigueurs du sacrifice : je demande une offrande raisonnable et éclairée : je veux bien que l'amour seul soit le feu qui l'allume; mais je veux un amour sage et prudent, et où la précipitation n'ôte rien au mérite du choix et de la préférence : en un mot, je ne veux vous rendre mon Epouse, que par une alliance de jugement et de sagesse : *Sponsabo te in judicio.*

Mais ce n'est pas, ma chère sœur, ce qui va manquer à votre sacrifice. Les épreuves qui l'ont précédé, les obstacles qui l'ont retardé, les contradictions que vous avez eues à essuyer durant si longtemps du côté du monde, du sang et de la nature; la persévérance inébranlable qui vous les a fait surmonter; tout cela ne laisse rien à craindre sur l'imprudence et sur la précipitation de votre choix. Le monde n'a exigé que trop de temps pour les réflexions et les épreuves; et vous étiez mûre pour la vie religieuse dès le premier jour que la grâce vous inspira la résolution de vous y consacrer. Ainsi prosternée ici aux pieds de l'autel, votre amour ne se plaint plus que des retardements que les intérêts et les raisons humaines avaient apportés à votre sacrifice. Vous dites à Jésus-Christ dans l'impatience de vous consacrer enfin à lui pour toujours : Eh! qu'abandonné-je, Seigneur, pour vous, qui ait pu demander tant de délais et tant d'épreuves? La liberté que je vais perdre n'est au fond qu'une véritable servitude dont je m'affranchis : je ne serai libre à mes yeux, que lorsque je serai attachée à vous seul par des liens indissolubles : ah! jusqu'ici le monde me paraît avoir encore quelque droit sur mon cœur : il me semble que je tiens encore à lui par tous les endroits qui ne me lient pas à vous sans retour : ce reste de liberté me blesse, et me paraît indigne d'un cœur qui vous a choisi depuis longtemps pour son unique partage : funeste liberté dont je ne pourrais me servir que pour devenir l'esclave du monde et des passions insensées! aimables chaînes qui vont m'attacher à mon libérateur par des liens éternels, et me mettre dans la liberté des enfants! Ainsi, Seigneur, le monde que je vous sacrifie, vaut-il la peine d'être tant regretté? Si je me sens troublée sur le point du sacrifice, c'est de confusion et de regret, de ne pouvoir rien vous offrir qui réponde à la faveur signalée que vous m'allez accorder. Je souhaiterais, Seigneur, que le monde, avec toute sa gloire, fût plus solide; que ses espérances fussent plus réelles, ses plaisirs plus durables, ses biens plus vrais, ses promesses plus sincères : ah! c'est alors que je voudrais le mettre à vos pieds avec complaisance, et vous faire hardiment un trophée de ses dépouilles : mais tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour m'en faire honneur auprès de vous. Ce qui me console, c'est que vous lisez dans mon cœur : ce n'est pas parce que le monde ne saurait faire des heureux que je vous le sacrifie, c'est parce qu'il est votre ennemi, et que l'aimer, c'est vous haïr et vous perdre : trompeur ou solide, favorable ou ingrat, fidèle ou perfide, il ne m'aurait jamais plu : avec plus d'attraits réels, il aurait peut-être mieux paré mon sacrifice, mais il ne l'aurait pas retardé d'un seul moment.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et c'est pour cela, ma chère sœur, que l'alliance que vous allez faire avec Jésus-Christ est, en troisième lieu, une alliance de miséricorde : *Sponsabo te in misericordia;* troisième caractère. C'est-à-dire qu'il ne regarde pas au peu que vous lui offrez, et qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Je sais que vous lui donnez beaucoup selon le langage et les idées frivoles du monde, un grand nom, les talents que le monde estime, de grandes espérances, les titres de vos ancêtres. Mais, ma chère sœur, quand vous mettriez aux pieds de Jésus-Christ des sceptres et des couronnes, les royaumes du monde et toute leur gloire, ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être, en échange, la dernière dans sa maison? Ainsi plus vous lui sacrifiez, plus vous lui devez : plus le monde semblait vous offrir d'attraits, plus il vous a fallu de grâces pour vous en dégoûter : plus vous paraissiez née pour la vanité, et avec tous les talents propres à vous perdre, plus il a fallu que le Seigneur préservât de bonne heure votre cœur, pour vous sauver, et vous établir solidement dans la vérité.

Voilà pourquoi il n'est pas de vanité moins pardonnable dans ces asiles saints, que celle de ces vierges insensées qui, rappelant avec complaisance le souvenir du nom de leurs ancêtres, et du rang que la naissance leur aurait donné dans le monde, et grossissant dans leur esprit le mérite de leur sacrifice, prétendent s'attirer dans le lieu de l'humi-

lité, des honneurs et des distinctions, par cela même qu'elles y ont renoncé; traitent avec une sorte de hauteur et de mépris celles qui, nées dans des circonstances plus obscures et plus ordinaires, n'ont eu à offrir au Seigneur, comme la veuve de l'Evangile, qu'une foi vive, un cœur désintéressé, et toute la médiocrité de leur fortune; comme si plus on avait eu d'engagements pour aimer le monde, plus la grâce n'avait pas dû être puissante pour nous en retirer; comme si un souvenir qui devrait exciter notre reconnaissance, pouvait aider à notre vanité, et que nous voulussions trouver des titres de gloire et d'orgueil dans les périls mêmes dont le Seigneur nous a délivrés par sa grande miséricorde.

C'est donc ici, ma chère sœur, une alliance toute de miséricorde pour vous : c'est une distinction dont la bonté de Dieu vous a favorisée depuis le commencement des siècles. Il prévoyait que, née avec tant d'avantages, vous ne lui seriez pas plus fidèle dans le monde, avec la mesure de grâces qu'il vous destinait, que tant d'autres qui y périssent : il lisait dans le caractère de votre cœur et de vos penchants, que vous n'y seriez pas à l'épreuve des périls qui y sont si fréquents; et comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, selon l'expression d'un prophète, par une abondance de miséricorde : *Ideo attraxi te miserans.* (*Jer.*, XXXI, 3.) Il pouvait, sans doute, vous laisser errer quelque temps dans le monde au gré des passions insensées, et vous rappeler ensuite à lui par le dégoût qui les suit toujours ; mais il a mieux aimé les prémices de votre cœur. Ces temples qui ont servi à Baal, ces cœurs qui ont été au monde, peuvent bien, à la vérité, lui être consacrés : mais il y reste toujours je ne sais quelle odeur et quelles flétrissures qui blessent sa délicatesse ; et il n'y descend pas avec tant de complaisance que dans les cœurs innocents et dans les temples de Sion, qui n'ont jamais servi qu'à lui seul.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Il ne s'agit donc plus, ma chère sœur, que de répondre par une fidélité inviolable à toutes les miséricordes de l'Epoux céleste : *Sponsabo te in fide;* et c'est ici le dernier caractère de cette sainte alliance. Oui, ma chère sœur, vous ne serez heureuse, dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous serez fidèle : il ne faut plus vous promettre d'autre consolation que dans la pratique exacte de vos devoirs. Le monde, qui jusqu'ici vous a ri, vous aura bientôt oubliée : vous allez tirer un voile éternel entre lui et vous ; n'attendez plus rien de ce côté-là : vous allez désormais lui être indifférente, parce que vous allez lui devenir inutile ; vous n'avez pas voulu de lui quand il paraissait courir après vous ; quel malheur si votre cœur allait retourner vers lui lorsqu'il ne voudra plus de vous, et qu'un engagement éternel vous en aura pour toujours séparée ! vous ne le retrouveriez plus le même : il est moqueur, il est méprisant, il est cruel même envers celles qui, après l'avoir abandonné et embrassé un état saint, regardent derrière elles, lui tendent encore les mains, et jettent encore sur lui des regards de complaisance : il insulte à leur inconstance et à leur retour; il leur fait lui-même une loi de le haïr : plus même leur sacrifice avait été éclatant, plus il donne du ridicule à la légèreté honteuse qui semble le désavouer, et il se venge de leur mépris passé par des dérisions piquantes.

Et alors, ma chère sœur, quelles sont les amertumes d'une vierge infidèle que le monde a séduite, et qui voit ses penchants mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint? Elle traîne partout ses dégoûts et son inquiétude : les rigueurs d'une sainte discipline deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter : elle ne trouve plus dans le secret du sanctuaire d'autre plaisir que dans les fantômes qu'une imagination déréglée lui retrace; la prière n'est plus pour elle qu'une contrainte, ou un tumulte d'images profanes et mondaines, qui s'offrent en foule à son esprit; les louanges du Seigneur, une occupation oiseuse et désagréable; les exemples de ses sœurs, un spectacle qui la fatigue, parce qu'il lui reproche tout bas ses infidélités : les devoirs les plus légers de l'obéissance la révoltent; les pratiques les plus aisées de la régularité la gênent; les mortifications les plus douces l'accablent; ce qui console les autres épouses de Jésus-Christ fait tout son supplice; et comme son dérangement lui attire tôt ou tard des murmures et des remontrances de la part de celles qui sont établies pour veiller sur sa conduite, elle nourrit des antipathies et des ressentiments qu'il lui faut dévorer toute seule, que la présence et les occasions réveillent et aigrissent à tout moment, et que la retraite rend souvent plus vives, plus amères et plus irremédiables que celles que les enfants du siècle nourrissent les uns envers les autres.

Or, ma chère sœur, est-il d'état plus malheureux sur la terre? Sentir des penchants infortunés qui nous rentraînent sans cesse vers le monde et vers les plaisirs, et se retrouver sans cesse environné des horreurs de la pénitence et de la retraite; laisser sans cesse échapper le cœur hors de ces barrières sacrées, et ne le rappeler que pour lui faire mieux sentir toute la rigueur de sa prison et de ses chaînes : ne vivre que pour souffrir sous un extérieur pénitent, et souffrir sans consolation et sans mérite : vous fuir sans cesse, ô mon Dieu ! et vous retrouver toujours sur ses pas ; courir avec une folle avidité après un monde qui nous fuit et qu'on ne voit que de loin; et se faire une félicité de désirer ce qui rend malheureux ceux mêmes qui le possèdent ! Mais que prétendez-vous, âme infidèle? (si parmi tant de vierges ferventes qui m'écoutent, il s'en trouvait quelqu'une de ce caractère.) Renouvelez aux pieds de Jésus-Christ tous les saints engagements de l'alliance que vous

avez contractée avec lui, et cherchez-y les consolations et les seuls plaisirs solides et véritables, qu'il vous y préparait : tous les autres ne sont pas dignes du cœur ; ils vous sont doublement interdits : perdez-en le désir, puisqu'aussi bien il en faut perdre l'espérance. Que vous êtes à plaindre, et que votre état laisse peu de ressource à espérer! Lorsqu'une âme mondaine s'égare elle trouve le remède dans le mal même ; le dégoût suit bientôt les plaisirs ; le monde, vu de près, ne se soutient pas longtemps contre lui-même , mais en éloignement il en impose ; c'est là son point de vue le plus séduisant ; c'est une figure qui ne brille et ne trompe que de loin ; l'idée qu'on se forme de lui est toujours infiniment plus aimable que lui-même; et on l'aime longtemps, quand on peut l'aimer sans le voir et sans le connaître.

Mais, d'un autre côté, ma chère sœur, rien ne peut être comparé aux consolations que Jésus-Christ prépare à votre fidélité. Le monde que vous avez toujours méprisé, parce que vous l'avez connu, ne vous offrira jamais rien qui puisse venir troubler ici l'heureuse tranquillité de votre retraite. Si vous jetez encore quelques regards sur lui, ce seront des regards de compassion et de douleur; vous gémirez au pied du sanctuaire, de l'aveuglement et de la destinée déplorable de tant d'âmes qui y périssent tous les jours, et de celles surtout que les liens de la chair et du sang doivent vous rendre plus chères, et dont le salut doit vous intéresser davantage ; vous y déplorerez l'égarement et la folie de presque tous les hommes , et vous les verrez, avec une sainte tristesse, courir comme des insensés après une fumée qui s'évanouit, et négliger les seuls biens véritables, et qui seuls peuvent leur assurer un bonheur éternel. Tantôt, pénétrée du zèle de la gloire du Seigneur, si publiquement outragée par les scandales et la licence des pécheurs, vous lui direz avec le prophète : Qu'attendez-vous, Seigneur? votre patience semble autoriser les crimes : il est temps que vous vengiez votre gloire offensée et votre saint nom blasphémé: pour peu que vous différiez encore, votre loi sainte va être anéantie : *Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam.* (*Psal.* CXVIII, 126.) Tantôt touchée du malheur de ceux de vos frères qui, malgré tous leurs bons désirs, se laissent entraîner au torrent du monde et des passions, et dont la faiblesse est le plus grand crime : O mon Dieu ! lui direz-vous avec Job : *Souvenez-vous que vous nous avez formés d'une boue fragile* (*Job*, X, 9); fortifiez les cœurs faibles, et ôtez ou aux séductions et aux plaisirs du monde le funeste ascendant qu'ils ont sur eux, ou à eux-mêmes la faiblesse qui, malgré eux, les en rend toujours les jouets et les esclaves. Tantôt, enfin, dépositaire des plus secrets sentiments de ceux mêmes qui passent pour les heureux du siècle, et qui viendront vous confier leurs chagrins, et se consoler auprès de vous de leurs peines des perfidies et des injustices du monde : vous vous applaudirez au sortir de là de votre choix; vous irez renouveler mille fois au pied de l'autel votre sacrifice ; vous y remercierez, avec des transports d'amour et de joie, Jésus-Christ de vous avoir conduite au port, et retirée d'un lieu où les apparences sont si trompeuses, les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, et la perte du salut cependant si inévitable. Ainsi, tous les jours plus attentive à resserrer les liens heureux qui vous attachent à Jésus-Christ, tantôt vous lui sacrifierez un désir naissant ; tantôt une impatience qui déjà s'élevait; tantôt une animosité qui commençait à aigrir et troubler votre cœur; tantôt une satisfaction humaine que vous aurez trop souhaitée; tantôt une répugnance et un chagrin que vous aurez trop craint, et vous étoufferez les passions, avant même qu'elles aient eu le loisir de se former et de naître.

Il vous tarde, sans doute, de l'éprouver, ma chère sœur, et il est temps. Une joie sainte se répand déjà sur votre visage; vous ne pâlissez pas à l'aspect du bûcher, comme ces victimes infortunées que la crainte ou l'intérêt seul traîne à l'autel. Le sacrifice que vous allez faire avec tant de courage touche déjà peut-être les spectateurs, vous seule paraissez ici ferme et tranquille; et, comme Jésus-Christ sur le point de consommer son ouvrage, vous dites aux témoins qui vous environnent, et que cette cérémonie attendrit : *Ne pleurez pas sur moi ; pleurez plutôt sur vous-mêmes* (*Luc.*, XXIII, 28) : c'est ici le plus beau jour de ma vie, l'accomplissement de tous mes souhaits et le plus haut point de mes espérances : eh! qu'y a-t-il dans mon sort qui ne doive vous paraître digne d'envie? je vais entrer dans le port, et je vous laisse encore à la merci des flots, et sur le point à tout moment d'un triste naufrage : je vais apaiser mon juge : travailler, tandis qu'il est temps, à me le rendre favorable, et le conjurer de ne pas me rejeter éternellement de sa face ; et vous allez enrichir le trésor de colère pour le jour terrible de ses vengeances : je vais mourir au monde, il est vrai ; mais à un monde qui ne fait que des malheureux; à un monde qui est déjà condamné ; à un monde qui va périr demain, et dont je n'aurais pu jouir que pendant la courte durée d'une vie rapide : *Ne pleurez donc pas sur moi; pleurez plutôt sur vous-mêmes.*

Quelle injustice, en effet, ô mon Dieu ! et quel aveuglement déplorable de plaindre une âme qui se donne entièrement à vous, et que vous mettez ici à couvert des piéges infinis, répandus sur toutes les voies des enfants des hommes; je mets à vos pieds les dépouilles du monde, et vous allez me revêtir d'un vêtement de salut et de justice; je me sépare du commerce et de la société de ceux qui ne vous connaissent pas, et vous m'allez donner une place parmi vos épouses fidèles et ferventes ; j'abandonne le lieu des peines et des tentations , et vous m'allez introduire dans le lieu des consolations et des

grâces. Monde profane, je ne vous ai jamais vu avec plaisir, et je vous quitte sans regret : je laisse encore, il est vrai, au milieu de vous des gages qui me seront toujours chers, et dont je ne me sépare qu'avec peine ; mais ne faut-il pas qu'il y ait de la douleur et du sang dans mon sacrifice ? Ah ! si je n'avais eû qu'à renoncer à vos pompes et à vos plaisirs frivoles, il m'en aurait trop peu coûté, et ce n'eût pas été donner à Jésus-Christ une grande marque d'amour que de lui sacrifier ce que je n'aimais pas. Que vous rendrai-je donc, ô mon Dieu ! pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblée ? je boirai votre calice ; j'invoquerai votre saint nom, et je vous rendrai mes vœux en présence de tout ce peuple, dans l'enceinte de votre maison, pour faire avec vous une alliance éternelle, parce que vous êtes le Seigneur et le Roi de l'immortalité. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES ET DISCOURS SYNODAUX

SUR LES PRINCIPAUX DEVOIRS DES ECCLÉSIASTIQUES.

AVERTISSEMENT.

Le P. Massillon instruit les rois et les peuples dans les premiers sermons que nous avons déjà donnés. Voici d'autres discours uniquement destinés à l'instruction du clergé. Ce sont les conférences qu'il fit autrefois, en qualité de directeur, dans le séminaire de Saint-Magloire ; celles qu'il faisait de temps en temps à ses curés dans son séminaire de Clermont, pendant son épiscopat. Vient ensuite un recueil des discours qu'il prononçait toutes les années dans le synode de son diocèse.

Le but de tous ces discours est d'apprendre aux ministres du sanctuaire à honorer leur ministère par une vie qui réponde à l'excellence et à la sainteté d'un état redoutable aux anges mêmes. Mais ce n'est point ici un déclamateur frivole, qui, ne sachant point se contenir dans les bornes précises de la vérité, croit se faire admirer en poussant les devoirs à l'excès, tandis qu'il rebute son auditeur et le dégoûte, en hasardant des maximes qui ne sont autorisées ni par l'Evangile, ni par l'exemple des saints les plus rigides. Hélas ! il n'est pas nécessaire d'outrer les vérités pour effrayer la plupart des ministres, et leur faire craindre que la voie dans laquelle ils marchent ne soit une voie d'erreur et d'illusion. Le P. Massillon expose simplement sur chaque sujet les règles, telles que nous les trouvons dans l'Ecriture, dans les conciles, dans les saints docteurs de l'Eglise ; telles qu'elles ont été pratiquées par tous les ministres fidèles que la miséricorde de Dieu ne manque jamais de susciter à son Eglise dans tous les temps, pour y perpétuer la sainteté aussi bien que la vérité. Il ne porte pas le devoir au delà de ses justes bornes ; mais il ne lui ôte rien de toute l'étendue qu'il doit avoir. Il appuie ces règles saintes de raisons solides, puisées dans la même source que les règles elles-mêmes ; aussi ne souffrent-elles point de réplique. Il va au-devant de tous les prétextes les plus spécieux que la corruption et l'ignorance leur opposent, pour les proscrire tout à fait de l'Eglise de Dieu, s'il était possible. Il démontre qu'en vain l'on voudrait autoriser les abus par la durée de leur règne ; que les abus restent toujours ce qu'ils sont, c'est-à-dire des coutumes vicieuses dont il faut s'éloigner, puisqu'elles ne sauraient jamais prescrire contre la vérité immuable des règles auxquelles il faut enfin revenir, si l'on ne veut se tromper misérablement soi-même.

Comme les devoirs des ecclésiastiques ne sont pas les mêmes que ceux des personnes engagées dans le siècle, cette partie des ouvrages du P. Massillon, dans laquelle il se borne à l'instruction du clergé, pourra ne paraître pas aussi intéressante pour le public, que les discours dans lesquels il instruit en général tous les fidèles. Cependant l'on ose dire, dans un sens très-véritable, que cette partie est peut-être celle dont le public doit tirer le plus d'avantages. En effet, quel bonheur pour le monde, si le nombre des ministres fidèles et zélés se multipliait dans l'Eglise de Jésus-Christ ! les ministres sont *le sel de la terre* (*Matth.*, V, 13), destinés à préserver les âmes de la corruption du monde. Comment en seraient-elles préservées, si les ministres ne sont eux-mêmes qu'un sel affadi, *qui n'est plus bon qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes?* La paille est si abondante dans l'aire du Seigneur qu'elle fait presque disparaître entièrement le bon grain : des désordres de toute espèce défigurent l'Eglise, au point que l'on serait presque tenté de douter s'il reste encore de la foi sur la terre.

Le fidèle ne doit pas moins gémir de ces maux que le ministre lui-même. Eh ! pourrait-il y être indifférent, sans se rendre coupable aux yeux de Dieu ? Si le ministre doit craindre que l'irréligion et les désordres qui règnent dans le monde ne soient des effets de sa lâcheté, le fidèle ne doit-il pas trembler à son tour, lorsqu'il considère combien ses prévarications continuelles peuvent contribuer à ces désordres qui causent les gémissements de l'Eglise. Les uns et les autres doivent donc se réunir pour demander à Dieu un remède à de si grands maux. Or, quel remède serait plus efficace que le renouvellement de l'esprit du sacerdoce dans ceux qui exercent les fonctions de cet auguste ministère ?

Un ouvrage qui peut contribuer à ressusciter cet esprit est donc intéressant pour le peuple lui-même, et il ne peut que lui être utile de le méditer. Il connaîtra quels sont les ouvriers que Jésus-Christ l'avertit de demander *au Maître de la moisson*. (*Matth.*, IX, 36.) Il saura quels sont les fruits auxquels il peut reconnaître les vrais prophètes, seuls dignes de sa confiance. Enfin, saisi d'une salutaire frayeur à la vue des obligations terribles que contractent les prêtres, il apprendra que ce n'est ni la chair ni le sang qui doivent donner des ministres au Seigneur ; que rien n'est si déplorable que l'aveuglement des pères et des mères, qui faisant entrer leurs enfants dans le sanctuaire sans une vocation marquée, deviennent ainsi les meurtriers, et de l'âme de leurs enfants, et de l'âme d'une infinité de fidèles que ces mauvais ministres laissent périr.

Le genre d'éloquence qui règne dans ces *Discours* est d'un goût différent de celui des *Sermons*. La force et la véhémence conviennent à la chaire ; le ton de la conférence en général, surtout des conférences ecclésiastiques, doit être plus doux et plus uni. C'est ce qu'observe le P. Massillon : il parle aux ecclésiastiques comme à des gens instruits, qui savent les règles auxquelles il se contente de les rappeler et de se rappeler lui-même ; il ne leur fait point de ces reproches vifs et piquants que l'on fait quelquefois aux pécheurs dans la chaire de vérité pour le tirer de son engourdissement ; mais il leur représente d'une manière sensible et pathétique les suites tristes et funestes qu'entraîne après soi non-seulement le désordre, mais la tiédeur même ou l'ignorance du clergé : ils ne sauraient se perdre tout seuls ; leur perte entraîne infailliblement celle d'une infinité d'âmes pour la rançon desquelles le Fils de Dieu a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Les *Conférences*, que j'appellerai *épiscopales*, parce qu'elles ont été faites pendant l'épiscopat de l'auteur, seront éternellement le modèle du ton que doit prendre un évêque lorsqu'il parle à ses curés. Il diversifie sa voix en mille manières différentes ; mais c'est toujours la voix d'un père, ou plutôt d'un collègue qui parle à ses collègues et à ses coopérateurs dans le saint ministère ; il s'abaisse jusqu'aux détails les plus simples qu'il sait ennoblir et rendre intéressants par le tour qu'il leur donne et par les expressions dont il a soin de les revêtir. Il serait difficile de trouver quelque chose de plus tendre, de plus touchant, en un mot de plus épiscopal que ces discours.

Qu'il nous soit donc permis d'exhorter les ecclésiastiques de lire avec une extrême attention cette partie des ouvrages du P. Massillon, qui les regarde directement ; ils y apprendront ce que c'est qu'un ministre de la nouvelle alliance, un homme qui entre dans le sacerdoce de Jésus-Christ pour ne faire avec lui qu'un seul et même prêtre du Dieu Très-Haut. Puisse cette lecture, en leur faisant connaître les règles et les obligations de la milice sainte à laquelle ils se sont consacrés, leur inspirer un désir efficace de les pratiquer.

CONFÉRENCES.

DISCOURS Ier.

SUR L'EXCELLENCE DU SACERDOCE.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel. (*Luc.*, II, 34.)

Il a été établi pour servir à la perte et au salut de plusieurs.

Pourquoi croyez-vous, mes frères, que le juste Siméon mêle aujourd'hui une prophétie si triste aux mystères augustes qui s'accomplissent dans le temple ? Le Fils unique du Père vient d'y entrer pour la première fois ; il prend possession de son nouveau sacerdoce ; il en exerce les premières fonctions publiques en s'offrant lui-même à son Père ; il substitue au sang des boucs et des taureaux l'oblation de son Corps, c'est-à-dire cette victime si longtemps attendue, seule capable d'apaiser la colère de Dieu et de le réconcilier avec les hommes. Pontife des biens véritables, il se propose déjà d'entrer avec son propre sang dans le sanctuaire éternel, et d'en ouvrir après lui l'entrée à ses frères ; en un mot, il rend la gloire de ce nouveau Temple bien plus éclatante que ne l'avait été la gloire du premier, et parmi des circonstances si heureuses pour tout l'univers, après lesquelles ce saint

vieillard quitte la vie sans regret, il se retourne vers Marie et lui annonce que ce nouveau pontife, qui doit être la lumière des nations et la gloire d'Israël, est pourtant établi pour servir à la perte comme au salut de plusieurs. Laissons là les autres raisons de ce mystère et bornons-nous à une vérité qui nous regarde.

Il me paraît que Jésus-Christ, prenant aujourd'hui une possession publique de son sacerdoce dans le temple, est la figure précise de chaque prêtre lorsqu'il vient de recevoir l'onction sainte, et que pour la première fois il paraît dans le temple revêtu de cette dignité redoutable. Or, je dis que c'est dans cette circonstance si solennelle qu'on doit dire de lui : *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel :* Celui-ci vient d'être établi ministre pour être l'instrument de la perte ou du salut de plusieurs. C'est sur cette terrible alternative que roule la destinée d'un prêtre; et il est vrai à la lettre d'un chacun de vous que vous allez être établis, ou que vous l'êtes déjà, pour édifier ou pour détruire; pour arracher les scandales du champ de Jésus-Christ, ou pour en mettre un nouveau ; pour sauver ou pour perdre, en un mot, pour être une odeur de vie ou de mort parmi les fidèles. Voilà sur quoi je me propose de vous entretenir.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quelle idée avons-nous, mes frères, du ministère terrible auquel nous aspirons? et qu'offre à la plupart le choix de l'état saint pour lequel ils se sont déclarés? Les uns, exclus par les circonstances de leur naissance des bénédictions temporelles et des prérogatives du premier-né, tristes peut-être comme Esaü de n'y pouvoir plus rien prétendre, se consolent sur ce que le Père de famille a des bénédictions de plus d'une sorte, et regardent le plus saint et le plus sublime de tous les états comme le moindre partage, comme un pis-aller inévitable, comme une bienséance que le monde lui-même leur impose, et un égard qu'ils doivent à leur nom, aux intérêts de leur maison, qu'ils se doivent à eux-mêmes.

Les autres, destinés dès leur tendre enfance à des espérances d'élévation, accoutumés par les discours domestiques à ne se figurer le fardeau redoutable du sacerdoce que sous les idées flatteuses de poste et de dignité, y courent comme à des biens et des honneurs assurés. Semblables à ce profane Héliodore, ils n'entrent dans le temple que parce qu'ils ont ouï dire qu'ils y trouveraient des trésors immenses, quoiqu'ils ne doivent y trouver que des dépôts sacrés, destinés, non à nourrir leur faste et leur mollesse, mais à la nourriture des orphelins et des veuves.

Quelques-uns, déterminés par les suites d'un tempérament doux et paisible, seulement pour s'épargner les fatigues et les périls de l'ambition, les agitations et les soucis de la fortune, se jettent dans l'héritage de Jésus-Christ comme dans un port tranquille, où ils ne se promettent que les douceurs d'un calme oiseux, des mœurs douces et libres de tout embarras, et un état où l'on ne vit que pour soi-même.

Il s'en trouve même qui, nés avec plus de vivacité et avec des désirs d'ambition et de gloire, s'y proposent des fonctions éclatantes, des ministères publics, et se promettent déjà de leurs talents, non le salut, mais l'admiration et les applaudissements des peuples.

Enfin, il en est qui, détrompés des plaisirs et rebutés des injustices du monde qui les néglige, lassés même des passions par le vide seul et l'amertume qui les suit, dépouillent l'ignominie de l'habit séculier, entrent dans la cléricature simplement comme dans une voie plus sûre de salut, et où la bienséance seule les met à couvert des occasions de chute qu'ils avaient trouvées dans le monde, et regardent comme la réparation de leurs crimes passés un état sublime et divin, dont les pénitents mêmes étaient autrefois exclus, et qui n'était ouvert qu'à l'innocence. Chacun n'envisage le sacerdoce que par rapport à soi : nul ne le regarde comme un état à suites, et qui lie nos destinées à celle des peuples, comme si nous n'étions prêtres que pour nous-mêmes.

Cependant, quelles que soient les vues que nous nous proposons dans le sacerdoce, devenant prêtres, nous devenons des hommes publics ; nous contractons des liaisons saintes et essentielles avec tous les fidèles; nous sommes comme des pierres angulaires où se rapporte tout le reste de l'édifice, et désormais nous ne pouvons plus, ni demeurer fermes sans soutenir ceux qui sont autour de nous, ni tomber sans les entraîner par notre chute : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Car, premièrement, un prêtre, de cela seul qu'il est marqué de ce caractère auguste et honoré du sacerdoce chrétien, quelque place qu'il occupe dans l'Église, est toujours chargé des intérêts du peuple devant Dieu : c'est à lui à porter tous les jours au pied de son trône les besoins et les péchés des fidèles. Le ciel ne s'ouvre et ne se ferme, pour ainsi dire, qu'à sa voix; comme il a, par sa dignité, plus d'accès auprès du Seigneur, c'est à lui à le solliciter en faveur de ses frères, à l'émouvoir, à le forcer même et lui arracher des grâces. Les princes de la terre veulent que les plaintes et les besoins de leurs peuples ne viennent à eux que par le canal de leurs ministres, et que les grâces ne descendent et ne se répandent que par la même voie : tel est l'ordre établi de Dieu dans son Eglise ; et de là les prières canoniques dont elle fait une loi et un devoir public et journalier à chaque ministre, persuadée que les prières des prêtres sont les canaux des grâces publiques, et que ce sont là les cris que le Père exauce toujours, à cause du respect dû à la dignité et à l'éminence de leur caractère.

Or, un prêtre mondain et infidèle à sa vocation; un prêtre qui, portant tous les jours sa langue jusque dans le ciel, par la vertu des bénédictions mystiques prononcées à l'autel, la laisse, au sortir de là, ramper sur la terre, selon l'expression du Prophète, et ne l'occupe qu'à des entretiens vains, oiseux et profanes; un prêtre dont le cœur plein du monde ne saurait plus goûter les choses de Dieu, dont l'imagination dissipée, souillée par mille images indécentes, ne saurait plus se recueillir un instant devant son Seigneur; un prêtre qui à peine dérobe quelques moments précipités à ses plaisirs pour honorer Dieu du bout des lèvres; qui laisse couler sur une langue froide, languissante, inattentive, les expressions les plus divines et les plus embrasées d'un roi pénitent; qui se décharge d'un devoir si consolant et seul capable, dit saint Ambroise, d'adoucir les dangers, les peines et les sollicitudes de nos fonctions, qui s'en décharge, dis-je, comme on secoue un joug embarrassant et odieux; un prêtre de ce caractère, que peut-il obtenir aux hommes d'un Dieu qu'il ne connaît et à qui il n'oserait parler pour lui-même?

Que revient-il de son sacerdoce aux peuples au milieu desquels il vit, ou sur lesquels il est établi? En quoi l'Eglise peut-elle s'apercevoir qu'elle a en lui un époux, un consolateur, un défenseur, un médiateur, un gardien de sa foi et de sa sainteté? Car ce sont tous les titres augustes que nous partageons avec Jésus-Christ. Mais je vais plus loin: n'est-il pas coupable devant Dieu de toutes les grâces qu'il manque d'attirer sur ses frères, et que l'ordre de la Providence avait attachées à ses prières et à ses gémissements? Devant le tribunal de Jésus-Christ, la corruption de ses citoyens, les désordres de ses amis et de ses proches, l'affaiblissement de la foi parmi les fidèles, et, en un mot, les maux de l'Eglise et les scandales qui l'affligent ne seront-ils pas son ouvrage? Que dis-je? au jour terrible des vengeances, mille âmes faibles et infortunées ne lui reprocheront-elles pas que si sa piété et ses prières avaient aidé leurs bons désirs, elles auraient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice? Si Moïse, malgré les ordres du Seigneur, eût laissé tomber ses mains défaillantes et cessé de le prier sur la montagne, le sang des Israélites vaincus n'aurait-il pas crié contre lui? et, coupable de la victoire de Madian, n'eût-il pas été le meurtrier de ses frères? Vous occupez la place d'un ministre agréable à Dieu, qui eût ouvert par ses cris le sein de la miséricorde divine sur les fidèles: vous privez les peuples d'un secours qui leur était dû. Vous êtes placé dans le sanctuaire comme une nuée sans eau et ténébreuse en même temps, qui non-seulement ne donne rien, mais qui empêche les influences du ciel de passer sur la terre. Vous êtes dans le champ du Seigneur comme un arbre mort et déraciné, qui, non-seulement occupe en vain la terre, mais qui cache aux plantes qu'il a sous lui la chaleur féconde du soleil, et les laisse dans une ombre mortelle où elles perdent l'espérance de leur accroissement.

Et d'où croyez-vous, mes frères, que viennent la licence des siècles, la décadence des mœurs, le relâchement de la discipline et l'affaiblissement de la foi et de la piété dans l'Eglise? d'où croyez-vous qu'elles viennent? De la tiédeur et de l'infidélité des prêtres. Nous sommes toujours la première source de l'avilissement et de l'oubli de la loi de Dieu parmi les hommes; les maux de l'Eglise sont presque toujours nos crimes propres. C'est que nous ne pleurons presque plus entre le vestibule et l'autel; c'est que nos vœux, tièdes, languissants, souvent même souillés, ne sont plus assez puissants pour monter jusqu'au trône de Dieu et ouvrir le sein de ses miséricordes sur les fidèles; c'est que l'Eglise manque de médiateurs fervents et accrédités qui puissent, comme Moïse, parler avec confiance et une sainte liberté au Seigneur; s'opposer comme lui à ses vengeances, et arrêter, pour ainsi dire, son bras tout prêt à verser des fléaux et à exercer des châtiments sur son peuple. Ainsi, je pourrais dire ici, dans un sens différent du Prophète: Seigneur, nous sommes devenus semblables aux nations infidèles et corrompues, à ces peuples qui ne vous connaissent pas; nous imitons leurs excès et leurs égarements; le culte lui-même n'est plus parmi nous comme parmi elles, qu'un abus, une superstition ou un scandale; et votre peuple n'a plus rien qui le distingue des incirconcis: d'où vient cela, ô mon Dieu? c'est que vous avez établi sur nos têtes des hommes faits comme nous, des prêtres qui ressemblent au peuple; c'est que nos guides et nos conducteurs nous montrent eux-mêmes le chemin qui conduit à la mort: *Posuisti nos in similitudinem gentibus... imposuisti homines super capita nostra* (*Psal.* XLIII, 15; LXV, 12.) Ainsi, un prêtre, de cela seul qu'il ne prie pas ou qu'il prie mal, est établi pour la ruine de ses frères: *Positus in ruinam multorum.*

En second lieu, un prêtre est le réconciliateur des hommes avec Dieu: *Ut repropitiaret delicta populi* (*Hebr.*, II, 17); établi pour offrir la victime de propitiation, la seule que Dieu regarde d'un œil favorable, et seule capable de désarmer sa colère lorsque les péchés des peuples l'ont irrité. Or, un prêtre, ou qui a éteint l'esprit de sa vocation, ou qui ne l'a jamais reçu, que vient-il faire, lorsqu'il monte à l'autel? Il vient lever au ciel, comme ministre public, des mains vides et peut-être impures, qui vont porter ses infidélités jusque sous les yeux de Dieu; il vient souiller de ses seuls regards la présence des mystères terribles; il vient présenter au Père le sang de son Fils, qu'il profane et qu'il répand, et qui crie vengeance contre lui; il vient immoler comme un ennemi, et non pas comme un prêtre, l'hostie vivante; en un mot, il vient renouveler l'attentat de la croix. Eh! je vous prie, que peuvent se promettre les peuples de ce

ministère de mort? le bouleversement de toute la nature, comme autrefois : l'éclipse des astres du firmament, le voile du temple déchiré ; des schismes, des scissions, des divisions dans l'Eglise ; des ténèbres répandues sur la terre, la confusion et l'horreur de tout l'univers. Car si, dès les premiers temps de l'Eglise, les maladies populaires, les morts imprévues, les accidents funestes étaient les suites des seules communions indignes; si saint Paul n'en cherche pas ailleurs la raison : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi* (I *Cor.*, XI, 30), quels châtiments réservez-vous donc, grand Dieu ! aux sacrifices indignes, aux oblations profanées, aux mystères souillés? N'en doutez pas, mes frères, si les fléaux du ciel sont si communs et si terribles en nos jours; si les maux et les dissensions de l'Eglise semblent croître et s'aigrir chaque jour de plus en plus; si les calamités publiques sont si durables; si les maux se multiplient sur nous, c'est la profanation des choses saintes qui arme la justice divine ; ce sont les méchants prêtres qui attirent ces malheurs sur les peuples : *Propter hoc enim*, dit saint Grégoire de Nazianze (orat. 28), *res omnes nostræ jactantur et concutiuntur; propter hoc fines orbis terræ suspicione et bello flagrant.*

Oui, mes frères, ce sont les Jonas, les prophètes infidèles qui tirent des trésors de la colère de Dieu, les vents et les tempêtes qui ont mis si souvent le vaisseau de l'Eglise sur le point d'un triste naufrage, et qui l'aurait submergé si les portes de l'enfer avaient pu prévaloir sur la promesse de Jésus-Christ et s'il n'avait pas mis des bornes à l'impétuosité des flots de la mer au delà desquelles il ne lui sera jamais permis d'aller. Non, mes frères, les peuples de tant de royaumes séparés de l'unité et devenus sectateurs des doctrines étrangères s'élèveront un jour contre ces prêtres indignes qui vivaient encore dans le temps de la naissance de l'erreur parmi eux, et ils leur reprocheront que la profanation des autels, dont ils étaient coupables, avait seule déterminé la justice de Dieu à se servir de l'hérésie pour les renverser, et qu'il avait abandonné à ses ennemis des temples que l'irréligion de ses ministres avait mille fois souillés. Ils reprocheront à ces Ophni et à ces Phinéès que l'Arche sainte ne serait jamais devenue au milieu d'eux la proie des Philistins, et qu'un culte étranger n'aurait pas succédé à celui de leurs pères, si le Seigneur, lassé des profanations dont ils la déshonoraient, n'en eût retiré sa gloire et sa présence. Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son prophète : Ce sont les pasteurs infidèles qui sont la source funeste de tous les malheurs de mon Eglise et qui ont attiré à cette vigne choisie sa ruine et sa destruction entière : *Pastores demoliti sunt vineam meam.* (*Jerem.*, XII, 10.) Ce sont eux qui ont changé en une affreuse solitude cette portion de mon héritage où croissaient autrefois des plantes si fécondes et des fruits si abondants : *Dederunt portionem meam desiderabilem in desertum solitudinis.* (*Ibid.*) Ils ont flétri tout ce qu'elle avait de plus brillant : ils l'ont laissé exposée à la déprédation et à la fureur de ses ennemis; et cette terre infortunée pleure encore sur la triste désolation que lui ont attiré les prévarications de ceux que j'avais établis pour veiller à sa défense : *Posuerunt eam in dissipationem, luxitque super me : desolatione desolata est omnis terra.* (*Ibid.*, 11.) Quel malheur donc, mes frères, pour un siècle, pour un royaume, pour un peuple, qu'un seul prêtre indigne de son ministère ! Il n'est établi que pour la perte de ses frères : *Positus in ruinam multorum.*

On lit dans l'histoire qu'à la naissance de ces tyrans, de ces empereurs cruels qui devaient un jour persécuter l'Eglise et inonder l'empire du sang des chrétiens, des signes funestes paraissaient dans les airs et y traçaient comme les présages affreux des calamités futures. Il se peut faire que la crédulité des peuples ait donné lieu à de telles observations. Mais si nous savions discerner la face du ciel, ou plutôt s'il était vrai que la main de Dieu y eût tracé les maux à venir de son Eglise, nous y verrions sans doute des signes affreux présider à la naissance d'un mauvais prêtre; nous y lirions l'histoire anticipée des malheurs publics ; nous sentirions toute la nature frémir et s'émouvoir du présent que Dieu vient de faire aux hommes dans sa colère, et, effrayés de ses prodiges, nous nous demanderions à nous-mêmes, dans un sens bien différent de celui des parents du Précurseur : Quel sera donc cet enfant? et quel malheur vient-il annoncer à la terre? *Quis, putas, puer iste erit?* (*Luc.*, I, 66.) Et certes les tyrans en faisant des martyrs multipliaient du moins les fidèles : ils attiraient à la vérité de l'Evangile un témoignage sanglant et public qui rendait gloire à l'Être suprême. Mais les infidélités d'un mauvais prêtre, en affligeant l'Eglise, ne lui annoncent que des calamités encore plus tristes que les scandales mêmes dont il la déshonore. Et quand je dis un mauvais prêtre, je ne le suppose pas souillé des crimes les plus affreux, je ne le suppose que mondain, ambitieux, dissipé, livré aux amusements et aux inutilités du siècle, plus occupé de ses espérances de fortune et d'établissement que des fonctions de son ministère, et je dis que c'est un homme de péché assis dans le temple de Dieu, un fléau que sa justice prépare aux hommes, un enfant de colère né pour le malheur de ses frères : *Positus in ruinam multorum.*

En troisième lieu, un prêtre est le coopérateur de Dieu dans le salut des âmes : *Dei adjutores.* (I *Cor.*, III, 9.) Il applique aux hommes le sang de Jésus-Christ par les canaux des sacrements : il purifie les consciences : il annonce aux fidèles la parole de la vie et de réconciliation : il les nourrit du pain de la doctrine et de la vérité.

Or, un prêtre indigne de cet auguste nom devient par les mêmes endroits le coopérateur de Satan dans la perte et la séduction

de ses frères. Car je ne parle pas seulement ici de ces prêtres ignorants et mercenaires qui regardent la piété comme un gain à qui une indulgence criminelle au Tribunal tient lieu de science et de mérite, et qui, étant entrés dans cette fonction difficile et formidable sans vocation, sans doctrine, sans connaissance des règles, sans élévation et sans cette pureté de motifs dignes de la grandeur et de la sainteté de ce ministère, la remplissent sans règle, sans discernement, sans zèle, sans attention, ni au caractère des pécheurs, ni à l'énormité de leurs crimes. Je ne parle pas des maux innombrables dont leur ministère afflige l'Eglise : la sécurité et l'impénitence des pécheurs, les abus sur les obligations essentielles, la fréquentation des sacrements dans des mœurs criminelles, l'indocilité et la révolte des gens du monde quand nous entreprenons de les détromper et de leur montrer la seule voie qui conduit au salut, la perpétuité des usages criminels et des fausses maximes parmi les fidèles, l'inutilité pour eux des mystères, des solennités et des grâces de l'Eglise, et enfin leur confiance et leur sécurité au lit de la mort : tout vient de là. Ce sont les dispensateurs ignorants et infidèles du sacrement de pénitence tout seuls qui ont changé la face du christianisme; eux seuls ont éteint ce reste de foi, de piété, de respect pour les règles, d'esprit chrétien que la durée des siècles n'avait pu éteindre; eux seuls, en un mot, sont les corrupteurs des peuples, les sources publiques de la décadence des mœurs, la première époque de la dépravation générale, du relâchement et de l'impénitence parmi les fidèles. Car, hélas! mes frères, vous le savez, tout est piége, tout est péril, tout est séduction dans le monde pour l'innocence. Il ne restait donc que la montage sainte, que les tribunaux sacrés de la pénitence où une âme touchée pouvait voler comme la colombe pour y chercher un asile ou un secours du moins qui lui aidât à se déprendre des filets où le monde et le démon l'avaient enlassée: or c'est sur cette montagne même, sur ce Thabor où elle croyait trouver un asile, qu'elle trouve encore dans l'ignorance, dans l'indulgence criminelle, dans la corruption peut-être et les penchants bas et mercenaires des ministres, des filets étendus et d'autant plus dangereux qu'on est moins en garde contre eux, et que la religion elle-même semble autoriser sa sécurité et sa confiance : *Audite hoc, sacerdotes.... quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor.* (*Osee*, I.) Ecoutez, ô prêtres, c'est Osée qui leur fait ce reproche : Parce que loin d'être les guides de mon peuple et de le conduire dans mes voies, vous leur avez tendu des piéges pour les faire tomber sans ressource, et au lieu de rompre les liens de l'idolâtrie et des dissolutions qui les tenaient captifs, vous les avez resserrés et vous avez été pour eux comme des filets funestes où ils se sont pris, et d'où leur simplicité, dont vous avez abusé, ne saurait plus se débarrasser : *Audite hoc, sacerdotes.... quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor.*

Je ne parle pas, dis-je, dans un lieu si plein de l'esprit sacerdotal de ces ministres indignes et criminels; je ne parle que de ceux qui affaiblissent leur ministère par des mœurs tièdes et mondaines, et je dis que, ne prenant aucun soin de ressusciter en eux la grâce de leur vocation par la prière, par l'éloignement du monde, par la mortification des sens, par une vie intérieure et recueillie, ils n'ont aucune grâce à parler des choses de Dieu. Ils reprennent, ils corrigent, ils instruisent au tribunal sans onction, sans zèle, sans bénédiction; ils accompagnent les vérités les plus terribles d'un air de sécheresse, de contrainte, d'insensibilité qui affaiblit et leur ôte toute leur force. Ils ne trouvent plus ces expressions prises dans le cœur, et qui seules y vont infailliblement; ils manquent de ce caractère de piété qui donne aux discours les plus simples tant de poids et tant d'énergie; le froid de leur cœur glace, ce semble, les paroles sur leurs langues, et il n'est pas possible qu'ils fassent passer dans l'âme des fidèles cette ardeur de religion, ce feu divin de l'amour de Dieu, dont ils ne sentent pas une seule étincelle dans eux-mêmes. Car, mes frères, il faut descendre de la montagne comme Moïse et d'un long entretien avec le Seigneur, c'est-à-dire sortir de la retraite et de la prière, pour parler avec dignité et avec fruit de la sainteté de la loi, pour jeter la terreur dans l'âme de ses violateurs, pour arracher des larmes de componction aux adorateurs du veau d'or, et les obliger, par l'onction et la sainte véhémence de son zèle, à brûler et fouler aux pieds les idoles qu'ils avaient auparavant adorées.

Et de là, mes frères, les pécheurs sortent froids et glacés de leurs pieds; de là encore l'insipidité, le peu d'usage du ministre à parler des choses du salut, éteint en eux ces premières agitations de grâce et de pénitence qu'ils portent au tribunal, et affaiblit dans leur âme la sainte terreur des vérités que l'esprit de Dieu y avait bien réveillées; de sorte qu'ils s'étaient approchés de ce bain salutaire, tremblants, consternés, troublés de leurs crimes, et qu'ils en sortent calmés, rassurés, persuadés presque qu'ils s'étaient grossi à eux-mêmes l'énormité de leurs désordres, et que ce n'était pas la peine de tant s'alarmer. De là encore, si ces ministres tièdes et mondains se dévouent à un ministère public et à l'instruction des fidèles, comme une piété tendre et un cœur touché et pénétré ne leur fournissent rien; de là, dis-je, pour y suppléer il faut avoir recours à une éloquence vide, stérile, froide, puérile, qui ne réussit qu'à défigurer la sainte gravité de l'Evangile, et de là les vérités de la religion affaiblies par des discours tout humains; de là des chaires chrétiennes ne sont plus qu'un spectacle et un airain sonnant; de là les hommes apostoliques si rares; le ministère de la parole, cette grande ressource du salut des peuples, confié à des hommes faibles dans

la foi, étrangers dans la science des saints, vide de l'esprit de Dieu, et souvent pleins d'eux-mêmes et de l'esprit du monde; c'est-à-dire, de là la prédication de l'Evangile sans fruit, le plus saint temps de l'année sans pénitence, les prières de l'Eglise sans utilité, tous les ministères publics et toutes les ressources du salut inutiles aux fidèles.

Non, mes frères, de quelque innocence de vie dont ces prêtres puissent d'ailleurs se flatter, ce sont des mamelles arides et des seins stériles, dit un prophète ; ils égorgent et tuent tout, comme les mauvais pasteurs, de cela seul qu'ils ne nourrissent et ne vivifient pas. L'onction, la bénédiction qu'ils manquent d'attirer sur leur ministère par l'accomplissement tiède et infidèle de leurs devoirs, est un moyen de salut dont ils privent les peuples; et il est vrai de dire qu'un prêtre sans ferveur, sans recueillement, sans esprit de mortification et de prière, est un fléau de Dieu sur les hommes : *Positus in ruinam multorum.*

Enfin, dernière raison, quand même nous ne nous proposerions aucune de ces fonctions publiques, car je n'examine pas présentement s'il nous est permis d'entrer dans l'Eglise pour y être des ouvriers inutiles; quand même nous ne nous proposerions aucune fonction publique et que nous ne voudrions être prêtres que pour nous, ne sommes-nous pas toujours les modèles du troupeau? *forma facti gregis;* (I *Petr.*, V, 3) et n'est-ce pas dans nos mœurs que les peuples viennent chercher des règles et des exemples, ou qui leur inspirent la vertu, ou qui les autorisent dans le vice?

Or, un prêtre mondain et scandaleux, quand il ne ferait seulement que se montrer aux peuples, de quel maux ne se rend-il pas coupable? Il leur devait la régularité d'une conduite édifiante, la gravité des mœurs, la censure et la condamnation par ses exemples seuls, des abus et des désordres publics; sa vie sainte et sacerdotale devaient confirmer dans leur esprit la vérité des maximes chrétiennes sur la vie du monde et sur l'impossibilité de l'allier avec le salut. Quelle joie secrète! quelle autorité pour eux! quelles apologies de leurs égarements, quand ils retrouvent dans ses mœurs, leurs passions, leurs erreurs et leurs faiblesses! Quelles conséquences ne tirent-ils pas alors sur les vérités les plus terribles du salut dont on leur fait tant de peur? Nous les prêchons en vain ; l'Evangile de la plupart des gens du monde est la vie des prêtres dont ils sont témoins ; ce n'est pas ce qu'on leur annonce dans les chaires chrétiennes, c'est ce qu'il nous voient pratiquer dans le détail de nos mœurs : ils regardent le ministère public comme une scène destinée à débiter de grandes maximes qui ne sont plus à la portée de la faiblesse humaine, mais ils regardent notre vie comme la réalité et le véritable rabais auquel il faut se tenir. Et de là, mes frères, combien de pécheurs ébranlés par des inspirations saintes n'opposent peut-être en secret dans leur cœur aux mouvements de la grâce que le souvenir des exemples funestes d'un prêtre infidèle! De là combien de séducteurs peut-être pour rassurer une âme timide dans le libertinage, l'endurcir contre le crime et l'affermir dans l'impiété, citent les scandales d'une personne consacrée à Dieu! que d'âmes dont la réprobation n'était attachée qu'aux désordres publics d'un mauvais prêtre! que de chutes secrètes qui n'ont plus de retour, et qui décident de l'éternité! que de maux invisibles et irréparables! quel ravage dans l'héritage de Jésus-Christ, qui n'a pour témoins que les anges du ciel! Grand Dieu! vous voyez ce mystère d'iniquité qui opère en secret; vous le révélerez en son temps, et alors on verra peut-être qu'il y a peu de fidèles réprouvés dans l'enfer, qui ne trouvent dans quelque prêtre l'auteur de leur damnation éternelle!

Oui, mes frères, nous sommes des lampes élevées pour éclairer la maison du Seigneur, mais du moment que le souffle empesté du serpent nous a éteints, nous répandons au loin une fumée noire qui obscurcit tout, qui infecte tout, et qui devient une odeur de mort à ceux qui périssent; nous sommes les colonnes du sanctuaire, mais qui, renversées et dispersées dans les places publiques, deviennent des pierres d'achoppement aux passants; nous sommes le sel de la terre destiné à préserver les âmes de la corruption, mais qui, étant une fois affadi, corrompt lui-même ce qu'il aurait dû conserver. Tout ce que le caractère saint met en nous de puissance et de vertu pour la sanctification des peuples se tourne pour eux en instrument de leur perte, et leurs médecins sont devenus eux-mêmes leurs maux les plus contagieux et les plus incurables.

Aussi les livres saints nous apprennent que la plus terrible punition que le Seigneur puisse exercer sur les villes et sur les royaumes, c'est de leur susciter de méchants prêtres; il ne punissait pas autrement les plus grands excès de Jérusalem. Je vous donnerai, leur disait-il, des pasteurs qui appelleront le mal un bien et le bien un mal, qui ne redresseront pas ce qui est tombé, qui n'affermiront pas ce qui est chancelant, et qui marcheront selon leurs propres voies, voilà le dernier de ses fléaux. Quand il n'est que médiocrement irrité, il se contente d'armer les rois contre les rois, et les peuples contre les peuples; il renverse l'ordre des saisons, il frappe les campagnes de stérilité et de sécheresse, il répand la désolation, la faim, la mort sur la terre. Mais, quand sa colère est au plus haut point, et que tous ses autres fléaux semblent épuisés, mais quand il dit dans son indignation : Quel châtiment me reste-t-il encore à exercer sur mon peuple, et quelle dernière marque de ma fureur puis-je lui donner? *Super quo percutiam vos ultra? omne caput languidum.* (*Is.*, I, 5, 6.) Ah! c'est alors qu'il tire des trésors de ses vengeances, des ministres infidèles, des pas-

teurs mondains et corrompus, et qu'il les suscite à son peuple.

Grand Dieu ! à quoi me destinent donc les secrets formidables de votre justice? Il me semble que je ne vous ai pas encore assez abandonné, et qu'il me reste encore assez de crainte de votre nom et de désir de mon salut, pour ne vouloir pas être assez malheureux que de servir de ministre au démon contre vous, et perdre les âmes que vous avez rachetées de tout le sang de votre Fils. Cependant si je porte dans les fonctions de mon ministère un cœur tiède, une âme encore toute charnelle, l'esprit, les vues, les penchants du monde, je ne suis né que pour le malheur de mes frères, et peut-être vous ne m'avez réservé à ces derniers siècles de relâchement et de corruption, où la dépravation est générale, que comme le fléau le plus terrible dont vous pouviez vous servir pour en punir les désordres : *Positus in ruinam multorum.*

Voilà des vérités effrayantes, mes frères, mais n'oublions pas les consolations; elles conviennent bien mieux à la sainte assemblée devant qui j'ai l'honneur de parler, car d'un autre côté, un prêtre qui remplit avec fidélité et avec zèle les fonctions de son ministère, est établi pour le salut et pour la délivrance de plusieurs : *Positus in resurrectionem multorum.*

SECONDE RÉFLEXION

Il n'y a qu'à revenir sur les mêmes raisons. Un prêtre est chargé des intérêts du peuple devant Dieu ; c'est un de ces anges qui montaient et qui descendaient sans cesse de l'échelle de Jacob; il en descend pour venir se charger des vœux et des besoins de tous les peuples; il monte par la prière pour les porter jusqu'aux pieds du trône de Dieu et ouvrir le sein de ses miséricordes sur les misères de ses frères. Or, quelle abondance de grâces et de bénédictions n'attirent pas sur l'Eglise les prières d'un saint prêtre? Car ce ne sont pas ici les vœux d'un particulier qui s'adresse en son propre nom, sans titre, sans autorité, sans fonction publique, et qui, cendre et poussière, doit compter pour beaucoup la liberté qu'on lui laisse de parler à son Dieu. Ce sont les vœux d'un ministre public, établi pour les hommes auprès de Dieu, qui prie par office, qui parle au nom de toute l'Eglise, de tout le corps des justes surtout qui composent la partie la plus pure et la plus essentielle du Christ tout entier, c'est-à-dire de Jésus-Christ et de ses membres, qui ne forment qu'un corps, qu'un même Christ que le Père exauce toujours. Que dis-je? ce sont les vœux d'un prêtre, qui par son sacerdoce ne forme plus qu'un même prêtre, un même médiateur, une même voix avec Jésus-Christ, et qui paraît devant Dieu revêtu des mêmes droits et des mêmes titres. Eh ! que pouvez-vous refuser, Seigneur, à des prières que la piété forme, que la charité enflamme, que la foi de tous les justes consacre, qui vous portent les vœux de toute l'Eglise, et que la voix de votre Fils fait monter jusqu'à votre trône?

On est surpris quelquefois, mes frères, de voir dans le monde et dans l'Eglise des conversions d'éclat; des ministres mondains, efféminés, dissipés, reprendre l'esprit de leur vocation, renoncer à toutes les vues humaines, et se consacrer aux fonctions les plus humiliantes et les plus pénibles; des pécheurs dissolus, scandaleux, devenus tout d'un coup des pénitents humiliés; des impies même qui se faisaient une gloire affreuse de leur impiété, changés soudainement en des fidèles humbles et religieux. On s'entre-demande d'où peuvent venir des changements si peu attendus, et auxquels rien, ce semble, ne nous avait préparés. Le monde qui juge toujours humainement des œuvres de Dieu, en trouve toujours des raisons tout humaines. Mais si l'on pouvait remonter à la source, on verrait que ce sont les suites des prières de quelque saint prêtre, lequel, instruit par les lumières du tribunal de l'état déplorable de ces âmes, et du peu d'utilité qu'elles avaient retiré de ses sages instructions et de ses remontrances tendres et secrètes, vivement touché de leur égarement et de leur perte, avait toujours gémi devant Dieu sur leur malheur, et n'avait cessé de lui dire dans l'amertume de son cœur : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à ces âmes que vous avez rachetées de votre sang, brisez les liens funestes qui les enchaînent, ne livrez pas au lion dévorant des âmes qui confessent votre saint nom, souvenez-vous de vos promesses éternelles et de vos miséricordes anciennes; et soyez plus touché de leur malheur qu'irrité de leur aveuglement et de leurs crimes. C'est de là qu'est parti le coup heureux qui est allé abattre ces pécheurs rebelles et audacieux, et qui les a changés en des pénitents humbles et brisés de componction. Ananie prie dans le secret de sa maison ; il demande sans doute la conversion d'un persécuteur qu'il savait parti de Jérusalem et venir ne respirant que la mort et le carnage de ses frères; et Saül est renversé sur le chemin de Damas, et ces prières achèvent ce que celles du saint lévite Etienne avaient commencé.

Non, mes frères, il n'est rien que les prières d'un saint prêtre ne puissent obtenir du père des miséricordes ; elles vont faire une sainte violence à sa justice. Aussi, vous savez que ne voulant pas se laisser fléchir autrefois envers les Israélites qu'il avait résolu de punir, il conjurait lui-même Moïse et Aaron de ne plus le prier en leur faveur, de ne plus retenir son bras levé pour châtier les iniquités de son peuple, et de laisser agir sa juste colère, comme s'il ne lui eût pas été possible de résister à des supplications que portaient aux pieds de son trône le Médiateur et le Pontife de son alliance. Et voilà pourquoi les premiers prêtres avec les fidèles ne distinguaient les différentes heures de la journée que par les prières publiques : c'était l'exercice dominant, tout

le reste se rapportait là : la prière et le ministère de la parole; c'était l'unique occupation des pasteurs, la seule qu'ils avaient reçue par succession des apôtres. Aussi, quelles grâces alors répandues sur toute l'Eglise ! que de martyrs généreux ! que de vierges pures ! que de pasteurs vénérables ! que de fidèles fervents ! que d'anachorètes pénitents ! que les tentes de Jacob étaient alors belles ! que l'Eglise formait alors un spectacle digne même du respect et de l'admiration de ses ennemis ! et qu'il faisait beau voir l'assemblée des fidèles mille fois plus brillante et plus auguste par la piété unanime, par le zèle fervent, par l'innocence des mœurs, par la charité vive qui en unissait tous les membres, qu'elle ne l'est aujourd'hui par les titres et les dignités, par les sceptres et les couronnes mêmes de ceux qui la composent! Ainsi, quand un saint prêtre ne ferait que prier, il est toujours vrai de dire qu'il est établi pour le salut de plusieurs : *Positus in resurrectionem multorum.*

Mais en second lieu, un prêtre est le sacrificateur de la nouvelle alliance; il renouvelle tous les jours à l'autel l'oblation unique, le grand sacrifice, la ressource du genre humain et promis à l'univers depuis le commencement des siècles ; il y paraît à la place de Jésus-Christ formant son Eglise par sa mort, s'immolant de nouveau pour elle, la purifiant tous les jours dans son sang de ses taches et de ses rides, l'affermissant contre tous les efforts de l'enfer, réparant sans cesse ses ruines, l'offrant au Père très-clément et très-miséricordieux, afin qu'il daigne la pacifier, finir ses dissensions domestiques, la défendre contre toutes les entreprises de l'erreur, réunir dans son sein ceux qui l'ont déchiré en se séparant, la réunir elle-même dans le même esprit de vérité et de charité, et enfin la régir et la gouverner dans tous les endroits de l'univers où elle est répandue : c'est là que s'offrent à son nom des prières et des supplications pour les princes, pour les rois, pour les pasteurs, pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin qu'ils maintiennent la paix de l'Eglise, le repos des fidèles, la majesté du culte et des autels.

Or, un prêtre fervent est à l'autel le ministre de toutes les grâces répandues sur le corps de l'Eglise; c'est lui qui offre la victime d'où coulent tous ces bienfaits inestimables sur les hommes ; c'est lui qui, comme Abel, attire par sa piété les regards favorables du Seigneur sur ces offrandes saintes. Ce n'est pas que la victime tire son prix du ministre qui l'offre ; mais un ministre saint ne met point d'obstacle aux fruits immenses de ce grand sacrifice, n'arrête pas les bienfaits abondants qui se répandent de là sur la terre, lui laisse tout son prix, et y ajoute, si l'on peut parler ainsi, celui de sa piété et de sa ferveur.

C'est à la célébration des mystères saints, et à la sainteté de ses premiers pasteurs, que l'Eglise dut autrefois la conversion des césars. Obligés de se cacher dans des lieux obscurs et souterrains pour renouveler l'oblation non sanglante, ils l'offraient pour les princes mêmes dont les persécutions les retenaient dans ces lieux ténébreux, et en gémissant sur la servitude de l'Eglise, qui voyait avec douleur ces mystères de lumière devenus, pour ainsi dire, des mystères de ténèbres, ils avançaient la conversion des empereurs en demandant la liberté de l'Eglise que leur aveuglement retenait dans l'oppression et dans la captivité.

Encore aujourd'hui, mes frères, c'est aux bénédictions mystiques des saints prêtres, que l'Eglise doit les princes religieux, les pasteurs fidèles, la naissance des grands hommes que Dieu suscite de temps en temps pour éclairer les siècles, pour défendre la foi contre les entreprises de l'erreur, pour soutenir les règles chancelantes, pour empêcher le mensonge de prescrire contre la vérité ; c'est encore là qu'il faut rapporter les ressources inespérées dans les calamités publiques, les fléaux suspendus, les guerres terminées dans les conjonctures où il semblait qu'elles allaient être éternelles; tout vient de là. Ceux qui ne jugent des choses que par les vues bornées de l'esprit humain en font honneur à la sagesse des princes et à la profonde politique de leurs ministres; mais s'ils pouvaient voir les événements dans leur cause supérieure et secrète, ils la trouveraient sur nos autels entre les mains pures d'un ministre fidèle, d'un prêtre obscur quelquefois, qui, caché aux yeux des hommes, décide bien plus des événements publics que ces hommes importants qui paraissent à la tête des affaires, et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires. Quel trésor donc pour la terre qu'un prêtre saint ! quel don pour l'Eglise ! quelle ressource pour les fidèles ! quel bonheur pour les villes et pour les royaumes ! et que de puissants motifs pour nous animer à nous renouveler sans cesse dans l'esprit de notre vocation, à ressusciter en nous la grâce du Sacerdoce, et à ne pas même laisser ralentir cette première ferveur qui nous consacra au saint ministère de l'autel : *Positus in resurrectionem multorum.*

Mais, non-seulement un prêtre offre la victime de salut et de propitiation ; il est même, en troisième lieu, le coopérateur de Dieu dans le salut des âmes par l'administration des sacrements, par la prédication de la parole, par toutes les fonctions qui tendent au salut du prochain. Ainsi, un prêtre saint et éclairé, de combien de grâces n'est-il pas le ministre et l'instrument dans ses divers ministères ? S'il reçoit le dépôt des consciences, que de pécheurs touchés au tribunal, dans ces moments heureux, où l'âme est toute ouverte, pour ainsi dire, et où un seul mot dit avec onction perce jusqu'au vif, et ne revient jamais vide! combien d'autres éclairés, détrompés sur des abus et des maximes pernicieuses qu'ils croyaient innocentes, parce qu'elles étaient

autorisées, ou par l'usage commun, ou même par des guides aveugles! que de désordres prévenus! que d'âmes retirées de l'abîme où elles croupissaient depuis si longtemps! combien d'autres timides et peu sincères, qui jusque-là avaient menti à l'Esprit-Saint et caché au prêtre la honte de leurs plaies, ramenées à la sincérité de la pénitence! que de profanations interrompues! que de larmes et de soupirs de componction arrachés! que de saints désirs inspirés! Combien de semences de conversion jetées dans d'autres âmes, qui porteront du fruit en leur temps! Combien de justes soutenus dans la piété! combien d'autres édifiés, ébranlés, gagnés à Jésus-Christ par leurs exemples? Suivez, si vous le pouvez, le cours infini de ces bénédictions et de ces grâces, et comprenez jusqu'où un prêtre se rend coupable, lorsqu'il en prive l'Eglise et qu'il rend son ministère inutile : *Positus in resurrectionem multorum.*

S'il annonce la parole de l'Evangile, que d'ignorants instruits! que de consciences ébranlées! que d'impies confondus! que de justes affermis! quelle nouvelle autorité pour les maximes austères de Jésus-Christ que le monde ne cesse d'affaiblir et de combattre! que de prédicateurs mêmes corrigés sur le modèle de sa simplicité, de son onction, de sa véhémence divine! Quels hommes que les Bernard, les Xavier, les Raymond, les Vincent-Ferrier! tout était entraîné par l'éloquence sainte et par la puissance de l'esprit qui parlait en eux : les villes, les cours, les provinces, les royaumes, les grands et le peuple, rien ne pouvait résister à l'impétuosité de leur zèle et à la sainteté éminente de leurs mœurs : les larmes, les soupirs, le silence et la componction profonde de ceux qui les écoutaient, étaient les seuls applaudissements qui accompagnaient leur ministère : leur vie austère, pénitente, ne laissait rien à dire au monde contre les vérités qu'ils annonçaient; la simplicité, la sévérité de leurs mœurs ne démentaient pas celle de l'Evangile dont ils étaient les ministres; leurs exemples instruisaient, persuadaient, frappaient encore plus que leurs discours, et l'Esprit de Dieu qui embrasait leurs cœurs, et le feu divin dont ils étaient eux-mêmes remplis, se répandaient sur les âmes les plus froides et les plus insensibles, et faisait des temples saints où les fidèles étaient assemblés pour les entendre, comme autant de cénacles d'où chacun sortait enflammé et comme enivré de l'abondance de l'Esprit qu'il avait reçu. Quels biens un seul homme apostolique n'est-il pas capable d'opérer sur la terre? Hélas! il n'en fallut que douze pour convertir tout l'univers : *Positus in resurrectionem multorum.*

Enfin, dernière raison tirée du zèle et de l'exemple seul d'un saint prêtre. Je dis premièrement de son zèle. Quand il ne remplirait aucune fonction publique, quand par des sentiments humbles de lui-même, ou par défaut de talents, il s'interdirait tous les ministères éclatants; quoique la piété seule dans un prêtre éclairé soit un grand talent, et qu'avec elle on ait, pour ainsi dire, tous les autres : *Venerunt mihi omnia bona cum illa* (*Sap.*, VII, 11); quand il ne ferait que se consacrer aux bonnes œuvres, entrer dans le détail des misères et des besoins de ses frères, représentez-vous, si vous le pouvez, tout ce qu'un prêtre de ce caractère opère de fruits de salut parmi les hommes : il réconcilie les cœurs aigris et aliénés; il perce les ténèbres dont la honte couvre si souvent l'indigence, et en secourant ces indigents inconnus, il leur épargne la confusion même du secours; les établissements utiles et édifiants trouvent dans ses soins et dans son zèle des ressources qui les empêchent de tomber, et qui leur donnent même une nouvelle solidité; que de désordres publics par là prévenus! que d'occasions de salut ménagées! Il soutient les gens de bien; il les met en œuvre pour l'utilité et la sanctification de ses frères, il préside à toutes les saintes entreprises, il est l'âme de toute la piété d'une ville, d'une paroisse; il est dans l'espérance et dans l'idée de la plupart des pécheurs l'instrument dont Dieu se servira un jour pour les convertir; il anime tout, il trouve des remèdes à tout; point de désordre qui lui échappe, point de bien public auquel il ne se sacrifie, point d'entreprise qui le rebute, point de pécheur qui ne lui paraisse digne de son zèle; enfin, rien ne peut se dérober à l'ardeur et aux saints attraits de sa charité : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.)

Il est écrit que le cadavre d'un homme ayant été placé par hasard auprès du corps mort du prophète Elysée, on vit aussitôt ce cadavre se ranimer : ses yeux que la mort avait fermés se rouvrirent : sa langue se délia, et on le vit sortir du séjour de la mort et jouir encore de la vie et de la lumière. Hélas! mes frères, les cadavres les plus infects, les âmes où la mort et la corruption du péché règnent depuis longtemps ne sauraient presque approcher d'un saint prêtre, d'un envoyé de Dieu, mort à lui-même, au monde et à toutes ses espérances, qu'elles ne sentent à l'instant une vertu qui sort de lui, un souffle de vie qui commence à les ranimer, à leur inspirer de bons désirs, à réveiller leur létargie et à opérer en elles des prémices de grâces et de salut : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.*

J'ai dit encore l'exemple. Oui, mes frères, quand un saint prêtre bornerait tout le bien qu'il peut faire à l'exemple d'une vie régulière et édifiante, quand il ne ferait que montrer aux peuples, dans le détail de ses mœurs, la piété, le désintéressement, la mortification, la pudeur, l'innocence, la gravité sacerdotale, toujours il serait vrai de dire qu'il est établi pour le salut de plusieurs. L'exemple, vous le savez, est la voie abrégée de persuasion : les hommes mêmes ne vivent, la plupart, que d'imitation; il leur faut des modèles, et c'est uniquement ce qui fait presque toujours tous leurs vices;

comme toutes leurs vertus. Ainsi, quel bonheur pour eux, quand Dieu suscite au milieu d'eux un saint prêtre dont la piété respectable sert, pour ainsi dire, de spectacle aux anges et aux hommes! c'est un évangile continuel qu'ils ont devant les yeux, contre lequel ils n'ont aucun prétexte à allégner. Si son exemple ne les ramène pas, il leur inspire du moins du respect pour la vertu; il les force du moins de convenir qu'il y a encore de véritables justes sur la terre; il répare du moins le tort que les prêtres mondains font dans l'opinion publique à la sainteté de leur caractère et l'avilissement où il est tombé par l'indécence de leurs mœurs; il corrige du moins les censures et les dérisions que les libertins font sans cesse retomber des ministres sur le ministère même; il met, pour ainsi dire, le sacerdoce en honneur. Car, mes frères, c'est sur nous principalement que le monde aime à lancer les traits les plus piquants de sa satire et de sa malignité; il ne pardonne rien aux ministres infidèles : plus ils paraissent l'aimer, se conformer à lui, devenir ses partisans et ses apologistes, plus ils deviennent les sujets de ses mépris et de sa risée. Le monde est impitoyable pour un méchant prêtre : et au lieu qu'autrefois, dit saint Isidore (ep. 278), c'étaient les prêtres qui étaient les censeurs des peuples et des rois, et qui, par la sainteté de leur vie, devenaient la terreur des méchants, c'est aujourd'hui le peuple qui est devenu le censeur des prêtres qui redoutent ses jugements, et qui tremblent devant les princes et les grands, parce qu'ils craignent leur mépris ou leur oubli et qu'ils aspirent à leurs grâces : *Olim sacerdos populo erat formidabilis; nunc contra, populus terrori est sacerdoti.*

En un mot, mes frères, un saint prêtre est le plus grand don que Dieu puisse faire à la terre. Aussi, quels bienfaits croyez-vous qu'il promit aux Israélites par son prophète, s'ils voulaient se convertir et renoncer à leurs prévarications? Quoi? l'empire des nations? la conquête de l'univers? la ruine entière de leurs ennemis? la fin des maux et des calamités qui les affligeaient? une terre où couleraient le lait et le miel? Il leur avait fait autrefois ces promesses magnifiques, et elles n'avaient pu les contenir dans l'observance de sa loi, ni les empêcher de prostituer leurs hommages à des dieux étrangers : il laisse donc des promesses si éclatantes et si capables de faire impression sur un peuple surtout que des motifs charnels et terrestres faisaient presque toujours agir; mais c'est pour leur en faire une encore plus grande et mille fois plus précieuse : Convertissez-vous, enfants d'Israël, leur dit-il, revenez au Dieu de vos pères que vous avez abandonné, et je vous donnerai, quoi, mes frères? je vous donnerai des pasteurs et des prêtres selon mon cœur : *Convertimini, filii revertentes,.... et dabo pastores juxta cor meum.* (*Jerem.*, III, 14, 15.) Suscitez-en donc, ô mon Dieu! à votre Eglise des prêtres fidèles et des pasteurs selon votre cœur; formez-en toujours dans ce lieu saint où vous répandez depuis si longtemps les prémices de l'esprit sacerdotal; tirez de cette assemblée des vases d'élection, qui aillent porter votre nom devant les peuples et les rois, et en les séparant pour l'ouvrage du ministère, séparez-les pour la sanctification de ceux vers qui vous les envoyez. Nous ne vous demandons pas, ô mon Dieu! la fin des maux qui nous affligent, la cessation des guerres et des troubles, des saisons plus heureuses, le retour de l'abondance et de la prospérité; donnez-nous de saints prêtres, et vous nous donnerez tout avec eux : *Positus in resurrectionem multorum.*

Et pour recueillir tout ce discours, mes frères, réduisons-en le fruit à cette réflexion : Je ne puis ni me perdre, ni me sauver tout seul : dès là que je suis établi dans le saint ministère et revêtu du sacerdoce chrétien, il faut ou que je sois un fléau sorti des mains de Dieu pour le malheur des hommes, ou un don descendu du ciel pour leur félicité : il faut ou que je ressemble à ce dragon de l'*Apocalypse*, à cette bête hideuse et funeste, qui, en tombant, précipita avec elle une partie des étoiles, ou au véritable serpent d'airain, Jésus-Christ, qui étant élevé de la terre, attira tout après lui, et guérit les langueurs et les infirmités de son peuple : je suis entre ces deux destinées : *Positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Quel puissant motif de fidélité dans mes fonctions, de vigilance sur ma conduite, de zèle dans mon ministère, de crainte ou de terreur sur mon état, de renouvellement dans l'esprit de ma vocation, d'espérance ou de terreur et de confusion dans l'attente du souverain prêtre Jésus-Christ, qui viendra me demander compte de ma dispensation, et me présenter les âmes qu'il m'avait confiées, ou comme ma condamnation, si elles ont péri, ou comme ma gloire et ma couronne, si elles ont trouvé le salut et la vie par le secours de mon ministère. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

SUR LA FUITE DU MONDE, NÉCESSAIRE AUX CLERCS.

Tulerunt puerum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est : Quia omne masculinum adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur. (*Luc.*, II, 22, 23.)

Ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit : Tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur.

Il était écrit et ordonné dans la loi, mes frères, que tout premier-né d'entre les Juifs serait consacré au Seigneur, c'est-à-dire destiné, comme Samuel, à son culte, dédié au temple et à l'autel, séparé des usages profanes, en un mot, saint, sur lequel le monde n'aurait plus de droit, et sacrifié même aux pieds de l'autel comme une prémice sainte que Dieu s'était réservée à lui seul et qu'on était obligé de remplacer par une autre offrande.

Jésus-Christ le premier-né d'entre ses frères, figuré par les premiers-nés des Hébreux, vient aujourd'hui accomplir cette loi et en développer la figure et le mystère. Sa consécration à l'autel est la source et le modèle de la nôtre; nous sommes comme les premiers-nés de la nouvelle alliance, comme les prémices des fidèles que l'Eglise consacre au Seigneur pour tout le reste de ses membres; nous avons succédé en ce point aux premiers-nés des Juifs. On nous présente au temple comme eux, en un âge encore tendre; on nous dévoue à l'autel; on nous sépare des usages profanes; on ne laisse plus au monde de droit sur nous; on nous réserve tout entiers, comme eux, pour être offerts et sacrifiés au Seigneur; la seule différence que j'y trouve, est que le sacrifice et la consécration des premiers-nés, qui n'était que la figure de celle de Jésus-Christ, était aussitôt rachetée et remplacée par une autre offrande, au lieu que la nôtre, qui est une continuation de la sienne, est réelle, est perpétuelle, et ne peut être remplacée par aucun échange.

Or, le principal caractère de cette consécration est de nous séparer de tout commerce profane, de nous destiner tellement à l'autel et à son culte, qu'il ne nous soit plus permis de sortir du sanctuaire pour rentrer dans les tentes des pécheurs et participer à leurs œuvres, et de nous éloigner du monde, comme d'un lieu où la sainteté de notre consécration est toujours avec indécence, et ne peut être longtemps sans profanation.

Je sais que les mœurs des clercs ne doivent avoir rien de trop austère ni de trop farouche. Appelés à sanctifier les pécheurs, il faut qu'à l'exemple de Jésus-Christ nous prenions, pour ainsi dire, leur ressemblance, et paraissions presque revêtus de leurs infirmités; destinés à les conduire comme leurs anges visibles, il faut, comme ce conducteur céleste du jeune Tobie, que nous paraissions, en un sens, imiter leurs coutumes et leurs mœurs, et que, tandis que nous usons, en apparence, de la même nourriture qu'eux, nous nourrissions en secret notre foi et notre piété *d'une nourriture invisible* qu'ils ignorent.

Je sais que notre ministère nous mêle parmi les hommes; qu'il faudrait sortir de ce monde, comme parle l'Apôtre, si nous voulions rompre toute société avec les pécheurs, et que la grâce du sacerdoce nous fait vaincre en combattant et non pas en fuyant. Je sais enfin que sous le ministère même judaïque, la tribu sacerdotale était seule répandue et dispersée parmi les autres tribus, pour nous marquer, ce semble, que le mélange des prêtres et des peuples est nécessaire, et que nos exemples ne sont pas la moindre de nos fonctions.

Mais ce n'est pas la charité qui se répand, qui agit, qui se rend utile et qui édifie, que je veux combattre; c'est l'amour du monde qui nous produit, nous dissipe, nous rend inutiles et scandalise; c'est ce penchant violent qui nous arrache des saintes occupations du sanctuaire, nous les rend insipides et nous jette dans le tumulte et les périls du siècle; en un mot, c'est cette vie inutile, oiseuse, mondaine, qui nous mène de dissipation en dissipation; nous lie aux assemblées des pécheurs, à leurs maximes, à leurs penchants, à leurs plaisirs, et nous traîne des bienséances du monde aux amusements, des amusements aux dangers, des dangers au crime. Or, je dis que rien n'est plus incompatible avec la gravité et la sainteté de notre état, avec l'esprit de notre ministère, que cette vie de monde, de dissipation, de commerces, d'inutilité, proposée même avec tous les adoucissements qui peuvent lui donner quelque air d'innocence. Prouvons cette vérité; elle est assez importante pour faire toute seule le sujet de cette instruction.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'esprit de notre ministère est un esprit de séparation, de prière, de gémissement, de travail, de zèle, de science, de piété: remarquez tous ces caractères. Or, tout cela tombe et s'éteint au milieu des commerces et des liaisons purement mondaines.

Un esprit de séparation: je l'ai d'abord remarqué. L'onction sacerdotale nous sanctifie, nous réserve, nous destine à tout ce qui regarde le fonds ou les dehors du culte, nous tire des fonctions publiques de la société. Dès que nous sommes oints prêtres, nous cessons en un sens d'être citoyens et membres de la république. Unis avec les autres hommes par les devoirs publics qui nous lient à l'Etat, nous formions un peuple à part, une nation sainte, un sacerdoce royal; nous commençons à vivre sous d'autres lois, à contracter de nouveaux rapports, à prendre des engagements plus saints. Ce n'est pas que nous cessions d'être membres de l'Etat du côté de l'obéissance et de la soumission que nous devons aux puissances établies de Dieu; nous en devons même donner l'exemple au reste des fidèles, et rendre à César ce qui est à César; nous ne cessons d'être membres de la république que par les fonctions publiques qu'elle exige de ses membres; les mystères saints deviennent nos seules fonctions; les temples, nos maisons; les autels sacrés, nos places d'honneur; les œuvres de la piété et de la charité, nos tributs et nos charges publiques; les cantiques, nos plaisirs publics.

C'est sur ce fondement que les lois ne comptent point sur nous pour les services et les besoins communs de l'Etat; elles ne nous renferment point dans le corps de la société; elles nous regardent comme détachés du reste des citoyens, déchargés des devoirs et des assujettissements sur lesquels roule la vie civile; elles se départent, pour ainsi dire, du droit qu'elles avaient sur nous, et nous laissent tout entiers à des usages plus saints et plus augustes; elles respectent le recueillement profond que demandent nos fonctions, le sceau mystique qui nous consacre à Jésus-Christ, et nous laissent pour partage un loisir sacré, afin que nous remplacions par nos prières et par nos offran-

des les services que nous manquons de rendre à la république.

Tout est donc saint dans un prêtre, et séparé des usages communs; sa langue ne doit plus parler que des discours de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre, et les seules inutilités la profanent, comme les viandes communes souillent un vase sacré; ses mains ne peuvent plus servir qu'à offrir des dons et des sacrifices; et les jeux, les amusements, les ouvrages des hommes les dégradent de leur sainteté et flétrissent la dignité de leur onction; ses yeux ne peuvent plus reposer que sur des objets religieux, les temples, les autels, les mystères saints; s'ils errent ailleurs, ils se souillent et perdent le droit d'entrer dans l'intérieur du tabernacle et de voir face à face la gloire et la majesté du Dieu qui y réside. Enfin, toute la personne d'un prêtre est comme un spectacle de religion, qui doit toujours être environnée de respect, de gravité, de décence, et qu'on ne devrait plus regarder qu'avec une espèce de culte.

De là, mes frères, dès que la conversion des césars et la multitude des fidèles eurent porté dans le christianisme, jusque-là si pur et si fervent, le relâchement, le faste, la dépravation du monde; et que la société des chrétiens plus étendue, et par conséquent plus corrompue, ne fut plus un asile sûr pour la vertu, les clercs cherchèrent leur sûreté dans l'enceinte de la maison épiscopale; les aigles commencèrent à s'assembler autour du corps; l'Afrique, l'Orient, les Gaules virent s'élever des communautés ecclésiastiques où, sous la conduite du pasteur principal, les ministres inférieurs vivaient éloignés du monde, et apprenaient en se cachant à se montrer utilement aux peuples.

Les maisons destinées à élever les clercs ont succédé à ces premières sociétés; c'est un temps d'épreuve où vous vivez séparés du reste des hommes, et où, par une année de séparation du monde, l'intention de l'Eglise est que vous vous formiez un goût de retraite et de recueillement, qui en sépare du moins votre cœur pour toujours. Mais cette courte épreuve de retraite et de séparation ne vous est-elle pas même à charge? Y êtes-vous par goût? Y dites-vous quelquefois au Seigneur, avec un saint roi, qu'un seul jour passé dans le calme et dans l'innocence de sa maison console plus le cœur que des années entières passées dans les tentes des pécheurs? S'il n'y avait ni bienséance à garder, ni espoir de parvenir, ni lois, ni égards, ni usages; si vos inclinations décidaient de vos mœurs, quelle destinée vous formeriez-vous à vous-mêmes? Vous en coûte-t-il quand il vous faut rengager parmi les mondains et être encore témoins de ce que vous ne devriez plus voir qu'avec une profonde douleur? Les jours les plus heureux ne sont-ce pas ceux qui vous rappellent parmi eux? Il est écrit que la plupart des espions du peuple de Dieu, de retour dans la terre de Chanaan, n'oublièrent rien pour en dégoûter les Israélites : C'est une terre, leur dirent-ils, qui dévore ses habitants; l'aridité et la sûreté du désert sont infiniment préférables au lait et au miel qui coulent dans cette contrée. De retour du monde dans ce désert est-ce là votre langage? Vous en revenez pleins, enchantés, enivrés; vous portez jusque dans ce désert saint les fruits de cette terre infidèle; vous en étalez avec pompe les douceurs et les avantages; vous en inspirez le désir à ceux qui vous écoutent; vous en occupez vous-mêmes le plus précieux loisir et les plus saints exercices de votre retraite; et un seul jour que vous vous rendez au monde, vous dérange, vous dissipe, vous rend insipides tous les devoirs de ce lieu saint, y aggrave votre ennui et votre contrainte, y dessèche votre cœur, l'endurcit aux instructions et vous fait perdre souvent le fruit d'une année entière d'épreuves. Jugez si vous conserverez au milieu du monde le goût du recueillement et de la séparation, puisque vous le perdez dans le sein même de la retraite.

Cependant, comme le monde lui-même ne compte plus que vous lui apparteniez; que vos biens, vos terres, vos personnes sont censés comme une chose morte par rapport à l'Etat, c'est-à-dire tirée de l'usage des choses qui fournissent aux mouvements et aux agitations de la société civile, tout ce qui vous lie encore au monde, hors le salut de vos frères et les fonctions saintes du ministère, vous dégrade, efface et profane votre consécration, et vous remet sous le joug et l'ignominie du siècle. Les vases et les ornements qui servent à l'autel ne peuvent plus servir à des usages profanes; ce serait un crime qui souillerait leur consécration; or, un prêtre consacré à Dieu et à ses autels d'une manière bien plus sainte, plus intime, plus ineffaçable que les vaisseaux sacrés, que le lin et l'or qui servent au saint ministère, souille donc et profane encore plus sa consécration, s'il fait servir sa personne, ses talents, son esprit, son cœur aux œuvres mortes et aux usages profanes du siècle. Doctrine sainte, que vous êtes peu connue! ce sont les ministres de l'autel qui entrent aujourd'hui dans toutes les affaires et les agitations du monde. L'Apôtre en vain les avertit que ceux qui sont entrés dans la milice de Jésus-Christ ne doivent plus se livrer aux embarras du siècle, ils en sont les principaux acteurs; les intérêts temporels des familles sont confiés à leurs soins, on les voit à la tête des intrigues, des contestations, des sollicitudes, des animosités des mondains : les hommes de Dieu deviennent les hommes de la terre; les dispensateurs des mystères du ciel sont les ministres des passions humaines; ceux qui sont chargés des intérêts éternels des peuples les négligent et regarderaient comme une honte de s'en occuper, et se font une gloire de régler les choses temporelles de ce monde qui périront avec lui; ils laissent aux talents vulgaires le soin des âmes que Jésus-Christ a rachetées, et croient se réserver à des ministères plus glorieux en

s'avilissant à des fonctions qui n'ont de grand que les noms et les passions des hommes qui les mettent en œuvre. C'est au sortir de ces vaines agitations qu'ils vont porter à l'autel tout le tumulte et tout le chaos des passions humaines, au lieu d'y porter cet esprit de recueillement et de prière qui doit nous préparer aux mystères saints : et c'est ici ma seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

En effet, en second lieu l'esprit de notre ministère est un esprit de prière; la prière est l'ornement du sacerdoce, le devoir le plus essentiel du prêtre, l'âme de toutes nos fonctions. Sans la prière, le prêtre n'est plus d'aucun usage dans le ministère, ni d'aucune utilité aux fidèles; il sème, et Dieu ne donne point l'accroissement; il instruit, et sa parole n'est plus qu'un airain sonnant; il offre l'hostie de propitiation, et il n'attire aucune bénédiction sur les offrandes saintes; il récite les louanges du Seigneur, et son cœur en est loin et il ne l'honore que du bout des lèvres. En un mot, sans la prière le prêtre n'est plus qu'un fantôme sans âme et sans vie, dont toutes les fonctions les plus saintes, les plus fécondes, les plus spirituelles, ne sont plus que comme les mouvements mécaniques d'une machine inanimée. C'est donc la prière seule qui fait toute la force et tout le succès de ses différents ministères; et il cesse, pour ainsi dire, d'être ministre public, dès qu'il cesse de prier; c'est la prière qui fait toute la consolation de ses travaux; et ses fonctions sont pour lui comme le joug du mercenaire, comme des tâches sèches, dures, accablantes, si la prière ou n'en adoucit l'amertume. ou n'en soulage les peines, ou n'en console le peu de succès.

Mais la prière suppose un esprit pur, libre de ces images vives et dangereuses qui souillent l'âme ou qui en obscurcissent les lumières; elle suppose un esprit orné d'images saintes, familiarisé avec la méditation de la loi, qui sort comme de son assiette, quand il faut détourner son attention aux embarras ou aux inutilités du siècle, et qui, sans beaucoup d'effort, retrouve en un instant, au sortir de là, la pensée et le souvenir des vérités éternelles dont on l'avait diverti. La prière suppose un cœur tranquille, où le sentiment le plus vif soit celui de l'amour saint et de la reconnaissance des bienfaits de Dieu; un cœur accoutumé à goûter les choses du ciel; timide, délicat, vigilant; toujours en garde contre les impressions étrangères; toujours occupé à réparer les affaiblissements inséparables de la condition humaine; toujours attentif à ne rien se permettre qui puisse refroidir le commerce tendre et familier qu'il a avec son Seigneur : voilà ce qu'exige l'esprit de prière.

Or, alliez, si vous le pouvez, cette situation avec des mœurs dissipées et mondaines; voyez si, au sortir d'un entretien, où l'on aura promené votre imagination sur les intrigues publiques, sur les prétentions et les espérances des hommes, sur les intérêts secrets qui lient ou qui divisent ceux qui approchent le plus près du trône et qui occupent les premières places, en un mot, sur tout ce que la figure du monde offre de plus éblouissant et de plus contagieux; voyez si, au sortir de là, vous vous trouverez fort disposés à vous aller recueillir aux pieds de Jésus-Christ, et si, la tête encore pleine de ces images profanes, vous pourrez y méditer des vérités qui n'offrent souvent que des nuages à l'œil le plus pur, et que le cœur le plus fidèle, appesanti par le seul poids de l'homme terrestre, a de la peine souvent à goûter. Que dis-je? voyez si, au sortir d'une assemblée profane où vous aurez été blessés par mille spectacles et mille objets dangereux, où vous aurez laissé entrer dans votre cœur, avec les semences de toutes les passions, la triste matière de mille tentations, de mille souvenirs lascifs, qui troubleront la paix de votre âme, qui en souilleront l'innocence, ou qui, du moins, effaceront, émousseront, par le venin de leurs impressions, tout ce qui vous restait encore de goût et de sensibilité pour les choses du ciel, pour les règles et pour les devoirs; voyez si vous pourrez passer de ces lieux profanes aux pieds de l'autel, y prier pour vous et pour les peuples, y fléchir la colère du Seigneur, y déplorer les égarements d'un monde auquel vous venez d'applaudir et de prendre part, et traiter les mystères saints avec ce silence des sens, ce recueillement profond, cette terreur de religion, cette gravité majestueuse, ce calme du cœur et de l'esprit que vous venez de perdre, et si nécessaire cependant à des fonctions si redoutables et si divines. Hélas! vous porterez sur l'autel saint les amusements, les inutilités, les illusions, les objets dangereux du monde au milieu desquels vous vivez; vous souillerez la présence des mystères terribles par ces images indécentes; votre imagination échauffée vous arrachera de l'autel et vous rentraînera et vous transportera dans le siècle où vous avez laissé votre cœur; vos prières ne seront plus au fond du sanctuaire qu'une revue exacte de vos plaisirs; votre esprit y conversera plus avec le monde qu'avec le Seigneur, et non-seulement votre ministère deviendra inutile à vos frères et à vous-mêmes, et non-seulement, en offrant l'hostie de propitiation, vous ne fléchirez pas sa colère sur eux et sur vous, mais vous l'irriterez; mais vous leur attirerez de nouveaux fléaux; mais votre ministère de réconciliation et de vie deviendra un ministère de mort, de haine et de perdition; vous ne tarderez pas de l'éprouver vous-mêmes; vous sentirez les premiers traits de l'indignation de Dieu. Dès que le monde aura éteint en vous l'esprit de la prière, ce commerce si doux et si tendre de l'âme avec son Seigneur ne sera plus pour vous qu'un pur commerce de bienséance qui vous gênera; vous en abrégerez les moments, vous en perdrez peu

à peu le goût et l'usage, vous l'abandonnerez, vous sécherez, vous dépérirez, vous tomberez, et vous, qui auriez dû gémir entre le vestibule et l'autel sur les chutes de vos frères, vous ne serez pas même touché des vôtres; vos fonctions elles-mêmes vous endurciront; vous justifierez les erreurs et les plaisirs du monde en y participant, et, au lieu qu'ils auraient dû attrister votre piété et faire gémir votre zèle, ils flatteront votre goût et corrompront votre innocence, et c'est une troisième réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

L'esprit de notre ministère est un esprit de gémissement : nous sommes ces anges de la paix dont parle le prophète, qui devons pleurer amèrement, parce que les voies de la justice sont effacées ; que personne presque ne passe plus par le sentier qui conduit à la vie; que l'alliance est devenue inutile et que le Seigneur semble avoir rejeté son peuple : *Angeli pacis amare flebunt: dissipatæ sunt viæ; cessavit transiens per semitam; irritum factum est pactum ; projecit civitates; non reputavit homines.* (*Isa.*, XXXIII, 7, 8.) Oui, mes frères, nous devons être des hommes de douleur, gémir sans cesse entre le vestibule et l'autel sur les scandales qui déshonorent l'Eglise et l'exposent à la dérision des impies; en un mot, l'esprit de notre ministère est cet esprit qui, au dedans de nous, demande, selon Dieu, pour les saints avec des gémissements ineffables. Samuel, après la chute de Saül, se retira, et passa le reste de ses jours, dit l'Ecriture, à pleurer la destinée de ce prince. Jésus-Christ, le Prince et le modèle des pasteurs, voyant Jérusalem endurcie dans son aveuglement et sur le point de sa ruine, pleura sur elle; il ne put refuser des larmes au spectacle de Lazare mort, en qui il découvrait l'image d'une âme criminelle, morte depuis longtemps à ses yeux. Nos entrailles, comme celles de l'Apôtre, doivent s'ouvrir aux malheurs et aux déréglements de nos frères; nous devons avoir pour eux un cœur de mère. Il faut que, comme cette véritable mère de l'histoire de Salomon, nous sentions notre tendresse frémir, notre sang se soulever, lorsque nous voyons le prince des ténèbres sur le point d'ôter la vie de la grâce aux enfants de l'Eglise et de les partager entre le monde et Jésus-Christ. Non, mes frères, tant qu'il y aura des pécheurs sur la terre, la tristesse et le deuil seront le partage des prêtres; tant que les enfants d'Israël dans la plaine s'occuperont à des danses et à des festins, oublieront le Dieu de leurs pères et prostitueront, comme des insensés, leurs hommages au veau d'or, les véritables Moïses sur la montagne déchireront leurs vêtements, briseront leur cœur devant le Seigneur et s'offriront d'être anathèmes pour leurs frères : les larmes des prêtres doivent être comme une expiation continuelle des péchés du peuple. Le monde se réjouira, disait Jésus-Christ à ses apôtres ; les enfants du siècle courront en dansant, en poussant des cris de joie, se précipiter dans l'abîme; les ris et les jeux seront leur partage ; la tristesse sera le vôtre : le monde, au milieu duquel je vous laisse, sera toujours pour vous un spectacle de douleur et de gémissement ; et, quand même il ne vous persécuterait pas, quand même les croix et les gibets ne vous y attendraient pas, sa dépravation toute seule vous y ferait passer vos jours dans le deuil et dans l'amertume : *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini.* (*Joan.*, XVI, 20.)

Or, cet esprit de tristesse et de gémissement, pourrez-vous l'allier avec les commerces et les inutilités des sociétés mondaines? Je vous le demande : sur quoi roulent, je vous prie, les mœurs et les plus sérieuses occupations du monde? sur les plaisirs; vous ne sauriez y être assidu sans en être ou le témoin, ou l'approbateur, ou le complice. Quand vous n'en seriez que le témoin; un prêtre peut-il familiariser ses yeux avec des objets qui doivent lui percer le cœur? peut-il s'en faire un délassement? Les premiers docteurs de l'Eglise interdisaient autrefois aux chrétiens les spectacles des gladiateurs et ne croyaient pas que les disciples de la douceur et de la charité de Jésus-Christ pussent repaître innocemment leurs yeux du sang et de la mort de ces infortunés, et se faire un plaisir cruel d'un spectacle qui aurait dû attrister leur foi et leur faire déplorer le sort et la perte éternelle de ces malheureuses victimes. Mais voilà les tristes objets dont vous, prêtre, pasteur des âmes et coopérateur de la charité de Jésus-Christ pour leur salut, n'avez pas honte de vous faire un délassement ; vous voyez avec plaisir périr vos frères et se prêter mutuellement des armes pour hâter leur mort; vous les voyez se faire des plaies mortelles, s'armer d'attraits indécents et lascifs pour porter le venin et la mort dans les cœurs, se déchirer par les traits les plus malins de la médisance, et ce triste carnage dont vous êtes témoin vous amuse, et, ce que vous devriez pleurer avec des larmes de sang, vous fait passer les plus agréables moments de votre vie.

Mais vous n'en demeurerez pas à être simple spectateur, vous y applaudirez ; car, de s'aller mêler parmi les mondains pour être leur censeur éternel, pour empoisonner leurs plaisirs par un air chagrin et austère, les avis ne seraient point là à leur place, et ce n'est guère ce qui nous autorise à les reprendre que de les fréquenter; ils auraient droit de vous dire : Que venez-vous faire parmi nous? ce n'est pas ici votre place. Pourquoi vouloir être témoin assidu de ce que vous croyez si digne de blâme? on ne hait pas trop ce dont on ne peut se passer; votre fuite de ces lieux vous conviendrait bien mieux que vos censures. Or, ne pas les condamner, c'est consentir à leurs œuvres de ténèbres, dit l'Apôtre; c'est les approuver. Mais vous irez encore plus loin, vous y participerez, vous paraîtrez enfin vous-même sur la scène. On ne tient pas longtemps

contre des exemples qui forment comme tout le fonds des sociétés que nous avons choisies; on veut être ce que tous les autres sont; on s'ennuie d'être tout seul de son parti; on ne veut point paraître singulier et de contrebande. Ainsi, aujourd'hui la complaisance, demain une occasion, une autre fois le penchant : vous vous laisserez aller; vous aurez depuis longtemps familiarisé la sainteté de votre caractère avec la vue des abus et des désordres du monde; vous la familiariserez avec ces désordres eux-mêmes. Le peuple de Dieu ne tarda pas d'imiter les mœurs des Chananéens, dès qu'il eut contracté avec eux les liaisons et la familiarité que Moïse leur avait défendues. Déjà le goût qui nous fait chercher le monde n'est qu'un désir secret de l'imiter : on est déjà tout disposé à vivre comme lui dès qu'on ne peut se passer de lui; c'est la seule conformité des penchants qui forme d'ordinaire les liaisons, et on ne se lie avec le monde que parce qu'on a les mêmes goûts que le monde. La famille de Jacob en Egypte vécut toujours séparée des Egyptiens; elle habita une terre à part, parce que ses mœurs n'avaient rien de commun avec celles d'Egypte : les enfants de Jacob offraient en sacrifice des animaux au Seigneur, et l'Egypte les adorait : ce n'était là qu'une figure. Nous formons un peuple à part au milieu du monde, parce que nous sacrifions à Dieu les passions de la chair et que le monde les adore : dès que nous rompons la barrière qui nous sépare de lui, dès que nous sortons de cette heureuse terre de Gessen et que nous allons nous mêler parmi des idolâtres, leur culte devient le nôtre : il faut adorer ce qu'ils adorent. La séparation avait fait toute notre sûreté et avait maintenu la différence des mœurs; par le mélange nous ne formons plus qu'un peuple avec eux et leur devenons semblables. Aussi, on voit tous les jours, dans le monde, des ministres de Jésus-Christ non-seulement imiter les mœurs et les excès des mondains, mais renchérir même sur eux; mais les surpasser même en mollesse, en sensualité, en faste, en profusions, en scandale souvent; mais raffiner même sur les plaisirs, se piquer de plus de goût, de plus de délicatesse pour la volupté; et devenir, ô mon Dieu! des modèles scandaleux d'habileté sur tout ce qui flatte les sens et les passions, au lieu qu'ils auraient dû l'être de toutes les vertus qui les mortifient et qui les combattent. Mais, mes frères, quand il n'y aurait de criminel pour les clercs dans la vie du monde que l'inutilité et l'oisiveté, par cela seul elle doit être interdite à des ministres établis pour cultiver le champ du Seigneur, veiller sans cesse, de peur que l'homme ennemi n'y sème l'ivraie, et vaquer aux fonctions laborieuses auxquelles ils se sont engagés en se consacrant au service de l'Eglise, et c'est cette vérité qui me fournit la quatrième réflexion.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

En effet, mes frères, l'esprit de notre ministère est un esprit de travail; le sacerdoce est une dignité laborieuse; l'Eglise dont nous sommes les ministres est une vigne, un champ, une moisson, un édifice qui s'élève et qui prend chaque jour un nouvel accroissement; une milice sainte; tous termes qui annoncent des soins et des fatigues, tous symboles du travail et de l'application. Le prêtre est placé dans l'Eglise comme le premier homme dans le paradis terrestre, pour y travailler et pour la défendre, *ut operaretur et custodiret illum.* (*Gen.*, II, 15.) De là dans les premiers temps, le ministère était toujours attaché à l'ordination; on ne tirait pas un ouvrier oiseux de la place publique pour honorer sa paresse d'un vain titre, et le récompenser comme les ouvriers fidèles sans qu'il eût porté le poids du jour et de la chaleur; et l'évêque n'imposait les mains sur des hommes éprouvés, que pour se décharger sur eux d'une partie du fardeau et du détail de la sollicitude pastorale; en un mot, les dignités de l'Eglise n'étaient pas des titres vains et de simples décorations, mais des emplois.

Ainsi un prêtre est redevable de son temps aux fidèles: tout ce qu'il emploie à des commerces vains et oiseux, hors les délassements nécessaires, tous les moments, tous les jours qu'il laisse perdre dans l'inutilité des sociétés mondaines, dans les jeux et les dissipations, sont des jours et des moments qu'il devait au salut de ses frères, et dont ils lui demanderont compte devant le tribunal de Jésus-Christ. Par sa consécration, il est devenu un ministre public; les peuples ont acquis un droit réel sur sa personne, sur son loisir, sur ses occupations, sur ses talents: ce sont des biens consacrés qui forment comme le patrimoine des fidèles: il n'en est que le dépositaire et n'en peut plus disposer à son gré; il doit en répondre à l'Eglise et à ses enfants; ce n'est pas pour lui qu'elle l'a mis au nombre de ses ministres, c'est pour elle; c'est pour entrer en part de ses travaux et de ses ministères; il se dégrade de son titre dès qu'il en abandonne les fonctions; il cesse d'être ministre, du moment qu'il cesse d'être ouvrier; il passe en des inutilités, en des commerces oiseux et frivoles, en des amusements toujours indécents et souvent dangereux, un temps sur lequel roule le salut des peuples; un temps d'où dépend la destinée éternelle de ses frères; un temps auquel Dieu avait attaché la conversion des pécheurs, l'affermissement des faibles, la persévérance des justes, et qui, dès le commencement, était entré dans ses desseins de miséricorde sur ses élus et sur son Eglise; voilà le crime de la vie oisive d'un prêtre.

Et de bonne foi, mes frères, vous ne seriez ministres de l'Eglise que pour vous traîner tous les jours indolemment de maison en maison, d'assemblée en assemblée, d'inutilité en inutilité; et de n'avoir pas

même assez d'occupation pour égayer l'ennui inséparable de l'oisiveté de la vie mondaine? Quoi! tandis que les chefs du peuple de Dieu sont aux mains avec les ennemis de son nom; tandis que tant de saints ministres se dévouent aux fonctions les plus pénibles pour le salut de leurs frères; tandis que tant de prêtres zélés avec une santé même épuisée par les années et par le travail, ne rabattent rien de leurs travaux et de leur zèle; redoublent même leurs soins, leur vigilance, à mesure que leurs forces s'affaiblissent; et s'immolent généreusement comme l'apôtre, sur le sacrifice de la foi de leurs frères; tandis que tant d'hommes apostoliques traversent les mers, et vont chercher dans les îles les plus éloignées, ou le martyre qui doit être la récompense de leur zèle, ou le salut de tant de nations que Dieu semble avoir abandonnées, vous, qui êtes le collègue de leur apostolat et honoré du même ministère, vous languiriez indolemment dans une oisiveté non-seulement indécente à votre caractère, mais honteuse même selon le monde à un simple citoyen qui ne serait que membre de la République? Vous, l'homme de Dieu sur la terre, l'interprète de ses volontés, son envoyé parmi les hommes, oublieriez votre titre, vos fonctions, ses intérêts, sa gloire et la vôtre, et aviliriez votre dignité à une vie vide et inutile qui vous rendrait, non-seulement l'opprobre de l'Eglise, mais la honte même de la société civile, et un objet de dérision aux yeux mêmes des mondains? Car, mes frères, dans le monde même, chacun dans son état a des devoirs et des fonctions qui occupent une partie de sa vie : le magistrat, l'homme de guerre, le père de famille, le marchand, l'artisan ; la vie de tous ces différents genres de citoyens est mêlée d'occupations sérieuses; ils ont tous des heures, des jours, des temps destinés aux fonctions pénibles de leur profession; le prêtre mondain seul au milieu du monde, est l'homme le plus inutile et le plus désoccupé qui soit sur la terre; le prêtre seul dont tous les moments devaient être si précieux à l'Eglise, dont les devoirs sont si sérieux et si infinis, dont les soins doivent augmenter à mesure que les vices des hommes se multiplient; le prêtre seul n'a aucune fonction parmi les hommes ; passe ses jours dans un vide éternel, dans un cercle d'inutilités frivoles; et la vie, qui aurait dû être la plus occupée, la plus chargée de devoirs, la plus respectée, devient la vie la plus vide et la plus méprisable qu'on voie dans le monde même. Lorsque David exhortait le généreux Urie de retourner dans sa maison et d'y jouir dans le repos des plaisirs domestiques! Quoi, répondit cet officier vaillant et fidèle, tandis que tous mes frères campent sous des tentes, et qu'ils exposent leur vie dans les combats pour la défense du peuple de Dieu, je demeurerais seul ici dans l'oisiveté au milieu des douceurs et des réjouissances d'une famille? *Et ego ingrediar domum meam ut comedam et bibam?* (II *Reg.*, XI, 11.) Et voilà ce qu'un prêtre oiseux et mondain devrait se dire sans cesse à lui-même : Puis-je vivre dans la mollesse et dans l'inutilité, et n'être d'aucun usage ni à l'Eglise ni à la patrie; tandis que le reste des hommes ont chacun une occupation dans la société, et que mes frères surtout, mes collègues dans le ministère, se sacrifient généreusement pour l'Eglise et se font une gloire et un saint plaisir des fatigues et des périls qu'ils essuient pour le salut des enfants de Dieu?

Oui, mes frères, tant qu'il y aura des pécheurs à convertir, des ignorants à instruire, des faibles dans la foi à soutenir, des malheureux à consoler, des opprimés à défendre, des impies et des incrédules à confondre, un prêtre peut-il trouver assez de temps pour les plaisirs et les inutilités des sociétés mondaines? Sommes-nous donc faits pour une vie oiseuse, nous qui avec l'application la plus exacte, ne saurions même suffire à tous nos devoirs? Voyez Jésus-Christ le chef et le modèle des ministres, assis sur le bord du puits de Samarie; malgré sa fatigue il ne connaît de délassement qu'en faisant l'œuvre pour laquelle il est envoyé; il ne peut même se résoudre à s'accorder le temps d'un repas sobre et frugal : *Ma nourriture*, dit-il à ses disciples qui l'en pressent, *est de faire la volonté de mon Père* (*Joan.*, IV, 34); il voit les campagnes déjà mûries, et la moisson toute prête; et tandis que son Père manque d'ouvriers, et que la moisson est sur le point de se perdre, il ne peut laisser un seul de ses moments inutile, et ramène à la vérité une femme pécheresse. Mesurons sur cet exemple le prix de notre temps et l'usage que nous en devons faire. Il est rapporté dans les livres saints que Néhémias, occupé à rebâtir le temple, fut sollicité par les officiers du roi de Perse de descendre dans la plaine d'Ono pour conférer avec eux, renouveler leur alliance, et célébrer cette entrevue par des réjouissances et des festins : *Veni*, lui disaient-ils, *et percutiamus fœdus pariter in viculis, in campo Ono* (II *Esdr.*, VI, 2); mais ce saint homme chargé d'un ministère si sacré, ne croyant pas qu'il lui fût permis de l'interrompre pour une affaire de pure bienséance: Je suis occupé à un grand ouvrage, leur répondit-il, et je ne saurais l'abandonner ni le perdre de vue, de peur qu'on ne le néglige en mon absence : *Opus grande ego facio, et non possum descendere, ne forte negligatur.* (*Ibid.*, 3.) Un prêtre, mes frères, occupé à réparer l'édifice spirituel de l'Eglise, à élever un temple au Dieu vivant dans le cœur des fidèles, est-il chargé d'un ouvrage moins saint et moins important? et que devrait-il opposer à ceux qui s'efforcent de l'en détourner sous des prétextes frivoles, et l'engager dans les inutilités et les vaines bienséances du siècle, que la sage réponse de ce pieux ministre juif? *Opus grande ego facio, et non possum descendere, ne forte negligatur.* Quoi de plus digne de son ministère, et de plus respectable même

aux yeux du monde, de ne pouvoir être diverti par toutes les sollicitations humaines, ni de la sainteté de ses fonctions, ni du service de ses frères; de préférer l'œuvre de Dieu, cet ouvrage si grand, si sublime, si honorable aux niaiseries et aux inutilités des enfants du siècle; de respecter son ministère et ses fonctions; de trouver tout ce qui occupe si inutilement les mondains, bas et indigne de l'élévation de son sacerdoce; et de croire que tous les moments qu'il donnerait au monde sans nécessité, seraient autant de moments qu'il refuserait à l'édifice de la sainte Jérusalem, et qui retarderaient l'accomplissement de l'œuvre de Dieu sur la terre: *Opus grande ego facio, et non possum descendere, ne forte negligatur.* J'avoue qu'il faut du zèle et de la fermeté pour rompre les liaisons de la chair et du sang, s'interdire presque tout commerce avec un monde, où l'on tient par tant de liens, d'amitié, de proximité, de bienséance; où tous les jours on nous reproche l'austérité et la singularité de notre retraite; où l'on nous fait entendre que nos bons exemples même seraient utiles; où l'on tâche de nous séduire par l'exemple trop commun de nos semblables, et où enfin nos propres penchants nous entraînent; mais c'est cela même qui me fournit une cinquième réflexion, et qui devient une nouvelle preuve de la vérité dont je veux vous convaincre.

CINQUIÈME RÉFLEXION.

Je dis donc, en cinquième lieu, que l'esprit de notre ministère est un esprit de zèle et de fermeté. Nous sommes établis pour exhorter, pour corriger, pour reprendre à temps et à contre-temps; les désordres et les abus publics doivent nous trouver toujours inflexibles, inexorables; le visage du prêtre ne doit plus rougir des ignominies, qui ne manquent jamais d'accompagner la liberté sacerdotale; il porte écrit sur son front, avec bien plus de majesté que le pontife de la loi, *la doctrine et la vérité* (*Levit.*, VIII, 8); il ne connaît plus personne selon la chair, il faut que sa fermeté envers ses proches, ses amis, ses protecteurs, l'autorise à ne rien relâcher des règles envers les étrangers et les indifférents, et que son exactitude envers les uns, ne rougisse jamais de sa complaisance pour les autres; la grâce de l'imposition des mains est une grâce de force et de courage, elle inspire à l'âme, marquée du sceau sacré, je ne sais quoi d'héroïque, qui l'élève au-dessus de sa propre faiblesse, qui met en elle des sentiments nobles, grands, généreux, dignes de l'élévation de son ministère, je ne sais quoi qui la met au-dessus des craintes, des espérances, de la réputation et des opprobres, et de tout ce qui domine sur la conduite du reste des hommes, je ne sais quoi qui fait couler dans nos veines, avec l'onction sainte, ce courage, cette vigueur sacerdotale, ce sang apostolique, que nous avons hérité de nos pères, de nos prédécesseurs dans le ministère, des fondateurs et des premiers héros de la religion.

Or, cet esprit de force et de fermeté, est précisément le caractère le plus opposé à l'esprit du monde. Car l'esprit du monde n'est qu'un commerce de souplesses, d'égards, de complaisances, d'attentions, de ménagements; il faut n'avoir point de sentiment à soi, penser toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort; avoir des suffrages toujours prêts, pour ainsi dire, et n'attendre pour les donner que le moment où ils peuvent être agréables; il faut pouvoir sourire à une impiété, applaudir à une obscénité finement enveloppée, accoutumer ses oreilles aux traits les plus vifs le les plus cruels de la médisance, donner des éloges à l'ambition et à l'envie de parvenir, souffrir qu'on donne aux talents du corps et de l'esprit la préférence sur ceux de la grâce. Enfin, quand on veut vivre dans le monde, il faut penser, ou du moins parler comme le monde; il ne faut pas y porter un esprit farouche, singulier, intraitable, on en serait bientôt la risée et le rebut, on s'en dégoûterait bientôt soi-même; il faut se prêter, s'accommoder, s'affadir avec les enfants de la terre, nous qui devions en être le sel; devenir les panégyristes du monde, nous qui en aurions dû être les censeurs; perpétuer par nos suffrages ou par notre lâcheté l'aveuglement du monde, nous qui en sommes la lumière; en un mot, périr avec le monde, nous qui devions en être la ressource et le salut.

Mais, je veux que vous y portiez toutes les précautions de la piété la plus attentive et que vous y teniez bon contre tous les exemples et toutes les séductions dont il est si mal aisé de se défendre longtemps; je veux qu'on vous voie d'abord porter au milieu du monde la vérité, la fermeté et le courage, vous en rabattrez bientôt. Ces idées de zèle et de courage que vous aviez puisées dans ces maisons de retraites et dans votre éducation cléricale, s'effaceront bientôt; l'usage du monde les adoucira et vous les fera paraître comme des idées sauvages; à elles succéderont des images plus douces, plus humaines, plus à la portée de la façon commune de penser; ce qui vous paraît zèle et devoir, vous le regarderez comme un excès et une imprudence, vous renverrez aux esprits bizarres et outrés ce que vous aviez regardé comme la vertu et la sagesse sacerdotale. Rien n'amollit la fermeté du ministère comme les commerces inutiles; on entre peu à peu et sans s'en apercevoir soi-même dans les préjugés, dans les excuses, dans les vaines raisons, dont les gens du monde se servent pour justifier leurs abus; à force de les fréquenter, on ne les trouve plus si coupables, on devient même l'apologiste presque de leur mollesse, de leur oisiveté, de leur faste, de leur ambition, de leurs haines, de leurs jalousies; on s'accoutume de donner, comme le monde, à toutes ses passions, des noms adoucis, et ce qui nous affermit dans ce nouveau système de conduite, c'est qu'il a pour lui les suffrages des mondains; c'est que le monde donne à notre lâcheté

les noms spécieux de modération, d'élévation d'esprit, d'usage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable; et à la conduite contraire, les noms odieux de petitesse, de rusticité, d'excès et de dureté propre seulement à éloigner du bien et à rendre la piété ou odieuse, ou méprisable. Ainsi, par reconnaissance, on traite obligeamment un monde qui rend à notre lâcheté tous les honneurs et tous les hommages dus à la prudence; on le croit plus innocent depuis qu'il nous trouve plus estimable, on fait plus de grâces à ces vices depuis qu'il a métamorphosé lui-même nos vices en vertus. Car, qu'il est rare d'être les censeurs sévères et incommodes de nos admirateurs; et qu'il se trouve peu de Barnabé et de Saul, qui, pour n'avoir rien voulu relâcher de la vérité, se fassent lapider par le même peuple, lequel était prêt il n'y a qu'un moment, à leur offrir de l'encens, comme à des dieux descendus sur la terre!

L'esprit de zèle est donc incompatible avec les commerces du monde, vous n'y trouverez plus rien à reprendre à mesure que vous vous familiariserez avec ce qu'ils ont de répréhensible, vous perdrez de vue les grandes règles et la doctrine des saints, vous en oublierez même dans la dissipation et les inutilités des sociétés mondaines ce que vous en aviez appris dans vos premières années, vous ne cultiverez point ces précieuses semences de sciences et d'étude qui auraient pu vous rendre utiles à l'Eglise; les livres deviendront pour vous une occupation étrangère et ennuyeuse, vous en aurez bientôt perdu le goût, vous substituerez aux études sérieuses et conformes à votre état, des lectures vaines, frivoles, peut-être indécentes et dangereuses, parce qu'elles vous seront d'un plus grand usage avec le monde auquel vous vous serez livrés : nouvelle réflexion qui m'autorise et qui vous condamne.

SIXIÈME REFLEXION.

Oui, mes frères, en sixième lieu, l'esprit de notre ministère est un esprit de science. Les lèvres du prêtre, dit l'esprit de Dieu, sont les dépositaires de la doctrine; il nous est ordonné, comme au prophète, de dévorer le volume sacré de la loi, malgré toutes les amertumes que traînent après soi les études et les veilles; il faut nous nourrir du pain des Ecritures à la sueur de notre front, orner le dedans de notre âme de la loi de Dieu, comme les prêtres Juifs en ornaient les dehors de leurs vêtements. Les Ecritures divines sont la substance et comme la base du sacerdoce chrétien; ainsi s'exprime un ancien concile : *Sacerdotii hypostasin.* Les prêtres sont comparés par les docteurs de l'Eglise à ces deux grandes lumières que Dieu plaça d'abord dans le firmament; nous devons présider au jour et à la nuit; au jour, en guidant la foi et la piété des fidèles; à la nuit, en éclairant les ténèbres de l'erreur, de l'incrédulité et de toutes les doctrines étrangères. C'est nous qui sommes les interprètes de la loi, les dépositaires de la tradition, les docteurs et les oracles des peuples, les voyants et les prophètes établis pour éclairer leurs doutes ou leur manifester les volontés du Seigneur, les ressources de l'Eglise au milieu des schismes, des troubles, des scandales qui la divisent et l'affligent.

Mais soutenez, si vous le pouvez, tous ces grands titres dans des mœurs dissipées et mondaines; car il n'en est pas de la science pour les prêtres comme de ces talents et de ces dons rares, que le ciel distribue à qui il veut et dont tous ne sont pas favorisés; c'est un talent essentiel et inséparable du ministère. L'Apôtre, après avoir fait l'énumération des dons différents que l'Esprit de Dieu répandait sur les Eglises naissantes, et remarquez que les uns y étaient prophètes, les autres avaient le don des langues, quelques-uns la vertu d'opérer des guérisons et des prodiges, il ajoute que plusieurs y étaient établis pasteurs et docteurs : ***Pastores et doctores*** (***Eph.***, IV, 11); il ne sépare pas ces deux titres, parce que l'un est une suite nécessaire de l'autre. Or, rien n'est plus fatal au goût des lettres que le goût des commerces et des sociétés mondaines ; il faut de la suite et du recueillement dans les études, les dissipations et les interruptions journalières en rallentissent d'abord la ferveur et en font perdre tout à fait le goût. Je ne dis pas qu'elles ne permettent point d'entreprendre des études profondes, d'approfondir ce qu'il y a de plus obscur dans l'antiquité sur le dogme et sur la discipline, et d'enrichir l'Eglise de nouveaux ouvrages; ce n'est pas ce qu'on exige de vous : ce sont là des talents réservés à un petit nombre de ministres savants et laborieux, que Dieu suscite pour être la lumière de leur siècle. Mais je dis, que pour les études même communes et ordinaires, indispensables à un prêtre pour s'instruire des règles, pour se remplir des vérités qu'il est obligé d'annoncer, pour se mettre en état d'exercer ses fonctions avec lumières et avec sûreté : je dis que, pour ces études mêmes, il faut un esprit accoutumé à penser, à méditer, à être avec lui-même ; il faut que les assiduités trop fréquentes dans le monde, ne répandent pas sur les livres un ennui qui les rend insoutenables ; il faut un certain désir d'avancer et de s'instruire, un caractère d'esprit sérieux et ennemi du frivole, un usage de la retraite et des réflexions, un arrangement de vie, où l'on se rend compte à soi-même de ses progrès, où les moments destinés aux différents devoirs se trouvent toujours à leur place et conformes à leur destination ; en un mot, un genre de vie uniforme, occupé, réglé, qui ne saurait jamais s'allier avec les inutilités, les variations éternelles, le dérangement et le cahos de la vie du monde. Aussi, mes frères, de là tant de prêtres plus instruits des bagatelles, des usages, des affaires du monde que des règles de l'Eglise : de là le monde est plein de ministres oiseux, qui vont

traînant, partout avec leur incapacité, la honte de leur caractère; de là, c'est-à-dire de cette vie oisive, inappliquée, vide de lumières et de connaissance; de là les chutes, les scandales, l'opprobre de l'Eglise, les horreurs qu'on n'oserait nommer. Car, mes frères, sortis de ces maisons de retraite, et quand une fois vous serez retournés dans la maison de vos proches, il n'est plus que l'étude qui puisse soutenir la piété, comme il n'est que la piété qui doive régler et conduire l'étude. L'amour des livres tout seul peut vous mettre à couvert des inconvénients inévitables au milieu du monde: dès que vous ne trouverez plus rien au dedans de votre maison qui vous fixe, qui vous attache, qui remplisse le vide de vos journées, il faudra l'aller chercher dans le monde; ses commerces, ses amusements vous deviendront nécessaires; vous ne pourrez plus vous passer de lui. En vain vous vous proposerez des bornes et certaines règles: en vain vous ferez résolution de vous partager entre vos livres et vos commerces mondains; car voilà le plan qu'on ne manque jamais de se faire, le monde, non plus que Jésus-Christ, ne souffre pas longtemps ces partages; vous passerez bientôt tout entier de son côté; le goût du monde croîtra, se fortifiera en vous chaque jour, et, à mesure qu'il croîtra, le goût des livres, déjà si faible et si languissant, tombera et s'éteindra sans ressource: le dégoût se changera bientôt en aversion; vous ne pourrez plus soutenir un seul moment d'application et de lecture sérieuse, vous n'essayerez pas même de vous vaincre là-dessus, et l'oisiveté goûtée, accoutumée, ne laissera rien de plus sérieux dans votre vie et sur votre personne, que quelques restes des marques de votre état qui vous la reprocheront. Et alors jugez, si, livrés à vous-mêmes, sans secours, sans occupation, sans ressource pour vous soutenir, que les fréquentations mêmes qui vous amollissent; sans cesse exposés et n'étant défendus que par le goût même des périls, jugez si vous irez loin sans succomber, sans vous rendre, sans perdre le goût de l'innocence et de la vertu, après avoir perdu le goût de tout ce qui pouvait la préserver et la défendre, loin d'y conserver cette piété tendre et pure, qui honore le ministère et qui seule sanctifie toutes nos fonctions; et c'est la dernière réflexion qui va terminer ce discours.

SEPTIÈME RÉFLEXION.

Je finis donc et je dis que l'esprit de votre ministère est, en dernier lieu, un esprit de piété. Par cet esprit de piété, j'entends non-seulement l'innocence des mœurs, mais cette candeur de conscience, cette tendresse de religion, ce goût de Dieu, cette délicatesse d'âme que l'apparence seule du mal alarme; voilà l'esprit de piété qui est comme l'âme et toute la sûreté de notre ministère; car, nous vivons pour ainsi dire dans le commerce continuel des choses saintes. Les temples, les autels, les mystères sacrés, les cantiques saints, la parole de vie c'est au milieu de ces objets terribles et divins, que nous passons nos jours; c'est autour de ces spectacles, devant lesquels les anges eux-mêmes tremblent, que roulent toutes nos occupations.

Or, dites-moi, je vous prie, qu'y a-t-il dans toutes ces fonctions qui ne doive faire trembler la piété même la plus recueillie et la plus attentive? quelle vie de prière, de retraite, de circonspection, de foi, d'attention rigoureuse sur les sens, ne doit pas nous préparer à ces ministères redoutables? Un prêtre ne doit plus rien se permettre qu'il ne puisse porter à l'autel, qui ne soit digne de soutenir la présence des mystères terribles. Les ornements mêmes dont il est revêtu, les vases sacrés dont il se sert, et où reposent les offrandes saintes, ne pourraient pas paraître devant le sanctuaire, s'ils n'avaient été purifiés, sanctifiés, consacrés par les prières de l'Eglise. Les dispositions, les désirs, les affections du cœur, que le prêtre porte à l'autel, qui forment comme la robe sacerdotale et les ornements sacrés de son âme, doivent, à plus forte raison, avoir une sainteté supérieure, être purifiés, sanctifiés, consacrés par l'onction de l'Esprit-Saint qui réside en lui. Il ne peut plus porter à ce lieu redoutable des désirs, des dispositions, des affections communes et humaines; quoique non souillées, elles ne sont pas dignes d'y paraître; il faut que le feu divin de la charité les ait purifiées, et les ait fait passer de cet état commun et profane pour ainsi dire, à un état saint et élevé : en un mot, comme rien n'est plus grand et plus sublime que ses fonctions, rien ne doit être plus saint, plus pur, plus sublime que sa piété. Cependant vous prétendez allier avec la vie du monde, avec la dissipation et les périls des sociétés et des commerces mondains, une piété, une sainteté où, dans la retraite même la plus austère, peu de ministres ne peuvent atteindre. Hélas! une vie entière de prière, de recueillement, de pénitence, pouvait rassurer autrefois les saints ministres : ils ne regardaient l'autel qu'en tremblant; ils n'y montaient qu'avec une sainte horreur; plus leur vie était sainte, plus ils étaient attentifs à conserver leur âme pure, plus ils se trouvaient souillés en la présence de l'Agneau sans tache qu'ils allaient immoler. Et vous, vous passerez d'une assemblée de plaisir à l'autel saint? vous irez bénir et sanctifier les offrandes, de la même bouche dont vous venez de prononcer des paroles vaines et profanes? vous porterez aux mystères terribles un esprit rempli d'images frivoles, indécentes? et, au lieu de vous élever alors jusqu'aux pieds de l'autel sublime et eternel de la céleste Jérusalem, de vous y anéantir en esprit avec les trônes et les dominations, et y chanter avec eux devant la majesté de Dieu, le cantique de l'éternité, que l'Eglise vous

met à la bouche, après vous avoir averti d'élever en haut votre esprit et votre cœur, vous le laisserez traîner sur la boue du monde d'où vous sortez, sur mille objets indignes d'occuper partout ailleurs l'attention d'un homme sage, et bien plus de distraire un seul moment à l'autel un ministre qui offre Jésus-Christ comme une hostie de propitiation à son Père ! et vous, vous voudriez y paraître avec une conscience négligée, douteuse, presque toute mondaine, où règne le trouble, les ténèbres, la confusion, et où peut-être votre plus grand crime est de ne vous en reprocher et de n'y en avoir aucun de marqué et de grossier !

Mais de plus, cette vie du monde et de dissipation, non-seulement est inalliable avec cette piété sacerdotale qui doit nous conduire à l'autel, mais encore avec cette piété grave et édifiante qui doit nous préparer à toutes les autres fonctions du saint ministère : c'est cet esprit de piété tout seul qui en assure le succès. Car de bonne foi, après vous être donné en spectacle continuel au public, au milieu des amusements et des vaines joies du monde, pourrez-vous venir montrer aux peuples dans la chaire chrétienne tout le sérieux des vérités de l'Evangile et toute la douleur d'un vrai zèle? quelle grâce aurez-vous alors à parler de la fuite du monde, des périls auxquels on y est exposé, des piéges que le démon y tend à l'innocence, de la nécessité de la prière, du recueillement, de la vigilance, de l'œil qu'il faut arracher lorsqu'il nous est un sujet de scandale, du compte que nous rendrons même d'une parole oiseuse, et enfin, de toutes ces maximes crucifiantes, si éloignées de vos mœurs, et si inconnues au monde? quel air de froideur et de sécheresse ne laisserez vous pas alors paraître? Les vérités saintes du salut ne sortent qu'à regret, pour ainsi dire, et avec un air contraint, d'une bouche accoutumée à des discours mondains et frivoles. Pour bien prêcher avec l'Apôtre Jésus-Christ crucifié, il faut comme lui être attaché à la croix de Jésus-Christ : pour inspirer le goût de Dieu et des choses du ciel, il faut l'avoir et le sentir soi-même; pour toucher les cœurs, il faut des expressions qui sortent d'un cœur touché. Vous serez dans la chaire chrétienne comme ces déclamateurs mercenaires qui étalaient autrefois leur éloquence dans les écoles publiques de Rome ou d'Athènes, sur des sujets vagues et indifférents qui n'intéressaient ni les auditeurs ni l'orateur; vous ferez du ministère de la parole un vain exercice de parade et d'ostentation, un spectacle pour le monde et non une instruction sérieuse pour les pécheurs; vous y chercherez plus les applaudissements de ceux qui vous écouteront que leur conversion; plus votre gloire que la gloire de Jésus Christ; plus vous-mêmes que le salut de vos frères. Mais quand vous parleriez avec un zèle apparent, quand vous emprunteriez les expressions les plus vives et les plus touchantes de l'éloquence chrétienne; quand vous vous attendririez vous-mêmes sur des vérités auxquelles vous ne pourriez pas refuser alors toute la sensibilité de votre cœur, sur quel pied voulez-vous que vous regardent alors les auditeurs, instruits de la dissipation de vos mœurs et de l'inutilité éternelle de votre vie? que penseront-ils lorsqu'ils vous entendront gémir sur les désordres, lesquels au sortir de là, vous trouveront plus traitables et vous paraîtront même dignes de vos empressements? Vos gémissements seront pour eux comme des gémissements de théâtre; vous aurez bien joué votre rôle dans leur esprit, et toute la sainteté, et toute la majesté, et toute la terreur de l'Evangile, ne sera plus pour eux que comme une scène puérile et profane.

Non, mes frères, qu'il est difficile de soutenir au milieu du monde tout le sérieux de notre ministère ! Le succès de nos fonctions n'est attaché qu'au recueillement de nos mœurs, et à la rareté de nos communications avec les enfants du siècle. L'apparition d'un prêtre, d'un ministre public dans le monde, devrait être aussi rare que l'était autrefois celle des anges de Dieu, de ces ministres de ses volontés : c'est le souhait d'un ancien Père. Il faudrait que les peuples fussent frappés de cette singularité, comme d'un spectacle nouveau, et que l'erreur qui régnait parmi les Juifs, qu'on ne pouvait plus vivre après avoir vu l'ange du Seigneur, devînt une vérité parmi nous; en sorte qu'un pécheur frappé de la modestie, de la gravité, de la sainteté d'un prêtre, crût qu'il n'est plus possible de vivre au monde et aux passions, et qu'il faut mourir à tout, après avoir été témoin d'un spectacle si saint et si édifiant : *Morte moriemur quia vidimus Dominum.* (*Judic.*, XIII, 22.) En nous montrant souvent, nous accoutumons les fidèles à nous voir sans respect et sans attention : notre dignité souffre toujours de la familiarité de notre présence; il est difficile d'être toujours en garde contre soi-même; la piété la plus attentive a ses moments, ou d'inattention, ou de relâchement, et à la plus légère faiblesse qui nous échappe, notre caractère, ou leur malignité, nous en fait un crime dans leur esprit. Tandis que Moïse se tint au milieu du peuple dans le camp malgré les prodiges éclatants qu'il opérait sans cesse et la sainteté éminente de sa vie, ce ne furent que plaintes contre sa conduite : ses proches eux-mêmes plus accoutumés à le voir de près, le regardaient presque comme un homme commun, et il fallut qu'une lèpre soudaine, dont Dieu frappa sa propre sœur, en punît les murmures et le mépris qu'elle avait pour son Serviteur. Mais après quarante jours de retraite sur la montagne, à peine Moïse se montre-t-il à ce même peuple, qu'il lui paraît un homme nouveau tout brillant de gloire; il n'ose plus même, par un excès de respect, lever les yeux pour le regarder. Il n'y a qu'à perdre pour nous, mes frères, dans le commerce familier des mondains; si

nous n'y perdons pas notre innocence nous y avilissons du moins notre caractère ; si le monde ne devient pas notre idole, nous en devenons du moins la fable et le mépris, si nous n'imitons pas ses mœurs et ses désordres, nous lui rendons du moins nos fonctions et nos vertus inutiles.

Et encore, comment peut-on se flatter que les suites de cette vie inutile et mondaine ne nous conduiront pas au précipice? Mais ce doit être là le sujet d'une nouvelle instruction, et je me suis proposé dans celle-ci de ne considérer cette vie mondaine dans les clercs que par ce qu'elle a d'incompatible avec l'esprit de notre ministère et non par les malheurs où elle nous précipite. Que de chutes honteuses! que d'abominations secrètes! que de noms de blasphèmes écrits sur le cœur du prêtre, où il n'aurait dû porter gravé que le nom ineffable de l'Eternel avec les noms et l'amour des tribus confiées à ses soins! que de crimes qui ont vieilli au milieu des choses saintes! que de morts accompagnées d'impénitence, de désespoir, d'irréligion, d'affreuse insensibilité jusqu'à la fin! car l'endurcissement à la mort est la fin ordinaire d'un mauvais prêtre.

Ces suites vous font trembler: mais elles sont journalières; mais elles sont inévitables, mais le monde mène là tôt ou tard. Et ne comptez-vous pour rien d'ailleurs le scandale de vos frères, et la douleur des gens de bien? Quoi! on vous verra éternellement dans le commerce des plaisirs et des inutilités du monde, vivre d'habitude avec des personnes d'un sexe différent, leur rendre des devoirs frivoles, honteux, indignes de la gravité et de la sainteté de votre caractère, et le monde en faveur de vous seul ne s'en formalisera pas? et les impies vous feront grâce, et ne vous mettront pas dans leurs dérisions et dans leurs blasphèmes? Le pharisien est scandalisé de voir la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, quoiqu'elle y fût dans la circonstance la plus édifiante, la plus touchante de son repentir et de ses larmes, et le monde vous verra vous-même, vous ministre des autels, vous l'homme et l'envoyé de Dieu sur la terre, vous verra aux pieds peut-être d'une pécheresse, et il n'en sera point blessé? et il suspendra la malignité de ses jugements? et ce monde qui ne nous pardonne rien; ce monde dont les premiers traits de censure et de dérision tombent toujours sur nous; ce monde qui s'étudie à trouver même des faiblesses à nos vertus et à nos œuvres les plus saintes, ne verra plus rien de digne de ses censures dans nos vices mêmes et dans nos scandales? Non, mes frères, son défaut à notre égard n'est pas d'excuser ce qui doit être blâmé, mais de noircir et d'envenimer même ce qui pourrait être excusable.

Mais nos fonctions elles-mêmes, direz-vous, nous mettent nécessairement dans le commerce des mondains. Je l'avoue : mais on y est rare, quand on n'y est que par là; quand on ne veut que conduire les âmes à Jésus-Christ, on ne se manifeste que pour leur en montrer le chemin ; du moment qu'elles l'ont trouvé et qu'elles peuvent se passer de nous, on se cache, on s'éclipse, on rentre dans les ténèbres et dans la sûreté de la retraite ; semblables à cette étoile qui conduisit les mages à Jésus-Christ et qui était la figure des pasteurs. Voyez-vous comme elle se montre jusqu'à Béthléem, où elle devait conduire ces sages de l'Orient; du moment qu'ils ont trouvé, reconnu, adoré Jésus-Christ, elle disparaît, elle s'éclipse, elle rentre dans les nuages du firmament ; son ministère était fini et son apparition finit avec son ministère.

Mais quand on porte un certain nom dans le monde, et qu'on y tient à tant de devoirs, il n'est pas permis de se dispenser de mille bienséances qu'un long usage a établies. Souvenez-vous, mes frères, que nous avons nos lois et nos bienséances à part; que la tyrannie des usages du monde et ce tribut d'inutilités, n'oblige que ses esclaves et que les enfants sont libres, selon la parole de Jésus-Christ; qu'il est ridicule d'asservir aux lois et aux abus du monde ceux qui doivent juger le monde; que les bienséances des autres états sont les indécences du nôtre; qu'il est une certaine retenue pour les personnes consacrées à Dieu, de bon goût même selon le monde, et que notre rareté dans le public nous fera toujours honneur dans l'esprit de ceux-mêmes qui paraîtront nous en faire un crime.

Ainsi, mes frères, que le fruit le plus solide de votre retraite dans cette maison sainte, soit de vous faire perdre le goût du monde et de ses commerces. Tandis que vous sentirez encore quelques restes de ce goût fatal, comptez que c'est un levain qui corrompra un jour toute la masse; vous ne périrez que par là ; et si ce goût est si dominant que vous désespériez de le soumettre jamais au devoir, prenez donc le monde pour votre partage, avant qu'un engagement saint vous ait fait une loi sévère de vous en séparer. Vous y êtes encore à temps; reprenez donc l'ignominie de l'habit séculier, puisque vous n'en sauriez quitter les mœurs et les penchants; n'ajoutez pas aux périls que le monde vous prépare, le crime d'y paraître avec un caractère sacré qui doit vous en éloigner pour toujours: ses séductions suffiront assez pour vous perdre, lors même que l'état laïque auquel vous vous serez rendu, vous fera un devoir d'y rester; jugez de la sûreté que vous pouvez vous y promettre, si vous y êtes contre l'ordre de Dieu et contre les règles de l'état saint que vous aurez embrassé. Mais si en vous consacrant au saint ministère, vous êtes sincèrement résolu de dépouiller les affections du monde, comme vous en avez dépouillé les marques ; la première fois que revêtu du sacerdoce, vous tiendrez Jésus-Christ en vos mains à l'autel saint, dites-lui, comme aujourd'hui le juste Siméon : C'est maintenant, Seigneur, que je vais disparaître avec joie pour toujours au

monde, et que mes yeux vont se fermer sans regret à tous les objets profanes puisqu'ils ont eu le bonheur de vous voir, et que vous avez accompli en moi ce que vous me prépariez dès le commencement des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

SUR L'AMBITION DES CLERCS.

Ductus est Jesus a Spiritu in desertum ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV, 1.)

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du diable.

Il n'est pas de circonstance dans toute la vie de Jésus-Christ qui approche plus de la situation où nous nous trouvons dans cette maison sainte, que l'histoire de ses tentations et de sa retraite. Sur le point d'entrer dans les fonctions de son ministère, l'Esprit de Dieu le conduit au désert. Il n'y vient pas, comme nous, expier dans la prière et dans les austérités de la retraite les faiblesses, les relâchements et les dissipations inévitables de la vie commune; il n'avait fait que croître en grâce et en sagesse à Nazareth : cependant il semble qu'il n'ose entrer dans les fonctions publiques de sa mission et de son sacerdoce, au sortir de la maison de ses proches, et qu'il veut mettre entre son ministère et la vie divine qu'il a menée l'intervalle de quarante jours de séparation et de pénitence.

Mais si dans sa retraite il nous laisse un modèle à imiter, dans ses tentations, il nous montre les écueils à craindre en une si sainte entreprise. Les quarante jours expirés, dit l'Evangéliste, le Sauveur eut faim : alors le tentateur approche et lui présente des pierres : *Commandez*, lui dit-il, *que ces pierres se changent en pain.* Cette proposition rejetée, il va le placer sur le haut du temple, et sous prétexte de confiance en Dieu, lui propose des entreprises téméraires. Enfin ce dessein encore échoué, il transporte le Sauveur sur une haute montagne et lui montre les royaumes du monde et toute leur gloire : *Adorez-moi*, lui dit-il, *et je vous les donnerai en partage.*

Or dans ces trois tentations, mes frères, je découvre tous les progrès d'une dangereuse ambition et les différentes démarches du tentateur pour faire tomber les ministres de Jésus-Christ dans un piége si commun aujourd'hui et si peu connu. Car en premier lieu, pour donner d'abord une couleur spécieuse à une passion si fatale au ministère, il ne nous fait désirer qu'une fortune modeste, éloignée de l'indigence comme des grandes richesses; on ne souhaiterait simplement que de vivre et d'être en état de soutenir son nom et son rang dans le monde; en un mot, il ne nous propose que du pain et rien ne paraît plus modéré et plus équitable : *Dic ut lapides isti panes fiant.* En second lieu, quand il nous a conduits jusque-là et contenté nos désirs, il nous persuade bientôt qu'une condition unie et obscure, nous dégrade dans l'esprit des hommes, tandis surtout que tant d'autres s'élèvent par leurs soins et leurs menées à des postes brillants : il nous fait envisager des fonctions élevées sous prétexte d'occuper notre loisir et nos talents : il nous transporte en esprit sur le haut du temple : il élève nos désirs jusqu'aux plus hautes places du sanctuaire : il nous exhorte à nous précipiter dans les ministères les plus sublimes : il nous ouvre des desseins téméraires sur la vaine espérance que Dieu nous y soutiendra, comme si Dieu devait trouver sa gloire dans notre ambition, ou qu'il eût promis d'être le protecteur de la témérité et de l'audace : *Statuit illum super pinnaculum templi, et dixit illi : Mitte te deorsum; angelis enim suis mandavit de te.* Enfin quand le tentateur a obtenu de nous toutes ces démarches, il commence alors à garder moins de mesures : il nous a élevés par des voies criminelles, il nous regarde comme une proie qui ne peut plus lui échapper : il nous place dans un point de vue d'où il nous met sous les yeux les royaumes du monde et toute leur gloire; il ne met plus de bornes à nos désirs ambitieux, il nous mène à tout : il ne s'étudie même plus à nous justifier nos démarches par des prétextes pieux; il nous propose nettement de devenir ses adorateurs, de sacrifier à ses promesses notre âme et notre salut éternel : ses dons ne sont promis qu'à ce prix, et il ne nous rassure que par l'exemple de ceux qui se font un honneur de parvenir en lui prostituant leurs hommages : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Je veux donc aujourd'hui faire sentir l'illusion de ces trois écueils par où l'ambition mène peu à peu les clercs dans le précipice, et opposer à ces trois erreurs, trois réflexions qui me paraissent ne laisser plus de lieu aux surprises du tentateur. Il n'y a pour cela qu'à considérer l'ambition des clercs dans son objet, dans ses moyens, dans ses suites. Dans son objet, c'est un vice toujours injuste, et on ne saurait l'excuser par la modération de ses désirs, puisque tout désir est un crime; dans ses moyens, c'est une témérité criminelle, et où l'on ne peut colorer ses démarches du prétexte de zèle de la gloire de Dieu, puisque toute démarche est ici une intrusion et une usurpation sacrilége; dans ses suites, c'est un scandale de tout temps funeste et honteux à l'Eglise; et l'on ne peut le justifier sur l'usage et sur les exemples, puisque c'est alléguer la grandeur du mal pour en autoriser l'injustice. Plaise à Jésus-Christ, mes frères, que des vérités si importantes tombent sur des cœurs dociles et préparés

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Qu'est-ce que l'honneur du sanctuaire? car, pour savoir s'il est permis de le désirer, il faut examiner d'abord ce qu'on désire. C'est premièrement, dit saint Paul, une servitude honorable, qui nous établissant sur tous, nous rend redevables à tous; c'est une sollicitude laborieuse et universelle, qui nous met entre les mains les passions, les besoins,

les faiblesses et tout le détail des misères humaines; c'est un poids accablant, qui nous oblige de porter dans notre sein tout un peuple, comme une nourrice porterait son enfant; d'essuyer sans nous rebuter ses inquiétudes et ses caprices; de souffrir sans l'abandonner ses ingratitudes et ses murmures; de réunir au devoir et à l'observance des lois cette différence infinie d'humeurs, d'esprits, d'intérêts, de talents, de conditions qui le composent, et de redoubler nos soins à mesure qu'il s'étudie à les rendre inutiles; c'est une élévation incommode, qui nous expose aux regards publics, et fait que tout ce qui nous est permis ne nous est pas expédient, à cause de la faiblesse de nos frères; c'est une inspection pénible qui nous oblige de reprendre à temps et à contre-temps, qui devient plus difficile et plus périlleuse, à mesure que les mœurs des siècles se corrompent, qui, en nous confiant le dépôt des règles, nous revêt d'une autorité qui se fait presque toujours plutôt sentir par les refus, que par les grâces, et nous expose à la haine de ceux mêmes que nous voulons sauver; c'est-à-dire, c'est un état dont les soins sont infinis et ingrats, dont les seuls priviléges sont des exemples qui puissent servir de modèle, dont toute l'autorité et les plus sages ménagements du zèle, se bornent à faire des murmurateurs et des mécontents: mais ce n'est pas là le plus terrible.

Une dignité sacrée est en second lieu, une charge périlleuse, qui nous rend devant Dieu responsables d'une infinité d'âmes, dont le salut ou la perte est, pour ainsi dire, notre ouvrage, et qui, outre nos propres péchés, rend encore notre négligence coupable de ceux des fidèles sur lesquels nous sommes établis; c'est une dispensation formidable, qui nous met entre les mains les mystères de Dieu, et tout le fruit de la mort de Jésus-Christ, de sorte que la plus légère infidélité est un abus criminel de son sang, et rend inutile le bienfait inestimable de la croix; c'est un ministère, qui nous partage entre la prière et les sollicitudes, qui nous fait un devoir essentiel de conserver le goût de la retraite et du recueillement, au milieu des soins et des embarras, de conserver cette fleur de réputation, cette innocence et cette pudeur sacerdotale, parmi les passions et les secrètes faiblesses, dont nous sommes les témoins et les dépositaires, qui nous mêle parmi les hommes et quelquefois dans les palais des rois, et nous oblige cependant d'y porter toute la simplicité, toute la gravité, toute la mortification des déserts, et d'y condamner par notre exemple, la mollesse et l'ambition, de ceux qui les habitent; c'est un poste de vigilance, où il faut avoir sans cesse à la main les armes spirituelles d'une milice sainte, le glaive de la parole, le bouclier de la foi et de la doctrine, pour combattre contre la chair et le sang, contre les puissances invisibles, contre les erreurs qui altèrent le dépôt sacré, ou les préjugés et les maximes du siècle qui corrompent les règles; de sorte que les abus que nous tolérons, ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes, et que les désordres publics nous sont comptés comme nos vices particuliers. Or, est-il sur la terre de condition plus périlleuse? Un état qui, dans l'affaiblissement presque universel des règles et de la loi, met sur nous les abus publics, et ne compte notre innocence personnelle, que comme le point le plus facile de nos devoirs: mais ce n'est pas encore tout.

Un rang d'honneur dans l'Eglise, est une médiation entre le ciel et la terre; une royauté sacerdotale, qui nous met entre les mains les sources des grâces, les trésors de l'Eglise, les clefs de la vie et de la mort, du ciel et de l'enfer, *qui fait courber sous notre autorité ceux qui portent l'univers* (*Job*, IX, 13), qui laisse aux anges mêmes des ministères inférieurs au nôtre, et nous élève au-dessus de tout ce qu'on nomme dans le ciel et sur la terre; c'est un caractère divin, qui nous donne autorité sur Jésus-Christ même; qui nous le rend obéissant jusqu'à la mort mystique des mystères saints; qui nous met, si j'ose le dire, à la place du Père céleste, et nous fait engendrer son Fils sur les autels, et dans les splendeurs cachées du sanctuaire; en un mot, qui nous établit les dieux visibles de la terre. Or, est-il rien de si grand, de si sublime et de si saint? Recueillons tous ces caractères; de tous les états, c'est donc ici le plus pénible, le plus périlleux, le plus divin.

Or, en premier lieu, je pourrais vous demander: Etes-vous assez laborieux pour aspirer à un ministère si environné de soins, de travail et de peines? êtes-vous né pour vous faire une violence continuelle; pour rompre tous vos penchants; pour sacrifier au devoir les plaisirs les plus innocents; pour être tout aux autres, et ne vivre pas un seul moment pour vous-même? Saurez-vous, comme l'Apôtre, être dans la faim et dans l'abondance; dans la réputation et dans l'ignominie; vous naturaliser avec le sérieux de vos occupations; vous raidir contre le peu de succès de vos travaux, et parvenir jusqu'à vous faire un délassement même de vos fatigues? Hélas! élevés la plupart dans des mœurs douces et tranquilles dans une vie qui n'a jamais connu de règle que l'humeur, toute contrainte vous tyrannise; la seule uniformité inséparable de ces maisons de retraite, est une gêne qui vous paraît insoutenable, et vous en souhaitez la fin comme le terme heureux de vos ennuis et de vos peines. Tout ce qui demande de la règle, des attentions, ne vous convient pas; tout ce qui est sérieux vous fait peur; tout ce qui n'est pas plaisir est pour vous un supplice. Si, dans un âge où la dépendance est encore naturelle, où les passions plient encore sous la règle et sous la discipline, vous prenez si peu sur vous-même, que ferez-vous lorsque, ayant secoué tout joug, vous n'aurez plus que vos penchants pour la règle de vos mœurs et de vos désirs? Vous allez être dans le temple du Dieu vivant, une idole, qui aura des yeux et ne verra

pas; une langue et ne parlera pas; des mains, et ne s'en servira pas; des pieds, et demeurera oisive et immobile : *Pastor et idolum.* (*Zachar.*, XI, 17.) Le siége que vous occuperez dans le sanctuaire sera pour vous un lit d'indolence et de mollesse; vous regarderez une dignité sainte comme la fin de vos peines et le lieu de votre repos; vous croirez l'avoir assez achetée par un peu d'assujettissement et de contrainte, vous n'en prendrez pour vous que les fleurs et les roses, et en laisserez aux autres les épines; vous entrerez dans l'héritage de vos saints prédécesseurs, et vous n'entrerez pas dans leurs travaux; vous serez jaloux des honneurs du ministère, et vous en mépriserez les fonctions; en un mot, vous ferez servir à vous seul un titre saint, qui n'est établi que pour les fidèles. Ainsi, quand l'honneur du sanctuaire ne serait qu'un ministère laborieux et pénible, vous seriez téméraire d'y prétendre.

Mais, en second lieu, c'est un ministère environné d'écueils et de dangers. Or, je vous demande : Etes-vous assez affermi dans la piété pour aspirer à un état si périlleux, où toutes les fonctions sont si délicates et si dangereuses, et où ceux qui nous paraissent les plus forts, font tous les jours de si tristes naufrages? Hélas! vous ne savez pas encore gouverner la maison de votre âme, comment gouvernerez-vous l'Eglise de Dieu? Vous êtes encore un roseau qui plie à tout vent, comment serez-vous une colonne sur qui doit reposer le temple de Dieu? Vous dormez, et laissez croître des ronces et des épines sur la terre de votre cœur, comment veillerez-vous sur tout le champ de Jésus-Christ, pour empêcher que l'homme ennemi n'y sème de l'ivraie? Peut-être chancelez-vous encore dans les voies de Dieu, et il faut qu'un guide sacré vous tende les mains de temps en temps pour vous relever de vos chutes, comment soutiendrez-vous et affermirez-vous ceux qui sont faibles? Peut-être une occasion vous entraîne, un souffle vous renverse; le moindre sifflement du serpent empoisonne votre cœur et y fait expirer tous vos projets de vertu; un seul regard vous souille; un seul entretien mondain et licencieux, détruit en vous le fruit de trois mois de retraite; une seule raillerie d'un contempteur de la piété vous arrache des complaisances criminelles; en un mot, à peine avez-vous fait quelques pas dans la voie de Dieu, que vous retombez lâchement sous le poids de vos faiblesses et de vos passions, comment porterez-vous sur vos épaules, comme un bon pasteur, les brebis, ou languissantes, ou égarées? Si les travaux du ministère condamnent de témérité votre paresse qui les désire, ses écueils et ses périls, mis en parallèle avec votre fragilité, rendront-ils vos désirs plus légitimes?

Mais, en troisième lieu, l'honneur du sanctuaire auquel vous prétendez, est un état angélique et divin. Or, êtes-vous assez pur et assez saint, pour aspirer à des ministères si sublimes? quelle est l'histoire de vos mœurs et de votre vie? quelles ont été vos premières années? qui êtes-vous encore aujourd'hui? Jugez-vous ici en présence de Jésus-Christ, et tirez du trésor de votre cœur l'ancien et le nouveau. A peine capable de connaître Dieu, vous avez été capable de l'offenser; vos inclinations naissantes ont été des crimes; si haut que vous remontiez dans votre premier âge, vous y trouverez les naissances de votre corruption; votre souvenir n'y peut reposer que sur des souillures; vous êtes de ceux dont parle le prophète, qui se sont égarés dès le sein de leur mère. Sans pénitence, sans retour, sans interruption, vous vous êtes roulé de précipice en précipice, vous vous êtes traîné sur les passions les plus sales, et vous avez mille fois profané le temple de Dieu en vous. Ce n'ont point été là de ces chutes rares où la fragilité et l'occasion vous aient conduit quelquefois, et d'où un fonds de religion et de crainte de Dieu vous ait d'abord retiré; ç'a été un état fixe, tranquille, la profondeur de l'abîme, une situation où le crime entrait dans vos mœurs ordinaires et dans le plan, pour ainsi dire, de votre vie; et, si la vigilance des maîtres, et des considérations humaines, vous ont obligé de donner quelquefois des marques extérieures de religion, dans la participation des sacrements, vous y avez peut-être comblé la mesure, et de simple pécheur que vous étiez, vous êtes devenu profanateur.

Or, je vous demande, tout couvert de lèpre comme vous êtes encore, et indigne de paraître même aux pieds des autels avec les simples fidèles, exhalant encore la puanteur de vos passions, et une odeur de mort, n'ayant pour toute marque de vocation aux honneurs du sanctuaire, qu'un grand nom dans le monde, le second rang dans la maison de votre père, les désordres d'une jeunesse licencieuse et des désirs criminels de vous élever; vous avez la témérité de prétendre à l'honneur suprême du ministère saint, pour lequel les anges mêmes ne seraient pas assez purs; de prétendre à la récompense de la piété et de l'innocence; à un état divin où les larmes mêmes et le mérite de la pénitence la plus longue et la plus sincère ne pouvaient autrefois atteindre? L'homme, qui se présente au festin de l'Evangile avec une robe ordinaire, en est rejeté, quoiqu'il y fût appelé et qu'il ne prétendît que s'asseoir dans la foule des autres conviés; et vous y viendriez témérairement, non avec des mœurs communes et ordinaires, mais tout couvert de vos souillures, non pour vous y asseoir avec le reste des fidèles, mais pour y présider, pour y distribuer la viande sainte et la sanctifier par des paroles de bénédiction? De quel œil le Père de famille vous verra-t-il entrer? et que venez-vous faire dans le temple de Dieu, dont les murs mêmes frémiront de voir l'idole placée avec honneur dans le lieu saint?

Quand je n'aurais que ces raisons personnelles, il est clair que vos désirs seraient,

ou des témérités, ou des crimes. Mais je vais plus loin : je suppose en vous toutes les qualités que vous n'avez pas ; tout l'amour du travail qu'exige un ministère laborieux; toute la solidité de vertu que demandent des fonctions périlleuses; et enfin, toute la sainteté et l'innocence qu'on doit apporter à une dignité sainte ; et je dis que, si vous aspirez à l'honneur du ministère, vous n'en êtes plus digne, et toutes vos vertus, qui auraient pu vous y préparer, deviennent des vices qui vous en éloignent. Ecoutez, et vous en serez convaincu. Un clerc, disent les lois des empereurs, doit être si éloigné de tout désir et de toute brigue, qu'il faut qu'on le cherche pour lui faire violence : *Quæratur cogendus;* qu'il résiste aux prières et aux sollicitations de ceux mêmes qui ont autorité sur lui : *Rogatus recedat;* qu'il se cache et se dérobe aux poursuites et aux instances : *Invitatus refugiat;* que la seule nécessité de se rendre excuse son consentement : *Sola illi suffragetur necessitas excusandi;* car il est assurément indigne de l'honneur du sacerdoce, s'il ne le reçoit malgré lui. *Profecto enim indignus est sacerdotio, nisi fuerit ordinatus invitus.* Ce ne sont point ici les scrupules et les frayeurs de quelque âme retirée ; ce ne sont point les expressions outrées de quelque serviteur de Dieu, pénétré peut-être trop vivement de la grandeur et de l'excellence de sa vocation; ce n'est pas un discours d'instruction, où la vivacité et la véhémence du zèle, va quelquefois plus loin que la règle et la vérité : ce sont des lois, où chaque terme est mesuré, pour marquer l'obligation précise ; ce sont des princes, des césars, qui parlent, peu accoutumés à surfaire, à exagérer les devoirs de la religion, et à qui on ne reproche guère, en fait de mœurs et de discipline, la rigueur et les excès. Mais il ne se trouverait plus personne, dites-vous, pour remplir les places, si l'on ne choisissait que ceux qui fuient et qui refusent. Il ne s'en trouverait plus, il est vrai ; mais c'est parce qu'on ne choisit que ceux qui s'offrent, qui s'empressent, et qui font plus de démarches et d'efforts pour parvenir aux honneurs du sanctuaire, que les clercs n'en faisaient autrefois pour les éviter. Il ne se trouverait plus personne pour remplir les places, dites-vous : mais l'Esprit de Dieu n'a pas abandonné son Eglise; mais il s'y forme encore tous les jours, et il s'y formera jusques à la fin des vases d'élection pour porter son nom devant les peuples et les rois; mais la succession intérieure de la foi, de la piété, de la charité, ne manquera pas plus dans ses ministres, que la succession extérieure du ministère même : laissez-lui le soin de se choisir lui-même ceux qu'il a destinés à l'œuvre de l'Evangile; il saura bien les manifester. Ne prévenez pas ses choix par vos démarches téméraires; ne venez pas vous offrir à la place de ceux qu'il avait choisis; ne venez pas usurper un rang pour lequel il préparait en secret un ministre fidèle ; ne dérangez pas l'ordre de sa vocation et de ses desseins éternels ; attendez qu'il vous appelle. L'Eglise ne manque de pasteurs que lorsque l'ambition en usurpe les places.

Or, si les lois des césars sont si sévères sur l'ambition des clercs, jugez quelle doit être là-dessus la doctrine et la sévérité des saints docteurs. Saint Chrysostome, saint Grégoire le Grand, établissent d'abord, comme un principe incontestable en cette matière, que tout désir de s'élever dans la maison de Dieu, est une disposition criminelle, qui nous en ferme l'entrée, et la marque la plus infaillible, la plus évidente, qu'on n'y est point appelé. Une charité éclairée, dit saint Augustin, choisit d'abord la sûreté de l'obscurité et de la retraite : ce n'est que la charité forcée qui subit comme un joug l'honneur et le péril du travail et de la sollicitude. Tous supposent qu'on ne doit entrer dans l'Eglise, dans ce royaume de Jésus-Christ, que par la voie et le mérite de la violence : leurs exemples confirment leur doctrine. Quelle résistance ne fis-je pas, dit saint Ambroise, lorsqu'on m'éleva sur la chaire de Milan ? ne pouvant rien gagner pour le fonds, je demandai au moins du délai ; mais la force l'emporta : s'il y a eu de la précipitation, c'est la faute de ceux qui m'ont fait violence : *Vis cogentis est.* Quel fut le torrent de larmes, dit saint Augustin, que je répandis aux pieds des autels, lorsque Valère m'ordonna son coopérateur dans l'Eglise d'Hippone ! la violence qu'on me fit alors ne put être que la peine de mes péchés. *Moi qui suis un ver, et non pas un homme,* disait saint Paulin, en racontant l'histoire de son ordination, *je fus traîné à l'autel malgré moi, environné d'une foule de peuple qui m'accablait ; et malgré le désir ardent que je sentais de faire passer ce calice loin de moi, je fus pourtant contraint de dire au Seigneur : Que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne.* Ce ne serait jamais fait, si j'entreprenais de ramasser ici tout ce qu'on pourrait rapporter sur cet article : toute l'antiquité est remplie de ces sortes de traits : on y a vu de saints solitaires, vous le savez, attenter par un excès de zèle sur leur propre personne, pour s'exclure à jamais des honneurs de l'Eglise qu'on leur offrait. Voilà les règles des saints, les exemples de nos prédécesseurs, et l'esprit de l'Eglise dans tous les siècles.

Ce n'était point alors une vertu héroïque de craindre, de refuser, de fuir ; c'était une loi reçue, une maxime commune, une règle universelle, un usage aussi établi que l'est aujourd'hui celui de solliciter et de s'offrir soi-même ; et l'on portait si loin cette sainte frayeur, que l'Eglise d'Afrique fut obligée d'ordonner des peines contre les clercs qu'une humilité excessive empêcherait de consentir à leur ordination, lorsque leur évêque les appellerait. Siècles heureux ! hélas ! il ne faudrait plus aujourd'hui que des foudres contre les usurpateurs, et des barrières pour arrêter les empressements téméraires ! Et ce qui surprend, c'est que dans un siècle, où l'on ne parle plus que le langage des anciens ; où l'on paraît si désabusé des igno-

rances et des crédulités des siècles postérieurs; où l'on se fait honneur de rapprocher nos mœurs et notre discipline de celle de nos pères; où la critique poussée plus loin que jamais, a éclairci tout ce qu'il y avait de plus obscur dans les annales de l'Église: on s'abuse sur un point si évident, marqué en caractères si lumineux dans tous les écrits des anciens; on regarde comme douteuse, ou comme outrée, la règle la plus dominante, la plus universellement pratiquée, la plus constamment établie dans toute la tradition. Ce qui surprend, c'est qu'on écoute des maximes si sûres, si incontestables, comme des discours édifiants, que la piété et le zèle nous font tenir dans ces maisons de retraite; mais qui dans l'usage ne doivent pas servir de règle. Ce qui surprend enfin, c'est qu'on a laissé à certaines âmes d'un goût de vertu plus relevé, ou plus farouche, toutes ces pieuses délicatesses de frayeur et de résistance, comme si c'était ici une singularité, et non pas l'esprit essentiel de notre vocation; comme si ce n'était qu'un raffinement de piété, et non pas la piété et la religion elle-même.

Après cela, je ne m'arrêterai pas à exposer ce que dit l'Apôtre sur le désir de l'épiscopat : c'est une objection basse et vulgaire, et qui ne mérite presque plus de trouver de place que parmi les proverbes du bas peuple. Il est vrai qu'on ne voit pas que saint Paul ait recours à ces mouvements divins d'une sainte éloquence pour combattre ce désir, et qu'il en parle avec modération. Mais donnez-moi des tyrans et des persécuteurs; des dignités pauvres, laborieuses, méprisées, obligées à vivre du travail de leurs mains : donnez-moi une Eglise naissante, et dépourvue d'ouvriers : donnez-moi de ces hommes apostoliques qui avaient reçu les prémices de l'Esprit : en un mot, donnez-moi un titre d'honneur dans le sanctuaire, qui n'annonce et n'assure que le martyre; et dans toutes ces circonstances, désirez à la bonne heure de vous immoler pour vos frères; je vous le permets, et vous désirerez une bonne œuvre. L'Apôtre parle à Timothée effrayé de la grandeur de son ministère, et qui avait besoin d'être rassuré : s'il eût parlé dans ces derniers temps, *il eût bien changé sa voix*, comme il nous assure lui-même que les dispositions différentes de ceux qu'il instruisait l'obligeaient quelquefois de la changer. Je n'ajoute pas avec saint Jérôme, que saint Paul assure à la vérité qu'on désire une chose sainte; mais qu'il n'ajoute pas que le désir en soit saint : avec saint Chrysostome, que de peur d'autoriser l'ambition et la témérité de ceux qui pourraient désirer l'honneur du sacerdoce, il entre dans le détail des vertus épiscopales, pour faire comprendre par la difficulté de les acquérir, à quel point de présomption il faudrait être parvenu, pour souhaiter une place à laquelle toutes ces vertus doivent être inséparablement attachées : avec saint Cyprien, qu'en demandant qu'un ministre soit irrépréhensible, chaste, doux, tempérant, saint Paul semble se relâcher, se contenter d'exiger des vertus communes, et n'oser proposer les vertus angéliques et supérieures, nécessaires aux premiers pasteurs, de peur que le désespoir d'y pouvoir atteindre ne rebutât, ne décourageât ceux qu'on appelait au ministère, et que les Eglises ne fussent sans pasteurs. Voilà comme l'Apôtre parle du désir de l'épiscopat, en rassurant le zèle et les pieuses frayeurs des ministres inférieurs, et les exhortant de ne pas se refuser à une œuvre si sainte, lorsque l'Eglise aurait besoin de leurs secours.

Mais on n'aspire point aux premières dignités de l'Eglise, me direz-vous; on ne souhaite qu'un titre qui donne un revenu modeste, et de quoi soutenir la bienséance du caractère dans une condition privée.

A cela, je pourrais vous dire d'abord que c'est là le langage ordinaire de ceux mêmes qui veulent aller à tout, mais qui rougiraient de manifester des désirs plus hauts et moins modestes. Je pourrais vous dire encore que c'est un piége de Satan, que la cupidité ne se prescrit pas aisément des bornes, que le tentateur ne vous propose d'abord que du pain, pour vous mener ensuite plus loin par degrés et réveiller en vous des prétentions plus relevées, dont il voit les semences dans votre cœur. Les Israélites ne demandaient d'abord qu'une nourriture simple et commune, pour apaiser la faim qui les tourmentait : Dieu leur envoya la manne. Ce secours qu'ils avaient désiré leur parut suffisant, et ils le reçurent avec action de grâce; mais bientôt après de nouveaux désirs s'élevèrent, et les viandes les plus délicieuses, que Dieu fit pleuvoir sur eux, ne purent encore réussir à satisfaire leur avidité. Mais je vous réponds premièrement, si vous travaillez dans le champ de Jésus-Christ, vous avez droit aux fruits que vous cultivez : servant à l'autel, vous devez vivre de l'autel. Or, on peut désirer innocemment ce qu'on peut recevoir avec justice; mais vous êtes un mercenaire si cette juste rétribution est la fin et le motif de vos peines; il faut seulement qu'elle en soit le soutien, qu'elle couronne le travail, mais qu'elle ne soit pas l'unique et l'indécent but de l'ouvrier. Cependant on ne souhaite les fonctions que pour les rétributions qui y sont attachées; les mieux payées sont les plus courues; celles où il ne s'agit que de la gloire de Dieu et du salut de nos frères ont peu de solliciteurs. Un esprit d'intérêts sordides entre dans les ministères les plus saints; on apprécie les fonctions sublimes du sacerdoce comme des ouvrages vils et mécaniques, et on est plus occupé de ce qu'elles rendent que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainsi, sous prétexte qu'il est permis de vivre de l'autel, on fait de l'autel comme un métier qui nourrit son artisan, et l'on accoutume les peuples à ne pas distinguer le salaire d'un prêtre du Très-Haut du salaire du vigneron et du laboureur qui défriche la terre. Je vous réponds, en second lieu, si vous ne désirez les titres et les revenus du sanctuaire que

comme un moyen de couler vos jours avec plus de douceur et de tranquillité, vos désirs sont injustes et criminels; les biens de l'Eglise sont une solde sainte, et vous n'y avez droit qu'autant que vous servez dans cette milice spirituelle. Je vous réponds enfin, si vous n'avez aucun talent pour servir l'Eglise, et que vous ne puissiez honorer votre ministère que d'un nom distingué dans le monde, l'Eglise ne connaît personne selon la chair; ce ne sont pas les noms, ce sont les talents et les vertus qui remplissent ses fonctions, et rien ne l'honore que les dons de Dieu et ce qui peut contribuer au salut des fidèles. Ainsi vous ne devez pas désirer des biens et des titres dont vous ne pouvez jouir sans crime. Et croyez-vous qu'il suffise d'être à portée par sa naissance d'obtenir les richesses du sanctuaire pour être en droit de les désirer? croyez-vous que les raisons humaines, qui déterminent les princes de la terre à vous préférer puissent devenir des motifs de préférence pour Dieu même, et que ce qui fait l'abus puisse faire votre sûreté? Or, si les désirs tout seuls sont criminels, les démarches ne sauraient être innocentes.

SECONDE RÉFLEXION.

L'ambition commence par les désirs; elle continue par les poursuites. Le tentateur, après avoir obtenu de nous le premier pas, élève nos désirs jusque sur le haut du temple, nous flatte de l'espoir que les anges seront à nos côtés, pour nous garantir de toute chute, et, couvrant nos démarches d'un prétexte de religion et de zèle, il nous cache l'abîme qu'il nous creuse, et où nous allons nous précipiter.

Mais, premièrement, toute démarche est ici une intrusion sacrilége; vous vous clarifiez vous-même; vous n'attendez pas que celui qui appela Aaron vous appelle; vous courez et personne ne vous a envoyé. Le don que vous briguez est un don céleste et parfait; il faut qu'il descende du Père des lumières : donc, si vous prétendez vous en rendre digne par des bassesses, des soins, des assiduités, des adulations, des sollicitations humaines, vous êtes un profane qui achetez le don de Dieu; tout ce que vous faites en vue de la dignité sainte où vous aspirez, est un fonds, un prix criminel, un argent sacrilége que vous offrez pour l'obtenir; vous trafiquez de vos soins, de vos brigues, de vos assiduités pour une chose sacrée : vous marchez donc sur les traces du profane Simon. Eh! qu'importe, dit saint Chrysostome, que vous n'offriez pas comme lui de l'argent; votre argent sont vos prières, vos sollicitations, vos démarches. Il fut dit à cet infortuné : Que ton argent périsse avec toi; et on vous dira, ajoute ce Père : Que vos brigues, vos sollicitations, vos intrigues, en un mot; que votre ambition périsse avec vous, puisque vous avez cru qu'on pouvait posséder le don de Dieu par des recherches humaines : *Ambitio tua tecum sit in perditionem, quoniam putasti ambitu humano donum Dei possideri*

Mais on se flatte qu'on pourra être utile à l'Eglise. Déjà Dieu ne ménage point à son Eglise des secours qui la déshonorent; il saura bien lui en fournir d'ailleurs par les voies qu'il a lui-même établies. Quelle disposition pour se rendre utile à l'Eglise que d'y entrer malgré elle et contre ses lois! quand vous auriez tous les talents les plus capables de lui faire honneur, votre seule intrusion les lui rendra non-seulement inutiles, mais scandaleux et funestes : c'est avoir, du soin que Dieu a de son Eglise, une idée bien profane que de se persuader qu'on pourra lui devenir utile par le crime. Mais, d'ailleurs, si vous sentez tant de zèle pour servir l'Eglise, n'attendez donc pas ses honneurs et ses dignités pour la servir; il y a tant de ministères et de besoins où vous pouvez faire éclater votre zèle; faut-il que vous soyez élevé aux premières places pour mettre en œuvre vos talents et votre bonne volonté? ne promettez-vous vos soins à l'Eglise qu'à ce prix-là? ce n'est donc pas son utilité que vous vous proposez, c'est la vôtre; ce n'est donc pas l'Eglise que vous voulez servir, c'est l'Eglise que vous voulez faire servir à vos cupidités injustes.

Ainsi, ne nous séduisons pas nous-mêmes, mes frères; ne prenons pas quelques faibles sentiments de religion qui surnagent, pour ainsi dire, sur la surface de notre cœur : ne les prenons pas pour nos penchants intimes et réels. Car souvent, dit saint Grégoire, ceux qui veulent s'élever au gouvernement pastoral se proposent des œuvres saintes, et, quoique l'ambition toute seule soit l'âme de leurs poursuites, néanmoins ils s'abusent eux-mêmes en se persuadant qu'ils vont faire de grands biens. Il arrive donc qu'ils cachent au fond du cœur une intention réelle et un désir criminel de s'élever, tandis que la surface de leur esprit ne leur représente que des intentions saintes et louables : *Fitque ut aliud in imis intentio supprimat, aliud tractantis animæ superficies cogitationis ostendat;* mais l'illusion est grossière et se détruit elle-même. En effet, si les dignités de l'Eglise n'étaient comme autrefois que des ministères pauvres, laborieux, sans éclat, sans pompe, exposés à la faim, à la nudité, aux persécutions, à la mort, les trouveriez-vous dignes de vos empressements? S'il ne fallait que vaquer à la prière et au ministère de la parole, et porter le poids du jour et de la chaleur; si l'honneur du sanctuaire ne vous offrait rien de plus flatteur que ces deux devoirs, envieriez-vous beaucoup le partage apostolique? Hélas! on verrait bientôt vos empressements ralentis; vos brigues et vos poursuites changées en frayeurs, en résistances, en vaines allégations sur votre indignité et sur votre faiblesse; en un mot, s'il ne fallait être que pêcheurs d'hommes, la conduite de la barque ne vous paraîtrait pas fort digne de vos recherches. Mais, vous savez que la mer où vous allez entrer cache des trésors dans son sein, que les filets de Pierre ont la vertu de trouver une somme d'argent dans les entrailles mêmes d'un pois-

son, et, sur cette espérance, vous voulez gouverner le vaisseau et succéder à son ministère.

Mais, si le fonds de l'intention dément ce vain prétexte d'être utile à l'Eglise, qu'on se forme à soi-même, les motifs publics qu'on emploie pour réussir dans ses démarches et dans ses sollicitations, les démentent encore plus nettement : car les raisons, dont on se sert pour obtenir les honneurs et les dignités du sanctuaire, sont des raisons dont l'Eglise a toujours eu horreur, incompatibles avec son esprit, et dont elle a gémi dans tous les siècles. Et certes, mes frères, que produit-on aujourd'hui comme un titre qui donne droit aux honneurs et au ministère redoutable du temple? Le nom et la naissance; comme si en Jésus-Christ on distinguait le noble et le roturier; comme si la chair et le sang devaient posséder le royaume de Dieu et l'héritage de Jésus-Christ; comme si le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé à être illustre que par les crimes et l'ambition de vos ancêtres, devaient vous donner avec leur sang, l'humilité, la pudeur, le zèle, l'innocence, la sainteté, qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes; comme si une distinction toute humaine, qui traîne après soi l'orgueil, la mollesse, le luxe, les profusions, des mœurs toujours opposées à l'esprit de notre ministère, devait elle-même vous en rendre dignes. Non, mes frères, l'Eglise n'a pas besoin de grands noms, mais de grandes vertus; la noblesse que demande la sublimité de nos fonctions, est une noblesse d'âme, un cœur héroïque, un courage sacerdotal que les menaces, les promesses, la faveur, ou la disgrâce du monde trouvent également inébranlable ; la seule roture qui déshonore notre ministère, c'est une vie souillée, des mœurs profanes, des penchants mondains, un cœur lâche et rampant, qui sacrifie la règle et le devoir à des faveurs humaines; et qui, ne cherchant qu'à plaire aux hommes, ne mérite plus, non-seulement d'être ministre, mais même serviteur de Jésus-Christ. Depuis que les césars et les maîtres du monde se sont soumis au joug de la foi, l'Eglise a assez d'éclat extérieur, elle n'a pas besoin d'en emprunter de ses ministres; la protection des souverains assure sa tranquillité, et lui conserve le respect et l'obéissance des peuples : voilà à quoi les puissances de la terre lui sont utiles. Mais la noblesse et la grandeur humaine de ses ministres lui sont à charge; il faut qu'elle en soutienne le faste et l'orgueil ; et qu'un bien consacré à des usages saints, et destiné à soulager des misères réelles, soit employé à décorer le fantôme du nom et de la naissance. Aussi ses fondateurs, et ses plus illustres pasteurs, furent d'abord pris d'entre le peuple; les siècles de sa gloire furent les siècles où ses ministres n'étaient que la balayure du monde; elle a commencé à dégénérer depuis que les puissants du siècle se sont assis sur le trône sacerdotal, et que la pompe séculière est entrée avec eux dans le temple. Ce n'est pas que la vertu, illustrée par un grand nom, n'honore le ministère; elle donne du poids aux règles, et du crédit à la piété; le respect des peuples, si affaibli par la bassesse et l'indignité de plusieurs ministres, peut avoir besoin quelquefois d'être soutenu et réveillé par ces sortes de distinctions ; et il est vrai que ceux qui réunissent la naissance et la piété, qui joignent à un grand nom de grands talents et des vertus éclatantes, méritent, sans doute, la préférence. Mais la chair toute seule ne sert de rien, elle devient même souvent un sujet de honte et de scandale à l'Eglise : c'est l'esprit qui vivifie; c'est la piété qui est utile à tout.

Aux raisons tirées du nom et de la naissance, on ajoute et on fait valoir les plaies et les services de ses proches; on les allègue comme des titres qui donnent un droit incontestable aux dignités de l'Eglise ; on veut que l'innocence, la douceur et la tranquillité du sanctuaire, soient le prix des incendies et des carnages; que l'Eglise, qui a tant d'horreur pour le sang, en souille, pour ainsi dire, ses dignités et ses places ; que les guerres et les calamités, dont elle gémit, soient payées d'un honneur et d'un ministère de paix et de réconciliation : que des plaies, qui ont pu honorer la patrie, aient droit d'en faire une honteuse à l'Eglise, et que la valeur dans les combats donne des ministres de charité et d'humilité aux fidèles. Les services militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du siècle, mais non dans celle de Jésus-Christ ; ils peuvent donner des chefs aux armées et des gouverneurs aux provinces, mais non des pasteurs aux Eglises ; on peut décorer la valeur de ces marques extérieures d'honneur dont nos rois sont revêtus, et qui forment un ordre distingué dans l'Etat, mais non de l'ordre et de l'honneur du sacerdoce, dont Jésus-Christ est le chef et le divin instituteur; en un mot, son sang, qui a réconcilié et sauvé tous les hommes, ne doit pas être la récompense d'un mérite, qui ne brille que dans leurs dissensions, et qui se borne à les exterminer et à les détruire. Les guerres, où vos proches se sont distingués, sont-elles devenues pour vous des marques de vocation à un état, dont la principale fonction est d'annoncer la paix à la terre? leurs mains encore teintes du sang des ennemis, ont-elles plus de droit de vous placer dans un temple que le Seigneur ne voulut pas permettre au roi David d'édifier; parce que ses victoires et ses guerres, quoique entreprises par l'ordre de Dieu, avaient comme souillé ses mains; et que par tant de sang répandu, elles n'étaient plus assez pures pour élever et consacrer un édifice au Dieu de paix et de sainteté? Qu'y a-t-il de commun entre la milice du siècle et celle de Jésus-Christ; entre les horreurs des armes et l'innocence du sanctuaire; entre les victoires qu'on remporte sur les hommes avec un glaive de mort et de fureur, et celles que vous devez remporter sur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie et de salut?

Aussi la piété du prince a senti toute l'injustice de ces choix : les services rendus à l'Etat ne sont plus payés par des dignités saintes ; et les actions glorieuses des pères ne sont comptées pour rien dans la distribution des honneurs du sanctuaire, si les enfants ne s'en rendent dignes par l'innocence des mœurs, et par les talents utiles à l'Eglise.

Que dirai-je de toutes les autres voies, par où cherche à s'élever une criminelle ambition? Des services honteux rendus aux puissants; des emplois indécents occupés dans les maisons des grands. On voit, à la honte de l'Eglise, des clercs devenir les ministres de Jésus-Christ, sans autre mérite que d'avoir su être les ministres indignes de leurs passions. Les canons apostoliques déposent l'évêque qui aura employé les puissances séculières pour obtenir l'honneur de l'épiscopat : quels anathèmes n'auraient-ils pas prononcé contre ceux qui servent même à leurs vices, pour s'élever à ce degré d'honneur? Les livres saints regardent comme des intrus et des usurpateurs, les Jasons, les Alcimes, et tant d'autres pontifes, qui n'étaient parvenus à ce rang, qu'en méritant, par des bassesses, la faveur des Antiochus, maîtres alors de la Judée : leurs noms sont en exécration dans l'histoire du peuple de Dieu, parce que, pour obtenir le souverain sacerdoce, ils avaient favorisé l'idolâtrie et les superstitions de ces rois païens ; et non-seulement imité les mœurs des Grecs et des Gentils, mais avaient même voulu les introduire dans la cité sainte. On est capable de tout, dès qu'on l'a été d'entrer dans les dignités de l'Eglise par des voies criminelles. Paul n'était apôtre, ni par la faveur des hommes, ni par le choix d'aucun homme; et c'est par là seulement qu'il avait droit de se dire apôtre de Jésus-Christ. Hélas, mes frères! qu'il s'en trouverait peu aujourd'hui qui fussent en état de nous donner les mêmes marques de leur vocations, et les mêmes signes de leur apostolat! Toutes les vocations presque sont humaines; et il en est peu auxquelles la faveur des hommes n'ait eu plus de part que le choix de l'Esprit de Dieu. Aussi, on se plaint tous les jours de l'affaiblissement des ministres, et des abus qui déshonorent le saint ministère. Je vous l'ai dit ailleurs, et je ne saurais trop le redire; ce sont les mauvaises vocations qui donnent tant de mauvais ministres : quand l'Eglise les choisissait autrefois, ils étaient saints, et honoraient leur ministère; depuis qu'ils se sont choisis eux-mêmes, tout a changé.

Oserais-je l'ajouter ici, mes frères, et ne pas tirer le voile sur tant d'indignités qui avilissent le sacerdoce? (car l'ambition est un vice qui mène à tout et qui fait usage de tout) : on va jusqu'à emprunter les dehors de la vertu, pour s'en attirer la récompense; jusqu'à ajouter l'hypocrisie et l'imposture au crime; jusqu'à se parer de modestie et d'innocence, tandis que le dedans est plein d'infection et de puanteur; jusqu'à employer la fraude et l'artifice pour devenir un ministre de la vérité, et sous un règne surtout où la piété seule donne droit aux honneurs de l'Eglise, et où la religion du prince va la chercher jusque dans les lieux les plus obscurs et les plus éloignés où elle se cache. Mon Dieu ! les Ambroise et tant d'autres saints pasteurs qui nous ont précédé, se diffamaient eux-mêmes, se couvraient publiquement de la honte du vice, pour paraître indignes du saint ministère et éviter les honneurs du sanctuaire qu'on leur offrait ; et aujourd'hui, pour y parvenir, on se prête des vertus qu'on n'a pas ; on se couvre des apparences de la piété qu'on méprise en secret ; on se donne le nom de vivant, tandis qu'on est mort à vos yeux, et l'on prend la peau de brebis pour entrer dans votre bergerie, où l'on va perdre et égorger, au lieu de conduire et de défendre le bercail.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Il faudrait ici détruire le troisième prétexte dont se sert le tentateur, pour autoriser l'ambition des ministres; c'est l'usage universellement reçu, et l'exemple de tous ceux qui nous environnent. Il élève l'âme ambitieuse sur une haute montagne ; et là, comme d'un point de vue favorable, il étale à ses yeux les royaumes du monde, et toute leur gloire ; ce qui s'y passe, les voies pour parvenir à ces grandeurs imaginaires qu'il lui montre ; le succès et l'élévation de tous ceux qui choisissent ces voies ; et l'éblouissant par le prestige du spectacle, il la rassure par l'exemple des spectateurs. Mais, comme j'ai déjà combattu ailleurs ce prétexte, je finis avec deux réflexions.

La première, est que l'usage ne saurait jamais prescrire contre la loi ; que les abus n'en deviennent pas plus légitimes pour être communs ; que la multitude des transgresseurs donne à la vérité un nouveau mérite à l'observance de la loi, mais n'en justifie pas les transgressions; que nous sommes établis nous-mêmes pour redresser les abus par les règles, et non pour accommoder les règles aux abus, et donner l'exemple d'une conduite et d'un préjugé qui damne la plupart des hommes; que les siècles peuvent se relâcher, la discipline s'affaiblir, les mœurs changer; mais que la vérité demeure éternellement ; de plus, que la dépravation n'est pas si universelle, qu'il ne se trouve encore des ministres selon le cœur de Dieu, qui ne vont pas fléchir le genou devant Baal, et en qui la tradition de frayeur, de fuite, de résistance, d'éloignement pour les honneurs du temple, continuée dans tous les siècles, se conserve encore, et qui, par conséquent, peuvent nous servir de modèle ; et qu'enfin nous voyons tous les jours que ceux qui nous avaient paru les plus ambitieux, les plus empressés, les plus vifs, et faire plus de démarches pour parvenir, du moment que touchés de leur salut, ils ont commencé à prendre des mesures solides pour l'éternité, on les a vu changer d'avis en changeant de mœurs, fuir les mêmes

honneurs après lesquels ils avaient couru, trembler qu'on ne leur imposât un fardeau qu'ils avaient si fort désiré ; craindre, comme un malheur pour eux, ce qu'ils avaient demandé comme une grâce, et ne faire consister leur conversion, qu'à préférer le devoir aux usages, les exemples des saints aux préjugés de la multitude, et enfin les règles de l'Eglise aux abus de ces derniers temps.

Mais les plus gens de bien n'en font pas de scrupule, dites-vous. Ne jugez personne; mais défiez-vous d'une piété qui viole publiquement et foule aux pieds les règles; ne justifiez pas des transgressions visibles par une vertu ou qui se dément, ou qui s'abuse. C'est la prophétie de Jésus-Christ : que viendront des temps où les vérités seront si effacées et l'erreur si dominante, que les élus mêmes se laisseraient entraîner au torrent, s'il était possible. Il y a tant de faux justes qui évitent avec soin les excès visibles auxquels le monde attache de la honte; mais qui ne font aucun scrupule des démarches et des recherches que le monde autorise, et dont l'Eglise a toujours eu horreur : ils sont plus touchés du soin de leur réputation que de celui de leur âme; ils sont réguliers, édifiants ; ils ne voudraient point déshonorer leur caractère aux yeux des hommes; mais, comme leur cœur est gâté par l'ambition, ils ne comptent pour rien ce qui ne l'avilit qu'aux yeux de Dieu ; ce sont là les justes du monde; ce ne sont pas les justes qui vivent de la foi.

Mais si, tandis que tout le reste court et s'empresse, on demeure seul tranquille, il est sûr que l'on sera oublié. Déjà cette frayeur toute seule est criminelle et part d'un cœur corrompu. Les saints craignaient d'être choisis, et cette crainte les rendait dignes du choix de l'Eglise. Vous craignez d'être oublié; vous êtes donc indigne d'être choisi, et ce serait pour vous et pour l'Eglise le plus grand de tous les malheurs que vous le fussiez. Ne craignez donc plus qu'on vous oublie; craignez plutôt que la justice de Dieu, irritée des dispositions criminelles de votre cœur, ne fasse tomber sur vous un choix qui doit vous perdre, et qu'elle ne punisse la témérité de vos désirs en les accomplissant. Vous craignez qu'on vous oublie; mais c'est pour cela même que vous devez vous cacher. Tant que vous ne craindrez pas le fardeau redoutable du ministère, fuyez; tremblez qu'on ne vous l'offre; attendez dans le silence et dans la retraite, que Dieu change votre cœur; qu'il en arrache cette racine d'ambition et d'amertume qui le souille; qu'il vous fasse sentir tout le danger des honneurs et des ministères de l'Eglise, et toute la sainteté qu'ils exigent, et ne commencez à vous rassurer, que lorsque vous commencerez à les craindre.

Mais d'ailleurs, si Dieu vous a destiné un rang d'honneur dans le sanctuaire, il saura bien tout seul vous y faire monter, sans que vous y mettiez rien du vôtre; il ébranle, s'il le faut, l'univers, quand il s'agit de conduire un élu à la situation que ses desseins éternels lui avaient préparée. Il destinait Moïse à délivrer son peuple de la servitude d'Egypte; on a beau exterminer tous les enfants hébreux nouveau-nés; en vain, on l'expose sur les eaux ; la fille de Pharaon a beau l'élever dans la science des Egyptiens, et le destiner aux premières places de ce royaume idolâtre; la volonté de Dieu sur lui s'accomplit par les obstacles mêmes qui auraient dû en empêcher l'effet ; il est préservé du carnage général des enfants de sa nation, de la fureur des eaux, des dangers où l'exposait son éducation auprès de la fille de Pharaon ; et, à travers tous ces périls, Dieu le conduit au ministère auquel il l'avait appelé. Saul devait être un vase d'élection : le Seigneur ouvre les cieux; il tonne, il descend, il l'abat; il en fait un apôtre dans le temps même qu'il était persécuteur, qu'il avait les armes à la main, et qu'il ne respirait que le sang et le carnage des disciples. Vous auriez beau fuir, passer aux extrémités de la terre, descendre même au fond de l'abîme, sa main saura bien vous en retirer, si vous devez être utile à la consommation de ses élus. Voyez Jonas : il était destiné à la conversion de Ninive; les périls de ce ministère alarment sa faiblesse; il fuit, il s'éloigne de cette ville pécheresse, il s'ensevelit même dans les ondes ; le sein d'un monstre le tient enfermé ; mais l'abîme entend la voix du Seigneur, lui rend ce timide prophète, et Ninive est convertie. Reposez-vous sur le Seigneur du soin de votre destinée ; il saura bien accomplir tout seul les desseins qu'il a sur vous ; si votre élévation est son bon plaisir, elle sera aussi son ouvrage ; rendez-vous-en digne seulement, par la retraite, par la frayeur, par la fuite, par les sentiments vifs de votre indignité : voilà les degrés par où il conduit les siens sur le haut du temple.

Mais, ajoutez-vous, quand, avec un certain nom, on a choisi un état et qu'on n'est point avancé, on est déshonoré dans le monde. Mais si cet oubli est une suite de la vie peu cléricale, et même licencieuse que vous avez menée, ce n'est pas l'oubli qui vous déshonore, ce sont les mœurs qui vous l'ont attiré. Le véritable honneur, même selon le monde, d'une personne consacrée à Dieu, c'est de vivre d'une manière conforme à son état. Ne craignez pas que le monde vous couvre d'opprobre, tant que vous ne lui donnerez que des exemples de régularité, de modestie, d'éloignement de toute brigue et de toute recherche ; il n'est pas si injuste que vous le faites ; si l'on vous oublie alors, il vous placera lui-même par ses souhaits et par son estime ; la voix publique vous rendra avec usure ce que l'injustice des distributeurs des grâces vous a refusé ; les parallèles qu'on fera de vous avec ceux qu'on vous aura préférés, vous feront un nouvel honneur ; le monde, déjà assez disposé à censurer les choix de ses maîtres, sera ravi de pouvoir dire, avec une sorte de raison, que la brigue, la faveur, le

hasard, y ont souvent plus de part que le mérite ; et l'oubli où l'on vous aura laissé, loin de vous déshonorer dans le monde, ne fera qu'attirer une nouvelle attention et de nouveaux éloges à votre vertu. Ce ne sont pas les places qui honorent ; elles ne servent souvent qu'à rendre nos vices et notre déshonneur plus publics : ce qui honore, c'est le mérite seul qui nous en rend dignes.

Enfin, la dernière réflexion est qu'on est d'autant moins recevable ici d'alléguer l'exemple commun, qui semble justifier les brigues et les recherches, que c'est nous faire honneur de la honte et de l'opprobre du clergé. Car vous dites qu'on n'est plus dans les siècles, où les clercs, chacun dans leur ministère, pouvaient par leur zèle seul, et par leur fidélité dans les fonctions, s'attirer les regards et l'estime du clergé et du peuple, et mériter leur choix et leurs suffrages, et que les voies de parvenir ont changé. Hélas ! mes frères, il n'y en eut jamais pour les ministres fidèles : ils connaissaient les voies pour se dérober aux dignités saintes, ils ne connaissaient pas les voies de se les attirer. Mais d'où vient que ces voies ont changé? n'est-ce pas parce que les ministres ont changé eux-mêmes ? voudrions-nous faire notre apologie de ce qui nous condamne, et alléguer pour notre justification l'opprobre même de l'Eglise? Et, en effet, que veut-on dire quand on dit que les voies de parvenir ont changé ? On veut dire que tandis que les clercs vécurent exempts d'ambition, et qu'ils n'eurent point d'autre part à leur élévation que leurs refus et leurs larmes, les mœurs furent pures, les règles inviolables, les dignités modestes, le ministère honoré, la science, la sainteté, le zèle, les talents, rarement laissés sans récompense ; c'est ainsi que les Chrysostome, les Grégoire, les Basile, les Augustin, furent donnés à l'Eglise : mais que depuis que l'ambition et la brigue ont frayé le chemin à l'autel, et que les dignités du sanctuaire sont devenues la proie des plus avides et des plus empressés ; ah ! c'est depuis qu'on a vu le ministère sans honneur, l'autorité avilie, les règles obligées de céder au temps et à l'intérêt, les fonctions méprisées, les lois effacées par l'adoucissement des usages ; la plus sainte discipline de nos pères devenue un point d'histoire et de critique, si peu on en retrouve de traces dans nos mœurs ! c'est depuis qu'on a vu la sublimité du sacerdoce se traîner indécemment dans les palais des rois ; les pontifes du Très-Haut courber leur tête sacrée sous la faveur des grands et des ministres, avilir leur dignité à des soins et à des empressements, dont le monde lui-même fait des dérisions et des censures ; montrer à la cour des courtisans bas et rampants, au lieu d'y montrer des Ambroises, et ne retenir de leur caractère que ce qu'il en faut pour donner du prix, ou plutôt du ridicule à la bassesse et à l'indignité de leurs hommages : c'est depuis qu'on a vu le faste devenu une bienséance à un ministère d'humilité ; le patrimoine des pauvres, le prix des péchés, les offrandes des fidèles, c'est-à-dire les revenus sacrés employés à soutenir la vanité, à nourrir la mollesse, à satisfaire les goûts et les caprices, à réveiller la sensualité, et tout ce qui irrite les passions injustes. Tout s'est ressenti de l'entrée peu canonique des clercs dans l'honneur du ministère : c'est le point fixe, c'est l'époque funeste d'où ont pris naissance tous les maux de l'Eglise ; c'est de cette source souillée que coulent depuis longtemps sur elle tous les abus et tous les désordres dont elle gémit ; c'est un ver qui ne se contente pas de ronger quelques feuilles, et de les faner, mais qui va piquer jusqu'à la racine de cet arbre évangélique, figure de l'Eglise, qui en flétrit la fraîcheur et toute la beauté, et en tarit la fécondité ; c'est une plaie qui infecte la source même du ministère, et l'unique remède que l'Eglise peut espérer à ses maux et à sa douleur, c'est que le même Esprit, qui lui a formé ses premiers ministres, lui forme leurs successeurs.

Donc, mes frères, l'usage loin de nous rassurer ici doit nous confondre, nous humilier, nous faire gémir devant Dieu des plaies mortelles que l'ambition des ministres fait tous les jours à l'Eglise, et nous persuader encore plus que les seuls désirs des dignités saintes sont des crimes, les brigues et les démarches des intrusions sacriléges ; et enfin un abus si criant, autorisé par l'exemple commun et par un usage presque universel, notre confusion et notre opprobre. Ouvrez, ô mon Dieu ! nos cœurs à des vérités si anciennes, et cependant si nouvelles ; élevez notre foi au-dessus des exemples qui sont autour de nous ; rapprochez-la de sa source, de ces siècles heureux, où vos maximes saintes étaient encore des usages, et apprenez-nous à regarder avec frayeur l'excellence et la sainteté d'un ministère, dont on ne peut se rendre digne qu'en le fuyant, et en tremblant sous la main sacrée qui nous impose ce fardeau redoutable. Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

SUR LA COMMUNION.

Accepit Jesus panes; et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (*Joan.*, VI, 11.)

Jésus prit les pains, et après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis.

Il ne suffirait pas, dit saint Augustin, expliquant cet endroit de l'Evangile, de considérer les miracles du Sauveur par ce qu'ils ont d'éclatant et de merveilleux, et d'y chercher seulement les preuves incontestables de sa mission et de sa doctrine. Les miracles, envisagés par cet endroit, ne sont que pour les fidèles qui ont besoin d'être convaincus, et point du tout pour les fidèles que l'onction a rendus dociles, et qui ont déjà captivé leur esprit sous le joug glorieux de la foi. Ceux-ci, continue ce Père, doivent chercher dans les actions miraculeuses de Jésus-Christ, à s'instruire plutôt qu'à se convaincre ; ils doivent en développer les mystères, et non pas en examiner la certi-

tude ; creuser dans la profondeur et dans l'intelligence de ces traits divins, si féconds pour les règles des mœurs, et ne pas se contenter d'en admirer les dehors et la surface ; car, bien entendu, ils ont leur langage, et ce n'est que pour les disciples lâches et charnels qu'ils sont des paraboles et des énigmes.

Appliquons-nous cette règle ; cherchons pour notre édification les instructions que le Sauveur a voulu nous donner dans le miracle surprenant de la multiplication des pains ; développons l'esprit caché sous cette lettre, et voyons si en rassasiant dans le désert, comme autrefois Moïse, une multitude affamée d'un pain miraculeux, il n'aurait pas voulu nous tracer une figure de ce pain céleste, qu'il devait un jour multiplier sur nos autels, pour en soulager les besoins de ses disciples dans le désert triste et aride où ils voyagent.

Ce qui me détermine à le croire, c'est que je remarque dans toutes les démarches que fait le peuple, avant le miracle de la multiplication, toutes les dispositions qui doivent nous préparer à une communion sainte, et dans tout ce qui suit l'histoire de ce prodige, les fruits que nous en devons retirer : je vous prie d'y faire attention.

En premier lieu, le Sauveur, voyant tout ce peuple arrivé, commence d'abord par guérir ceux d'entre eux qui étaient atteints de quelque infirmité, et qui avaient besoin de guérison : *Et eos qui cura indigebant, sanabat.*

En second lieu, après les avoir guéris il les instruit, il leur parle du royaume de Dieu, il les fortifie, il les accoutume à l'écouter intérieurement, il achève de les purifier par la sainteté de sa présence et la grâce de ses entretiens : *Et loquebatur illis de regno Dei, et cœpit illos docere multa.*

En troisième lieu, Jésus-Christ ne multiplie les pains que lorsque le peuple est affamé : il attend que le jour soit avancé, que l'heure du repas soit passée, et que la fatigue du voyage et la stérilité du lieu fassent soupirer ces âmes simples après une nourriture nécessaire : *Desertus est locus, et hora jam præteriit; unde ememus panes ut manducent hi?*

Enfin, il les fait asseoir sur l'herbe ; et, après avoir levé les yeux au ciel, remercié son Père et multiplié par la fécondité de sa bénédiction les cinq pains et les poissons qu'on lui présenta, il les distribue au peuple ; mais il veut qu'il soit assis sur l'herbe pour en manger : *Et jussit illos discumbere super fenum.* Or, voilà à la lettre toutes les dispositions qui doivent nous préparer à la communion.

Le succès de ce prodige, le voici. En premier lieu, toute cette multitude est rassasiée : *Manducaverunt omnes, et saturati sunt.* En second lieu, l'abondance est si grande qu'il faut amasser les restes, et que Jésus-Christ ordonne de les conserver avec soin, de peur qu'ils ne périssent : *Colligite quæ superaverunt fragmenta ne pereant.* En troisième lieu, ce peuple est si frappé de la grandeur de ce prodige, si content des délices de cette nourriture miraculeuse, qu'il ne veut plus d'autre roi que Jésus-Christ : *Jesus ergo cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem.* Or, voilà précisément les fruits qu'on doit retirer de la communion.

Je ne me propose point d'autre dessein pour l'exposition de cet évangile : je m'arrête simplement à celui que l'Esprit de Dieu a semblé nous y tracer, les dispositions qu'il faut apporter à la communion, les fruits qu'on en doit retirer. Je ne traiterai que la première partie pour éviter la longueur : matière importante pour des personnes, ou engagées déjà par leur caractère à monter tous les jours à l'autel, ou par la sainteté des ministères inférieurs, et la nécessité de leurs fonctions, à s'approcher de ce pain de vie plus souvent que le commun des fidèles.

PREMIÈRE DISPOSITION.

La première disposition, marquée dans l'histoire de ce peuple, est que Jésus-Christ, avant de le nourrir du pain miraculeux, guérit tous ceux qui avaient besoin de guérison : *Et eos qui cura indigebant, sanabat.* Il faut donc être guéri avant que d'oser participer au pain céleste, et la nécessité de cette disposition est fondée sur la sainteté du sacrement, sur sa nature, sur ses propriétés, sur la fin de son institution : telle a été dans tous les temps la pratique de l'Eglise. Lazare fut ressuscité, délié, guéri de cette infection qu'il avait contractée dans le séjour de la mort, avant que d'être du nombre des conviés à la table de Jésus-Christ, dans la maison de ce pharisien de Béthanie. Le lépreux, qui, contre l'ordonnance de la loi, avait mangé de la chair de la victime pacifique, avant que d'avoir été déclaré pur par le jugement du prêtre, devait périr du milieu du peuple. Est-ce trop exiger de nous, en effet, ô mon Dieu! lorsque vous demandez que le temple de notre corps soit purgé de ses profanations, avant que votre majesté y descende et le remplisse de sa gloire, et que notre chair soit purifiée de ses taches et de ses rides, avant que vous veniez, pour ainsi dire, vous incarner en elle ; vous, devant qui les anges sont impurs, et nos justices mêmes des souillures? Il faut donc que la maison soit nettoyée exactement, selon le mot de l'Evangile, pour y recevoir le Roi de gloire ; il faut un sépulcre neuf, et où il n'y ait ni ossements ni infection, pour y déposer le corps de Jésus-Christ ; il faut un autel où l'on n'offre plus d'animaux immondes, afin que l'Agneau sans tache y soit offert sans sacrilége ; un autel où Dagon soit abattu, afin que l'arche de l'alliance y puisse demeurer avec bienséance. La vie et la mort, la grâce et le péché, Jésus-Christ et Bélial, le mystère de salut et le mystère d'iniquité, le sang de l'alliance et les fornications de Babylone ne sauraient être ensem-

ble ; qui l'ignore ? Mais si tout le monde sait qu'il faut être guéri, avant que d'approcher de celui qui est la résurrection et la vie, tout le monde n'est pas également instruit des conditions qui doivent accompagner cette guérison, et sans laquelle elle est ou fausse, ou douteuse. Elle doit être solide, et non pas menacée d'une prochaine rechute, elle doit être intérieure, l'ouvrage de la grâce, et non pas purement extérieure et le fruit de la contrainte, ou de l'éloignement des occasions ; elle doit être entière, et ne pas laisser la moitié du mal.

Une guérison solide, qui nous établisse dans un état constant de santé, qui fixe ces vicissitudes éternelles de notre cœur, qui soit un fruit permanent, selon le mot de l'Evangile, qui mette la coignée au pied de l'arbre, et déracine tout le mal, au lieu d'en laisser toujours au dedans de nous un funeste germe, lequel repousse incontinent, et produit encore des fruits de mort. Car, Messieurs, ces alternatives de maladie et de santé, ces plaies qui se rouvrent un moment après qu'on les a fermées, ces retours prompts et toujours certains au premier vomissement, ce fil de passions et de crimes, qui n'est interrompu que par le sacrement, ce mélange monstrueux de saint et de profane, de vie et de mort, de rupture et de réconciliation, de s crements et de rechutes, ces remèdes toujours appliqués et toujours inutiles, cette source de corruption qui semble se grossir même des eaux sacrées de la pénitence, et se déborder plus rapidement après le sacrement ; en un mot, cet état de faiblesse, où les intervalles de santé ne sont que les préludes d'un nouveau mal ; grand Dieu ! quel état pour approcher des mystères saints ! je n'en connais guère de plus indigne. Car vous retournez d'abord à votre vomissement ; eh ! vous êtes donc un de ces animaux immondes à qui le Seigneur défend de donner son saint corps ; vous retombez sans cesse après avoir goûté le don céleste ; il est d »nc bien à craindre que vous n'ayez pas été renouvelés par la pénitence ; vous regardez en arrière, après avoir mis la main à la charrue ; vous n'êtes donc propres ni au royaume ni à la table de Jésus-Christ.

Ce n'est pas que je prétende, Messieurs, que t ute c ute, après le sacrement, doive nous faire présumer que la guérison avait été fausse ; non, car, hélas ! qu'est-ce que l'homme ? une feuille q le le vent emporte ; un roseau, que le moindre souffle fait plier ; un voyageur faible dans une terre étrangère, qui ne peut répondre ni des surprises, ni des attaques déclarées ; un infortuné qui porte dans son cœur la source de tous ses maux et les instruments de sa propre défaite ; au dehors des combats, au dedans des craintes ; des ennemis étrangers qui l'environnent, des ennemis domestiques qui le trahissent ; seul, au milieu de tant de dangers, tout conspire à le corrompre, et lui-même aide à se séduire. Qu'est-ce que l'homme, encore une fois, qu'un miracle continuel de la grâce, lorsqu'il demeure ferme ; qu'un enfant d'Adam qui suit le malheur et les fatales impressions de son origine, lorsqu'il tombe.

Ainsi la chair de Jésus-Christ peut nous fortifier, nous animer, nous défendre ; mais nous préserver de toute chute, nous assujettir tous nos ennemis, nous attacher à la justice et à la vérité par des liens indissolubles ; c'est le privilége de ce vin nouveau, il est vrai, mais bu dans le royaume du Père céleste ; c'est l'avantage de ce froment des élus, je l'avoue, mais lorsqu'il ne sera plus une manne cachée, et que nous la mangerons à découvert.

On n'exige donc pas que l'Eucharistie nous confirme tellement en grâce, qu'elle mette le dernier sceau à notre salut ; on sait que la vie de l'homme est une tentation continuelle, et que les justes tombent quelquefois ; mais on voudrait qu'après le remède, les maux fussent moindres, les chutes point si soudaines, les précautions plus exactes ; on voudrait qu'au sortir de ce festin sacré, comme des lions, dit saint Chrysostome, que le sang dont ils viennent de se nourrir, et dont ils paraissent encore teints, n'a fait que rendre plus fiers, plus animés, plus redoutables à leurs ennemis, nous parussions plus terribles à Satan, plus hardis à l'attaquer, plus intrépides à nous défendre, plus difficiles à être vaincus ; on voudrait qu'après que nos corps ont été marqués du sang de l'Agneau, l'esprit impur les respectât et n'osât en approcher, comme autrefois l'ange exterminateur n'osait toucher aux maisons des Egyptiens, que le sang de l'agneau figuratif avait marquées ; on voudrait que la divine Eucharistie ne vînt pas reposer dans nos cœurs, comme autrefois l'Arche sur les eaux du Jourdain ; qu'elle ne suspendît pas seulement nos passions pendant un court intervalle, comme les eaux du Jourdain suspendirent leurs cours par respect pour ce saint monument où habitait la gloire du Dieu d'Israël, mais qui, du moment que l'arche eût passé, reprirent leur première route ; on voudrait, en un mot, qu'après nous être nourris de cette viande solide, nous fussions des hommes robustes, et non plus des enfants faibles et flottants, que la première attaque va renverser. L'évangéliste, comme le remarque un ancien Père, ne compte pas aujourd'hui les femmes et les enfants parmi ceux que Jésus-Christ rassasie du pain miraculeux, et veut nous apprendre par là que pour se nourrir de ce pain solide, il ne faut avoir ni la faiblesse des enfants, ni l'inconstance du sexe, mais la fermeté d'un homme parfait. Car, de bonne foi, si vous vous retrouvez le même au sortir de l'autel, aussi faible dans une occasion, aussi amer envers votre frère, aussi mondain dans vos mœurs et dans vos penchants, aussi vif pour l'élévation, aussi avide d'une dignité sacrée, aussi emporté, aussi dissolu peut-être, n'est-ce pas une marque sûre que vous vous y êtes présenté avec la mort dans le sein, avec la

plaie honteuse du péché dans l'âme? En effet, les guérisons de la grâce ne sont pas des guérisons d'un jour; elle change le cœur, elle redresse les penchants, elle crée un homme nouveau, elle édifie une maison sur la pierre ferme, elle met le fort-armé en possession de notre âme; or, cet homme nouveau ne vieillit pas le même jour presque qui l'a vu naître; cette maison bâtie sur le roc, il faut que les vents et l'orage s'élèvent plus d'une fois pour l'abattre; les esprits impurs ont besoin de revenir souvent à la charge, avant que de chasser le fort-armé, lorsqu'une fois il est paisible possesseur de notre âme; en un mot, et disons-le plus naturellement, le changement du cœur n'est pas l'ouvrage d'un moment; et comme la grâce n'en triomphe d'ordinaire que par des progrès tardifs et insensibles, il est vrai aussi qu'elle ne l'abandonne que peu à peu, et par des retraites lentes et imperceptibles; donc, vous n'étiez pas guéri, ou votre guérison n'était pas solide, lorsque vous vous êtes présenté à l'autel.

Mais afin que la guérison soit solide, il faut qu'elle soit intérieure, c'est-à-dire, qu'elle ne doive pas sa sûreté à l'éloignement des occasions, et à la contrainte d'un saint asile; mais au renouvellement de la volonté, et à la liberté de l'Esprit de Dieu. Une illusion dangereuse en matière de conversion, c'est de se croire pénitent, du moment qu'on n'est plus pécheur, de se persuader que l'arbre est bon quand il cesse de produire des fruits de mort; que le feu est éteint d'abord qu'il est couvert, et que la passion n'est plus quand elle ne paraît plus; cependant il s'en faut bien que la cessation de l'œuvre soit le changement du cœur. La loi qui ne conduisait rien à la perfection, arrêtait la transgression par la crainte du châtiment, dit saint Augustin, mais ne touchait point à la volonté du Juif charnel; elle réglait ses œuvres, mais elle laissait à son cœur tout son dérèglement; il n'était pas prévaricateur, mais il n'était pas juste; car la véritable justice n'est pas seulement d'éviter le mal et de faire le bien, mais de haïr le mal qu'on évite, et d'aimer le bien qu'on embrasse. Donc il se peut faire que les bienséances, les craintes humaines, les obstacles, l'éloignement des occasions, servent de frein aux passions, et suspendent l'acte du péché, sans que le cœur soit délivré, sans que le péché soit guéri. Or, nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur; les hommes jugent sur ce qui paraît, et Dieu juge sur ce qui est invisible.

Réflexion importante pour nous, Messieurs, qu'un asile saint éloigne du monde, et met à couvert des occasions. Vous avez fait quelques démarches de pénitence, lorsque vous êtes entrés dans ce lieu de paix; vous avez renoncé aux œuvres de ténèbres; mais votre conversion est-elle attachée à la douleur que vous sentez de vos fautes, ou à la sûreté du lieu où vous vivez? Vous ne suivez plus les désirs déréglés de la chair; mais ces désirs ne sont-ils pas encore cachés au dedans de vous? le crime dans le lieu saint serait trop pénible; n'est-ce point par là qu'il déplaît? les ouvertures qu'il en faudrait faire à un conducteur sacré, seraient amères; n'est-ce point là tout ce que le crime a d'amer? les voies de l'artifice seraient périlleuses; n'est-ce pas le péril qui fait toute votre sûreté? Grand Dieu! que sais-je s'il faut rendre gloire à votre grâce, et nous consoler dans notre ministère d'une apparence de succès! Le changement n'est peut-être qu'au dehors; peut-être que vos passions n'étant plus environnées de ces objets qui leur servaient d'amorces, sont seulement assoupies; les spectacles saints que vous avez devant les yeux, les pratiques pieuses, les cantiques divins, l'appareil et la variété des ministères, les instructions édifiantes, tout cela les enchante, pour ainsi dire, mais ce n'est qu'un charme passager et facile à rompre; rien ne les réveille dans ce lieu de repos, et dans l'obscurité de cette retraite, semblables à l'aspic que le sage enchanteur a endormi; mais hélas! je ne le dis qu'avec douleur, à peine les aurez-vous peut-être exposées au grand jour, à peine auront-elles entendu le bruit du monde, ah! que vous les sentirez revivre, se ranimer, secouer leur langueur, et d'autant plus indomptées, qu'elles seront comme engraissées de repos et d'une longue oisiveté. Ainsi, tandis que Saül entendait le son de la harpe de David, l'esprit méchant cessait de le tourmenter; mais à peine cette harmonie sainte avait-elle cessé, que comme si l'enchantement eût fini, il rentrait encore avec plus de violence dans ses premiers excès de fureur et de rage.

Mais la guérison ne saurait être intérieure, si elle n'est entière; car les ouvrages de Dieu sont parfaits. Or, on croit souvent qu'être guéri, c'est avoir retranché de ses passions ce qu'elles avaient de plus noir, sans toucher au fond et aux penchants qui en étaient les funestes sources: c'est avoir conservé d'elles tout ce qui plaît, et n'avoir abandonné que ce qui nous troublait, et avec quoi la conscience ne pouvait se familiariser: que de guérisons de ce caractère! Cependant dans cet état, les passions ne sont pas éteintes; leur ardeur n'est que modérée et ménagée avec amour-propre: les vices ne sont pas détruits; ils ont seulement baissé d'un degré, et il y a encore loin d'eux à la vertu. La volupté a dégénéré en mollesse; la vie dissolue, en une vie douce et inutile; les commerces scandaleux, en des conversations vaines et dangereuses; le libertinage, en une soumission de philosophe; l'oubli de Dieu, en une piété tiède et inattentive. On n'est qu'à demi guéri: on s'est corrigé; mais on ne s'est pas converti: on n'est plus le même homme; mais on n'est pas un homme nouveau: on n'est plus assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort; mais on ne fait encore qu'entr'ouvrir les yeux

et voir à demi la vérité : semblable à cet aveugle, dont il est parlé dans l'Evangile, à qui le Sauveur avait, à la vérité, ouvert les yeux; mais qui n'était encore éclairé qu'à demi, et prenait même les hommes pour des arbres.

Or, ces restes d'infirmité sont plus dangereux que l'infirmité même : il y a des remèdes pour les grands maux; il n'y en a guère pour les faiblesses de cette sorte. D'ailleurs, si vous en demeurez là, il est certain que votre conversion n'a été qu'un jeu d'amour-propre : vous vous êtes déchargé d'un poids qui vous accablait; d'un talent de plomb, comme dit le Prophète, qui pesait cruellement sur votre conscience: vous avez cherché à vous soulager du fardeau de vos crimes; mais vous n'avez pas cherché à les punir: vous avez secoué le joug de Satan devenu onéreux; mais votre dessein n'a pas été de subir le joug de Jésus-Christ: vous vous êtes empressé de vider cet abîme de puanteur, ces eaux croupissantes que le doigt de Dieu avait troublées au dedans de vous, et qui commençaient à vous être insupportables à vous-même par leur corruption; mais vous n'avez pas pensé à tirer de la pierre de votre cœur les eaux amères de la pénitence. Cependant la conversion du cœur est un sacrifice douloureux; il faut que la victime soit salée par le feu des austérités, avant que d'être présentée à l'autel. Les anciens pécheurs n'arrivaient au sanctuaire qu'à travers les années entières d'humiliations et de souffrances; la communion n'était pas la première démarche, mais le prix et la couronne de la pénitence; et le pain eucharistique était pour les pécheurs un pain de douleur, dont il ne leur était plus permis de vivre qu'à la sueur de leur front. On supposait alors sagement qu'un fidèle, sorti fraîchement des voies du péché, en emportait toujours mille faiblesses, que le temps seul et la grâce de la pénitence pouvaient fortifier; que l'Eucharistie étant la viande des forts, il fallait le laisser croître; qu'étant un vin nouveau et vigoureux, il n'était pas prudent de le verser d'abord dans une âme faible, vieillie, usée par le crime, pour ainsi dire; et qu'il fallait attendre que sa jeunesse fût renouvelée, comme celle de l'aigle, de peur que, ne pouvant y durer, le vin précieux ne se répandît, et ne fût indignement foulé aux pieds. Il ne suffit donc pas de paraître guéri; je me suis étendu sur cette disposition, parce qu'elle m'a paru importante : il faut que la guérison soit solide, intérieure, entière; et le discernement est ici aisé à faire. Quand le cœur est guéri, ses goûts et ses penchants sont nouveaux : vivre dans le recueillement des sens; écouter Jésus-Christ au dedans de soi; faire ses délices de la prière, de la retraite, de la méditation de sa loi, était pour vous un langage inconnu : il faut que ce soit une pratique familière; et c'est la seconde disposition marquée dans l'histoire de ce peuple. Non-seulement Jésus-Christ guérit les malades, mais il leur parle, il les instruit, il les nourrit de cette viande sainte. C'est peu d'être exempt de souillures, il faut encore être orné de vertus.

SECONDE DISPOSITION.

Il faut s'être rendu la présence et les communications de Jésus-Christ familières, avant que d'en venir à cette dernière familiarité qui nous fait asseoir à sa table. Il prépara ses disciples par trois années de commerce et d'instruction à ce soir heureux, où il leur donna la dernière marque de son amour en les nourrissant de sa chair : il voyagea avec les disciples d'Emmaüs, il les entretint, il leur expliqua les Ecritures, il les embrassa, avant que de rompre le pain avec eux, et leur distribuer la viande sainte. Aujourd'hui il parle à ce peuple, il lui enseigne les vérités célestes de sa doctrine, il les entretient du royaume de Dieu, avant que de multiplier le pain et les nourrir. C'est-à-dire, Messieurs, qu'il n'est que les âmes accoutumées à écouter le Sauveur, qui soient appelées à sa table; c'est-à-dire, qu'il n'est que ceux qui vivent de la foi, qui soient dignes de vivre de ce sacrement. Marie, disent les Pères, ne l'eût jamais conçu dans sa chair, si elle ne l'eût auparavant conçu par la foi dans son cœur. Or, la communion est une nouvelle incarnation, c'est-à-dire, que la participation à l'Eucharistie suppose le recueillement des sens, une étroite familiarité avec Jésus-Christ, un amour et une méditation continuelle de sa loi, une attention fidèle à tout ce qu'elle nous enseigne au fond de nos cœurs.

Car de bonne foi, si vous n'habitez jamais dans vos cœurs pour y écouter Jésus-Christ; si votre vie est toute extérieure et toute dans les sens; si vos oraisons sont des égarements d'esprit; vos lectures, ou des curiosités dangereuses, ou de purs délassements; vos études, ou des travaux, ou des passions; vos actions communes, ou des inutilités, ou des plaisirs; les fonctions mêmes les plus saintes, des habitudes qui ne réveillent plus votre piété; en un mot, si vous ne vivez pas selon l'homme intérieur, vous ne connaissez pas Jésus-Christ; car il réside au dedans de vous; son royaume est dans vos cœurs, et c'est précisément le lieu où vous n'êtes jamais. Il est donc pour vous ce Dieu inconnu dont parle saint Paul : vous ne lui avez jamais parlé comme un ami parle à son ami; il ne vous connaît pas lui-même, du moins de cette connaissance d'amour et de discernement; vous êtes à son égard comme si vous n'étiez pas. Or, je vous demande, va-t-on se présenter à une table où l'on n'est pas connu? n'est-ce pas là le privilége d'une longue familiarité? Et vous vivez sans aucun rapport secret et intérieur avec Jésus-Christ; vous êtes un étranger à son égard, et vous venez vous asseoir à sa table? Mais ne savez-vous pas que la loi défend à l'étranger de se nourrir des pains de proposition? *Alienigena non vescetur ex eis* (*Exod.*, XXIX, 33) : ne savez-vous pas que Jésus-Christ ne fait la pâque qu'avec

ses disciples? *Cum discipulis meis facio pascha* (*Matth.*, XXVI, 18) ; ne savez-vous pas que c'est ici un festin de famille, pour ainsi dire, où l'on n'appelle que les amis et les voisins: *Convocat amicos et vicinos?* (*Luc.*, XV, 6.) Donc une vie sans recueillement, sans liaison avec Jésus-Christ, sans goût pour la prière, sans onction pour les devoirs de piété, sans vigilance pour les œuvres communes, sans mortification sur tout ce qui flatte les sens, en un mot, sans l'exercice de la foi chrétienne, je la suppose même exempte de crimes; une telle vie est une indignité formelle, qui exclut de l'autel. La manne des Juifs ne reposait dans l'arche qu'au milieu de la verge d'Aaron et des tables de la loi: et la manne des chrétiens, Jésus-Christ, ne peut reposer dans un cœur qu'au milieu de la mortification des sens, figurée par la verge, et de la méditation continuelle de la loi de Dieu, figurée par les tables où elle était écrite.

TROISIÈME DISPOSITION.

Et en voici une nouvelle raison prise dans la troisième disposition. Cette vie extérieure et dissipée, quelque innocente que vous la supposiez, émousse la faim de cette nourriture divine; car comme l'âme en cet état se satisfait sur la plupart de ses désirs, elle jouit d'une fausse abondance. Or, le cœur n'est affamé que lorsqu'il se sent vide: si vous le remplissez d'une viande qui périt, il ne lui reste plus ni goût, ni désir pour le pain céleste; et cet état de dégoût et de satiété, est plus à craindre pour ceux qui gardent encore des mesures avec le crime, que pour les pécheurs déclarés. Car les plaisirs criminels ont cela de propre, qu'en rassasiant l'âme, ils la déchirent, ils la troublent, ils lui font sentir son indigence; et l'on peut dire qu'il en est de la morsure du crime comme de celle du scorpion, qui porte avec elle son remède. Mais les plaisirs qu'on appelle innocents, les relâchements qui ne vont pas jusqu'à la chute, les infidélités qui demeurent toujours en deçà du crime; ah! elles satisfont le cœur sans l'inquiéter; elles portent au dedans de nous une abondance et une félicité paisible: que dirai-je? elles rassurent la foi par ce qu'elles ont d'innocent; elles contentent la cupidité par ce qu'elles ont d'agréable. Semblables à ces idoles que Jéroboam fit élever à Béthel, qui amusaient la piété du peuple par l'imitation du culte de Jérusalem, et satisfaisaient en même temps son penchant à l'idolâtrie, par la figure d'un veau d'or, et la bizarrerie des offrandes et des sacrifices.

Or, pour se nourrir dignement de ce pain du ciel, il faut en avoir faim: c'est, dit saint Augustin, la troisième disposition. Remarquez aussi que le Sauveur ne fait pas le miracle de la multiplication des pains, d'abord que ce peuple est arrivé dans le désert: il attend que le jour soit fort avancé, que l'heure du repas soit passée: *Et hora jam pertransiit;* il veut que ce pauvre peuple soit affamé; et c'est alors, dit saint Augustin, que sa miséricorde trouve le moment favorable de les nourrir: *Esurientes agnovit, misericorditer pavit.* Car, approcher de l'autel avec un cœur tiède et émoussé; y porter une plénitude qui ne nous laisse plus aucune vivacité de désir; en un mot, être dégoûté et manger; ah! ce serait se charger, mais ce ne serait pas se nourrir. La chair de Jésus-Christ a cela de particulier, qu'elle ne nourrit qu'autant qu'elle plaît; et qu'on n'y trouve d'utilité qu'autant qu'on y trouve de goût.

Mais qu'est-ce qu'avoir faim de sa chair et de son sang? En premier lieu, c'est éloigner de nous tout ce qui pourrait nous éloigner d'elle; c'est s'abstenir de tout, dit saint Paul, de peur de contracter quelque souillure qui nous interdise l'usage de cet azyme pur; c'est éviter avec religion le commerce des incirconcis et n'oser presque entrer dans les lieux qu'ils habitent pour ne pas se souiller et se mettre hors d'état de manger la pâque; c'est se servir du désir de l'Eucharistie pour vivre avec circonspection; ne se permettre aucunes démarches que celles qui peuvent compatir avec l'usage de ce sacrement adorable, et faire même de nos actions les plus communes une préparation à l'autel: pratique indispensable à nous surtout qui y montons tous les jours pour célébrer les mystères terribles. Car, un prêtre qui vit sans recueillement offre sans ferveur et mange sans goût la chair de Jésus-Christ; or, si vous la mangez sans goût, vous la mangez aussi sans fruit; vous manquez de cette chaleur divine nécessaire pour digérer la viande sainte, la changer en votre propre substance et en croître, puisque le goût de l'âme, c'est la ferveur de l'amour. Vous ressemblez à ces malades qui n'ont pas assez de chaleur naturelle pour digérer ce qu'ils mangent et à qui la nourriture non-seulement est inutile, mais nuisible; car tout ce qui ne nourrit pas se change en corruption, et plus la viande était solide et exquise, plus la corruption est à craindre. Or, vous mangez sans cesse et vous ne croissez point; je tremble pour vous: la manne amassée contre l'ordonnance de la loi se changeait en vers et en pourriture; et que sais-je, si lorsque vous entassez sans fruit sacrement sur sacrement, vous n'amassez pas un trésor d'infection et de puanteur! peut-être que la chair de Jésus-Christ, ce germe d'incorruption et d'immortalité, est au dedans de vous un levain funeste qui corrompt toute la masse; et quand je dis peut-être, j'adoucis une vérité que les saints ont enseignée sans ménagement.

En second lieu, avoir faim de la chair de Jésus-Christ, c'est trouver tout insipide, hors cette nourriture céleste; c'est refuser comme ce peuple, dans l'attente du pain miraculeux, d'aller se rassasier d'une viande étrangère dans les villes et dans les bourgades voisines; c'est trouver mille fois plus de délices à la table du Seigneur que dans le miel et sous les tentes des pécheurs; c'est la désirer avec ardeur, l'attendre avec in-

quiétude et n'avoir pas de jour plus heureux dans la vie que celui où il nous est permis d'en approcher; c'est y trouver la seule consolation de son exil, l'adoucissement de ses peines, la paix dans ses troubles, la force dans ses tentations, le renouvellement dans ses langueurs, la lumière dans ses perplexités; c'est tomber, comme le Prophète, dans la sécheresse et le dépérissement du moment qu'on oublie de manger ce pain délicieux; en un mot, c'est courir des premiers à la salle du festin et ne pas attendre qu'on nous presse, qu'on nous arrache des places publiques et qu'on nous y traîne comme par force.

En troisième lieu, avoir faim de la chair de Jésus-Christ, c'est se présenter à l'autel avec un cœur sincère, une conscience simple, une foi non feinte, et bannir d'une action si terrible toutes sortes de motifs étrangers et indignes d'elle. Car, il n'est que trop vrai que la bienséance, l'exemple, le déguisement quelquefois, attirent à ce festin sacré des adorateurs coupables et que plusieurs se présentent au Sauveur pour le recevoir, comme ce scribe dont il est parlé dans l'Evangile, dans le cœur de qui se trouvaient des tanières pour les renards, c'est-à-dire, des motifs secrets d'intérêt et de prudence humaine; des nids pour les oiseaux du ciel, c'est-à-dire, des vues d'orgueil et d'une vaine réputation; mais où le Fils de l'homme ne pouvait trouver de quoi reposer sa tête.

Je dis la bienséance. On est dans une maison sainte, on veut y vivre sur un pied d'honneur; on n'est ni d'un âge ni d'un caractère à mener une vie sans joug; on veut suivre le devoir par un principe de raison et de gloire, et là-dessus les solennités nous voient exactement approcher des saints mystères, toutes les fois que le devoir nous y convie, la réflexion nous en fait une loi. Souvent le cœur répugne et la bienséance l'emporte; souvent on voudrait s'abstenir, et on mange contre sa conscience pour ne pas scandaliser son frère. Mais Jésus-Christ n'appelle au festin sacré que ceux qui sentent leur faiblesse, leur lassitude et le besoin qu'ils ont d'être soulagés; mais c'est ici la table des enfants, et vous y venez comme un esclave; mais c'est une faveur dont il faut être touché, et vous la regardez comme une servitude pénible; mais c'est un festin de tendresse et de familiarité, et vous en faites un devoir de bienséance et une pure cérémonie. O attentat! de faire une scène de l'autel et de ménager les hommes aux dépens de Jésus-Christ!

Je dis l'exemple. On fait ce qu'on voit faire; ce n'est pas Jésus-Christ qu'on cherche, c'est la multitude qu'on suit; ce n'est pas la piété et le goût des promesses qui conduit à l'autel, c'est l'imitation. On ressemble à ces Cinéens, peuples étrangers, qui s'étaient mêlés avec les Israélites dans le désert; ils marchaient comme eux vers une terre sainte, mais sans être instruits des promesses divines qui y appelaient Israël, sans aucun goût pour le lait et le miel qui coulaient dans cette heureuse contrée; ils suivaient seulement les marches et les campements du peuple de Dieu et sans être animés de la même espérance que lui, ils ne laissaient pas de faire les mêmes démarches.

Je dis le déguisement, et je voudrais bien me dispenser de le dire. On vient recevoir Jésus-Christ pour être regardé des hommes; on fait servir le pain de la vérité à l'imposture; on prend le Scrutateur des cœurs pour le confident d'une hypocrisie affreuse; le voile adorable du sacrement devient le voile du crime et de la passion, et l'Agneau sans tache ne sert plus qu'à sceller aux yeux des hommes le livre de mort et l'histoire d'une vie criminelle. Mais, grand Dieu! se trouverait-il dans l'enceinte même de votre maison, dans ce lieu de paix, de religion, au milieu d'un peuple saint et qui vous est consacré, s'y trouverait-il des profanateurs et des sacriléges? découvririez-vous dans cette assemblée de ministres quelqu'une de ces âmes noires, qui, le péché dans le cœur, viennent de sang froid manger et boire leur condamnation; de ces monstres qui font descendre votre sang dans la corruption et le mêlent avec les fornications de Babylone? y verriez-vous quelqu'un de ces démons sortis de l'enfer, qui se transfigurent en anges de lumière, et par un prodige nouveau vous font entrer eux-mêmes dans des animaux immondes? Seriez-vous souillé au milieu de nous selon la plainte de votre Prophète? Ah! vous qui connaissez les cœurs de tous, marquez donc cet impie sur le front d'un caractère sensible, comme vous marquâtes autrefois Caïn, puisque comme lui il a répandu le sang innocent et mis à mort de nouveau le juste; discernez cet anathème du milieu de nous, de peur qu'il n'attire votre fureur sur tous ses frères; permettez que la lèpre hideuse qui couvre son âme paraisse sur sa chair, afin qu'on le sépare du camp et qu'il n'infecte pas votre peuple; ou plutôt guérissez-le en secret. Seigneur, convertissez-le, faites luire un rayon de grâce dans son âme, créez en lui un cœur nouveau : ce souhait est plus digne de notre ministère et de votre miséricorde.

Pour nous, Messieurs, examinons sans nous flatter, quel motif nous amène à la table sainte : c'est ici surtout où le Seigneur est un Dieu jaloux et où le moindre mélange blesse sa délicatesse; quand on fait de grandes faveurs on est plus sensible aux infidélités. Figurons-nous, lorsque nous approchons de l'autel, que nous entendons sortir du fond du sanctuaire une voix terrible qui nous demande : *Amice, ad quid venisti?* (*Matth.*, XXVI, 50.) O homme! qui portez à ma table un visage d'ami, quel est le dessein qui vous y amène? Venez-vous pour me trahir ou pour m'adorer? venez-vous m'ouvrir votre cœur pour m'y recevoir ou me percer de nouveau le sein pour me donner une mort cruelle? venez-vous vous enivrer

d'un vin qui enfante les vierges, ou m'abreuver encore de fiel et d'absinthe? *Ad quid venisti?* Venez-vous à moi comme à votre lumière pour y dissiper les erreurs de vos sens; comme à la fontaine de vie, pour y éteindre ou y modérer l'ardeur de vos passions; comme à la vérité, pour y redresser l'obliquité de votre cœur; comme à la voie, pour ne pas vous méprendre dans vos routes; comme à la vie, pour réparer vos forces et ranimer vos langueurs? *Ad quid venisti?* Eh! heureux alors, Messieurs, si nous pouvons lui dire avec le Prophète : Tout mon désir est devant vous, Seigneur, mon gémissement ne vous est pas inconnu, éprouvez mon cœur, sondez mes reins, et voyez si vous y trouverez même des traces de déguisement et d'infidélité

QUATRIÈME DISPOSITION.

Mais comment, me direz-vous, exciter en soi le goût de l'Eucharistie? Par l'usage fréquent de ce sacrement, et c'est ce qui nous est marqué dans la dernière disposition. La viande qui périt rassasie le corps, appesantit l'âme, et il faut que l'abstinence serve d'assaisonnement à la volupté. Mais la viande qui demeure éternellement, elle réveille le goût, irrite les désirs; une communion sert d'attrait à une autre communion; c'est ici une manne cachée dont on ne sent pas la première fois la douceur et la force, et pour communier utilement, il faut communier souvent. Jésus-Christ ordonne à ce peuple de s'asseoir sur l'herbe pour manger le pain miraculeux : *Jussit illos recumbere super fenum.* Il voulait nous apprendre par là que l'honneur que l'on a d'être admis à cette table céleste doit nous ouvrir les yeux sur nos infirmités, sur nos misères, sur nos besoins, et nous animer à recourir souvent au remède.

Et ici il y a deux écueils à éviter : car les uns, sous un faux prétexte d'indignité, s'en éloignent; ils sont assis sur l'herbe; ils voient leur misère et leur pauvreté, comme le Prophète; mais ils ne mangent pas et ne comptent pas assez sur cette viande divine : les autres mangent, mais ils ne sont pas assis sur l'herbe; ils perdent de vue leur fragilité et comptent trop sur cette divine nourriture. Il ne faut jamais séparer ces deux choses; autrement, ou vous tomberez dans un respect d'illusion, ou dans une familiarité téméraire. Dans un respect d'illusion : c'est l'état de ceux d'entre vous que les passions gouvernent encore; qui ne prennent rien sur eux-mêmes, et qui se font cependant de leurs infidélités les plus volontaires une juste excuse pour s'éloigner de l'autel : l'état de ceux qui prennent leur lâcheté pour un sentiment de religion, et qui se persuadent que la préférence qu'ils font de leurs passions et de leurs habitudes à la table de Jésus-Christ, est ce discernement de la foi et cette épreuve nécessaire dont parle l'Apôtre.

Car, je vous prie, votre vie n'est pas assez sainte pour approcher souvent, dites-vous : mais à qui tient-il qu'elle ne le soit assez? Vivez de telle sorte que vous méritiez d'approcher tous les jours. Il vaut mieux s'abstenir que de manger indignement : je l'avoue; mais prenez-vous des mesures pour vous en rendre digne? On sent si peu de dévotion qu'on n'oserait se présenter : insensé! parce que vous êtes malade, vous fuyez le remède? Quand on fait cette action rarement, on la fait avec plus de foi ; mais l'avez-vous faite avec plus de fruit? On craint de manger indignement : mais craignez-vous ce qui vous en rend indigne? Mais d'ailleurs votre vie n'est pas assez sainte pour aspirer à un ministère redoutable, où les mystères saints deviendront non-seulement la nourriture journalière de votre âme, mais le fruit de vos lèvres et l'ouvrage de vos mains? Il vaut mieux s'abstenir que manger indignement : eh! que n'appliquez-vous donc cette règle à vos empressements téméraires pour les dignités de l'Eglise? On sent si peu de dévotion : mais vous devez être une lampe ardente et luisante; un autre buisson revêtu d'un feu céleste, échauffant, brûlant, consumant tout ce qui se trouve autour de vous; et si vous êtes froid, comment porterez-vous l'amour de Jésus-Christ dans les cœurs, et allumerez-vous le feu sacré qu'il a laissé sur la terre? Quand on fait cette action rarement, on la fait avec plus de foi : mais hélas! si votre foi s'éteint dans la familiarité des choses saintes, regardez donc le sacerdoce où vous aspirez, comme un précipice affreux pour vous : y vivant sans cesse au milieu de ce que la religion a de plus terrible, vous allez passer du dégoût à la tiédeur, de la tiédeur à l'insensibilité, de l'insensibilité au mépris, que sais-je? à l'impiété peut-être et à la profanation. Donc si vous n'êtes pas digne de participer souvent à l'autel, vous n'êtes pas digne d'aspirer aux fonctions saintes de l'autel. Si votre bouche n'est pas assez pure pour recevoir Jésus-Christ, le sera-t-elle assez pour le produire? si vous n'osez user des priviléges d'un simple fidèle, comment osez-vous prétendre aux priviléges des clercs? Donc les mêmes motifs qui vous éloignent de la table sainte doivent à plus forte raison vous éloigner du ministère de l'autel. D'où vient donc tant de frayeur d'un côté et tant de sécurité de l'autre? c'est que vous ne fuyez pas ce qui vous paraît au-dessus de vous, mais ce qui vous gêne; vous poursuivez, non pas ce qui vous paraît saint, mais ce qui vous élève : c'est que l'iniquité se contredit elle-même. Je croyais combattre votre découragement, et il faut combattre votre présomption.

Second écueil aussi dangereux que le premier. La confiance présomptueuse compte tellement sur l'usage fréquent de ce sacrement, qu'on borne là toute sa piété; qu'on substitue une dévotion mal réglée qui nous fait approcher, à la vigilance, à la ferveur, à la mortification, au renoncement à soi-même; qu'on fait consister tout l'exercice de la foi chrétienne à participer à la table de l'Agneau : illusion grossière! car c'est preu-

dre l'Église de la terre pour celle du ciel. Les citoyens de la céleste Jérusalem n'auront pendant toute l'éternité point d'autres occupations que de se rassasier du froment des élus et s'enivrer d'un vin nouveau, d'un torrent de volupté; l'Agneau se donnera à eux comme le prix de leur victoire : *Vincenti dabo edere* (*Apoc.*, II, 7); mais à nous il ne se communique que comme notre force, notre bouclier, notre glaive, notre armure divine. Donc l'usage fréquent de ce sacrement doit nous animer au combat au lieu de nous endormir sur nos faiblesses; autrement vous ressembleriez à un insensé, qui, environné d'ennemis de toutes parts, se contenterait d'amasser des armes autour de lui et s'endormirait au milieu d'elles sans s'être jamais mis en devoir de s'en servir. Il faut donc manger assis sur l'herbe, ne perdre jamais de vue notre fragilité et le besoin que nous avons de vigilance; nous souvenir que la force qui nous est communiquée par ce sacrement ressemble à l'herbe des champs qu'un rayon de chaleur flétrit, qu'un seul jour de sécheresse fait mourir, qui aujourd'hui a de la fraîcheur, demain n'est plus qu'une plante propre à jeter au four, dit Jésus-Christ; ainsi, la vue de notre fragilité nous portera, et à l'usage fréquent du sacrement, et à ne pas trop compter sur le sacrement : c'est manger assis sur l'herbe, et d'autant mieux qu'au sortir de l'autel, portant Jésus-Christ dans nos cœurs, nous portons un trésor dans des vaisseaux fragiles, un trésor que mille ennemis, avides d'une proie si précieuse, se disposent à nous enlever, et dont la garde n'est confiée qu'à notre vigilance. N'oublions jamais l'histoire de ces Juifs qui, après avoir reçu l'arche de l'alliance dans leur camp, s'amusèrent à faire retentir l'air de cris d'allégresse, comme s'ils n'eussent eu plus rien à craindre des Philistins, au lieu de prendre encore plus de mesures qu'auparavant, de peur qu'au malheur de leur défaite, ils n'ajoutassent encore la prise de l'arche d'Israël. Vous en savez la suite : ils furent vaincus, l'arche du Seigneur devint la proie des Philistins. L'histoire est terrible, et l'application aisée à faire à ceux qui, comptant trop sur l'Eucharistie, se reposent sur elle, pour ainsi dire, du soin de la victoire, et font que par leur chute elle devient dans leur cœur la proie de Satan.

N'en approchons donc jamais sans être guéris de nos plaies solidement, intérieurement, entièrement; sans nous y être préparés par le recueillement des sens, la pratique de la prière et des vertus chrétiennes; sans avoir faim de cette viande divine; sans un vif sentiment de nos besoins et de la fragilité de notre cœur : sentiment qui nous porte, et à recourir souvent au remède, de peur que la vigilance, sans le remède, ne suffise pas pour nous soutenir; et à joindre la vigilance au remède, de peur que le remède seul, sans les précautions, ne fût inutile.

Si nous portons ces dispositions à l'autel, nous y recueillerons les fruits marqués dans l'histoire de ce peuple, et que le temps ne me permet pas de développer. Nous en sortirons rassasiés : *Manducaverunt omnes, et saturati sunt;* dégoûtés des biens périssables et des plaisirs sensibles, plus affamés que jamais de Jésus-Christ. Nous conserverons précieusement les restes de ce festin, et ils ne périront pas ; c'est-à-dire, nous y recevrons une telle abondance de grâces, qu'outre nos besoins propres, nous y pourrons encore, de ce qui nous restera, former un trésor précieux de justice, d'où nous tirerons un jour des richesses spirituelles pour les répandre sur les peuples que la Providence aura confiés à nos soins. Enfin nous ne voudrons plus reconnaître d'autre roi que Jésus-Christ; nous établirons pour toujours son règne dans nos cœurs; nous règnerons nous-mêmes avec lui sur nos passions et sur nos désirs déréglés : il sera paisible possesseur de notre âme ; ce sera un roi pacifique qui y rétablira la paix; un roi libéral qui la comblera de faveurs ; un roi de gloire qui l'ornera de grâce et de beauté; un roi puissant, des mains duquel on ne pourra jamais l'arracher, tandis qu'elle sera fidèle: de sorte qu'alors, dans le moment même où il se sera donné à nous sous le voile du sacrement, nous pourrons lui dire, comme il disait lui-même à son Père : *Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt.* (*Joan.* XVII, 10.) Oui, Seigneur, tout ce que j'ai est désormais à vous; régnez en souverain dans mon cœur; je ne veux plus vous en disputer la possession; il n'est fait que pour vous, et je vous le dois par justice, par reconnaissance, par tous les motifs imaginables. Et quand je ne vous le devrais pas, ne serais-je pas trop heureux d'avoir quelque chose à vous offrir du mien ? à vous qui rendez au centuple; qui vous piquez de vaincre en libéralité ceux qui vous donnent, et qui êtes le plus magnifique de tous les maîtres : mes penchants, mes désirs, mes projets, mes talents, mes forces, mes faiblesses mêmes, tout est à vous; je n'en veux plus user que comme d'un bien emprunté et dont je dois vous rendre compte. Mais aussi tout ce que vous êtes est à moi dans le moment où vous me nourrissez de votre chair : vos mystères, votre doctrine, vos dons, vos promesses, tous les biens me sont arrivés avec elle : vous vous donnez tout entier à moi dans ce sacrement : *Et tua mea sunt.* Heureux si je ne rétracte jamais le don que je vous fais; et encore plus heureux, si je conserve précieusement celui que vous venez de me faire. Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

SUR LE ZÈLE DES MINISTRES DE L'ÉGLISE CONTRE LES SCANDALES.

Et cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de templo. (*Joan.*, II, 15.)

Ayant fait un fouet de petites cordes, il les chassa tous du temple.

La première fonction du ministère de Jésus-Christ dans Jérusalem est une fonc-

tion de zèle contre les abus qui déshonoraient la gloire de son Père et la sainteté de sa maison. Cette douceur divine, qui jusque-là avait éclaté dans toutes ses démarches, se tourne aujourd'hui en une sainte sévérité ; il ne peut souffrir un scandale public, qui semble insulter la religion, jusque dans son asile le plus saint et le plus respectable. En vain la fausse piété des pharisiens le tolère ; en vain l'avarice peut-être des premiers ministres du temple le protége ; en vain un usage ancien et public, semble l'avoir autorisé, ce sont ces motifs mêmes qui l'animent d'une nouvelle indignation, et plus il paraît difficile et dangereux de remédier à un abus et à une indécence si publique, moins il use de délai et de ménagements pour en purger le lieu saint.

Le zèle contre les vices et les scandales, qui outragent la gloire de Dieu et déshonorent la sainteté de la religion, est donc le premier exemple que Jésus-Christ a laissé à ses ministres dans les fonctions publiques de son ministère au milieu de Jérusalem. Il nous envoie, à la vérité, comme des agneaux qui se taisent et ne montrent que de la douceur quand on les maltraite eux-mêmes ; mais qui savent lever la voix et rugir comme des lions, quand on insulte la gloire du Seigneur, dont ils ont l'honneur d'être les ministres. Il désapprouve, il est vrai, le zèle de deux disciples qui veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville incrédule ; mais il ne blâme dans leur zèle que l'impétuosité et l'aigreur, il condamne le zèle qui cherche à punir plutôt qu'à corriger, et nous apprend que sans la charité, le zèle n'est plus qu'une saillie de l'humeur et non un mouvement de la grâce. Enfin, il nous avertit que nous ne saurions arracher tous les scandales de son royaume, parce que la malice des hommes ira toujours croissant ; mais il veut que nous annoncions sans cesse un malheur et un anathème éternel à quiconque scandalise son frère ; que nous condamnions généreusement les scandales, que nous ne saurions corriger, ou du moins que nous gémissions en secret de ceux qu'il ne nous est pas permis de condamner tout haut.

Le zèle contre les vices et les scandales, est donc le devoir le plus essentiel d'un ministre de Jésus-Christ ; ce sera ma première réflexion. Mais d'où vient que ce zèle est si rare parmi les ministres ? c'est ce que je me propose de développer dans la suite de cette instruction.

PREMIÈRE RÉFLEXION

Dès que l'Eglise, par la grâce de l'onction sacerdotale, nous a associés au saint ministère, nous devenons les coopérateurs de Dieu pour le salut de nos frères ; nous entrons en part du sacerdoce de Jésus-Christ, qui n'a été établi prêtre et pontife que pour détruire le règne du péché ; rendre à son Père la gloire que la malice des hommes lui avait ravie, et former un peuple spirituel, innocent, fidèle, une assemblée de saints qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Ainsi, un prêtre est un ministre sacré, chargé des intérêts du Seigneur et de la sanctification des hommes sur la terre ; il continue ici-bas la mission de Jésus-Christ, et son amour pour les hommes en y continuant son sacerdoce, ses prières, ses désirs, ses études, ses veilles, ses travaux, ses fonctions, tout doit avoir pour unique but le salut de ses frères : tout ce qui ne se rapporte pas à ce grand objet, devient étranger à la sainteté de sa destination ; il sort de son état, il le déshonore, il renonce à la sublimité de sa vocation, il se couvre et se flétrit de l'opprobre d'une espèce d'apostasie, dès qu'il se fait d'autres soins, d'autres occupations que celles qui tendent à augmenter le royaume de Jésus-Christ et à former à son Père des adorateurs en esprit et en vérité.

Elie, montant au ciel, et laissant son esprit de zèle à son disciple Elisée, n'était que la figure de Jésus-Christ, lequel, après être monté à la droite de son Père, fit descendre sur ses disciples cet esprit de zèle et de feu qui devait être le sceau de leur mission et de leur sacerdoce, et par conséquent embraser, purifier tout l'univers et porter à toutes les nations la science du salut et l'amour de la vérité et de la justice. Aussi à peine sont-ils remplis de cet Esprit-Saint, que ces hommes, auparavant si timides, si soigneux de se cacher et de se dérober à la fureur des Juifs, sortent de leur retraite comme des lions généreux, entraînent tout après eux, ne connaissent plus de péril, portent sur le front, avec le signe de leur divin Maître, une intrépidité qui défie toutes les puissances du siècle, rendent hardiment témoignage devant les princes des prêtres assemblés, à la résurrection de Jésus-Christ, et sortent de leur conseil, en se réjouissant d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour son saint nom. La Judée même ne peut pas suffire à l'ardeur et à l'étendue de leur zèle : ils passent de ville en ville, de province en province, de nation en nation ; ils se répandent jusque aux extrémités de la terre ; ils attaquent les abus les plus anciens et les plus autorisés ; ils arrachent aux peuples les plus féroces les idoles que leurs ancêtres avaient de tous temps adorées ; ils renversent les autels, que l'encens et les hommages de tant de siècles avaient rendus si respectables ; ils prêchent l'opprobre et la folie de la croix aux nations les plus polies, et qui se piquaient le plus d'éloquence, de philosophie et de sagesse. Les obstacles que tout présente à leur zèle, loin de les ralentir, les raniment et semblent leur annoncer le succès ; le monde entier conjure contre eux, et ils sont plus forts que le monde : on leur montre des croix et des gibets pour les forcer de se taire, et ils répondent qu'ils ne peuvent pas ne pas annoncer ce qu'ils ont vu et entendu ; et ils publient sur les toits ce qu'on leur défend même de confier au secret des

oreilles ; on les fait expirer sous le fer des bourreaux ; on invente de nouveaux tourments pour éteindre avec leur sang la nouvelle doctrine qu'ils annoncent, et leur sang la prêche encore après leur mort ; et plus la terre en est inondée, plus elle enfante de nouveaux disciples à l'Evangile. Tel est l'esprit du sacerdoce et de l'apostolat qu'ils ont reçu ; car le sacerdoce et l'apostolat ne forment en un sens qu'un même ministère. Tout prêtre est l'apôtre et l'envoyé de Jésus-Christ parmi les hommes; il exerce, à la vérité, les fonctions avec dépendance ; mais il n'est prêtre que pour les exercer ; son zèle est sous la main des premiers pasteurs ; c'est à eux à l'appliquer, mais son zèle est le premier devoir de son sacerdoce.

Voilà, mes frères, à quoi nous sommes dévoués en recevant l'imposition des mains. L'Eglise, il est vrai, n'exige pas de chacun de nous que nous allions annoncer Jésus-Christ à des nations barbares, et arroser de notre sang les terres les plus éloignées, pour y faire fructifier l'Evangile, et amener à la connaissance de Jésus-Christ les peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui : c'est un ministère réservé à un petit nombre d'ouvriers apostoliques, qui perpétuent dans l'Eglise le premier esprit avec les premières fonctions de l'apostolat, et avancent sans cesse par leurs travaux l'accomplissement des prophéties et des promesses, sur la plénitude des nations qui doit entrer un jour dans l'enceinte de la nouvelle Jérusalem ; mais notre mission, pour être moins laborieuse et moins étendue, n'en est pas moins apostolique. Nous pouvons laisser ces terres incultes et sauvages à des ouvriers généreux, qui, à travers l'étendue des mers et la barbarie de mille nations, vont y jeter la semence sainte; mais nous sommes destinés à purger le champ de Jésus-Christ de l'ivraie et des scandales qui y croissent sans cesse. A la bonne heure! que notre zèle ne soit pas assez héroïque pour conquérir de nouvelles nations et ajouter de nouvelles terres à son héritage : nous devons du moins cultiver celle que nos prédécesseurs lui ont acquise, et qui est devenue son ancienne possession. Ils la trouvèrent consacrée aux démons, et souillée par le sang de mille sacrifices profanes : la barbarie et l'aveuglement de nos ancêtres, jaloux jusqu'à la fureur d'un culte si impie et si insensé, ne les effrayèrent pas ; ils leur annoncèrent la doctrine du salut : le démon défendit longtemps, contre leur zèle, ses temples et ses autels ; il arma contre eux la superstition des peuples ; les villes et les campagnes ruisselèrent de leur sang : encore aujourd'hui subsistent au milieu de nous les lieux où ces généreux défenseurs de la foi, livrés à la fureur des méchants, consommèrent leur sacrifice. Ces monuments respectables s'élèvent encore dans la plupart des villes de nos Gaules, et les embellissent plus que les colonnes et les statues que la vanité des conquérants y a élevées, puisque ces vains trophées ne transmettent aux siècles suivants que les calamités de mille peuples vaincus ; au lieu que ces monuments religieux nous annoncent les nations entières sauvées, délivrées de la captivité du démon, et conquises à Jésus-Christ par le sang et le ministère de ces héros chrétiens. Et en effet, la foi ne fut pas éteinte et ensevelie avec eux ; leurs bourreaux eux-mêmes devinrent ensuite leurs disciples ; de nouveaux apôtres sortirent, pour ainsi dire, de leurs cendres; et nos Gaules, où l'impie et mystérieuse abomination des druides avait fait si longtemps toute la religion de nos ancêtres, devinrent la plus pure et la plus florissante portion de l'Eglise de Jésus-Christ. C'est cette portion qu'ils ont transmise à nos soins, nous qui nous glorifions d'être leurs successeurs : ils nous la laissèrent pure, fervente, et remplie encore des prémices de l'esprit qu'ils avaient reçu. La durée des temps qui, par un destin inévitable aux choses humaines, entraîne toujours avec elle le changement des mœurs et les affaiblissements de la discipline, en a altéré la première innocence et défiguré presque toute la beauté. La doctrine sainte qu'ils nous ont laissée n'a rien souffert, il est vrai, de la durée et de la corruption des siècles; elle est venue jusqu'à nous aussi pure qu'elle l'était dans sa source : les hérésies, les doctrines nouvelles que des esprits superbes et indociles ont tâché de temps en temps de répandre au milieu de nous, n'ont eu qu'un cours passager, et n'ont servi au fond qu'à y affermir l'ancienne doctrine. Mais il s'en faut bien que les mœurs n'aient eu le même privilége, et qu'en conservant la même foi que nos pères, nous ayons conservé la même ferveur et la même innocence qu'eux.

C'est donc à nous à rendre à l'héritage de Jésus-Christ sa première beauté. S'il fallait encore l'arracher à l'empire du démon et de l'idolâtrie, et l'acquérir au prix de tout notre sang comme nos saints prédécesseurs, le péril et la grandeur de l'entreprise pourraient alarmer notre faiblesse ; mais nous le trouvons tout acquis à Jésus-Christ, et devenu, par le zèle et les souffrances de nos pères, sa possession et son patrimoine ; il ne s'agit plus que d'en réparer les ruines. Il ne faut plus, pour travailler à l'œuvre de l'Evangile, s'exposer aux roues et aux gibets ; il ne faut que du zèle, que respecter son ministère, qu'être touché de la gloire de Jésus-Christ et des scandales qui affligent et déshonorent son héritage, en un mot, que se souvenir que nous sommes ses ministres et ses apôtres, et que nous succédons à ceux qui livrèrent leur âme, pour lui gagner les peuples qui nous sont confiés. Nous nous glorifions d'être les successeurs de leur ministère ; mais notre gloire n'est rien, si nous ne sommes en même temps les successeurs de leur esprit et de leur zèle. Ils ont élevé l'édifice saint malgré les vents et les tempêtes qui les exposaient à être à tout moment ensevelis sous ses ruines; ils l'ont cimenté de leur sang ; ils en ont été les fondateurs laborieux, et nous n'en sommes que les

gardiens et les dépositaires paisibles : toutes nos fonctions les plus pénibles se bornent à effacer les taches que le temps y a fait naître; à redonner à ce qui est noirci son premier éclat; à redresser ce qui tombe tous les jours; à soutenir ce qui chancèle et menace ruine; à fermer enfin l'entrée de ce lieu saint aux immondes, ou plutôt à les disposer à s'y présenter, comme le publicain, en se frappant la poitrine, et avec un cœur brisé de repentir. En un mot, ce qui était grand, ce qui était héroïque, ce qui surpassait, ce semble, les forces de la nature, nos prédécesseurs l'ont fait : ce qui nous reste à faire n'est presque rien; c'est de conserver à Jésus-Christ ce qu'ils lui ont acquis; c'est de veiller de peur que l'homme ennemi ne sème la zizanie dans ce champ divin; c'est de cultiver les plantes que le Père céleste y a plantées; c'est de les arroser et d'y faire couler sans cesse les eaux des sacrements et de la doctrine, de peur qu'une funeste sécheresse n'en arrête la fécondité.

Serions-nous excusables, si nous nous refusions à des fonctions si douces, si aisées, si consolantes? mériterions-nous de porter le nom de ministres de Jésus-Christ, et d'être les successeurs de ces hommes apostoliques, si nous laissions périr par notre indolence le fruit précieux de leur sang et de leurs travaux; si nous voyions d'un œil tranquille l'iniquité et la malice prévaloir tous les jours parmi les hommes; les scandales devenus presque des usages publics; la foi morte et vide de charité et d'œuvres saintes dans la plupart des fidèles; Dieu presque inconnu parmi nous, comme il l'était autrefois au milieu d'Athènes idolâtre; et le peuple d'acquisition, et la nation sainte, et les chrétiens autrefois la bonne odeur de Jésus-Christ au milieu d'un monde païen et corrompu, si respectables aux ennemis mêmes du christianisme par l'innocence et la sainteté de leurs mœurs, le déshonorer aujourd'hui par des excès dont le paganisme aurait rougi, et faire blasphémer la religion par les impies?

D'où vient cependant que la désolation de l'héritage de Jésus-Christ, dont nous sommes tous les jours témoins, ne nous touche pas? d'où vient que nous nous croyons quittes de nos obligations, quand nous avons vaqué, sans attention souvent, à certaines prières que l'Eglise nous impose, et rempli avec négligence certaines fonctions extérieures du culte divin, attachées aux titres que nous avons dans l'Eglise? Ne sommes-nous prêtres que pour nous donner en spectacle aux fidèles dans nos temples? que pour y paraître revêtus de la dignité et de la pompe du sacerdoce, pour décorer d'un vain appareil ces édifices matériels, et laisser périr nos frères, qui sont le temple vivant du Saint-Esprit? La plus essentielle de nos fonctions, celle du moins à laquelle toutes les autres se rapportent, n'est-elle pas l'édification et le salut des fidèles? Quand l'Eglise ne nous aurait pas confié une portion du troupeau à conduire, il est tout entier, pour ainsi dire, confié à notre zèle et à notre charité : nous devenons, par le sacerdoce seul, revêtus de la mission du Pasteur principal, les pères des fidèles : l'Eglise ne prétend pas associer au saint ministère des ouvriers oiseux; nous sommes tous indivisiblement chargés de l'œuvre de l'Evangile; et un prêtre, qui n'est d'aucune utilité à ses frères, est un usurpateur du sacerdoce; il n'a de droit au titre qu'autant qu'il a de zèle pour les fonctions.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Remontons donc, mes frères, à la source d'un défaut si commun parmi les ministres de l'Eglise. D'où vient que le zèle de la maison du Seigneur, que cette sainte ardeur pour la sanctification des peuples, que ce désir enflammé d'agrandir le royaume de Jésus-Christ, que cette douleur vive de voir sa doctrine méprisée et la plupart de nos frères périr? d'où vient que ces dispositions si dignes du sacerdoce, si conformes à notre vocation, si honorables à notre ministère, si communes autrefois aux premiers ouvriers de l'Evangile, sont si rares aujourd'hui parmi les prêtres? d'où vient un malheur si universel et si déplorable? Car, enfin, jamais l'Eglise n'a vu ses autels environnés de tant de ministres; jamais le champ de Jésus-Christ n'a nourri dans son enceinte plus d'ouvriers capables d'y travailler. Les pieuses largesses des fondateurs, en multipliant les clercs, ont multiplié les secours que l'Eglise était en droit d'en attendre : d'un autre côté, jamais l'Eglise n'eut plus besoin de ces secours; et la multiplicité des vices et des scandales, n'a jamais rendu les fonctions du zèle plus nécessaires. D'où vient donc, encore une fois, que ce zèle, plus nécessaire aujourd'hui que jamais, semble éteint dans la plupart de ceux qui devraient le plus en être enflammés? le voici.

Dans les uns, c'est un état de commodité et d'abondance qu'ils tiennent ou des libéralités mêmes de l'Eglise, ou qu'ils ont hérité du patrimoine de leurs pères, qui les autorise à mener, sans scrupule, une vie douce et tranquille, et à regarder leur situation comme un privilége qui les dispense des fonctions laborieuses du ministère : ils laissent à des ministres indigents le soin de la gloire de Dieu, de l'honneur de l'Eglise et du salut de leurs frères pour lesquels Jésus-Christ est mort. Il semble que les fonctions du sacerdoce si saintes, si sublimes, si élevées au-dessus du ministère même angélique, ne se proposent point d'autre fin, comme les arts vils et mécaniques, que de fournir à nos nécessités basses et temporelles et non aux besoins spirituels des âmes : il semble que c'est uniquement le besoin et l'indigence et non le zèle, le devoir, la charité, qui doivent donner des ouvriers à l'Evangile : comme si de coopérer à l'ouvrage de la rédemption des hommes, si de leur rendre utile le sacrifice et la médiation de Jésus-Christ, d'être les ministres des desseins de Dieu pour la consomma-

tion des élus, de continuer sur la terre le grand ouvrage pour lequel le Fils unique de Dieu y avait été envoyé, était une œuvre mercenaire réservée à ceux que la faim et la pauvreté forceraient de s'y employer; qui s'y verraient condamnés comme à un travail d'esclave, par la misère de leur naissance; et qu'un gain sordide tout seul dût fournir des coopérateurs à Jésus-Christ, des ministres à l'Eglise, des sanctificateurs aux fidèles, des dispensateurs des mystères de Dieu à tous les hommes.

Vous pouvez vous passer des secours temporels des fidèles; mais en êtes-vous moins le père et le guide? vous ne vivez point de l'autel, mais en êtes-vous moins consacré à ses ministères? quand l'Eglise vous a honoré du sacerdoce, a-t-elle prétendu vous décorer d'un titre oisif ou vous associer au nombre de ses ouvriers et de ses ministres? vous eût-elle appelé à son secours par l'imposition des mains et rendu participant de ses honneurs, si vous eussiez déclaré que vous ne prétendiez pas entrer en part de ses travaux? Tous les titres dont elle vous revêt à l'ordination, sont des titres laborieux, des titres de charité et de sollicitude: c'est son amour seul pour les enfants de Dieu qui lui fait instituer des ministres; et c'est cet amour seul qui les rend dignes du ministère. Hé quoi! mes frères? parce que la bonté de Dieu nous a fait naître dans l'opulence, ses bienfaits nous autoriseraient à être plus ingrats, plus infidèles à ses ordres et aux devoirs de notre état? Cette abondance dans les desseins de sa providence doit être le secours de nos fonctions et en faciliter le succès, loin de devenir le prétexte qui nous en exempte. Dès que l'ordre du Ciel vous a consacrés à l'Eglise, c'est pour elle que vous êtes tout ce que vous êtes: riche ou pauvre, vous devez la servir et remplir votre ministère, à l'exemple de l'Apôtre, dans la pauvreté comme dans l'abondance. Vos biens vous défendent de vivre aux dépens de l'autel; mais ils ne vous dispensent pas de le servir; c'est au contraire en le servant à vos propres frais, que vous le servirez avec plus de bénédiction et de fruit. Le grand Apôtre lui-même regardait comme la source de la gloire singulière et des succès éclatants de son apostolat, d'avoir annoncé l'Evangile gratuitement. Vous savez, écrivait-il aux nouveaux fidèles, que je ne vous ai point été à charge; que pouvant, comme les autres apôtres, exiger de vous des bénédictions temporelles pour les spirituelles que je vous apportais, je n'ai pas voulu user de ce droit; et que le travail de mes mains a suppléé tout seul aux besoins de mes courses apostoliques. Il attribue à ce désintéressement héroïque les fruits immenses que la parole de l'Evangile avait opérés au milieu d'eux par son ministère.

Et en effet, un ministre saint qui, peu content de sacrifier ses soins, sa santé, ses veilles à l'instruction de ses frères, leur sacrifie encore les biens dont la Providence l'a comblé, qui pourvoit en même temps aux besoins de leur âme et à ceux de leur corps, quel respect religieux n'inspire-t-il pas aux peuples pour un ministère capable de rendre ceux qui l'exercent si généreux et si charitables? de quelles bénédictions un ministre de ce caractère ne voit-il pas ses travaux accompagnés? quelle impression ses paroles et ses exhortations ne font-elles pas sur des cœurs déjà préparés et attendris par ses largesses? ils aiment une religion si secourable aux malheureux; et ils sont également touchés et des bienfaits qu'ils en reçoivent et des crimes dont ils l'ont mille fois déshonorée. Jésus-Christ lui-même, tout maître des cœurs qu'il était, ne disposa-t-il pas sur la montagne cette multitude affamée à reconnaître la divinité de sa mission et de sa doctrine, en la rassasiant d'un pain miraculeux? les guérisons corporelles ne facilitaient-elles pas tous les jours à sa grâce la guérison des âmes dont il venait de délivrer les corps des infirmités qui les affligeaient? ses bienfaits ne préparaient-ils pas toujours à ses instructions? et sa parole divine ne fructifiait-elle pas en tous lieux, parce qu'il *passait en faisant du bien? (Act.*, X, 28.) Vous vous éloigneriez donc des fonctions par le seul endroit qui vous y promet le plus de succès; et parce que la Providence vous a ménagé plus de moyens d'être utile à vos frères, vous vous croyez plus dispensé de les secourir? Première source du défaut de zèle; un état de commodité et d'abondance.

Mais il est vrai que ce n'est là qu'un prétexte qui nous autorise à mener une vie douce et oiseuse et à nous éloigner des fonctions pénibles du ministère: la véritable raison qui nous en éloigne, c'est la situation froide et languissante de notre cœur; c'est le défaut d'amour de Dieu et de charité pour nos frères. En vain nos mœurs offrent aux yeux des hommes une régularité louable: en vain on ne remarque rien dans notre conduite qui blesse la décence et la gravité de notre état: en vain, dans une vie unie, sage et tranquille, nous nous attirons peut-être l'estime du monde, accoutumé à voir nos semblables joindre le déréglement et les scandales à l'oisiveté; nous sommes morts aux yeux de Dieu: son amour inséparable de celui que nous devons à nos frères est absolument éteint dans nos cœurs: notre régularité n'est qu'une décence que nous donnons au monde et au sérieux de notre état; mais nous ne donnons rien à Dieu. Et en effet, mes frères, si nous l'aimions; si sa gloire nous était plus chère que notre propre gloire, chargés comme nous le sommes par notre ministère, de ses intérêts, pourrions-nous voir d'un œil tranquille sa gloire tous les jours et partout outragée par les excès et les égarements répandus sur toute la face de la terre? Paul, à la vue des superstitions d'Athènes, frappé de voir ce peuple immense et qui se piquait tant de sagesse, rendre des honneurs publics et sacriléges à mille divinités bizarres et fabuleuses, et le seul Dieu

de l'univers inconnu parmi eux, frémissait d'un saint zèle, dit l'historien sacré, se sentait déchiré par les transports les plus vifs de l'Esprit-Saint, et de l'amour dont il était enflammé : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem* (*Act.*, XVII, 16); et toute la puissance et la majesté de l'Aréopage n'empêcha pas ce grand Apôtre, seul, inconnu, sans appui, vil et abject en apparence, de paraître devant cette assemblée grave et nombreuse, de leur annoncer le Dieu qu'ils ne connaissaient pas, et la vanité et le ridicule des idoles auxquelles ils élevaient des autels si pompeux. Et si par un juste jugement de Dieu son zèle ne parut qu'une folie à la plupart de ces faux sages, la parole de l'Evangile ne revint pas pourtant à lui vide ; et l'Aréopagite Denys et la sainte femme Damaris et plusieurs autres reçurent avec action de grâces le bienfait de la lumière et de la vérité que le Seigneur venait de faire luire au milieu de leurs ténèbres.

Voilà ce que doit opérer le feu de l'amour divin dans le cœur d'un prêtre, quand cet amour est véritablement maître de son cœur : une douleur vive de voir son Seigneur outragé, et sa loi sainte violée, méprisée par le plus grand nombre ; un désir ardent de venger sa gloire et de lui attirer tous les hommages qui sont dus à sa majesté suprême et à son incompréhensible bonté; un saint empressement de se livrer lui-même, de faire servir ses faibles talents, de sacrifier sa vie même pour lui former des adorateurs, pour manifester son nom et sa gloire, pour inspirer à tous les hommes les mêmes sentiments de crainte, d'amour, de reconnaissance dont il est lui-même pénétré. On ne saurait aimer et être insensible aux outrages qu'on fait à ce qu'on aime, et l'on ne saurait y être sensible sans employer tout ce qui est en nous pour les prévenir ou pour les arrêter, surtout quand, outre l'obligation commune à tous les hommes, notre ministère nous en fait un devoir propre et essentiel ; un devoir qui fait le fond de notre état et qui renferme tous les autres devoirs.

Et quand même notre zèle ne devrait avoir aucun succès; quand les vérités que nous annonçons aux pécheurs devraient tomber sur des cœurs durs et insensibles, nous aurions toujours la consolation d'avoir rendu gloire à Dieu, et employé de notre côté tout ce qui était en nous pour la lui faire rendre par ceux qui l'outragent. Il ne console pas toujours ses ministres par un succès prompt et visible, de peur que l'homme ne s'attribue à lui-même un succès qui n'est dû qu'à la grâce ; mais sa parole opère toujours en secret ; mais la semence sainte qui paraît tombée sur une terre ingrate, n'est pas pour cela perdue, et tôt ou tard elle porte des fruits de salut. Dieu a ses moments, et ce n'est pas à nous de les marquer à sa puissance et à sa sagesse : son Esprit opère où il veut et quand il veut : nous voyons les changements qu'il opère; mais les voies secrètes et admirables par où il les a opérés, personne ne les connaît : ce sont-là ces secrets profonds de la Providence, qui ne seront dévoilés qu'au jour de la révélation. Il demande de nous les soins, les travaux, la culture; il se réserve à lui seul l'accroissement ; il nous ordonne d'enseigner, d'exhorter, de reprendre, de ne pas retenir la vérité dans l'injustice, de la faire retentir aux oreilles; c'est à lui seul à lui ouvrir l'entrée des cœurs.

Mais, mes frères, ce n'est pas la crainte que l'éclat du succès n'accompagne pas nos fonctions qui nous les fait négliger : outre que cette crainte ne serait qu'une crainte d'orgueil et d'amour-propre, qui, loin de nous justifier, nous rendrait encore plus coupables ; la véritable raison, je l'ai déjà dit, c'est que nous ne sommes touchés ni de la gloire de Dieu, ni du salut de nos frères. Et certes, comme dit un apôtre, comment serons-nous touchés des intérêts de la gloire d'un Dieu que nous ne voyons pas, tandis que nous sommes insensibles aux besoins et à la perte de nos frères que nous voyons? Voit-on périr sans émotion, sans courir au secours, ceux que l'on aime ; surtout lorsque ceux qui périssent sont nos frères ; que nous sommes chargés de veiller sur eux; que leur salut est attaché à nos soins; que c'est un dépôt précieux qui nous a été confié; qu'on nous en demandera un compte rigoureux; et que leur perte devient toujours notre condamnation et notre propre perte?

Paul souhaitait d'être anathème pour ses frères, c'est-à-dire, il ne comptait pour rien ses travaux, ses persécutions, ses opprobres, tout ce qu'il avait enduré pour eux; il eût voulu, s'il eût été possible, souffrir même au delà des siècles, si leur salut l'avait exigé de lui : ses consolations, ses découragements, ses inquiétudes, tout ce qui se passait dans son cœur, n'avait point d'autre objet que leur persévérance et leur progrès dans la foi qu'il leur avait annoncée : ses lettres ne respirent que cette tendresse apostolique, vive, touchante, magnanime : Vous êtes, leur disait-il, les preuves éclatantes de mon apostolat, c'est-à-dire, je ne suis digne du titre glorieux d'apôtre et de ministre de Jésus-Christ, qu'autant que je souffre, que je m'expose à tout, à la faim, à la soif, à la nudité, aux tourments les plus affreux, pour vous appeler à la connaissance de la vérité. Oui, mes frères, nous ne sommes dignes de porter le nom respectable de ministres de Jésus-Christ qu'autant que nous aimons nos frères, pour lesquels Jésus-Christ est mort, et que nous n'épargnons ni nos soins, ni nos peines, ni notre vie même, pour les arracher de l'empire du démon, Nous sommes, dit un ancien Père, *les vicaires de la charité de Jésus-Christ ;* nous succédons à l'amour ardent dont il était embrasé pour les hommes ; il nous a établis les dépositaires; il ne perpétue en nous son sacerdoce que pour y perpétuer son amour : cet amour tendre qui courait avec tant d'empressement après une seule brebis égarée; cet amour paternel qui re-

cevait avec des marques de joie si sensibles, si éclatantes, l'enfant rebelle perdu et retrouvé; cet amour infatigable qui oubliait sa lassitude, sa nourriture, tous ses besoins, pour instruire une femme de Samarie ; cet amour généreux qui versait des larmes de tristesse sur l'infidèle Jérusalem, prête à périr sans ressource pour n'avoir pas voulu recevoir la paix et le salut que sa bonté lui offrait ; enfin, cet amour inépuisable qui soupirait après le baptême de sang dont il devait être baptisé sur la croix, parce que les hommes devaient y trouver le remède de tous leurs maux, le prix de leur rédemption et de leur réconciliation avec son Père.

Or, sentons-nous seulement une étincelle de cet amour dans nos cœurs? la perte de nos frères nous afflige-t-elle; versons-nous, comme Jésus-Christ, des larmes sur le débordement affreux qui a gagné tous les états, la cour, la ville, les grands et le peuple? Hélas! nous apprenons avec empressement, avec plaisir, les chutes les plus secrètes, les plus affligeantes, les plus honteuses de nos frères : l'histoire des désordres que le public ignore, excite plus notre curiosité que notre tristesse nous en publions avec complaisance les événements à ceux qui les ignorent : nous nous faisons un mérite d'être mieux informés que les autres de ce qui se passe de licentieux et de déplorable au milieu de la cour ou de la ville : les égarements de nos frères ne sont pour nous qu'un spectacle qui amuse notre oisiveté, et qui semble plutôt destiné à servir de matière à l'inutilité de nos entretiens qu'à notre douleur et à notre zèle. Aussi les mœurs se corrompent tous les jours, parce que le zèle des ministres se refroidit de plus en plus : aussi le torrent des crimes et des scandales inonde la face de la terre, parce qu'il se trouve peu d'hommes apostoliques qui s'opposent, comme un mur d'airain, à ce triste débordement. La plupart des pécheurs vivent tranquillement dans leurs crimes, parce qu'ils n'entendent plus de ces voix tonnantes, animées de l'esprit de Dieu, et seules capables de les réveiller de leur assoupissement. A force même de nous avoir accoutumés aux désordres et aux scandales, le monde nous y a rendus insensibles ; nous regardons ce spectacle douloureux comme un mal sans remède, qui a commencé avant le monde et qui ne finira qu'avec lui ; nous croyons que les mœurs d'aujourd'hui ont été les mœurs de tous les siècles; nous ne rappelons point ces temps heureux où un seul fidèle prévaricateur était regardé comme un monstre et un prodige au milieu d'une Eglise nombreuse, et où des crimes que nous traitons de simples faiblesses, étaient expiés par la séparation de l'assemblée des fidèles et par les longues rigueurs d'une pénitence publique. Non, mes frères, le christianisme ne s'est corrompu que par la corruption, le défaut de zèle et l'indolence des prêtres. L'Eglise reprendrait bientôt son premier éclat, si nous pouvions reprendre le premier esprit des saints ministres qui nous ont précédés : tout changerait, si nous changions nous-mêmes. Les désordres devenus universels, loin donc de justifier leur insensibilité, déposent contre nous et la rendent plus criminelle : c'est par nous seuls qu'ils se sont introduits parmi les fidèles et qu'ils ont infecté le christianisme ; c'est par nous seuls qu'ils s'y perpétuent; c'est l'ouvrage infortuné de notre défection et de notre relâchement : comment pourrait-il en devenir la justification et l'excuse ?

Cependant, mes frères, il n'est que trop vrai, que c'est cet usage public de déréglement lui-même, qui semble autoriser notre indifférence pour le salut de nos frères : et c'est ici une troisième source du défaut de zèle.

C'est-à-dire, c'est une lâche timidité, qui n'ose s'élever contre les préjugés communs, et qui ménage plus les suffrages frivoles des hommes que leurs intérêts sérieux et éternels : c'est un respect humain criminel, qui nous rend plus attentifs et plus sensibles à notre propre gloire, qu'à la gloire de Dieu, dont nous sommes les dépositaires : c'est une prudence de la chair, qui nous représente le zèle, cette sagesse sainte, sous les fausses idées de l'excès, de l'indiscrétion, de la témérité : nouveau prétexte qui éteint tout esprit de zèle dans le cœur de la plupart des ministres.

On honore sa lâcheté des noms spécieux de modération et de retenue : sous prétexte qu'il ne faut pas outrer le zèle, on n'en a point du tout : à force de vouloir éviter l'écueil de l'imprudence et de la vivacité, on tombe sans scrupule dans celui de la lâcheté et de l'indolence. On voudrait pouvoir se rendre utile aux pécheurs, et se les rendre en même temps favorables à soi-même : c'est-à-dire, on voudrait un zèle applaudi ; pouvoir s'élever contre les passions des hommes, et s'attirer leurs éloges; condamner des déréglements qu'ils aiment, et être approuvé de ceux même que l'on condamne. Mais le moyen de porter le fer dans la plaie du malade, sans réveiller ses cris et ses chagrins? Non, mes frères, ne nous abusons pas : si ce zèle apostolique, ce zèle magnanime, sage, désintéressé; ce zèle qui ne craignait pas de dire autrefois aux Césars: *Imitez donc David dans sa pénitence, comme vous l'avez imité dans son crime* (S. AMBR.); ce zèle qui convertit autrefois l'univers, si ce zèle est si rare parmi nous, c'est que nous nous cherchons tout seuls dans nos fonctions, au lieu d'y chercher la gloire de Jésus-Christ et le salut de nos frères. Nos premières vues, entrant dans le ministère, ne vont pas à examiner si nous serons utiles, mais si nous serons applaudis : nous ne comptons pour nos succès que ceux qui nous font honneur aux yeux des hommes : ceux qui doivent nous attirer de leur part des humiliations et des opprobres, quoique Dieu en doive être glorifié, et sa grâce s'en servir pour répandre des bénédictions sur notre ministère, nous les évitons comme des contre-temps et des malheurs : il semble que nous ne som-

mes ministres de l'Eglise que pour nous-mêmes. La gloire et l'infamie étaient regardées du même œil par l'Apôtre, quand il remplissait les fonctions de son apostolat : il ne croyait pas qu'il fût possible de plaire aux hommes, et de les sauver, et d'être serviteur de Jésus-Christ; mais nous voulons allier ce que cet homme céleste, qui avait appris dans le ciel même des secrets que l'oreille n'a jamais entendus, croyait inalliable. Désabusons-nous, mes frères: Jésus-Christ n'est pas venu apporter la paix, mais le glaive; les vérités dont nous sommes les interprètes, ne sauraient plaire au monde, parce qu'elles condamnent le monde. Si nous attendons, pour entrer dans les fonctions, et nous rendre utiles à nos frères, que l'Evangile soit du goût du monde, et que la vérité n'y trouve point de contradicteurs, nous attendons ce que Jésus-Christ a prédit qui n'arriverait jamais. Le monde sera jusqu'à la fin ennemi de Jésus-Christ et de sa doctrine ; il nous répondra toujours comme les Juifs à Jésus-Christ : *Durus est hic sermo* (*Joan.*, VI, 61); ces vérités sont outrées ; ces maximes sont impratiquables, et il n'y a pas moyen de les entendre sans se sentir révolté: *Et quis potest eum audire?* (*Ibid.*) Le monde ne changera jamais de langage ; il faut s'attendre à le trouver toujours de front armé contre nous ; opposant les armes de la chair et du sang aux armes spirituelles de notre milice sainte; traversant nos projets, rendant inutiles nos travaux, tournant en risée notre doctrine, décriant notre ministère, et souvent répandant le venin de ses censures et de ses calomnies jusque sur notre personne.

Pourquoi donc ce qui doit consoler et couronner nos fonctions et nos peines, deviendrait-il l'unique motif qui nous en dégoûte? Souvenons-nous que les succès du saint ministère ne furent promis par Jésus-Christ aux apôtres qu'avec les mépris, les opprobres, les contradictions et les souffrances qui devaient les accompagner. S'ils avaient attendu, pour annoncer l'Evangile, que les villes et les provinces l'eussent reçu avec applaudissement, l'univers entier serait encore idolâtre, et nous n'aurions reçu de nos ancêtres, au lieu de la foi et de la doctrine sainte, qu'une succession funeste d'aveuglement, de superstition profane et d'idolâtrie. C'est le caractère éclatant, et la grande preuve de la divinité de la doctrine de Jésus-Christ, d'être toujours contredite, et toujours victorieuse ; de soulever le monde contre elle, et de soumettre le monde à son joug; de révolter la chair et le sang, l'orgueil, l'ambition, la fausse sagesse, toutes les passions des hommes, et de s'établir toute seule, sans force, sans appui, sans protection, avec les armes seules de la grâce et de la vérité sur le débris de toutes les cupidités humaines. C'est donc manquer de foi que de craindre les contradictions et les obstacles, puisque la foi elle-même nous les promet comme la gloire et la récompense de notre ministère.

Voyez si, dans tous les siècles, les ministres animés de l'Esprit de Dieu n'ont pas eu de la part du monde des contradictions à essuyer, et si, succédant au zèle et au ministère des apôtres, ils n'ont pas succédé aussi à leurs tribulations et à leurs opprobres. Ce n'est pas en ménageant les pécheurs qu'ils les ont convertis, c'est en les combattant ; ce n'est pas en flattant les grands et les puissants qu'ils les ont soumis au joug de Jésus-Christ, c'est en faisant trembler, comme autrefois Paul, les rois mêmes sur leur trône par les terreurs de la parole sainte, par les images effrayantes d'un jugement à venir et des supplices réservés aux mondains et aux impudiques.

Cependant nous nous flattons de mieux réussir par une autre voie envers les grands et les puissants ; et c'est ici une illusion perpétuelle, qui nous cache à nous-mêmes notre prévarication et notre faiblesse. Quand nous n'avons à faire qu'au peuple, nous étalons contre lui toute la sévérité, toute la franchise, toute la générosité du zèle; nous condamnons librement, hautement ses désordres; nous ne connaissons pas ces timides ménagements qui adoucissent la vérité : nous l'annonçons sans crainte, sans détour, sans enveloppe, et quelquefois même sans cette douceur et cette modération inséparables d'un véritable zèle, que la sagesse et la charité doivent toujours animer et conduire. Mais avec les grands, *nous changeons notre voix*, comme parle l'Apôtre ; à peine osons-nous leur montrer de loin les vérités qui leur déplaisent, et qui seules pourraient leur être utiles ; leurs vices les plus publics, les plus honteux, sont comme sacrés pour nous ; et nous n'y touchons qu'avec une circonspection et des traits si légers et si déliés, qu'ils ne s'en aperçoivent pas eux-mêmes. Notre grande attention n'est pas de les corriger, mais de ne pas les aigrir ; il semble que notre ministère à leur égard se borne à les ménager et non à les convertir, et à leur annoncer de telle sorte la parole du salut, qu'ils n'y trouvent rien qui les regarde et qui les intéresse. On se persuade qu'il ne faut pas, par un zèle indiscret, priver l'Eglise d'un crédit qui peut lui être utile; comme si l'Eglise avait besoin d'un bras humain pour se soutenir ; comme si des hommes plongés dans le vice pouvaient être utiles à l'œuvre de Dieu ; comme si la religion ne s'étant établie qu'en combattant les passions des grands, il était nécessaire aujourd'hui de les flatter pour la maintenir ; enfin, comme si c'était être indiscret que de n'être pas adulateur et prévaricateur de son ministère.

Non, mes frères, ne cherchons point à la religion des appuis de chair et de sang ; on peut allier la fidélité à son ministère avec le respect et les égards dus à la grandeur, ce qu'on doit à l'amour de la vérité, et en même temps aux règles de la prudence chrétienne. La religion n'autorise pas les excès et les indiscrétions du zèle : elle ne con-

damne que les craintes humaines et les vues lâches et intéressées de l'amour-propre. Respectons les grands et les puissants ; mais ne respectons pas leurs dissolutions et leurs scandales ; rendons à leur personne l'amour, l'hommage, le tribut qui leur est dû ; mais ne rendons pas les mêmes devoirs à leurs vices; donnons au peuple à leur égard, l'exemple de la soumission et de la fidélité; mais ne lui donnons pas celui de l'adulation et d'une honteuse bassesse. Les enfants du siècle s'étudient assez à les corrompre et à les aveugler par le poison continuel des éloges : ne prostituons pas encore nous-mêmes notre ministère à un si indigne usage; et réservons-leur du moins dans notre sage et respectable sincérité, une ressource pour connaître la vérité. Si nos places nous mettent à portée de les instruire, ne soyons pas occupés de ce qu'ils peuvent pour notre fortune, mais de ce que nous devons à leur salut. Le seul moyen de leur être utiles, c'est de ne pas vouloir qu'ils nous soient utiles à nous-mêmes : dès que nous aspirons à nous ménager leur faveur, il faut commencer par ménager leurs faiblesses : il est rare que leurs grâces ne soient pas le prix de nos affaiblissements et de nos complaisances. Tremblons quand ils nous comblent de leurs bienfaits : plus ils nous élèvent, plus nous devons craindre que nous nous soyons dégradés nous-mêmes ; leurs dons nous coûtent toujours cher, puisqu'il faut presque toujours les acheter aux dépens de la vérité et de la dignité de notre ministère. Ce n'est pas que les grands soient inaccessibles à la vérité : ils y seraient d'autant plus sensibles, qu'ils y sont moins accoutumés ; ils ne périssent, la plupart, que parce qu'il ne se trouve personne autour d'eux qui ose leur montrer le précipice et leur tendre la main pour les empêcher d'y tomber : ce n'est pas un fonds de religion et de crainte de Dieu qui leur manque, ce sont des ministres qui osent en faire usage pour les corriger de leurs passions ; et l'Eglise verrait encore des Théodose, si la bonté de Dieu lui suscitait encore des Ambroise.

C'est donc le respect humain qui éteint en nous le zèle sacerdotal et l'amour de la vérité. A cette source du défaut de zèle nous pouvons en ajouter une autre non moins commune, et qui, j'espère, ne regarde pas ceux qui m'écoutent ici; c'est le déréglement des mœurs.

Il n'est pas étonnant qu'un prêtre qui porte une âme souillée de mille passions criminelles, se trouve sans force, sans mouvement, sans courage, quand il faut les reprendre et les corriger dans les autres. Quelle impression de zèle et d'horreur peuvent faire sur nous des crimes que nous aimons et que nous portons en nous-mêmes? Si nous étions capables d'en être touchés en les voyant dans nos frères, nous commencerions par sentir notre propre misère. Familiarisés avec l'iniquité, elle devient dans les autres un objet plus capable de nous corrompre que de nous attrister; plus propre à réveiller nos passions que notre zèle. Les scandales publics dont nous sommes témoins ne sont plus pour nous que des motifs d'impénitence, justifiant à nos yeux nos prévarications secrètes; et ce qui aurait dû nous percer le cœur de la plus vive douleur, nous calme, nous rassure, et achève d'éteindre en nous tout sentiment de religion et de repentir. Aussi, si nos places nous obligent alors d'annoncer aux fidèles les vérités du salut et de nous élever contre les désordres publics, quel froid ! quelle glace ! quel air contraint et déconcerté ! Non, mes frères, nos répréhensions ne doivent pas rougir de nos mœurs; un zèle désavoué par une conduite reprochable est un jeu de théâtre, qui n'a de sérieux que l'abus du ministère et le scandale qui en revient à l'Eglise. Non-seulement vous avilissez la parole sainte dans votre bouche, mais vous rendez suspect et inutile le zèle des ministres saints qui l'annoncent. Le monde, qui voit en eux le même zèle que vous lui montrez, y soupçonne aussi les mêmes vices : il se persuade que le zèle n'est qu'un art et une ostentation, et pour se justifier ses égarements, il n'a pas de raison plus spécieuse et plus décisive que la vie de ceux qui les condamnent : c'est le refrain éternel du libertinage, c'est ce langage impie qui fait tout le sel des satires et des poésies licencieuses dont le monde est inondé. Un ministre public qui dément par ses mœurs les vérités qu'il annonce, fait plus d'incrédules et de libertins que tous ces écrits affreux que l'impiété a enfantés, et qui courent dans les ténèbres, et il flétrit la religion d'un opprobre que le zèle et la piété de tant de ministres saints ne peuvent plus effacer. Le zèle contre les vices ne sied donc et ne devient utile à l'Eglise que dans la bouche de la vertu. Je veux que nos misères ne soient pas connues des fidèles, et que le ménagement dans le crime leur en ait sauvé le scandale ; quelles paroles peut fournir à la vérité, à la pudeur, à la sainteté et à la sévérité de la loi, un cœur double, corrompu et abruti dans les plus honteuses délices ? Quelle grâce aurez-vous, dit l'Apôtre, à tonner contre les adultères, les fornicateurs, les sacriléges, si tout ce que vous allez dire là-dessus porte contre vous-même? La honte secrète toute seule de votre état, la contradiction de vos discours et de vos mœurs, le faux personnage que vous jouez, tout cela n'ira-t-il pas faire sécher les paroles jusque dans votre cœur; et pourrez-vous soutenir un si triste et si honteux ministère? Quand même vous pousseriez l'artifice et la dissimulation jusqu'à emprunter tous les dehors du zèle, quel fruit en pourrait-il revenir à vos frères? On a beau masquer le désordre à travers ces apparences de piété, il paraît toujours je ne sais quoi de forcé et d'étranger qui ne coule pas de source; la voix a beau frapper l'oreille, l'onction secrète y manque et rien ne va au cœur ; on crie, on s'échauffe, on s'emporte; mais on s'échauffe tout seul, et l'auditeur est glacé : le cœur

seul a droit de parler au cœur. On peut bien contrefaire le langage et la véhémence du zèle, mais le zèle tout seul peut se copier lui-même.

De plus, chargé d'anathèmes comme vous l'êtes, quelles bénédictions pourrez-vous attirer sur votre ministère? Serez-vous entre les mains de Dieu un instrument propre à rendre la vie et le salut à vos frères, vous qui, comme un autre Lazare, croupissez comme un cadavre puant dans l'horreur et l'infection de la mort? L'Esprit-Saint parlera-t-il par une bouche mille fois souillée par des discours de passion, d'indécence et de crime? Opérera-t-il l'œuvre de la justice et de la sanctification par un ouvrier d'iniquité et d'hypocrisie? Attachera-t-il sa grâce et ses bienfaits à des fonctions qui l'outragent et qui sont un crime et une profanation à ses yeux? et se servira-t-il d'un ministère de réprobation et de sacrilége pour former ses élus et ses saints?

Mais, mes frères, comment un état de crime et de désordre dans un ministre ne le rendrait-il pas incapable de zèle et d'aucun succès dans ses fonctions, puisque la tiédeur toute seule, dans des mœurs d'ailleurs régulières, y met un obstacle invincible? nouvelle source de défaut de zèle.

Oui, mes frères, ce n'est pas cet état affreux de désordre qui est le plus à craindre pour vous; il ne regarde qu'un petit nombre d'âmes livrées à un sens réprouvé, et en qui tout principe de piété et de crainte de Dieu paraît éteint; et Dieu ne permet pas que ces horreurs et ces scandales se multiplient dans son Eglise. Mais contre quoi vous devez être plus en garde, c'est contre cet état de tiédeur et de négligence dans les fonctions qui en anéantit tout le fruit. Et en effet, comment pourrez-vous vous montrer au peuple dans vos fonctions, animé de ce feu divin qui porte des étincelles de grâce jusque dans les cœurs les plus froids et les plus insensibles, vous qui paraissez tout de glace dans la pratique même de vos devoirs, et qui ne sentez rien de vif ni pour le salut de vos frères ni pour le vôtre? Si vous remplissez votre ministère avec cet air d'habitude, d'ennui, de répugnance, inséparable d'une vie tiède et infidèle, vous laisserez les mêmes dispositions dans ceux qui vous écoutent; vos fonctions ne réveilleront ni votre foi ni votre piété, et elles les laisseront de même endormies dans vos auditeurs. Hélas! il faut dans un ministre saint et fervent des prodiges de zèle, d'application, de patience, de travail pour combattre tous les obstacles que le monde, que le démon, que la dépravation des mœurs d'aujourd'hui opposent au succès de son ministère; et souvent, malgré toute l'ardeur de son zèle et la continuité de ses soins, il a la douleur de les voir inutiles. Et vous, ouvrier lâche et paresseux, que pouvez-vous vous promettre de votre lâcheté et de votre paresse? Quel fruit pouvez-vous attendre d'un champ où vous ne mettez jamais qu'une main faible et languissante, et qui semble ne vous être confié que pour servir d'asile à votre repos, plutôt que pour être l'objet de vos soins?

Si un simple fidèle qui vit dans la tiédeur n'est pas propre au royaume de Dieu, et est rejeté de sa bouche comme une boisson tiède et dégoûtante qui soulève le cœur, à quoi peut être propre un prêtre qui fait l'œuvre de Dieu négligemment? Quel objet de dégoût pour un Dieu jaloux de ses dons! quel spectacle affligeant pour l'Eglise, qui voit un de ses ministères destiné au zèle, au travail, au salut de ses enfants, rempli par un ministre tiède et oiseux, à la place d'un ouvrier fidèle qui aurait agrandi le royaume de Jésus-Christ, retiré de leurs désordres une infinité de pécheurs, édifié les justes et fait toute sa consolation et sa gloire! Une vie tiède et infidèle est donc une des sources les plus communes du défaut de zèle.

Il est vrai que souvent c'est une piété tendre et craintive elle-même qui nous éloigne des fonctions : dernière source du défaut de zèle.

Oui, mes frères, il se trouve tous les jours des ministres qu'un goût outré de retraite, qu'une délicatesse mal placée de conscience, qu'un sentiment trop poussé de leur indignité, et une idée mal appliquée de la sainteté et de la sublimité de nos fonctions, rend inutiles à l'Eglise. Ils préfèrent le loisir et la tranquillité de la solitude, de la prière, de l'étude, au travail et à l'agitation des fonctions; ils craignent le péril de la dissipation, et ils ne craignent pas celui d'une vie inutile; ils se persuadent qu'il suffit à un prêtre d'édifier l'Eglise par ses exemples, sans l'aider de ses soins; d'être irrépréhensible aux yeux des hommes sans leur être utile; en un mot, en travaillant à son salut, d'acquérir le droit de négliger le salut de ses frères. C'est un goût d'oisiveté auquel ils se livrent sans scrupule, parce qu'il n'offre que les idées pieuses de retraite, de crainte, d'éloignement du monde et de ses dangers. Les mêmes motifs qui devraient les livrer à l'impulsion de l'Esprit de Dieu et aux travaux du saint ministère, les en éloignent; les sentiments de foi et de piété, qui seuls peuvent les en rendre dignes, leur en interdisent les fonctions; et parce qu'ils pourraient les exercer avec plus de fruit, ils se croient autorisés à les fuir. Mais, dit saint Grégoire (*Past.*, p. I, c. 5), comment peuvent-ils préférer les douceurs et la sûreté du repos et de la retraite au salut et à l'utilité de leurs frères, depuis que le Fils unique du Père lui-même n'a pas refusé de sortir du sein du repos éternel pour venir se rendre utile aux hommes et leur apporter la vie, la vérité et le salut? *Qua enim mente is qui proximis profuturus enitesceret, utilitati cæterorum secretum præponit suum, quando ipse summus Patris Unigenitus ut multis prodesset de sinu Patris egressus est ad publicum nostrum?*

Vous craignez la dissipation et les dangers inévitables dans les fonctions publiques; mais c'est cela même qui vous y soutiendra :

on ne les remplit avec sûreté qu'autant qu'on les remplit avec crainte. Vous ne vous croyez pas digne d'un ministère si saint et si sublime; mais c'est ce sentiment lui-même qui vous en rendra digne : on ne l'exerce d'une manière digne de Dieu que lorsqu'on s'en reconnaît très-indigne soi-même. Vous sentez plus de goût pour l'étude et pour la retraite; mais est-ce le goût ou la règle qui doit décider de vos devoirs? êtes-vous devenu un ministre public, afin de vivre pour vous seul? Le goût de la retraite assure le succès de nos fonctions, et il faudrait nous les interdire si des penchants tout seuls de monde et de dissipation nous portaient à les embrasser. Mais vous ne connaissez en vous aucun talent; vous êtes persuadé que vous serez inutile à vos frères, et vous croyez devoir laisser l'exercice des fonctions à des ministres plus saints, plus habiles et plus capables de faire du fruit. Vous êtes persuadé que vous serez inutile à vos frères? mais c'est cette persuasion même qui attirera une nouvelle bénédiction sur vos travaux : Dieu est jaloux de l'ouvrage de la sanctification des âmes; il ne veut pas que l'homme se l'attribue à lui-même, et nous ne sommes des serviteurs fidèles et propres à être les coopérateurs de ses desseins de miséricorde sur les peuples, qu'autant que nous nous croyons des serviteurs inutiles. Enfin, vous ne connaissez en vous aucun talent pour les fonctions? mais c'est un grand talent qu'un désir ardent du salut des âmes; avec un cœur pénétré et enflammé de ce saint désir, on réussit toujours : il supplée à tous les talents; que dis-je? il les forme lui-même en nous; au lieu qu'avec les talents les plus éclatants, sans cette charité tendre et ce zèle sacerdotal, nous ne sommes qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. On a tous les talents qui nous rendent utiles à nos frères, quand on a l'amour et le désir sincère de leur salut; c'est là ce trésor dont parle Jésus-Christ et d'où le docteur instruit dans le royaume des cieux tire tous ses talents et toutes ses richesses anciennes et nouvelles. Mettez-vous seulement entre les mains de l'Eglise et de ceux qui la gouvernent, ils sauront bien vous employer selon la mesure de vos talents et de vos forces; ce n'est pas à vous, c'est à eux qu'il appartient d'en juger : il y a tant de ministères, ils trouveront celui qui vous est propre, et quand la nature semblerait vous refuser tout ce qu'il faut pour y réussir, la grâce seule de leur mission vous le donnera.

Souvenez-vous donc, mes frères, qu'on ne saurait trop se défier des voies qui nous tirent de l'ordre commun; quelque sûreté, quelque perfection qu'elles nous offrent, elles nous égarent si les devoirs de notre état nous appellent ailleurs. Le solitaire se perdra dans le monde où les engagements de sa profession et la volonté de Dieu ne le demandent pas. Le prêtre périra dans l'inutilité du repos et de la retraite dont les devoirs de son ministère et les besoins de l'Eglise ne lui permettent pas de jouir. Rien n'est plus opposé, dit saint Chrysostome (*De sacerd.*, lib. VI), à l'esprit du sacerdoce auquel l'Église nous a associés, qu'une vie tranquille et retirée, que l'on regarde mal à propos comme un germe de vie plus sublime et plus parfait : *Nihil enim minus aptum est ad Ecclesiæ præfecturam, quam socordia et ignavia, quam alii exercitationem quamdam admirabilem putant.* Non, mes frères, rien n'est sûr pour nous que ce que Dieu demande de nous; la piété n'est pas l'ouvrage humain du goût et du caprice, c'est le fruit divin de l'ordre et de la règle; la défiance de soi-même est une vertu quand elle nous rend plus attentifs dans l'exercice de nos fonctions; c'est un vice et une illusion quand elle nous en éloigne; ce n'est pas être humble de préférer un genre de vie de notre choix à celui que l'ordre commun nous marque et nous prescrit; c'est au contraire être assez vain pour vouloir être à soi-même son guide, et déférer plus à ses lumières et à son jugement qu'aux règles de l'Eglise. L'orgueil cherche toujours à se singulariser : la véritable humilité aime les voies communes, parce que rien ne mortifie tant l'orgueil que ce qui nous confond avec tous les autres.

Rappelons donc en finissant toutes ces différentes sources du défaut de zèle dans les ministres; on ne saurait trop vous les remettre devant les yeux : c'est de ces sources empoisonnées que coulent tous les maux de l'Eglise, c'est-à-dire l'affaiblissement et l'opprobre du ministère, et la dépravation des mœurs des fidèles. C'est 1° un état de commodité et d'abondance : comme si l'indigence seule et non la charité, devait donner des ministres à l'Eglise et des sanctificateurs aux fidèles. C'est 2° un défaut d'amour de Dieu : il est bien éteint dans nos cœurs, quand les désordres qui l'outragent tous les jours à nos yeux nous laissent tranquilles et insensibles. C'est 3° un défaut de charité pour nos frères : peut-on les aimer et les voir périr sans que leur perte éternelle réveille en nous le moindre désir de leur être secourables? C'est 4° un respect humain qui nous fait ménager, aux dépens de la vérité, l'estime et l'amitié des hommes; une lâcheté qui nous lie la langue, et qui préfère notre gloire et nos intérêts propres à la gloire de l'Eglise et aux intérêts de Jésus-Christ; le courage, le désintéressement, une sainte générosité, une fermeté sage et héroïque, sont les premiers effets de la grâce sacerdotale; et si ces sentiments sont effacés de votre cœur, la grâce de votre vocation y est éteinte. 5° Une vie criminelle : quel zèle contre les vices de ses frères peut sentir un prêtre que ses propres vices laissent insensible? 6° Une vie tiède et infidèle : le zèle est une sainte ferveur qui porte ses premiers regards et ses premières attentions sur nous-mêmes; on reprend bien mollement ses frères quand on se pardonne presque tout à soi-même. 7° Enfin, une piété timide et mal entendue : on se refuse par une pieuse illusion aux fonctions du saint ministère;

on se fait de la piété un prétexte pour se dispenser des règles de la piété même ; on craint de se perdre soi-même, et on ne craint pas de se rendre coupable de la perte de ses frères; on croit fuir les périls où l'ordre de Dieu et la vocation de l'Eglise nous appellent, et la fuite devient pour nous le seul péril que nous ne connaissons pas et que nous avons le plus à craindre.

Anéantissez donc, ô mon Dieu! dans le cœur de vos ministres tous les obstacles que le monde, que la chair et le sang opposent sans cesse au zèle qui doit les rendre les instruments de vos miséricordes sur les peuples ; enflammez-les de cet Esprit de feu et de sagesse que vous répandîtes sur vos premiers disciples ; que la succession de ce zèle apostolique se transmette d'âge en âge dans votre Eglise avec la succession de la foi et de la doctrine sainte ; formez-y toujours des ouvriers puissants en œuvres et en paroles, que le monde n'intimide pas, que toutes les puissances de la terre n'ébranlent pas, que tous les intérêts humains ne touchent pas, dont votre gloire seule et le salut de leurs frères règle et anime toute les démarches, et qui ne comptent pour rien les suffrages des hommes, qu'autant qu'ils peuvent contribuer à vous faire bénir et glorifier dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

SUR LA VOCATION A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. (*Joan.*, XX, 21.)

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même.

Ce sont les paroles de Jésus-Christ apparaissant, après sa résurrection, à ses disciples assemblés, venant consoler leur foi par sa présence, et calmer leur frayeur par la paix qu'il leur annonce et qu'il leur laisse comme le plus doux fruit de sa victoire, et le gage le plus cher de son souvenir.

Ce n'eût pas été assez de leur dire, en les établissant ministres de son Evangile : *Je vous envoie; allez, enseignez toutes les nations et les baptisez en mon nom.* Il fallait élever leurs esprits encore abattus et consternés par le scandale de sa passion, en leur inspirant de hauts sentiments du ministère sublime auquel il les allait engager. Aussi leur en donne-t-il l'idée la plus auguste et la plus divine, en comparant leur mission à la sienne, et sa sortie du sein de son Père pour venir dans le monde, à leur départ d'auprès de lui pour porter son Evangile jusqu'aux extrémités de la terre : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.*

En effet, c'est comme s'il leur disait : Comme j'ai été sur la terre l'envoyé de mon Père, vous allez être mes envoyés parmi les hommes ; comme le Père était en moi, se réconciliant le monde, je serai en vous, y exerçant moi-même un ministère de réconciliation ; comme ceux qui me voyaient voyaient mon Père, ceux qui vous verront me verront aussi, et vous serez sur la terre les images de ma personne et les plus vives expressions de ma puissance et de mon autorité ; comme c'était le Père qui, demeurant en moi, opérait toutes mes œuvres, ce sera moi qui, demeurant en vous, opérerai toutes les vôtres ; qui baptiserai, qui donnerai le Saint-Esprit, qui parlerai devant les princes et les rois; comme le Père m'avait choisi avant la naissance des siècles, et que tous ses desseins éternels de miséricorde sur les hommes se rapportaient à moi, je vous ai choisi dès le commencement du monde, et tous mes desseins éternels sur mon Eglise ne roulent que sur vous; comme le Père m'a donné toute puissance, je vous donne aussi les clefs de la mort et de la vie, du ciel et de l'enfer, et je vous laisse une puissance qui paraîtra même surpasser la mienne. Le Père m'a fait asseoir à sa droite, et m'a soumis tous mes ennemis ; je vous ferai asseoir sur douze trônes pour juger les tribus d'Israël ; le Père m'a rendu témoignage du haut du ciel en paraissant sur une nuée magnifique, et je paraîtrai un jour dans les airs assis sur une nuée de gloire, environné de tous les anges du ciel, pour vous rendre témoignage devant les nations assemblées. Enfin, comme j'ai clarifié mon Père sur la terre, vous allez me clarifier, confesser mon nom et le porter dans tout l'univers, jusqu'à la consommation des siècles ; mais comme la mission que j'ai reçue de mon Père a été le principe et le fondement de toute mon autorité et de toute ma grandeur, la mission que vous recevez aujourd'hui de moi va être aussi le seul fondement de la vôtre : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* Et c'est à cette dernière réflexion que je borne tout le fruit que vous devez retirer d'un parallèle si auguste et qui nous laisse de notre ministère des idées si sublimes et en même temps si terribles.

Plus les fonctions où nous sommes appelés sont élevées, plus la mission est nécessaire. Que personne, dit saint Paul, ne soit assez téméraire pour oser usurper cet honneur ; il n'est dû qu'à celui qui est appelé de Dieu comme Aaron : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo, tanquam Aaron.* (*Hebr.*, V, 4). S'il a fallu que Jésus-Christ lui-même fût envoyé de son Père pour commencer son ouvrage, il faut, à plus forte raison, que nous soyons envoyés de Jésus-Christ pour le continuer; et comme nous sommes appelés au même ministère que lui, il faut que les marques de notre vocation soient les mêmes. Or, quelles sont les marques essentielles de la vocation de Jésus-Christ; c'est-à-dire, celles dont il se sert pour prouver aux Juifs qu'il est l'envoyé de son Père? Je vais vous les exposer; et c'est me renfermer précisément dans les paroles de mon texte : je vous présenterai la règle; chacun de vous en fera l'application sur soi-même. Jésus-Christ paraissant aujourd'hui au milieu de vous, pourrait-il vous dire à chacun en particulier, comme autrefois à ses disciples assemblés : Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie? *Sicut misit me*

Pater et ego mitto vos; c'est ce qu'il faut examiner.

Mais avant d'entrer en matière, je suppose que la vocation du ciel est nécessaire dans le choix que nous faisons d'un état de vie; et mon dessein n'est pas d'établir ici en général une vérité si capitale sur laquelle on vous a déjà instruits. Vous savez que notre destinée entrant dans le gouvernement général de l'univers, et tenant, pour ainsi dire, à tout ce qui nous environne par des rapports infinis et secrets, nous ne pouvons pas plus en disposer que de la conduite universelle et de l'harmonie entière de ce monde visible; que le choix d'un état de vie devant être le moyen principal de notre justification, il ne peut non plus être l'ouvrage de l'homme seul, que sa justification elle-même; et qu'enfin l'homme fut à la vérité laissé entre les mains de son conseil, mais que son sort demeura toujours entre les mains de Dieu.

Mais quand même le Seigneur aurait laissé au caprice des hommes le choix de tous les autres états; quand même, par une supposition insensée et injurieuse à la sagesse et à la providence du souverain modérateur de l'univers; quand même le hasard tout seul présiderait à cette variété de conditions qui partagent les hommes et fournissent aux divers besoins de la société; quand même, comme ces philosophes insensés, nous nous figurerions une divinité indolente qui, après avoir tiré le monde du néant, se serait retirée en elle-même, laisserait au destin, c'est-à-dire au hasard, la conduite de son ouvrage; ne veillerait plus sur cet univers, et regarderait ce détail, ou comme un amusement indigne de sa grandeur, ou comme un soin incompatible avec son repos; néanmoins il faudrait toujours lui réserver, dit saint Cyprien, le choix de ses ministres, comme une affaire qui lui est propre et qui le regarde lui seul, puisqu'il s'agit d'établir des hommes fidèles à soutenir ses intérêts, agréables à ses yeux, pour paraître en sa présence, et lui offrir des dons et des sacrifices; zélés pour l'honneur de ses autels, propres à lui attirer les vœux et les hommages des peuples, et en un mot, dépositaires de ses lois, interprètes de ses volontés, et chargés, pour ainsi dire, du soin de sa gloire sur la terre. Il demeure donc établi que l'honneur du sacerdoce ne doit pas être la suite du choix de l'homme, mais de la vocation de Dieu; que nul, sans une intrusion sacrilége, ne peut parler en son nom, s'il ne parle de sa part; user de sa puissance, s'il ne l'a reçue de lui; traiter les affaires du Seigneur, si lui-même ne l'en a chargé; et être l'homme de Dieu, comme parle saint Paul, s'il n'est pas l'envoyé de Dieu.

Mais ce qui me paraît le plus essentiel sur cette matière, n'est pas de convaincre en général qu'il faut être appelé à l'état saint du sacerdoce pour y entrer légitimement (on ne s'avise guère d'en douter), mais de vous rappeler à votre propre conscience, et vous faire demander à vous-même : Suis-je appelé? est-ce la vocation de Jésus-Christ ou la voix de la chair et du sang qui m'a placé dans le sanctuaire? l'état saint auquel j'aspire, est-ce la destinée que le Seigneur m'avait préparée avant la naissance des siècles? suis-je à ma place, ou occupé-je la place d'un autre? et en un mot, Jésus-Christ m'a-t-il envoyé comme son Père l'avait envoyé? Pour éclaircir ce doute si intéressant pour notre salut éternel, il n'y a qu'à établir quelles sont les marques de la mission et de la vocation de Jésus-Christ, et voir en même temps si nous les retrouverons dans la nôtre.

Lorsque Jésus-Christ veut prouver aux Juifs incrédules qu'il est l'envoyé de son Père, quelles sont les marques qu'il leur donne de la vérité de sa mission? En premier lieu, le témoignage de son Père : C'est mon Père, dit-il, qui rend témoignage de moi : j'ai un témoignage encore plus grand que celui de Jean. En second lieu, le témoignage des prophètes qui l'avaient annoncé, et des peuples avec lesquels il avait vécu : Lisez les Ecritures, leur disait-il; elles parlent toutes de moi; interrogez ceux qui m'ont vu et entendu, et ils vous rendront témoignage de ce que j'ai fait parmi eux. En troisième lieu, le témoignage de sa propre conscience : *Le Prince de ce monde est venu, et il n'a rien trouvé du sien en moi.* (*Joan.*, XIV, 30.) *Qui de vous me reprendra de quelque péché?* (*Joan.*, VIII, 44.) Enfin, le témoignage de ses œuvres et de ses prodiges : *Si vous ne croyez point à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres.* (*Joan.*, X, 38.) Or, puisque la mission de Jésus-Christ est le modèle de la nôtre, et qu'il nous envoie comme son Père l'a envoyé, il faut que notre vocation soit accompagnée des mêmes témoignages qui prouvent la vérité de la sienne.

Le témoignage de son Père, rendu souvent du haut du ciel, en présence, non-seulement de ses disciples, mais encore des Juifs, est le premier témoignage que donne Jésus-Christ de la vérité de sa mission. Mais que conclure de là? direz-vous, qu'il faut que Jésus-Christ paraisse dans les airs pour nous rendre témoignage devant les peuples? Non certes, mes frères, et il n'y eut jamais qu'un Saul, qu'un vase d'élection, destiné à fonder l'Eglise des gentils, qui eut le privilége de faire descendre Jésus-Christ du ciel et paraître dans les airs pour l'appeler à l'apostolat. Il ne parle plus maintenant que par la bouche des premiers pasteurs; il s'en remet à eux pour le choix de ses ministres; c'est l'ordre ordinaire de la vocation au ministère, et leur témoignage est le sien. Comme ce sont eux qui sont chargés du dépôt de la foi et de tout le culte, ce sont eux aussi qui ont le pouvoir de le perpétuer, pour ainsi dire, sur la terre, en y perpétuant par l'ordination le sacerdoce qui en fait comme l'âme le fonds et la plus essentielle fonction. Le témoignage des premiers pas-

teurs est donc la première marque d'une vocation canonique.

Il est vrai que depuis l'accroissement du troupeau, le Pasteur principal, ne pouvant plus connaître par lui-même toutes ses brebis, il serait difficile qu'il les appelât par leur nom pour les associer au ministère : il a fallu qu'il se déchargeât sur des ministres inférieurs du soin d'examiner et d'élever ceux qui devaient être séparés et consacrés au Seigneur. Des maisons de retraite ont été élevées pour faire ce discernement, et c'est là où ceux qui se destinent au sacerdoce, longtemps éprouvés sous les yeux de leurs conducteurs, reçoivent de leur bouche le témoignage qui détermine le premier pasteur à les appeler aux fonctions saintes de l'autel, et à se décharger sur eux d'une partie de la sollicitude pastorale.

Or, ces conducteurs préposés pour examiner si Dieu vous appelait au ministère, vous ont-ils rendu ce témoignage? et pouvez-vous compter, parmi les marques de votre vocation, les suffrages de ceux qui étaient établis pour en être les arbitres? Vous répondrez, sans doute, que ce témoignage vous est assuré, et par là, votre vocation vous paraît sûre. Mais attendez, avant de vous rassurer, que nous fassions là-dessus quelques réflexions.

Un témoignage, pour être sûr, suppose une parfaite connaissance du côté de ceux qui le donnent, et la sincérité et la bonne foi à se montrer du côté de ceux qui le reçoivent. S'il est fondé sur l'erreur, ou parce qu'on ne vous a pas connu, ou parce que vous ne vous êtes pas fait connaître, les hommes peuvent le recevoir, mais Dieu le rejette. Or, je vous demande : Vous êtes-vous fait connaître à fond à ceux à qui vous avez confié, dans ces maisons de retraite, les secrets de votre conscience? vous êtes-vous montré sans dissimulation au sage conducteur qui devait prononcer, entre vous et lui seul, sur la grande affaire de votre vocation? l'avez-vous introduit dans l'intérieur de votre âme? lui avez-vous ouvert le livre de mort et l'histoire de toute votre vie? Je ne vous demande point si vous n'avez pas menti à l'Esprit-Saint : à Dieu ne plaise qu'un si noir soupçon puisse jamais sortir de ma bouche, ni tomber sur aucun de ceux qui m'écoutent! Mais je vous demande si vous avez montré vos passions dans leur source, vos chutes dans vos penchants déréglés, et le caractère constant de votre cœur dans les désordres qui ont toujours le plus dominé dans vos mœurs? je vous demande si, laissant vos premières mœurs dans des ténèbres affectées, si, n'osant révéler votre honte ni toucher à ce trésor d'iniquité, sous prétexte que ces péchés vous ont été autrefois remis, vous ne vous êtes pas contenté d'exposer les dernières circonstances de votre vie, et certains traits vagues et généraux où il est impossible de vous connaître, et qui n'ont rien qui vous caractérise en particulier? je vous demande si vous n'avez pas imité ces Gabaonites qui, pour se faire associer à un peuple saint, turent leurs noms, leurs superstitions, leur première origine, l'histoire de leurs mœurs et de leurs peuples, affectèrent des dehors modestes et tout propres à émouvoir, et surprirent ainsi la sagesse et la piété de Josué? Si cela est ainsi, ne vous rassurez pas sur des témoignages qui ne sont fondés que sur une connaissance si imparfaite de vous-même : le consentement de vos conducteurs n'est plus pour vous une marque de vocation, c'est peut-être la punition la plus terrible de vos ménagements. Vous devez avoir le reste de vos jours cette peine sur la conscience. Je suis entré dans un ministère de vérité par la voie de la dissimulation ; je ne sais si je suis un intrus ou un ministre envoyé de Jésus-Christ; et, dans ce doute, la présomption contre vous n'est pas douteuse. Vous n'avez suivi ni l'ordre de Dieu, ni la règle de l'Eglise : quand elle demande le témoignage de vos conducteurs, elle suppose que vous vous êtes fait connaître à eux ; or, vous avez éludé cette loi sainte ; vous vous êtes appelé vous-même : jugez si l'Esprit de Dieu, cet Esprit de vérité et de sincérité, peut avoir présidé à une vocation qui a pris sa source dans la duplicité et dans l'artifice. Première réflexion.

Je vous demande en second lieu : L'espérance de vous rendre vos conducteurs favorables n'a-t-elle pas été l'âme de toutes vos démarches pendant le temps destiné à une courte épreuve? vos prières, votre modestie, votre exactitude, n'ont-elles pas été des brigues secrètes et des piéges que vous tendiez à leur religion? Un témoignage ainsi surpris, peut-il être de quelque poids auprès de Dieu? Les hommes ne voient et ne jugent que par les apparences; mais le Seigneur a-t-il des yeux de chair comme l'homme? et ne voit-il pas le fond des cœurs? Je vous demande encore si, vous défiant de vous même, et craignant que les marques de votre vocation ne parussent très-douteuses à ceux qui devaient en juger, vous n'avez pas employé auprès d'eux des sollicitations étrangères, des recommandations domestiques, le crédit du nom, du rang, de la naissance? Malheur à nous, si, acquiesçant à la chair et au sang, nous avons trahi, pour plaire aux hommes, les intérêts de Jésus-Christ; si nous avons livré l'Eglise pour laquelle le Seigneur Jésus s'est livré lui-même, et si les mêmes voies humaines qui marquaient si bien, selon les règles de la discipline, votre indignité, ont pu obtenir de notre faiblesse un témoignage que vous étiez digne! Mais quand cela serait, notre infidélité changerait-elle les règles saintes? pouvons-nous appeler ce que Dieu rejette? ne maudit-il pas nos bénédictions? Nous avons été les interprètes de vos cupidités, et non des volontés du Seigneur : en un mot, vous avez le témoignage des hommes, mais vous n'avez pas celui de Dieu.

Vous auriez lieu de vous calmer, si, éloigné de tout désir et de toute démarche, ne regardant qu'avec frayeur les dangers et

l'excellence du sacerdoce, un autre Ananie vous était venu dire de la part de Jésus-Christ que vous étiez destiné à l'ouvrage du ministère ; un autre Elie vous eût ordonné, comme autrefois ce prophète à son disciple Elisée, de renoncer à tous les soins de la terre et de le suivre pour être son successeur dans le ministère prophétique. Mais si le suffrage de vos conducteurs n'a été que le fruit de vos ménagements et de vos souplesses, ce n'est pas l'Esprit de Dieu qui a parlé par eux, c'est le vôtre : votre mission est l'ouvrage de l'homme ; vous n'êtes donc pas l'envoyé de Dieu. Car, dites-moi, je vous prie, quand même la chair et le sang, quand même vos sollicitations et vos démarches n'auraient eu aucune part au choix que vos pasteurs et vos conducteurs ont fait de vous, et qu'ils n'auraient suivi dans le témoignage favorable qu'ils vous ont rendu que les lumières et les mouvements de leur propre conscience, vous devriez toujours trembler qu'ils n'eussent pris le change; vous devriez toujours craindre que Dieu, pour punir vos péchés secrets, ne leur eût envoyé un esprit d'erreur, et n'eût permis qu'ils n'eussent fait, en vous choisissant, un choix injuste : car leur témoignage est nécessaire, mais il n'est pas infaillible. Les Jérôme, les Grégoire, les Augustin, les Népotien, les plus saints prêtres de ces siècles heureux, avec toutes les marques les plus claires d'une vocation légitime de la part de leurs pasteurs, ne pouvaient se calmer sur ces pieuses incertitudes : des anachorètes consommés dans une piété éminente par de longues macérations et par une vie angélique, appelés par leur évêque au sacerdoce, se mutilaient pour se dérober à un fardeau et à un honneur dont à peine ils croyaient les anges dignes, et le suffrage et l'ordre même de leur pasteur, qu'ils respectaient si fort d'ailleurs, ne pouvaient les rassurer contre le sentiment de leur propre indignité; et vous qui leur avez arraché par artifice leur suffrage, vous qui les avez comme forcés de bénir ce qu'ils auraient dû maudire, vous vous rassureriez sur des préjugés si terribles contre vous-même? vous croiriez que l'Eglise vous reçoit parmi ses ministres, parce que les hommes que vous avez surpris ne vous ont pas exclu de ce rang? vous seriez calme sur votre vocation, parce que l'autorité de vos supérieurs n'y a mis aucun obstacle? et vous ne vous croiriez pas intrus, parce que vous les avez fait consentir à votre intrusion? Jugez si cette sécurité n'est pas peut-être elle-même la plus terrible punition de l'attentat qui vous a fait usurper, sans vocation, l'honneur formidable du sacerdoce. Il demeure donc établi que la première marque de notre vocation est le témoignage des pasteurs comme la première marque de la mission de Jésus-Christ fut le témoignage de son Père.

La seconde marque que Jésus-Christ donne aux Juifs de la vérité de sa mission, est le témoignage des prophètes qui l'avaient annoncé, et des peuples qui l'avaient vu et entendu. En effet, le peuple paraît partout favorable au Sauveur, et les pharisiens, piqués de cet applaudissement public auquel ils aspiraient eux-mêmes, et qui était le seul but de leurs jeûnes hypocrites et de leurs longues prières, ne pouvaient s'empêcher de s'en plaindre. Cette foule insensée, disaient-ils, qui ne connaît point la loi et qui est maudite, court après lui. Tantôt les troupes veulent l'établir roi sur la Judée, tantôt elles glorifient le Seigneur sur ce qu'il a suscité un si grand prophète dans Israël, tantôt les femmes de Jérusalem bénissent les entrailles qui l'ont porté, tantôt le peuple vient au-devant de lui et le reçoit en triomphe dans Jérusalem.

Et certes, auraient-ils pu refuser leurs acclamations à un homme extraordinaire et divin, qui ne paraissait avoir qu'un seul désir, et c'était celui de sauver les hommes; qui, avec les plus grands talents qu'on eût encore vus sur la terre, ne se produisait qu'à un petit nombre de disciples obscurs et grossiers, ne voulait instruire que les pauvres et ne cherchait pas, comme ces inventeurs de sectes, à faire valoir sa doctrine par le rang et la distinction de ses auditeurs, mais par la piété sincère de ses disciples; un homme qui ne savait parler que du ciel, qui ne comptait pour ses proches et pour ses amis que ceux qui faisaient la volonté du Père céleste; un homme qui, maître de toute la nature, commandant aux vents et à la mer, multipliant les pains, trouvant, quand il lui plaisait, des trésors dans les entrailles des poissons, se réduisait à un état bien au-dessous du médiocre, et paraissait encore plus grand par le mépris qu'il faisait de ces sortes d'avantages temporels, que par la facilité qu'il avait à se les procurer; un homme qui fuyait les grands sans les mépriser, et qui les reprenait sans les craindre; qui voulait qu'on rendît à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; et enfin, qui dans le détail de ses actions les plus secrètes, était aussi grand, aussi divin que dans celles où il était exposé aux regards publics, et en qui ceux qui le voyaient de plus près n'avaient jamais pu remarquer un seul de ces moments où la vertu la plus austère se relâche et cherche à se délasser, pour ainsi dire, autour de ses propres faiblesses?

Le suffrage des peuples est donc la seconde marque d'une vocation canonique. Mes chers frères, écrivait saint Cyprien à son peuple (ep. 64), nous avons coutume de vous consulter dans les ordinations et d'examiner avec nous en commun les mœurs et les mérites de ceux à qui nous devons imposer les mains. Il est bien juste aussi, comme dit l'Eglise dans le *Pontifical*, que ceux qui doivent naviguer dans le même navire, si intéressés à l'habileté du pilote qui doit les conduire, aient quelque part à son élection, et que leur témoignage soit écouté. Le prêtre n'étant établi que pour les peuples, en tout ce qui regarde le culte de Dieu, il est de l'ordre que le suffrage

des peuples concoure au choix qu'on fait de lui. Tel a été, dans les premiers temps, vous le savez, l'usage de nos pères; le peuple était appelé et consulté dans l'ordination des clercs; les apôtres eux-mêmes assemblèrent tous les fidèles et demandèrent leurs suffrages pour l'élection des premiers diacres : *Considerate viros ex vobis.* (*Act.*, VI, 3.) Une imposition des mains, dit saint Cyprien, n'est ni juste ni légitime, lorsqu'elle n'a pas eu les suffrages publics. Il fallait même, selon saint Paul, avoir un bon témoignage parmi les infidèles : *Ab iis qui foris sunt* (*I Tim.*, III, 7); et rien ne paraissait plus indispensable à celui qu'on devait associer au ministère saint, qu'une réputation pure et sans tache dans l'esprit des peuples, afin que l'honneur du sacerdoce ne fût point avili, et le culte déshonoré par ceux qui en étaient établis les ministres.

Je sais que l'hérésie, toujours extrême, a poussé trop loin cette vérité, et que, renversant la sainte discipline de l'ordination, la fécondité du pasteur principal, la succession sacerdotale et la nécessité d'une mission, elle a établi le peuple et le magistrat seuls électeurs des ministres du sanctuaire, et changé les cérémonies les plus saintes et les plus augustes de l'ordination en un tumulte populaire et une affaire purement civile. Mais tel a été de tout temps le destin de ceux que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, d'aller à l'erreur par la vérité, et d'établir de nouveaux abus en voulant rétablir les anciens usages.

L'Eglise demande encore le suffrage des peuples dans l'élection de ses ministres; c'est un reste du premier usage qu'elle a conservé; mais c'est un de ces traits primitifs et respectables, qui marquent l'ancienne beauté de la discipline, qui servent de monument, mais qui ne sauraient servir de modèle. Elle n'assemble plus, à la vérité, les fidèles dans le temple où l'on va vous imposer les mains, pour apprendre d'eux si vous avez conversé saintement parmi eux et d'une manière digne de Dieu (cette voie ne serait plus ni sûre, ni possible); mais ne croyez pas pour cela que l'Eglise néglige le consentement et le suffrage des peuples; c'est toujours pour elle une marque nécessaire de vocation : la manière de le demander, ce suffrage, a changé, mais la règle ne change pas. L'Eglise fait annoncer trois fois solennellement dans le lieu de votre naissance, à l'assemblée des fidèles, plusieurs jours avant de vous imposer les mains, que son dessein est de vous admettre au rang sacré des ministres; elle interpelle la conscience de chaque fidèle en particulier, s'il connaît en vous quelque empêchement canonique qui vous rende indigne du ministère, de venir le révéler en secret à ceux à qui il est de l'intérêt de l'Eglise que vous soyez connu. J'avoue que cette perquisition demeure presque toujours sans effet du côté des peuples, mais elle ne renferme pas moins une condition essentielle pour l'aspirant au ministère; c'est-à-dire que l'Eglise exige, comme une marque indispensable de vocation, que vous puissiez entrer en jugement avec votre peuple, et le prendre à témoin de l'intégrité de vos mœurs; elle exige que, comme Jésus-Christ, vous soyez en état de défier même vos ennemis de vous reprendre d'aucun péché, de ceux du moins qui traînent après eux du scandale et de l'infamie; c'est-à-dire qu'elle exige que, semblable à Tobie, vous vous soyez distingué des autres enfants d'Israël, et que tandis que ceux de votre âge couraient, comme des insensés, participer aux abominations de Samarie, vous ayez toujours été un fidèle adorateur du Dieu de vos pères; c'est-à-dire enfin, qu'elle exige que les peuples, témoins de la candeur et de l'innocence de vos mœurs, aient mille fois appelé heureuses les entrailles qui vous ont porté; et que les vœux secrets, les présages publics et le consentement tacite des fidèles vous aient élevé sur le trône sacerdotal longtemps avant qu'elle-même eût résolu de vous y placer. Et voilà le témoignage des prophéties que votre vocation doit avoir de commun avec celle de Jésus-Christ. Ainsi les fidèles de Lystres et d'Icone rendaient devant l'Apôtre un témoignage avantageux à Timothée, élevé par une mère pieuse dans la lecture des Livres saints, et leurs souhaits publics pour son élection au ministère, que saint Paul appelle des prophéties, avaient mille fois précédé son ordination : *Secundum præcedentes in te prophetias.* (*I Tim.*, I, 18.)

Or, trouvez-vous dans votre vocation cette marque si consolante? Repassez sur les lieux où se sont écoulés vos premiers ans; votre mémoire y est-elle en bénédiction? vous y êtes-vous distingué de la licence, de l'emportement de votre âge par des mœurs plus graves, plus réglées et plus pures? avez-vous paru, aux témoins de votre jeunesse, destiné à l'autel par l'innocence de votre vie, par un goût anticipé pour tout ce qui regarde le culte divin, avant que l'Eglise vous eût choisi pour vous en confier les fonctions? pouvez-vous nous alléguer en votre faveur ces suffrages précoces et prophétiques? vos premières inclinations n'annonçaient-elles pas bien plus une vie molle, mondaine, efféminée, ou une profession militaire, libertine, tumultueuse, qu'un ministère de modestie, de régularité, de piété, de charité? Interrogez les peuples qui vous ont vu, faites-les consentir, si vous le pouvez, à votre installation dans le sanctuaire; allez recueillir leur suffrage, et reconnaissez dans leur voix la voix de Dieu. Encore frappés du souvenir tout récent de vos premiers égarements, ne seront-ils pas surpris de votre témérité? ne s'écrieront-ils point : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous?* (*Luc.*, XIX, 14.) C'est à vous à nous le dire; et pour moi je vous dis que vous êtes à plaindre, si ces traits vous peignent au naturel; et si, malgré ce désaveu public et un témoignage si sûr que vous n'êtes point appelé, vous allez vous présenter à l'autel, chargé, pour ainsi dire, des anathè-

mes de tout le peuple. Voilà la règle, c'est à vous à vous l'appliquer. Si les peuples au milieu desquels j'ai vécu, se choisissaient des ministres, pourrais-je me flatter que leur choix tomberait sur moi? croiraient-ils mes mains assez pures pour offrir à l'autel leurs dons et leurs vœux, et le sang précieux de l'Agneau sans tache, pour les laver de leurs souillures? ma langue leur paraîtrait-elle assez chaste pour leur annoncer les vérités éternelles? ma vie assez irrépréhensible pour avoir le droit de les exhorter à la vertu et de leur reprocher leurs infidélités et leurs crimes? Si vous n'avez pas ce témoignage, ou vous n'êtes pas envoyé comme Jésus-Christ, ou les règles sur lesquelles l'Eglise veut que nous jugions de votre vocation, sûres et générales pour tous les autres, souffrent pour vous des adoucissements et des restrictions.

Le témoignage des pasteurs et des peuples forment donc les deux premières marques de vocation, mais elles ne suffisent pas : souvent ce qui est grand devant les hommes, n'est digne que de rebut aux yeux de Dieu. Quand même, dit saint Chrysostome (lib. IV *De sacerd.*), tout le monde vous appellerait et vous ferait même violence, examinez les qualités de votre âme et ne vous rendez point, si vous vous trouvez indigne de cet honneur. Car, ajoute ce Père, si avant qu'on vous appelât vous étiez indigne et inhabile, êtes-vous devenu plus digne et plus propre du moment qu'on vous a appelé? *An cum te nullus vocaret, imbecillus et minime idoneus eras; ubi primum vero comperti sunt qui honorem ad te deferunt, derepente in valentem atque idoneum evasisti?*

Aussi la troisième marque que Jésus-Christ donne de la vérité de sa mission, est le témoignage de sa propre conscience. Et ce témoignage renferme premièrement, l'innocence toute divine de son âme : *Le prince de ce monde est venu*, dit-il, *et il n'a rien trouvé du sien en moi.* (*Joan.*, XIV, 30.) En second lieu, son goût et son zèle pour les fonctions de son ministère : *Ma nourriture*, dit-il, *est de faire la volonté de mon Père, et de consommer l'ouvrage pour lequel il m'a envoyé.* (*Joan.*, IV, 34.) Enfin, la pureté de ses intentions : *Je ne cherche pas ma gloire propre, mais la gloire de Celui qui m'envoie.* (*Joan.*, VIII, 50.)

Or, notre conscience peut-elle nous rendre à nous-mêmes ces trois témoignages? Premièrement, un témoignage d'innocence : je vous l'ai déjà dit par occasion, et je vous le dis aujourd'hui par une suite de mon sujet. L'ordre sacerdotal, selon saint Epiphane, n'était presque tiré autrefois que de l'ordre des vierges : *Sacerdotium ex virginum ordine præcipue constat.* Il fallait avoir conservé son innocence pour être honoré du sacerdoce; la pénitence publique elle-même était un empêchement et comme une note d'infamie qui rendait incapable le pénitent d'être choisi pour le saint ministère; la pureté qu'on tirait des larmes et des macérations de ce bain douloureux, paraissait encore flétrie de certaines taches qui blessaient la sainteté et la majesté des mystères terribles. On était devenu un vase d'honneur lavé, nettoyé, purifié par la pénitence, il est vrai; mais l'odeur du vieux levain restait encore, et on n'était pas propre à être placé sur l'autel. La laine qui devait entrer dans les ornements des prêtres et des lévites de la loi, quelque brillante qu'elle fût, était rejetée et estimée immonde, si elle devait son éclat à l'art et à la teinture, si sa beauté n'était pas naturelle et qu'elle n'eût pas sa première blancheur. Il fallait que les pierres qui devaient composer l'autel, n'eussent point été taillées, c'est-à-dire qu'elles ne dussent leur beauté, ni à l'industrie du ciseau, ni aux efforts du marteau, mais au sein heureux d'où on les avait tirées. Ce n'étaient là que des figures; Dieu n'était jaloux à ce point de la sainteté d'un temple et d'un sacerdoce vide et figuratif, que pour nous tracer de loin la pureté angelique qu'exigerait le sacerdoce chrétien. Mais où sont ceux qui portent à ce festin sacré cette robe d'innocence, seule digne des noces de l'Agneau? cette robe sans laquelle nul n'avait droit d'entrer dans ce lieu saint? O innocence! fille du ciel, ornement de l'ordre sacerdotal, lis odoriférant du jardin de l'Epoux, seul destiné à parer ses autels, où vous êtes-vous retirée? Avez-vous quitté la terre pour toujours? et si le monde n'est plus digne de vous, le lieu saint du moins ne saurait-il plus vous servir d'asile? Mais ne faisons pas des vœux inutiles. Vous en connaissez encore, sans doute, ô mon Dieu! de ces âmes choisies, qui, dans la corruption universelle de nos mœurs, se sont toujours conservées pures et agréables à vos yeux! Votre bras n'est pas raccourci; vous pouvez également retirer du fond de la mer, ou faire marcher sur les eaux, au milieu des vents et des tempêtes, sans qu'on y soit submergé; et il ne vous en coûta pas plus de préserver trois jeunes Hébreux au milieu d'une fournaise ardente, un Daniel dans la fosse aux lions, un Lot au milieu de Sodome, qu'un jeune Tobie dans une maison sainte. Mais nous nous connaissons aussi; nous confessons en votre présence que nous sommes pécheurs; et quoique votre main puissante eût pu nous préserver de la corruption, nous reconnaissons avec une profonde confusion que nous avons tous eu besoin de la grâce qui en délivre, du bain salutaire qui en purifie, et de cette seconde planche heureuse qui peut encore sauver ceux qui ont fait naufrage après le baptême.

Je ne vous demande donc pas si votre innocence est encore pure et entière. L'Eglise ne pouvant plus presque l'obtenir, semble aussi ne plus l'exiger. Ses ministères ne sont pas moins sublimes qu'autrefois; son sacerdoce n'est pas moins saint; son esprit est toujours le même, et si elle ne met plus que ses souhaits à la place de l'ancienne sévérité de ses règles, ce n'est pas elle qui a changé, c'est nous seuls qui

l'avons, pour ainsi dire, changée. Mais, je vous demande, de quelle nature sont vos chutes passées? car quoique l'Eglise semble ne plus exiger à la rigueur une innocence absolument conservée, il y a néanmoins différents degrés dans la manière dont vous pouvez l'avoir perdue. Je vous demande donc : Vos chutes sont-elles de ces fautes où la fragilité de l'âge et la séduction des exemples entraînent quelquefois, mais d'où un bon naturel, un fonds de religion et de crainte de Dieu, retirent bientôt? de ces fautes passagères qui, n'ayant pas longtemps croupi dans le cœur, n'ont pas eu le loisir de le gâter, d'éteindre la foi, de laisser dans l'âme les penchants durables et comme ineffaçables du vice? en un mot, de ces fautes rarement commises, promptement réparées? Si cela est, si c'est là l'image de votre conscience, humiliez-vous; tremblez, sentant que vous portez en vous une indignité qui, selon les règles, devrait vous exclure du sanctuaire; restez, comme le publicain, à la porte du temple; mais avancez si l'on vous l'ordonne, et avancez avec frayeur et avec confusion; pensez que l'Eglise se relâche en vous admettant; que la rareté des innocents a ouvert aux pénitents une porte de condescendance dans son sanctuaire, et qu'il ne s'agit plus pour elle de choisir comme autrefois entre les plus saints, mais entre les moins indignes.

Mais vos fautes sont-elles de la nature de ces chutes qui ont passé en habitude? de ces morts anciennes où les Lazare à demi pourris répandent au loin l'infection et la puanteur? où la durée du désordre a effacé de l'âme non-seulement sa première blancheur, mais encore tous les sentiments de pudeur et de vertu qui pouvaient lui rester encore? où l'habitude du crime a mis en elle un dégoût pour les choses du ciel, une pente malheureuse et une honteuse fragilité pour le vice, qu'elle ne peut presque plus surmonter, et où cependant, pour toute marque de changement, on change d'état; pour toute pénitence, on se revêt d'un habit d'innocence et de sainteté; pour toute humiliation, on usurpe un ministère de gloire; en un mot, pour toute disposition au sacerdoce, on porte la témérité d'y prétendre et de s'y présenter? Si c'est là l'histoire de votre vie, vos iniquités rendent témoignage contre vous-même; les lois de l'Eglise vous bannissent encore aujourd'hui du lieu saint; les lois de vos pères et l'ordre de votre naissance ont beau vous y appeler, c'est une voix de chair et de sang qui ne donne aucun droit au royaume de Dieu : l'ordre du ciel vous en exclut. En vain l'arrangement domestique vous ouvre cette voie, la règle de l'Eglise vous la ferme : ce ne sont pas les vils intérêts de la terre qui lui donnent des ministres, ce sont les intérêts du ciel et du salut de ses enfants. Pleurez vos crimes dans l'état de simple fidèle, c'est là votre place; ne venez pas mettre, en recevant un caractère sacré, le sceau à toutes vos autres iniquités; ne venez pas souiller le sanctuaire et n'ajoutez pas la profanation du lieu saint à celle de votre âme. Vous pouvez être touché, revenir à Dieu, fléchir la clémence et vous sauver parmi les fidèles pénitents, vous mourrez endurci et impénitent parmi les prêtres. Il se peut faire que cette règle ait souffert quelquefois des exceptions; qu'une pénitence longue, fervente, ait fait oublier à l'Eglise les anciens désordres, et qu'un grand pécheur, depuis longtemps purifié par une vie mortifiée, retirée, par les larmes abondantes d'un repentir sincère; par des exemples de vertu encore plus longs et plus publics que ne l'avaient été ses égarements; il se peut faire, dis-je, qu'il soit devenu un saint prêtre, qu'il ait honoré son ministère, et qu'ayant éprouvé lui-même toutes les tentations du monde, il tende avec plus de zèle, d'onction et de succès, la main à ses frères pour les en retirer; mais quand il s'agit d'exception à la règle, il faut que les utilités de l'infraction puissent en compenser les inconvénients. Or, c'est à vous à nous dire quels grands avantages l'Eglise peut se promettre de votre promotion au sacerdoce. Pour moi, tout ce que je puis vous dire, c'est que s'il vous reste encore de la foi, il doit vous paraître terrible d'entrer dans un état dont la règle générale vous déclare indigne, et qu'il faille avoir recours à une exception unique, à un cas rare, singulier, à un de ces prodiges dont un siècle à peine fournit un exemple, afin que vous ne soyez pas un profanateur et un intrus.

Mais, outre ce témoignage d'innocence, votre conscience doit vous rendre encore un témoignage de goût pour les fonctions saintes du ministère. Jésus-Christ, dans un âge encore tendre, se dérobe à ses parents, ne peut s'éloigner du temple, et on l'y trouve au milieu des docteurs faisant déjà des essais de son ministère divin. Le jeune Samuel, élevé dans le temple, sert tous les jours devant le Seigneur, et l'Ecriture remarque qu'il s'arrachait même aux douceurs du sommeil, lorsqu'il croyait que les ordres du grand prêtre Héli l'appelaient à tout ce qui pouvait concerner la décence et la beauté de la maison du Seigneur. Ce goût anticipé, cette estime pour les fonctions du ministère, a toujours paru dans les saints que le ciel destinait à l'autel, et on l'a toujours regardé comme une marque de vocation et un présage heureux de sacerdoce.

Mais si vous ne vous sentez point né pour les fonctions ecclésiastiques; si vous ne paraissez jamais moins à votre place que lorsque vous êtes assis dans le temple parmi les ministres du Seigneur; si les ornements dont l'Eglise vous revêt sont pour vous une parure étrangère, et qui, non-seulement ne vous sied point, mais qui vous déconcerte et vous embarrasse; si l'habit mondain accompagne bien mieux l'air, l'audace, la dissipation de votre visage; si la modestie que les saints canons recommandent si souvent aux clercs dans leurs habits, dans leurs cheveux, dans toute leur personne, vous paraît un air ridicule et de mauvais goût; si,

comme ces enfants d'Israël, vous vous moquez même des prophètes du Seigneur, de ses plus saints ministres, qui n'ont pas recours aux superfluités et à la mollesse de l'art, pour réparer le défaut de la nature, et qui portent sur leur tête respectable la simplicité et la gloire du sacerdoce; si l'appareil auguste de nos cérémonies est pour vous un spectacle ennuyeux; si vous en regardez les ministères inférieurs avec un mépris insensé; si, semblable à l'orgueilleuse Michol, vous ne voyez qu'avec dérision ceux qui viennent se dépouiller de toute leur grandeur devant l'arche sainte et s'y croient honorés des offices les plus vils qui regardent son culte (je dis les plus vils devant les hommes, mais toujours infiniment sublimes aux yeux de la foi); si, dis-je, ce portrait vous ressemble, jugez-vous même ce qu'on doit penser de votre vocation. Dieu, sans doute, ne l'a pas plus écrite dans votre cœur que sur votre personne; des goûts, des penchants si éloignés de l'état saint auquel vous aspirez ne marquent pas que le ciel vous y ait destiné; une opposition si décidée aux fonctions du ministère décide assez clairement de l'opposition que Dieu lui-même y met : il donne le goût de l'état auquel il appelle; et peut-il mieux vous faire sentir que ce n'est pas là le ministère auquel il vous destine, que de mettre en vous un éloignement si marqué pour toutes ses fonctions? Et comment voulez-vous que Dieu s'explique? il n'est pas nécessaire qu'une voix du ciel vienne nous dire en secret, et comme autrefois à Samuel : le Seigneur n'a pas choisi celui-là : *Non hunce legit Dominus* (*I Reg.*, XVI, 8); tout ce que nous voyons en vous nous le dit assez, et la voix de votre cœur et de vos penchants vous le dit encore plus clairement à vous-même.

Le dernier témoignage que doit vous rendre votre conscience, est celui de la pureté de vos intentions en vous consacrant à l'autel. Jésus-Christ n'était pas venu pour être servi, c'est-à-dire pour remplir les premières places de la Synagogue, mais pour servir, c'est-à-dire pour être tout à nos usages; il était venu pour manifester le nom de son Père aux hommes, pour sauver les brebis d'Israël qui avaient péri : le zèle, la charité, la sainteté devaient faire tout l'éclat de son ministère. C'est à vous à décider si vous ne vous proposez point d'autre éclat; si vous y entrez pour servir, pour travailler au salut de vos frères, et si vous pouvez nous répondre de la pureté de vos intentions. Je ne prétends pas pénétrer dans les plus secrets replis de votre cœur; Dieu vous connaît et cela me suffit; mais il ne faudrait pas y sonder bien avant pour être d'abord éclairci des vues qui conduisent à l'Eglise la plupart de ceux qui s'y consacrent : les motifs intéressés des vocations sont aussi publics, aussi sûrs que les vocations sont peu sûres elles-mêmes. Seriez-vous assez malheureux pour être de ce nombre? Pour en être instruit entrez en jugement avec vous-même : Que me proposé-je dans l'état saint pour lequel je me déclare? des travaux, des soins, des veilles, le salut des âmes, l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ, la défense de la vérité, la destruction de l'empire de Satan? n'ai-je en vue que ces ministères laborieux dans l'héritage de Jésus-Christ? Ne mentez point à l'Esprit-Saint, et prononcez devant le Seigneur votre injustice. Il est écrit que lorsque Moïse voulut établir Eléazar grand prêtre, à la place d'Aaron, il le conduisit sur une haute montagne, d'où l'on découvrait tout le pays du Jourdain, l'abondance et les délices de cette terre sainte qui devait un jour être son partage; et ce fut à la vue du lait et du miel qui coulaient dans cette contrée heureuse qu'il le revêtit des ornements sacrés. Lorsque vos proches, selon la chair, vous ont revêtu eux-mêmes des marques saintes de votre état, ne vous ont-ils pas conduit sur une haute montagne, pour ainsi parler, d'où ils vous ont fait entrevoir de loin les richesses, l'abondance, le lait et le miel d'une terre sainte dont ils vous ont promis et fait espérer la possession? cette espérance n'a-t-elle pas fait le motif le plus saint de votre entrée dans l'Eglise, et formé toute votre vocation? Rendez gloire à Dieu. Que venez-vous chercher dans l'Eglise? ses richesses ou ses fonctions? ses honneurs ou ses travaux? la toison du bercail ou le salut des brebis? l'or de l'autel ou le Dieu qu'on y adore? Quels talents portez-vous dans cette milice sainte? la force, le courage, des sens aguerris, ou la mollesse, l'amour du repos, le goût du luxe et des plaisirs? *Nemo miles ad bellum cum deliciis venit*, dit Tertullien, et le Seigneur vous dit ce qu'il disait autrefois aux soldats de Gédéon : Que ceux qui ne portent dans le camp du Seigneur que la mollesse, la pusillanimité, la crainte du travail et des peines, retournent à la maison de leur père : *Qui timidus, et formidolosus est, revertatur.* (*Judic.*, VII, 3.)

Je sais qu'une dignité ecclésiastique qu'on n'a recherchée ni désirée; que le choix de nos supérieurs ou les ménagements secrets de la Providence ont fait tomber sur nous, sans que nous y ayons apporté de notre côté que la soumission et la frayeur, peut être regardée comme une marque légitime de vocation, si d'ailleurs nos mœurs, nos penchants et notre caractère personnel ne démentent pas ce signe extérieur qui semble nous appeler à l'autel. Mais ne s'engager dans un ministère terrible que pour recueillir la succession d'un bénéfice que ceux de notre nom ont possédé de tout temps; que parce que nos espérances, du côté de l'Eglise, sont plus sûres et plus brillantes que du côté du siècle; que parce qu'on porte un nom à pouvoir aspirer à tout; que parce que nos proches selon la chair, comme cette mère des enfants de Zébédée, ont déjà demandé pour nous les premières places dans le royaume de Jésus-Christ; en un mot, pour le dire encore plus nettement, porter pour toute marque de vocation à un minis-

tère d'humilité, des désirs d'élévation ; à un ministère de travail et de sollicitude, des espérances de repos et de mollesse; à un ministère de pauvreté, des vues de luxe et d'abondance; aller à Jésus-Christ comme ce peuple charnel, non parce qu'il a les paroles de vie, mais parce qu'il multiplie un pain terrestre; renoncer à tout pour retrouver tout ; ou plutôt ne quitter une barque et des filets que pour être les princes du peuple; c'est un motif criminel ! Qui l'ignore? Et le crime, ô mon Dieu! pourrait-il être une marque de vocation au plus saint de tous les états?

Mais ce n'est pas encore assez d'avoir ce témoignage de sa propre conscience, qui renferme l'innocence de la vie, le goût pour les fonctions et la pureté d'intention; il faut examiner, de plus, si l'on a les talents propres de cet état et si l'on pourra être de quelque utilité à l'Eglise. Aussi la dernière marque que donne Jésus-Christ de la vérité de sa mission, est le témoignage de ses œuvres miraculeuses et de sa doctrine. On admirait la grâce des paroles qui sortaient de sa bouche : jamais homme n'avait parlé comme lui. Il ne parlait pas, comme les pharisiens, par ostentation, pour s'attirer de vains applaudissements d'une multitude séduite, ni avec ces ménagements qui avaient pour but l'estime et non le salut de ceux qui les écoutaient; mais il parlait avec force, avec cette autorité que donne la vérité, avec cette simplicité divine qui ne regardait point le rang des personnes, mais leurs besoins.

Vous comprenez bien qu'on n'exige de vous, ni les miracles ni l'éloquence divine de Jésus-Christ; mais on exige des talents pour l'instruction des peuples, pour remplir les devoirs de votre ministère : c'est la dernière marque qui doit rendre témoignage à la vérité de votre vocation. Or, quels tatalents avez-vous? Vous avez peut-être porté en naissant tous les talents propres au monde : employez donc pour lui ce que vous avez reçu pour lui. Vous avez peut-être tout ce qu'il faut pour lui plaire, pour y briller, pour y être avec une sorte d'agrément et de distinction; mais quels talents avez-vous pour la vigne de Jésus-Christ, pour édifier, pour planter, pour arracher, pour y briller comme un astre au milieu d'un siècle corrompu? Lorsque Moïse voulut construire le tabernacle, chacun vint offrir des dons considérables pour contribuer à sa construction : de l'or, des pierres précieuses, de la pourpre, des peaux d'animaux. Que pouvez-vous contribuer de votre part à la construction du tabernacle céleste, de l'édifice spirituel de l'Eglise, à la formation du corps de Jésus-Christ? Si ce n'est pas de l'or et des pierres précieuses (car tous ne sont pas apôtres, tous ne sont pas évangélistes) sera-ce du moins des dons médiocres? Il faut contribuer quelque chose, et ce qui brille le moins n'est pas toujours le moins utile.

Or, par quel endroit pouvez-vous vous rendre utile à l'Eglise? Par votre doctrine et vos lumières? Mais peut-être, né avec un esprit ennemi de la gêne et impatient du travail, il n'est que la pure contrainte et l'honneur d'avoir fourni certaine carrière qui vous attache à vos livres, et vous regardez le sacerdoce comme le terme heureux où viendront enfin expirer toutes vos études. Par votre talent de la parole? Mais la piété et la science de la religion peuvent seules rendre ce talent utile à l'Eglise; et quel fruit peut-elle se promettre de vos instructions, si vous les détruisez par vos exemples? Par la gravité du moins de vos mœurs? Mais si toute votre personne ne respire qu'un air mondain, si l'on ne voit sur votre parure et sur vos vêtements que l'indécence et l'immodestie du siècle, comment édifierez-vous l'Eglise en méprisant ses règles, puisque vous n'édifiez pas même le monde que vous imitez? Par votre zèle? Mais les scandales et les abus du monde sont plus capables de vous séduire que de vous enflammer d'une sainte indignation, et vous aurez plus de penchant pour les imiter que de zèle pour les abolir ou pour les reprendre. Par votre sainte habileté à gagner les cœurs et à vous attirer la confiance des consciences les plus souillées, et dont le chaos n'a jamais été éclairci? Mais que sais-je si vous ne portez pas vous-même sur votre conscience des abîmes où vous n'avez pas encore fait entrer la lumière? Par la solidité de votre jugement et le talent de gouverner les esprits? Mais si toute votre vie est pleine d'irrégularités; mais si votre conduite ne se ressemble jamais à elle-même; mais si le moment présent ne saurait jamais répondre pour vous de celui qui suit, et que jusqu'ici il n'y ait eu de fixe et de constant dans votre caractère, que vos inconstances; si vous n'avez jamais bien gouverné la maison de votre âme, comment gouvernerez-vous l'Eglise de Dieu? Par votre nom et la distinction que vous avez dans le monde? Sans doute un grand nom dans un ministre saint donne encore un nouveau poids à l'autorité du ministère; mais hélas! tout le fruit que l'Eglise peut s'en promettre de votre côté, c'est que votre nom deviendra le prétexte de votre luxe, de vos profusions et du mauvais usage que vous ferez du patrimoine de Jésus-Christ. Enfin, par les dignités que vous ne pouvez pas manquer de posséder dans l'Eglise, et que votre naissance vous y promet? Mais si c'est là le motif de votre vocation; mais si le crédit seul, si un nom terrestre tout seul doit vous élever sur le trône sacerdotal, si la chair et le sang vous mettent en possession du sacerdoce saint de Melchisédech, qui ne connaît ni parents ni généalogie, votre nom ne servira qu'à rendre le scandale de votre mauvaise administration plus éclatant et plus public; vous porterez dans le sanctuaire l'orgueil, le faste, le monde même qui vous y a placé; vous accumulerez sur votre tête les biens et les dignités de l'Eglise, contre toutes les règles et la plus sainte discipline des premiers temps, sous prétexte

que vos profusions doivent croître à proportion de votre nom ; comme si le patrimoine des pauvres était destiné à nourrir l'orgueil de la naissance, ou que l'Eglise connût quelque chose de plus grand dans ses ministres, que le ministère même.

Que pouvez-vous donc offrir à l'Eglise dont elle puisse espérer de faire quelque usage pour la gloire de Jésus-Christ et le salut de ses enfants? C'est son unique vue en se choisissant des ministres. Le royaume de Jésus-Christ est un champ, vous le savez ; il n'y faut que des ouvriers; y être inutile, c'est y occuper injustement une terre qu'un autre aurait cultivée. Les ministères y sont différents, il est vrai; mais il faut pouvoir en exercer quelqu'un. Si vous vous y trouvez inhabile, l'Eglise n'a pas besoin de vous; loin de lui être de quelque secours, vous ne serez que son embarras et son opprobre.

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, il est aisé de recueillir quel doit être le fruit de ce discours ; c'est que chacun doit examiner si sa vocation est marquée à ces quatre caractères : Si vous avez le témoignage des pasteurs et des prophéties, comme Jésus-Christ; le témoignage des peuples, le témoignage de votre propre conscience, et enfin, celui des talents, c'est-à-dire si votre mission ressemble à celle de Jésus-Christ, et s'il vous a envoyé comme son Père l'a envoyé : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* Si vous ne reconnaissez point en vous ces marques saintes, si vous en doutez seulement, n'avancez pas; ne soyez pas assez téméraire pour vous présenter; attendez du moins que le Seigneur s'explique plus clairement. Les suites de l'entrée dans le saint ministère sans vocation sont terribles : écoutez-les. Car premièrement si vous entrez dans le ministère sans y être appelé, vous n'y recevrez pas la grâce de l'imposition des mains; vous y serez marqué du sceau du caractère sacré, il est vrai; mais ce sera pour vous un caractère de réprobation, et vous n'y recevrez pas l'effusion de l'Esprit-Saint, si nécessaire pour vous soutenir dans vos fonctions. Ainsi livré à votre propre faiblesse, tous vos ministères deviendront pour vous des écueils; le tribunal sera le piége de votre innocence; la chaire, le théâtre de votre orgueil ; l'autel, le lieu de vos crimes; le patrimoine de Jésus-Christ, l'occasion de votre dissolution et de votre avarice; le commerce des choses saintes, la source de votre irréligion et de votre endurcissement; les sollicitations vous corrompront, les égards humains vous gouverneront, les règles céderont toujours à vos intérêts; la vérité ne trouvera en vous un protecteur que lorsqu'il vous sera utile de la défendre. Si vous êtes pasteur, vous serez un mercenaire ; si vous êtes élevé en dignité, vous serez un homme de péché assis dans le temple de Dieu. D'où vient cela? En recevant l'onction extérieure, vous n'avez pas reçu l'onction de l'Esprit-Saint; en vous imposant le fardeau redoutable du sacerdoce, l'Eglise, par l'imposition des mains, ne vous a pas conféré la grâce sacerdotale, qui seule peut aider à porter ce poids sacré : vous serez accablé sous le joug; tous vos pas seront de nouvelles chutes; toutes vos fonctions des profanations ; vous perdrez ceux que vous conduirez, et vous vous perdrez vous-même. Saül, dit saint Grégoire, est réprouvé, quoique appelé du ciel, parce qu'il ne reçut qu'une partie de la grâce de la royauté lorsqu'il fut oint prince d'Israël, et que le Seigneur ordonna à Samuel de répandre seulement sur lui une petite mesure d'huile, figure de la grâce céleste : *Imple lenticulam olei.* (I *Reg.*, X, 1.) David au contraire devient un roi selon le cœur de Dieu, parce que la grâce de sa consécration est plus abondante, et que Samuel a ordre du Seigneur de remplir un vase entier d'huile, et de le répandre sur la tête de ce prince : *Imple cornu tuum oleo.* (I *Reg* , XVI, 1.) Si la mesure différente de la grâce de la consécration a pu mettre une si grande différence entre le règne et les vertus de ces deux princes ; si le premier est réprouvé, si son règne ne fut qu'une suite de malheurs et de crimes, pour cela seulement qu'il n'avait pas reçu avec l'onction sainte toute la plénitude de la grâce de la royauté à laquelle il était pourtant appelé; vous que Dieu n'appelle point à cette royauté sainte et sacerdotale, comme la nomme un apôtre; vous à qui par conséquent il refusera jusqu'au moindre degré de la grâce de cet état; vous dont la consécration même sera un crime, et dont toutes les parties de l'onction sainte qui couleront sur vous, seront comme des charbons ardents que la justice de Dieu mettra sur votre tête, comme pour vous dévouer dès ce moment aux flammes éternelles; jugez quelles suites affreuses vous devez vous promettre d'un sacerdoce reçu et commencé sous de si horribles auspices.

Une dernière réflexion que je vous prie de faire sur les suites d'une mauvaise vocation au sacerdoce : c'est qu'il est difficile de rectifier le défaut de vocation en toute sorte d'états; mais dans le sacerdoce, je n'oserais dire qu'il est impossible ; car qui oserait mettre des bornes à la puissance et à la miséricorde de Dieu? mais les règles ordinaires de la foi semblent ne laisser aucune espérance. Car je ne vous dis pas que le défaut de vocation est un vice sur lequel Dieu permet qu'on n'ait presque jamais de remords; et que parmi tant de prêtres qui entrent tous les jours si indignement dans le ministère, vous n'en avez jamais vu presque un seul qui ait connu et avoué son intrusion, et qui se soit avisé d'entrer en scrupule là-dessus. Comme si votre justice, ô mon Dieu ! ne pouvait punir cet attentat que par un funeste aveuglement qui le dérobe pour toujours aux yeux du ministre infortuné qui n'a pas craint de s'en rendre coupable ! Mais je vous dis, quand même on parviendrait à sentir quelques remords sur sa vocation, on se dit à soi-même tant de mauvaises raisons pour s'étourdir et pour se calmer; on en voit tant d'autres tran-

quilles et dont la vocation ne paraît pas marquée à des caractères plus sûrs que la nôtre; on regarde ces remords comme des restes d'impression qu'on a portés d'une maison de retraite, où l'on a donné aux choses telle couleur qu'on a voulu. Au fond, qui peut connaître les secrets du Très-Haut? ne sommes-nous pas tous également incertains de ses desseins sur nous? Et là-dessus les remords s'apaisent; et l'on vit tranquille dans un état où toutes les règles nous annoncent que Dieu ne nous demandait pas.

Mais je veux que la voix de la conscience prenne le dessus, et qu'on soit forcé de convenir en secret devant Dieu de son intrusion; il y a loin pour un prêtre, de la conviction à la componction. On contracte dans le long usage des choses saintes, je ne sais quelle affreuse léthargie que rien ne peut plus ni échauffer, ni réveiller; et il est vrai qu'un prêtre ne se convertit presque jamais. Mais quand vous seriez véritablement touché, et que Dieu vous accorderait la grâce de la componction (rarement accordée à un méchant prêtre), quelles mesures prendre? quels remèdes vous prescrire? vous arracher de l'autel où vous avez paru devant l'assemblée des fidèles? vous y laisser contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette? Vous êtes revêtu d'une dignité sacrée. Faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Eglise en vous y souffrant? Vous êtes dans des engagements d'où il n'est plus en votre pouvoir de sortir: êtes-vous obligé à l'impossible pour vous sauver? mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état qui, n'étant pas celui que Dieu vous a choisi, ne saurait être la voie de votre salut? D'ailleurs, votre repentir sera-t-il même assez héroïque pour en venir à ces séparations violentes, à ces abdications d'éclat, à ces démarches extraordinaires, où la singularité de l'événement, où le soulèvement public nous effraye, nous retient encore plus que tous les liens d'amour-propre auxquels il faudrait s'arracher? Je ne dis rien enfin des maux infinis que votre intrusion ferait dans l'Eglise, et que vous seriez obligé de réparer; vos travaux sans bénédiction; tout votre ministère sans fruit; tant d'âmes dont le salut était attaché aux soins d'un pasteur fidèle, et qui ont péri sous votre conduite; tant d'abus autorisés par vos exemples; tant d'autres négligés par votre défaut de zèle et d'application; tant de complaisances aux dépens des règles; les justes scandalisés, les faibles séduits, les pécheurs confirmés dans leurs désordres: voilà le gouffre où vous allez vous précipiter, si vous allez recevoir l'imposition des mains contre l'ordre de Dieu, et sans aucune marque de vocation. Seriez-vous assez abandonné de Dieu? votre âme serait-elle marquée à ce point d'un caractère de réprobation, assez affermie contre toutes les terreurs de la foi pour passer outre, braver avec une audace impie les ordres du ciel, choisir le temple de Jésus-Christ pour y profaner plus souvent et plus facilement ses mystères, et entrer dans son bercail pour y prendre et égorger avec plus de succès les brebis que son Père lui avait données, et qu'il avait rachetées de tout son sang? Non, mes frères, nous avons de vous des sentiments plus conformes à la piété dans laquelle vous avez été nourris, et au désir sincère de connaître la volonté de Dieu sur vous qui vous assemble en ce lieu saint : *Confidimus de vobis meliora, et viciniora saluti.* (*Hebr.*, VI, 9.) Mettez donc à profit ce temps heureux d'épreuve et de retraite, pour demander au Père des lumières qu'il vous manifeste les voies par où il veut vous conduire. Dites-lui souvent avec le prophète: Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer; ne permettez pas que nous soyons du nombre de ces prophètes infortunés qui parlaient en votre nom, et qui ne parlaient pas de votre part; qui disaient: Le Seigneur nous a envoyés, et que vous n'aviez point envoyés. Rendez-nous vous-même dignes de votre choix; formez dans notre âme toutes les vertus que vous exigez de ceux qui se consacrent au saint ministère. Eloignez-nous vous-même, grand Dieu! que votre main nous repousse de l'autel, si ce n'est pas elle qui nous y conduit; faites plutôt sortir, comme autrefois, du fond de votre sanctuaire, des flammes terribles qui nous en éloignent pour toujours, si nous nous y présentons contre votre ordre, pour vous offrir un encens profane que vous ne demandez pas de nous. Faites-nous connaître votre volonté sainte, et accomplissez-la vous-même sur nous. Oui, Seigneur, heureux celui que vous aurez choisi et appelé vous-même; il habitera dans vos tabernacles éternels: *Beatus quem elegisti; inhabitabit in atriis tuis.* (*Psal.* LXIV, 5.) Les cèdres du Liban que vous avez plantés seront abreuvés de la rosée du ciel et des eaux de la grâce; ils ne craindront ni les ardeurs brûlantes du soleil, ni les vents et les tempêtes: *Saturabuntur ligna campi, et cedri Libani quas plantavit.* (*Psal.* CIII, 16.) Mais malheur à toute plante que vous n'aurez pas plantée: elle ne peut attendre d'autre sort que celui d'être arrachée et jetée au feu. Plaise à Jésus-Christ, mes frères, que nous ne soyons pas de ce nombre. Ainsi soit-il.

DISCOURS VII.

SUR L'USAGE DES REVENUS ECCLÉSIASTIQUES.

Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum. (*Joan.*, XVI, 6.)

Mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur a été rempli de tristesse.

Quoique l'attrait de la grâce eût eu la première et la principale part à la résolution que prirent les apôtres de renoncer à leur barque et à leurs filets pour suivre Jésus-Christ, cette démarche néanmoins ne fut pas d'abord si pure qu'il ne s'y mêlât peut-être des vues d'intérêt propre, et des motifs terrestres et humains que les instructions du

Sauveur et l'effusion de l'Esprit-Saint surtout achevèrent de purifier dans la suite. Elevés dans les préjugés de la Synagogue sur la gloire temporelle du Messie, ils se promettaient que Jésus-Christ rétablirait dans une plus grande magnificence le royaume d'Israël, et qu'il les ferait asseoir eux-mêmes sur les douze premières places de cet empire imaginaire.

Aussi lorsque le Sauveur, pour les détromper d'une erreur si dangereuse, leur déclare aujourd'hui qu'ils ne doivent s'attendre, en le suivant, qu'à des persécutions et à des opprobres, qu'ils mèneront une vie pauvre, dure, amère, qu'ils n'auront pour toute nourriture que ce qu'on leur donnera en son nom; lorsqu'avec cela il leur ordonne de bannir sur les besoins de la vie toute sollicitude pour l'avenir, de n'avoir pas même deux tuniques dans le voyage, et de ne point thésauriser sur la terre, ce mécompte les jette dans une surprise d'accablement et de consternation, et la profonde tristesse dont leur cœur est rempli, se répand jusque sur leur visage : *Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.*

M'éloignerais-je beaucoup de l'Evangile du jour, si je vous disais, mes frères, que nous avons succédé là-dessus à l'erreur comme au ministère des disciples de Jésus-Christ, et que ce que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui de leurs faiblesses sur ce point, n'est précisément que l'histoire de nos méprises et de nos propres faiblesses?

Je veux que la grâce de Jésus-Christ ait conduit notre vocation comme celle des disciples. N'est-il pas vrai néanmoins que, renonçant au siècle pour le suivre, nous nous le sommes figuré avec eux, comme un Messie glorieux, et avons cru que son royaume était de ce monde? n'est-il pas vrai que lorsqu'on nous a annoncé de sa part que la pauvreté devait être notre gloire, la croix notre trésor, les travaux notre partage, les mépris et les persécutions notre récompense; n'est-il pas vrai que ces maximes si tristes, mais si divines et si dignes de l'espérance de notre vocation, ont trouvé en nous des préjugés terribles à combattre, et plongé notre cœur dans le découragement et dans l'amertume? *Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.*

On se figure d'ordinaire l'honneur du ministère comme un état de mollesse et de repos, on vous a prouvé que c'était un ministère de travail et de sollicitude; on se le figure comme un degré de gloire et d'élévation, on vous a montré que c'était une véritable servitude et un exercice continuel d'abaissement; enfin, on le regarde comme un partage où l'on trouve plus d'abondance, plus de richesses qu'on n'en aurait trouvé dans le monde, et il faut vous prouver aujourd'hui que la pauvreté est le caractère le plus essentiel de notre ministère, que les offrandes saintes dont nous jouissons ne peuvent plus servir qu'à des usages religieux, et que les trésors du temple étant le fruit de la croix et le prix du sang de Jésus-Christ, ils ne doivent être pour nous qu'un pain de travail, de douleur et d'amertume, loin de fournir aux profusions du luxe et aux superfluités de la vanité et de la mollesse. En un mot, on vous a instruit à fond sur la manière dont vous deviez entrer dans les bénéfices; il faut vous apprendre aujourd'hui la manière dont vous devez y vivre et en user.

Or, pour y réussir, il faut remonter à la source. Il m'a toujours paru que tout le mécompte en cette matière roulait sur trois erreurs : l'erreur du fonds, si j'ose parler ainsi, l'erreur des circonstances, l'erreur des précautions. L'erreur du fonds, qui fait qu'on prend le change sur la nature même des biens ecclésiastiques, et qu'on se regarde comme propriétaire d'un revenu dont on n'est que simple dispensateur; l'erreur des circonstances, qui reconnaît de bonne foi que la seule dispensation de ces biens nous a été confiée, mais qui fait que l'on s'abuse par rapport aux dignités où l'on est élevé, au nom que l'on porte, à l'abondance du revenu que l'on possède, aux superfluités dont on se fait ou des besoins ou des bienséances; enfin, l'erreur des précautions, qui, désabusée des deux précédentes, se retranche sur l'incertitude d'un avenir, sur les divers accidents de la vie, sur les dépenses inopinées; prend de là une occasion d'avarice et un prétexte de thésauriser, contre les lois de la charité et toutes les règles de l'Eglise.

Mon dessein donc aujourd'hui est d'opposer à ces trois erreurs, trois vérités principales qui me paraissent éclaircir toute cette matière et renfermer les règles justes et prudentes que nous devons nous proposer dans l'usage des revenus ecclésiastiques.

Les biens ecclésiastiques sont des dépôts religieux et des aumônes saintes; nous n'en sommes donc que les dépositaires et les dispensateurs; c'est la première vérité, que j'oppose à l'erreur du fonds.

Si l'Eglise nous permet d'user de ces biens, c'est parce qu'elle nous suppose pauvres; c'est notre indigence et notre travail tout seul, qui nous autorisent à nous en servir, et nous n'y avons de droit effectif, qu'autant que nous avons des besoins véritables; c'est la seconde vérité, qui développe et condamne l'erreur des circonstances.

Ces biens sacrés ne nous étant donnés que comme pauvres, ils doivent toujours nous laisser un caractère de pauvreté, en ne faisant que passer par nos mains, et ne jamais nous établir par des réserves et des amas monstrueux dans un état fixe et assuré d'opulence pour l'avenir. C'est la troisième vérité, qui combat l'erreur des précautions.

Redisons-le, puisque l'importance du sujet le demande. On regarde les revenus de l'Eglise comme des biens à soi; je vous prouverai que vous n'en êtes que les économes; on les regarde comme des ressources pour soutenir la vanité du nom et de la naissance; je vous montrerai qu'ils ne vous

sont donnés que comme les suppléments de votre indigence; on les amasse pour s'en faire un rempart contre les accidents à venir, et vous verrez que toute prévoyance qui préfère des besoins imaginaires et éloignés, aux besoins réels et présents des pauvres, est une inhumanité et une injustice. Il ne reste plus, ô mon Dieu ! qu'à bénir ces instructions et donner des oreilles à ceux qui m'écoutent.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'erreur qui nous fait prendre le change sur la nature des biens consacrés au Seigneur, et qui nous les fait regarder comme notre possession et notre héritage, est du nombre de celles qu'il ne faut que proposer et éclaircir pour les confondre.

Car, en premier lieu, quand je supposerais avec vous que les biens consacrés à Dieu n'ont rien qui les distingue des biens ordinaires, et que vous en êtes le propriétaire et le maître, comme de ceux que vous tenez de la succession de vos ancêtres, il serait toujours certain que vous les avez reçus de Dieu seul, qu'ils lui appartiennent comme au premier et souverain maître; que quoiqu'il vous en ait laissé l'usage, il n'en a aliéné ni le fonds, ni la propriété, puisqu'il peut vous les ôter par la mort, par l'injustice des hommes, par mille accidents que vous ne sauriez prévoir, et vous faire sortir nu de ce monde comme vous y êtes entré; qu'ainsi dans le fond, vous n'en êtes que le dépositaire, vous n'avez sur ces biens qu'un droit subordonné qui a ses bornes, ses restrictions, ses réserves, au-delà desquelles vous ne pouvez aller sans usurpation et sans ingratitude. Or, de ce principe seul, vous concluez d'abord que Dieu étant le seul maître des biens que vous avez reçus de vos pères, vous ne devez vous en servir que selon le plan et les vues du maître qui vous les a confiés, que vous êtes obligé d'entrer dans les desseins de sa providence, c'est-à-dire, de n'en user que pour sa gloire, pour votre sanctification, pour le soulagement de vos frères. Car en répandant sur vous des faveurs temporelles, il ne peut avoir eu d'autre intention que de vous y faire trouver des moyens de salut. Tout usage des biens terrestres qui ne conduit pas à cette fin, est donc un abus des dons de Dieu, et une dissipation d'un fonds étranger dont nous rendrons compte. Ainsi, quand même vous pourriez user des revenus de l'Eglise comme de l'héritage de vos pères, jugez si vos droits seraient fort étendus, si vous en seriez le maître absolu, et si vos caprices seuls devraient régler l'usage des bienfaits du Seigneur.

Mais en second lieu, quoique tous les biens de la terre lui appartiennent, il en est néanmoins qui lui sont particulièrement consacrés, qui sont à lui par un double titre, et parce qu'ils sont venus de lui, et parce qu'ils lui ont été offerts comme les vœux et les hommages de la foi et de la piété des peuples; il en est sur lesquels il se réserve un droit plus absolu, qui forment, pour ainsi dire, sa portion et son héritage, qui sont sanctifiés, séparés des usages communs, et par leur consécration uniquement destinés à son culte. Or, voilà ce que nous appelons revenus ecclésiastiques, voilà les biens dont vous prétendez être les maîtres, et être en droit d'user à votre gré. Remontons à la source, et pour mieux vous développer leur nature, cherchons-la dans leur origine.

Vous n'ignorez pas que les apôtres furent d'abord établis dépositaires de tous les biens des fidèles. A peine avait-on été associé par le baptême à l'assemblée des saints, que, comme si l'on n'eût plus été touché que du soin de conserver la grâce et les richesses de l'Esprit qu'on venait de recevoir, chacun se hâtait d'aller porter aux pieds des disciples les hommages de sa charité, et s'y décharger par un sacrifice volontaire, d'un reste de servitude, pour jouir, sans aucun mélange, de la liberté des enfants de Dieu. Hélas! on ne comprenait point alors que tout ne dût pas être commun parmi ceux qui étaient obligés de n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, qui avaient la même foi, la même espérance, le même Père, un droit commun au même héritage, qui devaient user de ce monde comme n'en usant pas, et tout posséder comme ne possédant rien, et que les dons du ciel étant tombés sur tous également, il dût y avoir encore quelque différence pour ceux de la terre.

Ces biens ainsi confiés aux disciples étaient à l'instant distribués et partagés entre les fidèles; et les apôtres qui les distribuaient n'y avaient d'autre droit que celui de discerner les besoins et d'en régler le partage. Aussi vous voyez que Pierre, tout principal dépositaire qu'il est, déclare hardiment à ce boiteux qui se tenait à la porte du temple, qu'il n'a ni or ni argent à lui, et qu'il ne peut que lui donner la santé au nom de Jésus-Christ: *Argentum et aurum non est mihi* (*Act.*, III, 6); et saint Luc raconte ce trait miraculeux, et la réponse de cet apôtre, immédiatement après nous avoir dit que tous les biens étaient communs entre les fidèles, parce qu'ils se déchargeaient, sur les apôtres, du soin de les distribuer, comme pour nous marquer que ces pieux dépôts, dont ils n'étaient que les distributeurs, ne les avaient pas enrichis, ni même tirés de leur première pauvreté.

Le nombre des fidèles croissant, ce dépouillement ne fut plus possible: la dispensation des biens temporels eût toute seule occupé les pasteurs destinés à dispenser les mystères de Dieu, et à vaquer à la prière et au ministère de la parole. Les fidèles se contentèrent de porter aux pieds des autels une partie de leur substance, de l'offrir au Seigneur comme des prémices saintes, comme un sacrifice de justice et de charité, afin que les ministres qui servaient à l'autel pussent vivre de l'autel; que la décence du culte fût soutenue; et que les besoins du troupeau, mieux connus du pasteur, fussent aussi plus sûrement sou-

lagés par son ministère. La foi de ces temps heureux était si vive, la charité si abondante, que les païens eux-mêmes reprochaient aux fidèles de prodiguer toutes leurs richesses aux temples et aux pasteurs, et de se faire une piété cruelle d'en dépouiller leurs propres enfants. C'est Prudence qui le rapporte : *Hæc occluduntur*, disaient-ils, *abditis Ecclesiarum in angulis, et summa pietas creditur nudare dulces liberos.*

Les libéralités des princes grossirent ensuite ces pieuses richesses; et comme l'Eglise vit entrer avec les césars, la splendeur et la magnificence dans son culte, jusque-là si simple et si obscur, des offrandes des fidèles, et des pieuses largesses des souverains, il s'en forma un trésor de charité, où les pauvres trouvaient des ressources journalières à leurs misères, et l'Eglise des moyens pour fournir à la structure de ses temples, à la décoration de ses autels, et à l'entretien de ses ministres.

L'évêque jusque-là avait été chargé tout seul de la dispensation de tous les revenus du sanctuaire: il était proprement le seul bénéficier de son Eglise ; c'est-à-dire, le seul dispensateur des biens que la piété des fidèles y avait consacrés: lui seul, par le ministère de son diacre, fournissait à la nourriture des vierges, des veuves, des pupilles, des confesseurs, au besoin du reste des fidèles; et c'était sur lui seul que roulait l'entretien et la subsistance des ministres subalternes.

Je sais que depuis, ou l'avarice des pasteurs et l'infidélité de leur dispensation, ou la multiplication des revenus sacrés, ou la multitude des ministres, obligèrent l'Eglise d'en venir à un partage. Mais ces biens pour être partagés, ne changèrent pas de nature; la portion suivit toujours le sort du principal; chacun en se chargeant d'une partie de l'héritage de Jésus-Christ, se chargea d'une partie des obligations qui en étaient inséparables: en un mot, les pauvres eurent plus de dispensateurs; mais les biens de l'Eglise n'en eurent pas pour cela plus de maîtres.

Cette doctrine et cette tradition supposée, voici les réflexions naturelles qui en naissent. Il est certain que les revenus de l'Eglise sont des aumônes et des dons pieux : j'avoue qu'en nous les confiant, les fidèles ont prétendu soutenir nos travaux, et nous faire recueillir des bénédictions temporelles, comme parle saint Paul, pour les spirituelles qu'ils avaient reçues de nous. J'avoue encore qu'ils devaient ce tribut de justice à notre ministère; car personne ne combat à ses propres frais, selon le langage du même Apôtre.

Mais en premier lieu, notre droit n'est fondé que sur nos besoins; notre indigence fait tout notre titre. C'est parce que la tribu de Lévi n'était point entrée en partage des terres avec les autres tribus, qu'elles furent obligées par la loi de fournir à sa subsistance. Si la Providence nous a ménagé d'ailleurs des secours temporels, il est contre l'équité naturelle, dit Julien Pomère, de convertir les aumônes dont nous sommes chargés, en nos propres usages : c'est un bien que nous usurpons sur les malheureux : nous sommes les premiers pauvres ; mais nous ne sommes que cela.

En second lieu, ces biens sacrés sont des aumônes, et quiconque n'est pas pauvre, n'y a point de droit; mais ce sont aussi des salaires, et quiconque ne travaille pas, ne doit pas manger et en jouir; autrement ce serait changer la récompense de l'apostolat en une occasion de mollesse, et sans entrer dans les fatigues et les périls d'une milice sainte, partager la solde et les dépouilles avec ceux qui ont combattu. Car, de bonne foi, les pieux fidèles qui se dépouillèrent de leurs biens aux pieds de l'autel, quelle vue purent-ils avoir que l'utilité de l'Eglise? ne crurent-ils pas, en augmentant ses possessions, augmenter son héritage spirituel, multiplier les fidèles en multipliant ses ministres ; étendre l'œuvre de l'Evangile, et faciliter à l'Eglise de nouvelles conquêtes en la rendant plus puissante? Or, je vous prie, quel avantage revient-il à l'Eglise de nourrir un ministre oiseux et inutile? quelle nouvelle gloire pour elle de fournir à la mollesse, à l'indolence, à la sensualité, aux plaisirs d'un clerc ou d'un moine fainéant et souvent dissolu? n'est-ce pas là plutôt sa honte et son opprobre? Jugez vous-mêmes si les pieux fondateurs qui l'enrichirent, voulurent la déshonorer, favoriser le luxe et la paresse de ses ministres, en la comblant de leurs bienfaits. Cependant nous ne saurions avoir d'autre droit sur les biens sacrés, que celui que nous ont donné les fidèles qui s'en sont dépouillés entre nos mains : ces pieuses donations renferment une espèce de traité saint entre eux et nous, qui a ses conditions et ses réserves inséparablement attachées à la nature des biens qu'ils nous ont laissés. Si nous violons les conditions de ce traité, nous sommes déchus du droit que nous avions aux biens que ce traité saint et sacré nous assure. Or, n'est-il pas vrai que s'ils nous ont préférés à leurs proches, ce n'a été que par un sentiment de religion, que pour mettre à couvert entre nos mains le patrimoine des pauvres qui n'eût pas été en sûreté au milieu des révolutions et de la cupidité des familles? Pourquoi en effet frustrer leurs proches d'une partie de leur succession, s'ils avaient voulu seulement nous la remettre en pur don, et les appauvrir sans autre dessein que de nous enrichir de leurs dépouilles? Hélas ! ces pieux fidèles jouissent dans le ciel du fruit de leurs largesses : ils retrouvent dans le sein de Dieu, pour les biens passagers qu'ils lui ont généreusement consacrés, un trésor éternel et inépuisable que la malice des hommes ne peut plus leur ravir, que le ver et la rouille ne sauraient plus altérer. Mais s'ils pouvaient reparaître au milieu de nous, et voir l'usage que la plupart des ministres font des biens qu'ils

avaient offerts à nos temples; s'ils pouvaient sortir de leurs mausolées, et voir ces temples eux-mêmes, où ils reposent, qu'ils avaient enrichis, dont ils avaient orné les autels avec tant de magnificence, et où ils avaient prétendu que s'offriraient sans cesse au Seigneur des prières ferventes et des sacrifices d'expiation; s'ils pouvaient voir ces temples abandonnés, à demi ruinés, ces autels qu'ils avaient élevés avec tant de soin, négligés, et indignes de servir à un ministère redoutable et de recevoir les offrandes saintes; s'ils pouvaient voir les ministres chargés de ces prières et du soin de ces temples, les connaître à peine, et dissiper ailleurs dans l'oisiveté, dans la bonne chère et les plaisirs, un bien destiné à tant de pieux usages; s'ils voyaient ces abus et ces scandales, ne nous appelleraient-ils pas en jugement? ne demanderaient-ils pas à rentrer en possession de ces héritages qu'ils avaient cru consacrer à la religion et à la piété, et qu'ils verraient employés à des usages mondains et profanes? Armés du même zèle qui les rendit si bienfaisants envers l'Eglise, ne chasseraient-ils pas, comme le Sauveur, de ces temples qu'ils avaient élevés et dotés avec tant de profusion, ces ministres oiseux et indignes qui les déshonorent par leurs mœurs et par leur inutilité, et qui font de ces maisons de prières, l'asile de leur faste, de leur orgueil, de leur sensualité et de leur paresse?

Et de-là naît une seconde réflexion. Les revenus ecclésiastiques étant des offrandes faites à l'autel, et des biens consacrés au Seigneur, vous ne pouvez donc plus, dit le premier concile de Milan, les employer qu'à des usages saints et religieux: *Eam naturam et conditionem consecuti sunt, ut in alium quam sacrum et pium usum eorum fructus converti nefas esset.* Vous leur devez le même respect, dit un ancien auteur, qu'aux vaisseaux sacrés, aux ornements qui servent à l'autel, et aux autres dons que la piété des peuples fait aux temples. Je ne dis pas qu'on peut, sans sacrilége, les faire servir à l'iniquité, et changer les fruits de la piété et de la justice en des instruments de crimes; non, cela leur serait commun avec tous les autres biens. Mais je dis que depuis leur consécration, vous ne pouvez plus les faire servir à des usages mondains indifférents, inutiles; je dis que des usages innocents et indifférents, d'un bien commun et profane, deviennent sacrilèges si le bien est saint: je dis que c'est tomber dans l'impiété et la profanation de ce prince de Babylone, qui faisait servir les vases du temple à ses repas ordinaires; je dis que nous devons les manier avec une espèce de religion et de culte, les regarder comme arrosés encore des larmes des fidèles, de ces pieux pénitents qui les offrirent comme le prix de leurs péchés, embaumés, si j'ose parler ainsi, de leurs vœux et de leurs soupirs, les regarder comme teints du sang de Jésus-Christ, et, par une maxime bien différente de celle des pontifes et des docteurs de la loi, ne les appliquer qu'à ce qui regarde le temple, parce qu'ils sont le prix du sang innocent.

Une troisième réflexion qui est encore une suite des deux précédentes, c'est que puisque le maniement des revenus ecclésiastiques n'est qu'une simple dispensation; puisque ce sont des fonds publics, pour ainsi dire, destinés à servir de ressource aux calamités publiques; puisque nos besoins une fois mesurés avec religion et retranchés, le reste n'est plus à nous, n'est plus qu'un bien étranger qu'on met en dépôt entre nos mains, il s'ensuit que cette administration est une charge plutôt qu'un avantage; que plus elle excède nos besoins, plus elle doit alarmer notre foi; que tout ce qu'un riche bénéficier a par-dessus un autre qui l'est moins, c'est qu'il a plus de bien étranger à administrer et à distribuer, c'est que sa dispensation est plus pénible et plus périlleuse, sans être plus utile; c'est, en un mot, que ses tentations et ses dangers sont plus grands, sans que ses avantages augmentent. Il est chargé de plus de bien, mais il n'en est pas plus riche: *Qui multum, non abundavit* (II *Cor.*, VIII, 15): il est seulement plus à portée d'en faire un mauvais usage: car qu'il est difficile d'avoir en sa disposition de grands biens dont personne n'est en droit de nous demander compte, ni de nous en disputer la propriété et l'usage, et de ne pas les regarder comme à soi, et de n'en retenir pour nos besoins, que ce que l'Eglise nous eût accordé elle-même dans un temps, où, comme nous assure l'Apôtre, il suffisait aux ministres qu'on pourvût à la frugalité de leur nourriture, et à la modestie de leurs vêtements: *His contenti simus.* (I *Tim.*, VI, 8.)

Enfin la dernière réflexion, est que ces maximes qui paraissent si dures, si outrées, qui sont si universellement violées, et que la corruption de l'usage et le relâchement des ministres semblent avoir abolies, ne sont pourtant qu'une simple exposition de la doctrine des saints; que ce langage est le langage de tous les siècles; qu'encore aujourd'hui c'est le langage de l'Eglise, et de tous les interprètes de sa doctrine; que le relâchement des auteurs les plus indulgents qui ont pu donner atteinte à toutes les autres maximes de la morale, et introduire un langage nouveau et inconnu sur les devoirs, ont respecté celui-ci, et n'en ont parlé que comme on en parlait dans les siècles les plus purs de l'Eglise. Ainsi il faut bien que la règle soit inviolable, puisque le relâchement qui a trouvé des raisons plausibles pour adoucir toutes les règles qui gênaient les passions, a laissé à celle-ci toute sa sévérité.

Je vous ai exposé ces réflexions sans art, et sans leur donner même la forme de discours: il est des vérités auxquelles on ne laisse toute leur force qu'en les exposant simplement. J'ai peu cité, parce qu'il aurait fallu trop citer. Lisez vous-mêmes les rè-

gles des canons et les ouvrages des saints, et vous trouverez la tradition constante de cette doctrine depuis les apôtres jusqu'à nous. Vous trouverez même sous la loi judaïque, que lorsque le profane Héliodore voulut piller les trésors du temple, le saint pontife Onias, en les lui montrant, lui déclara que c'étaient des dépôts sacrés, et la nourriture des veuves et des pupilles : *Ostendit deposita esse hæc et victualia viduarum et pupillorum.* (II *Mach.*, III, 10.) Vous trouverez que les prêtres des païens eux-mêmes, regardaient les richesses de leurs temples comme des dépôts sacrés, et les ressources des calamités publiques. Après cela vous ne serez plus surpris d'entendre un concile d'Antioche ordonner que l'évêque n'eût l'administration des biens de l'Église, que pour les distribuer aux pauvres avec fidélité et avec religion : *Episcopus habeat Ecclesiæ rerum potestatem, ut eas in omnes egenos dispenset cum multa cautione et timore Dei;* qu'il y participe lui-même, s'il est vrai qu'il soit pauvre; mais qu'il ne s'en serve précisément que pour fournir à ses dépenses nécessaires : *Ipse autem earum sit particeps, si tamen indiget ad suas necessarias expensas.* Ce canon seul renferme les trois points principaux que nous venons d'établir; que vous n'êtes que dispensateurs des biens de l'Eglise; que vous n'y avez droit que comme pauvres; et que ce sont les besoins tout seuls, qui doivent être les règles de l'usage.

Mais on convient, me direz-vous, du fond de cette doctrine : on n'a jamais cru que les clercs fussent maîtres absolus des biens que l'Eglise leur confie : cette erreur est l'erreur de peu de gens; mais dans le détail, n'est-ce pas la prudence qui doit expliquer ces règles? n'y a-t-il pas par rapport aux personnes, certaines distinctions à faire dans l'usage des revenus sacrés? chaque clerc est simple dispensateur, il est vrai; mais chaque clerc doit-il se prescrire les mêmes bornes? l'Eglise elle-même ne veut-elle pas qu'on ait égard à mille circonstances? les besoins du clerc sont-ils les mêmes que ceux du pontife? la règle du nécessaire ne souffre-t-elle pas autant de différences, qu'il y a de rangs dans l'Eglise et de conditions dans l'Etat? Voilà ce que j'ai appelé l'erreur des circonstances : on convient de la règle; on s'abuse sur l'application, et c'est cet abus qu'il faut combattre.

SECONDE RÉFLEXION.

Il en est des maximes qui règlent l'usage des revenus sacrés, comme de toutes les autres maximes qui décident des principaux devoirs de la vie chrétienne. Tout le monde convient du fond et du principe; et il n'est presque personne qui ne s'égare et ne trouve des exceptions et des adoucissements, quand il faut se l'appliquer à soi-même. La règle est toujours incontestable; l'application par rapport à nous, est toujours douteuse.

Or, les circonstances sur lesquelles on s'abuse d'ordinaire dans l'usage des revenus ecclésiastiques, peuvent se réduire à quatre : premièrement, aux dignités où l'on est élevé; secondement, à la grandeur et à la distinction du nom que l'on porte; troisièmement, à l'abondance du revenu dont on jouit; enfin, aux superfluités dont on se fait des besoins ou des bienséances. Je ne vous demande que de l'attention; car je ne veux aujourd'hui vous parler que par de simples réflexions, et vous instruire plutôt uniquement sur les règles, que déclamer contre les abus.

La première circonstance qui regarde les dignités où l'on est élevé, est l'illusion la plus universelle sur cette matière. Mais pour séparer le vrai du faux sur un point d'un si grand usage, j'avoue d'abord que l'Eglise autorise des distinctions extérieures; que l'honneur du ministère demande certain éclat de ceux qui en occupent les premières places; que les ornements des lévites inférieurs marqués dans la loi, n'égalaient pas la magnificence de ceux du pontife, ni la portion qui leur revenait des sacrifices, celle que le législateur avait réservée aux successeurs d'Aaron; et qu'ainsi, quoique les apôtres et les premiers pasteurs ne se distinguassent d'abord des ministres inférieurs que par une vie plus dure, plus pauvre, plus laborieuse, et que l'Eglise, encore aujourd'hui, ne mesure ses honneurs et ses récompenses que sur les services qu'on lui rend, et qu'elle n'accorde des distinctions et des prérogatives aux premiers pasteurs que pour l'accroissement de la foi et du royaume de Jésus-Christ sur la terre, il est vrai, néanmoins, que les besoins de ses ministres augmentent à proportion de leur rang, et que ce qui pourrait suffire dans les places subalternes ne suffit pas pour ceux qui sont à la tête. Je l'avoue, et j'aime mieux en accorder trop, et demeurer en deçà de la règle que de l'affaiblir, comme il arrive toujours, en voulant la pousser trop loin.

Mais en premier lieu, je pourrais vous faire remarquer qu'il n'en est pas des honneurs du sanctuaire comme des dignités du siècle. Celles-ci, fondées sur la crainte, sur un frein nécessaire aux passions des hommes, sur une autorité extérieure qui doit parler et imposer aux yeux et aux sens, ont besoin d'une pompe extérieure pour se soutenir. La majesté des lois tire presque toute sa force de la majesté du souverain et de celle de ses ministres : il faut du spectacle et de l'appareil pour rendre les titres qui élèvent les hommes les uns sur les autres respectables. La puissance des souverains vient de Dieu seul; mais c'est l'orgueil qui a inventé ensuite la plupart des titres subalternes qui mettent une si grande différence parmi leurs sujets. Ainsi, c'est à l'orgueil à soutenir ce que l'orgueil seul a inventé; ce sont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vide et le néant, et leur donner une sorte de réalité. Mais c'est l'innocence, la sainteté, la

justice, la modestie, la pauvreté, le zèle, le travail qui font l'éclat des dignités du sanctuaire ; elles ne sont fondées que sur le mépris du monde et de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des sens, puisqu'elles ne sont fondées que pour en donner l'exemple et l'inspirer aux fidèles. Les rois des nations tirent leur gloire de la domination et du faste; mais il n'en est pas ainsi de vous, dit Jésus-Christ : ce fut en lavant les pieds à ses disciples, et en leur ordonnant de ne pas rougir du même ministère envers leurs inférieurs, qu'il les établit ses apôtres; c'est-à-dire les princes et les chefs de son royaume. La magnificence n'est pas l'état de l'Eglise sur la terre : elle est ici-bas étrangère, désolée de l'absence de son Epoux; affligée des scandales qui la déshonorent, des persécutions qui la troublent, des schismes qui la déchirent, des plaies domestiques qui la percent d'un glaive de douleur; et tandis qu'elle est couverte de deuil et d'amertume, et que toutes ses voies pleurent, ses ministres ne doivent pas venir lui insulter par une pompe si déplacée et si éloignée de son esprit.

Voilà ce que je pourrais d'abord vous faire remarquer; mais, pour en venir à quelque chose de plus précis, je vous dis en second lieu que si l'Eglise autorise quelques distinctions extérieures dans ses ministres, elle autorise celles seulement qui peuvent faire valoir l'autorité sainte du ministère ; c'est-à-dire nous faciliter le succès de nos fonctions, préparer l'esprit des peuples au respect et à l'obéissance, donner du poids aux règles et faire fructifier l'œuvre de l'Evangile ; elle n'autorise que celles qui nous mettent plus en état de maintenir la discipline, le bon ordre et la subordination parmi ses ministres, de pourvoir aux besoins des fidèles, de rendre les exemples de notre modestie, de notre frugalité, de notre détachement, de notre charité plus éclatants par l'éclat et les distinctions qu'elle nous accorde, et d'être plus utiles à mesure que nous sommes plus élevés. Tout ce qui ne se rapporte pas à cette fin est hors des vues et des intentions de l'Eglise ; tout ce qui ne tend qu'à nourrir la complaisance et l'orgueil, qu'à nous attirer de vains regards, qu'à nous faire paraître dans le temple de Dieu, comme ces idoles des nations qui n'étaient redevables du culte et des hommages des peuples, qu'à l'or et à la vaine magnificence dont elles brillaient ; tout ce qui est inutile au salut des âmes, à l'édification de l'Eglise, au progrès de la foi, ne convient pas à des dignités qui ne sont établies que pour la sanctification des fidèles. C'est à nous à distinguer ce que la gloire de Dieu demande d'avec ce que la cupidité nous inspire; de ne pas confondre les intérêts de l'Eglise avec ceux de notre vanité, les secours innocents d'une dignité sainte avec l'appareil d'un poste profane, et de ne pas prétendre honorer notre ministère par un air de faste et d'ostentation qui déshonore l'Eglise qui nous l'a confié, et qui nous attire plutôt le mépris et les censures, que le respect et les hommages des peuples.

Je vous dis, en troisième lieu, que plus vous êtes élevé, plus l'Eglise attend de vous que vous serez le modèle du troupeau; plus vos vertus doivent égaler la prééminence de la place que vous occupez ; plus, dit le saint concile de Trente (*sess.* XXV), vous devez tellement régler votre conduite extérieure que les autres puissent prendre dans vos mœurs les règles de tempérance, de modération, de simplicité et de cette humilité noble et chrétienne qui nous rend si agréables à Dieu, et si respectables aux hommes. Je dis que vos obligations croissent par conséquent avec votre rang; que plus vous avez de peuples à conduire, plus vous avez de misères à soulager, et qu'ainsi moins il doit vous rester des biens de l'Eglise pour les profusions du faste et de la mollesse. Je dis que plus vous êtes élevé, plus votre dignité sainte vous approche de Jésus-Christ le prince des pasteurs, dans les travaux depuis sa jeunesse, pauvre et n'ayant pas où reposer sa tête; que plus vous paraissez revêtu de son autorité, plus vous devez paraître animé de son Esprit et représenter ses vertus, comme vous représentez sa personne; être humble, modeste, ennemi du faste et des honneurs comme lui; touché comme lui de la seule gloire de son Père et du salut des brebis d'Israël qui périssent; plein de tendresse pour les malheureux, et multipliant pour ainsi dire, le pain même qui vous est nécessaire, pour soulager leur indigence. Ceux que l'Eglise a appelés aux honneurs du sanctuaire, dit encore le même concile, doivent bien comprendre qu'ils n'ont pas été revêtus de cette dignité pour y chercher leurs propres intérêts, pour amasser des richesses, ou pour y vivre dans l'opulence et dans le luxe, mais pour y travailler sans relâche à la gloire du Seigneur, et pour y passer leur vie dans une sollicitude et une vigilance continuelle.

En quatrième lieu, vous ne devez pas confondre ici ce que les règles canoniques accordent aux dignités de l'Eglise avec ce que les abus des siècles postérieurs y ont ajouté. L'Eglise, par une fatale nécessité, toute divine qu'elle est, suit dans sa police extérieure et dans la ferveur ou le relâchement des siècles, la destinée des choses humaines, et éprouve comme elles les vicissitudes inséparables de la condition des choses présentes. Mais les temps qui ont changé les mœurs n'ont pas changé les règles, et les exemples du plus grand nombre augmentent les abus, mais ne les autorisent pas. Lisez les lois saintes de nos pères sur la frugalité même de ceux en qui réside l'honneur du sacerdoce et l'excellence de l'autorité : *A l'imitation de nos Pères assemblés dans le concile de Carthage* (c'est encore le saint concile de Trente qui parle, et je vous le cite exprès préférablement à tant d'autres, parce que ce sont des lois faites presque de nos jours, et auxquelles on ne peut opposer ni la prescription des temps, ni la

différence des mœurs et des siècles) : *non-seulement nous ordonnons que les évêques usent d'ameublements modestes, et se contentent d'une table frugale, mais encore que dans toute leur conduite, dans leurs maisons et sur leur personne il n'y paraisse rien qui soit éloigné de cette sainte pratique, et qui ne ressente la simplicité, le zèle de Dieu et le mépris des vanités du siècle. — Ne quid appareat quod ab hoc sancto instituto sit alienum, quodque non simplicitatem, Dei zelum ac vanitatum contemptum præ se ferat.* Or, mes frères, c'est aux lois de l'Eglise, et non aux usages d'un monde corrompu, à régler la conduite de ses ministres; c'est à elle, qui met en dépôt ses richesses entre vos mains, à vous en marquer l'usage. Si vous vous éloignez de son Esprit et de ses intentions dans l'administration de ses biens, elle rétracte en secret le don qu'elle vous en a fait; elle vous regarde comme un économe infidèle, et, ne pouvant vous dépouiller ici-bas de ces biens sacrés, elle s'attend à vous en faire rendre compte un jour jusqu'au dernier denier devant le premier Pasteur, et le seul Seigneur de l'héritage qu'elle vous avait confié. Eh! quoi, mes frères, parceque le monde autorise dans les ministres, le faste, l'orgueil, les profusions, des mœurs opposées aux règles de l'Evangile, vous croiriez que l'Eglise a cru devoir se relâcher de ses règles pour se rapprocher du monde, le ménager et ne pas contredire l'erreur de ses jugements? Elle gémit des abus que le monde vient porter jusque dans le sanctuaire, et plus ils gagnent et se répandent, plus elle s'afflige et les déteste. Mais je n'en dis pas assez : n'accusons pas le monde, mes frères, d'autoriser nos abus, et rendons lui justice; ce monde lui-même, tout corrompu qu'il est, blâme en secret, dans les pasteurs et les ministres, ce faste et ces profusions dont il semble leur faire honneur; il est le premier et le plus rigide censeur d'un abus qui paraît son ouvrage ; tout aveugle et injuste qu'il est, il respecte encore assez la majesté de la religion pour comprendre que ses ministres doivent l'honorer plutôt par la sainteté de leur vie que par la pompe qui les environne; il sent le ridicule et l'indécence d'un faste attaché à un état saint, et à l'usage d'un bien consacré à la piété et à la miséricorde. Les plus mondains eux-mêmes sont indignés, scandalisés de voir servir au luxe, à la sensualité, à l'intempérance, et à toutes les pompes du siècle, des richesses prises sur l'autel; ils blâment la simplicité de leurs pieux ancêtres, d'avoir laissé des biens si considérables aux églises, pour nourrir la mollesse, la vanité et le faste des ministres, et de n'avoir diminué les possessions et les héritages de leurs maisons que pour augmenter les abus et les scandales de l'Eglise; ils disent que ces biens sortis de leurs maisons auraient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfants, et à les mettre en état de servir la patrie, qu'à nourrir le faste et l'oisiveté d'un clerc inutile à l'Eglise et à l'Etat; ils se plaignent que les clercs tout seuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états souffrent, et que le malheur des temps se fait sentir au reste des citoyens. L'hérésie, en usurpant, le siècle passé, des biens consacrés à l'Eglise, n'allégua point d'autre prétexte ; l'usage profane que la plupart des ministres faisaient des richesses du sanctuaire, l'autorisa à les arracher de l'autel, et à rendre au monde des biens que les clercs n'employaient que pour le monde. Et que sais-je, si le même abus qui règne parmi nous n'attirera pas un jour à nos successeurs la même peine, et si la justice de Dieu ne permettra pas que des biens sacrés, dont l'usage déshonore si fort son Eglise, soient livrés aux ennemis de son nom, et deviennent, comme parmi tant de peuples séparés de l'unité, la proie de l'hérésie? Ce fut l'usage indigne et sensuel que les enfants d'Héli faisaient des dons faits à l'autel, et du revenu de leur sacerdoce, qui livra l'arche sainte aux Philistins, et qui fit cesser pour quelque temps dans Israël la libation et le sacrifice. La profanation des choses saintes demeure rarement impunie, et si Héliodore, tout païen qu'il était, est si sévèrement châtié pour avoir osé porter ses mains sacriléges sur les trésors du temple, quel châtiment ne doivent pas attendre les ministres du temple eux-mêmes, s'ils sont assez malheureux que d'en abuser?

Aussi je vous dis, en cinquième lieu, croyez-vous de bonne foi que les pieux fidèles qui enrichirent autrefois nos temples prétendirent y fonder des places et des dignités superbes, fastueuses, mondaines? Quoi ! eux, qui engagés dans le siècle renonçaient à ses vanités, auraient voulu les introduire dans le lieu saint? Quoi? les Paule, les Marcelle, les Olympiade, ces saintes veuves, qui consacraient si généreusement à Jésus-Christ la succession de leurs ancêtres, n'auraient voulu se dépouiller d'une pompe mondaine que pour en revêtir ceux qui doivent en inspirer le mépris aux autres? Elles qui édifièrent tant le monde lui-même, auraient-elles voulu être un sujet de scandale à l'Eglise de Jésus-Christ? et les monuments éternels de leur modestie et de leur dépouillement pourraient-ils devenir entre nos mains des prétextes d'ostentation et de luxe? C'était la charité, la sainte simplicité des premiers pasteurs, qui attirait à l'Eglise ces pieuses libéralités, et si dès-lors ses ministres eussent paru environnés d'orgueil et de faste, jamais ces pieux fidèles n'eussent confié l'administration de leurs largesses à des dispensateurs qui auraient paru plus occupés de leurs aises et de leurs plaisirs que des besoins des pauvres. C'est donc à la sainteté seule de nos prédécesseurs que nous sommes redevables des richesses qui leur furent confiées, et nous ne sommes pas dignes de succéder à leur administration, si nous ne succédons pas aux vertus qui la leur attirèrent.

Mais les dignités de l'Eglise n'ont-elles pas besoin d'un certain éclat pour s'attirer

le respect des peuples? Ne serait-il pas à craindre qu'elles tombassent dans l'avilissement, si elles n'étaient soutenues par quelque décoration extérieure, nécessaire à l'autorité? Cette rigoureuse simplicité pouvait édifier dans les siècles où tous les fidèles étaient saints; mais dans la corruption de nos mœurs, où le monde n'est déjà que trop disposé à mépriser les clercs et la sainte autorité du sacerdoce, ne faut-il pas la revêtir d'une certaine pompe qui impose et qui rende du moins l'éclat du culte respectable à ceux qui en méprisent les lois?

Mais, mes frères, quand est-ce que le monde a cessé de respecter les ministres? n'est-ce pas quand ils ont cessé eux-mêmes d'être respectables? Est-ce le déréglement du monde, ou celui des clercs, qui a changé en satire et en mépris la vénération des fidèles pour les personnes consacrées au saint ministère? et croyez-vous qu'une vaine pompe, que le monde lui-même censure, puisse remplacer les vertus qui seules nous attirent du respect, et qu'elle puisse honorer l'Eglise qu'elle-même afflige et déshonore? Est-ce que les dignités saintes ne doivent imposer qu'aux yeux et aux sens? ne sont-elles pas uniquement établies pour édifier, pour parler au cœur, pour inspirer la haine du monde, le désir et l'amour des biens éternels? L'Eglise a-t-elle besoin de faste et d'orgueil pour se soutenir? c'est par la sainteté et par la charité qu'elle s'est établie, et c'est par là qu'elle se soutiendra et qu'elle s'étendra jusqu'à la consommation des siècles. Quel respect peut lui attirer le faste de ses ministres? il a servi de prétexte à des royaumes entiers pour se séparer de son unité; il a arraché de son sein des nations nombreuses qu'elle avait autrefois acquises par le sang de ses martyrs et de ses apôtres; il leur fournit encore aujourd'hui des censures, des dérisions, des blasphèmes contre elle; il scandalise ceux qui sont demeurés dans son unité; il ébranle la foi des simples; il affermit l'impie dans son impiété; il laisse la veuve et l'orphelin dans l'indigence et dans le désespoir; il fait monter jusqu'au trône de la justice de Dieu les clameurs des pauvres négligés, abandonnés, et dont la misère et le délaissement crie vengeance contre ces dispensateurs barbares, qui refusent à ces infortunés un bien qui leur appartient, pour l'employer à des profusions indécentes et cruelles : voilà la gloire qui en revient à l'Eglise; c'est à vous à voir si vous voulez compter ses schismes, ses scandales, sa honte, sa douleur et ses pertes parmi ses avantages.

J'avoue que la modestie de ses ministres et de ses pasteurs ne doit avoir rien d'abject et de méprisable. Mais une noble simplicité a mille fois plus de dignité aux yeux du monde même que tout le vain appareil d'une magnificence déplacée. Il n'est rien de si bas que de vouloir se faire respecter par des endroits qui ne conviennent ni à notre état, ni à nos fonctions : jamais les ministres de l'Eglise n'ont été plus honorés que dans les siècles où ils parurent plus pauvres et plus modestes. Corneille, cet officier romain, tout gentil qu'il est encore, se jette aux pieds du prince des apôtres; mais est-il ébloui de la pompe et de l'éclat qui l'environne? il le trouve logé sur le bord de la mer, chez un ouvrier de la lie du peuple; sa parure, sa suite, tout répond à la pauvreté et à la simplicité de son logement : c'est la piété, c'est l'innocence, c'est je ne sais quoi de divin que la sainteté répand sur le visage de cet apôtre, qui fait sentir à Corneille la grandeur de cet homme et l'excellence de son ministère. Les honneurs que l'officier de la reine Candace rendit à Philippe, en le faisant monter dans son char, furent-ils fondés sur la pompe qui environnait ce ministre de Jésus-Christ? l'homme de Dieu était à pied, portant, dans la simplicité de son maintien, la ressemblance d'un prophète; et à l'éclat céleste que la grâce répand sur son visage, cet officier le prend pour l'ange du Seigneur envoyé pour l'instruire et lui montrer la voie du salut. Un saint Léon, accompagné de sa vertu et de la seule dignité de son sacerdoce, un Benoît dans sa solitude, arrêtent-ils la fureur et les ravages de deux princes barbares, et les forcent-ils de respecter en eux la présence du Dieu dont ils sont animés, par la magnificence qui les environne, ou par la sainteté de leur vie et l'éminence de leurs vertus? Non, mes frères, soyons saints, et nous serons respectés; honorons notre ministère, et notre ministère nous honorera : ne nous conformons pas aux vaines pompes du monde; c'est le seul moyen de nous attirer sa vénération et ses hommages. Le monde envie plus notre opulence qu'il ne l'honore; faisons-en un saint usage, il n'enviera plus nos richesses et il respectera notre charité. C'est connaître peu la sainteté de notre ministère, de se persuader qu'il y ait quelque autre chose que la vertu qui puisse le rendre respectable; mais c'est encore moins connaître le monde, de croire lui inspirer du respect pour la religion par les mêmes abus qui rendent ses ministres méprisables. Un Augustin, vêtu simplement, ne se nourrissant que de simples légumes, et n'accordant qu'à l'hospitalité, dit Possidius, une nourriture plus délicate, c'est-à-dire l'usage de la viande, quels honneurs ne reçut-il pas de son siècle? Le grand Basile ne portait jamais sur son corps que le même vêtement; et toutes les richesses, dit saint Grégoire de Nazianze, qu'on lui trouva après sa mort, se réduisirent à une croix : cependant Basile est l'oracle de l'Orient, respecté de tout l'univers et des césars eux-mêmes dont il combattait les erreurs. Exupère, ce pasteur si respectable, pousse si loin, dit saint Jérôme, l'excès de son détachement et de ses largesses, qu'il est réduit à porter la divine Eucharistie dans un panier d'osier et le sang de Jésus-Christ dans un vase de terre. O sainte magnificence! ô faste vraiment

épiscopal et digne d'un ministre de la Croix ! ô spectacle de charité mille fois plus digne du respect et des hommages des peuples que tout le vain éclat d'un luxe profane ! Je ne vous dis pas, regardez et faites selon ce modèle : ces grands exemples ne sont plus de nos mœurs ; mais je vous dis, voyez si l'Eglise perdait quelque chose de sa majesté dans la simplicité et la frugalité de ces pasteurs illustres, et si la dignité de l'épiscopat fut jamais regardée avec plus de vénération, que lorsqu'elle ne brilla que par la sainteté, l'humilité et la pauvreté évangélique de ceux qui en étaient revêtus? Première circonstance sur laquelle on s'abuse : l'erreur des dignités.

La seconde est celle que nous avons appelée l'erreur du nom. J'avoue d'abord que les personnes distinguées du côté de la naissance ont besoin, par les suites de leur éducation, de certains adoucissements, dont ceux qui sont nés dans le peuple peuvent se passer, et qu'il est pour elles des nécessités qui seraient mollesse et profusion dans les autres. Mais pensez-vous que l'Eglise, qui condamne dans les laïques mêmes cette pompe profane qu'un usage peu chrétien attache au fantôme du nom et de la naissance, non-seulement l'autorise dans ses ministres, mais veuille même la payer du bien des pauvres, des richesses du sanctuaire, et faire les frais d'un abus dont elle gémit et qu'elle déteste ? Etes-vous ministres de Jésus-Christ comme noble, ou comme pieux, fidèle, vigilant, laborieux, éclairé? est-ce votre nom, ou votre vertu, qui a porté l'Eglise à vous choisir et à vous consacrer aux fonctions de l'autel ? est-ce la naissance, ou la science et la piété, qui remplissent les devoirs du saint ministère? pourquoi voulez-vous donc que l'Eglise accorde un plus grand salaire à ce qui est inutile à ses fonctions ? ce n'est pas celui qui est plus noble et plus illustre, c'est celui qui travaille le plus, dit saint Paul, qui est digne d'un double honneur. Un grand nom vous donne-t-il plus de zèle, plus de lumière, plus de sainteté, plus de fidélité et d'application à vos devoirs ? qu'en revient-il à l'Eglise? pourquoi voulez-vous donc qu'elle vous en tienne compte, et qu'un titre, qui n'ajoute rien à vos services, augmente à votre égard ses libéralités.

D'ailleurs, souvenez-vous du principe déjà établi : quelle que puisse être la distinction de votre naissance, l'Eglise ne vous nourrit que comme pauvre ; le fonds d'où est tirée la portion du bien qu'elle vous distribue est le fonds de la veuve et de l'orphelin, des malheureux et des indigents. Or, l'Eglise, distributrice de ces pieuses largesses, ne prétend pas donner à un pauvre d'un sang illustre tout ce qu'il lui aurait fallu dans le monde pour soutenir l'orgueil de sa naissance, si sa fortune eût répondu à son nom. On peut, à la vérité, distinguer un pauvre d'un grand nom par de plus grandes libéralités ; mais on se souvient toujours qu'on distribue des aumônes, et que les aumônes ne rendent pas aux malheureux ce que la fortune leur a ôté, mais ce que la nature seule leur refuse. Ecoutez Pierre de Blois : Si, parce que vous êtes fils d'un grand, (il écrit à un évêque de Chartres,) ou que vous comptez des rois parmi vos ancêtres, vous prétendez que c'est une nécessité à vous de faire plus de dépense qu'un autre, je vous dis, de la part de Dieu, que cette prétendue nécessité ne doit pas tomber sur le patrimoine de Jésus-Christ : *Necessitas hæc Christi patrimonium non contingit.* Au contraire, la modestie épiscopale doit modérer les dépenses que vous eussiez faites dans le monde et changer vos profusions en de saintes largesses. Voilà le langage de l'Eglise et la pratique de tous les saints pasteurs dans tous les siècles. Paul, citoyen romain, prétendit-il à plus de distinctions extérieures ? et fut-il plus à la charge de l'Eglise que Pierre, simple pêcheur ? Vous le savez ; il ne souhaita, comme il dit lui-même, ni l'or, ni l'argent, ni les vêtements de personne : le travail de ses mains fournit à ses besoins; il ne voulut pas même être à charge aux fidèles qu'il avait enfantés en Jésus-Christ, et dont il avait droit d'exiger l'honneur et le salaire dû aux ministres de l'Evangile ; et le seul privilége qu'il tira de sa naissance, fut de travailler plus que les autres dans l'apostolat et d'en recueillir moins de fruits temporels. Les Ambroise, les Paulin, ces grands évêques sortis d'un sang illustre, vécurent-ils avec plus de splendeur et de magnificence qu'Augustin, fils d'un simple habitant de Tagaste ? Paulin vendit les grands biens qu'il avait reçus de ses ancêtres et les cacha dans le sein des pauvres ; Ambroise, jusqu'aux vaisseaux sacrés, pour soulager les misères de son peuple : Mes trésoriers, disait-il lui-même, sont les pauvres de Jésus-Christ ; les gardes qui m'environnent sont les aveugles, les boiteux, les malades, les vieillards, et tout mon trésor sont leurs vœux et leurs prières. Oui, mes frères, ces saints pasteurs, en dépouillant l'ignominie de l'habit séculier, dépouillaient toutes ces vaines distinctions que le siècle seul doit connaître ; oubliaient le nom de leurs ancêtres et la maison de leur père, du moment qu'ils avaient pris le nom de pasteurs, ce nom si doux, si humble et si favorable aux peuples; ils ne connaissaient plus de généalogie dès qu'ils étaient entrés dans le sacerdoce de Melchisédech, persuadés que l'Eglise ne respecte et ne connaît de nom dans ses ministres, que le nom auguste de leur ministère.

De plus, mes frères, un prêtre, un pasteur peut-il alléguer son nom et sa naissance, et excuser là-dessus son faste et ses profusions, tandis qu'une infinité de fidèles dont il est le père, que des membres de Jésus-Christ dont l'Eglise l'a chargé, gémissent dans l'affliction et dans l'indigence, sans secours, sans protection, sans autre ressource que celle de leurs larmes et de leur patience, abandonnés, inconnus, même de celui qui devrait connaître ses brebis,

les appeler par leur nom, les soulager et ne pas permettre qu'aucune périsse? Honore-t-on son nom et sa naissance par l'inhumanité et par l'oubli de la miséricorde? est-on grand par les profusions du luxe, ou par les sentiments nobles du cœur? et qu'y a-t-il de plus bas et de plus peuple, que d'être insensible à des misères qu'on est obigé de soulager; et de retenir, pour vivre dans l'abondance, le bien de mille malheureux qui souffrent et qui invoquent la mort comme le seul remède et le terme heureux de leurs peines? n'est-ce pas la noblesse du sang elle-même qui doit alors nous ouvrir le cœur, nous inspirer des sentiments élevés, bienfaisants et dignes d'une âme qui n'est pas née dans la foule? Si la naissance mettait quelques distinctions parmi les pasteurs et les ministres de l'Eglise; s'il était permis de leur donner à chacun des prérogatives et des caractères; c'est que ceux qui sont nés dans le peuple devraient être plus durs, plus enflés de leurs dignités, plus jaloux de tout appareil de vanité qui relève leur bassesse, moins capables de libéralité envers les pauvres; au lieu que la générosité, l'élévation des sentiments, la sensibilité pour les malheureux, le mépris noble du faste et de la magnificence, les largesses abondantes paraîtraient le partage de ceux qui ont dû hériter de leurs ancêtres avec un nom illustre, des sentiments dignes de leur naissance. Hélas, mes frères! le riche de l'Evangile est réprouvé parce qu'il vivait dans le luxe et dans la bonne chère, et qu'il laissait languir sans secours Lazare couvert de plaies, qui gémissait à sa porte : cependant ce riche, de la manière dont Jésus-Christ nous en parle, était un homme distingué dans son peuple; il n'employait à ses festins et à sa magnificence qu'un bien qu'il avait reçu de ses ancêtres, un bien qui était à lui, et dont il pouvait, ce semble, disposer à son gré. Mais vous, qui, sous prétexte d'une vaine distinction de nom, employez aux mêmes profusions le bien de la veuve et de l'orphelin, le patrimoine de ces Lazares infortunés que vous négligez; vous, qui ajoutez à la barbarie et à la sensualité du riche réprouvé, l'injustice qui vous fait refuser aux pauvres un bien sacré qui leur appartient, et le dissiper en de folles profusions, voyez si votre jugement ne sera pas plus rigoureux, et si les châtiments que la justice de Dieu vous prépare ne surpasseront pas autant ceux de ce riche infortuné, que votre crime est infiniment au-dessus de celui qu'on lui reproche.

Enfin, pour ne laisser rien à dire sur un point si essentiel, j'accorde, pour un moment, que les lois de l'Eglise vous permettent de vous donner les mêmes aises, les mêmes superfluités du bien sacré qu'elle vous confie, que vous auriez pu vous donner dans le monde du patrimoine de vos ancêtres. La prétention est ridicule, et vous en convenez ; mais supposons-là pour un moment. Eussiez-vous trouvé dans un partage domestique de quoi soutenir la vanité de votre nom, dont vous faites monter si haut les profusions et les dépenses inévitables? Le dernier peut-être d'une famille nombreuse, ou du moins exclu des droits et des prérogatives de l'aînesse, vous vous seriez vu réduit dans le monde, à une fortune médiocre, à une portion de cadet toujours fort mince dans les maisons les plus anciennes. Or, je vous demande : Voulez-vous être plus opulent sous Jésus-Christ pauvre que vous ne l'eussiez été, dit saint Jérôme, sous l'empire de Mammon? Quoi! l'Eglise sera obligée d'établir dans le luxe et dans l'abondance, ceux que le monde aurait laissés dans une honnête médiocrité? vous seriez plus à votre aise du patrimoine des pauvres, que vous ne l'eussiez été de la succession de vos ancêtres? votre nom n'eût pas souffert dans le monde, de l'obscurité, de la modicité de vos biens et de votre fortune, et il souffrirait dans l'Eglise, de votre charité de votre frugalité, de votre modestie? Quoi! Le monde qui a formé le fantôme et la vanité du nom et de la naissance n'eût pas soutenu en vous son ouvrage, et l'Eglise, qui la condamne, cette vanité, qui la combat, serait elle-même obligée de la soutenir? les bienséances du monde ne seraient point blessées, lorsque votre fortune ne répondrait pas à votre nom, et celles de l'Eglise le seraient, lorsque l'innocence, la simplicité, la tempérance, la piété de votre vie répondrait à la sainteté de votre caractère? Répondez, si vous l'osez. O mon Dieu! si vous nous avez enseigné qu'il est presque impossible aux riches du siècle de se sauver, si les biens de ce monde attirent presque toujours de secrètes malédictions sur ceux qui les possèdent, s'il est difficile d'en user selon les règles de la foi, de la charité, de la tempérance et de la pauvreté chrétienne; ô mon Dieu! quels doivent donc être les dangers de l'usage des biens sacrés? quels obstacles pour le salut! quels abîmes d'omissions, de superfluités, de profusions, de profanations, sur lesquels l'exemple commun répand de funestes ténèbres, qu'on n'approfondit presque jamais et sur quoi on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule! Décidez là-dessus, si la circonstance du nom et de la naissance doit vous rassurer sur l'injuste dispensation des revenus de l'Eglise.

Mais peut-être que l'erreur de la troisième circonstance vous sera plus favorable : elle roule sur l'abondance ou la médiocrité des revenus sacrés. Il paraît d'abord étonnant, que la même erreur puisse naître de deux circonstances si opposées ; mais l'expérience ne permet pas d'en douter. Si le revenu sacré dont on jouit est considérable, on croit que les dépenses doivent augmenter à proportion, et il ne reste presque rien pour les pauvres; s'il est modique, à peine en a-t-on assez pour soi, et les pauvres n'y peuvent plus

rien prétendre. Ces abus sont grossiers, il est vrai ; mais la cupidité autorisée par l'usage trouve partout des vraisemblances.

En effet, mes frères, quelle que puisse être l'abondance des biens que l'Eglise vous a confiés (je n'examine pas ici si cette abondance est dans les règles, et si la pluralité des titres que vous possédez, et qui enflent si fort votre revenu, est conforme aux intentions, à l'esprit et aux plus saintes lois de l'Eglise : vous savez que non ; mais ce doit être là le sujet d'une autre instruction;) quelle donc que puisse être cette abondance, vous n'en êtes pas plus riche ; je l'ai déjà dit, vous n'êtes que chargé d'une plus grande administration : donc vous n'en avez pas plus pour vous-même.

Car, dites-moi, je vous prie : au commencement que l'évêque avait seul entre les mains tout le revenu de son Eglise, en était-il plus fastueux, plus autorisé à des profusions? l'épiscopat était-il regardé alors comme un poste plus riche, plus éclatant, plus commode, plus favorable aux délices et aux profusions de la vanité? Vous n'avez qu'à remonter à ces temps heureux; jamais l'Eglise n'eut des pasteurs plus pauvres, plus charitables, plus pénitents, plus saints. L'évêque n'était que l'économe et l'inspecteur universel : il était chargé de plus de sollicitudes, il ne lui en revenait pas plus d'avantages ; il passait plus de biens sacrés par ses mains, il ne lui en restait pas plus pour lui-même. Et certes, mes frères, un bien change-t-il de nature par son abondance? Quand on vous donnerait un trésor en dépôt, en seriez-vous plus riche qu'un autre qui ne serait dépositaire que d'une somme médiocre? Si vous n'êtes que dispensateur, qu'importe que vous ayez plus de biens à dispenser? vous gardez la portion d'un plus grand nombre de pauvres, voilà votre unique privilége; mais vos droits et vos besoins n'augmentent pas pour cela.

Et une nouvelle preuve de cette vérité, c'est que remontez à l'origine : d'où vient que l'Eglise a attaché de plus grands revenus à certains bénéfices? est-ce pour ménager plus de plaisirs, plus de magnificence à ceux qui en sont pourvus? Vous comprenez d'abord que ce ne saurait être là l'intention de l'Eglise : c'est donc parce que les charges de ces bénéfices étaient plus considérables, le monastère plus rempli de saints moines, les pauvres qui en dépendaient, plus nombreux : c'est, en un mot, que ces biens plus abondants étaient nécessaires à plus de saints usages; c'étaient les besoins seuls de l'Eglise qui multipliaient, qui grossissaient les saintes libéralités des fidèles. Les mêmes besoins peut-être ne se trouvent plus ; mais l'Eglise en a de tant de sortes : la même espèce de maladie, de misère, que les pieux fondateurs avaient en vue ne subsiste peut-être plus ; mais tant qu'il y aura des pauvres et des malheureux, la même intention subsiste toujours ; ils doivent remplacer ceux qui les ont précédés, et entrer en part des libéralités auxquelles leur misère leur donne droit. Les besoins peuvent changer; mais comme les biens sacrés ne changent pas de condition, l'usage en est toujours le même.

Mais loin d'avoir un revenu abondant, dites-vous, le vôtre peut à peine suffire. Pour éclaircir ce dernier article, il n'y a qu'à passer à la quatrième circonstance, qui est l'abus des superfluités, dont on se fait des besoins. Je ne prétends pas ici entrer dans un détail odieux et inutile, ni régler au juste jusqu'où peuvent s'étendre les besoins de chaque ordre ecclésiastique. Cette décision dépend de mille circonstances qu'on ne peut ni prévoir ni résoudre dans un discours : il suffit d'établir la règle ; les cas particuliers se décident ensuite d'eux-mêmes.

Une maxime incontestable et que nul relâchement n'a jamais ni combattue ni entrepris même d'adoucir, est que le nécessaire des clercs a des bornes bien plus étroites et plus rigoureuses que celui des laïques. Dans le nécessaire des laïques, on renferme non-seulement les besoins de la vie, mais encore les bienséances que le monde a attachées à chaque état ; les délassements permis, certains usages dont une coutume universelle a fait des lois, des réserves prudentes pour l'établissement d'une famille : tout cela retranché, le reste est un superflu qui ne leur appartient pas et qu'ils doivent aux pauvres. Mais dans le nécessaire des clercs, comme tout le bien que l'Eglise leur confie, est un bien étranger et sacré, destiné aux pauvres, et dont l'Eglise ne leur accorde une portion à eux-mêmes que comme pauvres, on ne peut y comprendre que les simples besoins, c'est-à-dire, ce qui est nécessaire pour soutenir la décence de son état ; je dis la décence sage, chrétienne, ecclésiastique, modeste, et non ce faste et cette pompe à laquelle le monde donne le nom de décence, et qui est très-indécente et très-peu convenable à la modestie et à la simplicité de notre saint ministère.

En effet, une seconde maxime aussi capitale que la première, est que vous ne devez pas régler vos besoins sur l'usage, sur les maximes fausses et corrompues du monde, mais sur les lois de l'Eglise, comme il a été déjà dit touchant les mœurs et la frugalité des clercs : voilà d'un seul coup bien des questions décidées. C'est le premier concile de Milan, qui nous propose cette règle, puisée dans la doctrine des Pères et dans les plus anciens décrets de l'Eglise : *Pour ce qui est*, dit cette pieuse assemblée, *de la mesure que chaque clerc doit se prescrire dans la dépense des revenus ecclésiastiques, par rapport à son rang et à son état, tous doivent être informés qu'il faut la prendre dans les règles des saints canons sur la modestie et la frugalité cléricale.* C'est à vous maintenant à nous dire si le jeu, les plaisirs même défendus au commun des fidèles, une vaine parure, un luxe tout païen, une vie toute sensuelle, un attirail de vanité et de mollesse, qui sied si mal à un ministre de Jésus-Christ crucifié, mille dépenses de pur

goût et de pur caprice, mille superfluités qui blessent même les yeux des sages mondains, sont conformes aux règles respectables des saints canons, et renfermées dans les bornes qu'elles prescrivent à la modestie sacerdotale.

Aussi, mes frères, l'abus des biens de l'Eglise est si universel ; le scandale sur un point si essentiel est si commun et si autorisé ; les règles saintes sur la frugalité des clercs et sur l'usage religieux des revenus du sanctuaire, paraissent si effacées par le faste et la mondanité de la plupart des ministres, que nous devrions ici changer notre voix, comme l'Apôtre, et leur dire : Retranchez du moins de vos dépenses toutes celles que l'Evangile condamne dans le commun des chrétiens : nous n'osons pas vous demander une frugalité cléricale ; mais réduisez-vous du moins à une modération chrétienne : nous n'oserions exiger que vous vous conformassiez aux règles saintes des canons ; mais conformez-vous du moins à celles de l'Evangile ; usez de vos biens comme n'en usant pas ; ne mettez pas votre confiance dans l'incertitude des richesses ; ne faites pas consister le royaume de Dieu dans le boire et dans le manger ; ne vous conformez point aux maximes de ce siècle corrompu ; faites-vous un trésor dans le ciel que le ver et la rouille ne puissent altérer ; souvenez-vous que les réprouvés ne sont maudits dans l'Evangile que parce qu'ils n'ont pas rassasié ceux qui ont faim, donné des vêtements à ceux qui sont nus, soulagé ceux qui sont malades et qui souffrent, et qu'ils ont employé à flatter leurs sens des biens que la Providence leur avait confiés pour secourir les pauvres ; haïssez votre âme, combattez ses goûts dépravés, si vous voulez la sauver ; portez votre croix, affligez votre corps, votre orgueil, votre sensualité, par des privations, par des retranchements, si vous voulez être disciple de Jésus-Christ ; faites pénitence, sinon votre condamnation est certaine. Voilà des règles que l'Evangile prescrit aux simples fidèles sur la modestie, sur la charité envers les pauvres, sur l'usage chrétien des biens temporels : commencez par vous les prescrire et les observer. Fermez les yeux, nous y consentons, aux règles encore plus parfaites que saint Paul donne aux ministres dans ses *Epîtres à Tite et à Timothée*. Soyez chrétien dans l'usage des revenus du sanctuaire ; voilà à quoi nous bornons aujourd'hui vos obligations. C'est relâcher, sans doute, beaucoup de la règle, je le sais, et toutes les vérités que vous venez d'entendre ne vous permettent pas d'en douter ; mais c'est encore aller trop loin pour la plupart de ceux qui jouissent des revenus de l'Eglise, et qui regardent l'opulence de ses dignités comme des titres d'oisiveté, de sensualité et de mollesse. O mon Dieu ! vous souffrez que nous parlions humainement des lois divines de votre Eglise : la force des usages a si fort prévalu contre les règles, que nous n'osons presque plus les proposer dans toute leur sévérité ; il y faut des adoucissements et des palliations, pour s'accommoder au relâchement de nos mœurs et à l'autorité des exemples. Mais, ô mon Dieu ! le torrent des générations et des âges coule devant votre divine immutabilité ; et, en demeurant toujours le même, vous voyez le changement des siècles et la vicissitude des temps et des mœurs. Si vous n'étiez que le Dieu du siècle présent, nous pourrions peut-être nous flatter que vous nous jugeriez par ses mœurs et par ses usages ; mais vous êtes le Roi immortel de tous les siècles, et le Dieu de l'éternité et de la vérité qui demeure toujours : vous ne nous jugerez que par elle, et malheur à ceux que l'usage seul, et non la vérité, justifiera et délivrera au jour terrible de vos vengeances !

Ce serait ici le lieu d'expliquer la troisième partie de ce discours, que j'ai appelée l'erreur des précautions ; mais les règles que nous avons établies jusqu'ici suffisent pour la combattre.

J'ajouterai seulement que le plus monstrueux de tous les vices dans les clercs, et cependant le plus ordinaire, est, sous prétexte des besoins à venir, d'amasser toujours et de ne rien répandre ; qu'il y a de l'inhumanité de préférer les frayeurs chimériques d'une cupidité insatiable, aux misères réelles et présentes des membres de Jésus-Christ ; qu'il semble que c'est une malédiction sur les prêtres, que ce désir d'amasser et cette avarice sordide qui ne croit jamais en avoir assez : le monde lui-même nous couvre de cet opprobre, et l'avarice d'un prêtre est un de ces traits satiriques, qui ont passé chez lui en proverbe. Mais, mes frères, s'il fallait de nouveaux motifs pour vous inspirer toute l'horreur que mérite un vice si honteux, il suffirait de vous dire que c'est le vice le plus indigne d'un ministre de l'Eglise, et le plus opposé à l'esprit et aux fonctions nobles et sublimes du saint ministère. Un prêtre avare, dur aux pauvres et à lui-même, voyant croître tous les jours sa soif insatiable, et ses désirs avec ses trésors, est un de ces scandales que les sages et les libertins, le monde et la piété, regardent avec une égale indignation : rien ne rend notre caractère plus méprisable. Déjà vous pensez à un avenir dont personne ne peut vous répondre : vous amassez, et d'autres recueilleront pour vous, et des parents avides se partageront votre dépouille sacrée, et ils insulteront même à votre avarice, dans le temps qu'ils en découvriront et qu'ils en engloutiront les fruits criminels et monstrueux. Mais que leur serviront, dit l'Esprit-Saint, ces trésors d'iniquité et d'inhumanité ? ils porteront la malédiction dans leur famille jusqu'à la quatrième génération : c'est le sang des pauvres qu'ils ont mis sur leur tête, et qui ne cessera de crier vengeance contre eux ; c'est un levain funeste qu'ils ont mêlé avec leurs héritages, et qui peu à peu en aigrira et corrompra enfin toute la masse ; c'est un feu caché et dévorant, qu'ils ont porté indiscrètement

dans leur maison, et qui tôt ou tard la réduira à un triste amas de cendres : c'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles. Ce sont les aumônes et les largesses faites autrefois à nos temples, qui ont conservé les noms et la descendance des maisons les plus illustres ; les titres les plus anciens, qui nous restent de leur noblesse et de leur grandeur, ne se trouvent plus que dans les monuments sacrés des églises, que leurs ancêtres ou dotèrent, ou enrichirent; sans ces pieuses fondations, la gloire de leur ancienneté serait presque inconnue, et tous leurs plus beaux droits ou contestés, ou suspects : les biens donnés à l'Eglise ont donc conservé les maisons et toute la grandeur de leurs titres. Mais il est encore plus vrai que ce sont ces mêmes biens usurpés, laissés aux parents par des bénéficiers avares, appliqués à soutenir la vanité et l'ambition des familles, qui ont été la première source de leur décadence ; on voit sécher la racine de ces maisons superbes et parées des richesses de l'autel; l'usurpation des biens sacrés est le ver secret qui les a frappées de stérilité, et qui en a fait écrouler la grandeur, de sorte qu'il ne reste plus de leur élévation que de tristes ruines. Oui, mes frères, il en est des richesses de l'arche comme de l'arche elle-même : elles portent la mort, les plaies, la désolation dans les maisons où elles entrent contre l'ordonnance de la loi.

Evitons donc ces écueils, mes frères, rendons à Dieu ce qui est à Dieu. Plus l'Eglise nous comble de ses biens, plus soyons touchés de zèle pour ses besoins et pour sa gloire : imitons du moins la reconnaissance et la générosité des enfants du siècle. Quand le prince les a honorés de ses bienfaits, et élevés à des postes brillants, ils sacrifient leur vie pour lui en marquer leur reconnaissance ; ils ne comptent pour rien les fatigues et les périls des guerres et des combats ; ils emploient généreusement pour la gloire et le service du prince, les biens qu'ils tiennent de sa libéralité; les récompenses deviennent pour eux des motifs honorables de zèle et de dévouement pour leurs bienfaiteurs; on les entend publier eux-mêmes que le prince les ayant faits tout ce qu'ils sont, ils ne sauraient mieux reconnaître ses bienfaits qu'en employant tout ce qu'ils sont pour le prince : c'est un langage dont vos pères, illustres dans l'Etat, ont souvent instruit votre enfance, vous les avez vus justifier les profusions attachées à leurs emplois, leurs fatigues, leur application continuelle, le dépérissement même de leur santé, sur les soins et la reconnaissance qu'exigeaient les postes dont la faveur du maître les avait honorés.

Et nous, mes frères, il suffit que l'Eglise nous comble de ses bienfaits, pour nous rendre insensibles à sa gloire, pour autoriser notre mollesse et notre éloignement des fonctions pénibles du ministère qu'elle nous a confié. Et pour nous, mes frères, plus l'Eglise nous élève, plus nos soins, notre vigilance, nos travaux , nos services pour elle diminuent. Et nous, mes frères (je le dis avec une profonde douleur), plus elle nous comble de richesses , moins nous croyons devoir en employer pour elle; plus même nous en employons contre ses intérêts et contre sa gloire: nous ne faisons usage de ses bienfaits que pour la déshonorer ; il semble que ce sont des armes qu'elle nous met entre les mains, pour insulter avec plus d'éclat à son autorité et à la modestie de ses règles. Les princes se font des serviteurs zélés par leurs récompenses ; l'Eglise, par ses bienfaits, augmente l'infidélité, l'ingratitude et l'oisiveté de ses ministres. Soyons du moins aussi justes et aussi reconnaissants que les enfants du siècle : consacrons nos talents, nos veilles, nos soins, notre vie même, à la gloire de l'Eglise qui nous a faits tout ce que nous sommes, et qui, en nous confiant ses premières places, a cru trouver en nous les défenseurs de ses lois et de sa doctrine. Elle est déjà assez affligée, assez déshonorée par les scandales et la défection de la plupart de ses enfants ; n'ajoutons pas à sa douleur et à son opprobre, le scandale de l'infidélité même de ses ministres ; ne lui mettons pas dans la bouche ce reproche si touchant du Prophète : Que ceux qui mangent son pain , et à qui elle fournit des viandes douces et délicieuses, sont ceux mêmes qui l'abandonnent et qui l'outragent avec plus d'éclat, avec moins de ménagement et de pudeur : *Qui edebat panes meos...* (*Psal.*, XL, 10.) *Qui dulces mecum capiebat cibos, magnificavit super me supplantationem.* (*Psal.* LIV, 15.) Ne nous laissons point séduire par les exemples qui nous environnent : ne rougissons point, en nous conformant aux lois de nos pères, d'une singularité que la règle, que la sainteté de notre état rendra toujours respectable ; rappelons toujours le déréglement et la variation des usages à l'immutabilité des devoirs; ne regardons pas ce que les autres se permettent ; examinons ce que notre caractère demande de nous; justifions notre vocation par nos œuvres, et rendons à l'Eglise ce que nous n'avons reçu que pour elle.

DISCOURS VIII.

SUR LA MANIÈRE DONT LES CLERCS DOIVENT SE CONDUIRE DANS LE MONDE.

Et murmurabant pharisæi et scribæ, dicentes, quia hic peccatores recipit, et manducat cum illis. (*Luc.*, XV, 2.)

Les scribes et les pharisiens murmuraient et disaient : Cet homme reçoit des gens de mauvaise vie, et mange avec eux.

Si dans le plan, mes frères, que vous avez dû vous former en ce lieu saint d'un genre de vie pour l'avenir, vous avez fait entrer l'approbation des hommes et les suffrages publics sur votre conduite , vous n'avez connu ni le caractère du monde, ni la destinée de la vertu. La retraite et les austérités du Précurseur ne furent pas à couvert de la censure des pharisiens, et les mœurs plus

communes de Jésus-Christ ne trouvent pas aujourd'hui en eux plus d'indulgence. Prenez les voies les plus opposées, fuyez le monde, parce que la vertu n'y trouve que des écueils, et que la sainteté de votre caractère vous en éloigne; entrez dans le monde parce que les fonctions du ministère vous y engagent souvent, et que vos frères y ont besoin de secours, et le vice, de saints exemples ; votre fuite trouvera des censeurs comme votre charité, et vous ne parviendrez jamais à plaire, tandis que vous ne chercherez qu'à édifier.

Cependant il nous est ordonné, à nous surtout qui sommes redevables à l'Eglise et à la religion d'une vie sans reproche aux yeux du public; il nous est ordonné de nous rendre irrépréhensibles devant les hommes, d'avoir une réputation louable parmi les peuples, et de forcer, dit saint Pierre, par la modestie de nos mœurs, leur malignité même à glorifier le Seigneur, et à bénir sa puissance et les richesses de sa miséricorde sur ses serviteurs. Ceux que la grâce de la vocation religieuse sépare du monde, pour les consacrer aux exercices de la pénitence et au saint loisir de la solitude, ne sont plus redevables au monde ; appelés à pleurer dans le secret de la face du Seigneur, ou leurs propres péchés, ou ceux de leurs frères, ils voient les choses qui sont, comme si elles n'étaient plus; et, inconnus au siècle, ils vivent connus de Dieu seul : *Sicut qui ignoti et cogniti.* (II *Cor.*, VI, 8.) Leur destinée, est sans doute, digne d'envie, les consolations y sont plus abondantes, les prières plus pures, les vérités du salut plus vives, la paix du cœur plus égale, l'innocence moins exposée, Dieu plus sensible.

Mais nous que la grâce du ministère consacre à des fonctions laborieuses, nous qui devons être mêlés parmi les peuples comme un levain de bénédiction destiné à sanctifier toute la masse, il faut que nous apprenions à vivre saintement avec eux, et la fin de notre vocation n'est pas de les fuir, mais de les sauver. Aussi vous voyez que, dans notre évangile, Jésus-Christ donne aux pécheurs un accès libre auprès de sa personne, qu'il honore leurs maisons et leurs tables mêmes de sa présence; et les calomnies des pharisiens, sur sa conduite, sont en même temps, et une instruction pour ceux d'entre nous qui s'attireraient avec justice par l'indécence de leurs mœurs de semblables reproches, et une consolation pour les autres, qui, sans les avoir mérités, ne laissent pas d'y être exposés.

J'avoue, comme je vous le disais la dernière fois, que tout est à craindre pour nous dans le commerce des hommes ; et que l'esprit de notre ministère s'éteint au milieu de leurs sociétés et de leurs vains entretiens. Néanmoins, comme nos fonctions nous mêlent nécessairement dans le monde, il ne servirait de rien de vous avoir exhortés à le fuir, si nous ne vous instruisions sur la manière de vous y conduire, lorsque le devoir de votre ministère vous y appelle.

L'importance du sujet se fait sentir d'elle-même. De la manière dont vous entrerez dans le monde, dépend le succès de vos fonctions, l'honneur de votre ministère, le fruit de toute votre éducation ecclésiastique, la décision de votre salut. Pour renfermer donc cette instruction en deux réflexions simples, il n'y a qu'à examiner d'abord, quels sont les motifs qui doivent nous engager parmi les hommes, et ensuite quelles sont les règles à observer pour converser parmi eux d'une manière digne du Dieu qui nous y envoie. Exposons la première réflexion.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je suppose d'abord que l'ordre du ciel nous appelle à un lieu : les dangers qui s'y trouvent, sont bien moindres pour nous, que pour ceux que leur propre choix y engage ; et les mêmes circonstances, où ceux-ci verront périr infailliblement leur innocence, deviendront pour nous des occasions de mérite, et des moyens de salut. Il est digne de Dieu que sa miséricorde soutienne les choix qu'a faits sa sagesse ; qu'il environne de son bouclier ceux qu'il a lui-même exposés; qu'il tende la main, comme il la tendit à Pierre, à ceux qui ne marchent sur la profondeur et l'agitation des eaux, que par son ordre ; et en un mot, qu'il ne refuse pas sa protection à ceux qui ne font que son œuvre. Et sa conduite là-dessus est si sûre, que comme son élection à la gloire n'est que la préparation des moyens pour y arriver infailliblement, on peut dire que les choix particuliers qu'il fait pour certaines entreprises, ne sont qu'une destination des secours particuliers, propres à nous en assurer le succès. Ainsi le prophète venu de Juda à Béthel, conserve toute sa fermeté devant un roi impie vers lequel Dieu l'avait envoyé ; et il ne peut se défendre des piéges d'un faux prophète auquel il ne lui était pas ordonné de parler. Tout est danger pour ceux qui s'exposent eux-mêmes ; et le danger lui-même devient une sûreté pour ceux qui ne marchent qu'avec le Seigneur. Cette vérité supposée; la première attention que nous devons faire, lorsqu'il nous arrive de nous produire parmi les hommes, c'est de nous demander à nous-mêmes, si c'est Dieu qui nous y appelle. Or l'ordre de Dieu est marqué principalement dans les vues que nous nous proposons. Ainsi, pour savoir si nous sommes dans cet ordre, lorsque nous nous engageons dans le monde, il n'y a qu'à examiner si les motifs qui nous y font entrer sont dignes de Dieu et de la sainteté de notre ministère.

On en peut distinguer de trois sortes : les uns sont criminels ; les autres semblent être indifférents; et enfin, les derniers sont saints et religieux. Vous convenez d'abord que le monde ne saurait être qu'un écueil funeste à ceux que des vues criminelles y conduisent ; et que, n'y étant entrés que par le péché, ils ne peuvent y trouver que la mort. Cette vérité n'a pas besoin de preuve ;

et nous nous confions dans le Seigneur, qu'elle ne regarde pas ceux qui nous écoutent. Vous n'en avez peut-être fait autrefois qu'une trop funeste expérience, lorsqu'avant d'entrer dans cette maison de retraite, vous étiez encore engagés dans le siècle : *Et hæc quidam fuistis.* (I *Cor.*, VIII.) Mais vous avez été purifiés depuis ; mais vous avez été sanctifiés par le renouvellement entier de votre conscience, par la participation fréquente des mystères saints, par l'exercice journalier de la prière, et le secours des instructions : *Sed abluti estis ; sed justificati estis* (*Ibid.*); vous avez été consacrés à Dieu et à ses autels par le choix d'un état saint : *Sed sanctificati estis* (*Ibid.*) ; et il ne s'agit plus de vous inspirer de l'horreur pour le crime et pour les désordres du monde ; il faut vous fortifier dans la pratique de la vertu et des saints devoirs de votre état.

Les seconds motifs qui peuvent nous produire dans le monde, sont ceux qui nous paraissent indifférents : les bienséances de la vie ; les inutilités de pur commerce, dont il est si difficile de se passer ; la facilité de se répandre que donne la vivacité du tempérament, et un esprit peu propre à soutenir longtemps la contention du travail et le sérieux de la retraite. Nous avons employé une instruction entière à combattre l'illusion de ces motifs ; et nous avons fait sentir tout ce qu'ils avaient d'incompatible avec l'esprit de notre ministère.

Vous nous direz peut-être qu'on ne peut pas toujours vaquer à des devoirs sérieux; et que plus nos fonctions sont pénibles, plus on a besoin quelquefois de s'en délasser. J'avoue qu'il est des délassements innocents et même nécessaires; que la sainteté de nos fonctions nous laissant les faiblesses de la nature, ne nous en interdit pas les remèdes; qu'une application trop soutenue nuit à l'esprit qu'elle rebute, et au corps qu'elle accable ; et enfin, qu'il y a des jours destinés au repos de l'esprit, qui sont, si je l'ose dire ainsi, aussi sacrés et aussi précieux, que ceux que la religion elle-même consacre au repos du corps.

Mais je vous demande : Le monde est-il un lieu propre à délasser un ministre de Jésus-Christ ? Comment chanterons-nous dans une terre étrangère, répondaient les Juifs captifs aux enfants de Babylone, dans un lieu où le Dieu de nos pères n'est pas connu; où son alliance est méprisée; où ses prophètes sont sans honneur; où tout fléchit le genou devant des idoles vaines; et où enfin, tout nous réveille le souvenir de notre exil et le désir de Sion, que le Seigneur nous a donnée pour héritage? Quoi, mes frères, ce serait un délassement pour nous de voir la religion anéantie, les maximes de Jésus-Christ effacées, Dieu inconnu; les désordres devenus des usages, et nos frères, pour lesquels Jésus-Christ est mort, périr à nos yeux? Eh! qu'offre le monde que ce triste spectacle? David environné de tous les plaisirs de la royauté, se plaignait que son séjour y était trop prolongé ; un autre prophète demandait une fontaine de larmes, pour pleurer sur les excès de Jérusalem ; Moïse voulait être effacé du livre des vivants, pour n'être plus témoin des infidélités de son peuple ; Elie veut se laisser mourir de douleur au pied de la montagne, parce que tout Israël a fléchi le genou devant Baal ; et nous, ô mon Dieu ! successeurs du ministère prophétique, nous nous ferions un délassement innocent de ce qui a fait gémir vos prophètes et vos serviteurs dans tous les siècles? Non, mes frères, je ne dis pas, si nous pouvons trouver quelque plaisir dans le monde; mais je dis, si nous pouvons seulement le voir sans douleur : ah! peut-être portons-nous encore dans le cœur les mêmes penchants, et la source des mêmes vices qui nous trouvent si indifférents, et qui n'ont rien qui nous alarme et qui nous afflige dans les autres.

Mais d'ailleurs, si nous avons besoin de délassement, est-ce une nécessité de le chercher parmi les mondains ? Souffrez que je vous dise, comme dit l'Apôtre sur un autre sujet : Quoi ? il vous serait impossible de trouver parmi vos confrères et vos collègues dans le saint ministère, un homme sage, raisonnable, d'une société douce et édifiante, avec qui vous pourriez goûter le plaisir d'un saint commerce, et d'un délassement innocent? *Sic non est inter vos sapiens quisquam ?* (I *Cor.*, VI., V.) Vous ne pourriez goûter de joie, ni trouver d'amusement qui vous convînt, que parmi les infidèles ? la société d'un ministre pieux et éclairé vous serait à charge, et ne délasserait pas votre ennui? Il faut donc que vous ayez bien peu de goût pour votre état, puisque vous en avez si peu pour ceux qui l'honorent. Quoi ! tant de ministres respectables, consommés dans la science de l'Eglise, instruits des règles, ornés de mille connaissances utiles pour fournir aux douceurs de la société, vous paraîtraient fades, insipides; et vous aimeriez mieux appeler le monde à votre secours ; et vous ne trouveriez de remède à votre ennui que dans un lieu qui devrait l'augmenter, et vous le rendre insoutenable ? Si la piété, la régularité, vous dégoûtent si fort dans vos confrères, qu'il est à craindre qu'elle ne vous soit à charge à vous-même ! s'il vous est si ennuyeux de fréquenter des ministres fidèles, qu'il doit l'être infiniment plus pour vous de les imiter ! et si le monde seul peut égayer et délasser votre esprit, qu'il est à présumer que lui seul aussi occupe votre cœur !

Mais de plus, si les délassements ne sont innocents que lorsqu'ils sont pour nous des remèdes, et qu'ils nous facilitent l'application à nos devoirs sérieux et essentiels, je vous demande : Au sortir du monde et de ces délassements que vous appelez innocents, sentez-vous votre zèle pour le travail se rallumer, le goût de la prière et de l'étude se fortifier? êtes-vous plus en état de soutenir le sérieux de vos fonctions; de vous sacrifier avec plus de courage au salut de

vos frères ; d'entrer dans les œuvres les plus dégoûtantes et les plus pénibles, et d'approcher avec plus de recueillement et de ferveur de l'autel? Je vous le demande : N'est-il pas vrai que vous en reportez toujours un esprit découragé, et qui ne regarde plus le travail qu'avec horreur? un cœur amolli, et incapable de goûter désormais que ce qui le flatte? une âme remplie d'images, ou vaines, ou dangereuses, et à qui tout ce qui est sérieux commence à déplaire? en un mot, un goût du monde, qui vous dégoûte de tout ce qui n'est pas lui?

Enfin, quand tous ces inconvénients ne seraient pas aussi inévitables qu'ils le sont, peut-on chercher innocemment à se délasser au milieu des tentations et des piéges? y a-t-il de l'innocence où il se trouve du péril? peut-on se plaire où l'on peut périr à chaque instant? a-t-on jamais vu le pilote sortir du port et choisir la haute mer dans le temps de l'orage et de la tempête, seulement pour y faire des réjouissances et s'y délasser des fatigues d'une longue navigation? Jonas tremble, recule, fuit quand il faut entrer dans Ninive, et malgré l'ordre du ciel qui l'y appelle, il n'ose exposer son innocence et la dignité de son ministère au milieu des abominations de cette ville criminelle, et nous y entrerions avec sécurité, sans ordre de la part de Dieu, et seulement pour aller chercher un délassement au milieu de ses désordres et de ses scandales? Et ne nous dites pas que tous ceux qui vivent dans le monde ne sont pas pour cela livrés au déréglement; qu'on y trouve des mondains sages et réglés, et qu'on peut s'y choisir des sociétés innocentes. C'est ainsi que le démon nous séduit, et que n'osant tout à coup nous proposer le crime, il nous endort et nous attire peu à peu dans le piége par l'innocence des démarches auxquelles il nous engage. Oui, mes frères, cette prétendue sagesse des mondains est encore plus dangereuse pour nous que leurs désordres. On est en garde contre les vices grossiers; on ne l'est pas contre les apparences de la probité et de la sagesse; on s'y livre sans scrupule, on se croit en sûreté avec les personnes du monde, où tout, à la vérité, est mondain, mais où rien ne paraît ni déréglé ni même indécent. Ainsi leurs seules maximes affaiblissent peu à peu en nous l'idée de nos devoirs; leur autorité nous ébranle, leur fausse sagesse nous séduit, leurs mœurs nous gagnent; nous nous faisons peu à peu un plan de vie plus conforme au leur, et à mesure que nous nous rapprochons d'eux, nous nous éloignons de la sainteté de nos devoirs et de la gravité de notre caractère. Or, de là, mes frères, vous le savez, il n'y a plus qu'un pas à faire; dès qu'on a oublié la dignité de son état, on s'oublie bientôt soi-même. Et de toutes ces raisons, concluez que les motifs qui nous produisent dans le monde, ne sauraient être innocents, s'ils ne sont saints.

Oui, mes frères, il n'y a que les motifs de cette sorte, qui puissent engager avec sûreté les ministres de Jésus-Christ dans le monde; la charité, l'utilité de nos frères, les engagements indispensables de nos fonctions. Jésus-Christ ne paraissait dans les villes de la Judée, que pour y faire l'œuvre de son Père. S'il se trouve à des noces, c'est pour manifester sa puissance, et autoriser sa doctrine; s'il entre dans la maison d'un publicain, c'est pour en faire un enfant d'Abraham; s'il monte à Jérusalem un jour de fête, ce n'est pas pour se manifester au monde, et s'en attirer de vains applaudissements, selon le conseil charnel de ses proches; c'est pour y venger l'honneur de son Père outragé dans les profanations et les irrévérences du lieu saint. Lorsqu'il envoie ses apôtres, il leur ordonne de n'entrer dans les maisons que pour y porter la paix. Aussi Pierre ne va chez Corneille que pour attirer sur lui et sur les siens les dons visibles de l'Esprit-Saint. Paul ne fréquente les palais du proconsul Serge, que pour le détromper des impostures et des prestiges d'Elimas, et frapper ce séducteur d'aveuglement; il ne paraît dans les places publiques d'Athènes, que pour y prêcher un Dieu inconnu à ce peuple superstitieux; il ne visite les frères répandus dans la Macédoine et dans l'Illyrie, que pour leur départir les richesses d'une grâce spirituelle, et se consoler avec eux par les communications mutuelles d'une foi sainte. Le disciple bien-aimé ne se propose de voir la sainte femme Electa, que pour la confirmer dans la foi, dans la charité, dans la doctrine de Jésus-Christ; l'affermir contre les artifices des faux docteurs, et donner à sa piété une religieuse consolation. Enfin, le Précurseur lui-même ne séjourne dans la cour d'Hérode que pour reprocher à ce prince ses dissolutions et son commerce incestueux, et lui dire avec une sainte fermeté: Il ne vous est pas permis: *Non licet.* (*Marc.* VI, 18.)

Voilà nos modèles, voilà les seuls motifs qui doivent produire un prêtre dans le monde; nous n'y serons jamais dans l'ordre de Dieu, tandis que nous n'y serons pas comme ses ministres, et y être comme ses ministres, c'est y tenir sa place et y faire son œuvre. Mais, direz-vous, de vouloir toujours reprendre, corriger, exhorter, instruire ceux avec qui on vit dans le monde, ce serait se rendre odieux et importun, donner du dégoût pour la piété même qu'on veut inspirer et courir même risque d'attirer à son zèle un air ridicule et méprisable. Et c'est pour cela même, mes frères, qu'un ministre de Jésus-Christ est déplacé dans le monde; c'est pour cela même qu'il n'y saurait paraître souvent sans être obligé, ou d'applaudir aux égarements des mondains par son silence, ou sans se rendre importun et ridicule en les reprenant; c'est pour cela que nous ne devons nous y produire que lorsque nos fonctions nous y appellent et nous autorisent alors à remplir notre ministère, à ne pas rougir de la vérité, et annoncer des paroles de salut. Nous devenons inutiles au monde en le fréquentant, et par cela seul, il doit nous être interdit. Nous perdons le droit et l'autorité que nous donne notre caractère,

de le reprendre; nous lui rendons la vérité méprisable dans notre bouche; des suites si tristes, si humiliantes pour nous, si déshonorantes pour notre caractère, pourraient-elles devenir notre excuse? Pouvons-nous alléguer l'inutilité de nos remontrances au milieu des mondains, sans nous dire à nous-mêmes que ce n'est pas là notre place? et devons-nous conclure de là qu'on peut être le spectateur continuel et innocent de leurs désordres sans les en avertir, de peur de se rendre odieux et importun; ou qu'il faut les fuir parce que le seul moyen de leur être utile et de les reprendre avec succès, est de les voir rarement? Lorsque l'envoyé du prince paraît revêtu de l'autorité d'un souverain qui l'envoie, et qu'il fait les fonctions de sa légation, on l'écoute avec respect; on traite sérieusement avec lui; on n'est point blessé de l'entendre annoncer les ordres et les volontés de son maître : son caractère met sa personne en sûreté au milieu même de ses ennemis. Mais dès qu'il en est dépouillé et qu'il ne paraît plus que comme un homme ordinaire, tout change de face; il parle sans autorité: on ne l'écoute plus, on l'écoute sans attention; il n'est plus en droit de traiter d'affaires sérieuses; sa personne même et sa vie ne sont plus en sûreté : voilà notre destinée. Nous sommes, dit l'Apôtre, les ambassadeurs de Jésus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.) Tant que nous paraissons au milieu du monde revêtus de ce caractère auguste, et que nous en remplissons les fonctions saintes, le monde nous écoute avec respect; nous lui parlons avec autorité; nous sommes en droit de lui annoncer les vérités du Maître qui nous envoie, et, quoique nous soyons exposés aux piéges et aux embûches d'un monde ennemi de Jésus-Christ, notre âme y est en sûreté. Mais dès que nous nous dépouillons de ce caractère respectable et sacré, que nous n'en faisons plus les fonctions et que nous paraissons au milieu du monde comme des hommes ordinaires, nous perdons toute notre autorité; nous n'avons plus droit de parler au nom du Maître qui ne nous envoie plus; on ne daigne plus nous écouter; il n'y a plus rien en nous qui nous attire des attentions et du respect, et plus rien même qui nous mette en sûreté contre les périls qui nous environnent. Et comment y serions-nous en sûreté? nous marchons parmi les écueils, et le Seigneur ne nous envoie pas, et il ne nous suit pas, et il ne nous soutient pas, et il ne veille pas sur nous. Que sommes-nous alors? un navire qui marche sans pilote et sans gouvernail, dit saint Jude, sur une mer orageuse et toute semée d'écueils; un enfant qui peut à peine marcher, et qui court sans soutien sur le bord d'un précipice; un oiseau encore faible, dit un prophète, qui veut sortir du nid et voler seul dans les airs, avant que ses ailes se soient fortifiées, et qui va devenir la proie du passant.

La règle inviolable est donc d'examiner devant Dieu, toutes les fois que nous allons nous mêler parmi les hommes, si c'est leur utilité qui nous y appelle; nous demander à nous-mêmes: Dieu en sera-t-il glorifié? est-ce son œuvre que je vais faire? sont-ce mes devoirs que je me propose? est-ce la charité qui va consoler les affligés, fortifier les faibles, s'édifier avec les justes, travailler à ramener les pécheurs? est-ce le zèle qui va cultiver en secret les fruits d'un travail public; soutenir une conversion naissante par de saints entretiens; calmer des dissensions domestiques par des avis de douceur et de sagesse; réconcilier les pères avec les enfants; rendre aux épouses le cœur de leurs époux, et porter la paix de Jésus-Christ dans les familles? est-ce la vigilance et la sollicitude sacerdotale, qui entre dans toutes les œuvres de miséricorde et de piété; qui va prendre des mesures pour remédier à la licence, pour réformer des abus publics; qui va mettre l'innocence exposée à couvert, ou cacher le scandale de sa chute aux yeux des peuples? est-ce la prudence chrétienne qui va honorer les puissances pour les rendre utiles aux desseins de Dieu? qui cultive les grands pour en faire les protecteurs de la vérité, ou du moins afin qu'ils ne favorisent pas l'erreur, et qu'ils ne s'opposent pas à l'œuvre de l'Evangile; qui rend à ses frères les devoirs indispensables de la société, pour ne pas blesser leur orgueil, pour s'insinuer dans leurs cœurs par d'innocents artifices; pour ne pas se rendre inutiles, en se rendant odieux? il ne s'agit ici que d'éviter l'illusion; de ne pas couvrir nos propres penchants sous les dehors de la piété, et de ne point prendre les suites d'un naturel inquiet, curieux, immortifié, ennemi de la retraite et de la prière, pour les démarches du zèle et de la charité. Il s'agit de ne pas confondre l'envie de se produire, le désir de plaire, de s'attirer la confiance et l'estime, avec la charité qui ne cherche qu'à édifier : de ne pas confondre la présomption, qui entreprend tout; l'ostentation, qui veut paraître se mêler de tout; la complaisance, qui veut avoir l'honneur des bonnes œuvres; l'inquiétude, qui ne cherche qu'à se montrer, avec le zèle qui ne veut que se rendre utile; de ne pas confondre la prudence chrétienne, qui nous fait ménager les grands, afin qu'ils favorisent l'Eglise, avec l'ambition secrète qui ne veut que se les rendre favorables à soi-même; enfin, de ne pas confondre les devoirs que nous rendons aux mondains, pour ne pas blesser leur orgueil et ne pas les éloigner de nous, avec ceux que nous leur rendons pour l'augmenter par de vaines adulations, et nous les concilier par nos ménagements et nos bassesses. Il est si ordinaire de se faire là-dessus illusion à soi-même; de confondre nos intérêts avec les intérêts de la piété, et de nous persuader que nous cherchons Dieu, tandis que nous ne cherchons que nous-mêmes.

Et de là, mes frères, le peu de succès de nos fonctions. Notre zèle, loin de ramener les pécheurs, leur fournit contre nous des dérisions et des censures; notre charité leur paraît plutôt un désir de leur plaire, que de

leur être utiles; notre vivacité à tout entreprendre, une inquiétude de tempérament, une horreur de repos, plutôt qu'un amour du bien; les devoirs de bienséance que nous leur rendons les importunent et nous rendent méprisables. Ce n'est pas que le monde ne forme quelquefois les mêmes jugements des ministres les plus fidèles, et n'use envers eux de la même injustice; mais ce sont les défauts que je viens de blâmer, et dont il a été souvent témoin, qui l'ont accoutumé à la témérité de ces soupçons; il impute à tous les faiblesses de quelques-uns, et parce qu'il a vu souvent des zèles déplacés, il ne lui en faut pas davantage pour conclure qu'il n'en est point de solide et de véritable. Ainsi, mes frères, ne confirmons pas le monde dans les préjugés injustes qu'il a contre nous; forçons-le d'avouer, par la sagesse et la sainteté de notre conduite, que le désir tout seul de son salut nous anime et nous fait agir; que notre gloire n'est pas celle qui vient des hommes, mais celle que les hommes rendent à Dieu; que la seule récompense de nos travaux est dans le fruit que nos frères en retirent, et non dans les vaines louanges qu'ils leur donnent; que nos vues sont aussi élevées et aussi saintes que nos fonctions; et que si nous paraissons parmi eux, ce n'est que pour combattre leurs passions, et non pour y porter les nôtres. Voilà les motifs qui doivent nous conduire dans le monde; voici les règles qui doivent nous y accompagner lorsque nous y sommes.

SECONDE RÉFLEXION.

Quoique la pureté des motifs décide presque toujours de toute la suite de nos actions, et que lorsque l'œil est simple et éclairé, il répande la lumière sur tout le corps de la conduite, néanmoins, comme on peut se séduire soi-même dans les vues qui nous font agir, et que d'ailleurs par la faiblesse et la mutabilité seule du cœur humain, les plus saintes intentions se démentent souvent dans la pratique, et se laissent, ou affaiblir, ou surprendre par des événements et des piéges qu'on n'avait pu prévoir, il importe d'exposer ici les précautions dont il faut toujours accompagner les plus saints motifs qui nous produisent dans le monde, et établir quelques règles sur les attentions que nous devons apporter dans les commerces que nos fonctions nous obligent d'avoir avec les hommes.

Or, il me semble que tout ce qu'on peut dire là-dessus se réduit à ces deux points : aux personnes qu'il faut éviter, aux règles qu'il faut observer avec celles qu'on peut voir. Les personnes qu'il faut éviter sont, premièrement, celles à qui nous sommes inutiles; secondement, celles qui peuvent nous être dangereuses; troisièmement, celles à qui nous ne devons pas nos soins; quatrièmement, celles à qui nous ne pouvons les rendre sans quelque scandale. Ne me refusez pas votre attention.

Je dis premièrement, les personnes à qui nous sommes inutiles. Car si le zèle seul du salut de nos frères doit nous conduire dans le monde, il est clair que nous ne devons avoir rien de commun avec ceux avec qui nous ne voyons aucun fruit à faire. Partout où la vertu est méprisée, le langage de la piété point entendu, la seule présence d'un homme de bien odieuse ou importune, un ministre de Jésus-Christ n'a plus de raison pour y paraître ; partout où il faut, ou applaudir au vice, ou dissimuler l'erreur, ou fermer les yeux aux scandales, ou même le respecter; en un mot, partout où la parole du Seigneur est liée, où l'on jetterait infailliblement des pierres précieuses devant des animaux immondes, un prêtre, c'est-à-dire, un homme de Dieu y est déplacé, et la religion même y est outragée par sa seule présence. Jésus-Christ disparaît, et se rend invisible aux yeux des habitants de Nazareth, parce qu'il était dans sa patrie un prophète sans honneur. Les apôtres secouaient la poussière de leurs pieds, et sortaient aussitôt des maisons et des villes où il ne se trouvait pas un seul enfant de la paix, et où la vérité de l'Evangile n'était point écoutée. Ce n'est pas, lorsqu'il s'agit des fonctions de notre ministère, qu'il faille être sûr du succès pour les remplir; et que l'inutilité présumée et même infaillible puisse devenir une raison légitime de nous en dispenser Celui qui sème jette la semence sainte sur la terre qui rapporte au centuple, comme sur celle qui ne renferme que des ronces et des rochers, et où la semence est étouffée et ne produit rien. Le Seigneur envoie ses prophètes et ses ministres autant pour l'instruction des uns que pour la condamnation des autres; autant pour ouvrir les yeux à ceux qui souhaitent de connaître, que pour achever d'aveugler ceux qui ne veulent pas voir; et si l'Evangile n'avait pas trouvé des cœurs rebelles et endurcis, l'Eglise n'aurait point eu de martyrs. Les contradictions que le monde oppose à notre zèle, loin de l'abattre, elles sont dans l'ordre de Dieu; elles ont été promises à nos fonctions : l'Apôtre les regardait comme les titres les plus glorieux et les plus authentiques de son apostolat. Il faut que les Ecritures s'accomplissent, et que la sagesse du monde soit jusqu'à la fin ennemie de la sagesse de la croix ; il ne s'agit donc pas ici des fonctions de notre ministère, il s'agit de nos sociétés et de nos commerces. Notre ministère, nous le devons à tous, aux sages comme aux insensés, à l'exemple de l'Apôtre : c'est à Dieu seul, qui donne l'accroissement, à le rendre utile à nos frères ; mais la familiarité de notre présence, nous ne la devons qu'à ceux qui peuvent s'en édifier avec nous. Eh! qu'y aurait-il, en effet, qui pût autoriser nos liaisons avec des hommes enivrés de leurs plaisirs et de leurs passions, desquels tout ce que nous pouvons nous promettre, c'est d'augmenter le mépris qu'ils ont pour la vertu, et d'aggraver leur condamnation? Et par cette règle si juste, si raisonnable, de ne pas nous lier avec les personnes à qui nous

sommes inutiles, voilà bien des commerces retranchés pour nous dans le monde.

Seconde règle : éviter les personnes qui peuvent nous être dangereuses; eh ! qu'il en est de ce nombre! soit par l'ascendant de leur esprit, soit par le caractère de leur cœur, soit par les suites de leur profession, soit par les piéges de leur sexe. Par l'ascendant de leur esprit : certains hommes téméraires, audacieux, qui blasphèment ce qu'ils ignorent, regardant la majesté et l'autorité de la foi comme une crédulité populaire, s'égarant dans leurs pensées, affectant d'avoir un langage à part, traitant avec dérision ce qu'il y a de plus auguste et de plus terrible dans la doctrine de Jésus-Christ; se piquant de force d'esprit et de supériorité de raison; et ne voyant pas que la source de leur incrédulité est plus dans la corruption de leur cœur que dans la prétendue singularité de leurs lumières : *Et hos devita* (II *Tim.*, III, 5), écrivait l'Apôtre à son disciple. Les hommes de ce genre se sont multipliés en ces derniers temps et avec eux les maux et les scandales de l'Eglise, et tandis que les pasteurs se divisent entre eux sur les vérités les plus abstraites de la foi, ces hommes impies se servent de ces divisions mêmes pour en attaquer le fonds, pour renverser le fondement que Jésus-Christ a posé ; et leurs paroles, débitées en secret comme un venin dangereux, gagnent insensiblement, infectent tout, et répandent le blasphème et l'irréligion parmi les fidèles. Non-seulement ces hommes impies doivent être pour vous comme des anathèmes ; il est encore pour vous, mes frères, un autre genre d'hommes dans le monde, qui sont dangereux par l'ascendant de leur esprit : des mondains qui, nés avec une éloquence naturelle et des talents supérieurs du côté de l'esprit, prennent d'abord empire sur tout ce qui les environne, ébranlent, persuadent, entraînent, abusent des dons de Dieu et d'une malheureuse vivacité pour tourner la vertu en ridicule, donner au vice des couleurs d'innocence, justifier les passions, affaiblir les vérités du salut, rabattre du moins de tout ce que la religion nous en apprend, taxer d'excès, de faiblesse, de devoirs impraticables les devoirs les plus essentiels ; des apologistes éternels du monde et de ses abus; des ennemis de la croix de Jésus-Christ et de sa doctrine; des hommes qui vivent dans le monde comme si l'Evangile n'y avait rien changé, comme si le monde était encore notre loi ; qui donnent un air de dérision et de petitesse d'esprit à tout ce qui ne leur ressemble pas; les apôtres du siècle et du démon, et qui, par l'ascendant que leur donnent la facilité et l'agrément de l'esprit, sont courus, recherchés, reçus partout avec distinction ; font toute la joie et tout l'ornement des sociétés mondaines; ont un accès libre dans les palais des grands; multiplient partout leurs sectateurs et perpétuent parmi les hommes la doctrine corrompue du monde, que l'Evangile avait anéantie. Voilà les personnes à craindre par l'ascendant de leur esprit.

Par le caractère de leur cœur. Certains hommes efféminés, mous, voluptueux, que le plaisir seul touche, éternellement occupés d'amusement, incapables de rien de grand, de sérieux, de solide, de digne de l'homme et du chrétien, et d'autant plus à craindre, que leurs penchants sont doux, leurs mœurs faciles, leurs manières ouvertes, leur esprit sociable et liant, leur cœur tendre, sincère, capable d'attachement, et que leur vie molle et oiseuse est le caractère le plus propre à s'insinuer dans nos cœurs, à nous amollir, à nous corrompre par l'amour du repos, à nous rendre le travail et toute contrainte insoutenable, et par conséquent le caractère le plus fatal à l'esprit de notre ministère : tels sont les hommes à craindre pour nous par le caractère de leur cœur.

Par les suites de leur profession. Oui, mes frères, évitez surtout ces ministres mondains et dissipés, auxquels les marques de la même profession sembleraient devoir vous lier davantage : la grâce de l'imposition des mains est éteinte en eux, vous ne la ressusciteriez pas, et vous verriez infailliblement périr et éteindre la vôtre. Ils sont dans le monde l'opprobre du saint ministère; n'augmentez pas la honte de l'Eglise en vous associant à eux ; soutenez au contraire sa gloire et sa dignité en les fuyant; n'autorisez pas leurs scandales en les fréquentant; désavouez-les plutôt par une entière séparation, montrez au monde que l'Eglise ne les avoue pas pour ses ministres, et que déshonorant leur caractère, ils ne sont pas dignes de la société de ceux qui la respectent et qui se font honneur d'en être marqués; couvrez-les de confusion en les éloignant de vous, afin que la honte de cet anathème et de cette séparation les fasse rentrer en eux-mêmes, ou que du moins le monde apprenne à les mépriser, et qu'il connaisse qu'ils sont sortis, à la vérité, de parmi nous, mais qu'ils ne sont plus des nôtres ; souvenez-vous que leur société a tout ce qu'il faut pour anéantir en vous tout le zèle des fonctions et tout esprit du sacerdoce. Le prophète dont j'ai déjà fait mention, conserva son innocence et toute sa dignité au milieu de la cour de Samarie : au sortir de là, le commerce d'un seul faux prophète le fit tomber. Le monde du moins conserve encore une sorte de respect pour notre consécration, et un reste de pudeur et de bienséance nous retient devant lui, et nous oblige, pour ne nous pas rendre méprisables, de garder encore certaines mesures. Mais avec ceux que le même ministère nous unit, il n'est plus de frein qui nous arrête ; l'exemple de la profanation qu'ils font de leur caractère nous rassure ; nous ne craignons plus des témoins qui deviennent nos modèles et nos complices. Le premier sentiment qu'ils nous inspirent, c'est le mépris de notre état ; c'est de secouer le joug des règles et la contrainte

même que le monde nous impose; c'est de donner du ridicule à la piété, à la régularité, au zèle de leurs confrères; c'est de rappeler avec dérision les instructions reçues dans ces maisons saintes; en un mot, c'est d'ajouter l'audace, l'impudence au déréglement et de ne craindre plus ni Dieu ni les hommes. Leur société est d'autant plus dangereuse pour nous, qu'entrant dans le monde, elle nous paraît la plus naturelle et la plus convenable; que la même profession, souvent la même éducation et les liens contractés dès l'enfance nous avaient déjà unis, et que c'est une société toute faite que nous trouvons, qui nous dispense d'en chercher et d'en faire de nouvelles.

Mais si la conformité de l'état devient un danger pour nous, la différence n'en est pas moindre, et parmi les personnes dont le commerce nous est dangereux par les suites de leur profession, il faut compter ceux qui par les engagements d'un état militaire, si opposé à la douceur et à la sainteté du nôtre, n'ont que des penchants tumultueux, des désirs de gloire, d'élévation, de fortune, et ne connaissent d'honneur et de mérite que celui qui nous vient de la valeur et du courage. Ils ne voient qu'avec mépris la tranquillité du sanctuaire, la modestie, la simplicité, la mansuétude sacerdotale ; tout ce qui ne respire pas le feu et le sang et qui ne respire que la douceur et la charité de Jésus-Christ, leur paraît pusillanimité et bassesse de cœur. Le saint repos du temple et de l'autel, les cantiques divins, les louanges du Seigneur, les supplications publiques portées tous les jours aux pieds de son trône, pour implorer ses miséricordes sur les peuples et sur les rois, sur les villes et sur les armées, ne sont dans leur esprit qu'une indigne oisiveté ; le partage de ceux qui se consacrent à l'Eglise, ils le regardent comme le parti des lâches et des fainéants. Ils croient que les hommes ne sont faits que pour se détruire les uns les autres; qu'il y a bien plus de gloire à désoler les provinces qu'à les sanctifier ; qu'il est bien plus honorable à l'homme de porter la mort dans le cœur de son frère, que d'y porter la vie et le salut; et que sans les guerres, il n'y aurait point de vertu, au lieu que c'est d'elles que naissent presque tous les vices et toutes les calamités de la terre. Ainsi nous formant peu à peu sur leurs mœurs, nous commençons à moins estimer notre état; il nous paraît bas et obscur, nous voudrions être encore arbitres de notre destinée pour changer la ceinture sacerdotale contre la militaire ; nous croyons que nos proches nous ont déplacés en nous destinant à l'autel ; qu'ils ont plus consulté leurs intérêts que nos inclinations et nos talents ; et que pour établir la fortune d'un aîné, ils nous ont fait perdre la nôtre. Aussi on voit tous les jours dans le monde des ministres plus versés dans les règles et les affaires militaires, que dans les fonctions et les règles de leur état; plus instruits des guerres qui ont troublé le monde, que des erreurs et des doctrines perverses qui ont déchiré l'Eglise; plus au fait de ce qui se passe dans les armées que de ce qui se passe dans le sanctuaire; et sous un habit saint, portant sur leur visage l'audace, la fierté, la dissipation de ceux qui sont engagés dans une milice profane. Voilà les personnes dont la société nous est funeste par les suites de leur profession.

Enfin par les piéges de leur sexe, et c'est ici le plus dangereux écueil de notre ministère. Un prêtre, dit saint Jérôme, doit avoir une chasteté propre et une pudeur sacerdotale, pour ainsi dire; de sorte que non-seulement son corps soit exempt de souillure, mais que ses yeux conservent toute l'innocence nécessaire pour parvenir à être les témoins et les spectateurs de ce qui se passe dans le Saint des saints, et que son esprit attentif à ces merveilles augustes et terribles que son ministère opère sur l'autel, soit libre de ces images, même involontaires, qui pourraient en troubler la tranquillité. De plus par notre consécration nous sommes comme Jésus-Christ, les oints et les saints du Seigneur; ainsi tout ce qui n'est pas saint, un seul regard indiscret, une seule parole moins mesurée, une seule manière moins décente, un seul mouvement de la chair négligemment étouffé, une seule complaisance sensuelle, un seul désir trop humain nous souille et nous profane. Or cette pureté angélique qui doit être le fruit de la retraite, de la prière, de la vigilance, des macérations; ce trésor que nous portons dans des vases si fragiles, comment le conserver au milieu des commerces et des écueils, où il fait tous les jours un si triste naufrage? Si le simple fidèle y voit périr sûrement cette chasteté commune et ordinaire, commandée à chaque chrétien, le prêtre pourrait-il y sauver cette chasteté sacerdotale, privilégiée, bien plus éminente, plus aisée à flétrir, et si tendre, si délicate, qu'un souffle seul est capable d'en ternir tout l'éclat et toute la beauté? Car, mes frères, si le caractère saint, qui nous impose une si haute obligation de pureté et d'innocence, en marquant notre âme du sceau sacré, y avait effacé le sceau funeste de corruption que la chute d'Adam y a gravé ; si en devenant prêtres nous étions moins des hommes faibles et fragiles; si l'onction sainte répandue sur nous avait éteint ce feu profane qui depuis le premier péché coule dans les veines de l'homme avec son sang, nous pourrions nous flatter que le privilége de notre caractère nous met en sûreté ; et que ce qui est péril pour le reste des fidèles ne nous offre rien que nous devions craindre. Mais hélas ! nous portons en nous le même fonds de faiblesse et de corruption que le reste des hommes ; que dis-je? nous portons les mêmes faiblesses, et nous ne portons pas les mêmes ressources; et notre caractère, loin de nous rassurer, doit redoubler nos alarmes, parce qu'il augmente nos dangers : l'engagement de continence qu'il nous impose irrite et soulève

les passions de la chair ; privés par la sainteté de notre état du remède qui peut leur servir de frein dans le commun des hommes, nous n'avons plus que la fuite et la prière à leur opposer : notre seul remède est dans la foi, dans la piété, dans la garde des sens et la vigilance ; si nous le négligeons un moment, nous périssons ; et comme nous portons aux dangers des passions plus vives, nous y trouvons infailliblement la mort et le péché. Tout est donc péril pour un prêtre auprès d'un sexe dont les fréquentations mêmes que le monde appelle les plus innocentes, ne peuvent l'être pour lui : il périra à la seule vue d'un objet qu'un mondain aurait regardé avec indifférence ; un seul discours trop libre, un seul air immodeste, une seule manière affectée et engageante le souillera ; il y sera toujours sur le bord du précipice, et en sortira rarement sans y être tombé.

Vous vous rassurez peut-être sur l'horreur que vous croyez sentir pour une chute grossière ; mais qui vous a dit que ce n'est pas en vous une présomption ? et ignorez-vous que cette horreur, quand elle est sincère, non-seulement nous éloigne de la chute, mais de tout ce qui pourrait nous y conduire ? Qui vous a dit que ce n'est pas un piége du tentateur, lequel augmente notre confiance à mesure que le péril où il nous engage est plus inévitable ? et croyez-vous que tous ceux qui tombent se soient attendus au malheur de la chute ? Le démon a plus d'une ressource ; et il en attire plus dans ses filets par les fausses apparences de l'innocence que par l'attrait même du crime. Ne suffit-il pas pour craindre qu'on porte en soi tout ce qu'il faut pour tomber ? et la témérité, qui cherche le péril, pourrait-elle devenir pour nous une sûreté contre le péril même ? Hélas ! Paul fortifié de tant de grâces, instruit dans le ciel de ces secrets ineffables que l'œil de l'homme n'a point vus et que l'oreille n'a jamais entendus ; Paul plein de l'amour de Jésus-Christ, jusqu'à défier toutes les créatures et la mort même de l'en séparer ; châtiant sans cesse son corps et le réduisant en servitude ; ne vivant plus de la vie des sens, mais de la vie seule de Jésus-Christ ; crucifié au monde, s'immolant pour ses frères, et fournissant la carrière de son apostolat dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans les persécutions, dans les naufrages ; Paul au milieu de tant de merveilles et de vertus héroïques, sent l'aiguillon de la chair ; et il faut qu'il fléchisse le genou, qu'il s'humilie, et confesse son néant et sa misère devant la sainteté de Dieu, et qu'il le prie plus d'une fois de détruire en lui ce corps de péché, et de le délivrer de la tentation. Et nous, mes frères, faibles, avec un corps immortifié, avec des penchants violents pour le monde et pour le plaisir, avec des vertus médiocres et mêlées de tant d'imperfections, nous nous flatterions de porter toujours une chair soumise et docile, et de ne jamais éprouver la honte de ses mouvements et de sa révolte, au milieu des objets les plus capables de l'exciter, et où nous courons sans précaution, sans ordre de Dieu, sans défiance de nous-mêmes ? quelle illusion ! Quoi ! mes frères, les anachorètes les plus pénitents ont pensé périr au fond de leurs déserts ; et les seules images dangereuses de leurs faiblesses passées ont exercé pendant une longue suite d'années leur foi et leur innocence ; et vous, dont les mœurs n'ont rien d'assez austère pour éloigner le démon de la volupté, vous vous croiriez en sûreté au milieu des périls, dont le souvenir a pensé perdre tant de saints pénitents ? Quoi ! Job lui-même, couvert de plaies, devenu un cadavre puant et un spectacle d'horreur, ne sentant plus les mouvements de la chair que dans la violence de sa douleur, Job en cet état se rappelle le pacte qu'il a fait avec ses yeux, pour ne pas même penser à des objets dangereux ; et vous, avec une chair nourrie mollement, et dont vous connaissez si bien la faiblesse ; vous dans un âge où sa force et son empire sont les plus à craindre, vous vous permettriez des familiarités indiscrètes ; vous laisseriez tous les jours reposer vos regards sur des objets les plus capables de vous souiller, et vous y seriez avec autant de confiance que si vous étiez déjà semblables aux anges, ou que vous fussiez revêtus d'un corps céleste et immortel ? Aussi, grand Dieu ! votre Eglise est tous les jours déshonorée par des chutes si scandaleuses ! aussi nous faisons blasphémer votre saint nom parmi les nations ; nous livrons la majesté du sanctuaire à la dérision et à l'insulte, et nous sommes l'opprobre et le rebut de votre peuple. Nous devons donc nous interdire la société des personnes qui peuvent être pour nous un sujet de chute et de scandale.

En troisième lieu, les personnes auxquelles nous ne devons pas nos soins. Nos fonctions nous attachent à certains lieux, à certaines œuvres, à certain genre de ministère : mais souvent c'est là précisément ce qui n'est pas de notre goût. Nous cherchons hors de l'enceinte de notre mission des œuvres étrangères à nos devoirs ; nous négligeons ce que Dieu demande de nous, pour nous livrer à des fonctions auxquelles il ne nous avait pas destinés ; nous dérangeons ses desseins sur nous et sur nos frères. La piété est utile à tout ; mais nous la rendons inutile, quand nous n'en faisons pas usage dans l'ordre de Dieu : il ne demande pas de chacun de nous toute sorte de bien ; il est certaine mesure au delà de laquelle notre don ne va pas ; et la piété solide est de s'en tenir là, et de ne point passer les bornes que l'Esprit de Dieu lui-même nous a prescrites. On croit qu'il y a du zèle à se montrer partout où il y a du bien à faire ; et souvent il n'y a que de l'inquiétude et de la vanité : nos fonctions ordinaires nous déplaisent, nous gênent, nous sont à charge, parce que le devoir seul nous y attache ; les étrangères nous attirent, réveillent l'assoupissement de notre zèle, parce que le goût et une

secrète complaisance nous y soutiennent : c'est l'ancienne plaie de l'orgueil ; tout ce qui le soumet l'attriste, l'humilie ; dès qu'il secoue le joug, et qu'il se choisit lui-même la matière de son zèle, cette liberté le flatte, l'anime ; et il vole dans une carrière, où il n'aurait fait que se traîner, si l'ordre de ses fonctions la lui avait marquée. Paul ne voulut pas évangéliser dans les villes où Jésus-Christ avait été annoncé, de peur qu'on ne l'accusât d'étendre trop loin son apostolat : *Non quasi in immensum gloriantes* (II Cor., X, 15), ou de jeter l'édifice de la foi sur un fondement étranger. Cet exemple est une grande instruction contre l'indiscrétion du zèle : la vanité veut tout entreprendre; mais la charité n'agit pas en vain ; les œuvres de miséricorde ont leurs dangers : la ferveur s'y ralentit ; la piété s'y dissipe ; l'esprit de prière s'y éteint. Il faut que la retraite, le recueillement, la méditation de la loi soutiennent ces offices extérieurs ; il faut puiser aux pieds de la croix cette source abondante de grâces, qui ne perd rien en se communiquant ; ces précautions deviennent indispensables à ceux mêmes que Dieu destine à ces sortes de ministères : sans elles, ils s'affaiblissent en voulant fortifier leurs frères ; ils se sentent déchoir insensiblement, en tendant la main à ceux qui tombent ; leur ferveur se dissipe et s'éteint à force de se répandre. Or, si ces inconvénients sont à craindre, lors même que nous sommes dans l'ordre de Dieu, lors même qu'il nous envoie, jugez du péril que nous courons lorsqu'au lieu de faire son œuvre, nous ne faisons que la nôtre propre ; c'est donc une règle de piété de ne pas offrir indiscrètement nos soins aux personnes à qui nous ne les devons pas.

Enfin dernière précaution : ne pas les offrir même à celles à qui nous ne pouvons les rendre sans quelque scandale. La réputation d'un prêtre est quelque chose de si cher à l'Eglise, de si précieux au public, de si essentiel au succès des fonctions, de si consolant pour lui-même, qu'il doit la conserver aux dépens de tout. Ce n'est pas qu'il faille abandonner l'œuvre de Dieu par la crainte de la contradiction des langues, ni laisser mourir, comme dit Jésus-Christ, une fille d'Abraham, parce que des pharisiens, envieux de tout bien qu'ils ne font pas, trouveront dans sa guérison un sujet injuste de scandale et de murmure. Jésus-Christ écoute aujourd'hui sans s'émouvoir les reproches de ceux qui l'accusent de manger avec les pécheurs, et de leur donner un accès trop libre auprès de sa personne. Il est des scandales qui nous sont glorieux et des murmures qui font notre éloge ; mais il en est aussi d'une autre sorte, qui prennent leur source, non dans l'injustice des hommes, mais dans notre imprudence, dans nos faiblesses, dans un défaut ou de circonspection, ou peut-être de vertu ; et c'est ici où les attentions ne sauraient être trop rigoureuses. L'assiduité des soins n'est jamais utile quand elle est excessive ; je veux que vous n'y perdiez rien du côté de l'innocence : vous y perdez tout, dès que vous vous attirez les soupçons les plus légers ou les censures du public ; je veux que la vertu éclatante de ces personnes, ou les ressources que vous trouvez dans leurs largesses pour les besoins publics, justifient devant Dieu vos assiduités : Dieu les condamne, dès que la prudence chrétienne et les règles de notre état ne peuvent les justifier devant les hommes ; tout ce qui est permis n'est pas toujours expédient ; et tout ce qui n'est pas expédient pour un ministre public cesse de lui être permis. Il ne suffit pas de n'avoir rien à se reprocher, dès que nous nous exposons imprudemment aux reproches de nos frères ; ce n'est pas assez que la vie sainte et édifiante de ces personnes, et les secours que nous en tirons pour les œuvres de miséricordes, nous rassurent ; tout ce qui scandalise nos frères ne doit pas nous laisser un moment tranquilles. Lorsque Jésus-Christ nous ordonne, dit saint Chrysostome, d'arracher l'œil et de couper la main qui est devenue un sujet de scandale, il ne nomme que les parties du corps, ou les plus nobles, ou les plus nécessaires, comme s'il eût voulu nous dire : Quel que puisse être l'éclat de la vertu de cette personne, quand elle brillerait dans le monde comme l'œil brille dans le corps, il faut l'arracher ; quand elle vous serait aussi nécessaire que votre main droite l'est à vos actions, il faut la retrancher. Dieu ne demande pas de vous des soins aux dépens de l'honneur de son Eglise, inséparable de celui de ses ministres : la charité ne peut jamais devenir l'excuse légitime de l'imprudence ; l'édification de nos frères est la première règle, et le fruit le moins suspect du zèle. Dieu ne tire pas sa gloire des œuvres même les plus saintes, capables de répandre de justes soupçons sur la nôtre : le bien que nous ne pouvons faire sans une sorte de scandale, nous est aussi sévèrement interdit que le mal lui-même ; et de quelque utilité dont vous puissiez couvrir votre indiscrétion, elle ne peut manquer d'être funeste, ou à vos frères par des jugements injustes qu'ils en feront, ou à vous-mêmes, dont la conduite ne justifiera peut-être que trop dans les suites. N'autorisons pas cette triste prédiction par des exemples : il faut croire, pour l'honneur de l'Eglise, qu'il n'y en eut jamais ; et que le désir tout seul de votre salut, et l'honneur de votre ministère, nous fait craindre des inconvénients que nous n'avons pas encore eu la douleur de déplorer.

Voilà les personnes que nous devons éviter ; et dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici sont renfermées les règles à observer avec celles que nous pouvons voir. La première est de les voir rarement ; rien n'avilit tant notre caractère dans le monde comme la facilité à nous y montrer. Je l'ai déjà dit : nous avons nos faiblesses et nos imperfections ; l'éloignement seul peut les cacher aux yeux des hommes. Le monde, vous le savez, n'estime que ce qu'il ne

connaît pas; tandis qu'il ne nous voit que de loin, il nous regarde comme des hommes extraordinaires et des prophètes suscités de Dieu, pour lui annoncer ses volontés; il nous rend des hommages, parce qu'il ne voit pas où placer ses censures; mais si vous en approchez souvent, le charme cesse, et la présence le détrompe bientôt des erreurs favorables de l'éloignement. Il est si difficile de paraître souvent, et de ne pas paraître ce qu'on est! nous laissons toujours entrevoir quelque chose dans nos mœurs, qui contredit la sainteté, la sévérité des maximes que nous annonçons; il nous échappe toujours certains traits de l'homme, qui mettent obstacle à l'œuvre de Dieu; et par une malignité naturelle au monde sur ce qui nous regarde, au lieu qu'il donne le nom de simple faiblesse à ses crimes les plus honteux, il croit voir du crime dans nos faiblesses les plus innocentes; il n'est que pour nous seuls un docteur sévère et outré. Il ressemble à ce serviteur infidèle de l'Evangile : il demande grâce en sa faveur pour les prévarications les plus odieuses et les plus criantes, et il use d'une rigueur excessive et barbare envers nous, pour les dettes les plus légères.

La seconde règle est d'y soutenir partout également le sérieux de notre ministère. Les fidèles doivent apprendre de nous à converser saintement, et d'une manière digne de Dieu. Les lèvres du prêtre, dépositaires de la doctrine et de la vérité, ne doivent plus s'ouvrir à des inutilités et à des plaisanteries profanes. Saint Paul veut même qu'elles soient bannies de la conversation des simples fidèles; quelle prudence, quelle circonspection, quel sel de la sagesse ne doit-il pas exiger de nous! quelles paroles saines et irrépréhensibles! quelle plénitude de l'Esprit de Dieu! Il ne faut pas que nous paraissions d'autres hommes à l'autel et dans nos fonctions, et d'autres hommes dans nos entretiens familiers et dans la conduite ordinaire de la vie. Le pontife de la loi portait partout les ornements augustes de la souveraine sacrificature, pour lui marquer, ce semble, que son sacerdoce le suivait partout, que toutes ses démarches étaient des actions de cérémonie, que la gravité de ses mœurs devait répondre à celle de ses vêtements, et que, comme tout était religieux sur sa personne, tout devait l'être aussi dans sa conduite; il semble que tout ce qui n'est pas, ou prière, ou sacrifice, ou discours d'édification, ou œuvre de miséricorde, n'est plus assez sérieux pour un prêtre. Aussi vous savez là-dessus les règles des saints canons, qui nous interdisent les jeux et les amusements publics, innocents même pour le commun des fidèles. Il semble que les yeux des peuples, accoutumés à nous voir dans le sanctuaire prosternés, recueillis, humiliés, comme les anges du ciel devant le trône de l'Ancien des jours, sont blessés de nous voir ailleurs avec un visage différent, et des manières semblables à celles des autres hommes; il semble que lorsque nous venons paraître à l'autel, au sortir de ces vains entretiens, et que nous y reprenons le recueillement que demandent des mystères si terribles, les fidèles, témoins, il n'y a qu'un moment, de nos dissipations, nous regardent plutôt comme des hommes de théâtre, qui contrefont des mystères sérieux, que comme des ministres du Dieu vivant, qui viennent lui offrir des dons, des sacrifices, les vœux et les prières des peuples. En un mot, notre ministère nous appelle parmi les hommes, il est vrai, mais il nous appelle pour être le sel de la terre, la lumière de ceux qui marchent dans les ténèbres, les sources publiques de la sainteté, la bonne odeur de Jésus-Christ.

Recueillons tout cet entretien, mes frères; en voici le fruit. Il faut, 1° que nos communications dans le monde inspirent aux fidèles une grande estime de la vertu; que notre sagesse, notre maturité, notre circonspection, leur donnent de la piété une idée digne d'elle, et les détrompent de ce préjugé si ridicule et si commun dans le monde, qu'elle est le partage des esprits faibles. Il faut, 2° qu'elles leur inspirent un désir de la vertu; qu'une joie sainte et modeste répandue sur notre visage, une douce sérénité qui suit toujours l'innocence et la paix du cœur, leur fassent avouer en secret que les amis de Dieu sont les seuls heureux de la terre, et les désabusent de cette erreur grossière qu'on ne peut être content loin des plaisirs, et avec la seule consolation de la fidélité et de l'innocence.

Les fruits que nous en devons retirer nous-mêmes, mes frères, c'est, 1° un grand mépris du monde et de ses misères; on ne l'estime que lorsqu'on le voit de loin; mais entrez dans le détail de ses ennuis, de ses chagrins, de ses perfidies, de ses caprices, vous en sentez le vide, et vous plaignez ceux que les engagements de leur naissance ou de leur état attachent à un maître si dur, si peu solide et si bizarre. C'est, 2° une estime infinie de notre état qui nous éloigne d'un lieu où tout est faux, où tout est affliction d'esprit, où il faut acheter le crime lui-même par les chagrins et par la peine, et se perdre en se rendant ici-bas même malheureux; qui nous en éloigne, dis-je, pour nous consacrer à ce saint ministère, nous cacher dans le secret du sanctuaire, et nous faire de la maison du Seigneur un lieu de paix et de sûreté, un asile doux et consolant, une demeure de gloire et de sainteté, qui nous met à l'abri des écueils et des orages dont le monde est rempli, et nous laisse tout le loisir de gémir sur les tristes naufrages de nos frères.

DISCOURS IX.

A DE JEUNES GENS SUR LA VOCATION A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Dans le dessein où vous êtes, mes chers enfants, de vous consacrer au saint ministère, vous avez sans doute examiné devant

Dieu, si c'est lui-même qui vous appelle à un état où Jésus-Christ lui-même n'est entré qu'avec la mission de son Père, et où personne n'a droit d'entrer qu'avec celle de Jésus-Christ : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* (*Joan.*, XX, 21.) Je suppose donc que des motifs humains ne sont entrés pour rien dans une vocation où tout ce qui ne vient pas de l'Esprit de Dieu la souille et la rend illégitime ; je suppose que vos premières mœurs ne vous ont pas annoncé par leur déréglement que vous ne deviez jamais prétendre à vous ingérer dans le sanctuaire, dont les portes formidables ne s'ouvraient autrefois qu'à l'innocence, et où elle-même n'entrait qu'en tremblant ; je suppose enfin que les juges éclairés à qui vous avez confié, dans le tribunal, tout le détail de votre vie passée, et les dispositions les plus secrètes de votre cœur, ont cru découvrir en vous, autant qu'il est permis aux lumières bornées et toujours incertaines des hommes d'en juger, ont cru, dis-je, découvrir en vous des marques d'une vocation véritable, qu'ils ont cru concourir aux desseins éternels de Dieu sur votre destinée, en concourant à votre installation dans le lieu saint ; qu'ils ont présumé qu'en vous offrant à l'Eglise, vous ne lui offriez que ce que le Seigneur lui-même avait choisi, et qu'ils vous ont dit avec une douce confiance, comme autrefois Laban à Eliézer : *Ingredere, benedicte Domini, cur foris stas?* (*Gen.*, XXIV, 31.) Entrez, le béni du Seigneur, pourquoi demeureriez-vous au dehors ?

Mais d'un autre côté, mes chers enfants, si ces conditions essentielles manquaient à votre vocation ; si avant de vous présenter ici, vous n'aviez pas examiné longtemps devant Dieu si le dessein de vous consacrer au saint ministère venait de lui ; si l'ordre de la naissance y a eu plus de part que l'ordre de Dieu, et les saintes impulsions de la grâce ; si l'espérance de trouver dans le sanctuaire une situation plus douce, plus honorable et plus commode, qu'au milieu de votre famille, a décidé de votre choix ; si votre vocation ne doit sa première origine qu'à la destination et à la cupidité de vos proches ; s'ils ont plus consulté leurs intérêts que vos inclinations et les intérêts de votre salut, et que les besoins d'une famille et non ceux de l'Eglise vous aient fait ministre des autels, votre vocation, qui a commencé par la chair, finira par la chair. C'est la cupidité qui vous a donné à l'Eglise ; c'est elle qui souillera tout le cours de votre ministère ; vous n'y serez plus le ministre de Jésus-Christ qui ne vous connaît point et ne vous a pas envoyé ; vous n'y serez que le ministre de vos passions et de celles de vos proches, de qui seuls vous avez reçu votre mission. Quand les parents, selon la chair, de Jésus-Christ, éblouis par des vues toutes charnelles, de ses premiers miracles, et du succès des commencements de son ministère, fondent déjà là-dessus l'espérance d'une grande fortune, selon le siècle, l'excitent de sortir des bourgades retirées, de se manifester au grand monde, et d'aller se montrer à Jérusalem au jour de la solennité : *Si hæc facis, manifesta teipsum mundo* (*Joan.*, VII, 4), (car voilà l'objet ordinaire de nos proches selon la chair) ; que leur répond Jésus-Christ ? qu'ils sont toujours prêts à conseiller à ceux qui leur sont liés par le sang, des démarches et des ministères qui peuvent leur être glorieux et utiles à eux-mêmes ; qu'ils ne consultent là-dessus ni les desseins de Dieu, ni ceux qu'il a choisis, ni les temps même qu'il a marqués pour manifester son choix ; que tous les temps sont bons pour eux, et toutes les personnes égales, pourvu qu'elles puissent contribuer à leurs projets terrestres d'ambition et de fortune. Tout est bon en effet à des parents charnels : qu'un enfant soit vicieux, né avec des inclinations tout opposées à la sainteté du ministère, son sacerdoce leur promet pour lui et pour eux des avantages temporels ; voilà leur temps et leur vocation, ils n'en connaissent point d'autre : *Tempus vestrum semper est paratum ; tempus autem meum nondum advenit* (*Ibid.*, 6.) Mais le temps de Jésus-Christ est rarement le même que le leur ; et malheur à ceux qui ne l'attendent pas ; malheur à ceux qui le préviennent ; malheur à ceux qui prennent la voix de la chair et du sang pour la voix du ciel, et qui confondent le temps de la cupidité avec le temps de la grâce : *Tempus vestrum*, etc. Première marque de vocation, la pureté des motifs.

Mais quand vous n'auriez rien à vous reprocher sur la pureté des motifs, quand un goût né avec vous en aurait seul décidé, vous devez de plus vous demander à vous-même si vos mœurs jusqu'ici vous ont comme annoncé que ce goût est une inspiration de la grâce plutôt qu'une impression seule de la nature ; seconde marque de vocation, l'innocence des mœurs. Vous devez examiner si une vie innocente vous a préparé à cette sainte démarche, si ceux qui ont vécu avec vous, témoins de la candeur, de la sagesse et de la pureté de vos premières mœurs, vous ont comme d'eux-mêmes destiné à l'autel, s'ils ont comme prédit qu'une vie de bonne heure si sage, si innocente, montrait de loin en vous un bon prêtre, comme saint Paul nous assure qu'on l'avait prédit, dès son enfance, à son disciple Timothée : *Secundum præcedentes in te prophetias.* (*I Tim.*, I, 18.) Car si vos mœurs ont désavoué jusqu'ici l'état saint que vous embrassez, si vous ne portez pour toute marque de vocation aux fonctions divines du ministère que les désordres d'une première jeunesse, si votre conduite passée par ses excès et son dérangement a bien paru plutôt vous destiner à la milice licencieuse du siècle qu'à celle de l'Eglise, si loin d'avoir pour vous l'approbation et les suffrages du public, comme l'Eglise l'exige pour l'ordination de ses ministres, vous avez donné lieu à ceux qui vous ont connu, de prédire de vous que vous seriez même un laïque dé-

réglé, loin que vous puissiez jamais devenir un bon prêtre; n'approchez point du lieu saint, ne venez point présenter à l'autel d'où les victimes marquées de la plus légère tache étaient rejetées, un corps souillé de mille abominations; n'ayez pas l'affreuse témérité de venir porter dans le tabernacle saint, non-seulement un feu et un encens étranger, mais un feu criminel, la fumée impure de vos débordements; ne venez pas dans le temple de Dieu faire une union sacrilége de Jésus-Christ avec Bélial, du Saint des saints avec l'idole honteuse de la volupté. Un feu vengeur ne sortira pas comme autrefois du sanctuaire pour vous dévorer et punir l'attentat de votre profanation, mais la main invisible de Dieu vous repoussera comme un intrus et un profanateur; mais un feu secret et impur s'allumera avec encore plus de violence dans votre âme, la souillera, la rendra encore plus hideuse, y régnera jusqu'à la fin, y consumera peu à peu ces restes de foi et de crainte de Dieu que vos désordres avaient épargnés, et vous serez jusqu'à la fin marqué d'un caractère de réprobation, et un anathème caché au milieu d'Israël

Je ne vous dis pas que si vous avez eu le malheur jusqu'ici de perdre votre innocence et qu'un repentir prompt et sincère vous ait rappelé à une vie plus fidèle, vous deviez absolument renoncer au dessein de vous consacrer à l'Eglise. C'était autrefois la règle rigoureuse qu'elle observait; ceux qui étaient tombés, c'est-à-dire qui avaient commis de ces fautes même secrètes qui tuent l'âme et pour lesquelles les canons exigeaient des exercices publics de pénitence; ces fidèles tombés, elle les excluait pour toujours du saint ministère, c'était une flétrissure que les larmes avaient pu expier devant Dieu, mais qu'elles n'avaient pas couverte aux yeux de l'Eglise. Elle ne voulait pas que les pénitents même les plus fervents, qui avaient eu besoin de ses remèdes publics d'expiation, eussent jamais le droit de les appliquer aux autres; l'innocence seule était admise dans l'assemblée vénérable des ministres de ses autels. Les besoins de l'Eglise et la dépravation générale des mœurs l'ont depuis obligée de se relâcher un peu et à regret de cette première rigueur; sa discipline a changé, mais son esprit et la sainteté qu'exige son ministère est encore le même. Il est donc toujours terrible pour nous d'avoir besoin là-dessus de son indulgence; il est terrible pour nous que la dépravation générale soit le seul titre qui nous ouvre les portes du sanctuaire, que le changement et la perversité des temps soit notre seul privilége, et que nous soyons comme les enfants de la douleur et des gémissements de l'Eglise, et les ministres, non des beaux jours de sa liberté, mais de sa nécessité et de sa contrainte. Il faut que la réparation que vous avez faite de ces chutes passagères et le repentir vif et sincère qui les a suivies, vous tienne comme lieu, aux yeux de l'Eglise, d'une seconde innocence; il faut qu'un sentiment vif et profond de votre indignité, qu'une sainte frayeur, en vous présentant pour être associé aux ministres de l'Eglise, un zèle sincère et ardent pour la sanctification des peuples qui vous seront confiés, un amour tendre pour l'Eglise la dédommage des défauts de votre installation, remplace ce qu'elle exigeait autrefois de ceux qu'elle croyait seuls dignes d'être choisis, et console en quelque manière sa douleur et la triste nécessité de son indulgence, par l'espérance que les suites de votre repentir de ces chutes passagères lui seront plus utiles que l'innocence qu'elle demandait autrefois. N'augmentez pas ses regrets sur l'affaiblissement de sa discipline, et soyez d'autant plus exact à faire observer ses règles dans la conduite des âmes, qu'elle a paru s'en relâcher en vous en établissant le dispensateur. Mais je le répète, si vos désordres n'ont été jusqu'ici qu'une dépravation continuelle depuis le premier âge, si vous n'avez compté vos jours que par vos crimes, et que le déréglement ait été, pour ainsi dire, l'état fixe et permanent de toute votre jeunesse; vous portez gravée dans la corruption de votre cœur en caractères ineffaçables, la sentence formidable qui vous éloigne à jamais du saint ministère. Dieu vous aurait-il préparé à ces fonctions divines, qu'il n'a pas même confiées aux anges, par une vie tout impure? aurait-il choisi lui-même un vase d'ignominie pour le placer sur son autel saint? conduirait-il lui-même comme par la main un corps couvert de souillures, dans l'intérieur du sanctuaire terrible pour y immoler l'Agneau sans tache en présence des esprits célestes qui entourent alors l'autel? pourriez-vous vous le persuader à vous-même, à moins que la justice de Dieu ne veuille punir vos désordres par un aveuglement qui en serait la consommation et le dernier trait de sa vengeance? Mais vous vous promettez de pleurer vos déréglements et de mener une vie toute nouvelle. Cherchez donc un asile parmi des solitaires et des pénitents, et ne choisissez pas pour l'expiation de vos crimes un ministère de sainteté et d'autorité, qui suppose des vertus acquises et non des crimes à expier. Vous êtes le fumier et la balayure de la terre, et vous voulez en devenir le sel! vous êtes, comme un autre Lazare, un cadavre pourri et infect, et vous voulez être le ministre de la résurrection et de la vie? vous avez été lié jusqu'ici par des chaînes honteuses, et vous osez vous présenter pour en aller délier vos frères? Mais faut-il désespérer de la miséricorde du Seigneur? A Dieu ne plaise : repentez-vous sincèrement de vos fautes, faites-en pénitence, et Dieu vous les pardonnera; mais il ne vous pardonnera pas la témérité de votre intrusion dans le saint ministère; mais votre repentir ne sera pas sincère, si malgré la connaissance des règles de l'Eglise qui vous rejette, vous la forcez de vous admettre au nombre de ses ministres. Remettez-vous-en là-dessus ici au juge

de votre conscience; confiez-lui avec sincérité l'état de votre âme et toute la suite jusqu'ici de votre vie; découvrez-lui sans feinte ce trésor ancien et nouveau d'iniquité. Ne vous contentez pas de lui exposer les dernières circonstances de votre vie et de laisser tout le passé dans un silence et dans un oubli affecté; vous l'avez choisi pour être devant Dieu le juge de votre vocation; faites-vous connaître tout entier, pour le mettre en état de juger; montrez-vous à lui tel que vous êtes et tel que Dieu vous connaît. Ecoutez tout ce qu'il vous annoncera de sa part; ne l'obligez pas de vous donner extérieurement un consentement qu'il vous a refusé en secret et que sa piété, ses lumières et les lois de l'Eglise vous refusent; ne le forcez pas à une condescendance que le secret de son ministère exige, et n'obtenez pas de lui qu'il laisse admettre un ministre que Dieu rejette et vomit de sa bouche. Si malgré ses avis secrets et salutaires vous avez l'affreuse témérité de passer outre, si, comme Saül, persuadé que Dieu l'avait réprouvé, vous exigez d'un autre Samuel obligé au secret, qu'il vous honore devant les hommes et qu'il vous laisse usurper un honneur qui ne vous appartient pas et que Dieu vous refuse : *Honora me coram senioribus populi* (I *Reg.*, XV, 30); je n'ai plus rien à vous dire : votre réprobation va être écrite sur votre front avec le caractère sacré dont vous serez marqué; et tout ce que peut faire le juge de votre conscience, qui connaît votre indignité et l'arrêt du Seigneur qui vous a rejeté, c'est de pleurer le reste de ses jours le malheur irrévocable de votre destinée éternelle : *Et lugebat Samuel Saulum omnibus diebus vitæ suæ.* (*Ibid.*, 35.) C'est donc l'innocence des mœurs qui est la seconde marque de vocation.

Je ne parle pas de la troisième marque qui sont les talents. Le Père de famille n'appelle à sa vigne que des ouvriers; quand il n'aurait confié qu'un talent à ses serviteurs, il veut qu'on le fasse valoir; le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures; Jésus-Christ ne nous a établis et ne nous a envoyés que pour faire du fruit : *Posui vos ut eatis et fructum afferatis.* (*Joan.*, XV, 16.) Dans le monde, on ne destine pas à l'épée, à la robe, aux affaires, des personnes nées sans aucun talent pour ces différents états. Que viendriez-vous faire dans l'Eglise, si vous ne trouvez en vous aucun talent pour les différents emplois qu'elle doit vous confier? Etre un ouvrier inutile et hors d'état de travailler à sa vigne, c'est un titre irrévocable d'exclusion, c'est n'avoir ni droit ni vocation pour y entrer. Un bénéfice possédé depuis longtemps par vos proches et qui doit tomber sur vous, vous y appelle; mais ce bénéfice est le denier que le père de famille, c'est-à-dire l'Eglise, ne prétend donner qu'à ceux qui sont en état de défricher son champ; ce denier est la récompense du travail, ce n'est pas le prix de la mollesse et de l'oisiveté; vous n'y avez droit qu'autant que vous travaillez et que vous lui êtes utile. Si vous en jouissez sans être d'aucun usage à l'Eglise, vous jouissez d'un bien qui ne vous appartient pas, vous frustrez l'intention de ces anciens fidèles, de ces pieux fondateurs, qui autrefois ne l'ont donné à l'Eglise que pour fournir à l'entretien des ministres occupés aux fontions saintes. Ils n'ont pas prétendu fournir au luxe et à la mollesse de ceux qui seraient revêtus de leurs largesses. Hélas! ces pieux fidèles se disputaient à eux-mêmes toutes les profusions du luxe et de la sensualité, ils se retranchaient les commodités et toutes les superfluités de la vie, pour enrichir l'Eglise de leurs retranchements; comment auraient-ils voulu ménager par là à des ministres d'un Dieu crucifié, les aises et les superfluités dont ils n'avaient pas cru pouvoir jouir eux-mêmes? Vous occupez la place et le revenu d'un ministre qui aurait servi utilement l'Eglise; vous la privez d'un ouvrier fidèle, qui l'aurait consolée par des fruits de salut, qui l'aurait aidée et honorée par ses talents; au lieu que n'en ayant pas vous-même, vous ne pouvez que la déshonorer et lui être à charge.

Et, quand je parle des talents, je sais que la mesure en est différente, que l'Esprit-Saint ne répand pas ses dons également, que tous ne sont pas apôtres ou prophètes, que l'un se rend utile d'une manière, et l'autre de l'autre : *Alius quidem sic, alius vero sic;* qu'une étoile diffère en clarté d'une autre étoile, et que, comme il y a différents ministères dans l'Eglise, il doit s'y trouver aussi différents talents pour les remplir; mais je dis qu'il faut du moins être propre à quelqu'un. Si vous n'avez pas ces lumières rares et cette science qui enfle, avez-vous du moins cette piété qui édifie, et assez de connaissance des vérités de la religion pour en instruire vos frères. Si vous n'avez pas assez de supériorité d'esprit et de capacité pour confondre les incrédules et les esprits rebelles à l'Eglise, en avez-vous assez du moins pour affermir dans la foi et dans la piété les simples et les ignorants. Si vous ne vous sentez pas assez de talent pour venir annoncer l'Evangile aux grands et aux puissants du siècle qui habitent les villes, en avez-vous assez du moins pour l'annoncer aux pauvres et aux petits qui habitent les campagnes? Hélas! votre talent aura moins d'éclat, mais aussi moins de danger et plus de fruit; il sera plus sûr pour vous et plus utile pour vos frères; la parole sainte tombe d'ordinaire au milieu des grands et des riches comme au milieu des ronces et des épines; ce n'est que sur les cœurs des pauvres et des simples qu'elle trouve une terre toute préparée qui rapporte au centuple. Si vous n'avez pas le don de gouvernement pour conduire en chef une grande Eglise, pouvez-vous du moins y travailler en second sous les yeux d'un chef saint et éclairé, ou vous charger tout seul d'un petit troupeau, moins difficile à conduire? Enfin, si la nature vous a refusé tous les talents extérieurs pour l'instruction, quoique les

lèvres de tout prêtre soient les dépositaires de la vérité et de la doctrine, pouvez-vous du moins la confier à l'oreille dans le tribunal, et remplacer par la prudence, la connaissance des règles, le discernement des maladies de l'âme, le zèle et la piété éclairée et solide qu'exige ce ministère, les talents extérieurs qui vous manquent ; car la piété est l'âme de tous les talents : elle seule en assure le fruit ; les plus médiocres, relevés par une grande piété, deviennent souvent les plus chers à l'Eglise ; et, sans elle, les plus brillants ressemblent à ces éclairs qui éblouissent et qui étonnent, mais qui sont toujours suivis de près de la chute et de la puanteur du tonnerre ; je veux dire de chutes publiques et honteuses, qui répandent une odeur de mort dans l'Eglise, et qui font le sujet de sa douleur et de ses larmes.

C'est donc à chacun de vous en particulier, qui n'êtes ici assemblés que pour examiner votre vocation au saint ministère, à vous demander devant Dieu si vous trouvez en vous ces trois marques essentielles à une vocation légitime : la pureté des motifs qui vous engagent, l'innocence des mœurs qui ont précédé, et les talents utiles à l'Eglise. Si quelqu'une de ces trois marques manque à votre vocation, la règle commune est qu'elle est fausse, et que vous embrassez un état où Dieu ne vous appelle point.

Or, mes chers enfants, comprenez-vous bien ce que c'est que d'entrer dans un état, quel qu'il puisse être, auquel Dieu ne nous avait pas destinés. C'est sortir de l'ordre de sa Providence, qui, dans les conseils éternels, a marqué à chacun de nous la voie par où nous devions fournir la carrière de notre pèlerinage, et par conséquent la seule par laquelle nous pouvions arriver au salut. Nous sortons donc de cette voie où sa bonté nous avait préparé des moyens infaillibles de salut ; nous entrons témérairement dans une voie étrangère, où sa main, qui ne nous y a pas conduits, ne nous soutient point ; où nous marchons tout seuls, où tous les pas que nous faisons nous égarent de plus en plus, et deviennent de fausses démarches ; où nous ressemblons à un infortuné qui s'est égaré pendant la nuit, qui trouve à chaque pas des précipices qu'il prend pour des chemins unis, exposé seul et au milieu des ténèbres, à mille autres périls qu'il ne peut ni prévoir ni éviter, et, comme cette nuit ne doit pas finir pour lui, sûr presque qu'il périra, ou du moins qu'il n'arrivera jamais au terme heureux vers lequel il marche, sans un de ces hasards et de ces miracles que la prudence ne permet pas de se promettre. Tel est celui qui entre témérairement dans un état et dans une voie que Dieu ne lui avait pas destinée ; il y marche seul, accompagné de ses seules faiblesses ; il est dans un état où tout devient danger pour lui, où il est privé de ses lumières, de cette protection spéciale, c'est-à-dire, de ces grâces singulières propres à cet état, avec lesquelles il en aurait évité tous les dangers, et que Dieu n'a préparées qu'à ceux auxquels il avait lui-même préparé et destiné cet état.

Or, mes chers enfants, si cette vérité si terrible est pourtant incontestable, en général, pour le choix téméraire d'un état auquel Dieu ne nous appelle point, si ce choix attire toujours l'indignation de Dieu sur nous, s'il nous rend indignes pendant tout le reste de notre vie de sa bienveillance ; que sera-ce de ceux qui se sont appelés eux-mêmes à un ministère de gloire et de sainteté, dont il n'a pas voulu même honorer les esprits célestes ? que sera-ce de ceux qui se sont intrus dans le sanctuaire, le seul lieu sur la terre qu'il semblait s'être réservé, la demeure de sa gloire, l'asile sacré et inviolable de ses lois et de sa doctrine, le dépositaire de son culte, des hommages qu'il exige des hommes et de tous les signes précieux de son amour pour eux ? De quel œil pourra-t-il regarder un téméraire qui vient s'y asseoir au milieu de l'assemblée vénérable de ses ministres, qui vient le forcer de l'établir son envoyé, et à la place de Jésus-Christ sur la terre ; de lui confier malgré lui le sang de son Fils, les fonctions divines de sa médiation, de sa redemption, de son sacerdoce, et de tout ce que sa miséricorde n'avait cessé de préparer dès le commencement des siècles, de plus grand et de plus digne de sa toute-puissance pour le salut des hommes ? Quel trésor de colère et quels charbons de feu cet infortuné n'amasse-t-il pas sur sa tête ? quel caractère de réprobation n'imprime-t-il pas dans son âme avec l'onction sainte dont il est oint ? Les mains que le pontife et tout le presbytère impose sur sa tête, que font-elles que le dévouer comme une victime infortunée, rejetée de Dieu et comme destinée à un anathème éternel ?

Aussi, mes chers enfants, un prêtre vicieux, et qui, contre l'ordre de Dieu, s'est ingéré lui-même dans le saint ministère, ne se convertit presque jamais. Plus il vieillit, plus il accumule sur sa tête ses profanations et ses sacriléges ; les remèdes divins eux-mêmes, dont il est le dispensateur, l'endurcissent ; chaque fonction est pour lui un nouveau crime, et ajoute un nouveau degré à sa réprobation, et il meurt impénitent, comme il avait vécu, chargé de l'usurpation sacrilége de son sacerdoce et de toutes les profanations qu'il en a faites ; c'est l'expérience de tous les jours. Les pécheurs, dans les autres états, se repentent et se convertissent ; nous en voyons tous les jours des exemples consolants : un prêtre désordonné, et que le Seigneur n'avait pas appelé, meurt endurci, et les exemples des conversions des mauvais prêtres n'ont pas encore consolé l'Eglise de la fin déplorable et de l'impénitence de tous les autres.

Ainsi, mes chers enfants, ne négligez rien dans l'examen que vous faites ici devant Dieu de votre vocation ; les précautions ne sauraient être excessives où la faute est

irréparable. Ne vous lassez pas de vous demander dans ce lieu d'épreuve et de retraite destiné à consulter la volonté de Dieu sur vous, si l'état saint auquel vous aspirez convient à vos mœurs passées, à la pureté des motifs qui doivent vous y engager, et aux talents que l'Eglise exige de vous; si l'une de ces conditions vous manque, c'est comme si vous manquiez de toutes. Priez sans cesse, et que votre prière la plus ordinaire soit celle du Prophète : Seigneur, montrez-moi vous-même la voie par où je dois marcher, et apprenez-moi quels sont les sentiers que vous m'avez préparés, et qui doivent seuls me conduire au salut : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.* (*Psal.* XXIV, 4.) Ce n'est pas trop d'une année d'examen, de prière et de retraite, pour décider d'un choix qui doit décider lui-même de votre salut éternel et de celui des peuples qui vous seront un jour confiés; c'est-à-dire, et ne l'oubliez jamais, qui doit donner à l'autel des ministres du salut, ou de la perte des fidèles; les opprobres de l'Eglise ou sa gloire et son ornement; des pierres de scandale ou les colonnes et le soutien de l'édifice saint; des profanateurs ou des dispensateurs des choses saintes; en un mot, les instruments de la miséricorde ou de la colère de Dieu sur les hommes.

DISCOURS X.

RETRAITE POUR DES CURÉS.

Noli negligere gratiam quæ est in te, quæ data est tibi cum impositione manuum presbyterii. (I *Tim.*, IV, 14.)

Ne négligez point, ne laissez pas affaiblir la grâce sacerdotale, que vous avez reçue par l'imposition des mains.

C'est l'avis que l'Apôtre rappelle plus d'une fois à son disciple Timothée; et rien ne me paraît plus propre à prévenir cette négligence et cet affaiblissement dont parle l'Apôtre, que de consacrer comme vous faites, mes frères, un certain temps de l'année, au recueillement et à la retraite. Les fautes sont inévitables dans les fonctions; c'est ici où vous venez vous en rendre compte à vous-mêmes, en gémir devant Dieu, et prendre des mesures pour les éviter à l'avenir; première réflexion. La ferveur se relâche, les forces spirituelles s'usent, l'homme prend peu à peu le dessus sur le ministre; c'est ici où vous venez ranimer ce qui commençait à languir, et vous renouveler dans le premier esprit de votre ministère; seconde réflexion. Enfin, le clergé de ce grand diocèse a besoin d'exemples; vous le leur donnez, en leur montrant par votre exactitude édifiante à venir vous recueillir dans cette maison sainte, les précautions qu'ils doivent prendre pour remplir dignement leur ministère; dernière réflexion.

Voilà, mes frères, quels sont les avantages inséparables de la retraite dans cette maison sainte, où je vous vois avec tant de consolation assemblés.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Nos fonctions sont si saintes, mes frères, vous le savez, elles demandent des dispositions si pures, si dignes des mystères que nous traitons! il est difficile aux ministres les plus fidèles de s'y présenter toujours avec cette foi, ce zèle, cette pureté d'âme, sans quoi Dieu nous vomit, et ne nous souffre qu'avec dégoût aux pieds des autels sous les yeux de sa majesté sainte et terrible. Ce sont là de ces fautes qui ne réveillent pas la conscience: elles nous ôtent une certaine bienveillance tendre de Dieu, et nous laissent pourtant toute notre tranquillité; elles nous dépouillent peu à peu de ces dons parfaits qui font les saints ministres, et nous rendent pourtant insensibles à nos pertes. Je ne parle pas de la patience, de la douceur, de la charité que nos fonctions mettent souvent à l'épreuve, et où il est difficile d'être toujours en garde contre soi-même. Que de moments où l'humeur, la rudesse, l'impatience prennent la place du zèle et de la charité! que d'occasions, où le dégoût, la paresse, peut-être des antipathies secrètes, que sais je? quelques mécontentements personnels, nous font refuser, ou rendre de mauvaise grâce, et comme malgré nous, des services à nos peuples, que leurs besoins et nos fonctions exigent de nous! combien d'autres, où la mauvaise honte, la crainte de passer pour ridicule et pour être de mauvaise compagnie, nous font approuver, imiter peut-être des abus que nous condamnons, et oublier jusqu'à un certain point la décence et la sainte gravité de notre ministère!

Cependant les occupations extérieures et continuelles de nos fonctions nous cachent à nous-mêmes cet état d'infidélité, ou ne nous laissent pas le loisir d'en approfondir la difformité et l'obstacle qu'elles mettent aux bontés de Dieu pour nous et au succès de notre ministère. Nous amassons peu à peu un trésor de colère que nous ne connaissons pas, un fonds opposé aux desseins de Dieu sur nous, qui, n'offrant rien de marqué par des crimes, ne trouble pas notre fausse paix; et comme les ténèbres sont toujours la juste peine de nos infidélités, plus nous les multiplions, plus nous nous calmons, parce que plus les lumières, qui devraient nous avertir et nous ouvrir les yeux, s'éteignent. Voilà, mes frères, la source la plus commune du déréglement et de la défection entière de ceux que Dieu appelle au saint ministère: il n'est presque point pour nous de faute légère; plus Dieu demande et attend de nous, plus il se refroidit et s'irrite quand nous lui manquons; plus nous lui sommes consacrés, plus la moindre tache nous souille et nous rend difformes à ses yeux. Nous sommes la lumière des peuples : le plus léger nuage obscurcit cet éclat, et nous rend comme ténébreux aux yeux de celui qui nous avait établis comme des lampes ardentes et toujours luisantes: nos fautes deviennent comme des éclipses, qui

renversent l'ordre de la grâce sur les fidèles, et laissent dans les ténèbres cette portion de l'Eglise que nous étions chargés d'éclairer.

Or c'est ici, mes frères, où ces infidélités, qui avaient comme disparu au milieu du tumulte de nos fonctions, reparaissent à nos yeux. C'est dans ce saint loisir que, repassant dans la lumière de la foi, sur tout le cours de notre ministère, nous découvrons les lieux, les occasions, les circonstances, où notre fidélité s'est démentie; nous sentons que, malgré l'opinion des hommes et les fausses louanges qu'ils donnent à quelque extérieur de régularité qu'ils voient en nous, il s'en faut bien que nous soyons de ces ministres saints et fidèles, dignes de dispenser les mystères de Dieu. L'éloignement que nous trouvons de ce que nous sommes à ce que nous devrions être; de la sainteté sublime de notre état, aux faiblesses, aux misères, à la pesanteur de toute notre vie; nous frappe, nous humilie, nous effraye. Nous gémissons sur nos infidélités passées; nous formons mille saintes résolutions, mille projets d'une vie plus sérieuse, plus occupée, plus sacerdotale: nous rentrons dans les détails qui regardent toute notre conduite extérieure; nous examinons les lieux, les temps, les occasions où notre fragilité s'est laissé surprendre: nous rentrons en nous-mêmes pour aller jusqu'à la source du mal, et découvrir quels sont en nous les penchants qui ont aidé aux occasions et facilité nos chutes; nous préparons de loin les remèdes et les précautions nécessaires pour ne pas être de nouveau surpris: ainsi, nous rentrons dans nos fonctions, dans cette sainte milice, munis de nouvelles armes; nous y rentrons avec moins de cette confiance qui précède toujours les chutes, mais aussi avec plus de sûreté. Un pilote échappé du naufrage est moins téméraire; mais instruit par ses propres malheurs des écueils où il s'est brisé, il prend des mesures plus solides et plus sûres pour les éviter. Et ce qui doit encore plus vous consoler, mes frères, dans ce saint exercice, et vous faire mieux sentir la prédilection de miséricorde de Dieu sur vous, c'est que les infidélités sont communes parmi ceux qui sont appelés au saint ministère, et que ces regrets et ces changements, que forme en nous une piété tendre et touchée, sont fort rares. La plupart vivent jusqu'à la fin de leur course comme ils avaient vécu en la commençant; s'ils y changent quelque chose, c'est en empirant; c'est qu'ayant commencé avec quelque apparence de régularité et de zèle, ils continuent bientôt en découvrant toutes les inclinations vicieuses que ces commencements spécieux avaient cachées, et qui, lassés pour ainsi dire de se contraindre, s'échappent ensuite avec moins de retenue et plus de scandale. Nous voyons tous les jours dans le monde de simples fidèles, qui, touchés de Dieu, changent de vie, et de grands pécheurs qu'ils étaient, deviennent l'exemple et l'édification d'une ville; mais nous ne voyons point de ces changements parmi les prêtres: ce qu'ils sont une fois, ils le sont toujours; il semble qu'élevés au-dessus des anges par nos fonctions, nos premières chutes, capitales comme les leurs, sont sans retour. D'où vient, mes frères? c'est que l'abus des choses saintes étant presque toujours une suite infaillible de nos égarements, nous attire cet anathème de la part de Dieu, et cette malédiction secrète qui forme dans un prêtre l'endurcissement et l'impénitence; c'est une triste expérience, qui nous a fait gémir plus d'une fois: les peines, les corrections deviennent inutiles à ces ministres infidèles; et nous les voyons avec douleur sortir de ces retraites forcées que nous leur prescrivons, sans aucun sentiment de piété et de repentir, et plus déterminés que jamais à continuer leurs égarements et leurs scandales. Aussi, quand nous leur imposons cette peine publique, c'est plus pour les couvrir de honte que pour espérer un changement; pour réparer l'honneur de l'Eglise par une improbation publique et éclatante de leurs scandales publics; nous voulons les punir, nous n'espérons pas de les corriger.

SECONDE RÉFLEXION.

Mais, mes frères, quand nous aurions été assez heureux pour vivre dans les fonctions du ministère, exempts de ces infidélités journalières inséparables de la faiblesse humaine et de la dissipation même attachée à nos fonctions; quand nous n'aurions pas besoin de venir nous recueillir ici pour en gémir devant Dieu, et prendre des mesures pour lui être désormais plus fidèles, n'éprouvons-nous pas tous les jours que notre première ferveur se relâche? que ce goût tendre de piété s'use et se ralentit par l'usage même des choses saintes; que la sainteté de nos devoirs fait sur nous chaque jour des impressions moins vives; que ce qui nous avait paru d'abord des obligations indispensables, ne nous paraît plus qu'un état de perfection où il n'est pas donné à chacun d'atteindre; et qu'enfin nous ne marchons plus que languissamment dans les voies où nous avions couru d'abord avec un zèle et une célérité si édifiante? Or c'est ici, mes frères, où nous avons puisé les prémices de l'esprit sacerdotale; c'est ici où nous devons venir les renouveler, les ranimer, quand elles commencent à s'affaiblir: c'est ma seconde réflexion.

Oui, mes frères, ce relâchement de piété et de ferveur inévitable aux ministres les plus fidèles, est comme une maladie secrète qui nous mine, qui nous dessèche, et qui peu à peu conduit au dépérissement. Ce sont de ces maux qui ne se manifestant point par des symptômes visibles et marqués, et affaiblissant néanmoins tous les jours les forces, et effaçant cette première fleur de santé, trouvent difficilement des remèdes, et où l'art ne connaît d'autre ressource que de renvoyer à l'air natal de pareilles langueurs. Or, c'est dans cette sainte maison, mes frères, que nous sommes nés dans la cléricature et dans le ministère: c'est ici, pour ainsi dire, l'air

natal du sacerdoce, que nous devons venir respirer, quand nous sentons que nos forces s'affaiblissent, que notre piété languit, que notre zèle se relâche, que tout notre intérieur dérangé nous menace d'un dépérissement entier. Plus nous différons, plus le mal gagne : tout ce qui nous environne dans le monde, loin d'y remédier, l'augmente et l'aigrit : l'usage lui-même de nos fonctions saintes, loin de nous réveiller de notre assoupissement, n'est plus qu'une ressource usée à laquelle nos maux sont accoutumés, et qui presque toujours, au lieu de les guérir, les aggrave; et par le défaut des dispositions et de cet esprit de piété qui doit les sanctifier, les change en abus, et tourne contre nous ces ressources de salut. Cet état, mes frères, a ses dangers, et d'autant plus grands, qu'il n'a rien qui nous effraye : nous nous endormons dans cette habitude d'affaiblissement et de langueur; nous croyons la mort de l'âme encore bien loin de nous; nous nous calmons sur certains désirs d'une vie plus fervente et plus fidèle, qui échappent quelquefois à notre léthargie, et qui nous y laissent retomber un moment après. Nous pensons de nous ce que les apôtres pensaient de Lazare, que notre maladie n'est qu'un sommeil passager, et que notre salut est en sûreté : *Si dormit, salvus erit* (*Joan.*, XI, 12); mais Jésus-Christ, qui nous voit tels que nous sommes, en juge peut-être bien différemment : *Tunc dixit eis manifeste Jesus : Lazarus mortuus est.* (*Ibid.*, 14.) Ce ne sont pas les grands crimes tous seuls que nous devons le plus craindre : un fonds de religion, une éducation sainte, une réputation établie de régularité, le respect pour la sainteté de notre ministère, suffit pour nous préserver de ces chutes honteuses; ce qu'il y a de dangereux pour nous, c'est de laisser éteindre cette première ferveur, cet esprit de piété si essentiel à nos fonctions; c'est de nous endormir dans une vie toute naturelle, molle, insensible aux choses du ciel, accompagnée d'une régularité apparente et destituée d'esprit et de vie intérieure. Nous n'y voyons point de crime marqué, et nous ne voyons pas que ce fonds de vie dans un prêtre surtout, sans cesse occupé des plus saints ministères, est un grand crime aux yeux de Dieu : nous ne voyons pas que cet état éloigne de nous la bienveillance particulière de Dieu, et ces grâces spéciales qu'il réserve aux ministres fidèles, et que si nous nous défendons encore des chutes grossières, c'est peut-être un artifice du démon qui craindrait par là de réveiller les remords de la conscience, et qui aime mieux nous laisser périr plus sûrement dans un sommeil de mort où il nous a plongés. Le tumulte du monde au milieu duquel nous vivons, nous étourdit, loin de nous réveiller et de nous rappeler à nous-mêmes : nous y voyons jusque parmi ceux qui nous sont associés au saint ministère, des égarements qui augmentent notre fausse paix, parce que nous nous en trouvons exempts nous-mêmes : nous croyons que Dieu est content de nous, parce que les hommes le sont, ou qu'ils ont lieu de l'être. Témoins des excès de quelques-uns de nos confrères, nous nous disons en secret, comme le pharisien, que nous ne sommes pas faits comme tels et tels : ce parallèle secret nous calme, peut-être même qu'il flatte notre orgueil; et dépourvus au dedans de cette vie de la foi, de cet esprit de zèle et de ferveur qui ne nous anime plus, l'amour-propre ne cesse de nous rappeler nos mœurs irrépréhensibles, de nous présenter un fantôme de vertu et de régularité qui nous endort et nous rassure. C'est donc à nous, mes frères, que s'adresse cette parole de l'Esprit-Saint : *Surge, qui dormis, et illuminabit te Christus.* (*Ephes.*, V, 14.) Venez dans ce lieu de réveil et de lumière, où vos yeux se rouvriront à des vérités autrefois connues, mais qui peu à peu commençaient à s'effacer de votre cœur : Jésus-Christ vous y manifestera de nouveau tout ce qu'exige de vous, de piété, de ferveur, de charité, de désintéressement, votre consécration et la sublimité de vos ministères : vous vous trouverez si loin aux yeux de Dieu, de la sainteté qu'il demande de vous; vous regarderez cette régularité apparente, qui vous rassurait, cette écorce de vertu, comme un linge souillé : *Quasi pannus menstruatæ.* (*Isa.*, LXIV, 6.) Vous vous trouverez vide, sans suc, sans vie devant Dieu : ces nouvelles lumières commenceront à réchauffer le froid dangereux de votre âme; Dieu vous parlera, et ces os arides se ranimeront, comme ceux que vit le prophète, à sa seule parole : *Ossa arida, audite verbum Domini.* (*Ezech.*, XXXVII, 4.) Vous reviendrez comme des hommes nouvellement créés : vous sortirez de ce lieu saint, de ce nouveau cénacle, embrasés d'un feu tout nouveau : une sainte ivresse, une plénitude de l'Esprit de Dieu vous fera mépriser tous les respects humains qui avaient comme enchaîné votre zèle et retenu la vérité captive; vous fera rompre toutes les liaisons inutiles qui vous dérobaient à vos devoirs; vous affermira contre tous les exemples et les occasions qui avaient affaibli votre piété : le succès de vos fonctions répondra à la nouvelle ferveur avec laquelle vous les remplirez; vous verrez votre troupeau se réveiller, pour ainsi dire, et se renouveler avec vous; et l'Esprit de Dieu répandu sur le pasteur et sur son peuple pourra dire encore : *Ecce nova facio omnia.* (*Apoc.*, XXI, 5.) Quelle consolation, mes frères, pour un bon prêtre, de voir fructifier la parole de l'Evangile dans cette portion du champ de Jésus-Christ qui lui est confiée; d'y voir chaque jour quelques âmes délivrées de la servitude du démon et du péché, et rendues à Jésus-Christ! et au contraire quels retours effrayants pour un ministre à qui il reste encore quelque foi, de voir que, pendant le cours d'un long ministère, il n'a pas retiré une seule âme des voies de la perdition; il n'a corrigé aucun désordre ni public ni particulier dans sa paroisse; il n'y a opéré aucun change-

ment! Sa vie irréprochable d'ailleurs aux yeux des hommes, peut-elle le rassurer sur la longue inutilité de ses fonctions? et ne doit-il pas en chercher la cause plus dans sa tiédeur, dans le relâchement de sa piété, dans le vide de l'Esprit de Dieu, qu'il a laissé éteindre en lui, faute de venir l'y renouveler ici, que dans l'endurcissement de son peuple? C'est au sortir de la sainte retraite du cénacle, que les apôtres auparavant faibles, timides, jaloux des premières places, encore à demi charnels, parurent de nouveaux hommes, et que, se répandant parmi les peuples, comme des lampes ardentes et luisantes, ils embrasèrent tout l'univers de ce feu divin que Jésus-Christ était venu porter sur la terre. C'est en descendant de sa retraite sur la montagne, qu'Elie allait reprocher avec une sainte fermeté aux rois d'Israël l'abomination de leurs veaux d'or; qu'il purgeait le peuple de la multitude des faux prophètes; qu'il faisait descendre à son gré la pluie du ciel sur la terre; qu'il rendait la vie aux morts et qu'il mérita d'être transporté dans un char de lumière, et réservé pour venir encore s'opposer à la fin des temps aux prestiges de l'homme de péché. C'est au sortir du désert et de la retraite, que Jésus-Christ lui-même commença son ministère; c'est en se retirant de temps en temps seul pour prier sur la montagne, qu'il le continua, et qu'il fit des œuvres que personne avant lui n'avait faites. Il n'avait pas besoin sans doute de ces précautions; mais il voulait nous laisser des modèles de conduite, et pouvoir dire à tous ses ministres, en la personne des apôtres : Je vous ai laissé l'exemple, afin que vous fassiez un jour ce que vous m'avez vu pratiquer moi-même.

Et certes, mes frères, tous les saints fondateurs des ordres réguliers, dans ces règles sages et saintes qu'ils ont laissées à leurs disciples de l'un et de l'autre sexe, ont tous ordonné, comme un article essentiel de leur règle, un certain temps chaque année de recueillement et de retraite, pour ranimer leur ferveur et se renouveler dans l'esprit de leur état. Hélas! mes frères, ces hommes inspirés de Dieu, ces saints patriarches des ordres monastiques, ont cru que des hommes assujettis à une règle austère, séparés du monde, consacrés à la prière et à la pénitence; dépouillés de tout, de leurs biens, de leurs espérances mondaines et de leur liberté même par le sacrifice de l'obéissance; ils ont cru que ces hommes dans le fond de leurs retraites, au milieu de tous les secours dont ils étaient environnés, couraient risque de se relâcher, de déchoir de leur première ferveur, de languir dans la carrière sainte où ils étaient entrés, si on ne leur prescrivait chaque année un temps d'une retraite et d'une séparation encore plus entière pour rentrer en eux-mêmes, pour réveiller leur langueur, pour prévenir des chutes plus dangereuses, et renaître, pour ainsi dire, dans le premier esprit de leur saint institut. Et nous, mes frères, exposés sans cesse à la contagion du siècle; nous, environnés de mille périls; nous, obligés de vivre au milieu de tant de scandales, de tant d'exemples qui nous affaiblissent ou qui nous séduisent; nous, souvent au milieu des campagnes livrés à nous-mêmes; seuls, sans secours, sans aucune société sainte qui nous soutienne, n'ayant pour tout appui que nous-mêmes, nos langueurs, notre indolence, nos penchants de chair et de sang, ne voyant rien autour de nous qui nous rappelle à nous-mêmes; nous, mes frères, nous passerions toute notre vie sans rien craindre dans cet état? Nous croirions que la précaution d'un certain temps de recueillement jugée si nécessaire aux âmes les plus retirées, nous est inutile? et nous la regarderions comme une de ces pratiques indifférentes, où il entre plus de zèle que de nécessité? Nous, mes frères, occupés à des fonctions dont la sainteté souvent nous touche peu, et dont le tumulte et la variété nous dissipent; nous, sans cesse obligés de sonder les plaies et la corruption des consciences, et de nous prêter à des récits honteux qui laissent en nous mille images dangereuses; nous, en un mot, chargés de ministères dont les anges trembleraient, et nous trouvant tous les jours par leur long usage même, moins touchés de ce qu'ils ont de saint et de terrible, et par conséquent nous en acquittant avec moins de recueillement et de piété; nous laisserions les remèdes de la retraite à des solitaires qui devraient n'en avoir pas besoin, et au milieu des périls infinis de notre état, nous nous croirions en sûreté, sans prendre du moins quelque temps, ou pour les connaître ou pour examiner si notre fidélité ne s'y est jamais démentie? Nous, mes frères, établis pour être les pasteurs et les modèles des réguliers; nous, élevés par notre ministère à un degré supérieur de grâce et d'autorité, qui exige de nous plus de perfection et de sainteté; nous enfin, les pasteurs et les chefs du troupeau dont ils ne sont que les membres et les ouailles.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et enfin, mes frères, à des motifs si intéressants, et si capables de toucher tous les ministres consacrés aux fonctions saintes, permettez-moi d'ajouter encore une nouvelle réflexion qui vous regarde en particulier. Plus ce diocèse est vaste, plus il est à craindre que cet ancien esprit sacerdotal ne s'y éteigne peu à peu. La distance des lieux nous ôte la connaissance de beaucoup de maux et suspend les remèdes que nous y pourrions apporter : l'éloignement de la source fait que les branches les plus écartées languissent souvent dans la sécheresse; le mal gagne insensiblement, et avec d'autant plus de danger qu'il gagne en secret, qu'il gagne loin de nos yeux, et qu'il faut qu'il soit poussé jusqu'à des scandales et à des imprudences d'éclat pour nous en instruire. Quel remède à un malheur qui peut devenir général et infecter peu à peu toute la masse? c'est que Dieu, qui veille sur ce

vaste diocèse, sur cette ancienne et illustre portion de son Eglise, sur laquelle il ne faut pas douter que les prières de tant de saints évêques, nos prédécesseurs, prosternés devant le trône de sa gloire, et sans cesse occupés des besoins du troupeau qui leur a été si cher, n'attirent des regards particuliers de la protection et de la miséricorde divine; c'est que Dieu, dis-je, y conserve toujours un certain nombre de pasteurs fidèles, respectables par leur âge et par leur piété, fidèles à venir se recueillir ici, et à s'y renouveler dans l'esprit de leur vocation; c'est leur exemple qui anime les nouveaux ministres, et qui leur montre le modèle et la règle de conduite à laquelle ils doivent se conformer. Vous êtes donc, mes frères, ce précieux levain que Dieu conserve dans ce vaste diocèse, non-seulement pour empêcher toute la masse d'aigrir et de se corrompre, mais pour la sanctifier peu à peu, pour l'étendre, l'augmenter et en multiplier la bénédiction; c'est de vous que l'esprit sacerdotal coule sur les nouveaux ministres. Ils trouvent, entrant dans le ministère, ce désaveu public et respectable de la conduite peu édifiante de beaucoup de ministres, dont l'exemple aurait pu les séduire : c'est une barrière inébranlable que la bonté de Dieu nous conserve, et qui ne permet jamais à la contagion de devenir générale. Dispersés par l'ordre secret de la Providence dans les différents lieux de ce grand diocèse, vous êtes comme placés là de la main de Dieu pour préserver votre voisinage, et contenir par votre exemple ceux de vos confrères qui vous environnent. S'ils ne vous imitent, ils ont du moins sans cesse devant les yeux ce qu'ils devraient imiter; si votre exemple ne les convie pas à remplir les devoirs de leur ministère, du moins il ne leur permet pas de les ignorer. La honte d'une conduite si dissemblable à la vôtre; la grâce de leur ordination, qui peut-être n'est pas encore tout à fait éteinte; leur éducation dans ces maisons saintes, et les vérités dont on les a nourris : tout cela se réveille tôt ou tard, et ils commencent à suivre de loin vos traces; par là l'esprit du sacerdoce se conserve et se perpétue dans ce diocèse. Oui, mes frères, il en est de la milice sainte comme de celle du siècle : dans celle-ci il ne faut qu'un petit nombre de soldats aguerris dans certains corps fameux, pour communiquer aux nouveaux venus, et y perpétuer ce premier esprit de valeur et cette réputation militaire qui les distinguent des autres troupes; en y entrant, il semble qu'on se sent d'abord saisi du même esprit qui anime les anciens : il en est de même dans un diocèse; un petit nombre d'anciens et de vénérables pasteurs y conserve et y perpétue ce premier esprit sacerdotal, et cette réputation de régularité et de discipline qui le distingue : il semble que les nouveaux venus sont saisis et animés de cet esprit en y entrant; ils craindraient de dégénérer et d'être regardés comme l'opprobre de la milice sainte, s'ils s'écartaient de l'esprit général qui paraît dominer dans leur corps. Nous vous regardons donc, mes frères, comme chargés du précieux dépôt de l'esprit sacerdotal qui se conserve entre vos mains dans ce diocèse, et qui de là doit passer à ceux que nous associons tous les jours au saint ministère. Continuez donc, mes chers frères, et ne vous lassez point dans cette carrière apostolique où vous avez paru jusqu'ici à la tête des ministres qui doivent la remplir comme vous : souvenez-vous que vous êtes les principales colonnes de ce grand édifice qui nous est confié, et que pour peu qu'on vous voie mollir ou chanceler, votre affaiblissement seul ébranlerait tout le reste. Nous vous parlons ici, comme disait saint Cyprien à la plus illustre portion de son troupeau, aux vierges saintes, nous vous parlons, plus avec la tendresse d'un père qu'avec l'autorité d'un supérieur : *Plus affectione quam potestate.* Vos infidélités paraîtraient un modèle sûr à ceux de vos confrères qui ne cherchent qu'à se justifier leur défection : plus votre réputation annonce la règle, plus votre conduite doit l'exprimer et la manifester; on rabat pour toujours des devoirs ce qu'on vous en a vu négliger une seule fois. Aidez-nous donc, mes frères, à soutenir le poids de la sollicitude pastorale, sous lequel nous succomberions, si vous, qui êtes nos coopérateurs, ne portiez avec nous une partie du fardeau : retournez dans vos églises, remplis de cet esprit qui vous anime depuis longtemps, et dans lequel vous venez encore de vous renouveler; répandez-y encore avec plus d'abondance les dons de grâce et de piété dont vous êtes remplis. Ne bornez pas à vos peuples seuls le zèle de la maison de Dieu; animez vos confrères par vos exemples et par ces douces insinuations de la charité qui gagnent les cœurs; qu'ils ne vous regardent plus comme leurs censeurs, mais comme leurs amis et leurs frères : ne vous prévalez au-dessus d'eux de votre régularité, que pour être plus doux, plus charitables à leur égard, plus prêts à excuser leurs faiblesses et à louer tout ce qu'ils peuvent avoir encore de louable; c'est ainsi qu'on rend la vertu aimable à ceux mêmes qui en paraissent les plus éloignés. Attirez-vous par les douceurs de l'amitié et d'un support charitable la confiance des ministres dont la conduite ne répond pas à la sainteté de leur ministère; qu'ils vous deviennent plus chers à mesure que vous voyez qu'ils s'égarent : ne vous rebutez pas, quoiqu'ils paraissent rebuter eux-mêmes vos douces remontrances; la charité est patiente et souffre tout : forcez-les, pour ainsi dire, de vous aimer, s'ils ne peuvent encore vous imiter; songez qu'en ramenant un seul de vos confrères, vous sauvez tout un peuple. On se fait quelquefois une espèce de devoir de rompre tout commerce avec certains ministres moins édifiants; on les fuit comme des anathèmes; on évite avec une manière de hauteur tout ce qui pourrait nous obliger de communiquer avec eux; il semble qu'on veut leur faire sentir avec ostentation la dif-

férence qu'il y a d'eux à nous : ce n'est pas là l'esprit de Jésus-Christ; c'est l'esprit de ces deux disciples peu instruits, qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur une ville infidèle. Je sais qu'il ne faut pas autoriser les égarements de nos confrères par une assiduité de société qui semble les approuver; mais il y a de l'orgueil et de l'inhumanité à les abandonner, parce qu'on voit qu'ils se perdent : notre tendresse pour eux doit, pour ainsi dire, redoubler à mesure que leurs maux empirent; il faut leur faire sentir, par des prévenances et des démonstrations d'amitié, qu'il y a encore de la ressource pour eux, et qu'on ne regarde pas leur état comme désespéré. Les cœurs insensibles à la vérité ne le sont pas toujours aux tendres témoignages de la charité ; on aigrit souvent le mal en le condamnant sans réserve; on ramène quelquefois le malade en le supportant avec bénignité. Je me suis étendu là-dessus, mes frères, parce qu'il m'a paru que la différence de mœurs et de conduite mettait presque toujours une espèce de chaos entre les bons et les mauvais pasteurs; que l'unique ressource pour ceux-ci était la fréquentation des ministres fidèles, et qu'il était essentiel de la leur faciliter, afin que vos exemples pussent leur devenir utiles.

DISCOURS XI.

SUR LE ZÈLE DES PASTEURS POUR LE SALUT DES AMES.

Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scandalizatur, et ego non uror? (II *Cor.*, XI, 29.)

Qui est faible, sans que je le sois avec lui ? qui est scandalisé, sans que je brûle ?

Voilà, mes frères, le modèle du zèle que doit avoir un ministre de Jésus-Christ pour le salut des âmes qui lui sont confiées; voilà les sentiments dont ses entrailles paternelles doivent être sans cesse émues. Un pasteur qui voit tranquillement les désordres de son peuple, qui ne travaille qu'avec nonchalance et plus par bienséance que par un véritable zèle, à le retirer de ses égarements, qui borne tout son ministère à ne pas applaudir aux vices dont il est témoin; en un mot, qui ne sent pas la perte des âmes qui lui sont confiées et qui ne peut pas dire avec l'Apôtre, que la chute des faibles l'accable de tristesse, et que les scandales qui peuvent les séduire allument dans son cœur un feu dévorant de zèle et d'une sainte indignation; un pasteur de ce caractère a perdu la foi et la grâce de sa vocation, et peut-être même qu'il ne l'a jamais reçue. Le zèle du salut des âmes est donc comme le premier devoir d'un pasteur ; c'est le devoir de tous les jours et de tous les moments; c'est lui qui doit aimer toutes ses fonctions, adoucir tout ce qu'elles ont de laborieux et de pénible, régler l'usage de son autorité, être la mesure de ses soins et de ses peines, devenir le point de vue fixe et unique de ses démarches, et, en un mot, qui doit être comme l'âme et toute la consolation de son ministère.

En vain ses mœurs seraient d'ailleurs irrépréhensibles : il ne nous suffit pas de mener une vie sage et réglée aux yeux des hommes; si, avec ces dehors infructueux de régularité, nous ne sommes pas pénétrés d'une vive douleur de voir périr des âmes qui nous sont confiées; si nous ne nous armons pas du zèle de la foi et de la charité, et du glaive de la parole sainte pour les retirer des voies de l'égarement, si nous n'exhortons pas, si nous ne conjurons pas, si nous ne reprenons pas à temps et à contretemps; si, contents de notre propre justice, nous nous croyons en sûreté, en désapprouvant par notre exemple ou en condamnant mollement les vices de nos peuples; nous ne sommes pas des pasteurs, nous sommes des idoles; notre prétendue vertu indolente, immobile, léthargique, est un crime et une abomination devant Dieu; nous ne sommes plus chargés des intérêts de Dieu sur la terre, nous n'y vivons que pour nous-mêmes, nous ne sommes plus les envoyés de Jésus-Christ pour accomplir ce qui manque à ses souffrances en rendant à nos peuples le prix de son sang et de leur rédemption utile ; nous sommes des spectateurs tranquilles et inutiles de ses opprobres, et par notre silence et notre insensililité, nous consentons au crime de ceux qui le crucifient. Non, mes frères, désabusons-nous : la régularité des mœurs non-seulement n'excuse pas l'insolence d'un pasteur, mais la rend plus criminelle, puisqu'elle prive ses peuples d'un zèle que ses exemples auraient rendu plus utile. Mais d'ailleurs, je l'ai déjà dit et je le répète : quelque réglée que paraisse sa vie, il n'a que l'apparence de la piété, il n'en a pas le fonds et la vérité; il paraît vivant et il est mort aux yeux de Dieu; les hommes peut-être le louent et Dieu le maudit; sa régularité l'endort, mais un son terrible et les clameurs des âmes qu'il laisse périr le réveilleront un jour; il se calme parce qu'il se compare en secret à des ministres qui ne vivent pas si régulièrement que lui, mais il verra que sa justice n'était que la justice du pharisien, que la charité seule forme la véritable vertu, et qu'il n'aura point d'autre sort que celui des serviteurs inutiles et des hypocrites.

Hé quoi ! mes frères, un ministre de Jésus-Christ, envoyé pour faire son œuvre sur la terre, pour agrandir son royaume, pour avancer l'édifice de la cité éternelle et la consommation des saints, verrait le règne du démon prévaloir sur celui de Jésus-Christ dans la portion du troupeau qui lui est confiée; et sa foi, et sa charité, et sa prétendue piété le laisseraient tranquille? et satisfait sur ce que sa conscience ne lui reproche rien de personnel, il n'aurait point de remords sur les désordres qu'il souffre dans ceux dont il est chargé ? et il verrait outrager Jésus-Christ, dont il tient la place, et il croirait l'aimer et être un ministre selon son cœur, en le voyant de sang-froid tous les jours crucifier de nouveau à ses yeux par un peuple dont il doit lui répondre ?

Mais quand ces scandales se passeraient ailleurs que parmi son peuple, s'il en était témoin, et qu'il lui restât une étincelle de foi et d'amour pour Jésus-Christ, il devrait du moins en gémir en secret; s'adresser à Dieu dans l'amertume de son cœur pour obtenir à ces profanateurs un esprit de componction et de pénitence; que dis-je? il devrait user de l'autorité que donne toujours la dignité du sacerdoce pour s'efforcer d'inspirer des sentiments plus dignes de la religion à ces hommes pervers et corrompus, et il serait un lâche, un prévaricateur, un ministre qui trahirait son ministère, si une criminelle insensibilité ou une prudence charnelle et timide lui fermait alors la bouche, et il se croirait innocent? et sa prétendue régularité le calmerait? si témoin des mêmes scandales au milieu de son peuple il y paraissait également insensible? Un père peut-il voir périr sans douleur ses enfants à ses yeux? un pasteur voit-il ses brebis se précipiter dans le gouffre sans courir après et leur faire du moins entendre sa voix? mais quand une seule viendrait à s'égarer, il devrait traverser les montagnes et essuyer les travaux les plus pénibles pour la ramener sur ses épaules. Non, mes frères, ce n'est pas ici un père, c'est un étranger; ce n'est pas un pasteur, c'est un mercenaire; ce n'est pas un ministre de Jésus-Christ, c'est un usurpateur qui porte à faux ce titre honorable, et, malgré sa fausse justice, c'est un vase de réprobation et d'ignominie, placé dans le temple de Dieu.

Mais les peuples de la campagne sont si durs, si féroces, si peu traitables, qu'un pasteur s'exposerait à bien des inconvénients s'il voulait entreprendre de réformer les abus qui se passent parmi eux. Quoi, mes frères, l'extrémité du mal peut-elle devenir l'excuse et l'apologie de notre indifférence? Vos peuples sont durs et peu traitables? mais c'est pour cela même qu'il faut redoubler de soins, de charité, de travail pour les adoucir et amollir leur cœur; le zèle serait inutile si vous n'aviez que des âmes justes et dociles à conduire; c'est parce que vous voyez vos peuples rebelles à la vérité que vous ne devez-vous permettre ni repos, ni consolation, tant que vous les verrez dans ces dispositions criminelles. Quoi! parce qu'ils ont plus de besoin de votre sollicitude pastorale, vous vous croiriez quittes de tout à leur égard? ce qui devrait réveiller votre zèle, le refroidit et l'éteint? et vous devenez un ouvrier inutile et oiseux, parce que la moisson est plus abondante? L'Evangile se serait-il répandu dans l'univers, et la croix de Jésus-Christ aurait-elle triomphé des peuples et des césars, si les hommes apostoliques qui nous ont précédés avaient eu égard aux oppositions que nos pères, que nos peuples, que tout l'univers païen devait mettre au progrès de la parole sainte? Où en serions-nous si les difficultés insurmontables à la prudence humaine avaient ralenti leur zèle et suspendu leurs travaux? et si, dans la persuasion de nous trouver, comme nous l'étions, féroces et rebelles, ils nous eussent malheureusement laissés dans les ténèbres de notre première ignorance? Vous craignez les inconvénients; mais qu'y a-t-il à craindre pour un pasteur qui remplit avec édification son ministère? Quoi! les mépris, les calomnies, les contradictions? mais c'est sa gloire et la récompense la plus consolante de son zèle. Quoi! les mauvais traitements, les outrages? ils deviendraient le sceau le plus honorable de votre apostolat. Mais grâce à la foi qui est montée depuis l'origine de la monarchie avec nos rois sur le trône, vous n'avez pas à résister jusqu'au sang, comme les premiers ministres de l'Evangile: nous ne vivons plus au siècle des tyrans, et le zèle peut faire de saints pasteurs, mais il ne fait plus de martyrs.

D'ailleurs, mes frères, parlons de bonne foi: ces pauvres peuples que vous nous représentez comme si féroces et si rebelles, ne le sont pas longtemps pour un pasteur édifiant et charitable. Ils respectent la vertu d'un homme de Dieu: il y a dans ces âmes rustiques et grossières, malgré leurs vices, une crainte de Dieu, un fond de religion plus simple, plus vrai, plus réel, que dans les riches et les puissants: leur cœur et leur esprit ne sont pas gâtés par les maximes de l'irréligion et de l'incrédulité qui infectent toutes les sociétés des villes; ils craignent et respectent encore le Dieu qu'ils offensent, et la vérité et les saintes instructions trouvent en eux mille fois plus de ressource que dans les grands et les puissants du siècle. Loin donc de vous excuser sur les désordres et l'insensibilité prétendue de ces pauvres peuples, vous devez vous estimer heureux de n'avoir à évangéliser que les pauvres et les petits, parce qu'ils ont plus de droit que les riches au royaume des cieux, parce que les promesses ne semblent faites que pour eux, parce que Jésus-Christ n'a paru envoyé que vers eux: *Evangelizare pauperibus misit me* (*Luc.*, IV, 18); et que la semence sainte trouve en eux bien moins d'opposition du côté des attachements de la chair et du sang que dans les grands et les riches du siècle, dans ces âmes toutes plongées dans la volupté et la mollesse.

Et ne nous dites pas, mes frères, que les mœurs ont fort changé, que cette ancienne simplicité des peuples a dégénéré en une licence effrénée, que la corruption a si fort passé des villes aux campagnes, qu'on ne sait comment s'y prendre pour y rétablir l'ordre et l'amour des devoirs de la religion; qu'autrefois à peine se trouvait-il deux ou trois pécheurs scandaleux dans une paroisse; qu'alors le zèle de l'Apôtre contre un seul incestueux pouvait être d'usage, et qu'un curé pouvait espérer quelque succès de ses soins, mais qu'aujourd'hui, que tous presque ont corrompu leurs voies et que le désordre au milieu des champs a gagné tous les âges et tous les états, un curé se sent découragé et rebuté de rien entreprendre. Mais si cela était vrai, mes frères, je pourrais vous demander d'abord: d'où vient donc ce mal-

heur? d'où vient ce débordement général de vices parmi vos peuples? d'où vient que les campagnes ne sont plus comme autrefois le séjour de la simplicité et de l'innocence? Hélas! mes frères, n'est-ce pas peut-être à nous seuls que nous devons nous en prendre? n'est-ce pas à l'incurie, à la dissipation, au peu de soin des pasteurs qui les gouvernent? Vous vous plaignez que le désordre est général dans nos paroisses; mais examinez-vous aux pieds de Jésus-Christ, et voyez si ce ne seront pas là les plaintes les plus foudroyantes qui sortiront un jour de sa bouche contre vous-mêmes? et où voit-on les peuples sans religion, sans crainte de Dieu, sans aucune retenue dans le désordre, que dans les paroisses régies par un mauvais prêtre? Mais grâce aux miséricordes du Seigneur sur ce vaste diocèse, il s'en faut bien que nous ayons la douleur de croire ce malheur si général. Non, mes frères, nous avons vu par nous-même, et nous avons vu avec consolation que le vice, loin d'être universel dans les paroisses gouvernées par un saint pasteur, y est au contraire fort rare : nous avons vu que la piété y est en honneur, qu'un grand nombre de ces âmes simples y consolent leur pasteur par une vie innocente, que tous les exercices de la religion y sont pratiqués avec empressement, que les sacrements y sont fréquentés, que la parole de Dieu y est écoutée avec édification, et que s'il s'y trouve quelque pécheur scandaleux, il y est discerné de la foule, qu'on l'y regarde avec une espèce d'horreur, et que ses exemples, loin d'entraîner les autres dans le vice, leur en donnent encore plus d'éloignement. Voilà ce que nous avons vu, et ce que la présence de beaucoup de bons pasteurs qui m'écoutent, me rappelle encore ici avec une nouvelle consolation.

D'ailleurs, mes frères, s'il était vrai que vous eussiez le malheur de gouverner une paroisse où le désordre fût devenu public et général, ah! c'est pour cela même que vous devriez croire que Dieu ne vous a choisis et envoyés vers ce pauvre peuple que pour le corriger et le convertir. Eh! pourquoi sommes-nous donc le sel de la terre et la lumière du monde, que pour remédier à ce qui est pourri et infecté, et éclairer ceux qui vivent dans les ténèbres? La multitude des pécheurs, qui multiplie nos devoirs, nous autoriserait-elle à les mépriser tous? et la crainte molle et humaine que les remèdes à un mal général, remèdes que Dieu nous met en main, ne soient inutiles, nous tiendra-t-elle lieu devant lui des soins plus empressés qu'il exige alors de notre ministère? Moïse refusa-t-il son zèle et ses avis à tout un peuple immense, quand il le vit tout entier souillé d'idolâtrie et prosterné aux pieds du veau d'or? Le saint prêtre Esdras crut-il que son zèle et ses instructions seraient inutiles, quand il trouva son peuple et les prêtres eux-mêmes souillés par des mariages illicites qu'un abus général avait autorisés; et se rebuta-t-il, se découragea-t-il, crut-il qu'à un désordre si universel il serait inutile de chercher des remèdes? il ne cessa d'annoncer les saintes ordonnances de la loi, jusqu'à ce que le repentir et les larmes de tout Jérusalem lui eussent appris le succès de ses travaux et de son zèle. Tout l'univers était corrompu, et le culte lui-même était devenu une prostitution publique, quand les premiers ministres de l'Evangile y furent envoyés; délibérèrent-ils s'ils iraient attaquer des vices et des passions que l'usage autorisait parmi tous les peuples et qu'un culte impie même avait consacrés? C'est à cette corruption générale qu'ils reconnurent la divinité et la nécessité de leur mission; ils se regardèrent comme des ministres et des instruments de salut que la miséricorde de Dieu, que le sang de Jésus-Christ venaient offrir à toute la race des hommes, infectée et corrompue. N'avons-nous pas succédé à leur ministère? Croyons-nous donc que Dieu veut perdre tous les pécheurs vers lesquels il nous envoie? que sa miséricorde en nous envoyant, en nous chargeant du même ministère que les premiers disciples, n'ait pas eu en vue de leur envoyer des instruments et des ministres du salut? et qu'il approuve que nous demeurions dans une tranquillité barbare, en attendant qu'il ait consommé leur réprobation et accompli sur eux ses jugements de colère et de vengeance? Nous ne serions donc pas envoyés vers eux pour être leurs pasteurs et leurs pères, mais comme ces officiers lugubres de la justice humaine vers les criminels condamnés à la mort, pour être les témoins et les approbateurs publics de leur supplice, et notre ministère, loin d'être un ministère de vie et de salut, ne serait plus qu'un ministère affreux de mort et de condamnation.

Mais de plus, mes frères, quand de cette multitude de pécheurs dont nous nous plaignons, nous ne ramènerions qu'une seule âme à Jésus-Christ, ce gain précieux ne devrait-il pas suffire pour nous dédommager des peines et des travaux d'une vie entière? ne serions-nous pas assez payés de pouvoir la présenter un jour à Jésus-Christ et d'entendre cette âme nous en rendre durant tous les siècles des actions de grâces dans la sainte Jérusalem, devant toute l'assemblée des anges et des élus? Eh! pourquoi nous défierions-nous de la puissance de la grâce sur les pécheurs les plus endurcis? c'est là que Dieu aime à faire éclater la force de son bras et les richesses immenses de ses miséricordes. Vous auriez raison de vous décourager à la vue des désordres de votre peuple, si vous ne comptiez que sur vous-mêmes; mais par la grâce de notre mission, ce n'est plus nous, c'est Jésus-Christ qui agit en nous et par nous; les instruments les plus faibles sont ceux très-souvent par qui il se plaît d'opérer les plus grandes choses; remplissez votre ministère, c'est tout ce qu'il demande de vous; c'est à lui à faire le reste

Et en effet, mes frères, nous parlons souvent des vices et des désordres de nos peuples comme si tout était perdu, comme si

c'étaient des gens inconvertibles et qu'il n'y eût plus rien à espérer d'eux. Mais, mes frères, qui nous a appris à mettre des bornes aux miséricordes infinies du Seigneur? à lui seul appartient le jugement comme la vengeance, et pourquoi condamnons-nous sans retour ceux que le Seigneur peut en un moment absoudre? Et nous espérons bien, nous, que le Seigneur nous fera un jour miséricorde, qu'il nous touchera, qu'il changera notre paresse en zèle, notre vie tout humaine en une vie sacerdotale, de prière, de mortification, de retraite; et nous l'espérons malgré nos infidélités, que nos lumières, nos remords et les devoirs si saints de notre état rendent encore plus criminelles. Nous espérons que Dieu ne nous livrera pas à l'impénitence et à l'endurcissement, malgré l'abus que nous avons fait tant de fois de ses grâces et de nos fonctions, et quoique l'endurcissement jusqu'à la fin soit le châtiment le plus ordinaire que Dieu exerce envers les prêtres infidèles; et nous désespérerions du salut, et nous regarderions comme incapable de retour un pauvre peuple que l'ignorance et le malheur d'une mauvaise éducation, plus qu'un fonds de malice et d'irréligion, font tomber tous les jours dans des excès criminels? et nous croirions que les entrailles d'un Dieu toujours miséricordieux sont d'airain comme les nôtres pour ces hommes simples et grossiers, qui mènent une vie pénible, pauvre, laborieuse; et qu'après les avoir rendus malheureux sur la terre, il leur prépare encore un malheur éternel après la mort? Ah! c'est envers eux principalement qu'il n'en n'use pas selon toute la rigueur de sa justice; c'est pour eux que, touché de leur misère et de leur vie dure et pénible, il réserve toute son indulgence : *Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet.* (*Psal.* LXXI, 13.) Il maudit les riches, et par les obstacles que leur état met au salut, il semble ne leur en laisser aucun espoir; nous, au contraire, nous ménageons les riches et les puissants, nous leur passons leurs faiblesses, leur luxe, leurs passions; nous leur laissons tout espérer, malgré leurs vices, des miséricordes du Seigneur. Nous n'avons pour eux, au tribunal et ailleurs, que des paroles de douceur et de charité; quelque incorrigibles qu'ils nous paraissent, nous nous trouvons honorés de leur accorder les soins de notre ministère; et jamais l'inutilité de ces soins n'a été pour nous une raison de les rebuter et de les leur refuser, et nous réservons toute notre dureté pour les pauvres et les petits; c'est envers eux tout seuls que nous faisons valoir toute la sévérité de l'Evangile; c'est à eux seuls que nous ne passons rien; c'est pour eux seuls que nous nous rebutons et que nous croyons nos soins inutiles, pour peu qu'ils tardent d'y répondre.

Vous nous direz peut-être enfin que ce ne sont pas ces motifs qui vous retiennent et vous ont empêchés jusqu'ici d'user de l'autorité de votre ministère pour tâcher de détruire les abus publics et trop communs que vous voyez régner parmi vos peuples. Mais on craint, dites-vous, de n'être pas soutenu, de passer pour imprudent et de ne retirer point d'autre fruit de son zèle que la haine de ses paroissiens et le blâme de ses supérieurs.

Je conviens, mes frères, qu'il y a un zèle d'humeur et de tempérament qui n'est jamais loin de l'imprudence. Mais le zèle qui prend sa source dans la charité est un zèle doux et patient; il ne s'irrite point, il ne s'enfle point, il hait les vices; mais il aime les pécheurs, il n'entreprend rien légèrement et à contre-temps, il ne se rebute point, il oppose la patience à l'insensibilité, il attend les moments de Dieu sans dégoût, sans inquiétude, il ne compte pas ses peines et ses soins, et il est moins touché de travailler en vain, que du danger de ses brebis qui rendent ses travaux inutiles; il revient avec plus de ferveur et de charité après avoir été mille fois rebuté; il essaye de tout, des prières, des menaces, de la douceur, d'une sainte colère; la charité est ingénieuse, elle nous ouvre mille voies nouvelles, mille artifices innocents pour ramener ceux qui s'égarent. Non, mes frères, ne mettons point l'humeur à la place du zèle, montrons à nos peuples plus de charité que d'autorité, ne nous faisons pas un faux point d'honneur de l'emporter sur eux quand nous les trouvons rebelles à nos projets les plus louables; cherchons à les gagner plutôt qu'à les soumettre; ne mêlons point les emportements, les vivacités, les duretés de l'homme au zèle du ministre; n'entreprenons pas tout à la fois, de peur de tout manquer; que l'amour-propre ne nous fasse pas trop presser une œuvre qu'une sage patience peut finir; n'opposons aux contradictions qu'un zèle encore plus doux et plus tranquille. L'œuvre de Dieu est toujours le fruit des peines et des obstacles; ne regardons pas le succès comme une gloire qui doit nous appartenir, la gloire en est à Dieu seul; et tout ce que nous y mettons du nôtre est plutôt capable de faire échouer l'œuvre sainte que de la consommer. Alors nous attendrons le succès avec la tranquillité de la foi et de la confiance; nous le hâterons plus par nos prières et par nos gémissements que par l'impétuosité de nos mouvements et de nos démarches. Attendons-nous à soulever des malades auxquels nous ne présentons que des remèdes douloureux; mais souvenons-nous que ces malades sont nos enfants, et que notre amour pour eux doit croître à mesure que leur opposition aux remèdes rend leurs maux plus dangereux. Notre zèle alors ne sera point taxé d'imprudence, nos bonnes intentions trouveront la protection qui leur est due, nous partagerons avec vous vos peines et vos dégoûts; et quand, ce qu'à Dieu ne plaise! nous serons assez injustes pour vous blâmer, comme ce n'est pas pour nous et pour nous plaire, mais pour la gloire de Jésus-Christ que vous travaillez, et pour remplir le ministère qui vous a été confié,

vous aurez de quoi vous consoler en secret devant Dieu, témoin plus fidèle et rémunérateur plus équitable de vos peines et de l'injustice des hommes.

Souffrez donc que je finisse en vous disant avec l'Apôtre: Je vous conjure, mes frères, ressuscitez en vous cette grâce du ministère, si vous avez eu le malheur de la laisser affaiblir ou peut-être même éteindre, cette grâce de zèle, de charité, de patience, de vigilance, de travail. Ne cessez point de corriger ceux qui par les suites d'un esprit léger et inquiet, non-seulement paraissent incapables de goûter les vérités saintes, mais en dégoûtent même les autres; et par une habitude de murmure et de révolte, sont un obstacle continuel aux soins et aux bonnes intentions d'un pasteur: faites-leur sentir les jugements de colère qu'ils s'attirent sur leur tête: *Rogamus vos, fratres, corripite inquietos.* (I *Thess.*, V, 14 et seq.) Usez de plus de douceur et d'indulgence envers ceux en qui la faiblesse et la fragilité ont plus de part à leur chute, qu'un fonds de malice et de mépris de la religion; et soyez plus touchés qu'aigris de leurs misères: animez leur mollesse et leur pusillanimité par l'espérance des secours de la grâce, et faites-leur entendre que plus ils se sentent faibles, et que moins ils comptent sur leurs propres forces, plus ils doivent tout attendre de celui qui se plaît toujours à faire éclater dans notre faiblesse la force de sa grâce: *Consolamini, pusillanimes.* Portez sur vos épaules, comme le bon Pasteur, les malades, qui, en souhaitant leur guérison, ne laissent pas d'aimer leurs maux; soutenez les bons désirs qu'ils mêlent sans cesse à leurs chutes; cultivez cette étincelle de vie que la grâce laisse encore dans leur cœur; montrez-leur les remèdes et travaillez à les leur rendre aimables: les maux ne sont jamais désespérés, tandis que les malades eux-mêmes les sentent et souhaitent la délivrance: *Suscipite infirmos.* Surtout que la différence des soins et des personnes ne change jamais rien à l'égalité de votre charité et de votre patience: qu'elle soit la même envers les pauvres qu'envers les riches; envers ceux qui vous résistent, qu'envers ceux que vous trouvez plus dociles à vos instructions: *Patientes estote ad omnes.* Montrez-leur à tous la même sérénité; laissez-leur voir à tous dans la sainte joie de votre visage, ou l'espérance de leur conversion s'ils sont pécheurs, ou l'applaudissement que mérite leur fidélité dans les voies de la justice s'ils y sont rentrés: qu'ils retrouvent toujours en vous cette joie d'un père toujours aise de voir ses enfants; qu'il leur paraisse à tous que leur présence fait votre plus douce consolation; et ne rebutez jamais les pécheurs même qui vous approchent, par cet air de chagrin et de noirceur qui semble leur annoncer que leur salut est désespéré: *Semper gaudete.* Enfin, accompagnez vos soins de vos prières: parlez encore plus souvent à Dieu des désordres de vos peuples qu'à eux-mêmes: plaignez-vous plus souvent à lui des obstacles que vos infidélités mettent à leur conversion, que de ceux que leur obstination y peut mettre: prenez-vous-en à vous seuls, à ses pieds, du peu de fruit de votre ministère; comme un père tendre, excusez en sa présence les fautes de vos enfants, et n'en accusez que vous-mêmes: portez-les sans cesse dans votre cœur en vous présentant devant lui; que votre douleur et vos gémissements sur leurs maux assurent le succès de vos soins et de vos instructions; et souvenez-vous que vous travaillerez toujours en vain, si vos prières continuelles n'attirent sur vos travaux cette onction et ces grâces qui seules peuvent les rendre utiles: *Sine intermissione orate..... Ipse autem Deus pacis sanctificet vos per omnia.* Ainsi soit-il.

DISCOURS XII.

SUR LES CARACTÈRES QUE DOIT AVOIR LE ZÈLE DES MINISTRES CONTRE LES VICES.

Æmulationem Dei habent, sed non secundum scientiam. (*Rom.*, X, 2.)

Ils paraissent avoir du zèle pour Dieu, mais leur zèle n'est pas selon la science.

Nous vous exposâmes dans notre dernier entretien la nécessité du zèle dans un prêtre, et vous demeurâtes persuadés que le zèle contre les vices est le devoir le plus essentiel du sacerdoce et le premier effet de la grâce sacerdotale. Mais comme le zèle a ses règles et ses défauts, et qu'il y a un zèle selon la science et un zèle d'ignorance et de témérité, il importe de les marquer tous deux par leurs propres caractères; et en vous exposant tout ce qui doit sanctifier le zèle et le rendre utile à nos frères, vous prémunir en même temps contre tout ce qui est capable de le souiller et d'en anéantir tout le fruit.

Or, comme le zèle n'est que la charité elle-même qui nous presse, qui met en nous non-seulement un désir sincère que nos frères soient sauvés, mais encore une volonté vive et empressée de travailler à leur salut; pour connaître si notre zèle est véritable, il n'y a qu'à examiner si nous pouvons lui appliquer tous les caractères que saint Paul croit inséparables de la charité. Car tout zèle qui ne ressemble pas à la charité, qui ne sera pas la charité elle-même agissante, compatissante, humble, douce, patiente, désintéressée, ne sera pas le zèle selon la science, le zèle qui honore le ministère et que l'Eglise attend et exige de ses ministres.

Je sais que le zèle, comme l'Esprit de Dieu dont il est le fruit, prend différentes formes selon les différents caractères de ceux dont il embrase le cœur. Dans les uns il est plus vif; dans les autres, plus doux et plus insinuant; dans quelques-uns, plus terrible et plus menaçant. Mais cette diversité se réunit toujours au point fixe de la charité; ce ne sont là que des voies différentes qui mènent à la même fin et qui toutes portent le caractère divin du principe d'où elles partent. Chacun a son don et son talent: mais comme c'est la charité qui les forme tous, il

n'en est aucun qui ne soit marqué de ses traits ineffaçables. Parcourons donc par des réflexions simples tous les caractères que l'Apôtre attribue à la charité (I *Cor.* XIII, et 4 seq.); ce sont les mêmes, trait pour trait, qui forment un zèle véritable.

Le zèle formé par la charité est un zèle patient, *patiens est:* premier caractère. Oui, mes frères, quelque désir que nous ayons du salut des pécheurs, il faut le souhaiter et l'attendre dans l'ordre de Dieu. L'orgueil secret se lasse et se rebute dès que le succès ne répond pas à ses soins: il voudrait souvent faire servir la grâce à sa gloire propre: il cherche dans les fonctions cette complaisance humaine attachée aux bénédictions promptes et visibles que Dieu y répand quelquefois: dès que cet appui manque, son zèle, que ce feu secret et étranger tout seul animait, s'affaiblit et s'éteint; le travail du ministère n'offre plus rien que de dégoûtant et d'insipide; on le croit inutile, parce que l'amour-propre n'y est plus payé comptant de ses peines: premier défaut contre ce premier caractère, le dégoût.

Quelquefois avec des motifs ce semble plus épurés, on s'en prend à l'endurcissement des pécheurs du peu de succès de la parole sainte. Nous les croyons indignes de nos soins; ce n'est plus qu'à regret que nous leur accordons notre ministère; leur insensibilité excite plus nos murmures et notre impatience que notre pitié et notre charité; nous nous refroidissons à leur égard à mesure que leurs besoins devraient nous rendre plus sensibles et plus secourables. Ce n'est pas qu'il faille voir d'un œil tranquille la dureté des pécheurs, et tous nos soins inutiles à leur égard. Mais c'est de leur triste situation toute seule que nous devons être touchés; et ce sentiment de compassion réveille plutôt nos soins et notre zèle qu'il ne les ralentit.

On voit tous les jours des pasteurs qui se plaignent de l'indocilité de leur peuple, qui en parlent trop aux hommes et pas assez à Dieu; c'est une impatience d'orgueil et d'amour-propre, et un second défaut opposé au premier caractère du zèle. On veut réussir, parce que le succès nous flatte, et que nous nous l'attribuons toujours à nous-mêmes; et nous nous irritons contre ceux qui nous privent de cette consolation humaine; il semble qu'ils nous enlèvent une gloire qui nous était due, et qu'ils nous refusent une docilité que notre vanité croyait être en droit d'attendre d'eux; et là-dessus nous les méprisons, nous les abandonnons presque avec complaisance à leur cœur endurci; nous nous vengeons, pour ainsi dire, de leur insensibilité par la nôtre à leur égard, et nous paraissons aussi peu touchés de leurs misères qu'ils le sont eux-mêmes de nos soins.

Mais, mes frères, le zèle de la charité *reprend*, *conjure*, *corrige* (II *Tim.*, IV, 2), dit l'Apôtre; sa patience croît et augmente avec le progrès du désordre, et à de nouveaux obstacles il n'oppose que la *patience qui produit l'espérance* (*Rom.*, 5, 4), c'est-à-dire de nouveaux soins et de nouvelles instructions: *In omni patientia et doctrina.* Il attend le succès de Dieu seul: ses larmes, ses soupirs, ses prières le sollicitent sans cesse; plus la justice de Dieu semble le différer, plus il travaille à l'obtenir, en redoublant ses travaux et ses gémissements; il s'en prend à lui seul du peu de succès de son ministère, à ses infidélités secrètes, à son peu de foi, aux faiblesses humaines qu'il craint de mêler à ses fonctions.

Les pasteurs à qui Dieu refuse un succès visible dans leur ministère doivent entrer dans les dispositions où étaient les apôtres sur la mer: *Seigneur*, disaient-ils à Jésus-Christ, *en vain nous avons travaillé toute la nuit; tous nos efforts ont été inutiles; mais puisque vous nous ordonnez de continuer, votre parole divine nous suffit, et nous allons de nouveau jeter les filets.* (*Luc.*, V, 5.) Voilà le langage d'un zèle que la charité rend toujours patient: Seigneur! jusqu'ici tous mes soins envers le peuple que vous avez daigné me confier n'ont rien opéré; son endurcissement semble croître avec mes peines; je ne cesse de jeter les filets, et ils reviennent toujours vides, et je n'ai pas la consolation de retirer une âme seule de la profondeur des eaux et de l'abîme de l'iniquité. Cependant vous m'ordonnez de travailler encore et de ne pas me lasser; vous voulez que j'imite votre patience et votre bonté paternelle qui ne se lasse point de heurter à la porte d'un cœur rebelle, et qui, après en avoir été mille fois repoussée, y revient encore avec de nouveaux empressements. Sur ce modèle consolant, je n'abandonnerai point l'œuvre sainte: vous me l'ordonnez, et vos ordres répondent toujours du succès; vous l'accordez quand il vous plaît; et notre impatience, loin de le hâter, le recule; vous trouvez mauvais que l'homme veuille prévenir l'ordre secret et adorable de la dispensation de vos grâces; vous voulez nous faire sentir que nous n'en sommes pas les distributeurs, que celui qui arrose n'est rien, et que l'accroissement et le changement des cœurs est l'ouvrage de votre miséricorde et de votre puissance.

Premier caractère du zèle formé par la charité, un zèle patient: *Patiens est.*

De la patience naît la douceur; et c'est le second caractère du zèle que forme la charité; il est doux et bienfaisant: *Benigna est.*

Mais quand l'Apôtre met la douceur parmi les caractères du véritable zèle, il ne faut pas entendre par la douceur cette mollesse, cette pusillanimité, cette bénignité outrée qui nous rend si doux, si complaisants envers nos frères, si attentifs à éloigner tout ce qui pourrait les contrister, à nous concilier leur affection, à les rendre contents de nous-mêmes, à ne leur parler jamais qu'un langage de paix, de confiance, de miséricorde, de sorte que, loin de les

effrayer sur leur état de crime, nous les rassurons et leur ménageons dans notre douceur une ressource contre les alarmes secrètes de leur conscience. Ce défaut peut venir de deux sources : ou d'un caractère de faiblesse et de timidité né avec nous, ou de l'ignorance de l'exactitude et de la sévérité des règles saintes ; c'est-à-dire, ou parce que notre douceur ne nous permet pas de faire usage de nos lumières, ou parce que nos lumières elles-mêmes sont fausses et puisées dans des sources infidèles. Dans le premier rang il faut placer certains ministres, d'ailleurs instruits, éclairés, nourris dans les plus saines maximes de la morale chrétienne; mais avec cela si incapables par leur caractère faible, de rien de ferme, de grand, de généreux, qu'à peine ont-ils la force de dire à un pécheur: *Vous êtes cet homme.* (II *Reg.* XII, 7.) Ils craignent, ce semble, de l'affliger en lui exposant toute l'horreur de son état: la douceur du miel sort de leur bouche, tandis qu'il devrait en sortir des foudres et des éclairs. Ce n'est pas là ce que l'Apôtre appelle la douceur du zèle et de la charité; c'est plutôt une bassesse de courage que rien ne réveille et n'élève, et que les grands intérêts de la gloire de Dieu et du salut de nos frères laissent aussi froide et aussi immobile qu'ils l'avaient trouvée ; c'est une disposition de timidité et de paresse où l'on craint également tout ce qui pourrait altérer notre repos ou troubler celui des autres, et où nos corrections et nos instructions portent toujours le caractère mou et paisible de l'insensibilité et de la quiétude de notre âme. Rien de tout cela ne ressemble à la douceur du zèle et de la charité qui est le fruit de l'Esprit-Saint, au lieu que le reste est l'ouvrage tout pur du tempérament et de la nature.

On se méprendrait encore davantage si l'on confondait cette sainte douceur avec cette condescendance molle qui, appuyée sur une vaine science, substitue de fausses règles de conduite à la sévérité des règles de l'Evangile ; et qui préfère des opinions nouvelles et humaines aux maximes des saints, à la doctrine ancienne et à l'esprit du christianisme. Cette bénignité est une douceur cruelle qui tue, loin de guérir; c'est une science ténébreuse qui cherche plus à pallier les crimes qu'à les corriger, et qui sous prétexte de ne pas désespérer les pécheurs, les autorise à espérer contre l'espérance ; c'est un triste raffinement de ces derniers siècles, qui, ne pouvant allier la sévérité des règles anciennes avec la corruption des mœurs d'aujourd'hui, a si fort subtilisé sur la simplicité de l'Evangile, qu'il s'est persuadé avoir trouvé de nouvelles règles plus favorables aux passions et plus à la portée de nos mœurs. Ainsi il a changé les règles qui sont immuables, à mesure que les mœurs ont changé, et a réconcilié avec l'Evangile le monde, contre qui l'Evangile ne cesse de prononcer des malédictions et des anathèmes. Tout adoucissement qui ne tend qu'à justifier la corruption des hommes est une barbarie que la charité abhorre ; ce n'est pas aimer nos frères, que de les flatter dans leurs désordres; c'est leur déguiser et leur adoucir le poison afin qu'ils puissent l'avaler sans crainte; c'est laisser au fond de leur cœur l'ulcère qui le pourrit et le gangrène, et n'y appliquer que des remèdes adoucissants et palliatifs qui n'empêchent pas le mal de gagner, et ôtent seulement tout sentiment de douleur au malade.

Ce n'est pas qu'il ne faille également éviter cette sévérité outrée qui semble ne montrer que le désespoir aux pécheurs par l'excès et l'impossibilité des réparations qu'elle en exige; ce zèle toujours armé de terreur et de dureté, qui outre et l'énormité des crimes et la difficulté du pardon, et qui est tout propre à confirmer un pécheur dans le vice par l'idée impraticable qu'il lui donne de la vertu. C'est une rigueur indiscrète qui décourage les faibles, et qui fournit des motifs de sécurité aux libertins; c'est faire de la vérité qui doit être une consolation et un remède, un épouvantail qui éloigne et un joug qui accable; c'est ne connaître ni la fragilité de l'homme, ni les miséricordes infinies du Seigneur; c'est oublier enfin que Jésus-Christ n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. Aussi ce n'est pas ainsi qu'il attirait à lui les publicains et les femmes pécheresses. Un malade a besoin de ménagement sans doute; il faut même quelquefois ne pas lui découvrir toute l'extrémité de son mal pour ménager ses frayeurs et sa faiblesse; il est vrai que c'est une prévarication de le traiter comme un homme sain quand la plaie est invétérée, et qu'il n'y a plus que des remèdes violents qui puissent la guérir; c'est à la sagesse du zèle à mesurer ses soins et son ministère, de sorte que le pécheur ne soit ni flatté ni rebuté; qu'il connaisse tout le danger de son état, et qu'il ne désespère pas du remède; en un mot, qu'il sente tout ce qu'il doit à Dieu, et qu'il voie avec consolation dans les ressources de l'Eglise et dans le prix du sang de Jésus-Christ, de quoi le satisfaire.

Le zèle de la charité prend donc différentes formes, selon les différents besoins de ses frères. Tantôt il menace, il effraye, il ne montre que des objets terribles et accablants ; d'autres fois il console, il s'insinue, il rassure les défiances, il calme les frayeurs. Mais c'est toujours la douceur de la charité qui lui fournit les expressions ou de consolation ou de terreur; c'est toujours elle qui emprunte tantôt les armes d'une sainte indignation, tantôt celles de la tendresse ; c'est sa douceur qui forme toute sa sévérité, et c'est de sa sévérité elle-même que naît toute sa douceur Les emportements, les hauteurs, les duretés que l'on honore du nom de zèle, elle les désavoue, elle n'y reconnaît pas ses traits divins; ce sont des saillies de l'homme; c'est une fougue de tempérament; c'est une imprudence du ministre; ce n'est pas la fonction sainte du ministère. Le zèle qui

veut perdre, déshonorer, rendre publique l'infamie des pécheurs qu'il ne peut corriger, n'est pas le zèle qui prend sa source dans la charité; elle fait des désordres de ses frères le sujet de ses gémissements secrets, et non de ses déclamations et de ses censures publiques; elle ne cherche pas à les couvrir d'opprobre devant les hommes, mais à leur inspirer cette confusion sainte et secrète qui conduit au repentir devant Dieu; tout ce qui peut jeter de l'aigreur et de l'amertume dans le cœur de ses frères lui paraît étranger au zèle dont elle est le principe.

Souvent, en effet, par un faux prétexte de zèle, on se croit tout permis contre les pécheurs endurcis et obstinés; on se livre à leur égard à toute l'impétuosité d'un naturel ardent; on les décrie dans les entretiens particuliers; on les montre presque au doigt dans les instructions publiques; on les caractérise par des traits si marqués et si frappants que personne ne peut les méconnaître; et l'on s'applaudit, comme si un ministère de charité et de réconciliation pouvait devenir sans profanation un ministère public d'animosité et de satire.

Les pasteurs chargés de l'instruction de leurs peuples ne sauraient être trop en garde contre cet excès. Ils rendent par là leur ministère non-seulement inutile, mais odieux; ils ajoutent à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu, la haine de celui qui la leur annonce; en les aigrissant, ils leur font du crime une espèce de point d'honneur affreux; de sorte que ce n'est plus leur fragilité seule qui les y retient, c'est une ostentation de rage et un plaisir secret de morguer et de contrister celui qui les condamne et qui les censure publiquement.

Le zèle de la charité se fait aimer et respecter de ceux mêmes qu'il reprend et qu'il corrige. S'il ne leur rend pas le vice odieux, il ne leur rend pas du moins le ministre méprisable; s'il ne les retire pas du désordre, il leur fait du moins estimer la vertu; ses entrailles sont si tendrement émues sur le malheur de ses frères qui périssent, qu'il n'est rien de touchant et d'attirant qu'il ne mette en œuvre pour les sauver; s'il excède quelquefois, c'est plutôt un excès de douceur et de tendresse que de rigueur et de dureté. C'est une mère qui enfante tous les jours ses enfants à Jésus-Christ, qui est ingénieuse à éloigner tout ce qui pourrait même blesser leur faible délicatesse, et qui garde pour elle seule le travail, les douleurs et les peines. Si le succès ne répond pas à ses soins, ses larmes et ses soupirs sont la seule vengeance qu'elle tire de leur ingratitude; son amour même pour eux semble croître avec leurs égarements; plus elle les voit sur le point de périr, plus sa tendresse s'alarme et se réveille; errants ou revenus à elle, elle les porte toujours dans son sein; elle ne les perd point de vue; leur péril la touche bien plus que leur dureté à son égard; elle consentirait même sans peine à devenir à leur égard une espèce d'anathème, pourvu qu'ils ne le fussent pas eux-mêmes à l'égard de Jésus-Christ; ce n'est jamais l'humeur et le chagrin, c'est l'amour seul qui lui dicte ses remontrances, et pour peu qu'on ne soit pas barbare et dénaturé, il est difficile qu'un pasteur de ce caractère ne trouve des cœurs sensibles à ses soins et à sa tendresse, et ne voie son ministère et ses travaux consolés par des succès qu'il n'aurait osé même attendre. Telle est la douceur du zèle qui prend sa source dans la charité : *Benigna est.*

Mais, en troisième lieu, ce zèle formé par la charité, non-seulement éteint dans nos cœurs tout ce que l'humeur et l'impétuosité pourraient mêler d'aigre et de dur dans nos remontrances; tout ce que l'endurcissement des pécheurs et l'inutilité de nos soins à leur égard pourraient jeter dans notre âme d'impatience et de découragement; mais, de plus, il nous fait voir avec plaisir et sans jalousie le zèle de nos confrères plus heureux envers ces pécheurs, et leur ministère accompagné de plus de succès et de bénédictions que le nôtre : *Non æmulatur;* le zèle de la charité n'est point jaloux; troisième caractère.

Cette basse jalousie, non-seulement déshonore le zèle, mais le suppose éteint dans nos cœurs. C'est une disposition honteuse qui s'afflige de la conversion même des pécheurs, du progrès de l'Evangile, de la gloire de Jésus-Christ et de sa grâce, quand c'est par le ministère d'autrui que Dieu opère ces prodiges; ce n'est pas le salut de nos frères que nous nous proposons alors, c'est le vain honneur d'en être nous-mêmes les instruments et les ministres. La gloire de Dieu ne nous intéresse qu'autant que notre gloire propre se trouve mêlée avec la sienne; nous souffrons avec chagrin que Dieu soit glorifié; nous voudrions suspendre le cours de ses miséricordes infinies sur nos frères, et oserai-je l'ajouter ici? nous les verrions périr avec plaisir, plutôt que de les voir sauvés par d'autres soins et d'autres talents que les nôtres. Pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, saint Paul se réjouissait de voir l'Evangile fructifier par le ministère même de ceux qui cherchaient à le décrier parmi les fidèles; Moïse souhaitait que tous ses frères pussent recevoir l'esprit de prophétie et tous les autres dons miraculeux dont le Seigneur l'avait favorisé, et nous voulons être seuls et ne partager avec personne la gloire et les succès du saint ministère; tout ce qui brille à nos côtés ou qui nous efface, nous est insupportable, et nous regardons les dons de Dieu dans nos frères, comme notre confusion et notre opprobre.

C'est une grande plaie dans l'Eglise, que cet esprit de jalousie parmi ses ministres; et cette plaie est d'autant plus triste, qu'elle est plus ancienne et plus commune. Hélas! les commencements même de la prédication de l'Evangile, ces siècles si purs et si fervents, n'en furent pas exempts. Oui, mes

frères, ces siècles où le martyre était comme la récompense sûre du ministère, furent eux-mêmes infectés de ce venin ; la jalousie suscita de nouvelles rigueurs aux chaînes du grand apôtre, et les succès éclatants et immenses de son apostolat trouvèrent des ministres ravis de les voir arrêtés par ses liens, comme si la parole de Dieu avait pu être enchaînée avec lui. Est-il donc étonnant que cette plaie, qui a pu souiller le cœur des hommes apostoliques et naître au milieu de tous les prodiges de zèle, de sainteté, de courage, de désintéressement, de charité, de patience, qui honoraient alors le ministère, soit devenue plus commune dans la corruption de nos mœurs ? On se la cache à soi-même, mais elle jette au dehors des fruits d'autant plus amers que sa racine est plus profondément cachée dans le cœur ; on se la déguise sous les noms spécieux du zèle et de la charité; mais quel zèle, que l'accroissement de la gloire de Dieu et de la connaissance de son nom remplit de tristesse et d'amertume? quelle charité, que les dons de Dieu dans nos frères aigrissent et révoltent ?

Voilà cependant le scandale dont l'Eglise gémit tous les jours, c'est une sorte d'abomination dans le lieu saint. Les travaux semblables du ministère, qui devraient, ce semble, réunir les ouvriers destinés aux mêmes fonctions, les divisent; on se regarde d'un œil jaloux, on exténue, on déprise mutuellement les talents et les succès les uns des autres; les succès de nos frères ne sont plus dans notre bouche qu'une prévention populaire ; nous écoutons leurs éloges avec un air qui les désavoue; on ne connaît de bien que celui que l'on fait soi-même ; il semble que l'Esprit de Dieu ne souffle plus où il veut, et qu'il ne peut répandre les dons extérieurs qui font fructifier le ministère que sur nous ou sur les nôtres; on s'empresse, on s'intrigue pour s'attirer à soi ou aux siens les suffrages publics, et on croit avoir rendu gloire à Dieu quand on les a soustraits à ceux à qui sans nos artificieuses précautions ils auraient été destinés, comme si les applaudissements publics plutôt que les effusions secrètes de la grâce sur le cœur de ceux qui nous écoutent, décidaient de nos succès aux yeux de Dieu. Que dirai-je encore, puisque notre opprobre là-dessus est devenu trop public pour le cacher? Le scandale va plus loin : on se déchire, on rend suspect le zèle de ses frères, on s'impute mutuellement des excès ou de rigueur ou de relâchement, opposés également à la sainte sagesse de l'Evangile; un ministère de paix devient un spectacle de guerre et de dissension, on répand parmi les fidèles cet esprit de division; la prévention et la jalousie des ministres passent jusqu'à leurs disciples, les uns sont à Céphas et les autres à Paul, et l'on fait si bien qu'aucun n'est à Jésus-Christ. Quel sujet d'affliction pour l'Eglise et de triomphe pour ses ennemis ! Ne serait-il pas moins triste pour elle de manquer d'ouvriers, que de les voir se croiser, se décrier, se contredire, et ne convenir, ce semble, qu'à détruire mutuellement le bien que Dieu pourrait opérer par leur ministère? O mon Dieu ! quand finiront donc ces jours de trouble et de contention? quand, réunis tous dans le même esprit de paix et dans le seul désir de votre gloire, vous offrirons-nous des travaux et des vœux unanimes pour le salut de nos frères ?

En effet, mes frères, le véritable zèle voit avec de saints transports de joie l'œuvre de l'Evangile fructifier entre les mains de tous les ministres employés par l'Eglise; pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, ses désirs sont également satisfaits. Il est même persuadé que les talents de ceux qui sont chargés comme lui des fonctions saintes, sont bien plus propres à servir d'instruments aux miséricordes de Dieu sur les pécheurs, parce qu'il ne les croit pas souillés des mêmes faiblesses que les siens. Il demande sans cesse à Dieu comme Moïse, d'envoyer ceux qu'il doit envoyer, ne se croyant pas digne lui-même d'être choisi pour un ministère si sublime; il consent, comme le précurseur, de diminuer, d'être obscurci, d'être oublié, pourvu que les autres croissent et fassent croître Jésus-Christ dans les cœurs. Il se livre à une joie bien plus pure et plus pleine sur les succès d'autrui que sur les siens, parce qu'il ne craint pas alors qu'une complaisance tout humaine et un orgueil secret en soient le principe. Rien ne l'attriste que de voir la moisson abondante, et très-peu d'ouvriers capables d'y travailler avec fruit ; ses prières ne montent devant le trône de Dieu que pour le solliciter d'en former tous les jours à son Eglise, et quand la bonté de Dieu daigne en susciter quelques-uns et les remplir de ces dons excellents, il joint ses actions de grâces à celles de l'Eglise ; il bénit le Père des lumières et l'auteur de tous les dons; sa joie, son amour pour l'Eglise, ses désirs ardents pour la conversion des pécheurs, le font d'avance entrer en part de toutes les bénédictions que le Seigneur va opérer par le ministère de ces hommes choisis qu'il vient de montrer à son peuple. Tout ce qui honore l'Eglise, l'honore lui-même, et il montre par là que rien n'est plus grand et plus digne de la religion, qu'un zèle que la charité seule anime ; et qu'au contraire rien n'est si bas, si méprisable, si ignominieux au saint ministère, qu'un zèle que la jalousie souille et avilit.

Mais ce serait peu de préserver notre zèle du poison de la jalousie, si nous n'étions en même temps en garde contre l'écueil de la témérité et de l'imprudence. Aussi, en quatrième lieu, le zèle de la charité n'est point téméraire et n'agit point en vain : *Non agit perperam;* quatrième caractère. Or, agir en vain, c'est n'avoir égard ni aux temps, ni aux lieux, ni aux personnes, ni aux manières, ni à toutes les attentions auxquelles le succès de notre zèle est d'ordinaire attaché.

Le zèle est une charité sage et éclairée; c'est un saint désir de se rendre utile à ses

frères, mais un désir rempli de lumière et de prudence, qui nous dirige lui-même dans le choix des moyens. Tout ce qui lui paraît bon ne lui paraît pas pour cela convenable; tout ce qui lui est permis, ne lui semble pas toujours expédient. Le cœur de la plupart des hommes, mes frères, est si corrompu, si pétri d'orgueil, de malignité, de perversité, et par là né avec des penchants si inalliables avec les règles et les devoirs, que le plus léger contre-temps de notre part, lorsque nous nous efforçons de les y rappeler, devient pour eux une raison de s'en éloigner encore davantage; il faut, pour ainsi dire, leur aplanir toutes les voies. C'est bien assez qu'ils aient à combattre leurs inclinations perverses, sans que nous les obligions encore de nous pardonner nos contre-temps et nos imprudences. Si vous prévoyez que votre zèle irritera le malade loin de le guérir, attendez que le Seigneur ménage des moments plus favorables à sa parole; n'exposez pas la vérité au mépris et à la dérision; ne cherchez pas à vous décharger de votre zèle comme d'un fardeau qui vous pèse, sans prendre garde si le lieu où vous voulez le déposer est disposé à le recevoir; ce serait plutôt chercher à soulager votre impatience que les infirmités de votre frère.

L'Apôtre, il est vrai, veut que nous reprenions à temps et à contre-temps : c'est-à-dire, qu'il ne faut pas que la résistance et l'endurcissement des pécheurs nous rebutent, et que l'inutilité de nos soins et le défaut de succès nous fassent abandonner les fonctions saintes du ministère ; c'est-à-dire, que lorsque le mal presse et gagne, il ne faut pas avoir égard à la répugnance du malade, et qu'il n'y a pas un moment à perdre pour l'arrêter ; c'est-à-dire, qu'il y a quelquefois de saints excès nécessaires qui paraissent imprudence aux yeux des faux sages de ce monde; mais des excès que la charité ordonne et sanctifie, que l'ordre du ciel autorise, et dont le succès consolant et inespéré justifie toujours la sagesse. Voilà ce que l'Apôtre appelle reprendre à temps et à contre-temps : mais il ne prétend pas que le zèle dont il nous recommande tant la sage sobriété, doive nous dispenser des règles de la prudence chrétienne, et que la sainteté prétendue de nos intentions puisse excuser l'irrégularité et la témérité de nos démarches. Ainsi il y a des bienséances et des mesures de sagesse, dont le zèle ne doit jamais s'écarter : il règle ses instructions sur le caractère de ceux qui l'écoutent; il choisit ses moments pour parler utilement et à propos ; il ne précipite pas des corrections que la patience et la lenteur auraient rendues plus efficaces : son grand objet est d'être utile à ses frères; et le même zèle de la charité, qui forme en nous ce saint désir, est toujours ingénieux à nous fournir des expédients qui en assurent le succès.

On voit tous les jours des ministres qu'un zèle inconsidéré jette dans des inconvénients capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, et où l'honneur même de leur caractère est avili. Ils entreprennent tout; tout ce qui a l'apparence du bien les anime et les met en mouvement; rien ne leur paraît impossible, et rien ne leur semble à la place où il doit être : ils voudraient tout changer, tout déplacer : ils commencent par mettre une confusion universelle à tout ce qu'ils touchent, sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Esprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenants, pourvu qu'ils s'agitent, ils sont contents d'eux-mêmes, et croient remplir toute justice : ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvénients les plus délicats, les plus dignes d'être ménagés, les plus exposés à des suites grandes et fâcheuses, les plus capables d'arrêter la prudence et l'habileté la plus consommée : et au sortir de cet écueil, où ils viennent de se briser, et de donner au public une scène toujours désagréable au ministère, ils vont avec la même sécurité tenter une autre entreprise qui ne leur offre pas moins de péril, et ne leur promet pas moins de confusion. Cependant ce sont là des ouvriers édifiants d'ailleurs, laborieux, irrépréhensibles, et que la piété elle-même jette dans cet excès : en quoi il est d'autant plus triste pour l'Eglise, que parmi le petit nombre de ministres qu'elle compte, qui peuvent la servir avec fruit par leurs talents et par la sainteté de leurs mœurs, il s'en trouve encore que l'indiscrétion et la témérité lui rendent inutiles et souvent même nuisibles. Car si l'irrégularité de leur zèle ne retombait que sur eux-mêmes, et se bornait à anéantir le fruit de leurs fonctions, le succès des ministres sages pourrait consoler l'Eglise de l'inutilité de leurs soins. Mais ce qui la remplit d'amertume, c'est que le zèle imprudent décrie dans l'esprit des hommes mondains le zèle le plus mesuré et le plus sage; c'est qu'il suffit qu'un ministre, en voulant remédier aux vices et aux scandales, ait donné dans des excès qui lui ont attiré des dérisions ou des censures, pour rendre tout zèle ridicule ou méprisable aux pécheurs. Le monde est ravi de pouvoir se persuader qu'on ne peut le condamner sans se jeter dans des extrémités que le simple bon sens désavoue : il redit alors avec ostentation qu'il n'y a que du ridicule et de la faiblesse d'esprit dans nos invectives contre le vice; il triomphe, quand il voit la doctrine sublime de l'Evangile, dont nous lui vantons tant la sagesse, défigurée par les procédés peu sensés du ministère. Nous avons beau nous présenter à lui avec les armes de la modération et de la prudence chrétienne; le seul appareil de la doctrine et de l'instruction excite son mépris ou sa risée : il ne voit plus rien de sérieux et de sensé dans des vérités hors desquelles tout est vanité et folie; et confondant la religion avec le ministre qui l'annonce, il fait de l'un et de l'autre un sujet affreux de dérision et de censure.

Tels sont les inconvénients d'un zèle indiscret et mal placé. Nous devons traiter les

vérités divines avec la même circonspection et la même religion que nous touchons les choses saintes, ce n'est pas respecter son ministère que de le commettre; exposons à la bonne heure notre vie, notre santé, nos biens, pour le salut de nos frères et pour la gloire du Seigneur dont nous sommes les ministres, mais n'exposons pas sa gloire elle-même dont les intérêts sont confiés à notre sagesse, souvenons-nous que le zèle inconsidéré du ministre fait presqu'autant blasphémer son saint nom, que ses mœurs dissolues et scandaleuses. Car du moins ses scandales, l'impie ne les attribue pas à l'Eglise qui en gémit, qui les abhorre, qui les punit; mais les excès et les incongruités de son zèle, l'impie les croit autorisés par la religion; il s'en prend à elle de l'imprudence de ses ministres, il se persuade que tout est outré et excessif dans la morale de Jésus-Christ, et qu'une doctrine dont les maîtres et les ministres sont si peu sensés, ne peut former que des disciples et des sectateurs qui leur ressemblent.

Mais, mes frères, la jalousie et la témérité dans le zèle sont d'ordinaire les suites et les tristes fruits de l'orgueil; voilà pourquoi l'Apôtre, pour bannir plus sûrement ces deux vices du zèle, ajoute qu'il en faut bannir l'orgueil, cinquième caractère du véritable zèle, il ne s'enfle point : *Non inflatur.*

En effet, il ne s'enfle ni de ses talents, ni de ses succès, ni de la médiocrité des talents et des succès de ses frères, ni des vaines louanges des hommes, ni de leurs censures, ni de la faveur des grands, ni de leurs persécutions et de leurs mépris ; en un mot, le vent empoisonné de l'orgueil trouve toutes les avenues de son cœur fermées par la charité et n'y vient point infecter les dons de Dieu. Le zèle de la charité ne s'attribue rien à lui-même, sa première impression est d'anéantir en nous tout retour vers nous, c'est d'établir le saint amour dans notre âme sur les ruines de notre amour-propre, c'est de l'y faire régner en souverain, d'y effacer l'homme, pour ainsi dire, et d'y mettre Dieu seul en sa place; de sorte qu'alors unis à Dieu seul, nous ne voyons que Dieu seul, nous n'agissons que pour Dieu seul, nous n'avons plus de joie, de tristesse, de complaisance que par rapport à Dieu seul.

Ainsi le zèle de la charité ne s'enfle point de ses talents, il les a reçus de Dieu; comment s'élèverait-il des dons qui ne sont pas à lui, qui ne viennent pas de lui et qui ne lui sont donnés que pour ses frères? des dons qui n'ajoutent rien à sa propre vertu, et qui le chargent seulement d'un plus grand compte qu'il en faudra rendre? Il ne s'enfle pas plus de ses succès, c'est Dieu seul qui les opère dans les cœurs, et si l'homme y met quelque chose du sien, ce sont peut-être ses faiblesses qui en diminuent le progrès, et qui mettent des obstacles secrets aux miséricordes du Seigneur sur ses frères.

Qu'il est rare cependant qu'on ne se laisse pas éblouir de ce vain éclat ! *Ne vous glorifiez pas*, disait Jésus-Christ à ses disciples, *de ce que les démons vous obéissent; mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.* (*Luc.*, X, 20.) Hélas! il n'est que trop vrai qu'on s'applaudit des succès de son ministère qui ne sont pas à nous, et nous ne sommes point touchés des infidélités qui nous appartiennent, et qui, lorsque nous contribuons à faire écrire les noms de nos frères dans le livre du ciel, en effacent peut-être le nôtre. Quels succès peuvent jamais égaler ceux de l'apostolat de saint Paul? Que de villes, que de provinces, que de nations entières appelées par son ministère à la connaissance de Jésus-Christ! que d'églises florissantes établies par ses soins! il craint cependant qu'en travaillant à instruire et à ramener les autres sous l'empire de Jésus-Christ, il n'en soit lui-même rejeté : *Ne cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* (I *Cor.*, IX, 27.) Ses grands succès l'alarmaient, loin de le rassurer. Ce n'est pas qu'il s'en fît honneur à lui-même, il nous avait souvent avertis que celui qui plante et qui arrose n'est rien, mais il craignait que les dons de Dieu ne lui fissent oublier la faiblesse et l'impuissance de l'homme.

Le zèle de la charité ne s'enfle donc ni de ses talents ni de ses succès éclatants, mais il ne s'enfle pas aussi de la médiocrité des talents et des succès de ses frères. Il est persuadé que Dieu ne leur refuse ces dons extérieurs que pour les enrichir plus abondamment des dons intérieurs et seuls estimables de la charité et de la grâce; loin donc de s'élever au-dessus d'eux par ces comparaisons secrètes de l'orgueil, il respecte, il envie la plénitude de leur sainteté et de leur justice, tandis qu'il se regarde lui-même comme un canal qui demeure souvent vide, après avoir enrichi de ses eaux les terres et les campagnes. Non, mes frères, ce ne sont pas toujours les grands talents qui supposent en nous les plus grandes vertus; ils nous rendent plus utiles aux hommes; mais ils ne nous rendent pas toujours plus agréables à Dieu; ils avancent son œuvre dans les autres, mais ils la retardent souvent en nous-mêmes. La sagesse de Dieu emploie quelquefois pour la consommation de ses élus des instruments qu'il rejette après s'en être servi, et qu'il n'avait destinés qu'à ce seul usage. Ce n'est pas ce que le Seigneur opère par nous qui doit nous rassurer, c'est uniquement ce qu'il opère en nous. Quand nous parlerions le langage des anges, nous pouvons n'être devant Dieu qu'un airain sonnant; il semble même que le juste distributeur des dons et des grâces en a tellement ménagé la dispensation que ceux qu'il semble le plus combler de ces dons éclatants et extérieurs, ne sont pas d'ordinaire ceux en qui il verse plus abondamment les richesses intérieures et secrètes de la grâce, et qu'au contraire ceux à qui il refuse ces dons brillants, il semble les dédommager par une abondance de sainteté, connue de lui seul, et mille fois plus digne d'être admirée, que tout ce vain éclat

qui nous attire les applaudissements des hommes, et qui par là nous laisse souvent plus vides de grâces et plus pleins de nous-mêmes devant Dieu.

Enfin, le zèle de la charité ne s'enfle ni des louanges, ni des mépris, ni de la faveur, ni de la contradiction des hommes. Un ministre saint qui, dans ses fonctions, ne se propose que le salut de ses frères, ne sent en lui de joie, de chagrin, de crainte, d'espérance que par rapport à ce seul objet; tout ce qui ne lui annonce pas ce fruit unique de ses peines, ne le touche pas; les louanges des hommes qui ne sont pas les signes consolants de leur retour à Dieu, ne sont pour lui que comme les clameurs de ces enfants dont parle l'Evangile qui n'ont de sérieux que les jeux puérils de ce bas âge. Il sait que ces applaudissements n'ont pour principe que l'orgueil, la prévention ou l'inconstance des hommes, qu'ils fouleront demain aux pieds l'idole qu'ils viennent d'élever aujourd'hui, qu'ils louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes que pour honorer la vertu, que la bizarrerie et le peu de solidité de leurs suffrages leur ôtent tout ce qui pourrait même satisfaire l'orgueil, qu'ils envient souvent et méprisent en secret ceux qu'ils semblent admirer tout haut; et qu'il est rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche.

Le zèle de la charité ne s'enfle point des louanges, mais il ne s'élève pas aussi des mépris et des persécutions. Il est vrai qu'elles sont promises à la piété et proposées comme la gloire et la récompense du ministère; et par là, dès qu'on s'en attire de la part des hommes, il semble qu'on est en droit de se croire marqué du sceau de l'apostolat; ainsi on s'applaudit de leurs contradictions comme d'un honneur inséparable de la prédication de l'Evangile; on croit succéder au zèle des premiers hommes apostoliques, parce qu'on succède à leurs tribulations; et on se persuade avoir rempli glorieusement son ministère, quand on l'a rempli avec le mépris et les mauvais traitements de ceux envers qui nous l'exerçons. Mais d'où savez-vous que vous ne devez pas à votre imprudence plutôt qu'à leur malice, les contradictions que vous essuyez de leur part? L'humeur, l'emportement, l'indiscrétion n'ont-ils pas ôté à votre zèle tout ce qu'il aurait eu de respectable, et fait retomber sur vous seul les mépris et les persécutions que vous rejetez avec complaisance sur votre ministère? N'est-ce pas la manière peu mesurée ou peu décente d'annoncer la vérité, qui l'a rendue dans votre bouche odieuse ou ridicule? Vous glorifier de ces contradictions, c'est vous glorifier souvent de l'abus que vous avez fait de votre ministère. Ainsi, ni les louanges, ni les mépris des hommes dans nos fonctions ne doivent pas flatter notre orgueil: leurs louanges, parce qu'elles ne nous sont pas dues; leurs mépris, parce que souvent ils nous sont dus.

On voit tous les jours des ministres contents d'eux-mêmes, quand ils ont réussi à s'attirer la haine des pécheurs. Il semble que c'est là le seul succès qui les flatte, et qu'ils se proposent dans leurs fonctions; il semble que la vérité dont ils sont les ministres, cette vérité si aimable et si digne de respect, ne doit jamais qu'aigrir et révolter tous ceux qui l'écoutent. J'avoue que le monde, ce monde pour lequel Jésus-Christ n'a pas prié, ne saurait la goûter; il est composé de cœurs endurcis, rebelles, qui la rejettent, d'esprits superbes et incrédules, qui se font une gloire affreuse de la traiter de puérilité et de faiblesse. Mais il s'y trouve aussi des cœurs, lesquels, quoique prévenus de mille passions honteuses, ne laissent pas de sentir sa force, sa majesté, sa nécessité, sa sagesse, et de respecter des maximes qu'ils ne sont pas encore en état de suivre et de goûter; que dis-je, de les respecter? de souhaiter même de s'y conformer, de les aimer d'un amour, à la vérité encore faible et impuissant, et surtout lorsqu'elles leur sont annoncées avec la sagesse et la dignité qu'exige le ministère; or les pécheurs de ce caractère forment toujours le plus grand nombre de ceux qui nous écoutent.

Non, mes frères, ne mettons rien du nôtre au zèle de la charité; n'y mêlons point les défauts de l'homme, et alors les vérités que nous annonçons révolteront, à la vérité, les passions, mais elles se feront respecter de ceux même que les passions entraînent; leur cœur corrompu les rejettera, les méprisera en apparence, mais leur raison et leur conscience leur rendront un hommage secret; ils les combattront tout haut, ils en décrieront la prétendue rigueur excessive, mais ils en sentiront tout bas l'équité, la modération et la sagesse; en un mot, ils se feront honneur de nous condamner, ils nous traiteront de déclamateurs outrés, mais au dedans, ils nous justifieront et se condamneront eux-mêmes. Tel est le zèle de la charité; il ne s'enfle point, *non inflatur;* rien ne l'enorgueillit, parce qu'il met du sien dans les fonctions: le seul endroit par où il pourrait s'élever, c'est uniquement ce qui l'humilie.

Mais si ce zèle n'est pas susceptible du plus léger orgueil, il l'est encore moins de cette ambition criminelle, qui est comme la consommation et l'excès le plus marqué de l'orgueil : *Non est ambitiosa;* sixième caractère.

Quand je parle de l'ambition qu'il faut éviter dans le zèle, je ne prétends pas combattre ce zèle absolument faux et hypocrite, qui regarde les fonctions saintes du ministère comme la voie des honneurs et des dignités, et qui ne travaille en apparence au salut de ses frères, que par le seul motif de s'élever lui-même et de parvenir à un lieu de repos et de prééminence dans l'Eglise. C'est un scandale dont notre siècle a gémi plus d'une fois; les honneurs du sanctuaire, destinés au travail et à la piété sous un prince religieux, ont pu multiplier les zélés hypocrites dans l'Eglise, et la même attention du

souverain à ne choisir que des ouvriers pieux et fidèles, a pu en former qui ont emprunté les dehors et les apparences de la piété pour avoir part à ses choix. La corruption des hommes abuse de tout, de la piété des grands comme de leurs vices; leurs scandales multiplient les désordres, et leurs saints exemples n'enfantent souvent parmi nous que de fausses vertus.

Ce n'est donc pas cette ambition basse et grossière de l'hypocrite, qui, corrompu dans le cœur, et vivant dans le crime, se dévoue à des fonctions saintes comme à la voie la plus sûre de la fortune et de l'élévation ; ce n'est pas, dis-je, cette ambition qui me paraît le plus à craindre pour ceux qui m'écoutent ici. Il faut être né sans aucun sentiment d'honneur et de religion, pour en être capable ; il faut pouvoir se jouer tranquillement de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, soutenir de sang-froid le personnage d'imposteur public, et faire de mille profanations sacriléges, les moyens affreux de soutenir ce personnage avec succès. Or il se trouve peu d'âmes d'un caractère assez horrible pour avoir perdu à ce point toute pudeur et toute crainte de Dieu et des hommes.

Mais une ambition plus dangereuse est celle que nous nous dissimulons à nous-mêmes ; celle qui est pourtant le motif secret et caché, qui anime à notre insu, et qui, par conséquent, infecte tout le détail de nos fonctions les plus saintes. Voilà quelle est l'ambition à craindre pour le ministère, et d'autant plus qu'elle bannit tout ce qu'il y a de grossier et de frappant, avec quoi la conscience aurait de la peine à se familiariser. On n'est point imposteur public ; les mœurs sont régulières ; on a horreur du crime, on se livre de bonne foi aux fonctions du ministère, on se propose d'être utile à ses frères ; mais un point de vue plus éloigné nous anime et nous soutient. Tant d'autres avant nous ont réussi par cette voie ; on ne désespère pas d'atteindre où ils sont parvenus ; on envisage de loin la récompense. On n'ose en convenir avec soi-même; mais dès que nos espérances sont tombées, et que ce fantôme qui nous soutenait a disparu, le dégoût succède au zèle; la santé commence à devenir un prétexte qui nous éloigne des fonctions ; le salut de nos frères ne nous touche que faiblement, et l'on cesse d'être zélé dès qu'on cesse d'espérer et de prétendre.

Une autre ambition encore assez ordinaire dans le ministère est celle du succès. Les ministres les plus pieux ne sont pas à l'épreuve de cette tentation ; on veut réussir et entraîner après soi, par la force de la parole sainte, les grands et le peuple; c'est la gloire de Dieu et l'utilité publique qui pallient l'orgueil et l'injustice de ce désir ; on s'afflige, on se rebute quand le succès ne répond pas à nos espérances; un fruit secret et solide que Dieu peut opérer par notre ministère ne dédommage point notre vanité; on veut de l'éclat et des applaudissements; on souhaiterait presque, comme l'orgueilleux Hérode, entendre ceux qui nous écoutent, s'écrier : *C'est la voix de Dieu et non celle de l'homme.* (*Act.*, XII, 22.) Dès que ce spectacle de la vanité ne nous environne point, on porte impatiemment le silence et la solitude qui nous suit; on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions, on n'en sent plus que le poids et le travail : on s'y cherchait soi-même ; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu seul, on croit avoir perdu son temps et ses peines.

Aussi le septième caractère du zèle, animé par la charité, est de ne pas chercher ses propres intérêts : *Non quærit quæ sua sunt.* Un ministre saint ne se propose de travailler que pour Dieu, dans l'ordre de Dieu et sous la main de Dieu. Il sait que son Esprit souffle où il veut; qu'il y a différents dons et divers talents dans l'Eglise, et que les plus applaudis ne sont pas toujours les plus utiles; il se souvient que s'étant consacré à l'Eglise tous ses dons et tous ses talents ne sont pas à lui et qu'il est tout à ses frères; ainsi, pourvu qu'il consacre à leur salut ses soins, son travail et ses veilles, il croit avoir rempli les desseins de Dieu sur lui. Il ne choisit pas même le genre de travail le plus conforme à son goût; il se livre à celui que l'Eglise lui destine; il n'en examine ni les avantages, ni les incommodités; ce qui le regarde lui seul n'est compté pour rien dans un ministère qui doit être tout pour Dieu et pour ses frères. Il se regarde comme un instrument entre les mains de l'Eglise, prêt à tout, à poser les fondements, ou à élever et orner l'édifice ; en un mot, sans autre destination que celle des premiers pasteurs qui le mettent en œuvre. Aussi aise d'être employé aux ministères les plus obscurs qu'aux plus éclatants; aussi zélé quand il faut, comme Jésus-Christ, laisser venir à lui les petits et les enfants, que lorsqu'il s'agit de porter sa parole devant les rois et les grands de la terre ; son unique gloire est que Dieu soit glorifié et que lui-même soit oublié.

Voilà, mes frères, le fonds et l'esprit du véritable zèle; un désintéressement universel de tout ce qui ne se rapporte qu'à nous seuls, c'est-à-dire, non-seulement de notre gloire propre et de nos commodités, mais même de nos goûts, de nos préjugés et de nos vues particulières. Car souvent on veut se choisir à soi-même des fonctions que Dieu ne nous a pas réservées; on regarde le goût qui nous y porte comme une distinction qui vient d'en haut ; le dégoût, la répugnance qu'on sent pour tout autre travail, nous paraît une raison légitime qui nous en dispense. En vain l'ordre de ceux qui ont droit de disposer de nous nous y applique; nous trouvons mille prétextes de santé, d'insuffisance, d'impossibilité, pour nous y soustraire ; nous ne faisons pas attention que ce n'est pas à nous à nous envoyer nous-mêmes, qu'il ne suffit pas de se proposer le bien, qu'il n'est tel pour nous que lorsque l'Eglise le demande de nous, et que l'ordre

de Dieu sur nous est plus souvent marqué dans nos répugnances que dans nos goûts. Moïse ne trouvait en lui qu'une opposition infinie à la conduite du peuple à laquelle Dieu l'appelait; sa douceur, sa timidité, l'embarras de sa langue lui paraissaient des raisons légitimes pour se dispenser d'aller porter sa parole devant Pharaon, et lui ordonner de la part du Seigneur de laisser sortir ses frères de l'Egypte; sa répugnance était encore plus forte que ses raisons fondées sur la peine qu'il avait à s'énoncer, et sur d'autres craintes qui le regardaient tout seul; cependant il les sacrifie l'une et l'autre à l'ordre de Dieu, et ses succès prodigieux furent en même temps et la preuve éclatante de sa mission, et la récompense de sa soumission et de son sacrifice. L'histoire des saints nous fournit mille pareils exemples; mais à la plupart de ceux qui se consacrent au saint ministère, il faut quelque chose de sensible et d'humain qui les dédommage de leurs peines, si ce n'est pas la gloire, ou un vil intérêt, c'est le goût. Ce n'est pas qu'il faille s'interdire toutes les fonctions pour lesquelles nous sentons plus d'attrait, et que le goût qui nous y porte doive être regardé comme une raison légitime de nous en éloigner; ce serait une illusion encore plus dangereuse. Car le talent pour un ministère se manifeste souvent par le goût qui nous y détermine; mais il ne faut pas que lui seul décide de nos choix; sa décision toute seule est toujours suspecte, et s'il serait injuste de l'en exclure tout à fait, il ne l'est pas moins de l'en rendre le seul arbitre. En effet, si nous y prenons garde, nos goûts ne vont guère à ce qu'il y a de plus pénible, de plus abject, de moins satisfaisant pour l'amour-propre; comme c'est lui seul qui d'ordinaire les forme en nous, il n'a garde de nous proposer des objets qui le mortifient, et ne lui laissent aucune ressource; il ne cherche qu'à se soutenir et à revivre, pour ainsi dire, de ses cendres, et par les œuvres mêmes destinées à l'éteindre, et comme il n'oserait nous attaquer par les attraits du vice, il nous prend plus sûrement par les apparences de la vertu.

Le zèle de la charité ne se recherche donc pas lui-même : *Non quærit quæ sua sunt;* il ne se propose point de consolations humaines; mais il ne s'irrite pas aussi des tribulations: *Non irritatur;* huitième caractère.

La vérité dont nous sommes les ministres est l'ennemie du monde, de ce monde que Jésus-Christ a réprouvé, et ce monde est l'ennemi le plus implacable de la vérité. Ce sont deux puissances, dit saint Augustin, qui travaillent mutuellement à se détruire; la vérité fait une guerre continuelle au monde, et le monde rassemble tous ses traits les plus dangereux et les plus violents contre la vérité; c'est là la guerre que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre; il est donc inévitable à ceux qui sont chargés du soin d'annoncer la vérité, de trouver le monde armé contre eux; et comme tous ses efforts contre elle sont inutiles, il est réduit à s'en prendre presque toujours à ses ministres. Il les calomnie, il les charge d'opprobres, il les traite de séducteurs et d'hypocrites, il en fait le sujet impie de ses dérisions et de ses censures; il leur suscite des obstacles et des contradictions, il met tout en œuvre, afin que le saint ministère leur devienne aussi dégoûtant qu'il est odieux à lui-même. Telles sont les amertumes et les tribulations attachées souvent aux fonctions du zèle le plus sage et le plus modéré; mais alors ce zèle, toujours soutenu par la charité, ne s'irrite ni contre le monde qui le charge d'outrages, ni contre son ministère qui les lui attire. Au contraire, comme nous l'avons déjà dit, plus il voit les pécheurs révoltés contre la vérité, plus sa charité pour eux s'attendrit et s'enflamme; plus ils lui laissent voir de fiel et d'aigreur, plus il leur montre de douceur et de tendresse; plus leur salut lui paraît déploré, plus ses entrailles sont déchirées de mille douleurs cuisantes et secrètes; ce sont les douleurs d'une mère qui sent qu'on arrache les enfants de son sein. Le zèle de la charité prend seulement toutes les mesures de sagesse, de peur que son imprudence ne lui attire des contradictions de la part des pécheurs, mais lorsque malgré ces sages ménagements, il les éprouve, sa douceur et sa charité pour eux n'y perdent rien. Première épreuve du zèle: les contradictions de la part du monde.

Mais il est encore d'autres épreuves plus délicates et plus dangereuses; aussi il ne s'irrite pas, en second lieu, contre les supérieurs qui l'appliquent à un travail ingrat et stérile. Il ne les accuse pas de manquer de discernement et de lumière, il ne s'érige pas en censeur de leur conduite; il ne les soupçonne pas de prédilections injustes, de réserver à d'autres plus favorisés des fonctions ou plus consolantes ou plus honorables, tandis qu'ils semblent le condamner à ce qu'il y a de plus pénible et de plus obscur. Il respecte l'ordre de Dieu dans ceux qui lui tiennent ici-bas sa place; il entreprend même avec plus de confiance les œuvres qu'il n'a pas lui-même choisies, persuadé que s'il n'y trouve pas la consolation du succès, il y trouvera toujours du moins le mérite de la soumission et de l'obéissance. Rien n'est capable de troubler sa tranquillité, parce que rien ne lui paraît arriver que par les sages ménagements de la Providence : seconde épreuve. Enfin, il en trouvera même dans les collègues de son ministère, dans la diversité des doctrines et des opinions, dont le démon ne se sert que trop heureusement pour mettre un obstacle funeste au progrès de l'Evangile. Aussi un ministre saintement zélé ne s'irrite pas, ne s'emporte pas contre ceux de ses confrères, qui renversent par leur indiscrétion ou par leur fausse doctrine, le fondement qu'il avait posé; il demande seulement à Dieu qu'il leur manifeste sa vérité, que cette lumière divine dissipe leurs erreurs et triomphe de leurs préjugés, afin que la voix unanime des

ministres donne à la vérité la force et l'efficace que leurs divisions lui ôtent; il n'aigrit pas la plaie et la douleur de l'Eglise en les décriant, et n'ajoute pas au scandale de leur infidélité, celui de son emportement et de sa haine; il sait que ces tristes invectives contre les ministres retombent toujours sur le ministère, qu'en nous condamnant les uns les autres, nous autorisons le monde à nous refuser à tous également son respect et sa docilité, qu'il suffit de rétablir ce que les ministres ignorants ou infidèles ont détruit, sans vouloir les détruire eux-mêmes, et d'effacer les taches dont ils ont pu défigurer la vérité, sans noircir et défigurer leur personne.

Voilà les épreuves que le monde suscite tous les jours à notre zèle : voilà celles qui nous viennent même du fond du sanctuaire, d'où nous ne devions attendre que des secours et des consolations. Le zèle n'aurait plus de mérite, s'il ne trouvait des contradictions et des épreuves; mais ces contradictions, la sagesse de Dieu ne les ménage pas à notre zèle pour l'irriter, mais pour l'éprouver et le couronner; s'en prendre alors aux hommes des contradictions dont ils traversent l'œuvre de Dieu, c'est s'en prendre à Dieu même qui se sert de leur malice pour des fins qui nous sont inconnues. Il veut peut-être que sa gloire éclate davantage par les difficultés mêmes qui semblaient y mettre un obstacle insurmontable; il a toujours conduit ses desseins par les voies les plus capables en apparence de les renverser; il ordonne le sacrifice d'Isaac quand il veut faire naître de lui un peuple innombrable; il soulève le monde entier contre les apôtres dans le temps même qu'il veut le soumettre à la foi par leur ministère. Les contradictions que permet sa sagesse ont toujours annoncé le succès, toutes ses œuvres ont toujours été marquées par ce divin caractère; il veut par là non-seulement éprouver notre foi, mais humilier notre orgueil. Nous voudrions pouvoir attribuer le succès des entreprises saintes à la sagesse de nos mesures; il les déconcerte, il permet que la malice des hommes les tourne contre nous-mêmes; il ne nous laisse plus voir d'espérance de réussir, afin que le succès devienne son ouvrage seul, et que nous lui en rapportions toute la gloire. Si tout réussissait d'abord au gré de notre zèle, si toutes les voies s'aplanissaient devant nous, un succès si prompt, si continuel, si facile, nous laisserait peut-être croire que nous y avons la meilleure part; nous en ferions peut-être un honneur secret à nos talents et à la sagesse de notre conduite; nous n'y verrions pas assez le doigt de Dieu. Mais quand les obstacles eux-mêmes nous facilitent son œuvre, que le bien que nous nous proposons semble sortir du sein même des contradictions qui auraient dû l'étouffer dans sa naissance, et que tout s'accomplit lorsque tout paraissait le plus désespéré, alors nous nous écrions avec le Prophète : *C'est le Seigneur, et non l'homme, qui a fait toutes ces choses.* Nous rentrons dans le néant de notre faiblesse et de notre impuissance; nous ne nous confions plus dans un bras de chair, dans des talents faibles et humains; nous ne regardons plus les contradictions des hommes comme les amertumes du ministère; elles nous consolent loin de nous aigrir, elles relèvent notre espérance, loin de l'abattre, elles raniment notre zèle loin de le refroidir; plus elles augmentent, plus nous nous croyons près du moment, où celui qui se plaît à tirer la lumière des ténèbres, va les anéantir et les faire même servir à son œuvre; nous ne nous en prenons plus aux hommes des obstacles qui paraissent différer ce moment et le suspendre; ou si nous nous en prenons à quelqu'un, c'est à nos faiblesses secrètes, qui seules peuvent retarder l'œuvre de Dieu sur nos frères. Mais ce sentiment même de nos propres misères ne nous décourage point, il excite seulement en nous de nouvelles attentions sur nous-mêmes, il renouvelle notre fidélité dans les devoirs, il rallume notre tiédeur et notre paresse, et nous nous présentons au combat avec plus de ferveur, et des armes plus propres à détruire toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.

De ce caractère du zèle il en naît un autre qui sera le dernier dont nous parlerons ici : non-seulement il ne sait pas s'irriter contre les pécheurs, mais il ne sait pas même penser le mal d'eux : *Non cogitat malum.*

C'est un défaut assez ordinaire aux personnes qui ont du zèle, de croire tout désespéré pour certains pécheurs surtout, qu'ils trouvent insensibles aux instructions, aux remontrances; plus ils désirent leur salut, moins ils l'espèrent. Ils croient voir l'abandon de Dieu écrit dans le caractère de leur cœur et de leurs passions; leur langage confirme la témérité de leurs pensées; ils les plaignent tout haut comme des hommes déjà jugés; ils gémissent de leur perte, et comme s'ils étaient déjà entrés dans les conseils du Seigneur, ou que ses miséricordes ne fussent pas plus abondantes que nos malices, ils pleurent comme perdus ceux que Dieu est peut-être sur le point de sauver. C'est déjà une témérité de prévenir les jugements secrets de sa justice; c'est un outrage fait à la puissance de sa grâce, de soustraire ici-bas les cœurs les plus rebelles à son empire; c'est vouloir borner les exemples éclatants de bonté, dont il console tous les jours son Eglise dans la conversion des plus grands pécheurs; c'est regarder comme inutile le sang de Jésus-Christ qui coule encore pour eux dans les canaux des sacrements; c'est faire du temps de cette vie, qui est le temps du repentir et de la miséricorde, c'est en faire le temps de la colère et des vengeances, c'est mépriser les gémissements des saints et les supplications de toute l'Eglise qui prie encore pour eux.

Lorsque Saul persécutait l'Eglise de Dieu, et qu'il faisait souffrir tant de maux aux fidèles assemblés à Jérusalem, on n'eût pas cru qu'il y eût de la témérité à le regarder

comme un fléau de Dieu destiné à purifier ses saints et à être jeté ensuite dans un feu éternel pour y expier ses persécutions et ses cruautés envers les disciples : cependant, lorsqu'il a encore les armes à la main contre Jésus-Christ, un coup soudain et inattendu de sa grâce, d'un persécuteur en fait un apôtre. Judas, au contraire, appelé par Jésus-Christ même à l'apostolat, le compagnon de ses courses, le défenseur de sa doctrine, le témoin de ses prodiges, paraissait sans doute devoir être assis un jour sur un des douze trônes destinés aux collègues de son apostolat pour y juger les douze tribus d'Israël : cependant il est jugé lui-même avant ce grand jour; il devient un *enfant de perdition* (*Joan.*, XVII, 12), le premier apostat du christianisme et meurt en réprouvé. Les enfants du royaume peuvent être rejetés, et Dieu peut susciter des pierres mêmes, des cœurs les plus durs et les plus insensibles, des enfants à Abraham. La conversion de Satan seul et de ses anges est la seule qu'il est défendu d'espérer; mais pour nos frères, qui vivent encore parmi nous et pour lesquels Jésus-Christ est mort, quelque abondante que soit leur malice, le sang du véritable Abel peut encore crier pour eux vers le ciel et demander, non leur punition, mais leur salut et leur délivrance.

Et certes, vous qui jugez votre frère avant que Dieu même l'ait jugé, que savez-vous, dit saint Paul, si vous qui paraissez si ferme dans la voie de Dieu, ne tomberez pas pour ne vous plus relever, et si votre frère que vous croyez tombé sans ressource, ne se relèvera pas pour ne plus tomber? Qui vous a révélé les secrets adorables de la miséricorde et de la justice du Seigneur sur les hommes? La persévérance du juste et la conversion du pécheur ne sont-elles pas également les purs bienfaits de sa grâce et les dons d'une bonté toute gratuite? Pourquoi donc croiriez-vous être en droit d'espérer le premier pour vous et de désespérer de l'autre pour votre frère? Gardez-vous, dit l'Apôtre, de juger avant le temps : il y a dans les trésors de la miséricorde divine tant de ressources qui nous sont inconnues, et dans les terreurs de sa justice tant d'abîmes qu'il nous est défendu d'approfondir, que nous devons toujours opérer notre salut avec crainte et attendre celui de nos frères avec confiance. Monique pleurait Augustin dissolu et infecté des erreurs les plus monstrueuses; mais Monique ne le pleurait pas comme perdu, et son espérance pour le retour de cet enfant de sa douleur donnait un nouveau crédit auprès de Dieu, à ses larmes et à ses prières. Samuel pleura Saül tout le reste de sa vie; et quoique le Seigneur semblât avoir rejeté ce prince infortuné, les larmes du saint prophète ne laissèrent pas de solliciter toujours sa conversion et son salut auprès du Dieu de ses pères. Le plus haut point de l'iniquité est souvent le premier moment de la grâce; et quand l'enfant prodigue paraît le plus éloigné, sans espoir de retour et comme perdu, dans des régions étrangères; c'est alors qu'il dit : Je retournerai vers mon père; qu'il revient en effet, qu'on lui donne le baiser de paix et de réconciliation, et qu'il est rétabli dans tous ses droits. C'est ainsi que le véritable zèle de la charité ne désespère jamais : *Omnia sperat*. Mais souvent on ne se contente pas de regarder comme désespéré le mal qui est et que l'on voit; on croit encore voir le mal où il n'est pas : autre défaut plus essentiel du zèle contre le caractère dont nous parlons, de ne penser point le mal : *Non cogitat malum*. Oui, mes frères, de tous les reproches que le monde, toujours calomniateur de la vertu, fait aux gens de bien, ce n'est pas ici le plus injuste : l'idée que nous avons de la dépravation des hommes fait que tout nous paraît criminel en eux : nous gémissons de leurs désordres avant d'en être assurés, comme si l'air de piété que nous mêlons à nos gémissements pouvait justifier la témérité de nos soupçons; c'est un titre odieux que nous attirons à la vertu qui fait que le monde la qualifie de satirique et de maligne; nous ne faisons point de grâce aux actions des mondains, et il semble que la piété nous autorise à violer à leur égard les règles de la charité; nous nous érigeons un tribunal sévère au dedans de nous, où un faux zèle se croit en droit de juger le reste des hommes. Tout en eux réveille l'idée du vice aux yeux de notre fausse vertu : des manières trop libres avec un sexe différent, quoique souvent un pur effet de la légèreté, nous les croyons des desseins de crime; un entretien que le hasard seul aura ménagé, jette à l'instant dans notre esprit le soupçon d'un rendez-vous honteux; nous croyons voir dans une simple indécence de parure un cœur corrompu et livré à la passion; un extérieur moins recueilli dans une personne consacrée à Dieu est pour nous un signe infaillible que l'esprit du monde a pris dans son cœur la place de l'esprit de son état; nous voyons une ambition criminelle et un désir profane des dignités saintes, dans des démarches où souvent il n'y a que du zèle et de la charité : nous taxons en secret d'orgueil, d'ostentation, d'envie de faire parler de soi, des entreprises d'éclat, où l'on ne se propose que la gloire de Dieu et l'utilité de l'Église : nous prêtons légèrement aux actions les plus saintes des motifs tout humains. Loin de nos affermir dans cette charité qui excuse tout, nous nous livrons à ce faux zèle qui envenime tout; nous nous faisons un pieux mérite de voir plus clair que les autres dans les défauts de nos frères. La charité couvre tout, et voit à peine le mal que tout le monde voit; et nous voulons voir tout seuls celui qui est invisible au reste des hommes : la charité couvre ce qu'elle ne peut excuser; et nous n'excusons pas même ce que les apparences justifient, et rendent du moins incertain. Il semble que nous rendons gloire à Dieu, lorsque nous jugeons nos frères plus faibles, plus imparfaits, plus remplis de désirs humains, qu'ils ne le paraissent; nous

nous applaudissons d'une découverte qui vient confirmer nos soupçons. Or, rien ne ressemble moins à la charité que cet œil malin qui ne s'ouvre que pour chercher les faiblesses de nos frères : car la même charité qui nous fait désirer leur salut, nous montre en eux mille ressources qui nous le font espérer. Elle voit dans leurs passions même des espérances de retour à la justice et à la règle; elle démêle un cœur droit, sensible, susceptible un jour de grâce, à travers les plaisirs frivoles auxquels il se livre encore; elle voit dans ses chutes mêmes plutôt le malheur de l'âge et des occasions, que la dépravation entière d'une âme abîmée dans le vice; elle trouve plus de légèreté que de noirceur et de profonde malice dans des égarements où le torrent des exemples et la fougue du tempérament précipitent ses frères. Les signes les plus éloignés de bien, qu'elle découvre en eux, loin de les flétrir par la malignité de ses conjectures, elle les regarde comme les gages et les préjugés d'un changement à venir; elle ne sait pas se défier des apparences de la piété, et soupçoner de l'hypocrisie où il ne paraît que de la vertu : une sainte crédulité la prévient toujours en faveur de ses frères. Simple et incapable elle-même d'artifice, elle est encore moins capable de le soupçonner dans les autres : elle n'est pas en garde contre l'erreur, qui nous fait juger trop favorablement de notre frère ; c'est une erreur de piété qui honore la religion : elle ne craint que la témérité qui soupçonne le mal où il n'est pas, parce que c'est une malignité qui justifie les censures du monde contre la piété, et qui la déshonore. De tous les événements, dont les faces différentes font porter des jugements divers, elle ne voit jamais que le bon côté; et cette pieuse disposition est bien plus propre à gagner nos frères, et à les retirer des voies de l'iniquité. Quand ils nous voient malgré leurs désordres, tout espérer de leur salut, leur parler un langage qui semble adoucir les crimes dont ils sont eux-mêmes honteux, leur faire remarquer en eux des ressources de grâce dans le temps même qu'ils se croyaient absolument rejetés de Dieu, découvrir dans le caractère de leur cœur jusque-là livré au monde et aux passions, des penchants qui les ramènent au devoir ; quand ils nous voient prendre le change, pour ainsi dire, en leur faveur; cette charité, ce zèle tendre et presque aveugle à force de tendresse, les transporte, les attendrit, les couvre d'une sainte confusion, et leur fait aimer la vérité en leur rendant aimables ceux qui la leur annoncent.

Laissons au monde, mes frères, la malignité des jugements et la témérité des soupçons et des pensées; comme la haine, l'envie, la jalousie sont les grands ressorts de tous ses jugements, il n'est pas étonnant qu'ils soient tous marqués à ces tristes caractères. Pour nous, destinés par notre état à des fonctions de charité, vicaires et ministres de la charité de Jésus-Christ envers les hommes, il faut que nos pensées et nos jugements portent le caractère de nos fonctions et de notre ministère. Ce zèle mordant, cruel, satirique, toujours prêt à censurer plus qu'à instruire; toujours clairvoyant à découvrir le mal qui échappe à tous les autres yeux ; toujours difficile à se persuader le bien; toujours constant à donner à presque toutes les actions des pécheurs, des motifs de crime ; toujours inaccessible à l'indulgence et aux interprétations favorables à ses frères : ce zèle qui se donne toute licence sur les défauts d'autrui, qui en fait le sujet de ses satires plus que de ses larmes et de ses prières, qui voit d'avance le mal qui n'est pas encore, qui se vante d'avoir prédit les chutes les plus honteuses, et se fait honneur de la prédiction ; qui se glorifie tout haut de n'avoir pas été la dupe des apparences qui avaient abusé le reste des hommes, et qui paraît bien plus joyeux d'avoir prophétisé juste sur la chute de son frère, que touché de le voir tombé : ce zèle n'est pas la charité qui ne se réjouit pas du mal, qui espère tout, qui excuse tout, qui supporte tout; c'est la vanité qui se fait honneur de tout; c'est la malignité qui voit le mal partout, et qui s'autorise de la piété pour donner un air de crime à tout.

Soyons donc en garde, mes frères, contre nous-mêmes dans des fonctions où il semble que nous ne cherchons que la gloire de Dieu et le salut de nos frères; la sainteté de l'objet nous rassure d'ordinaire sur le vice des dispositions ; il est si difficile que l'homme ne mêle quelque chose du sien dans tout ce qui passe par ses mains ; c'est un canal infecté ; et tout ce qui en coule de plus pur y contracte toujours quelque souillure. Mais, ce qui doit réveiller encore plus nos attentions, c'est que nous sommes chargés de l'honneur et des intérêts de la religion; et que ce que nous mêlons d'humain dans nos fonctions, l'avilit et la déshonore. Le monde ne nous pardonne rien ; il est charmé de pouvoir récriminer à notre égard, et de se venger des faiblesses que nous lui reprochons, en nous reprochant sans indulgence les nôtres. Notre zèle contre ses désordres lui est déjà assez odieux, sans que nous y ajoutions des défauts qui suffisent seuls pour le rendre haïssable ; loin de le ramener, nous ne réussissons par là qu'à lui fournir de nouveaux prétextes d'impénitence; nous le révoltons contre la vérité ; nous la lui présentons sous une forme hideuse et rebutante, et nous en ôtons tout ce qu'elle a d'aimable et de propre à gagner les cœurs.

Souvenons-nous donc pour recueillir tout ce que nous venons de vous dire ; souvenons-nous, mes frères, que le zèle de la charité, comme la charité elle-même, est patient, *patiens est ;* qu'il est doux, *benigna est;* qu'il n'est point envieux, *non æmulatur;* point téméraire, *non agit perperam ;* point vain, *non inflatur ;* point ambitieux, *non est ambitiosa ;* point intéressé, *non quærit quæ sua sunt;* point chagrin, bizarre et pétri d'humeur, *non irritatur;* en un mot, point soupçonneux et toujours prêt à penser le

nuel de ses frères, *non cogitat malum.* Bannissions ces caractères odieux de notre zèle ; dépouillons-nous de notre propre esprit, et que l'Esprit de Dieu tout seul parle et agisse en nous : il a vaincu le monde dans la bouche des premiers ministres de l'Evangile; il le vaincra encore dans la nôtre, si c'est lui seul qui nous inspire et qui nous fait parler: si la vérité fait si peu de progrès parmi les hommes, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre, c'est à nous. Le monde lui était encore plus opposé autrefois, quand elle commença à paraître avec la prédication de l'Evangile : la fureur des tyrans, la puissance des césars, la vaine sagesse des philosophes, les anciennes superstitions du monde entier, les passions les plus honteuses autorisées par un culte que la majesté des lois rendait respectable ; tous ces obstacles si insurmontables en apparence disparurent cependant devant elle; les ténèbres les plus profondes ne purent tenir contre la force et l'éclat de sa lumière ; elle serait encore honorée des mêmes triomphes, si elle était confiée aux mêmes ministres. Entrons dans l'esprit de nos saints prédécesseurs ; et nous entrerons dans le succès de leurs travaux : imitons leur zèle, et nous en recueillerons le même fruit; la parole du Seigneur n'est pas liée, c'est notre langue qui l'est par les souillures et les chaînes invisibles de notre cœur; le bras du Seigneur n'est pas raccourci, c'est notre charité qui est faible et languissante; le monde n'est pas plus vicieux, c'est nous seuls qui sommes moins saints et moins fidèles. Rendons-nous dignes d'être les ministres et les docteurs de la vérité, et nous serons bientôt dignes de lui former des disciples, et de délivrer encore une fois le monde par elle

DISCOURS XIII.

SUR L'EXEMPLE QUE LES PASTEURS DOIVENT DONNER A LEURS PEUPLES.

Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate. (I *Tim.*, IV, 12.)

Rendez-vous l'exemple et le modèle des fidèles, dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté.

La puissance sacrée, mes frères, qui nous élève au-dessus du reste des fidèles, n'est pas une puissance de domination, mais une puissance de charité ; nous ne sommes pas établis sur les peuples comme des maîtres impérieux, qui ne cherchent qu'à leur faire sentir leur autorité, mais comme des guides charitables que l'Eglise a mis à leur tête pour les précéder et leur montrer les voies du salut : *Neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo.* (I *Petr.*, V, 3.) C'est principalement en y marchant nous-mêmes les premiers, et animant les fidèles par notre exemple, que nous remplissons le titre auguste de chefs et de conducteurs du peuple saint. Jésus-Christ lui-même n'est pas descendu de sa gloire pour venir la retrouver parmi les hommes ; il n'est venu que pour devenir notre exemple, et quel exemple, mes frères! de peine, de travail, de mansuétude, de charité, d'humiliation, de souffrance : *Exemplum dedi vobis* (*Joan.*, XIII, 15); il ne nous a laissés à sa place que pour continuer à l'être nous-mêmes du reste des fidèles : *Ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.* (*Ibid.*)

L'exemple est donc le premier devoir de notre état : sans lui, ou toutes nos fonctions deviennent inutiles, ou elles sont une occasion de chute et de scandale aux peuples que le Seigneur nous a confiés dans sa colère.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je dis, premièrement, que toutes les fonctions d'un pasteur et d'un prêtre peu édifiant, deviennent inutiles. Ce n'est pas que j'ignore, mes frères, que la vertu des sacrements ne dépend pas de celle des ministres ; je sais que les grâces dont ils sont les canaux découlent infailliblement et sans interruption du sang de Jésus-Christ et non du ministère de l'homme. Hélas ! mes frères, les bienfaits inestimables de Dieu sur son Eglise seraient bien peu solides et peu certains, s'il les avait fait dépendre de la fidélité de ses ministres, et si nos faiblesses pouvaient en arrêter ou suspendre le cours.

Mais je dis que la piété, les instructions, les prières d'un pasteur fidèle préparent les peuples à recevoir ces grâces de l'Eglise avec les dispositions auxquelles le fruit de ces grâces est attaché ; au lieu qu'un pasteur qui n'édifie pas son peuple, dispense, à la vérité, les mêmes trésors et les mêmes grâces; mais elles tombent sur une terre en friche, sur des cœurs que ses exemples non-seulement ont mal préparés, mais ont fermés à toutes les influences de la grâce : il sème et ne recueille point ; il arrose, et il ne voit point d'accroissement, et le champ sacré qui lui est confié est toujours frappé de malédiction et de stérilité. Je dis que les pécheurs sortent des pieds de son tribunal aussi peu touchés de leurs égarements qu'il l'est lui-même de ses égarements propres : je dis qu'ils approchent de la table sainte avec la même irrévérence, les mêmes faiblesses, avec aussi peu de fruit qu'ils l'en voient tous les jours approcher lui-même : je dis que la parole de l'Evangile dans sa bouche, s'il fait tant que de l'annoncer, n'est plus qu'un airain sonnant, et que ses instructions ne sauraient trouver que des auditeurs tout déterminés à n'en faire aucun usage : je dis que, s'il va consoler de pauvres affligés, il n'a plus le don d'essuyer des larmes que la religion seule adoucit, et dont la piété seule du consolateur peut suspendre le cours. S'il exhorte des mourants, hélas ! par sa seule présence, il leur montre plutôt le monde que l'éternité, l'amour de la vie présente bien plus que l'attente et le désir de cette vie qui ne doit plus finir. Je dis, enfin, que tout son ministère est un vide affreux, son Eglise un champ sec et stérile qui ne produit que des ronces; lui-même un sel affadi, incapable de préserver de la corruption et inutile à tous les usages auxquels il était d'abord

destiné. Quel malheur pour un peuple à qui Dieu, dans sa colère, a donné un tel pasteur! quel malheur encore plus grand, si ce peuple sent les autres calamités passagères dont Dieu l'afflige quelquefois, les grêles, les stérilités, les dérangements des saisons; et s'il ne sent pas le fléau le plus durable et le plus terrible dont Dieu puisse frapper un peuple, qui est de le laisser conduire par un mauvais prêtre!

Et ce qu'il y a ici encore de plus triste, mes frères, comme un pasteur de ce caractère n'aime ni l'étude, ni la prière, ni la retraite, il faut qu'il se répande sans cesse au dehors; et plus il se montre à son peuple, plus il se rend inutile; plus il se montre, plus il manifeste ce qui peut anéantir le fruit de ses fonctions. Car, mes frères, que peut-il revenir à son peuple de ses conversations et de sa présence? que voient-ils en le voyant? ils ne voient rien qui les porte à Dieu, rien qui soutienne leur foi, rien qui leur rappelle les devoirs de la religion, rien qui les détrompe des erreurs et des préjugés des passions répandus dans le monde, qui damnent la plupart des chrétiens; enfin, la présence d'un pasteur qui leur tient la place de Jésus-Christ, n'est pas pour eux un spectacle de religion, c'est un spectacle ordinaire du siècle.

Et voilà, mes frères, le bien inestimable que fait dans une paroisse l'exemple et la présence seule d'un saint pasteur. Qu'il se montre seulement; sa vie, ses mœurs deviennent une instruction continuelle pour son peuple. Il ne se passe pas de jour où cet exemple vivant et respectable n'arrête quelque pécheur sur le point de se livrer au crime, n'inspire à quelque autre des désirs de conversion, ne fasse rougir en secret le libertin, et, s'il ne le corrige pas de ses vices, ne l'oblige du moins d'en cacher le scandale; ne soutienne les âmes faibles et chancelantes, ne console et n'encourage la piété des justes, ne fasse, enfin, respecter la vertu à ceux mêmes qui vivent dans le vice. Que de biens, mes frères, ne pouvons-nous pas faire quand nous sommes fidèles à notre vocation! et quel compte terrible le souverain Pasteur ne nous demandera-t il pas, si nos mœurs peu sacerdotales ont mis un obstacle aux fruits infinis qu'il attendait de notre sacerdoce, et qu'un saint pasteur à notre place lui aurait offerts? Rappelons-nous souvent cette vérité si terrible et si humiliante pour nous : Si un saint prêtre eût été mis à la tête du troupeau que je conduis, et au milieu duquel mon ministère n'a opéré jusqu'ici aucun changement en mieux, aucun renouvellement de piété, que d'âmes n'aurait-il pas gagnées à Jésus-Christ? que de crimes n'aurait-il pas prévenus? que de plaies invétérées n'aurait-il pas guéries? que de consciences séduites et tranquilles dans leurs erreurs n'aurait-il pas éclairées? que d'âmes sur le point de tomber n'aurait-il pas préservées? quelles glorieuses dépouilles sur le prince du siècle n'aurait-il pas présentées au sortir de la vie devant le trône de l'Agneau? qu'il y aurait paru avec une sainte confiance, accompagné de toutes ces âmes qui lui auraient dû leur salut et qu'il aurait rendues à Jésus-Christ à qui elles appartenaient par tant de titres! C'est ainsi qu'un saint pasteur à notre place, à l'exemple du souverain Pasteur, serait monté dans le ciel et aurait paru devant Dieu, environné des dépouilles précieuses qu'il aurait remportées sur toutes les puissances des ténèbres, menant avec lui en triomphe les âmes qu'il aurait délivrées de la captivité du péché : *Exspolians principatus et potestates, ascendens in cœlum captivam duxit captivitatem.* (*Coloss.*, II, 15; *Ephes.*, IV, 8.)

Mais, hélas! comment y paraîtra un pasteur inutile, et dont les exemples, loin d'édifier son peuple, en ont augmenté, comme nous dirons bientôt, les déréglements? Comment paraîtra-t-il devant son Juge, seul, humilié, confondu, revêtu d'un caractère saint, qui deviendra alors le titre le plus affreux de sa condamnation? Et s'il est suivi des âmes qui lui avaient été confiées, ce seront des âmes qu'il avait négligées, affermies dans l'erreur par ses exemples; des âmes qui demanderont justice contre lui, et qui représenteront au tribunal redoutable que si le Seigneur, dans sa miséricorde, leur eût envoyé un prêtre selon son cœur, un pasteur qui eût été en même temps leur guide et leur modèle, elles auraient fait pénitence, comme Tyr et Sidon, dans la cendre et dans le cilice.

Ainsi, mes frères, c'est déjà, comme vous venez de le voir, un grand malheur, qu'un pasteur, dont les exemples n'édifient pas son peuple, rende par là toutes ses fonctions inutiles : c'est un grand malheur que, combattant par ses mœurs, comme dit saint Grégoire, les vérités qu'il annonce, il en énerve la force et la vertu dans l'esprit de ses peuples, et que la prédication de l'Evangile, le principal moyen établi de Dieu pour le salut des justes et la conversion des pécheurs, devienne inutile dans sa bouche à tous ceux qui l'écoutent : c'est un grand malheur que tous les autres secours de la religion, dont il est le dispensateur, perdent entre ses mains tout ce qui aurait pu les rendre utiles et salutaires à un pauvre peuple.

SECONDE RÉFLEXION.

Mais ce n'est là que le commencement des maux et des calamités de ce peuple infortuné : *Initium dolorum hæc.* (*Marc.*, XIII, 8.) Non-seulement les exemples de ce pasteur peu édifiant rendent à son peuple toutes ses fonctions inutiles, mais elles deviennent encore un piége, et, comme parle un prophète, une occasion perpétuelle et comme inévitable de chute et de déréglement à ce malheureux troupeau : *Propheta laqueus ruinæ.* (*Osee*, IX, 8.) Non-seulement c'est un ouvrier inutile dans le champ de Jésus-Christ, mais il le détruit, il le ravage, il en fait la demeure des démons : c'est peu de n'être d'aucun secours à son troupeau, il

l'infecte, il y répand une odeur de mort, il l'empoisonne. Car, de bonne foi, mes frères, quelle impression doit faire sur un peuple simple et grossier la vie peu édifiante d'un pasteur qu'il a sans cesse sous les yeux? eh! où voulez-vous que ce pauvre peuple, au fond des champs, découvre des traces d'une religion et des devoirs qu'elle impose, si le seul homme chargé par son état des intérêts de la vertu auprès de lui, chargé de l'inspirer, de l'annoncer, de la protéger, devient par ses mœurs un objet de séduction et un modèle de vice? L'ignorance et la corruption justifient déjà assez aux peuples leurs propres désordres; et un pasteur fidèle voit tous les jours ses soins, ses instructions, ses exemples, échouer longtemps contre la force de ces malheureux préjugés : quel remède y peut-il rester, quand un pasteur infidèle les justifie par sa conduite? Les peuples attendaient de lui des exemples de pudeur, de charité, de modestie, de tempérance; ils le regardaient comme un censeur pieux et sévère, incapable de souffrir au milieu d'eux des désordres publics opposés à ces vertus; ils comptaient les dérober à ses yeux, et se cacher de lui en s'y livrant, pour ne pas réveiller son zèle et s'exposer à sa juste indignation : quelle surprise agréable de le trouver, non-seulement spectateur tranquille, mais approbateur public et complice par ses mœurs de leurs vices! Quelles traces de religion et de piété peut-il rester alors au milieu de ce peuple? Le crime s'y montre sans ménagement; on se le permet sans scrupule; tous se persuadent qu'on peut sans danger suivre un guide qui en sait plus qu'eux et qui doit être plus instruit de ce que la religion défend ou ordonne; tous les remords de la conscience se calment et cèdent à cette persuasion. Ce mauvais pasteur devient une apologie vivante et continuelle du vice; et si la corruption des hommes est telle qu'un ministre fidèle, qui la combat sans cesse au milieu de son peuple, ne peut en arrêter le cours, quel débordement de crimes et de dépravation ne répandra pas sur toute une paroisse l'exemple qu'un mauvais pasteur en donne?

Hélas! mes frères, si les peuples se scandalisent souvent de nos actions les plus innocentes; s'ils sont plus sévères, plus critiques, plus clairvoyants à notre égard qu'envers le reste des hommes; si nous sommes obligés souvent de nous abstenir des choses les plus permises et les plus indifférentes, de peur de blesser leur faiblesse; si tout ce qui n'est pas vertu en nous leur paraît un crime; si nous leur paraissons coupables, dès que nous ne sommes pas des saints à leurs yeux; si les repas innocents de Jésus-Christ le faisaient passer dans l'esprit des Juifs pour un homme adonné au vin et à la bonne chère; si sa charité, qui conversait avec des hommes chargés de crimes et de concussions, pour les rappeler à la pénitence, lui faisait donner par les pharisiens le titre injuste d'ami des pécheurs et des publicains; si l'innocence, si la piété elle-même n'est pas à couvert de la malignité des soupçons, et si les peuples vont chercher, jusque dans la conduite la plus sainte et la plus irréprochable des ministres, des motifs criminels d'avarice, d'orgueil, d'animosité, pour se justifier à eux-mêmes leurs propres crimes; de quel scandale ne seront-ils pas frappés par les familiarités suspectes, par les liaisons publiques et criminelles, par la crapule et l'intempérance, par l'avarice sordide d'un mauvais pasteur? Si les soupçons injustes tout seuls qu'ils forment contre la vertu d'un bon prêtre, les autorisent dans le vice et leur rendent toutes ses instructions inutiles; de quel poids sera cette parole sainte dans la bouche d'un pasteur scandaleux? C'est peu qu'elle ne soit comptée pour rien, elle devient méprisable: elle perd non-seulement sa force, mais sa divine vérité; non-seulement elle ne touche pas les pécheurs, elles les révolte même contre son autorité, et fait des impies et des incrédules où elle aurait dû confirmer la foi et inspirer la piété. Un peuple grossier et corrompu regarde comme des fables des vérités et des maximes qu'un prêtre qui ne les pratique pas lui annonce; il se persuade que son pasteur les regarde de même, et que sa place seule, qui l'oblige de les annoncer, est une fonction de pure bienséance et une momerie établie pour tromper les simples; il s'arrête aux mœurs et à la conduite peu édifiante de son pasteur: c'est là sa religion et son Evangile; cet article seul lui paraît sans réplique et le décide : toutes ses exhortations, après cela, ne lui paraissent plus que des clameurs de théâtre; il tourne en risée et le ministère et le ministre; il en parle comme d'un vil acteur qui a bien joué son rôle; il s'affermit dans sa manière grossière et brutale de penser sur la religion. L'autel profané par un pasteur scandaleux ne lui paraît pas plus sérieux et plus respectable que la chaire déshonorée : toute la religion ne lui paraît plus qu'une invention humaine, établie pour le profit de ceux qui en sont les ministres, et qui ne prennent de ses maximes que ce qui les accommode et leur attire de la considération et des honneurs.

Ces blasphèmes vous font horreur, mes frères; mais c'est nous seuls qui y donnons occasion quand la sainteté de nos mœurs ne répond pas à celle de notre caractère. C'est par les scandales tout seuls que donnent les mauvais prêtres, que la religion tombe et que l'impiété se répand parmi les peuples : *Per vos nomen Dei blasphematur inter gentes.* (*Rom.*, II, 24.) Tous les impies, tous les pécheurs les plus dissolus et les plus endurcis, ne nous donnent point d'autre garant de leur sûreté dans cet état déplorable et point d'autre apologie de leurs vices, que les exemples d'un mauvais prêtre; c'est là, vous le savez, le grand refrain du monde impie et dépravé; et ce discours si universel, si déshonorant pour le ministère, si affligeant pour les ministres fidèles, doit

nous faire sentir les suites immenses et affreuses de la vie peu édifiante d'un prêtre. Hélas! peut-être il ne se commet aucun crime dans le monde qui ne soit né de cette source fatale; peut-être toutes ces âmes malheureuses, qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dans le lieu des tourments sont séparées de Dieu pour toute une éternité, ne doivent leur malheur qu'au déréglement et aux exemples pernicieux des ministres avec qui elles ont vécu ; peut-être, je le dis en gémissant, s'en trouve-t-il actuellement, dans ce lieu d'horreur, qui ne doivent leur infortune éternelle qu'à nos exemples mêmes. Tous ces fléaux de dépravation et de crime, qui inondent le peuple de Dieu, sont sortis, dit un prophète, du fond même du sanctuaire. Et il faut, mes frères, que les miséricordes du Seigneur soient bien grandes et bien particulières sur une paroisse conduite par un pasteur scandaleux, il faut que la force de son bras s'y déploie bien visiblement, lorqu'une âme seule peut s'y préserver de la contagion et de toutes les suites funestes inséparables de ses mauvais exemples.

Hélas! mes frères, on se plaint quelquefois que ceux qui sont ici préposés à l'éducation des clercs et à l'examen de leur vocation, usent de trop de sévérité dans l'examen de ceux qu'ils nous présentent pour être admis aux saints ordres. Mais, mes frères, si vous pouviez comprendre les suites affreuses qu'ont parmi les peuples les exemples et les déréglements d'un mauvais prêtre ; si le voile qui nous couvre ce qui se passe dans le secret des consciences pouvait nous être ouvert, si ce mystère d'iniquité, qui s'opère en secret, pouvait nous être ici-bas dévoilé; que de crimes, que de blasphèmes, que de dérisions sacriléges de la religion! que de pécheurs timides affermis dans le désordre! que d'âmes nées avec des sentiments de vertu, précipitées dans le vice! que de justes mal affermis, rentraînés dans leurs premiers égarements! que de cœurs innocents, empoisonnés dès les premières années de leur vie! que de doutes impies sur la sainteté de la doctrine de Jésus-Christ et sur les devoirs qu'elle nous impose! que de maximes affreuses d'impiété et de libertinage! que dirai-je encore? nous verrions tous ces monstres et tant d'autres que l'œil n'a pas vus et que la langue aurait horreur de nommer, nous les verrions naître et se répandre partout de cette source fatale. Quelles précautions pourraient donc paraître excessives pour épargner de si grands malheurs à l'Eglise et ne pas lui donner des ministres que Dieu rejette et qui en sont toujours les infortunés auteurs? Eh! quoi, mes frères, des considérations frivoles et humaines pourraient l'emporter auprès de nous sur des intérêts si grands et si sérieux? une fausse pitié pourrait-elle prévaloir sur la perte inévitable de tant d'âmes que le choix d'un mauvais prêtre entraîne toujours avec lui dans un malheur éternel? et ne serions-nous pas dignes de tous les anathèmes du ciel, si la première source de tous ces scandales affligeants et de tous ces maux de l'Eglise ne se trouvait que dans notre funeste condescendance et dans nos égards indignes pour des sollicitations de la chair et du sang?

Non, mes frères, telle est la destinée d'un prêtre; ou il faut qu'étant élevé de la terre par l'éminence de sa dignité, il attire tout après lui, comme Jésus-Christ le véritable serpent d'airain, ou que, comme ce dragon de l'*Apocalypse*, il précipite avec lui dans l'abîme toutes les étoiles qui lui sont attachées, c'est-à-dire toutes les âmes qui lui ont été confiées. Il n'y a pas presque de milieu, pour un pasteur surtout; s'il n'édifie pas, il scandalise ; s'il ne vivifie pas, il tue et donne la mort; si ses mœurs ne sont pas un modèle, elles deviennent un écueil ; s'il n'annonce pas la piété par toute sa conduite, il inspire, il autorise, il multiplie le vice. Cependant le ministère qui nous charge du soin des âmes et nous établit sur une portion du troupeau, n'effraie personne ; on le souhaite, on le sollicite, on est bien aise quand on l'a obtenu; on emploie souvent pour l'obtenir des moyens que les lois de l'Eglise condamnent, puisque toute recherche et tout désir même sont contraires à son esprit, et qu'elle les a toujours regardés comme une inirusion. Quiconque s'appelle lui-même, est un *intrus;* il n'est pas entré par la porte, il n'y a de véritablement appelés que ceux que l'Eglise appelle, et la plus sûre marque de leur vocation est une sainte frayeur de succomber sous le fardeau qu'elle leur impose. Hélas! mes frères, nous ne regardons dans les places du ministère que des avantages terrestres et temporels, nous ne les souhaitons que comme des situations qui nous assurent enfin un état fixe et commode, et le terme d'un travail toujours subordonné et toujours incertain; nous ne faisons pas attention à quoi nous nous engageons et quelles obligations nous contractons envers les peuples que l'Eglise confie à nos soins. Nous devenons comme les dépositaires du salut de toutes ces âmes que Jésus-Christ met entre nos mains ; si une seule vient à périr, il nous en demandera un compte rigoureux et ce sera à nous à lui prouver qu'il n'a tenu ni à nos soins, ni à nos instructions, ni à nos exemples, ni à nos prières, que cette âme, dont il nous avait confié le dépôt, n'ait pas péri; nous tenions sa place au milieu de ce troupeau, et pourrions-nous lui dire comme il le disait à son Père, que de tous ceux qu'il nous avait confiés, il n'en est péri aucun par notre faute?

Souffrez donc, mes frères, que je finisse en vous disant avec l'Apôtre : Cela étant ainsi, mes frères, et vos exemples devant décider et du succès de vos fonctions et de tout le fruit de votre ministère, et du salut de vos peuples et du vôtre : *Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles* (I *Cor.*, XV, 58); vous surtout, mes frères, qui remplissez avec édification les devoirs

de votre ministère, ne vous relâchez jamais de cette première ferveur; que les exemples de la négligence et de la conduite peu sacerdotale de quelques-uns de vos confrères, n'ébranle point la solidité de votre foi et ne vous fasse rien rabattre du zèle et de l'exactitude de vos fonctions; que les abus autorisés souvent par le plus grand nombre de ministres, ne prévalent jamais auprès de vous contre les règles saintes qui les condamnent; que la tiédeur, la dissipation, la nonchalance, l'attachement aux biens périssables qui semble infecter presque partout le ministère, loin de vous faire oublier la sainteté de votre état, vous le rappellent sans cesse; que les abus dont vous êtes témoins vous rendent les règles plus présentes, plus chères et plus respectables. Loin de regarder autour de vous, où vous ne voyez souvent dans vos confrères que des sujets de douleur ou de séduction, ne perdez jamais de vue ces premiers ministres, qui vinrent nous annoncer Jésus-Christ; ces anciens et vénérables modèles, au zèle, au travail et à la vertu desquels nous sommes encore si loin d'oser nous flatter d'atteindre : ***Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles; abundantes in opere Domini semper.*** Ne regardez jamais, dans quelque temps que ce soit, votre ministère comme le terme heureux de votre travail et comme une place d'un honorable repos; souvenez-vous que vous ne perdez pas un moment où vous n'eussiez pu gagner une âme à Jésus-Christ; ne vous contentez pas même de remplir ces fonctions publiques et ordinaires, après lesquelles un pasteur se croit quitte de tout le reste; tant que vous verrez dans votre peuple des pécheurs à ramener, des abus à corriger, des faibles à soutenir, ne croyez pas vos obligations acquittées; que le zèle et la charité vous imposent des soins que la lettre grossière de la loi ne semble pas exiger, mais que son esprit exige; ne mesurez pas votre sollicitude pastorale sur les règles communes, mais sur les besoins des peuples qui vous sont confiés : ***Abundantes in opere Domini semper.*** Que l'âge lui-même, que la longue durée des fonctions où vous avez vieilli ne vous paraissent pas une raison légitime de cesser le combat et de goûter enfin le repos que tant d'années de travail semblent vous accorder; renouvelez plutôt votre jeunesse comme celle de l'aigle : la charité donne les forces que la nature semble refuser. Ces restes précieux de votre caducité sont honorables au ministère; soyez les Eléazars de la nouvelle loi, et que votre vieillesse elle-même vous devienne un motif de ne vous rien permettre qui puisse paraître indécent à une longue vie consommée dans les fonctions et devenir un exemple de négligence et de relâchement aux jeunes ministres, qui n'ayant pas été témoins de votre fidélité passée, ne prendraient pour modèle que votre relâchement présent : ***Abundantes in opere Domini semper.*** Ainsi plus vous approchez du terme, plus votre zèle doit se ranimer; nous touchons vous et moi, mes frères, au moment qui va consommer notre course; quel malheur si vous manquiez de forces et de courage sur le point d'arriver, et si vous alliez perdre par un repos prématuré le fruit d'une vie entière de travail et d'assiduité à vos fonctions !

DISCOURS XIV.

SUR LA MODESTIE DES CLERCS.

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. (*Philip.*, IV, 5.)

Que votre modestie frappe et édifie tous les hommes.

Pensez que le Seigneur, dont nous sommes les ministres, nous regarde, nous observe, est sans cesse près de nous; et comme nous sommes chargés des intérêts de sa gloire, ses regards sont continuellement sur nous, de peur que la plus légère indécence ne l'avilisse et ne la déshonore.

Aussi, mes frères, rien n'est plus recommandé, et dans les livres saints, et dans les règles de l'Eglise, que la modestie des ministres consacrés au Seigneur. La même décence, la même circonspection, la même majesté qui les accompagne à l'autel, doit les suivre partout, et comme ils sont partout les envoyés de Jésus-Christ et que partout ils représentent sa personne, ils doivent partout soutenir la dignité de ce caractère dans la sagesse de leurs discours, dans la décence de leurs vêtements, dans le sérieux de toutes leurs actions.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je dis dans la sagesse de leurs discours. Vous savez, mes frères, ce qu'exige là-dessus l'Evangile, même des simples fidèles : Jésus-Christ leur déclare à tous qu'ils rendront un compte rigoureux, non-seulement de ces paroles de licence, qui ne doivent pas même être nommées parmi eux, comme dit saint Paul; non-seulement de ces discours de bouffonnerie, qui, selon le même Apôtre, ne conviennent pas à des saints; non-seulement de ces paroles de malignité, de haine, d'amertume, de médisance, qui éteignent en nous l'esprit de charité, et nous rendent homicides de nos frères; non-seulement de ces paroles de colère, de fureur, d'emportement, qui nous privent de cette douceur et de cette mansuétude à laquelle seule est promise la possession éternelle de la terre des vivants, mais encore d'une seule parole oiseuse : ***De quocunque verbo otioso.*** (*Matth.*, XII; *Ephes.*, V.) Ce n'est point ici une exhortation pour nous animer à sanctifier nos conversations, c'est une règle à l'infraction de laquelle est attachée la menace qui nous obligera un jour d'en rendre compte; ce n'est pas un conseil : Jésus-Christ ne dit pas à ce jeune homme, qui n'avait pas renoncé à tous ses biens pour le suivre, qu'il lui demanderait un jour compte de ce refus; mais il le dit à tout fidèle qui perdra son temps à des paroles oiseuses et inutiles : une seule lui sera reprochée, et sera inscrite dans ce compte redoutable que le souverain Juge exigera de chacun de nous. Mais d'où vient une sévérité si peu confor-

nable en apparence à la faiblesse de l'homme, et aux liens les plus innocents de la société? Elle vient du fonds même de la vocation chrétienne; elle vient du premier principe, que tous les chrétiens sont saints; que leur conversation doit être dans le ciel; que, soit que nous parlions ou que nous agissions, tout doit être au nom de Jésus-Christ et pour sa gloire; que le temps de la vie présente n'est qu'un moment rapide, destiné à nous assurer un poids immense et éternel de gloire; et que nous ne pouvons, sans prévarication, en distraire un seul instant, pour vaquer à des actions ou à des discours qui ne se rapportent pas au salut.

Or, mes frères, si la règle, qui seule peut rendre innocents les entretiens des simples fidèles, est si sévère; si l'Evangile exige tant de circonspection, de réserve, de modestie dans leurs discours, jusqu'à leur faire un reproche et une transgression d'une parole même oiseuse, que n'exigera-t-il pas des ministres de Jésus-Christ?

La bouche d'un prêtre, sanctifiée par les paroles redoutables qu'il prononce tous les jours à l'autel, consacrée par le corps et le sang de Jésus-Christ dont il vient de se nourrir, peut-elle s'ouvrir au sortir de là à des discours badins, insensés ou profanes? Il vient de porter sa langue jusque dans le ciel, jusque dans le sein de Dieu, pour en faire descendre son Verbe, fait homme sur l'autel; et, un moment après, il ira la traîner dans la boue et dans l'ignominie par des paroles terrestres, vaines, indécentes! *Posuerunt in cœlum os suum, et lingua eorum transivit in terra.* (*Psal.* LXXII, 9.) Que devrait-il sortir d'une bouche encore toute fumante, pour ainsi dire, du sang de Jésus-Christ; d'une bouche qui descend du ciel, et qui en a attiré sur la terre l'Agneau saint avec tous les millions d'esprits célestes, qui le suivent et qui l'adorent? que devrait-il en sortir, que des paroles saintes, célestes; que le cantique des esprits qui sont sans cesse autour de l'Agneau; que des paroles de louange, de bénédiction, d'actions de grâces? D'ailleurs, mes frères, les lèvres du prêtre, vous le savez, sont les dépositaires de la science; la loi de Dieu est mise comme en dépôt dans sa bouche, pour y être sans cesse annoncée aux peuples; et quand l'Esprit de Dieu nous appelle au saint ministère, il nous dit, comme autrefois au prophète: Voilà que je viens de mettre mes paroles dans votre bouche, afin que vous plantiez le ciel et que vous fondiez la terre: *Ecce posui verba mea in ore tuo, ut plantes cœlos, et fundes terram, et dicas ad Sion: Populus meus es tu* (*Isa.*, LI, 16); c'est-à-dire afin que vous fassiez comme un nouveau ciel et une nouvelle terre du peuple qui vous est confié; que vous l'accoutumiez à me regarder comme le seul Dieu qui mérite ses affections et ses hommages; qu'il apprenne à se regarder comme un peuple saint qui m'est uniquement consacré; que le ciel et la terre qu'il voit sont à la vérité les bienfaits de ma main libérale, mais qui ne méritent ni leur amour ni leurs hommages, et que je leur destine un ciel plus brillant et plus durable, et une terre plus sainte et éternelle, où ils jouiront avec mes élus des délices que l'œil n'a jamais vues, qu'aucun mortel n'a jamais goûtées. Que s'ensuit-il de là, mes frères? que notre langue n'est plus à nous, qu'elle est consacrée à la loi de Dieu et à l'édification des peuples, que les inutilités, les bouffonneries, les discours peu décents peuvent être des amusements illicites dans la bouche des fidèles; mais qu'ils sont, comme dit un Père, des blasphèmes et des profanations dans la nôtre. Ce n'est pas que nous voulions vous interdire ici les délassements d'une innocente société; mais ce que je veux dire, mes frères, c'est que nos entretiens doivent toujours être marqués d'un caractère particulier de piété, de gravité, de modestie; ce que je veux dire est que, en conversant avec vos confrères, vous devez avec une sainte joie vous édifier et vous animer les uns les autres par des paroles de charité, de vérité, de bénédiction; ce que je veux dire est que vous devez bannir de vos entretiens la joie profane et immodérée, les basses plaisanteries, l'indécence des discours des gens du monde, et ne pas croire, comme il arrive souvent, que parce que vous n'êtes assemblés qu'avec vos confrères, et qu'il n'y a point de laïque présent qui puisse s'en scandaliser, il vous soit permis de vous livrer à des excès de discours et de joie que vous rougiriez de vous permettre devant le monde, comme si vous ne vous deviez rien à vous-mêmes et au caractère qui vous consacre; comme si Jésus-Christ, qui vous voit, était un spectateur moins à craindre et à respecter que les hommes; comme si vos discours devenaient plus innocents et plus dignes de la sainteté de votre caractère, parce qu'ils n'ont point d'autres témoins que ceux mêmes qu'ils déshonorent; comme, enfin, s'il vous était plus permis de tenir parmi vous, et loin du monde, des discours indécents que le monde lui-même, par respect pour votre caractère, n'oserait se permettre devant vous: ce que je veux dire, c'est qu'en vous accoutumant à ne point mesurer vos paroles en conversant avec vos confrères, vous portez la même indiscrétion et la même licence devant le monde; on va même quelquefois jusqu'à se faire un honneur déplorable de cette ignominie, on se croit d'un meilleur commerce, en déposant cette réserve et cette sainte gravité que le monde lui-même attend de nous. Oui, mes frères, on voit des prêtres plus mondains, plus libres, plus indiscrets dans leurs discours que les mondains eux-mêmes; rien de sérieux, rien de digne de leur état, rien d'édifiant ne sort jamais de leur bouche; le monde, la vanité, le déréglement peut-être qu'ils portent dans le cœur, s'exhale, pour ainsi dire, se manifeste par tous leurs entretiens. Sont-ce là, mes frères, les organes du Saint-Esprit? sont-ce là les bouches consacrées à Jésus-Christ, et destinées à porter

son nom et sa loi devant les peuples? sont-ce là ces voix qui crient dans le désert de ce monde? ces hérauts du ciel envoyés pour préparer les voies au Seigneur, et rendre droits les sentiers obliques des pécheurs? est-ce là ce sel de la terre répandu pour la purifier et la préserver de la corruption? sont-ce les envoyés de Jésus-Christ, dispersés dans le monde pour y porter la parole de réconciliation, ou les envoyés de son ennemi, du prince de ce monde, pour lui former des sectateurs et agrandir son malheureux empire? Quel crime, mes frères, pour un prêtre, de profaner sa langue destinée à des ministères si saints et si sublimes! quel crime de faire de l'instrument vénérable du salut des fidèles, l'occasion funeste de leur perte ou de leur scandale! quel crime de changer le glaive que la parole de Dieu met dans la bouche de ses ministres, pour percer jusque dans le fond des âmes corrompues, en faire sortir la pourriture et leur assurer la vie, de le changer, dis-je, en un glaive meurtrier et venimeux qui les infecte et leur donne la mort : *Et posuit os meum quasi gladium acutum.* (*Isa.*, XLIX, 2.) Et quoi, mes frères, et au sortir de ces entretiens bouffons, licencieux, un ministre ira monter à l'autel, et y prononcer les paroles redoutables qu'il n'est pas permis aux anges mêmes de prononcer? et il montera dans la tribune sainte annoncer à son peuple la loi chaste du Seigneur, et les vérités graves et tristes de l'Evangile? cette bouche mille fois profanée par l'indécence et la scurrilité des discours, osera s'ouvrir à des paroles de salut et de sainteté? Mais quelle grâce aura-t-il à exercer un ministère si sérieux et si divin? que pourra-t-il sortir d'une bouche aussi déshonorée, qui puisse édifier les fidèles? le langage de la piété est pour elle un langage étranger. Hélas! peut-être portera-t-il dans la chaire les indiscrétions de ses discours accoutumés; peut-être déshonorera-t-il la majesté de la parole sainte par des bouffonneries profanes; peut-être mêlera-t-il la bassesse, l'indécence, la mondanité de ses expressions ordinaires, aux vérités sublimes qu'une bouche seule purifiée, comme celle d'Isaïe, par le feu du Saint-Esprit, est digne d'annoncer; et nous n'avons que trop souvent gémi d'un pareil scandale, qui plus d'une fois est venu jusqu'à nous; et il n'est arrivé que trop souvent que des pasteurs, d'une conversation basse, bouffonne, indécente, ont porté le même langage dans la chaire de la doctrine et de la vérité, et y ont paru plutôt comme des histrions et des bateleurs, que comme des ministres respectables de l'Evangile : de sorte que la parole sainte, destinée à confondre les pécheurs et à consoler et animer les justes, n'est plus dans leur bouche qu'un scandale affligeant pour les uns, et une dérision de mépris et souvent d'impiété pour les autres. Rappelons-nous souvent, mes frères, les avis que l'Apôtre donnait là-dessus aux premiers ministres de l'Evangile. Comme nos fonctions nous mêlent nécessairement avec les personnes du monde, qu'elles ne sortent jamais de nos entretiens sans en rapporter quelque parole d'édification, sans un nouveau respect pour la religion et pour ses ministres, sans quelque nouveau désir d'une vie plus chrétienne; qu'elles apprennent en conversant avec nous, comment on peut sanctifier les liens de la société; qu'une sainte joie, qu'une circonspection de sagesse et de charité dans les discours, qu'une indulgence aimable pour les défauts du prochain, que les maximes saintes sur le bonheur des gens de bien, sur les malheurs des passions, sur le faux et le vide du monde, rendent les commerces plus doux, les entretiens plus aimables, les sociétés plus désirables que les médisances, les libertés, les indécences, les inutilités des entretiens ordinaires. Ne craignons pas, mes frères, d'éloigner de nous les gens du monde en observant ces règles; ils les attendent de nous. Ils ne nous chercheront pas pour nous mettre de part à leurs amusements, je l'avoue, et c'est une occasion de chute et de scandale de moins pour nous : mais ils nous chercheront, quand ils voudront s'édifier; quand, lassés du monde et des passions, ils formeront la résolution de commencer une vie plus régulière; quand, accablés par des adversités, ils auront besoin de consolation; quand, frappés de la main de Dieu par des infirmités dangereuses, ils chercheront notre ministère pour apaiser sa colère et expier les crimes qui la leur ont attirée : nous ne serons pas de leurs plaisirs, mais nous leur deviendrons plus utiles dans leurs besoins. Telle doit être la modestie des clercs dans leurs discours.

SECONDE RÉFLEXION.

Il serait inutile d'ajouter qu'en vain ils édifieraient les fidèles par leur langage, si la mondanité de leur extérieur devenait pour les peuples un nouveau sujet de scandale. On regarde d'ordinaire les règles de l'Eglise et les précautions des saints canons sur la modestie des vêtements ordonnée aux clercs, comme des minuties et des détails peu importants, plutôt que comme des devoirs sérieux et essentiels; on se fait une espèce de force d'esprit de les mépriser; on renvoie aux scrupules et à la rigidité des séminaires la rigoureuse observance de ces règles. Mais, mes frères, les assemblées respectables de tant de conciles qui nous les ont laissées ont-elles été capables de s'occuper de minuties? l'Esprit de Dieu, cet Esprit de sagesse et de vérité, qui présidait à leurs délibérations, a-t-il pu nous laisser des règles inutiles qu'on puisse sans crime traiter avec indifférence et avec mépris? Ces pasteurs vénérables qui les composaient, dépositaires de la foi et de la discipline de leur siècle, et dont l'Esprit-Saint s'est servi pour les transmettre jusqu'à nous; ces pasteurs, qui ont enrichi l'Eglise de leurs ouvrages, qui nous ont laissé tant de précieux monuments de leur science et de leurs talents éminents, étaient-ils donc des esprits

simples et bornés, capables de s'attacher à des détails puérils et de nous en faire des devoirs sérieux et des règles canoniques? Mais, mes frères, Dieu lui-même, dans l'ancienne loi, n'avait-il pas réglé la forme, la figure et tout l'appareil extérieur des vêtements du pontife, des prêtres du commun et des lévites? était-il digne de la Majesté suprême d'entrer dans ce détail? Que pouvait importer à sa gloire une telle ou une autre forme de vêtement? le culte qu'on lui doit n'est-il pas trop élevé et trop sublime, pour dépendre d'un objet aussi mince et aussi arbitraire? Cependant, cet objet si mince faisait un point essentiel de son culte; et un ministre qui aurait paru aux pieds de l'autel ou en public, sans être revêtu des ornements prescrits, aurait été regardé comme un profanateur, et peut-être lapidé comme un sacrilége. D'où vient cela, mes frères? C'est que tout ce qui donne atteinte à la décence de ses ministres insulte le culte et la religion elle-même; c'est qu'un prêtre doit paraître partout ce qu'il est, et qu'il ne peut déposer l'extérieur du sacerdoce sans un mépris criminel et sans en déposer l'esprit et la dignité; c'est que l'habit clérical apprend aux peuples à respecter le ministre, et au ministre à respecter son caractère; c'est qu'il est comme un moniteur toujours présent, qui le retient et le ferait rougir de se permettre des indécences peu convenables à la gravité que ses vêtements annoncent; c'est, enfin, que l'habit clérical est, pour ainsi dire, l'uniforme de la milice sainte, le signal sacré et commun qui nous unit et qui nous honore; qu'en rougir et le déposer, c'est être un déserteur, un transfuge, et se déclarer indigne de le porter. Hélas! mes frères, tous les autres états se font un honneur de porter les marques extérieures de leur profession: les princes, les grands, l'homme de guerre, le magistrat, tous sont jaloux d'étaler aux yeux du public les marques qui les distinguent des autres hommes. Les cénobites regardent comme un devoir essentiel de ne jamais dépouiller l'habit que leurs fondateurs leur ont prescrit, et ils s'en font une gloire: ils en respectent jusqu'aux plus légères ressemblances, et celui d'entre eux qui se montrerait en public sous un vêtement étranger serait regardé comme un apostat et puni comme l'opprobre de ses frères. Ce sont, à la vérité, ces pieux fondateurs, des hommes d'une piété rare, qui leur ont prescrit cette forme de vêtement; mais enfin, ce sont des hommes particuliers, dont les lois ne semblent tenir leur force que de l'acceptation libre de ceux qui ont bien voulu s'y soumettre et en vouer l'observance. Et pour nous, mes frères, c'est l'Eglise en corps qui nous impose la forme de l'habit clérical; ce sont les règles et les canons de l'Eglise: ce ne sont pas ici des pratiques de piété particulières à une congrégation; ce sont des lois que l'Église impose à tous les clercs: quoi de plus sérieux et dont l'observance doive être plus religieuse et plus sévère? Cependant, mes frères, tandis que tous les autres états se font un honneur de porter les marques extérieures qui les distinguent des autres hommes; tandis qu'un pieux cénobite regarderait comme un sacrilége et une apostasie de dépouiller le vêtement que sa règle lui prescrit, nous regardons comme un vain scrupule l'obligation qu'on veut nous imposer de ne pas dépouiller le vêtement clérical que toutes les lois anciennes et nouvelles de l'Eglise nous prescrivent: nous nous distinguons de tous les autres états par le mépris des marques extérieures qui annoncent le nôtre, le plus grand, le plus sublime, le plus honorable de tous.

Il semble que l'honneur que l'Eglise nous a fait de nous associer au nombre de ses ministres nous est à charge; nous retranchons l'appareil le plus respectable, et nous avons meilleure opinion de nous, quand nous paraissons revêtus d'un extérieur qui nous attire moins le respect et la vénération des fidèles. Oui, mes frères, on voit des prêtres ne conserver presque plus aucun vestige sur leur personne de l'habit ecclésiastique, ni dans la forme, ni dans la couleur; se montrer en public, dans les compagnies et dans les villes, comme des séculiers, et en prendre avec l'habit toutes les manières; on les voit se glorifier de cette insulte publique qu'ils font à leur état et aux règles de l'Eglise, et regarder comme des esprits simples et grossiers ceux qui n'osent imiter leur scandaleuse indécence; on en voit d'autres, lesquels, en conservant la forme de l'habit clérical, y ajoutent une affectation de luxe, de mondanité, de recherche, aussi opposée à la modestie sacerdotale que l'extérieur tout séculier des premiers; enfin, il s'en trouve qui, donnant dans un excès opposé, déshonorent le sacerdoce par une malpropreté, un extérieur si vil, si crasseux, si peu décent, qu'à peine les distingue-t-on de ces nécessiteux qui ne se montrent que pour solliciter les largesses de ceux qu'ils abordent. Nos campagnes ne voient que trop souvent de ces spectacles honteux à la dignité du caractère; des prêtres qu'une avarice sordide ou une bassesse d'éducation laisse couverts de haillons, exposant ainsi leur personne et leur dignité au mépris et à la risée publique. Les règles de l'Eglise, mes frères, gardent un juste milieu: elles bannissent également, et cette affectation mondaine, et cette sordidité méprisable: elles nous prescrivent une décence modeste, une noble simplicité, une gravité respectable; un extérieur où rien ne se fasse remarquer, où l'on oublie le vêtement pour ne s'occuper que de la personne, où rien ne frappe dans l'habillement que la sainteté de celui qui le porte. Ce qu'il y a ici d'incontestable, c'est qu'un prêtre qui dépouille sans scrupule l'extérieur de son état en a dépouillé depuis longtemps l'esprit intérieur et la piété; c'est que cette décence de vêtements ne l'embarrasse et ne lui est à charge que parce qu'elle lui serait incommode, et dans les occupations peu ecclésiastiques où

il vaque, et dans les sociétés qu'il fréquente; c est que, vivant avec le monde et comme le monde, et voulant être de tous ses plaisirs, un extérieur grave et décent annoncerait trop qu'il n'est pas où il devrait être; c'est qu'un ministre qui ne veut se permettre que des occupations conformes à son état n'est jamais incommodé d'en porter les marques. Si nos mœurs, mes frères, étaient aussi sérieuses et aussi sacerdotales qu'elles doivent l'être; si nos fonctions faisaient notre occupation de tous les jours; si le soin de nos peuples nous était cher, et qu'attendris sur leurs besoins, nous ne nous permissions qu'à regret de les perdre de vue; si, après leur avoir donné quelques moments rapides, nous n'allions pas chercher à nous délasser ailleurs de l'ennui de la résidence; si nous aimions à vivre au milieu du troupeau que l'Eglise nous a confié, le garder, le conduire, le soulager, le servir, l'habit et l'extérieur de pasteur ne nous seraient point à charge: n'en quittant jamais les fonctions, nous ne nous aviserions pas d'en déposer les marques.

SECONDE RÉFLEXION.

Et c'est ici une dernière réflexion sur la modestie sacerdotale. Nos délassements même doivent avoir je ne sais quoi de décent, de réservé, de sérieux, qui n'y donne aucune atteinte. Je sais que l'esprit et le corps ont besoin de relâche; mais ces moments que nous donnons à la nature ne deviennent utiles et permis que lorsqu'ils nous disposent à nos devoirs et nous en facilitent la pratique. Le repos n'est établi qu'afin de nous donner une nouvelle force pour continuer la carrière; tous les délassements qui nous en éloignent, qui nous reculent, qui nous découragent, qui nous inspirent du dégoût pour nos fonctions, l'Eglise nous les interdit comme des indécences ou des crimes: la chasse, le jeu habituel, les sociétés de la table, les compagnies, ou dangereuses, ou suspectes; voilà ce que les règles de l'Eglise sur la modestie cléricale nous ont rigoureusement interdit; ce ne sont pas là des délassements accordés au travail, ce sont des occupations indécentes qui le déshonorent et le rendent inutile. Car, mes frères, outre l'immodestie inséparable d'une occupation aussi indécente pour un prêtre que la chasse, est-ce là un exercice convenable à la douceur et à la gravité de notre caractère? un prêtre, les armes à la main, ne respirant que le sang et le carnage, représente-t-il le divin Pasteur occupé à conduire paisiblement son troupeau, ou le loup préparé à le dévorer? Les armes de notre milice, dit saint Paul, sont des armes spirituelles destinées à combattre l'orgueil, l'avarice, la volupté et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu: la foi est notre bouclier; le zèle du salut des âmes, notre glaive; voilà les armes que l'Eglise nous met en main en nous associant au sacerdoce. Or quelle indécence à un prêtre et à un pasteur de déposer ces armes saintes et de se revêtir des armes de la milice du siècle! Il néglige son troupeau, il ne daigne pas aller au secours de celles de ses brebis qui périssent, et il court comme un insensé après des animaux; il s'attache à une proie vile, et il méprise la proie sainte d'une âme qu'il pourrait gagner à Jésus-Christ et l'enlever à la puissance du démon. Mais au sortir d'un exercice si tumultueux et sanguinaire, est-il plus en état de s'aller recueillir aux pieds des autels, d'aller immoler la victime de paix et de propitiation, d'offrir le sang mystique de l'Agneau et de lever au ciel des mains pures, des mains qu'il vient de souiller tant de fois d'un sang profane? le recueillement, la gravité, le respect, la ferveur sainte nécessaire aux fonctions, ne souffrent-elles pas de la dissipation bruyante qui les a précédées? ne porte-t-il pas jusqu'à l'autel saint, jusqu'au calme respectable du sanctuaire, cet air militaire et guerrier dont il vient de déposer les marques? Quelle vénération peuvent avoir les peuples pour un pasteur qu'on voit tenir en ses mains le signe et le gage de notre salut, le pain de vie, le sacrement de la paix et de la réconciliation, des mystères que les anges ne regardent qu'en tremblant et que la piété la plus recueillie ne saurait toucher avec assez de révérence; après avoir vu, il n'y a qu'un moment, ces mains destinées à des usages si divins, employées à manier des armes meurtrières et dressées à porter la mort et la terreur à de vils animaux.

Ce que je viens de dire de la chasse, on doit le dire de même d'un jeu habituel. Un prêtre joueur de profession est une espèce d'opprobre dans l'Eglise; il y perd un temps destiné au salut et à la sanctification de son peuple; il y perd un argent saint qui n'est pas à lui, et qui appartient aux pauvres dès qu'il ne lui est pas nécessaire; il y perd le goût de tout ce qu'il y a de saint et de sérieux dans son état; il y perd son âme par les passions inséparables des événements du jeu; il y perd le respect et la confiance de ses peuples; il y perd le calme et la tranquilité de l'esprit; que dirai-je encore? et que n'y perd-il pas, puisqu'il y perd l'esprit de sa vocation et tout le fruit de son ministère? voilà des pertes qui ne peuvent plus se réparer, et mille fois plus importantes que celle de son argent.

Pour vous, mes frères, souffrez que je finisse cet entretien avec ces paroles de l'Apôtre; pour vous, dis-je, qui êtes notre gloire et notre consolation, ce n'est pas ainsi que vous déshonorez votre ministère; ce n'est pas ainsi que vous tournez en scandale pour les peuples le caractère sacré que vous avez reçu de Jésus-Christ pour les sauver; ce ne sont pas les maximes saintes qu'il a gravées dans votre cœur et dont vous avez été nourris dans ces maisons de retraite: *Vos autem non ita didicistis Christum*

(*Ephes.*, IV, 20.) Continuez donc, mes frères, à vous conduire devant vos peuples d'une manière digne de la sainteté et de la gravité de votre vocation : *Videte itaque, fratres, quomodo caute ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes.... quoniam dies mali sunt.* (*Ephes.*, V, 15, 16.) La réserve, la circonspection dans toute votre conduite ne sauraient être excessives; tout ce qui peut vous être permis n'est pas toujours expédient; regardez les peuples qui vous environnent comme autant de censeurs, qui, les yeux toujours attachés sur vous, ne vous pardonnent rien, et sont bien plus portés à vous faire un crime de la plus légère dissipation qu'à l'excuser comme un délassement nécessaire. Nous sommes dans des temps où la foi presque éteinte parmi les fidèles, où les scandales que donnent si souvent au public les ministres infidèles, où la licence des mœurs publiques ne nous laissent plus pour éviter la malignité des soupçons et le mépris des peuples qu'une vie sérieuse, sacerdotale, qu'une piété, une gravité, une modestie respectables, soutenues dans tout le détail de nos mœurs : *Videte quomodo caute ambuletis.... quoniam dies mali sunt.* L'irréligion est montée à un point que le monde est charmé de trouver un prêtre coupable : il semble que c'est un gain et une victoire pour lui, quand il peut se persuader que nous foulons aux pieds les devoirs de notre état : *Videte quomodo caute ambuletis.... quoniam dies mali sunt* : il ne voit pas que le dérèglement des ministres consacrés à la religion, quand il est vrai, est le plus terrible fléau dont Dieu punisse les crimes des peuples; ce sont des ressources qu'il leur rend inutiles, ce sont des voix qu'il rend muettes et qui devraient crier pour les rappeler à la pénitence ; ce sont des médiateurs devenus inutiles, qui auraient pu les réconcilier avec Dieu et apaiser sa justice qu'ils irritent eux-mêmes. N'augmentons pas, mes frères, l'aveuglement du monde en le confirmant dans ses erreurs par nos exemples : *Videte quomodo caute ambuletis.... quoniam dies mali sunt* : ne devenons pas des pierres d'achoppement à des peuples dont nous devons être les guides dans les voies du salut et ne soyons pas la plaie la plus douloureuse qui afflige l'Eglise; nous qu'elle avait honorés de son choix, de son autorité et de sa confiance, pour être les dispensateurs de ses trésors et les dépositaires de ses secrets et de ses mystères.

DISCOURS XV.

SUR LA MANIÈRE DONT LES ECCLÉSIASTIQUES DOIVENT CONVERSER AVEC LES PERSONNES DU MONDE.

Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo, quod detractant de vobis tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum. (I *Petr.*, II, 12.)

Conduisez-vous parmi les personnes du monde d'une manière digne de la sainteté de votre caractère, afin qu'au lieu qu'ils sont naturellement portés à mal parler de vous, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire les portent à rendre gloire à Dieu, et à respecter la religion dont nous sommes les ministres.

C'est sur cet avis de l'apôtre saint Pierre que je me propose, mes frères, de faire quelques réflexions, rien ne me paraissant d'une plus grande conséquence pour la dignité de notre ministère que la manière dont nous devons vivre et converser avec les personnes du monde.

Il est vrai, mes frères, que notre état et nos fonctions nous font une nécessité inévitable de vivre au milieu du monde. C'était le privilége et la consolation de ces heureux solitaires, que leur vocation et leur première institution consacrait à la retraite et à la pénitence, de vivre séparés entièrement de lui. Effrayés des iniquités et des contradictions de cette cité perverse, ils cherchaient un asile dans la solitude des cloîtres; et là, sous les lois d'une discipline sévère, uniquement occupés des miséricordes du Dieu qui les avait séparés de la corruption générale, ils lui chantaient ensemble jour et nuit des cantiques d'actions de grâces, et intercédaient pour tous les enfants de l'Eglise exposés au péril et à la dépravation du siècle.

Pour nous, mes frères, destinés à être le sel de la terre, il faut que nous soyons, pour ainsi dire, mêlés avec elle; que nous ne formions qu'une masse et qu'un corps de société avec ceux qui l'habitent ; et qu'au lieu de chercher au loin un asile contre la contagion de leurs vices, nous leur en présentions sans cesse les remèdes. Cette situation qui devrait avoir de si grandes utilités pour le monde, n'a souvent que des périls pour nous; et établis pour nous opposer au torrent des désordres et des erreurs qui l'inondent, nous nous y laissons souvent entraîner nous-mêmes. Pour éviter donc ce malheur auquel nous sommes tous les jours exposés, il n'y a qu'à établir les règles de prudence et de religion que nous devons observer dans notre commerce avec les personnes du monde, règles dont l'observation peut seule en sanctifier les périls et dont le mépris ne peut que les multiplier sans cesse.

La première règle est le choix des personnes avec qui il nous est permis de lier quelque société ; et par là vous sentez d'abord que la société de la plus grande partie de ceux qui composent ce qu'on appelle le monde, nous est interdite. Je ne parle pas seulement des commerces inutiles et fréquents, avec un sexe dont la bienséance seule et les lois mêmes du monde doivent nous éloigner. Quand nous y porterions les intentions les plus pures ; quand nous pourrions nous répondre que notre œil y sera toujours simple et sans tache ; quand nous croirions n'avoir rien à nous reprocher jusqu'ici là-dessus devant Dieu ; le frivole seul de ces sociétés assidues convient-il à la gravité d'un prêtre, et au sérieux de notre ministère? De plus, le monde qui vous voit déplacés dans ces sociétés, jugera-t-il de vous par une innocence de cœur qu'il ne

voit pas, ou par une conduite indécente qui le blesse? excusera-t-il une imprudence visible sur une vertu qui lui est inconnue, lui, toujours enclin à mal penser de nous, lui qui empoisonne nos démarches les plus innocentes, et qui nous fait souvent un crime de nos vertus mêmes? Or un prêtre, un pasteur dont la réputation est si précieuse à l'Eglise, et doit être si chère à lui-même, puisque tout le fruit de son ministère en dépend, peut-il persévérer tranquillement dans un genre de vie qui la flétrit et la rend suspecte? doit-il être écouté, quand sur les murmures et les clameurs publiques qui sont venues jusqu'à nous, et que nous lui reprochons, il nous répond que ce sont des calomnies inventées par ses ennemis pour le perdre, et qu'il prend Dieu à témoin de son innocence? De son innocence, mes frères? mais quand il n'y aurait que de l'imprudence, peut-il être innocent? mais quand il n'aurait donné lieu qu'à des soupçons, serait-il excusable de n'avoir pris aucune précaution pour lever le scandale? mais suffit-il à un prêtre d'être exempt de crime? ne doit-il pas l'être de l'apparence et du soupçon? mais est-il innocent quand il sacrifie l'opinion publique si respectable pour un pasteur, et l'honneur de l'Eglise, à des assiduités dont le frivole, l'indécence et l'inutilité sont toujours le moindre crime?

Mais faut-il, dira-t-on, sur des bruits ridicules, et au premier mauvais discours d'un libertin, s'interdire des sociétés que la bienséance, ou des liens anciens de connaissance ou d'amitié avaient formées? et n'est-ce pas s'avouer coupable, et déclarer soi-même au public que ces liaisons n'étaient pas innocentes, de les rompre au premier bruit qui nous en vient? C'est ainsi qu'on se fait une illusion grossière à soi-même : car, mes frères, n'est-ce pas déjà un grand mal, et un préjugé honteux à un prêtre, que ces liaisons aient été d'une nature à donner lieu à de tels discours? Un saint prêtre, un bon pasteur tout occupé de ses fonctions, ne trouve pas beaucoup de temps de reste pour des liaisons assidues et inutiles; des bienséances inévitables seules, des devoirs de charité et l'exercice de ses fonctions le produisent en public; le sérieux de son ministère l'y accompagne partout. Les inutilités et les assiduités d'un commerce dont on peut parler, et qui peut paraître suspect, ne conviennent guère qu'à un pasteur oiseux, et dont la vie peu grave et peu sacerdotale, loin de prévenir la témérité des soupçons, y donne lieu et les fait naître. Mais il les autorise, dit-on, en y ayant égard, et se retirant : c'est-à-dire, qu'il confond la malice de ceux qui ont été capables de les former : c'est-à-dire, qu'il ferme la bouche à la calomnie; qu'il déclare ne tenir à rien de plus cher qu'à son devoir et à sa réputation; qu'il ne lui en coûte rien d'arracher l'œil qui scandalise le moindre de ses frères : c'est-à-dire, en un mot, qu'il respecte son caractère, et qu'il force à le respecter ceux mêmes qui cherchaient à le flétrir : voilà comment il se déshonore en faisant cesser l'occasion du scandale. Eh! plût à Dieu qu'il ne se déshonorât pas davantage en se raidissant contre les bruits publics! plût à Dieu qu'en persévérant dans ces liaisons suspectes, il ne déclarât pas lui-même tout haut qu'il y tient par des liens où il n'est pas possible de supposer de l'innocence! qu'il ne donnât pas lieu de dire qu'un malheureux penchant l'emporte sur la sainteté de son état et sur l'amour de sa réputation, et qu'il ne méprise et n'oublie les discours publics, que parce que depuis longtemps il s'est oublié lui-même!

Hélas! mes frères, que de larmes ont coûté, et coûtent encore tous les jours à l'Eglise affligée, les scandales et les chutes publiques, où la prétendue innocence de ces sociétés a conduit les ministres! de quel opprobre public n'ont-ils pas couvert cette chaste épouse de Jésus-Christ! quel mépris humiliant n'ont-ils pas attiré sur tout le saint ministère! et quelle occasion n'ont-ils pas donnée aux sectateurs impies du vice, de blasphémer le nom du Seigneur, et de s'en prendre à la religion même des désordres de ses ministres! Mais laissons un voile éternel sur ces horreurs; et ne renouvelons pas notre douleur devant des ministres fidèles, qui la partagent avec nous, et dont la présence même l'adoucit et la console.

Par la suite de la même règle, toute société dans le monde avec les amateurs publics du vice et les contempteurs de la vertu nous est interdite; avec ces hommes dont le plaisir fait l'unique occupation, et qui se font un honneur insensé de leurs excès et de leur intempérance. Hélas! mes frères, quel pourrait être le prétexte d'un prêtre, d'un ministre consacré à la piété et à la défense de ses maximes, dans de pareilles assemblées? s'il s'y plaît, il participe à leurs œuvres de ténèbres : s'il ne les désapprouve que faiblement et comme par une espèce de honte, c'est un hypocrite qui n'a honte que de lui-même, et non des excès dont il est témoin; c'est un déserteur de l'Evangile : et sa modération simulée et connue pour telle ne sert que de nouvel aiguillon à la débauche, et à attirer de nouvelles dérisions à la vertu. Quel scandale, mes frères, et quelle honte pour le sacerdoce, qu'un prêtre et un pasteur puisse être cité dans le récit d'une assemblée dont la licence et la crapule ont fait tout l'honneur; qu'on le cite peut-être comme celui qui s'y est le plus signalé, et qui a fait des excès, où personne que lui n'a pu atteindre! Car, mes frères, tel est d'ordinaire le sort malheureux d'un prêtre qui sort des bornes de son état, d'aller toujours plus loin que les gens du monde en fait de licence, et de joindre au mépris des règles, celui même de la modération et des bienséances.

On nous dira sans doute que toutes les sociétés avec les personnes du monde ne sont pas de ce caractère; qu'on a besoin de délassement, et qu'il s'y trouve des gens sages et réglés avec lesquels on peut vivre

sans danger, et sans que la religion, ni les bienséances du caractère en souffrent. J'en conviens, mes frères : mais avant de vous exposer les règles qui doivent vous conduire dans ces liaisons mondaines, je vous dis que dans la société des mondains, sages même selon le monde, on y respire toujours un air du monde et de ses maximes, qui se répand peu à peu sur tout notre extérieur, et qui y prend insensiblement la place de ce maintien sacerdotal si recommandé par les saints canons, et si digne de notre ministère : je vous dis qu'en vivant avec ce monde qu'on appelle sage, on s'y nourrit de ces maximes que la fausse sagesse du monde approuve, toujours infiniment éloignées des maximes de l'Evangile ; qu'on y laisse éteindre peu à peu le premier esprit de son état, et qu'on y substitue l'esprit faux et étranger du siècle : je vous dis, qu'il n'est que la conformité des goûts et des penchants qui lie les sociétés et les commerces ; et que si ceux du monde vous sont nécessaires, c'est une preuve certaine que ses goûts sont les vôtres, et que vous n'êtes à votre place qu'avec lui.

Mais on a besoin de délassement, dites-vous, et on ne peut pas toujours vaquer à des occupations sérieuses ; mais, mes frères, souffrez que je vous réponde ici ce que saint Paul reprochait autrefois à des disciples, qui, loin de s'adresser à leurs frères pour finir leurs contestations, s'adressaient à des juges gentils : *Sic non est inter vos sapiens quisquam?* (*I Cor.*, VI, 5.) Quoi ! vous ne sauriez trouver parmi vos confrères des ministres sages et aimables pour vous délasser avec eux du sérieux de vos occupations? *Sic non est inter vos sapiens quisquam?* Est-il possible qu'au milieu de tant d'ecclésiastiques d'une société douce, édifiante, honorable pour vous, vous ayez besoin d'appeler le monde à votre secours, et chercher des délassements où vous ne devriez porter que vos fonctions et vos peines? Hélas ! mes frères, un bon prêtre, un prêtre rempli de foi, peut-il aller chercher des délassements au milieu du monde? et que trouvera-t-il parmi ses amateurs les plus réglés même aux yeux du monde? des erreurs et des abus que l'usage a consacrés, et que la religion déteste ; les passions honorées des éloges qu'on refuse à la vertu ; Jésus-Christ outragé dans ses maximes, dans son culte, souvent dans ses serviteurs ; la charité éteinte par les haines, par les intérêts, par les jalousies ; les entretiens souillés par des médisances noires et publiques ; Dieu offensé et oublié presque partout ; et le monde entier devenu presque aussi dissolu, aussi plongé dans les ténèbres, aussi païen dans sa doctrine, qu'il l'était avant le bienfait de sa conversion et la lumière de l'Evangile. Voilà le monde, mes frères ; et un ministre de Jésus-Christ chercherait un délassement au milieu de ces horreurs? Mais pourrait-il y retenir ses larmes? mais ne se sentirait-il pas, comme Paul au milieu des désordres et des superstitions d'Athènes, déchirer le cœur par les plus vives impressions de l'esprit de Dieu? *Incitabatur spiritus ejus in ipso* (*Act.* XVII, 16) ; et serait-il capable d'un moment de joie au milieu de tant d'objets si capables de l'accabler de douleur et de tristesse? Non, mes frères, le monde ne peut être qu'une vallée de larmes pour un ministre de Jésus-Christ ; il éloigne de lui le spectacle affligeant de cette multitude de fidèles qui y périssent : il en fait le sujet continuel de ses gémissements et de ses prières. Et comment irait-il chercher à se réjouir sur les ruines et la désolation de la sainte Jérusalem, sur les cadavres, pour ainsi dire, de ses frères, qu'il voit tous les jours périr aux yeux de Dieu?

Et ce qu'il y a ici de plus injuste pour les ministres qui nous allèguent l'innocence et la nécessité des délassements qu'ils vont chercher dans le monde, c'est que d'ordinaire ce sont ceux qui en ont le moins de besoin, et qui négligent plus leurs devoirs et les occupations les plus pénibles attachées à leur état. Oui, mes frères, il n'est que les ministres oiseux, ennemis de l'étude et de la retraite, fidèles à leurs fonctions, qui se traînent dans le monde, non pour se délasser du travail, mais pour le fuir et pour y occuper un loisir et une oisiveté qui leur est à charge : ce sont eux seuls qu'on voit donner à des commerces oiseux et inutiles un temps qu'ils dérobent à leurs peuples ; précipiter la sainte gravité de leurs fonctions, et se hâter d'aller déposer au milieu des dissipations du monde, le personnage sérieux de ministre qui les gêne. Toute leur vie est une désoccupation éternelle ; on n'y voit rien de sérieux, pas même les saintes fonctions du ministère, avilies presque toujours par un air d'ennui, de vitesse et d'indécence ; ce qui devrait les consoler, les ennuie et les fatigue ; et, au sortir de là, ils courent dans le monde, se délasser d'une prévarication par des prévarications nouvelles.

SECONDE RÉFLEXION.

Je l'ai déjà dit, mes frères, un pasteur fidèle à ses devoirs, qui respecte son état, qui aime son peuple, ne trouve pas bien des moments de reste pour les aller sacrifier aux inutilités et aux dissipations des commerces du monde. Il y paraît rarement, parce que les occasions inévitables des devoirs et des bienséances qui l'y engagent quelquefois, n'étant pas multipliées par le goût ni par de vains prétextes, sont rares ; et c'est ici une seconde règle aussi essentielle que la première, la rareté de nos communications avec le monde. Nous ne pouvons que perdre et nous y avilir en nous y montrant trop souvent : tout corrompu qu'il est, il exige de nous une vertu sans tache, sans nuages, et sans même aucune de ses faiblesses inséparables de l'humanité.

Plus il est indulgent pour lui-même, plus il devient sévère à notre égard : il croit pouvoir tout se permettre et il croit aussi ne devoir rien nous passer ; il a sans cesse sur

nous des yeux censeurs et malins; une parole moins mesurée, une simple inattention, une démarche moins décente, une complaisance accordée sans réflexion, deviennent pour nous des crimes qu'il ne pardonne pas; il les grossit, il en tire des conséquences odieuses, et il n'oublie rien dans les moments où nous semblons nous relâcher un peu en sa faveur de la gravité de notre caractère, pour y découvrir plus de goût de notre part que de condescendance pour lui. Il nous exhorte à l'imiter dans la licence de ses joies et de ses plaisirs; il traite de minutie et de petitesse d'esprit nos précautions là-dessus et nos réserves; et, pour peu que nous en rabattions pour lui complaire, il retombe au sortir de là sur nous, et nous paie de notre complaisance par des dérisions outrageantes et par les jugements les plus insensés et les plus déshonorants.

Ainsi, mes frères, c'est se tromper de croire qu'on s'assure l'estime et la bienveillance du monde en se familiarisant avec lui et s'y montrant sans cesse. Plus il nous voit, moins il nous respecte et nous estime; il nous méprise, dès qu'il sent que nous ne pouvons nous passer de lui: devenons-y rares, alors nous y paraîtrons avec plus de dignité, et il nous verra avec plus de respect; attendons que des bienséances inévitables, que des devoirs de charité, que des œuvres saintes, que des sollicitations pour le soulagement des pauvres nous y appellent; paraissons-y environnés de tout le saint appareil de notre caractère, comme des envoyés de Jésus-Christ, comme y tenant sa place; c'est alors que notre ministère tout seul et l'ordre de Dieu, nous y tiendront lieu de sauve-garde. Quand on cherche le monde pour le monde même, il faut se conformer à ses goûts et à ses manières; on y serait mal reçu, si l'on voulait y porter cette gravité, cette retenue sacerdotale qui doit toujours nous accompagner; nous dérangerions ses plaisirs; nous déconcerterions ses assemblées et la licence de ses entretiens; nous lui serions à charge, notre présence seule serait pour lui un contre temps, et il dirait de nous ce que les ennemis de la vertu disaient autrefois du juste dans la *Sagesse: Gravis est nobis etiam ad videndum.* (*Sap.*, II, 15.) Ou il ne faut pas chercher le monde, ou il faut vivre comme lui.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Ainsi, mes frères, si nous sommes fidèles à la règle qui nous prescrit d'y paraître rarement, il nous sera facile d'y porter la gravité, l'édification et le zèle qui forment la dernière règle sur la manière dont nous devons converser avec les personnes du monde; car ce sont les caractères qui doivent annoncer aux personnes du monde un ministre de Jésus-Christ.

Je dis la gravité. Nos manières, nos démarches, notre langage, tout notre extérieur doit y soutenir la sainte dignité de notre état: les délassements les plus autorisés dans le monde, les familiarités les plus usitées, les discours de joie et de plaisanterie les plus reçus y deviennent pour nous des indécences; tout ce qui n'est pas digne de notre ministère est indigne de nous. On se persuade souvent qu'il faut s'accommoder au goût, au langage et aux maximes du monde, pour n'y pas paraître de mauvaise compagnie: mais, mes frères, un prêtre n'est à sa place et décemment dans le monde, que lorsqu'il y est, ce qu'on appelle, de mauvaise compagnie pour le monde; dès que le monde le recherche, l'adopte, l'associe, se plaît avec lui, c'est une preuve décisive que ce prêtre ne respecte plus les bienséances de son état. Et c'est ce que nous voyons tous les jours, mes frères: tous ces prêtres que le monde recherche, que le monde applaudit, avec lesquels il est ravi d'être en société, sont des prêtres mondains qui ne conservent de leur état que le nom; cet esprit du monde sort de tous côtés de leur extérieur, il se manifeste dans l'indécence de leurs vêtements, dans la légèreté de leurs discours et de leurs démarches, et souvent même dans le peu de gravité de leurs fonctions les plus saintes. Si vous étiez du monde, disait Jésus-Christ à ses apôtres, le monde vous aimerait, vous rechercherait, parce qu'il n'aime que ce qui est à lui: *Quod suum erat diligeret* (*Joan.*, XV, 39); mais il vous hait parce que vous ne l'aimez point. Non, mes frères, le monde ne court point après un prêtre saint et respectable, il ne s'empresse point de l'associer à ses assemblées. C'est quand il a besoin de consolation dans les afflictions dont Dieu le frappe, c'est quand les approches de la mort lui font voir de près l'éternité; ah! c'est alors qu'il a recours à un saint prêtre. Il laisse là ceux dont il paraissait faire tant de cas; il sent bien qu'ils ne sont d'aucun usage pour lui et pour les seules fonctions auxquelles leur état les destinait, et que s'ils étaient bons pour les choses du monde, ils sont inaptes et inutiles pour celles du ciel. Désabusons-nous, mes frères; il en coûte toujours quelque chose à la dignité et à la sainte gravité de notre ministère, pour acheter l'amitié et les suffrages du monde: ce n'est pas lui qui rabat de ses préjugés et de ses fausses maximes pour s'unir à nous; c'est nous seuls qui rabattons de la sévérité de nos règles saintes pour être admis à ses sociétés. Ne déposons donc jamais aux yeux des gens du monde la sainte gravité de notre état et le personnage respectable de ministre de Jésus-Christ; qu'ils ne distinguent pas le ministre aux pieds des autels et le ministre dans le commerce des hommes; qu'ils ne méconnaissent point dans leurs assemblées celui qu'ils viennent de quitter dans le temple saint; qu'ils le retrouvent partout le même, partout respectant son caractère et le faisant respecter aux autres; partout, comme dit saint Paul, annonçant la piété par sa seule présence: *Promittentes pietatem.* (*I Tim.*, II, 10.)

Alors, mes frères, si nous sommes témoins de ces abus que l'usage justifie dans le monde, nous sommes en droit de les condamner; alors, si on se permet devant nous de ces discours si ordinaires où la charité, où la pudeur est offensée, notre caractère nous autorise à les blâmer; alors le monde lui-même ne trouve pas mauvais que nous tâchions de sanctifier ses entretiens par des discours d'édification. Car, mes frères, comme disait autrefois le saint homme Tobie, le Seigneur ne nous a dispersés parmi les gens du monde, qui ne connaissent point Dieu, qu'afin que nous leur manifestions les merveilles de sa loi sainte : *Ideo dispersit vos inter gentes, ut enarretis mirabilia ejus.* (*Tob.*, XIII, 4.) Non, mes frères, il ne convient pas à un bon prêtre de sortir d'un entretien avec des gens du monde, sans y avoir mêlé quelques paroles d'édification; quand on est touché des vérités de la foi, qu'on les médite tous les jours aux pieds de Jésus-Christ, qu'on est pénétré d'un saint désir pour le salut de ses frères, il est bien difficile de les voir s'égarer et périr sans les plaindre, du moins quelquefois, sans prendre occasion de leurs erreurs et de leurs préjugés pour y placer à propos une parole de salut : on n'est pas le maître de se contenir et de s'imposer un silence de timidité ou d'indifférence. Et que savez-vous si une réflexion simple et édifiante, placée dans un temps où l'on ne s'y attendait pas, ne deviendra pas pour votre frère une parole de paix ou de salut? Dans les instructions publiques, les gens du monde y viennent comme en garde pour ainsi dire, et prévenus contre les vérités que nous leur allons annoncer; mais, dans un entretien familier, la vérité prend pour ainsi dire le pécheur au dépourvu; l'amitié, la douceur, la simplicité donnent à la vérité ni préparée ni attendue, une force que les autres discours n'ont pas d'ordinaire; c'est un trait imprévu qui porte plus sûrement son coup; mais, d'ailleurs, quand le caractère de ceux qui nous écoutent le rendrait inutile, nous avons du moins honoré notre ministère, nous avons édifié ceux que nous n'avons pu détromper, et, fidèles à l'avis de l'Apôtre, nous avons sanctifié tous nos entretiens : *In omni conversatione sancti sitis.* (I *Petr.*, I, 15.)

Mais, ne doit-on pas craindre de se rendre importun, ou d'exposer la vérité au mépris et à la dérision de ceux qui nous écoutent? Non, mes frères, un prêtre dissipé et mondain aurait mauvaise grâce, je l'avoue, de venir porter des discours d'édification au milieu des personnes du monde : il est déchu de ce droit par sa conduite; il se rendrait ridicule de venir rappeler aux autres des vérités qu'il paraît avoir oubliées pour lui-même. La doctrine de la piété rougirait dans sa bouche; on l'écouterait avec mépris, et on se demanderait encore depuis quand Saül s'avise de faire le personnage de prophète : *Num et Saul inter prophetas?* (I *Reg.*, X, 12.) Mais un saint prêtre fait respecter ses avis sages et édifiants : le monde lui-même les attend de lui; il peut en être ennuyé, mais il n'en est pas surpris; il peut rejeter la vérité, mais il estime en secret celui qui l'annonce. Je conviens que la prudence doit ici conduire la règle, et qu'il ne faut pas rendre la vérité méprisable à force de la rendre importune et de la placer à contre-temps; la charité, qui ne cherche qu'à se rendre utile, veut qu'on choisisse ses moments; et combien s'en présente-t-il à un saint ministre dans l'inutilité des entretiens des personnes du monde? Ils l'entretiennent de leurs affaires, de leurs projets, de leurs embarras, de leurs sujets de plaintes contre leurs ennemis ou leurs concurrents, de leurs contre-temps et de leurs chagrins; or, l'Esprit de Dieu dans un prêtre ne trouve-t-il pas en tout cela mille occasions de déplorer la vie triste et agitée de ceux qui aiment le monde; de leur rappeler la paix, la douceur, les consolations d'une vie sainte et chrétienne, et de les plaindre sur ce qu'ils sont bien malheureux de ne jouir d'aucun bonheur en ce monde et de se préparer, à travers mille agitations et mille peines, un malheur éternel dans l'autre?

D'ailleurs, mes frères, il est des occasions où il ne s'agit plus de craindre qu'on se rende importun, et où le zèle seul doit tenir lieu de prudence à un saint ministre : dernier caractère, le zèle. Oui, mes frères, un prêtre est un ministre public, chargé des intérêts de la gloire de Dieu, de l'honneur de la religion parmi les hommes; il ne doit jamais souffrir que devant lui les personnes du monde, quelles qu'elles puissent être, se permettent des discours où le respect dû à la majesté de la religion est blessé, où les maximes de l'Evangile sont méprisées, où les doutes impies sur la foi sont proposés avec audace, où nos plus augustes mystères sont traités avec dérision, où le vice est justifié, où la vertu est tournée en ridicule, enfin, où le libertinage et l'impiété des discours déshonore notre présence. Ah! c'est alors que la piété et la dignité d'un ministre ne doivent plus se prescrire de mesures et de bornes que celles de son zèle; c'est alors, que chargé par son état des intérêts de la religion, il ne doit plus connaître personne selon la chair; oublier les noms, les titres, les distinctions de ceux qui s'oublient eux-mêmes; se souvenir seulement qu'il est établi de Dieu, leur maître et leur docteur, et qu'il tient de l'Eglise une autorité qui lui donne droit d'abattre et de terrasser avec une sainte fierté tout orgueil impie et méprisable qui veut s'élever contre la science de Dieu : *Destruentes omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei.* (II *Cor.*, X, 4, 5.) Quiconque ne ménage point devant nous ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, ne doit point être ménagé; nous devons l'écouter avec la même indignation que Dieu l'écoute : la vivacité du zèle, un saint courroux sont alors les seules bienséances que notre ca-

ractère nous impose ; il ne s'agit plus d'y mêler des adoucissements et des politesses ; il faut répondre au fou, comme nous l'ordonne l'Esprit de Dieu, selon sa folie; humilier son ostentation et son ignorance, et venger la gloire du Dieu très-haut des outrages que lui fait la vile créature : on ne doit plus de mesures à des pécheurs qui n'en connaissent plus eux-mêmes. Eh! quoi, mes frères, on se fait un honneur dans le monde de soutenir avec vivacité les intérêts d'un ami qu'on outrage en notre présence, on impose avec fermeté silence au calomniateur ; on serait déshonoré, et l'on passerait pour un faux ami et pour un cœur bas et lâche, si l'on avait laissé outrager son ami sans prendre sa défense, et nous n'aurons pas même le zèle pour fermer la bouche à l'impie et soutenir tout haut les intérêts de Jésus-Christ ? et nous croirions, nous qu'il a appelés ses amis en nous associant au saint ministère : *Jam non dicam vos servos, sed amicos* (*Joan.*, XV, 15), nous croirions avoir rempli tout ce qu'un titre si tendre et si honorable exige de nous, en dissimulant, en nous contentant d'improuver par un lâche silence les outrages dont on le charge, et sacrifiant par une faiblesse déshonorante, à des égards humains, son nom et sa gloire ? Non, mes frères, nous ne sommes plus les amis que Jésus-Christ s'est choisis, et ce titre nous déshonore quand son nom outragé ne réveille plus notre amour et notre zèle.

Voilà, mes frères, de quelle manière nous devons vivre et converser avec les personnes du monde ; les sociétés qu'il y faut éviter ; la rareté de nos communications avec celles mêmes qui nous sont permises; la gravité, l'édification et le zèle qui doivent nous y accompagner partout.

C'est ce que l'Apôtre recommandait à son disciple Timothée : Il s'élèvera parmi nous, lui disait-il, des ministres de l'Evangile, inquiets, dissipés, mondains, plus occupés d'eux-mêmes que de l'œuvre de l'Evangile, et nous en voyons déjà de ce caractère qui se font un accès familier dans toutes les maisons des fidèles, se montrent partout, entrent dans tous les démêlés et toutes les affaires de nos frères, passent tout leur temps à des entretiens et des commerces inutiles, parlent sans cesse et toujours mal à propos, et de ce qu'ils savent et de ce qu'ils ne savent pas ; abusent de la faiblesse d'un sexe toujours prêt à se laisser gouverner, et se rendent maîtres des maisons qu'ils fréquentent. Pour vous, ô homme de Dieu, ajoutait l'Apôtre, ne suivez pas des exemples si honteux au saint ministère et si capables de faire blasphémer par les gentils l'Evangile du salut que nous annonçons : *Tu autem, o homo Dei, hæc fuge.* (I *Tim.*, VI, 11.)

Et je finis, mes frères, en vous adressant les mêmes paroles : *Tu autem, o homo Dei, hæc fuge.* Si vous étiez les hommes du monde, ses intérêts, ses erreurs, ses préjugés, ses inutilités devraient être votre partage ; vous seriez chargés de vous conformer à ses maximes et à son langage, de les justifier et de vous élever contre tous ceux qui osent les condamner. Mais vous êtes chacun les hommes de Dieu sur la terre : *Tu autem, o homo Dei ;* c'est-à-dire, chargés au milieu du monde des intérêts de Dieu, du soin de sa gloire, de l'honneur de son culte, du dépôt de ses lois et de sa doctrine. L'homme du roi, parmi les peuples, ne parle qu'au nom de son maître ; fait respecter ses ordres; ne connaît personne quand il s'agit de l'autorité et des intérêts du maître qu'il représente : il dépose l'homme privé ; il ne montre que l'homme public, que l'homme du roi. Et nous, mes frères, qui sommes les hommes de Dieu au milieu du monde : *Tu autem, o homo Dei*, nous déposerions ce caractère saint et public dont nous sommes revêtus, ce caractère qui nous élève et nous consacre, pour devenir les hommes du monde ? Et nous, mes frères, nous rougirions de parler le langage de celui qui nous envoie ; nous le laisserions outrager à nos yeux sans soutenir ses intérêts et sa gloire, sans user de l'autorité dont il nous a revêtus pour nous élever avec un saint zèle contre les contempteurs de son nom, de ses lois et de son culte ? *Tu autem, o homo Dei.* Et nous, mes frères, oubliant la majesté de celui que nous représentons et l'honneur qu'il nous a fait de nous confier son autorité, nous autoriserions même, par notre conduite, les maximes du monde son ennemi, et nous paraîtrions d'intelligence avec lui pour faire prévaloir ses erreurs et ses préjugés sur les lois et sur les maximes saintes dont il nous a chargés d'être les dépositaires publics et les défenseurs ? *Tu autem, o homo Dei.* Non, mes frères, portons ce titre auguste sur notre front et dans tout le détail de notre conduite; soyons partout les hommes de Dieu ; que nos actions les plus communes, nos entretiens, nos sociétés, nos commerces soient ennoblis et sanctifiés par ce caractère saint et honorable : ne nous avilissons jamais en le dépouillant, et souvenons-nous que le monde le respectera toujours en nous tant que nous le respecterons nous-mêmes.

DISCOURS XVI.

SUR LA NÉCESSITÉ OU SONT LES MINISTRES DE SE RENOUVELER DANS L'ESPRIT DE LEUR VOCATION.

Renovamini spiritu mentis vestræ. (*Ephes.*, IV, 23.)

Renouvelez-vous dans l'esprit de votre vocation.

A quels hommes, mes frères, l'Apôtre adressait-il autrefois cette parole d'exhortation ? à des ministres de l'Evangile qui mouraient tous les jours pour celui qui les avait envoyés, à qui la mort paraissait un gain, persécutés, humiliés, foulés aux pieds et souffrant tout avec joie pour les élus ; aux premiers prédicateurs de la foi parmi lesquels les uns étaient apôtres, les autres prophètes, les autres avaient reçu le don des langues et des miracles, et à la sainteté desquels l'univers entier, avec toute sa vaine ostentation de science, de sagesse, de philosophie, d'incrédulité, n'avait pu résister.

Voilà les hommes à qui l'Apôtre recommandait autrefois de se renouveler dans l'esprit de leur vocation; eux qui étaient encore remplis des prémices de cet esprit depuis peu descendu du ciel; eux qui, comme leur Maître, le répandaient de leur plénitude sur les peuples et sur les nations.

Tant il est vrai que les dépérissements et les diminutions de ce premier esprit de notre ministère sont la plus grande plaie de l'Eglise et la source de la perte et de l'avilissement de ses ministres.

C'est cette même parole que je vous adresse et que je m'adresse à moi-même aujourd'hui, mes frères; à nous qui, appelés au ministère dans la décadence et le relâchement des siècles, en avons, pour ainsi dire, suivi l'esprit et la destinée: à nous qui, dans le refroidissement général de la foi, à peine nous soutenons-nous encore, loin de donner la main à ceux qui périssent.

Souffrez donc que dans ces commencements de mon épiscopat, dont vous devez être toute la consolation et la force, je vous exhorte, en m'exhortant moi-même, à nous rappeler au premier esprit de notre vocation. Ranimons-nous ensemble comme chargés du même fardeau; et puisque la Providence par des jugements peut-être rigoureux sur moi et sur les peuples qui me sont confiés, m'a établi sur cette Eglise si respectable, et vous a associés à moi comme les coopérateurs de mon épiscopat et de mon ministère, allons à la source de nos maux, et tâchons d'en découvrir les remèdes.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

La première source de nos affaiblissements dans les fonctions du ministère, c'est que souvent, sans consulter la voix du ciel, nous nous y sommes appelés nous-mêmes; c'est un vil intérêt, c'est l'ambition, c'est une destination domestique, c'est la chair et le sang, ce sont des mains humaines qui nous ont ouvert les portes terribles du sanctuaire, c'est elles qui nous ont installé dans le lieu saint: nous n'y sommes plus les envoyés de Dieu; nous n'y sommes que l'ouvrage des passions, et nous en devenons bientôt les jouets et les ministres.

De quel œil, mes frères, Dieu peut-il regarder les usurpateurs de son sacerdoce et de sa gloire? quel accroissement peut-il donner aux travaux des ouvriers qu'il ne connaît point et qu'il réprouve? Tout sera pour eux un écueil; l'autel saint, les mystères redoutables, la confiance des fidèles, l'autorité du ministère, les revenus du sanctuaire, les talents même de la nature, ils abuseront de tout: la source empoisonnée répandra son venin sur tout le cours de leurs fonctions. Ils n'étaient pas, dit l'Ecriture, de la race de ces hommes par le ministère desquels Israël devait être sauvé; ils n'avaient point été destinés de Dieu pour conduire et défendre son peuple; le premier choc les a renversés: ils sont devenus le jouet et la dérision des ennemis du peuple saint; ils ont fait blasphémer son nom par le scandale de leur vie; ils ont été l'écueil des âmes dont ils auraient dû être les guides et les sauveurs; et n'étant point entrés par Jésus-Christ, qui est la voie et la vie, leur ministère a été un ministère d'égarement, de mort et de condamnation: *Ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.* (I *Mach.*, V, 62.)

Que de ministres l'Eglise nourrit dans son sein, que l'ordre de Dieu n'avait pas destinés pour elle? A cela quelle ressource? les remèdes sont rares, et il est difficile qu'une voie qui n'est pas la vôtre devienne pour vous une voie de salut.

Mais les talents utiles aux fidèles, semblaient être la voix de Dieu qui vous appelait à les conduire? Ce n'est pas à vous à régler l'usage de vos talents, c'est au père de famille qui vous les a confiés: ils deviendront eux-mêmes la source et l'occasion de vos chutes. Le premier et le grand talent, dit l'Apôtre, c'est la piété qui est utile à tout; et vous n'étiez pas de la race de ces hommes par le ministère desquels Israël devait être sauvé: *Ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.*

Mais le succès dans les fonctions ne peut-il pas ratifier le défaut des motifs qui ont pu nous y conduire? En vain prophétiseriez-vous au nom du Seigneur, dit Jésus-Christ; en vain chasseriez-vous les esprits impurs de l'âme des fidèles par le ministère de la parole; en vain vous verrait-on opérer des prodiges, et auriez-vous les suffrages de tous les hommes, le Seigneur ne vous connaît pas: ces louanges elles-mêmes corrompront votre cœur; elles deviendront la vaine récompense de vos vains travaux. Vous êtes des ouvriers d'iniquité, dit l'Evangile: la chair et le sang ont pu vous ouvrir les portes de l'Eglise, de ce royaume de Dieu, mais elles ne le posséderont jamais à juste titre; et vous n'êtes pas de la race de ces hommes par le ministère desquels Israël devait être sauvé: *Ipsi autem non erant*, etc.

Que conclure de cette première réflexion? qu'il faut rendre sa vocation certaine par ses bonnes œuvres; que la sainteté de la vie est la marque la plus décisive d'une sainte vocation; et que la grâce qui nous soutient dans le ministère, est toujours l'effet heureux et presque infaillible de la grâce qui nous l'a confié.

SECONDE RÉFLEXION.

Première source de nos affaiblissements, le défaut de vocation. Mais je la suppose légitime; et je dis que la familiarité des choses saintes devient pour nous une seconde source de relâchement et de chute.

La première fois que les prêtres et les lévites virent dans le désert le tabernacle saint que Moïse venait de construire, la nuée miraculeuse qui le précédait, la majesté de Dieu qui couvrait ce lieu terrible, les oracles

qui sortaient du fond du sanctuaire, la magnificence et l'appareil auguste des sacrifices et des cérémonies, ils n'en approchaient qu'avec une sainte horreur : rien n'était omis des purifications et de tous les autres préparatifs que la loi prescrivait aux ministres. Mais peu à peu la vue journalière du tabernacle les familiarisa avec ce lieu saint; les précautions cessèrent avec le respect; le prodige de la colonne de feu que Dieu y opérait tous les jours, s'avilit par le long usage ; les profanations suivirent de près : des ministres téméraires osèrent présenter un feu étranger; d'autres usurpèrent des fonctions réservées au seul pontife; enfin, les filles de Madian leur devinrent bientôt une occasion de chute et de scandale; et à peine dans toute la tribu de Lévi se trouva-t-il un Phinées, un seul prêtre saint et zélé, qui osât venger l'honneur du sacerdoce et la sainteté de la loi, indignement déshonorée devant un peuple infidèle.

Voilà notre histoire. Dans ces jours heureux, où nous commençâmes à approcher de l'autel saint, la majesté des mystères terribles, le prodige qui s'opère entre les mains du prêtre, la présence du Dieu qu'on immole, le silence et la terreur des anges mêmes qui environnent le sanctuaire, tout cela frappait nos cœurs d'un saint saisissement; nous tremblions sous le poids des vêtements sacrés et de l'honneur du sacerdoce; les taches les plus légères nous couvraient de confusion; nous croyions voir comme autrefois l'Ange du ciel, le glaive de feu à la main, qui nous défendait l'entrée de ce lieu saint; l'appareil des plus légères cérémonies nous paraissait mystérieux et respectable.

Mais insensiblement nous nous sommes rassurés : le respect a diminué avec la crainte : nous nous sommes familiarisés, et avec nos faiblesses, et avec les mystères terribles qu'elles déshonorent : la prière, le recueillement, la fuite des occasions ne nous ont plus paru des précautions utiles : une conscience douteuse, embarrassée, souillée par conséquent, ne nous a plus effrayés, et nous l'avons portée dans le sanctuaire : les fonctions les plus saintes et les plus terribles n'ont plus été pour nous que des fonctions vulgaires; à peine ont-elles réveillé notre attention, loin de réveiller nos frayeurs et notre foi : l'ennui même, le dégoût criminel, a été la disposition la plus innocente qui les ait précédées; et l'autel qui aurait dû être le lieu de notre consolation et de notre force, est devenu le lieu et la source de nos malheurs et de nos crimes.

Et de là tant d'indécence dans les fonctions les plus saintes de notre ministère; de là tant de ministres paraissent à l'autel, ou au milieu du temple saint, avec moins de sérieux et de précaution que dans une assemblée profane; de là les louanges du Seigneur, ces cantiques sacrés qui sont le langage de la foi et de la piété de tous les siècles, se chantent avec autant d'irrévérence et d'immodestie, que les chants mêmes de dissolution et de débauche.

Aussi la piété des fidèles se refroidit, et ne les rassemble plus qu'avec peine dans nos temples. Ces assemblées saintes où les louanges du Seigneur étaient célébrées avec tant de foi, de componction et de majesté, faisaient toute la consolation des premiers chrétiens : ils partageaient avec les ministres les heures du jour par ces chants divins; et au milieu des persécutions, c'était la plus douce ressource de leurs peines.

Aujourd'hui hélas! les jours les plus solennels mêmes les attirent à peine au pied des autels : ils n'entendent plus qu'avec ennui des cantiques saints que l'ennui et le dégoût, plutôt que la religion et la piété, semblent chanter.

Ceux de Babylone autrefois, malgré leur idolâtrie, et quoiqu'ils ne connussent pas le Dieu d'Israël, touchés de la majesté des cantiques du peuple saint, captif sur les bords de leurs fleuves, venaient les prier de chanter les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* (*Psal.* CXXXVI, 3.) Dégoûtés des chants fabuleux et bizarres de leurs prêtres, pénétrés de la magnificence et de la sublimité des louanges du Seigneur, ils ne pouvaient se lasser d'entendre le récit de ses merveilles et de ses grandeurs, publiées par la sainte harmonie des hymnes et des cantiques : ces chants sacrés attiraient en foule les idolâtres sur les bords de leurs fleuves, où gémissaient les tribus ; et ils venaient pleurer avec elles sur les malheurs de Jérusalem : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

Et le peuple de Dieu lui-même aujourd'hui fuit ces cantiques divins; et la nation sainte laisse sans regret les ministres sacrés dans la solitude de nos temples, chanter les louanges du Dieu de leurs pères; et ce devoir si consolant est devenu un devoir vil et vulgaire, qu'on regarde comme le partage du simple peuple.

D'où vient ce malheur? de l'indécence et du peu de recueillement des ministres : les louanges du Seigneur, mes frères, se sont avilies dans nos bouches. Mais vous n'en n'êtes pas plus excusables, gens du monde : la sainteté du ministère n'est pas attachée à celle des ministres : les paroles de la vie éternelle dans des bouches même profanes sont toujours dignes de votre amour et de votre respect; et dans cette église principale surtout, où la majesté des cérémonies et le recueillement des ministres semblent encore rappeler la piété et la gravité des premiers temps, et devraient aussi rappeler la foi, le zèle, et la ferveur des premiers fidèles.

Voilà où nous mène la familiarité des choses saintes : au relâchement, à l'ennui ; à traiter les mystères saints sans précaution, sans foi, sans aucune des dispositions nécessaires : et de là le crime de l'abus devient inévitable. Dernière source de nos affaiblissements et de nos malheurs : l'abus des choses saintes.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Abîme affreux, d'où le retour est presque impossible : un mauvais prêtre s'est-il encore converti ? aussi le prophète appelle les plaies du sanctuaire, des plaies désespérées: *Desperata est plaga ejus.* (*Mich.*, I, 9.)

Et de quoi n'abuse pas un ministre infortuné, quand une fois il en est venu à ce point d'abandon et de malheur? l'autel saint devient le lieu de ses profanations et de ses crimes; la dispensation des sacrements et des mystères, un trafic honteux d'avarice et de cupidité; l'autorité du ministère, un piége dont il se sert pour surprendre la religion et l'innocence des fidèles; l'instruction des peuples un avilissement public de la parole sainte, et sa propre condamnation prononcée par sa bouche. Allant de crime en crime, à mesure qu'il passe de fonction en fonction; c'est un homme de péché dans le temple de Dieu: ce que la religion a de plus saint consomme tous les jours sa réprobation, et les remèdes deviennent ses maux les plus affreux et les plus incurables.

Et de là quel scandale pour les fidèles! la foi des peuples s'éteint; la piété des justes chancelle; les faibles n'ont plus rien qui les soutienne; les libertins s'autorisent de nos exemples; la religion s'avilit avec ceux qui en sont les dépositaires.

Malheur au peuple fidèle auquel Dieu dans sa colère a donné de tels pasteurs! il faut que les crimes du peuple aient bien irrité la justice divine, lorsqu'elle permet que ces loups entrent dans la bergerie.

Vous en triomphez souvent, gens du monde; vous faites des chutes et des faiblesses des ministres, le sujet le plus vif et le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures: et vous ne voyez pas que leur dérèglement est la peine de vos crimes; vous ne voyez pas que la plus terrible punition que Dieu puisse exercer envers un peuple, c'est de lui susciter un pasteur infidèle et des ministres scandaleux.

Il avait puni autrefois les prévarications des Juifs par la captivité, par la prise et la désolation de Jérusalem, par des calamités publiques, par la stérilité des saisons, par les tributs excessifs que l'Egypte et l'Assyrie imposaient sur le peuple de Dieu; tous ces fléaux ne les rappelaient pas à l'obéissance de la loi: il semblait que la justice de Dieu était épuisée, et qu'elle n'avait plus de châtiment à exercer sur son peuple; mais elle s'en réservait un plus terrible que tous les autres.

Puisque j'ai visité en vain Israël dans ma colère, dit le Seigneur, et que tous mes châtiments lui ont été inutiles, je lui susciterai de faux prophètes; je lui susciterai des pasteurs qui le séduiront par leurs exemples, et qui lui seront une occasion de scandale: ma colère ne saurait aller plus loin.

Tremblez, chrétiens, que Dieu ne tienne à votre égard la même conduite. Il vous a châtiés par des calamités publiques, par le fléau des guerres et le dérangement des saisons, par les charges excessives que la nécessité des affaires publiques vous imposait, par une misère presque générale; tous ces fléaux ne vous ont pas rappelés au Seigneur; vos crimes ont semblé croître avec vos malheurs. Quel nouveau châtiment, dit le Seigneur, pourrais-je exercer sur mon peuple, puisqu'il ne cesse d'ajouter de nouvelles prévarications aux anciennes? *Super quo percutiam vos ultra, addentes prævaricationem?* (*Psal.* I, 5.) Je lui susciterai des chefs sans vigueur, des pasteurs infidèles, des ministres scandaleux ou mercenaires, qui leur aideront à se perdre et à m'oublier tout à fait : *Omne caput languidum, principes tui infideles, socii furum, omnes diligunt munera, sequuntur retributiones?* (*Isa.*, V, 23.) C'est la dernière vengeance que Dieu dans sa fureur exerce sur les crimes de la terre, et dont il est peut-être sur le point d'user à notre égard.

Mais non, grand Dieu, vous ne l'exercerez pas sur cette Eglise, que le sang de tant de martyrs qui en ont jeté les fondements, qui reposent sous ses autels, et qui crient sans cesse vers vous en faveur de leurs frères, vous rendra toujours chère et précieuse. Si l'indignité du pasteur principal que vous avez peut-être dans votre colère suscité à cette Eglise, armait votre bras contre le peuple fidèle, la foi de tant de saints évêques qui l'ont autrefois gouvernée le retiendrait : vous vous souviendriez toujours de vos serviteurs, de ces hommes vénérables qui ont sanctifié la terre que nous habitons: les pierres de nos temples, où leurs cendres reposent, parleraient pour nous; et vous ne permettrez pas que votre héritage qu'ils ont acquis par leur sang, ou sanctifié par leurs travaux, devienne jamais la proie de l'infidélité ou du libertinage.

Grand Dieu! regardez donc du haut du ciel; et jetez des yeux de miséricorde sur cette Eglise, sur cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée: soyez-en toujours jaloux comme de votre plus ancien héritage: renouvelez en elle ces premiers jours de ferveur et de beauté, qui la rendaient si agréable à vos yeux; réparez ce que les temps et les années lui ont fait perdre de son ancienne splendeur : *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam, et perfice eam quam plantavit dextera tua.* (*Psal.* LXXIX, 15, 16.)

Purifiez ses ministres ici assemblés : renouvelez en eux les prémices de cet esprit qui vous les a consacrés par l'onction sainte; animez-les d'un feu nouveau ; et qu'au sortir de ce temple, comme d'un autre cénacle, ils en aillent embraser les peuples qui leur sont confiés : *Et perfice eam quam plantavit dextera tua.*

Etendez surtout le bras de votre protection sur le Fils de l'homme que vous vous êtes choisi, sur le premier pasteur qui vous adresse ici ses supplications et ses prières : *Et super Filium hominis quem confirmasti tibi.* (*Ibid.*) Fermez les yeux à ses faiblesses ; re-

vêtez-le de force et de vertu; soutenez-le afin qu'il soutienne ses frères: faites-en le modèle du troupeau dont vous l'avez déjà établi le conducteur et le guide: *Et super Filium hominis, quem confirmasti tibi;* afin que, marchant tous dans vos voies, nous puissions tous arriver à cette patrie où nos pères et nos premiers pasteurs nous ont déjà précédés. Ainsi soit-il.

DISCOURS SYNODAUX.

DISCOURS I.

DE L'INSTITUTION DES SYNODES.

(1723.)

Je n'ajouterai qu'un mot aux instructions sages que vient de vous donner M. le promoteur.

Il serait sans doute à souhaiter que dans ces assemblées synodales nous n'eussions qu'à nous animer ensemble, et nous consoler des travaux du saint ministère, en racontant, comme les premiers disciples, les grâces et les merveilles que la parole de l'Evangile opère parmi les peuples dont le salut nous est confié. Ce devrait être ici le spectacle édifiant et le témoignage public du zèle des pasteurs, et non pas la censure affligeante de leurs infidélités et de leurs désordres; et ces assemblées saintes ont été plutôt établies pour pourvoir aux besoins des fidèles, que pour remédier aux faiblesses et aux prévarications des ministres. Oui, mes frères, nos saints prédécesseurs appelaient auprès d'eux en certain temps, comme le remarque saint Cyprien, les prêtres répandus dans les campagnes, et ceux qui dans la ville épiscopale travaillaient sous leurs yeux, pour se fortifier ensemble contre les séductions et les persécutions du monde, contre les ennemis de la foi, contre les périls dont ils étaient environnés: ils les appelaient pour délibérer avec eux sur les besoins des Eglises, pour écouter leurs sages avis, pour éclaircir leurs doutes; de sorte que c'était le même esprit qui, du premier pasteur, se répandait sur tout le ministère, et gouvernait tout le troupeau.

Le zèle s'est refroidi; les abus se sont multipliés; le relâchement des fidèles, loin de ranimer les ministres, les a affaiblis; et l'affaiblissement des ministres a achevé la corruption des fidèles.

Je dis l'affaiblissement des ministres, et je je ne dis pas assez; car plût à Dieu que nous n'eussions qu'à ranimer leur tiédeur, et non pas à déplorer leurs chutes.

On vient de vous marquer la première source de leurs infidélités, c'est un vil intérêt. Dès que vous regardez le saint ministère comme une occasion sordide de de gain; que vous faites servir le don de Dieu à une infâme avarice; que vous êtes plus touchés d'un profit mercenaire que du salut des âmes; que vous exigez de vos peuples avec une basse âpreté au de là de ce qui vous est dû, en oubliant tous les jours ce que vous leur devez vous-mêmes; que vous mesurez les fruits de votre mission sainte, non par l'accroissement de la foi et de la piété dans vos Eglises, mais par celui de vos indignes profits; que vous ne distinguez pas l'art des arts, un ministère redoutable aux anges mêmes, les fonctions saintes et terribles du sacerdoce, d'une profession vile et mercenaire; en un mot, que vous êtes de ces vendeurs infâmes que Jésus-Christ chassa du temple; vous n'êtes plus les ministres des miséricordes du Seigneur envers les peuples; vous anéantissez autant qu'il est en vous le fruit de ses mystères; vous êtes de ces nuées sans eau, dont parle un Apôtre, de ces hommes de chair et de sang auxquels un jugement sévère est réservé.

Et de là tant de chutes qui nous affligent, et qui scandalisent les fidèles; de là tant de prévarications dans le ministère; de là les plus saintes ordonnances de nos prédécesseurs violées, et toutes les règles méprisées. Dès que le cœur est corrompu, les œuvres en manifestent bientôt la corruption; dès que la source est souillée, la mauvaise odeur se répand bientôt sur toute la conduite. Vous en êtes témoins, vous, mes frères, qui êtes fidèles dans le ministère; vous en gémissez avec nous; et vos exemples, s'ils ne corrigent pas le mal, du moins ils le confondent et le condamnent.

C'est une consolation que je ne saurais vous refuser, ni me refuser à moi-même; la multitude des pasteurs édifiants et zélés que j'ai trouvés dans mes visites, m'a infiniment adouci l'amertume de l'infidélité d'un petit nombre. J'ai senti que le sang, que les mérites de tant de mes saints prédécesseurs dont nous honorons la mémoire, protégeaint et gouvernaient encore cette grande Eglise; que leur esprit, vivant encore dans leurs cendres sacrées, ne s'était pas encore éteint; et que la main et la protection de Dieu ne s'étaient pas encore retirées de dessus nos peuples.

Conservons, mes frères, les restes précieux de ce premier esprit, et tâchons de le transmettre à nos successeurs, comme nous l'avons reçu de ceux qui nous ont précédés.

Parmi les principaux abus que nous avons remarqués dans nos visites, il y en a deux auxquels nous sommes résolus de remédier. Le premier, ce sont les personnes d'un sexe différent que vous employez à votre service,

et dont l'âge n'est pas conforme aux règles des canons et aux statuts de ce diocèse. Le second, c'est le peu de précaution qu'on apporte à confesser, surtout les personnes du sexe. Il serait trop affligeant de dévoiler ici la honte du sanctuaire, et de vous marquer en détail les raisons tristes que nous avons de renouveler sur ces deux points les ordonnances de nos prédécesseurs, et même d'en ajouter de plus sévères. Ce sont là de ces plaies qu'il faut guérir en les cachant : il suffit de vous dire que le bon ordre du diocèse, l'honneur de l'Eglise, l'édification des peuples, exigent de vous cette précaution.

Nous ordonnons donc, etc.

DISCOURS II.

DE L'AMOUR DES PASTEURS POUR LEURS TROUPEAUX.

(1724.)

Vous venez d'entendre ce que M. le promoteur vient de vous dire avec beaucoup de zèle. Les fautes des prêtres ne sauraient être légères ; la négligence dans vos devoirs et l'endurcissement se suivent de près. Dès que vous avez perdu cette piété tendre qui fait qu'on est effrayé du ministère terrible, et qu'on ne s'y croit jamais assez disposé, vos fonctions deviennent vos crimes ; et l'abus des fonctions saintes mène à tout, excepté au repentir. L'autel, où les fidèles trouvent d'ordinaire une ressource, est l'écueil où vous achevez de périr ; et tout ce que Jésus-Christ a établi dans l'Eglise pour le salut, n'est plus que votre jugement et le sceau de votre réprobation. Et de là tant de scandales qui nous affligent, qui déshonorent l'Eglise, qui font blasphémer le nom du Seigneur, et autorisent les dérisions des impies contre son culte ; de là, puisqu'il faut le dire ici, le mépris des ministres et du ministère. Nous voyons tous les jours avec douleur les brebis révoltées contre leur pasteur ; elles qui devraient être, comme dit saint Paul, votre consolation et votre couronne, deviennent vos témoins et vos accusateurs. Il se peut faire que le zèle qui censure le vice vous attire quelquefois la haine des méchants ; c'est une persécution qui a toujours été la récompense et la gloire des ministres fidèles ; nous devons la partager avec vous, et notre autorité alors doit être votre soutien et votre asile ; nous ne vous la refuserons jamais, et nous nous croirons même trop heureux quand il se présentera des pasteurs de ce caractère qui viendront l'implorer. Nous avons la consolation d'en compter plusieurs parmi vous, et leur fidélité nous adoucit la peine que cause toujours à un premier pasteur la négligence et l'infidélité des pasteurs subalternes. Paissez donc le troupeau qui vous est confié avec la tendresse d'un père, avec la vigilance d'un guide, avec le désintéressement d'un disciple des apôtres, avec la décence et la sainteté d'un ministre de Jésus-Christ ; instruisez-les de leurs devoirs ; que vos exemples assurent le fruit et le succès de vos instructions ; ne paraissez occupés et touchés que de leur salut ; oubliez vos intérêts temporels, et ne les mettez jamais en balance avec l'intérêt de leurs âmes ; ne faites pas un gain sordide d'un ministère saint ; n'abusez pas de votre autorité pour satisfaire vos animosités personnelles, et que la dispensation des sacrements, qui doit être l'exercice de votre charité, ne le soit pas de vos vengeances. C'est déjà un scandale qu'un pasteur soit aliéné de ses brebis ; mais c'est une profanation et le comble du désordre qu'il s'autorise là-dessus à leur refuser les saints mystères. Nous sommes résolus d'arrêter et de punir un abus si criant et si odieux que nous avons remarqué en gémissant dans nos visites, et les plaintes journalières nous font juger qu'il n'est que trop commun dans ce diocèse. Jugez-les au tribunal, à la bonne heure ; et si vous les trouvez indignes, suivez les règles de l'Eglise, et éloignez-les pour quelque temps de la table sainte ; mais ne refusez pas de les recevoir à la piscine mystérieuse. Jésus-Christ y fit entrer un paralytique de trente-huit ans. L'Eglise ouvre ce bain sacré aux pécheurs les plus invétérés ; et de quel droit le leur fermeriez-vous, vous qui n'êtes là que ses ministres, et qui n'avez d'autre autorité que celle qu'elle vous confie, et qu'elle ne vous confie que pour le besoin des fidèles? Vous êtes à eux ; votre vocation, votre mission, vos fonctions ne sont que pour eux : donnez-vous donc tout à eux, puisque vous n'êtes que pour eux. La foi n'est déjà que trop éteinte dans les fidèles, le culte trop avili, les sacrements trop négligés, sans que vous les aidiez encore à s'endurcir dans cet état, et que vous les autorisiez à confondre le mépris du ministère avec celui du ministre : nous ne sommes pas surpris après cela du peu de fruit que vous faites dans vos églises. On voit des pasteurs vieillir dans le ministère sans avoir tiré une seule âme de l'égarement, et aller paraître devant Jésus-Christ non-seulement les mains vides, mais chargés de leurs iniquités et de celles de leurs peuples. Rendez la piété respectable en vous le rendant vous-mêmes ; inspirez la crainte et la terreur des saints mystères par le profond recueillement dont vous les traiterez ; rendez les devoirs aimables en les pratiquant. Quelle que puisse être la grossièreté de vos peuples, la vie sainte d'un pasteur fait toujours son effet ; plus même ils sont grossiers, plus un exemple qu'ils ont sans cesse devant les yeux les frappe ; toute leur religion est dans leurs sens ; les nations les plus sauvages ont quitté toute leur férocité devant les hommes apostoliques. Il n'arrive guère qu'un pasteur fidèle ne s'attire l'amour, le respect, la confiance de son troupeau, et sans ce respect et cette confiance votre ministère devient inutile. Ne vous en prenez donc qu'à vous-mêmes si vous ne l'avez pas ; méritez-la par une vie irrépréhensible, par une charité tendre, par un zèle prudent, par une gravité affable, par une conduite toujours soutenue ; ne vous

avilissez pas jusqu'à imiter la grossièreté de leurs mœurs; soyez leur modèle et non pas leur compagnon ; en un mot, ne leur ressemblez point et vous les rendrez semblables à Jésus-Christ.

DISCOURS III.

DE LA NÉCESSITÉ DES RETRAITES POUR SE RENOUVELER DANS LA GRACE DU SACERDOCE.

(1725.)

Il serait inutile de faire de nouvelles réflexions sur les vérités que vous venez d'entendre. Ce n'est pas pour vous instruire, mes frères, que nous vous parlons ici ; c'est pour vous rappeler à vos propres lumières : tout ce que nous voulons vous apprendre de nouveau , c'est de faire plus d'usage pour vous-mêmes de ce que vous apprenez aux autres. Ce ne sera pas l'ignorance des devoirs de notre état qui nous perdra ; ce sera de les avoir toujours connus, et de les avoir toujours négligés; ce sera de nous être familiarisés depuis les premiers temps de notre ministère avec les plus grandes vérités de la religion, et à force de les avoir connues et annoncées aux autres, de n'en avoir presque plus été touchés nous-mêmes.

Autrefois le prêtre et le peuple vivaient dans une ignorance égale de nos devoirs et de nos mystères; c'étaient des aveugles qui conduisaient d'autres aveugles, et le ministère n'était presque plus dans l'Eglise qu'une occasion de chute pour ses enfants, et de scandale et de dérision pour ses ennemis. La lumière a depuis reparu sur le sanctuaire ; de longues épreuves de science et de piété ont seules conduit au sacerdoce. Les premiers pasteurs n'ont imposé légèrement les mains à personne, et les lèvres du prêtre sont redevenues les dépositaires de la doctrine. Mais cet accroissement de lumières dans le ministère n'a pas été suivi longtemps d'un accroissement de zèle et de ferveur parmi les ministres : nous avons la consolation de les trouver plus instruits, mais nous ne l'avons pas toujours de les voir plus fidèles, et d'autant plus que rien n'est plus à craindre que de connaître la vérité, de rompre ce pain céleste à nos frères, et de ne pas s'en nourrir soi-même.

C'est cette sécheresse et cette insensibilité qui se forme et s'augmente chaque jour au milieu de toutes les lumières et de toutes les terreurs les plus capables de réveiller la piété, qui fait la situation la plus dangereuse et la plus ordinaire de notre état. Le fidèle, qui vit dans l'ignorance et dans l'oubli de Dieu, trouve dans nos institutions et dans les vérités qu'il ignorait une ressource qui le rappelle à lui-même ; nous n'y trouvons nous qu'un langage accoutumé, qui sort de notre bouche sans que le cœur y ait aucune part ; qui nous laisse tels que nous sommes, et qui par là achève de nous endurcir : nous nous perdons par les mêmes secours dont nous nous servons pour faciliter le salut à nos frères.

Aussi nous voyons tous les jours de simples fidèles touchés de Dieu se convertir, et mener une vie plus régulière et plus sainte ; mais avons-nous souvent la consolation de voir un prêtre scandaleux et déréglé revenir à lui, et édifier par une conversion sincère l'Eglise qu'il avait scandalisée? Nous avons beau, dans le cours de nos visites, leur indiquer des maisons de retraite pour y reprendre l'esprit de leur vocation, ils en sortent comme ils y étaient entrés; ce sont pour eux des jours d'ennui, de contrainte, d'hypocrisie souvent, mais jamais de repentir. Ils regardent le remède comme une peine ; ils ont plus de honte de l'expédient charitable dont nous usons pour les retirer de leurs déréglements, que de leurs déréglements mêmes : ils sont punis ; ils ne sont pas changés. Mais que nous sert de les punir et de les affliger, comme disait autrefois l'Apôtre, si cette affliction ne les conduit pas à une sincère pénitence ? *Gaudeo , non quia contristati estis , sed quia contristati estis ad pœnitentiam.* (II *Cor.*, VII, 9.) C'est faire un usage bien triste de notre autorité, que de l'employer contre ceux qui en sont les coopérateurs et les soutiens; qui devraient la partager avec nous, en partageant nos sollicitudes, et être notre consolation et notre force. Et cet usage est d'autant plus triste pour nous, qu'ils ne sentent d'ordinaire que le coup qui les aigrit, et qu'ils ne sont pas touchés de la disposition et de la tendresse du cœur, qui ne cherche qu'à les guérir et à les ramener.

D'où vient ce malheur, mes frères? c'est que nos infidélités, toujours suivies de l'opprobre de la religion et du scandale des fidèles, arment contre nous toute l'indignation de Dieu, et nous attirent toujours le châtiment le plus terrible dont il frappe ici-bas les hommes dans sa colère, je veux dire, l'endurcissement. Et ne croyez pas qu'on n'en vienne là que par des excès grossiers et un dérangement absolu de conduite ; ce ne sont pas les grands crimes qui sont le plus à craindre pour nous. L'éducation pieuse et ecclésiastique que vous avez reçue dans cette maison (*le Séminaire*), et la sainteté des ministères que vous exercez tous les jours, vous défendent la plupart contre ces chutes marquées, où l'innocence et la piété font un déplorable naufrage ; ce que nous avons le plus à craindre, c'est cette négligence dans les devoirs, cet usage familier et infructueux des choses les plus saintes ; c'est cet abus des fonctions par la tiédeur des dispositions qui nous y accompagnent, cette insipidité au milieu de tout ce qui serait le plus capable de ranimer notre piété ; c'est enfin cette habitude de sacrements et de fonctions divines, et en même temps de vie dissipée, toute humaine, toute dans les sens; c'est-à-dire, un état où l'on allie les ministères les plus sublimes et les plus saints avec les mœurs les plus communes, les plus bassement attachées à toutes les choses d'ici-bas, les plus éloignées de ces sentiments nobles de zèle et de ferveur, qui font toute la sûreté

de notre état et tout le fruit de nos fonctions.

Voilà, mes frères, ce qui est de plus à craindre pour nous, et d'autant plus que nous nous trouvons la plupart dans cette dangereuse situation sans inquiétude, sans remords, sans en connaître le danger. Les chutes grossières alarment et peuvent quelquefois rappeler au repentir; mais cet état d'inattention sur nous et sur nos devoirs, cette habitude d'indolence dans l'exercice de nos fonctions ne nous frappe point, ne nous effraye point, n'offre rien de marqué qui jette le trouble et les remords dans la conscience, et nous laisse d'autant moins d'espérance de retour, qu'elle nous laisse plus tranquilles.

Pour éviter donc de tomber dans ce malheur, ou pour en sortir, si nous sommes assez malheureux que d'y être tombés, je ne vois qu'un remède, c'est de venir tous les ans dans cette maison de retraite vous rendre compte à vous-mêmes de vous-mêmes; c'est d'y venir examiner devant Dieu si vous remplissez les devoirs dont on vous y a autrefois instruits; si vous êtes fidèles aux résolutions que vous y formâtes quand vous fûtes associés au saint ministère; si vous n'êtes pas déchus depuis de cet esprit de zèle et de ferveur dont vous étiez alors embrasés; en un mot, si vous n'avez pas violé l'alliance solennelle que vous contractâtes ici avec Jésus-Christ et avec son Eglise, en vous consacrant à ses ministères. La triste distance que vous trouverez entre vos sentiments passés et votre situation présente vous alarmera, s'il vous reste encore de la foi; les murs tout seuls de cet édifice saint, témoins autrefois de vos promesses, vous reprocheront tout bas votre infidélité; tout vous rappellera aux premières effusions de l'esprit du sacerdoce que vous reçûtes ici au pied des autels.

Oui, mes frères, il y a un esprit de dissipation inévitable dans les fonctions publiques, qui conduit toujours à l'insensibilité, si la prière et le recueillement ne préviennent ce malheur; il y a même un dégoût attaché à ce qui se trouve de gênant, de continuel, d'assujettissant dans nos ministères, qui aboutit toujours à un éloignement criminel des devoirs, si un renouvellement dans l'esprit de notre vocation ne nous rend le goût et la consolation, qui, non-seulement adoucissent les peines de notre état, mais qui nous les rendent aimables. Ce sont là les deux écueils où viennent toujours échouer les plus saintes dispositions que vous aviez d'abord apportées au ministère, et qui nous faisaient espérer de trouver en vous des coopérateurs fidèles de notre épiscopat et une ressource dans les besoins infinis de ce grand diocèse. Ne rendez donc pas inutiles, mes frères, ces espérances de grâce qui accompagnèrent votre ordination; venez les ressusciter ici de temps en temps, et les tirer de cette léthargie et de cet assoupissement qui n'est jamais loin de la mort et de l'extinction entière de l'Esprit-Saint. L'Apôtre craignait ce malheur pour son disciple Timothée lui-même; ce disciple, dont l'enfance avait été si sainte, la jeunesse si pure et accompagnée de témoignages si publics et si honorables des fidèles, il l'exhorte cependant à ressusciter de temps en temps la grâce qu'il avait reçue par l'imposition des mains.

Non, mes frères, quelque pure qu'ait été votre vocation, quelque innocentes qu'aient été les mœurs qui ont précédé votre ordination, quelque saintes qu'aient pu être les dispositions qui vous ont conduits au ministère, vous ne vous y soutiendrez pas; vous sentirez toutes ces résolutions s'affaiblir, s'effacer, et de nouveaux sentiments plus humains, plus charnels, prendre la place de ces premiers sentiments de grâce et de ferveur, si vous ne vous rappelez de temps en temps à vous-mêmes. Ce sera dans ces jours de silence et de retraite que vous sentirez vos pertes passées, que vous reconnaîtrez combien vous êtes déchus de votre première charité, les voies qui vous ont conduits à cet affaiblissement et celles que vous devez prendre pour vous rétablir. Hélas! mes frères, il n'est que trop vrai qu'en travaillant à sauver les autres, nous avons presque toujours le malheur de nous oublier nous-mêmes. Cependant, notre travail deviendra infructueux pour nos frères, si nous ne sommes pas remplis de cet esprit de foi, de piété, de ferveur, qui fait tout le succès de nos fonctions; nous sèmerons, et Dieu ne donnera pas l'accroissement; nous instruirons et nous ne serons qu'un airain sonnant; nous cultiverons le champ, et nous n'y verrons croître que des ronces. Il faut, à l'exemple de Jésus-Christ, que nous donnions de notre plénitude; si le cœur est vide, nos discours et nos instructions le seront aussi; si nous ne sentons pas ce zèle et cet amour du bien, ceux qui nous écoutent n'y seront pas plus sensibles; en un mot, si l'esprit de Dieu est comme éteint au dedans de nous, comment le ranimerons-nous dans le cœur de nos frères? Un pasteur tiède et infidèle répand, pour ainsi dire, cette tiédeur et ce découragement sur tout son peuple; il instruit froidement et par habitude, et on l'écoute de même; rien ne le réveille, ni ses fonctions, ni la sainteté de ses ministères, et rien ne réveille son troupeau, ni ses exemples, ni ses instructions; il n'a pas de grands vices, je le veux; mais n'est-ce pas un grand vice pour un prêtre de n'avoir point de vertu? On pourrait dire qu'il ne fait pas de grands maux, si ce n'était pas un grand mal pour un pasteur de ne faire aucun bien. Nous ne recevons pas contre lui de plainte marquée dans le cours de nos visites; mais quelle plainte plus triste et plus honteuse pour un ministre de la religion, que de ne s'attirer aucune louange? On nous rend témoignage qu'il n'est point scandaleux et qu'il n'y a rien à dire dans sa conduite; mais n'est-ce pas un scandale qu'il n'y ait rien à en dire

d'édifiant, que le silence sur sa conduite soit le seul éloge dont il soit digne? et qu'y a-t-il de plus scandaleux pour un homme consacré à Dieu, que sa plus grande vertu se termine à ne donner aucun scandale?

Vous donc, ô homme de Dieu, évitez ce malheur : *Tu autem, o homo Dei, hæc fuge.* (I *Tim.*, VI, 11.) Vous l'homme de Dieu sur la terre, son ministre, son envoyé, son coopérateur dans le salut des âmes! remplissez toute la sublimité de ces titres augustes. Vous êtes l'homme de Dieu; ne soyez pas l'homme de la terre, l'homme de la chair et du sang, un homme semblable aux autres enfants des hommes, et pour cela venez vous rappeler ici quelquefois à tout ce qu'exige la sainteté de votre consécration et le ministère que Dieu vous a confié. Il a mis dans la plupart d'entre vous des inclinations louables et dignes du sacerdoce; ne les laissez pas éteindre dans la dissipation et dans la négligence; cultivez ces semences de grâce et de vocation, avant que l'homme ennemi les étouffe; vous en avez vu et vous en voyez tous les jours de tristes exemples parmi vos confrères; rendez-vous leur malheur utile par les précautions que vous prendrez pour l'éviter : *Tu autem, o homo Dei, hæc fuge.* Vous serez d'autant plus coupables que par des mœurs régulières, par des principes de foi et de religion qui sont en vous, par les talents mêmes propres au ministère, vous étiez plus en état de servir et d'édifier l'Eglise, et que, faute de précaution, vous aurez rendu toutes ces espérances de bien inutiles. Les affaiblissements sont inévitables dans les fonctions; je vous l'ai déjà dit : venez donc reprendre de nouvelles forces dans la retraite. Je suppléerai avec plaisir aux besoins de ceux qui n'allèguent point d'autre excuse que leur pauvreté; mais je ne cesserai de vous exhorter à cette pratique, et ce conseil doit d'autant plus faire impression sur vos cœurs, qu'il vous est plus honorable, qu'il part d'un fond d'estime et de tendresse pour vous, et qu'il suppose que vous êtes la plupart capables de retirer tout le fruit que nous souhaitons.

DISCOURS IV.

DES DIVISIONS ENTRE LES CURÉS ET LES PRÊTRES DES PAROISSES.

(1726.)

S'il était nécessaire d'ajouter quelque chose aux sages avis qu'on vient de vous donner, mes frères, ce serait pour vous rendre ce témoignage, que plus je connais par moi-même l'état des Eglises que la Providence m'a confiées, plus je suis édifié de la soumission et du zèle de la plupart des pasteurs qui les gouvernent.

Tout ce qui resterait à souhaiter, ce serait que cet esprit d'ordre et de subordination se répandît sur les prêtres assemblés dans vos paroisses, établis pour travailler sous votre conduite, plutôt que pour partager votre autorité; pour subvenir aux besoins des Eglises, et non pour vous en disputer les droits; pour être votre secours et votre consolation, et non vos concurrents, et souvent la plus affligeante croix de votre ministère.

Nous nous réservons de rétablir les règles de la discipline, si renversées sur ce point dans ce diocèse; de rendre aux pasteurs toute l'autorité inséparable de leur ministère, et si nécessaire pour le succès de leurs fonctions; et en remettant chacun à sa place, de conserver cette harmonie et cette subordination, qui seule peut rendre les membres de tout le corps utiles les uns aux autres, et sans quoi tout est scandale et confusion dans l'Eglise.

Il est déjà très-affligeant, mes frères, comme le disait autrefois saint Paul, qu'il y ait entre nous des contentions et des disputes sur les droits et sur les préséances. Hélas! le droit dont nous devrions être plus jaloux est celui de nous sacrifier pour le salut des peuples. Notre ministère, vous le savez, n'est pas un ministère de domination, mais de travail, de douceur et de charité. Les titres de notre apostolat, disait l'Apôtre, ne sont pas notre autorité sur les Eglises, mais les peines et les travaux que nous supportons pour l'accroissement de l'Evangile: nous ne sommes élevés au-dessus des autres, que pour leur être plus redevables; notre autorité n'est qu'une servitude plus universelle; nos titres sont nos fonctions, et nos fonctions sont toutes renfermées dans la charité. Or, la charité est douce, patiente, modeste; elle n'envie pas la gloire de ses frères, qui devient sa gloire propre; son émulation se borne à imiter leurs vertus; elle ne cherche que les intérêts de Jésus-Christ et de son Eglise; et la place la plus honorable pour elle est celle où elle peut rendre plus d'honneur à Dieu et devenir plus utile à son peuple.

Si cet esprit nous animait tous, nous verrions bientôt tomber toutes les dissensions qui divisent si scandaleusement les pasteurs et les prêtres de la plupart de nos paroisses: on ne verrait plus le trouble et les contestations se perpétuer parmi ceux qui sont destinés à porter la paix aux fidèles; les divisions du sanctuaire n'en aviliraient plus les fonctions et l'autorité; nous ne gémirions plus de voir des prêtres faire éclater, jusqu'aux pieds des autels, en la présence des peuples, leurs animosités et leurs querelles; profaner la décence et la majesté du culte public; troubler le silence et la sainte gravité des mystères redoutables; faire du temple saint, du temple de la paix et de la réconciliation, un théâtre de haine et de fureur; et, par ces scandaleuses profanations, ne compter pour rien de perdre les âmes et de déshonorer la religion, pour conserver des droits qui ne sont établis que pour la gloire de la religion et la sanctification des fidèles. Eh! qu'importe à l'Eglise des droits insensés qui la couvrent de confusion et d'opprobre, qui renversent l'ordre et la discipline, qui troublent les fonctions du saint

ministère, qui profanent son culte et ses autels, et qui sont un sujet de scandale et de chute à ses enfants, dont l'édification et le salut est le seul objet de tous les droits qu'elle nous confie?

Nous ne parlons qu'avec une profonde douleur d'un abus presque universel dans ce diocèse. Plus les prêtres se multiplient dans les paroisses, plus le scandale de la dissension augmente : la multitude des ouvriers devient un obstacle à l'ouvrage de la foi; et ce qui devait être un nouveau secours pour les peuples et une nouvelle consolation pour l'Eglise, est un nouveau piége pour eux, et un nouveau sujet de douleur et de confusion pour elle; et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est qu'on voit la plupart de ces prêtres vivre, pour ne rien dire de plus, dans une oisiveté indigne du sacerdoce; n'avoir ni goût, ni amour pour les fonctions; être insensibles aux besoins des Eglises et à la perte des âmes, et ne montrer de zèle et de vivacité que pour de vaines prérogatives, dont leurs mœurs seules devraient les dégrader, quand les lois de l'Eglise et l'ordre de la hiérarchie ne les rendraient pas insoutenables.

En attendant que nous ayons remédié à un désordre si commun et si honteux à notre ministère, souvenez-vous, vous mes frères, que vos exemples font tout le succès de vos fonctions. Souvent, dans les Eglises où le pasteur est seul, et où la concurrence des prêtres ne trouble pas ses fonctions, il trouve avec ses paroissiens mêmes des sujets de trouble, de procès et de querelle : l'esprit de douceur et de désintéressement surtout est la grande vertu que vous devez montrer à vos peuples : rendez-vous aimables, si vous voulez vous rendre utiles; ayez pour les fidèles dont vous êtes chargés une tendresse de père, et ils vous aimeront comme des enfants. L'humeur, la hauteur, la dureté que vous leur laissez souvent paraître, leur rend vos instructions odieuses comme vos personnes; l'âpreté pour vos intérêts, si ordinaire et si messéante à des pasteurs, fait que, vous croyant plus touchés d'un gain terrestre que du gain de leurs âmes, ils pensent plus à vous contester vos droits qu'à se défaire de leurs vices; tout devient un obstacle, dans l'esprit de ces peuples grossiers, au fruit de votre ministère : et n'est-il pas affligeant pour un pasteur, à qui il reste encore de la foi, de voir que sa conduite anéantit toutes ses fonctions; que l'éloignement qu'on a pour lui, éloigne de Dieu tout son peuple; et qu'il est lui-même le plus grand écueil de son ministère?

C'est ce que nous avons vu souvent avec douleur dans le cours de nos visites : les brebis soulevées contre le pasteur, et le ministère sans fruit, parce qu'il était sans confiance. Eh! pourquoi ne souffrez-vous pas le tort qu'on vous fait, plutôt que de scandaliser l'Eglise de Dieu? *Quare non magis fraudem patimini?* (I *Cor.*, VI, 7.) C'est ce que saint Paul disait à de simples fidèles : que n'aurait-il pas dit à des pasteurs? Ce saint apôtre voulait être anathème pour ses frères; et vous ne voudriez pas souffrir la plus légère lésion pour les empêcher de périr, et ne pas leur rendre vos fonctions inutiles! On a beau dire qu'on est obligé de soutenir ses droits : eh! quels sont vos droits les plus précieux et les plus sacrés, que le salut de vos frères? Edifiez-les, et ils respecteront vos droits comme votre personne; ne paraissez touchés que de leur salut, et ils remettront même entre vos mains leurs intérêts, comme à leur père; donnez-vous tout à eux, et loin de vous ôter tout ce qui vous appartient, ils se donneront à vous eux-mêmes; ayez pour eux le zèle et la tendresse d'un pasteur, et vous aurez bientôt sur eux l'autorité d'un maître : l'amour et le respect des peuples est toujours le prix de la piété d'un bon pasteur. Je sais qu'il se trouve toujours des pécheurs scandaleux qui le haïssent; mais en le haïssant, ils sont forcés de le respecter en secret, et la haine qu'ils ont pour le ministre honore alors le ministère. Ne vous rendez odieux qu'aux méchants; ne faites éclater votre zèle que contre les scandales : en un mot, aimez le salut de vos peuples, et vous saurez bientôt comment il faut s'y prendre pour les sauver. Souvenez-vous qu'un pasteur, occupé à plaider son peuple, est un père barbare qui, loin d'élever et d'instruire ses enfants, ne s'étudie qu'à les dépouiller et à les perdre : et ce qui rend cet abus plus honteux à notre caractère, c'est que presque toujours ces procès et ces contestations roulent sur des intérêts si légers, qu'il faut avoir une idée bien basse de son ministère et du prix des âmes dont nous sommes chargés, pour les sacrifier à des gains si minces et si sordides.

Ayons donc, mes frères, des pensées plus hautes et plus dignes de la sublimité de nos fonctions : nous tenons la place de Jésus-Christ auprès des fidèles; nous continuons parmi eux sa mission et son ministère; nous sommes les vicaires de son amour pour eux, comme dit un Père : mesurons là-dessus nos obligations. Quelle tendresse, quelle élévation, quel désintéressement, quel zèle peut jamais suffire pour les remplir? Laissons aux morts le soin de leurs morts; laissons au monde les sollicitudes, les procès, les contestations pour les choses du monde. Pour nous, mes frères, nous sommes appelés à un genre de milice plus saint et plus élevé : nous n'avons à combattre que les vices; nous n'avons à agrandir que le patrimoine et le royaume de Jésus-Christ; nous ne devons que lui gagner des âmes : tous les autres gains, nous devons les regarder, avec l'Apôtre, comme de la boue et comme une véritable perte pour nous. Méditez, mes frères, ces vérités saintes dont on vous a nourris autrefois dans cette maison de retraite; venez-y les puiser encore et les faire revivre dans votre cœur; ajoutez cette nouvelle consolation à toutes les autres que nous recevons, dans nos visites, de votre bonne conduite; que les fidèles, loin de se

plaindre de vous, trouvent en vous une ressource toujours sûre et une consolation à leurs peines; soyez leur secours et leur appui, et non pas leurs concurrents et leurs parties; vainquez, par votre charité pour eux, la dureté que leur donne une basse naissance et une éducation agreste, et ayez pour vos peuples les mêmes sentiments de paix, de douceur, d'affabilité, de tendresse, enfin, que nous avons pour vous.

DISCOURS V.

MÊME SUJET.

(1727.)

Une réflexion, mes frères, que je suis obligé d'ajouter aux avis édifiants qu'on vient de vous donner, c'est que ceux d'entre vous en qui nous remarquons moins de régularité dans les mœurs, moins d'amour pour les fonctions, moins de zèle pour le salut des âmes, dont on vous demandera un compte si rigoureux, sont toujours les plus vifs et les plus ardents pour soutenir de vaines prétentions qu'un long abus avait introduites : c'est le seul point de leur ministère qui les intéresse. Peu occupés d'ailleurs d'honorer le sacerdoce par la sainteté de leur vie, qui seule honore un ministre de Jésus-Christ, ils cherchent à l'honorer par des prérogatives usurpées, et dont même ils seraient indignes, quand elles seraient attachées à leur état. Ainsi l'oisiveté, l'orgueil, pour ne rien dire de plus, sont de la part des prêtres les seules sources de ces disputes scandaleuses : les devoirs essentiels sont négligés; l'honneur du sacerdoce et le scandale des fidèles ne sont comptés pour rien : et dans un temps surtout où le clergé de ce diocèse vient de recevoir une humiliation si publique et si douloureuse (47) ; où nous devrions nous réunir et nous ranimer pour effacer par un saint concours de piété, de zèle, de concorde, d'édification, le souvenir d'un événement si triste et si honteux, nous le réveillons tous les jours par des dissensions et des animosités si publiques, qu'elles partagent même et troublent les villes et les paroisses, et qu'on les porte devant les tribunaux laïques, où la honte du sacerdoce et l'opprobre du ministère n'ont déjà que trop éclaté.

Notre intention, mes frères, a été de rétablir l'ordre et la paix dans nos Eglises : l'ordre y était renversé; le pasteur n'était plus le père de son peuple, ni le chef des ministres subalternes, établis pour travailler sous ses yeux : la paix, qui ne peut subsister que dans l'ordre, y était sans cesse troublée; et dans cet état de confusion, les fonctions étaient sans fruit, le ministère sans honneur, les fidèles sans secours, et tous nos soins, pour remédier à un abus si universel, inutiles. Il était donc essentiel d'y pourvoir par un règlement général, où l'autorité du prince a concouru avec la nôtre : mais le même esprit qui l'a dicté doit le faire observer; c'est-à-dire, comme on vient de vous le représenter avec tant de zèle, que les pasteurs qu'il rétablit à leur place ne doivent pas en abuser; que les prêtres auxquels il assigne celle que les règles de la hiérarchie leur donnent, doivent penser qu'elle leur sera plus honorable, à mesure qu'ils se rendront plus utiles aux peuples; et qu'ils seraient inexcusables s'ils perpétuaient encore des divisions, dont le scandale retomberait sur eux seuls, et dont ils porteraient aussi seuls la confusion et la peine.

Nous serions bien plus consolés si, à la place de ces dissensions si messéantes aux ministres de la paix et de la charité, nous voyions partout, comme nous l'avons vu dans différents cantons de ce diocèse, les prêtres et les curés de plusieurs paroisses voisines s'unir ensemble par une sainte association, s'assembler une fois l'année pour s'animer à la pratique de leurs devoirs, et s'obliger par des règlements que nous approuverons toujours avec plaisir, à se donner des avis mutuels et charitables, à exclure même ceux qui se seront dans la suite rendus indignes d'une si édifiante société, à se secourir dans leurs maladies, à veiller sur les besoins temporels et spirituels de leurs confrères mourants, à mettre à couvert de l'avidité et de l'usurpation de leurs proches, et leurs propres effets, et les titres et les registres de leurs églises, et enfin à les aider dans ce dernier moment, où plusieurs meurent sans secours et sans consolation, de tous les soins que la charité et l'unité du même ministère doivent inspirer.

Si ces associations édifiantes s'établissaient dans tout le diocèse, nous n'aurions pas besoin de faire des ordonnances, comme nous en allons publier, pour prévenir la dissipation et l'enlèvement des titres et des registres des églises après la mort des curés; tout demeurerait dans l'ordre requis; les parents ne se regarderaient pas comme héritiers des monuments publics des églises, d'où dépend la tranquillité publique et la sûreté des mariages, des baptêmes et des familles; et les paroisses n'ajouteraient pas à la douleur d'avoir perdu leur pasteur celle de voir disparaître avec lui tous les titres authentiques et tous les témoignages sacrés de leur état et de leur religion.

Mais, mes frères, afin que ces titres puissent se conserver et se transmettre à vos successeurs, vous devez veiller vous-mêmes pendant votre administration à les mettre en état d'être transmis et conservés. Nous avons été, dans nos visites, scandalisés de la négligence de plusieurs curés sur un point aussi essentiel : les statuts du diocèse, les ordonnances de nos rois, les peines rigoureuses qui y sont portées contre les contrevenants, l'intérêt même public, ne les touchent point : les baptêmes, les mariages, les certificats mortuaires; c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de plus sacré, et qui fait toute la sûreté de l'Etat et de la religion; tout cela n'est écrit que sur des feuilles volantes, sans or-

(47) Un curé venait d'être condamné au feu par arrêt du parlement.

dre, sans soin, sans précaution : des titres si augustes et si saints sont dispersés à l'aventure comme des papiers de rebut : et tandis qu'il n'y a point de père de famille qui ne tienne les titres de sa maison et de ses enfants, et l'état journalier de ses affaires temporelles, dans un ordre scrupuleux et dans des registres sûrs, qui subsisteront après sa mort, des curés, les pères des fidèles, laissent dans un désordre affreux la filiation spirituelle de leurs enfants selon la foi ; les témoignages publics de leur origine chrétienne, et tous les titres qui leur donnent droit à l'héritage des enfants de Dieu. Il faut être bien peu touché, mes frères, de la grandeur et de la sainteté de la religion, bien peu pénétré des devoirs de son ministère, bien insensible même au salut et à l'intérêt des fidèles, pour être capable d'une négligence si criminelle, et y persévérer, même après en avoir été averti. Et, en effet, qu'est-ce qui peut intéresser un pasteur, si la majesté de la religion, si le respect dû à ce qu'elle a de plus saint, si la sûreté publique, la tranquillité des familles, et son propre honneur, le trouvent insensible?

Que pourrais-je ajouter à cela pour vous, mes frères, que ces avis ne regardent point, que vous adresser les belles paroles que saint Paul adressait autrefois aux prêtres et aux fidèles de l'Eglise de Philippes? elles renferment tout ce que je pourrais vous dire de plus utile et de plus touchant. Au reste, mes frères, conservez le dépôt de la foi et de la vérité qui vous a été confié ; puisez dans des sources pures, dans l'Ecriture et dans les Pères les principes des mœurs, suivant lesquels vous devez vous conduire et conduire vos peuples ; bannissez les pratiques superstitieuses de vos Eglises ; ne vous départez jamais des règles de la vérité, sans laquelle tout ce qui porte le nom de piété est toujours ou un abus, ou un scandale : *De cætero, Fratres, quæcunque sunt vera.* (*Philip.*, IV, 8.)

Montrez de la retenue dans vos mœurs et dans vos discours; qu'il ne vous échappe jamais rien d'indécent à la sainteté de votre ministère ; portez sur votre visage une sainte pudeur, et cette gravité sacerdotale, qui fait respecter la religion de ceux mêmes qui ne l'aiment pas ; évitez les familiarités suspectes ; et souvenez-vous que le soupçon seul là-dessus pour un prêtre est un crime que l'innocence même ne peut justifier : *Quæcunque pudica.*

Faites paraître une équité inviolable dans votre conduite, du désintéressement dans vos fonctions, de la prudence et de la charité dans votre zèle, une égale affection pour tous les fidèdes qui vous sont confiés, puisque vous êtes également le père de tous ; point d'animosité que contre le vice, point de prédilection que pour la vertu, point d'acception de personnes, et que les besoins seuls de vos ouailles règlent les soins et les attentions du pasteur : *Quæcunque justa.*

Inspirez au peuple du respect pour les choses saintes, en les traitant vous-mêmes saintement; paraissez au pied des autels comme les vieillards devant le trône de l'Agneau, frappés de la majesté du Dieu qui y réside, et que la modestie, la terreur, la profonde religion dont vous accompagnerez ses fonctions redoutables, apprennent aux fidèles avec quelles dispositions saintes ils doivent y assister : *Quæcunque sancta.*

Rendez-vous aimables à vos peuples si vous voulez leur devenir utiles; aimables, non par des familiarités indécentes, en partageant avec eux leurs excès et devenant les compagnons de leurs plaisirs; mais en partageant leurs afflictions et devenant les consolateurs de leurs peines : commencez par gagner les cœurs pour attirer les âmes à Jésus-Christ; ne rendez point le saint ministère odieux par la rudesse et la bizarrerie de vos humeurs, ou méprisable par la bassesse de vos sentiments; ne refusez pas aux fidèles qui vous sont commis votre assistance et vos conseils, puisque vous leur devez même votre vie; soyez leur consolation, et ils seront la vôtre; aimez-les comme vos enfants, et ils vous aimeront comme leur père : *Quæcunque amabilia.*

Ne négligez rien de tout ce qui peut conserver votre réputation pure et sans tâche dans l'esprit des fidèles; abstenez-vous des choses même les plus permises dès qu'elles peuvent devenir un sujet de scandale à vos frères ; souvenez-vous que tout le fruit de votre ministère est attaché à la bonne opinion qu'ils ont de vous; n'avilissez pas la religion en vous avilissant vous-mêmes; que vos exemples préparent le succès à vos instructions, qu'on ne puisse rien vous reprocher de ce que vous êtes obligés d'interdire aux autres, et que la bonne odeur de votre vie répandue dans vos paroisses devienne toute seule une censure continuelle des vices de vos paroissiens : *Quæcunque bonæ famæ.*

Enfin, mes frères, continue l'Apôtre, si le souvenir de ces premiers ministres qui nous portèrent la foi, et dont le sang devint la semence de tant de fidèles, vous touche, si l'exemple même de tant de saints pasteurs que la miséricorde du Seigneur conserve encore à ce diocèse et qui portent le joug avec vous, ne vous trouve pas insensibles; s'il vous reste encore quelque désir de vertu et que toute foi et tout principe de bien ne soient pas éteints dans vos cœurs : *Si qua virtus ;* si les éloges que l'ancienne Eglise d'Auvergne a toujours mérités par une discipline plus exacte et par l'observation plus régulière des anciennes lois, vous inspire une sainte émulation; s'il vous paraît honteux de dégénérer de la vertu de vos pères et de déshonorer une Eglise, dont tant de monuments illustres ont publié les louanges dans tous les siècles et les publient encore de nos jours : *Si qua laus disciplinæ :* réparez par de nouvelles mœurs et par une nouvelle application à vos devoirs les dé-

fauts passés de votre ministère; occupez-vous sans cesse des avis que nous venons de vous donner, sanctifiez par eux toutes vos fonctions : vous honorerez votre ministère, vous sanctifierez vos peuples, et le Dieu de paix sera avec vous: *De cætero, fratres, quæcunque sunt vera, quæcunque pudica, quæcunque justa, quæcunque sancta, quæcunque amabilia, quæcunque bonæ famæ; si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate, hæc agite, et Deus pacis erit vobiscum.*

DISCOURS VI.

DES SUITES FUNESTES DU DÉRÉGLEMENT DES PASTEURS.

(1728.)

Rien de plus édifiant, mes frères, que les vérités que vous venez d'entendre : et nous avons cette confiance, que ces vérités ont toujours été une règle de conduite pour la plupart de ceux qui nous écoutent; mais nous ne pouvons aussi dissimuler que, parmi tant de pasteurs fidèles, et qui sont l'exemple et l'édification de leur troupeau, il ne s'en trouve qui déshonorent leur caractère, et qui scandalisent leurs peuples, par des mœurs profanes et fort éloignées de la sainteté de leur état. Ce désordre si affligeant pour l'Eglise, si honteux pour le sacerdoce, est d'autant plus digne de notre douleur et de nos attentions, qu'il a toujours été la source de la dépravation générale des mœurs et de l'extinction de la foi parmi les fidèles.

Oui, mes frères, vous le savez, tant que les ministres ont été saints, l'Eglise a vu avec joie l'innocence et la sainteté régner parmi les fidèles : la pureté du christianisme n'a commencé à déchoir qu'avec la décadence du ministère; les mœurs publiques n'ont commencé à se corrompre qu'avec la corruption des prêtres, et le désordre, comme dit l'Esprit-Saint, a commencé par la maison de Dieu. Ainsi, c'est nous seuls qui décidons, pour ainsi dire, de la perte ou du salut des peuples; c'est sur nous seuls que roule l'agrandissement ou la diminution du règne de Jésus-Christ sur la terre, la consommation ou la destruction de son œuvre, le fruit ou l'inutilité de son sang et de sa mission, la gloire ou l'opprobre de la religion, le progrès ou l'affaiblissement de la foi, et tout le succès des desseins de Dieu sur le salut des hommes.

Dès que nous sommes établis dans le saint ministère, nous devenons ou des colonnes saintes pour soutenir les faibles, ou des pierres de scandale, où les forts mêmes viennent se briser; nous devenons ou des sepents d'airain élevés pour guérir les plaies de la multitude, ou des veaux d'or placés dans le camp du Seigneur pour lui être une occasion de chute, de dissolution et d'idolâtrie : nous ne pouvons plus ni tomber, ni demeurer fermes tout seuls; et la destinée des âmes sur lesquelles nous sommes préposés, est attachée à la nôtre.

Or, mes frères, quoi de plus intéressant pour nous rappeler aux devoirs de notre état, si nous étions assez malheureux que de nous en être écartés? Quelle affreuse situation pour un pasteur infidèle, de pouvoir se dire sans cesse à lui-même : Je ne suis établi dans l'Eglise que pour détruire, et non pour édifier; je deviens le tentateur et le meurtrier des âmes dont j'aurais dû être le sauveur et le père; je ne suis chargé de la dispensation du sang de Jésus-Christ et des grâces de l'Eglise que pour faire servir à la perte des fidèles tout ce qui devait leur faciliter le salut; je ne suis devenu dépositaire de la doctrine, de la foi, de la piété, que pour les anéantir et les corrompre; et j'emploie contre la religion tout ce que la religion m'avait confié de plus saint pour la maintenir et pour la défendre.

Voilà cependant, sans outrer le discours, voilà l'état d'un mauvais pasteur : il est d'avance cet homme de péché, dont parle saint Paul, assis dans le temple de Dieu pour déclarer la guerre à Jésus-Christ, et venir lui enlever les âmes jusqu'au pied des autels élevés pour les sanctifier.

Car de bonne foi, mes frères, que peut devenir au milieu des campagnes un pauvre peuple grossier et ignorant, conduit par un prêtre scandaleux et corrompu? cette seule image me touche et me fait horreur. Ce peuple ne connaît point d'autre Evangile que vos mœurs, point d'autre religion que votre respect pour les choses saintes, point d'autre devoir que vos exemples; vous êtes pour eux leur loi, et tout leur christianisme. Hélas! les pasteurs les plus fidèles, à force de zèle et d'instruction, ont encore bien de la peine à ramener leur ignorance et leur grossièreté à l'esprit de la vie chrétienne, à les désabuser d'un culte indécent et superstitieux, à les rappeler d'une vie tout animale et sauvage à des mœurs plus saintes, ou du moins plus raisonnables : il faut qu'ils travaillent à en faire des hommes, pour ainsi dire, avant que d'en former des chrétiens.

Que deviendra donc ce peuple grossier et infortuné entre les mains d'un curé scandaleux? toutes les ressources de la religion lui deviennent inutiles, et mêmes pernicieuses. Plus d'instruction : car comment instruire un peuple que vous scandalisez tous les jours? Plus de sacrements : car comment leur apprendrez-vous à approcher saintement des choses saintes que vous profanez sans cesse à leurs yeux? Plus de foi : car comment croiront-ils ce que vous paraissez ne pas croire vous-mêmes? Plus d'horreur pour le vice : car que peuvent-ils voir de criminel à ce que vous autorisez par vos exemples? Il faudrait des miracles de la grâce pour préserver une seule âme dans une Eglise si malheureusement partagée. N'êtes-vous donc nés que pour le malheur de vos frères? Et ne vous avons-nous appelés à notre secours et au saint ministère que pour mettre le loup dévorant dans une portion du troupeau qui nous a été confié? Non, mes frères, un mauvais prêtre est un des plus

grands fléaux que la colère de Dieu puisse faire naître sur la terre.

Mais, mes frères, plus la situation d'un pasteur infidèle est déplorable, plus la fidélité d'un ministre irrépréhensible est pleine de consolation. Il continue sur la terre la mission et le ministère de Jésus-Christ; il coopère avec lui à la consommation des saints, à l'édification de son corps mystique, à l'accomplissement de tous ses desseins de miséricorde sur les hommes; il est ici-bas, en un sens, comme Jésus-Christ, le sauveur de son peuple, le réconciliateur du ciel et de la terre; il pourra avec confiance, en paraissant un jour devant le Père céleste accompagné de tous les siens, lui dire comme Jésus-Christ : Voilà les fidèles que vous m'avez confiés; je n'en ai perdu aucun : ils étaient à vous avant la naissance du monde; et je vous les rends, parce que vous ne me les aviez donnés que pour les sanctifier dans la vérité, et afin qu'ils pussent chanter avec tous vos élus les louanges éternelles de votre grâce.

Que notre vocation est sublime, mes frères! mais nos devoirs le sont autant que notre vocation. Animons-nous donc tous ensemble, et par l'éminence de nos fonctions, et par les fruits consolants qui y sont attachés : ne négligeons aucun des moyens que les lois de l'Eglise, et celles en particulier de ce diocèse, nous fournissent pour nous conserver dans l'esprit de notre vocation.

Pour cela, souffrez que je vous recommande :

1° Une assistance plus régulière à nos synodes : ce doit être une consolation pour vous de venir nous confier vos difficultés et vos peines; de vous retrouver ici avec vos frères, et puiser dans la source les règles de conduite, afin que ce soit le même esprit qui fasse mouvoir tout ce grand corps.

2° Plus d'exactitude pour les conférences que nous avons établies : elles maintiennent parmi vous l'union, le goût de l'étude, l'amour des fonctions, et préviennent l'ignorance, l'oisiveté, la vie solitaire et sauvage, et bien d'autres inconvénients à craindre dans les campagnes.

3° Enfin, les retraites annuelles dans notre séminaire : nous vous les recommandons, et vous y exhortons autant qu'il est en nous.

Nos fonctions entraînent toujours avec elles une dissipation inévitable; en travaillant pour les autres nous dépérissons nous-mêmes; nos forces, notre ferveur s'épuisent, ce semble, et se ralentissent à mesure que nous les employons pour nos frères; l'usage même journalier des choses saintes nous en fait une espèce d'habitude qui ne réveille plus notre foi et notre piété; et les actions les plus redoutables de la religion deviennent insensiblement pour nous, par une longue accoutumance, comme les actions les plus communes et les plus ordinaires de la vie.

Ainsi, peu à peu le premier esprit de ferveur s'éteint, le zèle se relâche, le goût des fonctions se perd, la piété s'endort; et nous tombons dans un état d'indolence, de paresse, de dégoût, de dissipation, de familiarité avec l'autel saint et les fonctions les plus terribles du ministère; dans un état, dis-je, qui n'est jamais loin de la profanation et du précipice.

Nous avons donc besoin de ressusciter de temps en temps cette première grâce du sacerdoce; de venir nous recueillir dans une maison sainte pour réparer nos pertes, pour y reprendre de nouvelles forces, pour y rappeler ces protestations de fidélité que nous y avions faites au pied des autels dans ces premières années où nous nous y disposions au saint ministère; enfin, pour y nourrir ou rallumer ce feu sacré dont nous étions alors embrasés, et qui est si nécessaire pour le succès de nos fonctions. Nous espérons que ces avis ne vous seront pas inutiles; et nous vous conjurons de faire encore moins d'attention à l'autorité qu'à la tendresse de celui qui vous les donne.

DISCOURS VII.

DE L'EXCELLENCE DU MINISTÈRE.

(1729.)

Vous attendez de moi sans doute, mes frères, quelque parole d'instruction et de consolation : je me contenterai cependant aujourd'hui de vous conjurer de méditer souvent ces paroles de l'Apôtre dans son *Epître aux Romains;* elles renferment tout. Les pasteurs fidèles, et ceux qui ne le sont pas, y trouveront également, les uns de quoi s'édifier, et les autres de quoi se confondre.

Tu qui gloriaris in Deo, et nosti voluntatem ejus, et probas utiliora, instructus per legem, confidis te ipsum esse ducem cæcorum, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium... qui ergo alium doces, te ipsum non doces (*Rom.*, II, 17 et suiv.), et le reste. Revenons, mes frères, sur ces paroles que nous ne saurions jamais trop méditer devant Dieu.

Tu qui gloriaris in Deo. Nous donc, mes frères, dont la plus grande gloire ici-bas même est d'être les ministres de Dieu; nous qui devons à la religion toute seule les distinctions dont nous jouissons parmi les hommes; nous que l'honneur du sacerdoce tout seul a tirés la plupart d'un état vil et obscur, selon le monde, et rendu respectables aux peuples; nous qui sommes si jaloux des honneurs et des prérogatives attachés à notre état, et qui nous en glorifions tous les jours : *Tu qui gloriaris in Deo;* n'affaiblissons donc point par nos mœurs la vénération due à notre consécration; n'accoutumons point les peuples à séparer notre personne de notre caractère, ou plutôt à faire retomber sur la sainteté de notre caractère les mépris et les opprobres qui ne devraient être attachés qu'à notre personne. Honorons en nous le sacerdoce, si nous voulons qu'il nous honore : l'onction sainte qui nous a consacrés doit, il est vrai, nous attirer du respect; mais la piété toute seule peut nous

rendre respectables; et dès que les peuples ne la retrouvent plus en nous, leur mépris augmente à proportion du respect qui nous était dû; et ce qui devait nous attirer leur vénération et leurs hommages ne sert plus qu'à aggraver notre honte et notre opprobre. Le monde ne connaît rien, et il n'est rien en effet de plus méprisable qu'un mauvais prêtre.

Tu qui gloriaris in Deo, et nosti voluntatem ejus, et probas utiliora, instructus per legem.

Nous qui avons été nourris depuis notre enfance des plus saintes vérités de la loi; nous qu'une éducation ecclésiastique a instruits de bonne heure, non-seulement des règles communes de la religion, mais des devoirs sublimes attachés à la sainteté de notre état, que répondrons-nous à Dieu, si nos mœurs n'ont pas répondu à nos lumières; si, avec plus de connaissance que le peuple, nous sommes peut-être moins religieux, moins charitables, moins désintéressés, moins tempérants, moins modestes, moins respectueux pour tout ce qui regarde les choses saintes, que lui? Une seule vérité annoncée à un simple fidèle lui ouvre souvent les yeux, le touche, le rappelle à Dieu; et nous qui les annonçons toutes, nous persévérons dans notre léthargie et notre endurcissement : notre aveuglement semble croître et s'affermir au milieu de nos lumières; et nous nous égarons en portant le flambeau qui montre la voie, et nous périssons en sauvant nos frères.

Et probas utiliora, instructus per legem. Nous qui savons jusqu'où l'Evangile pousse la perfection de la vie chrétienne, la mortification des sens, la haine du monde, le détachement et le mépris de tout ce qui passe, le désir continuel des biens éternels, nous sommes plus attachés à la terre, à des intérêts sordides, plus avides, plus esclaves de nos sens; nous vivons moins de la foi et de l'esprit, que le peuple grossier qui discerne à peine le bien du mal, mais à qui un fonds de religion et de crainte de Dieu tient lieu de science et de lumière. Hélas! mes frères, nous regardons quelquefois ce pauvre peuple, et sa grossièreté sur les choses de la religion, avec une sorte de mépris : l'ignorance, il est vrai, les mène aisément à la superstition ; mais du moins cette superstition elle-même n'est qu'un excès de religion : la simplicité de leur foi en excuse devant Dieu les pieuses crédulités; ils en font trop faute de lumière, mais par une abondance de foi ; et nous faute de foi, et abusant de nos lumières, nous ne faisons jamais qu'en partie et fort imparfaitement le bien que nous connaissons, et que nous savons que Dieu demande de nous. Ainsi, l'ignorance des peuples les conduit à des excès de dévotion; et nous, avec nos prétendues connaissances, nous vivons la plupart sans être même touchés des choses de la religion, sans aucun sentiment de piété véritable.

Confidis te ipsum esse ducem cæcorum, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium, habentem formam scientiæ et veritatis in lege.

C'est-à-dire, mes frères, que ce qui fait notre confiance devrait devenir les motifs continuels de nos plus justes frayeurs. Nous sommes les conducteurs des aveugles, *ducem cæcorum*; mais les guidons-nous? les éclairons-nous? paraît-il dans la conduite de ces peuples qui nous sont confiés, qu'ils ont un chef et un conducteur? ne sont-ils pas comme des brebis qui errent sans pasteur? Les instruisons-nous? nos exemples soutiennent-ils nos instructions? ne sommes-nous pas des aveugles qui en conduisons d'autres? ne les précipitons-nous pas avec nous dans la même fosse, soit par la négligence avec laquelle nous les instruisons, soit en contredisant nos instructions par nos mœurs? nos titres les plus glorieux ne deviendront-ils pas eux-mêmes le sujet terrible de notre condamnation et de notre ignominie? *Lumen eorum qui in tenebris sunt.* Sans doute que nous sommes la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres; mais si cette lumière, comme dit Jésus-Christ, devient ténèbres elle-même, tout le corps, continue Jésus-Christ, tout un peuple, toute une Eglise deviendra ténébreuse : *Totum corpus tuum tenebrosum erit.* (*Matth.*, VI, 23.) Dieu nous avait établis les seuls canaux des grâces et des lumières pour ce pauvre peuple : mais le canal bouché, infecté, corrompu, il n'en sortira plus que la puanteur, l'infection et les ténèbres, qu'une contagion qui infectera tout le troupeau ; et la mort coulera sur ce pauvre peuple, de la même source d'où devaient couler sur eux le salut et la vie. Nous sommes la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, *lumen eorum*, mais c'est la prière et l'étude qui nous rendent la lumière des fidèles : la prière est la science du cœur, qui seule rend utile l'étude qui est la science de l'esprit. Or, comment allier le goût et l'usage de la prière avec la vie dissipée que mènent la plupart d'entre vous? A l'égard de l'étude, les premières années y sont employées; le sacerdoce obtenu, les livres et les études tombent et disparaissent; dès qu'on est chargé d'un ministère public qui nous oblige d'instruire les peuples, on cesse de s'en rendre capable ; et l'on oublie même le peu qu'on avait appris, dès qu'on est parvenu à une place où il ne s'agit plus que d'en faire usage.

Eruditorem insipientium. Les livres saints appellent des insensés ceux qui mettent toute leur application aux choses présentes et qui oublient les éternelles. C'est donc à nous à leur apprendre que la crainte de Dieu est la seule sagesse de l'homme, *eruditorem*, etc., que tout le reste n'est que folie et affliction d'esprit; que n'avoir de la raison, de la prudence, de la conduite, des lumières, que pour les choses de la terre, que pour amasser des biens périssables, que pour se faire ici-bas une fortune douce, commode, et y établir sur le sable une cité permanente, sans penser à celle qui nous est préparée

dans le ciel ; que cette prudence est la prudence des insensés, et la dernière et la plus grossière de toutes les folies. Cependant, loin de les en détromper, nos soins, notre application à amasser, nos inclinations toutes fixées à la terre, notre avarice basse et sordide, ne les confirment-ils pas dans cette erreur déplorable? l'avarice des prêtres n'est-elle pas devenue si commune, qu'elle a presque passé en proverbe? n'est-ce pas un opprobre comme répandu dans tout le sacerdoce? et tous les jours la mort des pasteurs ne confirme-t-elle pas ce honteux scandale? et ne manifeste-t-elle pas avec le trésor d'iniquité, qu'ils avaient accumulé, et leur dureté envers les pauvres, et la honte du ministère, et la justice des plaintes et des murmures des peuples?

Magistrum infantium. L'innocence des enfants nous est confiée; leur foi et leur religion est un dépôt sacré que Dieu a mis entre nos mains : nous les y avons associés par le baptême ; c'est à nous à la cultiver en eux, à l'affermir, à la faire croître par nos instructions : ils tiennent de nous le titre qui les a faits chrétiens; c'est à nous à leur apprendre à quoi les engage ce titre auguste, à cultiver ces jeunes plantes que nous avons plantées nous-mêmes dans le champ de Jésus-Christ : *Magistrum infantium.* Nous devons avoir pour eux une tendresse de mère, puisque c'est nous qui les avons enfantés à l'Eglise : c'est là un des devoirs les plus essentiels et les plus consolants de notre ministère, celui même dont nous devrions être le plus jaloux. Je sais que beaucoup de bons pasteurs le remplissent avec fidélité; et nous avons été nous-mêmes avec consolation dans nos visites, témoins là-dessus de leur application et de leur zèle; mais combien en est-il qui le négligent ? Je le dis avec douleur ; combien de paroisses où ces pauvres enfants abandonnés connaissent à peine le Dieu qu'ils adorent ; où ils ne savent de la religion et de nos mystères, que ce que l'ignorance et la grossièreté de leurs parents a pu leur en apprendre ; et où Jésus-Christ par le nom de qui seul ils peuvent être sauvés, est un Dieu aussi inconnu pour eux que pour ces nations sauvages, qui n'ont jamais entendu parler de lui? et comme c'est dans l'enfance seule que ces pauvres gens de la campagne peuvent être instruits; et que dès qu'ils sont un peu avancés en âge, leurs travaux et les besoins de la vie ne leur en laissent plus le loisir; par là se forment des paroisses entières, des peuples entiers, sans religion, sans foi, sans aucune teinture de christianisme ; en un mot, tels qu'ils auraient besoin que de nouveaux apôtres y allassent prêcher la foi, comme les Austremoine (48) la prêchèrent autrefois à leurs pères. Cependant, il se trouve des pasteurs qui, avec des talents pour l'instruction, croiraient s'avilir par ce ministère; ils s'en déchargent sur des ministres inférieurs : l'instruction des enfants, qui parut à Jésus-Christ lui-même si digne de son zèle, ne leur paraît pas digne de leurs talents; ils se réservent pour des ministères plus éclatants, mais qu'ils remplissent toujours sans fruit, parce qu'ils n'y recherchent qu'eux-mêmes.

Aussi, écoutez la conclusion de l'Apôtre ; elle nous regarde tous ; et ne perdez jamais de vue des vérités qui nous touchent de si près.

Qui ergo alium doces, te ipsum non doces. Vous donc, dont la fonction essentielle est d'instruire les autres, et de leur montrer la voie du salut, vous ne commencez point par vous la montrer à vous-mêmes. Quel fruit pouvez-vous espérer de vos instructions que vous contredisez tous les jours par vos exemples? vos mœurs forment une voix bien plus puissante et plus persuasive que vos discours; elles crient continuellement à ceux qui vous écoutent : Méprisez ce que nous vous disons, et tenez-vous-en à ce que vous nous voyez faire; et cette instruction mortelle est la seule qui trouve les cœurs dociles.

Qui prædicas non furandum, furaris. Vous qui invectivez si haut contre l'injustice, contre ceux qui font tort à leur prochain, qui oppriment leur faiblesse, qui usent de chicane et d'industrie pour usurper ce qui ne leur appartient pas, n'avez-vous rien à vous reprocher là-dessus? des chicanes injustes suscitées à ceux dont vous deviez être le protecteur et le père, ne vous ont-elles pas revêtu de leurs dépouilles? leur bien ne vous a-t-il pas paru plus souhaitable que leur salut ? et les plaintes qui nous sont souvent revenues de ces scandaleuses oppressions, en déshonorant votre ministère, ont-elles seulement touché votre cœur?

Qui dicis non mœchandum, mœcharis. Vous qui apprenez tous les jours aux fidèles que le corps du chrétien est le temple du Saint-Esprit; qui exhortez les personnes que vous unissez par un sacrement honorable à respecter la sainteté du lien conjugal; vos familiarités suspectes, votre habitation défendue par les canons et par les lois du diocèse, avec des personnes d'un sexe différent, lois dont vous vous faites dispenser tous les jours, en surprenant la charité de vos supérieurs par mille prétextes frivoles ; la liberté de vos manières et de vos entretiens, peut-elle inspirer à vos peuples l'horreur d'un vice dont vous portez tous les soupçons jusqu'au pied de l'autel ; et l'amour d'une vertu si chère au sacerdoce, et dont vous êtes si peu jaloux de sauver du moins les apparences?

Qui abominaris idola, sacrilegium facis. Vous qui regardez comme une abomination dans le lieu saint, comme un païen et un idolâtre, un ministre qui se rend seulement suspect dans sa foi, vous portez tous les jours à l'autel une conscience douteuse qui vous expose au sacrilége : vous respectez la vé-

(48) Premier évêque de Clermont.

rité des saints mystères; et vous n'en respectez pas la sainteté, et vous les traitez sans précaution, sans recueillement, sans décence souvent et sans gravité: vous avez horreur des dogmes qui blessent la pureté de la foi; et vous n'en avez point des mœurs dissipées et peu sacerdotales avec lesquelles vous venez à l'autel profaner et crucifier de nouveau Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur lui-même de la foi: vous croyez honorer l'Eglise en demeurant soumis et fidèle à ses décisions; et vous la déshonorez, et vous exposez la religion à la risée des mondains, en violant à leur vue ses règles les plus saintes: *Qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras.*

Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes. C'est par où l'Apôtre finit cette instruction. Oui, mes frères, avouons-le ici en gémissant : si la foi est presque éteinte parmi les fidèles ; s'il se trouve aujourd'hui tant de ces esprits licentieux qui traitent avec un air de dérision et de blasphème ce que la foi a de plus respectable ; si la plupart des gens du monde, de ceux même qu'on regarde comme de sages mondains, ne se font pas même de la religion une affaire sérieuse; c'est le peu de piété, de modestie, de charité, de régularité, qu'ils remarquent dans notre conduite ; c'est la vie oiseuse et mondaine des prêtres, qui les a menés là : la désolation a commencé par le lieu saint.

Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes. Ce sont nos exemples seuls qui effacent tous les jours du cœur des fidèles ce qui leur restait encore de crainte de Dieu; ils allèguent tous les jours nos passions, vous le savez, pour justifier en eux des passions semblables : nos exemples calment leurs remords, et leur font trouver dans des mœurs qui nous ressemblent une sécurité que leur conscience leur aurait refusée : ils croient qu'il n'y a rien de sérieux dans les devoirs d'une religion que ses ministres eux-mêmes leur apprennent à mépriser; et que le vice ou la vertu ne sont que des noms et des leçons qu'on donne à l'usage plus qu'à la vérité. *Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes.*

Et ne croyez pas, mes frères, pour vous le dire en finissant, que ces réflexions ne regardent que les prêtres scandaleux ; j'ai cette confiance dans le Seigneur, qu'il n'en est aucun parmi ceux qui m'écoutent ; elles regardent tous ceux qui mènent une vie tiède, mondaine, toute commune, qui ne laissent pas paraître de grands vices dans leur conduite, mais aussi qui ne montrent à leurs peuples aucune vertu; dont les mœurs n'ont rien de criant, mais rien aussi qui inspire la piété; rien qui scandalise, mais rien aussi qui édifie : ils sont faits comme le commun des hommes; ils aiment le plaisir, la bonne chère, la dissipation ; ils haïssent la prière, l'étude, le recueillement; ils cherchent les sociétés mondaines pour se désennuyer de leurs fonctions : il ne nous revient pas de grandes plaintes de leur conduite; mais il ne nous revient aussi aucun témoignage du bien qu'ils font dans leurs paroisses.

Or, mes frères, pour un prêtre et un pasteur surtout, ne pas édifier, c'est scandaliser; ne montrer rien en soi, dans ses entretiens, dans ses inclinations, dans ses démarches, dans tout son genre de vie qui excite à la vertu, c'est inspirer, c'est autoriser le vice ; ne pas confirmer par la sainteté de ses mœurs la sainteté, la sévérité des vérités qu'il annonce, c'est les désavouer : en un mot, n'être pas plus saint que son peuple, c'est être un mauvais pasteur, et déshonorer son ministère. Que ces grandes réflexions, mes Frères, nous rappellent souvent à nous-mêmes : pensons quelquefois que ce ne seront pas les grands désordres, qui damneront la plupart des pasteurs; et qu'il y en aura infiniment plus qui seront condamnés pour n'avoir fait aucun bien dans leurs Eglises, que pour y avoir opéré de grands maux. L'arbre qui ne porte point de fruit est frappé de malédiction, comme l'arbre mort et déraciné; et l'Evangile condamne aux mêmes ténèbres et aux mêmes tourments éternels, et le serviteur inutile et le serviteur infidèle.

DISCOURS VIII

DE L'INSTRUCTION DES ENFANTS.

(1730.)

A tout ce que vous venez d'entendre sur le devoir le plus essentiel de votre état, qui est l'instruction des enfants, j'ajouterai encore une réflexion que je vous prie de faire avec moi; c'est que de votre fidélité à remplir ce devoir dépend tout le fruit à venir de votre ministère et de celui même de vos successeurs.

Je dis de votre ministère; oui, mes frères, vous fermez à ces enfants que vous négligez, que vous laissez croître dans l'ignorance de nos devoirs et de nos mystères, vous leur fermez toutes les ressources qu'ils pourraient trouver un jour dans vos instructions. Ce sont des plantes que vous avez laissé sécher dès leur naissance ; vous aurez beau les arroser, les cultiver dans la suite ; le mal est sans remède : elles ne sont plus susceptibles d'aucun accroissement. Ce sont des enfants auxquels vous avez donné par le baptême la naissance selon la foi; mais les abandonnant aussitôt, ils deviennent comme ces enfants exposés, ces malheureux fruits de l'inhumanité de leurs parents, qui ignorent pour toujours leurs titres, leur origine, Jésus-Christ leur frère, dont ils sont cohéritiers, et l'Eglise leur mère qui les a enfantés dans son sein ; l'abandonnement de leur vie répond toujours à celle de leur état. Or, mes frères, pouvez-vous les avoir sans cesse sous les yeux, et ne pas vous reprocher votre insensibilité à l'égard de ces innocentes victimes auxquelles vous n'avez donné, ce semble, par le sacrement de la régénération, la vie de la grâce, que pour la leur ravir autant qu'il est en vous,

et les étouffer, pour ainsi dire, dans le berceau, en ne les nourrissant pas du lait de la doctrine sainte? Vous avez horreur de la barbarie d'une mère, qui, après avoir donné la vie à son enfant, l'expose et l'abandonne; mais n'est-ce pas là l'image naturelle de la dureté d'un pasteur, lequel, après avoir donné la vie de la foi à ses enfants, les expose, les abandonne, et les livre à tous les malheurs de l'ignorance entière de la foi qu'ils ont reçue, mille fois plus funestes que ceux de l'indigence? Ils porteront devant Dieu le titre auguste et ineffaçable du christianisme, il est vrai; mais ce titre sera le titre terrible de votre condamnation bien plus que de la leur; il s'élèvera contre vous, et demandera vengeance de la profanation et de l'avilissement où vous l'avez laissé, après en avoir embelli leur âme: vous aurez fait des chrétiens sans religion, sans connaissance de Jésus-Christ et de ses mystères; comment pourrez-vous jamais réparer à leur égard le défaut de ces premiers soins? que pourrez-vous élever dans un édifice où vous n'avez jeté aucun fondement que de tristes ruines?

Mais ce qu'il y a ici de triste, c'est que vous préparez à vos successeurs le même scandale; vous laissez en mourant au milieu de votre peuple une malédiction, une plaie où leur zèle ne saurait jamais trouver de remède. Car, je vous prie, quel fruit pourra faire après vous un saint prêtre dans une paroisse où il ne trouvera aucune connaissance de la religion; où il faudrait ramener aux premières instructions de l'enfance des fidèles que leur âge ou leurs occupations en rendent désormais incapables? La honte toute seule de redevenir enfants mettra toujours un obstacle invincible aux soins d'un pasteur fidèle, qui voudrait, comme l'Apôtre, leur donner du lait, au lieu d'une nourriture solide: ils mourront sans connaître Jésus-Christ qui les a rachetés, l'Eglise qui les a régénérés, l'Esprit-Saint qui les avait sanctifiés; et du sein du christianisme, et du milieu des lumières de l'Evangile, sortiront des âmes semblables à celles qui sortent des régions infidèles, et qui porteront devant Dieu les ténèbres et toute l'ignorance des Indiens et des sauvages.

Souvenez-vous donc, mes frères, que les enfants sont la portion la plus pure de votre troupeau, et celle par conséquent qui doit vous être la plus chère: n'ayez pas honte de vous abaisser jusqu'à eux; c'est la fonction la plus consolante et la plus honorable de notre ministère: nos autres soins, nous les donnons à des pécheurs; et en les traitant de leurs plaies, il est toujours à craindre que nous ne contractions quelque souillure: c'est là où il faut s'abaisser, et descendre dans la profondeur de leur corruption et de leur misère; mais ici rien ne fait rougir la noblesse et la sainteté de nos fonctions: il n'est rien de si grand et de si digne de nos hommages sur la terre que l'innocence. Respectons dans ces âmes tendres et innocentes le trésor précieux de la première grâce du baptême qu'elles conservent encore, et que nous avons tous perdue. Nous honorons d'un culte public les saints, qui, après avoir eu le malheur de la perdre, l'ont recouvrée par les travaux de la pénitence; pourquoi n'aurions-nous pas le même respect pour des enfants en qui ce don de justice et de sainteté habite encore? regardons-les avec une espèce de culte, comme des temples purs, où réside la gloire et la majesté de Dieu, que le souffle de Satan n'a pas encore souillés: entrons dans ces vues de la foi; et les soins que leur bas âge demande de nous, loin de nous paraître bas et méprisables, nous paraîtront dignes de toute la sublimité de notre ministère. Ce sont des dépôts précieux à la garde desquels nous devons veiller; les placer avec respect dans nos temples dont ils honorent la sainteté, et en être aussi jaloux que de ces restes précieux des martyrs qui reposent sous nos autels, et qui s'attirent les hommages et la vénération de nos peuples. Je ne pousserai pas plus loin cette réflexion: nous avons été témoins, dans nos visites, de l'exactitude de la plupart des pasteurs à remplir ce devoir; et notre dessein, dans ce que nous venons d'en dire, est plutôt d'encourager leur fidélité que de réveiller leur négligence.

DISCOURS IX.

DE L'AVARICE DES PRÊTRES.

(1731.)

Il vous a peut-être d'abord paru, mes frères, que l'instruction édifiante que vous venez d'entendre sur l'usage des biens ecclésiastiques, ne convenait guère à la plupart d'entre vous. La médiocrité de vos revenus, qui suffit à peine à vos besoins, semble vous mettre à couvert des abus ordinaires dans l'usage des biens consacrés à l'Eglise: vous vous trompez, mes frères; c'est cette médiocrité qui devrait rendre ces abus plus rares parmi vous, c'est elle-même souvent qui les multiplie et qui devient tous les jours un prétexte pour les justifier à vos yeux. Ce n'est pas l'abondance qui fait le crime, c'est la manière d'acquérir et de jouir de ce que l'on possède; ce n'est pas toujours dans le plus ou le moins de revenus qu'est le danger, c'est dans l'âpreté et la dureté qui les exige; c'est dans l'attachement et l'avarice sordide qui en use; c'est enfin dans le scandale qui, après les avoir accumulés, laisse en proie à des héritiers profanes les biens consacrés à des usages saints. Voilà les abus qui ont fait souvent, dans nos visites, vous le savez, le sujet de notre douleur et de nos remontrances.

Je dis l'âpreté et la dureté qui les exige. Nous avions cru prévenir ce scandale par un règlement qui fixe et assure vos droits; mais ce règlement lui-même, cette lettre de la loi, n'a servi qu'à multiplier les prévarications ou par l'infidélité publique de ceux

qui passent les sages bornes que nous avions posées ou par les interprétations fausses et favorables à l'avarice, que quelques-uns y donnent tous les jours. Ce que l'Apôtre exige d'abord d'un ministre, vous le savez, c'est qu'il ne puisse pas même être soupçonné de ne se proposer point d'autre prix de la sainteté et la sublimité de ses fonctions, qu'un gain sordide : *Non turpis lucri cupidum.* (*Tit.*, I, 7.) Tout notre ministère est un ministère de charité, de désintéressement et d'édification : quel caractère donc pour un pasteur et pour un père, de vendre durement et rigoureusement ses soins et sa tendresse à ses enfants ; d'être à leur égard un exacteur dur et inexorable, et un abject mercenaire, tranquille sur le salut ou sur la perte de son troupeau, et uniquement occupé du profit sordide et temporel qu'il en retire ! Oui, mes frères, que les instructions d'un pasteur de ce caractère soient sans fruit, ce n'est pas ce qui le touche ; que toute sa vie se soit passée sans que ses fonctions aient gagné une seule âme à Jésus-Christ, son zèle le laisse là-dessus fort tranquille ; il ne se plaint pas de l'inutilité de ses peines, il ne le sent pas : mais que ses fonctions ne lui rapportent pas le prix vil et abject qu'il en avait attendu ; c'est là que sa douleur et sa vivacité se réveillent; qu'il compte ses soins perdus et qu'il commence à sentir le chagrin d'être un ouvrier inutile. Je sens, mes frères, que la dignité de notre ministère rougit elle-même de ces reproches, et c'est à regret qu'ils sortent ici de ma bouche devant un presbytère si respectable. Mais avec qui pourrais-je me consoler de ces scandales, qu'avec vous, mes frères, qui ne les ignorez pas et qui en gémissez tous les jours avec moi ? Si ces plaies, comme tant d'autres, étaient cachées dans le secret du sanctuaire, nous pourrions ici les dissimuler ; mais de cette dureté mercenaire qui exige au delà des règles, naissent tous les jours des contestations et des procès scandaleux, et les tribunaux laïques eux-mêmes retentissent de la honte du sacerdoce. De là le pasteur odieux et méprisable à son troupeau, et la religion, dans l'esprit d'un peuple grossier, devenue un gain et un trafic sordide ; et, ce qu'il y a ici de plus déshonorant pour le ministère, c'est que ces fidèles dont vous exigez vos droits avec plus de dureté, vivent dans une misère capable de toucher les cœurs les plus barbares, et loin de trouver dans leur pasteur un père qui les console ou qui les soulage, n'y trouvent qu'un tyran qui achève de les accabler.

Je sais qu'il peut arriver que la grossièreté ou le peu de religion de quelques-uns d'entre le peuple aille jusqu'à vous refuser votre honoraire le plus légitime ; mais outre que ces accidents sont rares, je dis qu'ils le sont encore plus à l'égard des pasteurs que leur zèle, leur piété, leur désintéressement rend respectables à leurs peuples ; et qui, loin d'exiger au delà des bornes prescrites, savent relâcher de leurs droits et compatir à la misère de leurs paroissiens dans les occasions où la charité, la justice et l'humanité seules semblent le demander. Je dis que le refus que font quelquefois les fidèles de s'acquitter envers leur pasteur des droits attachés à ses fonctions, prend presque toujours sa source dans l'injustice et la dureté du pasteur lui-même, qui veut exiger ou au delà de ses droits, ou au delà des facultés des pauvres desquels il les exige. Ce qu'il y a de bien vrai, mes frères, c'est que ces altercations honteuses qui arrivent tous les jours dans les paroisses entre les fidèles et leur pasteur, à l'occasion de ces droits temporels, n'arrivent que dans les paroisses où les pasteurs ne sont ni les plus édifiants, ni les plus charitables, ni les plus réguliers de ce diocèse.

Voilà, mes frères, le premier abus dans l'usage des biens de l'Eglise : la dureté qui les exige ; le second, c'est l'avarice sordide qui, après les avoir exigés avec dureté, se les refuse à soi-même, et encore plus à ceux qui sont dans l'indigence. Vous le savez, mes frères, et une triste expérience ne le confirme que trop tous les jours : les curés les plus durs, les plus âpres à exiger leurs droits, sont ceux qui vivent d'une manière plus sordide et plus indécente ; ils avilissent leur caractère par un genre de vie qu'une avarice basse et outrée toute seule peut leur rendre supportable ; ce sont des entrailles de fer pour eux-mêmes et pour les pauvres qui vivent sous leur conduite. La frugalité est sans doute une des principales vertus du sacerdoce ; mais elle ne se retranche certaines commodités que pour avoir de quoi soulager ceux qui souffrent. Si ces pasteurs si avares, si durs pour eux mêmes, paraissaient ensuite charitables et prodigues envers leurs frères, leur conduite ne serait que digne de notre admiration et de nos éloges ; ils ajouteraient au sacrifice de la charité celui de la pénitence, et nous ramèneraient les exemples et le souvenir des temps les plus heureux de l'Eglise : mais c'est une avarice indigne et sordide qui, les rendant durs à eux-mêmes, les rend encore plus durs et plus insensibles aux besoins des pauvres qu'ils ont tous les jours sous les yeux.

Oui, mes frères, il semble que ce vice est une malédiction attachée au sacerdoce ; et à quels avilissements ne prostitue-t-il pas tous les jours la sainte dignité de notre état? On voit des prêtres et des pasteurs avilir leur caractère jusqu'aux trafics les plus bas et les plus honteux; courir tous les marchés, s'y montrer plus avides de gain, plus instruits, plus exercés dans un négoce bas et indigne, que le reste du peuple ; abandonner leurs Eglises, laisser périr les âmes qui leur sont confiées, pour ne pas perdre une occasion sordide de gain, et paraître souvent dans ces assemblées publiques pour en augmenter le scandale, ou par un extérieur profane et indécent, ou en autorisant par leur exemple les intempérances, les crapules et les autres abus si ordinaires en ces sortes de lieux. Je n'en suis pas surpris, mes frères : un prêtre avare et intéressé est capable de tout :

tous les principes sont éteints dans son cœur; la charité, la religion, la bienséance même et le respect qu'il doit à son état; c'est une âme vile, incapable d'aucun de ces sentiments nobles qu'inspirent les devoirs du sacerdoce; et ce qu'il y a ici de plus terrible et qui nous fait mieux sentir la justice de Dieu contre un vice qui avilit si fort et la religion et ses ministres, c'est que l'âge qui, en nous rapprochant du terme où tout cet amas de boue va fondre à nos yeux, et où nous n'allons emporter avec nous que nos œuvres; l'âge qui devrait nous détromper de cet aveuglement, l'augmente, fortifie cette malheureuse passion, la fait croître et revivre pour ainsi dire, sur les débris mêmes d'un corps déjà défaillant, et dont la caducité a déjà fait un cadavre, et ne sert qu'à nous faire rappeler ce qui nous reste encore de désirs et de sentiments pour nous attacher avec plus de fureur à ce qui va nous échapper en un moment. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vous vengez tous les jours l'honneur de vos autels, en permettant qu'une vile passion qui les déshonore, ne s'éteigne qu'avec ceux qui ont eu le malheur de s'y livrer.

Car enfin, mes frères, et c'est ici le troisième et dernier abus dans l'usage des biens de l'Eglise: à quoi aboutit cette vie si pénible, si sordide, si occupée à grossir par de misérables épargnes un bien injuste? à quoi aboutit-elle? vous le savez, à découvrir au public par la manifestation de ces biens si sordidement accumulés, à lui découvrir l'indignité de la vie d'un pasteur, à dévoiler ce qui ne pouvait être trop enseveli dans les ténèbres pour l'honneur du ministère, et à finir, par un scandale plus éclatant et plus durable, tous les scandales de sa vie passée. Des parents avides se disputent le prix des iniquités de ce mauvais pasteur : ces contestations, si honteuses au saint ministère, sont souvent portées devant des tribunaux laïques, et il arrive que cet indigne pasteur n'avait accumulé, avec des soins si longs et si pénibles, cet amas de boue, qu'afin que sa mémoire en soit salie et déshonorée pour toujours. Il laisse la haine et la division parmi les siens, le mépris au milieu de son peuple, le scandale et la dérision dans l'esprit du public, la honte parmi ses confrères et l'affliction dans le cœur de tous ceux à qui la gloire de l'Eglise et l'honneur de la religion sont chers. Et voilà ce que l'Apôtre, dans son *Epître à Timothée*, avait prédit à ces pasteurs mercenaires : *Radix enim omnium malorum est cupiditas : nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva quæ mergunt homines in interitum et perditionem* (I *Tim.*, IX, 10 et suiv.); ils mènent une vie triste, agitée et misérable, pour la finir par une misère plus affreuse.

Tu autem, o homo Dei, hæc fuge : Pour vous, mes frères, qui êtes le secours et toute la consolation de mon épiscopat, vous qui n'avez pas oublié que l'Eglise ne vous a pas établis ministres pour vous-mêmes; mais pour être les hommes de Dieu, chargés uniquement de sa gloire et de ses intérêts parmi les peuples; continuez à éviter ces abus si affligeants pour l'Eglise et si honteux au sacerdoce : *Hæc fuge. Sectare vero justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem.* Continuez de donner à vos peuples des exemples de justice, *justitiam ;* n'aggravez pas le joug de leur misère, et réglez vos droits sur leurs besoins plutôt que sur les vôtres; qu'ils apprennent de votre désintéressement quel doit être leur détachement des biens de la terre; rendez-vous justice à vous-même, et mettez-vous en état de ne reprendre en eux que les vices que vos exemples eux-mêmes condamnent. *Sectare vero justitiam, pietatem.* Souvenez-vous que la piété est un grand gain : *Quæstus magnus pietas;* qu'un saint pasteur qui a l'amour et la confiance de son peuple, a tout, et ne manque jamais de rien; et que ses droits sont bien assurés, quand ils sont établis sur la tendresse et sur le respect de leurs paroissiens. *Sectare vero justitiam, pietatem, fidem.* Rendez la foi et la religion respectables à ces peuples grossiers, en ne paraissant vous-mêmes priser et respecter que ce qui a rapport à la religion et au salut; ne connaissez pas de plus grand grain que celui des âmes qui vous sont confiées; et que ce soit là la récompense et l'honoraire le plus consolant et le plus souhaité de vos fonctions. *Sectare vero justitiam, pietatem, fidem, charitatem.* Soyez tendres et charitables envers vos peuples; tous vos titres annoncent la tendresse que vous devez avoir pour eux; souffrez avec ceux qui souffrent; courez après ceux qui s'égarent; soutenez ceux qui sont faibles et qui chancellent; ne vous lassez point de tendre la main à ceux qui sont tombés; soyez le père commun de tout votre peuple; ne vous refusez à aucun de leurs besoins : la charité n'excepte rien; et souvenez-vous que tout ce que vous avez, et tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. *Sectare vero justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam.* Ne vous rebutez pas de l'inutilité de vos soins et de vos instructions envers votre peuple. Dieu ne récompense pas toujours par un succès prompt et visible le zèle de ses ministres; jetez toujours la semence sainte, cultivez, arrosez; celui qui donne l'accroissement saura bien la faire fructifier en son temps; nous voudrions être payés comptant de nos peines par un fruit soudain et visible, mais Dieu ne le permet pas, de peur que nous n'attribuions à nous-mêmes et à nos faibles talents un succès qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce. Enfin, *Sectare vero justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem.* Que les défauts et la grossièreté des peuples que nous conduisons, n'excusent pas nos emportements, et n'altèrent jamais ce fonds de mansuétude si convenable à notre ministère : que la douceur de nos manières à leur égard leur annonce toujours celle de notre cœur; rendons-leur, en nous faisant aimer, la règle et la piété aimables; le zèle qui aigrit et qui révolte ceux qu'il reprend est le zèle de l'homme,

ce n'est pas le zèle de Dieu : il faut gagner les cœurs, pour parvenir à les rendre dociles ; les manières dures annoncent plutôt nos défauts qu'elles ne corrigent ceux des autres ; il ne faut jamais ménager les vices, mais il faut toujours ménager les pécheurs ; n'achevons pas de rendre la vérité odieuse aux hommes, en ne la leur montrant que sous des dehors aigres et rebutants. Ce n'est pas l'humeur, la rudesse et l'emportement, c'est la charité qui l'a établie sur la terre; ce ne furent pas des lions, mais des agneaux que Jésus-Christ y envoya pour l'annoncer; c'est leur douceur et leurs souffrances qui avancèrent l'œuvre de l'Evangile ; et c'est par là que leurs successeurs doivent le continuer et l'étendre parmi les hommes ; c'est en suivant ces avis, mes frères, conclut l'Apôtre, que vous assurerez votre salut, en travaillant à celui de vos frères : *Hæc enim faciens, et te ipsum salvum facies, et eos qui te audiunt.*

DISCOURS X.

DE LA PRIÈRE PUBLIQUE.

(1732.)

Nous ne doutons pas en effet, mes frères, que vous ne receviez avec joie et avec reconnaissance le nouveau Bréviaire que nous vous présentons. C'est un secours et une consolation qui manquait à l'Eglise de Clermont ; elle en était d'autant plus digne, que nous pouvons dire ici à sa louange, qu'elle n'a pas dégénéré de cette décence et de cette gravité avec laquelle l'office public se célébrait dans les premiers temps, et que l'Eglise principale a toujours servi de modèle là-dessus à toutes les autres.

La prière publique, vous le savez, est le canal le plus ordinaire et le plus fécond de toutes les grâces que Dieu répand sur les peuples, et on ne saurait trop, ou en éloigner tout ce qui peut distraire l'esprit et dessécher le cœur, ou y rassembler tout ce qui est le plus capable de fixer l'un, et d'attendrir et d'enflammer l'autre. C'est ce que nous nous sommes proposé dans la composition de ce nouveau Bréviaire ; tout ce qui ne nous a pas paru convenir à la décence et à la dignité de l'office public, nous l'avons retranché; nous y avons substitué les endroits des livres saints et des Pères, qui nous ont paru les plus propres à nous instruire de nos devoirs, ou à exciter en nous ces mouvements tendres et vifs de repentir, d'action de grâces, d'amour, d'adoration, de supplication, qui font devant Dieu tout le mérite de nos prières.

Nous n'avons rien laissé de fabuleux, ni même de douteux, dans la vie des saints que l'Eglise nous propose pour modèles et pour l'objet public de notre culte; ils nous ont laissé des exemples si certains et si incontestables de toutes les vertus, que l'Eglise n'a pas besoin de recourir à des faits supposés pour nous rendre ces héros de la religion respectables : les religions humaines ont eu besoin que l'esprit humain y ajoutât du merveilleux pour les soutenir; mais la vérité n'a besoin que d'elle-même. Nous avons préféré dans cette multitude de bienheureux, ceux qui ont sanctifié cette province par leur sang, par leurs exemples et par leurs travaux apostoliques; ou ceux que cette province si féconde autrefois en saints ouvriers a donnés à d'autres Eglises. Il était juste de revendiquer un bien qui nous appartenait, le fruit heureux de la terre que nous habitons, et de partager avec les lieux qu'ils ont illustrés par l'éclat de leur sainteté, les avantages de leur protection : ce sont des intercesseurs que notre Église a donnés au ciel, et elle est en droit de les réclamer.

Heureux, si en nous rappelant tous les jours ces saints modèles dans la récitation de l'office public, nous y trouvons des leçons qui nous corrigent et qui nous animent, loin d'y trouver des exemples domestiques qui nous condamnent.

Ainsi, mes frères, le renouvellement de l'office public, le nouveau secours qu'il offre à notre piété, doit être pour nous un renouvellement de zèle et de ferveur dans l'accomplissement de ce pieux devoir. La prière est comme l'âme du sacerdoce; elle seule fait toute la force et tout le succès de notre ministère; c'est cette eau sainte qui arrose la semence que nous jetons dans les cœurs, et qui lui donne l'accroissement. Un pasteur, un prêtre qui ne prie pas est un canal aride et une nuée sans eau. Or ce n'est pas prier que de ne prier que des lèvres, sans attention, sans aucun attendrissement de piété, sans aucun sentiment de religion ; ce n'est pas parler à Dieu, car il n'écoute que le cœur, et ce n'est pas la bouche mais le cœur qui le prie. Cependant, combien de prêtres ne connaissent point d'autre prière que les égarements éternels d'une récitation précipitée et indécente de leur Bréviaire? c'est pour eux un fardeau dont ils cherchent à se soulager promptement, de sorte qu'au sortir de là, à peine savent-ils s'ils ont parlé à Dieu ; il ne leur en reste du moins ni souvenir, ni sentiment ; ils savent seulement qu'ils sont quittes d'une dette et d'un joug qui les embarrassait. Ils sortent de la prière aussi vides de Dieu qu'ils s'y sont présentés; il n'en revient rien à leurs peuples pour lesquels ils n'ont rien demandé, et pour lesquels les prières des pasteurs sont la source la plus ordinaire des grâces : et pour eux-mêmes que pourrait-il leur en revenir, qu'un nouveau degré d'abandon de Dieu, et de dégoût de leur part, pour tout ce qui a rapport à la piété, à la gloire de Dieu et à la sainteté de leur ministère ?

Cependant, mes frères, par le sacerdoce, nous sommes établis sur la terre comme des médiateurs publics dont la principale fonction est d'intercéder sans cesse auprès de Dieu pour les besoins et les iniquités des peuples. L'Eglise qui prie continuellement pour ses enfants, emprunte notre voix et ne prie que par notre bouche ; nous sommes les interprètes de ses vœux et de ses soupirs, et comme ses députés, pour représenter à

Dieu les scandales qui l'affligent, les troubles qui la divisent, les plaies qui la défigurent, et obtenir sans cesse des remèdes à des maux que la dépravation de ses enfants fait recommencer sans cesse : les grâces publiques sont donc attachées aux prières publiques que nous offrons tous les jours à Dieu au nom de l'Eglise. Oui, mes frères, les princes pieux, les saints pasteurs, les ouvriers apostoliques, ces hommes extraordinaires que Dieu suscite de temps en temps à son Eglise, les victoires de la foi, l'extirpation des erreurs, le renouvellement de la piété parmi les fidèles, la tranquillité et l'abondance des Etats et des empires, tout cela nous ne le devons qu'aux prières publiques ou particulières que l'Eglise offre à Dieu par notre bouche ; et c'est aussi à l'irrévérence, à l'inattention, au dégoût avec lequel la plupart des ministres s'acquittent de ce pieux devoir, à l'éloignement que la plupart d'entre eux ont pour tout ce qu'on appelle prière, que l'Eglise doit les fléaux, les calamités, les troubles, les dissolutions, les maux publics et particuliers sous lesquels nous la voyons gémir depuis si longtemps.

La destinée publique des fidèles, des Etats et des empires est donc, pour ainsi dire, entre nos mains. Jugez, mes frères, s'il est permis à un prêtre, à un ministre public chargé des vœux et des intérêts des peuples auprès de Dieu, de regarder la prière publique comme un devoir triste et onéreux, et la particulière comme une œuvre de surérogation dont les autres fonctions et la récitation de son Bréviaire le dispensent. Un prêtre, mes frères, est un homme de prière ; c'est là son état, sa sûreté, son devoir primitif et perpétuel ; et j'ajoute encore, c'est là toute sa consolation.

Car hélas ! mes frères, quelle autre consolation peut avoir un pasteur au sortir de ses fonctions les plus pénibles, ou que d'aller se consoler avec Dieu de l'impénitence de son peuple et du peu de succès de ses travaux, ou de lui demander qu'il leur donne lui-même l'accroissement, ou de le fléchir envers celles de ses ouailles que sa justice semble avoir abandonnées, ou de le remercier lorsqu'il en retire par son ministère quelques-unes des voies de l'égarement, et lui en rapporter à lui seul toute la gloire ? Non, mes frères, nos instructions seront toujours stériles, si nos larmes et nos prières ne les rendent fécondes ; on se dispense souvent de l'instruction, parce qu'on se plaint qu'on n'a pas reçu de la nature de grands talents pour ce ministère ; mais, mes frères, soutenez vos instructions de la prière, elle supplée à tous les talents, et les plus grands talents sans elle ne sont jamais qu'une cymbale retentissante.

Et, de bonne foi, mes frères, un pasteur peut-il ou vivre sans prier, ou prier rarement, ou prier sans goût et sans zèle, ou borner toutes ses prières à la récitation froide, inattentive et précipitée de son Bréviaire, tandis qu'il passe sa vie au milieu de ses paroissiens, qu'il voit la plupart vivre dans le crime et périr tous les jours à ses yeux ? Le grand prêtre Aaron voyant une partie de son peuple frappé de la main de Dieu et expirer devant lui, court, dit l'Ecriture, entre les morts et les vivants ; il lève les mains au ciel, il verse des larmes sur le malheur de ceux qu'il voit tomber à ses yeux, il crie, il supplie ; et sa prière est exaucée, et la plaie cesse, et le glaive de la colère de Dieu se retire : un bon pasteur ne prie jamais inutilement pour son peuple : *Stans Aaron inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus est, et plaga cessavit.* (*Num.* XVI, 48.)

Voilà, mes frères, l'image d'un bon pasteur. Il marche au milieu de son peuple, pour ainsi dire, entre les morts et les vivants ; il voit à ses côtés des brebis mortes et d'autres qui sont prêtes à expirer et qui ne donnent plus que quelques signes de vie ; il voit le glaive invisible de la colère de Dieu sur son peuple, par les crimes qui y règnent et qui en précipitent un grand nombre dans la mort ; il le voit, et c'est un spectacle qu'il a tous les jours sous les yeux. S'il n'en est pas touché, ce n'est pas un pasteur, c'est un mercenaire qui voit de sang-froid périr son troupeau ; c'est un ministre déchu de la grâce du sacerdoce, ou qui ne l'a jamais reçue. Mais s'il en est touché, eh ! quel doit être le premier mouvement de sa douleur et de son zèle ? c'est de s'adresser à celui qui frappe et qui guérit ; c'est de lui offrir les larmes secrètes de sa douleur et de son amour pour son peuple ; c'est de faire souvenir un Dieu irrité de ses anciennes miséricordes ; c'est d'émouvoir par ses soupirs ses entrailles paternelles, et de s'offrir lui-même d'être anathème pour ses frères : *Stans Aaron inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus est, et plaga cessavit.*

Non, mes frères, un prêtre, un pasteur qui ne prie pas, qui n'aime pas la prière, il n'appartient plus à l'Eglise qui prie sans cesse ; il n'est plus lié à son esprit de prière et de charité. C'est un arbre sec et aride qui occupe en vain le champ du Seigneur ; c'est l'ennemi et non le père de son peuple ; c'est un étranger qui a pris la place du pasteur et à qui le salut du troupeau est indifférent. Ainsi, mes frères, soyez fidèles à la prière, et vos fonctions seront plus utiles, et vos peuples seront plus saints, et vos travaux vous paraîtront plus doux, et les maux de l'Eglise diminueront.

DISCOURS XI.

DE LA DÉCENCE DANS LES CÉRÉMONIES.

(1733.)

On vient de vous annoncer le nouveau Rituel attendu depuis si longtemps dans ce diocèse ; les nouveaux secours que nous vous offrons pour l'exercice de vos fonctions, doivent réveiller en vous de nouveaux désirs de les exercer d'une manière encore plus digne de leur sainteté. Oui, mes frères, rappelons-nous souvent devant Dieu toute la grandeur et la sublimité de nos ministères ;

paraissons aux pieds des autels pénétrés, effrayés de la puissance que Jésus-Christ nous confie sur des âmes qui sont le prix de son sang et destinées à ne former avec lui qu'un même Christ pour glorifier Dieu durant toute l'éternité; nourissons-nous de ces grandes vérités qui sont comme l'âme et la substance du sacerdoce; alors la décence, le désintéressement, l'esprit de zèle et de piété sanctifieront toutes nos fonctions.

Je dis la décence. Hélas! mes frères, devions-nous avoir besoin d'exhorter des prêtres que les anges regardent avec respect, à respecter eux-mêmes leur ministère? Comme il n'est rien de plus grand et de plus auguste sur la terre, que d'exercer à la place de Jésus-Christ les fonctions de son sacerdoce éternel, rien aussi ne doit être accompagné d'une modestie et d'une gravité plus sacerdotale, et d'un respect plus religieux, que l'exercice de ces divines fonctions. On nous a nourris dans cette maison sainte de ces grandes maximes : nous savons que dans toutes nos fonctions nous revêtons, pour ainsi dire, la personne de Jésus-Christ; nous sommes les médiateurs entre Dieu et les hommes, et nous continuons à sa place le ministère de leur réconciliation. Quoi de plus capable de nous pénétrer d'une sainte frayeur, pour peu que nous retombions sur nous-mêmes et que nous fassions attention à ce que nous sommes et au ministère céleste que nous remplissons?

Mais ces vues de la foi s'affaiblissent par le long usage. Si nous n'avions à dispenser les sacrements et à exercer les autres fonctions de l'Eglise, qu'une seule fois durant tout le cours de notre sacerdoce; ah! nous serions frappés d'une sainte terreur; nous sentirions tout ce que ce ministère a de divin et tout ce qui rend des hommes pétris de misères et de faiblesses comme nous, indignes de le remplir. Mais comme si ces fonctions divines perdaient quelque chose de leur sainteté par leur fréquent usage, ou que nous en devinssions plus dignes à mesure que nous les administrons avec moins de décence et de précaution, elles ne réveillent plus notre foi, hélas! pas même notre attention; elles ne sont plus pour nous comme une œuvre de religion, mais comme une servitude de notre état, que rien par nos dispositions extérieures et intérieures ne distingue des autres actions ordinaires qui entrent dans le détail de notre vie; si ce n'est peut-être que l'indécence, l'ennui, la précipitation, forment la seule différence déplorable que nous y mettons. Le grand prêtre de la loi n'entrait qu'une fois l'année dans le saint des saints; aussi quels préparatifs augustes, quelles précautions infinies, quelles attentions pour ne pas manquer à la plus légère des cérémonies qui devait accompagner une action dont le sang grossier d'une victime charnelle faisait toute la majesté! Nous entrons tous les jours, mes frères, dans le véritable Saint des saints dont le premier n'était que l'ombre, le sang de Jésus-Christ entre les mains, nous l'offrons à son Père; et dans la distribution des sacrements, nous le dispensons aux peuples; mille fois plus respectables par les fonctions de notre sacerdoce, que le grand prêtre de la loi. Cependant comparez la majesté, les précautions infinies et religieuses qui accompagnaient son ministère avec la manière dont vous exercez tous les jours les fonctions bien plus redoutables du vôtre; hélas! mes frères, le dirai-je? nous les remplissons souvent sans même aucun retour à Dieu, ce que la religion nous recommande dans les actions mêmes les plus communes; nous les remplissons sans dignité, sans bienséance, avec un air de précipitation que nous n'oserions montrer dans les devoirs de pure société que nous rendons aux hommes. Nous sommes partout ailleurs plus attentifs, plus réservés; ce n'est qu'en traitant avec un Dieu saint et terrible, que nous paraissons sans contrainte; ce n'est qu'en exerçant les fonctions divines dont il nous charge, que nous nous livrons sans bienséance à notre humeur, à nos caprices, à des dehors indécents et peu composés; que nous avilissons la religion et que nous accoutumons les peuples à ne respecter ni le ministère ni le ministre. Ce qui me touche, mes frères, est que ce scandale n'est commun que parmi les ministres de la seule religion que Dieu ait établie sur la terre. Car lisez dans les histoires avec quel respect les prêtres des idoles remplissaient les cérémonies d'un culte extravagant et sacrilége; on aurait cru l'empire menacé des plus grandes calamités, s'ils avaient, faute de décence ou d'attention, profané le vain appareil de leurs superstitions ou omis la plus légère circonstance. Allez dans ces contrées où un faux prophète se fait rendre depuis longtemps les hommages qui ne sont dus qu'à Jésus-Christ; et voyez si vous trouverez dans ses ministres, au milieu de leurs mosquées, cette dissipation, cette indécence que nous déplorons parmi nous : *Transite ad insulas Cethim, et videte; et in Cedar mittite, et considerate vehementer, si factum est hujuscemodi.* (*Jerem.*, II, 10.)

Non, mes frères; nous seuls qui sommes les ministres de l'alliance éternelle, nous seuls qui remplissons à la place de Jésus-Christ les fonctions de son sacerdoce éternel, nous seuls chargés de la dispensation des seuls remèdes établis sur la terre pour le salut de l'univers, nous seuls dont un Dieu fait chair, devient lui-même sur nos autels la victime qui consacre nos offrandes et qui sanctifie nos fonctions, nous seuls ne paraissons point touchés de la sublimité de nos ministères; nous seuls, au lieu de ce saint appareil, de cette gravité sacerdotale, qui, répandue sur toute notre personne, devrait inspirer au peuple un respect religieux pour les ministres et pour le ministère, nous seuls, on nous trouve dans nos fonctions les mêmes que dans les autres actions de la vie. La seule religion qui fait les saints est confiée à des ministres qui la

déshonorent; et le temple de Dieu ne nous voit pas différents de ce que nous sommes dans les maisons profanes : *Transite ad insulas Cethim, et videte si factum est hujuscemodi :* première disposition, la décence.

Mais, mes frères, le respect religieux que nous devons à la sublimité de nos fonctions, doit être non-seulement écrit, pour ainsi dire, sur tout notre extérieur, mais encore dans la pureté et l'élévation de nos intentions. Nous ne scandalisons pas les peuples quand nous les exerçons avec décence, mais nous attirons sur eux et sur nous la colère de Dieu, lorsque nous les exerçons par des motifs bas, sordides et indignes de leur sainteté : seconde disposition, le désintéressement.

Hélas! mes frères, nous appliquons aux peuples dans nos fonctions les remèdes divins des maux de leur âme; quel autre motif pourrait-il nous animer que la charité de Jésus-Christ qui nous les confie, que le désir et le zèle du salut de nos frères? Serait-il possible qu'en distribuant les grâces et les trésors du ciel, un pasteur indigne pût se proposer un gain sordide et terrestre? se pourrait-il, que peu touché du succès de ses fonctions et des fruits inestimables que les fidèles peuvent en retirer, il ne fût occupé que d'un misérable avantage temporel qui lui en revient à lui-même? se pourrait-il encore qu'il disputât avec son peuple du prix du sang de Jésus-Christ; qu'il eût l'indignité de s'en assurer d'avance un profane salaire; et que le pauvre, pour qui Jésus-Christ est mort, n'eût pas le même droit et la même facilité d'y participer que le riche? S'il se trouve un pasteur de ce caractère dans cette respectable assemblée, que son argent périsse avec lui! C'est l'anathème et comme l'excommunication que nous prononçons avec tout ce vénérable presbytère contre cet infortuné, à l'exemple du premier des évêques.

Non, mes frères, le désintéressement d'un pasteur est de tous ses devoirs celui qui lui assure le plus le succès de ses fonctions et l'amour de son peuple. Et ne croyez pas que ce désintéressement l'expose à l'indigence; un pasteur respecté et aimé de son peuple est toujours riche. Je ne dis pas que distribuant à ses peuples des richesses et des bénédictions spirituelles, il ne lui soit pas permis d'en recevoir de temporelles; mais je dis que c'est un opprobre pour le ministère et pour le ministre, de les exiger avec dureté; je dis que c'est un scandale d'en traiter comme on traiterait d'un service terrestre, et de prendre des précautions pour s'en assurer un salaire et une récompense sordide; je dis que nos règlements qui ont fixé cette récompense doivent fixer l'avarice d'un pasteur, et non pas mettre des bornes à sa charité; je dis qu'il doit la recevoir comme un père reçoit un gage de la piété et de la tendresse de ses enfants, et non pas comme un mercenaire sollicite le prix de son travail, ou comme un exacteur barbare arrache un tribut forcé d'un peuple accablé de misère; je dis enfin qu'il est rare que le peuple le plus pauvre ne trouve par un motif de religion, dans son indigence même, de quoi reconnaître les soins et les assistances d'un charitable pasteur, et qu'on ne trouve des fidèles durs et ingrats que dans les paroisses où le pasteur est avare ou mercenaire.

Otons cet opprobre du milieu de nous, mes frères; vous savez que c'est la tache d'infamie la plus universelle dont le monde tout entier se réunit pour flétrir la sainteté de notre ministère. Ses jugements sur tout le reste sont injustes; serait-il possible qu'il n'eût raison que contre nous, et que notre conduite devînt tous les jours une apologie publique de sa malignité à notre égard? c'est l'écueil le plus triste du succès de nos fonctions. Un pasteur avide et mercenaire n'aime pas son troupeau, il n'en aime que la toison; et son troupeau qui le connaît, le regarde comme un ennemi et un loup dévorant, et non comme un père; et d'autant plus, mes frères, que quelque modique que soit le revenu de la plupart d'entre vous, il est toujours vrai que vous vivez au milieu d'un pauvre peuple qui regarde votre situation comme digne d'envie, et aux yeux de qui votre modicité, comparée à son état malheureux, paraît un état d'opulence. Adoucissez donc par un caractère de charité et de désintéressement ce que cette différence peut inspirer à vos peuples de dégoût, et pour la religion et pour ses ministres; n'achevez pas de les aigrir par une dureté qui leur fait blasphémer souvent la sainteté du ministère, et dont la malédiction retombe toujours sur vous; montrez à vos peuples, à l'exemple de l'Apôtre, que soit que vous soyez dans l'abondance, c'est pour eux; soit que vous soyez dans la pauvreté, c'est pour l'amour d'eux; que s'ils souffrent, vous souffrez avec eux; s'ils sont consolés, vous l'êtes comme eux; et qu'enfin, tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Versez dans nos cœurs, ô mon Dieu, ces sentiments de tendresse et de charité sacerdotale, et rendez-nous dignes de porter devant votre peuple le nom respectable de père et de pasteur dont vous nous avez honorés.

Il est vrai, mes frères, qu'il n'y a qu'une piété sincère qui puisse nous faire entrer dans ces dispositions, et remplir nos fonctions avec décence et avec désintéressement : dernière disposition, la piété.

Voilà le principe qui règle tout le reste. Conservez comme le plus précieux de tous les trésors, l'esprit et la grâce de votre vocation; n'approchez pas des fonctions saintes avec une conscience, je n'ose pas dire criminelle, car je parle à des ministres du Seigneur et non à des profanateurs, mais avec une conscience douteuse, c'est-à-dire agitée de mille remords secrets qu'on ne peut, ni calculer, ni se justifier à soi-même; alors l'indécence et le vil intérêt ne profaneront pas la sainteté de vos fonctions;

on ne tombe dans ces abus publics devant les hommes, que lorsqu'on est déjà déchu en secret devant Dieu, de l'innocence et de la grâce de sa vocation. Souvenez-vous qu'ayant sans cesse entre les mains les mystères de la religion et les grâces de l'Eglise, toujours occupés, ou à offrir la victime adorable, ou à communiquer aux fidèles dans les fonctions, le prix de son sang; il n'est pas de milieu pour un prêtre entre la piété et le sacrilége, et que s'il n'est pas un saint, il est bien près d'être un profanateur.

Hélas! mes frères, les gens du monde se perdent pour passer leur vie dans un cercle perpétuel de jeux, de plaisirs et d'occupations profanes, incompatibles avec le salut, et qui leur font perdre de vue les vérités de la religion; et nous, mes frères, nous nous perdons au milieu des occupations et des fonctions les plus saintes, et qui nous rappellent sans cesse les plus grandes vérités de la foi; nous contractons de nouvelles souillures, en appliquant aux autres les remèdes du salut. Le monde se damne parce qu'il n'est occupé que d'œuvres mondaines; et nous nous damnons en ne paraissant occupés que d'œuvres saintes. Quelle ressource peut-il rester à un prêtre infidèle, si tout ce que la religion a de plus saint et de plus terrible l'endurcit ou le souille?

Rappelez l'histoire des enfants d'Héli. Honorés du sacerdoce, ils trouvaient dans la sainteté de leurs fonctions l'écueil de leur innocence; les offrandes des peuples multipliaient leurs profanations; chaque sacrifice était pour eux un nouveau crime; Dieu les frappa, il vengea la gloire de son nom et la sainteté de son culte; la succession du sacerdoce s'éteignit dans une race criminelle; quarante mille Israélites furent immolés par le glaive des Philistins, pour servir d'expiation à leurs sacriléges; la lampe d'Israël s'éteignit, le culte tomba et l'arche sainte devint la proie des incrédules et des incirconcis. Il semble qu'un Dieu irrité n'avait pas assez de châtiments pour punir les profanations d'un autel vide et d'un culte figuratif; pour venger le sang des boucs et des taureaux offert sur les autels et souillé par des ministres infidèles.

Quels châtiments les profanations de l'autel où son Fils est immolé, les souillures et les irrévérences qui profanent le sang adorable de la nouvelle alliance, ne doivent-ils pas attirer sur nous? Et que sais-je, mes frères, si les tristes fléaux dont nos peuples sont tous les jours affligés; si nos campagnes désolées, si les événements les plus terribles et les plus singuliers qui semblent se réunir en nos jours pour achever d'accabler un peuple déjà languissant et misérable, que sais-je, si la décadence et l'extinction presque de toute foi et de toute piété dans le monde; que sais-je, si l'Eglise, si l'arche sainte tous les jours en péril par les disputes, les contentions et les entreprises téméraires qui la menacent; si l'affreuse incrédulité croissant tous les jours, et s'élevant sur les débris de la foi dont l'Eglise de France avait toujours été une si sûre et si vénérable dépositaire; que sais-je, si tous ces fléaux ne sont pas les châtiments d'un Dieu outragé dans ses mystères et dans ses bienfaits? que sais-je s'ils ne nous en annoncent pas encore de plus terribles? Ce serait à nous, comme les médiateurs entre Dieu et les hommes, à les prévenir et à les suspendre, et peut-être c'est nous seuls qui les attirons; peut-être le bras de la colère de Dieu n'est levé que pour venger nos profanations et nos irrévérences; peut-être nous qui devrions être les ministres de la réconciliation de Dieu avec les hommes, nous sommes le seul objet de ses fureurs et de ses vengeances. Non, mes frères, lisez les livres saints: les péchés des prêtres ne demeurent jamais impunis; Dieu venge la gloire de son culte outragé; et ou il frappe les peuples et les provinces des plus tristes calamités, ou, ce qui est encore plus terrible et plus ordinaire, il frappe les prêtres eux-mêmes d'endurcissement et d'impénitence.

Entrons, mes frères, dans ces sentiments de terreur et de religion: et quoique par la miséricorde de Dieu, de tous les ministres vénérables qui m'écoutent, nous ayons cette confiance et cette consolation, qu'il n'y en ait pas peut-être un seul qui ne dispense d'une manière digne de Dieu les mystères de la foi et les grâces de l'Eglise; qu'ils redoublent cependant de zèle et de ferveur; qu'ils gémissent sans cesse devant Dieu sur l'infidélité de leurs confrères, sur l'opprobre dont ils couvrent la majesté de la religion, et sur les calamités qui en sont toujours une triste suite. Arrêtons, mes frères, par nos prières et nos gémissements secrets, le bras de la colère de Dieu, toujours levé pour venger les profanations de son sanctuaire: rendons à l'Eglise par une conduite soutenue et édifiante, l'honneur et la gloire que les ministres infidèles lui ôtent tous les jours; rendons par nos mœurs sacerdotales la religion respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas: forçons le monde de changer son langage profane à l'égard des personnes consacrées à Dieu; que la présence seule d'un prêtre devienne la censure de ses désordres, et non un prétexte ou une autorité qui les lui justifie. Le vice, mes frères, régnera bientôt moins dans le monde, quand nous leur prêcherons la vertu par nos exemples.

DISCOURS XII

DE LA NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

(1734.)

Rien de plus solide, mes frères, que les réflexions édifiantes que vous venez d'entendre. On vous l'a dit, et je le répète; la prière est le devoir le plus intime et le plus inséparable du ministère: c'est l'âme, pour ainsi dire, du sacerdoce; c'est l'unique sûreté du pasteur; elle seule adoucit les dégoûts, et prévient les dangers de vos fonctions; elle seule en assure le succès.

Oui, mes frères, la prière fait toute notre sûreté dans le cours de notre ministère. Nous avons nos misères et nos faiblesses; hélas! et elles sont même d'autant plus à craindre pour nous, qu'elles subsistent toujours avec les fonctions les plus saintes. Cette situation, qui d'un côté demanderait qu'en traitant tous les jours les mystères terribles, notre vie imitât celle des anges; et qui de l'autre fait que nous nous retrouvons toujours faibles, sujets aux mêmes infidélités; toujours pesants dans la pratique de nos devoirs; toujours donnant trop à nos sens, à notre paresse, à notre humeur; cette situation, dis-je, qui nous place tous les jours entre nos faiblesses et l'autel saint, entre la sainteté d'un Dieu terrible et les souillures de l'homme, doit effrayer et réveiller notre foi : car je ne parle ici qu'à des pasteurs irrépréhensibles devant les hommes, et qui n'ont rien à se reprocher de grossièrement criminel devant Dieu. Or dans ces retours sur notre situation, si capables de jeter le trouble et l'incertitude dans notre âme, la prière seule peut nous calmer et nous rassurer : elle est le seul remède de ces plaies journalières, qui, négligées, corrompent insensiblement tout l'intérieur et toute la beauté de l'âme. Nous devons donc, prosternés aux pieds de Jésus-Christ, lui exposer souvent avec douleur et avec confiance nos misères secrètes; le conjurer de nous rendre dignes du ministère qu'il nous a confié, et d'anéantir en nous tout ce qui peut encore en blesser la sainteté.

Il n'est rien de plus dangereux pour notre état, mes frères, que de se faire une situation tranquille et habituelle de paresse, d'immortification, d'amour de ses aises, de transgression de mille devoirs qu'on ne croit pas essentiels; et de ne pas recourir souvent à la prière, la seule ressource que la religion nous offre pour nous réveiller de cet engourdissement. Le danger de cet état pour nous, est qu'il nous expose à tout moment, ou à profaner les choses saintes, ou à les traiter d'une manière qui déplaît à Dieu; et qui par conséquent éloigne de nous ses grâces, et fortifie toutes nos faiblesses : car vous le savez, mes frères, les fonctions divines de l'autel, si elles ne font pas croître chaque jour notre foi et notre piété, elles aggravent notre corruption et notre misère: première réflexion.

En second lieu, les fonctions du ministère ont pour nous, vous l'éprouvez tous les jours, leurs peines et leurs dégoûts, quand on veut les remplir avec fidélité. Il faut prendre sur soi, sur ses aises, sur sa paresse, sur son sommeil, pour y fournir : on ne peut pas disposer à son choix de son temps et de ses moments : c'est une servitude sainte, qui fait que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à nos peuples : nous devons pouvoir dire avec l'Apôtre, que le chaud, le froid, la lassitude, les chemins, les rivières, la faim et la soif, sont les fruits de notre ministère, et les signes de notre apostolat. Nous travaillons même souvent pour des ingrats : nos peines ne sont payées souvent que d'indifférence, et même d'indocilité et de murmure : elles nous attirent souvent l'aversion même de ceux dont nous ne cherchons que le salut. Le dégoût et le découragement sont à craindre : on se lasse d'un travail dont on ne voit ni la fin ni le fruit; on ne s'y prête plus avec le même zèle, l'amour-propre n'y étant pas soutenu par le succès, réclame ses droits et nous insinue en secret que des soins pénibles et inutiles ne sauraient être des devoirs. Or, comment se soutenir contre cette tentation de dégoût, si ordinaire et si dangereuse dans des fonctions laborieuses, si nous ne venons pas prendre de nouvelles forces aux pieds de Jésus-Christ; si nous n'avons pas la consolation de venir lui confier nos peines et nos dégoûts, comme au premier Pasteur dont nous occupons la place? C'est là que nous nous confondrons devant lui de compter pour quelque chose les peines légères de nos fonctions, en nous comparant à nos saints prédécesseurs qui livrèrent leur âme pour sa doctrine : c'est là que nous rougirons d'être tentés de poser les armes avant d'avoir commencé le combat et d'être rebutés et découragés par des travaux si légers, tandis que ces saints ministres défiaient les tribulations, les angoisses, la faim, la nudité, les persécutions, les feux, les gibets et toute la fureur des tyrans, de les séparer de la charité de Jésus-Christ : c'est de là, mes frères, que nous sortirons toujours avec un nouveau goût pour nos fonctions, avec un nouveau zèle pour le salut de nos peuples : c'est au sortir de là que ce qui nous paraissait pénible nous deviendra doux et léger; et que les fatigues et les contradictions inséparables de nos fonctions, seront pour nous la preuve la plus consolante de notre vocation au saint ministère. Non, mes frères, désabusons-nous, sans la prière nous sentons à chaque moment tout ce que nos fonctions ont de rebutant et de triste; nous traînons un joug qui nous accable; nous portons avec répugnance le poids du jour et de la chaleur : avec la prière tout s'adoucit, le joug ne pèse plus, nos travaux augmentent, et les peines et les dégoûts s'évanouissent. Vous vous plaignez quelquefois, mes frères, de l'accablement où vous jette la multitude et la difficulté de vos fonctions, et de l'impuissance où vous êtes d'y fournir : adressez-vous souvent à celui qui change en force notre faiblesse; soyez fidèle à la prière, ces difficultés disparaîtront; ces montagnes s'aplaniront; vous vous trouverez un nouvel homme, et vous ne vous plaindrez plus que de n'avoir pas assez à travailler et à souffrir pour Jésus-Christ : seconde réflexion.

Mais si la prière seule peut nous adoucir les peines et les dégoûts de nos fonctions, elle seule aussi peut en prévenir les dangers. Car, mes frères, quand il n'y aurait de dangereux pour nous que la dissipation inévitable dans les fonctions extérieures, j'aurais raison de vous dire que la prière seule peut nous en préserver. Il n'est que trop vrai en

effet, mes frères, que l'homme intérieur s'affaiblit et s'éteint insensiblement, au milieu des mouvements et de l'action continuelle qu'exigent nos fonctions. On perd pour soi-même, en se livrant sans cesse aux besoins d'autrui; on y perd cette vie secrète et cachée de la foi, qui est l'âme et toute la force de la piété; on s'accoutume d'être tout au dehors, et jamais dans son propre cœur; on approche de l'autel avec un esprit dissipé et partagé par mille images étrangères et tumultueuses qui l'occupent : ce silence des sens et de l'imagination, si nécessaire pour nous rappeler toute la sainteté de la victime que nous offrons, et toute notre indignité secrète, on ne le connaît plus. Ainsi en travaillant toujours pour les autres et jamais pour soi, les forces de l'âme s'usent; nous devenons des hommes tout extérieurs, on se fait à cette vie d'agitation, on n'est plus capable d'être un instant avec soi; on cherche même des occasions et de pieux prétextes de se dissiper et de se produire; on ne peut plus se passer des hommes, on s'ennuie avez Dieu seul. Or cet état qui n'offre d'abord rien que de louable aux yeux des hommes, a ses dangers devant Dieu : nous nous épuisons sans jamais aller réparer nos forces aux pieds de Jésus-Christ : toutes nos sollicitudes se bornent au dehors, et nous ne nous rappelons jamais à nous-mêmes : nous agissons extérieurement pour Dieu; mais nous n'agissons pas en secret avec lui : nous courons, mais nous courons tout seuls. Le Seigneur, que nous n'avons pas appelé à notre secours, nous laisse à nos propres faiblesses; et d'ordinaire l'humeur, la vivacité, le tempérament, la vanité, l'inquiétude, entrent plus dans nos fonctions que l'amour du devoir et la charité pour nos frères. Il n'est que la fidélité à la prière qui puisse nous garantir de ces écueils; et sans nous détourner de nos fonctions, nous y faire porter cet esprit de piété et de recueillement qui les règle, qui les sanctifie, qui les modère, et qui au sortir de là et de ces dissipations extérieures, fait que nous sommes encore plus en état de nous aller recueillir devant Dieu.

Mais la dissipation n'est que le moindre danger de nos fonctions. Que de dangers infiniment plus à craindre dans la seule fonction du tribunal ! Hélas ! mes frères, si la prière ne nous y conduit et ne nous y soutient, comment des hommes faibles pourront-ils s'y soutenir eux-mêmes? Je ne dis pas comment y porteront-ils les lumières nécessaires pour discerner la lèpre de la lèpre? la fermeté pour être au-dessus des égards humains; ne pas sacrifier la règle à des complaisances basses, et faire plus d'attention au rang des pécheurs, qu'à la qualité de leurs crimes : la prudence pour ne dire que ce qui convient, c'est-à-dire ne pas décourager le pécheur par trop de sévérité, et ne pas l'endormir aussi par une excessive clémence; être père et être juge, sauver la règle et le pécheur, ne rien rabattre des intérêts de Dieu, et n'être pas dur et insensible à la faiblesse de l'homme; en un mot, ne point flatter la plaie, et ménager pourtant le malade? Je ne dis pas comment un confesseur trouvera-t-il ce point si difficile, ce milieu si sage, s'il n'a puisé aux pieds de Jésus-Christ et dans l'usage de la prière, cette sobriété de sagesse dont parle l'Apôtre; qui fait toujours mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force; et, comme le charitable Samaritain, tempérer la sécheresse et la rigidité du zèle, par les mouvements tendres de la compassion et de la clémence? Mais je vous dis comment un confesseur, s'il n'est pas un homme intérieur, et accoutumé dans la prière à connaître ses propres besoins, et approfondir les plaies secrètes de son âme; comment connaîtra-t-il les besoins secrets des âmes qui s'adressent à lui? comment y appliquera-t-il les remèdes convenables et uniques? comment fera-t-il connaître le pénitent à lui-même, lui qui ne se connaît pas, et entrera-t-il dans l'intérieur où est la source du mal, lui qui n'est jamais entré dans l'intérieur de son propre cœur? Non, mes frères, un confesseur qui n'est pas un homme de prière, un homme intérieur, ne connaît jamais que la surface des consciences. Il entend des confessions, mais il ne connaît pas les pécheurs : il absout, mais il ne délie pas : il traite les malades, mais il ignore leurs maux : il impose des pénitences, mais il ne forme jamais un vrai pénitent. Et d'où croyez-vous, mes frères, que vienne l'inutilité de la plupart des confessions? d'où vient que le remède de la pénitence, autrefois si rare, ne s'appliquait presque jamais inutilement à un pécheur, et qu'aujourd'hui devenu plus commun et plus facile, il ne guérit presque plus de malades? d'où vient qu'il s'opère si peu de véritables conversions aux pieds de nos tribunaux? c'est que la plupart des confesseurs, contents d'écouter les fautes de leurs pénitents, n'approfondissent pas les dispositions intimes de leur cœur; ne leur prescrivent que des remèdes extérieurs qui ne vont pas à la source du mal; ne s'appliquent point à réformer cet homme intérieur qui leur est inconnu; c'est, en un mot, que les confesseurs qui ne voient que la surface de la conscience, ne sauraient jamais former que des pénitents superficiels.

Je ne parle pas des autres dangers de ce ministère où la prière seule peut faire toute notre sûreté. Hélas ! mes frères, nous y sommes dépositaires des fragilités d'un sexe faible; les images funestes qui nous en restent souillent du moins l'imagination, si elles ne souillent pas le cœur; c'est une étincelle fatale qui reste en dedans de nous, et qui souvent est la source d'un grand incendie. L'usage de la prière seul peut dissiper et purifier ces fantômes, et éteindre ces étincelles dans leur naissance; de pieuses intentions ne suffisent pas même pour nous mettre à couvert des dangers de ce ministère. On est d'abord touché des faiblesses d'un sexe fragile; mais il est à craindre

qu'on ne le soit bientôt encore plus de sa confiance; on ne se prête d'abord qu'aux besoins, ensuite aux inutilités; on commence par le zèle et on finit souvent par l'attachement; on est entré ministre dans le tribunal et on n'est plus qu'un homme quand on en sort. Mais ne poussons pas plus loin un sujet si triste à traiter, et respectons le vénérable presbytère qui nous écoute. Vous sentez vous-mêmes, mes frères, tout ce que je pourrais vous dire là-dessus; les scandales et les inconvénients dont la faiblesse ou l'imprudence des ministres dans les fonctions du tribunal ont souvent affligé l'Eglise et les dérisions impies qu'elles attirent tous les jours au saint ministère. Le fruit essentiel que nous en devons retirer, et qui nous regarde chacun en particulier, c'est que si la prière ne nous soutient dans une fonction si périlleuse; si nous nous y présentons sans précaution; si nous nous exposons témérairement à des dangers d'autant plus à craindre que nous y sommes les seuls juges et les seuls témoins de nos chutes; si ce sont des motifs de curiosité, d'affection humaine, de complaisance en la confiance qu'on a pour nous qui nous y conduisent; le tribunal sacré où nous devrions purifier les souillures d'autrui, ne sera plus pour nous que le lieu fatal où nous en contracterons tous les jours de nouvelles: troisième réflexion.

Enfin, mes frères, et cette quatrième et dernière réflexion n'est pas moins digne de votre attention; non-seulement la prière nous est indispensable pour nous préserver des dangers de nos fonctions, mais encore pour nous en assurer le fruit et l'utilité; ce n'est pas assez que nous n'y courions point de risque pour nous-mêmes, il faut de plus que nous y soyons utiles aux autres. Or, mes frères, vous le savez, nous cultivons, nous arrosons; mais Dieu seul donne l'accroissement: et comment pouvons-nous l'attendre, si nous ne sommes pas fidèles à le demander, et si nos prières ferventes et continuelles n'attirent sur nos fonctions ces bénédictions visibles qui les font fructifier? Nous travaillons la plupart sans fruit et sans succès, parce que nous travaillons tous seuls; et comme si le succès dépendait de nous seuls, nous l'attendons de nos talents, de nos soins, de nos lumières; nous n'appelons pas à notre secours celui seul qui peut rendre nos soins utiles. Je le répète, mes frères, le défaut de prière est la grande source du peu de fruit que la plupart des pasteurs font dans leurs paroisses, quoiqu'ils remplissent d'ailleurs exactement toutes les fonctions de leur ministère. Ils croient être quittes de tout, quand ils ont remplis ces devoirs extérieurs; mais par le peu de fruit qui les accompagne, ils devraient sentir qu'il y a un vice secret qui les rend inutiles; et que tandis que leurs prières n'intéresseront pas la bonté de Dieu au succès de leurs fonctions, qu'ils les commenceront sans s'être adressés à lui, afin qu'il prépare lui-même les cœurs de ceux qu'ils vont instruire, ils passeront les nuits et les jours comme les apôtres à jeter leurs filets et à ne rien prendre; ils fourniront une carrière longue et pénible, et ils mourront sans avoir rien fait, c'est-à-dire sans avoir gagné une seule âme à Jésus-Christ.

Et de bonne foi, mes frères, quel succès peut se promettre de ses instructions un pasteur peu accoutumé à la prière, à venir se remplir aux pieds de Jésus-Christ de l'amour des vérités qu'il doit annoncer, et de l'esprit d'onction qui les rend aimables; y puiser ce zèle touchant, cette grâce, cette force à laquelle on ne résiste pas? quel succès peut se promettre à parler de Dieu, un pasteur qui ne parle presque jamais à Dieu? Quelle sécheresse dans ses discours! il annoncera des vérités, mais elles ne sortiront que de sa bouche et non de son cœur; et ce ne seront pas celles que le Père lui aura révélées en secret; il instruira avec esprit, mais ce sera l'esprit de l'homme et non l'esprit de Dieu; il montrera la vérité, mais il ne la rendra pas aimable; quelques mouvements extérieurs qu'il se donne pour persuader, il ne paraîtra pas persuadé, touché, pénétré lui-même; on sentira que c'est un langage étranger qu'il parle, un langage qu'il ne tire pas du fond de ses entrailles et de son cœur. Salomon, au langage seul de deux mères, reconnut la véritable: hélas! mes frères, au langage et aux instructions de deux pasteurs, il serait encore moins difficile de discerner quel est le véritable père; quel est celui qui parle le langage de l'amour paternel, qui nourrit ses enfants de son propre fonds, qui les porte dans son cœur, qui s'en occupe sans cesse devant Dieu, et qui est plus jaloux de leur conservation et de leur salut, que de son titre de pasteur et de père. Et j'en appelle à vous-mêmes, mes frères: n'est-il pas vrai qu'un saint pasteur, homme de prières, avec des talents même médiocres, fait plus de fruit, laisse ses auditeurs plus touchés de ses instructions, que tant d'autres lesquels, avec plus de talents extérieurs, n'ont pas puisé dans la prière cette onction, ce goût tendre de piété qui seul fait parler au cœur? On parle bien autrement des vérités que l'on aime et que l'on est accoutumé de méditer et de goûter tous les jours aux pieds de Jésus-Christ: le cœur a un langage que rien ne peut imiter. Un pasteur dissipé aura beau tonner en chaire et mettre les mouvements et les clameurs à la place du zèle et de la piété; on y reconnaîtra toujours l'homme; on sentira toujours que c'est un feu qui ne descend pas du ciel; et tout ce bruit véhément n'annoncera jamais la descente de l'esprit de Dieu sur les cœurs fidèles assemblés pour l'écouter.

Mais, mes frères, quand la prière ne nous serait pas aussi indispensable qu'elle l'est pour assurer le succès de nos fonctions, ne la devons-nous pas à nos peuples? ne sommes-nous pas chargés par notre caractère de pasteur et de ministre de prier sans cesse pour eux? n'est-ce pas le devoir le plus es-

sentiel du sacerdoce même qui nous établit médiateurs entre Dieu et les peuples? C'est aux prières d'un pasteur que Dieu attache d'ordinaire les grâces destinées à son troupeau; c'est à nous, mes frères, à lui exposer sans cesse les besoins de nos peuples, à solliciter pour eux les richesses de la miséricorde, à désarmer sa colère sur les fléaux et les châtiments dont leurs prévarications sont souvent punies; c'est à nous à gémir devant lui sur les vices dont nous voyons nos peuples infectés, et dont nos soins et notre zèle ne peuvent les corriger; c'est à nous à lui demander la force pour les faibles, la componction pour les pécheurs endurcis, la persévérance pour les justes. Plus les besoins de nos peuples sont infinis, plus nos prières doivent être vives et fréquentes; nous ne devons jamais paraître devant lui comme le pontife de la loi, sans y porter écrits sur notre cœur les noms des tribus, c'est-à-dire les noms du peuple qui nous est confié; ce doit être là toujours le principal sujet de notre prière. Tel est l'ordre de la dispensation de la grâce: les pasteurs sont comme les canaux publics par où elle doit couler sur les peuples; c'est une ressource publique que la bonté de Dieu laisse aux désordres publics qui règnent parmi les hommes.

Ainsi un pasteur qui ne prie pas ou qui ne prie que pour satisfaire rapidement et du bout des lèvres aux prières publiques que l'Eglise lui impose, n'est pas un pasteur; c'est un étranger que tout ce qui regarde le troupeau n'intéresse point; ce n'est pas un père; les fidèles qui lui sont confiés ne sont pas ses enfants, ce sont des pupilles qui n'ont point de père: *Pupilli facti sumus absque patre* (*Thren.*, V, III); son cœur, ses entrailles, ne lui disent rien pour eux; il aime le titre qui les lui assujettit; il n'aime pas celui qui doit les sauver et les soumettre à Dieu; il n'aime que la place de pasteur, il n'aime pas le troupeau; car s'il l'aimait, pourrait-il être témoin de ses désordres et des malheurs éternels qu'il se prépare, sans s'adresser sans cesse à celui qui seul peut changer les cœurs, et ne rien oublier en sa présence par ses soupirs et ses gémissements secrets, afin qu'aucun de ceux que le Père lui a confiés ne périsse? Que dis-je, mes frères? non-seulement un pasteur qui ne prie pas pour son peuple ne l'aime point, il lui refuse même ce qui lui est dû; il le prive, en le privant de ses prières, d'une ressource à laquelle la bonté de Dieu avait attaché les grâces et les secours qu'il préparait à ses paroissiens; il refuse ce que son peuple est en droit d'exiger de lui; il occupe la place d'un saint pasteur dont les prières auraient attiré mille bénédictions sur ce pauvre peuple, et il est coupable de tous les crimes que ses prières auraient pu prévenir. Hélas! mes frères, nous vous entendons souvent plaindre sur les désordres de vos peuples, sur l'indocilité et l'endurcissement de vos paroissiens, et sur l'inutilité de vos soins à leur égard; mais ce n'est pas devant nous qu'il faut en gémir et vous en plaindre, c'est devant Dieu. Examinez si vous êtes fidèles à lui représenter leurs besoins et leurs misères; si vous sollicitez, si vous importunez pour attirer sur eux les regards propices d'un Dieu qui semble les avoir abandonnés; les prières d'un pasteur sont rarement inutiles; Dieu qui nous a chargés de prier pour nos peuples, nous a promis aussi de nous exaucer. Hélas! mes frères, c'est une réflexion qui doit nous faire trembler sur notre ministère; nous nous plaignons du déréglement de nos peuples, et les désordres de nos peuples sont presque toujours nos propres crimes.

Mais comment, direz-vous, au milieu d'un détail infini de soins qu'exige une paroisse, trouver encore le loisir de vaquer longtemps à la prière? Hélas! mes frères, au milieu de tous nos travaux et de nos soins prétendus, que de moments vides et inutiles! que de jours consacrés à la paresse, à des commerces inutiles, à des occupations, à des amusements peut-être peu décents à la sainte gravité de notre ministère! que de moments où l'oisiveté elle-même nous est à charge, et où nous nous sommes à charge à nous-mêmes! Mon Dieu! et un prêtre, et l'homme de Dieu sur la terre, et son ministre chargé de lui offrir les vœux des peuples, n'aurait pas le temps de lui offrir ses vœux propres et de le prier! et le dispensateur de ses grâces et de ses mystères n'aurait aucun commerce avec celui qui lui a confié ce glorieux ministère, et au nom duquel il parle et agit! et il ne lui rendrait jamais compte de ses dons et de ses richesses célestes qu'il est chargé de distribuer, et de l'usage qu'en font les âmes qui lui sont confiées!

Mais d'ailleurs, mes frères, ce n'est pas une partie de votre vie passée en oraison, que nous vous demandons; c'est le privilége et la consolation de ces âmes retirées, uniquement occupées à méditer les merveilles de la loi du Seigneur, et à goûter loin du monde et dans le secret de son tabernacle, combien il est doux à ceux qui n'aiment que lui et qui se communiquent sans cesse à lui. Ce qui nous est essentiel, mes frères, c'est plutôt un esprit de prière que nous devons porter partout au milieu de nos fonctions, qu'un temps considérable que nous devions leur retrancher pour vaquer plus à loisir à la méditation des choses saintes: ce qui nous convient, c'est, avant de commencer nos fontions, de nous aller remplir aux pieds de Jésus-Christ de cet esprit qui nous les fait exercer saintement pour nous et utilement pour nos peuples; c'est au sortir de nos fonctions de nous aller délasser quelque moment devant Dieu, et y reprendre de nouvelles forces pour les recommencer avec un nouveau zèle: c'est de nous accoutumer à ce commerce secret et presque continuel avec Dieu; le trouver partout; nous trouver partout avec lui, et prendre de tout occasion de nous élever à lui. Voilà comment un prêtre et un pasteur doit

être un homme de prière. Si cet esprit de prière n'anime pas toutes nos fonctions, nous sommes bien à plaindre, mes frères, de remplir tout ce qu'il y a de pénible dans nos devoirs et d'en omettre l'unique chose qui peut les adoucir, les rendre utiles et nous consoler nous-mêmes.

DISCOURS XIII.

DE LA COMPASSION DES PAUVRES.

(1735.)

Nous ne devrions pas avoir besoin, mes frères, de vous inspirer des sentiments de compassion et de charité pour les pauvres, dont vous êtes les pères et les pasteurs: c'est à vous à réveiller sur leurs besoins l'indifférence ou la dureté des personnes du siècle qui habitent vos paroisses; et il semble qu'étant par votre caractère les tuteurs de vos paroissiens indigents, et les seuls dépositaires de leurs besoins et de leurs peines, il devrait être inutile de vous exhorter à y être sensibles vous-mêmes. Cependant puisqu'on a commencé à vous représenter avec zèle là-dessus les devoirs attachés à votre état; je vais y ajouter quelques réflexions.

Je sais, mes frères, que le malheur des temps et le dérangement des saisons, en multipliant les pauvres dans vos paroisses, n'y multiplient pas les ressources des pasteurs, et qu'ils peuvent se sentir eux-mêmes des calamités publiques: je sais encore que la modicité de vos revenus ne permet pas à la plupart d'entre vous de fournir à vos pauvres tous les soulagements que demanderait leur misère; et ce n'est pas aussi ce qu'on exige de vous. Mais, mes frères, quelle que puisse être la modicité de vos revenus et le malheur des temps, il est toujours vrai qu'au milieu de vos paroisses, vous vous trouvez encore plus à votre aise et plus en état de fournir à vos besoins, que presque tous ces laboureurs et ces pauvres gens de campagne qui les habitent. Aussi avons-nous eu la consolation dans nos visites, d'y trouver beaucoup de pasteurs charitables, touchés, comme des pères doivent l'être, de la misère de leurs enfants; donnant selon leurs forces et au delà, comme dit l'Apôtre; adoucissant du moins par leurs soins et par leur sensibilité, les maux de leurs paroissiens, et souffrant avec ceux qu'ils ne pouvaient soulager; mais d'un autre côté, nous avons souvent gémi à la vue de beaucoup de pasteurs uniquement occupés du soin honteux d'amasser; durs pour eux-mêmes, et encore plus durs et plus insensibles aux besoins et aux calamités de leurs peuples; des pasteurs bassement avares, qui ne croient jamais en avoir assez, et qui semblent n'avoir été revêtus d'un caractère saint que pour le faire servir à leur honteuse avarice. Voilà, mes frères, il faut le dire ici, la plaie la plus universelle du sacerdoce; voilà le vice qui souille presque toute la sainteté et la bonne odeur du sanctuaire: tous ne le portent pas à un certain excès; mais il en est peu que cette lèpre ne salisse; et si les pauvres sont abandonnés dans plusieurs paroisses, ce n'est pas toujours la modicité des revenus de leurs pasteurs, c'est le plus souvent la dureté et l'avarice, qui ferme leurs entrailles aux cris et aux besoins de leur peuple.

Oui, mes frères, disons-le ici, et disons-le avec douleur, puisque l'occasion s'en présente: depuis que par le partage des biens ecclésiastiques, nos titres dans le ministère sont devenus fixes et perpétuels pour nous; nous les avons regardés comme notre bien et notre patrimoine: nous nous y sommes attachés; nous les avons fait valoir comme on fait profiter un fonds profane; et souvent plus notre portion temporelle s'est trouvée modique, plus notre cœur s'y est attaché; et plus sans partager avec les riches du monde le crime de leur luxe et de leur mollesse, nous avons partagé avec eux, et poussé même plus loin qu'eux, le crime de leur attachement et de leur avarice. Il semble même que ce vice est devenu une malédiction attachée au sacerdoce; on se le dissimule à soi-même; on le couvre du prétexte frivole d'une sage précaution; on ne voit dans cette sordide passion, que le devoir indispensable de ne pas laisser perdre les droits de son Eglise; et plus on est saisi et possédé de ce vice, plus on se le donne à soi-même comme une vertu.

Cependant, mes frères, rien ne souille et n'avilit plus la noblesse et la sainteté de notre ministère, que cet indigne penchant. Nous ne sommes sur la terre, vous le savez, que les ministres des biens futurs: les trésors qu'ouvrent et ferment les clefs qui nous sont confiées, sont les trésors du ciel: les richesses que Dieu verse sur les peuples par notre ministère, sont les richesses de la grâce; l'Evangile que nous annonçons, est cette parole de la vie éternelle qui maudit les richesses, et qui n'appelle heureux et riches que les pauvres de cœur et d'esprit; en un mot, tout ce que nous sommes comme ministres, c'est-à-dire comme dispensateurs des biens éternels, n'annonce aux peuples que le mépris de tout ce qui passe, et le désir tout seul des biens qui ne doivent jamais passer. Quelle indignité donc, mes frères, lorsque le dispensateur des biens éternels devient lui-même l'esclave d'un tas de boue qui le salit et le couvre d'opprobre! lorsque le ministre établi de la part de Jésus-Christ pour détromper les hommes de l'amour des faux biens, leur en inspirer le mépris, les maudire avec Jésus-Christ, ne paraît vivre et n'avoir de désirs, de soins et de penchants que pour se les accumuler à lui-même!

Mais ne faut-il pas distinguer, dira-t-on, une sage prévoyance qui met en réserve pour des besoins qui peuvent arriver, de cette avarice basse et sordide, qui croit n'en avoir jamais assez, et toute précaution là-dessus, serait-elle un crime? Non, sans doute, mes frères; et si ce misérable prétexte de l'avarice méritait une réponse, nous vous

dirions qu'un pasteur avare, qui ne vit que pour amasser, et un pasteur fidèle et prudent, qui se ménage quelque réserve pour des cas imprévus, ne se ressemblent guère. L'un est tranquille dans sa prévoyance; elle ne prend rien sur ses fonctions, sur ses devoirs, sur l'amour et les soins qu'il doit à son peuple, sur la décence de son caractère; et il y entre plus de confiance en Dieu que dans le peu qu'il se réserve. L'autre n'amasse que pour amasser: ce n'est pas pour fournir à ses besoins; il se les refuse : son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que son salut, que lui-même: toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections, ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe; et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé: car tel est le caractère de cette honteuse passion dans un prêtre, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences; on les cache aux yeux du public: une imprudence, un abandon de Dieu peut quelquefois les dévoiler; mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténèbres. Mais pour la passion de l'avarice, un prêtre ne se la cache qu'à lui-même : loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert ; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et pour ainsi dire, sur son front.

Or, mes frères, quel caractère de réprobation pour un prêtre et pour un pasteur, que l'indignité de ce vice ! caractère de dureté, d'avilissement pour lui, d'opprobre et de scandale pour le saint ministère. Caractère de dureté: il est père, il est pasteur; il est à la place du souverain pasteur, qui a donné sa vie pour ses brebis, et qui continue après sa mort à les nourrir de sa chair et de son sang; il est ici-bas le vicaire de son amour pour les hommes: or quel monstre d'horreur sera-t-il dans l'Eglise, si, se dépouillant de ces titres si glorieux et si aimables, de ces titres aussi ineffaçables que son caractère, il n'a que des entrailles de fer pour son peuple? Voilà pourtant la situation réelle et affreuse d'un pasteur avare. Comment soulagerait-il les besoins de ses pauvres? Il se refuse ses propres besoins à lui-même; il n'aime et n'estime de ses fonctions, que le gain malheureux qui lui en revient; il l'exige avec dureté; le pauvre n'est pas plus à couvert de ses barbares exactions que le riche ; il passe sans pudeur les bornes que des règles sages ont prescrites à son avarice; il foule aux pieds ces barrières sacrées, si honteuses au saint ministère, et qu'une triste nécessité , c'est-à-dire l'avidité seule de certains ministres nous a forcé de poser; il ne connaît de frein et de règles que celles de son insatiable avarice. Les plaintes et les murmures d'un pauvre peuple vexé et opprimé par l'excès et la dureté de ses exactions, l'endurcissent, loin de le toucher et de l'attendrir: son cœur devient plus dur et plus insensible, à mesure que les cris des malheureux augmentent; et il redouble de barbarie envers ceux qui ont osé même nous en porter leurs plaintes. Qu'il voie son peuple frappé de mortalité, ne croyez pas qu'il soit occupé si leur mort sera précieuse devant Dieu; le profit infâme qui lui en revient est l'unique objet qui l'occupe, le seul qui le console de leur perte; j'ai horreur de le dire , le seul peut être qui fait le sujet de sa barbare joie : disposé à laisser le corps précieux d'un fidèle, d'un membre de Jésus-Christ, en proie aux oiseaux du ciel, et aux animaux de la terre, si une famille indigente ne capitule avec son avarice, et n'assure d'avance par un prix excessif à ce pauvre défunt la consolation de se voir réuni par la sépulture à ses frères, auxquels la foi l'avait uni sur la terre.

Quel monstre, encore une fois, qu'un tel pasteur ! et plût à Dieu qu'ils fussent aussi rares dans l'Eglise et dans ce diocèse que les êtres monstrueux le sont sur la terre ! Mais ce n'est pas assez encore de faire de leurs fonctions et du sang adorable de Jésus-Christ un profit infâme; ce n'est pas assez de rendre par leurs exactions la religion onéreuse, accablante, odieuse à leur pauvre peuple : ils lui suscitent des procès injustes; ils achètent même des droits litigieux ; ils se prévalent de leur honteuse abondance pour usurper et se faire adjuger des biens qu'un pauvre possesseur n'a pas le moyen de défendre : sous prétexte d'avancer quelques secours à ceux qui s'adressent à eux, ils le leur font acheter à des conditons usuraires et tyranniques ; ils n'offrent que des secours barbares et meurtriers, et en soulageant les opprimés, ils ne veulent que se hâter de les écraser, et achever de les mettre au désespoir. Je me lasse, mes frères, d'exposer ici ces horreurs devant tant de ministres fidèles; mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne fais que reprocher un spectacle d'infamie dont vos yeux ont été plus d'une fois témoins; que votre piété et votre zèle pour le ministère ont encore plus souvent détesté : je ne fais que rappeler des plaintes qui nous sont mille fois revenues, et qui ont autant de fois déchiré nos entrailles et aggravé le joug de notre épiscopat.

A la dureté ajoutez, mes frères, l'avilissement et l'opprobre où cette passion dégrade et le ministère et le ministre ; les soins bas, indécents et publics qui l'occupent ; suivez toute sa conduite : c'est un vil négociateur ; il entre dans les trafics et les commerces les plus bas ; tout ce qui lui offre quelque gain ne lui paraît indigne, ni de ses empressements, ni de la sainte décence de son ministère ; il paraît plus souvent dans les marchés publics que dans son église et dans les fonctions de sa paroisse. Plus instruit des moyens sordides d'amasser

et des règles obscures d'un vil commerce, que des règles de l'Eglise, il oublie qu'il est père, qu'il est pasteur, qu'il est honoré du titre sublime de ministre de Jésus-Christ. Le seul titre qui le touche, et dont il fait usage, est celui de vil commerçant; ne lui parlez pas du gain et du salut des âmes dont il doit répondre: c'est un langage inconnu qu'il n'entend pas, et tout ce qui ne grossit pas son infâme trésor est pour lui une vaine spéculation et une chimère. Il avilit la dignité de son caractère par des mœurs basses et sordides, et il devient par sa vile épargne et par la crasse même de ses vêtements, et l'indécence de tout son extérieur, un spectacle de dérision pour son peuple et de honte pour ses confrères : c'est un pauvre du monde et de l'enfer. Hélas! mes frères, nous excusons souvent sur la modicité de nos revenus notre peu de charité pour nos pauvres; nous craignons toujours de manquer pour nous-mêmes : retranchons pour Jésus-Christ une partie seulement de ce que ce malheureux se retranche pour le démon, et nous trouverons nos revenus abondants. Il se refuse tous ses besoins; il se dispute même jusqu'à la simple décence des vêtements; sacrifions à la charité une partie du moins des aises et des commodités que cet infortuné sacrifie toutes à son avarice; mettons en réserve, et épargnons pour le ciel, quelque chose du moins de ce qu'il réserve tout entier pour la terre, et nous trouverons de quoi fournir à nos besoins et à ceux de nos pauvres. Est-ce que la noblesse de la charité ne serait pas capable de soutenir les mêmes retranchement et les mêmes privations que soutient tous les jours l'infamie d'un vice? Un pasteur avare aurait le courage de se refuser tout pour grossir un trésor de boue, et un pasteur charitable et fidèle n'aurait pas la force de se refuser du moins quelque chose pour soulager son peuple et amasser un trésor dans le ciel? le démon aurait ses pauvres, et Jésus-Christ ne serait pas assez puissant pour avoir les siens? et serait-il possible que l'épargne basse et sordide d'un prêtre avare, après nous avoir fait rougir pour lui devant les hommes nous couvrît encore de confusion, et s'élevât en témoignage contre nous devant Jésus-Christ?

Mais ce qu'il y a ici de plus déplorable pour ce vice dans un prêtre, c'est que l'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions au lieu que celle-ci semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparaître et nous être enlevé, plus on s'y attache : loin de se dire alors du moins à soi-même : *Insensé, on va demain te redemander ton âme, et tout ce que tu amasses avec tant de peine, de quoi te servira-t il?* (*Luc.*, XII, 20.) Plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor, plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion; les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme, et elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des pasteurs dans une décrépitude où à peine leur restait-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture, ne conserver dans la défaillance totale des facultés de leur âme le reste de sensibilité et, pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers moments la regarder encore, et, par une punition terrible de Dieu, l'infortuné qui meurt jette encore des regards mourants qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

Allez paraître devant Dieu, pasteur barbare et mercenaire : quelle miséricorde pourrez-vous vous promettre dans ce moment du souverain Pasteur de nos âmes? Réclamerez-vous son amour et sa tendresse pour les hommes, vous qui n'avez jamais eu que des entrailles de fer pour vos enfants et pour vos frères? vous, un loup enfermé dans le bercail, et un fléau de la colère de Dieu sur son peuple? Vos cris et vos gémissements, si vous en poussez au lit de la mort, toucheront-ils un juge irrité, vous qu'il a vu jusqu'à la fin d'une dureté barbare à la misère et à tous les gémissements d'un peuple dont il vous avait établi le père et le consolateur? Oserez-vous lever vers son tribunal terrible vos mains défaillantes, ces mains qu'il verra encore toutes souillées de vos rapines, du sang de son peuple, et de la profanation des choses saintes, dont vous avez fait toute votre vie un trafic infâme? Grand Dieu! quels foudres ne sortiront-ils pas alors de vos yeux et de votre bouche contre un misérable que vous aviez établi le pasteur de votre peuple, et qui ne s'est servi de l'autorité sainte dont vous l'aviez revêtu que pour en être l'oppresseur et le tyran barbare?

Quel scandale, mes frères, et quel opprobre pour le saint ministère que cette infâme passion dans un pasteur! c'est son dernier caractère. Scandale pendant sa vie, scandale à sa mort : c'est alors que ce vil trésor, amassé depuis si longtemps avec tant de soins et de bassesses, si enterré, si secret, resserré avec tant de précaution, se manifeste enfin; cet amas infâme caché jusque-là sous les plus viles apparences de la pauvreté, sort enfin de ses ténèbres : ce secret honteux se dévoile enfin, et se dévoile aux yeux de ses pauvres qu'il avait toujours laissés languir dans une affreuse misère; aux yeux de son peuple, qu'il avait vexé, et dont il avait toujours exigé avec dureté jusqu'au dernier denier dans ses fonctions, sous prétexte de sa propre indigence. Quelles malédictions cet infâme mystère découvert n'attirera-t-il pas à sa mémoire? quel opprobre pour

tout le saint ministère ! Des proches avides viennent se disputer cet argent d'iniquité ; le scandale de leurs disputes en est souvent porté avec la honte du sacerdoce jusque dans les tribunaux profanes, obligés de décider et de régler les dissensions que cet amas criminel fait naître entre les prétendants. On a entendu plus d'une fois le barreau retentir de ces infamies, et ce trésor que le sang des peuples a grossi et cimenté, porte bientôt avec lui l'anathème dans ces familles avides ; il y porte le désordre, la misère et l'enfer où il a précipité ce misérable pasteur.

Mais, mes frères, ce qui nous regarde dans ces exemples scandaleux, et qui doit nous toucher davantage, c'est qu'ils confirment dans l'esprit des gens du monde le préjugé universel sur l'avarice des prêtres; car, vous le savez, le monde fait au sacerdoce une tache générale, et comme incurable, de ce vice. Il nous regarde presque tous comme infectés et salis de cette hideuse lèpre, et attachés par des liens plus vifs et plus serrés à la modicité de nos revenus que les gens du monde eux-mêmes ne le sont à l'abondance de leurs richesses : un prêtre et un homme avare est pour eux la même chose. D'où vient un préjugé si universel et si ignominieux à la sublimité et à la sainteté du sacerdoce ? Je sais que le monde est injuste à notre égard, et qu'il est toujours prêt à nous supposer des vices pour se justifier à lui-même ses vices propres. Mais convenons aussi de bonne foi que sur ce reproche il n'a pas toujours tort dans les jugements qu'il forme contre nous; convenons que retirant peu la plupart de l'autel, les frayeurs de manquer nous rendent ce peu si cher, nous y attachent si vivement, nous jettent dans des inquiétudes et des précautions si marquées du caractère de ce vice, réveillent si fort nos attentions et nos empressements à exiger nos droits à la rigueur qu'il est difficile que nos mœurs, quelque régulières et pieuses qu'elles soient d'ailleurs, puissent nous mettre à couvert du soupçon honteux de l'avarice dans l'esprit de nos peuples, et ce soupçon tout seul où nos peuples se trouvent toujours plus attentifs et plus clairvoyants, parce qu'ils y sont intéressés, jette toujours une tache et une espèce de nuage sur nos talents et sur notre zèle ; anéantit tout le fruit de notre régularité et attache à tout notre ministère un reproche secret qui l'énerve et qui ôte à nos fonctions et à nos instructions cette force et cette efficace qui console toujours par le succès les travaux d'un ministre saint et désintéressé.

Soyons donc là-dessus, mes frères, en garde contre nous-mêmes, contre nos besoins que la cupidité nous grossit, contre nos frayeurs pour l'avenir qu'elle réalise; l'illusion est ici si déliée et si spécieuse, que la vertu elle-même s'y laisse souvent surprendre. Rabattons plutôt de nos droits temporels que de nous exposer à scandaliser les faibles; recevons-les, ces droits de la piété et de la libéralité de fidèles, et ne les arrachons pas de leur indigence, ne les exigeons pas comme le prix mercenaire de nos peines, mais comme un hommage saint que les peuples doivent à la religion et un secours de tendresse et de reconnaissance, que des enfants donnent à leur père. Évitons avec soin tout ce qui peut faire soupçonner nos peuples que nous cherchons autre chose que leur salut dans nos fonctions; montrons-nous plus empressés à secourir ceux d'entre les fidèles que leur pauvreté met hors d'état de reconnaître nos services ; ne les distinguons pas par les moyens qu'ils ont de nous récompenser, mais par le besoin qu'ils peuvent avoir des secours de notre ministère : que le nom des pauvres soit honorable à nos yeux : *Parcet pauperi et inopi..... et honorabile nomen eorum coram illo.* (*Psal.* LXXI, 13, 14.) N'ayons pas la dureté d'ajouter à la tristesse de leur état, celle de notre oubli et de notre indifférence quand ilsont besoin de notre ministère; consolons-les par nos soins plus assidus et plus empressés, si nous ne pouvons pas les soulager par nos largesses ; faisons-leur sentir que leur pauvreté devient pour nous un titre qui nous les rend plus chers, que c'est par là qu'ils nous appartiennent de plus près et que nous leur sommes plus redevables qu'aux autres fidèles; regardons-les comme la portion la plus privilégiée de notre troupeau et la plus capable d'attirer par leurs souffrances des bénédictions sur tout notre ministère. Estimons-nous heureux de les avoir pour intercesseurs auprès de Jésus-Christ : c'est la voix de la colombe qui gémit et qui est toujours exaucée; souffrons avec eux en compatissant à leurs peines, souvenons-nous que notre mission, comme celle de Jésus-Christ, est presque uniquement pour eux : *Evangelizare pauperibus misit me.* (*Luc.*, IV, 18.) Ne trouvons pas notre sort plus à plaindre de nous voir établis sur un peuple où la misère paraît générale ; c'est là où les grâces se répandent abondamment sur nos fonctions : nous retirons peu pour nous de leur indigence, mais que la moisson est toujours riche pour Jésus-Christ ! N'ayons pas assez peu de foi pour regarder comme plus heureux ceux de nos confrères qui ne comptent presque parmi leurs paroissiens que des personnes riches et aisées : leurs fonctions sont mieux payées, mais sont-elles plus utiles? ils trouvent des fidèles plus en état de fournir à leurs besoins, mais les trouvent-ils plus disposés à profiter de leurs instructions? les épines et les sollicitudes des richesses y étouffent la parole sainte; le champ est plus décoré, mais la terre est ingrate et stérile; et tandis qu'un pasteur établi sur un pauvre peuple, instruit des âmes simples et dociles, pénétrées des vérités les plus communes de la foi, soumises dans leur misère à la main qui les frappe, a la consolation de voir tous les jours son ministère abondant en fruits pour le ciel; l'autre ne le voit presque jamais fructifier

que pour lui-même. Ne comptons, mes frères, nos peines bien récompensées que lorsqu'elles rapportent des fruits de vie et de salut, et n'estimons de nos places et de nos fonctions que les gains que nous pouvons y faire pour Jésus-Christ.

DISCOURS XIV.

DE L'INSENSIBILITÉ DANS LES VOIES DE DIEU. (1736.)

Il est vrai, mes frères, et nous ne saurions trop nous le redire à nous-mêmes; rien de plus essentiel pour nous dans l'exercice continuel de nos fonctions, que cet esprit intérieur de religion et de piété qui les anime, et peut-être rien de plus rare parmi nous; rien de plus dangereux que l'insensibilité d'un prêtre et d'un pasteur dans les fonctions de son ministère, et cependant rien de plus commun. Grâces à la miséricorde de Jésus-Christ, nous ne vivons plus dans ces siècles ténébreux, où l'ignorance et le déréglement du clergé couvraient d'un opprobre public le saint ministère et ne semblaient plus laisser à l'Eglise, de son ancienne beauté, que la science et la ferveur des cloîtres. L'esprit du sacerdoce s'est renouvelé il y a plus d'un siècle parmi nous, par l'établissement de ces maisons de retraite, où ceux qui aspirent aux saints ordres viennent de bonne heure se former à l'esprit de leur état et comme y sucer dès leur enfance le lait de la doctrine et de la piété sacerdotale. Les scandales ne sont plus ni communs, ni tolérés comme autrefois dans le clergé; les fonctions du ministère ont repris dans les paroisses la forme et la décence prescrites par les saints canons; l'instruction, autrefois si rare et si grossière, y est devenue plus fréquente et plus éclairée; en un mot, l'Eglise a recouvré ces dehors de décence, de dignité, de piété, dont la licence et les malheurs des siècles précédents l'avaient, pour ainsi dire, dépouillée. Cependant si la face de l'Eglise, de cette fille du Roi, est plus belle, sa gloire, qui est toute au dedans, n'en est pas plus digne d'elle : *Omnis gloria filiæ Regis ab intus* (*Psal.* XLIV, 14); et nous pouvons dire encore avec l'Apôtre, qu'il faut chercher parmi nous un dispensateur fidèle, et qu'il est difficile de le trouver. D'où vient cela, mes frères? ce n'est pas le déréglement public des mœurs qui les rend aujourd'hui comme autrefois si rares; grâces à Jésus-Christ, ces scandales affligent rarement notre sollicitude et notre tendresse pastorale. Non, mes frères, ce ne sont pas les vices criants qui nous dégradent la plupart du titre auguste de dispensateurs fidèles, ce sont les vertus qui en sont inséparables et qui nous manquent; c'est cet esprit intérieur de religion et de piété, c'est ce cœur tendre, religieux, touché dans l'exercice de nos fonctions; c'est cette sensibilité, ce respect, cette sainte frayeur pour tout ce qui regarde les occupations du saint ministère, qui s'affaiblit et s'éteint en nous par l'usage journalier lui-même des choses les plus saintes. Voilà, mes frères, le malheur le plus commun et le plus à craindre pour nous; ce ne sont pas les désordres grossiers, c'est une insensibilité et une espèce d'engourdissement pour tous les objets les plus terribles de la religion, de sorte que tout ce qui touche et ranime tous les jours la foi et la piété du commun des fidèles, augmente, pour ainsi dire, notre léthargie et réveille à peine notre attention : c'est-à-dire, et cette vérité me fait trembler en vous l'annonçant et en me l'annonçant à moi-même, mes frères, c'est-à-dire que toutes les ressources de la religion dont la grâce se sert tous les jours pour ranimer la foi de nos peuples, toucher et changer leur cœur, nous affermissent, nous, dans une insensibilité qui est la malédiction la plus générale et la plus terrible attachée aux saintes fonctions du ministère. En voici les preuves, qui ne sont que trop journalières et bien tristes pour nous, mes frères.

La participation aux choses saintes est une première ressource de religion où le commun des fidèles trouvent tous les jours ou un renouvellement de piété, ou le remède de leurs désordres. Le fidèle qui approche rarement de l'autel, est frappé d'une sainte terreur, quand il faut se présenter à une action si redoutable; l'approche d'une solennité qui lui impose ce devoir le rappelle à lui-même; il sent toute son indignité, il vient se jeter à nos pieds pénétré de crainte et de componction, il tire du trésor de son cœur et de sa conscience l'ancien et le nouveau, il forme mille projets et mille résolutions d'une vie plus chrétienne, il prend toutes les précautions possibles pour ne pas aller manger et boire son jugement; et ces résolutions saintes, fortifiées par la participation au corps de Jésus-Christ, ou le soutiennent quelque temps dans la pratique d'une vie plus fidèle, ou l'y affermissent pour toujours. Pour nous, mes frères, la participation au corps et au sang de Jésus-Christ est-elle une ressource de salut pour nous? Hélas! avec des mœurs au dehors irréprochables, nous approchons pourtant tous les jours de la table sainte, comme d'une table commune; cette action terrible devient pour nous comme une de ces actions réglées et ordinaires qui doivent entrer dans le détail de notre journée, l'heure de la messe n'y est pas autrement marquée que celle de nos affaires, de nos repas, et peut-être de nos plaisirs; c'est une tâche journalière et accoutumée, attachée à la servitude de notre état, elle ne réveille rien en nous, ni ferveur, ni terreur des choses saintes, ni douleur de nos fautes, ni projet d'une vie plus sacerdotale et plus fidèle; ce pain du ciel est pour nous comme le pain de la terre; ce vin adorable qui purifie le cœur et qui réveille la piété, est un vin qui nous appesantit, qui nous endort, et qui augmente notre léthargie; on ne voit pas qu'au sortir de l'autel nous sentions plus de zèle pour le salut des âmes qui nous sont confiées, plus de goût pour la prière, plus de

fidélité dans le détail de nos actions; nous nous étions présentés à l'autel sans aucun sentiment vif de foi, de piété, de terreur, sans aucune résolution d'une vie plus fidèle; nous en sortons les mêmes, si ce n'est que n'en devenant pas meilleurs, le peu de fruit que nous en retirons est un abus des choses saintes, qui nous rend plus coupables, une espèce de profanation de tous les jours dont nous ne sentons pas le crime, dont nous ne nous repentons jamais, et par conséquent un anathème qui demeure jusqu'à la fin sur nos têtes sans nous effrayer, qui augmente de jour en jour notre insensibilité et nous conduit enfin à une tranquille impénitence; c'est-à-dire, que l'autel saint endurcit tous les jours beaucoup de prêtres et n'en a pas encore converti un seul. Le simple fidèle, ô mon Dieu, trouve tous les jours un accroissement de vie et de salut en participant aux dons adorables que nous offrons sur l'autel, et nous, qui en sommes les ministres et les distributeurs, nous n'y trouverions qu'une augmentation de létargie et d'insensibilité qui rend nos mœurs plus incurables? Ne sommes-nous donc prêtres, grand Dieu! que pour nous faire de nouveaux crimes en usant plus souvent du remède divin lui-même qui aurait dû les expier, et nous renouveler chaque jour dans la grâce du sacerdoce qui nous a consacrés à vos autels? Première ressource de salut, utile au commun des fidèles, et première source de notre insensibilité; la participation aux choses saintes.

La seconde ressource de salut que la religion offre aux fidèles est le ministère de la parole. Elle n'est pas encore liée, cette parole sainte, et tous les jours des ouvriers évangéliques ont la consolation de la voir fructifier au milieu des villes et des campagnes; des âmes simples y ouvrent leur cœur à des vérités que l'on ne connaît bien que lorsqu'on a le bonheur de les avoir aimées, des pécheurs endurcis frappés de la terreur des jugements de Dieu, renoncent à leurs égarements et édifient ensuite par leur pénitence ceux qu'ils avaient scandalisés par leurs crimes; en un mot, malgré la dépravation des mœurs publiques, les vérités de l'Evangile enfantent tous les jours des élus à Jésus-Christ parmi les fidèles. Pour nous, mes frères, nous ne sommes point touchés la plupart de ces vérités que nous annonçons aux peuples; c'est un devoir pénible et extérieur que nous remplissons souvent à regret; ce ne sont pas des vérités méditées, goûtées et tirées du fond de notre cœur; elles sont l'ouvrage de notre travail et de notre étude; elles ne sont pas le fruit de nos prières et de notre piété : dans les lectures et les études qui nous préparent au ministère de la parole, nous n'y cherchons que ce qui peut nous aider à instruire les autres; nous n'y cherchons rien pour nous; nul retour sur nous-mêmes : il semble que les livres saints que nous parcourons ne sont pas faits pour nous; que les vérités les plus terribles de l'Evangile que nous destinons aux autres ne nous regardent pas, et que les annoncer aux fidèles est un privilége qui nous en affranchit nous-mêmes. Ainsi l'étude elle-même des vérités et les instructions publiques que nous préparons aux peuples achèvent de nous dessécher le cœur, et augmentent notre insensibilité : au lieu d'étudier ces grandes vérités dans un esprit de prière et d'application à nous-mêmes, de demander à Jésus-Christ, en parcourant les livres saints, qu'il commence à embraser notre cœur du feu divin de son amour, afin que de notre abondance il se répande avec plus de succès sur les cœurs de ceux qui nous écoutent, nous ne sommes occupés que de l'impression que ces vérités pourront faire sur eux; et il est vrai, par une malédiction attachée au défaut de cet esprit de piété avec lequel nous remplissons notre ministère, que personne n'est moins touché des vérités de l'Evangile que ceux qui les annoncent. Cependant nous sommes contents de nous-mêmes, quand ces vérités terribles que nous annonçons, en nous laissant à nous toute notre insensibilité, ont fait quelque impression et opéré quelque changement sur ceux qui nous écoutent; nous croyons que Dieu répand sa bénédiction sur nos travaux. Il est vrai qu'il montre la vérité à ceux qui nous écoutent; mais il la cache à celui qui l'annonce : il ouvre le cœur de nos auditeurs à sa voix, mais il y ferme le nôtre; il se sert de nos talents pour arroser et faire croître les plantes que son Père lui a données, mais il nous laisse dans une affreuse sécheresse; en un mot, il bénit notre ministère, mais il maudit le ministre. Grand Dieu! vous nous condamnerez donc un jour par notre bouche; en écrivant nos instructions, nous écrivons donc notre jugement et notre condamnation; les talents mêmes, les succès qui nous flattent, nous couvriront devant vous d'une confusion éternelle; ces âmes, touchées par nos instructions, s'élèveront contre nous devant votre tribunal, elles déposeront contre notre insensibilité, elles paraîtront surprises que des vérités si touchantes, si intéressantes dans notre bouche, n'aient jamais rien opéré sur notre cœur : Vous qui enseigniez les autres, nous diront-elles avec l'Apôtre, vous ne vous enseigniez pas vous-mêmes : vous nous appreniez qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, et vous le teniez tous les jours entre vos mains sans l'aimer ni le craindre; vous nous annonciez qu'il faut le servir en esprit et en vérité et vous ne l'honoriez que du bout des lèvres : la vérité que vous nous avez fait connaître nous a délivrés, et pour vous, qui en étiez le ministre, elle n'est plus qu'un feu dévorant qui va ronger un cœur qu'elle n'a pu toucher et un anathème éternel qui va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête. Seconde ressource de salut que la religion fournit aux fidèles et qui augmente encore notre insensibilité : le ministère de la parole.

Que dirai-je encore, mes frères? Le tribunal de la pénitence lui-même, où tant

d'âmes touchées expient tous les jours à nos pieds, par une douleur sincère et par l'abondance de leurs larmes, les égarements qu'elles viennent nous découvrir, où tant d'autres trouvent un remède qui réveille leur foi et leur piété languissante : le tribunal de la pénitence, troisième ressource de salut que la religion offre aux fidèles; cette piscine sacrée où tant de malades trouvent tous les jours leur guérison, n'est presque plus pour nous qu'un bain sec et stérile, qui nous laisse toutes nos infirmités. Il ne s'agit pas ici des dangers qui accompagnent ce ministère, ni de ces écueils qui font que souvent le juge en sort plus coupable que le sexe criminel lui-même qu'il vient d'absoudre. Je crois parler à des ministres qui n'ont rien de semblable à se reprocher dans un ministère si dangereux : d'ailleurs, ce n'est pas comme ministres de la pénitence que je vous considère ici, mes frères, c'est comme pénitents vous-mêmes, et je dis avec douleur que le tribunal de la pénitence, si utile aux fidèles, n'est presque d'aucune utilité pour nous. Familiarisés avec les crimes qu'on nous y révèle, nous y portons nos propres fautes, qu'à peine regardons-nous souvent comme telles, sans aucune émotion de grâce et de repentir : loin d'y porter ces résolutions sincères d'une vie plus sacerdotale, plus intérieure et plus fidèle ; ce repentir vif sur la mollesse de nos mœurs et sur la tiédeur et l'insensibilité de notre foi dans l'exercice de nos fonctions; loin d'y sentir ces déchirements de cœur et ces douleurs vives de l'enfantement, qui annoncent toujours un changement et comme la renaissance de Jésus-Christ dans un cœur, nous n'y sentons pas même cette honte et cette confusion secrète qui accompagne toujours l'aveu de nos faiblesses. Juges souvent et pénitents tour à tour les uns des autres, l'appareil sérieux lui-même de la pénitence, qui fait tant d'impression sur les simples fidèles, perd pour nous toute sa terreur et sa majesté, et n'est plus qu'un commerce mutuel et familier de ministère, qui ne nous touche pas plus que nos autres fonctions : ouvrant presque toujours notre conscience à des ministres aussi peu intérieurs, aussi tièdes, aussi peu animés d'un esprit de foi et de religion, aussi peu sensibles et aussi aveugles que nous sur leur insensibilité dans l'exercice de leurs fonctions, ils n'ont garde de connaître, d'approfondir et d'appliquer les remèdes convenables à une plaie qu'ils portent dans le cœur sans la sentir, et qu'ils ne regardent pas comme un mal pour eux-mêmes : ils dorment eux-mêmes profondément; comment nous réveilleraient-ils de notre léthargie ? Ainsi cette ressource de salut, si utile au commun des fidèles, n'est pour nous qu'un remède émoussé qui ne touche point à nos maux : nous n'y cherchons qu'à déposer vite ce qui nous pèse de plus sur la conscience et qui pourrait, si nous approchions de l'autel sans cette précaution, nous rendre à nos yeux même des profanateurs et des sacriléges; mais nous n'y déposons jamais cette vie si peu intérieure et si peu sacerdotale; cette vie tout humaine et toute naturelle, ce fond d'indolence et d'insensibilité pour toutes les choses les plus augustes de la religion et les plus capables de réveiller notre foi ; cet état de léthargie, où rien ne nous touche, qui nous fait pourtant paraître aux yeux de Dieu, devant qui nous allons nous présenter témérairement à l'autel, comme des corps sans âme et sans vie, et plus dignes d'être rejetés de sa bouche que la boisson tiède et dégoûtante destinée à être vomie, c'est-à-dire qui fait que ne sentant rien sur la conscience de grossier et d'énorme qui doive nous éloigner de l'autel, et sentant encore moins notre insensibilité et ce manque de foi et d'esprit intérieur de piété dans nos fonctions, qui nous rend également indignes de monter à l'autel saint, nous y allons manger et boire notre condamnation, c'est-à-dire accumuler, par l'abus des choses saintes, de nouvelles ténèbres et un nouveau chaos sur notre cœur, et nous mettre de plus en plus hors d'état de comprendre qu'un ministre, qui exerce tous les jours tant de fonctions saintes, sans cet esprit intérieur de religion et de piété, n'est qu'un fantôme de ministre ; qu'il ne suffit pas d'être exempt de vice grossier et honteux, et que c'est un grand crime pour un prêtre de n'avoir point de vertu. Troisième ressource de salut que la religion fournit aux fidèles et qui ne nous est presque d'aucune utilité : le tribunal de la pénitence. O mon Dieu ! il suffit donc, ce semble, que nous soyons les ministres et les dispensateurs de tous vos dons et de toutes les ressources de la religion, pour nous les rendre inutiles à nous-mêmes.

Quelle ressource peut-il donc nous rester encore pour ranimer notre foi? Quoi? le souvenir, la vue même de la mort? Il est vrai que le souvenir et la vue surtout de la mort frappent tous les jours des pécheurs endurcis qui en sont témoins. Pour nous, mes frères, non-seulement le souvenir, mais le spectacle lui-même de la mort, ce moment affreux qui décide de l'éternité, cette dissolution entière du corps terrestre où tout périt pour nous, où Dieu seul et l'âme reste pour être à l'instant jugée; ce spectacle si effrayant pour quiconque n'a pas encore perdu la foi et l'espérance, ou la crainte d'un avenir, nos fonctions nous familiarisent avec lui. Quatrième ressource que la religion fournit aux fidèles et qui nous laisse toute notre insensibilité : le souvenir ou la vue même de la mort. Oui, mes frères, on nous appelle tous les jours pour secourir un fidèle dans ce dernier combat, pour le munir des derniers remèdes de l'Église et le soutenir dans son agonie par le souvenir des miséricordes du Seigneur et par l'espérance que nous donne le bienfait de notre rédemption dont nous lui présentons l'objet consolant; nous fortifions son âme tremblante et accablée alors sous le poids de ses maux et de ses crimes, par les prières

de l'Eglise destinées à la soutenir dans cette dernière heure; nous appelons les saints anges pour la conduire dans le sein d'Abraham; nous lui disons avec l'Eglise: Partez, âme chrétienne: *Proficiscere, anima christiana;* ce n'était pas ici votre patrie; retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie; dépouillez-vous de ces restes de mortalité, et allez jouir avec Jésus-Christ et tous ses élus de cette vie nouvelle qui ne doit plus finir et qui est promise à tous ceux qui l'ont aimé sur la terre: le mourant expire sous nos yeux et comme entre nos mains; nous laissons tous les spectateurs effrayés, attendris du spectacle; il n'en est pas un qui ne rentre en lui-même, qui ne fasse des réflexions sur la brièveté de la vie, sur le bonheur d'avoir prévenu ce dernier moment par des mœurs plus chrétiennes; il n'en est pas qui ne se les propose: nous seuls en sortons aussi tranquilles, aussi insensibles que nous y étions entrés; nous seuls familiarisés avec un spectacle si instructif et si terrible, n'y voyons rien de nouveau qui nous réveille; nous retournons froidement au sortir de là à nos œuvres ordinaires, et peut-être lassés de la durée de la contrainte et de la tristesse de cette fonction, nous cherchons des délassements pour en effacer le souvenir, supposé qu'il nous en restât encore quelque trace légère. Que dis-je, mes frères? nous voyons quelquefois ce spectacle accompagné des circonstances les plus effrayantes: des morts soudaines qui ne laissent pas un instant à un pécheur public et dissolu, frappé de la main de Dieu, entre le jugement de Dieu et une vie toute criminelle: nous accourons, mais il n'est plus temps; Dieu dans sa colère l'a refusé à un pécheur qui en avait toujours abusé: nous faisons retentir à ses oreilles des paroles de salut, nous l'appelons à haute voix, mais il n'entend plus et il n'a plus de réponse à nous faire; c'est Dieu qui l'appelle et auquel seul il va répondre: on le secoue, on l'agite comme pour rappeler, s'il était possible, son âme de l'empire de la mort; mais tout est inutile, elle est déjà entre les mains des anges des ténèbres qui ne lâcheront pas leur proie: il insultait, il n'y a qu'un moment, comme s'il avait dû être immortel, au Dieu qui avait déjà le bras levé sur lui; et il n'est plus, et il est jugé et son sort ne changera plus: c'est comme un coup de foudre qui consterne toute une ville, toute une paroisse; c'est une leçon frappante que chacun prend pour soi: mais c'est encore là une leçon qui ne dit rien pour nous; c'est un coup de foudre qui se perd pour nous dans les nuées: nous exhortons peut-être par bienséance les spectateurs consternés à profiter de cet exemple; mais nous ne pensons pas à nous le dire à nous-mêmes: nous allons raconter tranquillement ailleurs toutes les circonstances de cette mort; nous rappelons tout ce qu'elle a eu de terrible et de singulier, et nous ne rappelons pas la circonstance étonnante de notre insensibilité, plus terrible et plus singulière encore que l'événement lui-même; et peut-être, ce qui fait horreur à dire, nous sommes plus occupés du gain honteux des funérailles de cet infortuné que du malheur éternel d'une âme qui vient de mourir à nos yeux dans son péché. O mon Dieu! les prodiges même les plus effrayants de votre justice, qui jettent des terreurs salutaires dans tous les autres cœurs, nous laissent donc à nous toute notre insensibilité; le cœur d'un prêtre tiède et indolent est donc un cœur endurci, qui ne peut être touché de rien; et toutes les ressources de salut que la religion offre par notre ministère aux fidèles ne seront pour nous que de nouveaux sujets de condamnation.

Ainsi s'écouleront, mes frères, les jours de notre ministère, sans scandale et sans désordres grossiers aux yeux des hommes, mais sans cet esprit intérieur de religion, de piété, de sacerdoce aux yeux de Dieu; plus nous avancerons dans notre carrière, plus cet état d'indolence et d'insensibilité augmentera. Car l'âge du moins devient tous les jours une ressource pour les gens du monde: il éteint les passions, il les rend inhabiles aux plaisirs, il leur montre la mort de plus près, il leur fait sentir le vide de tout ce qu'ils ont vu passer sous leurs yeux et les rappelle au seul objet solide, c'est-à-dire, au soin de leur salut; quatrième et dernière ressource pour les fidèles, l'âge. Mais pour un prêtre et un pasteur qui a vieilli dans cet état d'indolence et d'insensibilité au milieu des fonctions les plus saintes, plus la vieillesse augmente, plus il devient insensible: l'âge achève de l'endurcir: plus familiarisé alors avec les fonctions les plus terribles à mesure que ses années s'accumulent, il les exerçait autrefois sans aucun sentiment de foi et de piété, il les exerce alors sans dignité même et sans décence. Nous le voyons tous les jours, mes frères, et nous en gémissons; des pasteurs accablés sous le poids des années administrer les choses saintes et y participer eux-mêmes avec une indécence et une familiarité qui déshonore la religion, qui avilit le saint ministère et leur attire des dérisions même de la part de leurs peuples. On a beau les avertir qu'il faut traiter saintement les choses saintes; ils regardent ces indécences comme le privilége de leur âge; ils laissent aux jeunes prêtres cet air respectueux et attentif au milieu des fonctions; ils se persuadent que le long usage qu'ils en ont les dispense de cette observance scrupuleuse des rites prescrits par l'Eglise et les autorise à une célérité et à une familiarité qui retranche de la majesté et de la sainteté du culte, non-seulement la piété, mais même la gravité et la simple décence. Nous traitons de simplicité et d'une raison affaiblie par la vieillesse ces manières si peu dignes de nos mystères; mais nous nous trompons: ce n'est pas l'âge qui les a jetés dans ces inconvenients scandaleux d'indécence; c'est l'insensibilité dans les fonctions qui a commencé de bonne heure, et qui, arrivée à son

comble, finit enfin par le mépris : ce n'est pas la vieillesse qui a affaibli leur raison, c'est la justice de Dieu qui, lassée d'être depuis longtemps outragée par un ministère exercé sans aucun esprit intérieur de foi et de piété, a enfin achevé d'endurcir leur cœur; c'est-à-dire que l'âge lui-même dont Dieu se sert tous les jours pour rappeler les fidèles à une vie plus chrétienne, consomme l'endurcissement d'un prêtre; c'est-à-dire que la religion offre, par notre ministère, à un fidèle qui a eu le malheur de s'égarer, mille ressources pour retourner à Dieu; et qu'un prêtre qui a le malheur d'exercer ce ministère sans ferveur et sans un esprit intérieur de foi et de piété, se rend toutes ces ressources inutiles à lui-même : c'est-à-dire, mes frères, que nous nous perdons par les mêmes voies par où les autres se sauvent; qu'un pécheur dans le monde revient tous les jours de ses désordres, mais qu'un prêtre ne revient presque jamais de son insensibilité; et qu'ainsi il y a infiniment plus à espérer de la conversion d'un fidèle ouvertement déréglé, que de celle d'un prêtre et d'un pasteur indolent et insensible au milieu de tout ce qui est capable de réveiller la foi et la piété. Ce n'est pas ici une simple expression de zèle, mes frères; c'est la vérité la plus réelle et la plus frappante qui puisse nous regarder et que je ne vous annonce qu'en étant frappé et effrayé moi-même. Car, pour vous rassembler en peu de mots tout ce que je viens de vous dire, sur quoi, je vous prie, un prêtre qui exerce ses fonctions sans cet esprit intérieur de religion et de piété, peut-il compter pour se promettre un changement? La participation aux choses saintes? la foi du fidèle en est réveillée, elle nous appesantit et nous endort. Le ministère de la parole? il montre la vérité à nos peuples et nous la cache à nous-mêmes. Le tribunal de la pénitence? c'est un remède que nous appliquons aux autres et qui par là perd pour nous toute sa vigueur et toute sa force. Le souvenir ou la vue de la mort? des pécheurs endurcis en sont tous les jours frappés et changés; pour nous, à force de la voir de près, nous cessons non-seulement de la craindre, mais même d'y penser. Enfin, l'âge du moins? hélas! il amortit les passions des personnes du monde et les dispose à un changement de vie; mais il met comme le dernier sceau à l'indolence et à l'insensibilité d'un prêtre.

Grand Dieu! quelles ressources nous laissez-vous donc pour notre salut, à nous que vous avez choisis pour le saint ministère? Les fidèles, aidés des secours que vous avez laissés à votre Eglise, reviennent tous les jours à vous, et nous qui en sommes les dispensateurs, n'y trouverons-nous que de nouvelles occasions de vous oublier et de vous perdre? Grand Dieu! le sacerdoce saint, ce caractère divin que nous partageons avec Jésus-Christ serait-il donc devenu un caractère de réprobation pour nous? cette onction sainte qui nous a consacrés à vos autels, ne serait-elle pour nous que comme une huile bouillante allumée par votre justice, qui aurait pénétré jusqu'aux os et desséché jusqu'à la moelle, jusque dans nos cœurs les principes d'amour, de zèle, de charité, qui forment toute la vie sacerdotale? Non, Seigneur, vous ne nous avez pas choisis pour nous perdre, mais pour coopérer au salut de vos élus; nos cœurs sont appesantis et accablés d'un sommeil dangereux, mais ils sont encore entre vos mains. Si les morts entendent votre voix, ceux qui ne sont qu'assoupis et languissants n'y fermeront pas leurs oreilles. Parlez, Seigneur, à nos cœurs appesantis; mais parlez-leur de cette voix puissante qui sait se faire entendre; ranimez notre langueur comme vous ranimâtes autrefois des os arides pour en former une armée toute prête à combattre pour votre gloire; rallumez le feu divin de votre amour et de votre zèle, presque éteint dans la boue de nos cœurs, comme vous rallumâtes autrefois dans la boue même le feu sacré que les enfants des prêtres emmenés captifs avaient caché sous les entrailles de la terre. Souvenez-vous, grand Dieu, qu'en ne permettant pas que nous nous perdions, vous prévenez la perte des âmes qui nous sont confiées; qu'en nous préparant les grâces qui vont nous rendre des ministres fervents et fidèles, vous préparez le salut de tant de brebis qui s'égarent toujours sous des guides faibles et infidèles. Nous sommes indignes, il est vrai, des regards de votre miséricorde; mais regardez du moins vos peuples; ayez pitié de tant d'âmes qui ont coûté tout le sang de votre Fils, et qui éviteraient un malheur éternel sous des ministres dont vous auriez renouvelé la piété et le zèle; si les pasteurs ont attiré votre colère, ce pauvre peuple, régénéré dans le sein de votre Eglise, qu'a-t-il fait pour partager nos châtiments? *Isti, qui oves sunt, quid fecerunt?* (II *Reg.*, XXIV, 17.) Souvenez-vous, Seigneur, du ministère dont vous nous avez chargés à leur égard, et que notre salut vous soit toujours cher et précieux, puisque dans vos desseins vous l'avez lié à celui des peuples que vous nous avez confiés. Sauvez-nous, grand Dieu! renouvelez-nous, afin que le pasteur et le troupeau renouvelés ne fassent plus qu'un nouveau bercail et un nouveau peuple, que vous êtes venu former sur la terre.

DISCOURS XV.

DE LA DOUCEUR NÉCESSAIRE AUX MINISTRES.

(1737.)

La douceur dans le ministère, sur laquelle M. le promoteur vient de vous entretenir, me paraît un sujet si important, que je ne saurais m'empêcher d'ajouter quelques réflexions à tout ce qu'il vous a dit là-dessus d'édifiant et de solide.

Sans doute, mes frères, dès que nous som-

mes pères et pasteurs, la douceur, la tendresse, la charité, doivent former notre principal caractère, et devenir comme l'esprit dominant de toutes nos fonctions. Cependant, il n'est que trop vrai que nous substituons souvent l'humeur, l'esprit de domination, le faux zèle, à cette charité tendre et prudente qui seule peut assurer le succès de nos fonctions. Au reste, mes frères, cette douceur, dont nous vous parlons aujourd'hui ne regarde pas proprement la conduite des pasteurs dans le tribunal; nous en avons assez souvent ailleurs établi les règles; mais leur douceur dans les fonctions extérieures et dans la conduite ordinaire de la vie avec leurs paroissiens.

Or, je dis, premièrement, que nous mettons souvent l'humeur à la place de cette douceur si nécessaire dans nos fonctions. Hélas! mes frères, si la grâce du sacerdoce, en nous consacrant au saint ministère, changeait nos inclinations comme elle change notre état, si elle donnait à nos sentiments la même élévation qu'à notre caractère, si l'onction sainte qui coule sur nos mains en les consacrant se répandait aussi dans nos cœurs, en les adoucissant, il serait inutile de vous recommander ici une vertu qui serait née en nous avec le sacerdoce. Mais malheureusement nous portons dans cet état saint tous les défauts de l'éducation et de la naissance; le caractère sacré qui fait le prêtre ne change rien à celui qui a formé l'homme, et un prêtre né avec un esprit rude, impétueux, grossier, bizarre, se voyant établi sur une paroisse, loin de trouver dans sa nouvelle qualité de père et de pasteur un frein à son humeur, et de nouveaux motifs de douceur et de tendresse, n'y trouve presque toujours que de nouvelles occasions de rudesse, de bizarrerie et d'emportement. On était doux et paisible dans un état dépendant et subalterne; le désir d'être en place était plus fort que l'humeur et la contraignait; on obéissait avec docilité: à peine est-on placé que l'on commande avec rudesse, et que l'on ne se contraint plus dans une nouvelle situation où l'on aurait dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur et de la contraindre. De là tant de plaintes qui nous reviennent tous les jours sur le caractère brusque et grossier des pasteurs. Ce n'est pas le peuple seul qui se plaint; les seigneurs eux-mêmes des paroisses, qui avaient cru trouver dans leur curé une société douce et édifiante, un conseil dans leurs perplexités, une consolation dans leurs peines, un ami solide et chrétien dans l'éloignement où ils vivent des villes et de tous les autres secours de la religion et de la société, n'y trouvent souvent qu'un pasteur féroce, livré à lui-même, à son humeur brusque et solitaire, sans communication, sans prévenance, sans aucune autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ses paroissiens; de le chicaner, de le contredire, et par là de le révolter et contre le ministre de la religion et contre la religion elle-même. Mais, quand il n'aurait qu'à gouverner son peuple seul, quel fruit peut se promettre, dans une paroisse, un pasteur brusque et grossier, établi sur un peuple encore plus agreste et plus féroce que lui-même? Tout le révoltera contre les mœurs dures et grossières de ses paroissiens, et tout à son tour révoltera ses paroissiens contre son caractère dur et féroce. Son ministère ne sera plus qu'une scène éternelle de trouble et de querelle; son humeur profanera même la parole sainte; ses instructions ne seront plus que des invectives publiques contre ses paroissiens, et l'Evangile, cette parole de paix et de réconciliation, ne sera plus dans sa bouche qu'un signal de dissension et de guerre. Ce ne sont point là de simples conjectures, et les plaintes qui nous en sont très-souvent revenues ne confirment que trop là-dessus nos justes craintes.

Non, mes frères, c'est à nous, qui sommes les pères, à souffrir des défauts de nos enfants: un pasteur qui ne sait rien prendre sur lui ne fera jamais rien d'utile. Je conviens que sa patience et sa douceur sont mises tous les jours à de fréquentes épreuves; un peuple grossier ne connaît presque jamais ni les bienséances, ni les précautions de circonspection à prendre en s'adressant à son pasteur: s'il vient pour se plaindre, il se plaint sans ménagement; s'il demande, il n'a égard ni au temps, ni aux lieux, ni aux occupations, ni à mille autres circonstances qui rendent sa demande déplacée et importune; il ne connaît pas les contre-temps, et il est difficile que le pasteur ne les sente pas lui-même: il s'impatiente, il rebute, et une éducation agreste, qui cache au peuple son propre tort, ne lui découvre que celui de son pasteur. C'est donc à nous, mes frères, à n'opposer qu'une douceur paternelle à la rudesse de nos peuples, et à les corriger et les adoucir en les supportant. Il serait inutile que saint Paul nous eût recommandé, à nous principalement, d'être patients envers tous les hommes: *Patientes estote ad omnes* (I *Thess.*, V, 14), si nous trouvions partout cette politesse et ces attentions qui ne laissent plus rien à faire à la patience. Non, mes frères, ce qui fait que nous nous livrons souvent à notre impatience, exposés tous les jours aux manières agrestes et importunes de nos peuples, c'est que nous ne pensons pas assez qu'ils usent de leur droit en s'adressant à nous; que nous ne sommes point à nous, mais à eux: *Non estis vestri;* qu'en les rebutant et refusant de les écouter, nous leur refusons un temps qui leur appartient et qui n'est plus à nous, mais à eux seuls: ce n'est qu'une dette qu'ils nous redemandent. Il se peut faire qu'ils ne prennent pas bien leur temps, ou qu'ils demandent mal; mais nous ne leur en sommes pas moins redevables, et leurs contre-temps peuvent exercer notre patience, mais ils ne diminuent rien à nos obligations. Ainsi, mes frères, plus nos peuples sont grossiers et féroces, plus la patience et la douceur sont nécessaires à un pasteur

pour les adoucir. Malgré toute leur rudesse, il en est d'eux comme des vents impétueux : un peu d'eau, une seule parole douce les calme; l'impatience et l'humeur ne corrigent pas leurs défauts; elles ne font que manifester les nôtres; elles ne nous mettent pas à couvert de leurs importunités, mais elles nous font perdre leur amour et leur confiance.

Or, mes frères, un pasteur, touché du salut des âmes qui lui sont confiées, peut-il ne pas sacrifier quelques moments d'humeur et d'impatience pour se les attacher et se faciliter auprès de son peuple le succès de ses fonctions? Les premiers ministres de l'Eglise furent envoyés comme des agneaux au milieu des loups; mais quels loups, mes frères, qui les déchiraient, qui les dévoraient, et dont la rage ne pouvait s'assouvir que par leur sang? cependant leur douceur et leur patience adoucirent la férocité de ces loups, et leur sang même fit de ces persécuteurs barbares des agneaux simples et dociles. Nous avons succédé à leur mission comme à leur ministère ; nous sommes envoyés à leur place comme des agneaux au milieu des loups. Si nous avions encore, comme nos saints prédécesseurs, à craindre leur barbarie, et que les tourments les plus cruels fussent l'unique prix que nous dussions nous promettre de nos travaux et de notre zèle, il faudrait, ou renoncer à Jésus-Christ et au ministère dont il nous a honorés, ou les aller affronter avec une sainte joie; et ici, où nous n'avons plus à supporter que les manières agrestes d'un peuple rude et grossier; ici, où toute notre patience et tout notre courage le plus héroïque se bornent à passer à nos peuples quelques légers défauts de respect, de déférence et d'attention pour nous; ici, où toute la rage de ces loups prétendus se réduit à n'être pas assez instruits de toutes les marques extérieures de soumission qui pourraient flatter notre orgueil, nous leur en ferions un crime? nous croirions être en droit de les traiter avec rudesse? leur grossière simplicité serait pour nous un outrage qui autoriserait l'aigreur de nos rebuts? et nous deviendrions nous-mêmes des loups envoyés au milieu des agneaux ? Hélas ! mes frères, sommes-nous excusables de perdre, à de si légères épreuves, la patience et la douceur de notre ministère? comment aurions-nous soutenu, comme nos pères, les tourments les plus affreux, et glorifié Jésus-Christ par notre mort, nous qui ne pouvons pas souffrir la moindre importunité, et honorer notre ministère, en sacrifiant un moment d'humeur et d'impatience? Ce qui nous trompe, mes frères, c'est que nous nous accoutumons à dominer sur nos peuples, à exiger pour nous le respect qu'ils doivent à notre ministère, nous nous regardons comme leurs maîtres, et nous ne sommes que leurs serviteurs et leurs ministres.

Et voilà, mes frères, le second défaut opposé à la douceur dans les fonctions du ministère, l'esprit de domination; il n'en est pas de plus opposé à l'esprit d'un ministère de charité et d'humilité. Les princes de la terre, disait Jésus-Christ à ses disciples, exercent avec empire l'autorité qu'ils ont sur leurs peuples : l'orgueil, la terreur, le faste et l'éclat environnent leur dignité ; pour vous, la modestie, l'humilité et la douceur seront les priviléges et les ornements les plus éclatants de la vôtre; ils se regardent comme les maîtres de leurs sujets, vous vous regarderez, vous, comme leurs serviteurs et leurs frères; ils les gouvernent en dominant, pour vous, vous ne dominerez sur eux qu'en les aimant et les servant : *Principes gentium dominantur eorum, vos autem non sic.* (*Matth.*, XX, 25.) Quel orgueil, mes frères, pourrait donc nous inspirer une dignité qui nous soumet à tous ceux sur qui nous sommes préposés, qui nous rend redevables à tous et responsables de tous? Qu'y a-t-il qui puisse nous enfler le cœur dans des places dont l'unique avantage est de multiplier nos travaux, nos devoirs, nos dangers et nos peines? Il faut avoir oublié que nous sommes les envoyés, et que nous tenons la place d'un Dieu humble, patient, chargé d'opprobres, et les ministres d'une Eglise ici-bas étrangère et gémissante, pour tourner en orgueil les fonctions saintes du ministère dont elle nous a chargés.

Cependant, sous prétexte de soutenir l'honneur et l'autorité de ce ministère, nous sommes inexorables aux plus légères inadvertances qui semblent y déroger; nous exigeons des égards et des déférences, moins pour faire respecter la religion que pour nous faire respecter nous-mêmes ; les moindres atteintes données à nos droits nous révoltent et ne s'effacent plus de notre esprit; nous faisons de notre autorité un joug qui accable nos peuples, et non un secours destiné à les défendre et à les soulager; nous oublions que nos droits ne doivent nous être précieux qu'autant qu'ils leur sont utiles; qu'ils ne nous ont été confiés que pour faciliter le succès de nos fonctions, et non pour y mettre un obstacle ; pour attirer plus de respect à la religion, et non plus de faste et de terreur à notre dignité; pour rendre nos exemples de vertu plus publics et plus utiles, et non notre autorité plus hautaine et plus fière. Je l'ai déjà dit, et on ne peut trop le répéter, les ministres d'un Dieu crucifié et rassasié d'opprobres peuvent-ils trouver dans leur ministère des droits qui autorisent le faste et l'orgueil ? et peuvent-ils se persuader qu'ils soutiennent l'honneur d'une dignité humble et modeste, en la rendant altière et fastueuse? Je sais que les lois de l'Eglise et de l'Etat exigent des fidèles un respect de religion pour ses ministres, mais il faut nous attirer ce respect plutôt que l'exiger nous-mêmes. La crainte des lois peut nous faire rendre des honneurs extérieurs, mais la vertu seule nous attire un respect véritable. Le peuple n'est déjà que trop porté à regarder avec des yeux d'envie les avantages temporels qui environnent nos places; nos droits ne tardent

pas de lui paraître douteux, dès qu'il commence à douter de notre vertu ; plus il nous voit attentifs et rigides à les faire valoir, plus il se défie qu'ils nous soient dus à juste titre; plus nous les exigeons avec rigueur, plus il nous les refuse; et, quand nous parviendrions à les augmenter à force de contestations et de poursuites, qu'y gagnons-nous, si nous perdons l'amour et la confiance de nos peuples? Est-ce honorer notre ministère, comme nous le recommande saint Paul, que de le rendre odieux et inutile?

Mais il faut soutenir, dit-on, les droits du ministère qui nous sont confiés, et ne pas souffrir qu'ils s'avilissent entre nos mains. Oui, mes frères, soutenons-les par la supériorité de nos vertus, c'est par là que nous les rendrons toujours respectables; dominons sur nos peuples en les aimant, en les secourant, en les édifiant, c'est ainsi que nous en serons plus sûrement les maîtres; ne cherchons que les intérêts de leur salut, et ils ne nous disputeront pas ceux de nos places; nous n'avons reçu l'autorité que pour eux, n'en usons que pour eux et non sur eux, et ils en deviendront eux-mêmes les plus zélés défenseurs; ce n'est pas pour nous que nous sommes pasteurs et ministres, c'est pour nos peuples; livrons-nous à eux sans réserve, sans intérêt, sans aucune vue que celle de leur salut; que ce motif seul adoucisse nos peines, récompense nos travaux, devienne le droit et la prérogative la plus honorable et la plus utile de notre ministère; proportionnons nos talents, nos caractères, nos inclinations aux besoins de nos peuples; soyons faibles avec les faibles; pleurons avec ceux qui pleurent; souffrons avec ceux qui sont dans l'indigence; encourageons les pusillanimes; donnons la main à ceux qui sont sur le point de tomber; supportons ceux qui nous résistent, et vainquons par la patience leur obstination; corrigeons avec douceur les esprits inquiets; en un mot, soyons tout à tous, et nous serons, dit Jésus-Christ, les premiers et les maîtres de tous. Non, mes frères, ce n'est pas le peu de respect qu'ont les peuples pour la religion, qui avilit dans leur esprit l'autorité et les droits du ministère, c'est l'abus qu'en font les ministres. Il y a dans un pasteur vertueux une modestie noble et sainte, un désintéressement paternel, qui imprime plus de vénération et assure plus ses droits que l'ardeur et l'habileté d'un ministre mondain à les soutenir. Nos droits, mes frères, sont toujours plus en sûreté dans les cœurs de nos peuples que dans les titres mêmes qui nous les conservent.

On convient, direz-vous, qu'il n'est pas possible qu'un pasteur livré ou à une humeur bizarre, ou à un esprit de domination, conserve cette douceur pastorale si nécessaire pour s'attirer l'amour et la confiance de son peuple; mais comment corriger les désordres qui y règnent sans une certaine sévérité, incompatible presque toujours, et avec la douceur du pasteur, et avec l'amour de son peuple pour lui? et voilà, mes frères, le troisième défaut opposé à la mansuétude pastorale, le faux zèle.

On ne veut pas souffrir les désordres, et on a raison; mais souvent, en voulant les corriger, on les aigrit et on les rend incorrigibles par la hauteur et la vivacité de la correction elle-même. C'est le caractère, dit saint Grégoire, de beaucoup de pasteurs; ils ne savent parler que d'un ton de maître aux pécheurs qu'ils se croient obligés de reprendre; ils ne peuvent leur parler comme des pères, et on dirait qu'ils veulent plutôt leur commander l'amendement du vice que leur inspirer et leur persuader l'amour de la vertu : *Nunquam clementer admonent; sed pastoralis mansuetudinis obliti, jure dominationis terrent.* En effet, mes frères, la charité qui seule doit former notre zèle, n'agit pas en vain, dit l'Apôtre; elle ne se propose pas l'ostentation de l'autorité dans le remède de la correction qu'elle emploie, mais le salut du malade; elle ne s'enorgueillit point des fautes de son frère, loin de le mépriser en les lui reprochant, elle se regarde comme plus criminelle que lui aux yeux de celui qui sonde les secrets des cœurs; elle ne s'irrite point, continue l'Apôtre, sa colère est la colère d'une mère tendre; lors même qu'elle semble emprunter la voix du lion, elle l'adoucit par les gémissements de la colombe. Non, mes frères, il faut paraître aimer le pécheur en le blâmant, et témoigner plus de tendresse pour lui que nous ne lui témoignons d'horreur pour ses vices; il faut lui faire sentir toute l'injustice de sa conduite par la peine même que nous avons à l'en reprendre. Si nous paraissons triompher, pour ainsi dire, de ses égarements, être bien aises d'exercer sur lui l'autorité du ministère, et charmés d'avoir trouvé une occasion de le couvrir de confusion et de l'humilier, il nous regardera plutôt comme les ennemis de sa personne, que de ses dérèglements; il se révoltera contre la main qui paraîtra levée plutôt pour le frapper que pour le guérir; il se persuadera que nous en voulons à la perte de sa réputation, plutôt qu'à celle de son âme; et nos corrections, loin de le retirer de ses désordres, l'éloigneront du seul remède qui aurait pu le guérir. Paraissons affligés, mes frères, quand notre ministère ne nous permet pas de dissimuler à un pécheur ses égarements publics, qu'il soit persuadé par la douceur et la charité de nos remontrances, qu'il nous en a plus coûté de les lui faire qu'à lui-même de les entendre. Souvenons-nous que Jésus-Christ passait pour être l'ami des pécheurs par la douceur divine avec laquelle il les recevait, par la familiarité sainte dont il les honorait, par la joie dont il les assurait que la conversion d'un seul d'entre eux remplirait les anges du ciel. Souvenons-nous de ses larmes sur Jérusalem infidèle; il pleurait plus souvent sur les péchés de ses peuples qu'il ne les en reprenait; ses prières pour eux préparaient toujours le succès à ses instructions; n'attribuons qu'à nous seuls le peu de succès des nôtres; ne nous

en prenons point à l'endurcissement des pécheurs, mais à l'orgueil, à la sécheresse, à la dureté et aux autres défauts qui souillent notre zèle, à la tiédeur de nos prières pour nos peuples, que dirai-je? à l'infidélité de toute notre vie, qui ne mérite pas que Dieu donne à nos paroles cette force, cette vertu qu'elle ne trouve que dans les pasteurs animés de son esprit ; gémissons-en, et humilions-nous-en devant Dieu : multiplions nos prières à mesure que les vices de nos peuples se multiplient ; touchons le cœur de Dieu par nos gémissements pour nos frères, si nous ne pouvons pas toucher les leurs par nos remontrances, et loin de nous aigrir davantage contre eux par leur obstination, ne redoublons notre haine que contre nous-mêmes.

Ce n'est pas, mes frères, qu'en vous recommandant la douceur dans l'exercice du ministère, je prétende autoriser l'indolence et l'insensibilité criminelle d'un pasteur au milieu des désordres de son peuple ; la douceur sacerdotale a des entrailles de charité pour les pécheurs, mais elle n'en a que d'indignation et d'horreur pour leurs vices. Un pasteur, que les déréglements de sa paroisse, dont il est témoin, ne touchent point, n'intéressent point, qui vit tranquille et content au milieu de toutes ces prévarications, qui les autorise même par son silence; un pasteur de ce caractère n'est pas un pasteur charitable et débonnaire, c'est un meurtrier et un barbare, c'est le présent le plus funeste que Dieu puisse faire à un peuple dans sa colère ; ce n'est pas un pasteur, c'est une idole qui a des yeux et ne voit pas, une langue et ne parle pas, un cœur et ne sent pas : *Pastor et idolum.* (*Zachar.*, XI, 17.) Ce n'est pas un prêtre chargé d'offrir des dons et des victimes pour les péchés du peuple, c'est une victime de malédiction lui-même, couverte et souillée de toutes les iniquités de la multitude, et plût à Dieu qu'il n'use pas d'une indulgence criminelle envers les déréglements de son peuple, afin que son peuple ait la même indulgence pour les siens ! Dieu veuille que, s'il n'ose entreprendre de guérir les malades, ce ne soit de peur qu'on ne lui dise : commencez par vous-même, et qu'il n'affecte de fermer les yeux aux scandales publics, de peur qu'on ne commence à les ouvrir au scandale secret de sa conduite ! Non, mes frères, un pasteur qui voit d'un œil tranquille et indifférent la dépravation des mœurs de ses paroissiens, ou il a perdu la foi, ou il est plus dépravé lui-même que les pécheurs qu'il tolère.

Je me confie, mes frères, qu'il ne s'en trouve point de ce caractère au milieu du respectable presbytère qui m'écoute; mais il est une autre sorte de fausse douceur dans un pasteur, moins odieuse, il est vrai, et peut-être aussi dangereuse : ce sont des pasteurs mous et timides, plus amoureux de leur repos que du salut des âmes qui leur sont confiées ; plus attentifs à s'attirer l'amour et les suffrages de leurs peuples qu'à corriger leurs désordres; ils souffrent tout, ils dissimulent tout, pour ne pas aigrir les esprits et aliéner les cœurs, pour s'attacher leurs paroissiens et non pour les attacher à Jésus-Christ, pour en faire leurs panégyristes dans le public et auprès des supérieurs, pour se faire une fausse réputation de bonté, et non pas pour rendre meilleurs ceux qu'ils conduisent; en un mot, pour jouir plus tranquillement d'une place dont une vigilance et une exactitude plus rigoureuse auraient pu troubler le repos ; ce sont ceux dont parle saint Grégoire, qui ne croient être pasteurs que pour eux-mêmes, et qui cherchent plus à se faire aimer qu'à faire aimer la vérité à leur peuple : *Ne se magis a subditis diligi quam veritatem ament.* Or, mes frères, ce n'est point là la douceur estimable du pasteur, c'est la lâcheté et la bassesse rampante du mercenaire, c'est se mettre soi-même à la place de Jésus-Christ. Et qu'y a-t-il, mes frères, de plus honteux à un pasteur que de s'applaudir d'être aimé et comblé d'éloges au milieu d'un peuple dissolu, où Jésus-Christ est haï, oublié et méprisé? Ne peut-il pas dire alors avec le Prophète que les louanges qu'on publie de lui sont de véritables opprobres dont on le couvre : *Et qui laudabant me, adversum me jurabant.* (*Psal.* CI, 9.) Et que lui aura servi de plaire aux hommes, s'il a eu le malheur de déplaire à Dieu? si Dieu le condamne, les hommes pourront-ils le justifier? et ne sait-il pas qu'il n'est pas possible de plaire d'une certaine façon aux hommes, et d'être serviteur de Jésus-Christ? *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* (*Galat.*, I, 10.) Bien plus, nous sommes toujours punis dès ce monde même, de cette lâche condescendance dont nous usons pour nous concilier l'estime et l'affection de nos peuples; ils prennent occasion de notre mollesse même, pour garder moins de ménagement avec nous; plus ils nous voient empressés à leur plaire, et timides à les corriger et à les contredire, moins ils craignent de nous chagriner et de nous mépriser nous-mêmes. C'est la conduite ordinaire de Dieu, dit le Prophète, sur les pasteurs surtout qui sacrifient les règles et les devoirs aux vaines louanges et à l'amitié de leurs peuples ; l'ingratitude de ces mêmes peuples les punit bientôt de leur lâche condescendance : Dieu brise les os de ces faibles pasteurs, il souffle au milieu de leurs peuples un esprit de révolte contre eux, qui leur fait éprouver des chagrins amers, qui leur suscite tous les jours de nouveaux embarras, et trouble ce repos injuste qu'ils avaient voulu se ménager aux dépens des règles dans l'affection et l'estime de leurs paroissiens. Dieu démasque aux yeux même de leur peuple ces lâches pasteurs, il les couvre de confusion, il les rend méprisables aux yeux de leurs paroissiens, et il permet qu'ils laissent enfin éclater par des discours publics et outrageants le mépris secret qu'ils avaient depuis longtemps pour lui : *Quoniam Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent; confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos.* (*Psal.* LII,

6.) Désabusons-nous, mes frères; les peuples même les plus grossiers n'aiment et n'estiment au fond en nous que la vertu véritable. Ils savent que Dieu nous a établis pour être le sel de la terre, pour les purifier, pour les corriger, pour prévenir en eux, ou pour guérir la pourriture et l'infection des vices; si, loin d'appliquer à leurs plaies le sel de la correction et du zèle, nous les ménageons, nous n'y appliquons que des lénitifs, ils nous regardent eux-mêmes comme un sel affadi, ils se louent tout haut de notre indulgence, mais ils nous méprisent en secret, ils sont charmés de vivre sous notre conduite, mais ils ne voudraient pas y mourir, ils nous aiment mieux que d'autres pasteurs zélés nos voisins, mais ils les respectent davantage; par nos affaiblissements nous perdons même de notre autorité auprès de nos peuples, ce qui serait nécessaire pour notre seul repos; nous souffrons tous d'eux, nous leur passons leurs vices, et ils ont de la peine à nous passer même nos vertus. Aaron condescent par faiblesse à la construction du veau d'or, aux hommages criminels et aux réjouissances profanes d'un peuple qui l'adore, et, pour prix de sa lâche complaisance, ce même peuple lui dispute peu de temps après le souverain sacerdoce; et il faut qu'un miracle lui confirme l'honneur du sanctuaire où Dieu l'avait déjà appelé. Nous perdons plus que nous ne gagnons dans l'esprit de nos peuples, en voulant les gagner aux dépens de nos devoirs.

Ainsi, mes frères, la tendresse pastorale est douce pour les pécheurs, mais elle n'est pas indulgente pour leurs vices; elle ne cherche pas à rebuter les pécheurs par un excès de sévérité, mais elle cherche encore moins à se les attacher par un excès d'indulgence; elle ne veut point rendre la sainte autorité du ministère odieuse par l'aigreur ou l'importunité de ses censures, mais elle veut encore moins la rendre commode et aimable par un criminel silence. Ne cherchons qu'à édifier et sauver nos peuples, c'est uniquement par là que nous devons leur plaire; ne nous proposons de leur devenir agréables qu'en leur devenant utiles; ce n'est pas sur l'amour et l'estime de nos peuples que nous serons jugés, mais sur l'utilité qu'ils auront retirée de notre ministère; en un mot, ne nous cherchons pas nous-mêmes dans nos fonctions, n'y cherchons que les intérêts de Jésus-Christ, et nous trouverons sans peine ce sage tempérament de la charité pastorale qui sait également éviter et les excès d'un zèle outré, et ceux d'une indulgence criminelle. La verge d'Aaron et la manne étaient à côté du livre de la loi dans l'arche sainte : méditons sans cesse, mes frères, ce livre divin, gardons-le en dépôt dans notre cœur comme dans une arche formée de la main de Dieu même, et nous trouverons toujours à ses côtés, d'une part la verge mystérieuse, c'est-à-dire le zèle sacerdotal, qui ne se lasse point de corriger et de reprendre, et de l'autre la manne céleste, c'est-à-dire cette douceur divine, cette tendresse pastorale, qui gagne, qui attire, qui attendrit les cœurs qu'elle ne peut encore changer, et qui, sans flatter le malade, sait lui adoucir et lui faire aimer le remède.

Voilà, mes frères, le seul zèle véritable et la seule douceur pastorale que nous avons prétendu vous recommander : toute autre douceur, toute autre sagesse, qui n'est qu'un ménagement de fausse prudence et d'amour-propre, qui cherche plus à plaire aux pécheurs qu'à les porter à se déplaire à eux-mêmes, et qui, de peur de troubler son propre repos, n'ose troubler celui de leurs passions injustes, n'est pas la sagesse, dit un apôtre, qui vient d'en haut et qui descend du Père des lumières ; c'est une sagesse de chair et de sang : *Non est ista sapientia desursum descendens de cœlo a Patre luminum, sed terrena, animalis, diabolica.* (*Jac.*, III, 15 seq.) La sagesse de la charité, continue le même apôtre, la véritable douceur pastorale est marquée à des caractères bien différents. Premièrement, elle est noble et pure : *Primum quidem pudica.* Ce n'est pas un intérêt tout humain qui la fait agir ; elle ne cherche son repos et son bonheur que dans son devoir : l'amitié des hommes ne lui est chère qu'autant qu'elle les rend amis de Dieu ; peu occupée des sentiments qu'ils ont pour elle, elle n'est touchée que de ceux qu'ils ont pour leur salut ; elle aurait horreur de plaire aux dépens des règles, et les louanges, que lui donneraient les pécheurs déclarés et endurcis, seraient pour elle comme des opprobres : *Primum quidem pudica.*

En second lieu, elle est pacifique : *Deinde quidem pacifica.* Ce n'est pas en favorisant les passions, c'est en troublant par ses remontrances leur paix funeste, qu'elle porte la paix véritable au milieu de son peuple; son zèle alarme les pécheurs, mais ne les aigrit que contre eux-mêmes : en portant la guerre dans les cœurs, il rétablit le calme et la tranquillité dans les familles ; le glaive de la parole dans sa bouche, qui perce les plus secrets replis des cœurs, qui trouble, qui agite toute sa paroisse, la change en une demeure de paix et de charité ; sa douceur pacifique calme les dissensions, concilie les cœurs aigris et leur apprend à pardonner les injures, en comblant elle-même de bienfaits ceux dont elle a reçu des outrages : *Deinde quidem pacifica.*

Sa douceur est modeste, sans être basse et rampante : *modesta.* Elle ne fait pas une vaine parade de son autorité, elle ne la fait sentir que par sa tendresse et ses empressements pour son peuple; loin de porter avec fierté sur son front le titre qui l'élève, elle ne porte dans son cœur que celui de pasteur et de père, qui la rend redevable à tous ; loin d'exiger des distinctions et des prééminences, elle souffre avec peine celles que sa vertu et sa modestie lui attirent, et inspire d'autant plus de respect pour la religion,

qu'elle en exige peu pour elle-même : *modesta.*

Ce n'est pas encore assez ; elle est aisée à persuader, et par là insinuante et persuasive elle-même : *suadibilis.* Elle se défie de ses lumières : la vérité, de quelque part qu'elle lui soit montrée, a toujours sur elle les mêmes droits ; pourvu que la vérité triomphe, elle croit avoir triomphé elle-même, en lui sacrifiant ses propres lumières ; elle ne veut pas dominer sur les esprits; c'est assez pour elle de les éclairer et de les instruire; elle ne veut rien devoir au ton et à l'autorité, mais elle attend tout des douceurs de la persuasion et de la tendresse ; c'est un lion que le zèle anime, mais c'est un lion semblable à celui de Samson, qui porte toujours le miel de la douceur dans la bouche : *suadibilis.*

Que dirai-je encore ? Elle s'attache aux gens de bien ; elle recherche leur société, pour animer les pécheurs à se rendre dignes de la même confiance : *bonis consentiens.* Elle ne distingue ses paroissiens que par leur vertu, et non par leurs biens et par leur naissance, elle respecte les grands et les puissants, et leur rend les honneurs que la religion autorise ; mais, en respectant leur rang, elle ne respecte pas et ne flatte pas leurs vices ; et les seuls véritables grands aux yeux de sa foi sont les gens de bien et les serviteurs de Jésus-Christ : *bonis consentiens.*

Enfin, pour finir tous ces caractères, cette sagesse a des entrailles de miséricorde pour son peuple : *plena misericordia et fructibus bonis.* Touchée de leurs calamités et de leurs misères, elle leur tend une main secourable : elle ne se contente pas de les plaindre, elle joint les secours à la compassion, elle souffre même que la modicité de ses largesses ne puisse pas suffire à leurs besoins; elle s'oublie et se refuse tout elle-même, pour ne pas manquer à ses enfants qu'elle voit dans l'indigence : loin d'exiger d'eux ses droits avec rigueur, elle partage avec eux son nécessaire ; aussi elle voit tous les jours croître les fruits de son ministère avec ceux de la miséricorde : *plena misericordia et fructibus bonis.*

Méditez sans cesse ces caractères divins, mes chers frères ; ne les perdez jamais de vue dans l'exercice de votre ministère, afin que les fruits et les succès publics de vos fonctions deviennent la gloire de l'Eglise, l'édification de ce grand diocèse, les monuments éternels de votre zèle dans vos paroisses, et la consolation du Pasteur principal que Dieu souffre depuis si longtemps à votre tête : *Hæc meditare, in his esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus.* (I *Tim.*, IV, 15.)

DISCOURS XVI.

DE L'ÉTUDE ET DE LA SCIENCE NÉCESSAIRES AUX MINISTRES.

(1738.)

Hélas ! mes frères, devrions-nous avoir besoin de venir vous annoncer ici, comme M. le promoteur vient de le faire avec tant de zèle, que l'étude et la science sont indispensables aux prêtres et aux pasteurs ; que c'est par nous seuls que la religion se conserve et se perpétue parmi les peuples ; que c'est sur nous seuls que l'Eglise se repose de la conservation du dépôt ; que c'est nous qu'elle établit, pour empêcher que les erreurs ne gagnent et n'altèrent la pureté de la doctrine sainte ; que les maximes corrompues de la morale du monde, à force d'être universelles, ne prévalent sur celles de l'Evangile, et que les peuples ne redeviennent tels qu'ils étaient, c'est-à-dire aussi généralement corrompus, aussi peu instruits des vérités du christianisme, que lorsque saint Austremoine et les autres hommes apostoliques vinrent ici la première fois les leur annoncer ?

Sans doute, mes frères, vous avez prévenu sur cette vérité tout ce qu'on a pu vous en dire de plus frappant; mais il en est de ce devoir comme de tous les autres, essentiels au saint ministère; l'évidence seule semble rendre toutes les preuves dont on veut les autoriser inutiles : parmi les devoirs des autres états, il se trouve quelquefois des conjonctures, des situations, des obscurités qui peuvent adoucir la loi, et donner lieu à des interprétations favorables ; mais les devoirs du saint ministère sont tous évidents, incontestables, attachés essentiellement à la première notion du sacerdoce, avoués et reconnus pour tels de ceux mêmes qui les transgressent. Cependant, permettez-moi de vous le faire remarquer ici, c'est cette évidence même de nos devoirs avec laquelle nous sommes comme familiarisés, qui ne nous touche plus ; sur quelque obligation de notre état qu'on entreprenne de nous entretenir, on ne nous apprend rien de nouveau ; nous devinons tout ce qu'on va nous dire, nous nous le disons d'avance tranquillement à nous-mêmes, et nous l'écoutons ensuite avec la même insensibilité, quand on nous l'annonce.

Ainsi vous saviez déjà tout ce qu'on vient de vous exposer sur la nécessité de l'étude et de la science dans un prêtre et dans un pasteur : vous saviez que nous sommes la lumière du monde, les yeux du corps de l'Eglise, et que si cet œil est ténébreux, tout le reste ne sera plus que ténèbres; que l'Eglise, en nous imposant les mains, nous a dit : Allez et enseignez; que nous sommes ces arches de la nouvelle alliance, dépositaires de la loi et de ses préceptes, et, qu'établis pour en instruire les autres, nous devons en être instruits nous-mêmes; que des prêtres et des pasteurs sans science et sans lumière sont des guides aveugles qui en conduisent d'autres, et vont se précipiter avec eux dans le même gouffre ; et, en un mot, qu'un prêtre et un pasteur ignorant n'a plus de droit de porter l'auguste titre du sacerdoce, et qu'il n'est plus que l'opprobre et le rebut de l'Eglise et du monde même. Vous le saviez déjà, mes frères; et ce sont

là de ces vérités fondamentales dont vos premières années furent imbues dans ces pieuses retraites : nous en fûmes d'abord touchés, pénétrés ; mais, depuis, les retrouvant sans cesse partout sous nos yeux et dans les livres saints et dans les prières mêmes dont l'Eglise nous fait un devoir journalier, ces grandes vérités, pour être devenues trop familières, sont devenues pour nous comme triviales : leur éclat toujours présent n'a plus fait d'impression sur nous : elles n'ont plus été pour nous que comme ces objets familiers et de tous les jours qui n'arrêtent plus nos regards. Il en a été de même de tous nos autres devoirs les plus essentiels; nous en avons été frappés la première fois qu'on nous les a montrés dans ces maisons d'épreuve et de retraite; mais, au sortir d'ici, tout ce qui nous environne nous les répétant et nous les mettant sans cesse sous les yeux, l'éclat toujours présent n'a plus servi qu'à nous endormir : la lumière de la vérité toujours présente, toujours sous nos yeux, a fait notre malheur et notre crime : semblables à ces prêtres et à ces lévites qui conduisaient l'arche d'Israël dans le désert, la première fois qu'au sortir de la mer Rouge, la colonne lumineuse parut à la tête du camp, pour diriger leurs campements et leur route, la nouvelle apparition de cette lumière les frappa pendant quelque temps d'une sainte terreur, d'un nouveau respect pour les ordres de Moïse et pour les devoirs de leur état : tout promettait de leur part une fidélité persévérante; mais, revoyant ensuite chaque jour cette lumière miraculeuse, qui ne cessa point de leur apparaître dans le désert, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle accoutumé, qui ne fit plus d'impression : le respect pour Moïse, le zèle pour les fonctions du sacerdoce s'affaiblit; et on les vit bientôt confondus avec les murmurateurs et les adorateurs du veau d'or, dégénérer la plupart de la sainteté de leur ministère.

Voilà, mes frères, l'histoire de notre défection, et surtout de votre refroidissement pour l étude : nous avons conservé quelque temps un désir sincère d'avancer dans les connaissances indispensables au succès de nos fonctions ; mais insensiblement la paresse, la dissipation, l'exemple de plusieurs de nos confrères, ont ralenti ce premier zèle : nous avons cru en savoir assez ; et, loin de nous servir de nos faibles commencements d'étude, pour acquérir les nouvelles lumières qui nous manquaient, nous avons laissé éteindre celles qui nous restaient de nos premières études, et oublié le peu même que nous avions appris. Et plût à Dieu qu'une expérience de tous les jours n'autorisât pas là-dessus notre plainte ! Le sacerdoce est pour la plupart le terme fatal de leurs études : on ne s'était proposé que d'en savoir assez pour soutenir ces épreuves pénibles de doctrine et de capacité par où il faut passer pour être admis aux saints ordres : est-on revêtu du saint et dernier caractère, on est charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de son ignorance ou de sa capacité ; on ne compte pour rien celui qu'il faudra rendre devant le tribunal de Jésus-Christ, ni le déshonneur de l'Eglise dont on n'a voulu que surprendre le consentement, en se présentant à la prêtrise ; on en demeure là. Ainsi, le sacerdoce devient le titre unique et universel qui autorise l'ignorance et la cessation de toute étude; mais c'est alors qu'entrant dans les fonctions du saint ministère, la science et les lumières deviennent plus nécessaires ; mais on n'est prêtre que pour servir l'Eglise; mais le caractère saint ne donne pas les lumières, il les suppose, ou c'est un nouvel engagement pour les acquérir; mais vous posez les armes de la milice sainte, le bouclier de la foi et le glaive de la doctrine et de la parole, précisément lorsque l'Eglise vous fait entrer dans le combat; n'importe, le sacerdoce, qui devait nous mettre ces armes saintes à la main, les en fait tomber ; on n'a plus de goût pour l'étude; on ne lit plus; les livres sont devenus des meubles de rebut, souvent même on n'en a pas ; et c'est beaucoup quand le presbytère de certains pasteurs est décoré du moins de la présence d'une seule Bible.

Ce n'est pas qu'on exige que l'étude devienne votre unique occupation, et qu'attachés sans cesse sur vos livres, vous perdiez de vue les besoins de vos peuples ; c'est uniquement pour leur être utiles que vous devez vous instruire ; c'est pour leur rendre en public les richesses que vous amassez en secret. Ainsi, quand nous vous exhortons à l'étude, ce n'est pas à une étude qui vous rende invisible à vos paroissiens, mais qui leur rende votre présence et vos soins plus utiles; ce n'est pas à une étude et à des recherches spéculatives et curieuses, qui n'ont aucun rapport à leur salut; vous consumeriez mal à propos un temps qui n'est point à vous et que vous devez à votre peuple ; on n'exige pas que vous vous proposiez d'approfondir ce que les sciences , même ecclésiastiques ont de plus sublime et de plus difficile; ces talents extraordinaires sont réservés à un petit nombre de génies rares que Dieu suscite de siècle en siècle pour les opposer aux ennemis de la foi, et dissiper par leurs lumières les nuages que l'orgueil et la témérité de l'erreur entreprennent de temps en temps de répandre sur la pureté et l'ancienneté de sa doctrine. Tous ne sont pas prophètes, et les dons de l'Esprit-Saint ne se communiquent pas à tous avec le même éclat et la même abondance ; mais tous doivent connaître Jésus-Christ, et avoir acquis la science de ses sacrements et de ses mystères : nous devons tous être instruits de la sainteté de ses maximes et de ses lois, les méditer sans cesse, en faire, comme le Prophète, notre nourriture et la plus douce occupation de notre vie, et y puiser des lumières qui deviennent des remèdes toujours sous notre main, pour être appliqués aux besoins et aux divers maux des fidèles qui nous sont confiés.

Hélas! mes frères, les scribes et les prêtres de la loi, persuadés que la connaissance de ses préceptes et de ses ordonnances étaient inséparables du sacerdoce, affectaient de porter attachés à leurs vêtements, et étalaient avec ostentation leurs philactères qui n'étaient que des rouleaux amples de la loi, dont ils bordaient le bas de leurs robes : *Dilatant philacteria sua, et magnificant fimbrias.* (*Matth.*, XXIII, 5.) C'était à la vérité une affectation pharisaïque et ridicule; mais ils nous apprenaient du moins qu'un prêtre ne doit jamais marcher et paraître nulle part sans porter avec lui la loi, non pas attachée à ses vêtements, mais gravée profondément dans son esprit et dans son cœur. Dans le paganisme même, les prêtres des idoles n'avaient point d'autre occupation qu'une étude assidue des fables et des extravagances de leur mythologie : ils vivaient retirés dans l'obscurité de leurs temples, pour répondre aux peuples abusés qui venaient les consulter sur leurs mystères impurs et insensés, avant de s'y faire initier. Et nous, mes frères, établis pour nous instruire à fond d'une religion si sublime et si divine, chargés de nous remplir sans cesse d'une doctrine si sage, si consolante, que Jésus-Christ nous a dictée et apportée du sein de son Père, nous ne sentons aucun goût pour nous en instruire, pour la méditer et l'approfondir; nous regrettons les moments où nous sommes quelquefois obligés de la consulter; nous ne nous faisons pas une honte d'en ignorer non-seulement les points les plus sublimes et les plus difficiles, mais les plus essentiels à notre ministère; nous nous contentons d'une connaissance grossière et superficielle; nous n'entrons point, par une application sérieuse, dans l'esprit et dans le fond de la doctrine sainte dont nous sommes les interprètes; comment pourrions-nous y faire entrer ceux dont l'instruction nous est confiée? Aussi, mes frères, nos peuples connaissent-ils le fond de la religion, l'esprit du christianisme, et les règles d'une piété intérieure et sincère; ils ne connaissent la plupart de la religion que quelques pratiques extérieures, certaines dévotions populaires, plus utiles souvent au pasteur qu'au peuple même; mais, pour le véritable esprit de la foi, de ses mystères et de ses devoirs intérieurs et essentiels, ils ne le connaissent pas; et comment le connaîtraient-ils, puisque les pasteurs, obligés de les en instruire, n'ont jamais eu aucun soin de les étudier eux-mêmes?

Mais la plupart des curés de campagne, dit-on, sont pourvus d'un revenu si modique, qu'ils ne sont pas en état de se donner tous les livres nécessaires. Hélas! mes frères, s'ils aimaient ces livres, s'ils en étaient avides, s'ils sentaient le besoin qu'ils en ont, la modicité de leur revenu suffirait bientôt pour se donner ce secours. Et d'ailleurs faut-il tant de livres pour s'instruire des règles; ce n'est pas la multitude des livres qu'on exige; les plus nécessaires se réduisent à peu : c'est le goût de l'étude; c'est le désir de se rendre utile à sa paroisse; c'est de puiser dans la prière des lumières que l'étude elle-même ne donne pas; c'est de goûter les vérités du salut, et de chercher tous les moyens d'avancer dans leur connaissance, pour les faire connaître et goûter à son peuple; en un mot, c'est une volonté sincère de remplir ses devoirs; mais vous mettriez les prêtres et les pasteurs dont nous parlons, au milieu de tous les livres sur la doctrine sainte qui ont été écrits depuis la naissance de l'Eglise, qu'ils en seraient plus embarrassés que curieux d'en lire un seul.

Mais, tout le monde, dit-on encore, n'est pas né avec certains talents, ni avec beaucoup d'ouverture pour les sciences. C'est pour cela même, vous qui nous tenez un pareil langage, que vous devez redoubler votre application, afin qu'un peu plus d'étude et de travail supplée au défaut de dispositions et à la facilité que la nature vous a refusée. De plus, faut-il des talents si singuliers pour s'instruire des règles et des devoirs du saint ministère? Enfin, remplacez par une vie sainte et occupée le défaut de ces talents que la nature vous a refusés; vos exemples achèveront ce qui pourrait manquer à l'élévation de vos instructions et à la singularité de vos lumières; le serviteur le plus mal partagé, et qui n'avait reçu que le moindre talent, est-il excusé pour n'en avoir fait aucun usage? Je le répète, mes frères, faut-il des talents si distingués aux yeux des hommes, pour gouverner saintement et utilement un pauvre peuple? Hélas! il faut l'aimer, et désirer sincèrement son salut; il faut avoir pour lui un cœur de père et de pasteur, touché de ses misères, et encore plus de ses vices; il faut souhaiter sans cesse que le règne de Dieu s'étende et s'accomplisse, et que le sang de Jésus-Christ ne soit pas répandu en vain sur le champ qu'il nous a confié. Qu'un pasteur, mes frères, est savant et éclairé, quand il est dans ces dispositions si dignes du sacerdoce! et qu'un peuple est heureux d'avoir pour conducteur un pasteur si simple, si humble, si peu habile en apparence, mais si rempli de l'esprit de Dieu! Donnez-en souvent à votre Eglise, ô mon Dieu, des pasteurs de ce caractère.

Mais malheureusement, mes frères, parmi les prêtres et les pasteurs qui, pour justifier leur paresse et leur ignorance, nous allèguent ou le défaut de livres, ou leur peu de disposition aux sciences, non-seulement on ne trouve dans leur vie ni application, ni étude, mais on n'y trouve encore ni piété, ni zèle pour leurs devoirs, ni amour de la prière et de la retraite, ni aucune de ces vertus pastorales, plus utiles souvent à l'Eglise, plus édifiantes que la science même qui enfle : l'ignorance, l'oisiveté, la dissipation et l'oubli des devoirs vont toujours ensemble. Et en effet, mes frères, je souffre de le dire ici; mais dites-le vous-mêmes à ma place, vous qui le voyez tous les jours, quelle vie mènent d'ordinaire ces pasteurs

sans nulle étude, ignorants, oiseux et désœuvrés, au fond de leur campagne? une vie aussi basse, aussi terrestre, et presque toujours moins innocente que celle du peuple qu'ils gouvernent; peu touchés de faire fructifier le champ de Jésus-Christ qu'ils laissent en friche, les soins de faire valoir les fonds temporels de leur bénéfice forment toute leur occupation; l'oisiveté, l'avidité les jettent bientôt dans des contestations et des procès avec leurs peuples, dont ils devraient être les tuteurs et les pères, et au milieu desquels l'Eglise les avait placés comme des anges de paix. Dès que les soins temporels n'occupent plus leur oisiveté, aucun livre, aucune étude ne les attachant à leur presbytère, le séjour leur en devient insupportable; sans cesse errants, ou pour dissiper leur ennui, ou pour aller dissiper celui de quelques-uns de leurs confrères qui font profession de la même oisiveté qu'eux; si quelque obstacle les retient dans leur paroisse, ce n'est que pour y traîner leur inutilité de maison en maison, et se montrer trop souvent à leurs paroissiens, pour pouvoir espérer de leur être jamais utiles. Quelle vie, mes frères, pour un prêtre qui tient la place de Jésus-Christ au milieu de son peuple, pour un dispensateur de ses sacrements, de ses grâces et de ses mystères!

Voilà pourtant, mes frères, la suite inévitable de l'oisiveté et du défaut d'étude dans un prêtre et dans un pasteur. De là encore ces conférences si sagement établies par nos prédécesseurs dans ce grand diocèse, si religieusement observées dans le reste du royaume; ces saintes assemblées si utiles pour entretenir une union sacerdotale entre les ministres, un saint concert pour s'animer mutuellement à la pratique uniforme des devoirs du saint ministère, et un secours pour en éclaircir les doutes et les difficultés; ces conférences, que nous avons vues d'abord fréquentées avec tant de zèle, nous avons la douleur, sur la fin de notre épiscopat, de les voir désertes et presque tombées dans plusieurs cantons de ce diocèse. D'où pourrait donc venir, mes frères, une désertion si peu édifiante et si douloureuse pour nous? N'en doutons pas: l'ignorance, l'oisiveté et le défaut d'étude en sont la principale raison pour ceux qui s'en absentent; peu capables, la plupart, d'aider de leurs lumières ces pieuses sociétés, et encore moins empressés de profiter des lumières de leurs confrères, ils auraient honte d'y aller faire montre de leur oisiveté et de leur ignorance; et ce qui devrait leur rendre ce secours plus nécessaire les en éloigne et le leur rend odieux. Il s'en trouve même qui croient en savoir assez et n'avoir pas besoin d'aller perdre leur temps à ces assemblées: mais en savent-ils plus que saint Paul, qui, élevé jusqu'au ciel, où il avait puisé dans le sein de Dieu des lumières et des secrets ineffables qu'il n'était pas permis à l'homme de révéler, ne dédaignait pas cependant d'aller à Jérusalem conférer avec Pierre, Jacques et les autres ministres, et de s'aider de leurs lumières pour se conduire plus sûrement dans les fonctions du ministère, persuadé que ce saint concert des ministres pouvait seul avancer l'œuvre de l'Evangile? Et vous, qui croyez en savoir assez pour vous passer de ces pieuses assemblées, seuls au fond de vos campagnes, sans secours, vous vivez en sûreté dans une solitude farouche, au milieu des périls et des doutes dont toutes nos fonctions sont sans cesse environnées; vous fuyez les secours que vous pourriez trouver en vous réunissant avec vos confrères; vous vous privez même des douceurs d'une société sainte et sacerdotale; les liens de la doctrine et de la charité, qui devraient vous unir vous séparent; vous faites une espèce de schisme dans un diocèse où la miséricorde de Jésus-Christ a conservé jusqu'ici la paix et l'union, et vous encourez l'anathème que l'Apôtre prononce contre ceux qui se séparent eux-mêmes: *Qui segregant semetipsos.* (*Jud.*, 19.)

Je vous conjure donc, mes frères, de lever ce scandale qui nous afflige: rendez à ce grand diocèse la gloire dont il a toujours joui par la pratique universelle d'une discipline si utile; ma carrière est déjà bien avancée; ne me la laissez pas finir avec le chagrin de voir un usage si saint prêt à tomber; épargnez cette douleur à ma vieillesse; ranimez-la plutôt d'une joie nouvelle, en ranimant votre zèle pour vos devoirs, et, en particulier, pour les conférences ordonnées: *Implete gaudium meum* (*Philipp.*, II, 2); l'amour de l'étude se réveillera avec elles. Secondez donc, mes frères, là-dessus les désirs d'un pasteur qui vous a toujours aimés, qui n'a jamais usé qu'à regret de son autorité envers ses frères, et qui par là a lieu d'espérer que, sans employer des menaces, il suffira pour vous toucher de ses seules remontrances.

DISCOURS XVII.

DE L'OBSERVANCE DES STATUTS ET DES ORDONNANCES DU DIOCÈSE.

(1739.)

Sans doute, mes frères, les ordonnances des premiers pasteurs dans le gouvernement de leurs diocèses ne font que vous rappeler les anciens canons. Ce ne sont pas des lois nouvelles que nous vous imposons; ce ne sont que les anciennes règles de discipline, consacrées de siècle en siècle par la décision de tant de conciles; et, loin d'y ajouter de nouvelles rigueurs, nous sommes forcés d'en adoucir la sévérité pour nous accommoder au relâchement des mœurs publiques du clergé: de sorte que nos ordonnances se proposent plutôt de maintenir dans le saint ministère cette décence et cette régularité extérieure qui prévient le scandale et le désordre, que d'y rétablir cette rigidité de discipline qui a annoncé pendant si longtemps le zèle et la ferveur: c'est ce qui m'engage à ajouter encore quelques réflexions aux remontrances édifiantes

que vient de nous faire M. le promoteur, au sujet de l'oubli et du non usage où la plupart de nos ordonnances et de celles de nos prédécesseurs tombent insensiblement dans ce diocèse. Il se peut faire que la rareté des exemplaires de ces ordonnances et la difficulté qu'ont les nouveaux curés d'en recouvrer, ait donné lieu à cet inconvénient; car nous cherchons plus à vous excuser qu'à vous reprendre : mais enfin, afin que l'inobservance n'ait plus d'excuse, nous allons les rassembler toutes et les faire réimprimer dans un recueil; et nous espérons que ce nouveau secours renouvellera et l'observance et l'amour des règles saintes de l'Eglise parmi ses ministres.

En effet, mes frères, quel prétexte pourrait-il rester encore après cela à ceux qui croiraient pouvoir se dispenser de se conformer à la discipline prescrite par ces lois sacrées? Les regarderaient-ils comme de ces lois arbitraires et indifférentes que chacun peut observer ou négliger à son gré? l'illusion serait trop grossière. Car, mes frères, l'Eglise, ce royaume spirituel, dont Jésus-Christ est le chef et le roi éternel, n'aurait donc établi son gouvernement que sur des lois vaines et inutiles, incapables d'y maintenir l'ordre, la sûreté, la décence que les lois humaines maintiennent depuis si longtemps dans les sociétés civiles? Quoi! mes frères, l'Eglise n'aurait donc assemblé de siècle en siècle tant de conciles vénérables et formé tant de canons de discipline sur les les mœurs des clercs que pour nous prescrire des règles frivoles et qui laissent à chacun de ses ministres la liberté de les mépriser? ces canons si vénérables, ces monuments si précieux du zèle des âges les plus florissants du christianisme, que chaque siècle a toujours respectés, que l'Eglise conserve comme son dépôt le plus cher et le plus sacré, et qui font toute la sûreté et toute la gloire de son gouvernement, ne renfermeraient donc que des décisions puériles, que des règles inutiles, peu dignes de la gravité de ces saintes assemblées qui nous les ont laissées, de l'Esprit de Dieu qui y présidait, du zèle et de la science de tant de grands évêques qui y assistaient, dont les noms et les ouvrages sont encore aujourd'hui le canal le plus sûr et le plus respectable de la tradition? Eh! qu'y a-t-il sur la terre d'inviolable et de sacré, si ces lois saintes ne le sont pas? et les peines mêmes, et les censures dont elles menacent les transgresseurs, peuvent-elles les laisser au rang des choses arbitraires et indifférentes?

Aussi, mes frères, tandis que ces règles saintes ont été religieusement observées, le monde lui-même, tout monde qu'il est, a respecté l'ordre, la paix, la piété, l'unanimité qui régnait dans le saint ministère; l'Eglise, comme une armée redoutable par sa sainteté, et toujours rangée dans un bel ordre, n'offrait rien au dedans que d'édifiant à ses enfants, et au dehors de respectable aux étrangers et de terrible à ses ennemis : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 3.) Mais, dès que ces règles si saintes, toujours vivantes dans les saints canons et toujours rappelées sous nos yeux par les statuts et les ordonnances des évêques, ont été négligées, ou par l'infidélité des ministres du second ordre, ou par le peu de soin des premiers pasteurs à les faire observer, toute la face de l'Eglise en a paru peu à peu défigurée; et, enfin, l'ignorance, l'indécence, le déréglement, avaient changé et infecté à un point le clergé dans les deux derniers siècles, que des esprits superbes en prirent occasion de se séparer du sein de l'Eglise, comme si les portes de l'enfer avaient prévalu contre elle, ou que Jésus-Christ eût promis la perpétuité de la piété à chacun de ses ministres, comme il a promis celle de la vérité au saint ministère.

Ce n'est donc que l'observance unanime des saints canons et des anciennes lois de l'Eglise, renouvelées par nos ordonnances et par celles de nos prédécesseurs, qui puisse conserver au corps du clergé cette bonne odeur de Jésus-Christ, qu'il doit répandre dans ce grand diocèse.

Mais l'usage, dites-vous, a prévalu, et la plupart de ces ordonnances ne sont plus observées. Et voilà précisément, mes frères, ce qui fait aujourd'hui le sujet de notre douleur, de nos plaintes; et permettez-moi d'ajouter, ce qui devrait le faire aussi de votre confusion. Quoi! vous ne nous allégueriez pour vous justifier que la justice même des reproches que nous avons à vous faire! L'usage commun, dites-vous, semble en autoriser l'inobservance : mais des ministres de Jésus-Christ, chargés d'instruire les peuples, peuvent-ils nous tenir un pareil langage? Eh! que répondrez-vous donc à ces mêmes peuples, quand, pour justifier les abus infinis du monde, contre lesquels vous vous élevez si fort dans la chaire, ils vous diront que l'exemple commun les autorise, que l'usage a prévalu, et que les maximes de l'Evangile et les ordonnances de Jésus-Christ, opposées à ces abus, ne sont presque plus nulle part observées? Vous leur répondrez sans doute que l'usage ne saurait jamais prescrire contre la loi; que Jésus-Christ ne nous a pas laissé les usages, mais l'Evangile, pour notre règle, et que, malgré la corruption générale, il reste encore des gens de bien répandus partout, qui ont appris de Jésus-Christ que la voie que suit le grand nombre est toujours cette voie spacieuse de perdition qui conduit à la mort, pour qui l'exemple commun devient une raison même de ne pas s'y conformer, et qui regardent comme des crimes les choses autorisées par la multitude. Et voilà, mes frères, ce que vous devez vous répondre à vous-mêmes : que l'abus, quelque commun qu'il soit, n'autorise jamais la transgression de la règle, et que, malgré l'exemple de ceux de vos confrères qui ne se font aucun scrupule de ne pas se conformer aux statuts du diocèse et aux lois de l'Eglise, Dieu conserve à ce dio-

cèse, et vous y connaissez vous-mêmes des ministres fidèles, qui sont notre gloire et notre consolation, et qui regardent comme une apostasie le mépris des règles saintes que l'autorité de l'Eglise a de tout temps imposées au sacerdoce.

Vous nous direz peut-être que vous en convenez, mais que vous laissez cette grande exactitude à ces ministres fervents, et qui se piquent d'une régularité plus rigide. Mais, mes frères, de quoi donc doit se piquer un prêtre, que d'être saint, régulier et fidèle? Y a-t-il des degrés différents de vocation au sacerdoce? En connaissez-vous, dans le saint ministère, dont les uns soient appelés à une vie sainte, édifiante, toute consacrée au zèle, au travail, à la charité, aux bonnes œuvres, à l'amour des règles et des obligations de leur état; et d'autres à une vie molle, sensuelle, indolente et ennemie des règles qui la contraignent? La distinction que vous mettrez entre les ministres fidèles et vous, est l'arrêt terrible de votre condamnation; et vous en faites votre excuse?

Mais d'ailleurs, ces règles, dont vous renvoyez l'observance à ceux qui se piquent d'une grande régularité, n'ont été faites que pour ceux qui, comme vous, ne s'en piquent pas. Ce ne sont pas les saints prêtres qui ont obligé l'Eglise à former tant de canons de discipline, et à menacer de ses censures ceux de ses ministres qui refuseraient de se conformer à ces règles saintes: ç'a été uniquement pour corriger les abus qui commençaient à se glisser dans le clergé, en prévenir de plus grands, et ramener les prêtres peu fidèles à une conduite plus édifiante et plus convenable à la sainteté de leur état. Hélas ! mes frères, si l'Eglise n'avait vu dans le ministère que des prêtres saints et fervents, ses canons n'auraient été que des avis tendres et paternels pour régler leur zèle et pour modérer leur ferveur; elle ne s'est donc crue obligée de faire des lois que pour remédier à des abus et en prévenir de plus grands: ses règlements ne regardent donc que ces ministres peu fidèles à leur devoir, à qui ces précautions étaient nécessaires, et non les prêtres pour qui elles étaient inutiles ; ce n'est donc pas pour eux que l'Eglise a multiplié ses canons, et que nous les renouvelons par nos ordonnances; c'est pour vous seuls et pour ceux qui vous ressemblent, et qui, comme vous, en renvoient l'observance aux ministres saints, et qui font profession d'une régularité plus rigide; car la loi, dit l'Apôtre, n'a pas été établie pour les justes, mais pour ceux qui ne le sont pas et qui ne se piquent pas même de l'être: *Lex justo non est posita, sed injustis.* (I *Tim.*, I, 9.)

Mais ces prétextes vagues et généraux que nous venons de combattre ne sont pas les plus à craindre; ce sont là de ces discours vulgaires que l'on tient et dont on sent soi-même l'injustice: ce qui paraît plus dangereux, sont les prétextes personnels que chacun se fait pour se dispenser de quelqu'une de ces ordonnances. Nous en avons publié sur l'obligation où sont les curés, conformément aux saints canons, d'instruire leurs peuples, de résider dans leurs paroisses, d'éviter un gain sordide dans leurs fonctions: arrêtons-nous aujourd'hui à ces trois règles; nous trouverons une autre fois l'occasion de parler des autres. Or, mes frères, qu'un curé, malgré l'obligation rigoureuse que lui impose son titre de pasteur d'instruire son peuple, se dispense de ses prônes et laisse les années entières sa paroisse sans instructions, il nous répondra qu'il n'a aucun talent pour parler en public, et que, soit timidité ou faute de mémoire, il n'a jamais pu parvenir à y réussir. Mais, mon cher frère, vous vous êtes senti du talent pour vous revêtir du titre de pasteur, et vous n'en sentez point pour instruire votre troupeau? vous vous êtes donné pour pasteur à votre peuple, et vous vous trouvez incapable de l'enseigner? l'Eglise a cru consacrer vos lèvres pour être les dépositaires et les interprètes de la doctrine et de la vérité, et vous ne sauriez les ouvrir, et loin de publier sur les toits l'Evangile dont vous êtes le héraut et l'apôtre, vous êtes un chien muet? Ce n'est donc pas l'Eglise qui vous a établi pasteur; c'est donc vous-même qui vous êtes appelé? vous vous déclarez donc vous-même un intrus et un usurpateur? et, en souscrivant nous-même votre titre, sans vous connaître, nous avons souscrit au titre de votre réprobation, si vous vous obstinez à le conserver en vous trompant vous-même, comme vous avez trompé l'Eglise en l'usurpant.

Mais vous êtes né, dites-vous, avec une mémoire ingrate et qui vous met hors d'état de parler en public. Mais le cœur est-il aussi ingrat et aussi rebelle que la mémoire? le grave, le saint ministère de l'instruction dans un pasteur n'est pas un exercice sec et puéril de la mémoire; c'est le cœur, ce sont les entrailles qui doivent parler. Ah! mes chers frères, si nous méditions les vérités de la religion dans les livres saints; si nous les aimions, si nous nous en nourrissions, si nous en faisions notre occupation la plus ordinaire et la plus délicieuse, nous ne serions pas si fort en peine, quand nous serions obligés d'en entretenir notre peuple. On a bientôt appris à parler de ce qu'on aime: le cœur fournit bien plus abondamment que la mémoire, et a même un langage qu'elle ne connaît pas. Un saint pasteur, touché de Dieu et du salut des âmes qui lui sont confiées, trouve dans la vivacité de son zèle et dans l'abondance de son cœur des expressions formées par l'Esprit-Saint, Esprit d'amour et de lumière, mille fois plus capables de toucher, de ramener les pécheurs que toutes celles que peut fournir le travail et le vain artifice de l'éloquence humaine. Ne nous dites donc plus que vous ne sentez point de talent: ce n'est pas celui d'un orateur qu'on vous demande, c'est le talent d'un père; et de quel talent un père peut-il avoir besoin pour parler à ses enfants, que de sa tendresse pour eux et

du désir de leur être utile? Premier prétexte, le défaut de talent.

D'autres conviendront avec nous que l'instruction est sans doute le devoir le plus indispensable d'un pasteur, qu'à la vérité ils le remplissent rarement, mais qu'une santé faible et languissante ne leur permet pas d'y être plus fidèles. Nous n'avons d'abord qu'à renvoyer ces prétendus infirmes à leur propre conscience et demander à la plupart d'entre eux : Pouvez-vous de bonne foi alléguer à Dieu ce prétexte de défaut de santé dont vous vous servez devant les hommes? et votre conscience est-elle là-dessus bien d'accord avec vous-même? L'infirmité dont vous vous couvrez vous rend-elle inhabile à quelque autre chose qu'à vos fonctions? ne vous laisse-t-elle pas assez de force pour vaquer à vos intérêts temporels, à des affaires, à des mouvements plus difficiles à soutenir pour la santé, que le travail d'une simple instruction? que dirai-je? à des plaisirs peut-être, à des dissipations, à des courses toujours suivies d'excès et d'intempérance, et capables de ruiner la santé la plus robuste? êtes-vous malade dans quelque autre circonstance que dans celle où il faut faire votre devoir? et vous osez nous alléguer après cela une faiblesse de santé, capable de tout soutenir hors la fidélité à vos obligations? Ah! ce n'est donc pas votre corps, c'est votre cœur qui est faible, languissant et malade; ce n'est pas la force, c'est la piété seule qui vous manque. Renouvelez-vous dans l'esprit de votre vocation, et votre force se renouvellera comme celle de l'aigle; et, comme l'Apôtre, vous ne serez jamais plus fort, que lorsque vous paraîtrez plus faible : *Cum infirmor, tunc potens sum.* (II *Cor.*, XII, 10.) Allez à la source du mal; guérissez la langueur de votre âme, et celle de votre corps disparaîtra bientôt; croissez en foi, en charité, en zèle, et vous croîtrez aussitôt en santé; perdez le goût de vos aises, de vos plaisirs, d'une vie inutile et paresseuse, et vous recouvrerez en même temps celui de vos fonctions; aimez l'Eglise qui vous a placé si honorablement au rang de ses ministres, et vous ne trouverez de plaisir qu'à vous sacrifier à son saint ministère; soyez un bon pasteur, et vous vous estimerez heureux de donner vos soins et votre vie pour vos brebis, et, loin de prétexter de fausses infirmités pour vous dispenser de les secourir, celles mêmes qui seront réelles ne pourront arrêter votre zèle; vous prendrez de votre faiblesse même de nouvelles forces, et la charité pastorale vous fera une sainte illusion : *Fortis est ut mors dilectio* (*Cant.*, VIII, 6), comme l'indifférence et la paresse vous en font aujourd'hui une très-criminelle, second prétexte, le défaut de santé.

Mais enfin, et c'est encore ici un nouveau prétexte et une troisième sorte de curés; il y a si longtemps, disent-ils, qu'ils prônent, qu'ils instruisent exactement leur peuple; n'est-il pas juste à un certain âge de se donner un peu de relâche? J'en conviens, mes frères, et rien n'est plus respectable que le repos d'un ancien pasteur, que l'âge et ses longs travaux ont mis hors d'état de continuer ses fonctions. Mais ce sont ces pasteurs fidèles et vénérables eux-mêmes, qui seuls refusent de se reposer; nous avons beau leur offrir un asile et un lieu de repos, et les exhorter de ménager une caducité si chère et si précieuse à l'Eglise; ils sont sourds à nos remontrances; leurs forces semblent se renouveler avec leurs années, et plus ils vieillissent, comme le Prophète, plus ils sentent redoubler leur tendresse paternelle pour leur cher troupeau qu'ils enfantent depuis tant d'années à Jésus-Christ et qu'ils ne peuvent se résoudre d'abandonner : *Et senectus mea in misericordia uberi.* (*Psal.* XCI, 11.)

Tandis que tant d'autres, après quelques années de travail, et encore presque à la force de l'âge, se lassent, se rebutent, regardent derrière eux, ne font plus que se traîner dans la carrière, se dégoûtent de leurs fonctions, croient en avoir déjà trop fait, semblent, comme ces ouvriers injustes de l'Evangile, vouloir compter avec le père de famille et exiger à la rigueur leur salaire, comme s'ils avaient porté le poids du jour et de la chaleur, et perdent dans le dégoût et dans l'indolence, non-seulement tout le fruit de leurs travaux passés, mais encore celui que les soins dont ils sont encore capables, et que leur expérience rendrait plus utiles, pourraient leur promettre.

En vain on se flatterait que la paroisse qu'on instruit depuis si longtemps avec exactitude, ne saurait souffrir faute d'instruction; que les devoirs et les mystères de la religion n'y sont ignorés de personne, et qu'on n'a plus rien de nouveau à leur apprendre. Mais les lumières qui ont montré la vérité aux pécheurs ne s'effacent-elles jamais de leur esprit et de leur cœur? les passions toujours naissantes, n'y forment-elles pas sans cesse de nouvelles ténèbres qu'il ne faut pas se lasser de dissiper? les faibles, que les vérités entendues n'ont fait qu'ébranler, n'ont-ils pas besoin d'une nouvelle lumière qui les détermine? ceux qui, après quelques démarches de conversion, sont retournés à leur vomissement, ne faut-il pas leur tendre encore une main charitable pour les relever de leur chute? les endurcis qui, jusque-là, ont résisté aux vérités annoncées, faut-il les abandonner à leur endurcissement, se croire quitte de tout à leur égard et les laisser périr tranquillement? Les âmes lâches n'ont-elles pas besoin d'être animées et fortifiées au milieu des tentations du dehors et du dedans; les justes, d'être affermis contre les accidents fâcheux de la vie humaine et les difficultés mêmes de la vertu? Vous croyez que tout est fait, et tout vous reste encore à faire; votre peuple n'est-il plus votre peuple, depuis que vous lui avez consacré quelques années de travail! N'êtes-vous plus vous-même pasteur, depuis que vous en avez rempli quelque temps les fonctions? c'est parce que vous

avez semé et cultivé longtemps, que vous êtes moins excusables de vous rebuter et d'interrompre votre travail, lorsque vous êtes à la veille de recueillir le fruit de vos peines. Vous commencez à négliger votre paroisse dans le temps précisément où la connaissance qu'une longue expérience vous a donnée des besoins de votre peuple, pourrait lui rendre vos soins plus utiles dans un temps où votre autorité plus affermie, la confiance et la docilité de vos peuples mieux établie, pourraient vous autoriser à établir dans votre paroisse certains biens essentiels; à corriger certains abus invétérés; en un mot, à entreprendre mille choses utiles, auxquelles un commençant n'oserait pas même penser. Non, mes frères, un pasteur encore en état de travailler, peut-il croire avoir acquis, par ses travaux, le privilége de croupir désormais dans une indigne paresse? les besoins journaliers de son peuple ne réclament-ils pas contre son indolence et ses dégoûts? ses obligations ne subsistent-elles pas toujours avec ses forces? Jésus-Christ, le grand modèle des pasteurs, prononça-t-il que sa mission était finie, et le ministère dont son père l'avait chargé consommé, que lorsqu'il le consomma lui-même, en consommant son sacrifice sur la croix? *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX, 30.) Et un curé se croirait quitte de son ministère, tandis que l'ouvrage dont l'Eglise l'a chargé est à peine commencé? Pourra-t-il dire un jour, comme Jésus-Christ à son Père, que de tous ceux qui lui avaient été confiés, aucun n'a péri par sa faute? *Non perdidi ex eis quemquam.* (*Joan.*, XVIII, 9.) Ne doit-il pas mesurer son zèle sur les besoins de son peuple, et non sur le temps qu'il a déjà employé à le secourir? aller jusqu'au bout, et s'immoler, s'il le faut, avec joie, comme l'Apôtre, sur le sacrifice de son zèle, de sa foi et de celle de son peuple : *Sed etsi immolor supra sacrificium et obsequium fidei vestræ, gaudeo et congratulor.* (*Philip.*, II, 17.) Troisième prétexte, l'ancienneté du service.

Mais si l'on se forme des prétextes pour se dispenser des devoirs de l'instruction, il n'est pas surprenant qu'on s'en forme sur le devoir de la résidence, aussi indispensable que celui de l'instruction.

Je ne parle pas de ces absences fréquentes et presque journalières qui n'ont pour but que l'amusement, la dissipation, la crapule, dans lesquelles un pasteur oiseux, dégoûté de ses devoirs, cherche à remplir le vide d'une vie inutile par l'agitation éternelle d'une vie errante et tumultueuse, toujours accompagnée d'un oubli criminel de tous ses devoirs, d'un scandale perpétuel pour une paroisse témoin des courses continuelles de son curé, et d'un exemple contagieux pour tout son voisinage, où il va troubler la solitude de ses confrères et les engager de venir à leur tour troubler la sienne; de sorte que dans certains cantons, les chemins sont plus fréquentés par les curés que les paroisses elles-mêmes.

Et quand je dis que je ne parle pas d'un abus si déplorable, c'est parce qu'aucun prétexte, ni de délassement nécessaire, ni d'honnête société ne peut l'excuser. Car d'ailleurs, c'est un abus et un scandale d'autant plus digne de nos larmes, qu'on ne saurait se le justifier à soi-même. Je n'ajoute pas qu'un curé n'est en sûreté contre sa faiblesse qu'au milieu de son peuple, c'est là comme le rempart le plus sûr de sa fragilité; c'est là que Dieu, le trouvant à sa place, le protége, l'assiste contre toutes les attaques que lui livrent ses propres passions. Mais dès qu'il s'éloigne de ces lieux de sûreté, que la paresse, la dissipation, l'amour du plaisir, le dégoût de ses devoirs l'appellent ailleurs, Dieu ne le connaît plus; il le laisse tout seul entre les mains de sa propre faiblesse. Et de là, mes frères, vous le savez, tant d'excès d'intempérance ; de là, la modestie et la décence même oubliée dans les discours au milieu des joies indécentes d'une table ; de là, un ministre de Jésus-Christ dont la langue est consacrée tous les jours par les paroles saintes qu'il n'est pas permis aux anges de prononcer et par la participation des mystères adorables, se fait un honneur souvent d'être moins réservé et plus licencieux dans le langage qu'un homme même du monde; de là, enfin, tant de chutes encore plus tristes, et tout ce qui éteint l'esprit du sacerdoce dans de jeunes curés dont les commencements nous avaient promis plus de consolation, et plus d'édification à ce diocèse.

Vous nous direz peut-être que ce n'est ni le goût du plaisir, ni le dégoût de vos fonctions, qui vous obligent de vous absenter si souvent de votre paroisse; que c'est uniquement pour défendre les droits de l'Eglise et ceux de votre cure, et vous défendre contre des procès injustes que vos paroissiens mêmes vous suscitent.

Je pourrais d'abord, avant de répondre à un prétexte aussi triste pour un curé que malheureux pour son peuple, je pourrais, dis-je, examiner si vous n'êtes pas vous-même l'agresseur; si une cupidité basse et insatiable, si un caractère contentieux si éloigné de l'esprit d'un ministère de paix et de charité, ne vous grossit point des droits chimériques ignorés par vos prédécesseurs et qui n'ont de réalité que dans votre malheureux goût pour la chicane et dans le désir d'augmenter votre bien et vos aises.

Je n'examine pas encore si votre dureté à exiger d'un pauvre peuple vos droits avec une rigueur barbare, ne l'a pas porté à vous refuser ce qu'il n'avait accordé à votre prédécesseur que par respect pour sa piété et son désintéressement et par reconnaissance pour son zèle et son application infatigable à leurs besoins.

Mais quand ces réflexions ne vous condamneraient pas d'avance, je me contente de vous demander : la privation de ces droits légers que vous poursuivez avec tant d'acharnement, sous prétexte de défen-

dre les droits de l'Eglise, forment-ils un inconvénient plus affligeant pour elle que l'abandon où vos absences laissent votre peuple, sans secours et sans instruction, sans compter même l'esprit de haine, de révolte et de mépris que vos chicanes lui inspirent contre vous et qui vous mettent hors d'état de lui rendre jamais votre ministère utile? Comparez ces deux inconvénients et voyez s'il est plus avantageux aux droits de l'Eglise que vos revenus augmentent un peu, qu'il ne lui est douloureux que tout un pauvre peuple racheté du sang de Jésus-Christ soit abandonné et périsse. Ah! mes frères, les droits les plus chers d'un véritable pasteur doivent être ceux qui lui facilitent le succès de ses fonctions. Il a beau couvrir son avarice sous le prétexte de l'obligation où il est de défendre les droits de l'Eglise : les droits les plus précieux de l'Eglise sont que les fidèles qu'elle a enfantés à Jésus-Christ soient instruits des vérités du salut; qu'en les pratiquant ils parviennent à l'héritage céleste que son Epoux leur a acquis; que le corps de ses élus s'achève et s'accomplisse et arrive à cette plénitude qui doit l'unir éternellement à Jésus-Christ son chef divin. Voilà l'unique fin de ses prières, de ses sacrements, de ses fonctions, de son culte et de tous ses droits les plus sacrés : tout ce qui ne conduit pas à cette fin unique et sublime de son établissement sur la terre, encore plus tout ce qui le retarde, le recule ou y met un obstacle essentiel, non-seulement elle n'en est pas jalouse et ne le regarde pas comme ses droits, mais elle le déteste comme sa honte et son opprobre.

Et ne nous dites pas que vous ne vous trouvez pas dans ce cas odieux, que vous n'avez rien à démêler avec vos paroissiens, et que si vous ne résidez pas aussi assidûment que vous le devriez dans votre paroisse, c'est que vous êtes chargé de nièces et de neveux orphelins, qui tomberaient dans la mendicité par les mauvaises chicanes qu'on leur fait, si vous ne vous mettiez à la tête de leurs affaires : second prétexte contre le devoir de la résidence.

Je pourrais d'abord, avant d'y répondre, examiner si dans ces absences que vous supposez si essentielles à la fortune de vos proches il n'y entre pas plus de goût pour le mouvement et la dissipation; plus de dégoût pour l'ennui de la résidence et l'assiduité pénible des fonctions; plus d'ostentation à vous rendre nécessaires et à faire valoir votre crédit ou vos talents; peut-être aussi plus d'attention à vos intérêts particuliers que de nécessité à soutenir ceux de vos proches. On transforme si aisément en devoir les démarches de notre goût quand elles semblent nous dispenser de nos devoirs réels et toujours onéreux et tristes; mais quand vous n'en seriez pas là et que vos proches auraient besoin de votre secours, vous croiriez-vous dispensés pour cela de ceux que vous devez à votre paroisse? Vos proches, dites-vous, tomberaient dans la mendicité si vous ne vous mettiez à la tête de leurs affaires; mais si vos absences font tomber votre peuple dans le désordre et dans l'ignorance, vous croirez-vous bien excusé devant Dieu.

La résidence d'un curé dans sa paroisse, c'est un devoir inséparable de son titre : ainsi si les soins que vous croyez devoir à vos proches ne peuvent pas s'allier avec ceux que vous devez à votre paroisse, il faut opter, et ou renoncer à un titre sacré dont vous ne pouvez remplir les fonctions, ou renoncer à des soins qui vous rendent ces fonctions impraticables. Ce n'est pas ici un conseil et une maxime de perfection, c'est ici un précepte rigoureux, et la morale la plus indulgente d'aucun auteur n'a jamais entrepris de l'adoucir par une décision même équivoque; c'est la doctrine invariable de l'Eglise. Vous savez que saint Cyprien, ce Père si doux et si indulgent, déposa du sacerdoce un prêtre qui avait accepté la tutelle de ses neveux et qu'une tendresse trop humaine pour ses proches avait arraché du repos et des fonctions saintes du sanctuaire pour le rengager dans les soins tumultueux et profanes du siècle. L'Eglise, en vous établissant pasteur d'un troupeau, vous a ordonné de lui consacrer tous vos soins et de ne pas le perdre de vue; elle ne vous a pas permis de vivre de l'autel qu'en servant l'autel; elle regarde comme un crime de faire servir des biens qui ne sont que le prix et la récompense de vos fonctions; de les faire, dis-je, servir à des soins et à des contestations pour vos proches qui vous détournent de vos fonctions mêmes. Le salut de votre peuple est bien plus cher à l'Eglise que la fortune de vos proches; on ne vous rendra pas responsable du dérangement de leurs affaires, mais on vous demandera un compte rigoureux et terrible de celui de votre paroisse; des parents que la Providence laisse dans la pauvreté ne changeront rien à votre destinée éternelle; mais un peuple dont vous êtes chargé, laissé par votre négligence pauvre et dépourvu de tous les biens de la foi et de tous secours spirituels, criera éternellement vengeance contre vous; en un mot, vos devoirs sont tous décidés par votre titre. Aussi quand l'Apôtre défend à celui qui s'est enrôlé dans la milice sainte du ministère de s'immiscer dans les soins tumultueux du siècle; ce n'est pas un simple avis qu'il nous donne, c'est un précepte qu'il nous prescrit. Nos proches sont devenus des étrangers pour nous dès que l'Eglise, en nous retirant du siècle, en nous consacrant à son service par l'onction sacerdotale et en nous établissant pasteurs, nous a donné de nouveaux enfants et une nouvelle famille; un pasteur, un prêtre, selon l'ordre de Melchisédech, comme nous en avertit le même Apôtre, n'a plus de généalogie, il n'a plus selon la chair, ni père, ni mère, ni frères ni neveux : *Sine patre, sine matre, sine genealogia* (*Hebr.*, VII, 3); c'est un homme tout céleste, tout spirituel,

et tous les liens qui l'attachent ne sont plus que des liens spirituels et célestes. Aussi quand on vint avertir Jésus-Christ, occupé à instruire les peuples et aux autres fonctions de sa mission divine, que sa mère et ses frères l'attendaient et avaient besoin de la consolation de sa présence : *Nuntiatum est illi : Mater tua et fratres tui stant foris, volentes te videre* (*Luc.*, XIII, 20); il répond que les peuples que son Père l'a chargé d'instruire sont sa mère et ses frères : *Qui respondens dixit ad eos : Mater mea et fratres mei hi sunt qui verbum Dei audiunt et faciunt.* (*Ibid.*, 21.)

Voilà, mes frères, notre parenté la plus intime et la plus indissoluble, les peuples dont Dieu nous a chargés et à qui il nous a donnés pour pasteur. C'est la chair et le sang qui nous a donné nos proches, et nous leur devons, à la bonne heure, des conseils et des secours charitables, compatibles avec nos fonctions : la grâce du sacerdoce n'éteint pas les sentiments de la nature, elle les règle et les sanctifie. Mais c'est l'Eglise, c'est Dieu même qui vous a donné le peuple de votre paroisse; ce sont les enfants dont il vous a établi le père; c'est à eux que vous vous devez tout entier : vous n'êtes plus libre, vous n'êtes plus à vous, dit l'Apôtre : *Non estis vestri;* vous ne pouvez pas disposer à votre gré de votre temps, de vos soins, de vos talents; loin qu'il vous soit même permis de les partager, vous n'en sauriez jamais avoir assez pour remplir toute l'immensité des devoirs sublimes du ministère, et quelle que puisse être la mesure des talents et des autres dons que vous possédez, tout appartient à l'Eglise et au peuple à qui elle vous a attaché; elle seule peut rompre ce lien sacré et vous lier à d'autres ministères : mais tandis qu'il subsiste, c'est une servitude qui ne vous laisse plus le maître de vous-même. Le titre qui vous élève sur vos peuples vous assujettit à eux; en devenant leur ministre et leur pasteur, vous êtes devenu l'esclave et le serviteur de tous; tous ont droit sur votre temps, sur vos soins et sur vos talents; ils sont à eux, c'est leur bien propre, ce n'est plus le vôtre; c'est un vol et une injustice que vous leur faites en l'employant ailleurs, et ou il faut renoncer au titre dont vous êtes revêtu, ou à tout ce qui est incompatible avec les soins qu'il exige.

La véritable source de ces abus et de ces prétextes est que la plupart, en prenant possession d'une cure, loin de regarder ce nouvel état comme un nouveau joug et une véritable servitude, le regardent comme un état fixe, indépendant, où ils vont commencer à être maîtres d'eux-mêmes, et à sortir d'une situation changeante, incertaine, subordonnée, jamais sûre, toujours dépendante ou du caprice de ceux que nous aidons dans le ministère, ou des vues de ceux qui gouvernent. Les avantages de ce nouvel état fixent d'abord toute notre attention : les devoirs, les travaux, les assujettissements, les peines nous occupent peu, et par conséquent nous effrayent encore moins; il semble que nous n'allons devenir pasteurs que pour nous-mêmes, pour jouir d'un revenu assuré et d'une place stable; tout le reste qui peut concerner la multitude, la difficulté et le péril de nos nouveaux devoirs; en un mot, tout ce qui regarde le salut du peuple dont nous allons nous charger, c'est-à-dire, le seul objet essentiel, n'est pour nous qu'un accessoire dont il n'est pas même question. Mais ce qui nous regarde, nos aises, notre liberté, notre indépendance, voilà l'essentiel qui nous touche, qui nous occupe; voilà comme nous regardons le ministère le plus formidable dont un prêtre puisse être chargé sur la terre; et voilà pourquoi les mêmes vues humaines qui ont souillé notre vocation et notre entrée dans ce saint ministère, en souillent ensuite toute la carrière; les plus légères difficultés, nous les regardons comme des raisons plus que suffisantes pour nous dispenser des devoirs les plus essentiels attachés à notre place, et auxquels nous n'avons pas même fait attention en y entrant. Comme nous ne l'avons envisagé que par rapport à nous et à nos avantages, tout ce qui nous gêne, nous incommode, trouble notre repos, s'oppose à nos goûts, à nos intérêts, à nos vues, l'emporte toujours sur tout le reste : et de là tant de prétextes frivoles que se font tant de curés pour se dispenser des devoirs de l'instruction, de la résidence dans leur paroisse, et du désintéressement dans l'exercice de leurs fonctions.

C'était le dernier abus que je m'étais proposé de combattre, si les autres ne m'avaient mené trop loin; mais je ne puis me dispenser d'en dire un mot en finissant, et de vous rappeler mon règlement sur l'honoraire des pasteurs dans leurs fonctions. Oui, mes frères, cette ordonnance si peu honorable au saint ministère, et que le désintéressement si recommandé aux pasteurs aurait dû m'épargner le chagrin de publier; cette ordonnance publiée, moins pour prescrire aux fidèles ce qu'ils doivent à leurs pasteurs que pour mettre des bornes à l'avarice et à la dureté des pasteurs envers les fidèles; moins pour apprendre aux peuples, qu'ils ne doivent pas refuser des bénédictions temporelles à ceux qui leur en dispensent de spirituelles, que pour apprendre aux dispensateurs des choses saintes à les dispenser saintement, et non par le motif indigne d'un gain honteux; cette ordonnance que je voudrais pouvoir effacer du nombre de celles que j'ai publiées, parce qu'elle rappellera toujours la sordidité et la basse avarice des ministres, l'oppression et les justes plaintes des peuples qui en ont été l'occasion; je suis pourtant encore forcé malgré moi d'en parler, et d'en perpétuer même le souvenir, en la distinguant des autres par les peines plus sévères dont il faudra punir les transgresseurs.

Oui, mes frères, c'est avec toute la tristesse et l'amertume de mon cœur, que j'apprends qu'il se trouve encore dans ce dio-

cèse des curés assez mercenaires, assez peu touchés de la sublimité de leurs fonctions, de la misère de leur peuple, et de leur caractère auguste et tendre de père et de pasteur, pour oser franchir les barrières sages, mais honteuses pour eux, que nous avons cru devoir mettre par notre ordonnance, à l'excès de leur avarice et de leur indigne dureté. Loin d'être honteux d'une loi qui les déshonore, et de la faire oublier par une nouvelle conduite paternelle et désintéressée, ils forcent eux-mêmes, en la violant, leurs pauvres peuples à la leur remettre sans cesse devant les yeux ; à la réclamer comme leur sauvegarde, et à la porter même devant les tribunaux laïques pour se mettre à couvert des entreprises de l'avarice infâme, et de la tyrannie de leurs pasteurs. Quel opprobre pour le saint ministère! quel scandale pour la religion, et pour la foi toujours chancelante des peuples! Mais que pourrions-nous dire ici à des prêtres si dignes de tous les anathèmes de l'Eglise, si parmi ceux qui m'écoutent, il s'en trouvait qui fussent coupables de cette infamie? leur rappeler les règles saintes de l'Eglise, sur le désintéressement et la charité ordonnée à ses ministres? sur la sainteté de nos fonctions, et le don inestimable de Dieu qui ne se vend et ne s'achète pas à prix d'argent? sur le prix du sang de Jésus-Christ, ce gage précieux de son amour, dont nous ne sommes que les dispensateurs honorables, et non, comme Judas, les vendeurs exécrables et perfides? Mais comment seraient-ils sensibles à ces grandes vérités de la foi, eux qui ne sont pas même susceptibles des sentiments les plus communs de l'humanité, de la pudeur et de la bienséance? ce ne sont pas même des hommes ; comment en pourrait-on faire des ministres de Jésus-Christ? la nature elle-même a perdu ses droits dans leur cœur; comment les sentiments sublimes de la religion et du sacerdoce y pourraient-ils conserver les leurs? Je sens la dureté de ces expressions ; mais elles ne rendent pas encore toute l'indignation que mérite un scandale qui couvre d'opprobre la gloire du sanctuaire, et qui fait du temple de Dieu l'infâme retraite des voleurs et des vendeurs des choses saintes.

L'unique ressource pour empêcher que ce mal honteux n'infecte le diocèse, est que vous, mes frères, qui en partagez la douleur avec nous et avec l'Eglise ; vous qui honorez votre ministère au milieu des peuples dont le soin vous est confié ; qui êtes notre gloire, notre consolation et dans vos paroisses les dignes coopérateurs de notre épiscopat ; vous manifestiez au dehors toute l'horreur que vous cause un scandale si honteux au saint ministère ; vous déposiez tout ménagement, toute tolérance, tout respect humain envers ceux de vos confrères que vous connaissez flétris d'une tache si hideuse. Ne gardez aucune mesure de société avec des prêtres qui n'en gardent aucune avec vous, non-seulement du sacerdoce, mais même d'humanité et de christianisme : ce ne sont pas là vos frères ; ce sont des ennemis et des étrangers, qui sont entrés dans l'héritage pour le dissiper, l'avilir et le perdre. Après les avoir charitablement avertis, s'ils persistent dans leur infamie, publiez-la vous-même, détestez-la hautement; sollicitez contre ces mercenaires notre juste indignation; qu'un silence de timidité, qu'une dissimulation de fausse prudence ne vous rende pas, en nous cachant ce désordre, participants vous-mêmes d'un scandale si ignominieux à l'Eglise, dont la gloire vous est solidairement confiée; que votre indignation publique contre ces indignes confrères, votre séparation déclarée de toute société avec eux, annonce aux peuples l'horreur qu'a l'Eglise de ces méprisables mercenaires : *Si is qui frater nominatur, est aut avarus aut rapax, cum ejusmodi nec cibum sumere.* (I *Cor.*, V, 11.) Unissez-vous à notre zèle : c'est là un de ces scandales où les anges de l'Eglise ne doivent pas attendre le temps de la moisson pour l'arracher; et le diocèse en serait bientôt purgé, si le zèle des bons curés venait à notre secours, et si, par un soulèvement public et digne de la fermeté sacerdotale contre un abus si monstrueux, ils couvraient ceux qu'ils en connaissent coupables de la même confusion et du même opprobre dont leur infâme avarice ne cesse de couvrir l'Eglise.

DISCOURS XVIII.

DE LA NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

(1740.)

La fidélité à la prière, que M. le promoteur vient de vous recommander avec tant de zèle, n'est pas, mes frères, une de ces obligations qui sont particulières à la sainteté de notre état. C'est le devoir le plus essentiel du christianisme : tout chrétien doit être un homme de prière; ses vues, ses désirs, ses espérances, ses affections, sa conversation même, comme s'exprime l'Apôtre, tout est pour lui dans le ciel : tout chrétien est un citoyen du siècle à venir et étranger; tous les objets extérieurs qui l'environnent ici-bas ne doivent être pour lui que des liens et des obstacles qui, retardant sa course et son exil, doivent enflammer ses désirs vers sa patrie; toutes les séductions que le monde lui offre, tous les combats secrets que les passions lui livrent sans cesse, et où il fait presque chaque jour de tristes expériences de sa fragilité, tout cela doit l'avertir de lever continuellement les yeux au ciel, y faire monter ses gémissements et ses prières, et s'adresser en secret et en tous lieux, au témoin fidèle et invisible, qui est dans le ciel, de ses dangers et de ses peines, et au seul Protecteur dont il attend sa consolation et sa force. Tout chrétien est donc un homme de prière; et un chrétien qui ne prie pas est un homme sans Dieu, sans culte, sans religion, sans espérance : et cette vérité si incontestable établie, quelles instructions ne devons nous

pas à nos peuples pour leur inspirer l'amour et l'usage de la prière?

Mais, mes frères, si la prière est l'âme du christianisme; si toute la religion n'est proprement qu'un hommage d'amour que nous rendons à Dieu pour publier ses bienfaits et ses grandeurs, ou pour solliciter son secours et ses miséricordes; si toutes les pratiques extérieures du culte ne sont que les secours et les facilités de la prière; si tout le culte n'est établi lui-même que pour former de tout simple fidèle un homme intérieur et un homme de prière; si un chrétien qui ne prie pas est un homme sans Dieu, sans religion et sans espérance, quel monstre, ô mon Dieu! peut être un prêtre, un ministre de cette religion, un interprète de ses lois, un dépositaire de son esprit, un dispensateur de ses grâces, un intercesseur public auprès de Dieu pour les fidèles, un médiateur entre Dieu et le peuple; s'il n'est pas lui-même un homme de prière; s'il n'est pas fidèle à ce devoir; s'il n'en connaît pas même l'usage, c'est-à-dire s'il ne prie que de bouche, et des instants rapides, sans attention, sans décence même, sans aucun sentiment de piété, et avec si peu de respect, que sa prière est plutôt une insulte faite à Dieu, qu'un hommage de religion rendu à sa majesté suprême. Hélas! mes frères, si vous ne sentiez pas cette vérité, et s'il fallait des preuves pour vous en convaincre, que vous seriez à plaindre, et que je le serais moi-même d'avoir à parler à de tels prêtres et à de tels pasteurs de l'Eglise, cette chaste colombe qui gémit et prie sans cesse par la bouche de ses ministres! Aussi, ce n'est que pour nous édifier ensemble et nous animer mutuellement à la pratique d'un devoir si consolant dans nos fonctions et si inséparable d'elles, que je me suis déterminé à ajouter un mot à tout ce qu'on vient de vous en dire.

Oui, mes frères, plus que le reste des hommes, nous prêtres, nous pasteurs, nous avons besoin sans cesse du secours de la prière. Plus nos fonctions nous produisent au milieu du monde, plus elles nous exposent à ses périls et à ses séductions. Hélas! que pourrions-nous nous promettre de la fragilité de nos penchants, si l'esprit de prière ne nous y soutient et ne nous fortifie? Ce n'est pas même assez pour nous de ne pas nous laisser infecter ou affaiblir par l'air contagieux qu'on y respire; il faut que nous y paraissions revêtus de plus de force, de plus de modestie, de plus de vertu, de plus de sainteté que le commun des fidèles, au milieu desquels nous nous trouvons sans cesse; nous y devons être partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Or, qu'il est difficile à un prêtre et à un pasteur, si l'usage de la prière ne l'a pas établi dans une certaine solidité de vertu, de se trouver sans cesse au milieu des abus, des séductions, des dissipations du monde, d'entendre tous les jours l'apologie que le monde en fait, et de n'en être pas ébranlé et affaibli! Il y porte un cœur vide de ces sentiments profonds de religion que l'usage de la prière seul grave dans le cœur, et rempli de tous les penchants qui nous rendent le monde aimable, et qui nous en justifient les abus. La vertu elle-même se laisse quelquefois séduire et y chancelle; que peut donc se promettre un ministre qui n'y porte que sa faiblesse et ses fragilités? et quand même la bienséance le retiendrait encore dans certaines bornes, dès que le respect humain tout seul et un reste de décence l'arrêtent, le monde n'y prend pas le change; il l'adopte, il le compte pour rien, et il n'y voit plus ces dehors de piété, de fermeté, de majesté sainte, qui annoncent un prêtre et un pasteur: ce n'est plus qu'un sel affadi, qui non-seulement ne préserve plus rien de la corruption, mais qui se change bientôt lui-même en pourriture.

Mais d'ailleurs, mes frères, quand notre sûreté seule au milieu du monde où nos fonctions extérieures nous engagent, n'exigerait pas de nous cette fidélité à la prière, seule capable de nous y faire soutenir la dignité et la sainteté du ministère; notre sacerdoce seul, notre consécration au sanctuaire, qu'est-elle qu'un état tout consacré à la prière? nous sommes les médiateurs entre Dieu et le peuple; les intercesseurs publics, ou pour apaiser sa colère que leurs crimes irritent sans cesse, ou pour détourner les fléaux et les calamités publiques que ces crimes leur attirent. C'est notre voix et notre ministère que les peuples viennent alors réclamer; ils nous supposent du crédit et de l'accès auprès de Dieu: mais quel accès pouvons-nous y avoir, si l'usage de la prière ne nous a jamais unis et comme familiarisés avec lui? comment intercéderons-nous pour nos peuples, si nous n'avons jamais su intercéder pour nous-mêmes? comment serons-nous les médiateurs et les réconciliateurs entre Dieu et les peuples, si Dieu ne nous connaît pas, si le défaut de la prière ne nous a jamais donné aucun accès auprès de lui, si nous n'avons pas contracté par notre fidélité à la prière cette sainte familiarité avec lui, qui nous autorise à lui exposer avec confiance les besoins de son peuple, qui nous mette en état de fléchir sa colère et de l'attendrir sur les malheurs qui menacent les âmes confiées à nos soins; en un mot, de faire violence à sa miséricorde et de lui parler ce langage de tendresse, de piété, de foi, de zèle, de profonde soumission à ses ordres adorables; ce langage que l'usage de la prière seule peut nous apprendre?

Cependant, mes frères, dans l'ordre général de la Providence et dans la distribution ordinaire des grâces, Dieu attache le salut du peuple aux prières du pasteur: le fruit de toutes ses fonctions est presque toujours lié à ses prières. Ce sont elles qui obtiennent aux fidèles ces dispositions saintes qui leur rendent les sacrements qu'il leur administre utiles: aucune des fonctions que nous exerçons ne doit être exercée sans une prière et un retour secret à Jésus-Christ, auteur et principe des grâces que le ministre

distribue en son nom. Ainsi, s'il imprime le caractère ineffaçable de la foi sur les fonts sacrés, il doit demander que la grâce d'innocence et d'adoption qui en est le fruit ne s'efface aussi jamais de l'âme de ce nouvel enfant qu'il vient de donner à l'Eglise. S'il réconcilie un pécheur au tribunal de la pénitence, ses gémissements secrets sur les chutes de ce pécheur ne doivent-ils pas obtenir que sa pénitence soit sincère et durable, et que Jésus-Christ délie dans le ciel ce qu'il vient de délier lui-même sur la terre? S'il offre la victime de propitiation, ne doit-il pas s'unir à l'Eglise qui demande alors par sa bouche au Père céleste et très-clément que ce sang précieux qui va couler sur l'autel, et qui a réconcilié le genre humain, ne coule pas en vain, et achève de purifier et de sanctifier le peuple qui assiste à la célébration des saints mystères? s'il distribue aux assistants cette victime adorable, ses désirs, ses vœux ardents et secrets pendant cet auguste ministère, ne doivent-ils pas monter devant Dieu, afin que ce pain des anges devienne un pain de vie pour ceux qui le reçoivent, et qu'ils n'aient pas le malheur de boire et de manger leur condamnation en le recevant indignement? Enfin, s'il applique à un mourant les derniers remèdes de l'Eglise, que peut-il faire dans une occasion si touchante, que de fléchir par ses prières secrètes la sévérité du Juge redoutable devant qui cette âme va paraître, le faire souvenir de ses miséricordes, et le conjurer de la recevoir dans ses tabernacles éternels? Parcourez toutes les fonctions saintes du ministère, et voyez ce qu'elles peuvent devenir entre les mains d'un ministre qui ne les accompagne pas de cet esprit de recueillement et de prière.

Je ne parle pas du ministère de l'instruction qu'il doit à son peuple. Hélas! mes frères, quel succès pourraient avoir ses instructions, si l'usage de la prière n'attire pas sur ses discours cette grâce, cette onction, qui seule les rend utiles à ceux qui les écoutent? Il ne sera plus qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante; il ne parlera plus qu'aux oreilles de ses auditeurs, parce que l'Esprit de Dieu, qui seul sait parler au cœur, et qu'il n'a pas attiré au dedans de lui par l'usage de la prière, ne parlera plus par sa bouche. Non, mes frères, ce ne sera pas cet esprit d'onction, de feu, de force, qui, répandu comme autrefois sur les eaux, sur les passions d'un cœur tranquille dans le crime, les trouble, les agite et en débrouille le chaos, qui animera la langue d'un tel pasteur; c'est l'homme seul qui parlera par sa bouche: il aura beau tonner et emprunter les dehors du zèle, il ne fera, comme dit l'Apôtre, que battre l'air: *Quasi aerem verberans.* (*I Cor.*, IX, 26.) Son langage sera aussi froid, aussi stérile, aussi insipide que son cœur, et le ministère de la parole ne sera plus pour lui, ou qu'un devoir forcé qui le dégoûtera, qui l'accablera, et dont il se dispensera le plus qu'il pourra; ou qu'un théâtre de vanité, où il cherchera plus les vils applaudissements de ceux qui l'écoutent, que leur conversion et leur salut.

Et en effet, mes frères, comment pourrait-il faire goûter des vérités saintes qu'il n'a jamais goûtées lui-même aux pieds de Jésus-Christ? comment inspirerait-il l'amour et la nécessité de la prière à son peuple, lui qui n'en a jamais connu ni les douceurs ni les besoins qui en rendent à tout fidèle l'usage si nécessaire? comment formerait-il des chrétiens, c'est-à-dire, des hommes spirituels et intérieurs, lui, dont toute la vie est une vie toute hors de lui, et que l'usage de ses prières n'a jamais fait rentrer dans son propre cœur? Non, mes frères, dépouillez un prêtre et un pasteur de l'esprit de prière; vous le dépouillez de son âme, de sa force, de sa vie; ce n'est plus qu'un cadavre qui se meut encore et qui infectera bientôt ceux qui l'approchent.

Les prières même publiques qu'il est obligé de réciter ou de chanter, ces psaumes divins, ces prières si consolantes pour un bon prêtre et pour un bon pasteur, si capables de le délasser du travail pénible et tumultueux de ses fonctions; de réveiller en nous les sentiments de reconnaissance, d'amour et de confiance que nous devons à Dieu; de confusion, de douleur et de repentir que nous devons à nous-mêmes; ces prières publiques que l'Eglise regarde comme les sources générales des grâces que Dieu répand sur les peuples et sur les empires, ne sont plus pour un prêtre et pour un pasteur de ce caractère, qu'une obligation sèche et forcée; qu'un assujettissement qui le fatigue; un joug et une tâche dont il ne cherche qu'à abréger les moments par la précipitation et à en soulager l'ennui par l'indécence du maintien, ou par les images profanes et mondaines qui occupent alors son esprit; qui lui rendent aussi étranger que le langage des peuples inconnus, ce langage divin, et ne lui laissent pas prendre plus de part qu'eux à ces prières solennelles que l'Eglise met dans notre bouche, pour attirer sur nous et sur tous les fidèles les bénédictions toujours attachées aux gémissements de cette chaste colombe. Non, mes frères, encore une fois, et je ne saurais trop le redire, un prêtre et un pasteur, sans l'usage de la prière, sans la fidélité à la prière, fût-il d'ailleurs irrépréhensible aux yeux des hommes, n'est plus qu'un fantôme de prêtre et de pasteur: *Pastor et idolum* (*Zachar.*, XI, 17); il n'en est que la représentation; il n'en a pas l'âme et la réalité, et son sacerdoce n'est plus qu'un titre vide et qui ne le lie ni à Dieu avec lequel il n'a aucune communication, ni à l'Eglise à laquelle il n'est plus d'aucune utilité.

Et quand je parle de la nécessité de la prière pour un prêtre et un pasteur, je n'entends pas que ce saint exercice occupe la plus grande partie de ses journées: il se doit au dehors à son peuple, et ses fonctions ne doivent jamais souffrir de la durée de ses prières. J'entends que la prière doit précéder ses fonctions et les sanctifier; j'entends

que l'esprit de prière doit l'accompagner partout; qu'il doit montrer partout et dans les actions même les plus indifférentes, cet homme intérieur, ce commerce secret avec Dieu qui annonce tout seul la religion et la piété, lorsqu'il se montre à son peuple; qu'il rende son ministère en tous lieux respectable, et fasse de sa présence seule une instruction pour ceux qui l'approchent; voilà ce que j'entends par l'usage de la prière, si essentiel à un ministre de l'Eglise.

Nous devons laisser à regret à ces pieux solitaires, à ces âmes choisies et cachées dans de saints asiles, le bonheur de pouvoir sans cesse gémir et répandre leur cœur aux pieds des autels; s'y nourrir des vérités éternelles, y contempler les merveilles et les grandeurs ineffables du Dieu qui se communique à elles et goûter d'avance, dans les consolations qui naissent de la méditation de ses mystères, de ses bienfaits et de ses promesses, les prémices de cette joie qu'on ne goûtera pleine et entière que dans le ciel; elles ont sans doute choisi le meilleur partage; mais ce saint et délicieux repos n'est pas fait pour nous; le Seigneur ne nous a pas appelés à cet état anticipé de la vie céleste des bienheureux. Nous sommes destinés à combattre les vices et les passions, à détruire l'empire du démon parmi les hommes, à établir et étendre celui de Jésus-Christ; notre ministère nous arrache au repos, et nous met les armes à la main; mais nos armes seules sont la prière et la foi animée de la charité; c'est de ces armes divines que toutes nos instructions, tous nos travaux et tous nos efforts tirent tout leur succès et toute leur force; sans elles nous ne sommes plus que des hommes faibles et téméraires, exposés sans défense au milieu des ennemis que nous devions combattre, et bientôt les tristes jouets de leurs séductions, et des piéges qu'ils ne cessent de nous tendre; c'est-à-dire, bientôt devenus semblables nous-mêmes à ceux que nous aurions dû changer et acquérir à Jésus-Christ : *Sicut populus, sicut sacerdos.* Et plût à Dieu que ce ne fût là qu'une de ces prédictions des malheurs qu'un zèle trop timide prévoit toujours et inspire! Une longue épreuve du gouvernement ne nous laisse pas cette consolation, et l'expérience de tous les jours ne nous a que trop mis dans la triste certitude qu'un pasteur, sans cet esprit de recueillement et de prière, ne se soutient pas longtemps, se dissipe, néglige ses fonctions, les remplit sans piété, sans aucun sentiment intérieur de religion, sans respect souvent, et sans cette décence que le monde lui-même exige de nous, et devient bientôt le scandale de son troupeau et l'opprobre de l'Eglise.

Quel malheur, mes frères, pour une paroisse gouvernée par un tel pasteur? Quand même, avec une vie toute dissipée, sans prière et sans recueillement, un reste de bienséance et de crainte tout humaine, l'aurait empêché jusqu'ici de tomber dans ces désordres scandaleux, quel secours un peuple infortuné peut-il se promettre d'un tel pasteur? Calmera-t-il la colère de Dieu dans les calamités qui affligent ce pauvre peuple? Hélas! c'est peut-être lui-même qui les attire, et n'est-il propre qu'à lui en attirer de nouvelles? Les consolera-t-il dans leur misère et dans tous les autres maux dont elle est toujours suivie? Mais où prendra-t-il ces paroles de piété, d'onction, de consolation qu'on ne puise qu'aux pieds de Jésus-Christ dans la prière? Combattra-t-il les vices et les désordres publics qui infectent sa paroisse? Mais il faut un zèle sacerdotal pour en être touché; mais il faut sentir la perte des âmes qui nous sont confiées; mais pour avoir un cœur capable de ce zèle et de cette douleur si digne d'un pasteur, il faut qu'il se soit attendri souvent aux pieds de la croix en méditant ce que ces âmes ont coûté à Jésus-Christ. Montera-t-il à l'autel? Mais que peuvent auprès de Dieu les offrandes saintes entre des mains profanes? que consommer l'iniquité de celui qui les offre, et éloigner les regards favorables du ciel sur l'Eglise et sur le peuple au milieu duquel elles sont offertes. Quel malheur, encore une fois, pour un peuple infortuné, à qui le Seigneur a donné un tel pasteur dans sa colère! Il aurait dû être, selon le langage de l'Esprit-Saint, comme une nuée salutaire, placée entre le ciel et le champ précieux qui lui est confié; il aurait dû, par l'usage de la prière, recevoir d'en haut ces influences saintes dont il n'aurait cessé d'arroser, d'enrichir et de rendre féconde en fruits de salut la terre qu'il est chargé de cultiver; mais n'ayant aucune communication avec le ciel par la prière, il n'est plus qu'une de ces nuées sans eau qui flottent au gré des vents : *Nubes sine aqua, quæ a ventis circumferuntur* (*Jud.*, 12). Aucune rosée céleste ne coule de son sein; elle ne répand rien, parce qu'elle ne reçoit rien, et s'il en sort quelque chose, ce n'est plus que l'éclat funeste, la puanteur et le bruit public de ses scandales et de sa chute : *Nubes sine aqua, quæ a ventis circumferuntur.*

Recueillons, mes frères, ces saintes vérités, que je n'ai fait que parcourir rapidement : ne les perdons jamais de vue. L'esprit de prière est l'esprit essentiel du christianisme; mais il est comme l'âme, la substance et la vie unique du sacerdoce et du saint ministère. Tout dans nos fonctions extérieures nous unit à Dieu; tout y élève du moins nos mains, nos regards, notre langue : quoi, notre esprit et notre cœur seraient les seuls à ne s'élever jamais jusqu'à lui par la prière, au milieu de tant d'objets sacrés qui rappellent sans cesse à lui? de tant de grâces et de bienfaits que nous dispensons dans l'administration des sacrements, et qui ne découlent que de lui; de tant de désordres que nous voyons croître chaque jour parmi les peuples dont nous sommes chargés, et qui nous avertissent d'implorer ses miséricordes et de recourir à lui? Nous regarderions comme une peine un commerce saint avec lui, et il serait pour nous comme au-

trefois au milieu d'Athènes, un Dieu inconnu : *Ignoto Deo* (*Act.*, XVII, 23).

O mon Dieu! donnez à vos ministres un cœur tendre et paternel pour leurs peuples: alors ils sauront vous parler pour eux; ils n'auront pas besoin de nos exhortations pour les animer à prier; leur cœur tendre et paternel sera comme une prière continuelle et vous parlera partout en secret pour les besoins d'un peuple qui leur sera cher. Un pasteur, ô mon Dieu! qu'un moment de commerce secret avec vous ennuie et rebute, et qui n'a jamais su vous parler pour ses brebis, n'est pas un pasteur et un père; c'est un étranger, un usurpateur et un intrus dans une famille dont les enfants ne réveillent ni ses soins, ni sa tendresse. Cependant, ô mon Dieu! nous avons souvent la douleur de voir ces usurpateurs, ces pasteurs indignes, en possession de votre héritage et l'abomination dans le lieu saint. Vos anges vous sollicitent en vain d'arracher dès à présent ce scandale si affligeant, et cette zizanie si déshonorante, du champ divin de votre Eglise : en vain elle souhaiterait quelquefois qu'un coup terrible et soudain de votre justice en fît un exemple éclatant qui servît d'avertissement à leurs semblables : vous voulez attendre le temps de vos vengeances; vous paraissez insensible au fond de votre sanctuaire, et il n'en sort plus de foudres contre les profanations des Dathan et des Coré. Mais du moins, grand Dieu! ouvrez vous-même les yeux des pasteurs; éclairez notre ministère; conduisez nos choix, afin que nous ne choisissions que ceux que vous avez choisis vous-même : ne permettez jamais que, par des complaisances humaines, par des vues de la chair et du sang, nous coopérions nous-mêmes aux malheurs et aux opprobres de votre Eglise, en y introduisant des ministres qui doivent en avilir et en déshonorer la sainteté. Parlez-nous vous-même en secret, grand Dieu! comme vous parlâtes autrefois à Samuel pour nous dire : *Non hunc elegit Dominus* (I *Reg.*, XVI, 8); ou frappez plutôt nos mains de sécheresse et d'immobilité, quand nous serons sur le point de les imposer sur la tête d'un ministre sur qui votre Esprit-Saint ne doit pas se reposer.

DISCOURS XIX.

DU SOIN QUE LES CURÉS DOIVENT AVOIR POUR LEURS MALADES.

(1741.)

Il me paraît presque inutile d'ajouter ici quelques réflexions à tout ce que M. le promoteur vient de vous dire d'édifiant sur le soin que vous devez à vos malades. En effet, mes frères, l'infidélité aux autres devoirs de votre état, quoique toujours sans excuse devant Dieu, peut en trouver souvent devant les hommes qui ne connaissent pas toute la sévérité des règles ni l'étendue de vos obligations; mais l'oubli et l'abandon d'un seul de vos malades est une inhumanité qui révolte le public contre un curé capable d'une négligence si barbare, qui lui attire la haine et le mépris de toute une paroisse, effrayée de se voir exposée au même malheur qui scandalise même ceux qui auraient pu être les approbateurs et les complices de ses autres désordres, et qui crie vengeance contre lui devant Dieu et devant les hommes.

Et en effet, mes frères, un père peut-il voir ses enfants sur le point de lui être enlevés, sans courir à leur secours et leur donner du moins ces dernières marques de consolation et de tendresse? est-ce un pasteur, ou un barbare, qui voit sa brebis infirme et peut-être mourante, et qui ne daigne pas s'approcher d'elle pour la secourir? le véritable pasteur laisse là toutes les autres pour courir après une seule qui s'est égarée, et vous laisserez périr tranquillement celle qui meurt sous vos yeux au milieu même du bercail?

Non, mes frères, un curé qui néglige le soin de ses malades, qui attend que l'extrémité du mal ne lui permette plus de délais, qui ne se montre enfin après bien des remises, que lorsque la violence du mal ne peut plus rendre utile au malade, ni la présence du pasteur, ni les derniers secours de l'Eglise qu'il va lui administrer; un pasteur de ce caractère, s'il lui reste encore un cœur capable de quelque sentiment de religion, peut-il, sans être saisi d'horreur pour lui-même, voir cette âme aller paraître devant le tribunal de Jésus-Christ? Que répondra-t-elle dans cet examen rigoureux, où elle va être interrogée au sortir du corps, sur l'usage qu'elle aura fait de sa maladie, sur ses impatiences, sur son défaut de soumission à la volonté de Dieu, sur le peu de fruit qu'elle a retiré des derniers remèdes de l'Eglise? que va-t-elle répondre à Jésus-Christ? Celui que vous m'aviez destiné, Seigneur, pour soutenir ma faiblesse et mon peu de foi dans les infirmités dont vous m'affligiez, celui qui devait m'aider à les souffrir avec soumission, comme la juste expiation des crimes de toute ma vie; celui qui, dans ces derniers moments du moins, aurait dû m'ouvrir les yeux sur l'aveuglement où j'avais jusque-là vécu, c'est lui-même, Seigneur, c'est cet indigne envoyé de votre part, qui sur le point que j'étais de venir entendre de votre bouche l'arrêt décisif de mon éternité, m'a laissée toute seule dans le lit de ma douleur et de mes infirmités, livrée à toutes mes passions, à mes maux, à mes ténèbres; vous aviez tout souffert pour me sauver, et il n'a pas voulu se priver d'une inutilité pour vous conserver une âme qui vous avait coûté si cher. Voilà ce qu'elle va répondre; un curé peut-il en être persuadé et oser négliger le soin d'un seul malade? Oui, mes frères, c'est dans cet état d'infirmité que les âmes qui vous sont confiées doivent vous être plus chères; votre condamnation ou votre apologie va former le premier article du compte rigoureux qu'elles vont rendre à Jésus-Christ.

Quelle occasion plus intéressante pour vous empresser de les secourir ! quittant tout pour les aller consoler, leur donner les marques les plus touchantes de votre zèle et de votre charité pour elles, et en les attendrissant sur l'intérêt vif et sincère que vous prenez à leurs maux et à leur salut, les intéresser elles-mêmes à demander à Jésus-Christ pour vous, au sortir de leurs corps, la récompense des peines et des soins qui leur ont facilité une mort sainte et chrétienne. Première réflexion.

D'ailleurs, mes frères, quand vous êtes infidèles à quelque autre devoir du saint ministère, vous pouvez toujours vous flatter que, dans une autre occasion, vous réparerez votre négligence ; mais un malade abandonné, mourant dans cet état, ne vous laisse plus d'espérance de pouvoir réparer l'énormité de ce crime. Vous avez perdu pour cette pauvre âme, ces moments précieux que la bonté de Dieu lui réservait encore dans les secours de votre ministère ; il n'y a plus de ressource, le crime de sa réprobation demeure à jamais sur votre tête : et que pourrez-vous jamais rendre à Dieu qui puisse remplacer la perte d'une âme rachetée d'un si grand prix ? vos larmes elles-mêmes pourront-elles jamais laver et expier cet anathème ? De plus, mes frères, le soin de vos paroissiens malades est la seule occasion qui vous reste, en redoublant votre assiduité et vos soins auprès d'eux, de réparer toutes les négligences dont vous aviez pu pendant leur vie vous rendre coupable pour leur salut. C'est une conjoncture précieuse pour vous, et que Dieu ne semble vous avoir ménagée qu'afin que vous lui rendiez, par de nouveaux soins et de nouveaux efforts de zèle, une âme que votre négligence, vos dissipations et votre oubli avaient jusque-là laissé tranquille dans une vie toute mondaine et criminelle. Pouvez-vous alors, quand on vient vous avertir que Dieu l'a frappée d'infirmités, préférer à un devoir si auguste et si pressant, si précieux par tant d'endroits, pour vous et pour cette âme, préférer, dis-je, à ce devoir une visite inutile, une conversation oiseuse, les soins sordides d'une affaire temporelle ; que dirai-je ? une partie peut-être indécente de plaisir et de dissipation ? Faut-il que l'extrémité du mal vous arrache, comme malgré vous, et vous fasse courir enfin au secours d'un malade à qui votre présence, comme je l'ai déjà dit, et les derniers remèdes de l'Eglise que vous lui administrez, ne sauraient plus être utiles ? faut-il pour réveiller votre léthargie, que rien ne soit plus capable de réveiller celle de votre frère qui expire ? Que vient faire alors un pasteur auprès de cet infortuné mourant ? Lui inspirer des sentiments de douleur sur sa vie passée ? il ne peut plus sentir que la douleur de ses maux. L'exhorter à rappeler dans son souvenir le nombre et la durée de ses péchés ? il n'est plus en état de se souvenir même s'il a péché. Lui demander des signes de connaissance ? hélas ! il ne se connaît plus lui-même ; et un curé se croira quitte devant Dieu et devant les hommes de tous ses devoirs, quand il a accordé à ce fantôme mourant des soins qu'il a rendus inutiles, et sans doute qu'il a profanés par sa lenteur et sa négligence inexcusable ? Pourra-t-il alors, en attendant que cette âme expire, emprunter les prières que l'Eglise met dans notre bouche, lorsque nous assistons un mourant dans son agonie ? Osera-t-il appeler avec l'Eglise les saints anges au secours de cette âme pour la défendre contre les puissances invisibles des ténèbres, lui qui vient de la leur livrer pour toujours et supplier ces esprits célestes de l'accompagner et de l'offrir en la présence du Seigneur ? *Subvenite, sancti angeli Domini, suscipientes animam ejus et offerentes in conspectu Domini.* Que vont-ils offrir à cette présence adorable et terrible ? Ils vont lui offrir le spectre affreux d'une âme qui était sortie de son sein, et appelée à une gloire immortelle, et dont vous, qui en étiez le père et le pasteur, venez d'être le barbare parricide ; ils vont lui offrir l'oubli scandaleux où vous vivez de tous vos devoirs, solliciter contre vous toutes les foudres de sa colère et de sa vengeance, et le conjurer, comme les anges de l'Évangile conjuraient le maître de la moisson de leur permettre d'aller eux-mêmes arracher cette zizanie de son champ divin : *Vis, eamus et evellamus zizania?* (*Matth.*, XIII, 29.) Ils vont solliciter qu'il leur soit permis d'aller frapper eux-mêmes cet infidèle pasteur ; d'aller purger de ce scandale son Eglise qui est ce champ précieux, arrosé du sang de son Fils, et de ne pas souffrir que des âmes destinées à la société immortelle des anges et des saints et qui lui ont coûté si cher, périssent entre les mains d'un si coupable ministre : *Vis, eamus et evellamus zizania?* Aussi je vous avoue que je sens déchirer mes entrailles, quand on vient m'annoncer que quelques malades dans une paroisse sont morts sans secours par la faute et la négligence du curé ; rien ne me paraît plus affreux, plus infâme et plus déshonorant pour le saint ministère, et je ne comprends pas qu'un prêtre et un pasteur puisse exercer une barbarie dont un païen et un samaritain dans l'Evangile ne fut pas capable. Seconde réflexion.

Cependant, mes frères, comme parmi les curés mêmes qui n'ont pas encore tout à fait oublié leurs devoirs, il arrive souvent que des prétextes plus plausibles les font tomber dans ce triste inconvénient ; ajoutons encore une dernière réflexion qui conviendra même mieux à la plupart de ceux qui m'écoutent, et qui réveillera plus encore en eux l'attention et les soins qu'ils doivent à leurs malades. En effet, mes frères, les instructions publiques que vous faites à vos peuples durant le cours de l'année, s'adressent à des auditeurs qui jouissent encore de toute leur santé ; la mort, l'éternité, les tourments réservés pour toujours aux âmes criminelles, sont pour eux des objets que la santé, que les passions, que l'espérance d'une longue

vie ne leur présentent que dans un éloignement qui les fait aussitôt oublier et disparaître; s'ils sont touchés, ce n'est d'ordinaire qu'une émotion passagère et superficielle, qui ne trouble qu'un instant leur fausse paix. Hélas! une triste expérience ne nous a que trop souvent fait gémir là-dessus du peu de succès de nos instructions; et nous avons tous les jours la douleur de voir nos peuples, au sortir des vérités les plus terribles que nous venons de leur annoncer, retourner tranquillement aux lieux, aux occasions, aux habitudes qui les damnent. Mais les instructions que vous faites à un pécheur accablé d'infirmités et menacé de la mort, portent rarement à faux; il sent que sa chair, pour laquelle seule il avait toujours vécu en se livrant à tous désirs déréglés, est sur le point de tomber en pourriture; il touche de près la mort, l'éternité, l'enfer et tous ses tourments qu'il avait toujours perdus de vue; toutes ces grandes et effrayantes vérités de la foi, qui ne lui avaient paru jusques-là que comme des fantômes, se réalisent, le frappent, le pénètrent, fondent tout à la fois, pour ainsi dire, sur son âme alarmée; une seule instruction alors de zèle et de charité, une simple réflexion sur l'oubli de Dieu où il a toujours vécu et sur le compte qu'il va lui rendre, le touche et l'attendrit; une seule de vos paroles ne retourne pas alors à vous vide, ses yeux s'ouvrent, son cœur jusque-là uniquement occupé de toutes les choses de la terre qui vont lui échapper, se tourne et se fixe à l'objet seul qui doit être éternel pour lui; il déplore sa méprise et son aveuglement, il reconnaît avec confusion qu'étant né pour Dieu seul et n'ayant dû vivre que pour lui seul, Dieu seul n'avait eu aucune part aux diverses occupations qui ont rempli tout le cours de sa vie; il sent toute l'injustice, l'ingratitude et l'énormité de ses crimes et la juste punition qu'il ne croit pas pouvoir éviter; vous le consolez et le soutenez par l'espérance du pardon fondée sur le prix infini du sang de Jésus-Christ et sur la miséricorde inépuisable d'un Dieu qui ne rejette jamais le pécheur lorsqu'il revient à lui avec un cœur sincère et pénitent; vous avez la joie d'être témoin de ses regrets et de ses larmes, et de voir l'humiliation et la componction dont son cœur est pénétré, peintes sur les traits mourants de son visage, et si le moment qui sépare cette âme de son corps arrive, quelle consolation pour vous de pouvoir lui dire avec l'Eglise : Partez, âme chrétienne : *Proficiscere, anima christiana;* retournez dans le sein de Dieu, d'où vous étiez sortie, et allez porter devant son tribunal vos larmes qui, mêlées avec le sang de Jésus-Christ que vous venez de recevoir, vous feront, comme nous l'espérons, trouver grâce auprès de ce Père clément et miséricordieux. Or, mes frères, un pasteur peut-il n'être pas jaloux d'une consolation si touchante et si capable d'adoucir les peines du saint ministère? un pasteur peut-il s'en priver, en différant sous quelque prétexte spécieux le secours qu'un malade lui fait demander? La rigueur de la saison, la difficulté des chemins, le sommeil de la nuit interrompu, une légère indisposition peuvent-elles devenir des raisons pour remettre à un autre temps une fonction pour laquelle il n'y a jamais un moment à perdre et que la justice de Dieu refuse souvent, lorsqu'on s'y attend le moins, au malade et au pasteur lui-même? Oui, mes frères, voilà les prétextes auxquels les pasteurs, même d'ailleurs irréprochables, se laissent souvent séduire. La rigueur de la saison? Mais, mes frères, vous empêcherait-elle d'aller prendre possession d'une place ou d'un titre où la célérité serait essentielle? et vous croiriez la diligence moins importante, quand il s'agit d'aller assurer à votre frère une place dans le ciel et le titre d'héritier d'un royaume éternel? Le temps pour vaquer à nos affaires temporelles est toujours prêt et facile, comme Jésus-Christ le reprochait à ses parents charnels : *Tempus vestrum semper est paratum;* mais le temps de Jésus-Christ, le temps de remplir nos devoirs, trouve toujours des difficultés et des obstacles : *Tempus autem meum nondum advenit.* (*Joan.*, VII, 6.) Les ministres apostoliques auxquels nous avons succédé, observaient-ils les temps et les jours pour aller au secours de leurs frères? ils y couraient *in frigore et nuditate.* (II *Cor.*, XI, 27.) La difficulté des chemins? Mais le bon pasteur allait chercher sa brebis à travers les montagnes les plus impraticables, et les chemins peuvent-ils paraître difficiles à un ministre de Jésus-Christ qui va frayer à une âme le chemin du ciel? Le sommeil de la nuit interrompu? Mais pour ne pas retrancher de votre paresse une heure de sommeil, n'auriez-vous pas horreur de vous-même, en vous exposant par vos délais à précipiter votre frère dans un sommeil éternel? Enfin, une légère indisposition de santé? Mais, mes frères, souvenons-nous quelquefois que Jésus-Christ, le grand modèle des pasteurs, dans la défaillance de son agonie et sur le point d'expirer sous la rigueur des tourments, ne refusa pas son secours à un pécheur qui expirait à ses côtés et qui réclamait sa puissance et sa miséricorde; et vous, un léger dérangement de santé vous rendrait insensible aux cris d'un pécheur qui sollicite les secours de votre ministère? et il vous paraîtrait plus dangereux d'exposer un moment votre santé, que le salut éternel d'une âme qui vous est confiée et qui va peut-être périr? N'est-ce pas alors que vous devez dire avec l'Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum* (II *Cor.*, XII, 10); ma faiblesse va se changer pour moi en une nouvelle source de force et de courage. Un pasteur, vous le savez, doit être toujours prêt à donner la vie même pour ses brebis, et vous ne croiriez pas leur devoir un léger effort qui pourrait tout au plus reculer de quelques jours le retour de votre santé? Non, mes frères, nous ne demandons pas ici de vous ce zèle et ce courage des premiers ministres qui regardaient la mort à laquelle ils

s'exposaient tous les jours pour leurs frères, comme un gain et la récompense la plus souhaitable de leurs peines : *Et mori lucrum.* (*Philipp.*, I, 21.) Mais nous demandons que vous regardiez comme un grand crime et une espèce d'apostasie dans le saint ministère, d'être plus touchés de la crainte d'aigrir une infirmité passagère que du danger éternel que va courir une âme qui vous est confiée et que vous abandonnez. Car enfin, mes frères, si ce courage héroïque et ce désir du martyre, qui animait autrefois le sacerdoce, n'est plus nécessaire au milieu du christianisme ; le premier esprit, qui est l'esprit du ministère, subsiste toujours et ne saurait jamais s'éteindre, non plus que l'Eglise elle-même. Il est encore de foi, comme il a été dans le commencement et il le sera jusqu'à la fin, que ce n'est pas pour nous que nous sommes pasteurs, mais que nous ne le sommes que pour les âmes qui nous sont confiées ; c'est la vérité fondamentale sur laquelle tout le saint ministère est établi, c'est à ces âmes auxquelles l'Eglise nous a donnés pour pasteurs que nous devons non-seulement nos soins, nos forces, nos talents, mais notre vie même ; tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est à elles, et quand, pour nous acquitter d'une dette si sainte et si honorable, nous aurions épuisé nos forces, devrions-nous regretter une perte si auguste et si glorieuse ? Les infirmités qui seraient devenues le fruit de nos travaux et de notre fidélité à nos devoirs, ne seraient-elles pas plus consolantes pour nous et plus respectables qu'une longue vie prolongée dans l'inutilité et dans la paresse ? et pourrions-nous regarder nos jours comme abrégés, quand nous les aurions changés en des jours heureux et éternels ?

DISCOURS XX.

RÉPONSE A LA RÉQUISITION DE M. LE PROMOTEUR, CONTRE CERTAINS ABUS GLISSÉS DANS LE CLERGÉ.

(1742.)

Il est difficile que, dans un diocèse aussi vaste, quoique composé d'un clergé en général si édifiant et zélé pour le bon ordre, il ne se glisse quelques abus. Les premières églises du christianisme naissant, si ferventes et où l'on ne comptait le nombre des fidèles que par celui des martyrs, n'en furent pas exemptes. Au milieu de tant d'ouvriers apostoliques qui gouvernaient ces peuples nouvellement acquis à Jésus-Christ, le démon suscitait de faux apôtres qui abusaient de ce nom honorable pour cacher leurs désordres et qui changeaient en luxure et en un gain sordide la grâce de la foi, du sacerdoce et de la piété. Mais si ces premiers pasteurs, revêtus du don des miracles et remplis de tous les dons de l'Esprit-Saint visiblement répandus sur eux, malgré leur vigilance apostolique, ne pouvaient pas empêcher que des loups ne se glissassent dans le troupeau, que pourrions-nous nous promettre, nous leurs indignes successeurs dans l'épiscopat, de notre négligence, de la faiblesse de notre foi et de notre piété, et de la médiocrité de nos talents et de nos lumières ? Telle est la destinée de l'Eglise sur la terre, l'ivraie et les scandales se glisseront toujours dans ce champ divin ; mais s'il n'est pas ordonné à ses anges, c'est-à-dire à ses premiers pasteurs de les arracher tous avant la moisson, il leur est ordonné du moins d'empêcher qu'ils n'étouffent la bonne semence.

C'est sur quoi M. le promoteur vient de réclamer notre autorité. Sa première plainte regarde le relâchement de plusieurs curés, en certains cantons surtout, sur la tenue des conférences si utilement établies et si universellement continuées jusqu'ici dans ce diocèse. Aurais-je la douleur, mes frères, de voir s'affaiblir et tomber presque sous mon épiscopat un usage si honorable à mon clergé, et que j'ai reçu encore comme tout fervent et comme un dépôt précieux des mains de mes prédécesseurs ? N'auriez-vous pas une sorte de honte vous-mêmes de laisser éteindre sous votre ministère un règlement qui avait fait tant d'honneur à celui de vos prédécesseurs ? et n'en partageriez-vous pas avec moi la confusion et la tristesse ? faut-il donc, mes frères, soutenir cet établissement et en rendre l'inobservance plus rare par les peines dont elle sera punie ? Mais les peines seraient-elles bien placées pour prévenir l'extinction d'un usage qui vous est si honorable et dont vous devez vous-même solliciter la continuation ? Quelle peine en effet plus honteuse et plus humiliante pour vous pourrais-je prononcer ici, que de cesser ces assemblées et défendre au presbytère respectable de ce grand diocèse de s'assembler, comme indignes et incapables de conférer ensemble sur les devoirs et les fonctions du saint ministère ? Et qu'a l'Eglise de plus respectable, mes frères, que l'assemblée de ses pasteurs ? ceux du premier ordre s'assemblent pour la défendre contre les ennemis du dehors qui osent attaquer l'immutabilité de sa foi, et l'empêcher de se perpétuer dans toutes les églises telle que nous l'avons reçue des apôtres : et les pasteurs du second pour conserver au dedans, dans chaque diocèse, sous la direction du pasteur principal, l'innocence des mœurs parmi les fidèles, l'union des cœurs, la charité, la miséricorde, la piété, afin que la pureté de leur vie réponde à celle de leur foi. Et quoi, mes frères, je le répète, ne serait-ce pas une grande peine et une espèce d'ignominie pour vous, si nous défendions dans ce diocèse ces assemblées publiques de prêtres et de pasteurs, si nous ne les jugions pas dignes de conférer ensemble sur les règles saintes du ministère, et si nous vous dégradions d'un droit et d'un honneur qui fait toute la gloire et toute la consolation du collége sacerdotal.

Voici donc, mes frères, la seule peine que nous prononçons en plein synode contre les curés qui s'absentent habituellement de la

conférence de leur canton : ils seront d'abord avertis, après une ou deux absences, par le directeur ou le promoteur de la conférence; si, malgré ces monitions, ils continuent de s'absenter sans alléguer de raison valable de leur absence, l'assemblée, après nous les avoir dénoncés, les en déclarera de notre part publiquement exclus pour toujours comme indignes de participer aux droits de leurs confrères dont ils méprisent la société : elle n'aura plus le pouvoir de les y admettre, quand même ils viendraient s'y présenter et solliciter plusieurs fois leur rétablissement, à moins qu'un ordre exprès signé de nous ou de nos vicaires généraux ne permette de les recevoir et de lever cette espèce d'anathème qu'ils avaient encouru, en se séparant eux-mêmes de la société et de la communion de leurs confrères. Ainsi, tandis qu'ils demeureront séparés et retranchés, pour ainsi dire, du corps respectable des pasteurs, il ne conviendrait pas que leur voisinage vous fût d'aucun secours : nous leur ordonnons de borner leurs fonctions à leurs seules paroisses déjà assez malheureuses d'être gouvernées par de tels pasteurs, supposé même que nous jugions à propos de les y tolérer encore : nous révoquons tous les pouvoirs qu'ils ont pu avoir reçus de nous ou de nos vicaires généraux pour exercer des fonctions dans les paroisses de leur voisinage : nous défendons aux curés leurs voisins de les appeler, sous quelque prétexte que ce soit, à aucune partie de leur sollicitude; il faut les laisser jouir de toute la confusion et de l'opprobre de leur solitude et de leur séparation, et regarder comme profanes dans cette milice sainte, les secours de ceux qui ne veulent pas venir s'instruire avec nous de l'usage des armes spirituelles que l'Eglise nous met en main pour étendre le royaume de Jésus-Christ.

Au fond, mes frères, je ne suis pas surpris que ces pasteurs discoles fuient vos assemblées et la société honorable de leurs confrères : votre présence leur reprochait tout bas l'indignité secrète et peut-être publique de leur conduite; ils seraient trop couverts de confusion de se trouver liés par une sainte société à ceux avec qui ils le sont si peu par les mœurs et par une fidélité édifiante aux fonctions de leur ministère : une société de table, de crapule, de dissipation, de commerces suspects et indécents a bien plus de charmes pour des pasteurs et des prêtres de ce caractère ; tout ce qui rappelle à la sainte gravité du sacerdoce, gêne des prêtres qui l'ont entièrement bannie de leurs mœurs : il leur paraît inutile d'aller entendre parler, dans vos conférences, des règles et des devoirs d'un ministère qu'ils font encore profession publique de fouler aux pieds. Quels doutes religieux de piété viendraient-ils proposer dans ces saints colloques, sur les points obscurs dans l'exercice des fonctions, eux qui, par défaut de lumière ou de religion, ne doutent de rien, traitent les règles les plus sacrées et les plus inviolables de scrupules, et se croient les transgressions les plus grossières permises? ils ne pourraient paraître dans vos assemblées que pour y insulter en secret au zèle, à la modestie et à la piété de leurs confrères, ou pour déshonorer par l'immodestie de leur maintien et de leurs discours la décence et la gravité de ces sociétés sacerdotales. Ainsi, en mettant le sceau à leur séparation par notre ordonnance, en leur interdisant vos assemblées nous ne faisons que tourner en honte et en opprobre le privilége de s'en absenter dont ils étaient si jaloux et dont ils ne jouiront plus avec tant de confiance, quand par une loi si humiliante pour eux, il ne leur sera plus permis d'y renoncer.

Faites seulement en sorte, mes frères, que la piété, la gravité et la décence de ces colloques ecclésiastiques, en leur attirant le respect et la vénération même de vos peuples, couvrent encore d'une confusion plus publique ceux de vos confrères que nous avons déclarés indignes d'y assister; que cette exclusion ne se borne pas même aux seuls absents, nous vous ordonnons d'en exclure même les plus assidus, dès que par leur conduite publique ils rendent méprisable un ministère dont vous devez avoir en vue, en vous assemblant, de rendre les fonctions utiles, et augmenter parmi les fidèles le respect de la religion qui lui est dû. Que ce commerce de lumière, de zèle et de charité, qui doit être comme l'âme de vos conférences, ne dégénère jamais en une société de joie, de dissipation et d'inutilité; que tout y soit aussi sérieux que le motif saint qui vous y assemble; les discours oiseux et hors de propos qui ne pourraient être ailleurs que des fautes légères, seraient ici des discours profanes; que la charité y réunisse la diversité des talents, comme celle des sentiments; que ceux qui peuvent s'y distinguer par leurs lumières, s'y distinguent encore plus par leur modestie; qu'ils ne cherchent pas à obscurcir le mérite de leurs confrères, mais à leur devenir plus utiles; que l'aigreur, l'animosité, la présomption n'altèrent point la paix parmi des ministres qui ne confèrent ensemble que pour l'annoncer au sortir de là avec plus de succès et de bénédiction à leurs peuples ; que ces maisons d'assemblées deviennent pour vous comme un nouveau cénacle, d'où vous ne sortiez que remplis d'un nouveau feu et d'un zèle plus ardent pour le salut des âmes qui vous sont confiées ; que tout y rappelle la majesté, le recueillement et le souvenir des assemblées des premiers ministres de l'Evangile ; et qu'un secours qui a pu sanctifier et attirer à la foi un monde entier idolâtre, ne devienne pas inutile entre nos mains, à ceux qui l'ont déjà reçu.

Ce n'est qu'avec peine, mes frères, que je me détermine à répondre à la seconde réquisition de M. le promoteur : elle regarde l'inobservation de l'ordonnance qui défend aux clercs de garder à leur service des personnes d'un sexe différent. Cet abus nous paraît pourtant d'autant plus digne de notre attention, que ce n'est point ici la trans-

gression d'une loi particulière à notre diocèse ; c'est une loi dont les conciles de tous les temps et de toutes les nations ont fait des canons exprès, et décerné des peines rigoureuses contre les clercs transgresseurs de cette règle sainte ; elle est devenue par sa perpétuité comme une règle immuable de discipline; malgré le changement des mœurs et des temps, elle n'a jamais varié, et l'Eglise l'a toujours regardée comme si nécessaire et et si convenable à la décence et à la sainteté du ministère, que, malgré tous les adoucissements qu'elle a été obligée de tolérer dans plusieurs points de sa discipline, elle n'a jamais cru devoir rien relâcher de l'observance rigide de celui-ci, ni de la sévérité des peines attachées à sa transgression, jusque-là qu'elle en regardait les clercs transgresseurs comme des apostats qui se dégradaient eux-mêmes du sacerdoce, et qui, après en avoir profané le joug honorable, le secouaient en se faisant un honneur impie de la liberté et de l'indépendance des laïques. Nous avons renouvelé ces peines et ces censures dans nos ordonnances et nous les renouvelons encore dans ce synode, afin que la publication en soit plus solennelle, et nous déclarons que tout prêtre qui souffrira dans sa maison à son service une personne d'un sexe différent, à moins qu'elle n'ait atteint l'âge de cinquante ans, ou qu'elle ne soit ou sa sœur ou sa propre mère, encourre, *ipso facto*, la suspense de toutes les fonctions sacerdotales; nous révoquons et déclarons nulles toutes les dispenses que nous ou nos grands vicaires aurions pu en accorder ci-devant; nous nous réservons à nous seuls le pouvoir d'en dispenser à l'avenir, et si des circonstances qu'il n'est pas possible de prévoir nous obligent quelquefois d'accorder cette dispense, nous rendrons compte par écrit des raisons essentielles qui nous ont déterminé à nous relâcher d'une loi que sa nécessité a toujours rendue si chère et si précieuse à l'Eglise : notre indulgence et notre facilité à écouter des prétextes qui semblaient en autoriser la dispense, ont pu en multiplier les transgressions et nous attirer la plainte et la remontrance de M. le promoteur; mais plût à Dieu que le seul amour des anciennes règles de l'Eglise eût déterminé son zèle à réveiller là-dessus notre autorité ! Des raisons particulières ont sans doute animé sa piété; épargnez-moi la douleur de vous les exposer et souffrez que j'épargne moi-même à un presbytère si vénérable la tristesse de les entendre.

Vous ne vous assemblez ici, mes frères, que pour vous consoler auprès de nous des peines attachées à vos fonctions, pour nous confier vos inquiétudes et cacher dans notre sein tendre et paternel les amertumes secrètes que l'indocilité et les désordres de vos peuples laissent toujours dans le cœur d'un bon pasteur. Comment, pour toute consolation, pourrais-je achever de vous accabler de tristesse en vous exposant ici en public ceux de quelques-uns même de vos confrères ? Ils ne méritent pas sans doute d'être honorés de ce titre dans ce diocèse, et dans cette Eglise si vénérable par son ancienneté et par tant de ministres et de curés respectables qui en composent le collége sacerdotal : ce sont quelques plantes puantes que le démon a transportées de l'ordure du siècle et d'une terre de malédiction, pour les glisser dans le sanctuaire et en infecter l'héritage de Jésus-Christ : mais elles n'étoufferont pas la bonne semence, elles en seront plutôt étouffées elles-mêmes. Souffrez donc que je me réserve à moi seul la douleur de les connaître et de les arracher comme des plantes que le Père céleste n'a point plantées, et qui souillent ce champ divin; la justice de Dieu n'en afflige mon épiscopat que pour me punir moi seul. Il aurait sans doute épargné cette amertume à un pasteur plus digne du premier sacerdoce et plus agréable à ses yeux; il est donc juste que j'en porte seul toute la tristesse. Mais c'est avec vous, mes frères, et au milieu de vous, que j'en dois chercher mon unique consolation ; c'est votre vigilance, votre fidélité à vos devoirs, vos mœurs dignes de la décence et de la dignité du saint ministère, votre zèle dans l'exercice de vos fonctions, votre sainte jalousie pour l'honneur du sacerdoce, avili dans l'esprit des peuples par ces indignes pasteurs; c'est vous seuls, mes frères, que l'âge et un ministère prolongé depuis tant d'années ne voit rien relâcher de votre première ferveur, qui pouvez adoucir mes peines et prévenir un découragement qui n'offre pour tout remède qu'à se débarrasser du joug qui les attire.

Souffrez donc, mes frères, que, vous précédant encore plus par l'ancienneté et la supériorité de l'âge, que par celle de ma place, souffrez que je finisse ce discours, le dernier peut-être que j'aurai la consolation de vous adresser ici ; souffrez que je le finis e par les derniers avis si tendres et si touchants que le premier et le plus ancien des pasteurs donnait aux plus anciens de son presbytère : *Seniores ergo, qui in vobis sunt, obsecro, consenior ego* (I *Petr.*, V, 1 et seq.); continuez à honorer votre ministère : *Pascite qui in vobis est gregem Dei.* C'est le troupeau de Jésus-Christ qui vous est confié, un troupeau qui lui est d'autant plus cher, qu'il l'a acquis aux dépens de sa vie et de tout son sang; ne le laissez pas languir et dépérir faute de nourriture sainte ; ne vous lassez pas de leur distribuer la parole de l'Evangile, ce pain de vie qui seul peut soutenir les faibles, ranimer les pusillanimes, relever ceux qui tombent, ranimer ceux qui s'égarent, réveiller ceux qui dorment, guérir les infirmes, rendre la vie aux morts, et la conserver et la renouveler à ceux qui en jouissent encore; c'est là le pain de tous les jours, et sans cette nourriture et ce remède divin, le troupeau n'est plus qu'un cadavre rongé de vers et de pourriture : *Pascite qui in vobis est gregem Dei.* Que l'âge et un ministère soutenu depuis plusieurs années ne nous fasse rien relâcher de cette fonction si essentielle, que ce ne soit plus même un reste de bienséance qui

vous y soutienne, que le zèle augmente à mesure que les forces s'affaiblissent et que l'œuvre de Dieu soit toujours pour vous la marque la plus empressée de fidélité que vous devez à Dieu même : *Pascite gregem Dei, non coacte, sed spontanee secundum Deum.* Que rien de bas et de sordide ne souille jamais le mérite et la sublimité de vos fonctions, que le prix des âmes pour qui elles vous sont confiées devienne aussi votre seule vue et votre plus glorieuse récompense, que vos intérêts n'y soient jamais que les intérêts de Jésus-Christ : l'avarice dans un ancien pasteur est presque toujours plus le défaut de l'âge que du cœur, c'est une grande misère qu'à mesure qu'on touche à ce moment qui va nous montrer l'éternité et nous détromper de tout ce qui est périssable, on s'y attache le plus; et que ces liens honteux et grossiers nous enchaînent de plus près, tandis qu'on est plus près à les voir s'évanouir et à sentir pour toujours leur illusion et leur ignominie : *Non turpis lucri gratia, sed voluntarie.* Enfin, mes frères, souvenez-vous que l'autorité dont nous sommes revêtus sur les peuples n'est qu'une véritable servitude, notre autorité n'est pas une autorité de domination, mais de travail, de sollicitude et de tendresse. Les fidèles qui nous sont confiés ont des droits bien plus rigoureux et plus étendus sur nous que nous n'en avons sur eux-mêmes; ils ont droit d'exiger de nous, nos soins, notre temps, nos veilles, nos forces, notre santé, notre vie même, s'il faut la sacrifier pour eux; et le seul droit que nous avons sur eux est de les édifier par nos exemples et de les conserver dans la foi et dans la piété par nos instructions et par les secours des sacrements dont l'Eglise ne nous confie l'administration que pour eux. Le titre saint qui nous élève au-dessus d'eux, est le même qui nous assujettit à eux : tout notre seul privilége est d'être chargés de leur salut et d'en répondre au souverain pasteur, ainsi nous en devons être plus humiliés et plus effrayés que plus fiers et plus glorieux. Il faut que nos peuples ne sentent notre autorité que par nos soins et par notre tendresse pour eux. Ils doivent retrouver en nous leurs pères et leurs pasteurs, pour que nous ayons droit de les regarder comme nos enfants et nos brebis. L'humeur, la hauteur, la rudesse que nous inspirent souvent la grossièreté de leur éducation et la bassesse de leur état, nous dégradent de la sublimité de ces titres. Paraissons élevés au-dessus d'eux par la sainteté de nos mœurs; c'est elle seule qui assure l'élévation de notre ministère; devenons pour eux des modèles de foi, de piété, de désintéressement, de sobriété, de douceur et de patience; c'est la seule supériorité que nous devons leur montrer, qu'ils soient forcés d'estimer notre conduite, et ils le seront de respecter notre caractère : *Non dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo.* A la vue de ces vérités éternelles, si grandes, si immuables, et si dignes du premier des pasteurs, que pourrais-je ajouter que de finir en vous les répétant? *Seniores ergo, qui sunt inter vos obsecro, consenior ego : pascite qui in vobis est gregem Dei; providentes non coacte sed spontanee, secundum Deum; neque turpis lucri gratia, sed voluntarie; neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo; et cum apparuerit Princeps pastorum, percipietis immarcescibilem gloriæ coronam. Amen.*

SUJETS DIVERS.

INSTRUCTION SUR LE JUBILE.

Pœnitemini igitur, et convertimini, ut deleantur peccata vestra (*Act.*, III, 19.)

Faites donc pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés.

C'est ce que saint Pierre, au sortir du cénacle, disait autrefois à une multitude de Juifs consternés et tous fondant en larmes, après leur avoir reproché le sang du Juste qu'ils venaient de répandre, et exposé toute l'énormité du crime dont ils s'étaient depuis peu rendus coupables. Il vous reste encore une ressource, mes frères, leur disait le premier dispensateur des grâces de l'Eglise; vos iniquités ont comblé la mesure de vos pères, vous avez rejeté le don de Dieu, vous vous êtes séparés comme des anathèmes de l'espérance d'Israël, mais le Seigneur vient de jeter des regards de miséricorde sur vous, il va répandre son Esprit sur toute chair, sur ses serviteurs comme sur ses ennemis, sur les âmes justes comme sur celles qui avaient opéré l'iniquité : le ciel va s'ouvrir sur la terre, des prodiges de grâce et de miséricorde vont enfin sanctifier tout l'univers : *Dabo prodigia in cœlo sursum, et signa in terra deorsum.* (*Joel*, II, 30.) Profitez donc de ce temps de visite et de propitiation ; présentez des cœurs brisés de componction, à l'indulgence et à la rémission que la bonté du Seigneur vous offre, et ouvrez vos âmes par les désolations d'une pénitence salutaire aux grâces abondantes dont nous allons être les dispensateurs et les ministres : *Pœnitemini igitur, et convertimini, ut deleantur peccata vestra.*

Et voilà, mes frères, ce que nous vous

disons aujourd'hui dans une circonstance presque toute pareille. Vous avez eu le malheur d'oublier Dieu, de violer sa loi sainte, et de crucifier Jésus-Christ dans votre corps, en faisant servir vos membres à des passions injustes: mais voici un temps de salut et de réconciliation; toutes les grâces de l'Eglise viennent au-devant de vous: le don de Dieu, l'effusion de son Esprit va sanctifier toute chair; la rémission est offerte à tout pécheur; l'Eglise touchée de vos malheurs ouvre ses trésors pour payer elle-même le prix de votre délivrance: entrez donc dans ses vues de miséricorde et de bonté sur vos âmes; détestez les crimes qui vous ont rendu son indulgence nécessaire; brisez vos cœurs par un repentir qui seul peut vous la rendre utile: plus elle paraît se relâcher de sa sévérité, plus vous devez être touchés de vos misères, et ne pas faire de ses grâces mêmes le motif de votre paresse et de votre impénitence: *Pœnitemini igitur*, etc.

En effet, les grâces que l'Eglise va répandre sur tous les fidèles dans ces jours de miséricorde, ne sont accordées que pour suppléer à notre faiblesse, et non pas pour la ménager; pour nous aider dans notre pénitence, et non pas pour nous en décharger; pour récompenser notre componction, et non pas pour l'affaiblir: elles sont donc, et je vous prie de le remarquer, elles sont les suppléments de la faiblesse, les secours de la pénitence, les récompenses de la componction. Développons ces vérités capitales.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je dis, premièrement, qu'elles sont les suppléments de notre faiblesse: car c'est une vérité du salut, que par le péché l'homme devient redevable à la justice divine, et qu'il ne peut plus se réconcilier avec elle qu'en subissant la peine due à son iniquité. Il faut que tout péché soit puni, afin qu'il soit pardonné: mais comme toute la vie d'un pécheur qui a oublié son Dieu devrait être une pénitence continuelle; que toutes les créatures qui ont servi à ses passions, devraient devenir les instruments de ses peines; que tous les plaisirs lui sont interdits; que tous les soulagements accordés à l'innocence, ce n'est que par grâce qu'il peut se les permettre; que son corps qui a toujours servi au péché ne devrait plus servir qu'à la pénitence; et que sa faiblesse souvent ne lui permet pas de fournir cette carrière longue et laborieuse, et de réparer par des satisfactions proportionnées l'énormité et la durée de ses égarements: l'Eglise toujours attentive à faciliter à ses enfants les voies du salut et de la vie éternelle, leur donne la main, pour ainsi dire, de peur que la rigueur du chemin ne décourage leur faiblesse. Elle offre à la justice de Dieu les trésors dont elle est dépositaire, et rachète à ce prix une partie des malédictions auxquelles le pécheur était condamné: elle reprend sur la multitude surabondante des mérites de Jésus-Christ et de ses saints, ce qui manque aux œuvres laborieuses du pénitent infirme et impuissant: et devenant faible avec les faibles, pour les sauver tous; elle aime mieux suppléer à la faiblesse du pécheur par son indulgence, que l'accabler ou le désespérer, en ne relâchant rien de sa sévérité.

Les grâces de l'Eglise, mes frères, ne sont donc que les suppléments de votre faiblesse. Si vos forces répondent à vos crimes; si votre corps est capable de pénitence, comme il a été capable de péché; si vos membres peuvent servir à la justice comme ils ont servi à l'iniquité; si vous avez de quoi payer un Dieu irrité, et que cependant vous demeuriez lâchement dans l'inaction: désabusez-vous, mes frères; l'Eglise ne prétend pas vous décharger de vos dettes, ni accorder à votre mollesse des grâces qui ne sont destinées qu'à la ferveur, ni donner à votre abondance des ressources qui ne sont dues qu'à l'indigence et à la nécessité. Ses relaxations sont des aumônes saintes; il faut être fervent, pauvre, et, dans le besoin, pour avoir droit d'y participer: elles sont semblables à cette manne qui descendait du ciel; si vous venez la recevoir seulement pour en faire un amas qui mette à couvert votre paresse, et vous dispense du travail de tous les jours, elle se changera en infection et en pourriture, et le présent du ciel deviendra pour vous une odeur de mort, et une punition plutôt qu'une grâce.

Et quand je dis, mes frères, que notre faiblesse toute seule oblige l'Eglise de suppléer à nos satisfactions par l'abondance de ses grâces; je n'entends pas par faiblesse, une mollesse criminelle qui nous rend impossible tout ce qui nous mortifie; un découragement sensuel qui nous fait frémir au seul nom d'austérité et de souffrance; une attention excessive sur nous-mêmes, qui fait que tout ce qui afflige la cupidité, nuit à la santé; une habitude d'amour-propre qui nous a rendu nécessaire tout ce qui nous est commode et agréable; ce sont là des motifs de pénitence, et non pas d'indulgence et de relaxation. Je n'entends pas un vain égard au rang et à la naissance, qui nous persuade que nous pouvons retrancher des obligations du chrétien et du pécheur, ce que nous accordons à celles de personnes publiques et élevées: comme si les devoirs de la condition étaient incompatibles avec ceux de l'Evangile, ou qu'une élévation qui a été si souvent elle-même l'occasion de nos crimes, pût nous dispenser d'une pénitence qu'elle-même nous impose.

J'entends une impuissance véritable de soutenir le cours et la rigueur des peines conformes aux règles et à l'esprit de l'Eglise: et je dis qu'alors l'Eglise touchée de notre état, de l'envie que nous aurions d'expier nous-mêmes nos crimes, si nos forces secondaient notre zèle, et comptant nos désirs pour des œuvres, se relâche de sa sévérité, et nous avance le bienfait de sa réconciliation et de ses grâces.

Mais ne croyez pas, mes frères, qu'alors même l'Eglise prétende suppléer à tout. Elle entend que, si nous ne pouvons pas offrir le prix entier de nos péchés, nous en offrions du moins une partie, elle veut que nous tirions de notre faiblesse tout ce que nous pouvons, et que nous offrions selon nos forces et même au delà, pour ainsi dire: son intention est que nous fassions tous nos efforts pour satisfaire à la justice divine, et que toute notre vie soit un souvenir continuel de nos iniquités et des réparations auxquelles nous sommes condamnés; que toutes nos démarches se sentent par quelque endroit de notre état de pénitents, et que tous nos plaisirs mêmes soient assaisonnés des amertumes de la pénitence.

Car quelle que puisse être notre faiblesse, si nous sommes sincèrement touchés et convertis; si l'Esprit de Dieu a opéré dans nos cœurs la grâce de la componction et du repentir; si l'horreur de nos crimes passés nous a fait entrer dans les sentiments de zèle et d'indignation contre nous-mêmes, qui sont toujours le premier fruit de la pénitence: ah! nous trouverons bien encore en nous de quoi offrir à Dieu des sacrifices et des expiations capables d'apaiser sa justice; quelle que puisse être notre faiblesse, nous aurons toujours des penchants à mortifier, des désirs à vaincre, des plaisirs à sacrifier, des humiliations à souffrir, des contradictions à supporter, des superfluités à retrancher; quelle que puisse être notre faiblesse, nous serons encore assez forts pour refuser aux sens mille adoucissements inutiles, pour leur ménager mille amertumes qui, sans diminuer les forces, affaiblissent la corruption, et pour faire de ses infirmités mêmes la matière de sa pénitence. Hélas! on va si loin pour le monde, pour la fortune, pour les plaisirs: on tire d'une santé faible et ruinée tout ce qu'on peut et au delà, on se fait violence; on ne s'écoute point; on croit qu'à force de prendre sur soi, à la fin on accoutumera le corps à obéir et à nous suivre: ah! mes frères, ce n'est que pour le ciel que nous n'essayons rien, que nous mesurons nos forces, que nous exagérons notre faiblesse, et que tout ce qui nous coûte nous paraît impossible.

Et ne dites pas que les grâces de l'Eglise seraient donc inutiles, si de notre côté nous étions obligés de faire tous nos efforts pour expier nos crimes par les travaux de la pénitence. Car, mes frères, quels que puissent être nos efforts, quelque longue que soit notre pénitence, quelque austères que soient nos satisfactions, elles ne seront jamais proportionnées à nos crimes: nos peines seront toujours moindres que nos péchés; nous demeurerons toujours en deçà de ce que la justice de Dieu exige de nous; nous serons toujours, comme le serviteur de l'Evangile, obligés de demander du temps, et chargés d'une infinité de dettes, auxquelles nous n'avons encore pu satisfaire.

Car, hélas! mes frères, croyons-nous que des larmes de quelques jours, que quelques légères macérations, que quelques jeûnes rares et commodes, expient, effacent, abolissent devant Dieu des crimes qui ont mérité une éternité de supplices? croyons-nous que des flammes immortelles, qu'un désespoir éternel, qu'un ver qui ne devait plus mourir, qu'une séparation de Dieu sans ressource: croyez-vous qu'une sentence si affreuse et si terrible que nous avions méritée puisse se changer en quelques austérités d'un moment, et que des dettes si immenses puissent s'acquitter avec une obole, pour ainsi dire? Ah! l'Eglise autrefois elle-même, plus indulgente sans doute que le Dieu terrible, puisqu'elle n'était occupée qu'à l'apaiser, qu'à adoucir par les rigueurs canoniques la sentence du souverain Juge, et qu'elle ne punissait ses enfants que comme une mère; l'Eglise elle-même, pour un seul crime, imposait autrefois de longues années de travaux et de pénitence: et quelle pénitence, mes frères? des larmes abondantes, des jeûnes continuels, des humiliations publiques, des austérités étonnantes, des prières longues et fréquentes, la cendre et le cilice, la séparation de l'autel, de la société des fidèles et de tous les plaisirs? et quelles seront donc les peines que la justice divine exige ici-bas elle-même de l'âme impure et criminelle, si la tendresse et la compassion d'une mère, nous paraît si sévère? quelle sera donc la sévérité d'un Dieu offensé lui-même?

Je le répète donc, mes frères; quelle que puisse être votre pénitence, ah! vous resterez toujours infiniment redevables à la justice divine: quelque zélés pénitents que vous puissiez être, vous avez donc besoin que l'Eglise supplée pour vous: il faut donc que ses grâces viennent au secours de votre faiblesse, et qu'elle offre à Dieu les mérites de Jésus-Christ et de ses saints, pour remplacer les défauts des vôtres. Donc, mes frères, en faisant même tous vos efforts pour satisfaire à la justice de Dieu, les grâces que l'Eglise vous accorde encore en ce temps vous seront infiniment utiles: vous y trouverez cette égalité de réparation à laquelle vous n'auriez jamais su vous-mêmes atteindre: vous y verrez remplie, par l'abondance des mérites qu'elle vous applique, cette distance infinie que vos crimes avaient mise entre le Seigneur et vous, et que des siècles de pénitence, quand vous les auriez vécu, n'auraient pu remplir eux-mêmes.

Aussi, mes frères, rien n'est plus opposé à l'esprit de la foi et de la saine doctrine, que cette fausse science qui se persuade que les grâces de l'Eglise au fond servent à peu de chose; qu'elles nous laissent les mêmes obligations devant Dieu; qu'elles ne rendent pas notre condition meilleure; et qu'un pécheur vraiment pénitent, quand même il n'y participerait pas, est tout aussi avancé aux yeux du Seigneur, qu'un pécheur pénitent qui y participe: c'est une erreur que l'Eglise a frappée de ses anathèmes; injurieuse au sang de Jésus Christ, et désespérante pour la faiblesse des fidèles. A la vé-

rité, l'Eglise ne prétend pas nous dispenser de la pénitence, puisque l'Evangile nous déclare que sans la pénitence il n'y a point de salut; et que l'ordre immuable de la justice divine, que le péché a troublé, ne peut être rétabli que par les peines qui lui sont dues; mais l'Eglise voyant, ou que notre faiblesse nous en interdit presque tous les exercices laborieux qu'elle imposait autrefois aux fidèles, ou que ceux mêmes que notre faiblesse nous permet encore d'accomplir, ne sauraient jamais répondre à la multitude et à l'énormité de nos crimes, elle y supplée par l'abondance de ses trésors. Semblable à cet économe prudent et charitable, elle nous remet la moitié de la dette que nous n'étions pas en état d'acquitter, et nous fait écrire cinquante, où nous en devions cent; et c'est également s'éloigner de son esprit et blasphémer le don de Dieu, que de regarder ses grâces, ou comme inutiles à la faiblesse, ou comme favorables à l'impénitence.

SECONDE RÉFLEXION.

En effet, j'ai dit, en second lieu, quels sont les secours de la pénitence, et voilà pourquoi, mes frères, ce temps de propitiation doit être un temps de consolation pour les âmes pénitentes. Car une des plus grandes amertumes de la piété dans les âmes fidèles, c'est de voir, en repassant devant Dieu les égarements de leurs mœurs passées, que leurs passions avaient été vives, ferventes, continuelles; qu'elles avaient poussé les plaisirs aussi loin que la corruption avait pu le souhaiter, et que leur pénitence a été faible, languissante, imparfaite: ce souvenir les trouble et les alarme; la vue des jugements de Dieu, si inconnus et si terribles; la sévérité de sa justice, si différente de la nôtre; l'exemple même de tant de saints pénitents qui, après des mœurs bien moins criminelles que les nôtres, se sont crucifiés tout vivants avec Jésus-Christ, par les austérités les plus étonnantes; tout cela les jette dans la consternation et le découragement. On doute de la sûreté de son état; on croit que la pénitence passée n'a été qu'une illusion; on perd la paix et la confiance, qui est tout le soutien et toute la consolation de la piété; et souvent de l'abattement on passe à une dangereuse paresse.

Or l'Eglise, dans les grâces qu'elle accorde en ce temps à ses enfants, offre une ressource aux inquiétudes et aux doutes des âmes fidèles et pénitentes, et prétend suppléer aux défauts de leur pénitence: car quelque sincère qu'elle ait été, il est presque impossible qu'il ne s'y soit mêlé mille imperfections.

1° Du côté de la sévérité. Hélas! notre pénitence est toujours mêlée de mille sensualités qui la souillent, qui nous en font perdre presque tout le mérite; et souvent, loin d'expier les mœurs passées par les violences et les retranchements de la piété, tout ce que nous y pouvons faire, c'est d'expier les relâchements et les affaiblissements de la piété même. L'Eglise vient donc à notre secours; elle remplit les vides de notre pénitence; elle couvre de la charité et du sang de Jésus-Christ la multitude de nos relâchements et de nos faiblesses; et sans avoir égard aux défauts de nos satisfactions, elle veut bien en accepter l'imperfection, et fournir du sien ce qu'elle trouve de moins à nos peines.

2° Du côté de la ferveur et de la vivacité. Oui, mes frères, nos pénitences sont accompagnées de tant de langueur et de dégoût: loin d'entrer avec une sainte fureur dans les intérêts de la justice de Dieu contre nous-mêmes; loin de nous armer d'une indignation de pénitence et de sévérité contre une chair qui a été la source et l'occasion de tous nos crimes; loin de venger avec une sainte complaisance, sur notre corps, les dommages qu'il a causés à notre âme; loin de goûter dans les larmes et dans les gémissements de la pénitence, cette sainte ivresse qu'on avait trouvée autrefois dans les plaisirs injustes; hélas! les plus légers sacrifices que nous faisons à Dieu, nous coûtent tant; nous nous les disputons si longtemps à nous-mêmes; nous y portons tant de répugnance et d'éloignement; nous payons de si mauvaise grâce, si j'ose parler ainsi, que la manière languissante dont nous apaisons la justice de Dieu sur nos crimes passés, devient souvent un nouveau crime elle-même. Tout ce que nous faisons pour Dieu, nous lasse et nous dégoûte: les plus justes mêmes, dans le cours de leur pénitence, sentent si souvent leur cœur prendre les intérêts de la chair contre ceux de l'esprit; leur componction s'affaiblir, l'horreur des crimes passés s'effacer presque; le souvenir des bienfaits de Dieu ne réveiller plus que faiblement leur reconnaissance: rien n'est si commun que les langueurs et les affaiblissements de la foi dans les œuvres laborieuses de la piété. Les commencements de la pénitence sont vifs d'ordinaire; mais insensiblement ces mouvements de grâce s'affaiblissent; les objets des sens qui nous environnent émoussent la force de ces impressions de salut: nos misères passées nous trouvent moins sensibles; l'esprit même, naturellement incapable de fixer longtemps son attention sur ce qui l'attriste et lui déplaît, s'en éloigne comme malgré nous; et alors n'étant plus soutenus par une componction vive, par une reconnaissance sensible, par les transports d'un cœur touché, et à qui rien ne coûte, nous nous traînons dans les voies de la pénitence; nous murmurons, comme les Israélites, d'avoir à marcher si longtemps dans les voies arides et désagréables du désert; nous nous plaignons de l'insipidité du don de Dieu; nous regrettons peut-être en secret les viandes de l'Egypte.

Or, tous ces découragements secrets, tous ces affaiblissements invisibles de foi et de grâce, si inévitables à la piété même la plus fidèle, diminuent devant Dieu le prix

et le mérite de notre pénitence. Il rabat des satisfactions que nous lui offrons, tout ce que nous rabattons nous-mêmes de la ferveur et de l'amour avec lequel nous les devrions offrir; car il ne regarde pas les dons, il ne regarde que le cœur; il ne nous tient compte qu'à demi des travaux dont nous retranchons le zèle de la pénitence, qui seul les lui rend agréables. Mais comme ces défauts sont presque inséparables de la nature faible et corrompue, le Seigneur, toujours riche en miséricorde, et qui ne veut pas la perte de sa créature, mais son salut, a laissé à son Eglise des ressources et des remèdes contre les langueurs de la piété et de la pénitence même : il veut qu'elle accepte l'imperfection de nos sacrifices; qu'elle ferme les yeux aux infidélités que nous y avons mêlées; qu'elle ait plus d'égard à la sincérité de nos intentions qu'à la médiocrité de nos œuvres, à la faiblesse de notre nature qu'à celle de notre foi; et qu'elle nous admette au nombre de ces pénitents heureux qui ont terminé la carrière qu'elle leur avait marquée; qu'elle nous rende la participation des autels et des mystères saints, dont nous nous étions privés par nos crimes; qu'elle nous rétablisse dans tous les droits dont le péché nous avait fait déchoir; et qu'elle répande les mérites et les trésors dont elle est dépositaire, et sur les souillures de nos crimes, et sur les langueurs mêmes de notre pénitence.

Enfin une troisième sorte d'imperfection que nous mêlons presque toujours à nos pénitences, se prend du côté de l'intention. Nous ne sommes pas, à la vérité, du nombre de ces hypocrites, qui ne font leurs œuvres que pour s'attirer les regards et les louanges publiques; qui sonnent de la trompette, pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de leur vertu; qui n'aiment de la piété que la réputation et le spectacle, et qui ne sont que les pénitents du monde et de la vanité.

Cependant, quelque sincères que puissent être d'ailleurs nos intentions, il entre dans nos œuvres laborieuses de pénitence et de miséricorde tant de complaisances humaines : nous n'agissons pas pour être vus des hommes, mais nous ne sommes pas fâchés que les hommes nous voient agir; nous ne nous proposons pas les applaudissements publics comme la récompense de notre piété, mais nous ne trouvons pas mauvais qu'elle soit applaudie; nous ne voulons plaire qu'à Dieu seul, mais nous ne laissons pas de compter pour beaucoup de plaire encore au monde; nos premiers regards sont pour le ciel, mais hélas! que nous en jetons encore sur la terre! que de retours intéressés sur nous-mêmes! que de préférences secrètes des œuvres qui nous font admirer à celles qui ne feraient que nous purifier! que de recherches imperceptibles de notre propre gloire! que d'attentions cachées sur les jugements humains! que de singularités de vertu, où nous ne trouvons rien de plus agréable que la singularité elle-même, qui nous fait remarquer et qui nous distingue! Nous croyons souvent que c'est l'amour du Seigneur qui nous soutient dans la retraite, dans la séparation des plaisirs et des sociétés mondaines, dans le retranchement des parures et des indécences que le monde autorise : hélas! et c'est l'amour de nous-mêmes, et c'est un secret plaisir de n'être plus faits comme les autres, de réveiller l'attention des hommes par des œuvres marquées et singulières; peut-être nous plairaient-elles moins, si tout le monde suivait la même voie que nous; peut-être les trouverions-nous dégoûtantes et insupportables, si l'exemple public nous les rendait nécessaires, si la multitude, choisissant les mêmes mœurs, nous nous trouvions confondus dans la foule; si nous ne pouvions plus nous dire tout bas à nous-mêmes que nous nous interdisons des plaisirs que les autres se permettent sans scrupule, et si ce parallèle secret ne soutenait notre amour-propre et ne nous dédommageait des amertumes de la piété.

Hélas! mes frères, je le répète, l'orgueil entre si imperceptiblement dans tout ce que nous faisons, et nous nous retrouvons partout les mêmes. Or, ce peu de levain est capable d'aigrir et de corrompre toute la masse; ce fonds d'amour-propre, qui entre dans toutes nos justices, les souille et les flétrit. Le Dieu saint, qui pèse nos œuvres dans notre cœur même, les trouve presque toujours infectées de ce venin secret qui leur ôte une partie de leur poids et de leur valeur; il sépare rigoureusement ce que sa grâce y a mis de divin d'avec ce que nous y avons mêlé d'humain nous-mêmes : l'ouvrage de l'Esprit-Saint d'avec l'ouvrage de l'homme, le fruit de la charité du fruit de la cupidité; et souvent, après ce discernement sévère, après que la paille est démêlée du bon grain, il ne reste presque point de froment d'un côté, tandis que de l'autre s'élèvent de grands monceaux de paille; c'est-à-dire, une multitude d'œuvres destinées à être consommées par le feu; et sans doute, s'il nous jugeait sans miséricorde, nos justices mêmes fourniraient la matière de notre condamnation.

Voilà, mes frères, les souillures que les grâces de l'Eglise purifient Le sang de Jésus-Christ, répandu par sa libéralité sur nos œuvres de pénitence, les rend plus pures et plus brillantes : il guérit les restes de plaies que les remèdes mêmes efficaces de la pénitence ordinaire avaient comme laissées encore à demi ouvertes : c'est un feu sacré qui dévore et qui consume tout ce qui s'était mêlé d'humain et d'étranger dans notre sacrifice; qui épure l'or de notre charité et de notre pénitence, et qui convertit en un métal précieux la boue même de nos infirmités et de nos misères.

Telle est l'utilité des grâces de l'Eglise. Si vous êtes pécheur, elles vous soutiendront dans le cours de votre pénitence; si vous êtes pénitent, elles en répareront les défauts; si vous êtes juste, elles en augmenteront le mérite; si vous êtes faible,

elles seront le secours de votre faiblesse; si vous êtes fort, elles seront la sûreté de vos forces ; si vous êtes découragé, elles seront le soutien et la consolation de vos peines; enfin, quoi que vous soyez, vous trouverez ici, ou le secours de vos vertus, ou la facilité d'expier vos crimes.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Il est vrai qu'une douleur abondante toute seule de vos offenses, et la vivacité du repentir, obtiennent ces grâces précieuses, et qu'elles sont les récompenses de la seule componction : troisième réflexion. En effet, l'Eglise autrefois, dans le cours de la longue pénitence qu'elle imposait aux fidèles retombés depuis le baptême dans l'égarement de leurs premières mœurs, n'avait égard, en leur remettant une partie des peines canoniques, dit saint Cyprien, qu'à la grande douleur qu'ils faisaient paraître de leurs fautes. Ainsi quand elle trouvait dans le nombre des pénitents publics, certains pécheurs plus touchés que les autres de leurs chutes, plus fervents dans les exercices laborieux de leur pénitence, plus pénétrés de la crainte des jugements de Dieu, plus humiliés de leur faiblesse, plus ardents pour le bienfait de la réconciliation, plus contristés de leur état d'humiliation, de séparation et d'anathème, alors l'Eglise, sur les traces de l'indulgence de l'Apôtre envers l'incestueux de Corinthe, de peur qu'une tristesse trop profonde et trop abondante n'abattît et ne décourageât ces pénitents brisés de componction, abrégeait leurs peines, se relâchait de sa sévérité, leur avançait la grâce de la paix et de la réconciliation, et récompensait les larmes et la vivacité de leur douleur, en leur rendant la société des fidèles, la participation aux prières de leurs frères, la communion de l'autel et des sacrifices, et enfin tous ces droits dont la grâce du baptême les avait mis en possession.

C'était la distinction toute seule de leur douleur et de leur repentir, qui leur attirait cette distinction de grâce et d'indulgence : il fallait qu'en peu de jours ils eussent rempli, par l'abondance de leur componction, les longues années que leur carrière devait durer : autrement, dit saint Cyprien, lorsque l'inconsidération des prêtres ou la trop grande facilité des martyrs, accordait ces relaxations et ces grâces à des fidèles qui n'avaient pas donné ces grandes marques de repentir, leur réconciliation, dit ce Père, était une réconciliation fausse, dangereuse à ceux qui la donnaient, et inutile à ceux qui l'avaient reçue : *Periculosa dantibus, et nihil accipientibus profutura :* c'était une grêle tombée sur un fruit pas encore mûr; et qui, loin d'avancer sa maturité, la reculait, ou l'en rendait à jamais incapable.

Or, quelles conséquences doit-on tirer de cette doctrine? La première, puisque les grâces que l'Eglise répand en ce temps sur les fidèles ne sont que la récompense de la componction; les âmes qui ne portent au tribunal aucun sentiment de pénitence véritable ne doivent pas se flatter d'y participer : les âmes qui, après les horreurs d'une vie toute criminelle, approchent des pieds des ministres sacrés avec un cœur sec, une conscience insensible, une volonté presque toute formée de revenir à leur vomissement, sont exclues de ce bienfait. Ce sont des cœurs endurcis pour lesquels l'Eglise gémit; des enfants morts qu'elle pleure, mais qui loin d'entrer en société de ses grâces avec les autres fidèles, s'attirent une malédiction d'autant plus abondante, qu'ils choisissent pour profaner ses mystères et ses trésors, la circonstance où elle les répand avec plus de libéralité, et font de son indulgence même l'occasion de leur sacrilége et de leur ingratitude.

Seconde conséquence : les âmes mondaines et sensuelles, qui ne paraissent empressées de venir participer aux largesses de l'Eglise, que parce qu'elles les regardent comme des voies commodes pour arriver au ciel, comme des facilités de salut et des dispenses de pénitence; qui ne viennent pas détester leurs péchés, mais en chercher l'impunité; qui croient que tout est fait, et que le passé est oublié et n'engage plus à rien, dès qu'elles ont satisfait à certaines pratiques extérieures auxquelles l'Eglise semble attacher la participation de ses grâces; qui n'apportent au tribunal, pour toute douleur de leurs crimes, qu'une joie secrète d'y venir chercher le privilége qui les dispense de les pleurer et de les punir; des âmes si peu disposées à apaiser la justice de Dieu, si éloignées de l'esprit de pénitence, qui seul peut attirer la grâce du pardon, si vides de foi et de charité, si indignes même de la grâce commune de la réconciliation, que viennent-elles chercher aux pieds des autels en ces jours saints? Ce sont-là les asiles pieux des pénitents, et elles n'y portent pour toute marque de pénitence qu'un désir charnel de s'en dispenser : c'est là le lieu des larmes et de la componction, et elles en font la ressource de la cupidité et de la paresse : c'est le prix accordé, ou à la longueur du travail, ou au zèle qui voudrait encore le prolonger; et elles le regardent comme le signal du repos et l'abolition des œuvres laborieuses. Quelle illusion, mes frères! Comme si des trésors qui ont pris leur source dans le sein d'un Dieu mourant et crucifié pouvaient devenir eux-mêmes des titres de sensualité et de mollesse! comme si le fruit de la croix de Jésus-Christ ne devait être que l'anéantissement de la croix même! comme si le sang des martyrs et les larmes des justes ne devaient demeurer en dépôt entre les mains de l'Eglise, que pour former des fidèles lâches et impénitents!

Troisième conséquence : puisque l'Eglise ne prétend dans la dispensation de ses grâces, que récompenser la componction abondante des vrais pénitents; les âmes qui ne se repentent que de bouche, qui, après toutes leurs promesses de changement, ont toujours vu leurs passions succéder et sur-

vivre à leur pénitence ; qui n'ont jamais mis qu'un léger intervalle entre les sacrements et les rechutes ; qui ne portent pas à la pénitence une résolution sincère d'éloigner les occasions, de rompre les attachements funestes à l'innocence, de bannir les plaisirs incompatibles avec les devoirs, de fuir les liaisons et les sociétés qui servent d'attrait au vice, de prendre les mesures pénibles pour vaincre leurs passions et expier leurs crimes; qui ne portent au tribunal que des propos vagues, des résolutions chancelantes, un cœur inconstant et irrésolu, plus déterminé par l'approche de la solennité, à recourir au remède, que par la douleur de ses crimes; ces âmes ne doivent rien prétendre aux largesses de l'Eglise : ce sont des animaux immondes revenus cent fois à leur vomissement, dont elle déplore la destinée ; mais qu'elle rejette de ses autels, et devant lesquels elle ne voudrait pas avilir les choses saintes.

Enfin, dernière conséquence : puisque c'est ici le prix des larmes abondantes, et d'une douleur nouvelle et singulière ; ceux mêmes qui ne portent au tribunal qu'une horreur médiocre et fort commune de leurs crimes ; qui ne sentent rien de vif, rien de nouveau, rien de marqué; que les largesses abondantes de l'Eglise n'excitent point à des retours plus tendres sur les miséricordes du Seigneur, des sentiments plus douloureux sur leur propre misère, qui ne sont pas plus réveillés par tout l'appareil touchant de ce temps de grâce et de propitiation ; qui ne laissent paraître dans leur repentir rien de singulier, rien d'extraordinaire; les pécheurs de ce caractère peut-être ne profanent pas le sacrement de la pénitence; mais doivent-ils prétendre aux grâces de surcroît que l'Eglise y accorde? ils reçoivent peut-être la rémission ordinaire attachée à la vertu de ce sacrement; mais que sais-je, s'ils reçoivent les relaxations singulières que l'Eglise y ajoute, puisque ces grâces et ces largesses ne sont destinées que pour consoler les grandes amertumes de la pénitence, et pour en récompenser les larmes abondantes et la ferveur extraordinaire?

Non, mes frères, si votre cœur n'est brisé d'une componction tendre et fervente; si la mesure de votre douleur ne répond à celle de vos crimes ; si la vivacité de votre amour et de votre reconnaissance ne supplée au défaut des satisfactions que la faiblesse de la chair vous rend impossibles ; si vos dispositions n'ont aucune proportion avec la grandeur du bienfait que l'Eglise vous accorde; si vous n'êtes pas humiliés et saintement indignés de votre infirmité et de votre impuissance ; si vous ne vous reconnaissez pas comme indignes des grâces et de l'indulgence de l'Eglise; si vous ne sentez pas qu'eu égard aux abus presque continuels que vous avez faits de la grâce, vous êtes les pécheurs les plus dignes de sa sévérité et les moins en droit de prétendre à ses relaxations et à ses faveurs ; si vous n'êtes pas résolus de faire, de votre côté, tous vos efforts pour apaiser la justice de Dieu ; de lui sacrifier tout ce que vous pourrez prendre sur vous-mêmes; de subir du joug de la pénitence tout ce que vos forces vous permettront d'en porter; en un mot, de plus consulter encore dans vos satisfactions laborieuses, le zèle de la foi et de la pénitence que la faiblesse de la chair, l'Eglise vous exclut de ses grâces et de ses bienfaits. Ses ministres ont beau vouloir répandre sur vous ses grâces et ses faveurs, elle les reprend, pour ainsi dire ; et désavouant en quelque sorte leur ministère, elle ne vous laisse pour partage que votre tiédeur et votre lâcheté.

Voilà, mes frères, les dispositions de foi et de pénitence où vous devez entrer pour participer aux grâces de l'Eglise ; et sans doute que vous y entrerez, mes frères, et que ce temps de propitiation sera pour vous un temps de salut; que les marques de repentir que vous portez aux pieds de l'autel ne seront pas inutiles; que cette terreur de pénitence, qui paraît répandue sur vos visages, annonce le changement de vos cœurs; que ces impressions sensibles de crainte, d'espérance, de joie et de tristesse, que l'appareil de ce saint temps fait sur vous, sont les préjugés heureux de l'abondance des grâces qui vont se répandre dans vos âmes.

Consolez-vous donc, mes frères, puisque l'Eglise vous ouvre le sein de ses miséricordes; venez à l'autel avec confiance, et souffrez que je vous adresse ici, en finissant, les mêmes paroles qu'Esdras adressa autrefois aux Juifs assemblés dans le temple, après avoir excité en eux les sentiments de la plus vive pénitence, et les gémissements les plus touchants, en leur exposant les prévarications dont ils s'étaient rendus coupables, et promettant pour consoler leur douleur, de leur rendre la participation de l'autel et des sacrifices. Allez, mes frères, leur disait cet homme de Dieu, touché de leur componction, et je vous le répète aujourd'hui dans une circonstance toute semblable: allez vous nourrir de cette viande divine, qui renouvelle les âmes, et qui rend aux cœurs faibles et languissants leur force et leur vigueur; vous en avez été assez longtemps privés, ou par votre douleur, ou par vos crimes; allez vous enivrer de ce vin mystérieux, qui enfante les vierges, qui fait oublier le monde et toute sa vanité, qui renverse la raison mondaine, et substitue à sa place les nouvelles vues de la foi, qui excite de saints transports dans un cœur fidèle; retournez à l'autel dont vous avez été si longtemps séparés; allez vous réunir à vos frères, et participer avec eux aux mystères saints, et rentrez dans tous les droits dont vous étiez déchus par vos crimes: *Ite, comedite pinguia et bibite mulsum.* (II *Esdr.*, VIII, 10 et seq.)

Dépouillez ces vêtements de deuil et de tristesse; essuyez des larmes qui ont assez coulé; ce ne sont plus ici pour vous des jours d'affliction et d'amertume, c'est un jour d'allégresse et de solennité; c'est le jour où toutes les grâces du ciel descendent pour vous sur la terre, et viennent encore

purifier votre âme et lui rendre sa première justice : *Et nolite contristari, quia sanctus dies Domini est.*

N'oubliez jamais ce jour heureux ; que la joie de rentrer en grâce avec le Dieu de vos pères vous tienne lieu de force et de courage ; que les malheurs de votre vie mondaine finis, que les inquiétudes et les misères de vos passions enfin terminées, que les remords affreux de la conscience apaisés, que les troubles de l'iniquité changés enfin en une paix tranquille, que les plaisirs du monde remplacés par la participation des mystères saints, par le don de Dieu, par les consolations de la grâce, que cet état nouveau où vous allez entrer, console toutes les amertumes de votre pénitence passée : *Gaudium etenim Domini est fortitudo vestra.*

Que les joies des pécheurs vous deviennent désormais insipides ; que des crimes déjà pleurés ne se présentent plus à vous que pour exciter encore vos larmes ; cachez dans votre cœur jusqu'à la fin le trésor des grâces que vous allez recevoir, de peur que l'ennemi ne vous l'enlève ; jouissez longtemps du bienfait de votre réconciliation ; portez devant Jésus-Christ, au jour de ses vengeances, son sang que l'Eglise vous confie aujourd'hui, afin d'y porter le prix de vos iniquités, l'abolition de vos dettes, le titre de votre immortalité, et le droit de votre rédemption éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS

POUR PRÉPARER DES ENFANTS AU SACREMENT DE CONFIRMATION.

Le sacrement que vous allez recevoir, mes enfants, est comme la perfection de votre baptême ; c'est un sacrement de force et de plénitude de l'Esprit-Saint. Par le baptême vous êtes devenus les enfants de Dieu ; mais par la confirmation vous allez devenir des hommes parfaits, c'est-à-dire que ce sacrement doit opérer en vous les mêmes effets qu'il opérait autrefois sur les premiers fidèles, si vous le recevez avec les mêmes dispositions qu'eux.

1° Ils recevaient avec lui le don des langues et des miracles. Hélas ! mes chers enfants, nous ne nous attendons pas qu'il opère en vous ces prodiges ; ces dons extérieurs sont devenus inutiles à l'Eglise, et la foi n'a plus besoin de ces grands témoignages. Mais à quoi nous avons droit de nous attendre, c'est que l'Esprit de Dieu que vous allez recevoir, vous fasse parler le langage de Dieu ; c'est que vos conversations à l'avenir soient saintes, que vous vous interdisiez les discours profanes du monde, le langage de la colère, de la médisance, du mensonge et du libertinage. Par là vous parlerez une langue nouvelle et inconnue aux enfants du siècle ; vous montrerez que l'Esprit-Saint habite en vous, qu'il parle en vous, et que si vous n'avez pas reçu le don des langues, vous en avez reçu un plus excellent, qui est le don de faire un saint usage de la vôtre.

En second lieu, dès que les premiers fidèles avaient reçu le sacrement de l'imposition des mains, qui est celui de la confirmation, ils devenaient plus fermes dans la foi, plus courageux pour confesser Jésus-Christ, plus intrépides devant les tyrans. Vous n'avez plus de persécuteurs à craindre, mes chers enfants ; le temps des épreuves est passé, et les princes et les magistrats ne portent plus que pour la défense de la foi le glaive qu'ils n'employaient autrefois que pour la combatttre et en exterminer les disciples.

Mais vous avez d'autres combats à soutenir dans le sein même de l'Eglise : le premier contre le monde, le second contre vous-mêmes ; et c'est ce courage et cette fermeté, qui doivent être en vous le fruit visible de ce sacrement. Contre le monde, mes chers enfants. Vous y trouverez des hommes corrompus dans la foi, qui tâcheront d'ébranler la vôtre, qui parleront le langage de l'impiété. Opposez à ces discours, mes chers enfants, un courage digne des soldats de Jésus-Christ ; soutenez les intérêts et la gloire de votre Maître, et confondez l'impie par la seule horreur que vous témoignerez de son impiété. Vous ne souffririez pas qu'un insensé vînt parler devant vous outrageusement de votre père, et comment pourriez-vous souffrir qu'on outrageât, en votre présence, le Dieu de qui vous tenez l'être, qui est votre premier Père, et qui doit être votre récompense éternelle ?

Vous trouverez encore dans le monde des hommes qui tourneront la piété en dérision, qui donneront du ridicule aux pratiques de la religion, qui traiteront de faiblesse les attentions aux devoirs qu'elle nous impose. Vous ne craindrez point ces censeurs de la piété, mes chers enfants, quand vous aurez reçu le sacrement de force et de courage. Si parmi ceux de votre âge il s'en trouve d'assez corrompus pour se moquer de ceux qui sont fidèles à Dieu, leurs railleries ne vous ébranleront point, vous aurez pitié de leur aveuglement, vous confesserez hardiment Jésus-Christ, vous ne connaîtrez pas ce respect humain, qui fait qu'on n'ose souvent professer hautement la foi et la piété devant ceux qui en font des dérisions insensées, vous craindrez Dieu et vous ne craindrez pas les hommes. Enfin, vous trouverez dans le monde tous les vices

autorisés par les exemples, et peut-être trouverez-vous ces écueils parmi vos proches et vos amis; leur vie déréglée sera pour vous comme une sollicitation perpétuelle au dérèglement; de quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez le vice applaudi et les passions justifiées: il faut du courage pour résister à ces exemples. Voilà, mes enfants, vos tyrans et vos persécuteurs; voilà ce que la grâce du sacrement de la confirmation, si vous y êtes fidèles, vous donnera la force de surmonter. Souvenez-vous, mes chers enfants, que ce qui est autorisé par la multitude est presque toujours réprouvé par la loi de Dieu; que tout ce qui n'est justifié que par le monde est aussi criminel que le monde; que pour être chrétien, il faut être l'image de Jésus-Christ, et que vous ne sauriez ressembler à Jésus-Christ, tandis que vous vivrez comme le monde.

Enfin le second combat que vous aurez à soutenir, plus terrible et plus dangereux que le premier, sera contre vous-mêmes. Hélas! mes chers enfants, vos passions vont croître avec votre âge; ce fonds de corruption que nous portons au dedans de nous se fortifiera de jour en jour; peut-être a-t-il déjà prévenu en vous la maturité des années; peut-être la grâce de l'innocence a-t-elle déjà fait naufrage; peut-être avez-vous déjà souillée cette robe de pudeur et de justice dont le baptême avait revêtu votre âme. Si les commencements sont corrompus, jugez, mes chers enfants, quelles seront les suites? si la source est déjà gâtée, tout le cours de votre vie que sera-t-il? si vos passions, encore faibles et naissantes, sont déjà plus fortes que vous, comment ferez-vous lorsqu'elles seront arrivées au plus haut point de leur force?

Résistez, mes chers enfants, dans les commencements: c'est l'effet que doit produire en vous le sacrement que l'Eglise vous confère; accoutumez-vous à vaincre vos passions dans le premier âge, ces premiers efforts attireront sur vous des grâces abondantes pour toute la suite de votre vie. Dieu sera plus attentif à vous préserver; vous vivrez au milieu de la corruption du monde sans en être souillés; vous ressemblerez à ces trois enfants hébreux que le Seigneur préserva au milieu des flammes, parce que leurs premières années avaient été agréables à ses yeux. Tout dépend, mes chers enfants, de ces commencements; si votre jeunesse est sage et réglée, la vertu et la crainte de Dieu vous accompagneront dans tous les âges; si vous avez semé dans la bénédiction, vous recueillerez des bénédictions abondantes: ces pures prémices de votre vie en sanctifieront toute la suite; Dieu les acceptera comme les gages heureux de votre salut, comme la première offrande d'une victime qui lui appartient et qui lui est réservée. Mais si vous êtes assez malheureux pour vous égarer dès vos premières voies et ne faire aucun usage de la grâce de force et de courage que vous allez recevoir, chaque pas que vous ferez dans la suite sera une chute. Le démon, vous voyant dépouillés de cette grâce de sainteté que vous avez reçue au baptême, et de la grâce de la force que vous recevez aujourd'hui, ne trouvera plus rien en vous qui lui résiste; vous deviendrez le jouet de ses séductions et de vos propres faiblesses; vous avancerez dans le crime à mesure que vous avancerez en âge: vous avez commencé par oublier Dieu, vous finirez par le mépriser. Celui qui sème dans la chair, dit l'Apôtre, moissonne dans la chair: si la racine est gâtée, les branches qui en naîtront n'en seront pas plus saines; vous vous préparerez des jours malheureux et criminels, une vie toute pleine de passions, une vieillesse triste et abandonnée de Dieu. Heureux, mes chers enfants, celui qui porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse! Dieu le bénira; ses passions, réprimées de bonne heure, seront plus dociles; la vertu lui coûtera moins; ses penchants, tournés d'abord vers le devoir, s'y porteront d'eux-mêmes; ses jours seront tranquilles, sa vie sainte, sa vieillesse honorée, et sa mort, semblable à sa vie, ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

DISCOURS A DES RELIGIEUSES.

Je ne vous dissimule point, mes chères filles, toute la douleur dont je suis pénétré. Etait-ce à vous à m'affliger? et était-ce de cette maison que je devais attendre des peines dans mon ministère? Vous deviez être, mes chères filles, toute la consolation de mon épiscopat, comme vous en avez toujours été la portion la plus chérie; je ne devrais venir ici que pour me consoler avec vous des désordres et des scandales qui ne peuvent pas manquer d'arriver dans un diocèse aussi immense que celui dont la Providence m'a chargé. Ce serait, mes chères filles, à votre régularité, à votre ferveur, à la paix et à l'union que je devrais trouver dans ce saint asile, à m'adoucir les peines qui me viennent d'ailleurs; vous devriez me rendre le joug de mon épiscopat plus supportable, et cependant vous l'aggravez, vous me le rendez plus accablant, vous ajoutez un nouveau poids d'amertume à mes peines. Encore une fois, mes chères filles, est-ce là ce qu'un père, qui vous a toujours tendrement aimées, devait attendre de votre soumission et de votre reconnaissance?

Souvenez-vous des avis que saint Paul donnait aux fidèles de Corinthe, qui s'étaient relâchés de leur première ferveur par les

dissensions qui s'étaient élevées parmi eux; car la perte de la paix et la perte de la ferveur et de la régularité vont toujours ensemble. Vous couriez autrefois, leur écrivait saint Paul, avec tant de zèle et d'union dans la voie de Dieu, vous étiez, par la ferveur et la paix qui régnaient parmi vous, le modèle de toutes les autres Eglises de l'Asie; vous étiez la gloire de ceux qui les premiers vous avaient annoncé Jésus-Christ : *Currebatis bene.* (*Galat.*, V, 7.) Comment êtes-vous donc déchus de cette première grâce? Quel est l'obstacle qui vous arrête et le levain fatal de dissension qui a corrompu les dons de Dieu parmi vous? Je n'entends plus parler que des contensions et du schisme qui s'est glissé parmi vous : les uns sont à Paul, les autres à Céphas ou à Apollon, et aucun n'est à Jésus-Christ; est-ce donc au nom de Paul ou de Céphas que vous avez été baptisés, ou au nom de Jésus-Christ?

Voilà, mes chères filles, ce que je répète ici dans l'amertume de mon cœur. Vous marchiez autrefois avec tant de ferveur et d'union dans la pratique de vos devoirs : *Currebatis bene;* on vous proposait comme le modèle de tous les monastères de ce grand diocèse, vous y répandiez la bonne odeur de Jésus-Christ; on ne parlait de votre maison que pour en louer l'union et la concorde; vous étiez la consolation de mes prédécesseurs et la gloire des ouvriers qui les premiers vous avaient conduites dans les voies de la perfection religieuse. Quel est donc le malheureux levain de division qui a aigri et corrompu une masse si pure et si sainte? les unes sont à Paul, les autres à Céphas, aucune n'est à Jésus-Christ; mais êtes-vous donc les épouses de Paul ou de Céphas, ou les épouses de Jésus-Christ?

Et fallait-il qu'après avoir été la joie et la consolation de mes prédécesseurs, vous fussiez les filles de ma douleur, et que mon épiscopat fût réservé à des temps aussi tristes et aussi affligeants pour moi? Voilà, mes chères filles, la source de tous vos malheurs: Attachées à vos guides par des goûts purement humains, Dieu ne bénit pas leur ministère à votre égard; la vanité, la prévention, des motifs peut-être encore plus condamnables, décident de vos choix; chacune veut élever les talents et les lumières de son Paul au-dessus des talents et des lumières du Céphas de l'autre, et de ces attachements et ces prédilections puériles viennent les antipathies, les refroidissements, les cabales, l'usage inutile et souvent profane et criminel des sacrements, les chagrins et les dégoûts de son état, et enfin les dissensions, c'est-à-dire le plus grand fléau dont Dieu puisse frapper un monastère de vierges. C'est par où a commencé la décadence et l'avilissement de tant de saints monastères, si fervents autrefois, si respectables dans leurs commencements, et sur lesquels l'Eglise gémit aujourd'hui, parce qu'ils sont devenus la risée même et le scandale des mondains et la honte de la vie religieuse, qu'ils déshonorent par des mœurs dissipées et mondaines.

Craignez pour vous le même malheur, mes chères filles : dès que les pierres d'un édifice commencent à se désunir, tout est sur le point de s'écrouler; tout s'ébranle, tout menace ruine. Rendez-moi, mes chères filles, la joie et la consolation que vous m'avez ôtées; il est encore temps. L'ancien esprit de piété n'est pas encore éteint parmi vous; Dieu ne vous a pas encore abandonnées; il s'éloigne, il vous menace, vous le voyez; il ne verse plus sur vous ces grâces abondantes qui faisaient autrefois de cette sainte maison l'édification publique, et qui avaient sanctifié tant de vierges chrétiennes, tant de mères respectables, dont la mémoire encore récente devrait vous accabler de confusion et de douleur; le danger pour vous est grand, je vous le dis de la part de Dieu, mais le mal n'est pas sans remède. Dieu vous a unies, mes chères filles, par les liens d'une même règle et d'un même asile : que les hommes ne divisent donc plus ce que Dieu a uni : n'ayez toutes qu'un cœur et qu'une âme, comme vous n'avez toutes qu'un même époux et une même espérance; ne cherchez point de vaines consolations au dehors et dans les secours humains; trouvez-les dans la tendresse et dans la charité mutuelle que vous vous devez les unes aux autres; ne faites pas de l'asile de la paix, de la joie et de l'innocence, où Dieu, en vous retirant par sa grande miséricorde de la corruption du monde, vous a appelées; n'en faites pas, dis-je, le triste séjour du trouble, des chagrins et de la discorde. Recevez les guides que Jésus-Christ vous présente par mon ministère, comme Jésus-Christ lui-même; ceux que votre goût voudrait se choisir ne sont pas à votre égard les envoyés de Jésus-Christ. Ils n'ont pas sa mission, ils n'ont que la vôtre, et par conséquent nulle bénédiction ne peut être attachée à leur ministère; vous y languirez toujours dans les mêmes imperfections, les mêmes éloignements, les mêmes attachements et les mêmes faiblesses.

Si jamais une vierge avait été en droit de se choisir elle-même un guide, c'était sans doute la plus sainte de toutes les vierges : cependant elle attend que Jésus-Christ sur la croix lui indique celui qui lui devait tenir ici-bas sa place : elle aurait pu demander Pierre, le premier et le chef de tous les apôtres, et en qui devait résider une prééminence de lumières et de talents comme de dignité; elle aurait pu préférer Jacques et Jude, les frères du Seigneur, et qui étaient unis à elle par les liens du sang : mais elle savait trop qu'il n'y a jamais de sûreté dans nos propres choix : elle s'en tient à saint Jean, à qui Jésus-Christ la confie, et lui demeure soumise comme à Jésus-Christ lui-même.

Ne perdez jamais de vue, mes chères filles, ce grand modèle; tenez-vous sous la main de Jésus-Christ; ne croyez sûrs et utiles pour vous que les guides qu'il vous in-

dique par ma bouche : cette soumission aveugle à ses ordres est, elle seule, une disposition la plus capable d'attirer une grande bénédiction au ministère de ceux qui seront préposés à la conduite de vos âmes. N'obligez donc plus, mes chères filles, ce Dieu de paix à s'éloigner; il n'habite, vous le savez, que dans les lieux où il la trouve : rappelez-le dans ce saint asile, et vous le rappellerez dans votre cœur ; mettez-vous en état d'approcher avec fruit des saints mystères, ces mystères de charité qui sont profanés dès qu'ils entrent dans un cœur flétri par le plus léger levain d'aversion, de sorte qu'on y boit et qu'on y mange sa condamnation. Consolez-moi donc, mes chères filles, en vous réunissant toutes ici aux pieds de Jésus-Christ ; déposez-y tout ce qui pourrait vous rester encore d'éloignement et d'antipathies secrètes; fermez pour toujours la plaie que vous avez faite à mon cœur ; donnez-vous mutuellement le baiser de paix en ma présence. Que le cœur, rendu au devoir, aille encore plus loin que ces signes extérieurs de charité ; que vos larmes, en purifiant vos cœurs, soient comme le sang de votre douleur, qui confirme aujourd'hui devant Jésus-Christ la nouvelle alliance : vous auriez tout perdu en perdant la paix ; vous gagnez tout en la recouvrant. Je vous la donne, mes chères filles, je vous la laisse, et j'espère qu'elle ne sortira plus de cette maison.

AVERTISSEMENT

SUR LE FRAGMENT SUIVANT.

Ce fragment est conservé à la Bibliothèque impériale, en deux feuillets, de la main de Massillon. On en doit la découverte aux soins du libraire Renouard, qui l'inséra à la suite du *Petit Carême*, édité par lui. Il est probable que des recherches bien dirigées mettraient encore sur la trace de nombre d'autres travaux de l'éloquent évêque de Clermont; malheureusement, les nombreuses éditions de ses *Œuvres* qui ont été publiées ne laissent pas beaucoup à glaner dans ce champ déjà si riche.

FRAGMENT

D'UN SERMON PRONONCÉ AUX QUINZE-VINGTS,

EN PRÉSENCE DE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Grand Dieu ! c'est aujourd'hui qu'en faisant naître votre Fils d'une race royale, vous nous apprenez que vous ne rejetez pas les grands et les puissants, puisque vous êtes grand vous-même !

Répandez donc l'abondance de vos grâces sur la princesse pieuse qui est ici prosternée aux pieds de vos autels, et que vous avez réservée à un siècle où la vertu a besoin plus que jamais de grands exemples !

Laissez longtemps à votre peuple un modèle qui, au milieu de la corruption de nos mœurs, honore encore la piété, et donne une nouvelle force aux vérités saintes que vous mettez dans nos bouches !

Faites passer à ses augustes enfants les vertus qui la rendent si respectable !

Sanctifiez le prince illustre qu'un lien sacré lui a uni ! Rendez-lui, des richesses de votre miséricorde, les attentions et les soins infatigables qu'il donne sans cesse au soulagement des peuples, à la paix de l'Eglise, au salut de la monarchie !

Que les prières, grand Dieu ! que nous vous offrons ici pour lui, trouvent auprès de votre trône le même accès que les supplications des peuples trouvent, tous les jours, auprès d'un prince si humain et si bienfaisant !

Prodiguez en sa faveur les trésors de la grâce, comme vous lui avez déjà prodigué les talents et les trésors de la nature !

Rendez-le aussi saint qu'il est grand ! aussi digne de vos bienfaits qu'il est digne de nos cœurs ! aussi immortel dans le livre de vie qu'il le sera dans nos histoires !

Faites d'un prince selon le cœur des hommes, un prince selon votre cœur !

Prolongez les jours de la princesse auguste à qui il doit la naissance.

Conservez aux peuples leur protectrice ; à la cour celle qui en est l'ornement ; à tous une maîtresse plus touchée de notre amour que de nos hommages !

Et si les vœux d'un pécheur et d'un ministre indigne pouvaient être exaucés, recevez, grand Dieu ! ces dernières effusions de mon cœur, et que les souillures secrètes que vous y connaissez n'ôtent rien devant vous à la force et au mérite de ma prière.

MANDEMENTS.

MANDEMENT Ier.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces pour la prise de la ville de Fontarabie.*

(17 juillet 1719.)

Jean-Baptiste, etc. L'Eglise a toujours regardé les guerres qui s'élèvent entre les princes chrétiens comme les châtiments de Dieu sur les peuples et sur les royaumes; et si elle ordonne des cantiques de joie et d'actions de grâces, pour les victoires qu'ils remportent les uns sur les autres, c'est dans l'espérance que ces événements les conduiront à une paix plus prompte et plus durable. Aussi le roi, par sa lettre du 28 juin, nous avertit que c'est avec douleur qu'il tourne ses premières armes contre un prince dont la personne et les intérêts lui doivent être si chers; que quoique Dieu paraisse, par les succès qu'il lui accorde, approuver la justice et la droiture de ses intentions, il ne ressentirait aucune joie de ces avantages, s'ils n'étaient des acheminements à la tranquillité générale qu'il tâche, avec tous ses alliés, d'obtenir du roi d'Espagne. La prise de Fontarabie ne le flatte donc point par la gloire de la conquête, mais seulement par l'espérance de parvenir à une paix également avantageuse aux deux nations. C'est pour remercier Dieu de la protection dont il favorise ses entreprises, et obtenir la paix que Sa Majesté désire, qu'il nous ordonne de lui en rendre de solennelles actions de grâces.

Entrons, mes frères, dans des sentiments si raisonnables et si dignes d'un roi très-chrétien. Remercions Dieu des succès qu'il accorde aux armes de notre jeune monarque; mais joignons à nos actions de grâces des vœux ardents et sincères pour la paix, afin que, délivrés des horreurs de la guerre, *nous puissions mener une vie paisible et tranquille dans toute sorte de piété et d'honnêteté.* (I *Tim.*, II, 2.) A ces causes, etc.

MANDEMENT II.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la prise de la ville et du château de Saint-Sébastien.*

(20 septembre 1719.)

La paix entre les princes chrétiens est toujours l'objet des vœux et des prières de l'Eglise, et les succès heureux dont le ciel continue de favoriser les armes du roi, par la prise de la ville et du château de Saint-Sébastien, ne doivent nous réjouir que parce qu'ils nous donnent de nouvelles espérances d'obtenir cette paix si nécessaire à l'Europe. C'est de cet œil que Sa Majesté, touchée des malheurs que traîne la guerre, regarde cette nouvelle conquête; elle ne le flatte qu'autant qu'elle paraît un nouveau témoignage de la justice de sa cause et de la droiture de ses intentions, et qu'elle lui ménage de nouveaux moyens de pacifier des nations qui n'ont pris les armes qu'à regret. C'est dans cet esprit que Sa Majesté, par sa lettre du 30 août, nous ordonne de rendre à Dieu des actions de grâces solennelles. Ces vues sont si conformes à l'esprit et aux intentions de l'Eglise, que nous devons y entrer avec plaisir, et nos actions de grâces solennelles deviendront des vœux publics et solennels pour la paix.

MANDEMENT III.

Pour ordonner des prières publiques au sujet des maladies contagieuses.

(31 octobre 1720.)

Eloignés de vous, mes très-chers frères, nous pouvons dire, avec l'Apôtre, que vous nous êtes sans cesse présents : Dieu seul connaît la tristesse qu'une si longue séparation met dans notre cœur. La seule consolation qui adoucit nos peines, c'est que l'ordre lui-même de la Providence nous arrête; que la même main qui nous a donné à vous, nous en sépare; et que les temps que Dieu a marqués pour nous rendre à notre cher troupeau paraissent enfin s'approcher.

Mais en attendant que nous puissions nous consoler ensemble, selon l'expression de l'Apôtre, par les témoignages d'une foi et d'une charité mutuelle, nous ne perdons pas de vue vos véritables besoins. La main de Dieu étendue sur une des plus grandes provinces de la monarchie, réveille nos frayeurs et notre tendresse pour les peuples que sa bonté nous a confiés.

Et, en effet, si les fléaux publics sont d'ordinaire le châtiment des prévarications publiques, pouvons-nous ne pas craindre pour vous, mes très-chers frères? Si les trésors de la patience et de la bénignité du Seigneur sont enfin épuisés, et que ce soit ici le temps de sa colère, que trouvera-t-il parmi vous qui le désarme et qui sollicite sa clémence en votre faveur? Croyez-vous que les villes désolées qu'il livre actuellement à la contagion et à la mort soient les plus criminelles? elles offrent du moins à la vengeance céleste la voix de leurs pasteurs, qui, comme Moïse, au milieu des morts et des mourants, lèvent les mains au ciel, ne craignent point pour eux le souffle empoisonné qui ravage leurs troupeaux, et dont les seules prières devraient être assez puissantes pour en arrêter le progrès et calmer le courroux du Seigneur. Elles pouvaient encore se glorifier d'une multitude de ministres zélés qui viennent de consommer leur sacrifice dans l'exercice de leurs fonctions, et qui ont livré, avec une ferveur digne des premiers temps, leur âme pour leurs frères. Cependant le glaive de la colère de Dieu qui les frappe n'est pas

encore arrêté; tant de victimes déjà immolées semblent rallumer sa fureur et lui en demander de nouvelles.

Quel traitement peut-il nous réserver, s'il mesure ses châtiments sur nos infidélités? Vous avez recours à des prévoyances humaines pour empêcher que la mort et le venin n'entrent dans vos villes; mais que peuvent les conseils et les mesures des hommes contre les conseils de Dieu? Vos murailles vous défendront-elles contre le bras du Tout-Puissant? Ajoutons, mes très-chers frères, aux précautions humaines, la seule précaution qui peut les rendre utiles: prévenons les malheurs qui nous menacent, en faisant cesser les crimes qui vont les attirer sur nous. Ce n'est pas assez d'être en garde contre les causes étrangères; allez à la source, dit le Seigneur, et ôtez le mal qui est au milieu de vous: *Auferes malum de medio tui.* (*Deut.*, XIII, 5.)

C'est la licence des mœurs publiques; c'est peut-être encore la dissipation et l'infidélité des ministres de l'autel, qui ont armé sa vengeance; il faut qu'un repentir sincère, et un renouvellement de religion et de piété dans tous les états, la désarment. C'est ainsi qu'autrefois Ninive, sous la cendre et sous le cilice, effaça par l'abondance de ses larmes, l'arrêt de condamnation déjà prononcé contre elle. Le Seigneur n'est jamais plus prêt à s'apaiser que lorsqu'il paraît le plus irrité; et ses punitions sont en même temps le châtiment et le remède de nos crimes: *Iratus es et misertus es nobis.* (*Psal.* LIX, 1.)

Jetons-nous donc, mes très-chers frères, dans le sein de sa miséricorde; il ne nous montre de loin la verge de sa fureur que pour nous rappeler de nos voies égarées; il ne menace que pour n'être point obligé de frapper.

Mais quand nous n'aurions rien à craindre pour nous, la désolation et la mort répandues sur nos frères pourraient-elles nous laisser insensibles? Pouvons-nous refuser à l'image affreuse de leurs malheurs les sentiments d'une compassion et d'une tristesse chrétienne? et si l'éloignement des lieux ne nous permet pas de leur offrir des secours qu'ils ne peuvent attendre de nous, leur refuserons-nous le secours de nos prières? Accompagnons-les, mes très-chers frères, de ces sentiments de foi et de componction, qui les font monter devant le trône du Seigneur, et vont lui arracher des mains les fléaux dont il afflige son peuple. Offrons-lui le sacrifice de nos passions, avant qu'il nous demande celui de notre vie.

MANDEMENT IV.

Pour la visite générale de son diocèse.

(9 avril 1721.)

Depuis que la Providence a permis, mes très-chers frères, que ce vaste diocèse ait été confié à nos soins, il ne nous a pas été possible de remplir tous les devoirs que notre ministère exige, et que vous étiez en droit d'attendre de nous: des raisons supérieures et qui nous paraissent dans l'ordre de Dieu, avaient jusqu'ici éloigné le pasteur du troupeau. Dans cette triste séparation, nous vous portions à la vérité dans notre cœur; mais nous ne pouvions ni vous consoler dans vos peines, ni vous éclaircir de vos doutes, ni remédier aux abus qui peuvent s'être glissés parmi vous. Comme c'est là une des principales fonctions de notre épiscopat, nous ne croyons pas devoir la différer plus longtemps: il est juste que les brebis connaissent leur pasteur et entendent sa voix; il est essentiel que le pasteur connaisse et les brebis et les ministres préposés pour les conduire. Préparez-vous donc, mes très-chers frères, à nous recevoir comme celui qui vous tient ici-bas la place de Jésus-Christ, et qui doit lui rendre compte de vos âmes. Nous espérons que cette visite vous attirera un accroissement de grâces et de bénédictions spirituelles, et que, témoin de votre foi et de votre piété, elle sera pour nous une source abondante de consolation

MANDEMENT V.

Pour ordonner la continuation des prières publiques au sujet des maladies contagieuses.

(16 septembre 1721.)

Jusqu'ici, mes très-chers frères, nous n'avons vu que de loin le bras du Seigneur levé sur une des plus grandes provinces de ce royaume. Sa justice n'exerçait ces châtiments publics que pour nous faire rentrer en nous-mêmes: elle ne frappe jamais que pour sauver. Mais l'éloignement du péril nous a laissés dans notre fausse paix: nous avons gémi sur nos frères; nous n'avons pas pleuré pour nous-mêmes: coupables des mêmes crimes, nous n'avons pas craint la même punition. Aujourd'hui la colère de Dieu nous menace et semble s'approcher de nous; il nous montre de plus près ses vengeances, nous en sommes effrayés, mais en sommes-nous plus fidèles? nous craignons les effets terribles de sa justice, mais travaillons-nous à l'apaiser? nous grossissons même le péril, mais en poussant trop loin nos frayeurs, nous sommes tranquilles sur tout ce qui doit faire le plus juste sujet de nos craintes. Entrons dans les desseins de Dieu, mes chers frères, cessons nos infidélités, et nous verrons bientôt cesser ses vengeances: ce sont nos crimes qui l'ont armé du glaive de la colère, notre pénitence seule peut le désarmer et le lui faire tomber des mains. La fuite et toutes les précautions ne vous mettront pas à couvert de ses coups; vous aurez beau dire aux montagnes, cachez-nous, il trouve partout ceux qu'il veut punir: les ressources de la religion sont plus sûres que celles de la prudence humaine. Ne lui offrez plus rien au dedans de vous qui soit digne de sa colère, et après cela vivez avec confiance, vous ne périrez point et vous sauverez vos frères: s'il se fût trouvé dix justes dans Sodome, le feu du ciel ne serait pas tombé sur cette ville criminelle. Unis-

sons donc, mes chers frères, nos gémissements et nos prières; faisons-les monter jusqu'au trône de sa miséricorde; gémissons autant sur les iniquités qui nous souillent que sur les malheurs qui nous menacent; paraissons aux pieds des autels plus effrayés de l'état de notre conscience que du péril même de notre vie; en un mot, réconcilions-nous avec Dieu et nous ne craindrons plus pour nous-mêmes.

MANDEMENT VI.

Pour la publication d'un jubilé.

(22 février 1722.)

Jamais, mes très-chers frères, les grâces de l'Eglise ne nous furent plus nécessaires, que dans ce temps d'affliction et de calamité.

Les fléaux dont la colère de Dieu frappe encore quelques-unes de nos provinces (49); ceux dont nous avons été menacés en particulier, n'ont pu jusqu'ici nous faire rentrer en nous-mêmes; le péril plus proche a réveillé notre crainte, sans exciter notre componction. Nous n'avons rien oublié pour nous mettre à couvert du châtiment; nous n'avons rien fait pour apaiser celui qui châtie.

L'Eglise nous ouvre aujourd'hui une autre voie de conversion. Si les punitions n'ont pu réussir à nous corriger, il faut du moins que les grâces nous touchent. Le souverain pontife, qui en est le premier dispensateur, tremblant sous le poids du ministère universel qui vient de lui être si heureusement confié, ouvre les trésors de l'Eglise à tous les fidèles : c'est ici comme un signe de paix et de réconciliation qui semble nous annoncer la fin de la colère du ciel, et nous promettre des jours plus heureux et plus tranquilles. Le Seigneur s'est montré depuis longtemps comme un Dieu terrible et vengeur, il se montre aujourd'hui comme un Dieu bienfaisant et miséricordieux : il ne nous effraye plus par ses menaces; il veut nous attirer par ses bienfaits. Quel malheur pour nous, mes très-chers frères, si tant de moyens de salut nous devenaient inutiles!

Cependant, nous vous le disons ici avec douleur, les uns regarderont ce temps de grâce et de propitiation comme un devoir onéreux, et ne sentiront de la grandeur de ce bienfait que la peine de se disposer à s'en rendre dignes : les autres se croiront quittes de tout envers Dieu, dès qu'ils auront participé aux grâces de l'Eglise, et les rechercheront plus pour autoriser leur impénitence que pour renouveler leur reconnaissance et leur ferveur.

Souvenez-vous, mes chers frères, que la sainteté de vos dispositions décidera de la mesure des grâces que vous recevrez en ces jours de salut. Plus vous aimerez, plus il vous sera remis; plus le repentir de vos fautes sera vif, plus les peines dont elles devaient être expiées deviendront légères; c'était une piété plus fervente et des larmes plus abondantes qui obtenaient autrefois aux pénitents publics la relaxation des peines canoniques. L'Eglise, touchée de l'excès de leur componction, abrégeait les jours de leurs travaux et de leur pénitence : l'esprit qui la conduit est toujours le même; ses grâces ne sont encore destinées qu'aux véritables pénitents, elle ouvre ses entrailles et ses trésors à leur douleur.

Offrons donc aux miséricordes du Seigneur, mes chers frères, des cœurs véritablement brisés et humiliés. Détestons les désordres qui ont jusqu'ici fermé le ciel sur nous, ou qui ne l'ont ouvert que pour attirer sur nos villes et sur nos campagnes des calamités publiques.

Rapprochons-nous de Dieu qui semble nous promettre de cesser ses vengeances, puisqu'il nous offre même ses grâces ; et si nous n'avons pas fait tout l'usage que nous devions de ces châtiments, n'abusons pas du moins de ses bienfaits.

MANDEMENT VII.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces du sacre et du couronnement du roi.*

(30 novembre 1722.)

C'est la piété des peuples, mes chers frères, qui obtient du ciel les bons rois. Les princes que Dieu donne à la terre sont d'ordinaire la récompense ou le châtiment des vertus ou des crimes de leurs sujets. Venez donc unir vos prières à celles de l'Eglise, pour demander à Dieu que notre jeune monarque soit un roi selon son cœur; que la cérémonie auguste qui vient de le marquer du caractère sacré de la royauté, répande sur lui, avec l'onction sainte, toutes les bénédictions de la grâce; qu'il soit le père de son peuple, qu'il n'use que selon l'ordre de Dieu de la puissance qu'il ne tient que de Dieu; que ses passions lui soient aussi soumises que ses peuples; que pour régner plus heureusement sur nous, il commence à régner sur lui-même; et que son règne soit aussi long que celui de son bisaïeul, aussi pieux que celui de saint Louis, aussi glorieux que celui de tous ses plus augustes prédécesseurs ensemble.

Il porte déjà sur la majesté de son front toutes ces belles espérances; ce qui paraît tous les jours d'heureux et de grand dans sa personne sacrée, prévient nos désirs et affermit notre confiance. Ne nous lassons donc point, mes chers frères, de supplier le Maître des rois et le souverain dispensateur des royaumes, qu'il fasse connaître de jour en jour ses dons dans cet auguste prince; qu'il conserve l'enfant de tant de rois et l'unique espérance de tant de peuples; que le commencement de son règne soit celui de notre bonheur, et qu'il protége une monarchie où la foi est montée sur le trône avec ses rois, et s'est toujours perpétuée avec

(49) La peste était à la Canourgue, qui confine l'Auvergne.

eux aussi pure et aussi brillante que leur couronne.

MANDEMENT VIII.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la cessation du mal contagieux qui s'était répandu dans quelques provinces de ce royaume.*

(1er mars 1723.)

La colère du Seigneur, mes très-chers frères, s'est enfin apaisée. Sa vengeance, comme dit le Prophète, n'a pas voulu suspendre pour toujours ses miséricordes : il a retiré sa main terrible qui s'appesantissait sur nos provinces, et le fléau de la contagion qui les désolait est enfin cessé. Il semble que sa bonté réservait cette faveur signalée à ces jours heureux où notre jeune monarque entre en possession de toute son autorité royale ; et ces commencements nous font espérer que son règne sera marqué par une suite de bienfaits d'en haut : aussi son premier soin est d'ordonner des actions de grâces dans tout son royaume, et de se mettre lui et ses peuples sous la protection de celui qui frappe et qui guérit, qui détruit et qui conserve les empires.

Des motifs singuliers de reconnaissance, mes très-chers frères, doivent ici redoubler la ferveur de vos prières ; plus le danger a été près de vous, plus vos actions de grâces envers le Seigneur, qui a bien voulu vous en garantir, doivent être vives et touchantes. Vous avez vu la désolation et la mort sur la frontière de la province et à la porte, pour ainsi dire, de nos villes ; vous avez été longtemps sous le glaive exterminateur et attendant à chaque moment le coup fatal. Rappelez vos frayeurs et vos inquiétudes, et mesurez la vivacité de votre reconnaissance sur celle de vos alarmes ; souvenez-vous que les bienfaits de Dieu, méconnus, annoncent toujours son indignation et sa vengeance. Il est jaloux de ses dons, et il n'est jamais plus près de frapper que lorsque sa protection, plus marquée et plus soutenue, n'a trouvé que des cœurs insensibles : ne le faisons pas repentir de sa clémence. Tout nous excite à retourner à lui : ses bienfaits, qui ne se payent que par l'amour et par la fidélité ; ces jours de pénitence où nous sommes entrés ; les mystères saints qui approchent, et où les grâces plus abondantes demandent des cœurs plus préparés ; et enfin, nos égarements passés, auxquels le Seigneur a peut-être marqué cette conjoncture de miséricorde comme le dernier terme de sa patience.

MANDEMENT IX

Pour la publication du jubilé.

(15 novembre 1724.)

Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que notre malice et nos infidélités augmentent, après avoir accordé aux vœux de toute l'Eglise un chef et un pasteur fidèle et selon son cœur, veut encore que cette mère charitable nous ouvre les trésors de ses grâces, soit pour exciter notre reconnaissance à la vue d'un don si précieux, soit afin que les soins et les exemples d'un pontife si saint ne soient pas inutiles à son peuple.

Répondons, mes très-chers frères, aux desseins de Dieu sur nous ; il met tout en usage pour nous rappeler à lui, et, comme nous devenons tous les jours plus ingénieux à nous perdre, il emploie aussi tous les jours de nouveaux moyens pour nous sauver.

Ne bornons pas surtout (comme il nous est arrivé peut-être jusqu'ici) le fruit de ces jours de propitiation à quelques démarches passagères de pénitence. Ne nous flattons point que nos fautes soient expiées, si elles n'ont pas été détestées ; ne croyons pas que les grâces de l'Eglise nous aient purifiés, si elles ne nous ont pas changés ; ne comptons sur son indulgence qu'autant que nous pouvons compter sur un sincère repentir. Ses largesses sont des moyens de conversion et non pas des prétextes d'impénitence ; elles nous aplanissent les voies saintes, mais elles ne nous dispensent pas d'y marcher : ce sont les secours de notre faiblesse et non pas les excuses de notre lâcheté ; le sang de Jésus-Christ d'où elles coulent porte toujours avec lui le sceau et le caractère de la croix, et le prix qui nous rachète et qui nous délivre ne peut effacer l'obligation de souffrir que lui-même nous impose.

Préparez donc vos cœurs, mes très-chers frères, et en ce temps surtout où non-seulement l'Eglise vous ouvre ses grâces et ses dons, mais où les cieux vont s'ouvrir pour donner aux hommes l'Auteur de tous les dons et de toutes les grâces. Les désirs des justes ont autrefois obtenu son premier avénement sur la terre ; il faut que les soupirs de la pénitence le fassent de nouveau descendre dans nos cœurs.

Attirons, par une vie plus chrétienne, les bénédictions du ciel sur le pontife pieux que le Seigneur, dans sa grande miséricorde, vient de donner à son peuple. Attirons-les sur toute l'Eglise confiée à ses soins ; sur ce vaste royaume en particulier, dont les souverains en ont toujours été les plus puissants protecteurs, et enfin sur notre jeune monarque descendu de tant de saints rois, afin qu'il soit l'héritier de leur sagesse et de leur zèle pour la religion, comme il l'est de leur couronne.

MANDEMENT X.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces du mariage du roi.*

(24 septembre 1725.)

Tout ce qui assure la succession dans les empires en assure aussi la tranquillité, et la tranquillité des empires fait toute la sûreté des lois et de la religion. La monarchie a éprouvé plus d'une fois les malheurs qui menacent le trône, quand le prince qui l'occupe voit finir avec lui l'espérance de sa postérité : c'est ce qui faisait désirer si

vivement à la nation que notre jeune monarque se hâtât de donner, par un mariage saint et auguste, des héritiers à la couronne.

Nos vœux, mes frères, sont exaucés, et son choix a surpassé même nos espérances. Les conseils de la chair et du sang, les grands intérêts de la terre, président d'ordinaire aux mariages des souverains : c'est la religion seule qui a proposé celui-ci; c'est elle qui l'a conclu. Le roi, en partageant son trône avec la princesse Marie, y a fait asseoir avec elle, à côté de lui, la sagesse, la piété, l'humanité, la clémence, et toutes les vertus qui en sont les appuis plus fermes et plus durables que les alliances des plus puissants royaumes : c'est l'intérêt qui les forme, et c'est l'intérêt qui, un moment après, les désunit; et il n'est pas nécessaire de parcourir nos annales pour savoir que les grands Etats qui nous ont donné des reines ne nous ont pas toujours donné des amis et des alliés. La France n'a pas besoin de secours étrangers; il ne lui faut que de la vertu, et les malheurs du dernier règne nous ont appris qu'elle devait être plus attentive à ne pas réveiller la jalousie de ses voisins par une trop grande puissance, qu'à se mettre à couvert de leurs entreprises par des alliances, qui souvent endorment nos précautions et qui n'augmentent jamais nos forces.

Rendons, mes frères, des grâces infinies à celui qui dispose des sceptres et des couronnes, et qui, depuis tant de siècles, perpétue l'empire des Français dans la maison royale. Il nous a fait le plus grand de tous les dons en nous donnant une reine sage, pieuse, éclairée, déjà maîtresse du cœur du prince et de ses sujets, et qui va faire revivre parmi nous les jours des Clotilde et des Blanche de Castille. Demandons-lui que de cette sainte alliance naissent des héros, qui mêlent au sang de saint Louis, avec les vertus qui lui sont héréditaires, celles dont elle va encore l'annoblir et le sanctifier; demandons-lui que par elle nous soient donnés des princes qui soient nos pères plutôt que nos maîtres que notre jeune monarque, l'objet précieux de la tendresse et des espérances de la nation, en croissant en âge et en force, croisse aussi en grâce et en sagesse; qu'il aime un peuple, dont les vœux, les larmes et les prières l'ont conservé à la France; qu'il commence déjà à partager avec nous nos misères et nos pertes, comme nous partagerons un jour avec lui ses prospérités et sa gloire. Tout est commun entre un bon prince et ses sujets : nos malheurs sont les siens, comme sa félicité doit être la félicité de son peuple; il ne saurait être ni grand, ni heureux tout seul : c'est la destinée des souverains; et ils ne seront jamais de grands rois, s'ils n'ont pas été de bons maîtres.

MANDEMENT XI.

Pour demander, par des prières publiques, la bénédiction de Dieu, sur la résolution que le roi a prise de gouverner l'Etat par lui-même.

(5 juillet 1726.)

Dieu, dont les vues sur cette monarchie, mes très-chers frères, ont toujours été des vues de protection et de miséricorde, et qui n'a jamais semblé nous oublier dans les temps de nos calamités et de nos afflictions, que pour nous combler de nouveaux bienfaits, rassure encore aujourd'hui nos espérances, et nous ouvre une nouvelle ressource à la situation triste et souffrante où, malgré les soins et la vigilance des précédents ministres, les guerres du dernier règne, et les changements survenus depuis dans l'Etat, nous avaient laissés.

Le roi vient de nous déclarer qu'étant établi de Dieu pour gouverner ce vaste royaume, il veut le gouverner par lui-même. Les soins du père de famille sont, en effet, toujours plus tendres et plus éclairés que ceux de ses serviteurs, même les plus fidèles. C'est son patrimoine et son héritage qu'il administre; c'est sa maison qu'il règle; ce sont ses enfants et ses sujets qu'il gouverne. Aussi, dans ce projet inspiré d'en haut, le roi nous assure qu'il ne se propose que la félicité de ses peuples; que, touché de leur amour et de leur fidélité, il veut payer leur tendresse de la sienne et se donner tout entier à des sujets que l'amour lui attache encore plus que le devoir, et sur le cœur desquels il règne plus absolument que sur leurs biens et sur leurs personnes. La France, mes chers frères, ne peut manquer d'être heureuse, dès que son amour pour ses maîtres va devenir la mesure de son bonheur; il n'est pas pour nous d'augure plus sûr de notre félicité que celui qui est attaché à notre fidélité.

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à celui qui tient en ses mains le cœur des rois, comme leurs sceptres et leurs empires, d'avoir formé dans celui de notre jeune monarque une si haute résolution en un âge où les autres princes sont à peine en état de se gouverner eux-mêmes, où les plaisirs deviennent leurs soins les plus importants, et où, déchargés du poids de la souveraineté, il n'y a de sérieux dans leur vie et dans leur personne que le titre auguste et sacré qui nous les a donnés pour maîtres.

Pour attirer du ciel sur son gouvernement les secours et les bénédictions dont il a besoin, le roi nous ordonne de vous demander pour lui vos vœux et vos prières. Et dans quelle occasion furent-elles jamais plus justement demandées? C'est pour nous que nous prions en priant pour nos maîtres; ce sont des grâces que nous demandons pour nous en demandant pour eux les vertus qui font les bons rois : un règne juste et saint est le plus grand don que Dieu puisse faire à la terre. Demandons-lui donc, mes très-chers frères, qu'il envoie du haut du ciel sur notre jeune monarque cette sagesse qui préside aux conseils éternels; qu'il lui donne un cœur tendre pour ses peuples; cette huma-

nité qui affermit toujours l'autorité; cette modération qui, en respectant les lois, rend le trône plus respectable; qui, se renfermant dans la vaste étendue de ses Etats, est plus occupée d'en corriger les abus et d'en soulager les misères que d'en étendre les bornes, et qui laisse à ses voisins le funeste honneur de commencer les guerres et ne veut vaincre que pour avoir la gloire de les finir. Demandons à Dieu qu'il réunisse dans son âme royale toutes les grandes qualités des saints rois qui ont autrefois gouverné la France; que son règne nous rappelle la gloire du règne de son auguste bisaïeul, qu'il va se proposer pour modèle; qu'il voie, comme lui, autour de son trône les enfants de ses enfants; et qu'enfin, un règne qui commence sous des présages si heureux soit le règne de la paix, de la piété, de la gloire et de l'abondance.

MANDEMENT XII.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces du rétablissement de la santé du Roi.*

(20 août 1726.)

Nous vous demandions il y a peu de jours, mes frères, des prières publiques pour attirer les grâces et les secours du ciel sur les prémices favorables du gouvernement de notre jeune monarque. Hélas! dans le temps même que nos temples retentissaient encore de supplications et d'actions de grâces, la main de Dieu l'a frappé et nos chants de joie se sont changés en deuil et en des frayeurs mortelles. Il venait de se donner tout à nous et de charger un âge encore tendre de tout le poids de la royauté; et à peine commencions-nous à le posséder et à jouir des premiers fruits de son amour pour nous, que nous avons été menacés de le perdre.

Ce précieux reste de tant de princes, cette étincelle heureuse, seule échappée de l'extinction et du débris de toute la maison royale; ce gage unique et auguste de l'affermissement du trône et de la tranquillité domestique; ce don de Dieu laissé à la nation pour la consoler de ses malheurs et de ses pertes; ce signe sacré que le ciel, après un déluge de sang et de carnage, a montré à l'Europe pour être comme le garant de la cessation des fléaux publics et de la paix des peuples et des nations; le Seigneur, qui nous l'avait donné dans sa miséricorde, a été déjà plus d'une fois sur le point de nous l'ôter dans sa colère.

Voudrait-il nous faire priser davantage son bienfait, en nous menaçant si souvent de le reprendre? Mais si notre amour pour le roi pouvait devenir la sûreté de sa vie; s'il ne fallait pour le conserver toujours à son peuple, que sentir toute la grandeur du bienfait qui nous l'a laissé; si la durée de notre reconnaissance pouvait répondre de celle de ses jours; en un mot, si nos cœurs décidaient de ses destinées: hélas! que resterait-il à souhaiter pour lui et que pourrions-nous avoir encore à craindre nous-mêmes? la France serait le plus heureux peuple de l'univers; et le Seigneur nous comblerait tous les jours de nouvelles faveurs, s'il en mesurait l'abondance et l'excès sur celui de notre tendresse pour nos maîtres.

Dieu ne veut donc punir, en les frappant, que notre peu de fidélité pour lui: ce sont nos crimes tout seuls qui d'ordinaire font tous nos malheurs; eux seuls, dans ces jours de deuil, dont le souvenir est encore si récent, nous enlevèrent à la fois tant de princes, les appuis du trône et l'espérance de la monarchie. Les successions des branches régnantes n'ont jamais manqué parmi nous que dans les temps où la corruption des cours et le débordement des mœurs publiques attiraient sur nous la colère du ciel: le sang royal cessait alors de couler des pères aux enfants; Dieu livrait à l'esprit de révolte et de dissension les grands et le peuple, et la confusion publique expiait les crimes publics: les tristes exemples des siècles passés doivent devenir une instruction pour le nôtre. Dieu châtie toujours les iniquités des nations en leur ôtant les bons rois, ou en leur en donnant dans sa colère; il vient donc de sauver son peuple en nous conservant le roi: *Egressus es in salutem populi tui, in salutem cum Christo tuo* (*Orat. Habac.*, III, 13); que la vivacité de nos actions de grâces réponde donc à celle de nos frayeurs.

Mais souvenons-nous que notre fidélité envers Dieu est la seule reconnaissance qu'il nous demande. Il y a longtemps qu'il nous châtie et nous nous en plaignons tous les jours; il a versé sur nous successivement tous les fléaux de sa colère; il vient de nous montrer le seul et le plus formidable dont il restait, pour ainsi dire, encore à sa justice de nous affliger en frappant le roi. N'attendons la fin de nos malheurs que de celle de nos crimes: les voies singulières par où il a conduit notre jeune monarque sur le trône, nous annoncent des desseins singuliers de miséricorde sur nous. C'est un nouveau Moïse, seul sauvé par une protection miraculeuse, de toute son auguste race pour délivrer sans doute un jour son peuple du joug de l'oppression et de la misère. Déjà, comme un saint roi de Juda, ses yeux vont chercher des hommes fidèles pour les faire asseoir auprès de lui: *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum* (*Psal.* C, 6,); il veut que le sage modérateur de son enfance le devienne aussi de son règne, que les mêmes principes d'humanité, de justice, de religion, qui ont formé ses premières mœurs, forment les règles de son gouvernement; et que les mêmes mains qui lui ont montré les périls et les devoirs de la couronne, lui aident à la soutenir. Ne rendons pas inutiles, mes chers frères, des présages si heureux; et ne tournons pas contre nous, en continuant d'irriter le ciel, les grands avantages qu'ils nous promettent.

MANDEMENT XIII.

Pour la publication du jubilé de l'année sainte.

(3 février 1727.)

Nous vous annonçons toujours, mes chers frères, avec une nouvelle joie, les grâces et les remèdes que l'Eglise ne se lasse point d'offrir à notre faiblesse; que manquerait-il à notre consolation, si les fruits que vous en devez retirer répondaient à nos vœux et à vos besoins?

Vous attendiez avec impatience ce temps heureux d'indulgence et de propitiation, et vous regardiez avec une sainte jalousie les royaumes et les Eglises qui en avaient déjà été favorisées. Le salut que vous attendiez est enfin arrivé, mes chers frères: *La grâce de Dieu notre Sauveur a paru au milieu de vous; mais c'est afin que, renonçant à tous vos désirs injustes et criminels, vous viviez au milieu du siècle avec cette piété, cette justice, cette sage sobriété* (*Tit.*, II, 11, 12.), qu'exige la sainteté de votre vocation.

Sous la loi de Moïse, en cette grande année jubilaire que l'Eglise appelle sainte, les terres se reposaient, les esclaves recouvraient leur liberté, les familles rentraient en possession de leurs biens aliénés; toutes les dettes étaient anéanties, chacun revenait à sa première condition. Ce n'était là, mes chers frères, que les ombres de l'avenir: ces terres qui se reposaient nous figuraient ce repos éternel où nous serons délivrés de toutes les sollicitudes de la terre et après lequel nous devons sans cesse soupirer; ces esclaves qui recouvraient leur liberté, c'est nous-mêmes qui, jusqu'ici sous la servitude du démon et du péché, allons rentrer dans la liberté des enfants de Dieu; ces biens aliénés qui revenaient à leurs maîtres, ce sont les biens de la grâce que nous avions, pour ainsi dire, aliénés, l'innocence et la justice que nous avions perdues, notre patrimoine en Jésus-Christ que nous avions dissipé et que la bonté de Dieu va nous rendre; enfin ces dettes anéanties sont nos crimes qui nous rendent redevables à la justice divine et que le sang de Jésus-Christ va effacer: nous allons rentrer dans notre première condition, dans cet état heureux où la grâce du baptême nous avait d'abord établis.

Voilà, mes chers frères, les dons inestimables que l'Eglise vous offre. Plus ils sont grands, plus les dispositions pour les recevoir doivent être saintes; les dons de Dieu ne sont pas pour les âmes qui ne veulent pas revenir sincèrement à Dieu. Si notre pénitence n'est que sur notre langue et dans la simple confession de nos fautes, comme peut-être elle l'a toujours été jusqu'ici; si le cœur n'y a point de part, il n'en aura point aussi aux grâces de l'Eglise: le temps de miséricorde deviendrait un temps rigoureux de justice pour nous, et nous ajouterions à nos crimes celui d'avoir abusé du remède qui devait les expier.

Mais nous avons de vous, mes chers frères, des espérances plus consolantes. *Approchons donc avec confiance de ce trône de grâce pour y trouver la miséricorde et le salut que nous attendons* (*Hebr.*, IV, 16); offrons à Dieu les gémissements d'un cœur touché; ne bornons pas même nos prières et nos supplications à nos propres besoins; que les maux de l'Eglise nous touchent; que les périls de la foi et les tristes divisions qui l'affaiblissent raniment notre zèle et affermissent notre soumission; que les calamités de la guerre, dont nous sommes menacés, et que nous n'avons déjà que trop longtemps éprouvées, réveillent encore nos vœux et nos soupirs. Désarmons le bras de la colère de Dieu, prêt à tomber sur nous; demandons-lui cette paix que le monde ne veut et ne peut pas donner; attirons sur les princes et sur les rois cet esprit de concorde qui lie les cœurs, qui réunit les intérêts, qui calme les animosités, qui prévient les dissensions et les troubles.

Demandons pour le roi surtout cette sagesse qui prévient les années, ce cœur docile aux bons conseils, cette sensibilité aux misères publiques, que de sages instructions lui ont de bonne heure inspirée et lui inspirent encore tous les jours, la fécondité de son auguste mariage, et un règne qui soit plutôt le règne de la paix, de l'abondance et de la justice, que des guerres et des victoires.

Secondons les pieuses intentions et les désirs fervents du saint pontife que le Seigneur, dans sa miséricorde, a donné à son Eglise, et qui ne cesse de lever les mains au ciel pour détourner les fléaux que la justice de Dieu semble nous préparer. Nous obtiendrons ce que nous demandons, si nous le demandons avec foi: les prières communes de l'assemblée des fidèles ont un accès privilégié auprès du trône de la Majesté divine, et l'Esprit-Saint qui les inspire et qui les forme dans les cœurs est toujours exaucé.

MANDEMENT XIV.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de l'heureux accouchement de la Reine.*

(2 septembre 1727.)

Dieu répand la fécondité sur la maison royale, mes chers frères; il nous ouvre des espérances qui, en assurant un jour la succession du trône, assureront la tranquillité de la monarchie. La piété de notre auguste reine vient déjà d'être récompensée par la naissance de deux princesses; le ciel achèvera d'exaucer ses vœux et les nôtres, et d'elle naîtra le successeur de tant de grands rois, et l'héritier d'un si vaste et si florissant royaume. Les faveurs dont la bonté de Dieu vient de nous combler, en éloignant de nous le fléau de la guerre, nous répondent de celles qu'il nous prépare; hâtons-les, mes chers frères, par nos prières et par nos actions de grâces; demandons-lui qu'il nous conserve un roi qu'il nous a donné dans sa miséricorde, qu'il continue à ré-

pandre ses bénédictions sur la reine, et qu'il prolonge les jours du ministre respectable qui préside à leurs conseils, et qui ne fait usage de l'autorité qui lui est confiée que pour le bonheur de la France, et pour le soulagement et la consolation des peuples.

MANDEMENT XV.

Pour ordonner une procession générale et faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la naissance d'un Dauphin.*

(14 septembre 1729.)

Les vœux de la France, mes très-chers frères, sont enfin exaucés. Dieu, qui pour nous faire sentir l'instabilité des choses humaines se plaît, ce semble, à faire passer sans cesse les sceptres et les empires d'une race à une race nouvelle, continue, par une miséricorde singulière, à perpétuer depuis un nombre étonnant de siècles l'empire français dans la maison royale. Il vient enfin d'accorder un successeur au trône, un nouveau soutien à la monarchie, un gage de la paix et de la tranquillité à toute l'Europe. Le sang de saint Louis ne cessera pas de couler; la race des justes ne manquera pas, et leurs neveux posséderont jusqu'à la fin l'héritage que le ciel accorda dès le commencement à la piété et à la valeur de leurs augustes ancêtres. Toutes les nations qui nous sont connues, après une certaine révolution de temps et d'années, ont plus d'une fois changé de maîtres; de nouveaux noms y sont montés sur le trône à la place des anciens, dont la postérité était ou éteinte, ou chassée par des usurpateurs de l'héritage de ses pères. Les guerres, les dissensions domestiques, le renversement même de la foi, en un mot, la désolation des peuples et des empires a presque toujours été le fruit de ces tristes mutations. La France seule conserve encore ses anciens maîtres, et avec eux elle conserve encore la foi de ses pères, les lois primitives de la monarchie, les maximes anciennes et respectables de l'Eglise et de l'Etat. Si les vices de la nation la rendent indigne d'une faveur si signalée, Dieu l'accorde sans doute à la fidélité et à l'amour qu'elle a toujours eu pour ses rois. Oui, mes très-chers frères, le nouveau prince que le ciel vient d'accorder à nos désirs, assure nos fortunes, la tranquillité de nos villes, l'état de chaque citoyen, et fournit au ministre sage, qui semble tenir en ses mains la destinée de toute l'Europe, des moyens sûrs de pacifier les rois et les nations, et de soulager les peuples à qui le malheur des temps, les soupçons et les préparatifs d'une guerre incertaine n'ont pas encore permis de respirer de leurs calamités passées, et de jouir des douceurs et des avantages de la paix.

Il serait inutile, mes frères, de vous exhorter de joindre vos actions de grâces à celles de l'Eglise, pour le don inestimable dont la bonté de Dieu vient de nous favoriser. Vous l'aviez souhaité et demandé au ciel avec trop de zèle pour ne lui en pas marquer la plus vive reconnaissance. Attirons donc, non-seulement par nos actions de grâces, mais encore par la sainteté de nos mœurs, sur cet enfant précieux, toutes les bénédictions qui peuvent en faire un jour un prince selon le cœur de Dieu. Les bons rois sont toujours la récompense de la piété des peuples; rendons-nous dignes des faveurs du ciel, il ne cessera pas de nous protéger tandis que nous ne cesserons pas de lui être fidèles.

MANDEMENT XVI.

Pour la seconde visite générale du diocèse.

(1er février 1730.)

Nous venons de terminer, mes très-chers frères, la première visite générale de ce vaste diocèse. Si nous y avons trouvé de la consolation dans le zèle de beaucoup de ministres qui partagent avec nous la sollicitude pastorale, Dieu n'a pas permis que notre joie ait été pleine et entière : les besoins infinis du peuple immense que la Providence nous a confié, la multitude d'ouvriers que nous avons établis pour le conduire, et parmi lesquels il est difficile qu'il ne s'en trouve quelques-uns moins fidèles à l'esprit de leur vocation, les désordres publics, qui sont toujours les tristes suites de leur infidélité, la misère même, les calamités des campagnes que nous avons visitées, tout cela a rempli notre cœur d'amertume. Nous avons tremblé sous le poids formidable de notre ministère et sous l'immensité de nos devoirs, et vous savez que nous avons paru au milieu de vous (pour parler avec l'Apôtre) pénétrés de crainte et de frayeur à la vue de nos obligations et des vôtres : *In timore, et tremore multo fui apud vos.* (*I Cor.*, II, 3.) Mais le fardeau qui alarme notre faiblesse n'abat point notre confiance. Elle serait vaine, sans doute, si nous n'attendions de ressource que de nous-mêmes; mais, outre que toute notre confiance est en celui qui nous envoie, et qui nous a promis d'être avec nous jusqu'à la fin, tant de saints évêques qui ont été les premiers pasteurs de cette Eglise, et qui l'ont sanctifiée par leurs travaux et par leur sang, demanderont pour nous et pour les peuples qu'ils acquirent à Jésus-Christ, une partie de la force et de l'esprit épiscopal dont ils furent remplis. Ils ne permettront pas qu'une portion si illustre et si ancienne de l'héritage de Jésus-Christ, le fruit de leurs souffrances et de leur prédication apostolique, perde tout son éclat entre les mains d'un indigne successeur.

Ainsi, mes chers frères, nos soins doivent croître et se ranimer à mesure que, connaissant mieux les besoins de nos Eglises, nous voyons multiplier nos devoirs. Nous vous annonçons donc une seconde visite générale; et c'est une nouvelle de paix et de charité que nous prétendons vous annoncer, afin que, selon le langage de l'Apôtre, *lorsque nous serons de nouveau présents parmi vous, nous trouvions en vous un sujet de nous glorifier de plus en plus en Jésus-*

Christ. (*Philip.* I, 25, 26.) Car, mes frères, vous seuls pouvez être la gloire et la consolation de notre épiscopat, puisque vous seuls en êtes les coopérateurs : *Ayez soin seulement* (*Ibid.*, 27), pour continuer à nous servir des expressions de l'Apôtre, *ayez soin de vous conduire d'une manière digne de l'Evangile de Jésus-Christ, afin que je voie moi-même, étant présent parmi vous, ou que j'entende dire en étant absent, que vous demeurez fermes dans un même esprit, combattant tous d'un même cœur pour la foi de l'Evangile.*

Renouvelons-nous donc tous ensemble, mes frères, dans cet esprit de zèle et de charité qui fait toute la consolation comme tout le succès de nos fonctions. Rappelons-nous sans cesse, selon l'avis de l'Apôtre, le souvenir de ces saints pasteurs, qui annoncèrent les premiers la parole de l'Evangile à nos peuples, et, en considérant quelles furent les bénédictions abondantes de leur ministère, et par quelle fin ils couronnèrent leurs travaux, imitons leur foi : *Mementote præpositorum vestrorum, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.* (*Hebr.*, XIII, 7.) Confondons-nous de nous trouver si peu conformes à ces anciens modèles. Ce n'est pas un reproche que nous voulons vous faire pour vous contrister, ce n'est qu'un nouveau motif que nous vous proposons pour vous soutenir, et vous encourager comme nous dans l'exercice pénible de nos fonctions.

Car du reste, mes chers frères, pour finir avec le même Apôtre, *Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ, et ce que je lui demande, est que votre charité croisse de plus en plus en lumière et en toute intelligence, afin que vous sachiez discerner ce qui est meilleur et plus utile; que vous soyez purs et sincères, et que vous marchiez jusqu'au jour de Jésus-Christ* (ce jour terrible de la visite du Prince des pasteurs, dont la nôtre n'est que la préparation et l'attente), *sans que votre course soit interrompue par aucune chute, et que pour la gloire et la louange de Dieu vous soyez remplis des fruits de justice par Jésus-Christ.* (*Philip.*, I, 8 et suiv.)

MANDEMENT XVII.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la naissance de Monseigneur le duc d'Anjou.*

(22 septembre 1730.)

Nous demandions, mes chers frères, et nous n'osions presque nous promettre que Dieu daignât encore favoriser la monarchie et la maison royale de la naissance d'un nouveau prince. Ce sont là de ces dons singuliers que le ciel réserve dans sa miséricorde pour récompenser la piété des rois et des peuples, et assurer la tranquillité des empires. Que nous reste-t-il à désirer, mes chers frères, sinon de nous rendre de plus en plus dignes des bienfaits de Dieu, et lui demander que la même protection miséricordieuse, de qui nous tenons ces gages précieux de notre sûreté, nous les conserve, et qu'elle verse dans le cœur de ces jeunes princes la crainte de son nom, l'amour des peuples et la sensibilité aux misères publiques, qui a toujours fait la gloire la plus sûre et la plus durable des bons rois.

Qu'ils vivent longtemps sous les yeux d'un père auguste et religieux, qui ne fait usage d'une puissance si redoutable autrefois à l'Europe, que pour la pacifier et rendre ensuite ses peuples heureux.

Qu'ils jouissent jusqu'à l'âge le plus mûr des exemples et de la tendresse d'une reine pieuse, dont les vertus autant que l'heureuse fécondité comblent tous nos souhaits.

Ainsi élevés sous un règne heureux et pacifique, ils le transmettront à nos neveux; et la France, en voyant perpétuer le sang de saint Louis sur le trône, verra perpétuer avec lui sa gloire et sa félicité.

MANDEMENT XVIII.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la prospérité des armes du roi.*

(7 janvier 1734.)

Dieu vient de bénir, mes chers frères, les intentions pacifiques du roi et la justice de ses armes. Nous ne saurions assez en rendre nos actions de grâces au souverain dispensateur qui dispose du sort des batailles et des empires; mais, comme les guerres sont d'ordinaire des fléaux destinés à punir nos crimes, et que les victoires les plus éclatantes sont toujours onéreuses aux peuples même victorieux, demandons-lui en même temps qu'il réunisse les cœurs et les intérêts des princes chrétiens, sollicitons le retour d'une paix préférable à toutes les conquêtes, et obtenons, de ses anciennes miséricordes sur la monarchie, que l'étincelle de dissension qui vient de se rallumer et qui menace d'embraser toute l'Europe, s'éteigne dans sa naissance, et ne nous replonge pas dans des troubles sur lesquels les larmes que nos peuples ont versées ne sont pas encore bien essuyées.

MANDEMENT XIX.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la prise du château de Milan.*

(28 janvier 1734.)

Les nouvelles prospérités dont le Seigneur continue de favoriser la justice des armes du roi, exigent de nous, mes très-chers frères, de nouvelles actions de grâces. Il est juste que les marques publiques de notre reconnaissance suivent de près la rapidité de ses bienfaits; mais, moins éblouis de nos succès que touchés des calamités qu'entraîne toujours la guerre, mêlons à nos actions de grâces des désirs chrétiens de paix et de concorde. Entrons dans les sentiments de l'Eglise, cette mère commune qui ne voit jamais qu'avec douleur les nations que la même foi et la même espérance réunissent dans son sein, armées les unes contre les autres. Elle est toujours cette tendre *Rachel qui pleure la perte de ses enfants*

(*Matth.*, II, 18); unissons-nous à ses vœux, et demandons avec elle à celui qui tient en ses mains le cœur des rois, et qui inspire les bons conseils à leurs ministres, qu'il abrége ces jours de confusion et de colère, toujours funestes à tous les peuples armés, puisque les uns y gémissent de leur perte et de leurs défaites, et les autres des charges et des efforts dont il leur faut acheter la victoire. En nous conformant ainsi aux vues de l'Eglise, nos actions de grâces et nos prières, animées de son esprit, monteront avec plus de confiance devant le trône du Dieu de paix et de dilection; il regardera avec des yeux de protection et de miséricorde les intentions pures et pacifiques du roi, et, s'il n'accorde pas à nos désirs et aux siens la paix qu'il a toujours aimée, et qui est comme née avec lui, et a commencé de régner avec lui en Europe, il continuera à lui accorder des victoires qui en inspireront le désir aux puissances ennemies qui l'ont troublée.

MANDEMENT XX.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la victoire remportée en Italie sur les impériaux, par les troupes du roi et celles du roi de Sardaigne.*

(28 juillet 1734.)

Laissons à ceux qui ne jugent jamais des événements que par les vues fausses et bornées de la sagesse humaine, à s'enorgueillir et à ne chanter que des chants d'allégresse sur nos victoires. Pour nous, mes frères, instruits dans les lumières de la foi, pensons avec une sainte frayeur, que la colère de Dieu doit être bien irritée contre les hommes, puisque, malgré le désir universel de la paix, que les longues calamités des dernières guerres avaient inspiré à tous les peuples de l'Europe et aux souverains qui les gouvernent, le fléau terrible de la discorde leur a remis les armes à la main avec une nouvelle fureur, et inonde encore la terre du sang de ses habitants. Il est vrai que Dieu favorise visiblement la justice des armes du roi; tout victorieux qu'il est, il est encore un roi pacifique : il souhaite la paix pour ses peuples, et ses souhaits sont récompensés par des victoires; mais les victoires sont toujours les bienfaits d'un Dieu irrité contre les hommes.

Quel spectacle en effet, mes frères, nous offre celle même que nous venons de remporter? un carnage si affreux et si nouveau du côté des ennemis et du nôtre, qu'on n'en trouve presque d'exemple que parmi les peuples barbares. Eux seuls peuvent triompher d'une journée aussi sanglante et aussi meurtrière; pour nous, elle couvre même de deuil l'éclat de notre victoire; elle accompagne nos témoignages publics de reconnaissance envers le Dieu des armées, d'une tristesse d'humanité et de religion, et mêle à nos actions de grâces les larmes que nous ne pouvons nous empêcher de verser sur la mort de nos proches, de nos amis et de tant de vaillants sujets qui viennent de sacrifier généreusement leur vie pour la gloire du prince et pour les intérêts de l'Etat.

Quels trophées pourrions-nous donc élever sur un champ de bataille tout couvert des corps entassés et des membres épars de tant de milliers de chrétiens? Transportons-nous-y en esprit, mes frères, et de ce lieu souillé de tant de ruisseaux de sang, et si lugubre même pour nous malgré notre victoire; de ce lieu, dont nous ne sommes demeurés les maîtres que pour y lire et y méditer à loisir l'instabilité des choses humaines et les malheurs inévitables des guerres; présentons au Dieu de paix ce spectacle si capable d'émouvoir ses entrailles paternelles; faisons monter jusqu'à lui la voix de tant de sang répandu; et que cette voix, loin de solliciter comme autrefois sa vengeance, la calme et la désarme: arrachons de ses mains par nos supplications le glaive que sa justice fait de nouveau briller sur nos têtes: promettons-lui des mœurs plus saintes, et il nous accordera des jours plus tranquilles: faisons cesser les crimes qui l'irritent, et il suspendra les fléaux qui nous affligent. Les prières qu'on lui adresse pour la paix après la victoire sont toujours plus sûrement exaucées : c'est la religion qui les inspire, c'est l'Eglise alors elle-même qui prie par notre bouche; c'est l'Esprit de Dieu qui demande pour nous et qui forme en nous ces gémissements secrets; et le Seigneur ne rejette jamais des prières qu'il a formées lui-même dans nos cœurs.

Allons donc, mes chers frères, nous assembler aux pieds de ses autels, plus touchés des horreurs qu'entraîne la guerre que de la gloire de nos succès. Ne demandons pas à un Dieu qui n'est descendu sur la terre que *pour y éteindre dans son sang toutes les inimitiés et réconcilier l'univers;* ne lui demandons pas que son glaive achève d'exterminer les nations armées contre nous; ces prières de sang retomberaient sur nos têtes: demandons-lui cette paix, que les rois, que les victoires, que le monde ne saurait donner, et qui ne peut être l'ouvrage que de ses miséricordes infinies : demandons-lui *que les peuples et les rois réunis enfin et réconciliés, ne soient plus occupés qu'à le servir;* et que plus jaloux d'étendre le règne de la foi que les bornes de leur empire, ils ne prennent plus les armes que pour porter ensemble l'étendard de la religion et la gloire du nom chrétien jusqu'à ces nations infidèles, qui doivent être appelées un jour à la connaissance de l'Evangile: *In conveniendo populos in unum, et reges, ut serviant Domino.* (*Psal.* CI, 23.)

MANDEMENT XXI.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la prise de Philisbourg.*

(11 août 1734.)

Les succès continuels qui accompagnent partout les armes du roi, mes chers frères, justifient tous les jours une guerre que les

motifs trop ordinaires de gloire n'auraient jamais fait entreprendre à un jeune monarque, dont la sagesse et la modération connue même de nos ennemis, ne se proposait que de rendre ses sujets heureux par un règne doux et pacifique. Il n'est armé que pour défendre la cause de l'innocent et de l'opprimé, et protéger la liberté d'une nation alliée de tous temps en possession de se choisir ses maîtres.

Aussi Dieu, protecteur de ces droits inviolables qui font toute la sûreté des peuples et des empires, anime nos troupes d'une valeur au-dessus même de cette valeur si naturelle au sang français. Les difficultés des entreprises leur en facilitent le succès; les eaux conjurées ne semblent rendre leurs conquêtes impossibles que pour les rendre plus glorieuses; et chaque jour est marqué par de nouvelles victoires. L'Espagne notre alliée, et rentrée en possession de son ancienne valeur, recouvre rapidement les couronnes que le malheur des temps lui avait enlevées; et le prince, qui les avait usurpées, les perd pour en avoir voulu mettre une étrangère sur la tête d'un usurpateur. Nos ennemis, défaits en Italie, y trouvent à peine un asile pour ramasser les débris de leur armée et se mettre en sûreté; et le plus fameux de leurs généraux n'est venu se présenter à la nôtre en Allemagne, que pour être témoin de la valeur de nos soldats, et spectateur tranquille de la conquête qu'ils viennent de faire à ses yeux de la plus importante place de l'empire.

Des prospérités si suivies exigent d'autant plus de nous, mes chers frères, des marques solennelles de reconnaisance envers le souverain dispensateur des événements, qu'elles pourront enfin ouvrir les yeux à nos ennemis sur l'injustice de leurs projets, et redonner à l'Europe une paix toujours préférable aux plus éclatantes victoires. Ne cessons pas, mes frères, de la demander à celui seul qui peut la donner; et que cette prière si digne de la religion accompagne et sanctifie toujours la joie publique et la célébrité de nos actions de grâces.

MANDEMENT XXII.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la victoire remportée en Italie sur les impériaux, par les troupes du roi et celles du roi de Sardaigne.*

(22 octobre 1734.)

La paix que l'Eglise ne cesse de demander pour ses enfants, et que nous devons, mes chers frères, sans cesse demander avec elle, semble s'éloigner tous les jours de nous. Dieu, irrité contre les crimes des hommes, se sert des hommes mêmes pour exercer envers eux ses vengeances, et en les armant les uns contre les autres, il les punit en les rendant eux-mêmes les instruments de ses châtiments et de sa colère. Tant de sang déjà répandu n'apaise pas encore sa justice: un nouveau combat en Italie, encore plus sanglant que le premier, vient de donner un spectacle affreux à toute l'Europe. Mais au milieu de tant d'horreurs, le Dieu de Charlemagne et de saint Louis fait briller sur la France et sur le successeur de leur couronne et de leur foi, des signes éclatants de protection et de bienveillance: la victoire nous suit partout; l'audace, les ruses, les efforts de nos ennemis finissent toujours par la honte de leur défaite; ils peuvent surprendre la vigilance de nos troupes, mais ils ne peuvent résister à leur valeur et ils sont battus dès que nous sommes à portée de combattre. Nos frontières et l'intérieur du royaume sont à couvert des ravages et des autres calamités de la guerre; et tandis que nos ennemis voient leurs terres désolées et tout leur pays en proie à la licence du soldat, le laboureur chez nous cultive en paix nos campagnes, et le citoyen tranquille autour de son foyer en recueille les fruits, et se trouve heureux de les partager entre les besoins de sa famille et ceux de l'Etat.

Ne nous glorifions pas, mes frères, de ces avantages; *ne mettons pas*, comme nous exhorte le Prophète, *notre confiance et notre sûreté dans notre arc ni dans notre glaive.* (*Psal.* XLIII, 7.) Nos armes ne sont victorieuses et nos troupes invincibles, que parce que Dieu combat pour nous. La même main qui nous protége peut aussi nous abandonner; et d'autant plus que, malgré nos victoires, nous devons toujours regarder la guerre comme un fléau que nos crimes nous ont attiré. Méritons la continuation des faveurs du ciel, en déplorant la triste nécessité qui nous arme contre nos frères; que nos victoires deviennent elles-mêmes pour nous de nouveaux motifs de souhaiter la paix; sanctifions toujours par ce désir nos actions de grâces; elles en seront bien plus agréables à celui qui est le Dieu et le Père de nos ennemis comme le nôtre. Sa tendresse se réveillera sur eux et sur nous; il conciliera les intérêts qui nous divisent et qui paraissent irréconciliables à la sagesse humaine; il éclaircira ce chaos de prétentions opposées, où toute la raison de l'homme se perd, et qui semble nous annoncer une guerre éternelle. Les Etats et les empires, après tant de tristes convulsions qui les agitent, prendront enfin une consistance fixe et assurée; celui qui sut tirer du premier chaos l'harmonie et l'ordre de l'univers, saura bien tirer du trouble même et de la confusion, où sont la plupart des peuples et des Etats de l'Europe, l'arrangement qui doit y établir l'ordre et la tranquillité; la paix descendue du ciel y réunira les cœurs et les intérêts; et nous bénirons avec nos ennemis les miséricordes infinies du Seigneur, qui aura bien voulu la donner à la terre.

MANDEMENT XXIII.

Sur le retranchement de quelques fêtes.

(29 août 1736.)

L'Eglise, toujours attentive à ménager à ses enfants de nouveaux moyens de salut, leur a proposé dès le commencement les

exemples des saints dont les vertus avaient le plus éclaté sur la terre ; et afin que ces grands exemples fissent sur nous encore plus d'impression, elle a consacré par un saint repos et par un culte public, les jours destinés à honorer leur triomphe. Mais à mesure que la foi des peuples s'est refroidie, et que ces solennités saintes se sont multipliées, une loi si sage et si utile n'a servi qu'à multiplier les transgressions ; elle est devenue onéreuse et comme impraticable aux gens de la campagne en leur interdisant le travail, l'unique ressource de leur misère ; et le repos ordonné dans ces jours saints n'a été pour beaucoup d'autres qu'une occasion de les profaner par les jeux, la fréquentation des cabarets et d'autres excès, suite ordinaire de l'oisiveté et de la grossièreté des peuples dans les campagnes. Ce sont ces inconvénients si publics et si honteux à la religion que nous avons résolu de prévenir, à l'exemple de la plupart des évêques de l'Eglise de France.

MANDEMENT XXIV.

Pour la troisième visite générale de son diocèse.

(5 mars 1738.)

En vous annonçant aujourd'hui, mes très-chers frères, notre troisième visite générale, et vous disant, avec l'Apôtre aux fidèles de Corinthe : *Ecce tertio venio ad vos* (II *Cor.*, XIII, 1), nous pouvons bien ajouter avec lui, lorsque allant à Jérusalem, il visitait les fidèles de l'Asie, que ce sera ici la dernière fois que nous aurons la consolation de passer par vos églises. La patience divine n'a déjà que trop prolongé la durée de notre épiscopat, et différé de vous donner à notre place un pasteur selon son cœur, qui répare nos fautes, qui coopère plus fidèlement que nous à ses desseins de miséricorde sur vous, et achève en vous l'œuvre de l'Evangile, que nous n'avons encore que faiblement commencée : en attendant la fin de notre carrière, dont le terme ne saurait être loin, nous ne cesserons de vous porter dans nos entrailles paternelles, et les infirmités de l'âge n'affaibliront jamais le tendre amour que nous avons toujours conservé pour nos peuples ; trop heureux si notre tendresse vous avait été aussi utile qu'elle a été réelle et sincère. Préparez-vous donc, mes très-chers frères, à recevoir en notre personne Jésus-Christ, lui-même *le souverain Pasteur et l'Evêque de nos âmes* (I *Petr.*, II, 25) : c'est lui dont nous ne sommes que les faibles organes, qui va vous visiter, vous consoler et vous instruire par notre bouche. Quand même, comme le disait encore le même Apôtre aux fidèles de Corinthe, notre présence n'aurait rien *que de faible et de commun* aux yeux des sens, et que notre *discours paraîtrait vulgaire et contemptible* (II *Cor.*, X, 10), à la fausse sagesse de l'orgueil, c'est toujours Jésus-Christ qui vous parlera en nous ; c'est lui qui vous apparaîtra en notre personne et qui se cachera sous les dehors humiliants de nos faiblesses et de notre mortalité. Préparez donc les voies à ce Pontife des biens éternels, qui va élever au milieu de vos églises *le trône de sa grâce* (*Hebr.*, IV, 16), pour la répandre abondamment sur tous ceux qui en approcheront avec cette confiance qu'inspirent l'amour et le sentiment profond des misères et des besoins qui nous la rendent si nécessaire.

Pour vous, nos vénérables frères, qui, associés à notre sacerdoce et à notre ministère, partagez avec nous les soins du troupeau immense qui nous est confié ; nous nous confions dans le Seigneur, que les grâces de cette visite se répandront encore plus abondamment sur vous que sur vos peuples : plus vos devoirs sont sublimes et périlleux, plus vous avez besoin de nouveaux secours pour fortifier en vous ce qui commençait à s'affaiblir, affermir ce qui chancelait déjà, et rallumer ce qui était prêt à s'éteindre.

Nous-mêmes, chargés d'une sollicitude plus générale, et plus exposés à nous ralentir sous le poids que les desseins impénétrables de la Providence nous ont imposé, nous avons besoin que l'exemple de tant de bons ouvriers, que la miséricorde de Jésus-Christ conserve à ce diocèse, et que nous avons la consolation de retrouver dans nos visites, nous ranime et prévienne en nous les affaiblissements inséparables de l'âge, et encore plus du fond de notre corruption.

Nous espérons donc, nos vénérables frères, que vous aurez la même joie de nous revoir, que nous aurons nous-mêmes de vous retrouver à la tête de vos troupeaux, les nourrissant du pain de la parole sainte, les édifiant et les animant par vos exemples, les sanctifiant par les grâces et les secours des sacrements, et les préparant tous à porter un jour aux pieds du souverain Pasteur le fruit de vos travaux et de vos peines, et de former avec vous une portion de l'Eglise éternelle des premiers-nés.

MANDEMENT XXV.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la paix conclue entre le roi et l'empereur.*

(16 juin 1739.)

Nous avions toujours gémi, mes chers frères, sur les horreurs et le carnage affreux qu'offrait à nos yeux la fureur de la dernière guerre ; nos avantages même ne pouvaient nous consoler de la déplorable effusion du sang chrétien, et nos actions de grâces solennelles aux pieds des autels étaient plutôt des vœux publics et pieux pour la paix, que des chants de joie sur nos victoires. L'esprit de sagesse et de modération qui gouverne la monarchie s'était même emparé de nos armées ; et, dans une guerre où elles n'avaient jamais donné des preuves plus éclatantes de valeur, on ne les vit jamais plus disposées à préférer le bonheur de n'avoir plus d'ennemis, à la gloire de les vaincre.

Mais s'il était louable alors de désirer la

paix, il n'était ni sage ni possible de se la promettre. Deux maisons augustes, de tout temps royales, et toujours occupées les armes à la main à se disputer la gloire de la principale autorité dans l'Europe, avaient mis les peuples et les nations, et presque l'univers entier dans leurs dissensions ; les cœurs paraissaient aussi irréconciliables que les intérêts ; la voix terrible de la colère de Dieu, irritée par nos crimes, avait, pour ainsi dire, sonné la guerre, mis en mouvement et ébranlé toute la terre : *Dedit vocem suam, mota est terra; conturbatæ sunt gentes, et inclinata sunt regna* (*Psal.* XLV, 7) ; tout était dans le trouble, ou dans le mouvement pour s'y jeter; et, loin qu'une guerre si vive et si cruelle parût devoir finir, elle était sur le point de s'étendre et d'embraser le reste des Etats, qui n'en avaient été jusque-là que simples spectateurs.

Quel prodige, mes chers frères, que celui d'un calme universel, que le Seigneur a fait succéder à une guerre qui agitait l'Europe entière, et cela dans le temps où le feu de la discorde, plus enflammé que jamais, semblait ne devoir plus s'éteindre! *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram, auferens bella usque ad finem terræ.* (*Ibid.*, 9, 10.)

Le long usage que vous avez déjà fait du bonheur de cette paix miraculeuse vous en a diminué la surprise, et peut-être aussi la reconnaissance ; mais rappelez ce moment à jamais mémorable, où, moins que jamais attendue, elle vous fut annoncée comme sûre; et rappelez avec ce souvenir les actions de grâces que chacun de vous, au milieu de la surprise et de la joie publique, rendit au Seigneur avec une acclamation générale.

Sans doute, mes chers frères, en nous comblant d'une faveur si peu attendue, le Seigneur avait été touché des dispositions pacifiques du roi, au milieu même de ses victoires. Les principes d'une sage éducation l'avaient accoutumé à regarder les guerres, même les plus heureuses, comme des fléaux de la colère de Dieu sur les peuples ; persuadé que les conquêtes affaiblissent et épuisent les monarchies mêmes qu'elles agrandissent; que les succès des armes les plus glorieux touchent peu, lorsqu'ils ne servent pas à soulager et à essuyer les larmes d'un peuple accablé de misère ; que les rois sont établis de Dieu plutôt pour être les pères et les protecteurs de leur peuple, que les vainqueurs de leurs voisins, et qu'en se soumettant, à force de sang et de subsides, de nouveaux sujets, ils perdent souvent l'amour et la confiance de leurs sujets propres.

Demandons à Dieu, mes chers frères, que des dispositions si heureuses et si héroïques ne s'effacent jamais de l'âme d'un prince si cher à son peuple, et que le ministre sage, qui les a gravées de si bonne heure dans son cœur royal, les y cultive aussi longtemps que l'amour et l'intérêt public de la nation et celui de l'Europe entière le demandent.

MANDEMENT XXVI.

Pour les missions de son diocèse.

(20 janvier 1742.)

Comme la dureté de nos cœurs, mes très-chers frères, oppose tous les jours de nouveaux obstacles aux miséricordes infinies de Dieu sur nous, il semble que sa bonté paternelle ne se lasse point de son côté de tenter tous les jours de nouvelles voies pour nous rappeler de nos égarements. Il frappe nos terres de stérilité ; il permet que les besoins de l'Etat augmentent le poids des charges publiques, tandis qu'il nous retranche une partie des moyens de les soutenir; il a répandu la maladie et la mort sur nos villes et sur nos campagnes ; nous avons vu à nos côtés les pères enlevés aux enfants, et les enfants les plus tendrement aimés, à leurs pères; nous n'avons cessé, et nous ne cessons encore de nous plaindre de ces malheurs publics ; mais nous ne pensons pas à faire cesser les infidélités et les crimes qui nous les attirent.

Nos pasteurs du haut des chaires chrétiennes ont beau nous annoncer que les temps deviendront plus heureux pour nous, si nos mœurs deviennent plus pures et plus saintes. En vain ils font retentir au milieu de nos temples les prières publiques de l'Eglise pour vous rendre le ciel plus favorable ; vous y courez pour obtenir le changement des saisons et non celui de vos cœurs ; vous y demandez que cette terre périssable change sa stérilité en une heureuse abondance ; mais vous n'y demandez pas que celle de votre cœur devienne cette terre heureuse, inondée des rosées du ciel, qui rapporte au centuple : vous souhaitez par vos supplications de toucher un Dieu irrité ; mais vous ne voulez toucher à rien de ce qui l'irrite dans vos mœurs; c'est-à-dire, que vous voulez qu'un Dieu saint favorise vos passions, en vous rendant l'abondance et la prospérité qui les a jusqu'ici toujours nourries et augmentées. Vos supplications publiques sont plutôt les clameurs charnelles d'une multitude de coupables qui gémissent de se voir enlever les objets de leurs crimes, qu'une assemblée de véritables pénitents qui, par leurs cris et leurs pieux gémissements, viennent témoigner le repentir sincère du mauvais usage qu'ils en ont toujours fait.

Et comment voulez-vous, mes chers frères, que des prières si souillées apaisent un Dieu qu'elles ne peuvent qu'irriter et qu'elles obtiennent de sa bonté des biens dont vous abusez, et qu'il ne pourrait vous accorder que dans sa colère, et comme les occasions de votre perte éternelle? Usez de vos biens suivant les règles de la foi, si vous voulez que les prières publiques de l'Eglise pour leur conservation soient exaucées.

C'est donc en vain, mes frères, que Dieu vous rappelle à lui par les fléaux publics dont il vous afflige, par les prières publiques qui en demandent la cessation, par les remontrances des pasteurs ordinaires qui devraient vous rendre vos malheurs et les

supplications publiques de l'Église utiles. Mais sa bonté ne se rebute point : à tous ces secours extérieurs, dont vous abusez, il ajoute les secours secrets et continuels de sa grâce. Il n'est point de pécheur parmi vous, quelque plongé qu'il soit dans le vice, dont Dieu ne trouble de temps en temps la fausse paix par des impulsions saintes et secrètes ; il permet que la satiété elle-même du crime les en dégoûte ; il leur fait former mille désirs de sortir un jour de l'abîme affreux où ils se sont précipités ; mais ces désirs eux-mêmes les calment et les endorment toujours sur leur état présent, et se bornent pour tout fruit à faire que ces pécheurs se promettent à eux-mêmes un changement à venir et qu'ils demeurent tranquilles tels qu'ils sont.

C'est ainsi, mes frères, que rien ne vous réveille de votre assoupissement, ni le malheur du temps, ni les secours publics de l'Eglise, ni les impulsions secrètes de la grâce, et la mort est toujours pour tous ceux qui vous ressemblent le moment terrible, où leurs yeux, dégagés des ombres du corps, s'ouvrent enfin, mais inutilement pour eux, à la lumière de la vérité.

C'est donc pour prévenir un malheur si irréparable, et pourtant si commun, que la bonté ineffable du Père des miséricordes, va faire un dernier effort pour vous obliger de rentrer enfin en vous-mêmes. Il envoyait autrefois des anges vengeurs à son peuple, quand sourd à tous ses avertissements leurs iniquités étaient montées à leur comble ; il réduisait en cendre les villes criminelles : mais ce n'est plus ce feu de colère et de vengeance que son fils est venu allumer sur la terre, c'est le feu de la charité ; les anges qu'il vous envoie et qui vont paraître au milieu de vous, sont les ministres de la paix et de la réconciliation ; il va mettre sa voix et sa parole sainte dans leur bouche.

Cette parole de vertu et de magnificence qui, loin de détruire les villes et d'en exterminer les habitants, va créer au milieu de vous un monde nouveau, un nouveau ciel et une nouvelle terre : *Vox Domini in virtute et magnificentia.* (*Psal.* XXVIII, 4.)

Cette parole salutaire qui va remuer les eaux bourbeuses des vices, et en purifier son héritage qui en est inondé et infecté depuis si longtemps : *Vox Domini super aquas.* (*Psal.* XXVIII, 3.)

Cette parole toute-puissante qui va renverser les cèdres du Liban, tout l'édifice de l'orgueil et de ces fortunes élevées sur la fraude et sur l'injustice : *Vox Domini confringentis cedros Libani.* (*Ibid.*, 5.)

Cette parole tout embrasée du feu du zèle et de la charité, qui va éteindre toutes les flammes impures, et en allumer de chastes et de saintes dans vos cœurs : *Vox Domini intercidentis flammam ignis.* (*Ibid.*, 7.)

Cette parole féconde qui va faire enfanter le nouvel homme à ces âmes tardives, timides, irrésolues et pressées depuis longtemps par les mouvements de la grâce et les douleurs de l'enfantement, de le faire naître dans leur cœur : *Vox Domini præparantis cervos.* (*Ibid.*, 9.)

Cette parole apostolique, cette voix tonnante des enfants de Zébédée, qui va ébranler les déserts, c'est-à-dire les âmes les plus dures et les plus inébranlables dans l'iniquité, qui font une impie ostentation de leur endurcissement, et dans le sein desquelles nulle culture et nulle semence n'a jamais pu faire germer que des ronces : *Vox Domini concutientis desertum.* (*Ibid.*, 8.)

Enfin, cette voix perçante qui va creuser jusque dans la profondeur des consciences criminelles, en éclairer les ténèbres les plus épaisses, et dissiper par une sincère révélation au tribunal sacré, le noir chaos dans lequel elles étaient depuis si longtemps enveloppées : *Vox Domini revelabit condensa.* (*Ibid.*, 9.)

Ce sera une parole bienfaisante qui ne refusera son secours à aucune sorte de malades ; qui offrira des remèdes aux maux les plus incurables et les plus désespérés ; qui n'exclura personne de ses soins et de ses bienfaits, afin que vous puissiez tous ensemble chanter dans le temple du Seigneur la gloire de sa grâce, et le prodige qui a changé votre cœur : *Et in templo ejus omnes dicent gloriam.* (*Ibid.*)

C'est donc ici, mes frères, comme la dernière ressource que Dieu tire des trésors de sa miséricorde pour vous sauver. Quel malheur pour vous, si vous alliez mettre le comble à votre endurcissement en la rendant inutile ! Hélas ! mes frères, je frémis en vous présageant cet anathème ; vous mettriez en même temps le comble à la patience et à la miséricorde de Dieu sur vous. Oui, mes frères, je le répète; c'est ici le moment qui doit décider de votre éternité.

Faites, grand Dieu ! que ce soit aussi le moment marqué dans vos conseils éternels pour le salut de ce peuple ! que l'excès de ses misères et de ses infidélités devienne pour lui le présage heureux de l'excès de vos miséricordes. C'est l'extrémité même de leurs maux qui nous fait espérer le succès des remèdes que votre bonté leur prépare : conduisez vous-même la main des médecins charitables que vous leur envoyez pour les appliquer ; conduisez leur langue afin qu'ils en fassent goûter l'amertume salutaire à votre peuple, qui trouvera les délices de la paix et de la joie cachées sous cette amertume ; donnez à leur ministère ce que vos ministres ne sauraient se donner eux-mêmes ; adoucissez le poids de leurs travaux apostoliques en les rendant utiles. Ils le trouveront, ô mon Dieu, ce poids bien léger et bien doux, s'ils peuvent, revêtus de votre force et du titre honorable de vos envoyés, soulager les pécheurs qui vont les écouter du fardeau de leurs crimes qui les accable.

Nous recommandons aux curés des paroisses voisines d'exhorter leurs paroissiens

à profiter de l'avantage que leur procure le voisinage de la mission, et d'assister aussi souvent qu'ils le pourront à ses exercices.

REMERCIMENT

DE M. L'ÉVÊQUE DE CLERMONT A L'ACADÉMIE FRANCAISE,

Prononcé le jour qu'il fut reçu à la place de M. l'abbé de Louvois (23 *février* 1719.)

Messieurs,

Il faut que l'amitié ait sur le cœur des droits plus vifs et plus intéressants que la gloire même, puisque l'honneur que vous me faites aujourd'hui me laisse encore sensible au chagrin de ne le devoir qu'à la perte d'un ami et d'un de vos plus illustres confrères.

Vous ne me ferez pas un crime de cet aveu : la vanité est assez flattée de votre choix ; tout annonce ici ma reconnaissance, et ma douleur même la rend plus digne de vous.

Au sortir presque de l'enfance, et dès que M. l'abbé de Louvois fut en état de se choisir des amis, il me fit l'honneur de me mettre de ce nombre. Dès lors il laissait déjà voir tout ce qui lui attira depuis l'estime publique et les suffrages de la compagnie : une probité au-dessus de son âge et digne d'un meilleur siècle ; un goût et un amour pour les lettres né avec lui, et qu'une excellente éducation avait cultivé ; des talents auxquels il n'a manqué que des places; une fidélité dans le commerce encore plus estimable que les talents ; des mœurs douces, le fruit de sa raison et de ses réflexions et où l'on pouvait dire que le tempérament n'en avait pas tout l'honneur; une maturité d'esprit, capable de remplacer les grands hommes que sa famille avait donnés à l'Etat: il les vit passer devant lui comme des songes, et ne survécut à tant de pertes, que pour s'assurer par ses qualités personnelles, ces égards publics qui ne survivent guère à la faveur. Sa modestie m'a élevé à une place que le choix du prince lui avait d'abord destinée (50) ; je ne m'attendais pas que sa mort me préparât celle que son mérite lui avait acquise depuis longtemps parmi vous. Mais je sens que je passe les bornes; l'amitié n'en connaît point : je ne pense qu'à rendre un hommage d'estime et de tendresse à sa mémoire, et c'est un remercîment que je vous dois.

Vous m'associez aujourd'hui, Messieurs, à tout ce que notre siècle a vu et voit encore de plus illustre et de plus respectable. Je disparais au milieu de tous ces grands noms; il n'est que la reconnaissance qui puisse m'y faire remarquer, et vous souffrez que je la mette ici à la place du mérite.

Vous avez eu égard, en me choisissant, à quelques suffrages publics, que mon ministère m'avait attirés, et vous n'avez pas voulu faire attention que cette sorte de réputation, nous la devons moins à l'éloquence de nos discours qu'à la piété de ceux qui nous écoutent.

J'augure trop favorablement des règnes futurs de la monarchie, pour soupçonner même qu'ils se refroidissent jamais sur l'utilité de votre établissement. Ce tribunal, élevé pour perpétuer parmi nous le goût et la politesse, est un secours qui avait manqué aux siècles les plus polis de Rome et d'Athènes; aussi ne se sauvèrent-ils pas longtemps de la fausse éloquence et du mauvais goût, et on les vit bientôt retomber presque dans la même barbarie d'où tant d'ouvrages fameux les avaient tirés.

Mais le cardinal de Richelieu, à qui il était donné de penser au-dessus des autres hommes, sut ménager à son siècle un secours si nécessaire; il comprit que l'inconstance de la nation avait besoin d'un frein, et que le goût n'aurait pas chez nous une destinée plus invariable que les usages, s'il n'établissait des juges pour le fixer.

Repassez sur les règnes qui précédèrent la naissance de l'Académie; la naïveté du langage suppléait, je l'avoue, dans un petit nombre d'auteurs, à la pureté du style, au choix et à l'arrangement des matières, et toutes les beautés dont notre langue s'est depuis enrichie n'ont pu encore effacer les grâces de leur ancienne simplicité.

Mais en général, quel faux goût d'éloquence! Les astres en fournissaient toujours les traits les plus hardis et les plus lumineux, et l'orateur croyait ramper, si du premier pas il ne se perdait dans les nues. Une érudition entassée sans choix décidait de la beauté et du mérite des éloges; et pour louer son héros avec succès, il fallait presque avoir trouvé le secret de ne point parler de lui.

La chaire semblait disputer, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école, et le prédicateur croyait avoir rempli le ministère le plus sérieux de la religion, quand il avait déshonoré la majesté de la parole sainte, en y mêlant, ou des termes barbares qu'on n'entendait pas, ou

(50) Il avait été nommé à l'évêché de Clermont, qu'il refusa.

des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre.

Le barreau n'était presque plus qu'un étalage de citations étrangères à la cause; et les plaidoyers finis, les juges étaient bien plus instruits et plus en état de prononcer sur le mérite des orateurs que sur le droit des parties.

Le goût manquait partout; la poésie elle-même, malgré ses Marot et ses Régnier, marchait encore sans règles et au hasard; les grâces de ces deux auteurs appartiennent à la nature, qui est de tous les siècles plutôt qu'au leur, et le chaos où Ronsard, qui ne put imiter l'un, ni devenir le modèle de l'autre, la replongea, montre que leurs ouvrages ne furent que comme d'heureux intervalles, qui échappèrent à un siècle malade et généralement gâté.

Je ne parle pas du grand Malherbe; il avait vécu avec vos premiers fondateurs; il vous appartenait d'avance; c'était l'aurore qui annonçait le jour.

Ce jour, cet heureux jour s'éleva enfin; l'Académie parut; le chaos se débrouilla, la nature étala toutes ses beautés, et tout prit une nouvelle forme.

La France ne vit plus rien qu'elle dût envier aux meilleurs siècles de l'antiquité : le théâtre, la satire, la poésie lyrique, la fable, l'histoire, l'éloquence, la philosophie, le style épistolaire, les traités de piété, jusque-là informes, les traductions nobles et hardies eurent parmi vous leurs héros; dans tous les genres, on vit sortir de votre sein des hommes uniques, dont Rome et la Grèce se seraient fait honneur.

La chaire elle-même rougit de ce comique indécent, ou de ces ornements bizarres et pompeux, dont elle s'était jusque-là parée, et substitua l'instruction à une pompe vide et déplacée, la raison aux fausses lueurs, et l'Evangile à l'imagination. Partout le vrai prit la place du faux.

Notre langue devenue plus aimable, à mesure qu'elle devenait plus pure, sembla nous réconcilier avec toute l'Europe, dans le temps même que nos victoires l'armaient contre nous. Un Français ne se trouvait étranger nulle part; son langage était le langage de toutes les cours, et nos ennemis, ne pouvant vaincre comme nous, voulaient, du moins, parler comme nous.

La politesse du langage nous amena celle des mœurs; le goût, qui régnait dans les ouvrages d'esprit, entra dans les bienséances de la vie civile, et nos manières, comme nos ouvrages, servirent de modèle aux étrangers.

Le goût est l'arbitre et la règle des bienséances et des mœurs, comme de l'éloquence; c'est un dépôt public qui vous est confié, à la garde duquel on ne peut trop veiller; dès que le faux, le mauvais et l'indécent sont applaudis dans les ouvrages d'esprit, ils le sont bientôt dans les mœurs publiques; tout change et se corrompt avec le goût; les bienséances de l'éloquence et celles des mœurs se donnent, pour ainsi dire la main; Rome elle-même vit bientôt ses mœurs reprendre leur première barbarie et se corrompre sous les empereurs, où la pureté du langage et le goût du bon siècle commencèrent à s'altérer, et la France aurait sans doute la même destinée, si l'Académie, dépositaire des bienséances et de la pureté du goût, ne nous répondait aussi de celle des mœurs pour nos neveux.

Votre gloire est donc devenue la gloire et l'intérêt public de la nation; le destin de la France paraît attaché au vôtre. Ses prospérités ont pu éprouver des revers, et en éprouveront peut-être encore; le sort de la guerre pourra changer encore pour elle; mais le sort des lettres ne changera plus; les âges à venir pourront la voir plus ou moins victorieuse; mais tant que votre tribunal sera élevé, ils la verront toujours également polie.

Ce sera à vous et à ceux qui vous succéderont à publier ses victoires, ou à louer ses ressources et sa constance dans les adversités.

C'est par là, qu'en immortalisant votre reconnaissance, vous avez immortalisé le règne de Louis le Grand, ce prince magnanime qui vous reçut des mains d'un chef célèbre de la justice; et qui, au comble de sa gloire, crut y ajouter un nouvel éclat, en succédant dans la protection de la compagnie, à un de ses sujets. Ses louanges, qui firent la plus douce et la plus brillante de vos occupations, feront aussi un des plus beaux monuments de l'histoire des Français et de celle de l'Académie : elles n'ont rien à craindre du temps; sa gloire semble croître et se rapprocher de nous, à mesure que le jour fatal de sa perte s'en éloigne; et la mort, qui efface d'ordinaire tous les éloges des princes, en mettant aux siens le sceau de la vérité, y a mis celui de l'immortalité.

C'est dans votre école que se formèrent ces hommes célèbres, qu'il choisit pour présider à l'éducation des princes ses enfants (51): il vous confiait la destinée de la monarchie, en vous confiant celle de la maison royale; persuadé que, versés comme vous l'êtes dans l'art de louer les héros, c'était à vous à les former.

Heureusement pour la France, un de vos plus illustres académiciens (52) se trouve encore chargé du même soin : ce soin glorieux semble se perpétuer parmi vous; et ce sera, dans les siècles à venir, une tradition bien honorable à l'Académie, que celle de l'éducation de nos rois et de tous les princes sortis de leur sang.

Aussi l'enfance de l'auguste monarque, que nous regardons comme votre protecteur et votre élève, surpasse déjà les vœux de toute la nation; les malheurs de la maison royale le placèrent sur le trône, le bonheur

(51) M. Bossuet, évêque de Meaux. M. de Fénelon, archevêque de Cambrai.

(52) M. de Fleury, ancien évêque de Fréjus, depuis cardinal et ministre d'État.

de la France l'y conservera; le ciel nous l'a fait acheter trop cher pour nous l'enlever; ses châtiments ont fini avec lui, et c'est par lui que doivent recommencer ses faveurs. David, le dernier de ses frères, choisi d'en haut pour régner, devint le plus grand roi de la maison de Juda : Dieu affermit souvent les trônes en renversant l'ordre des successions, et ne fait précéder ses vengeances que pour nous annoncer un plus grand bienfait. Ses dons sont sans repentir, mais ils ne sont jamais sans amertume; plus cet enfant précieux nous a coûté, plus nous en devons attendre; tout nous montre de loin les grandes destinées et les dons heureux de la nature qui se développent tous les jours en lui, et la sagesse respectable et héréditaire d'un des premiers sujets de l'Etat qui les cultive.

Que d'éloges vous préparent, Messieurs, des espérances si brillantes! notre tendresse va les chercher déjà dans l'avenir; et nous hâtons les temps, comme si nous pouvions hâter notre bonheur.

Qu'il croisse sous les soins infatigables du prince glorieux (53), dépositaire de son autorité : la minorité de nos rois avait armé jusqu'ici contre nous les nations jalouses de notre gloire; la valeur du prince qui nous régit les arrête; la supériorité de ses lumières les éclaire sur leurs véritables intérêts; sa bonne foi les rassure; les charmes de sa douceur et de son affabilité nous les concilient; leurs cœurs, en l'approchant, deviennent français : c'est un hommage d'amour que tous les hommes doivent à sa bonté.

Et quel prince le mérita jamais plus justement? Bienfaisant par goût, il ne paraît déplacé que lorsqu'il faut être sévère : les refus semblent lui coûter bien plus que les grâces, et l'ingratitude elle-même n'a pu encore le corriger de sa bonté : toujours affable et gracieux, lors même qu'il ne lui est pas permis d'être libéral, son accueil devient comme le bienfait même qu'il refuse.

Il sait que la fierté a toujours été la faible ressource et la vaine décoration de la médiocrité; qu'il n'appartient qu'aux héros et aux génies sublimes de savoir être simples et humains; et que plus on est grand, plus on ignore l'art et l'affectation de le paraître.

Voilà, Messieurs, des objets dignes des Muses et de vous. Heureux si, ne me sentant pas capable de partager avec vous la gloire de vos travaux, je pouvais du moins en être ici le témoin et l'admirateur; et si, appelé ailleurs par les devoirs de l'épiscopat, le regret de ne pouvoir jouir longtemps de l'honneur que vous me faites, n'égalait le plaisir que je sens de l'avoir reçu.

(53) Le duc d'Orléans, régent du royaume.

LETTRES.

AVERTISSEMENT.

La bibliothèque de l'Oratoire, plusieurs évêques, académiciens, savants, conservaient des lettres de Massillon, qui ont disparu presque entièrement. Nous reproduisons quelques-unes de ces lettres, publiées il y a plus de trente ans déjà, par M. Hesmivy d'Auribeau, en y joignant celles qu'on a découvertes récemment à la Bibliothèque impériale et qui faisaient partie du *Résidu Saint-Germain*, paquet 16, n° 4.

LETTRE Ire.

Au R. P. Abel de Sainte-Marthe, général de l'Oratoire.

17 août 1689.

Je considère que je ne suis dans la congrégation que pour être utile, et comme mon talent et mon inclination m'éloignent de la chaire, j'ai cru qu'une philsophie ou une théologie me conviendrait mieux.

LETTRE II.

Au P. Mercier, Cordelier de Reims.

19 novembre 1724.

Vous me félicitez, mon cher Père, sur le dernier procès-verbal de la conférence de Riom, comme si c'était un nouveau règlement dans mon diocèse. Il est aussi ancien que mon épiscopat, et dans le premier synode que je tins en entrant, je renouvelai l'ordonnance de mon prédécesseur sur l'acceptation de la bulle *Unigenitus*, et sur la défense de lire le livre des *Réflexions morales*.

Si j'ai ordonné qu'on rappelât cette défense dans la dernière conférence de Riom, c'est sur l'avis que me donna un de mes grands vicaires, qu'il y avait encore quelques personnes qui ne se faisaient point un scrupule de lire ce livre condamné par l'Eglise.

Vous me demandez une copie du procès-verbal pour l'envoyer, dites-vous, en cour et partout ailleurs selon votre zèle, et je n'ai pu m'empêcher d'en rire. Mais je vous dirai que je n'ai pas besoin d'être prôné.

qu'ainsi je veux bien vous avoir pour ami, non pour procureur. C'est faire injure à un évêque de croire le louer, en publiant qu'il maintient l'intégrité d'un dépôt dans son Eglise. C'est à nous à rendre ce témoignage aux autres, et non pas à le recevoir d'eux. Ce serait d'ailleurs une ostentation pitoyable de publier dans des diocèses étrangers des actes domestiques que j'aurais été obligé de faire pour le bon ordre de mon diocèse. Un évêque doit être plus obligé à faire son devoir qu'à faire du bruit, à moins que l'Eglise ou ses talents ne l'appellent à combattre l'erreur par des écrits publics.

Vous voyez que mon diocèse, que j'ai trouvé plein de troubles en y entrant, est aujourd'hui le plus paisible du royaume. Je l'attribue moins à mes soins qu'à une protection particulière de Dieu sur cette grande Eglise, et à celle de tant de saints évêques qui l'ont gouvernée, et dont je suis le successeur indigne.

J'en ai fait sortir tous les *réappelants*, et le petit nombre d'*appelants* qui restent sont venus se soumettre à moi, et m'ont témoigné être disposés à faire tout ce que j'exigerais d'eux. Toutes les disputes sont si fort tombées ici, qu'on ne parle non plus des erreurs condamnées, que de celles de Nestorius et d'Eutychès.

Si vous avez trouvé quelques laïques qui sont entrés en contestation avec vous, c'est que, tout plein de ces matières, vous croyez par un bon zèle devoir en parler à tout le monde, et il n'est pas étonnant qu'il se soit trouvé des laïques qui, par un esprit de contradiction, ou par une mauvaise plaisanterie, ont affecté là-dessus de vous contredire. Il faut les instruire de leurs devoirs, et ne pas les accoutumer à disputer sur des matières qui les passent.

Une des grandes plaies que le jansénisme ait faites à l'Eglise, c'est, à mon avis, d'avoir mis dans la bouche des femmes et de simples laïques, les plus relevés et les plus incompréhensibles mystères, et d'en avoir fait un sujet de conversation et de dispute. C'est ce qui a répandu l'irréligion; il n'y a pas loin, pour les laïques, de la dispute au doute, et du doute à l'incrédulité.

Aidez-moi, mon cher Père, à maintenir la sage tranquillité qui règne dans mon diocèse. Réservez-vous à instruire l'Eglise dans vos ouvrages que nous attendons avec impatience, et en attendant, ne faites part de vos lumières qu'à ceux qui sont capables de vous entendre et d'en profiter.

LETTRE III.

A M. l'abbé de Louvois.

A Paris, ce 2 janvier 1701.

Je commence, Monsieur, à user de la liberté que vous m'avez donnée; il est juste de vous demander, au commencement de ce siècle, la continuation de vos bontés, et de demander au Seigneur pour vous la continuation et l'accroissement de ses miséricordes; vous devez être jusqu'ici bien content de votre voyage. A peine avez-vous paru à Rome que vous nous avez donné un pape, et un pape des premiers temps (54). Du moins on le dit ainsi vers la rue de Saint-Louis; mais au faubourg Saint-Jacques on attend, et quoiqu'on y aime les premiers siècles, je ne vois pas qu'on se presse de battre des mains (55). Peut-être se trompe-t-on des deux côtés; car nous autres Français nous sommes sujets à être dépaysés et à prendre le change. Vous rétablirez à Rome, Monsieur, de ce côté-là l'honneur de la nation; vous y avez porté tout ce qu'il faut pour ne se méprendre sur rien et faire bon usage de tout : je dis de tout et des abus mêmes; il est bon de les voir dans leur source pour en mieux connaître la faiblesse et la vanité; du moins, Monsieur, si l'Italie n'a rien à vous donner du côté de la maturité, qu'elle ne vous ôte rien du côté de la santé et reportez-nous toute celle que vous aviez quand vous sortîtes de France. Je crois que vous préviendrez les grandes chaleurs et par là vous éviterez les incommodités du séjour de Rome. Je n'envie de toutes les merveilles que vous y voyez que la consolation que vous avez de pouvoir aller quelquefois prier sur le tombeau des saints apôtres et y respirer ces restes d'esprit apostolique que leurs cendres inspirent encore. J'aimerais bien mieux les aller puiser là qu'au Vatican. Vous savez, Monsieur, tout ce qui se passe à Paris, et il serait inutile de vous écrire des nouvelles. M. de Barbezieux a eu deux ou trois accès de fièvre, mais ce n'est rien. Comme les affaires ont augmenté et qu'il a beaucoup travaillé, le travail l'a un peu échauffé; c'est madame de Louvois qui me fit l'honneur avant-hier de me venir voir, et qui me donna cette nouvelle. Je suis avec un respect singulier et un attachement très-sincère,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

MASSILLON.

LETTRE IV.

Au même.

A Paris, le 10 avril 1701.

Je n'aurais jamais cru, Monsieur, qu'un devoir aussi triste se fût mêlé parmi ceux que vous m'aviez permis de vous rendre pendant votre séjour à Rome. Mais le Seigneur se joue de nos pensées et de nos espérances et nous frappe toujours par l'endroit par où nous croyons être plus en sû-

(54) Jean-François Albani, né à Pesaro en 1649, cardinal en 1690; élu pape le 24 novembre 1700, il prit le nom de Clément XI.

(55) Les Jésuites avaient leur maison principale rue Saint-Antoine, près la rue Saint-Louis, au Marais (c'est aujourd'hui l'église Saint-Louis-Saint-Paul). Au faubourg Saint-Jacques était l'abbaye de Port-Royal (aujourd'hui hospice de la Maternité) qui soutenait la cause des jansénistes. En 1701, la querelle des Jésuites et des jansénistes était dans toute son ardeur.

reté; en prenant toute la part possible à votre affliction je le bénis dans les voies de miséricorde qu'il a sur vous, Monsieur; il vous ménage de grandes instructions domestiques, et je suis bien sûr qu'elles ne vous seront pas inutiles. Vous perdez tout selon le monde en perdant M. de Barbezieux, mais selon Dieu cette perte peut devenir un grand profit, et vous mettre au-dessus du monde même. Je vous assure, Monsieur, que dans ce terrible événement, je n'ai été occupé que de vous seul; je connais la bonté de votre cœur, la tendresse particulière que vous aviez pour le défunt et celle qu'il avait pour vous, et je comprends bien que vous aurez eu besoin, pour soutenir un aussi rude coup, de toute votre religion et de tous les secours de vos amis. Je tâche de rendre à madame de Louvois tous les soins dont je suis capable; jugez de son accablement et du besoin qu'elle a aussi d'être consolée. Les grandes prospérités sont mêlées de grandes amertumes.

Heureux ceux qui en connaissent le néant et qui n'attendent pas à la mort à reconnaître que tout est vanité et affliction d'esprit. Je vous avoue que dans mon obscurité ces grands exemples ne laissent pas de m'instruire, et au sortir du monde que je trouve tout désolé et accablé de cette perte, la retraite me paraît un lieu bien aimable. Que ne puis-je avoir, Monsieur, l'honneur d'être près de vous dans ces tristes moments, peut-être ne vous serais-je pas inutile; car un ami chrétien et sincère ne l'est jamais dans ces occasions; je prie le Seigneur de vous consoler lui-même et de remplir dans votre cœur la place qu'y occupait celui que nous pleurons; je serai toute ma vie avec un respect véritable et un attachement infini,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

MASSILLON.

LETTRE V.

Au P. Maure, de l'Oratoire, prédicateur du Roi.

1727.

Nous nous avançons tous les jours vers l'éternité. Votre sort est infiniment préférable au mien; vous paraîtrez devant Dieu avec une sainte confiance. Vous lui présenterez des croix, des afflictions, des maladies; pour moi, je ne pourrai lui offrir que de vains titres, que des dignités, etc.... Je me recommande à vos saintes prières.

LETTRE VI

A Mgr. Soanen, évêque de Sénez.

19 janvier 1728.

Il est vrai, Monseigneur, qu'ayant appris, il y a six ou sept mois, que vous étiez indisposé à la Chaise-Dieu, j'eus l'honneur de vous offrir le château de Beauregard pour y venir changer d'air, dans la persuasion où j'étais encore que la cour ne vous aurait point refusé, ni à moi, cette consolation.

La rigueur extrême de la saison me jette dans les mêmes inquiétudes à votre égard, et je vous offre, avec un cœur bien sincère, tout ce qui peut dépendre de moi pour vous ménager quelques adoucissements.

Il est triste, Monseigneur, de souffrir, et de souffrir en vain. Le plaisir que vous trouvez dans vos peines n'en justifie point le motif; vous savez que l'erreur a toujours eu ses martyrs, comme la vérité. Plus votre terme approche, plus vous devez examiner devant Dieu si vous ne prenez point le change; s'il est possible que l'Eglise ait canonisé l'erreur, et que vous seul, avec un petit nombre d'adhérents, soyez le défenseur de la vérité. Vous souffrez, dites-vous, pour empêcher que le molinisme ne devienne la doctrine de l'Eglise, et que le clergé ne se départe de *nos libertés et de nos maximes*. Mais l'Eglise peut-elle jamais ériger en dogme une opinion ou fausse, ou douteuse? Les portes de l'enfer pourraient-elles donc prévaloir?

J'ai eu l'honneur de conférer avec la plupart des évêques de France sur ces matières; mais je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût porté à souffrir plus que vous ne souffrez, plutôt que d'abandonner l'*ancienne doctrine et nos libertés*. Vous prétendez qu'on y donne atteinte en condamnant l'appel interjeté de la bulle *Unigenitus;* mais l'Eglise a toujours improuvé ces appels interjetés sur des matières décidées. Nous conservons donc nos appels; mais nous condamnons l'usage que vous en faites.

Vous affligez l'Eglise par votre injuste séparation. Vous calomniez vos confrères; vous nous regardez tous comme des déserteurs de la vérité, comme des évêques livrés à la cour, et disposés à tout sacrifier pour une misérable fortune: c'est là, du moins, le langage de vos adhérents.

Je suis assurément le plus faible et le plus imparfait de mes confrères; mais je vous déclare devant Dieu que c'est l'amour de l'Eglise et de sa doctrine tout seul, qui me retient dans l'union avec le pape et tous mes confrères; que je croirais être hors de l'Eglise, si j'en étais séparé; et que je perdrais plutôt mille vies, que de rompre les liens sacrés qui font toute ma sureté et ma consolation.

Je demande tous les jours à Dieu, Monseigneur, qu'il vous mette dans les mêmes dispositions. Dépouillons-nous de toutes les complaisances inséparables de la singularité; regardons comme un piége que nous tend l'orgueil, ce désir souvent caché à nous-mêmes, de nous donner en spectacle. Il est terrible d'être tout seul de son côté, et d'avoir contre soi tout ce qui porte un nom d'autorité dans l'Eglise: cette solitude, loin de flatter l'amour-propre, doit alarmer la foi. Il faut, pour être tranquille dans cet état, pouvoir parvenir à se persuader qu'on est seul plus éclairé ou plus sincère que tout l'univers ensemble, et penser, comme le Pharisien, qu'on n'est pas fait comme le reste des hommes.

Recevez, Monseigneur, ces effusions de mon cœur, avec la même simplicité que je l'épanche dans le vôtre. Elles ne sont, en effet, que les suites de l'attachement tendre et respectueux avec lequel je suis, cette année et toutes celles qui la suivront, Monseigneur, votre, etc.

LETTRE VII.

Au même.

14 février, même année.

Je crains, Monseigneur, qu'il ne me soit échappé, dans ma dernière lettre, quelque terme qui ait pu vous déplaire. Ce serait vitesse et inattention, plutôt que mauvaise volonté. Je vous proteste que je ne me serais point permis de vous parler de ces tristes discussions, si vous ne m'en aviez donné lieu par votre lettre. Dieu m'est témoin que, loin de vouloir ajouter une nouvelle douleur à vos peines, je souhaiterais pouvoir les partager avec vous, pour vous en soulager, sans partager néanmoins le motif qui vous les fait souffrir.

Si vous connaissiez, Monseigneur, mon respect pour votre âge, pour vos vertus épiscopales et pour vos talens, vous connaîtriez que tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire ne part que de l'affection profonde où je suis de voir tous les dons que vous avez reçus du ciel pour l'utilité et l'édification de l'Eglise, tourner contre elle.

Je ne voudrais, pour me défier de la bonté de votre cause, que lire les écrits odieux que vos apologistes répandent tous les jours dans le public. Je ne compte pour rien les invectives et les satires dont ils sont assaisonnés contre le pape et ce qu'il y a de respectable dans l'Eglise; ce qui a toujours été, comme vous le savez, le style du schisme et de l'erreur; mais tous les principes y sont renversés : il n'y a plus de décisions, il n'y a plus d'Eglise que le concile ne soit assemblé. La voix unanime du pape et de tous les évêques ensemble n'est plus qu'un vain son : Jésus-Christ n'est plus avec nous; il faut retourner à Trente pour l'y trouver. En attendant, tout particulier peut dogmatiser, et nulle autorité n'est en droit de lui imposer silence. Quand tout le corps des pasteurs se réunirait pour le condamner, ce ne serait point l'Eglise, qui n'existe pas jusqu'à la tenue du concile, et l'anathème retomberait sur eux.

Je viens de lire un livre intitulé *Jésus-Christ sous l'anathème.* L'auteur y décide nettement, que comme la synagogue prévariqua en condamnant Jésus-Christ, l'Eglise a prévariqué en condamnant le P. Quesnel; que l'Eglise, comme la synagogue alors, est dans la défection générale, prédite dans l'Evangile; que les pharisiens et les sadducéens sont encore parmi nous les maîtres de la doctrine, c'est-à-dire, les Jésuites dénotés par les premiers, qui n'ont qu'une écorce de religion; et les évêques, marqués par les sadducéens, qui n'en ont pas du tout.

Ces blasphèmes, mon cher Seigneur, ne font-ils pas horreur à votre piété ? Une bonne cause serait-elle défendue par de tels excès ? ou plutôt, quand il faut nécessairement en venir là pour la défendre, n'est-ce pas la marque d'un caractère de réprobation ? Peut-on être en sûreté à l'abri de ces impiétés ?

Ne laissez point séduire, mon cher Seigneur, votre zèle et votre bonne foi par les louanges de ceux qui vous applaudissent : ce sont des esprits factieux et excessifs, et vous devriez les avoir connus. S'ils voulaient précisément soutenir un dogme, nous serions bientôt d'accord ; mais ils outrent tout, et c'est ce que la sagesse de l'Eglise ne souffrira jamais.

Les Jésuites ont leurs opinions, que l'Eglise tolère; mais croyez-vous que la plupart des évêques pensent et enseignent comme eux? je puis attester le contraire. Au lieu de vous unir à nous pour nous aider à soutenir la même doctrine et la saine morale, vous nous affaiblissez en vous séparant de nous; vous donnez de nouvelles armes au molinisme; vous aidez ses sectateurs à persuader au monde qu'on ne peut combattre leur doctrine sans tomber dans des excès opposés; et votre conduite seule serait capable de la faire prévaloir sur la vérité.

Unissez-vous donc à nous, Monseigneur, votre zèle et vos lumières nous seront d'un grand secours. Venez défendre avec nous la vérité, mais avec les armes de l'Eglise, mais dans son sein, mais sous ses étendards, mais avec vos confrères, qui vous aiment, et qui donneraient leur vie pour vous arracher du camp ennemi, auquel vous n'appartenez point.

Pouvez-vous vous persuader que vous ne seriez point en sûreté, uni à la mère-Eglise de Rome et à tout l'épiscopat, et que vous n'avez rien à craindre tout seul? J'en dis de même de tous vos adhérents; vous êtes seuls comparés au reste de l'Eglise. Vous avez été élevé dans son sein, vous y avez vieilli; ne doit-il pas être douloureux pour vous, à la fin de votre carrière, de la voir armée contre vous, et de mourir dans sa haine et sa disgrâce? Remettez-vous-en à elle des intérêts de la vérité que vous croyez soutenir. Confiez-lui vos peines et vos alarmes, non comme un maître qui veut lui prescrire des lois, mais comme un enfant qui veut écouter ses instructions. N'attendez point cette Eglise à venir assemblée, pour lui donner des marques de votre docilité. Vos jours sont trop avancés pour vous flatter de la voir jamais. donnez-les à l'Eglise que vous voyez, et qui est une et toujours la même, qu'elle soit assemblée ou dispersée. Vous réjouirez les anges du ciel : votre exemple sera peut-être le remède que Jésus-Christ prépare aux maux de l'Eglise.

Quelle consolation pour vous, Monseigneur, de mourir dans son baiser de paix ! Quelle joie pour moi de voir rentrer dans le port un confrère chéri, que la tempête avait exposé à un triste naufrage ! n'écoutez là-dessus que les mouvements de votre piété; fermez l'oreille aux sollicitations étrangères.

Ce sont des hommes nourris dans le trouble, ou dans l'amour de la dissension, dont ils sont remplis.

Je crois que j'aurai, cet été, la consolation de vous aller voir à la Chaise-Dieu. Comme je n'y ferai point une visite épiscopale, rien n'y tirera à conséquence pour la prétendue exemption de cette abbaye. J'y trouverai un ancien confrère, que tant de liens d'éducation et de caractère me rendent extrêmement cher. Quelle joie pour moi de pouvoir *os ad os loqui*, et vous marquer le respect et l'attachement avec lequel je suis, etc.

P. S. Vous comprenez bien, mon cher Seigneur, que mes lettres ne sont que pour vous seul. Vous m'ôteriez la consolation d'avoir jamais aucun commerce avec vous, si je croyais qu'elles pussent passer en d'autres mains.

LETTRE VIII.

A Monseigneur de Tourouvre, évêque de Rodez.

28 février, même année.

Il est vrai, mon cher Seigneur, que je n'aurais point été d'avis, ni de la démarche que vous avez cru devoir faire, ni de la manière dont elle s'est faite. Il y aurait eu des moyens de la rendre plus utile, supposé qu'elle eût été nécessaire, et si j'avais pu conférer avec vous, je me flatte que vous n'auriez pas été éloigné de ma façon de penser.

Les remèdes qui aigrissent le mal sont une nouvelle plaie que l'on a faite à l'Eglise. Il est certain qu'il y a de l'excès et de la révolte dans le parti. Ceux qui sont à la tête, et qui écrivent pour sa défense, sont des esprits outrés, et qui passent le but sur toutes les matières qu'ils traitent; et si leur cause était bonne, ils réussiraient à la rendre mauvaise par la façon de la soutenir. Il est vrai encore que, de l'autre côté, on ne s'est pas toujours tenu dans les justes bornes, et qu'on a défendu l'Eglise avec des armes qui l'affaiblissaient, et qui relevaient le courage de ceux qu'on voulaient abattre. Il y a des esprits excessifs partout.

Quel parti donc prendre pour des évêques qui aiment la paix et la vérité? Il n'y a point à délibérer : il faut prendre *le parti qui n'est point parti*, c'est-à-dire précisément celui de l'Eglise, qui désavoue et ceux qui la défendent mal, et ceux qui l'attaquent. C'est le seul moyen de se rendre utile et de ramener les esprits.

Je connais assez, comme vous savez, les *appelants;* et c'est parce que je les connais, que dans aucun temps il ne m'a point été possible de les goûter : orgueil, amour de la singularité, mépris pour ceux qui ne pensent point comme eux, quelque rang que l'on puisse tenir dans l'Eglise; parti extrême sur tout, hardiesse à décider et à revenir sur tout ce qu'il y a de mieux établi; nulle règle, nul amour de la paix; une intrigue et une cabale éternelles : les laïques, les femmes, les dévotes, les mondains, tout leur est bon. Si vous les connaissez, les voilà. Je les ai toujours vus tels de mes propres yeux, pendant près de trente ans que j'ai été à Paris. En vérité, mon cher Seigneur, un homme sensé et qui a un peu vécu, ne peut que revenir de ce parti s'il a été capable d'y donner dans ces jeunes ans; et d'autant plus que, pour peu qu'on paraisse les favoriser, ils vous associent, ils grossissent leur liste de votre nom; ils chantent victoire, comme si vous pensiez de même qu'eux, et prennent une condescendance de charité pour une adhésion totale à leur entêtement.

Ainsi, mon cher Seigneur, laissez-les continuer tant qu'ils voudront; ce n'est point ainsi que l'on défend la vérité : c'est en front de bandière, pour parler militairement, enseignes déployées, et avec le gros de l'armée. Les voies singulières n'ont jamais prospéré. L'autorité et le consentement public ont toujours pris le dessus. Les doctrines outrées n'ont qu'un temps. La mode passe : il n'est plus du bon air d'être frondeur; on laisse crier le petit nombre de désespérés, qui se font un mérite de s'obstiner; le bon sens et la règle prennent enfin la place du parti.

Vous me connaîtriez peu, mon cher Seigneur, si vous croyiez que votre démarche pût diminuer mon respect et mon attachement tendre pour vous : j'ai désapprouvé la démarche sans condamner la personne. Je connais trop la droiture de votre cœur, la candeur de votre piété, votre éloignement des discussions, et votre amour pour l'Eglise. Je suis persuadé que vous avez pris dans ces dispositions, si dignes de l'épiscopat, les motifs qui vous ont fait agir. L'exemple de vos confrères vous a rassuré. Vous vous proposiez un bien, et vous vouliez courir au secours d'un confrère que vous croyiez injustement persécuté; vous avez nui à sa cause en voulant la défendre. Il fallait demander justice des procédés, s'il y en avait d'illégitimes à son égard, et ne pas justifier sa conduite, qui n'est susceptible d'aucune justification. Vous pouviez condamner les juges s'ils avaient prévariqué; mais il ne fallait pas absoudre le coupable. Je le plaignais comme vous; je respectais son âge, son caractère, ses mœurs épiscopales; mais je voyais avec douleur qu'il nous avait ôté lui-même les moyens de le défendre.

Je reçois quelquefois de ses nouvelles. Il ne cesse de me dire qu'il ne souffre que *pour la défense de la grâce efficace, et pour les libertés de l'Eglise gallicane.* J'ai beau lui répondre que, sur ce pied-là, de cent vingt évêques que nous sommes, il y en aurait au moins cent dix d'exilés, ce bon vieillard n'entend rien; il ne perd point de vue son fantôme. Ses correspondants abusent de sa simplicité, et le lui grossissent sans cesse avec des éloges si pompeux sur sa fermeté, qu'il est surpris que nous ne donnions pas tous dans un piége si usé, et où il n'y a que des enfants ou des têtes échauffées qui puissent s'y prendre. J'espère que Dieu aura égard à ses intentions; mais je le connais

de longue main. Je crains fort qu'il n'entre dans sa conduite un peu de complaisance sur les applaudissements du parti, et sur le triste spectacle qu'il donne à l'Eglise.

Vous voyez, mon cher Seigneur, par la confiance avec laquelle je vous parle sur des matières sur lesquelles j'ai fait profession de garder un profond silence, que rien ne s'est passé de nouveau dans mon cœur sur votre compte, qu'un nouveau désir de recevoir de vos nouvelles, et un renouvellement de la tendresse et du respect avec lesquels je suis, etc.

LETTRE IX.

Au cardinal de Fleury.

Monseigneur,

Je supplie très-humblement votre Eminence de ne pas trouver mauvais que je sollicite, une fois, son cœur paternel pour les pauvres peuples de cette province. Je sens toute l'importunité de pareilles remontrances; mais, Monseignenr, si les misères du troupeau ne viennent pas jusqu'à vous par la voix du pasteur, par où pourront-elles jamais y arriver? Il y a longtemps que tous les états et toutes les compagnies de l'Auvergne me pressent de représenter à votre Eminence leur triste situation. Ce ne sont point des plaintes et des murmures de leur part, vous méritez trop de régner sur tous les cœurs. C'est uniquement, leur confiance en votre amour pour les peuples, qui emprunte ma voix. Ils vous regardent tous comme leur père et l'ange tutélaire de l'Etat, et sont trop persuadés que si, après avoir été informé de leurs besoins, vous ne les soulagez pas, c'est que le secours aurait peut-être des inconvénients plus dangereux que le besoin même, et que le bien public, qui est le grand objet du génie sage et universel qui nous gouverne, rend certains maux inévitables.

Il est d'abord de notoriété publique, Monseigneur, que l'Auvergne, province sans commerce et presque sans débouchés, est pourtant, de toutes les provinces du royaume, à proportion la plus chargée de subsides. Le conseil ne l'ignore pas; ils sont poussés à plus de six millions, que le roi ne retirerait pas de toutes les terres d'Auvergne, s'il en était l'uniqne possesseur. Aussi, Monseigneur, les peuples de nos campagnes vivent dans une misère affreuse, sans lit, sans meubles. La plupart même, la moitié de l'année, manquent de pain d'orge ou d'avoine, qui fait leur unique nourriture et qu'ils sont obligés de s'arracher de la bouche et de celle de leurs enfants, pour payer les impositions.

J'ai la douleur d'avoir chaque année, Monseigneur, ce triste spectacle devant mes yeux dans mes visites. Non, Monseigneur, c'est un fait certain, que dans tout le reste de la France il n'y a pas de peuple plus pauvre et plus misérable que celui-ci. Il l'est, au point que les nègres de nos îles sont infiniment plus heureux; car, en travaillant, ils sont nourris et habillés, eux, leurs femmes et leurs enfants; au lieu que nos paysans, les plus laborieux du royaume, ne peuvent, avec le travail le plus opiniâtre, avoir du pain pour eux et pour leur famille, et payer leurs subsides. S'il s'est trouvé dans cette province des intendants qui aient pu parler un autre langage, ils ont sacrifié la vérité et leur conscience à une misérable fortune.

Mais, Monseigneur, à cette indigence générale et ordinaire de la province se sont jointes, ces trois dernières années, des grêles et des stérilités qui ont achevé d'accabler les pauvres peuples. L'hiver dernier, surtout, a été si affreux, que, si nous avons échappé à la famine et à une mortalité générale, qui paraissaient inévitables, nous n'en avons été redevables qu'à un excès et à un empressement de charité, que des personnes de tous les états ont fait paraître pour prévenir tous les malheurs. Toutes les campagnes étaient désertes, et nos villes pouvaient à peine suffire à contenir la multitude innombrable de ces infortunés qui y venaient chercher du pain. La bourgeoisie, la robe et le clergé, tout est venu à notre secours; vous-même, Monseigneur, avez déterminé la bonté du roi à nous avancer soixante mille livres. C'est uniquement à la faveur de ce secours que la moitié de nos terres, qui allaient toutes rester en friche par la rareté et la cherté excessive des grains, ont été ensemencées. Le prix des grains a diminué de plus de moitié. Mais le pauvre peuple qui, pour ensemencer ses terres, a été obligé d'emprunter du roi et des particuliers, et d'acheter des grains d'un prix alors exorbitant, va être obligé, par la vileté du prix où ils sont maintenant, d'en vendre trois fois autant qu'il en a reçu, pour rembourser les avances qu'on lui a faites, de sorte qu'il va retomber dans le même gouffre de misère, si Votre Eminence n'a pas la charité de faire accorder, cette même année, quelque remise considérable sur les impositions que le conseil va régler incessamment.

Au reste, Monseigneur, je supplie instamment Votre Eminence de ne pas regarder ce que je prends la liberté de lui écrire comme un excès de zèle épiscopal. Outre tout ce que je vous dois déjà, je vous dois encore plus, la vérité. Ainsi, loin d'exagérer, je vous proteste, Monseigneur, que j'ai ménagé les expressions, afin de ne pas affliger votre cœur. Je ne doute pas que notre intendant, quoiqu'il craigne beaucoup de déplaire, n'en dise encore plus que moi. Que Votre Eminence ait la bonté de s'en faire rendre compte. Je sens bien que, dans une première place, on ne peut ni tout écouter ni remédier à tout. Cette maxime pouvait être admise sous les ministères précédents; mais sous le vôtre, tout est écouté. Les grandes affaires qui décident du sort de l'Europe ne vous font pas perdre de vue les plus petits détails. Rien ne vous échappe de cette immensité de soins, et rien ne pa-

raît non-seulement vous accabler, mais même vous occuper. C'est dans cette confiance que j'ai hasardé cette lettre : avec un vrai père, on ose tout; et quand on lui parle pour ses enfants, on peut bien l'importuner, mais on est bien sûr qu'on n'a pas le malheur de lui déplaire.

LETTRE X.

Au P. Renaud, de l'Oratoire, qui venait de remporter le prix d'éloquence à l'Académie française.

1738.

Le *Panégyrique de la sainte Vierge* est une composition oratoire qui n'est facile que pour des prédicateurs sans talent, dont on n'attend rien, qui se contentent de tout, qui ne voient rien au delà de leurs idées, et se flattent d'avoir fait un panégyrique, en délayant des événements dépourvus d'intérêt, dans un vide continuel de lieux communs.

SENTIMENTS
D'UNE AME TOUCHÉE DE DIEU,
TIRÉS DES PSAUMES DE DAVID,
OU
PARAPHRASE MORALE DE PLUSIEURS PSAUMES,
EN FORME DE PRIÈRE

AVERTISSEMENT.

Dans la Préface qui est à la tête du *Petit Carême*, nous avons déjà dit un mot de ces *Paraphrases sur les Psaumes*. Il y a tout lieu de croire qu'il avait poussé son travail beaucoup plus loin, et que nous aurions la plus grande partie du Psautier paraphrasé de la même manière, si tout ce qu'il en a fait était parvenu jusqu'à nous.

Au reste, le titre seul de l'ouvrage annonce que ce n'est point ici un commentaire sur les psaumes; ce n'est ni le sens historique ni le sens prophétique que l'auteur prétend expliquer; ce n'est pas même une paraphrase proprement dite : car la simple paraphrase n'ajoute rien au texte, lorsqu'il est clair; elle ne fait que développer les sens ou les expressions obscures par de légères additions. Mais ce n'est point à cela que se borne l'auteur : son but est de fournir aux chrétiens des modèles des différentes sortes de prières qu'ils doivent adresser à Dieu, suivant les occasions et les situations différentes où ils se trouvent. La lettre du psaume est en quelque sorte comme le texte de son discours, dans lequel ensuite il fait entrer tout ce qui peut convenir à son sujet. Or, comme la prière est spécialement l'ouvrage et l'action du cœur, et que personne n'a peut-être jamais mieux connu que le P. Massillon la nature du cœur humain et les ressorts les plus propres à mettre en mouvement, l'on peut assurer qu'il a parfaitement exécuté son dessein et que l'on a dans ces paraphrases des modèles excellents de toute sorte de prières. Ceux qui se donneront la peine de les lire en seront bientôt convaincus. Si c'est un pénitent qui parle dans la paraphrase, il n'est personne qui n'avoue que tels sont les sentiments qu'il voudrait et qu'il devrait avoir dans le cœur pour bien marquer à Dieu la douleur et le regret de ses fautes. Si c'est une prière d'action de grâces, personne qui ne dise : c'est ainsi que la reconnaissance doit s'exprimer. En un mot, le cœur y parle toujours le langage propre et naturel aux différentes situations où il se trouve, et c'est en quoi ces paraphrases peuvent être d'une très-grande utilité, parce qu'elles ne contiennent pas seulement des prières très-touchantes, mais des instructions très-solides, où les fidèles apprendront à connaître les dispositions dans lesquelles ils doivent se présenter devant Dieu s'ils veulent en être exaucés.

Pour le style, il est, ce semble, assez superflu d'en parler. On sait maintenant que le P. Massillon écrivait toujours d'une manière intéressante, noble et digne de la majesté de la religion. Cependant l'on s'apercevra que dans cet ouvrage il a voulu assortir son style aux différents sujets qui y sont traités. Par exemple, dans les psaumes VIII et XVIII, il veut célébrer la grandeur et la beauté des ouvrages du Tout-Puissant, tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce; c'est une élévation et une noblesse de style, une magnificence d'expressions que rien n'égale ; c'est le grand Bossuet que l'on croit entendre parler. Il prend un autre ton lorsque c'est un pénitent qui gémit sur les égarements de sa vie passée; il lui prête des expressions fortes et énergiques, telles qu'elles conviennent à un homme que le sentiment de sa misère pénètre et confond. Au contraire, rien de si doux et de si coulant que son discours, lorsque, se rappelant tous les bienfaits que la bonté divine n'a cessé de répandre sur tout le cours de sa vie, il s'excite à lui en témoigner sa reconnaissance, parce que le langage de la reconnaissance doit être tendre et affectueux.

Mais ne prévenons point le jugement du public, nous osons nous flatter qu'après avoir lu cet ouvrage, il croira devoir partager avec nous les justes regrets que nous cause la perte de la plus grande partie.

PSAUME PREMIER.

Le bonheur d'une âme qui, après avoir été engagée dans les passions du monde, s'en désabuse et revient à Dieu.

℣ 1. Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit.

℣ 1. *Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller au conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, et ne s'est point assis dans la chaire de contagion et de peste.*

Mon Dieu, dans quel aveuglement vivais-je autrefois? mon âme ne voyait plus, ne jugeait plus que par ses passions; je prenais le change sur tout, et mes ténèbres seules formaient tous mes jugements et toutes mes lumières. Quoique je ne fusse point heureux dans le crime, j'y cherchais sans cesse le bonheur qui me fuyait sans cesse; je croyais le voir dans ceux dont rien ne traversait les plaisirs, et je leur enviais un bien dont ils ne jouissaient pas eux-mêmes. Mais depuis que votre lumière a dissipé le nuage épais que les passions avaient formé autour de mon cœur, ô mon Dieu! si mon aveuglement n'avait pas laissé dans mon âme des souillures que mes larmes n'effaceront jamais, je ne pourrais comprendre comment elle a pu y être si long-temps livrée.

℣ 2. Sed in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte.

℣ 2. *Mais qui au contraire met toute son affection dans la loi du Seigneur, et qui médite jour et nuit cette loi sainte.*

Non, Seigneur, je ne connais d'heureux, ici-bas même, que ceux qui vous servent. Je cherchais une affreuse tranquillité dans les discours des impies, qui voulaient me rassurer contre les remords du crime, en traitant de crédulité puérile toutes les terreurs d'un avenir et s'efforçant de me persuader des maximes d'irréligion, dont ils ne pouvaient parvenir à se persuader eux-mêmes. J'aurais voulu pouvoir me fixer dans cette voie qui n'offre aux déréglements, ni un Dieu vengeur, ni des supplices destinés à ceux qui violent votre loi sainte, ni une âme immortelle qui survit à son corps et à ses crimes, pour les expier par un malheur éternel. Ces maximes empoisonnées infectaient mon âme; mais par un bienfait inestimable de votre miséricorde, elles n'y corrompaient pas jusqu'à la racine de la foi: je les aimais, et j'étais fâché que votre vérité les combattît encore au fond de mon cœur. Mais, ô mon Dieu, que je me trouve heureuse d'être sortie de cette voie d'impiété et de blasphème, où je cherchais une ressource contre mes déréglements! Je sens tous les jours que pour être heureux sur la terre, du moins pour n'y être pas si malheureux, il faut aimer, il faut observer votre loi sainte. Tout ce qui nous éloigne de vous, nous met en mésintelligence avec nous-mêmes; et plus nous cherchons notre repos en vous offensant, plus nous multiplions au dedans de nous nos inquiétudes et nos troubles, et par conséquent nos malheurs; car, quelle joie, quelle satisfaction peut goûter notre âme, lorsqu'elle est privée de cette paix intérieure, qui est le fruit de l'innocence et de la piété?

℣ 3. Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet.

℣ 3. *Et il sera comme un arbre qui est planté proche le courant des eaux, lequel donnera son fruit dans son temps, et sa feuille ne tombera point.*

L'impie sèche et dépérit au milieu de ses plaisirs; mais les larmes de l'âme juste, ces larmes que fait couler le souvenir amer de ses égarements passés ressemblent à ces eaux qui augmentent la fraîcheur, la verdure, la beauté de l'arbre qu'elles arrosent. La paix, et la joie en sont les premiers fruits. L'air brûlant et contagieux du monde au milieu duquel elle vit, ne flétrit pas même la beauté d'une seule de ses feuilles; au contraire les scandales des pécheurs, leurs plaisirs, leurs joies insensées, qui autrefois l'avaient séduite, l'affermissent, ô mon Dieu, dans la fidélité qu'elle vous a promise; touchée de leur aveuglement, elle en sent plus vivement la grandeur du bienfait qui l'a éclairée.

℣ 4. Et omnia quæcunque faciet, prosperabuntur.

℣ 4. *Et toutes les choses qu'il fera auront un heureux succès.*

Tout ce qui avait servi à la perdre tourne à son instruction et à sa consolation. Rien ne lui avait réussi dans ses désordres. Les événements n'avaient jamais répondu à ses mesures et à ses désirs; tout semblait au dehors se soulever contre ses passions. Mais depuis que votre grâce, ô mon Dieu! les a calmées, comme ses désirs sont plus réglés elle n'en forme jamais d'inutiles: sa prospérité est dans sa soumission à vos ordres; et comme elle est toujours soumise, tous les événements la laissent toujours tranquille.

℣ 5. Non sic impii, non sic; sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ.

℣ 5. *Il n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi: mais ils sont comme la poussière que le vent disperse de dessus la face de la terre.*

Mais il s'en faut bien, ô mon Dieu! que les impies ne jouissent d'un semblable bonheur. Les passions d'où naissent tous leurs plaisirs criminels, enfantent aussi toutes leurs agitations et toutes leurs peines; rien ne les fixe; la multiplicité de leurs désirs, comme un affreux tourbillon, les agite sans cesse. La poussière, qui est le jouet des vents, n'est que l'image de leur âme toujours emportée au gré de la bizarrerie et de la violence de leurs passions. Ils ne veulent pas chercher le repos en vous seul, et où pourraient-ils le trouver hors de vous? ô mon Dieu! eh! toutes les créatures dans lesquelles ils croient le trouver, les repoussent vers vous-même par leur vide et par leur insuffisance.

℣ 6. Ideo non resurgent impii in judicio, neque peccatores in concilio justorum.

℣ 6. *Aussi les méchants ne pourront subsister au jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.*

Aussi, grand Dieu, vous n'aurez pas besoin de juger les impies, en ce jour où les

justices mêmes seront jugées. Le trouble, les tristes agitations de leur conscience, les avaient déjà jugés sur la terre; vous ne ferez que les livrer au ver dévorant, que leur cœur, après en avoir été sans cesse déchiré sur la terre, portera encore devant vous; c'est-à-dire, aux fureurs et à la tristesse du crime, que nul plaisir n'avait jamais pu arracher du fond de leur âme.

℣ 7. Quoniam novit Dominus viam justorum, et iter impiorum peribit.

℣ 7. *Car le Seigneur connaît la voie des justes, mais la voie des méchants périra.*

Et voilà, ô mon Dieu ! à quoi aboutissent tous ces projets d'ambition, de plaisir, de fortune, qui ont rempli les jours de l'impie. Tout est anéanti : il n'en subsiste plus rien. Il aurait voulu que tout l'univers fût occupé de lui; et sa vanité sera punie par un oubli universel. Mais vous, ô mon Dieu ! vous ne l'oubliez pas, et ce souvenir armera éternellement votre justice contre un insensé qui, n'ayant été mis sur la terre que pour vous aimer, vous servir et se rendre digne de ces biens ineffables que vous réservez à ceux qui vous aiment, n'a employé la vie qu'il avait reçue de vous, qu'à vous outrager et à se perdre.

Que le sort du juste est bien différent ! vous tenez, ô mon Dieu ! un compte exact et fidèle de ses moindres démarches, afin de l'en récompenser : aucune de ses actions ne vous échappe. Vos yeux sont sans cesse ouverts sur lui ; et vous lui faites ressentir les effets d'une protection continuelle, tantôt en écartant les piéges et les tentations, tantôt en le fortifiant dans les combats qu'il livre aux ennemis de son salut, tantôt en le relevant, lorsque sa faiblesse lui a fait faire quelque chute. Enfin, vous lui donnerez cette couronne de justice qui le mettra en possession d'un royaume éternel. Heureux donc, mille fois heureux, celui à qui vous êtes ici-bas toutes choses, puisqu'il porte en lui-même la source d'un bonheur qui ne finira jamais.

PSAUME III.

Sentiments d'une âme pénétrée de l'énormité de ses crimes passés, et en même temps pleine de confiance en la miséricorde du Seigneur.

℣ 1. Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me? multi insurgunt adversum me.

℣ 1. *Seigneur, que le nombre de ceux qui me persécutent est grand ! que d'ennemis se sont élevés contre moi !*

Quand je repasse devant vous, Seigneur, la multitude et l'énormité des crimes de ma vie passée, le trouble, le découragement, le désespoir, semblent s'emparer tour à tour de mon âme. Je ne rappelle pas un seul jour, un seul instant même de ma vie criminelle, où je ne découvre de nouveaux excès qui s'élèvent contre moi : leur nombre grossit tous les jours à mes yeux, à mesure que j'entre plus avant dans les abîmes de ma conscience. Et que sais-je, grand Dieu, si ceux que le temps a effacés de mon souvenir, dans un cours d'iniquités si long et si peu interrompu, ne les égalent, ou ne les surpassent pas peut-être encore !

℣ 2. Multi dicunt animæ meæ : Non est salus ipsi in Deo ejus.

℣ 2. *Plusieurs disent de moi : Il ne trouvera point de salut en Dieu.*

Je les avalais autrefois, mes iniquités, comme de l'eau. J'entassais crime sur crime, sans aucun retour sur moi-même. Je comptais toujours que mille devant vous ne sont pas plus qu'un seul, et que le plus ou le moins n'offraient rien de différent à vos miséricordes infinies. Le déréglement où j'avais vécu jusqu'alors me calmait sur celui où je vivais encore. En me promettant toujours un changement à venir, je continuais plus tranquillement, ô mon Dieu, à vous offenser; et ne me sentant pas encore disposé à finir mes désordes, j'en attendais la fin, en y en ajoutant tous les jours de nouveaux avec une sécurité déplorable. Mais aujourd'hui, grand Dieu, que votre lumière a éclairé mes ténèbres; aujourd'hui, où tous mes crimes sortis de ce nuage épais qui les enveloppait, et les cachait à mes yeux, paraissent à découvert, et m'accablent devant vous par leur énormité et par leur multitude, toute espérance de salut semble s'éloigner de moi. Pourrez-vous, ô mon divin Sauveur, regarder avec un œil de pitié et de clémence, une vie dont je ne puis moi-même soutenir l'affreux spectacle? Dieu saint, voudrez-vous jamais vous communiquer à une âme qui voudrait pouvoir s'éloigner d'elle même, et qui ne peut porter devant vous que sa corruption et son opprobre? Quand je ne fixe mes regards que sur moi-même, tout m'annonce la sévérité de vos jugements. Quelle vie, grand Dieu, trouverai-je écrite dans le livre de vos justices éternelles? Le soleil ne se levait jamais sur ma tête que pour éclairer de nouvelles infractions de votre loi sainte ; et la nuit ne succédait que pour voir prolonger mes œuvres de ténèbres. Je ne vivais, je ne respirais, je ne pensais que pour le crime; et jusqu'aux désirs inutiles de pénitence que je mêlais à mes passions, tout semble m'interdire pour toujours l'accès au trône de vos miséricordes, par l'abus criminel que je faisais alors des sentiments même de salut que vous réveilliez de temps en temps au fond de mon cœur.

℣ 3. Tu autem, Domine, susceptor meus es, gloria mea, et exaltans caput meum.

℣ 3. *Mais vous, Seigneur, vous êtes mon bouclier, vous êtes ma gloire, c'est vous qui élevez ma tête.*

Voilà les images noires et affreuses que l'ennemi de mon salut présente sans cesse à mon âme pour la précipiter dans le découragement et dans la défiance. Autrefois il me rassurait dans mes désordres, en me représentant votre clémence toujours prête à recevoir le pécheur qui revient : aujourd'hui que je veux sincèrement revenir à vous, ô mon Dieu, il vous peint en secret à mon cœur agité comme un Dieu inexorable : il ne me découvre l'horreur de mes crimes que pour me cacher les trésors infinis de vos

miséricordes, et pour me retenir sous son esclavage honteux. Il s'efforce de me persuader que vous ne voulez plus de moi et que mes excès ont fermé pour toujours vos entrailles aux cris de ma douleur, et aux larmes de votre créature.

Mais, Seigneur, si j'ai autrefois outragé votre bonté en comptant trop sur elle pour persévérer plus tranquillement dans le crime, je ne lui ferai pas le nouvel outrage d'en désespérer dans mon repentir. Je me sens, il est vrai, la plus faible et la plus fragile de toutes les âmes; mais n'êtes-vous pas la force des faibles? Qu'ai-je à craindre de moi-même, quand vous serez avec moi, *susceptor meus*, vous qui êtes mon bouclier et ma force? Rien n'approche de l'opprobre et de l'avilissement où la honte de mes passions m'a fait tomber; ce n'est rien que l'ignominie dont elles m'ont couvert devant les hommes; celle que je portais devant vous, grand Dieu, était encore bien plus hideuse et plus humiliante. Mais, ô Dieu de majesté, un rayon de votre gloire changera en or cette âme de boue; vous me rétablirez en honneur, dès que vous aurez ennobli mon âme des dons de la justice, et que vous m'aurez reçu au nombre de vos enfants, et des cohéritiers d'un royaume éternel. Je rentrerai dans tous les augustes droits du chrétien : ma vie sainte et nouvelle me rendra, même devant les hommes, l'honneur et les égards que mes désordres m'avaient ravis; et vous serez ma gloire, comme le déréglement avait été ma confusion et mon opprobre : *Gloria mea et exaltans caput meum.*

℣ 4. Voce mea ad Dominum clamavi, et exaudivit me de monte sancto suo.	℣ 4. *J'ai élevé ma voix, et j'ai crié au Seigneur, et il m'a exaucé de sa montagne sainte.*

Oui, Seigneur, mes prières et mes larmes ne monteront pas en vain aux pieds de votre trône. Vous n'êtes plus sur cette montagne terrible, environnée d'éclairs et de foudres, et dont nul mortel ne pouvait approcher. Nous vous adorons sur la montagne sainte, où vous vous offrez pour nous à votre Père, comme notre justice, notre sanctification et notre rédemption; et vous avez sans cesse les mains étendues pour recevoir les pécheurs qui reviennent à vous. Ce n'est donc pas de vos miséricordes infinies, dont je dois me défier; c'est de la sincérité et de la persévérance de mon repentir; c'est que la grandeur de ma pénitence ne réponde pas à l'énormité et à la multitude de mes crimes.

℣ 5. Ego dormivi et soporatus sum, et exsurrexi, quia Dominus suscepit me.	℣ 5. *Je me suis couché, je me suis endormi, et je me suis éveillé, parce que le Seigneur m'a soutenu.*

Que ne dois-je pas, grand Dieu? me promettre de votre bonté, puisque malgré le sommeil de la mort où j'étais enseveli depuis si longtemps, malgré l'assoupissement funeste où mes déréglements retenaient toutes les puissances de mon âme, votre voix puissante et miséricordieuse m'a réveillé. Elle a pénétré jusqu'au fond de l'abîme où non-seulement j'étais sans vie, mais où la puanteur et l'infection n'offraient à vos yeux saints que l'objet le plus digne de votre abandon. Et cependant, ô Père des miséricordes, et Dieu de toute consolation, après m'avoir souvent sollicité de revenir à vous, vous avez enfin ranimé ce cadavre puant; vous avez soufflé un esprit de vie sur cette boue hideuse; vous avez rétabli en moi la beauté de votre image dont j'avais effacé jusqu'aux moindres traits, et arraché mon âme de la puissance de la mort et du démon, pour me mettre sous la protection de votre miséricorde.

℣ 6. Non timebo millia populi circumdantis me.	℣ 6. *Je ne craindrai point quand des millions d'hommes m'assiégeraient de toutes parts pour me perdre.*

Non, Seigneur, pénétré de cette confiance, je ne me découragerai point à la vue de mes crimes innombrables. Je les rappelerai dans l'amertume de mon cœur; et ce souvenir réveillera plus ma reconnaissance, mon amour, ma componction, que ma crainte et mon désespoir. Je mépriserai les dérisions, les censures déplorables que ma nouvelle vie va m'attirer de la part de tous ceux qui m'environnent, et qui ont été autrefois ou les témoins, ou les complices de mes désordres. Leurs joies insensées dont j'ai tant de fois éprouvé le vide, leurs voluptés, leur bonheur apparent, qui avaient toujours été pour moi un fonds intarissable de chagrins et de remords cruels, loin de me dégoûter de la tristesse de mes larmes et de mon repentir, me les rendront plus douces et plus aimables. Le malheur de leur état me fera sentir de plus en plus le prix du bienfait inestimable qui m'en a retiré. Cette préférence accordée à celui qui en était le plus indigne, confondra ma tiédeur, et ranimera ma fidélité; et bien éloigné d'envier leur sort, je ne cesserai de vous demander, ô mon Dieu, qu'ils puissent enfin parvenir à connaître quel est le bonheur de ceux qui vous servent.

℣ 7. Exsurge, Domine; salvum me fac, Deus meus: quoniam tu percussisti omnes adversantes mihi sine causa; dentes peccatorum contrivisti.	℣ 7. *Levez-vous, Seigneur, sauvez-moi, mon Dieu. C'est vous qui avez frappé tous ceux qui se déclarent contre moi sans raison; vous avez brisé les dents des pécheurs.*

Levez-vous donc, grand Dieu! achevez en moi l'ouvrage de mon salut, en ne permettant pas que ceux que j'ai entraînés moi-même dans le désordre, par mes sollicitations, ou par mes exemples, périssent. Je ne me croirai point rentré en grâce auprès de vous, tandis que je verrai subsister en eux les fruits amers, et les suites terribles de mes crimes. Puisque vous avez pu briser la dureté de mon cœur, tout est possible à la force de votre grâce. Vous abattrez, quand il vous plaira, ces pécheurs qui paraissent si fiers et si intrépides dans le crime, et qui me seront toujours chers, quoique ma nouvelle vie les ait soulevés contre moi, et qu'ils s'efforcent en vain d'ébranler mes résolutions, et de me rentraîner dans leurs voies

egarées par leurs discours mordants ou séducteurs.

ỳ 8. Domini est salus, et super populum tuum benedictio tua.

ỳ 8. *Le salut vient du Seigneur, et c'est vous, ô mon Dieu, qui bénissez votre peuple*

Vous seul, Dieu tout-puissant, pouvez sauver ceux en qui toute ressource de salut paraît éteinte. Vous vous plaisez même à opérer ces prodiges dans les pécheurs les plus désespérés, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même, et que toute la gloire en soit rendue à votre grâce. Tous les bienfaits que vous répandez sur votre peuple, ne prennent leur source que dans les trésors immenses de votre libéralité; et les dons seuls de votre miséricorde infinie forment toute la récompense de nos faibles mérites.

PSAUME IV.

Sentiments d'une âme chrétienne qui vient d'éprouver une disgrâce.

ỳ 1. Cum invocarem, exaudivit me Deus justitiæ meæ; in tribulatione dilatasti mihi.

ỳ 1. *Le Dieu de ma justice m'a exaucé dans le temps que je l'invoquais : lorsque j'étais dans l'angoisse, vous m'avez dilaté le cœur.*

En vain, ô mon Dieu, je vous protestais tous les jours que je regardais le monde et toute sa gloire comme un monceau de boue, et que vous seul vous suffisiez à une âme qui a le bonheur de vous posséder: je ne connaissais pas mon cœur, et je me séduisais moi-même. Je tenais encore par mille liens secrets et insensibles à ce monde trompeur que je semblais mépriser; j'aimais encore ses biens, ses honneurs et tout cet amas de fumée qui s'est dissipé en un instant. Mais l'accablement profond où la perte de ces objets frivoles vient de me jeter; me découvre enfin ces dispositions criminelles que je me cachais à moi-même, et que vous voyez depuis si longtemps au fond de mon cœur. Il me fallait un grand coup pour me réveiller de cet assoupissement funeste. Vous l'avez frappé, grand Dieu, ce coup de miséricorde, et fortifié, éclairé par votre grâce, j'ai plus senti de honte de mon erreur et de mon infidélité que de douleur de mon infortune. Vous vouliez être, ô mon Dieu, mon tout, mon unique ressource; aussi dès que je me suis tourné vers vous dans l'amertume de mon cœur, et que je vous ai invoqué, vous n'avez pas consulté votre justice, qui demandait que, ayant cherché de vains appuis hors de vous, vous m'abandonnassiez à moi-même. Vous êtes venu promptement à mon secours, Dieu de bonté; et un rayon de joie et de lumière a lui aussitôt au milieu de la sombre tristesse de mon cœur, et en a dilaté et adouci le serrement et l'amertume.

ỳ 2. Miserere mei, et exaudi orationem meam.

ỳ 2. *Ayez pitié de moi, et exaucez ma prière.*

Ne vous lassez pas, grand Dieu, de vous communiquer à votre créature, et de soutenir ma faiblesse. Pour moi, je ne me lasserai point d'implorer votre secours. Continuez, grand Dieu, de me regarder avec ces yeux de miséricorde qui ne mesurent pas vos bienfaits sur l'indignité, mais sur les besoins de ceux qui vous prient. Ayez pitié de ma misère: et faites-moi sentir encore plus vivement que la perte de tout ce que le monde donne n'est rien; qu'on a tout, lorsqu'on est à vous; et qu'on ne saurait rien perdre, tandis qu'on vous possède encore.

ỳ 3. Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?

ỳ 3. *Jusqu'à quand, ô enfants des hommes, aurez-vous le cœur appesanti? pourquoi aimez vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge?*

O enfants des hommes, qui courez avec tant d'empressement après une fortune qui vous échappe toujours, et qui vous laisse encore mille choses à désirer, quand vous l'avez trouvée, jusqu'à quand votre cœur se laissera-t-il séduire par une illusion dont votre expérience devrait vous avoir détrompés? Jusqu'à quand aimerez-vous vos inquiétudes et vos chaînes? Le bonheur que vous cherchez n'est plus qu'un poids qui vous accable, dès que vous y êtes parvenus. Vous sentez multiplier vos soucis, à mesure que le monde vous multiplie ses faveurs; de nouveaux désirs naissent de ceux que vous venez de voir accomplis. Le monde vous croit heureux: mais la jalousie, mais la prospérité d'autrui, mais ce qui manque encore à votre ambition, mais le vide même de tout ce que vous possédez, et qui ne saurait jamais satisfaire l'immensité d'un cœur que Dieu seul peut remplir; mais le dégoût même qui suit toujours la possession de ce qu'on avait le plus désiré; mais le cri de la conscience qui vous reproche sans cesse, et les voies injustes par où vous êtes parvenus à ce que vous désiriez, et l'usage criminel que vous en faites; mais la pensée même que tout s'enfuit, que la vie la plus longue n'est qu'un instant rapide et que demain on va vous redemander votre âme; mais tout cela ensemble est un ver secret qui vous dévore sans cesse, et qui empoisonne toute cette vaine félicité qui trompe les spectateurs, tandis qu'elle ne peut vous rendre heureux, et vous séduire vous-mêmes. Pourquoi sacrifiez-vous donc votre âme, votre salut éternel, votre Dieu, à des objets dont vous ne pouvez vous empêcher de sentir vous-mêmes le faux, la vanité et le néant? Aimez celui seul qui peut donner tout ce que l'on désire, et dont l'amour tout seul fait le véritable bonheur de ceux qui l'aiment.

ỳ 4. Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum : Dominus exaudiet me, cum clamavero ad eum.

ỳ 4. *Sachez que c'est le Seigneur qui a rempli son Saint d'une gloire admirable: le Seigneur m'exaucera, quand j'aurai crié vers lui.*

Que ne puis je m'appeler ici moi-même en témoignage? Depuis que revenu des erreurs et de l'indignité des passions, je me suis efforcé de conformer ma vie à la sainteté du christianisme dont je suis encore si éloigné; le Seigneur n'a pas laissé d'opérer dans mon âme des merveilles inconnues aux amateurs du monde. J'ai senti au dedans de moi la paix, la joie, le calme que le monde et

tous ses plaisirs n'avaient jamais pu me donner. Le monde lui-même a vu le prodige de mon changement, et il s'en est moqué, et il a cherché dans la faiblesse et dans la légèreté de mon esprit les raisons d'un événement qui ne prenait sa source que dans les lumières descendues d'en haut, et dans la force et dans la douceur de la grâce. Le Dieu de miséricorde ne m'a pas fait même attendre longtemps cette faveur signalée. A peine me suis-je tourné vers lui; à peine touché de mes égarements, ai-je fait entendre aux pieds de son trône, mes cris, mes prières et mes larmes, qu'il s'est rendu à moi : il a consolé mon affliction, ou plutôt il m'a fait trouver des douceurs ineffables dans l'amertume de mon repentir et de ma douleur.

ŷ 5. Irascimini, et nolite peccare : quæ dicitis in cordibus vestris, in cubilibus vestris compungimini.

ŷ 5. *Mettez-vous en colère, mais gardez-vous de pécher; soyez touchés de componction dans le repos de vos lits.*

Enfants des hommes, esclaves du monde et des passions, imitez mon exemple. Entrez en indignation contre vous-mêmes, de vous être laissés si longtemps abuser par des illusions qui ne peuvent séduire que des enfants et des insensés: regardez avec horreur l'opprobre et l'indignité des liens dont vous vous faisiez autrefois une gloire déplorable, mais dont vous ne sentez plus depuis longtemps que la pesanteur et l'infamie. Tournez contre ceux qui vous ont séduits par leurs persuasions, ou par leurs scandales, l'aversion que vous témoigniez pour les gens de bien, lorsqu'ils vous donnaient de saints exemples, ou des avis charitables. Changez cet amour excessif d'un corps que vous avez fait servir jusqu'ici à l'ignominie, en une haine salutaire. Vous ne pécherez plus, dès que vous haïrez la source et l'instrument de tous vos crimes. Mais souvenez-vous que ce n'est ni le dégoût, ni la lassitude, qui forment ces dispositions saintes. On peut être lassé des plaisirs sans les détester ; on peut en sentir le vide, sans en sentir l'énormité et l'infamie. Interrogez votre cœur : il peut être rassasié du crime, sans être changé, et touché de la vertu. Mais si la miséricorde de Dieu a opéré en vous ce changement sincère; mais si vous sentez et l'outrage que vos passions ont fait à Dieu, et l'avilissement où elles vous ont fait tomber vous-mêmes, ah ! alors vous ne garderez plus de mesures dans votre douleur : les jours ne suffiront pas même à l'amertume et à l'abondance de vos larmes ; elles suspendront votre sommeil durant le silence de la nuit. Ce temps paisible dont vous aviez fait autrefois un temps de dissolution et de tumulte, et dont le repos et les ténèbres avaient fourni tant de facilités à vos crimes, ne servira plus qu'à laisser plus de cours et plus de loisir à votre douleur.

ŷ 6. Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.

ŷ 6. *Offrez à Dieu un sacrifice de justice, et espérez au Seigneur.*

Mais souvenez-vous que Dieu n'aime pas les sacrifices imparfaits : rendez-lui tout votre cœur que vous aviez prostitué avec tant d'abandonnement aux créatures ; ne ménagez point vos démarches en le servant, comme vous ne les avez point ménagées en servant le monde; portez sur le bûcher la victime tout entière, le démon vous a possédés si longtemps sans partage ; et vous ne vous donneriez qu'à demi au Seigneur à qui vous appartenez, et qui réclame sa créature ? Vous ne le servirez avec plaisir que lorsque vous le servirez sans réserve. Mais aussi dès que vous l'aurez rendu maître de tout votre cœur, la joie, l'espérance, la confiance naîtront au fond de votre âme. Le souvenir de vos crimes ne s'offrira à vous qu'avec le souvenir des miséricordes éternelles qui vous en ont inspiré le repentir et l'horreur : et plus l'abîme où vous étiez ensevelis depuis tant d'années vous paraîtra affreux, et sans espérance de retour, si vous eussiez été abandonnés à vous-mêmes, plus vous serez touchés de la clémence d'un Dieu dont la main toute-puissante a bien voulu vous en retirer. Vous lirez dans l'histoire de vos égarements l'histoire de ses miséricordes infinies sur votre âme; et plus vous vous trouverez pécheurs, plus le Seigneur vous paraîtra bon, miséricordieux et aimable.

ŷ 7. Multi dicunt : Quis ostendit nobis bona?

ŷ 7. *Plusieurs disent : Qui nous fera voir les biens que l'on nous promet?*

Mais, mon Dieu, les hommes enivrés de leurs passions n'écoutent qu'avec mépris ces avis utiles. Ils nous demandent avec insulte, où est donc cette joie, ce contentement, ce bonheur que nous promettons ici-bas même à ceux qui veulent revenir à vous? Ils voudraient qu'on leur fît voir des yeux du corps des biens invisibles que l'œil de l'homme n'a point vus et que la chair et le sang ne sauraient comprendre. Ils ne voient rien que de triste et de rebutant dans votre service, parce qu'ils n'y voient rien qui flatte les sens ou l'orgueil, la seule félicité qu'ils connaissent et qu'ils cherchent, cette félicité qui les fuit toujours, qu'ils désirent sans cesse, quoiqu'ils n'y puissent jamais atteindre, et dont le désir chimérique est la source de tous leurs chagrins les plus réels et de leurs troubles les plus accablants. Ils sentent à tout moment malgré eux que le monde ne fait point d'heureux, et ils ne veulent pas essayer si vous n'êtes pas assez puissant pour en faire. Ils aiment un maître qui les rend malheureux; l'illusion de ses promesses dont ils ont si souvent éprouvé la vanité et le mensonge, leur adoucit la pesanteur actuelle de son joug, et ils craignent celui avec lequel on ne doit plus rien craindre, dans le service duquel on ne connaît plus ni peine, ni deuil, ni douleur, et dont le joug fait toute la consolation et la félicité de ceux qui le servent.

ŷ 7. Signatum est super nos lumen vultus tui, Do-

ŷ 7. *La lumière de votre visage est gravée sur nous,*

mine, dedisti lætitiam in corde meo.

Seigneur: vous avez fait naître la joie dans mon cœur.

Oui, grand Dieu, vous avez gravé au fond de nos cœurs cette lumière éternelle, cette voix secrète qui nous crie sans cesse que vous êtes le seul bonheur de l'homme, qui nous rappelle à vous malgré nous-mêmes; cette voix qui se fait entendre au milieu du tumulte de nos passions, qui nous suit jusque dans l'abîme du désordre et qui ne nous permet pas d'ignorer qu'étant faits à votre image, nous ne sommes faits que pour vous. Aussi tout ce qui souille et déshonore cette auguste ressemblance et nous sépare de vous, fait en même temps tous nos malheurs et tous nos crimes. Et c'est, ô mon Dieu, cette lumière née avec nous, et que votre main seule a pu placer dans nos cœurs, qui, devenant un ver secret et dévorant pour les pécheurs, est une source continuelle de joie et de consolation pour ceux qui ont le bonheur de vous servir. Ils sentent que, en revenant à vous, ils reviennent à la première institution de la nature humaine; que leur vie devient conforme aux lumières les plus inséparables du fond de leur cœur, et qu'ils sont dans la situation où la créature raisonnable doit être. En vain l'homme corrompu cherche à se persuader que nous sommes faits pour le plaisir et que des penchants nés avec nous ne sauraient être des crimes. C'est le langage de ses passions, c'est le désir brutal de son cœur, mais ce n'est pas le sentiment le plus profond et la persuasion la plus intime. Il trouve au dedans de lui une contradiction éternelle à ce dogme impie. Il s'en fait honneur, mais il ne peut s'en faire une ressource. Sa langue le publie, mais son cœur le désavoue.

ỳ 8. A fructu frumenti, vini et olei sui, multiplicati sunt.

ỳ 8. *Ils se sont accrus et enrichis par l'abondance de leurs fruits, de leur froment, de leur vin et de leur huile.*

Ainsi, ô mon Dieu, le bonheur dont les pécheurs semblent jouir, ne me dégoûtera jamais de l'observation de votre loi sainte. Ce n'est qu'une vaine montre qui cache les remords les plus cruels et les inquiétudes les plus tristes. Multipliez entre leurs mains les biens de la terre, comblez-les de ces faveurs périssables qui ne sont pas dignes de vos serviteurs. Ce sont des dons réservés aux enfants du siècle et que vous faites presque toujours dans votre colère. Vous punissez le crime et l'ambition de leurs désirs en les exauçant. Le royaume de vos saints n'est pas de ce monde, une récompense plus durable les attend.

ỳ 9, 10. In pace in idipsum dormiam et requiescam : quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.

ỳ 9, 10. *Pour moi, je dormirai en paix, et je jouirai d'un parfait repos; parce que vous m'avez, Seigneur, affermi d'une manière toute singulière dans l'espérance.*

Pénétré de ces vérités saintes, quand toutes les disgrâces du monde fondraient de nouveau sur moi, quand l'envie ou l'injustice des hommes me dépouilleraient de tout ce que je possède encore ici-bas, pourvu que vous soyez encore avec moi et que mon cœur vous possède encore, ô source unique de tous les biens, la paix de mon âme n'en sera point troublée. Conservez en moi cette ferme espérance que vos miséricordes y ont fait naître, et je serai tranquille au milieu de toutes ces révolutions passagères. Je verrai arriver la mort avec joie, cette mort qui n'est qu'un doux sommeil pour les justes, et mes cendres attendront en paix dans la nuit du tombeau le jour de la lumière et de la révélation et cette vie nouvelle et immortelle que vous promettez à ceux qui vous ont aimé sur la terre.

PSAUME VI.

Sentiments d'un pécheur touché depuis peu de ses égarements, qui en gémit devant Dieu et qui implore sa miséricorde pour en obtenir le pardon et sortir de cet état déplorable.

ỳ 1. Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me.

ỳ 1. *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me punissez pas dans votre colère.*

Grand Dieu, tous vos foudres pourraient-ils suffire pour punir un malheureux tout couvert de crimes et de souillures? quand vous armeriez contre moi toute la fureur de votre bras, toute la sévérité de vos châtiments ne laisserait-elle pas encore impunis des désordres dont le souvenir me confond et m'accable? Ainsi, grand Dieu, ne consultez pas ce que votre colère et votre justice demandent de vous à mon égard, et puisque vous ne sauriez me punir autant que je le mérite, laissez tomber de vos mains le glaive prêt à frapper. Regardez-moi avec des yeux de pitié et de clémence. Ne fermez point vos entrailles paternelles à mes prières et à ma douleur. Les rigueurs de votre justice sur moi seraient trop peu proportionnées à mes iniquités pour être dignes de votre gloire. Ce n'est qu'en me pardonnant que toute votre grandeur et votre puissance peuvent éclater, et vos miséricordes sur moi manifesteront bien plus que vos châtiments tout ce qu'il y a d'adorable et d'incompréhensible dans votre majesté infinie.

ỳ 2. Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum ; sana me, Domine.

ỳ 2. *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible; Seigneur, guérissez-moi.*

Je ne viens, grand Dieu, chercher le motif de vos miséricordes à mon égard que dans vos miséricordes elles mêmes. Je pourrais vous alléguer le malheur d'avoir porté en naissant un cœur faible et sensible auquel il n'a fallu que des exemples et des occasions pour succomber. Cette faiblesse et cette sensibilité elle-même ont toujours fait tout mon crime, comment pourraient-elles devenir mon excuse? Vous ne m'aviez donné un cœur tendre et sensible que pour vous, pour être plus aisément touché de vos bienfaits, pour offrir moins de résistance aux douces inspirations de votre grâce, pour goûter plus vivement le saint

plaisir de vous aimer; et cependant, grand Dieu, j'ai tourné ces avantages que je tenais de vous seul, contre vous-même; ces facilités de salut que vous aviez mises en moi ont accéléré ma perte; j'ai abusé de vos dons et prostitué aux créatures tout ce qui devait me rappeler à celui dont elles sont l'ouvrage.

℣ 3. Quoniam conturbata sunt ossa mea, et anima mea turbata est valde.	℣ 3. *Mes os sont tout étonnés, et mon âme est toute troublée.*

A ce souvenir, grand Dieu, je me sens pénétré de terreur; le trouble, le découragement s'emparent de mon âme. Tout ce que je puis donc vous alléguer en ma faveur, c'est que tout en moi réclame vos vengeances. L'horreur de ma vie passée me jette dans des saisissements d'effroi qui brisent mes os et me laissent sans force et sans courage; mon esprit s'abat et se confond: à force d'être frappé de toute la profondeur de ma misère, je demeure immobile et ne fais aucune démarche pour chercher le remède. Mais vous, grand Dieu, qui voyez toute ma faiblesse et tout le danger de mon état, jusqu'à quand me laisserez-vous entre les mains de ma faiblesse et de mes craintes? *Sed tu, Domine, usquequo?* jusqu'à quand me laisserez-vous dans cet état?

℣ 4. Convertere, Domine, et eripe animam meam: salvum me fac propter misericordiam tuam.	℣ 4. *Tournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme: sauvez-moi en considération de votre miséricorde.*

Tournez-vous vers moi, Dieu de bonté, que l'infection de mes plaies n'en détourne pas plus longtemps la sainteté de vos regards. Voyez plutôt dans mon cœur ces désirs qui le pressent de retourner à vous. C'est votre miséricorde, grand Dieu, qui les crée dans mon âme; c'est un rayon qui précède et qui m'annonce la présence de votre lumière et de votre majesté au dedans de moi; ne me la faites pas attendre plus longtemps, de peur que les ténèbres qui sortent encore du fond de mes passions ne reprennent le dessus; délivrez mon âme de ces tristes agitations qui la font encore flotter entre la mort et la vie; fixez un cœur qui semble balancer encore, mais qui tient plus à ses frayeurs et à ses défiances qu'à ses égarements; achevez en moi l'ouvrage de mon salut que vous y avez déjà commencé; rendez-vous maître d'un cœur que je n'ose vous présenter, tout couvert qu'il est encore de souillures, mais que vous rendrez digne de vous dès que vous l'aurez purifié.

Ce sont là, ô mon divin Sauveur, les prodiges que vous aimez d'opérer. Les grands maux sont réservés à vos grandes miséricordes. Il vous faut des Lazare ensevelis, pourris, exhalant l'infection et la puanteur pour manifester, en leur redonnant la vie, toute l'immensité de votre douceur et toute la puissance de votre grâce.

℣ 5. Quoniam non est in morte qui memor sit tui: in inferno autem quis confitebitur tibi?	℣ 5. *Il n'y a personne qui se souvienne de vous dans la mort; et qui est celui qui vous louera dans l'enfer?*

Au fond, grand Dieu, quoique votre gloire n'attende rien de la vile créature, et que vous la trouviez toute en vous-même, vous voulez cependant que l'homme vous glorifie. Ce n'est pas que sa fidélité et sa soumission augmentent votre bonheur, c'est parce qu'elles le rendent digne de participer au vôtre. Or, mon Dieu, comment pourrai-je vous rendre l'hommage et la gloire qui vous est due, tandis que je croupirai dans cet état de mort et de péché où je me trouve encore? L'enfer n'a que le blasphème et le désespoir en partage: et comment pourrai-je confesser votre saint nom et chanter les louanges de votre grâce, dans un état qui me lie à ces malheureux que vous avez pour toujours précipités dans les flammes?

℣ 6. Laboravi in gemitu meo: lavabo per singulas noctes lectum meum: lacrymis meis stratum meum rigabo.	℣ 6. *Je me suis épuisé à force de soupirer: je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs: j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché.*

En attendant, grand Dieu, l'heureux moment de ma délivrance, et dans la confiance que vous créerez en moi un cœur nouveau, je ne cesserai de gémir: j'arroserai la nuit mon lit de mes larmes, je ne donnerai point de relâche à mes cris et à ma douleur. Vous aimez, ô Père des miséricordes, qu'on vous importune; je ne craindrai donc point de lasser votre patience. Mes larmes, mes prières, mon silence, mes frayeurs, ma confiance, seront autant de voix qui monteront sans cesse vers vous.

℣ 7. Turbatus est a furore oculus meus: inveteravi inter omnes inimicos meos.	℣ 7. *La fureur a rempli mon œil de trouble; je suis devenu vieux au milieu de tous mes ennemis.*

Dans les moments où toute l'horreur de mes crimes s'offrira à moi, et où la pensée de votre fureur et de votre justice me jettera dans le trouble et dans le découragement, dans ces moments terribles où mon œil ne pourra soutenir la sévérité de vos jugements, dans ces moments où les ennemis de mon salut, témoins secrets et auteurs en même temps de mon abattement et de mes défiances, croiront que je vais me dégoûter d'un changement où ils ne me laissent voir point de ressource; ce sera alors, grand Dieu, que j'espérerai contre l'espérance, et que plus vous me paraîtrez un juge terrible, plus je confesserai que votre justice demande ma mort et ma perte éternelle, et que je n'ai plus rien à attendre que de vos miséricordes infinies et de votre grâce.

℣ 8, 9. Discedite a me, omnes qui operamini iniquitatem; quoniam exaudivit Dominus vocem fletus mei. Exaudivit Dominus deprecationem meam, Dominus orationem meam suscepit.	℣ 8, 9. *Eloignez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité, parce que le Seigneur a exaucé la voix de mes larmes. Le Seigneur a exaucé l'humble supplication que je lui ai faite; le Seigneur a agréé ma prière.*

Je sens déjà, grand Dieu, que ces dispositions me rendent d'avance la confiance et la

paix : je trouve en moi plus de courage et plus de force; je commence à comprendre qu'on doit tout espérer, quand on veut sincèrement se repentir ; et qu'on n'outrage pas moins votre gloire, quand on présume de votre bonté en persévérant dans le crime, que lorsqu'on en désespère, ou même qu'on s'en défie, en répandant des larmes de pénitence. C'est vous, grand Dieu, qui venez de verser dans mon âme ces douces images au milieu des troubles et des terreurs dont elle était agitée et qui suspendaient l'éclat des premières démarches qu'exige mon changement. Vous vous êtes laissé toucher de mes peines; les esprits qui sont devant votre trône, et qui se réjouissent de la conversion d'un pécheur, vous ont présenté mes prières, et vous les avez exaucées : votre sein paternel s'est ouvert à la persévérance de mes cris. C'en est fait, grand Dieu, je vais commencer dès ce moment à dire au monde un adieu éternel, à rompre tous les liens que mes passions y avaient formés, à me séparer de tous les objets, de toutes les sociétés qui me creusaient tous les jours de nouveaux précipices. Je renonce à vos liaisons insensées et honteuses, vous dont la licence et la débauche forment le seul nœud qui vous lie ; je ne veux avoir désormais pour amis que les amis de Dieu ; je ne veux tenir aux créatures par d'autres liens que par ceux de la charité qui demeurent éternellement : je ne veux aimer que ce que je dois aimer toujours.

ỳ 10. Erubescant et conturbentur vehementer omnes inimici mei; convertantur et erubescant valde velociter. — ỳ 10. *Que tous mes ennemis rougissent et soient remplis de trouble; qu'ils se retirent très-promptement, et qu'ils soient couverts de confusion.*

Tout ce qui me reste à vous demander, ô mon Dieu, c'est que les complices de mes passions, dont mon changement va faire autant de censeurs et d'ennemis de ma nouvelle vie, en deviennent enfin les imitateurs ; c'est qu'ils soient touchés du prodige que votre miséricorde a opéré en moi ; c'est que mon exemple les couvre de honte et de confusion et les rappelle à eux-mêmes, ou plutôt à vous, ô mon Dieu, à qui ils se doivent par tant de titres, et de qui l'homme ne peut s'éloigner sans se précipiter dans un abîme de misère : c'est que, m'ayant toujours vu le plus déterminé d'entre eux, le plus vif, le plus dévoué au crime, ils ne désespèrent pas d'obtenir la miséricorde que j'étais moins en droit d'espérer qu'eux, et qu'ils ne se figurent pas la vie de vos serviteurs, comme une vie faible, insoutenable; puisque le pécheur le plus abîmé dans la volupté, le plus esclave de tous les attraits des sens, tel que j'ai été, y trouve dès maintenant tant de joie et tant de nouveaux charmes.

PSAUME VII.

Prière d'une âme innocente qui souffre l'oppression et la calomnie.

ỳ 1. Domine, Deus meus, in te speravi; salvum me fac ex omnibus persequentibus me, et libera me. — ỳ 1. *Seigneur, mon Dieu, c'est en vous que j'ai espéré : sauvez-moi de tous ceux qui me persécutent, et délivrez-moi.*

Grand Dieu, livré à la calomnie et à la mauvaise foi de mes persécuteurs, couvert d'opprobre devant les hommes toujours faciles à se laisser persuader tout ce qui déshonore vos serviteurs, à qui puis-je avoir recours qu'à vous seul, à qui rien n'est caché, qui seul nous voyez tels que nous sommes ? Vous seul, grand Dieu, pouvez manifester la malice et l'artifice de ceux qui m'accusent, confondre leur imposture, et me mettre à couvert des traits empoisonnés qu'ils ne cessent de lancer contre moi. Il est même de votre gloire de ne pas souffrir que votre saint nom soit blasphémé, et que le monde fasse retomber sur la piété les outrages dont on couvre ceux qui en font une profession publique.

ỳ 2. Ne quando rapiat ut leo animam meam, dum non est qui redimat, neque qui salvum faciat. — ỳ 2. *De peur qu'enfin il ne ravisse mon âme comme un lion, lorsqu'il n'y a personne qui me tire d'entre ses mains, et qui me sauve.*

S'il ne s'agissait que de ma cause seule, vous m'avez appris, ô mon Dieu, à marcher courageusement dans la voie du salut par l'ignominie comme par la gloire. Je me consolerais d'être rendu digne de participer aux opprobres de votre Fils et de vos saints. Mais c'est vous même, grand Dieu, c'est la religion qu'on attaque et qu'on insulte. Ne permettez donc pas qu'on me déchire, comme un lion affamé déchire sa proie ; et ne laissez pas croire à ceux qui vous haïssent, et qui me calomnient, que le juste n'a pas plus de part ici-bas à votre bienveillance et à votre protection que l'impie.

ỳ 3. Domine, Deus meus, si feci istud, si est iniquitas in manibus meis. — ỳ 3. *Seigneur, mon Dieu, si j'ai fait ce que l'on m'impute, si mes mains se trouvent coupables d'iniquité.*

Il serait inutile, ô mon Dieu, de venir me justifier ici en votre présence. Je porte devant vous assez d'autres iniquités que je ne puis désavouer, et que je ne cesserai d'expier par mes larmes. Mais pour celles dont l'injustice de mes persécuteurs m'accuse, vous savez, grand Dieu, que j'en suis innocent, et que mes mains n'ont jamais été souillées des crimes qu'ils m'imputent. Ce n'est pas, grand Dieu, que la dépravation profonde de mon cœur ne m'en rende capable ; mais votre grâce m'en a préservé, et je ne fais que publier vos dons, en protestant hautement de mon innocence.

ỳ 4. Si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam merito ab inimicis meis inanis. — ỳ 4. *Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avaient fait, je consens de succomber sous mes ennemis, frustré de mes espérances.*

Si je rendais à mes calomniateurs injure pour injure ; si j'allais fouiller dans l'histoire la plus secrète de leur vie, pour en publier la honte et l'infamie ; si je cherchais à décréditer leur imposture, en apprenant au public que leurs mœurs doivent faire perdre toute créance à leurs discours; si, pour me justifier devant les hommes, je les

accablais d'invectives et me rendais coupable de haine et de vengeance devant vous, alors, grand Dieu, je mériterais que votre justice me laissât entre les mains de leur fureur et de leurs impostures. Je n'aurais pas à me plaindre, si le mensonge et la calomnie prévalaient contre moi. Je n'aurais plus droit de m'adresser à vous, si je me trouvais abattu, sans appui, sans ressource, au milieu de mille ennemis, tous les mains levées pour achever de m'écraser.

ỳ 5. Persequatur inimicus animam meam, et comprehendat, et conculcet in terra vitam meam, et gloriam meam in pulverem deducat.

ỳ 5. *Que l'ennemi poursuive mon âme, et s'en rende maître; qu'il me foule aux pieds sur la terre en m'ôtant la vie, et qu'il réduise toute ma gloire en poussière.*

L'humiliation que je souffrirais alors serait la juste peine de l'emportement de mon orgueil et de ma colère. Aussi je consens, ô mon Dieu, si vous voyez jamais ces dispositions criminelles dans mon cœur envers les calomniateurs de mon innocence, je consens qu'ils redoublent contre moi leur haine et leur fureur, qu'ils ajoutent encore des calomnies plus noires et plus déshonorantes à celles dont ils m'accablent; qu'ils me foulent aux pieds comme de la boue, et me rendent le rebut et l'opprobre de votre peuple, et s'il me reste encore quelque qualité glorieuse et honorable devant les hommes, à laquelle ils n'aient pas osé toucher, je consens, ô mon Dieu, qu'ils me ravissent encore cette gloire, qu'ils la réduisent à rien, que le souffle de leurs langues envenimées la dissipe comme de la poussière, et que je n'aie plus pour partage que le mépris et l'opprobre universel dont ils s'efforcent de me couvrir.

ỳ 6. Exsurge, Domine, in ira tua; et exaltare in finibus inimicorum meorum.

ỳ 6. *Levez-vous, Seigneur, dans votre colère, et faites éclater votre grandeur au milieu de mes ennemis.*

Mais puisque, grand Dieu, malgré le déchaînement de mes persécuteurs, mon cœur a toujours conservé pour eux cette charité que nous devons à ceux mêmes qui nous outragent; puisque les prières que je vous adresse tous les jours pour leur conversion sont la seule vengeance que je me permets; levez-vous donc, grand Dieu, accourez à ma défense. Exercez sur eux des châtiments visibles et salutaires qui les rappellent à la vérité et à la justice, et qui soient plutôt les effets de votre miséricorde que les signes de votre colère. Manifestez votre grandeur et votre puissance à ceux qui se persuadent que la force ou l'artifice gouvernent les choses d'ici-bas, et que rien de ce qui se passe sur la terre n'intéresse votre providence et votre sagesse éternelle; faites sentir à ces ennemis de votre gloire que vous êtes le Dieu du siècle présent, comme le Dieu de l'éternité; et que si vous souffrez quelquefois que l'impie prévale quelque temps sur le juste, pour éprouver sa foi et perfectionner sa vertu, tôt ou tard les choses reprennent leur place, et après vous être servi quelque temps de l'impie pour châtier et purifier vos serviteurs, quand vos desseins éternels sont accomplis, vous le rejetez et brisez comme un vase d'ignominie et de colère, et lui faites sentir à la fin, ici-bas même, dans l'humiliation et dans l'opprobre, la peine due à ses violences et à son orgueil.

ỳ 7. Et exsurge, Domine Deus meus, in præcepto quod mandasti, et synagoga populorum circumdabit te.

ỳ 7. *Levez-vous, Seigneur mon Dieu, suivant le précepte que vous avez établi, et l'assemblée des peuples vous environnera.*

Ne nous commandez-vous pas, grand Dieu, de prendre en main la défense de l'innocent? ne nous faites-vous pas une loi de ne point souffrir que la force et l'injustice oppriment la faiblesse? Je réclame, grand Dieu, cette loi sainte en ma faveur; et je vous demande, pour mon innocence, les mêmes secours dont vous nous ordonnez de protéger et de défendre celle de nos frères. Oui, grand Dieu, que tous les peuples voient que vos serviteurs ont un protecteur dans le ciel, toujours prêt à se déclarer pour eux. Faites-leur connaître sensiblement que toute la malice des hommes ne peut rien contre ceux que vous mettez à couvert sous l'ombre de vos ailes, et que vous savez, quand il le faut, faire éclater votre puissance par les signes les plus visibles, de votre protection sur eux. Les peuples frappés de ces merveilles, viendront en foule environner vos autels; le nombre de vos adorateurs se multipliera; la foi des justes, si faible et si languissante parmi les peuples, se réveillera et se fortifiera; ils ne craindront plus la piété, comme un parti méprisé et abandonné; et la confiance dans vos promesses les rendra dignes d'en voir un jour l'accomplissement.

ỳ 8. Et propter hanc in altum regredere; Dominus judicat populos.

ỳ 8 *Remontez en haut à cause d'elle; le Seigneur jugera les peuples.*

N'attendez pas toujours, grand Dieu, le jour de vos vengeances pour exercer vos jugements sur la terre, et rétablir l'ordre que la violence et l'injustice ne cessent d'y troubler. Il est des maux qui demandent un prompt remède. Montrez-vous, du haut de votre gloire, le vengeur de l'innocence, le protecteur des faibles et des petits. Nous savons que vous jugerez un jour les peuples, et que vous rendrez à chacun selon ses œuvres; mais, grand Dieu, vous nous avertissez aussi que votre jugement commence dès ici-bas même.

ỳ 9. Judica me, Domine, secundum justitiam meam, et secundum innocentiam meam super me.

ỳ 9. *Jugez moi, Seigneur, selon la justice et selon l'innocence qui est en moi.*

Jugez donc ma cause, grand Dieu. Je ne demande pas que vous me jugiez sur ce que je suis devant vous; hélas! comment pourrais-je soutenir, chargé d'iniquités et de souillures, je ne dis pas la rigueur de vos jugements, mais un seul regard de votre justice. Mais jugez-moi sur l'innocence et l'intégrité que je conserve du moins devant les hommes.

ỳ 10. Consumetur nequitia peccatorum, et diriges justum, scrutans corda et renes, Deus.

ỳ 10. *Faites que les méchants soient consumés par leur malice; et affermissez le juste, vous, ô juste Dieu! qui sondez les cœurs et les reins.*

Oui, grand Dieu, je puis ici les défier. Qu'ils épuisent toutes les recherches dont leur malice et leur animosité peuvent s'aviser; qu'ils se consument en vains efforts pour découvrir dans ma conduite les prévarications dont ils tâchent de me noircir. Plus ils chercheront, plus ils se couvriront eux-mêmes de l'opprobre qu'ils me préparent; plus ils verront que votre protection m'a préservé du moins de ces chutes grossières qui déshonorent aux yeux des hommes, et que mes mœurs publiques ne se sont jamais écartées de la droiture et de l'équité que le monde lui-même exige. Il ne leur appartient pas d'aller plus avant. Ce n'est pas à eux à examiner si mes dispositions secrètes répondent à ces apparences de vertu, et si mon cœur n'est pas corrompu, tandis que ma vie paraît irréprochable. Vous seul, grand Dieu, seul scrutateur des cœurs et des reins, pouvez voir ce qui s'y passe. A vous seul est réservé le jugement des désirs et des pensées les plus secrètes des hommes; c'est là-dessus que je demande d'être jugé selon votre grande miséricorde. Mais pour les œuvres qui ont eu les hommes pour témoins, elles sont à couvert de leur censure, quoiqu'elles ne le soient pas de leurs calomnies.

ỳ 11 Justum adjutorium meum a Domino, qui salvos facit rectos corde.

ỳ 11. *Mon bouclier est Dieu même, qui sauve ceux qui ont le cœur droit.*

Peut-être que l'orgueil et l'amour d'une vaine réputation ont eu plus de part à cette régularité extérieure, que le désir de vous plaire, et l'amour de votre loi sainte; cependant, grand Dieu, malgré ces faiblesses secrètes que vous voyez dans mon cœur, j'espère que la droiture et la sincérité avec laquelle je les confesse en votre présence, vous rendront plus sensible aux tribulations et aux peines qu'on me suscite. Il est juste que vous veniez au secours de ceux qui ne peuvent l'attendre que de vous seul. Je sais, grand Dieu, que vous ne vous hâtez pas de punir ceux qui oppriment vos serviteurs, pour les attendre plus longtemps à pénitence. Les châtiments qu'exerce votre justice sont éclatants et terribles; mais la patience et la longanimité les précèdent toujours.

ỳ 12. Deus judex justus, fortis et patiens; nunquid irascitur per singulos dies?

ỳ 12. *Dieu est un juge également juste, fort et patient; se met-il en colère tous les jours?*

Vous êtes un juge juste, un Dieu puissant; mais vous êtes encore plus patient que sévère. Votre colère n'est pas une colère de tous les jours; vous attendez longtemps avant de frapper. Vous vous hâtez, ce semble, grand Dieu, de répandre sur nous vos bienfaits divins; mais dans vos châtiments, vous usez toujours de remise et d'une lenteur adorable. Ce n'est qu'à l'extrémité qu'ils éclatent. Il faut, pour ainsi dire, que la main des hommes les arrache de votre sein paternel. Aussi les effets de votre indignation sur eux sont toujours bien plus rares que ceux de votre clémence; et ce n'est que lorsque toutes les ressources de votre bonté sont épuisées, et que l'homme endurci dans l'injustice et dans le crime en a toujours abusé, que vous vous déterminez enfin à le punir.

ỳ. 13. Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit.

ỳ 13. *Si vous ne vous convertissez, Dieu aiguisera son épée.*

Ainsi, ô vous qui ne cessez de flétrir mon innocence, souvenez-vous que ceux qui percent leurs frères du glaive de leurs langues, périront par le glaive. La bonté du Seigneur a souffert assez longtemps la malignité de vos impostures. Plus il diffère de punir, plus ses châtiments sont terribles. Rendez-moi ce que vos discours empoisonnés m'ont ôté devant les hommes. Faites rentrer dans votre cœur à mon égard la vérité et la charité que la haine et le mensonge semblent en avoir bannies pour toujours. Si vous différez à vous convertir, vous n'y serez plus à temps. Les trésors de la patience et de la miséricorde divine sur vous sont épuisés. Le Dieu vengeur de l'innocence a le bras levé. Le glaive de sa fureur brille déjà sur vos têtes.

ỳ. 14. Arcum suum tetendit, et paravit illum : et in eo paravit vasa mortis; sagittas suas ardentibus effecit.

ỳ 14. *Son arc est tendu, il l'a préparé; il y tient tout prêt des instruments de mort; il s'est fait des flèches brûlantes.*

Son arc est tendu, et les flèches ardentes, embrasées du feu de sa colère, sont prêtes à fondre sur vous; c'est là, tôt ou tard, le destin de ceux que l'ardeur et la violence rendent injustes et cruels envers les autres hommes. Ils s'amassent des charbons de feu sur leur tête. Le Seigneur prend à leur égard les sentiments de dureté, de haine et de mort qu'ils nourrissent envers leurs frères.

ỳ. 15. Ecce parturiit injustitiam; concepit dolorem, et peperit iniquitatem.

ỳ 15. *Le méchant a travaillé avec peine à faire éclore l'injustice; il a conçu la douleur et a enfanté le mensonge.*

On n'en vient pas tout d'un coup, grand Dieu, à ces excès de haine, de mauvaise foi, et de calomnie, que vous ne laissez jamais impunis. L'humanité, l'honneur, un reste de droiture, le cœur enfin pas encore familiarisé avec le crime, se refuserait à ces noirceurs, et en serait effrayé. Ce n'est que par degrés, que l'on parvient à s'y livrer avec une fermeté et une impudence qui ne sait plus rougir de rien. On commence par nourrir dans son cœur des sentiments injustes de jalousie contre son frère. Ses talents, sa réputation, sa prospérité sont autant de vers qui nous rongent et nous dévorent en secret. Plus sa gloire ou sa fortune croissent, plus notre aversion se fortifie et s'allume. Elle devient au dedans de nous comme un poison qui nous déchire, une racine d'amertume qui nous flétrit le cœur,

Ce sont là comme les douleurs et le prélude du plus affreux enfantement. Quand l'âme est une fois imbibée de ce venin, qu'elle ne peut plus le renfermer dans son sein, il ne lui en coûte plus rien d'enfanter des monstres; elle se soulage même en produisant au dehors les fruits les plus honteux de l'iniquité et de la haine, c'est-à-dire, l'imposture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie.

ỷ. 16. Lacum aperuit, et effodit eum, et incidit in foveam quam fecit.

ỷ 16. *Il a creusé la terre pour y faire une ouverture, et il est tombé dans la fosse qu'il a faite.*

Mais, ô mon Dieu, du haut de votre justice, vous voyez les piéges secrets que le calomniateur tend à l'innocence et vous les tournez contre lui-même. Il se donne bien de la peine pour creuser un précipice à son frère, et c'est un abîme qu'il se prépare à lui seul. C'est un nouvel Aman : vous réservez à sa haine et à son orgueil la croix et les ignominies que ses intrigues et ses artifices destinaient à Mardochée.

ỷ. 17. Convertetur dolor ejus in caput ejus, et in verticem ipsius iniquitas ejus descendet.

ỷ 17. *La douleur qu'il a voulu me causer retombera sur lui-même, et son injustice descendra sur sa tête.*

Il a enfin la douleur et la honte de voir toute la malignité de ses efforts inutile. L'innocence et la vertu triomphent enfin de l'imposture. Il ne reste plus au calomniateur que l'opprobre de son iniquité manifestée qui le couvre. On ne le voit plus la tête levée, se prévaloir de son crédit pour accabler l'innocent; sa seule ressource est de se dérober aux yeux du public et d'aller cacher sa confusion dans l'obscurité d'une retraite. C'est ainsi, grand Dieu, que votre justice ne perd jamais ses droits. Vous dissimulez longtemps, vous laissez briller, triompher l'homme calomniateur et accabler et flétrir l'innocent. Il semble que vous vous êtes retiré dans le sein inaccessible de votre gloire et que vous ne daignez plus regarder ce qui se passe sur la terre. Mais votre patience divine a ses bornes. Plus longtemps l'impie en a abusé, plus une juste et sévère indignation lui succède et les châtiments de votre justice ne sont jamais plus terribles qu'après que votre bonté les a tenus longtemps suspendus.

ỷ 18. Confitebor Domino secundum justitiam ejus, et psallam nomini Domini altissimi.

ỷ 18. *Je rendrai gloire au Seigneur à cause de sa justice, et je chanterai des cantiques au nom du Seigneur très-haut.*

Ainsi, grand Dieu, au lieu de me plaindre que vous me livrez à la haine des méchants, je ne dois que publier vos louanges et adorer les secrets de votre justice. Que vous veniez à mon secours, ou que vous me laissiez plus longtemps exposé à la persécution et à la calomnie, ce sont des mystères de conduite cachés dans les raisons adorables de votre sagesse, qui doivent faire toute ma consolation et le sujet continuel de mes actions de grâce. Je vous bénirai donc, Seigneur, dans l'affliction comme dans la joie, dans les opprobres comme dans les applaudissements, et plus mes persécuteurs publieront contre moi des impostures, plus je me consolerai en publiant de mon côté la gloire et les louanges de votre saint nom.

PSAUME VIII.

Prière d'une âme qui adore la grandeur et la toute-puissance de Dieu visiblement tracée dans les créatures et qui lui rend grâce de la magnificence de ses bienfaits sur l'homme.

ỷ 1. Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!

ỷ 1. *Seigneur, notre souverain Maître, que la gloire de votre nom paraît admirable dans toute la terre!*

Grand Dieu, souverain maître de l'univers, quel lieu de la terre pourrais-je parcourir, où je ne trouve partout sur mes pas les marques sensibles de votre présence et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de votre saint nom! Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que vous en aviez gravée dans leur âme, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux le portent écrit en caractères si ineffaçables et si éclatants, qu'ils sont inexcusables de ne pas vous y reconnaître. L'impie, lui-même, a beau se vanter qu'il ne vous connaît pas et qu'il ne retrouve en lui-même aucune notion de votre essence infinie; c'est qu'il vous cherche dans son cœur dépravé et dans ses passions, Dieu très-saint, plutôt que sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il vous retrouvera partout; toute la terre lui annoncera son Dieu, il verra les traces de votre grandeur, de votre puissance et de votre sagesse imprimées sur toutes les créatures, et son cœur corrompu se trouvera seul dans l'univers qui n'annonce et ne reconnaisse pas l'auteur de son être.

ỷ 2. Quoniam elevata est magnificentia tua super cœlos.

ỷ 2. *Car votre grandeur est élevée au-dessus des cieux.*

L'homme, devenu tout charnel, ne fait plus admirer que les beautés qui frappent ses sens; mais s'il voulait faire taire ces pensées de chair et de sang qui offusquent sa raison, s'il savait s'élever au-dessus de lui-même et de tous les objets sensibles; ah! il reconnaîtrait bientôt que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique dans l'univers, n'est, ô mon Dieu, qu'un trait grossier, une ombre légère de la grandeur et de la gloire qui vous environne. Les cieux eux-mêmes, dont la hauteur et la magnificence nous paraît si digne d'admiration, disparaissent comme un atome sous les yeux de votre immensité. Ces globes immenses et si infiniment élevés au-dessus de nous sont encore plus loin des pieds de votre trône adorable qu'ils ne le sont de la terre. Tout nous annonce votre grandeur et rien ne peut nous en tracer même une faible et légère image. Elevez-donc mon âme, grand Dieu, au-dessus de toutes les choses visibles. Que je vous voie et vous aime tout seul au milieu de tous les objets que vous

avez créés. Qu'ils ne sortent jamais à mon égard de leur destination et de leur usage. Ils ne sont faits que pour manifester jusqu'à la fin aux hommes la puissance de celui qui les a créés, et lui former des adorateurs et non pas pour s'attirer eux-mêmes notre amour et nos hommages.

ŷ 3. Ex ore infantium et lactentium, perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem.

ŷ 3. *Vous avez formé dans la bouche des enfants, et de ceux qui sont encore à la mamelle, une louange parfaite pour confondre vos adversaires, et pour détruire l'ennemi, et celui qui veut se venger.*

En effet, vous avez, grand Dieu, si visiblement gravé dans tous les ouvrages de vos mains, la magnificence de votre nom, que les enfants mêmes qui sont encore à la mamelle ne sauraient vous y méconnaître. Il ne faut pour cela ni des lumières sublimes, ni une science orgueilleuse. Les premières impressions de la raison et de la nature suffisent. Il ne faut qu'une âme simple et innocente, qui porte encore en elle ces traits primitifs de la lumière, que vous avez mis en elle en la créant et qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténèbres des passions, ou par les fausses lueurs d'une abstruse et insensée philosophie. Vous ne vous manifestez, grand Dieu, qu'aux humbles et aux petits. Ce sont eux seuls qui vous connaissent et qui vous rendent le seul hommage digne de vous, en vous aimant et en publiant les louanges de votre grâce. Mais vous aveuglez les impies, vous livrez ces ennemis de votre nom à la vanité et à l'égarement de leurs pensées. Vous les laissez précipiter d'abîme en abîme, de ténèbres en ténèbres, et parce qu'ils ont voulu par leurs recherches orgueilleuses s'élever à des connaissances inconnues au reste du genre humain, vous avez permis que leur raison s'obscurcît et qu'ils fussent privés de ces lumières mêmes qui sont communes à tous les hommes. Ne m'abandonnez pas, grand Dieu, à cet orgueil détestable, qui n'aboutit qu'à vous méconnaître et à vous outrager; donnez-moi cette science humble et soumise qui ne veut connaître de vos secrets adorables que ce que vous nous en avez vous-même révélé, qui trouve dans la voix seule de votre Eglise, et la règle infaillible qui fixe les incertitudes de sa raison, et la lumière qui en éclaire les doutes et qui croit savoir tout ce qui est nécessaire, quand elle sait que l'homme n'est qu'ignorance et que ténèbres.

ŷ 4. — Quoniam videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum, lunam et stellas quæ tu fundasti.

ŷ 4. *Quand je considère vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez affermies.*

Et qu'est-il besoin en effet, mon Dieu, de vaines recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce que vous êtes! Je n'ai qu'à lever les yeux en haut, je vois l'immensité des cieux, qui sont l'ouvrage de vos mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence, grand Dieu! Qui a dit au soleil : Sortez du néant et présidez au jour; et à la lune, paraissez et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Eh! quel autre que vous, souverain Créateur de l'univers, pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement et par qui tout a été fait?

ŷ 5. Quid est homo quod memor es ejus? aut filius hominis quoniam visitas eum?

ŷ 5. *Je m'écrie, qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous vous souveniez de lui, ou le fils de l'homme, pour être digne que vous le visitiez?*

Pour moi, grand Dieu, abîmé à la vue de tant de gloire et de magnificence, je m'écrie: Est-il possible qu'un Dieu si grand et si puissant veuille s'abaisser jusqu'à penser à l'homme et en faire l'objet de ses soins? Mais ce n'est encore rien, grand Dieu, que je ne sois devant vous que cendre et poussière, j'offre encore à vos yeux les prévarications d'un cœur infidèle et les souillures dont j'ai tant de fois sali mon néant et ma boue. Cependant un ver de terre révolté, tel que je le suis, s'est attiré vos regards, et il ne vous a pas paru indigne de votre gloire de vous souvenir de lui et de le visiter dans votre grande miséricorde.

ŷ 6. Minuisti eum paulo minus ab angelis; gloria et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum.

ŷ 6. *Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-dessous des anges; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, et vous l'avez établi sur l'ouvrage de vos mains.*

ŷ 7, 8. Omnia subjecisti sub pedibus ejus, oves et boves universas, insuper et pecora campi; volucres cœli, et pisces maris qui perambulant semitas maris.

ŷ 7, 8. *Vous avez mis toutes choses sous ses pieds, et les lui avez assujetties; toutes les brebis et tous les bœufs, et même les bêtes des champs, les oiseaux des cieux et les poissons de la mer, qui se promènent dans les sentiers de l'Océan.*

Mais je cesse, ô mon Dieu! d'en être surpris, quand je rappelle ce premier état de gloire et d'innocence où vous aviez créé l'homme. Vous aviez imprimé en lui l'image glorieuse de votre divinité. Vous aviez soufflé dans sa boue un esprit de vie, une âme spirituelle et immortelle, capable de vous connaître et de vous aimer. Vous l'aviez orné des dons lumineux de la science, de la sainteté et de la justice. Seul de toutes les créatures visibles, il avait le droit de s'élever jusqu'à vous, de parler à son Seigneur, de lui rendre grâce et d'entretenir un commerce familier avec lui. Les anges eux-mêmes, ces intelligences si pures et si sublimes, n'avaient presque rien au-dessus de

lui, et ce qu'il avait par-dessus elles, c'est que vous vous étiez comme démis entre ses mains de votre domaine sur toutes les créatures. Vous l'aviez établi le maître et le seigneur de tous les ouvrages sortis de vos mains; vous aviez soumis à son empire les animaux qui rampent sur la terre, les oiseaux qui volent dans les airs et les poissons qui se font un sentier sous la profondeur des eaux de la mer. De combien d'honneur et de gloire, grand Dieu, aviez-vous revêtu cet homme au sortir de vos mains! vous aviez comme couronné en le créant, et mis le dernier degré de perfection à tous vos autres ouvrages, dont il était le chef-d'œuvre.

Mais il ne sut pas jouir longtemps de vos divins bienfaits. Il succomba bientôt sous ce poids de gloire et de bonheur où vous l'aviez élevé. Il se rendit l'esclave des créatures dont il était auparavant le maître. La mort et le péché prirent en lui la place de l'innocence et de l'immortalité, et dans cet état affreux de misère où il était tombé, votre miséricorde, grand Dieu! lui prépara une ressource encore plus glorieuse pour lui que tous les avantages dont il était déchu. Votre Verbe éternel descendit du sein de votre gloire, pour s'unir à sa nature. Il en prit sur lui les infirmités et les crimes pour en devenir l'expiation et la victime. La nature humaine avec lui monta à la droite de votre immense majesté; elle se vit élevée au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances célestes. Votre Fils adorable fit entrer tous les hommes dans les droits de sa filiation éternelle: nous reçûmes tous le titre glorieux de ses frères, et il ne fut que notre premier-né. Vous étiez notre Dieu, vous voulûtes être notre père. Nous n'étions que votre ouvrage, et nous devînmes vos enfants. Grand Dieu, souverain maître de l'univers, ce n'est pas en tirant du néant toutes les créatures que votre puissance et la grandeur de votre nom a paru le plus admirable sur la terre; c'est en y faisant descendre votre propre Fils, la splendeur de votre gloire, revêtu de la bassesse et des infirmités de notre nature; c'est en nous manifestant le grand mystère de piété que vous prépariez depuis le commencement des siècles, et qui doit faire la consolation et l'étonnement de tous les siècles à venir. Votre nom, grand Dieu, était autrefois ce nom terrible que la bouche de l'homme n'osait prononcer; mais depuis que vous êtes devenu notre père, c'est-à-dire le père commun de tous les frères de votre Christ; ce n'est plus qu'un nom de tendresse, que l'amour filial nous donne droit de prononcer, et que nous mettons avec confiance à la tête de toutes les supplications qui montent vers vous de tous les endroits de l'univers. Seigneur, notre souverain maître, que la gloire de votre nom paraît admirable dans toute la terre! *Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!*

PSAUME IX.

Prière d'une âme chrétienne qui rend grâces à Dieu des prospérités qu'il a accordées à l'Eglise, et des victoires qu'il lui a fait remporter dans tous les temps sur les ennemis de son nom et de son culte.

℣ 1. Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo; narrabo omnia mirabilia tua.	℣ 1. *Je vous louerai, Seigneur, de toute l'étendue de mon cœur; je raconterai toutes vos merveilles.*

Grand Dieu, toutes les puissances de mon âme, mon cœur et mon esprit, peuvent à peine suffire pour admirer, pour célébrer les merveilles que vous avez opérées dans tous les temps, afin d'empêcher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre votre Eglise. Vous ne leur avez opposé d'abord que des hommes simples et obscurs, mais remplis de votre esprit de force et de sagesse; et ils ont élevé sur les débris des autels profanes, soutenus de toute la puissance des césars et des nations les plus formidables, répandues dans tout l'univers, ils ont élevé eux seuls l'opprobre de la croix, et le signe adorable du salut de tous les hommes. Un culte impie autorisé par la majesté des lois, par la pompe de ses superstitions et de ses cérémonies, par l'antiquité respectable de ses erreurs, par la science et la sagesse de ses sectateurs, par des préjugés communs à tous les peuples et qui paraissaient avoir pris leur naissance presque avec le monde même; ce culte impie a disparu de dessus la terre, à la vue de douze pauvres pêcheurs qui en sont venus manifester aux hommes l'extravagance et l'impiété, et qui ont substitué à la place de ces idoles pompeuses et des dissolutions consacrées à leur culte le mystère d'un Dieu anéanti et la sévérité de son Evangile. Il fallait, grand Dieu, qu'une doctrine descendue du ciel trouvât tout l'univers armé contre elle, qu'elle parût sur la terre sans force et sans secours humain, et triomphât cependant de toutes les doctrines humaines répandues sur la face de l'univers, pour persuader aux hommes que c'était là votre seul ouvrage, que le crédit, la force, l'éloquence, l'intérêt, c'est-à-dire un bras de chair, ne l'avait point établie. C'est ainsi que vous avez formé une nouvelle Jérusalem, et les grandes merveilles que vous opérâtes autrefois, pour établir l'ancien peuple dans la Jérusalem terrestre, et y fixer un culte et un temple; ces merveilles que chante ici votre Prophète n'étaient qu'une figure, ou plutôt une prophétie, des merveilles que vous deviez opérer pour l'établissement de votre Eglise.

℣ 2. Lætabor et exsultabo in te; psallam nomini tuo, Altissime	℣ 2. *Je me réjouirai en vous, et je ferai paraître ma joie au dehors; je chanterai à la gloire de votre nom, vous qui êtes le Très-Haut.*

Quelle joie, grand Dieu, et quelle consolation pour ceux que vous avez appelés à la connaissance de votre Fils et de ses mystères! quelle joie de sentir que leur espérance n'est pas vaine, et que leur foi, qui humilie la raison par l'obscurité sainte de ses mystères, la console et la rassure par sa certitude, et par la merveille de son établissement. Ces grands objets devraient faire

l'unique motif de nos hommages et de nos cantiques d'actions de grâces, et nous ne nous réjouissons, grand Dieu, que des prospérités temporelles que vous répandez presque toujours sur nous dans votre colère; tandis que nous ne rappelons qu'avec indifférence le bienfait de la foi et de la vocation à l'Evangile, dont vous favorisâtes nos pères, qui n'étaient pas votre peuple, qui n'avaient aucune part aux promesses, et qui, dans des contrées reculées et à peine connues de vos premiers disciples, étaient assis dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans les ombres de la mort, et paraissaient éloignés pour toujours de la vie de Dieu et de la voie de la vérité et du salut. Pour moi, grand Dieu, transporté de joie à ce souvenir, je ne veux plus le perdre de vue. Vous parûtes puissant, sage, grand et magnifique dans la formation de l'univers ; mais vous l'avez paru, si j'ose le dire, encore davantage dans l'établissement de votre Eglise.

℣ 3. In convertendo inimicum meum retrorsum, infirmabuntur et peribunt a facie tua.

℣ 3. *Quand vous aurez renversé et fait tourner en arrière mon ennemi, ceux qui me haïssent tomberont dans la dernière faiblesse, et périront devant votre face.*

En vain chaque siècle a enfanté des docteurs de l'erreur et du mensonge, des esprits rebelles et audacieux qui ont conspiré contre elle; en vain les siècles à venir en verront encore naître; tous leurs efforts se briseront contre la pierre qui lie et qui soutient cet édifice saint. Ils pourront faire quelques progrès, car l'erreur offre d'abord les charmes de la nouveauté qui flattent l'orgueil et qui lui forment des sectateurs; mais ils perdront tôt ou tard ce vain avantage; la première séduction se dissipera peu à peu ; la nouveauté perdra ses charmes, et ne paraîtra plus qu'avec les vaines couleurs de l'erreur et de la rébellion; les hommes rentreront dans le sentier d'où ils s'étaient égarés, et l'on verra ses partisans les plus célèbres et les plus outrés, qui resteront encore, languir dans l'obscurité, oubliés ou méprisés, et disparaître enfin de la face de la terre, avec la douleur déplorable de voir périr avec eux le dogme réprouvé, cet enfant de ténèbres, ce fruit de l'orgueil et de la fausse science de leurs maîtres.

℣ 4. Quoniam fecisti judicium meum et causam meam; sedisti super thronum, qui judicas justitiam.

℣ 4. *Parce que vous m'avez rendu justice, et que vous vous êtes assis sur votre trône, vous qui jugez selon la justice.*

C'est ainsi, grand Dieu, que du haut de votre trône vous avez toujours soutenu la cause de votre Eglise, et cette protection visible et non interrompue affermit toujours les fidèles dans la soumission pleine et entière qu'elle exige d'eux. Vous êtes trop juste et trop fidèle dans vos promesses pour permettre que les illusions de l'esprit humain prennent jamais la place des vérités dont votre Eglise est la dépositaire incorruptible. La stabilité de sa chaire sera aussi durable et aussi éternelle que celle du trône majestueux sur lequel vous êtes assis. C'est de là qu'elle prononcera toujours ses lois et ses jugements infaillibles. Toutes les lumières de ma science, toute la sagesse de ma raison se borneront à les écouter, et ma cause n'aura jamais rien à craindre de la rigueur de votre justice et de vos jugements, tandis qu'elle sera confondue avec la sienne.

℣ 5. Increpasti gentes, et periit impius; nomen eorum delesti in æternum, et in sæculum sæculi.

℣ 5. *Vous avez repris et traité avec rigueur les nations, et l'impie a péri; vous avez effacé leur nom pour toute l'éternité, et dans tous les siècles des siècles.*

Cette espérance, ô mon Dieu, devient encore plus ferme, quand je rappelle tout ce que votre bras a opéré d'éclatant et de merveilleux pour soutenir les commencements faibles et timides de votre Eglise naissante. L'univers n'était peuplé que de nations fières et idolâtres, ennemies de votre nom et de votre culte; l'empire, la puissance, les richesses, la force, tout était entre leurs mains. Vos fidèles ne formaient sur la terre qu'un petit troupeau de brebis dispersées au milieu de ces loups furieux sans cesse exposées à leur rage, et qui ne pouvaient s'assouvir de leur sang, et cependant, grand Dieu, vous avez dissipé comme de la poussière toutes ces nations idolâtres, si nombreuses et si puissantes; il n'en reste plus de vestiges; vous en avez éteint et effacé jusqu'au nom de dessus la terre. L'impie persécuteur, un Néron, un Dioclétien, qui avaient rougi toutes les contrées de l'empire du sang de vos martyrs, ont péri et expié par une mort funeste et tragique, par des guerres et des calamités, qui ont enfin renversé leur empire, les maux dont ils avaient affligé votre Eglise.

℣ 6. Inimici defecerunt frameæ in finem, et civitates eorum destruxisti.

℣ 6. *Les armes de l'ennemi ont perdu leur force pour toujours, et vous avez détruit leurs villes.*

Oui, grand Dieu, le glaive que vos ennemis avaient tenu si longtemps levé sur la tête de vos saints, s'est tourné enfin contre eux-mêmes. Lassés d'immoler ces saintes victimes, et leurs mains encore sanglantes, ils ont vengé sur eux la mort de vos serviteurs. Votre justice a soufflé au milieu d'eux la division et la guerre; vos fidèles n'ont pas eu besoin de s'assembler pour les détruire. Hélas! la foi et la patience étaient le seul glaive que vous leur aviez mis entre les mains, et les seules armes aussi qu'ils opposaient à la fureur des tyrans. Vous ne vous êtes servi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théâtre d'horreur, où les rois et les nations conjurées les unes contre les autres ne semblaient conspirer, en se détruisant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie et idolâtre qui couvrait alors toute la face de la terre. C'était un nouveau déluge de sang dont votre justice se servait pour la punir et la purifier encore. Leurs villes, si célèbres autrefois par leur magnificence, par leur force, et encore plus par leurs crimes et leurs dissolutions, ne furent plus que des

monceaux de ruines. Ces asiles fameux de l'idolâtrie et de la volupté furent renversés de fond en comble. Ces statues si renommées, qui les embellissaient, que l'antiquité avait tant vantées, la faiblesse de leurs dieux ne put les mettre à couvert, et elles furent ensevelies dans les débris de leurs villes et de leurs temples. Il ne reste donc plus rien de tous ces superbes monuments de l'impiété.

ỳ 7. Periit memoria eorum cum sonitu, et Dominus in æternum permanet.

ỳ 7. *Leur mémoire a péri avec grand bruit, mais le Seigneur demeure éternellement.*

Que sont devenus ces césars qui faisaient mouvoir l'univers à leur gré? ces protecteurs d'un culte profane et insensé, ces oppresseurs barbares de vos saints et de votre Eglise? A peine en reste-t-il quelque souvenir sur la terre; leur nom même ne s'est conservé jusqu'à nous qu'à la faveur du nom des martyrs qu'ils ont immolés, et que les fêtes de votre Eglise feront passer d'âge en âge, jusqu'à l'avénement de votre Fils. La gloire et la puissance de ces tyrans s'est évanouie avec le bruit que leur ambition, leur cruauté, leurs entreprises insensées avaient fait sur la terre : semblables au tonnerre qui se forme sur nos têtes, il n'est resté de l'éclat et du bruit passager qu'ils ont fait dans le monde, que l'infection et la puanteur. C'est le destin des choses humaines de n'avoir qu'une durée courte et rapide, et de tomber aussitôt dans l'éternel oubli d'où elles étaient sorties. Mais votre Eglise, grand Dieu, mais ce chef-d'œuvre admirable de votre sagesse et de votre miséricorde envers les hommes, mais votre empire, Maître souverain des cœurs, n'aura point d'autres bornes que celles de l'éternité. Tout nous échappe, tout disparaît, la figure du monde change sans cesse autour de nous. C'est une scène sur laquelle, à chaque instant, paraissent de nouveaux personnages qui se remplacent; et de tous ces rôles pompeux qu'ils ont joués pendant le moment qu'on les a vus sur le théâtre, il ne leur reste à la fin que le regret de voir finir la représentation, et de ne se trouver réellement que ce qu'ils sont devant vous.

ỳ 8. Paravit in judicio thronum suum : et ipse judicabit orbem terræ in æquitate; judicabit populos in justitia.

ỳ 8. *Il a préparé son trône pour exercer son jugement : et il jugera lui-même toute la terre dans l'équité; il jugera les peuples avec justice.*

Vous ne pouviez plus, juste juge des hommes, souffrir les impiétés et les abominations dont la terre était couverte. Les plus viles créatures y avaient usurpé les hommages qui ne sont dus qu'à vous seul. Des autels impies étaient élevés partout à des animaux sans raison, ou à des divinités impures et criminelles, et encore plus méprisables que la boue; et l'homme insensé prostituait ses hommages à des dieux qui étaient l'ouvrage de ses mains. Ce n'est pas assez : touché de l'égarement des peuples de la terre, vous fîtes luire, Dieu de bonté, au milieu de ces ténèbres la lumière de votre Evangile; et non-seulement ils ne voulurent pas ouvrir les yeux à la vérité qui se montrait enfin; mais ils s'armèrent comme des furieux contre elle. Ils inventèrent de nouveaux supplices, sous lesquels ils faisaient expirer les hommes apostoliques qui venaient la leur annoncer. Toutes les nations semblèrent conjurer pour la bannir encore une fois de la terre. Alors, ô mon Dieu, voyant que leurs iniquités étaient montées à leur comble, et que la lumière même que votre miséricorde venait de faire luire sur tout l'univers, achevait de les aveugler, vous montâtes sur le trône de votre justice; vous y préparâtes les fléaux et les châtiments que votre clémence avait longtemps suspendus. Vous frappâtes les peuples de la terre; vous vengeâtes le sang de vos serviteurs; vous crûtes devoir exterminer des nations qui ne semblaient subsister que pour s'efforcer d'abolir la gloire de votre nom et la sainteté de votre culte; et vous leur substituâtes un nouveau peuple fidèle qui vous adore en esprit et en vérité.

ỳ 9. Et factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus, in tribulatione.

ỳ 9. *Le Seigneur est devenu le refuge du pauvre; et il vient à son secours, lorsqu'il en a besoin, et qu'il est dans l'affliction*

Le monde universellement plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et des dissolutions les plus monstrueuses, eut beau s'élever contre ce nouveau peuple : en vain la puissance et la barbarie des persécuteurs paraissait sur le point de l'engloutir; en vain proscrits de tous lieux, les terres, les mers, leurs proches, leur patrie, tout semblait leur refuser un asile : vous devîntes, grand Dieu, le refuge de ces pauvres opprimés. Ils étaient abjects aux yeux du monde, sans crédit, sans appui, sans richesses périssables; mais dépositaires des véritables biens, des richesses éternelles de la grâce et de la vérité, dont vous les aviez auparavant enrichis et comblés eux-mêmes, ils les répandaient avec profusion sur les hommes. Vous attendîtes que tout parût déchaîné contre eux; et lorsqu'il ne paraissait pour eux plus de ressource, que la persécution était plus générale et plus violente, que leurs tribulations semblaient ne devoir finir qu'avec eux; ce fut alors, grand Dieu, que vous rendîtes à votre Eglise la paix et la tranquillité. Votre secours, qui arrive toujours dans le temps convenable, se fit sentir lorsque tout semblait le plus désespéré. Vous suscitâtes un prince selon votre cœur, qui purgea la terre des tyrans. La pourpre des césars, jusque-là rougie du sang de vos serviteurs, devint leur bouclier et leur asile. Le signe sacré de votre croix parut à la tête de ces mêmes troupes qui avaient encore les mains souillées du sang et du carnage des martyrs : vous redevîntes le Dieu des armées. Les lois de l'empire s'unirent avec celles de l'Evangile, auquel elles avaient été jusque-là si contraires. Les démons furent chassés des temples superbes et profanes que la superstition leur avait élevés; et vous y rentrâtes dans vos droits. Votre culte saint sortit de

l'obscurité et des ténèbres où la fureur des persécutions l'avait retenu. L'Eglise de la terre parut revêtue de gloire et de magnificence, et devint une image de celle du ciel; et l'univers entier fut étonné de se trouver chrétien.

ỹ 10. Et sperent in te qui noverunt nomen tuum, quoniam non dereliquisti quærentes te, Domine.

ỹ 10. *Que ceux-là espèrent en vous qui connaissent votre saint nom, parce que vous n'avez point abandonné, Seigneur, ceux qui vous cherchent.*

Au souvenir de ces merveilles, ô mon Dieu, et d'une protection si éclatante sur votre Eglise, quel aveuglement de vouloir se persuader qu'elle peut manquer, et douter de son éternelle durée! Aussi l'enfer a eu beau se déchaîner contre elle dans la suite. Des temps de trouble, d'obscurité, d'erreur, se sont élevés en vain, et ont tenté de faire chanceler l'ancienne foi. Les siècles eux-mêmes de nos pères ont en vain enfanté des doctrines étrangères qui vous ont envahi une portion considérable de votre héritage. L'Eglise a gémi de voir ses propres enfants se révolter contre leur mère qui les avait engendrés dans le Seigneur : mais en pleurant leur perte, elle n'a pas laissé de subsister, et d'être cette épouse unique et fidèle, avec laquelle vous avez fait une alliance éternelle. Leur séparation a pu diminuer quelque chose de son étendue : mais elle n'a pu lui ravir, ni la charité, ni la vérité; elle a toujours été depuis, comme elle était auparavant, cette montagne élevée sur laquelle sont rassemblés tous vos vrais adorateurs. C'est elle qui depuis vous a engendré cette multitude d'enfants dans ce monde nouveau inconnu à nos pères; tandis que les branches séparées du tronc, privées du suc et de la séve qui pouvaient les rendre fertiles, demeurent depuis leur retranchement dans une honteuse stérilité. En vain dans la paix même et dans l'unité de votre bercail, l'homme ennemi a-t-il soufflé un esprit de guerre et de dissension; ceux qui sont instruits, ô mon Dieu, de la sainteté et de la vérité de votre doctrine, et qui connaissent la puissance de ce nom redoutable qui veille sur la conservation du dépôt, s'affligent, mais ne s'alarment pas de ces tristes contentions. Ils savent que la vérité sort toujours plus brillante des nuages dont elle semble quelquefois s'envelopper; et plus les maux semblent inonder, plus ils attendent le signe du ciel qui va rendre la paix et la sérénité à la terre.

ỹ 11. Psallite Domino, qui habitat in Sion; annuntiate inter gentes studia ejus.

ỹ 11. *Chantez des cantiques au Seigneur, qui demeure dans Sion; annoncez parmi les nations la sagesse de ses conseils.*

Quel nouveau motif pour nous, grand Dieu, de chanter sans cesse les louanges de votre grâce! vous la répandez avec profusion sur votre Eglise. Ce n'est que dans cette sainte Sion, que vous avez établi votre demeure. Tous ces autres temples qui se vantent de vous posséder ne renferment dans leur enceinte que des figures vaines et stériles. Ils ne sont que le siége de l'orgueil et de l'erreur; et vous n'habitez point au milieu d'eux. Ce sont des temples de Dagon où vous ne pourriez paraître que pour en renverser les autels profanes. Ce sont là les vérités consolantes que nous ne cessons d'annoncer à ces nations qui ont élevé des autels étrangers au milieu d'elles. Vous les avez livrées à un esprit d'erreur; chaque siècle y en a enfanté de nouvelles; et depuis qu'elles ont déchiré le sein de votre Eglise et se sont détournées du droit sentier, chaque pas qu'elles ont fait leur a creusé de nouveaux précipices; mille sectes sont nées d'une seule; chacun y est à soi-même sa loi et la règle de son culte; et à force de vouloir épurer la religion, elles ont fini après par n'en avoir plus. La protection visible dont, selon votre promesse, vous favorisez votre Eglise, la met à couvert de ces tristes variations. Comme vous, elle ne connaît point de changement. Des monstres d'erreur y peuvent naître; mais à peine les a-t-elle découverts, que comme une mer irritée, elle s'élève, s'enfle et les rejette tôt ou tard hors de son sein. Dépositaire de l'ancienne doctrine, tout ce qui est nouveau, lui est étranger; la nouveauté à beau se couvrir des apparences de la piété, ou d'une austère régularité, elle lui arrache tôt ou tard le masque; et à mesure qu'elle en approche le flambeau de la vérité qui préside à tous les jugements, l'illusion tombe et s'évanouit. Elle peut pour quelque temps suspendre ses censures contre l'erreur, mais elle ne peut jamais lui donner son suffrage.

ỹ 12. Quoniam requirens sanguinem, eorum recordatus est; non est oblitus clamorem pauperum.

ỹ 12. *Parce qu'il s'est souvenu du sang de ses serviteurs, pour en prendre la vengeance; il n'a point mis en oubli le cri des pauvres.*

Voilà, grand Dieu, le privilége perpétuel et divin, qui distinguera toujours votre Eglise des superstitions et des sectes. Et n'est-il pas juste, ô mon Dieu, qu'étant fondée sur le sang de tant d'apôtres et de martyrs, qui ont livré leur âme pour elle, vous en fassiez l'objet continuel de votre souvenir et de votre tendresse? Pourriez-vous jamais oublier les cris et les prières ferventes que ces hommes humbles et si vénérables faisaient monter vers vous, sur les échafauds, au milieu des supplices, pour vous demander la conservation et la durée éternelle de l'Eglise, à laquelle leurs souffrances rendaient un témoignage si héroïque. Nous sommes encore, grand Dieu, les enfants et les successeurs de ces pauvres selon le monde, mais de ces héros chrétiens; et si nous ne sommes pas les héritiers de leur sainteté et de leur courage, nous le sommes du moins de leur foi. Vengez leur sang, à la bonne heure, sur ceux qui ont dégénéré de cette simplicité de foi et de doctrine qu'ils nous ont transmise. Faites-leur sentir l'opprobre dont ils se couvrent, de ne tenir plus à la succession de tant de martyrs et de pasteurs, dont nous descendons de siècle en siècle; de renoncer à la noblesse et à l'ancienneté de leur extraction; d'avoir mieux aimé s'être fait

des pères et des chefs nouveaux, et être une race toute nouvelle, que les enfants des prophètes, des martyrs, des apôtres et de leurs légitimes successeurs. Où plutôt, grand Dieu, rendez-nous nos frères égarés, que le malheur de leur naissance plutôt que leur choix a séparés de nous. Remontez jusqu'aux siècles où leurs ancêtres, disciples dociles et fervents de votre Eglise, vous offraient encore des louanges pures. Que la piété des pères ne soit pas inutile aux enfants. Que les monuments de leur ferveur, étalés encore de toutes parts dans nos temples, sollicitent votre miséricorde. Accomplissez, grand Dieu, votre promesse. Appelez encore à votre festin sacré ceux qu'il faut aller chercher dans des chemins écartés, et fort éloignés de votre maison sainte. Rassemblez les dispersions d'Israël ; et faites qu'ils n'aient plus qu'un bercail et qu'un pasteur.

℣ 13. Miserere mei, Domine; vide humilitatem meam de inimicis meis.	℣ 13. *Ayez pitié de moi, Seigneur; voyez l'état d'humiliation ou mes ennemis m'ont réduit.*

Mais, grand Dieu, en sollicitant votre clémence pour ceux que le schisme et l'erreur ont séparés de votre Eglise, j'en ai encore plus de besoin moi-même. Il est vrai que vous m'avez fait naître dans la voie de la vérité et du salut, mais n'en suis-je pas plus coupable d'abuser de votre bienfait, et de rendre inutiles à ma sanctification tous les secours que votre Eglise m'offre sans cesse? Tyr et Sidon auraient fait pénitence, si vous les aviez favorisées d'une partie des grâces et des lumières dont j'abuse tous les jours. Ayez donc pitié, Seigneur, de ma faiblesse; ne permettez pas que je périsse dans le port même. Mes passions, ces ennemies irréconciliables de mon âme, m'y font éprouver tous les jours des orages où je me vois à chaque instant sur le point de céder à leur violence. Fortifiez mon cœur, grand Dieu, ou affaiblissez des ennemis qui en connaissent les endroits faibles et qui s'en prévalent. Voyez, grand Dieu, toute ma misère, et combien je suis peu capable de leur résister. Hélas! loin de combattre mes passions, je les ménage, je les aime, je les défends contre votre grâce, et je suis toujours d'intelligence avec elles dans tous les assauts qu'elles me livrent. Vous voyez, grand Dieu, le péril qui me menace; rendez-vous maître de mon cœur. Les passions le déchirent, quand une fois elles s'en sont emparées; mais pour vous, ô mon Dieu, dès que vous en avez pris possession, tout y est en paix. La joie et la tranquillité y entrent avec vous.

℣ 14. — Qui exaltas me de portis mortis, ut annuntiem omnes laudationes tuas in portis filiæ Sion.	℣ 14. *Vous qui me relevez et me retirez des portes de la mort, afin que j'annonce toutes vos louanges aux portes de la fille de Sion.*

Vous délivrâtes, grand Dieu, nos pères des portes de la mort. L'hérésie était sur le point d'engloutir votre héritage. Armée contre ses souverains, elle entraînait les peuples et les grands dans la révolte contre les puissances et contre votre culte. Tout semblait, ou s'armer pour elle, ou disposé à suivre ses étendards. Vous l'arrêtâtes, grand Dieu, au milieu de sa course; vous combattîtes pour votre peuple et pour votre loi sainte. Elle devint, cette loi toujours immuable, victorieuse de l'erreur. Nous sommes les enfants de ceux dont vous conservâtes la foi pure; et, par là, vous m'avez préservé moi-même des portes de la mort, en me faisant naître d'une race fidèle, et ne permettant pas que mes ancêtres me transmissent, avec leur sang, le venin d'une doctrine profane. Puis-je assez, grand Dieu, reconnaître ce bienfait! et ne dois-je pas employer mes soins et mes veilles pour animer les véritables enfants de Sion à redoubler envers vous leurs actions de grâces, et publier tous les jours vos louanges dans les temples eux-mêmes que votre miséricorde nous a conservés?

℣ 15, 16. Exsultabo in salutari tuo : infixæ sunt gentes in interitu quem fecerunt; in laqueo isto quem absconderunt, comprehensus est pes eorum.	℣ 15, 16. *Je serai transporté de joie, à cause du salut que vous m'aurez procuré : les nations se sont elles-mêmes engagées dans la fosse qu'elles avaient faites, pour m'y faire périr; leur pied a été pris dans le même piége qu'ils avaient tendu en secret.*

Plus je rappelle le péril qui menaçait alors votre héritage, et le salut et la délivrance dont nous vous fûmes redevables, plus mon cœur se livre à de saints transports de joie. Vous ne vous êtes pas contenté de sauver votre peuple et de le préserver de la contagion de l'erreur. Vous avez percé ses sectateurs des mêmes armes qu'ils avaient préparées contre nous. Cette liberté qu'ils nous vantaient tant, en nous reprochant notre soumission à l'autorité respectable de vos pasteurs, comme une crédulité aveugle et superstitieuse; cette liberté les a rendus elle-même esclaves d'une doctrine toujours changeante et incertaine, et qui n'a plus de règle que les variations éternelles de l'esprit humain. Les piéges qu'ils tendaient à la foi des simples se sont tournés contre eux-mêmes. Leur conjuration unanime contre votre Eglise les a divisés, et du même principe qui avait formé leur désobéissance et leur révolte est sorti le dogme monstrueux qui secoue toute autorité et qui autorise chaque particulier à se soulever contre la doctrine de ses faux apôtres, à devenir lui-même l'interprète de vos Ecritures et de vos lois, et à se faire une religion selon le caprice et les égarements déplorables de son esprit. C'est par là, grand Dieu, que vous détruirez enfin ces ennemis de votre culte; et vous vous servirez, pour anéantir l'erreur, de la doctrine elle-même qui lui donna naissance.

℣ 17. Cognoscetur Dominus judicia faciens; in operibus manuum suarum comprehensus est peccator.	℣ 17. *Le Seigneur sera reconnu en exerçant ses jugements; le pécheur a été pris dans les œuvres de ses mains.*

C'est ainsi, grand Dieu, que vous manifestez tous les jours votre justice et votre puissance à votre Eglise, en n'employant pour

détruire ses ennemis que les mêmes armes qu'ils avaient préparées contre elle. On sent bien, dans les jugements que vous exercez sur les peuples et sur les nations séparées de l'unité, qui se sont fait de nouveaux dieux et un nouveau culte, on sent bien que vous êtes le Seigneur, et quel est l'autel et le temple où vous voulez être adoré. Vous avez permis que ces censeurs téméraires de votre doctrine se soient jetés eux-mêmes dans des contradictions inexplicables, où ils se trouvent pris comme dans un piége d'où ils ne sauraient se tirer. C'est la destinée de l'erreur de forger de ses propres mains le glaive qui doit lui porter le coup mortel. Il n'y a qu'à la laisser faire elle-même. Toutes les machines qu'elle élève à grands frais pour ébranler l'édifice auguste de la foi retombent enfin sur sa tête orgueilleuse et achèvent de l'écraser.

℣ 18. Convertantur peccatores in infernum, omnes gentes quæ obliviscuntur Deum.

℣ 18. *Que tous les pécheurs soient précipités dans l'enfer, et toutes les nations qui oublient Dieu.*

Mais, mon Dieu, si ces ressources que votre miséricorde leur offre sans cesse ne les ramènent pas; si la majesté, l'ancienneté, l'unanimité, la perpétuelle uniformité, l'éclat de la doctrine et de la vérité qui caractérisent votre Eglise les laissent encore obstinés et endurcis dans l'erreur, répandez sur leurs villes et sur leurs peuples la mort et la désolation; frappez-les de ces calamités qui ont rappelé autrefois à la pénitence les nations les plus criminelles; humiliez leur orgueil. Faites tarir la source de ces richesses périssables, qui les rendent si fiers et si obstinés dans leur séparation. N'épargnez pas des fléaux qui ne sont destinés qu'à ramener à vous, ô mon Dieu! ceux qui en sont frappés, à punir les crimes et à sauver les pécheurs. Ces nations ont oublié depuis trop longtemps le Dieu de leurs pères. L'empire de l'erreur y usurpe depuis tant d'années une autorité tranquille sur la vérité, qu'il n'y a qu'un grand coup qui puisse les réveiller de cette profonde léthargie. Les châtiments ordinaires leur paraîtraient de ces malheurs que la révolution des temps et des siècles amène sans cesse sur la terre. Mais appesantissez sur elles votre bras; qu'elles ne puissent pas douter que c'est vous seul qui, après avoir souffert depuis si longtemps leurs égarements, allez enfin exercer sur elles vos vengeances; que les mers et la terre leur refusent les secours qui les ont rendus si fiers et si puissants; que leur force et leur prospérité se changent en indigence et en faiblesse; qu'ils soient réduits à solliciter la générosité et à mendier la protection de leurs voisins. Alors ils ouvriront peut-être les yeux; l'humiliation les conduira à la pénitence; l'affliction ouvrira à la vérité les cœurs que la prospérité y ferme toujours, et, en cherchant la cause de ces nouveaux malheurs, ils ne la trouveront que dans le crime d'une nouvelle doctrine.

℣ 19. Quoniam non in finem oblivio erit pauperis; patientia pauperum non peribit in finem.

℣ 19. *Car le pauvre ne sera pas en oubli pour jamais; la patience des pauvres ne sera pas frustrée pour toujours.*

Vous devez, grand Dieu, cette consolation à ce petit nombre de fidèles affligés, opprimés, qui conservent encore la foi de leurs pères au milieu de ces nations que l'hérésie a séduites. C'est une étincelle que votre bonté fait encore luire dans le sein même des ténèbres, et dont vous vous servirez un jour pour en faire sortir la lumière qui les dissipera. Hâtez, grand Dieu, cet heureux moment. Vous n'oublierez pas sans doute jusqu'à la fin les vœux et les gémissements que ces fidèles, pauvres et désolés, ne cessent de vous offrir pour l'obtenir. La constance de leur foi, la persévérance généreuse avec laquelle ils en conservent la pureté, malgré la contagion de l'erreur qui les environne de toutes parts, la patience et la soumission qui leur fait souffrir paisiblement tous les maux que leur fidélité leur attire de la part des puissances protectrices de l'erreur, et sous le joug desquelles ils sont obligés de vivre: tout cela, grand Dieu, ne doit-il pas hâter le secours qu'ils attendent? Vous les éprouvez depuis assez longtemps. Les jours de tribulation et de détresse finiront; leur confiance ne sera pas vaine; vous leur rendrez enfin les temples et les autels dont l'hérésie les a chassés pour s'en emparer et vous y offrir un encens profane. Ils auront la consolation de vous invoquer publiquement et de ne plus cacher dans les ténèbres une doctrine qui doit être annoncée sur les toits. Vous rassemblerez en un nouveau peuple ces dispersions d'Israël. L'erreur périra; mais l'espérance ferme et patiente de ces pauvres fidèles aura enfin l'effet tant souhaité de votre protection et de vos promesses.

℣ 20. Exsurge, Domine; non confortetur homo: judicentur gentes in conspectu tuo.

℣ 20. *Levez-vous, Seigneur; que l'homme ne s'affermisse pas dans sa puissance: que les nations soient jugées devant vous.*

Levez-vous donc, grand Dieu, déployez encore la force de ce bras qui soumit autrefois tout l'univers à votre loi sainte. Ne permettez pas qu'une doctrine humaine se fortifie de plus en plus et croisse en audace et en puissance, et que l'homme l'emporte sur vous-même. Un seul souffle de votre bouche dissipera ce brouillard épais que l'erreur a répandu sur une partie de votre héritage. Renouvelez les prodiges des premiers temps; suscitez à votre Eglise de nouveaux apôtres, des hommes puissants en œuvres et en paroles, qui changent encore une fois la face de la terre. N'attendez pas à la fin pour envoyer ces anges de lumière, ces docteurs instruits, comme Paul, dans le ciel, et ordonnez-leur d'arracher cette zizanie et ces scandales de votre royaume. Préparez à ce changement les nations infectées de l'erreur, par le renouvellement de la foi et de la piété dans votre Eglise. Faites que l'exemple de nos mœurs les convainque de la bonté et de la vérité de notre cause.

Qu'ils sentent l'égarement de leur culte, en voyant l'innocence, la pureté, la ferveur, l'esprit de foi et de charité, dont celui que nous vous rendons est accompagné et animé. Alors nous aurons droit de les appeler en jugement devant vous, de leur reprocher leur obstination et leur folie; et ils souhaiteront d'avoir le même Dieu et le même Seigneur que nous, dès que nous n'aurons plus avec eux des mœurs et des dissolutions semblables.

ỳ 21. Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.

ỳ 21 *Etablissez, Seigneur, un législateur sur eux, afin que les nations connaissent qu'ils sont hommes.*

Vous savez, grand Dieu, que l'illusion dont l'erreur se sert le plus pour flatter l'orgueil de ses sectateurs, c'est de leur persuader qu'eux seuls usent de leur raison et de leur liberté en secouant le joug lumineux de l'autorité des pasteurs auquel nous faisons gloire d'être assujettis. Mais, grand Dieu, apprenez-leur qu'ils sont hommes, sujets à l'erreur, prenant presque toujours le change sur les choses qui les intéressent le plus, ne trouvant d'ordinaire que dans leurs préjugés les vraisemblances qui les déterminent; toujours divisés entre eux de langage, de sentiments, de principes sur les dogmes essentiels que vous nous avez révélés et que vous nous proposez comme l'objet nécessaire de notre foi; et ils sentiront qu'ils ont besoin d'une règle et d'une autorité qui les fixe. Faites baisser leurs têtes orgueilleuses sous le joug aimable de votre Fils, ce législateur descendu du ciel et qui a laissé en dépôt toute sa puissance à son Eglise. Qu'ils redeviennent les membres de ce chef divin, les disciples dociles de ce docteur des peuples et des nations, et que la faiblesse et l'inconstance de la raison humaine leur apprenne le besoin qu'ils ont d'un législateur qui la fixe. Etablissez sur eux des guides fidèles qui les conduisent dans les voies de la vie et de la vérité. Otez du milieu d'eux ces prophètes de mensonge qui n'ont hérité de leurs prédécesseurs dans un ministère usurpé que la mauvaise foi et l'esprit imposteur qui les anime. Ils refusent à votre Eglise une autorité, une infaillibilité qu'ils ne rougissent pas de s'attribuer à eux-mêmes. C'est bien peu connaître ce que nous sommes, grand Dieu, que de vouloir être nous-mêmes les arbitres et les juges de vos vérités et de vos secrets adorables. Vous les avez enfermés dans vos divines Ecritures; mais l'Epouse seule de l'Agneau a reçu de lui la clef de ce livre céleste. Il n'appartient à aucun mortel de l'ouvrir pour en expliquer sûrement les mystères. L'Eglise seule a ce droit, et c'est de sa seule bouche que nous devons recevoir sans examen les vérités qu'elle y découvre et dont elle nous instruit. C'est par ce canal sacré tout seul que le ciel se communique à la terre. C'est la voix seule de cette colombe qui nous fait entendre les ordres et les oracles du sanctuaire éternel: toutes les autres voix sortent de la terre. Ce n'est plus la voix de la colombe, c'est celle du milan qui cherche sa proie et qui ne trouve d'ordinaire d'asile que dans les âmes que l'orgueil ou les passions honteuses ont déjà infectées et disposées à préférer l'erreur à la vérité. Ce sont des voix humaines qui peuvent nous imposer par la douceur artificieuse de leurs paroles; mais qui venant de l'homme seul, ne sauraient jamais avoir le privilége d'assujettir les autres hommes.

Comment pourrai-je, grand Dieu, publier toutes ces merveilles de votre miséricorde qui éclatent tous les jours dans votre Eglise, et raconter assez dignement, et les ressources que votre bonté laisse encore à ceux que l'erreur tient séparés d'elle, et les jugements sévères que votre justice prépare à ceux que tant de motifs n'auront pas ramenés et qui se trouveront hors de cette arche sainte au jour de votre colère et de vos vengeances.

PSAUME IX.

(SUITE.)

Prière d'une âme affligée qui se console devant Dieu, à la vue de la prospérité des méchants, et de l'oppression où il laisse presque toujours les justes.

ỳ 22. Ut quid, Domine, recessisti longe; despicis in opportunitatibus, in tribulatione?

ỳ 22. *Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré loin de moi, et dédaignez-vous de me regarder dans le temps de mon besoin et de mon affliction?*

Vous nous avez appris, grand Dieu, que ce n'est pas ici le temps des châtiments et des récompenses, et que les biens et les maux passagers de la terre ne méritent pas d'entrer dans vos conseils éternels de justice ou de miséricorde sur les hommes. Aussi, grand Dieu, il semble que vous vous éloigniez ici-bas de vos serviteurs. On dirait que vous les méprisez et que vous êtes insensible aux peines et aux tribulations où vous les voyez presque toujours gémir. Ils ont beau réclamer votre protection: ce secours puissant qu'ils attendent dans le temps où il paraîtrait le plus nécessaire, ne vient pas. Vous êtes, ce semble, ici-bas pour eux un Dieu cruel; et vous les laissez dans l'oppression et dans l'obscurité, comme si leur délaissement et leurs afflictions étaient pour vous un spectacle agréable.

ỳ 23. Dum superbit impius, incenditur pauper, comprehenduntur in consiliis quibus cogitant.

ỳ 23. *Tandis que l'impie s'enfle d'orgueil, le pauvre est brûlé; ils sont trompés dans les pensées dont leur esprit est occupé.*

Quel surcroît de douleur, grand Dieu, pour ces âmes fidèles et affligées qui vous servent, de voir l'impie environné d'orgueil et de prospérité, jouissant avec insolence d'un bien acquis par des voies injustes, regardant avec des yeux de mépris la condition pauvre et modeste du juste, et lui reprochant, ce semble, par le faste qu'il étale à ses yeux, sa fidélité pour un maître qui ne saurait rendre heureux ceux qui l'adorent et qui l'ont pris ici-bas pour leur par-

tage. Mais, ô mon Dieu, vous confondrez un jour l'impiété et l'extravagance de ces pensées. Vous surprendrez les hommes iniques si enivrés de leur grandeur et de leurs richesses, dans le temps même où arrivés au comble de leurs souhaits, ils s'applaudissaient du succès de leurs projets et de leurs mesures. Vous renverserez en un clin d'œil cet édifice pompeux d'orgueil et d'injustice qu'ils avaient élevé sur les larmes et sur la misère de votre peuple, et où ils se croyaient pour toujours à l'abri de toutes les révolutions de la fortune. L'illusion s'évanouira; et surpris enfin lorsqu'ils s'y attendaient le moins et qu'ils méditaient peut-être de nouveaux moyens d'accroître leurs richesses immenses, ils sentiront dans ce dernier moment que tout cet amas de biens périssables n'est qu'un monceau de boue qui s'écroule, une fumée qui se dissipe, une ombre vaine qui les avait séduits et qui leur échappe des mains et qu'il n'y a rien de réel et de durable pour l'homme que l'innocence et la justice, c'est-à-dire, les biens invisibles de la grâce, qui doivent l'accompagner devant vous.

℣ 24. Quoniam laudatur peccator in desideriis animæ suæ, et iniquus benedicitur.	℣ 24. *Parce que le pécheur est loué dans les désirs de son âme, et que le méchant est béni.*

Est-il étonnant, ô mon Dieu, que ces hommes injustes et dissolus vous oublient dans la prospérité? Tout ce qui les environne les séduit et les endort par des adulations éternelles. Leurs désirs les plus iniques, leurs démarches les plus criminelles, trouvent toujours des éloges dans des bouches viles et mercenaires. On donne à leurs vices les plus criants les noms respectables de la vertu. Ils se croient tout permis, parce que tout ce qu'ils se permettent est applaudi. Vous le permettez ainsi, grand Dieu; et vous punissez la corruption de leur cœur par les applaudissements mêmes qui la justifient et qui la leur cachent. Ils ne méritent pas de connaître la vérité, parce qu'ils ne l'aiment pas. Vous les laissez s'applaudir eux-mêmes de leurs passions et jouir paisiblement de leur erreur; ils aiment à être séduits, et la séduction des adulations ne manque jamais à ceux qui l'aiment et qui peuvent se l'attirer par des récompenses.

℣ 25. Exacerbavit Dominum peccator; secundum multitudinem iræ suæ non quæret.	℣ 25. *Le pécheur a irrité le Seigneur; et à cause de la grandeur de sa colère, il ne se mettra plus en peine de le chercher.*

Aussi, grand Dieu, l'homme criminel dans l'élévation et dans la prospérité, est si enivré des éloges que l'adulation lui prostitue sans cesse; il se connaît si peu, ou plutôt il est si rempli de lui-même, qu'il vous regarde comme si vous n'étiez pas. Il ne compte pour rien de vous irriter tous les jours par de nouveaux outrages. Rassasié de plaisirs, il cherche de nouveaux crimes dans le crime même. Les désordres ordinaires sont usés pour lui; il faut qu'il en cherche d'affreux par leur singularité pour réveiller ses passions. Il se fait même honneur de cette distinction monstrueuse, comme si les crimes vulgaires ne vous offensaient qu'à demi. Il s'applaudit d'avoir trouvé lui seul, pour vous outrager, des secrets inconnus au reste des hommes. Il tâche de se persuader que tout le poids de votre colère n'est qu'un épouvantail dont on fait peur aux âmes simples et crédules. Il débite tout haut que vous êtes trop grand pour vouloir abaisser votre Majesté jusqu'à ce qui se passe parmi les hommes; que loin de rechercher un jour la vie du pécheur, vous l'oublierez lui-même, comme s'il n'avait jamais été; que content de jouir de vous-même, vous n'avez préparé ni des châtiments au crime, ni des récompenses à la vertu. C'est cette impiété, grand Dieu, qui outrage votre providence, qui déshonore votre sainteté et votre justice, qui vous dégrade de tout ce que nous adorons en vous de divin, et qui nous fait un Dieu impuissant ou injuste. C'est elle qui achève de vous rendre inexorable envers l'impie et qui attire sur lui le plus redoutable de vos châtiments; vous l'abandonnez à lui-même, vous le laissez marcher tranquillement dans ses voies, vous lui laissez goûter à longs traits la douceur empoisonnée du crime. Mais vous lui ferez bientôt sentir que vous êtes plus terrible quand vous souffrez ici-bas, et que vous dissimulez les outrages du pécheur, que lorsque vous les punissez.

℣ 26. Non est Deus in conspectu ejus; inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore.	℣ 26. *Dieu n'est point devant ses yeux; ses voies sont souillées en tout temps.*

En effet, grand Dieu, dès que votre patience poussée à bout l'a livré à toute la corruption de son cœur, il fait une profession publique de vous oublier, de vous mépriser, de parler de votre être infini et adorable comme d'une chimère que l'erreur et la crédulité des hommes a réalisée. Il vit et agit comme s'il ne dépendait que de lui-même, comme s'il ne tenait que de lui seul tout ce qui le fait exister sur la terre, et qu'il n'y eût point au-dessus de lui une essence suprême et éternelle, en qui nous vivons, par qui nous sommes, et qui donne le mouvement à tout. Et il faut bien, grand Dieu, que l'impie tâche de se persuader que vous n'êtes rien, pour se calmer dans des dissolutions qu'il sent bien ne pouvoir demeurer impunies, s'il y a au-dessus de nos têtes un vengeur du vice et un rémunérateur de la vertu. Sa conscience et sa raison se soulèvent en secret contre cette impiété, il ne peut étouffer ce cri de la nature qui réclame sans cesse son auteur; mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance, et un reste de vaine terreur, que l'éducation plutôt que la nature a laissé dans son âme. Le crime n'a point ici-bas d'autre ressource. Il faut secouer tout joug de religion quand on veut secouer sans remords tout joug de la vertu, de la pudeur, de l'innocence, et jouir tranquillement du fruit de ses iniquités. C'est le déréglement tout seul, grand Dieu,

qui fait les impies. La religion ne saurait s'allier avec une vie dissolue; ses menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels. Il faut ou abandonner ces plaisirs, ou soutenir sans cesse des remords et des frayeurs qui nous troublent et nous déchirent. Le choix est bientôt fait : on ne croit plus rien et l'on vit tranquille dans le crime. C'est alors, grand Dieu, que toutes les voies de l'impie deviennent abominables. Il laisse partout des traces de ses souillures, il profane tous les lieux les plus sacrés, les temps les plus saints, et les plus destinés à votre culte. L'âge lui-même qui mûrit tout, ne change rien à la dépravation de son cœur. La vieillesse l'endurcit dans le crime; à mesure qu'elle le rend incapable de goûter les plaisirs, elle en augmente les désirs; et cette dernière saison de la vie qui est d'ordinaire celle des réflexions et du repentir, devient comme la consommation et le dernier degré de son impénitence.

℣ 27. Auferuntur judicia tua a facie ejus; omnium inimicorum suorum dominabitur.	℣ 27. *Vos jugements sont ôtés de devant sa vue; il dominera tous ses ennemis.*

Comment pourrait-il, grand Dieu, dans cet abîme de dissolution et de ténèbres, entrevoir seulement vos jugements terribles de vengeance, prêts à éclater sur lui! Si quelquefois votre miséricorde toujours inépuisable envers le pécheur, fait encore luire au dedans de lui quelque rayon de grâce et et de lumière, il la rejette à l'instant et redouble ses crimes pour s'en débarrasser et achever de l'éteindre. Les afflictions, les contretemps que votre bonté pourrait lui ménager, ne serviraient qu'à le révolter contre vous, ô mon Dieu, et vous attireraient de sa part de nouveaux blasphèmes. Il n'avait pas voulu vous connaître et vous bénir dans vos bienfaits, il vous maudirait dans vos châtiments. Aussi, votre sagesse, lisant dans le déréglement de son cœur, qu'ils lui seraient inutiles, le laisse jouir paisiblement de sa prospérité. Ses succès surpassent même ses désirs. Il écrase par son crédit ses envieux et ses concurrents. Tout ce qui ose s'opposer à son élévation devient la victime de sa haine et de sa tyrannie. Il a le plaisir de dominer et de voir à ses pieds ceux qui voulaient s'élever sur ses ruines. Vous lui aplanissez, ce semble, grand Dieu, les voies de la faveur et de la fortune, et s'il y rencontre des obstacles, ils se changent pour lui en des facilités qui hâtent et qui assurent le succès.

℣ 28. Dixit enim in corde suo: Non movebor, a generatione in generationem sine malo.	℣ 28. *Car il a dit en son cœur: Je ne serai point ébranlé; jamais je ne souffrirai aucun mal.*

En l'état où je suis, dit-il en lui-même, qui pourrait jamais ébranler ma fortune? Et voici, grand Dieu, où se manifeste votre justice dans les faveurs temporelles dont vous comblez le pécheur. Enivré de sa grandeur et de son opulence, la voyant établie sur des fondements solides et propres à défier la durée des siècles, il se dit en lui-même que rien désormais ne sera plus capable de la renverser. Il regarde comme un événement certain la perpétuité de sa fortune et de son élévation dans sa race. Il croit que ses plus reculés neveux se la transmettront de génération en génération jusqu'à la fin. Il ignore que les biens que l'orgueil et l'injustice ont amassés, portent avec eux l'indigence et la malédiction dans les familles; et qu'accumuler à grand frais des richesses iniques, c'est préparer de grands malheurs à sa prospérité. L'abondance et les plaisirs qui l'environnent, lui cachent ces tristes vérités. Il se dit sans cesse : Mon âme, reposez-vous, jouissez au milieu de vos biens immenses du fruit de vos soins et de vos peines. Il vous en a assez coûté pour vous faire ici-bas une destinée heureuse et brillante. Il a fallu dévorer bien des amertumes et éviter bien des périls. Le temps des fatigues et des dangers est passé, vous n'avez plus rien à craindre. Vous pouvez défier le monde entier de renverser ce que tant de soins et d'années ont si solidement élevé, et il ne vous reste plus qu'à goûter à longs traits des plaisirs qui se sont fait acheter assez cher, pour ne pas vous y livrer sans réserve.

℣ 29. Cujus maledictione os plenum est, et amaritudine et dolo; sub lingua ejus labor et dolor.	℣ 29. *Sa bouche est pleine de malédictions, d'amertume et de tromperie; le travail et la douleur sont sous sa langue.*

Ses discours ne sont que malédictions, que railleries amères, que mensonges artificieux. Il ne parle que dans la vue de faire de la peine et de causer du mal. L'insolence et la dureté sont toujours, ô mon Dieu, le fruit d'une prospérité mal acquise. L'homme injuste né dans la boue et dans l'obscurité, et que ses rapines et ses vexations ont tiré de la poussière et comblé ensuite d'honneurs et de richesses, se méconnaît dans l'élévation. Loin de rougir de la pompe odieuse qui l'environne, et de se reprocher tout bas les bassesses et les crimes auxquels il en est redevable, il la rend encore plus odieuse par sa fierté et par ses dédains orgueilleux pour les autres hommes qu'il voit au-dessous de lui. Il regarde comme un malheur et une malédiction, une médiocrité innocente. Il n'a que des discours amers et piquants pour ceux que son crédit et sa fortune forcent d'avoir recours à lui, et s'il leur fait espérer quelque protection, c'est pour ajouter le mensonge et la mauvaise foi à l'insolence, et achever d'accabler de douleur les malheureux, en rendant leurs sollicitations et leurs peines inutiles. Ils ont beau réclamer ses promesses, leurs plaintes ne leur attirent que des injures et des imprécations. Sa bouche ne s'ouvre que pour les insulter et les maudire, et il s'applaudit de les avoir abusés, comme si c'était une gloire pour lui d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité et de bonne foi envers les autres hommes.

℣ 30. Sedet in insidiis cum divitibus in occultis, ut interficiat innocentem.	℣ 30. *Il se tient assis en embuscade avec les riches, dans les lieux cachés, afin de tuer l'innocent.*

Ce n'est pas encore là, grand Dieu, toute

la perversité de l'homme injuste. Si l'héritage d'un innocent est à sa bienséance, si sa fortune met quelqu'obstacle à la sienne, ou s'il craint qu'instruit de ses malversations, il ne se fasse une obligation de conscience de les découvrir, il brigue la faveur des grands, il fait de nouvelles liaisons avec ceux qui sont en place pour le perdre. Il prodigue pour cela en secret ses biens et ses trésors. Il met des hommes puissants d'intelligence avec lui, et s'il paraît se reposer et ne plus agir, ce n'est que lorsque tous ses piéges sont tendus, que la perte de l'innocent est sûre, et qu'il ne peut plus échapper à la malignité de ses artifices.

ỷ 31. Oculi ejus in pauperem respiciunt; insidiatur in abscondito quasi leo in spelunca sua.

ỷ 31. *Ses yeux regardent toujours le pauvre; il lui dresse des embûches dans le secret, ainsi qu'un lion dans sa caverne.*

Il a sans cesse les yeux attachés sur le pauvre pour trouver le temps de l'opprimer. C'est un lion caché à l'entrée de sa caverne, qui attend sa proie avec impatience. Comblé et jamais rassassié de richesses, il regarde de tous côtés pour découvrir des hommes destitués de tout crédit, et qu'il puisse opprimer plus sûrement, sans rien craindre. Malheur à ceux qui tombent sous ses yeux. Quelque médiocrement partagés qu'ils soient des biens de la fortune, ils en ont encore assez pour irriter la soif de ce lion altéré du sang des pauvres. Il lui suffit qu'ils soient sans appui et sans défense. Ils tombent tôt ou tard dans les piéges qu'il leur prépare en secret, et ils deviennent sa proie.

ỷ 32, 33. Insidiatur ut rapiat pauperem, rapere pauperem dum attrahit eum; in laqueo suo humiliabit eum, inclinabit se, et cadet cum dominatus fuerit pauperum

ỷ 32, 33. *Il n'y a point de ruse qu'il n'emploie pour attirer à lui celui qui est sans appui, dans le dessein de le dépouiller : il le fera tomber dans ses piéges; et quand il l'aura en sa puissance, il se jettera sur lui, pour assouvir sa fureur.*

L'injuste sent-il qu'il serait trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ses frères, et que l'éclat serait à craindre, il a recours à la ruse; il n'en est aucune dont il ne s'avise. Les plus basses, les plus indignes sont employées sans remords dès qu'elles peuvent faciliter ses desseins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux et à se revêtir de ses dépouilles, la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ses filets par des paroles douces et par tous les semblants de l'amitié. Il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur et un asile. Il les leurre de mille apparences frivoles. S'il faut employer votre nom saint et redoutable, ô mon Dieu, pour confirmer ses promesses et rassurer leur défiance, il n'en fait pas de scrupule. Mais, quand une fois ils se sont fiés à lui et qu'ils les tient dans ses piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur et d'humanité; ce n'est plus qu'un maître cruel et farouche qui se croit tout permis sur son esclave. Il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir; il l'écrase, et rien ne peut assouvir sa fureur, tant qu'il reste encore au malheureux quelque ressource pour sortir de l'abîme où il l'a précipité.

ỷ 34. Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus; avertit faciem suam, ne videat in finem.

ỷ 34. *Car il a dit dans son cœur : Dieu oublie ce qui se passe; il en détourne les yeux, il n'en verra jamais rien.*

La source de tant d'injustices, si criantes, c'est que l'impie se persuade que Dieu ne pense ni à lui ni au juste, et qu'il ne daigne jamais jeter les yeux sur ce qui se passe ici-bas. Tant de dépravation, grand Dieu, peut-elle entrer dans le cœur d'un homme qui vous connaît encore? Peut-il croire un Dieu vengeur de l'innocence, et se permettre tranquillement ces excès d'inhumanité envers ses frères! Aussi, grand Dieu, il se fait une affreuse ressource en tâchant de se persuader, ou que vous n'êtes rien, ou que vous ne comptez pour rien ce qui se passe sur la terre. Comme ses crimes s'effacent l'un l'autre de son souvenir à force de les accumuler sans cesse, il est assez insensé et assez impie pour se dire à lui-même, que les horreurs qui ne se présentent plus à sa mémoire, et qui sont pour lui comme si elles n'étaient plus, ne sont plus aussi présentes aux yeux de votre justice. Il pense qu'à la fin le sort du juste et de l'impie sera le même, qu'il n'y a qu'à mettre à profit le présent, et ne rien refuser à des passions qui ne subsisteront pas plus après nous que nos vertus.

ỷ 35. Exsurge, Domine Deus, exaltetur manus tua; ne obliviscaris pauperum.

ỷ 35. *Seigneur, mon Dieu, levez-vous, déployez la force de votre bras; ne délaissez pas plus longtemps ceux qui souffrent.*

Paraissez, grand Dieu! sortez de ces ténèbres respectables qui vous cachent à l'impie. Montrez-lui un vengeur qu'il craint encore malgré lui en secret, et qu'il fait semblant tout haut de ne vouloir pas connaître. Il n'est pas nécessaire de déployer sur ce ver de terre toute la force de votre bras; un seul regard de votre indignation va l'écraser. Ne souffrez pas plus longtemps que les pauvres et les malheureux soient la victime d'un monstre que la terre elle-même gémit de porter encore. Les grands crimes échappent rarement ici-bas à votre justice, et en est-il de plus grand devant vous, Seigneur, que de dépouiller la veuve et l'orphelin, et d'élever une fortune malheureuse sur les larmes et sur les ruines de mille malheureux? Leurs gémissements, leurs souffrances ne sollicitent-ils pas tous les jours votre justice? et ne vont-ils pas vous arracher les foudres des mains contre les auteurs barbares de leur infortune? Il faut, grand Dieu, à des iniquités si grandes et si criantes, de grands exemples de châtiments et de sévérité. Les hommes sont si corrompus, que le désir d'amasser peuplerait la terre de ces tyrans, si une chute soudaine, si l'écoulement total et imprévu de toute leur fortune, si un coup frappé par une main invisible, ne jetait

l'épouvante et la consternation parmi leurs imitateurs, et n'apprenait aux hommes qu'il y a au-dessus de nous un Etre suprême qui préside aux choses de la terre. Vous devez, grand Dieu, de temps en temps de ces leçons terribles à l'univers. Vous devez cette consolation à ceux qui sont opprimés. Vous devez cette réparation publique à la religion, dont la charité est comme l'âme, le fonds et le plus précieux ornement, et dont ces hommes iniques et cruels sont la honte et l'opprobre sur la terre.

℣ 36. Propter quid irritavit impius Deum? dixit enim in corde suo : Non requiret.

℣ 36. *Pourquoi l'impie ose-t-il offenser Dieu? c'est qu'il s'est flatté que Dieu n'en tirera point de vengeance.*

Alors, grand Dieu, leurs complices vous voyant appesantir votre main avec éclat sur ces têtes criminelles, témoins du revers qui les a rejetés en un clin-d'œil dans la boue dont ils étaient sortis, n'oseront plus se flatter que tout demeure impuni ici-bas, et que votre justice n'est qu'un nom dont on se sert pour intimider les âmes faibles et crédules. Votre longue patience ne leur sera plus une occasion de vous outrager, ils ne se croiront plus innocents, parce qu'ils sont impunis. Ils craindront du moins les châtiments d'un Dieu dont ils méprisent les lois, et si cette crainte ne fait pas en eux de véritables vertus, elle arrêtera du moins et diminuera leurs crimes.

℣ 37. Vides; quoniam tu laborem et dolorem consideras, ut tradas eos in manus tuas.

℣ 37. *Il se trompe, Seigneur : vous avez toujours les yeux ouverts sur le juste; vous mesurez ses peines et ses douleurs, afin qu'après l'avoir éprouvé, vous livriez vos ennemis à votre bras vengeur.*

Ils connaîtront enfin que vous êtes attentif à tout ce qui se passe ici-bas, et que rien n'échappe à cet œil invisible qui perce même de ses regards les plus profonds abîmes. Ils verront que loin d'oublier le juste, vos yeux ne se reposent que sur lui; vous comptez ses peines et ses souffrances, vous en marquez le terme et la mesure; et lorsque vous l'avez assez éprouvé votre vengeance éclate sur les instruments odieux dont vous vous êtes servi pour l'affliger. Vous n'aviez livré vos serviteurs opprimés qu'entre les mains des hommes; mais leurs oppresseurs tombent enfin entre vos mains redoutables et sont livrés à vos châtiments, toujours terribles quand ils sont destinés à venger l'innocence qui gémit dans l'oppression.

℣ 38. Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor.

℣ 38. *Le pauvre délaissé de tout le monde est uniquement abandonné à vos soins; il trouvera en vous l'assistance que les hommes lui refusent.*

Et au fond, grand Dieu, quelle ressource resterait au pauvre délaissé de tout le monde, s'il ne la trouvait pas en vous seul? Vous préparez la nourriture aux plus vils animaux; et vous livreriez pour toujours à l'indigence et à l'oppression, des créatures qui vous servent et qui vous adorent? N'est-ce pas en vous seul que les justes affligés et abandonnés des hommes peuvent mettre leur confiance? Oui, grand Dieu, c'est là pour ainsi dire la portion des hommes que votre providence s'est spécialement réservée. Ils forment sur la terre ce peuple séparé qui vous appartient de plus près, dont vous êtes le Dieu et le père à un titre spécial et privilégié. Votre secours est leur patrimoine; c'est un bien héréditaire auquel ils ont droit, et sur lequel ils peuvent s'assurer. Heureuses souffrances, précieuses infortunes, ô mon Dieu, qui ont le droit de vous donner à nous, qui remplacent par votre protection la faveur méprisable des hommes, et qui vous unissent aux justes affligés par des liens si sûrs, si consolants et si intimes!

℣ 39. Contere brachium peccatoris et maligni; quæretur peccatum illius, et non invenietur.

℣ 39. *Vous abattrez la puissance des méchants qui l'oppriment, et l'on cherchera en vain sur la terre des vestiges du pécheur et de son péché.*

Assuré de votre secours, je dédaignerai toujours, grand Dieu, tous ces appuis humains et frivoles qui n'ont pour ressource qu'un bras de chair et de sang. Ces pécheurs ne sont pas dignes de secourir et de protéger ceux qui vous servent. Leur puissance née du crime et de l'injustice, n'est destinée qu'à les opprimer. Vous ne les élevez que pour les faire servir à la sanctification des justes, par les peines et les persécutions qu'ils leur suscitent. Vos serviteurs sortiraient de l'ordre de la providence s'ils cherchaient auprès d'eux une vaine protection : ils n'en doivent attendre que des rebuts et des outrages; mais le temps des épreuves ne durera pas toujours. Il partira enfin des trésors de votre colère, le coup terrible qui réduira en poudre la puissance et la grandeur de l'homme inique. Ses vexations et ses injustices seront exposées au grand jour. Les lois publiques lui en demanderont un compte sévère. On arrachera de ses entrailles ces richesses qu'il avait arrachées lui-même du sein des pauvres. Il ne lui en restera que la honte et l'opprobre. Ses protecteurs l'abandonneront, et pour faire oublier l'indignité de leur protection, ils seront les premiers à publier et à détester ses rapines. Cette foule d'adulateurs qui l'environnait se dissipera comme un vain nuage. Il se trouvera tout seul chargé du poids de son indigence et de ses iniquités. On cherchera autour de lui quelques restes du moins de son ancien faste et de sa magnificence odieuse; et il n'en paraîtra pas la plus légère trace, et l'on n'y trouvera que sa confusion et son désespoir. Voilà, grand Dieu, les spectacles que votre justice donne tous les jours à la terre; et l'impie, après cela, peut-il se flatter que vous ne rechercherez point ses injustices, qu'elles disparaîtront à vos yeux et qu'il n'en restera pas plus de vestige après lui, que de lui-même et des choses qui n'ont jamais été?

℣ 10. Dominus regnavit in æternum : et in sæculum sæculi, peribitis, gentes, de terra illius.

℣ 10. *Le Seigneur régnera éternellement sur le peuple qui l'adore ; mais vous, nations rebelles à sa loi, vous serez à jamais bannies de la terre qui lui est consacrée.*

Non, grand Dieu, c'est en vain que l'impie nourrit cette espérance détestable dans son cœur; vous exercerez jusqu'à la fin des siècles, par des exemples éclatants, votre empire de justice et de miséricorde sur les hommes. Vous ne les avez pas créés pour les laisser entre les mains du hasard ou de leurs passions, se déchirer, se dévorer les uns les autres sans prendre aucune part à ce qui les regarde. Pas un cheveu de leur tête ne tombe à votre insu ; vous voulez en cela être le modèle des rois de la terre, et par les soins continuels que vous prenez de tous les hommes, dont vous êtes le roi éternel et invisible, leur apprendre ce qu'ils doivent aux peuples sur lesquels vous les avez établis. Les impies de tous les siècles ont eu beau vouloir secouer votre joug, vous leur avez fait sentir que vous étiez le maître de l'univers et le dominateur suprême de toutes les créatures, et qu'en voulant se soustraire à votre empire, ils aggravaient leur servitude et se trouvaient accablés du poids de votre gloire et de votre redoutable majesté. Mais, Seigneur, quoique votre souveraineté s'étende sur tous les hommes, c'est sur le cœur des justes surtout que vous exercez un empire paisible et absolu. C'est là principalement que vous établissez votre règne et que vous en étalez toute la grandeur et toute la magnificence. Ils composeront eux seuls cette nation choisie sur laquelle vous régnerez éternellement. Ils errent ici-bas comme des voyageurs dans une terre étrangère ; ils soupirent après ce ciel nouveau et cette terre nouvelle que vous leur préparez et qui doit être leur patrie éternelle. C'est de ce lieu saint, de cette véritable terre de promesse, grand Dieu, que ceux qui vous ont refusé ici-bas les hommages d'amour, de respect et de fidélité qui vous sont dus, seront éternellement exclus. Ils avaient voulu se faire sur la terre périssable qu'ils habitaient, une cité permanente, elle s'écroulera sous leurs pieds ; et engloutis dans cet abîme, ils disparaîtront pour toujours comme s'ils n'avaient jamais été.

℣ 11. Desiderium pauperum exaudivit Dominus ; præparationem cordis eorum audivit auris tua.

℣ 11. *Le Seigneur exaucera les vœux des justes affligés, les saintes dispositions de leur cœur vous feront, Seigneur, écouter leurs prières.*

O mon Dieu, tous les désirs de vos serviteurs affligés se réunissent à cet accomplissement de vos promesses. S'ils souhaitent la fin de leurs peines, ils savent bien qu'il ne faut pas l'attendre sur la terre, et que ce n'est pas ici pour eux le séjour heureux où il n'y aura plus ni deuil, ni travail, ni gémissement, ni douleur. Ils ne soupirent qu'après cette parfaite délivrance qui approche et que la foi, l'amour, le désir, leur rendent encore plus présente. Vous voyez, ô mon Dieu, dans le fond de leur cœur, la pureté et la sincérité de ce désir, et cette disposition sainte et secrète de leur âme, est comme une prière continuelle que vous écoutez avec plus de plaisir et que vous exaucez plus sûrement que la multitude inutile des paroles. Car, ô mon Dieu, c'est le cœur seul qui a droit de vous prier, et vos oreilles ne sont ouvertes qu'aux cris et aux gémissements tout seuls que le cœur vous adresse.

℣ 12. Judicare pupillo et humili, ut non apponat ultra magnificare se homo super terram.

℣ 12. *Vous rendrez justice aux petits et aux faibles, pour mettre des bornes sur la terre à l'orgueil de l'impie.*

Cependant, ô mon Dieu, vous commencez quelquefois ici-bas même à exaucer la prière de vos serviteurs opprimés, et vous n'attendez pas toujours la fin des temps pour venger la cause de l'orphelin et du pupille. Souvent le méchant vit assez longtemps pour voir la décadence de son injuste prospérité, et une misère affreuse succéder à cette abondance et à cette gloire dont il était enivré. Il n'a travaillé qu'à élever sa maison, et il a la douleur de voir qu'il ne s'est préparé que de tristes ruines. Souvent ses crimes longtemps cachés, mais enfin dévoilés et exposés au grand jour, attirent sur sa tête dès cette vie, des maux qui lui annoncent d'avance ceux que votre justice lui réserve dans l'autre; et votre providence l'ordonne ainsi, ô mon Dieu, pour soutenir la foi des justes et mettre des bornes à l'orgueil des pécheurs. En effet, si vos vengeances étaient toujours renvoyées aux siècles futurs, la foi des justes qui ne vous verraient jamais faire usage de votre puissance en leur faveur, s'affaiblirait, leur confiance diminuerait, et peut-être douteraient-ils à la fin si vous êtes assez puissant pour les venger de ceux qui les oppriment et pour récompenser leur patience. Les méchants uniquement touchés du présent, et sur qui l'avenir ne fait aucune impression, assurés d'une entière impunité en cette vie, se livreraient à des excès qui dérangeraient bientôt tout l'ordre de la société nécessaire pour la formation de vos élus. Le monde ne serait bientôt plus qu'un chaos informe par le bouleversement général qu'ils y causeraient. Ils en banniraient toute bonne foi, toute sûreté, toute pudeur; et les seuls crimes qu'ils ne commettraient point, ce serait ceux qu'ils se trouveraient dans l'impuissance de commettre. Mais lorsque sortant de temps en temps, ô mon Dieu, de votre secret, vous frappez ces grands coups qui étonnent l'univers, et qu'abattant ces têtes altières qui s'élevaient dans les nues comme pour aller vous outrager jusque dans votre demeure sainte, vous agissez en maître et en souverain, alors vous faites voir que vous êtes également le Dieu de la terre et le Dieu du ciel; le Dieu du siècle présent et le Dieu du siècle à venir; que c'est vous qui faites le pauvre et le riche, qui abaissez et qui élevez. Le méchant effrayé, s'il ne dépouille pas la volonté de mal faire, en suspend du moins les effets. Il craint que

la foudre qui gronde encore ne vienne le frapper à son tour. Le juste s'affermit dans l'humble confiance qu'il a en votre secours, sa foi se fortifie, et voyant que vous commencez à lui faire justice dès ce monde, il attend avec paix et soumission le prix que vous promettez dans l'autre à sa persévérance.

PSAUME X.

Prière d'une âme persécutée, qui s'excite à mettre sa confiance en Dieu, au lieu de chercher les moyens de se venger.

℣ 1. In Domino confido: quomodo dicitis animæ meæ: Transmigra in montem sicut passer.

℣ 1. *J'ai mis ma confiance au Seigneur, pourquoi donc me dites-vous : Gagnez comme un oiseau les montagnes pour vous dérober à la poursuite de vos ennemis.*

Grand Dieu ! ne permettez pas que j'ouvre l'oreille aux conseils pernicieux que des amis trop peu chrétiens osent me donner. Ils veulent que je prenne des mesures pour me venger du mal que m'ont fait mes ennemis : mais comment oserais-je ensuite me présenter devant vous, la haine et la vengeance dans le cœur, pour implorer votre miséricorde, vous conjurer de n'entrer point en jugement avec votre serviteur, et de me remettre ces dettes immenses que j'ai contractées envers votre justice par des infractions continuelles de votre sainte loi, après que vous nous avez déclaré si expressément que si nous ne pardonnons point à nos frères, vous ne nous pardonnerez pas non plus; et que vous avez mis à ce prix la rémission des plus grands crimes ? Non, mon Dieu ! je ne veux d'autre vengeur que vous seul, de tous les traitements injustes que j'ai reçus; et c'est vous seul, en effet, qui êtes en droit de punir les injustices, parce que c'est proprement vous seul qu'elles offensent; que vous seul pouvez les punir sans passion et sans vous rendre vous-même injuste : ou plutôt, je ne vous demande point de me venger, à moins que la vengeance que vous tirerez de mes ennemis ne tourne à la gloire de votre nom et n'opère leur conversion, en leur donnant pour moi un cœur de frère, tel que je l'ai pour eux. Que si vous voulez être glorifié par mes souffrances et par mes humiliations, votre volonté soit faite : je ne murmure point; j'accepte de bon cœur, malgré son amertume, le calice qui m'est présenté : j'espère que vous avez écrit mon nom dans le livre de vie, et cette espérance me fait regarder tout ce qui m'arrive de bien et de mal comme les moyens que votre sagesse a préparés dans ses décrets éternels pour ma sanctification. Car ce ne sont pas les hommes que nous devons regarder dans les biens et les maux qui nous arrivent; c'est vous, vous seul, ô mon Dieu ! qui êtes la cause unique et l'auteur de tous les événements heureux et malheureux. Les hommes peuvent vouloir nous nuire ou nous faire du bien; mais leur bonne au mauvaise volonté demeure stérile et impuissante, tant qu'elle n'entre pas dans l'exécution de vos jugements de justice ou de miséricorde sur nous. C'est donc vers vous, ô mon Dieu ! que je lèverai les yeux dans tous les événements de ma vie. Au lieu de me mettre en colère contre mes frères dans les peines et les tribulations qu'ils me suscitent, et de chercher à leur rendre le mal pour le mal, je les plaindrai, je serai touché de compassion pour le mal infiniment plus grand qu'ils se font à eux-mêmes, et je m'humilierai sous la main vengeresse de votre justice, qui se sert justement de leur haine injuste pour me châtier, parce que je suis coupable; mais vos châtiments eux-mêmes, en me faisant redouter votre justice, me rempliront de confiance en votre miséricorde : car, comme un bon père, vous ne châtiez vos enfants sur la terre, que parce que vous les aimez, et que vous voulez les rendre éternellement heureux dans le ciel.

℣ 2. Quoniam ecce peccatores intenderunt arcum; paraverunt sagittas suas in pharetra, ut sagittent in obscuro rectos corde.

℣ 2. *Voilà les pécheurs qui ont déjà tendu leur arc; ils ont préparé leurs flèches dans leurs carquois, afin d'en tirer dans l'obscurité contre ceux qui ont le cœur droit.*

Que n'ai-je point encore à craindre, ô mon Dieu, de la rage de mes persécuteurs ! leur haine est infatigable; elle leur fournit sans cesse de nouveaux moyens de me nuire. Ils semblent avoir épuisé les ruses, la violence, la calomnie : cependant je les vois tout prêts à lancer encore mille nouveaux traits contre moi. Et comment pourrais-je les éviter, ô mon Dieu ? je n'oppose point la ruse à la ruse, ni la violence à la violence; la douceur, la droiture, la simplicité, sont les seules armes par lesquelles je me suis défendu jusqu'ici, et je veux me défendre à l'avenir.

℣ 3. Quoniam quæ perfecisti destruxerunt; justus autem quid fecit ?

℣ 3. *Ils ont détruit tout ce que vous avez fait de plus grand : mais le juste qu'a-t-il fait?*

Vous savez, grand Dieu ! que loin de leur avoir jamais nui dans leurs biens, ni dans leur honneur, ni dans leur personne, j'ai toujours eu le cœur rempli de tendresse pour eux; j'ai saisi avidement toutes les occasions de leur faire du bien. Je n'ai cessé de vous conjurer de répandre sur eux vos miséricordes, de les éclairer sur le tort effroyable qu'ils font à leur âme par une conduite si peu charitable; et vous voyez, vous, ô mon Dieu ! qui sondez les reins et les cœurs, que mes supplications ont toujours eu moins en vue ma propre délivrance que leur salut; et que je consentirais, ce me semble, avec joie, de souffrir encore davantage, si mes souffrances pouvaient effacer le crime dont ils se rendent coupables auprès de vous. Je ne me glorifie point de ces dispositions si rares parmi les enfants des hommes, comme si je les tenais de moi-même. C'est à vous, c'est à votre grâce que j'en suis redevable; c'est elle qui les a formées dans mon âme. Car, qu'ai-je de moi-même, que la faiblesse et le penchant au mal? c'est elle qui m'a donné un cœur sensible aux besoins et aux misères du prochain, et qui ne me permet pas de renvoyer

sans secours ceux que votre providence m'adresse, dès que je ne suis pas dans l'impossibilité de les secourir. Cependant mes ennemis, non contents de ne répondre eux-mêmes à mes bienfaits que par une noire ingratitude, s'efforcent encore d'anéantir, autant qu'il est en eux, le bien que j'ai fait aux autres, en me prêtant des intentions corrompues dans les services que je leur rendais.

℣ 4, 5. Dominus in templo sancto suo; Dominus in cœlo sedes ejus : oculi ejus in pauperem respiciunt; palpebræ ejus interrogant filios hominum.

℣ 4, 5. *Le Seigneur habite dans son saint temple; le trône du Seigneur est dans le ciel : ses yeux sont attentifs à regarder le pauvre; ses paupières interrogent les enfants des hommes.*

Mais, contre tous les maux que l'on m'a faits, et contre ceux dont je suis menacé encore, voilà ce qui me rassure; voilà ce qui m'empêche de me livrer à l'impatience, à la colère et à la vengeance. Mon protecteur n'est point un homme faible, dont la bonne volonté est souvent inutile faute de pouvoir. C'est le Dieu tout-puissant dont le trône est dans le ciel, qui voit sous ses pieds le monde et tout ce qu'il renferme; qui dit, et à sa seule parole tout se fait, tout s'exécute, sans que ses désirs puissent jamais trouver le moindre obstacle. Et ce Dieu puissant est en même temps un Dieu souverainement bon, le père et le consolateur de tous ceux qui souffrent injustement. Il n'habite pas dans le ciel sans se mettre en peine de ce qui arrive sur la terre. Son œil clairvoyant voit et considère avec soin, du haut de son trône, tout ce qui s'y passe. Ses regards les plus tendres tombent sur les pauvres et sur les opprimés. Oui, mon Dieu! loin d'être indifférent à ce qui les regarde, vous prenez comme fait à vous-même le bien et le mal que l'on fait au moindre d'entre eux; et, si vous ne laisserez pas sans récompense un simple verre d'eau qu'on leur aura donné en votre nom, aussi ferez-vous rendre un compte terrible devant votre tribunal à ces hommes fiers et insolents qui, semblant oublier qu'ils sont hommes, tous sortis de la même tige, tous pétris de la même boue, osent traiter leurs semblables comme s'ils étaient d'une nature différente.

℣ 6. Dominus interrogat justum et impium.

℣ 6. *Le Seigneur interroge le juste et l'impie.*

Oui, hommes injustes qui avez dépouillé tout sentiment d'humanité pour vos frères, vous comparaîtrez devant le tribunal redoutable du souverain Juge, et ceux que vous avez persécutés y comparaîtront aussi. Mais ils y seront pour y être consolés, pour voir leurs larmes essuyées de la main même du Père céleste, et leur patience couronnée d'une couronne de gloire et d'immortalité. Mais vous, vous y serez pour voir manifester à la face de tout l'univers vos vexations iniques, vos violences, vos injustices; et cette confusion accablante, dont vous y serez couverts, sera suivie de l'arrêt terrible qui vous condamnera à des supplices éternels.

℣ 7. Qui autem diligit iniquitatem, odit animam suam: pluet super peccatores laqueos; ignis et sulphur, et spiritus procellarum, pars calicis eorum.

℣ 7. *Celui qui aime l'iniquité, hait son âme. Il fera pleuvoir des piéges sur les pécheurs; le feu et le soufre, et le vent impétueux des tempêtes, sont le calice qui leur sera présenté pour leur partage.*

Rentrez donc en vous-mêmes, vous tous qui aimez l'iniquité. Si vous croyez à une autre vie et à des biens à venir, comment pouvez-vous les sacrifier au plaisir barbare et inhumain que vous trouvez à faire souffrir des innocents? Quel est l'ennemi qui pût vous faire autant de mal que vous vous en faites à vous-mêmes? En nourrissant dans vos cœurs des haines cruelles, vous amassez sur vos têtes un trésor de colère et des charbons de feu qui vous tourmenteront éternellement. Cette satisfaction diabolique que vous goûtez dans le mal sera bientôt dissipée, comme une fumée légère que le vent emporte; et vous vous trouverez tout à coup accablés d'un déluge de maux auxquels vous ne vous attendiez pas. La longue patience de Dieu, lassée enfin de vos excès, se changera en fureur; et vous reconnaîtrez, mais trop tard, combien c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, qui n'aura différé de vous punir que parce que vous ne pouviez échapper à sa vengeance. Que les choses changeront bien alors de face! Ceux que vous avez persécutés, après avoir été éprouvés quelque temps dans le feu des afflictions, comme on éprouve l'or dans la fournaise, brilleront comme le soleil. Leur affliction a été légère, parce que tout ce qui passe n'est rien; mais leur récompense, mais leur félicité sera grande et infiniment grande, parce qu'elle sera éternelle. Pour vous, oppresseurs de l'innocence, vous serez alors saisis de trouble et d'une horrible frayeur, à la vue de votre Juge, qui, les yeux étincelants de colère et de fureur, vous prononcera l'arrêt affreux de votre malheur éternel. Quel sera votre étonnement de voir ces hommes que vous jugiez dignes de toute sorte d'opprobres et de mauvais traitements, que vous fouliez aux pieds comme la boue, de les voir nager alors dans un torrent de délices, élevés au rang des enfants de Dieu, et partager son royaume? Alors, plus tourmentés en quelque sorte de la vue de leur bonheur que de votre propre supplice; quels seront vos soupirs? quel sera le serrement de vos cœurs? combien déplorerez-vous alors votre égarement et votre folie!

℣ 8. Quoniam justus Dominus, et justitia dilexit, æquitatem vidit vultus ejus.

℣ 8. *Le Seigneur est juste, et il aime la justice; son visage est appliqué à regarder l'équité.*

Et n'est-ce pas là à quoi vous deviez vous attendre, si la corruption de votre cœur ne vous avait aveuglés, et n'avait renversé en vous ces idées de justice et d'équité que les hommes les plus sauvages retrouvent en eux-mêmes, lorsqu'ils veulent consulter leur raison? Ne saviez-vous pas que le Dieu que nous adorons est un Dieu juste, ou plutôt qu'il est la justice même? Mais que serait cette justice? combien serait-elle différente de l'idée que tous les hommes s'en sont

toujours formée, si l'oppresseur et l'opprimé n'avaient pas un sort différent après cette vie, auprès du juste Juge? Et n'est-ce pas en cela même que consiste la justice, à rendre à chacun selon ses œuvres? Prévenez donc ce moment de rage et de désespoir, tandis que le bras qui doit vous écraser demeure encore suspendu sur vos têtes, et que la bonté du Seigneur vous invite à la pénitence. Cessez de faire le mal; réparez celui qui est déjà fait. Dieu ne compte pour rien de ne faire du bien qu'à ceux de qui nous en recevons: songez donc comment il traitera ceux qui oppriment les innocents, et qui rendent le mal pour le bien qu'ils ont reçu. Pour moi, ô mon Dieu! dans l'attente de ce jour où vous distribuerez vos châtiments et vos récompenses avec une équité souveraine, si mes ennemis ne se lassent point de me persécuter, je ne me lasserai point de souffrir leur injuste persécution; et je me garderai bien de perdre le prix et le fruit de mes tribulations, en livrant mon cœur à la vengeance, qui me rendrait aussi coupable à vos yeux que mes persécuteurs eux-mêmes.

PSAUME XI.

Prière d'une âme qui gémit devant Dieu sur la dépravation générale du monde au milieu duquel elle est obligée de vivre.

℣ 1. Salvum me fac, Deus, quoniam defecit sanctus; quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.	℣ 1. *Prenez-moi sous votre protection, ô mon Dieu; car il n'y a point de probité sur la terre: les vérités ont été toutes altérées par les enfants des hommes.*

Grand Dieu! que ne m'avez-vous mis de bonne heure à couvert dans la sûreté d'un saint asile, éloigné des périls et de la corruption générale du monde? je n'aurais à craindre que de moi-même, et ma faiblesse n'aurait pas besoin d'un secours si puissant pour se soutenir. Mais, ô mon Dieu, vos conseils éternels sur mon âme ne m'ont pas préparé une destinée si souhaitable. Me voici engagé au milieu du monde par des liens que votre main elle-même a formés; mais quel monde, grand Dieu! quel déluge de crimes et de déréglements! et sans cesse environné de la contagion de ces exemples, portant dans mon cœur et dans mes passions des penchants qui les favorisent, puis-je, grand Dieu, me promettre que mon âme n'en sera pas à la fin infectée, si vous ne la préservez de ce malheur par une protection singulière et continuelle? Hélas! Seigneur, je cherche en vain autour de moi des exemples de vertu qui me soutiennent: je n'y trouve que des attraits et des exemples de tous les vices. Vos saints, les âmes qui vous servent, se cachent, se font une solitude au milieu du monde, se bannissent de toutes les sociétés publiques: ils sont pour nous comme s'ils n'étaient plus. On a beau les chercher dans le commerce du grand monde, pour lier avec eux une amitié sainte et solide, ils le fuient. Et comment pourraient-ils s'y plaire, grand Dieu, et ne pas s'en éloigner? votre saint nom n'y est plus connu. Toutes les vérités de votre doctrine y sont effacées. La foi n'y est plus que le partage des esprits faibles et crédules. La religion est devenue un simple culte d'appareil et de bienséance; les devoirs les plus justes et les plus essentiels, des singularités dont on aurait honte; la vertu, un ridicule dont on ne peut se laver que par le libertinage. Venez à mon secours, grand Dieu, et ne vous contentez pas de préserver mon âme de cette dépravation universelle; donnez-moi des larmes pour en gémir à vos pieds, et implorer sur votre peuple qui semble vous avoir abandonné pour toujours, vos anciennes miséricordes.

℣ 2. Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum; labia dolosa in corde et corde locuti sunt.	℣ 2. *Chacun ne parle et ne s'entretient avec son prochain que de choses vaines: leurs lèvres sont pleines de tromperie, et ils parlent avec un cœur double.*

Pourquoi avez-vous, ô mon Dieu, donné l'usage de la parole aux hommes? c'est sans doute afin qu'unis entre eux par ce lien aimable de la société, ils pussent en quelque sorte prêter leur voix à toute la nature, pour célébrer en commun les louanges et les bienfaits de celui qui les a comblés de ses dons avec tant de magnificence et de profusion. Vous vouliez, en leur donnant ce moyen si doux et si facile de se communiquer leurs pensées et leurs réflexions, qu'ils pussent s'encourager l'un l'autre dans la voie pénible du salut, et s'aider mutuellement dans les peines auxquelles le péché les a assujettis. Car quelle autre fin pouvait se proposer votre sagesse éternelle, qui a présidé à tous vos ouvrages? cependant, ô mon Dieu, sur quoi roulent la plupart des entretiens du monde? Hélas! ceux-là sont les plus innocents où l'on n'est occupé que de choses vaines et frivoles, et où vous êtes entièrement oublié; puisque s'il arrive que votre saint nom y soit proféré, c'est presque toujours pour y être déshonoré, et outragé par des impiétés et des blasphèmes. Les discours que l'on y tient sont-ils propres à inspirer l'amour de la vertu? Hélas! l'on n'y entend que des maximes pernicieuses et antichrétiennes. La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le désir insatiable d'accumuler; voilà les vertus que le monde connaît et estime, voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans. Pour les vertus de l'Evangile, la fuite des plaisirs et des honneurs, l'humilité, la mortification, le mépris des richesses, ces vertus par lesquelles seules nous pouvons arriver au royaume des cieux, ah! elles y sont ou inconnues ou décriées. Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille, dont les intérêts doivent être communs, il semble, ô mon Dieu, que dans ce monde corrompu, les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change. La droiture y passe pour simplicité. Etre double et dissimulé, est un mérite qui honore. Toutes ses sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité. La parole n'y est pas l'interprète des cœurs; elle n'en

est que le masque qui le cache et qui le déguise. Les entretiens n'y sont plus que des mensonges enveloppés sous les dehors de l'amitié et de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges et les adulations; et on porte dans le cœur la haine, la jalousie et le mépris de ceux qu'on loue. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, rompt tous les liens du sang et de l'amitié; et c'est un motif si bas, si indigne de la fin à laquelle nous sommes destinés, qui décide de nos haines et de nos amours. Les besoins et les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence, de la dureté même dans les cœurs, lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le secourir. O mon Dieu, quel besoin n'ai-je pas de votre grâce et d'une protection singulière, pour préserver mon cœur au milieu d'une corruption si universelle.

ŷ 3, 4. Disperdat Dominus universa labia dolosa, et linguam magniloquam; qui dixerunt : Linguam nostram magnificabimus; labia nostra a nobis sunt; quis noster Dominus est?

ŷ 3, 4. *Le Seigneur exterminera toutes les langues flatteuses : il réprimera l'insolence de ces superbes qui disent : Nous nous ferons valoir par la force de nos discours; nous sommes les maîtres de dire ce qu'il nous plaît : qui est-ce qui sera au-dessus de nous?*

Voilà la vie du monde, ô mon Dieu, et d'un monde qui se dit chrétien, où l'on ne professe point d'autre religion que celle que vous avez donnée aux hommes, dont le fondement est de croire un Dieu rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime. Qui ne croirait donc que la rigueur de vos jugements dont vous menacez si souvent les hommes dans vos Ecritures et par la voix de vos ministres, serait une digue suffisante, pour arrêter ce torrent de crimes qui se déborde continuellement? Les supplices que vous préparez aux infracteurs de votre sainte loi, devraient sans doute les effrayer : et si cette crainte toute seule n'est pas suffisante pour opérer leur conversion, parce que c'est votre amour qui convertit véritablement les cœurs; ah! du moins elle devrait suffire pour réprimer la violence et l'emportement de leurs passions, et les empêcher de se livrer aux excès les plus criants et les plus honteux. Mais aujourd'hui, ô mon Dieu, la foi de vos jugements n'alarme plus personne; et les peintures effrayantes qu'en font vos ministres, n'aboutissent souvent qu'à fournir la matière à quelques railleries impies, au lieu de jeter la terreur et la consternation dans les consciences. On a beau dire aux chrétiens que paroles et actions, que jusqu'au moindre désir, tout est écrit dans le livre de vos injustices en caractères ineffaçables; qu'au jour de vos vengeances, ce livre sera produit; que le temps de la miséricorde étant passé, tout y sera discuté et pesé avec une rigueur et une sévérité inflexibles. Les uns croient ces vérités effrayantes, et continuent de vivre comme s'ils ne les croyaient point, et qu'ils fussent bien convaincus qu'ils n'ont aucun compte à vous rendre: les autres poussent l'insolence et le blasphème jusqu'à faire une profession impie de ne reconnaître aucun maître au-dessus d'eux. Ils affectent une indépendance orgueilleuse: et au lieu de songer que ne tenant point d'eux-mêmes leur âme, et les membres de leur corps, c'est à celui de qui ils les ont reçus qu'ils sont responsables de l'usage bon ou mauvais qu'ils en feront; ils se croient en droit de se permettre tout, comme s'ils tenaient tout d'eux-mêmes. Ainsi, ô mon Dieu, ne reconnaissant d'autre juge de leurs actions et de leurs paroles qu'eux-mêmes, n'ayant d'autre règle de leur vie que leur caprice, vivant sans joug et sans frein; les excès dans lesquels ils se précipitent, ne cessent d'étonner que parce qu'ils sont bientôt suivis de plus grands et de plus étonnants encore.

ŷ 5, 6. Propter miseriam inopum, et gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus : ponam in salutari; fiducialiter agam in eo.

ŷ 5, 6. *Je me lèverai maintenant, dit le Seigneur, à cause de la misère de ceux qui sont sans secours et du gémissement des pauvres : je les mettrai en sureté; et je serai fidèle à ma promesse.*

Que cet aveuglement des hommes est déplorable! combien surtout est inconcevable la tranquillité de ceux qui, faisant profession de croire un paradis et un enfer, passent leur vie dans le crime, comme si l'avenir ne les regardait pas, ou comme si une vie passée dans le crime, pouvait jamais leur procurer autre chose qu'un avenir malheureux! Ah! voici, grand Dieu, ce qui les rassure; voici la cause de cette affreuse tranquillité. Les maux dont vous les menacez, sont des maux à venir; ils ne sont pas présents : il est rare que vous sortiez de votre secret en cette vie. Vos jugements sont redoutables! mais ce n'est guère en cette vie que vous les exercez; presque toujours ici-bas le sort des méchants paraît à l'extérieur plus heureux que celui des justes; vous les laissez s'engraisser comme des victimes pour le jour de vos vengeances. Pour craindre avec fruit des maux qui ne se feront sentir qu'après cette vie, il ne suffit pas de les croire; il faudrait les croire d'une foi vive, et la foi de la plupart des hommes n'est qu'une foi morte et sans action. Uniquement frappés des objets sensibles, tout ce qu'ils ne voient pas ne fait sur eux aucune impression : sacrifier à la crainte d'un mal futur qu'ils ne voient point, qu'ils ne sentent point, le présent qu'ils voient, qu'ils tiennent, dont ils jouissent, leur paraîtrait le comble de la folie. En vain leur représente-t-on que ce présent dans lequel ils renferment toute leur félicité, est si court qu'il ne mérite pas qu'on s'y attache; que l'espace de notre vie, durât-elle mille ans et des millions d'années, comparé à l'éternité, est moins qu'un point imperceptible dans une étendue immense; que c'est donc vers cette éternité que nous devons porter toutes nos vues, et prendre des mesures efficaces pour y être heureux. Ils croient ces vérités; mais cette foi morte ne

les empêche pas de se jeter tête baissée avec une espèce de férocité, sans crainte, sans espérance, dans cet avenir où leur sort va être fixé pour toute l'éternité.

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que ces vérités terribles trouvent la même insensibilité dans mon cœur, et quoique vos jugements me remplissent déjà de frayeur, augmentez cette crainte salutaire, plutôt que de l'affaiblir. Ranimez en moi, ô mon Dieu, la foi de vos jugements. Que les délais dont vous usez en cette vie envers ceux qui vous offensent, qui sont un dernier trait de votre miséricorde, quoiqu'ils ne servent le plus souvent qu'à les endurcir, ne me fassent pas moins redouter votre justice que si un châtiment subit suivait chaque infraction de votre loi. Que la foi, qui a la force de rendre présentes les choses futures, me transporte dès cette heure devant votre tribunal redoutable. Eh ! ce moment peut-il être éloigné? puisque l'intervalle qu'il y a entre la vie la plus longue et la mort est toujours si court? Que la crainte du compte que vous m'y ferez rendre surmonte toutes les répugnances que je trouve en moi pour marcher dans la voie étroite, quoique je reconnaisse qu'elle seule peut me mener à vous. Et si mon cœur, ce cœur si faible, séduit par les fausses apparences de bien et de plaisir que le monde ne cesse de faire briller à mes yeux, était tenté de retourner en arrière et de se rengager dans les voies empestées du siècle, que la terreur de vos jugements, ô mon Dieu, étouffe en moi ces désirs naissants ; qu'occupé sans cesse du compte rigoureux que vous me demanderez peut-être demain, peut-être hélas ! dès aujourd'hui, de tout ce que j'aurai dit, fait et pensé de contraire ou de conforme à votre loi, je m'y prépare sans cesse, et que je ne mette au nombre des jours heureux de ma vie que ceux où j'aurai travaillé efficacement à me rendre mon juge favorable.

Mais, ô mon Dieu, est-ce là le seul effet que l'attente de votre jugement doit produire en moi, de me remplir de terreur? Si ce jour sera le jour de vos vengeances à l'égard des pécheurs, ne sera-t-il pas pour les justes le jour de vos miséricordes et de leur triomphe? Si dans ce jour où l'univers entier doit comparaître devant votre tribunal, pour y entendre la décision de son sort éternel, vous y serez un juge terrible et sans miséricorde pour les méchants, si vous n'y aurez pour eux que des foudres et des tonnerres ; ne serez-vous pas un père tendre, affable, prévenant pour vos élus? et ne leur prodiguerez-vous pas tous vos trésors et toutes vos richesses? Et cette espérance ne doit-elle pas me faire mépriser, détester le monde avec toutes ses vanités et ses faux biens ; me remplir d'ardeur pour la vertu, et me faire supporter avec joie toutes les peines et les difficultés qui l'accompagnent? Grand Dieu, si j'ai le bonheur d'être du nombre de ceux sur qui vous répandrez vos miséricordes, pourrai-je regretter alors ce qu'il m'en aura coûté de dégoût, d'ennui, de gêne, de contradiction pour ne pas m'écarter de cette voie étroite que les pas de votre Fils adorable nous ont tracée? A la vue de cette éternité bienheureuse, de cet océan de délices dans lequel je me verrai tout près d'entrer, trouverai-je, ô mon Dieu, que vous m'ayez fait acheter trop chèrement, ou attendre trop longtemps le prix et la récompense de ma fidélité? Mon cœur pourra-t-il suffire aux transports de ma reconnaissance pour un Dieu qui ne consulte que sa bonté et sa magnificence, dans la manière de récompenser le peu que j'ai fait pour lui, où j'ai toujours mêlé tant de faiblesses et d'imperfections? Que me paraîtront alors les discours de ces insensés, qui me répètent sans cesse que la vie ne nous est donnée que pour en jouir, que c'est la perdre de ne l'employer qu'aux exercices de la piété et de la religion? Ah ! si je pouvais penser maintenant comme je penserai dans ce moment, que le monde me paraîtrait vil et haïssable ! que tout ce qui a quelqu'apparence de mal me serait odieux ! que je trouverais de charmes dans la vertu ! combien la pratique des devoirs les plus pénibles qu'elle me prescrit me serait-elle facile, douce, délicieuse !

Grand Dieu, gravez donc dès à présent dans mon âme ces vérités si propres à me consoler dans cette vallée de larmes, et à me faire avancer dans la vertu; elles ne doivent effrayer que ceux qui vous abandonnent, Dieu de mon cœur, mon tout, source unique de tous les biens ; que toujours présentes à mon esprit, elles me servent de préservatif contre les censures du monde, contre la séduction de ses exemples et les charmes trompeurs de ses faux biens, surtout contre tant de maximes diaboliques auxquelles il veut assujettir vos serviteurs fidèles, parce qu'un usage universel les autorise, comme si le mensonge pouvait jamais prescrire contre la vérité et mériter nos hommages

℣ 7, 8. Eloquia Domini, eloquia casta; argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum. Tu, Domine, servabis nos, et custodies nos a generatione hac in æternum.	℣ 7, 8. *Les paroles du Seigneur sont des paroles chastes et pures; c'est comme un argent éprouvé au feu, purifié dans le creuset, et rafiné jusqu'à sept fois. C'est vous, Seigneur, qui nous garderez, et qui nous mettrez éternellement à couvert de cette nation corrompue.*

Que je le comprenne bien, ô mon Dieu, que les maximes et les usages du monde ne sont qu'erreur et corruption, puisqu'ils sont opposés à votre loi, cette loi si vraie, si pure et si sainte; qu'ainsi, les prendre pour la règle de ma conduite c'est m'engager visiblement dans un chemin qui ne peut aboutir qu'à la perdition et à la mort; car l'erreur pourrait-elle jamais me conduire au véritable bien? la vérité sans aucun mélange de faux ne se trouve que dans votre loi sainte. Eh ! pourriez-vous nous enseigner la fausseté, vous qui êtes le Dieu de vérité, et la vérité même? Que je marche donc dans la voie qu'elle me trace, car la voie de la vérité ne peut manquer de me con-

duire à vous qui êtes le seul véritable bien. Que je la consulte dans tous mes doutes; que je condamne ce qu'elle condamne; que j'approuve ce qu'elle approuve; que j'aime ce qu'elle m'ordonne d'aimer. C'est par là, ô mon Dieu, que vous me sauverez, et que me faisant éviter les écueils que l'on rencontre dans cette mer orageuse du siècle, malgré les orages et les tempêtes que le monde y excite contre vos serviteurs, vous me ferez enfin arriver au port du salut et de la félicité.

℣ 9. In circuitu impii ambulant; secundum altitudinem tuam multiplicasti filios hominum.

℣ 9. *Les impies nous environnent de toutes parts; et vous en laissez croître le nombre par un effet de la profondeur de vos jugements.*

Oui, mon Dieu, j'ai grand besoin de me tenir attaché invariablement à la vérité de votre loi, et de la consulter sans cesse. Les efforts que fait le monde pour me séduire sont continuels; les moyens dont il se sert pour réussir sont infinis, et à chaque pas que je fais je le trouve, ce monde séducteur, acharné à ma perte, sans qu'il me soit possible de m'en séparer entièrement. Car, mon Dieu, si les méchants faisaient un peuple à part et distingué des justes, je n'aurais qu'à ne pas rechercher leur société pour me garantir de leur séduction. Si leur nombre était peu considérable, l'impression que ferait sur moi l'exemple contraire du plus grand nombre rendrait au moins leur séduction moins dangereuse. Si du moins ils étaient tous distingués de vos serviteurs par quelque caractère visible et non équivoque, je pourrais m'en donner de garde, et me précautionner contre leurs artifices, quoiqu'obligé de vivre au milieu d'eux. Mais hélas! les méchants vivent au milieu des gens de bien, et confondus avec eux; ils sont leurs parents et leurs amis; le nombre en est si grand, que les bons comparés avec eux sont comme ces grains de raisins épars çà et là, qui ont échappé à l'attention et à l'avidité du vendangeur. Souvent, loin qu'on puisse les démêler pour s'en garantir, ils couvrent des vices réels sous l'apparence de tant de vertus, qu'il est presque impossible de les reconnaître et de s'en défier, et ce sont là, ô mon Dieu, les plus dangereux de tous. Ceux qui font une profession ouverte de désordre ou d'irréligion sont peu à craindre pour vos serviteurs; mais qu'il est difficile de se défendre de ceux qui paraissent d'accord avec nous sur les devoirs essentiels, qui condamnent hautement tout ce qui est grossier et visiblement mauvais! A les entendre, ils seraient bien fâchés de nous porter à faire le mal et à violer vos commandements; ils ne sont pas moins jaloux que nous du salut de leur âme, mais ils croient pénétrer mieux que nous l'esprit de votre loi; ils pensent que nous sommes trop alarmés de votre justice, et que nous ne faisons pas assez de fond sur vos miséricordes infinies. Voilà, ô mon Dieu, le monde le plus dangereux pour les gens de bien. Il n'attaque pas la vertu de front; il sent bien qu'il serait rebuté. Il se contente d'abord de l'affaiblir, tantôt en lui faisant retrancher chaque jour quelque chose de ses pratiques ordinaires, tantôt en lui jetant adroitement dans l'esprit des doutes sur les règles de conduite et sur les maximes qui lui avaient paru jusqu'alors incontestables; il lui fait entendre qu'il faut donc damner tous les hommes, si la voie austère dans laquelle elle a marché jusqu'à ce jour est la seule qui puisse mener au ciel, puisqu'elle y marche presque seule. Enfin il opère si efficacement qu'il vient à bout de ne laisser plus à vos serviteurs qu'une apparence de piété, et de leur en ôter toute la réalité.

Au milieu de tant de piéges, dressés avec tant d'artifice, mon salut, ô mon Dieu, ne peut être que l'ouvrage de vos mains, et ma perte est inévitable si vous m'abandonnez un moment à ma propre faiblesse.

PSAUME XII.

Prière d'une âme que la grâce sollicite depuis longtemps de renoncer à ses habitudes criminelles, et de se donner entièrement à Dieu.

℣ 1. Usquequo, Domine, oblivisceris me in finem? usquequo avertis faciem tuam a me?

℣ 1. *Jusqu'à quand enfin, Seigneur, m'oublierez-vous? jusqu'à quand détournerez-vous vos yeux de dessus-moi?*

Grand Dieu, vous voyez les tristes agitations et les remords continuels que ma vie criminelle et mondaine ne cesse d'exciter dans mon âme. J'y reconnais, ô mon Dieu, les marques de votre infinie bonté, qui ne veut pas permettre que je vive tranquille dans cet état d'infidélité. Combien de pécheurs moins coupables que moi, grand Dieu, croupissent sans remords dans le crime, ne daignent pas même lever les yeux quelque fois vers vous, et tâcher du moins de vous fléchir par quelques faibles désirs d'une vie chrétienne! Votre miséricorde, grand Dieu, me dispute cet affreux bonheur. Le crime laisse dans mon cœur une amertume qui empoisonne tous mes plaisirs. J'ai beau les diversifier, je ne diversifie que mes remords et ma tristesse secrète; le reproche de la conscience me suit partout, et je traîne partout avec moi le désir stérile de finir mes désordres, et la honte d'y persévérer encore. Mais, grand Dieu, ces désirs toujours renaissants au fond de mon cœur, et toujours inutiles pour ma conversion, ne me rendent-ils pas plus coupable à vos yeux? vos inspirations saintes dont j'abuse depuis si longtemps, et qui sont toujours suivies des mêmes égarements, ne seraient-elles pas de nouveaux titres que votre justice se prépare pour ma condamnation? Ne semble-t-il pas, grand Dieu, que vous ne vous souvenez de moi que dans votre colère; puisque les sollicitations de votre grâce dont vous me favorisez sans cesse, ne font qu'ajouter à mes désordres l'abus et le mépris ingrat des secours que vous ne cessez de m'offrir pour en sortir? Me laisserez-vous grand Dieu, jusqu'à la fin rempli de bons désirs et vide d'œuvres saintes? oubliérez-

vous encore longtemps le danger de mon état? ne me regarderez-vous que pour voir dans mon cœur vos grâces toujours méprisées, et mes passions toujours victorieuses de vos grâces? Jetez sur moi, grand Dieu, ce regard de miséricorde qui inspire le désir de vous aimer et de vous servir, et qui fait qu'en même temps, on vous sert et on vous aime. Ne vous contentez pas de troubler mon âme par les remords du crime; purifiez-la par l'amour effectif de la justice et de la vertu. Souvenez-vous de moi, mais de sorte que je ne vous oublie plus, ô mon Dieu, mon bien souverain et mon unique bonheur! Montrez-moi votre face adorable, vos vérités éternelles, votre sainteté, votre justice, votre bonté incompréhensible pour l'homme; et que ces grands objets toujours présents à mon âme, ferment pour toujours mes yeux à tous les objets frivoles et contagieux du monde et des passions.

℣ 2. Quandiu ponam consilia in anima mea, dolorem in corde meo per diem?	℣ 2. *Jusqu'à quand flottant entre mille résolutions, passerai-je les jours entiers dans la douleur?*

N'est-il pas temps enfin, grand Dieu, que ces désirs stériles de sortir du crime soient suivis d'un retour sincère vers vous? Passerai-je tout le jour de la vie présente à former des projets de conversion, et à persévérer toujours dans les mêmes faiblesses? Ce moment heureux qui changera mon cœur, qui brisera mes chaînes, qui finira mes égarements, qui commencera ma pénitence; ce jour heureux, grand Dieu, ne viendra-t-il jamais? Si je vivais tranquille dans les engagements du monde et des passions, le délai que j'apporte à me donner à vous, ô mon Dieu, serait moins étonnant. Mais vous qui sondez les cœurs, vous voyez que la douleur, le trouble et le remords habitent toujours dans le mien avec le crime. Au sortir même de l'ivresse des plaisirs, le ver dévorant se réveille, me déchire le cœur, me rend sombre, triste, inquiet; et je me reproche les chutes mêmes que j'aime et que je cherche. O mon âme, faut-il tant délibérer pour vous assurer un bonheur éternel? peut-on différer un seul moment une démarche d'où dépend la décision de votre éternité, et qu'on manque toujours quand on la diffère? J'ai couru avec joie et sans perdre un moment, me jeter dans le précipice sans y regarder; et quand il s'agit de sortir de cet abîme, ô mon Dieu, je balance à accepter la main miséricordieuse que vous me tendez pour me retirer du gouffre : je me figure mille obstacles chimériques qui m'arrêtent, qui m'épouvantent, qui me retiennent dans le fond de l'abîme; et rien n'avait été capable ni de m'arrêter, ni de m'effrayer en m'y précipitant.

℣ 3. Usquequo exaltabitur inimicus meus super me? respice, et exaudi me, Domine, Deus meus.	℣ 3. *Jusqu'à quand mes ennemis se prévaudront-ils de ma faiblesse? Seigneur mon Dieu, considérez l'état où je suis; et exaucez ma prière.*

Faut-il, grand Dieu, que l'ennemi de mon salut l'emporte encore sur vous dans mon cœur? exercera-t-il encore longtemps cet empire honteux sur ma faiblesse? Il n'ignore pas ces penchants de vertu qui me rappellent à vous; ces traits de lumière et de miséricorde partis de votre sein, et répandus dans mon âme, qui me montrent sans cesse, et les biens que je perds, et les maux que je me prépare. Faut-il, grand Dieu, que votre protection et les secours dont vous me favorisez, le rendent plus fier et plus insolent de ma défaite? Il ose se mesurer avec vous dans mon cœur. O mon Dieu, la profonde confusion, dont je me sens pénétré, me permettra-t-elle de confesser en votre présence que mon cœur n'est plus qu'un théâtre de honte pour vous, où vous prenez ma défense, mais où la victoire demeure toujours à mon ennemi? Mais je me trompe, grand Dieu; mon âme n'est un lieu d'opprobre et de confusion que pour moi seul; c'est moi seul qui prête des armes au démon et qui le rends maître de mon cœur. C'est ma faiblesse seule qui fait toute sa force. Son règne en moi est le seul ouvrage de mes passions. Il ne faut qu'un seul de vos regards puissants pour l'abattre et le chasser d'un lieu qui vous appartient, qui vous est consacré, et qui doit être votre temple et votre demeure éternelle. Que tardez-vous donc, grand Dieu? mes maux pressent. Plus j'avance dans ma course, plus je m'égare et m'éloigne de vous. Plus je diffère de recourir au remède, plus mes plaies vieillissent et deviennent incurables. Plus je me promets un changement, moins je prends des mesures efficaces pour changer. Mes désirs d'une vie plus chrétienne ne font que m'endormir et me calmer dans mes désordres; et mes projets continuels d'un repentir à venir ne sont qu'un artifice ordinaire des passions qui conduisent toujours par là à l'impénitence. Voilà, grand Dieu! l'état déplorable de mon âme. Jetez sur elle un regard puissant de miséricorde, et vous en ferez une créature toute nouvelle. Voyez, ô mon Dieu! ce qu'elle vous a coûté; les grâces infinies dont elle a abusé, les faiblesses honteuses où elle a jusqu'ici persévéré, les cris continuels de sa conscience qu'elle a toujours méprisés, les penchants de vertu que vous aviez mis en elle et qu'elle a comme forcés de se livrer au vice. Plus je vous expose ses ingratitudes et ses infidélités, plus vous voyez le besoin qu'elle a de vos regards et de vos miséricordes infinies. Je les attends, grand Dieu! je suis indigne de lever les yeux vers vous et de vous les demander; mais l'extrémité de mes maux vous les demande. Ce ne sont plus des maux que j'aime; je n'en sens plus que la honte et le danger. Ouvrez vos oreilles, grand Dieu! à cette voix de ma confusion et de ma douleur.

℣ 4. Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte; nequando dicat inimicus meus : Prævalui adversus eum.	℣ 4. *Eclairez-moi, afin que découvrant l'artifice de mes ennemis, je puisse éviter le coup de la mort qu'ils me destinent, et qu'ils ne puissent pas dire: Enfin nous l'avons abattu.*

Je me suis flatté jusqu'ici, Seigneur, qu'enfin je prendrais tout de bon le parti de mener une vie chrétienne ; cette illusion a toujours calmé mes remords, et je continuais plus tranquillement mes crimes. C'est une erreur qui séduit et précipite enfin dans un malheur éternel toutes les âmes infidèles; car, est-il un seul pécheur, ô mon Dieu ! qui se propose de mourir dans l'impénitence? Tous se promettent leur conversion, et par là, tous presque meurent impénitents. Ne permettez plus, grand Dieu ! qu'une illusion si grossière m'aveugle et me fasse prendre le change sur mes intérêts éternels. Eclairez les ténèbres dont mon âme est encore environnée et qui reprennent sans cesse le dessus sur les traits de lumière dont vous me favorisez. Je vois clair, en certains moments, sur le danger inséparable du délai de ma pénitence. Je me dis à moi-même que la mort surprend toujours avant qu'on ait commencé. Mais le monde, mais les passions élèvent bientôt de nouveaux nuages auteur de mon cœur, et font évanouir ce rayon de lumière. Je me replonge dans les ténèbres de ma première sécurité. Grand Dieu ! dissipez-les de manière qu'elles ne puissent plus reparaître, ou plutôt purifiez la terre de mon cœur, qui est le fonds bourbeux d'où ces brouillards sortent sans cesse. Ouvrez-moi les yeux; rapprochez-en vos jugements terribles sur les âmes qui diffèrent leur conversion ; afin que la mort ne me surprenne pas, comme elles, dans le crime et dans des projets à venir, et toujours inutiles de pénitence. C'est alors, grand Dieu ! c'est dans ce dernier moment où le délai de la conversion conduit toujours le pécheur, que le démon qui l'avait toujours flatté de l'illusion d'une conversion à venir, triomphe du succès de ses artifices. C'est alors que voyant le pécheur prêt à expirer, et tous ses vains projets de pénitence rendus inutiles par la surprise de la mort ; c'est alors qu'il le regarde comme une proie qui ne peut plus lui échapper et qu'il s'applaudit de sa victoire. Grand Dieu ! faites que je ne lui donne jamais ce sujet affreux de triomphe et d'allégresse. Que les projets dont je m'abuse depuis si longtemps se changent enfin aujourd'hui en des démarches sincères de repentir; que je ne renvoie plus à un lendemain qui n'arrive jamais, et que le dernier moment qui terminera ma course ne commence pas des regrets et des larmes éternelles, inutiles alors à l'âme impénitente, indignes de votre gloire et injurieuses même à votre clémence.

ỳ 5. Qui tribulant me, exultabunt si motus fuero : ego autem in misericordia tua speravi.

ỳ 5. *Ceux qui me persécutent, seront ravis de joie, si je suis ébranlé ; mais pour moi, j'ai une ferme espérance en votre miséricorde.*

Mon changement, ô mon Dieu ! va m'attirer des dérisions de la part du monde. Les complices mêmes de mes passions seront les premiers censeurs de ma nouvelle vie. Car, ô mon Dieu ! l'amitié des hommes pécheurs n'est pas plus solide que les passions elles-mêmes qui la forment. Ils applaudissaient à mes égarements ; ils donnaient à mes vices les noms honorables de la vertu, et ils vont avilir les dons inestimables de votre grâce par des titres de mépris et de risée. Toutes mes démarches vont devenir le sujet de leur attention et de leur plus impitoyable critique. S'ils me surprennent seulement en certains moments d'inattention inévitables aux plus justes, ce sera pour eux un sujet de joie et de triomphe. S'ils découvrent en moi des faiblesses que mes désordres passés n'auront que trop laissées dans mon âme, ils en feront des réjouissances publiques ; ils me croiront déjà ébranlé et tout près de revenir à eux. Quel spectacle agréable pour eux, ô mon Dieu ! si j'étais assez malheureux que de retomber, et s'ils pouvaient être témoins de ma chute ! Il ne tiendra ni à leurs séductions, ni à leurs instances, ni à leurs dérisions insensées, que je ne rentre dans l'égarement de mes premières voies. Mais, ô mon Dieu ! vous soutiendrez en moi l'ouvrage de vos miséricordes. Vous n'avez cessé de m'avertir jusqu'ici par des inspirations secrètes ; vous m'avez poursuivi avec une bonté constante, lorsque je vous fuyais ; m'abandonneriez-vous, grand Dieu ! lorsque je serai revenu à vous? Mes crimes ne pouvaient suspendre vos secours et votre protection sur mon âme ; mon repentir et mes larmes m'en rendraient-ils plus indigne? Vous ne m'avez pas rejeté, lorsque je ne voulais pas de vous, et que j'étais l'adorateur insensé du monde ; ne voudriez-vous plus de moi, lorsque je serai uniquement à vous et que vous serez mon Dieu et mon unique partage? Si je ne consultais que ma faiblesse et mon inconstance, je devrais sans doute tout craindre de mon cœur. Le long empire que les passions ont eu sur moi ne sera pas sitôt affaibli ; les penchants malheureux qui m'entraînaient au vice, se réveilleront à la présence des objets qui les allumaient : j'aurai de rudes combats à soutenir. Mais, grand Dieu, que peut-on craindre, quand on combat avec vous? Vous connaissez mes besoins et mes misères; si la nouvelle voie où vous me faites entrer, offre trop de difficultés à ma faiblesse, et que la lassitude me décourage, vous me porterez sur vos aîles, vous me mettrez sur vos épaules, comme le bon pasteur; vous ne vous éloignerez pas de moi. Cette confiance qui me soutient, ne sera pas confondue, parce que je ne la mets pas en moi-même, mais dans vos miséricordes.

ỳ 6. Exultabit cor meum in salutari tuo; cantabo Domino qui bona tribuit mihi, et psallam nomini Domini altissimi.

ỳ 6. *J'aurai la joie, Seigneur, de me voir délivré par votre secours Je chanterai les louanges de mon bienfaiteur, et je célébrerai le nom du Très-Haut.*

Mais, grand Dieu, ce n'est pas ici le moment de m'occuper de mes craintes et de mes défiances. En ce moment heureux, où vous venez de changer mon cœur, où je sens tomber les chaînes honteuses dont il

était lié; en ce moment qui commence ma délivrance et mon salut, je ne dois être sensible qu'au bienfait inestimable de votre grâce. Mes larmes et mon repentir doivent être mêlés de transports de joie et de reconnaissance. Vous m'avez retiré de l'abîme, grand Dieu; vous êtes le Très-Haut, et vous seul pouviez opérer ce prodige. Que ma bouche ne s'ouvre plus que pour bénir votre saint nom, et célébrer les triomphes de votre grâce. Vous comblez de vos faveurs la plus indigne de vos créatures, ô bienfaiteur adorable et magnifique. Que les pécheurs sont à plaindre, de ne pas connaître l'excès de votre bonté envers les âmes qui reviennent à vous, et de se disputer si longtemps la consolation de rentrer dans votre sein paternel, et de goûter la paix et la joie qu'ils cherchent en vain, et qu'ils ne sauraient jamais trouver dans le crime.

PSAUME XIII.

Prière d'une âme qui s'afflige devant Dieu sur l'esprit d'incrédulité et d'irréligion, si répandu aujourd'hui dans le monde.

℣ 1. Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus.	℣ 1. *Les insensés ont dit dans leur cœur : Il n'y a point de Dieu.*

L'impiété, ô mon Dieu, commence toujours par le cœur. Dès que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, et qu'il les a poussées jusqu'aux excès les plus énormes, il cherche à se les justifier à lui-même, en se disant en secret que vous n'êtes point, vous, grand Dieu, par qui tout existe. Ce n'est pas dans sa raison, que ses doutes sur votre Etre adorable naissent; vous y avez mis un rayon de lumière qui vous montre partout à l'homme, et qui lui fait porter partout avec lui le témoignage intime et ineffaçable de la Divinité : c'est dans la dépravation de son cœur; il désire que vous ne soyez point; il s'efforce de se le persuader; il se fait même un honneur affreux d'en paraître convaincu; il insulte avec dédain à la crédulité de ceux qui sont effrayés de ses blasphèmes. Mais c'est un imposteur : sa bouche toute seule vous renonce, et publie que vous n'êtes rien, tandis que sa raison vous reconnaît, et malgré lui vous rend hommage. Se peut-il, ô mon Dieu, que l'homme soit capable de tomber dans cet abîme d'extravagance? Il voudrait anéantir l'idée de votre être dans l'esprit des autres hommes; et il ne peut effacer celle qu'il porte au dedans de lui-même. Il prêche l'impiété, et il ne peut réussir à devenir lui-même totalement impie. Il s'érige en docteur de l'athéisme, et il n'en est pas encore un disciple bien affermi. Aussi, grand Dieu, il ne peut soutenir longtemps ce contraste où éclatent également l'extravagance et l'impiété. Il est effrayé de se révolter tout seul contre tout le genre humain, et de se trouver seul dans l'univers qui ne veuille et ne reconnaisse point de Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes; il confesse que vous êtes : mais en vous laissant votre être, il en ôte tout ce qui vous rend souverainement sage, juste et adorable; il se fait un Dieu de sa façon. Il vous dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, et le soin de le gouverner. Il vous laisse comme une idole oisif sur le trône de votre majesté, ne prenant aucune part à ce qui se passe dans l'univers, et abandonnant au hasard, et au concours fortuit des causes secondes, les destinées des hommes. Il se persuade que vous ne leur avez jamais parlé, ni par vous-même, ni par vos prophètes, ni dans les derniers temps par la bouche de votre Fils. Il regarde toutes les religions, comme le fruit des préjugés et de la superstition des peuples. L'histoire même des merveilles que vous avez opérées en faveur de l'ancien peuple pour y conserver la connaissance de votre nom, ne lui paraît qu'un récit fabuleux, inventé pour flatter la vanité, et amuser la crédulité d'une nation grossière et superstitieuse. L'établissement même de votre Evangile, grand Dieu, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'univers, les travaux des hommes apostoliques, et de tant de martyrs, qui ont purgé le monde de l'idolâtrie, et répandu partout la sainteté et la sagesse de votre doctrine; tant d'événements merveilleux où votre puissance se manifeste d'une manière si visible, ne sont selon lui que le projet insensé d'un petit nombre d'hommes, ou crédules, ou imposteurs.

Des hommes crédules et imposteurs, grand Dieu! qui cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avait de plus sage et de plus éclairé sur la terre, de changer la face de l'univers, de rendre témoignage par les tourments les plus affreux, et par leur mort à la vérité, et au Dieu qui les envoyait; de corriger les hommes des vices, et des déréglements publics où ils croupissaient depuis longtemps; et d'annoncer la doctrine la plus sage, la plus sainte, la plus sublime, la plus conforme aux besoins de l'homme, la plus opposée à ses passions; en un mot, la plus digne de l'Etre souverain dont on eût jamais ouï parler sur la terre. Voilà, ô mon Dieu, la sagesse tant vantée; c'est-à-dire, le délire le plus méprisable, de ce que le monde appelle esprits forts, et dont le nombre en ces jours de perversité, se multiplie de plus en plus parmi votre peuple.

℣ 2. Corrupti sunt, et abominabiles facti sunt in studiis suis; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.	℣ 2. *C'est qu'ils sont esclaves des plus infâmes et des plus abominables désirs, et qu'il n'en est pas un seul qui fasse le bien.*

Aussi, grand Dieu, il n'y a qu'à regarder leurs mœurs, pour avoir horreur de leur doctrine impie. En vain ils veulent nous persuader que la force et la supériorité seule de la raison les a élevés au-dessus des préjugés vulgaires, et leur a fait prendre le parti affreux de l'incrédulité : c'est la faiblesse et la dépravation seule de leur cœur. Leur vie déshonore non-seulement la religion, mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne sont pour eux que des penchants inno-

cents que la nature nous transmet et que la nature justifie. Les désirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas besoin d'autre titre pour être légitimes. Les passions que chacun trouve en soi, sont pour eux la seule règle infaillible et immuable que la première institution de la nature a laissée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juste se fait pour les réprimer, comme une contrainte injuste qu'on exerce envers l'humanité, et une tyrannie qui la prive des droits qui sont nés avec elle. Ainsi toute leur vertu se borne à se livrer sans réserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse et de la régularité : c'est pour s'accommoder aux préjugés communs ; mais ils se moquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence et de la vertu. On nous vante souvent leur probité, et les maximes sévères d'honneur dont ils se piquent ; mais, grand Dieu, quelles vertus même humaines peuvent rester dans des hommes qui se croient permis tout ce qu'ils désirent, qui regardent les crimes les plus honteux comme des penchants innocents, qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes, qui sont persuadés que vous regardez d'un œil égal les vices et les vertus, et qui ne connaissent point d'autre règle de leurs mœurs que les passions même qui en font tout le dérèglement et tout le désordre ? Plus ils sentent que leur vie les rendrait l'opprobre des autres hommes, si elle était connue, plus ils affectent au dehors de modération et de philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société. Ils veulent passer pour amis fidèles, rigides observateurs de leurs promesses ; ils font une vaine ostentation de droiture et de sincérité : mais il n'en est pas un seul, ô mon Dieu, qui ne soit en secret dévoué à tous les vices ; pas un qui ne soit parjure et trompeur, quand il peut l'être sûrement et sans que sa gloire en souffre ; pas un qui soit capable de faire un bien, si son intérêt ou sa réputation ne l'exigent ; pas un enfin qui se refuse un crime utile ou agréable, qui ne pourra jamais être connu que de lui seul. Qu'ils nous reprochent après cela d'un air insultant notre crédulité et notre déférence puérile aux préjugés vulgaires ; heureuse crédulité, grand Dieu ! qui nous apprend à vous craindre, à vous servir, à vous aimer, à obéir à vos lois saintes et justes, à régler nos mœurs par elles, à être charitables envers nos frères, patients dans les injures, soumis dans les afflictions, modestes dans la prospérité, fidèles à nos maîtres, doux et affables à nos inférieurs, équitables envers tous les hommes. Conservez-moi, grand Dieu, cette sainte crédulité qui me soumet à vos lois adorables ; et inspirez-moi toujours toute l'horreur que mérite une impiété qui rend l'homme le vil esclave de toutes les passions et le jouet éternel des variations bizarres et honteuses de son propre cœur.

℣ 3, 4. Dominus de cœlo prospexit super filios hominum, ut videat si est intelligens aut requirens Deum. Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt : non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.	℣ 3, 4. *Le Seigneur du haut du ciel a regardé ces criminels enfants des hommes, pour voir si quelqu'un d'eux n'ouvrait pas enfin les yeux, et ne se mettait pas en devoir de retourner à lui. Mais non, ils s'éloignent toujours de plus en plus du sentier de la justice ; ils ne sont plus bons à rien : il n'en est pas un seul dont on puisse attendre autre chose que des fruits d'iniquité.*

Oui, grand Dieu, vous regardez pourtant encore du haut du ciel ces ennemis de votre vérité et de votre gloire ; vous voulez bien encore jeter sur eux quelques regards de miséricorde. Vous troublez souvent leur fausse sécurité par les impulsions secrètes de votre grâce. Vous attendez qu'ils ouvrent enfin les yeux à l'abîme qu'ils se creusent eux-mêmes ; qu'ils sentent enfin l'extravagance d'une raison qui met toute sa gloire dans une affreuse singularité, et à se former des systèmes monstrueux et bizarres, plus incompréhensibles que les mystères même de la foi. Vous attendez que l'excès même de leur frénésie les ramène à l'intelligence de la vérité, qui crie encore du fond de leur cœur, cette vérité que tous les efforts de leur impiété n'ont pu étouffer. Vous attendez que, détrompés par les horreurs secrètes que l'incrédulité laisse dans leur âme et que toute leur prétendue fermeté ne peut calmer ; vous attendez, ô Dieu, dont les miséricordes sont plus merveilleuses que toutes vos autres œuvres, qu'ils cherchent enfin le bonheur et le véritable repos, non en doutant si vous daignez être témoin de leurs crimes, mais en vous appelant dans leur cœur, après en avoir banni les vices qui vous en éloignent, et qui en vous éloignant d'eux, les laissent à eux-mêmes, livrés à la tyrannie et à toute la fureur de leurs passions. Mais vous l'attendez en vain. L'impiété mène dans des routes si égarées, que le retour en est très-rare. On revient des faiblesses de l'âge, l'on ne revient guère de la dépravation impie de la raison. Les années mûrissent les passions ; mais l'orgueil de l'incrédulité renaît et se fortifie avec les années. Plus les années deviennent sérieuses, plus elles donnent du crédit et une sorte de bon air à la philosophie de l'impiété ; et la vieillesse est le temps où l'impie s'en fait plus d'honneur, et où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs. Vous les cherchez en vain, grand Dieu, ces hommes insensés : ils prennent les remords et les terreurs secrètes que votre grâce excite encore dans leur âme, pour des restes de préjugés vulgaires que l'éducation a laissés en eux, et que les réflexions ne peuvent plus effacer. Ils deviennent comme inutiles à tous vos desseins de miséricorde ; inutiles à leurs frères, puisqu'ils ont secoué le lien de la religion qui les unissait à eux ; inutiles à la société, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le hasard a assemblées, et où

chacun n'a point d'autre loi que soi-même; inutiles à la patrie, puisqu'ils envisagent l'autorité publique comme une usurpation sur la liberté des hommes; inutiles à leurs proches, puisqu'ils croient que les titres de père, d'enfant, de frère, d'époux, sont des titres qui n'engagent à rien, à moins que l'inclination aveugle n'en ratifie les devoirs; enfin inutiles à eux-mêmes, puisque la raison que vous leur avez donnée, ô mon Dieu, pour vous connaître, est la lumière même dont ils abusent pour vous disputer toutes vos perfections adorables; hommes inutiles et inhabiles à tout bien; hommes contagieux, l'opprobre de la religion et de la société, qui ne devraient trouver aucun asile sur la terre, et qui trouvent cependant, ô mon Dieu, au milieu d'une nation qui fait gloire de confesser votre saint nom, et les vérités de votre doctrine, des apologistes et des admirateurs.

ŷ 5. Sepulchrum patens est guttur eorum, linguis suis dolose agebant; venenum aspidum sub labiis eorum.	ŷ 5. *Leur bouche, comme l'ouverture d'un sépulcre, fait bientôt apercevoir la corruption de leur cœur; leur langue est dévouée au mensonge : ils cachent sous leurs paroles le poison le plus subtil.*

Leur bouche semblable à un sépulcre plein d'infection et de pourriture, ne s'ouvre que pour exhaler toute la corruption de leur cœur. Les blasphèmes les plus affreux sont devenus leur langage ordinaire. Ils ne se souviennent de vous, grand Dieu, que pour vous dégrader de tout ce qui vous rend le souverain modérateur de l'univers et l'arbitre des destinées des hommes. Vous seriez banni de leurs entretiens, comme vous l'êtes de leur cœur, si leurs blasphèmes ne mettaient sur leur langue impie votre nom adorable. Ils infectent tout ce qui les approche des maximes du libertinage. Ils protestent d'abord que c'est sans intérêt qu'ils ont secoué le joug de la religion, et que la vérité seule les a forcés de se défaire des erreurs communes; mais leurs mœurs, ô mon Dieu, découvrent l'artifice et la fausseté de leurs discours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paraisse adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété : alors ils se démasquent, ils se montrent au naturel; on découvre en eux un fond de mœurs abominable, une vie dont les déréglements même du commun des hommes rougiraient, une singularité de débauche encore plus affreuse que celle de leur doctrine, un abandonnement qui ne connaît plus ni règle, ni pudeur, ni bienséance, une façon de penser sur le détail de la conduite, qui fait qu'en ne respectant plus ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, on ne se respecte plus soi-même. Voilà où les mène cette prétendue vérité qui les a détrompés des préjugés vulgaires. Et cependant, ô mon Dieu, cette impiété, dont toute l'attention devrait être de se dérober aux regards publics, se montre avec ostentation. Elle a enfin accoutumé les yeux et les oreilles des chrétiens à voir et à entendre sans indignation ses horreurs et ses blasphèmes. Ce n'est pas assez, ô mon Dieu, elle se fait des sectateurs; elle ose répandre le venin de sa doctrine; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir eux-mêmes à la morsure contagieuse de l'aspic. Ils s'en font une supériorité de raison, et une distinction où ils ne croient pas la plupart des hommes capables d'atteindre; et la vanité toute seule fait et multiplie des incrédules que la honte devrait cacher dans les ténèbres les plus profondes et les plus impénétrables.

ŷ 6. Quorum os maledictione et amaritudine plenum est; veloces pedes eorum ad effundendum sanguinem.	ŷ 6. *Leurs discours ne sont que malédictions, que railleries amères : on les voit courir avec ardeur au meurtre de l'innocent.*

Ce n'est pas assez, ô mon Dieu! pour ces hommes impies, de vivre sans mœurs et sans règle. Ils publient que vos serviteurs n'ont par-dessus eux que plus d'adresse et de ménagement pour dérober leurs désordres secrets aux yeux du public. Ils traitent toute piété d'artifice et d'hypocrisie. Leurs railleries les plus amères, leurs médisances les plus atroces ne tombent que sur les gens de bien. Si vous permettez que quelqu'un tombe et se démente, ils se hâtent d'insulter à sa chute; ils le percent de mille traits barbares. Les plaies et le sang de cet infortuné sont pour eux un spectacle de joie et un déplorable triomphe. Il faut bien, pour se calmer sur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de se persuader que tous les hommes, et ceux même qui paraissent les plus saints, leur ressemblent. Quelle idée, grand Dieu! faut-il qu'ils se fassent du genre humain, pour n'être pas effrayés de ce qu'ils sont eux-mêmes? Il faut que tout ce que votre grâce a formé dans les siècles de martyrs généreux, de vierges pures, d'anachorètes pénitents, de pasteurs respectables et qui ont donné leur vie pour leur troupeau, de docteurs célèbres des Eglises, de justes qui ont été l'édification et l'ornement de leurs siècles, d'hommes miraculeux, et encore plus merveilleux par leur vie que par leurs prodiges; il faut que tous ces hommes que les infidèles mêmes avaient été forcés de respecter et qui ont mené sur la terre une vie si digne des anges du ciel, aient été des scélérats et des monstres, pour que l'impie puisse se justifier à lui-même ses abominations et ses crimes; c'est cependant ce qu'il ose penser. Quelle fureur, grand Dieu! et que faudrait-il pour guérir l'incrédule de son impiété, que l'abîme d'extravagances et de contradictions où il est obligé de se jeter pour se cacher l'horreur de sa doctrine?

ŷ 7. Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt; non est timor Dei ante oculos eorum.	ŷ 7. *Ils portent partout l'affliction et le trouble; ils n'ont point connu la voie de la paix; et cela parce qu'ils ne craignent pas les jugements de Dieu.*

Malheur, ô mon Dieu! aux maisons et aux familles qui donnent accès chez elles à ces ennemis de tout bien. Les troubles et les

calamités, les dissensions domestiques y entrent bientôt. Elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi sur la terre. Dès que la crainte de Dieu n'est plus qu'une terreur panique, comme l'impie le prêche, tous les devoirs s'évanouissent ; il n'y a plus dans ces maisons infortunées ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer le joug paternel. Le père croit que laisser agir les penchants de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfants. L'épouse se persuade que son goût doit décider de ses devoirs. Quelle paix et quelle union, ô mon Dieu ! peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul et le mépris de tout joug, lie ceux qui l'habitent? Quel chaos, quel théâtre d'horreur et de confusion deviendrait la société générale des hommes, si les maximes du libertinage prévalaient parmi eux, et étaient érigées en lois publiques ! Quelle affreuse république, s'il pouvait jamais s'en former une dans l'univers toute composée d'impies, et où les hommes ne pussent mériter que par l'impiété le titre de citoyens !

℣ 8. Nonne cognoscent omnes qui operantur iniquitatem, qui devorant plebem meam sicut escam panis?	℣ 8. *Ne verrai-je jamais, dit le Seigneur, rentrer en eux-mêmes ces endurcis à qui le crime ne coûte plus rien, et qui oppriment mon peuple, comme ils mangeraient un morceau de pain?*

Une doctrine si monstrueuse, ô mon Dieu, peut-elle séduire des hommes en qui toute raison n'est pas encore éteinte? L'âge, les exemples, les occasions, la faiblesse multiplient tous les jours les prévaricateurs au milieu de votre peuple; ce sont là les sources funestes de la corruption des hommes. Mais qu'il s'en trouve, grand Dieu, qui opèrent l'iniquité par système et par principe, en qui le crime devient un dogme, et qui, regardant comme une folie et une crédulité la doctrine sainte qui nous prêche l'innocence et la vertu, ne trouvent de bon sens et de supériorité de raison, que dans celle qui leur fait une leçon continuelle et comme un devoir même de tous les vices! O Dieu ! dans quel nuage épais et ténébreux permettez-vous qu'un cœur endurci s'enveloppe et se plonge! C'est un châtiment terrible, mais juste, que l'homme qui refuse de vous connaître, ne se connaisse plus lui-même. Encore si son aveuglement se bornait à lui cacher l'infamie et les horreurs de son âme, nous adorerions en secret vos jugements sur les cœurs impénitents. Mais cet aveuglement lui change en vice les vertus mêmes des autres hommes. Il déchire vos serviteurs, et leur prête tous les crimes dont il se sent coupable lui-même. Il ne peut se persuader qu'il y ait un seul juste sur la terre, et il tâche de le persuader en secret à ceux qui l'écoutent. Ses dents cruelles s'acharnent sur l'innocence et voudraient en exterminer même le nom du milieu des hommes. C'est là leur pain de tous les jours et l'aliment le plus ordinaire et le plus agréable dont se nourrit la noirceur de son impiété et de sa malice.

℣ 9. Dominum non invocaverunt ; illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor	℣ 9. *Ces aveugles n'invoquent pas le nom du Seigneur; mais ils sentiront un jour les effets de sa puissance, lorsque pressés de leurs ennemis, ils trembleront dans les lieux même qui devraient leur inspirer plus de sécurité.*

Quelle ressource, grand Dieu! peut-il rester à ces impies dans leurs afflictions? Vous êtes le consolateur des âmes affligées, et elles trouvent dans la soumission aux ordres adorables de votre providence, dans les biens que votre sagesse sait tirer en leur faveur de leurs maux mêmes, dans les secours de votre grâce, et enfin dans la foi qui leur fait regarder ces souffrances comme la juste expiation de leurs crimes; elles y trouvent un grand adoucissement à leurs peines. Mais l'impie qui ne vous connaît point, qui ne vous invoque point, qui croit, ou que vous n'êtes point, ou que vous ne vous mêlez point de ce qui le regarde; à qui peut-il avoir recours dans les maux et les contre-temps qui l'affligent? Quel être dans l'univers peut-il invoquer? Il se regarde comme le seul arbitre de sa destinée. Il croit ne tenir qu'à lui seul sur la terre et ne connaît point de liens qui l'attachent à une puissance invisible qui soit au-dessus de lui. Il faut qu'il combatte seul dans ses souffrances contre toutes les créatures qui se soulèvent contre lui. Dans quelle solitude affreuse se trouve alors l'impie, sans Dieu, sans le témoignage de sa conscience, qui achève de l'accabler par les horreurs qu'elle lui offre; sans espérance que ses peines lui seront utiles, puisqu'il ne connaît de bonheur que dans le temps présent; sans secours du côté des hommes qui peuvent être touchés de ses maux, mais qui ne sauraient y remédier; seul dans l'univers avec lui-même, comme un infortuné qui se voit seul, accablé de maux au milieu d'un chaos vide et ténébreux ! Où lèvera-t-il les yeux? à qui tendra-t-il les mains? Il ne lui reste qu'à s'envelopper dans son désespoir et se dévouer au hasard, divinité monstrueuse, en qui il a aimé mieux, grand Dieu, mettre sa confiance que dans votre bonté et votre sagesse, et se précipiter, sans savoir où il va ni d'où il vient, dans les ténèbres hideuses de l'incrédulité qui l'environnent. Aussi, grand Dieu! les impies qui font tant d'ostentation de leur fermeté, sont les plus lâches et les plus timides des hommes, dès qu'ils entrevoient seulement les approches de la mort. Le danger le moins sérieux les trouble et les alarme. Comme leur vie est l'unique bien qu'ils connaissent et qu'ils attendent, tout ce qui la menace, même de plus loin, leur rapproche un spectre affreux qui les glace. Hommes faibles et insensés, ils craignent pour leur corps destiné à la pourriture et qu'ils ne sauraient toujours

conserver, et ils ne craignent pas pour leur âme, à laquelle il ne tient qu'à eux d'assurer la gloire et l'immortalité qui lui est préparée. Ils craignent les maux de la vie présente, qui ne sont que d'un moment et qui peuvent nous mériter des biens éternels; et ils ne craignent pas des malheurs qui les attendent et qui ne doivent jamais finir.

ŷ 10. Quoniam Dominus in generatione justa est: consilium inopis confudistis; quoniam Dominus spes ejus est.	ŷ 10. *Car le Seigneur n'abandonne pas les justes. Insensés, lorsque vous avez vu le juste, vous vous êtes moqués de ce qu'il espérait au Seigneur.*

Mais que la destinée des âmes qui vous servent et qui vous aiment, ô mon Dieu, est différente ici-bas de celle des impies ! La race des justes a la consolation de vous avoir toujours au milieu d'eux ; c'est dans leur cœur que vous versez abondamment les secours les plus puissants de votre grâce. Les jugements de votre justice peuvent les alarmer à la mort; mais vous y êtes présent pour calmer l'orage et rétablir la tranquillité et la confiance. Ils peuvent être accablés de maux, d'opprobres, de persécutions, de souffrances en cette vie; car la voie de la croix par où vous avez fait passer votre Fils même, est la voie la plus ordinaire par où vous conduisez ses frères pour les faire arriver à la gloire ; mais quelle ressource et quelle consolation ne trouvent-ils pas dans cette espérance? Ils savent que le temps de la captivité va finir en un instant; qu'ils sortiront triomphants de Babylone pour jouir d'une éternelle paix dans la nouvelle Jérusalem; que là il n'y aura plus pour eux, ni larmes, ni deuil, ni douleur, et que les tribulations de la vie présente sont bien rapides et bien légères, comparées au poids éternel de gloire qui les attend et qu'elles-mêmes leur ont préparé. S'il y a quelque ressource solide sur la terre dans les malheurs qui nous arrivent, on ne peut la trouver que dans la religion. Sans elle, l'homme porte seul tout le poids de son infortune, il porte de plus le poids de son impiété, et rien ne peut le soulager que le fardeau même qui l'accable. Cependant, ô mon Dieu, l'impie insulte aux souffrances de vos serviteurs quand il voit des justes opprimés, accablés d'adversités ici-bas. Il leur demande avec dérision où est donc le Dieu qu'ils servent et quel secours il donne à ses adorateurs ? Il traite d'illusion l'espérance qu'ils ont en vous, ô mon Dieu, et les regarde comme insensés de renoncer à tous les plaisirs pour un Dieu ou qui ne peut les secourir ou qui est insensible à leurs peines. Mais l'espérance qui est cachée dans le cœur des âmes fidèles et qui est pour elles une source féconde de consolations, confond l'impiété de ces reproches. L'aveuglement de l'impie qui les fait, est plus douloureux pour elles que tous les maux dont vous les affligez, ô mon Dieu ; elles souffrent avec soumission et avec joie la perte de leurs biens et de leur fortune; mais une sainte indignation les saisit et les transporte à la seule vue des outrages qu'on fait à votre gloire. L'impie qui avait prétendu les couvrir de confusion comme des hommes simples et crédules, se trouve confondu par la magnanimité de leur foi, par la fermeté de l'espérance qui les soutient et par le courage héroïque qui leur fait mépriser les adversités que l'impie ne voit même de loin qu'en tremblant, et qui les met au-dessus des passions et de toutes les honteuses faiblesses dont il est lui-même le vil esclave.

ŷ 11. Quis dabit ex Sion salutare Israel? cum converterit Dominus captivitatem plebis suæ, exultabit Jacob, et lætabitur Israel.	ŷ 11. *Vous avez dit en insultant : Qui viendra de Sion porter du secours à Israel? mais laissez venir le terme que Dieu a prescrit à votre injuste domination, c'est alors que Jacob sera dans l'allégresse, qu'Israel verra succéder la joie à ses larmes.*

Que les ennemis de votre nom et de votre doctrine sainte, grand Dieu, cessent donc de nous demander d'un ton impie et ironique, quand est-ce donc que vous descendrez de la céleste Sion, pour venir récompenser ceux qui renoncent à tout ce qui flatte les passions pour vous plaire ? et quand est-ce que vous leur apporterez la gloire et le salut qu'ils attendent ? Ces hommes livrés au crime ne trouvent de véritable sagesse qu'à jouir du présent, et regardent comme une folie de se priver de ce qui est certain et dont il ne tient qu'à nous de jouir dans l'espérance d'un avenir, ou qui n'est pas, ou dont personne ne peut nous répondre. Insensés ! comme si vos promesses, grand Dieu, n'étaient pas plus sûres et plus infaillibles que tout ce que nous voyons de nos yeux ; comme si sous un Dieu juste, la même destinée pouvait être réservée au delà du tombeau aux justes et aux impies; comme si la rapidité des biens et des maux présents était capable de punir le crime ou de récompenser la vertu ; comme si l'homme qui porte en lui une âme immortelle, créée à votre image, n'était fait que pour ramper, comme la bête, un petit nombre de jours sur la terre dans la boue, se vautrer comme elle dans les plaisirs des sens et disparaître pour toujours sans qu'il reste aucune trace dans les livres de l'éternité ni de lui-même, ni de ce qu'il a été pendant sa vie. Ne sentons-nous pas, ô mon Dieu, que nous sommes faits pour quelque chose de plus grand que tout ce que nous voyons ici bas? Les plaisirs, la gloire, les honneurs accumulés sur nos têtes peuvent-ils jamais rendre l'homme heureux? Ne porte-t-il pas toujours un vide inséparable de son cœur au milieu de tout ce qu'il croyait le devoir remplir ? son âme tout entière n'est-elle pas comme empreinte du désir et de la pensée de l'immortalité ? Ne faut-il pas qu'il s'arrache pour ainsi dire à lui-même, pour se persuader que tout ce qui est en lui, mourra avec lui ? Peut-il jamais, à force d'entasser crimes sur crimes, anéantir le sentiment intérieur de sa conscience qui le force malgré lui à ne pas donner les mêmes noms aux vices et aux vertus, et à distinguer ce qu'il s'efforce de confondre ? Est-il parvenu à se persuader que les vertus et les vices sont des chimères, auxquelles la crédulité a

donné des noms différents pour les réaliser? que l'inceste et le parricide n'ont rien qui les distingue de la piété filiale et de la pudeur, et qu'on doit les regarder comme des êtres aussi fabuleux et aussi peu réels que les dieux infâmes du paganisme, qui en donnèrent l'exemple aux hommes?

Que les impies, grand Dieu, nourrissent, s'ils peuvent, leur sécurité de ces idées noires et abominables; qu'ils marchent, s'il est possible, d'un pas ferme sur des abîmes si affreux et dont la raison même est épouvantée; qu'ils insultent aux macérations, aux violences et aux larmes de vos serviteurs; qu'ils regardent comme une peine inutile tout ce qu'ils souffrent pour vous plaire. Leurs dérisions seront bientôt changées en désespoir. Nous n'avons qu'un moment à attendre; vous allez venir délivrer pour toujours les âmes fidèles de la servitude de leur corps et des peines inséparables de leur exil. Ce peuple choisi, cet Israël séparé de tous les endroits de la terre, chantera éternellement les louanges de votre grâce. La joie, la paix, un bonheur qui ne finira plus, sera son partage, et les impies, précipités dans un gouffre de feu, iront enfin expier par des tourments et des remords éternels, par des larmes de fureur et de désespoir, leur impiété et leurs blasphèmes.

PSAUME XIV.

Prière pour ceux qui se destinent à être les ministres du tabernacle ou qui le sont déjà, par laquelle ils demandent à Dieu les vertus nécessaires aux fonctions saintes de leur ministère.

℣ 1. Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo? aut quis requiescet in monte sancto tuo?	℣ 1. *Qui sera digne, Seigneur, de demeurer dans votre tabernacle, et de se reposer sur votre montagne sainte?*

Grand Dieu, plus je considère devant vous la sainteté que vous exigez de ceux que vous destinez à être les ministres de votre tabernacle, plus je me sens pénétré d'une juste frayeur. Les premiers âges de la foi n'ont tous fourni à votre Eglise que des prêtres et des pasteurs qui s'immolaient eux-mêmes comme des hosties vivantes pour le salut de leur peuple. Cet esprit de sacerdoce, de sainteté, de charité s'est perpétué, il est vrai, de siècle en siècle. Chaque âge, chaque nation a vu successivement des ministres d'une piété éclatante, et leurs noms sont venus jusqu'à nous avec les vertus qui les rendirent si respectables. Ce même esprit a même paru revivre et se renouveler dans la dépravation de ces derniers temps. La science des lois et des règles canoniques a succédé à l'ignorance des devoirs du ministère, où le malheur des temps avait laissé nos prédécesseurs. Mais, grand Dieu, plus les lumières croissent, plus on est instruit sur les qualités sublimes qu'exige le sacerdoce, et plus les terreurs augmentent pour ceux qui doivent s'en approcher ou qui ont déjà été marqués de ce caractère sacré et redoutable. Grand Dieu, où trouverez-vous quelqu'un qui soit digne d'entrer dans le sanctuaire terrible, de vous y offrir les vœux des peuples et le sang de votre Fils, et de faire de votre tabernacle saint et de l'enceinte de vos autels, où les anges ne sont qu'en tremblant, sa demeure ordinaire? Où trouverez-vous des ministres pour qui le monde soit un lieu d'ennui et de contrainte, et qui ne goûtent de joie et de repos qu'à l'écart sur la montagne sainte, éloignés des spectacles de la vanité et uniquement occupés dans la retraite à se remplir à vos pieds de l'esprit et des vérités qu'ils doivent porter à votre peuple?

℣ 2. Qui ingreditur sine macula; et operatur justitiam.	℣ 2. *C'est celui qui marche dans l'innocence, et qui remplit tous ses devoirs.*

Vous nous les marquez vous-même, grand Dieu, les qualités que vous exigez de ceux que vous appelez à un ministère si saint. Vous voulez que l'entrée en soit innocente et qu'une vie sans tache et irréprochable nous ait préparés à l'honneur du sacerdoce. Non-seulement vous exigez qu'une réputation déjà flétrie par des excès publics ne vienne pas témérairement se mêler parmi vos ministres et déshonorer dans l'esprit des peuples un caractère qui n'annonce que la pudeur et l'innocence. (Quelle confiance en effet pourraient avoir en un ministre de vos autels, des fidèles qui ont été depuis peu témoins de ses déréglements et de ses scandales?) Mais il ne suffit pas même, ô mon Dieu, que notre vie ait été sans reproche aux yeux des hommes, si elle ne l'a pas été devant vous. L'innocence seule des premières années peut nous ouvrir les portes du temple saint et nous faire asseoir parmi ses ministres. Des mains déjà souillées n'ont plus droit de venir toucher et offrir le sang des vierges et le pain des anges. Les larmes mêmes de la pénitence, en expiant nos souillures, semblaient encore autrefois laisser un reste d'odeur de mort que l'Eglise ne jugeait pas à propos d'introduire au milieu des parfums du sanctuaire, et n'effaçaient pas une flétrissure secrète qui paraissait déshonorer la beauté de votre maison. La rareté de l'innocence en ces jours mauvais a rendu, ô mon Dieu, aux expiations de la pénitence un droit dont les premiers âges de la foi l'avaient privée. L'Eglise, toujours plus indulgente à mesure que la dépravation des mœurs oblige sa prudence à relacher de ses règles, mais toujours conduite par votre esprit, dans sa sévérité comme dans sa clémence; l'Eglise se contente dans le choix de ses ministres, qu'un long repentir de leurs fautes ait précédé l'imposition des mains; pourvu que leur énormité, leur durée et leur scandale n'y ajoute pas un caractère ineffaçable d'indignité qui leur ferme pour toujours l'entrée du sacerdoce. Les motifs qui nous y conduisent doivent être aussi purs, ô mon Dieu, que les mœurs qui nous y préparent. L'intérêt, l'ambition, toutes les vues humaines forment des mercenaires et des intrus qui s'appellent eux-mêmes à l'autel, plus touchés des honneurs que des fonctions et des devoirs attachés au saint ministère.

Ce n'est pas vous, grand Dieu, qu'ils viennent chercher dans le temple; ce n'est pas l'instruction et le salut des peuples que l'Eglise leur confie : ils n'y cherchent ou qu'un titre qui flatte leur vanité ou qu'une opulence qui puisse fournir à leur sensualité et à leur mollesse. Le crime de leur entrée souille toujours toute la suite de leur carrière. L'ambition les a donnés à votre Eglise; elle les rend bientôt après au monde, à ses pompes et à ses déréglements. Ils ont commencé par usurper le saint ministère; ils continuent et finissent par le déshonorer. Comment pourraient-ils opérer la justice dans un état où des désirs injustes et illégitimes les ont placés? Celui-là seul qu'une vocation sainte et pure établit ministre de vos autels, remplit avec fidélité les devoirs de son ministère. Votre grâce, ô mon Dieu, qui l'a chargé de ce fardeau redoutable, lui aide elle-même à le porter.

℣ 3 Qui loquitur veritatem in corde suo; qui non egit dolum in lingua sua.

℣ 3. *C'est celui qui a le cœur droit et sans déguisement, et qui est toujours sincère dans ses paroles.*

La principale vertu que vous exigez de vos ministres, ô mon Dieu, qui sont les dépositaires de la vérité, c'est qu'ils l'aiment et la publient sans crainte. Leur cœur doit être le sanctuaire de la vérité et comme un fort inaccessible, dont la crainte, l'espérance, les faveurs, les disgrâces temporelles et tous les efforts humains ne sauraient jamais la bannir. C'est un trésor précieux que vous leur avez confié; c'est à eux à le défendre contre toutes les entreprises de l'erreur, à le transmettre à leurs successeurs aussi pur, aussi brillant, tel, enfin, qu'ils l'ont reçu de leurs pères, et à le perpétuer sur la terre à travers tous les brouillards et tous les orages qui s'élèvent de siècle en siècle, ou pour l'obscurcir ou pour l'éteindre. La duplicité, la dissimulation, un lâche silence même tout seul, quand il est temps de parler, souillerait, profanerait leur langue consacrée à la vérité. Ils portent avec une noble fierté sur le front cette vérité sainte qu'ils ont dans le cœur; c'est par elle que leurs prédécesseurs ont vaincu le monde; c'est avec elle qu'ils méprisent encore ses efforts impuissants, et qu'ils conservent à votre vérité, ô mon Dieu, toute la gloire de ses anciens triomphes. Ils laissent au prince du monde les artifices, les souplesses, les ménagements, les ruses, le mensonge dont il est le père. Ce sont des armes faibles et méprisables, mais dont il ne peut se passer pour perpétuer ses illusions parmi les hommes; et vous ne leur avez donné pour toutes armes que le bouclier de la foi, contre lequel tous les traits les plus enflammés de l'erreur viennent s'émousser et s'éteindre, et le glaive de la vérité avec lequel ils abattent, ils terrassent toute hauteur qui s'élève contre votre science. O mon Dieu! toute la force de vos ministres est dans la vérité : avec elle ils peuvent défier toutes les puissances de la terre; mais, dès qu'ils l'abandonnent ou qu'ils n'osent plus en faire usage, ils ne sont plus que des hommes vils et méprisables; et le monde lui-même sent diminuer son respect pour eux, à mesure qu'il en obtient plus de complaisances lâches aux dépens de la vérité.

℣ 4. Nec fecit proximo suo malum, et opprobrium non accepit adversus proximos suos.

℣ 4. *C'est celui qui ne fait jamais tort au prochain, et qui ne souffre pas même qu'on en dise du mal.*

Après l amour de la vérité, le zèle de la charité est comme l'âme du sacerdoce. Nous sommes, ô mon Dieu, les vicaires de la charité de votre Fils envers les hommes. Nous sommes chargés de leur distribuer ses bienfaits, c'est-à-dire les marques les plus tendres et les plus magnifiques de son amour pour eux. Nos fonctions, dans leur diversité, ne sont que les différentes démarches de la charité, qui regarde comme étrangères, sans doute, toutes celles que nous ne faisons pas pour le salut de nos frères. La haine, la jalousie qu'inspire souvent la concurrence des talents et des œuvres saintes, le désir secret de se nuire, de se décrier, de se supplanter les uns les autres, voilà, ô mon Dieu, des plaies qui déshonorent tous les jours votre sanctuaire, ce lieu de paix et de charité. Le zèle lui-même, ce fruit de la piété, nous prête souvent des armes contre elle. On décrie en public ceux qu'il faudrait se contenter de reprendre en secret; en gémissant tout haut de leurs vices, on déshonore leurs personnes. Ce n'est pas là, grand Dieu, cette charité sacerdotale que vous répandez dans le cœur de vos ministres avec l'onction sainte qui les consacre, ils ne cherchent pas à nuire à leurs frères; ils ne travaillent qu'à les sauver. Les pécheurs leur sont encore plus chers que ceux qui n'ont pas besoin de pénitence. Le seul mal qu'ils voudraient attirer sur leurs têtes, c'est l'infusion de votre Esprit et cette fontaine de larmes qui efface toutes leurs souillures. Ils ne peuvent souffrir la langue empoisonnée qui les déchire en leur présence et qui publie et exagère l'opprobre de leur déréglement et de leur conduite. Ils savent qu'il ne faut pas aigrir la plaie quand on veut guérir le malade. Ils espèrent toujours que votre grâce, ô mon Dieu, les changera en de nouveaux hommes, et, dans cette attente, ils respectent en eux d'avance les biens que votre sagesse peut tirer un jour de leurs crimes.

℣ 5. Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus; timentes autem Dominum glorificat.

℣ 5. *C'est celui qui n'a que du mépris pour l'impie, pendant qu'il honore ceux qui craignent le Seigneur.*

Ce ne sont pas, grand Dieu, des vues humaines qui inspirent à vos ministres ces ménagements charitables pour les pécheurs : ce n'est pas la puissance, l'autorité, l'éclat des titres et des dignités. Quelque élevé que soit l'impie, toute son élévation ne leur paraît qu'un néant et une boue abjecte; il serait maître de l'univers, qu'ils ne le regarderaient que comme un vil esclave. Ils ne trouvent rien d'estimable et de digne

d'admiration dans les hommes, que les dons de votre grâce, que la justice et l'innocence. Ils rendent aux puissances que vous avez établies le respect et les hommages extérieurs que les devoirs de la société et les ordres éternels de votre providence exigent d'eux; mais l'éclat qui les environne ne les éblouit pas, si leur vie déshonore leur rang; si leurs passions sont encore plus éclatantes que leurs places, ils ne leur paraissent que les derniers et les plus méprisables des hommes; ils n'ont que les yeux de la foi pour voir tous les objets et tous les spectacles que leur offre la figure du monde. Aussi, un juste obscur qui vous craint, qui vous aime, qui ne vit que pour vous, ô mon Dieu, est pour eux un spectacle plus grand, plus magnifique que toutes les grandeurs les plus brillantes de la terre, rassemblées en un seul homme. Ils ne voient de réel dans le monde que la piété qui seule doit durer plus que le monde même; tout le reste n'est à leurs yeux qu'une ombre qui fuit et une vapeur empestée, brillante de mille fausses couleurs, mais qui s'élève et se dissipe au même instant. Ils ne connaissent de véritable gloire que celle qui vient de vous, ô mon Dieu, parce qu'elle demeure éternellement, et que le monde, qui ne la donne pas, ne peut aussi nous en priver. Ils découvrent, au milieu de toutes ces pompes et de ces décorations superbes et éclatantes, un monde invisible, composé de vos justes seuls, où règne la paix, la charité, la vérité, l'innocence, où vous opérez tous les jours des prodiges de grâce et de miséricorde, où se passent des événements plus glorieux et des actions plus héroïques que toutes celles que les passions tâchent d'immortaliser dans nos histoires. Aussi, grand Dieu, seront-elles écrites de votre doigt même dans les livres de l'éternité; tandis que toutes les révolutions de la terre seront ensevelies dans un éternel oubli avec elle.

℣ 6. Qui jurat proximo suo, et non decipit, qui pecuniam suam non dedit ad usuram, et munera super innocentem non accepit.	℣ 6. *C'est celui qui garde inviolablement la foi du serment, qui ne prête point à usure, qui ne peut être corrompu par les présents pour opprimer l'innocent.*

Le désintéressement de vos ministres fidèles, ô mon Dieu, est toujours une suite du mépris qu'ils font des choses présentes. Ils s'engagent aux pieds de vos autels, par les liens les plus sacrés et les plus solennels, à consacrer au salut de leur prochain leurs talents, leurs veilles, leurs soins, leurs biens, leur vie tout entière, et l'on ne peut jamais leur reprocher de démentir ce saint engagement par des mœurs opposées à leurs promesses. Ils ne trompent pas l'attente des peuples qui croient toujours trouver des pères, des consolateurs, des guides fidèles dans ceux que votre Eglise a honorés de votre sacerdoce. Le zèle du salut de leurs frères les lie encore plus que la religion du serment qu'ils ont fait, lorsqu'ils ont reçu l'imposition des mains, de n'être plus à eux-mêmes, mais uniquement dévoués à l'utilité des fidèles. Ils ne cherchent pas à s'enrichir aux dépens du troupeau. Comment se permettraient-ils des gains sordides et injustes, eux qui se refusent tout pour soulager leurs frères; qui regardent leur propre bien comme le bien des pauvres; eux, ô mon Dieu, pour qui l'établissement de votre règne dans les cœurs est le seul prix qu'ils attendent de vos travaux et l'unique gain où ils aspirent? Ils gémissent sur cet esprit mercenaire qui ne se glisse que trop dans les fonctions saintes et qui déshonore vos autels. Ils voient avec douleur votre maison devenue pour plusieurs ministres infidèles, un lieu de trafic et de négoce honteux; ils les voient chercher avidement dans le ministère, non votre gloire, ô mon Dieu, mais leur gloire propre; non vos intérêts, mais les leurs; non le salut des hommes, mais leurs applaudissements, leurs faveurs et leurs dons; ils les voient mesurer la sainte sévérité des règles dont ils sont dépositaires, non sur l'énormité des crimes, mais sur la qualité des coupables; avoir pour ceux dont ils attendent des bienfaits, de quelques souillures dont ils soient chargés, la même indulgence, les mêmes égards qu'ils auraient pour des innocents; en devenir les adulateurs et les apologistes publics; et, corrompus par des largesses iniques, se déclarer contre les justes mêmes qui ont le malheur de déplaire aux grands dont ils reçoivent ou espèrent des grâces. Mais la magnanimité héroïque de vos ministres fidèles, ô mon Dieu, rend à votre Eglise la gloire que ces indignes prévaricateurs de leur ministère ne cessent de lui ravir dans l'esprit des peuples. Rien sur la terre, ni honneurs, ni dignités, ni richesses, n'est capable d'ébranler, ni même d'affaiblir la fermeté sacerdotale qu'ils doivent à la vérité et aux règles saintes. Défenseurs généreux de la justice et de l'innocence, ils regardent comme une fortune éclatante l'honneur de la délivrer de l'oppression et de la calomnie. Inébranlables dans leurs promesses, ils ne frustrent pas l'attente de leur prochain malheureux qui réclame leurs secours, et toutes les oppositions du monde ne peuvent les obliger à se départir de la protection qu'ils lui avaient jurée.

℣ 7. Qui facit hæc, non movebitur in æternum.	℣ 7. *Un homme de ce caractère sera à jamais heureux.*

Voilà, ô mon Dieu, quels sont ceux que vous avouez pour vos ministres, et auxquels vous avez choisi vous-même votre tabernacle saint pour le lieu de leur demeure. Voilà les colonnes du temple qui s'achève tous les jours sur la terre à l'épreuve des vents et des orages: immobiles au milieu des changements que la succession des temps et le relâchement des mœurs a introduits dans votre héritage, ils ne savent point se courber pour s'accommoder aux usages des siècles et aux passions des hommes. La vérité, toujours la même, trouve toujours en eux le même zèle; et comme ils n'ont jamais connu sur la terre ces variations indé-

centes qui de la vérité nous font passer à l'erreur et de l'erreur nous ramènent à la vérité, vous leur préparez dans le sein de l'éternité un partage qui ne pourra plus changer, et qui les fixera pour jamais dans l'amour de la vérité.

PSAUME XV.

Prière d'une âme fidèle engagée dans le monde, qui remercie Dieu de l'avoir jusque-là préservée des tentations et des périls au milieu desquels elle vit.

℣ 1. Conserva me, Domine, quoniam speravi in te; dixi Domino, Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.	℣ 1. *Conservez-moi, Seigneur, puisque j'ai toujours espéré en vous. Je l'ai dit souvent au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, et vous n'avez aucun besoin de mes biens.*

Seigneur, obligée de vivre au milieu d'un monde qui ne vous connaît pas, exposée tous les jours à ses séductions, n'y trouvant pour soutenir ma foi, que des exemples capables de la corrompre, Seigneur, toute ma sûreté est dans la confiance quej'ai en vous. Vous préservâtes les trois Hébreux au milieu des flammes; continuez, grand Dieu, à me protéger et à préserver mon âme pure parmi tous les objets contagieux toujours prêts à l'infecter. Chaque moment fournit au monde de nouveaux piéges pour me séduire; et ma faiblesse chaque moment fournit à vos miséricordes de nouveaux motifs de ne pas la laisser un seul instant à elle-même. Vous avez de bonne heure versé votre amour et votre crainte dans mon âme; conservez-moi, Seigneur, ce précieux trésor et abrégez mes jours, si vous prévoyez qu'en les prolongeant j'aurai enfin le malheur de me le laisser ravir et de le perdre. Je sais, grand Dieu, que vous suffisant à vous-même, et trouvant en vous seul toute votre gloire et toute votre félicité, vous n'avez besoin ni de mon amour, ni de ma fidélité, ni de mes hommages. Ce n'est pas pour vous, grand Dieu, que vous secourez les âmes qui ont recours à vous. Eh ! que pourraient contribuer à votre bonheur de faibles créatures, qui ne sont que ce que vous les avez faites; qui ne subsistent que par vous, et qui retomberaient toutes dans le néant d'où vous les avez tirées, si cet œil tout-puissant qui les conserve allait un seul instant se fermer sur elles? Mais, Seigneur, vous êtes mon Dieu, mon refuge, mon bonheur, ma fin et mon principe; et si vous pouvez vous passer de mes prières et de mes hommages, mes besoins me pressent de vous les offrir sans cesse. Vous ne seriez pas mon Dieu, si les hommes pouvaient être nécessaires à votre gloire; mais vous ne le seriez pas aussi si, étant vous-même seul nécessaire à leurs besoins, vous fermiez vos oreilles à leurs supplications les plus touchantes; et si après les avoir placés sur la terre, vous ne daigniez plus vous mêler de tout ce qui les regarde. Je ne cesserai donc de vous dire : Seigneur, vous êtes mon Dieu; ce nom adorable dit tout : il dit, et que vous n'avez pas besoin de la créature, et que vous vous devez pourtant à la créature qui vous aime, qui vous adore et qui vous réclame.

℣ 2. Sanctis qui sunt in terra ejus, mirificavit omnes voluntates meas in eis.	℣ 2. *Mais il m'a inspiré un amour surprenant pour ses serviteurs qui sont sur la terre.*

Et en effet, grand Dieu, vos serviteurs pourraient-ils mener sur cette terre de malédiction la vie sainte et merveilleuse qu'ils mènent, si vous n'étiez sans cesse avec eux, et s'ils ne trouvaient dans votre protection puissante des secours supérieurs à leur faiblesse et à toutes les tentations qui les environnent? C'est leur exemple, grand Dieu, qui soutient ma confiance et qui m'est un gage toujours présent de vos miséricordes envers ceux qui vous servent; je respecte leur vertu, je la regarde comme un prodige que vous opérez en ces jours de dissolution et de ténèbres pour rendre les pécheurs inexcusables; je cherche à m'unir à eux et à les avoir sans cesse pour témoins et pour censeurs même de mes infidélités. Vous savez, grand Dieu, que le commerce des méchants me déplaît et me gêne; leur rang et leurs titres, qui rendent leur société si honorable aux yeux des hommes, ne changent rien à l'état violent oùje me trouve quand des raisons de bienséance m'obligent de vivre au milieu d'eux; et au sortir de là, je ne trouve de délassement et de joie véritable que dans la conversation innocente des âmes fidèles. C'est là, Seigneur, où mon cœur vient respirer de toutes les vaines agitations du monde d'où il sort; c'est là où il m'est permis d'en déplorer la folie, et de parler avec effusion de cœur, de la sagesse, de la beauté de votre loi sainte et des consolations qui en accompagnent toujours ici-bas même l'observance. Et qu'importe, grand Dieu, que vos serviteurs soient obscurs selon le siècle, et n'offrent rien qui les distingue aux yeux des hommes? La piété n'est-elle pas un titre plus éclatant que les sceptres et les couronnes? n'est-elle pas le prix d'une gloire immortelle et d'un royaume qui ne verra jamais de fin? Et que sont toutes les dignités de la terre comparées à la justice et à l'innocence, que des lueurs passagères qui ne laissent rien après elles, ou du moins qui ne laissent souvent que des crimes que les justes eux-mêmes, ces hommes si vils aux yeux de la chair, assis sur des trônes de lumière, jugeront pourtant un jour à la face de l'univers ?

℣ 3. Multiplicatæ sunt infirmitates eorum; postea acceleraverunt.	℣ 3. *Les ayant vus accablés du nombre de leurs infirmités, je n'ai rien omis pour les soulager, afin qu'ils pussent aller à lui avec plus de promptitude.*

Vous permettez presque toujours, grand Dieu, que ces justes soient accablés de maux et d'infirmités ici-bas. Ce n'est pas en effet ici le lieu de leur repos et de leur triomphe; c'est celui de leur exil et de leurs combats. Le monde qu'ils méprisent, les méprise à son tour; il les croit indignes de ses faveurs, parce qu'il n'est pas lui-même digne d'eux ; il joint à son oubli et à ses mépris

les mauvais traitements et les calomnies; tous les maux paraissent se rassembler sur leur tête pour les ébranler; leurs faiblesses même en ces moments dangereux semblent se multiplier et conjurer leur perte avec les ennemis du dehors qui les attaquent. Mais, grand Dieu, revenus de cet instant de découragement, avec quelle rapidité regagnent-ils ce que la pesanteur de leur croix leur avait fait perdre de chemin dans votre voie sainte! Leur force naît de leur faiblesse même. Rien n'est plus capable d'arrêter l'impétuosité de votre esprit qui les pousse. Honteux d'avoir pu un seul instant chanceler sous le poids, ils réparent cette honte par des efforts héroïques : jamais plus fervents, plus généreux, plus disposés à courir à pas de géant dans la carrière, qu'au sortir de ces tribulations et de ces dégoûts qui avaient paru les ralentir. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que vos épreuves sont de nouveaux bienfaits pour vos élus, et que les tentations dont vous les affligez ne servent qu'à leur préparer de nouvelles grâces.

℣ 4. Non congregabo conventicula eorum de sanguinibus, nec memor ero nominum eorum per labia mea

℣ 4. *Pour les pécheurs qui s'unissent afin de pouvoir répandre le sang, je n'ai jamais autorisé leurs complots, ni fait honneur à leur nom dans mes discours.*

Mais, Seigneur, autant que je cherche avec empressement la société de vos serviteurs, autant je me dérobe à celle des hommes livrés au monde et à leurs passions, dès que je le puis sans blesser les règles de la bienséance, ou les devoirs de la charité. Et comment pourrais-je aller grossir leurs assemblées criminelles et m'y trouver avec goût? La réputation de leurs frères y est déchirée sans pitié : la vertu même de vos serviteurs n'y est pas à couvert de la malignité de leurs censures, et leurs traits les plus sanglants portent sur eux. Ce sont des assemblées de sang, où les plaies que leurs langues font à l'innocence la plus pure, deviennent un spectacle qui amuse leur oisiveté et qui réjouit leur ennui. Ils nous rappellent les horreurs du paganisme, où les hommes se faisaient un divertissement public de s'assembler sur des théâtres infâmes pour y voir d'autres hommes qui se faisaient des plaies mortelles et s'entredonnaient la mort pour amuser les spectateurs. Quel plaisir barbare, grand Dieu, pour des chrétiens! il faut qu'il en coûte le sang et la réputation à leurs frères pour les délasser; et celui qui enfonce le poignard avec plus d'habileté et de succès, est celui qui emporte les suffrages publics et les acclamations de ces assemblées d'iniquité. Des occasions imprévues et indispensables m'y ont quelquefois conduit; mais, grand Dieu, loin d'applaudir à leurs discours cruels, il me semblait recevoir moi-même les plaies qu'ils faisaient à leurs frères; et toute l'indulgence que ces hommes de sang peuvent attendre de moi, c'est d'effacer de mon souvenir ces tristes images; c'est de n'en parler qu'à vous seul, ô mon Dieu, et d'oublier jusqu'à leurs noms, qui peuvent être illustres aux yeux des hommes, et embellir la vanité des histoires, mais qui ne peuvent que souiller la mémoire de vos serviteurs.

℣ 5. Dominus pars hereditatis meæ, et calicis mei; tu es qui restitues hereditatem meam mihi.

℣ 5. *Le Seigneur fut toujours mon héritage; et cet héritage, ô mon Dieu, vous me le conserverez à jamais.*

Oui, Seigneur, que ces esclaves insensés du monde se fassent une gloire de leurs noms, de leurs titres, de l'étendue et de la magnificence de leurs héritages : qu'ils s'élèvent du partage des biens et des honneurs dont le monde les a favorisés; tout cet amas de fumée ne sert qu'à nous cacher les biens éternels, et n'est pas plus solide que le monde lui-même qui le distribue. C'est là, grand Dieu, le vil partage des enfants de la terre. J'y renonce dès à présent, Seigneur : dépouillez-moi, j'y consens, de tout ce que j'ai recueilli de la succession de mes ancêtres, si vous voyez que mon cœur y tienne trop encore; renversez cet édifice de boue que leurs soins et leurs services rendus à la patrie ont élevé et transmis à leur postérité; si jamais ébloui de son éclat ou amolli par les délices qu'il offre, je suis assez malheureux que de m'y faire une cité permanente. Mes pères selon la chair ne m'ont laissé qu'un partage de chair et de sang. Cendre et poussière, ils ne m'ont transmis que ce qui doit y retourner comme eux. Mais vous, grand Dieu, vous êtes le père immortel de mon âme; l'héritage que vous promettez à vos enfants, c'est vous-même; c'est une éternité de paix et de joie dont ils jouiront dans votre sein; c'est une magnificence de gloire et de bonheur qui ne craindra plus de révolution, et qui durera autant que vous-même. Voilà le partage des enfants du ciel; et voilà, grand Dieu, celui que je choisis, je n'en veux point d'autre que vous seul; parce que tout le reste fuit, fond à nos yeux, nous échappe, et que vous seul demeurez éternellement; parce que tout le reste nous souille, nous agite, n'est qu'une révolution fatigante de craintes, de désirs, d'espérances, de jalousies, de sollicitudes, de chagrins, et que vous seul fixez les inquiétudes du cœur, et lui rendez la paix et les consolations que le monde ne donne pas, et même ne connaît pas. Ce n'est pas, grand Dieu, que ces consolations soient toujours sensibles à une âme fidèle, et que votre calice ne se trouve souvent mêlé d'amertume : mais cette amertume n'est répandue que sur la surface; le fond est inépuisable en douceurs et en délices saintes. Et d'ailleurs, grand Dieu, vous nous le rendrez un jour ce calice, dégagé de tout ce qu'il y a encore d'amer ici-bas; nous y boirons à longs traits ce torrent de volupté pure dont vous enivrez vos élus. C'est là, Seigneur, l'héritage des enfants après lequel je soupire : réservez-le-moi, Père clément et miséricordieux; ne permettez pas que je m'en rende jamais indigne. Disposez à mon égard selon votre bon plaisir des biens passagers et du partage que vous m'avez assigné sur la terre; mais restituez-

moi le partage éternel de vos enfants, que le sang de votre Fils nous a acquis : c'est là mon héritage. Mais en vous exposant mon droit, ô Père des miséricordes, j'attends de votre bonté seule les vertus qui peuvent m'en assurer la possession éternelle.

ỷ 6. Funes ceciderunt mihi in præclaris; etenim hereditas mea præclara est mihi.

ỷ 6. *Je suis bien échu dans mon partage; mon héritage est charmant.*

Non, Seigneur, plus je compare la paix, la douceur et le plaisir secret que l'on goûte dans l'observance de vos commandements, aux troubles, aux remords, aux inquiétudes inséparables de ceux qui se livrent aux passions et à toutes les illusions du monde, plus je m'applaudis de mon choix, plus mon sort me paraît digne d'envie, plus je suis surpris que tous les hommes, accablés sous le joug de leurs crimes et sous la tyrannie de leurs passions, sous l'ennui mortel des plaisirs mêmes après lesquels ils courent, ne viennent pas s'offrir à la douceur de votre joug si consolant, si aisé à porter, et qui nous décharge du poids insupportable de tous les autres. Pour moi, Seigneur, je me trouve si heureux de vous avoir choisi pour mon partage, que toutes les fortunes de la terre ne me paraissent pas même dignes des regards d'une âme qui a le bonheur de vous posséder. Qu'il est beau, Seigneur, qu'il est grand, qu'il est digne de l'homme de vous servir ! Que cette glorieuse servitude élève l'homme au-dessus de tous les trônes et de toutes les grandeurs de l'univers ! et qu'elle le rend supérieur à ses passions, à ses prospérités, à ses disgrâces, à tous les événements qui agitent sans cesse à leur gré le reste des hommes ! Voilà, grand Dieu, les héros de la grâce et de l'éternité; ceux du monde ne sont que de vils esclaves, et des personnages de théâtre revêtus d'un nom, d'un éclat et d'une décoration passagère, et qui n'a rien de plus réel que la scène puérile qu'ils représentent, qu'ils vont déposer au sortir de la représentation, reprenant pour paraître devant vous leurs viles parures et leurs véritables noms, c'est-à-dire les faiblesses et les passions honteuses qui seules leur appartiennent.

ỷ 7. Benedicam Dominum qui tribuit mihi intellectum; insuper et usque ad noctem increpuerunt me renes mei.

ỷ 7. *Je bénirai le Seigneur de m'avoir donné assez d'intelligence pour faire un choix si heureux : toujours jusque pendant la nuit je suis excité par les mouvements de mon cœur à lui en rendre des actions de grâces.*

Quelles actions de grâces puis-je vous rendre, ô mon Dieu, de m'avoir donné l'intelligence de ces vérités éternelles ? Quand je considère qu'elles sont cachées à la plupart des hommes, et que toutes leurs lumières, tous leurs soins, tous leurs travaux se bornent à se faire ici-bas une félicité chimérique ; quand je les vois, un bandeau fatal sur les yeux, courir comme des insensés au précipice, sans examiner où se terminera leur course; quand je me dis à moi-même comment il est possible qu'ils soient si habiles, si clairvoyants, si judicieux pour ménager leurs intérêts temporels, et que pour ceux de leur éternité, toutes leurs lumières les abandonnent, qu'ils ne daignent pas même en faire usage, et qu'ils ne croient pas l'intérêt de leur salut, cet intérêt si grand, si sérieux, cet intérêt unique qu'ils ont sur la terre, qu'ils ne le croient pas digne non-seulement de leurs soins, mais même de leurs réflexions; l'aveuglement incompréhensible où ils vivent, met encore dans mon cœur de nouveaux transports d'amour et de reconnaissance pour vous, ô mon Dieu, qui m'avez ouvert les yeux sur des vérités si essentielles, si palpables, et que la plupart des hommes ignorent, parce qu'ils ne veulent pas les connaître. C'est au milieu du monde même, où tout est erreur et illusion, que je sens encore plus le bienfait inestimable qui a fait luire sur moi la lumière au milieu de ces ténèbres. C'est lorsque j'entre dans cette nuit profonde, où je vois les enfants du siècle ensevelis, que mon cœur me reproche de ne vous bénir pas encore assez, ô mon Dieu, d'avoir dissipé en ma faveur le nuage épais qui les enveloppe. Ce sentiment de reconnaissance ne saurait plus s'effacer pour un instant même de mon cœur. Je le porte partout avec moi, et la nuit même mon cœur se réveille, et dérobe à la nature les moments destinés au sommeil, pour se répandre devant vous et vous renouveler ses actions de grâces.

ỷ 8. Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris est mihi, ne commovear.

ỷ 8. *J'ai toujours eu le Seigneur devant les yeux, persuadé qu'il était sans cesse à ma droite pour me soutenir.*

Et comment pourrais-je perdre de vue un seul moment vos miséricordes sur moi, ô mon Dieu ? c'est là toute la consolation de mon exil. Cette vie si pleine de chagrins et de misères serait-elle supportable, si vous n'étiez sans cesse présent à mon cœur pour en adoucir l'amertume ? pourrais-je marcher longtemps avec sûreté à travers tant de piéges et de périls, si je ne marchais toujours en votre présence? Aussi, grand Dieu, au milieu de toutes les révolutions que le monde offre sans cesse à mes yeux, de ces vicissitudes journalières qui élèvent les uns sur les ruines des autres, de ce tourbillon de soins, d'inquiétudes, de concurrences dont l'agitation éternelle entraîne et met en mouvement tous les enfants du siècle, au milieu de tant d'objets tumultueux, je ne vois que vous seul, grand Dieu, qu'un modérateur invisible qui règle tout, qui rapporte par des voies divines et inexplicables, tout ce qui se passe sur la terre à l'accomplissement de ses desseins éternels de miséricorde sur ses élus, et qui fait servir à leur salut les crimes même et les passions du reste des hommes. Oui, grand Dieu, vous êtes plus visible dans l'univers, que tous les objets qui frappent nos sens. Je vous y retrouve et vous y reconnais partout : dans les amertumes secrètes que vous mêlez aux plaisirs des pécheurs, dans les obstacles ou les facilités que vous semblez ménager à

leurs passions, dans l'élévation ou la décadence subite et éclatante de leur fortune, dans les peines et les assujettissements qu'il leur avait fallu dévorer pour y parvenir. J'y vois votre sagesse et votre bonté qui dispose de tous les événements, qui n'en permet aucun que pour sa gloire, pour l'instruction des justes, pour la conversion ou la punition des méchants, et qui ménage à tous les hommes, dans les objets même qui les séduisent, des ressources de grâce et des moyens de salut.

℣ 9. Propter hoc lætatum est cor meum, et exultavit lingua mea; insuper et caro mea requiescet in spe.

℣ 9. *C'est ce qui m'a rempli le cœur de joie, ce qui m'a fait chanter vos louanges avec tant de plaisir, et ce qui me fait encore regarder la mort comme un paisible sommeil, en attendant le moment de ma résurrection.*

Et voilà, grand Dieu, ce qui remplit mon cœur d'une joie indicible. Je vois que le hasard n'a aucune part à tout ce qui arrive sur la terre, et que tous les événements les plus fortuits en apparence, les plus surprenants, sont préparés dans les conseils éternels de votre providence. Les enfants du siècle, qui attendent uniquement de leurs soins et de leurs mesures le succès de leurs projets, sont sans cesse déchirés par des craintes ou par des espérances; leur cœur n'est jamais tranquille, parce qu'au lieu de le mettre entre vos mains, ils le laissent à la merci de l'incertitude des événements. Mais pour moi, Seigneur, je veux me reposer absolument sur vos vues sages et paternelles, de tout ce qui me regarde et de ce qui pourra me regarder à l'avenir. Je suis entre vos mains, et c'est assez pour voir d'un œil tranquille toutes les situations qu'il vous plaira de me ménager sur la terre: tristes ou agréables, j'y trouverai une source intarissable de joie et de consolation, parce que je me dirai à moi-même, que ce n'est ni la malice, ni la faveur des hommes, mais vous seul, ô Père bon et miséricordieux, qui m'y avez placé. Je vous y chanterai des cantiques de joie et de louange; je recevrai avec une égale paix les biens et les maux passagers que vous répandez sur moi. Tout vient de vous, grand Dieu, et tout ce qui vient de vous, est toujours une grâce et un bienfait pour nous. C'est dans cette douce confiance, Seigneur, que je verrai couler paisiblement les jours de mon exil sur la terre, que j'en adoucirai les peines et les ennuis, que j'attendrai la mort avec paix, que je la regarderai comme un doux repos, comme la délivrance de tous les périls et de toutes les tentations qui nous affligent, et le tombeau qui recevra en dépôt les dépouilles de ma mortalité, comme un asile assuré qui me les rendra au jour de la révélation, afin que vous les rendiez vous-même conformes au corps glorieux de votre Fils ressuscité.

℣ 10. Quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.

℣ 10. *Car vous ne me laisserez pas longtemps dans le tombeau, et vous préserverez votre serviteur de la corruption.*

Que de consolations, ô mon Dieu, dans cette bienheureuse espérance! Les enfants du siècle qui bornent à cette vie tous leurs désirs et tout leur espoir, n'ont rien qui les console des malheurs qu'ils y éprouvent. Le siècle à venir est pour eux une chimère, un chaos qui ne leur offre que les ténèbres et le néant. Ils se hâtent de jouir du présent; mais comme mille chagrins en empoisonnent la jouissance, et que souvent le monde même, où ils cherchent une injuste félicité, les méprise, les abandonne pour toujours, les accable de rigueurs et de mauvais traitements, ils se trouvent malheureux sans ressource; il n'y a plus qu'une noire tristesse, que des plaintes amères sur l'injustice du monde, ou un affreux désespoir caché sous le nom spécieux de philosophie et de mépris des hommes, qui puisse les consoler. La mort ne finit leurs peines passagères que pour leur en laisser entrevoir au delà de plus cruelles et de plus durables. Ils ne savent si leur âme sera la pâture des vers comme leur corps, ce qu'ils deviendront dans ce séjour ténébreux et éternel, où leur raison se perd, et où la religion ne leur montre que des objets affreux et désespérants. Mais pour ceux qui espèrent en vous, grand Dieu, ils peuvent être frappés, méprisés, affligés en cette vie: l'avenir qui est proche et qui est sans cesse ouvert à leurs yeux, essuie toutes leurs larmes: ils savent qu'unis à Jésus-Christ leur chef, ils ressusciteront comme lui, et que leur âme, comme la sienne, sortira glorieuse du tombeau pour retourner dans votre sein, d'où elle était sortie; et que si leur chair n'a pas le privilége, comme la chair divine de votre Fils, d'être exempte de la corruption dans le séjour de la mort, du moins leurs cendres se ranimeront un jour; cette boue se changera encore en une chair vivifiée, brillante d'éclat et d'immortalité; et que pas un cheveu de leur tête ne périra.

℣ 11. Notas mihi fecisti vias vitæ; adimplebis me lætitia cum vultu tuo, delectationes in dextera tua usque in finem.

℣ 11. *Bientôt vous me ferez revoir le chemin de la vie; la joie de vous voir tel que vous êtes, passera alors jusque sur mon corps; placé enfin à votre droite je goûterai pendant toute l'éternité des délices toujours nouvelles.*

Soyez à jamais béni, Seigneur, de ne pas permettre que je perde un seul moment de vue ces vérités consolantes, et cette dernière heure qui doit me conduire à la vie et à l'immortalité. Les objets des sens, les soins de la terre l'éloignent de notre pensée et nous la dérobent sans cesse; mais à travers ce nuage je vous vois, grand Dieu, qui êtes à la porte, et qui demain m'allez redemander mon âme. Le compte terrible que j'aurai à vous rendre, me trouble, il est vrai, et me pénètre de frayeur: mais, ô Dieu, Pasteur de nos âmes, vous ne m'avez pas retirée des voies de l'égarement et mise sur vos épaules, pour me rejeter et me laisser en proie au loup dévorant. Vous m'avez cherchée, lorsque je vous fuyais; vous ne m'abandonnerez pas, lorsque vous m'avez retrouvée, et que par les marques de ten-

dresse que j'ai reçues de vous, par les consolations que j'ai trouvées à revenir à vous et à vous demeurer unie, vous n'avez pas voulu me laisser ignorer combien mon retour vous avait causé de joie. Ouvrez donc sans cesse, Seigneur, aux yeux de ma foi ces portes éternelles qui nous cachent les délices et les biens inestimables que vous préparez à vos élus. Tout est ennui et tristesse sur la terre; lors même que je m'y abandonnais avec tant d'aveuglement à tous les plaisirs, j'y trouvais partout un vide, une satiété, une inquiétude secrète qui les empoisonnait. Non, Seigneur, nous ne sommes faits que pour vous, et ce n'est que dans votre sein adorable que nous pouvons goûter ce repos, ce parfait bonheur que les hommes cherchent en vain depuis si longtemps sur la terre. Nous ne vous voyons ici-bas qu'à travers les nuages de notre mortalité. Nous vous voyons assez, ô source éternelle de lumière et de vérité, pour vous aimer; mais nous ne vous voyons pas assez pour que cet amour saint remplisse tout notre cœur, le fixe, et anéantisse tous les attachements qui le partagent encore. Ce sera lorsque nous vous verrons face à face, et votre Fils assis à votre droite, que votre amour seul régnera dans notre cœur, qu'il l'absorbera tout entier, et que cet amour saint, toujours satisfait et toujours réveillé par votre présence adorable, nous fera goûter dans toute l'éternité des délices toujours nouvelles.

PSAUME XVI.

Prière d'une âme qui se trouve à la veille de perdre par la malice des hommes, ou sa fortune, ou son innocence, ou sa réputation, et qui s'adresse à Dieu dans la confiance qu'il la protégera dans une occasion si périlleuse.

℣ 1. Exaudi, Domine, justitiam meam; intende deprecationem meam.

℣ 1 *Laissez-vous fléchir, Seigneur, par mon innocence, et écoutez ma prière.*

Je ne vous offre, grand Dieu, pour obtenir votre secours dans le péril qui me menace, que la droiture de mon cœur. Je me vois à la veille, ou de perdre le trésor de votre grâce, si je succombe aux sollicitations des méchants, ou d'être opprimée par la calomnie, et livrée à toute leur malignité, si je vous demeure fidèle. Je ne balance pas sur le choix, ô mon Dieu! mais je sens ma faiblesse et j'implore votre protection. Ecoutez ma prière, et ne m'abandonnez pas dans une extrémité où la justice du secours que je vous demande, semble me répondre que vous ne tarderez pas de me l'accorder.

℣ 2. Auribus percipe orationem meam, non in labiis dolosis.

℣ 2. *Prêtez l'oreille aux vœux sincères que je vous adresse.*

Vous voyez dans mon cœur, grand Dieu, la sincérité de ma prière. Mes lèvres ne viennent pas ici vous tenir un langage trompeur, et avec un dessein secret de me rendre à la séduction et de trahir mon âme pour me dérober au péril qui me menace, je ne viens pas ici vous faire de vaines protestations, comme pour excuser par avance la défection honteuse déjà toute résolue au dedans de moi. Et que gagnerais-je, grand Dieu, en venant ici par des paroles artificieuses vous dissimuler mes plus secrètes pensées et vous honorer des lèvres, tandis que mon cœur se serait déjà éloigné de vous? N'y êtes-vous pas plus présent que moi-même? n'en percez-vous pas d'un seul regard toutes les profondeurs? et vos yeux qui voient tout, sont-ils des yeux de chair et de sang comme ceux de l'homme?

℣ 3. De vultu tuo judicium meum prodeat; oculi tui videant æquitates.

℣ 3. *Prononcez en ma faveur; que vos yeux soient attentifs à la justice de ma cause.*

C'est, Seigneur, ce qui redouble ma confiance. On peut imposer aux hommes, qui ne jugent que sur ce que nous leur paraissons : mais pour vous, grand Dieu, qui sondez nos cœurs, vous ne jugez de nous que sur ce que nous sommes. Je ne veux donc que vos yeux seuls pour témoins de ma peine et pour juges de l'équité de ma cause. Ce n'est ni mon imprudence, ni des complaisances criminelles pour les hommes qui m'ont jeté dans les périls et dans les perplexités où vous me voyez. Je ne me les suis pas attirés moi-même, pour excuser ensuite ma chute par la difficulté d'y conserver mon innocence, si je venais à succomber. Le danger m'a toujours fait autant d'horreur que le crime; et j'ai toujours cru que c'était chercher à périr, que de chercher soi-même à combattre. Ce sont les artifices des méchants qui m'ont tendu les piéges qui m'environnent, et c'est votre sagesse qui l'a permis, ou pour éprouver ma fidélité, ou pour réveiller ma tiédeur et ma négligence.

℣ 4. Probasti cor meum, et visitasti nocte : igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas.

℣ 4. *Vous avez éprouvé mon cœur, en me visitant dans ces temps sombres de la persécution : vous m'avez fait passer par le feu de la tribulation, et vous m'avez trouvé juste.*

Vous savez, grand Dieu, que ce n'est pas ici la première épreuve que je souffre. Il suffit de se déclarer sans ménagement pour vous dans le monde, pour être en butte à ses contradictions et à ses censures. Vous avez permis plus d'une fois qu'il se déchaînât contre moi : vous exigez de mon cœur ces tribulations, comme des preuves douloureuses de ma fidélité; comme un feu au travers duquel vous vouliez me faire passer pour purifier mon âme des restes d'attachement qu'elle conservait encore pour les choses de la terre. Il est sans doute bien étonnant, Seigneur, que vos serviteurs ayant à essuyer tous les jours tant de dégoûts et de mépris de la part du monde, puissent y tenir cependant encore par des affections secrètes et souvent imperceptibles à eux-mêmes. Vous avez trouvé dans mon cœur la même faiblesse : mais du moins, Seigneur, il s'est soumis avec confiance aux calamités et aux traverses dont vous m'avez affligé. J'ai adoré et baisé la main qui me frappait :

il a pu m'échapper quelques plaintes que l'affliction arrache malgré nous à la nature, mais dans le temps même qu'elles sortaient de ma bouche, mon cœur les désavouait, se soumettait avec joie à votre conduite adorable sur ma personne, vous en rendait même grâces, regardait ces rigueurs apparentes comme des bienfaits véritables. Oui, Seigneur, vous avez pu trouver mon cœur faible et abattu dans l'adversité; mais vous ne l'avez jamais trouvé révolté et infidèle.

℣ 5. Ut non loquatur os meum opera hominum, propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras.

℣ 5. *Afin de m'interdire les plaintes sur ce que les hommes me faisaient souffrir, j'ai pensé à vos volontés et à vos promesses, et j'ai suivi avec soumission la route pénible des souffrances.*

Les plaintes même que j'accordais à ma douleur, je les adressais à vous seul, ô mon Dieu. Ma langue n'a jamais cherché un adoucissement criminel à mes peines, en décriant les actions et la conduite des hommes qui en étaient les auteurs. Je ne cherchais point à m'attirer de la compassion en excitant contre eux la haine publique : je respectais en eux, grand Dieu, les instruments dont vous vous serviez pour accomplir sur moi vos desseins de miséricorde; je m'imposais un silence rigoureux sur l'injustice même de leurs procédés à mon égard. Je n'ignorais pas là-dessus, ô mon Dieu, les lois saintes que vous nous avez données, et qui nous ordonnent, non-seulement d'épargner, mais même de bénir ceux qui nous maudissent; non-seulement de ne pas leur rendre le mal pour le mal, mais même de les combler de biens, et d'amasser par ces marques héroïques de charité, des charbons de feu sur leur tête. Cette voie que vous nous prescrivez de suivre paraît dure à la nature; tout notre cœur pétri de chair et de sang se révolte d'abord contre elle : mais quand une fois, grand Dieu, on a étouffé par le secours de votre grâce, l'impétuosité de ces premiers mouvements, quelle consolation ne trouve-t-on pas de s'en être rendu le maître, d'avoir rétabli la paix dans son cœur, d'en avoir banni l'aigreur et l'amertume qui le déchirait, et qui nous punit toujours de notre haine par les troubles et les fureurs qu'elle laisse au dedans de nous! Quelle joie de jouir de sa victoire et de cette supériorité sur nous-mêmes, dont le seul semblant flattait tant autrefois l'orgueil des philosophes; mais qui fait seulement sentir à une âme humble et chrétienne combien votre grâce peut l'élever au-dessus de la nature!

℣ 6. Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea.

℣ 6. *Affermissez mes pas dans le chemin qui me mène à vous, de peur que je ne vienne à chanceler.*

Continuez, grand Dieu, à me favoriser des mêmes secours dans les nouveaux combats où je me trouve exposée. Tous les piéges et tous les artifices du démon semblent se réunir pour m'affaiblir ou pour me surprendre : mes amis, mes proches eux-mêmes, par une tendresse trop humaine, se joignent à cet ennemi de mon salut et paraissent avoir conjuré ma perte. Mais votre grâce, ô mon Dieu, abonde toujours à mesure que les périls se multiplient. Donnez-moi donc une nouvelle force, non-seulement pour affermir mes pas dans vos voies, mais encore afin que j'y marche avec plus de ferveur et de perfection. Tirez votre gloire de la malice même des hommes, qui espèrent en m'affligeant d'ébranler la fidélité que je vous ai jurée. Montrez, grand Dieu, que rien n'est capable de vaincre, ni même de faire chanceler un seul moment, une âme qui combat avec vous. Quand tout favorise ici-bas vos serviteurs, le monde n'admire point en eux les dons de votre grâce; leur prospérité diminue à ses yeux le mérite de leur vertu; il ne leur tient pas compte d'une piété que les biens, les honneurs, les applaudissements, la faveur semblent récompenser ici-bas. Mais quand, malgré les mépris, les opprobres, les adversités, ils vous demeurent fidèles; c'est alors, grand Dieu, que le monde est forcé de rendre gloire à votre grâce et de reconnaître qu'elle peut élever les hommes à un degré de grandeur et de supériorité de perfection, où toutes les vertus humaines ne sauraient jamais atteindre.

℣ 7. Ego clamavi, quoniam exaudisti me, Deus : inclina aurem tuam mihi, et exaudi verba mea.

℣ 7. *Comme vous m'avez toujours exaucé, ô mon Dieu, je vous appelle à mon secours : écoutez-moi, et exaucez ma prière*

J'ai éprouvé si souvent jusqu'ici votre secours, grand Dieu, dans mes tentations et dans mes peines : j'ai trouvé tant de consolation, tant de force, en m'adressant à vous et en réclamant votre protection, que votre bonté ne sera pas importunée si je redouble aujourd'hui mes cris et mes supplications dans un péril plus pressant; vos faveurs passées sont pour moi des gages bien consolants de celles que j'attends en cette occasion. Cette confiance seule n'est-elle pas déjà elle-même, grand Dieu, le secours que je demande? N'est-ce pas vous seul qui la mettez dans mon cœur? N'est-ce pas vous qui me faites sentir mon impuissance, et le besoin que j'ai de votre grâce? Oui, grand Dieu, toute la force qui me rassure, c'est que je reconnais devant vous ma faiblesse, et que j'attends tout de vos miséricordes infinies. Voilà, Seigneur, la seule prière qui trouve toujours vos oreilles ouvertes pour l'écouter; voilà le langage de la foi et de la piété que vous aimez à entendre, c'est vous qui nous l'avez appris, et vous exaucez toujours les prières que vous avez vous-même formées dans nos cœurs.

℣ 8. Mirifica misericordias tuas, qui salvos facis sperantes in te.

℣ 8. *Vous qui sauvez ceux qui espèrent en vous, faites éclater sur moi vos miséricordes.*

Il est vrai, grand Dieu, qu'il faut que votre puissance opère une espèce de prodige en ma faveur, pour me délivrer du péril extrême qui me menace; et toutes les ressources me manquant, il n'y a d'espérance pour moi que dans un de ces coups écla-

tants de vos miséricordes que vous réservez toujours aux maux désespérés. Mais c'est alors, protecteur tout-puissant de ceux qui espèrent en vous, que vous aimez à faire éclater la force de votre bras; peut-être même n'avez vous permis que je fusse accablé de tant d'adversités, et que toute voie pour en sortir me fût fermée, que pour éprouver si l'extrémité du danger n'affaiblirait pas ma confiance : mais non, Seigneur, je la sens croître à mesure que le péril augmente. Que le monde entier se soulève contre moi, je serai plus forte que le monde quand vous serez avec moi. Vous avez toujours pourvu à la sûreté de ceux qui ont mis en vous toute leur espérance, par des ressources inespérées et merveilleuses. L'histoire de vos serviteurs n'est que l'histoire des merveilles admirables que vous avez dans tous les temps opérées pour eux; cette suite de prodiges est devenue depuis le commencement, comme la conduite ordinaire de votre providence à leur égard; vous ne les avez menés que par des voies singulières et miraculeuses. Voilà, ô mon Dieu, le grand motif de ma confiance. Il faut un prodige éclatant pour me délivrer des maux qui m'environnent et dont je ne puis échapper; mais c'est pour cela même que je l'attends, ce prodige, ô mon Dieu, et ce n'est point là présumer de vos miséricordes; c'est leur offrir l'objet qu'elles ont toujours choisi pour se manifester avec éclat : c'est espérer en vous contre l'espérance; et voilà, grand Dieu, jusqu'où vous voulez que nous espérions, pour nous faire sentir un moment après, que ce n'est pas en vain qu'on espère en vous.

℣ 9. A resistentibus dexteræ tuæ custodi me, ut pupillam oculi.	℣ 9. *Gardez-moi comme la prunelle de l'œil, de ceux qui semblent mesurer leurs forces avec les vôtres.*

Il est vrai, grand Dieu, que vous permettez les maux et les traverses dont je suis accablée; mais la malice de ceux qui en sont les auteurs contredit votre loi sainte. Ils entreprennent de renverser en moi, par leurs séductions ou par leurs violences, l'ouvrage de vos miséricordes que la force de votre droite y a commencé; ils ne veulent, à force de contradictions, que me dégoûter de votre service; ils s'opposent à vos desseins éternels sur mon âme. Grand Dieu, les hommes pourront-ils détruire ce que vous avez édifié? vos volontés adorables sur vos élus trouvent-elles quelque résistance dans les vaines oppositions des méchants? à quoi peuvent aboutir leurs faibles efforts, qu'à faciliter l'accomplissement de ce que vous avez résolu? Plus ils s'efforcent de résister à mon égard aux ordres de votre sagesse, plus ces ordres immuables auront leur effet : leurs oppositions me répondent de votre secours et de la victoire; je vous deviens plus chère et plus précieuse à mesure que je suis plus exposée, et que vos desseins éternels sur moi trouvent plus de contradictions de la part des hommes. C'est votre gloire, Seigneur, qu'on attaque; c'est l'ouvrage chéri de votre grâce que vous avez à défendre. Ne me regardez pas moi-même : vous n'y verriez rien qui ne dût vous éloigner de moi. Mais regardez-y, Seigneur, ce que vous y avez vous-même opéré : la foi, l'amour, la componction, la confiance; le cœur nouveau que vous avez créé au dedans de moi. Vous défendrez vos dons inestimables, ô mon Dieu, vous me garderez comme la prunelle de l'œil; vous environnerez cette nouvelle lumière que vous avez répandue dans mon âme, de tant de remparts, que ni le vent des tribulations, ni la vaine poussière des prospérités et des richesses, ne sera jamais capable de l'éteindre.

℣ 10. Sub umbra alarum tuarum protege me a facie impiorum qui me afflixerunt.	℣ 10. *Couvrez-moi de vos ailes à la vue de ces impies qui me persécutent sans cesse.*

Regardez-moi, grand Dieu, comme un oiseau faible qui ne fait que d'éclore; c'est sous vos ailes seulement que je puis être en sûreté; c'est sous la chaleur divine de cet abri que mes forces croîtront de jour en jour et que je serai enfin en état de me dégager de tous les filets tendus autour de moi pour me surprendre. Mais en attendant, ô mon Dieu, que vos ailes saintes demeurent toujours étendues sur moi; ne vous éloignez pas d'un moment. Quelle honte pour ceux qui m'affligent, quand ils me trouveront invincible sous cet asile! Ils auront beau m'attaquer de toutes parts: à leur vue même je mépriserai leurs efforts impies, ils auront la confusion et la douleur de voir ma faiblesse victorieuse de toute leur puissance; ils seront forcés d'être témoins du triomphe de votre grâce. Ainsi, grand Dieu, en me protégeant vous les confondrez et vous leur ferez sentir que l'homme est bien faible contre Dieu.

℣ 11. Inimici mei animam meam circumdederunt, adipem suum concluserunt; os eorum locutum est superbiam.	℣ 11. *Mes ennemis m'environnent de toutes parts; ils ont fermé leurs entrailles à la compassion; fiers de leur puissance, ils insultent même à ma faiblesse.*

Ces grandes vérités, ô mon Dieu, sont cachées aux yeux de mes oppresseurs; ils ne comptent pour rien votre protection envers vos serviteurs qu'ils entreprennent de perdre; ils ne voient que leur faiblesse et le dénuement où ils sont de tout secours humain; ils ne voient pas la main invisible qui les défend et qui les protége; ils croient n'avoir affaire qu'à l'homme et ne savent pas qu'ils s'en prennent à vous-même. Vous le voyez, grand Dieu, comme ils s'acharnent tous les jours avec plus de fureur à ma perte. Ils s'assemblent autour de moi comme pour m'investir, de peur que je ne leur échappe; ils tentent tous les moyens que la malice peut inventer pour séduire mon âme; quand les caresses et les sollicitations n'ont pas réussi, ils ont recours aux mauvais traitements et aux outrages. C'est tantôt le serpent qui vient s'insinuer avec souplesse pour m'empoisonner de son venin, et puis un lion furieux qui s'élance sur moi, pour faire de mon âme la pâture de

sa rage et de sa férocité. Leurs entrailles alors sont fermées à toute compassion; ils s'applaudissent même des maux qu'ils me font souffrir; ils insultent avec un orgueil impie à la confiance que j'ai en vous, ô mon Dieu; ils en font le sujet de leurs dérisions et de leurs blasphèmes; ils me défient de trouver dans mon recours à votre seule protection un asile qui me mette à couvert de l'inhumanité de leurs poursuites; ils n'ouvrent leur bouche que pour m'exalter leur puissance, leur crédit, leur élévation, et m'intimider par le peu de ressources que le malheur de ma situation me fournit pour m'en défendre. Mais, grand Dieu, loin d'être éblouie de leur grandeur et de leur prospérité, je la regarde comme un don que vous leur avez fait dans votre colère : elle endurcit le cœur, elle allume toutes les passions, elle en rassemble autour de nous tous les attraits les plus inévitables; les plaisirs sensuels marchent toujours à sa suite, et le crime, grand Dieu, suit toujours de près les plaisirs. Elle est comme une graisse fatale qui étouffe bientôt en nous la vie de la grâce et de la foi, et qui bouche toutes les avenues par où les influences de votre Esprit-Saint pourraient se communiquer à nos âmes.

℣ 12. Projicientes me nunc circumdederunt me : oculos suos statuerunt declinare in terram.

℣ 12. *Après m'avoir abandonné, leur haine s'est réveillée : ils m'ont investi de nouveau; détournant les yeux du ciel, ils s'appliquent uniquement à ma perte.*

Ainsi, grand Dieu, ces hommes fiers de leur élévation et de leur puissance, mais vils et méprisables à vos yeux, ont beau me proscrire, me fouler aux pieds comme de la boue, ne me laisser voir autour de moi que des maux à venir encore plus cruels que ceux que je souffre, m'interdire même la consolation de me plaindre; ils ne m'ôteront pas, ô mon Dieu, celle de me consoler avec vous. Quand je me présente à eux pour leur exposer mon innocence, ils ne daignent pas même détourner leurs regards sur moi : leurs yeux fixés à terre avec un dédain orgueilleux, croiraient s'avilir s'ils se levaient pour voir ma douleur et ma misère. Mais, grand Dieu, ce ne sont pas les regards des hommes que je cherche d'attirer sur moi : regardez-moi seulement, vous, ô mon Dieu, mais regardez-moi de cet œil de miséricorde et de tendresse qui change toutes les peines que nous endurons en des plaisirs secrets et indicibles. Que les pécheurs n'aient des yeux que pour la terre : c'est d'elle qu'ils attendent tout leur bonheur et il est juste qu'ils ne la perdent jamais de vue; mais pour ceux qui souffrent en votre nom, ô mon Dieu, ils les ont toujours levés au ciel, parce que c'est de là qu'ils attendent leur délivrance et qu'ils savent qu'elle est proche.

℣ 13. Susceperunt me sicut leo paratus ad prædam : et sicut catulus leonis habitans in abditis.

℣ 13. *Les voilà qui viennent fondre sur moi, comme un lion s'élance du lieu où il est caché, sur la proie qui se présente.*

Les animaux les plus féroces, grand Dieu, sont quelquefois capables d'humanité : ils ont autrefois respecté un de vos prophètes dans la fosse même où il devait leur servir de pâture, et rendu à leur manière les devoirs funèbres au saint patriarche de vos anachorètes. Mais les hommes en qui toute crainte de votre nom est effacée, ne sentent jamais ces heureux intervalles de tendresse et de compassion; la douleur elle-même qui désarme la férocité, les irrite et les rend plus cruels. Je l'éprouve tous les jours, grand Dieu! plus mes ennemis m'écrasent et me rendent un objet digne de pitié, plus leur haine contre moi s'aigrit et s'enflamme; mes maux qui devraient les satisfaire, ne servent qu'à m'en attirer de nouveaux; ce sont toujours des lions furieux, qui après avoir déchiré leur proie, n'en sont que plus avides pour la dévorer tout entière. Leur fureur même ne meurt pas avec eux, leurs exemples la transmettent à leurs enfants dans l'âge le plus tendre; ils sucent presque avec le lait la cruauté de leurs pères; ils héritent de leurs vices encore plus que de leurs noms et de leurs biens; on voit de père en fils une succession de dureté, d'inhumanité envers les malheureux qui infecte ces races maudites.

℣ 14. Exurge, Domine, præveni eum, et supplanta eum : eripe animam meam ab impio; frameam tuam ab inimicis manus tuæ.

℣ 14. *Levez-vous, ô mon Dieu, prévenez-les, confondez leur espérance : tirez-moi des mains de ces impies; désarmez-les en leur ôtant cette puissance qu'ils tiennent de vous, et qu'ils n'emploient qu'à traverser vos desseins.*

Il y a trop longtemps, grand Dieu, qu'ils abusent de leur crédit et de leur puissance, vengez votre gloire en vengeant l'innocence de vos serviteurs. Vous m'avez jusqu'ici soutenu dans mes peines par des consolations secrètes, c'en est assez pour affermir ma faiblesse, mais ce n'en est pas assez pour manifester avec éclat votre puissance. Les hommes charnels ne sont pas frappés des prodiges de grâce que vous opérez dans les cœurs, il faut parler à leurs sens et vous montrer à eux par des coups éclatants d'indignation où ils soient forcés de reconnaître votre doigt. Levez-vous donc, grand Dieu, paraissez à découvert, ils sont sur le point de m'accabler; toutes les mesures qu'ils ont prises contre moi paraissent infaillibles; faites-les évanouir, grand Dieu, dans le moment même où ils comptaient s'applaudir du succès. Prévenez leurs noirs desseins par les moyens même qu'ils ont choisis pour les accomplir; laissez-leur jusqu'au bout goûter l'erreur de leur espérance barbare, pour la confondre en un clin d'œil avec plus d'éclat; attendez que je leur sois livré, qu'ils me tiennent enfin absolument sous leur puissance et qu'ils soient les maîtres de ma vie et de mon salut, pour me délivrer de leurs mains. Suscitez-leur alors des concurrents qui les supplantent dans la faveur des princes et des grands dont ils abusent; qu'ils voient leurs places occupées par leurs envieux; que tout cet édifice d'orgueil, de crédit, d'opulence, que tant de crimes avaient

élevé, s'écroule tout d'un coup à leurs yeux lorsqu'ils le croient le plus affermi; arrachez-leur des mains le glaive, cette autorité que vous ne leur aviez confiée que pour protéger les faibles et les innocents, et dont ils ne se sont jamais servis que pour les opprimer. Ce sont les prospérités et les faveurs dont vous les avez comblés qui en ont fait des ennemis de votre nom; peut-être, grand Dieu, qu'ils feront un usage plus chrétien de l'adversité et que les châtiments ramèneront à vos pieds ceux que vos bienfaits en avaient éloignés.

℣ 15. Domine, a paucis de terra divide eos in vita eorum; de absconditis tuis adimpletus est venter eorum.	℣ 15. *Mettez, Seigneur, même pendant la vie, de la différence entre les impies, et ce petit nombre de serviteurs que vous avez sur la terre; ceux-là sont comblés des biens qui sont cachés dans vos trésors.*

Mais, grand Dieu, si vos châtiments doivent leur être inutiles, laissez-les jouir de leur prospérité; ils n'aiment que les biens périssables, punissez-les en les en comblant; discernez-les par la continuité de ces faveurs funestes du petit nombre de vos serviteurs que vous éprouvez toujours ici-bas par des tribulations et des traverses. Vous leur réservez des biens plus solides et plus durables; vous vous réservez vous-même, grand Dieu, tandis que les heureux du monde reçoivent ici-bas leur récompense; vous faites creuser dans les entrailles de la terre et en arracher l'or dont ils sont avides pour en rassasier leur avidité. Il faut bien, grand Dieu, que les richesses soient méprisables à vos yeux, puisque vous les destinez presque toujours pour être le partage de ceux que vous n'aimez pas. En effet, Seigneur, ces bienfaits temporels dont vous les surchargez jusqu'à la satiété, cachent une main rigoureuse qui les rejette et les punit en même temps qu'elle semble les favoriser; ce sont des victimes que vous laissez engraisser et qui vont être incessamment immolées à votre vengeance.

℣ 16. Saturati sunt filiis, et dimiserunt reliquias suas parvulis suis.	℣ 16. *Ils se voient une nombreuse postérité, à laquelle ils laissent en mourant de grands héritages.*

Oui, Seigneur, qu'ils voient leurs années prolongées sur la terre au delà même des bornes qui terminent la vie des autres hommes; qu'ils aient le plaisir passager de voir autour d'eux les enfants de leurs enfants; qu'une nombreuse postérité flatte leur vieillesse et leur promette que leur nom passera avec eux jusqu'aux âges les plus reculés; qu'ils laissent à leurs descendants les biens immenses qu'ils ont amassés et qui sont les restes criminels de leurs rapines et de leur avarice. Voilà, grand Dieu, l'unique bonheur où ils aspirent, ils veulent jouir longtemps ici-bas de leur opulence et l'établir sur des fondements si solides, que lorsque la mort les forcera enfin de s'en arracher, elle passe avec tout son éclat à leurs héritiers; c'est là où aboutissent tous leurs souhaits et tous les soins pénibles qu'ils dévorent pendant la vie : voilà les heureux du siècle.

℣ 17. Ego autem in justitia apparebo conspectui tuo; satiabor cum apparuerit gloria tua.	℣ 17. *Pour moi, ô mon Dieu, je tâcherai de paraître toujours pur à vos yeux, et je serai content, si je puis revoir votre tabernacle.*

Pour moi, grand Dieu, je ne leur envie point cette vaine félicité, mes supplications ne monteront jamais jusqu'à votre trône pour solliciter des dons si dangereux et que vous accordez presque toujours dans votre colère. Ce serait vous outrager, grand Dieu, que de vous demander autre chose que vous-même. L'unique objet de mes vœux est, que leur prospérité et leur crédit ne me suscitent plus des contradictions qui peuvent devenir l'écueil de mon innocence et de ma faiblesse. Je ne vous demande pas de partager avec eux le faux éclat qui les environne; je ne vous demande que toute la force dont j'ai besoin pour n'en être pas ébloui, et malgré toutes leurs sollicitations, de conserver toujours au dedans de moi la justice et l'innocence, qui sont les seules richesses de l'âme et le seul éclat qui les suit au delà du tombeau et qui les rend agréables à vos yeux. Sauvez mon âme, grand Dieu, des séductions continuelles que ces hommes corrompus assemblent autour de moi. Qu'ils me traitent d'insensé, qu'ils regardent ma fidélité pour vous comme une simplicité et une faiblesse d'esprit; que je paraisse à leurs yeux digne de pitié et de risée; que m'importe, grand Dieu, pourvu que vous me trouviez juste et digne de votre bienveillance quand je viendrai paraître devant vous? Le monde qui vous hait, peut-il estimer ceux qui vous aiment? Le monde qui ne connaît que les biens présents peut-il se persuader que ceux qui en sont comblés et qui n'en usent que pour la félicité de leurs sens, soient malheureux? Mais pour moi, Seigneur, vous m'avez appris que le monde ne fait point d'heureux: aussi ce n'est pas de lui que j'attends le bonheur où j'aspire, c'est de vous seul, ô mon Dieu. Vous nous en faites déjà goûter ici-bas les heureuses prémices par les consolations secrètes de votre grâce, par la paix du cœur et la joie de la conscience inséparables de la vertu. Le poids de la corruption, les périls répandus ici-bas, les peines de cet exil, troublent encore cette joie sainte; nous ne la goûtons qu'à demi et à travers mille amertumes qui en diminuent la douceur; mais le peu que vous nous en faites goûter sur la terre irrite notre soif et enflamme nos désirs. Si la suavité seule de vos saintes inspirations est capable de nous soutenir au milieu des peines et des malheurs les plus cruels de cette vie; que sera-ce, grand Dieu, quand nous en serons délivrés et que vous nous communiquerez à plein toute la magnificence de votre gloire? que sera-ce, quand échappés de toutes les misères qui nous environnent sur la terre, nous serons plongés dans le sein immense de votre amour, pénétrés de l'éclat immor-

tel de votre majesté et fixés dans la jouissance de ce bien suprême qui ne laisse plus rien à désirer à vos élus? C'est alors, grand Dieu, que ma joie sera pleine, que tous mes désirs seront remplis, que je ne serai plus occupé qu'à contempler votre gloire, que cette occupation sera pour moi un plaisir ineffable et toujours nouveau, que ce bonheur parfait n'aura plus d'autres bornes que celles de votre éternité.

PSAUME XVII.

Prières d'une âme qui, après avoir été longtemps livrée au monde et aux passions les plus criminelles, remercie Dieu d'avoir enfin rompu ses chaînes, et rappelle avec de grands sentiments d'amour et de reconnaissance tous les événements singuliers et presque miraculeux qui ont précédé et facilité sa conversion.

ỳ 1. Diligam te, Domine, fortitudo mea : Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus.

ỳ 1. *Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force : le Seigneur est mon appui, mon refuge, mon libérateur.*

Quand je rappelle devant vous, ô mon Seigneur, l'état déplorable et invétéré de crime et de déréglement d'où vous m'avez retiré, tout mon amour peut-il suffire pour vous en témoigner toute ma reconnaissance? Ma faiblesse ne rencontrait presque plus de péril où elle ne succombât; mon âme était devenue comme le triste jouet de tous les objets des passions; il leur suffisait de se montrer à moi pour me vaincre; mais, grand Dieu, vous avez été vous-même ma force, et l'empire que le monde et ses illusions avaient pris sur ma faiblesse n'a fait qu'embellir le triomphe de votre grâce. De faibles désirs de salut obtenaient de temps en temps de moi des démarches encore plus faibles de conversion; mais à peine avais-je fait un pas vers vous, ô mon Dieu, que je chancelais et retournais en arrière; vous seul, grand Dieu, avez enfin affermi et fixé ma légèreté et mon inconstance. Tout s'opposait au dehors à la résolution d'une nouvelle vie; tout ce qui m'environnait, loin de me tendre la main, ne m'offrait que des contradictions et des censures; le monde entier paraissait soulevé contre moi; vous seul, grand Dieu, avez été mon refuge; et tandis que tout m'abandonnait, j'ai trouvé un asile dans votre sein que vous m'avez ouvert avec une tendresse paternelle. Mille liens de passion, de bienséance, de respect humain, m'attachaient au monde; plus je tentais de m'en débarrasser et de les rompre, puis ils se resserraient; ma servitude était si invétérée, qu'elle paraissait sans ressource; vous m'avez regardé, grand Dieu; et, à ce seul regard de miséricorde, mes liens sont tombés. Que vous rendrai-je, ô mon divin libérateur, pour tant de bienfaits? c'est à vous-même à vous payer de vos mains; pénétrez mon cœur de votre saint amour; je m'y livre sans réserve, ô mon Dieu, et ce nouveau don que vous me faites est la seule reconnaissance que vous exigez de votre créature.

ỳ 2. Deus meus, adjutor meus, sperabo in eum.

ỳ 2. *C'est mon Dieu qui est mon défenseur ; je mettrai en lui toute mon espérance.*

Que pouvais-je tout seul, accablé sous le poids de mes chaînes? mon cœur aimait son esclavage honteux, et il se refusait à tout ce qui aurait pu le délivrer; il ne trouvait de bonheur, de sagesse, de noblesse, de sentiments, que sous ce joug funeste. Que serais je devenu, grand Dieu, si vous m'aviez laissé à moi-même? vous êtes venu à mon secours, et je me suis dégagé. Quel prodige de grâce, ô mon Dieu! et en quelle situation puis-je me trouver désormais, où je ne doive espérer en vous, réclamer votre assistance, et tout attendre de vos miséricordes infinies?

ỳ 3. Protector meus, et cornu salutis meæ, et susceptor meus.

ỳ 3. *Il me protége, il assure mon salut, il prend en main tous mes intérêts.*

Vous ne les avez pas bornées, grand Dieu, ces miséricordes, à me retirer de l'abîme où je croupissais; vous avez pris en main ma défense contre toutes les attaques que j'ai eu à soutenir de la part des hommes. Mon retour à vous m'a suscité des ennemis et des persécuteurs; vous avez rendu tous leurs efforts inutiles; vous avez dissipé comme de la poussière tous les vains projets qu'ils avaient formés contre mon salut. L'orage, qui me menaçait, s'est calmé sans que je m'en sois mêlé moi-même; ceux qui paraissaient les plus irrités de mon changement, ont été forcés d'y applaudir et de m'en féliciter. Quand on veut de bonne foi se donner à vous, grand Dieu, il n'y a qu'à s'en remettre à votre bonté pour toutes les suites que peut avoir cette grande démarche; c'est votre grâce qui la commence, c'est elle qui la soutient et qui l'achève.

ỳ 4. Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero.

ỳ 4. *Je louerai, j'invoquerai le nom du Seigneur, et je serai délivré de mes ennemis.*

Aussi c'est à votre grâce seule, ô mon Dieu, que j'en rends la gloire et les louanges qui lui sont dues. Que pourrais-je, en effet, m'attribuer à moi-même? vous savez, grand Dieu, ce que vous y avez trouvé; quel fond de misère et de dépravation! mais je vous ai invoqué, et vous êtes venu, et tout a changé de face au dehors et au dedans de moi. Quelle est votre bonté pour les hommes, ô mon Dieu, de leur avoir laissé une ressource si facile de salut! ils n'ont qu'à vous invoquer et s'adresser à vous; votre secours est toujours prêt; vous ne savez pas vous refuser aux prières et aux cris d'un cœur touché. Quel aveuglement de ne faire aucun usage d'un moyen de salut si consolant et si aisé! Pour moi, Seigneur, tant qu'il me sera permis de vous réclamer, et d'invoquer votre saint nom, j'userai de ce privilége heureux que vous avez bien voulu accorder à vos créatures. Que les ennemis de mon salut continuent à s'armer contre moi; qu'ils emploient les menaces et les artifices pour m'ébranler; je

vous invoquerai, grand Dieu, et ma prière fera toujours toute ma sûreté.

ỳ 5. Circumdederunt me dolores mortis; et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.

ỳ 5. *Les douleurs de la mort m'ont environné; et les torrents de l'iniquité m'ont rempli de trouble.*

C'est à elle, grand Dieu, que je dois le bienfait inestimable qui m'a retiré du désordre. Les remords du crime, plus cruels que les douleurs mêmes de la mort, me suivaient partout; j'avais beau changer de situation, je les retrouvais toujours autour de moi; c'étaient comme des furies attachées à mes côtés qui me poursuivaient, et ne me permettaient pas d'être un moment tranquille. La multitude innombrable de mes iniquités se rassemblait sans cesse sous mes yeux, et, comme un torrent impétueux, fondait sur mon cœur, et y excitait des troubles et des ravages qui me laissaient dans un état affreux. J'avais avalé le crime comme l'eau; mais ces eaux fatales, en grossissant, avaient inondé toutes les puissances de mon âme, y avaient éteint et ravagé tous vos dons, et laissé un fonds de boue et d'amertume, qui ne pouvait plus servir d'asile et de repaire qu'aux cruelles morsures des aspics et des serpents.

ỳ 6. Dolores inferni circumdederunt me; præoccupaverunt me laquei mortis.

ỳ 6. *Les horreurs du tombeau m'ont environné de toutes parts: j'ai vu des piéges tendus de tous côtés pour m'ôter la vie.*

Dans cette situation déplorable, grand Dieu, la pensée continuelle des supplices que vous préparez aux pécheurs, redoublait ma douleur et mes craintes; l'horreur du tombeau s'offrait sans cesse à mes yeux; je me disais à moi-même que la mort, comme un piége terrible, surprend toujours ceux qui n'en ont pas prévenu la surprise par de sages précautions; ma perte éternelle me paraissait inévitable, si je persévérais dans le déréglement où j'avais jusque-là vécu.

ỳ 7. In tribulatione mea invocavi Dominum, et ad Deum meum clamavi.

ỳ 7. *Au milieu de mon affliction, j'ai appelé le Seigneur à mon secours; j'ai poussé des cris vers mon Dieu.*

Ah! ce fut alors, grand Dieu, que ne pouvant plus soutenir le poids de mes crimes et de mes peines; ce fut alors, ô Père tendre et miséricordieux, que je me tournai vers vous; les cris de ma douleur et de mon repentir montèrent à votre trône. Après avoir essayé longtemps de l'insuffisance de toutes les créatures pour calmer les agitations de mon cœur, je compris que je ne pouvais trouver qu'en vous seul, ô mon Dieu, ce que je cherchais en vain depuis tant d'années au milieu du monde. Je levai ma voix vers vous, Seigneur, de l'abîme de tribulations et d'angoisses, où mon cœur était plongé; je crus que les supplications d'un pécheur, non-seulement désarmeraient votre colère prête à éclater sur moi, mais qu'elles réveilleraient même votre tendresse. Mes crimes, il est vrai, devaient m'imposer devant vous, ô Dieu saint, un silence de honte et de confusion: mais des besoins pressants ne consultent pas l'indignité de celui qui prie, et d'ailleurs, ô mon Dieu, plus nos misères sont extrêmes, plus elles nous donnent droit de vous appeler à notre secours.

ỳ 8. Et exaudivit de templo sancto suo vocem meam, et clamor meus in conspectu ejus introivit in aures ejus.

ỳ 8. *Ma voix a su pénétrer jusque dans son temple; mes cris sont parvenus jusqu'à lui et il les a entendus.*

En effet, mon espérance ne m'a pas trompé; ô source de toute bonté, vous avez ouvert à mes cris vos entrailles paternelles; du haut du temple de votre gloire, vous vous êtes abaissé jusqu'à écouter le langage de ma douleur; cette voix, mêlée de soupirs et de larmes n'a pas frappé inutilement vos oreilles; elle a pénétré jusque dans votre cœur; vous me l'avez ouvert de nouveau; vous vous êtes rendu à moi, grand Dieu, malgré les crimes qui vous en éloignaient depuis si longtemps, et vous êtes rentré en possession d'une âme destinée à être votre temple, mais qui avait été jusque-là la demeure des esprits immondes.

ỳ 9. Commota est et contremuit terra; fundamenta montium conturbata sunt, et commota sunt, quoniam iratus est eis.

ỳ 9. *Oui, ce Dieu qui dans sa colère fait trembler la terre, et qui ébranle jusqu'aux fondements des montagnes.*

Mais, grand Dieu, comment pourrais-je rappeler ici toutes les merveilles que vous avez opérées pour faciliter ma conversion? Vous ébranlez, quand il le faut, le monde entier pour sauver un seul élu: vous faites trembler la terre, et en ouvrez les abîmes; vous frappez les montagnes jusque dans leurs fondements, et vous ensevelissez sous les ruines de leurs masses énormes les villes et les campagnes; et voilà, ô mon Dieu, la figure des prodiges que vous avez renouvelés en ma faveur. J'avais de grands établissements sur la terre qui m'attachaient encore trop à elle, et suspendaient mon changement; ils paraissaient élevés sur des fondements inébranlables: vous les avez rendus chancelants et fait écrouler peu à peu, afin, qu'instruit de leur peu de solidité, il m'en coûtât moins de m'en détacher. Je comptais sur la protection des grands et des puissants; je croyais être en sûreté à l'abri de ces montagnes si élevées et si profondément enracinées dans les entrailles de la terre; ces appuis de chair et de sang ouvraient tous les jours à mon ambition de nouvelles vues opposées à celles que vous aviez sur moi, ô mon Dieu; vous avez renversé ces montagnes si hautes et si fières de leur élévation; vous avez soufflé sur le crédit et sur la faveur de ces grands de la terre; vous l'avez ébranlée jusqu'aux fondements, et ces masses énormes ont chancelé, et, me trouvant comme écrasé sous leurs ruines, mes espérances terrestres ont disparu avec elles, et j'ai cherché en vous un protecteur plus puissant, avec lequel je n'ai plus de révolution à craindre.

ỳ 10. Ascendit fumus in ira ejus, et ignis a facie

ỳ 10. *Ce Dieu qui de ses regards allume des feux*

ejus exarsit; carbones succensi sunt ab eo. | *vengeurs, et change en brasiers ardents des villes entières.*

Vous avez autrefois, dans votre colère, fait descendre le feu du ciel sur des villes criminelles ; j'étais assez coupable pour mériter le même châtiment; vous vous êtes contenté, ô mon Dieu, de l'exercer sur mes possessions et sur mes édifices, mais vous l'avez exercé, comme à l'égard de Job, dans votre miséricorde. Il me fallait des malheurs et des adversités pour me rappeler à vous; j'ai vu les flammes allumées de votre main, ne faire de la magnificence de mes maisons qu'un monceau de cendres, et alors j'ai pensé à m'édifier une maison durable dans le ciel. Ce feu bienfaisant, en consumant mes héritages, a consumé en même temps tout ce qu'il y avait encore de terrestre dans mon cœur, et n'a servi qu'à y rallumer le feu divin de votre amour, qui était comme étouffé sous cette multitude de matières viles, mais chères et précieuses à mes yeux, qui en ralentissaient la sainte activité.

ỷ 11. Inclinavit cœlos et descendit; et caligo sub pedibus ejus | ỷ 11. *Ce Dieu qui abaisse les cieux et qui descend porté sur les nuées.*

Vous descendiez autrefois sur une nuée pour conduire votre peuple à travers les routes pénibles et dangereuses du désert; et voilà, ô mon Dieu, la protection visible que vous m'avez accordée au milieu des peines et des obstacles que je trouvais dans la nouvelle voie, où vous m'aviez fait entrer, et où j'étais à tout moment sur le point de m'égarer; vous avez toujours marché devant moi pour me marquer ma route.

ỷ 12. Et ascendit super cherubim, et volavit, volavit super pennas ventorum. | ỷ 12. *Ce Dieu qui, appuyé sur les chérubins, se fait traîner par les vents dans les airs.*

Je n'ai pas attendu longtemps cette assistance miraculeuse, dès que vous vous êtes aperçu que la difficulté du chemin commençait à me lasser, que les obstacles, qui s'offraient encore à moi, décourageaient ma faiblesse; que, désespérant d'avancer, j'étais presque résolu de reculer, et de retourner aux abominations de l'Egypte; vous avez volé, grand Dieu, à mon secours, monté sur les ailes de vos chérubins; la rapidité de votre course, pour venir à moi, a imité celle des vents; le péril et le secours se sont toujours trouvés au même instant ensemble.

ỷ 13. Et posuit tenebras latibulum suum, in circuitu ejus tabernaculum ejus, tenebrosa aqua in nubibus aeris. | ỷ 13. *Ce Dieu qui ne peut nous rendre sa présence sensible qu'à travers les nuages épais, dont il est obligé de s'envelopper, et se former comme un tabernacle pour dérober sa majesté à nos yeux.*

Vous êtes, Seigneur, un Dieu caché pour les enfants du siècle ; vous ne vous montrez à eux qu'au milieu des ténèbres qui vous dérobent à leurs yeux; votre gloire, votre sainteté, votre puissance, votre justice, ne sont pour eux qu'un nuage épais, où ils ne voient rien qui les frappe et qui les intéresse; ils vous regardent comme si vous n'étiez pas, parce qu'il n'y a de réel pour eux que ce qu'ils voient des yeux du corps. Mais, grand Dieu, de quelques ténèbres que vous enveloppiez votre majesté, n'éclate-t-elle pas en tous lieux dans l'univers ? Vous nous cachez l'éclat ineffable de votre gloire; mais les ouvrages de vos mains que nous admirons, mais l'immensité même des cieux et des nuées qui vous cachent, ne nous la manifestent-elles pas assez ? c'est dans ces ténèbres respectables que vous êtes plus grand, plus terrible et plus digne de nos hommages.

ỷ 14. Præ fulgore in conspectu ejus nubes transierunt, grando et carbones ignis. | ỷ 14. *Ce Dieu qui dissout les nuées de l'éclat de son visage, et les fait se résoudre en une grêle mêlée de feu.*

Vous vous êtes, grand Dieu, rendu assez visible à mes yeux dans les secours inespérés que j'ai reçus de vous. Dès le premier pas que je voulus faire dans votre service, je ne voyais devant moi que des nuages affreux; le monde soulevé contre moi ne m'annonçait que des orages et une grêle de malheurs prêts à fondre sur ma tête. Vous parûtes alors, grand Dieu ! et tous ces brouillards s'évanouirent à l'éclat de votre présence: elle dissipa les vaines frayeurs qui m'alarmaient, et tout cet appareil bruyant de tempête n'a enfanté pour moi que le calme et la tranquillité dont je jouis.

ỷ 15. Et intonuit de cœlo Dominus, et Altissimus dedit vocem suam. | ỷ 15. *Ce Dieu qui du haut du ciel parle aux timides mortels par l'effroyable tonnerre qu'il fait gronder sur eux.*

Oui, Seigneur, en me délivrant de mes terreurs, vous en frappâtes ceux qui voulaient ébranler ma résolution, en les jetant dans mon âme. Vous fîtes gronder du haut du ciel votre tonnerre sur leurs têtes ; vous leur montrâtes de loin les signes les plus funestes et les plus effrayants de votre colère ; vous leur fîtes sentir que la joie du ciel pour la conversion d'un pécheur se tourne en indignation et en vengeance contre ceux qui veulent lui enlever le plaisir et la gloire de sa nouvelle conquête : toutes les calamités les menaçaient à la fois, et c'étaient autant de voix dont vous vous serviez, afin de les détourner de tout ce qu'ils entreprenaient pour me rentraîner dans les illusions du monde.

ỷ 16. Et misit sagittas suas, et dissipavit eos; fulgura multiplicavit, et conturbavit eos. | ỷ 16. *Ce Dieu qui consterne ses ennemis par les éclairs redoublés, dont il leur frappe les yeux, qui les dissipe par la foudre qu'il lance comme des flèches sur leurs têtes.*

Mais vos menaces, ô mon Dieu ! n'excitent dans les cœurs corrompus que des frayeurs passagères : les objets séduisants du monde les calment aussitôt. J'aurais trouvé dans les démarches que vous demandiez de moi des obstacles insurmontables de la part des hommes, si vous vous étiez contenté de leur faire entrevoir le glaive prêt à les frapper et à me défendre. Il fallait, grand Dieu ! que votre main s'appesantît sur eux en effet : tant qu'ils auraient joui de leur crédit et de

leur puissance, j'avais tout à craindre de l'usage qu'ils étaient résolus d'en faire contre moi. Ils rassemblaient leurs forces et leurs conseils pour m'attaquer avec plus de succès : il était temps, grand Dieu ! de frapper. Aussi les flèches de votre colère lancées sur eux les ont dissipés; des malheurs soudains et inattendus, comme des coups de foudre multipliés, les ont terrassés. Vous les avez affligés par des pertes, des contretemps, des infirmités, des disgrâces; vous avez mis le trouble et l'amertume dans leurs maisons, et, occupés de leurs propres malheurs, ils n'ont plus pensé à ceux qu'ils me préparaient. Que vos conseils sont profonds et adorables, ô mon Dieu ! vous faites servir au salut de vos serviteurs les piéges même dressés pour les perdre.

℣ 17. Et apparuerunt fontes aquarum, et revelata sunt fundamenta orbis terrarum.

℣ 17. *Enfin ce Dieu qui autrefois fit voir les sources les plus cachées des eaux et les abîmes les plus profonds.*

Vous avez armé, ô puissant protecteur de ceux qui vous servent, toute la nature en ma faveur : les éléments ont semblé prendre ma défense contre mes persécuteurs; les eaux sont sorties de leurs abîmes profonds pour inonder leurs terres et leurs campagnes. Toutes les créatures, ô mon dieu ! sont entre vos mains des instruments dont vous vous servez, quand il vous plaît, pour exercer vos vengeances contre ceux qui s'opposent à vos desseins éternels sur les justes.

℣ 18. Ab increpatione tua, Domine, ab inspiratione spiritus iræ tuæ.

℣ 18. *Par un effet de vos menaces, Seigneur, et par le souffle impétueux de votre colère.*

Vous ne paraissez jamais plus irrité, et vous n'opérez jamais des prodiges plus effrayants, que lorsqu'il s'agit de frapper ceux qui dressent des embûches à vos serviteurs : c'est alors que toute l'impétuosité de votre colère éclate. Eh ! que n'avez-vous pas fait autrefois pour délivrer votre peuple de l'oppression de l'Egypte ! Vous avez soufflé sur les eaux de la mer; et les mêmes abîmes qui se sont découverts pour laisser un passage libre à votre peuple, ont submergé la multitude innombrable de ses ennemis : vous avez ouvert les entrailles de la terre pour engloutir les murmurateurs : vous avez fait descendre le feu du ciel, et ceux qui contredisaient Moïse et Aaron vos serviteurs, ont été dévorés. Ce n'étaient là, grand Dieu ! que les images consolantes et admirables de ce que vous deviez opérer un jour en faveur du nouveau peuple, et de la protection que j'ai éprouvée en effet dans les contradictions que les enfants du siècle m'ont suscitées.

℣ 19. Misit de summo, et accepit me; et assumpsit me de aquis multis.

℣ 19. *C'est ce Dieu même qui du haut du ciel a daigné me tendre la main, et qui m'a tiré comme du milieu des ondes où j'allais périr.*

Oui, grand Dieu ! je n'en saurais assez renouveler le souvenir et ma reconnaissance devant vous. Vous m'avez tendu la main du haut du ciel, lorsque j'étais plongé le plus avant dans le fond de l'abîme; vos regards miséricordieux se sont arrêtés sur moi dans un temps où je n'étais presque plus que comme un de ces infortunés que les flots ont engloutis, et dont ils agitent ensuite à leur gré les tristes cadavres. Vous m'avez retiré du milieu de ces eaux amères ; vous m'avez essuyé du naufrage, et ranimé en moi cet esprit de vie, cette chaleur divine, éteinte si absolument depuis si longtemps dans mon cœur, que rien n'y palpitait plus, et n'y laissait plus d'espérance de retour à la vie que j'avais perdue.

℣ 20. Eripuit me de inimicis meis fortissimis, et ab iis qui oderunt me, quoniam confortati sunt super me.

℣ 20. *Voyant que je ne pouvais plus résister à des ennemis également puissants et animés contre moi, il m'a tiré de leurs mains.*

Il ne vous a pas suffi, ô mon Dieu ! de me retirer du milieu des ondes et de me conduire au port; j'y ai trouvé des dangers encore plus à craindre que ceux dont vous veniez de me délivrer. Tandis que j'étais livré à la violence des flots et à l'impétuosité de mes passions, mon malheur n'était qu'un spectacle agréable pour le monde; il applaudissait à ma perte; il donnait des noms honorables à l'infamie de mes dérèglements. Mais, dès qu'il m'a vu sortir de ce gouffre puant, et marcher dans les voies de la pudeur et de la vertu, je suis devenu pour lui un objet de haine et de mépris; il s'est prévalu de son crédit et de sa puissance pour m'attirer des disgrâces; il a tout mis en usage, ou pour m'accabler, ou pour me décourager. Mais vous étiez avec moi, grand Dieu ! tous les efforts des ennemis de mon salut n'ont abouti qu'au crime de leur mauvaise volonté; et votre secours plus puissant que leur malice m'a délivré de leurs mains.

℣ 21. Prævenerunt me in die afflictionis meæ, et factus est Dominus protector meus.

℣ 21. *Pendant le temps de mon affliction ils ont souvent essayé de me surprendre, et le Seigneur m'a toujours protégé.*

Que vos ennemis, grand Dieu ! sont infatigables et ingénieux, quand il s'agit de nous séduire ! pourquoi ne le sommes nous pas autant pour les attirer à vous ? Quand ils me voyaient accablé sous le poids des afflictions dont ils avaient été les seuls auteurs, dans l'espérance que je me lasserais enfin de mes peines, ils venaient m'en promettre la délivrance, si je voulais adhérer à leurs pernicieux conseils : voyant que je n'allais pas implorer leur secours, parce que je comptais sur le vôtre, ô mon Dieu ! ils faisaient les premières démarches ; ils me prévenaient par des paroles douces et artificieuses; ils tâchaient de me persuader que mon intérêt seul les faisait agir, et qu'ils étaient touchés des malheurs que je m'attirais moi-même; ils m'en laissaient entrevoir encore de plus grands, si je m'obstinais dans le parti singulier que j'avais pris. Mais vous étiez à mes côtés, grand Dieu ! vous veilliez à ma sûreté; et la douceur apparente de leurs artifices, me trouvait aussi

insensible que la dureté de leurs mauvais traitements.

℣ 22. Et eduxit me in latitudinem : salvum me fecit, quoniam voluit me.

℣ 22. *Parce que j'ai trouvé grâce auprès de lui, il a achevé ma délivrance par la ruine entière de mes ennemis, et il m'a mis en pleine liberté.*

Enfin, grand Dieu, à travers tant d'obstacles, tant de piéges, tant de persécutions, me voilà tranquille et en état de vous servir avec liberté. Plus je repasse sur toutes ces marques singulières de votre bonne volonté pour moi, plus je sens mon indignité et la gratuité incompréhensible de vos bienfaits. Vous, grand Dieu, qui êtes le père commun de tous les hommes, vous avez toujours eu les yeux sur moi seul ; vous avez suivi tous mes pas, comme si vous n'aviez que moi seul à protéger et à sauver sur la terre parmi cette multitude innombrable d'enfants d'Abraham qui vous adorent. Une vile créature souillée de tant de crimes, que pouvait-elle attendre de vos regards, que des châtiments et des foudres ?

℣ 23. Et retribuet mihi Dominus secundum justitiam meam, et secundum puritatem manuum mearum retribuet mihi.

℣ 23. *C'est ainsi que le Seigneur récompensera toujours la droiture de mon cœur et la pureté de mes actions.*

Si vous avez pu, grand Dieu, me regarder d'un œil favorable, lorsque je ne vous offrais que des mains souillées et un cœur livré à l'iniquité et à l'injustice ; quel secours et quelles marques de bonté ne dois-je pas attendre de vous si je persévère dans les voies de la justice et de l'innocence où vous m'avez fait entrer ? Vous avez été, ô mon Dieu, si riche et si libéral en miséricordes à mon égard dans un temps où je ne méritais que votre indignation : suspendrez-vous le cours de vos grâces et de vos bienfaits, aujourd'hui, où je tâche de lever vers vous des mains pures et un désir sincère d'accomplir toute justice ? Il a fallu toute la force de votre bras pour m'arracher des mains de votre ennemi qui me retenait captif par des liens que le temps avait rendus presque indissolubles : que ce prodige de votre puissance, grand Dieu, ne soit pas inutile ; vous n'en opérez jamais en vain. Conservez ce qui vous a tant coûté pour le recouvrer, et si la reconnaissance d'un bienfait en attire toujours de nouveaux, vous ne cesserez jamais, grand Dieu, de me favoriser, parce que je ne cesserai pas de sentir le prix inestimable du don qui m'a délivré.

℣ 24. Quia custodivi vias Domini, nec impie gessi a Deo meo.

℣ 24. *Car je ne me suis point écarté de ses voies ; jamais je ne me suis souillé de la moindre impiété.*

Aussi, grand Dieu, et je puis le confesser ici en votre présence, puisqu'en vous rappelant ce que vous avez opéré en moi, je ne fais que publier vos miséricordes ; depuis ce moment heureux, qui changea mon cœur, vous savez que j'ai tâché de ne pas m'écarter de vos voies. Non-seulement j'ai eu horreur de ces discours d'impiété qui avaient autrefois si souvent souillé mes lèvres ; non-seulement je me suis banni de la société de ces hommes corrompus dans l'esprit et dans le cœur, qui trouvent les plaisirs criminels insipides s'ils n'y mêlent un langage d'incrédulité et de blasphème ; non-seulement j'ai respecté les vérités de la foi et soumis ma raison à la sainte obscurité de ses mystères ; j'ai médité aussi ses conseils et ses préceptes pour en faire la règle de mes mœurs. Ce qui me paraissait autrefois si incompréhensible dans ce que votre Eglise nous propose de croire, fait aujourd'hui ma plus ferme espérance, et les maximes de votre loi, que je ne croyais propres qu'à nous jeter dans le désespoir par l'impossibilité prétendue de les observer, ne sont plus pour moi qu'un joug doux et aimable, et plus je le porte, plus il devient léger et consolant.

℣ 25. Quoniam omnia judicia ejus in conspectu meo ; et justitias ejus non repuli a me.

℣ 23. *Ayant sans cesse ses jugements devant les yeux, j'ai toujours plié sous le joug de sa loi.*

Pour m'affermir dans l'observance de votre loi, ô mon Dieu, et ne pas me rebuter des difficultés qu'elle offre aux sens et à l'amour-propre, j'ai sans cesse devant les yeux la justice et la terreur de vos jugements. Pouvez-vous trop exiger, grand Dieu, d'une créature qui vous doit tout, et qui a passé la plus grande partie de sa vie à vous méconnaître et à vous outrager ? Pouvez-vous lui trop interdire l'usage des biens et des commodités de la terre, elle qui n'en a jamais usé que pour insulter le bienfaiteur de qui elle les tenait ? N'est-il pas juste que mon corps qui avait si longtemps servi à l'ignominie, serve à la justice, et que je traite avec quelque rigueur un ennemi que ma molle indulgence pour lui m'avait rendu si funeste, et dont tous les mouvements me présagent encore ma perte ? Puis-je me plaindre, grand Dieu, s'il m'en coûte quelque chose pour observer vos commandements, eu égard aux supplices affreux que l'énormité de mes crimes me préparait, et dont votre justice a bien voulu m'acquitter pour quelques violences passagères ? Mes passions avaient été elles-mêmes si pénibles : j'avais dévoré tant d'amertumes et de difficultés dans les voies criminelles du monde et des plaisirs ; pourrais-je me laisser rebuter des peines légères qui accompagnent la vertu ? O du moins, grand Dieu, vous nous en tenez compte de ces peines légères ; elles entrent dans l'économie de notre salut, et dans les expiations que vous exigez de nos iniquités ; enfin, votre grâce les adoucit ; au lieu que les peines que j'éprouvais dans mes passions étaient de nouveaux crimes, et que la tristesse, les remords, le désespoir étaient la seule consolation qu'elles laissaient dans le cœur après elles.

℣ 26. Et ero immaculatus cum eo, et observabo me ab iniquitate mea.

℣ 26. *Résolu plus que jamais de conserver mon innocence, j'emploierai dans la suite tous mes soins à éviter le mal.*

Non, Seigneur, dans la vive confiance où

je suis que vous ne m'abandonnerez pas, si je ne vous abandonne le premier, je me propose, plus que jamais, de mener une vie pure et innocente. Pour y parvenir, grand Dieu, je connais maintenant les piéges et les occasions qui m'ont autrefois séduit; les familiarités qui m'ont conduit au crime; les sociétés qui avaient été pour moi une école de vice et de dissolution; les plaisirs que le monde appelle innocents, et d'où je ne sortais jamais qu'avec un cœur plus souillé et plus coupable; ces soins efféminés sur ma personne que je croyais ne donner qu'à la bienséance, et que je n'accordais qu'à la passion et à des désirs injustes. Voilà, grand Dieu, les sources fatales qui ont infecté tout le cours de ma vie passée; il m'en a trop coûté de les avoir connues pour ne pas mettre à profit à l'avenir une si triste expérience. Je m'observerai avec tant de sévérité, que tout ce qui avait été pour moi une occasion de chute, je l'éviterai avec le même soin que la chute même. Ce n'est pas, grand Dieu, à un malade comme moi, encore faible et tout chancelant de ses blessures, d'aller affronter le péril. Les justes affermis dans vos voies peuvent mépriser les attaques d'un ennemi que leur seule présence confond et désarme; mais pour moi, Seigneur, il connaît trop les endroits faibles de mon cœur, et il a un trop long usage de me vaincre pour que j'aille imprudemment essayer mes forces naissantes contre les siennes. Le plus sûr moyen de m'en défendre, c'est de le fuir: la fuite est la victoire des faibles; vous avez promis un secours puissant toujours présent à leur faiblesse, mais vous ne l'avez pas promis à leur témérité.

℣ 27. Et retribuet mihi Dominus secundum justitiam meam et secundum puritatem manuum mearum in conspectu oculorum ejus.	℣ 27. *Ainsi le Seigneur voyant toujours en moi un cœur droit et des intentions innocentes, il m'en fera recueillir le fruit.*

Oui, Seigneur, ma fidélité à fuir les écueils où j'ai tant de fois péri, m'attirera de nouveaux secours pour échapper à ceux que je trouverai sur mes pas: à mesure que vous me verrez avancer dans la justice, vous me comblerez de plus en plus de vos bienfaits. J'ai la consolation de servir un maître qui tient compte de tout à ceux qui le servent d'une violence, d'un soupir, d'un verre d'eau froide donné en son nom. Et il faut bien que vous ne cherchiez, grand Dieu, qu'à nous trouver à vos yeux dignes de vos largesses, puisque vous récompensez en nous vos propres dons. Je n'ai donc, Seigneur, qu'à conserver mes mains pures, et je ne les lèverai jamais en vain vers vous, et votre secours suivra toujours de près mes supplications et mes prières. Vous êtes si disposé, ô Père des miséricordes, à faire du bien à vos créatures, que vous nous ordonnez de ne pas nous lasser de vous demander; vous exigez nos importunités comme si ce n'était pas assez de les souffrir; vous voulez seulement que l'innocence, ou un commencement sincère de repentir, fasse tout le mérite comme tout le succès de nos demandes.

℣ 28. Cum sancto sanctus eris, et cum viro innocente, innocens eris.	℣ 28. *Oui, Seigneur, vous êtes miséricordieux avec celui qui a de la miséricorde, et vous ne faites point de mal à celui qui n'en fait point.*

N'est-il pas juste qu'en venant vous supplier, grand Dieu, nous n'offrions rien à vos yeux qui, loin d'attirer vos grâces, excite votre colère, ou du moins que nous commencions à détester ce qui peut en nous vous déplaire? N'est-il pas juste que nous ne vous trouvions bon et miséricordieux qu'autant que nous le sommes pour nos frères, et que nous n'obtenions de vous la délivrance des maux qui nous menacent, et que votre justice nous réserve, qu'à mesure que vous nous voyez disposés à suspendre ceux que nous préparions à ceux qui nous ont offensés? Quoi, grand Dieu, nous conserverions le souvenir d'une légère offense qui a blessé notre orgueil, et nous viendrions vous demander d'oublier les outrages dont nous avons tant de fois déshonoré votre majesté suprême? Nous fermerions nos entrailles aux cris et aux besoins de nos frères affligés, et vous nous ouvririez les vôtres? Nous serions durs et cruels envers les autres hommes, et vous seriez tendre et bienfaisant à notre égard? Non, Seigneur, nos dispositions envers nos frères seront toujours celles que vous aurez pour nous, et ne sommes-nous pas heureux que vous ayez bien voulu que les sentiments de nos cœurs pour eux deviennent pour nous la règle et la mesure des vôtres?

℣ 29. Et cum electo, electus eris; et cum perverso, perverteris.	℣ 29. *Vous êtes bon envers le bon, et vous êtes méchant envers le méchant.*

Mais, Seigneur, ce ne sont pas les seules apparences de la douceur et de la charité, que vous exigez de nous: vous détestez ces cœurs doubles et pervers qui, sous les dehors de l'amitié, cachent l'amertume de la jalousie et de la haine envers leurs frères; vous leur rendez dissimulation pour dissimulation, des faveurs trompeuses et extérieures pour les signes faux et extérieurs de bienveillance qu'ils accordent aux autres: vous les comblez souvent des biens de la terre; mais la bonté et la tendresse de votre cœur, ô mon Dieu, n'ont aucune part à ces faveurs superficielles. Dans le temps même que vous les répandez sur eux, vous les réservez au jour de vos vengeances; vous ne dissimulez leurs crimes que pour leur en préparer une punition plus longue et plus sévère. Ce n'est qu'aux cœurs droits et simples, ô mon Dieu, que vous vous communiquez sans réserve; si vous les châtiez ici-bas, ces châtiments sont des faveurs réelles qui assurent leur salut; si vous les favorisez, ces faveurs temporelles sont encore des moyens et des facilités effectives que vous leur ménagez, pour se rendre plus dignes et plus sûrs de leur élection éternelle; tout entre vos mains coopère au bien de ceux qui vous aiment; et tout, au contraire, se change en occasion de perte pour ceux qui se livrent à leurs passions. Ils corrompent, ils pervertissent, ils emploient contre

vous, ô mon Dieu, tout ce qui aurait dû les rappeler à la connaissance et à l'amour du bienfaiteur souverain qu'ils outragent.

ỳ 30. Quoniam tu populum humilem salvum facies, et oculos superborum humiliabis.

ỳ 30. *Vous prenez soin de secourir un peuple soumis à vos volontés, pendant que vous confondez nos superbes ennemis.*

Telle a été dans tous les temps, grand Dieu, votre conduite adorable envers les hommes. Les cœurs doux et simples ont toujours été l'objet le plus tendre de vos soins; s'ils ont ressenti quelquefois les tristes effets de leur propre faiblesse, vous n'étiez pas loin d'eux, et ils se relevaient de leurs chutes, plus forts, plus vigilants et plus fidèles; si vous permettiez aux méchants de les affliger, vous mettiez des bornes à ces jours d'épreuve et d'affliction, elles ne duraient qu'autant qu'elles pouvaient leur être utiles; et, quand ils en avaient fait tout l'usage que vous vous étiez proposé, vous leur rendiez la paix, la gloire, la liberté et tous les autres biens, dont vos ennemis se flattaient de les avoir dépouillés pour toujours. Mais les enfants de l'orgueil, mais ces cœurs vains et présomptueux qui ne mesurent leurs desseins ambitieux que sur leur puissance, qui ne daignent pas même lever les yeux vers vous, comptant venir à bout tout seuls de leurs entreprises; votre justice leur prépare toujours des événements et des revers qui les humilient; ils finissent toujours par la confusion et par l'opprobre, et leur gloire passée ne sert qu'à rendre plus amère et plus honteuse leur ignominie présente. Mais les justes eux-mêmes, dès qu'ils présument trop de leurs forces, qu'ils négligent les précautions auxquelles vous avez attaché leur persévérance, qu'ils se flattent que rien ne sera capable d'ébranler leur fidélité, et qui méprisent les périls que vous leur avez ordonné de fuir et de craindre : ah! vous permettez que leur orgueil soit toujours confondu et humilié par quelque chute honteuse; ils regardaient leurs frères avec des retours de complaisance sur leur propre vertu, mais l'humiliation, dont ils sont couverts, est si profonde qu'ils n'osent plus se regarder eux-mêmes. C'est de vous, grand Dieu, que nous tenons toutes nos vertus; et elles deviennent des vices, dès que nous n'en rapportons la gloire qu'à nous-mêmes.

ỳ 31. Quoniam tu illuminas lucernam meam, Domine; Deus meus, illumina tenebras meas.

ỳ 31. *Vous avez fait luire sur moi, Seigneur, votre divine lumière pour m'éclairer; ne me laissez pas retomber dans les ténèbres, ô mon Dieu.*

Voilà, grand Dieu, des lumières et des vérités que vous me montrez sans cesse au fond du cœur. Je les ignorais autrefois : de profondes ténèbres étaient répandues sur mon âme. Je vous connaissais à peine, ô source éternelle de lumière; comment aurais-je pu connaître les voies de votre grâce dans les cœurs? Faites-moi croître de jour en jour dans la connaissance de ces vérités saintes : je les publierai; je ferai luire votre lumière divine aux yeux de ceux qui vivent dans les ténèbres, et qui ont été autrefois témoins de mes erreurs et de mes égarements. Je leur avais servi de guide et de modèle dans les voies ténébreuses des passions; vous vous servirez peut-être de moi, grand Dieu, pour leur ouvrir les yeux et les ramener aux sentiers de la vérité. Achevez de dissiper jusqu'aux plus légers nuages que mes anciens désordres ont laissés dans mon âme; pénétrez-la tout entière des lumières de la vérité; que tous les préjugés du monde, que toutes les erreurs qu'on y honore des noms de la sagesse, que toutes les fausses lueurs qu'on y prend pour la vérité, s'éclipsent devant elle au fond de mon cœur. Nous ne sommes jamais que ténèbres sur ce qui nous regarde. Montrez-moi à moi-même, grand Dieu; faites que je me connaisse dans votre lumière : plus je serai éclairé sur mes misères, plus je sentirai le bienfait qui m'en a délivré, et le besoin continuel que j'ai de votre secours pour ne pas m'y rengager à l'avenir.

ỳ 32. Quoniam in te eripiar a tentatione; et in Deo meo transgrediar murum.

ỳ 32 *Avec vous j'éviterai tous les dangers; appuyé du secours de mon Dieu, il n'est point de rempart que je ne force.*

Je sais, grand Dieu, que cette vie est pour les plus justes mêmes une tentation continuelle, et qu'elle est toute semée d'écueils et de précipices; mais je sais aussi, ô mon Dieu, qu'on y marche avec sûreté, quand on vous a pour guide et pour soutien. Vous permettez qu'on trouve dans vos voies des obstacles qui paraissent insurmontables à la faiblesse humaine; mais ces montagnes, que le monde grossit à nos yeux pour nous décourager, s'aplanissent, et votre présence seule les fait disparaître; mais ces murs formidables que le monde élève sur notre route, et qui semblent nous ôter toute espérance d'avancer, s'écroulent et laissent le passage libre, dès que vous nous précédez pour nous faciliter votre voie sainte. Le monde ne promet que des plaisirs, et on n'y trouve que des chagrins et des amertumes; au contraire, vos voies n'offrent que des ronces et des épines, et on n'y marche, grand Dieu, que sur des fleurs.

ỳ 33. Deus meus, impolluta via ejus; eloquia Domini igne examinata.

ỳ 33 *La voie de mon Dieu est irrépréhensible; la parole du Seigneur est purifiée par le feu.*

En effet, que nous ordonne votre divine loi, ô mon Dieu, que la vérité, l'ordre, la justice, la sainteté? Hé quoi! l'homme innocent se rendait heureux par la pratique de ces vertus; elles étaient pour lui la source d'une joie ineffable, et ce n'est qu'en cessant de les pratiquer qu'il a perdu la félicité dans laquelle vous l'aviez créé; et maintenant la pratique de ces mêmes vertus me rendrait malheureux! et je ne pourrais goûter de bonheur qu'en me livrant aux erreurs, au désordre, aux penchants vicieux et injustes que le péché a mis en moi, et qui y

défigurent l'ouvrage du Créateur! Non, mon Dieu, votre loi n'est pas seulement une loi pure et sainte; c'est une loi qui ne rebute que les cœurs corrompus ; c'est le vrai remède à nos maux; et, loin d'être un joug qui accable nos âmes, elle seule peut nous tirer de ce dur esclavage, sous lequel le péché nous fait gémir : elle nous délivre de ces inquiétudes, de ces troubles, de ces agitations inséparables du vice; elle rend notre cœur tranquille et dès lors heureux, parce qu'elle le met dans l'état où il doit être.

Protector est omnium sperantium in se. — *Il est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui.*

℣ 34. Quoniam quis Deus præter Dominum? aut quis Deus præter Deum nostrum? — ℣ 34. *Car y a-t-il un autre Dieu que le Seigneur? y a-t il un autre Dieu que notre Dieu?*

℣ 35. Deus qui præcinxit me virtute; et posuit immaculatam viam meam. — ℣ 35. *C'est Dieu qui m'a revêtu de force, et qui m'a fait marcher dans l'innocence.*

A la vérité, nous sommes trop aveugles, ô mon Dieu, pour apercevoir de nous-mêmes la beauté de votre loi sainte ; nous sommes trop corrompus pour l'aimer, et trop faibles pour la pratiquer. Mais le secours de votre grâce, Dieu de bonté, ne manque jamais à ceux qui espèrent véritablement en vous. Maître de nos cœurs et de nos esprits, vous les tournez, vous les éclairez, comme il vous plaît ; lorsque vous voulez nous faire marcher dans la voie de vos commandements, bientôt vous dissipez nos ténèbres, vous purifiez nos inclinations, vous fortifiez notre faiblesse, et nous éprouvons, avec une surprise mêlée de joie, que ce qui nous effarouchait le plus dans la piété, c'est ce qui en fait toute la douceur et toute la consolation.

℣ 36. Qui perfecit pedes meos tanquam cervorum, et super excelsa statuens me. — ℣ 36. *Il m'a donné l'agilité des cerfs, lorsque, pour me dérober à la fureur de mes ennemis, j'ai été obligé de gagner la cime des montagnes.*

Je n'aurais jamais cru que, appesanti par ce poids de corruption qui me rentraîne sans cesse vers la terre, je pusse y marcher avec tant de légèreté; mais, quand on est porté sur vos ailes, grand Dieu, la vitesse des cerfs n'égale pas celle des justes qui marchent dans vos voies; ils arrivent sans peine à la plus haute perfection et à la pratique la plus sublime de vos conseils.

℣ 37. Qui docet manus meas ad prælium : et posuisti ut arcum æreum brachia mea. — ℣ 37. *C'est ce Dieu qui m'a appris l'art de la guerre; c'est vous, Seigneur, qui m'avez donné comme un bras d'airain pour combattre.*

Pour moi, grand Dieu, avant d'aspirer à cet état sublime de vertu et de tranquillité parfaite, avant de goûter les douceurs ineffables qui suivent toujours la victoire entière sur nos passions, il me reste encore bien des ennemis à combattre. Mais, ô mon Dieu, vous m'apprendrez vous-même l'art divin de cette guerre spirituelle; je m'y trouverai de jour en jour plus habile et plus aguerri : et quel progrès ne fait-on pas, grand Dieu, quand on vous a pour docteur et pour maître? J'ai déjà vaincu par votre secours les ennemis visibles de mon salut, les partisans du monde, les complices de mes anciens désordres, qui me faisaient une guerre cruelle pour me rentraîner dans leurs assemblées de plaisir et de crime ; vous me donnâtes comme un bras d'airain, non-seulement pour me parer de leurs coups, mais pour les ébranler et les ramener presque dans vos voies. On parle, grand Dieu, avec bien plus de force et de succès des abus du monde, quand on en a fait soi-même une longue et funeste expérience.

℣ 38. Et dedisti mihi protectionem salutis tuæ : et dextera tua suscepit me. — ℣ 38. *C'est vous qui, me protégeant, m'avez délivré de tant de dangers; c'est votre main toute-puissante qui m'a soutenu.*

Qu'il est difficile de s'en déprendre, quand on y tient depuis tant d'années ! Vous le savez, grand Dieu ; il vous a fallu toute la force de votre droite pour m'en arracher : mon salut y paraissait désespéré, si vous n'aviez fait en ma faveur de ces prodiges de protection réservés dans les trésors de vos miséricordes. Et comment aurais-je pu m'y attendre, grand Dieu? L'affreuse singularité de mes désordres ne semblait me promettre que des châtiments plus sévères et plus singuliers; votre abandon était la seule distinction terrible que je pouvais espérer de vous, ô mon Dieu, et vous ne m'avez distingué que par l'abondance et la singularité de vos grâces.

℣ 39. Et disciplina tua correxit me in finem : et disciplina tua ipsa me docebit. — ℣ 39. *Vous avez eu toujours soin de m'instruire et de me redresser; aussi ne veux-je jamais suivre que vos divines leçons.*

Je compte, ô mon Dieu, parmi ces grâces singulières, les afflictions et les chagrins que vous me ménagiez, lorsque j'étais le plus livré à mes passions : vous permettiez que mes passions mêmes en fussent la source funeste; elles me jetaient tous les jours dans de nouveaux malheurs; je n'avais jamais pu parvenir à jouir tranquillement de mes crimes; chaque nouvelle passion était marquée par quelque nouveau contre-temps. C'était votre miséricorde, grand Dieu, qui me préparait à la vérité par ces corrections salutaires; vous me corrigiez en père; vous répandiez ces amertumes sur mes plaisirs pour m'en dégoûter peu à peu. Si j'étais assez malheureux, grand Dieu, que de m'y abandonner de nouveau et d'oublier vos divines leçons, donnez-m'en, Seigneur, de plus sévères et de plus douloureuses : si je suis jamais capable de vous oublier un seul moment, ô mon adorable bienfaiteur, redoublez à l'instant vos coups; faites fondre sur moi tous les malheurs qui peuvent accabler les hommes; frappez-moi dans mes biens, dans ma personne, dans tout ce que j'ai de plus cher; écrasez-moi, perdez-moi dans le temps, pour me sauver dans l'éternité.

℣ 40. Dilatasti gressus meos subtus me; et non — ℣ 40. *Lorsque je marchais dans un chemin trop serré,*

sunt infirmata vestigia mea.	*vous avez eu la bonté d'élargir mes pas, et de prévenir par là mes chutes.*

Quelle serait mon ingratitude, grand Dieu, si je pouvais jamais oublier vos miséricordes jusqu'à renouveler mes misères ! des châtiments temporels ne suffiraient pas pour punir un si indigne et si affreux retour. Et comment pourrais-je jamais perdre le souvenir des grâces et des consolations dont vous me comblez depuis que je suis entré dans vos voies saintes ? J'avais toujours marché dans les voies du monde et des passions par des voies pénibles et amères : les perfidies, les dégoûts, les contre-temps, les obstacles, les pertes, les dérangements y avaient toujours empoisonné tous mes plaisirs. Et depuis que je suis revenu à vous, ô mon Dieu, quelle paix, quelle douceur, quelle joie sainte ! votre voie est étroite, il est vrai, mais il semble qu'elle s'élargit sous mes pas : j'y marche tous les jours avec un nouveau plaisir. Si j'y éprouve quelquefois ces dégoûts, ces lassitudes, ces répugnances inévitables dans votre service, vous les adoucissez à l'instant par des consolations secrètes, par de nouvelles lumières dont vous soutenez ma faiblesse, et loin de me sentir moins ferme et plus chancelant dans vos voies, j'y avance avec un nouveau courage, et je ne sors jamais de ces légères épreuves que plus fort et plus résolu de vous sacrifier ce qui me reste de vie.

℣ 41. Persequar inimicos meos, et comprehendam illos; et non convertar donec deficiant.	℣ 41. *J'ai dit, plein de confiance en vous : je poursuivrai mes ennemis, je les joindrai ; et je ne reviendrai du combat qu'après leur entière défaite.*
℣ 42. Confringam illos, nec poterunt stare ; cadent subtus pedes meos.	℣ 42. *Je les renverserai sans qu'ils puissent se relever ; je les foulerai aux pieds.*

Je n'ignore pas, grand Dieu, que je dois m'attendre à des attaques plus rudes de la part des puissances des ténèbres ennemies de mon salut. Il suffit, ô mon Dieu, de se déclarer tout haut disciple de votre Fils, pour exciter leur haine et leur rage : déchu pour toujours de la félicité pour laquelle ils avaient été créés, c'est une affreuse consolation pour ces esprits réprouvés, d'entraîner les hommes dans l'abîme où ils se sont précipités et d'avoir des compagnons de leur supplice et de leur infortune éternelle. Je sais encore mieux, ô mon Dieu, que ce sont des ennemis irréconciliables ; qu'on ne peut avoir la paix avec eux qu'en devenant leur proie, et que vouloir même les ménager, c'est leur donner contre nous de nouvelles forces. Aussi, grand Dieu, armé de votre secours puissant, je leur rendrai guerre pour guerre : je les poursuivrai jusque dans les lieux où ils se croient le plus cachés pour me tendre plus sûrement des piéges, et comme ils ne cesseront jamais de conjurer ma perte, je ne cesserai pas aussi de les combattre. Au fond, Seigneur, ils ne sont redoutables que parce que nous les rendons tels ; c'est notre faiblesse qui fait toute leur force ; c'est nous seuls qui leur mettons à la main les armes dont ils se servent pour nous perdre : il n'y a qu'à les mépriser pour les vaincre ; ils n'osent plus paraître dès qu'on les connaît, et ils sont abattus et terrassés dès qu'on ne leur donne pas la main pour les aider à nous abattre nous-mêmes.

℣ 43. Et præcinxisti me virtute ad bellum : et supplantasti insurgentes in me subtus me.	℣ 43. *Vous m'avez revêtu de force, Seigneur, pour faire la guerre ; vous avez abattu sous mes pieds ceux qui s'élevaient contre moi.*

Je l'ai éprouvé, grand Dieu, depuis que vous m'avez revêtu de force pour soutenir cette guerre continuelle que nous fait l'ennemi de notre salut. Fier de ses victoires passées sur mon âme, il venait à moi comme à une conquête assurée ; mais il ne m'a pas trouvé seul, accompagné de mes seules faiblesses. Vous étiez à mes côtés, grand Dieu ; et malgré les signes funestes de tant de défaites qu'il voyait encore sur moi, et qui lui paraissaient des gages certains de son nouveau triomphe, je l'ai foulé aux pieds comme un vil reptile dont le venin n'est à craindre que pour ceux qui veulent s'en laisser infecter.

℣ 44. Et inimicos meos dedisti mihi dorsum ; et odientes me disperdidisti.	℣ 44. — *Vous avez fait tourner le dos à mes ennemis ; et vous avez fait périr ceux que leur haine avait armés contre moi.*

Aussi voyant qu'il ne pouvait plus rien par lui-même, il m'a suscité d'autres ennemis ; il a armé contre moi ses partisans, il a soufflé dans leur cœur sa haine et sa vengeance contre mon âme ; ils ont tout tenté pour me pervertir. Mais, ô mon Dieu, ils n'ont retiré de leurs efforts impies que la honte de les avoir inutilement tentés : leur haine n'a été pernicieuse qu'à eux seuls, et ils se sont perdus en travaillant en vain à me perdre moi-même.

℣ 45. Clamaverunt, nec erat qui salvos faceret ; ad Dominum, nec exaudivit eos.	℣ 45. *Dans leur déroute ils ont appelé à leur secours, et il ne s'est trouvé personne pour les délivrer : ils ont invoqué le Seigneur, mais il ne les a point exaucés.*

Il n'est point de crime, en effet, ô mon Dieu, qui laisse moins d'espérance de pardon et qui ferme plus les entrailles de votre miséricorde que celui de ces hommes corrompus, de ces instruments de Satan, qui s'efforcent d'ébranler et de décourager ceux qui, tout désabusés enfin du monde et de ses plaisirs, commencent à vous servir. Ils participent d'avance à la réprobation du démon, dont ils partagent ici-bas les fonctions : s'ils paraissent quelquefois touchés de leurs crimes, c'est un faux repentir qui ne les change point. Ils crient vers vous, ô mon Dieu, lorsque vous les frappez dans leurs biens ou dans leurs personnes ; mais c'est une voix de chair et de sang, qui sort de leur amour pour les choses de la terre et non de la componction de leurs fautes ; ils sentent la pesanteur de vos coups, mais ils ne sentent pas l'énormité des prévarications qui les leur ont attirés ; ils vous demandent le retour de leurs prospérités temporelles, au lieu de vous demander le retour de votre bienveillance et

leur salut éternel, et de là vient que vous ne leur accordez ni l'un ni l'autre. En effet, ô mon Dieu, quand on a été assez malheureux que de vous perdre, peut-on vous demander quelque autre chose que vous-même?

ỳ 46. Et comminuam eos ut pulverem ante faciem venti, ut lutum platearum delebo eos.

ỳ 46 *Comme le vent emporte la poussière, et dessèche la boue des rues, j'ai dissipé mes ennemis, je les ai fait disparaître.*

Aussi, grand Dieu, s'ils recommencent encore leurs efforts impies pour ébranler la fidélité que je vous ai jurée, j'espère, avec le secours de votre grâce, les dissiper comme le vent dissipe la poussière des chemins : en vain ils mettront en usage, l'éclat de leur nom, leur puissance, leur crédit, leurs bienfaits pour me séduire, je regarderai tous ces vains avantages comme la boue qu'on foule aux pieds. Et qu'y a-t-il, grand Dieu, qui puisse être comparé au bonheur de vous servir et de vous posséder? Je sais ce qu'il en coûte pour rompre les attachements criminels du monde, lorsqu'une longue habitude les a fortifiés ; et comment pourrais-je m'y rengager après que votre main puissante et miséricordieuse en a heureusement délivré mon âme?

ỳ 47. Eripies me de contradictionibus populi : constitues me in caput gentium.

ỳ 47. *Vous avez réuni tout Israël sous mes lois, et vous avez joint les nations à mon empire.*

Il n'y a, grand Dieu, qu'à soutenir ces premières attaques que le monde nous livre, lorsque nous commençons à vous servir. Il ne faut attendre d'abord de sa part que des dérisions, des contradictions et des censures; mais à la fin, tout injuste qu'il est, il rend justice à la vertu; il est forcé de la respecter. La persévérance, la douceur, le courage, l'intégrité incorruptible d'une âme fidèle dans la pratique de tous ses devoirs, sa charité pour ses frères, frappent enfin les hommes les plus dissolus : ils ne peuvent lui refuser leur estime et leur admiration; ils envient en secret son sort. Si leurs passions et leurs intérêts les divisent, ils s'en rapportent à son équité et à sa sagesse pour les concilier; ils lui donnent sur eux un empire que les noms et les dignités ne donnent point. Oui, mon Dieu, je n'ai qu'à laisser passer ce premier orage que mon changement a excité contre moi : vous réunirez enfin tous les suffrages, non pas en ma faveur, mais à la louange de votre grâce : et peut-être, grand Dieu, vous vous servirez de mon exemple pour ramener ceux que j'ai autrefois séduits ; et, comme j'ai été leur chef et leur modèle dans les voies de l'iniquité, vous m'établirez pour l'être dans celles de l'innocence et de la justice.

ỳ 48. Populus quem non cognovi, servivit mihi ; in auditu auris obedivit mihi.

ỳ 48. *Des peuples que je ne reconnaissais pas pour mes sujets me sont maintenant soumis, et me rendent une parfaite obéissance.*

L'exemple de votre Fils, ô mon Dieu, sera dans tous les temps une source inépuisable de consolation pour ses disciples. Les contradictions qu'il eut à soutenir de la part des Juifs, ont fait éclater sa gloire : ils refusèrent de le reconnaître pour roi, et il est devenu le chef et le libérateur des nations. Son peuple au milieu duquel il était né, et auquel il avait été promis, le rejeta ; et tous les peuples de l'univers, qui étaient comme étrangers à l'égard de son alliance et de ses promesses, se sont soumis à son empire et à sa doctrine. Nos proches selon la chair sont toujours les plus grands obstacles à vos desseins de miséricorde sur nos âmes ; c'est d'eux que nous devons attendre le plus de traverses et d'oppositions, quand nous voulons renoncer aux abus du monde et des passions. Des étrangers, des inconnus, nous louent, nous aident, favorisent nos bons désirs ; et nous ne trouvons dans ceux que le sang et la nature nous a unis, que des ennemis et des contradicteurs à combattre.

ỳ 49. Filii alieni mentiti sunt mihi ; filii alieni inveterati sunt, et claudicaverunt a semitis suis.

ỳ 49. *Des enfants étrangers m'ont manqué de fidélité : ils ont vieilli dans leur aversion pour moi ; ils ont boité, et n'ont plus marché dans leurs voies.*

Voilà, ô mon Dieu, ce que j'ai éprouvé moi-même. Ceux que le sang m'unissait de plus près sont devenus comme étrangers à mon égard : les sentiments les plus communs de la nature se sont démentis dans leur cœur : il a semblé que je ne leur appartenais plus, dès que je commençais à vous appartenir, ô mon Dieu; et qu'ils ne me connaissaient plus, lorsque j'avais enfin le bonheur de commencer à vous connaître. Ils m'ont regardé comme perdu pour eux et pour le monde, dans le temps que vous me gagniez pour l'éternité, ô mon divin libérateur : je n'étais plus pour eux que comme une pierre de rebut, lorsque vous me faisiez entrer dans l'édifice éternel de la céleste Jérusalem. Rien n'a été capable de leur ouvrir les yeux : le prodige de mon changement, loin de les toucher, n'a servi qu'à les endurcir ; et au lieu de me suivre dans les voies de la grâce, ils se sont même éloignés des voies de la tendresse naturelle que le sang semblait leur montrer à mon égard.

ỳ 50. Vivit Dominus, et benedictus Deus meus, et exaltetur Deus salutis meæ.

ỳ 50. *Vive donc à jamais le Seigneur, et béni soit le Dieu que j'adore; loué soit le Dieu qui m'a délivré de tant de dangers.*

Voilà, grand Dieu, les dangers dont vous m'avez délivré. Vous avez permis que mes proches selon la chair dépouillassent à mon égard les sentiments de la nature, pour éteindre dans mon cœur toutes les affections de la chair et du sang, qui auraient pu m'attacher trop à eux, et ne laisser en moi pour eux que ces affections épurées de la grâce, et ces sentiments de charité qui font monter tous les jours vers vous des vœux et des prières pour leur conversion et pour leur salut. Soyez donc, grand Dieu, béni dans le temps et dans l'éternité; et que toutes les bouches se réunissent pour pu-

blier à jamais les louanges et les merveilles de votre grâce.

℣ 51. Deus qui das vindictas mihi, et subdis populos meos sub me; liberator meus de inimicis meis iracundis.

℣ 51. *Soyez loué, ô mon Dieu, vous qui soumettez les peuples à ma domination, qui me vengez de mes ennemis, et qui m'arrachez à leur fureur.*

C'est la seule vengeance, grand Dieu, que je vous demande contre eux. Changez leur cœur : ne les livrez pas jusqu'à la fin à un sens réprouvé; ouvrez leurs yeux à la vérité qu'ils haïssent sans la connaître. Vous m'aurez vengé alors, et ma douleur sera satisfaite : c'est ainsi que vous me soumettrez mes ennemis, en les soumettant à votre joug; et que vous me garantirez de leur haine, en les mettant à couvert de la vôtre.

℣ 52. Et ab insurgentibus in me exaltabis me : a viro iniquo eripies me.

℣ 52. *Vous m'avez mis hors des atteintes de ceux qui s'élevaient contre moi; vous avez rendu leur malice et leurs mauvais desseins inutiles.*

C'est ainsi que vous me ferez triompher de toutes leurs attaques, en les faisant triompher de leurs passions injustes; et que je ne craindrai plus la malignité de leurs desseins, quand ils commenceront à craindre la sévérité de votre justice.

℣ 53. Propterea confitebor tibi in nationibus, Domine : et nomini tuo psalmum dicam.

℣ 53. *Pour cela, Seigneur, faisant entendre ma voix aux nations les plus éloignées, je chanterai des Psaumes à la gloire de votre nom.*

Rendez-vous propice, grand Dieu, aux vœux que je fais pour leur salut; et si les actions de grâce d'une vile créature peuvent être de quelque prix auprès de vous, je publierai devant tous les hommes les merveilles de votre miséricorde. Je serai au milieu du monde un témoin éclatant de la magnificence de vos dons et de votre bonté envers les pécheurs touchés de leurs crimes; et j'emprunterai la voix de vos saints et de vos prophètes pour chanter la gloire de votre nom.

℣ 54. Magnificans salutes regis ejus : et faciens misericordiam Christo suo David, et semini ejus usque in sæculum.

℣ 54. *Je publierai qu'ayant choisi David roi de votre peuple, vous l'avez délivré de mille périls; et qu'après avoir déployé sur lui votre miséricorde, vous avez encore promis de l'étendre à jamais sur sa race.*

Ce ne fut pas assez pour vous autrefois, ô mon Dieu, d'avoir délivré David, ce roi selon votre cœur, de mille périls, et de lui avoir tendu même une main favorable pour le relever de sa chute : vous versâtes pour l'amour de lui des bénédictions abondantes sur toute sa race; des larmes de sa pénitence coula de siècle en siècle sur ses descendants une source continuelle de grâces. Recevez, grand Dieu, les pleurs qui ne cessent de couler de mes yeux pour attirer vos miséricordes sur la race dont vous m'avez fait naître; que la crainte de votre nom s'y transmette avec le sang de génération en génération; que les enfants recueillent jusqu'à la fin cette sainte succession de leurs pères; que l'innocence et la justice soient les titres héréditaires et domestiques qui ne sortent jamais de leur maison; et que la magnificence de vos dons les distingue toujours plus que celle de leurs dignités et de leurs richesses.

PSAUME XVIII.

Prière d'une âme chrétienne, laquelle, pour s'affermir de plus en plus dans le mépris du monde, et dans la fidélité qu'elle doit à Dieu, adore sa grandeur et sa magnificence qui éclate dans l'immensité des cieux, et sa sainteté qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans la beauté, la justice et la sublimité de sa loi.

℣ 1. Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.

℣ 1. *Les cieux publient la gloire de Dieu : en exposant à nos yeux ce qu'ils contiennent de merveilles, ils nous apprennent quel est celui qui les a formés.*

Que les impies, qui se piquent de supériorité d'esprit et de raison, sont méprisables, ô mon Dieu, de ne pas reconnaître votre gloire, votre grandeur et votre sagesse dans la structure magnifique des cieux et des astres suspendus sur nos têtes! Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérants qui subjuguent les peuples et fondent des empires; et ils ne sentent pas la toute-puissance de votre main, qui seule a pu jeter les fondements de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le temps va dégrader et détruire; et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux; et ils ne veulent pas vous reconnaître dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe, que la révolution des temps et des années a toujours respecté, et respectera jusqu'à la fin. N'est-ce pas assez vous manifester à eux, que de leur montrer tous les jours ces ouvrages admirables de vos mains? Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, y ont reconnu votre divinité et votre puissance; et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières nées avec lui, de préjugés de l'enfance, que se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfants de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

℣ 2. Dies diei eructat verbum; et nox nocti indicat scientiam.

℣ 2. *Chaque jour apprend à louer le Seigneur au jour qui le suit; chaque nuit instruit la nuit suivante à chanter les louanges du Créateur.*

Si le Seigneur n'avait montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourrait y soupçonner du prestige; il pourrait peut-être se persuader que ce sont là de ces jeux du hasard et de la nature, de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matière, et qui, formés d'eux-mêmes et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher

les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais, ô mon Dieu, ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles : la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue, et a toujours eu un cours égal et majestueux depuis que vous l'avez établie pour la décoration de l'univers et l'utilité des hommes. Le premier jour qui éclaira le monde publia votre grandeur par la magnificence de ce corps immense de lumière, qui commença à y présider: et il transmit avec son éclat à tous les jours qui devaient suivre ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la puissance de votre nom et de votre gloire. Les astres qui présidèrent à la première nuit ont reparu et présidé depuis à toutes les autres, et font passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvements, la connaissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

ỳ 3. Non sunt loquelæ, neque sermones, quorum non audiantur voces eorum.

ỳ 3. *Ces louanges, qui ne sont jamais interrompues, sont dans un langage intelligible à tous les peuples de la terre.*

Oui, Seigneur, les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux dont la magnificence publie votre gloire. Vous les avez établis sur nos têtes comme des hérauts célestes, qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers la grandeur du Roi immortel des siècles : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants : l'impie seul se bouche les oreilles; et il aime mieux écouter le croassement impur de ses passions qui blasphèment en secret contre la souveraineté de votre Etre, que la voix éclatante de ces chefs-d'œuvre de vos mains qui la publient depuis la naissance du monde.

ỳ 4. In omnem terram exivit sonus eorum; et in fines orbis terræ, verba eorum.

ỳ 4. *La voix des ouvrages du Seigneur se répand dans tout l'univers; elle retentit jusqu'aux extrémités de la terre.*

Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes; la magnificence des cieux y annonce votre gloire, comme dans les régions les plus habitées et les plus connues. Nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de votre puissance qui brille au-dessus de nos têtes dans ces globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà, grand Dieu, le premier livre que vous avez montré aux hommes pour leur apprendre ce que vous étiez : c'est là où les enfants d'Adam étudièrent d'abord ce que vous vouliez leur manifester de vos perfections infinies; c'est à la vue de ces grands objets, que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire sur ce qu'ils devaient à votre majesté suprême : la structure admirable de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants : mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains; à force d'admirer la beauté et l'éclat de vos ouvrages, ils les prirent pour vous-même : les astres qui ne paraissaient que pour annoncer votre gloire aux hommes devinrent eux-mêmes leur divinité. Insensés! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, à toute la milice du ciel qui ne pouvait ni les entendre ni les recevoir; et ils ne vous connurent plus, grand Dieu, vous qui n'avez posé ces masses éclatantes au-dessus de nous, que pour être les signes et les témoins perpétuels de votre puissance, et conduire les hommes par ces objets visibles à la connaissance et au culte de vos perfections suprêmes et invisibles. Telle fut la naissance d'un culte impie et superstitieux, qui infecta tout l'univers; la beauté de vos ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur. Ce sont toujours vos dons eux-mêmes, grand Dieu, répandus dans la nature, qui nous éloignent de vous; nous y fixons notre cœur, et nous le refusons à celui dont la main bienfaisante répand sur nous ces largesses : vos ouvrages et vos bienfaits, les biens, les talents du corps et de l'esprit, sont nos dieux; c'est à eux seuls que se bornent tous nos hommages. Ils n'étaient destinés qu'à élever nos cœurs jusqu'à vous par les sentiments continuels de l'amour et de la reconnaissance; et l'unique usage que nous en faisons, ô mon Dieu, est de les employer contre vous-même.

ỳ 5. In sole posuit tabernaculum suum : et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.

ỳ 5. *Mais c'est principalement dans le soleil que Dieu se découvre à nous, et qu'il semble avoir établi sa demeure : aussi charmant qu'un nouvel époux qui sort de sa chambre nuptiale.*

ỳ 6, 7. Exsultavit ut gigas ad currendam viam; a summo cœlo egressio ejus, et occursus ejus usque ad summum ejus; nec est qui se abscondat a calore ejus.

ỳ 6, 7. *Ce bel astre, comme un géant s'élance dans sa carrière; et va chaque jour d'une extrémité du monde à l'autre répandre sa lumière et sa chaleur.*

La grande leçon, ô mon Dieu, que le ciel, et le soleil surtout, devait donner aux hommes, c'est sa régularité dans la course que vous lui avez marquée. Fidèle à suivre la voie que vous lui avez tracée dès le commencement, ce bel astre ne s'en est jamais départi : son éclat, où il semble que vous avez manifesté principalement votre gloire et votre puissance, lui a attiré autrefois des hommages impies et insensés : on a adoré cette tente superbe, où il semble que vous avez établi votre demeure et caché votre majesté; et on n'a pas compris qu'en obéissant à vos ordres par l'uniformité constante de sa carrière, il criait aux hommes que toute leur grandeur consiste à remplir leur destination, et à ne jamais s'écarter de la voie que vous leur avez tracée en les tirant du néant. Les créatures insensibles vous obéissent, grand Dieu : c'est dans le cœur de l'homme seul que vos ordres éternels trouvent de l'opposition et de la révolte. Le soleil comme un époux éclatant qui sort

de sa chambre nuptiale, se lève et parcourt régulièrement tout ce vaste univers : il répand partout sa chaleur et sa lumière, et recommence chaque jour sa course majestueuse; et l'homme inconstant et ne ressemblant jamais d'un moment à l'autre à lui-même, n'a point de route fixe et assurée : il se dément sans cesse dans ses voies; tous ses jours ne sont marqués que par des changements et des inégalités qui le font perdre de vue. Sa course ressemble à celle d'un insensé qui va et revient, et retourne sans savoir où ses pas doivent le guider : il se fatigue, il s'épuise, et n'arrive jamais au but. Son inconstance lui est elle-même à charge, et il ne peut la fixer : elle devient un poids qui l'accable, et dont il ne saurait se débarrasser; elle fait tous ses crimes, et elle fait aussi tout son malheur et son plus cruel supplice.

ỷ 8. Lex Domini immaculata, convertens animas; testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.

ỷ 8. *Telle est la loi du Seigneur : belle et pure comme le soleil, elle ravit tous ceux qui la contemplent : elle est fidèle en ses promesses; elle donne la sagesse aux plus simples.*

Le langage muet, mais si intelligible, des cieux et des astres, qui manifestait votre grandeur à l'univers, et lui apprenait à vous rendre le culte et les hommages qui vous sont dus, n'a pas été entendu de la plupart des hommes, ô mon Dieu; il a fallu que vous leur parlassiez encore par vos prophètes, et à la fin des temps par votre Fils.

Que n'avez-vous pas fait ? que de merveilles n'avez-vous pas opérées pour les ramener aux voies de la vérité et du salut, dont ils s'étaient égarés ? Vous leur avez parlé vous-même; vous leur avez marqué les devoirs et les observances que vous exigiez d'eux, vous avez renfermé dans la pratique de votre loi sainte tout ce qui pouvait les rendre heureux sur la terre, et dignes de posséder un jour l'héritage que vous leur prépariez dans le ciel. Que les préceptes de cette loi, grand Dieu, sont purs ! qu'ils sont saints et dignes de l'homme ! ils ne ressemblent pas au faste des leçons et des dogmes des philosophes qui ne prêchaient que l'orgueil, et ne réglaient que les dehors capables d'attirer des louanges à leurs superbes sectateurs. Votre loi sainte règle le cœur; elle en corrige les affections vicieuses; elle change réellement l'homme, et le rend tel au dedans qu'il paraît au dehors. Un culte extérieur et superbe ne serait pas digne de vous, grand Dieu : vous qui êtes le Dieu de nos cœurs, et qu'on ne peut honorer qu'en vous aimant, vous ne comptez pour de véritables hommages que ceux que le cœur vous rend. Les docteurs d'une science orgueilleuse promettaient la sagesse à leurs disciples : quelle sagesse, grand Dieu, qui laissait à l'homme toutes ses misères, et ne proposait que de le rendre estimable aux yeux des autres hommes ? quelle sagesse qui était l'ouvrage pénible de l'orgueil et des recherches curieuses et inutiles de l'esprit ? La véritable sagesse, ô mon Dieu, ne se trouve que dans l'observance de votre loi sainte : ce ne sont pas les savants seuls et les génies sublimes, qui ont droit d'y prétendre; elle devient le partage des simples et des ignorants comme des plus doctes; elle est communiquée aux petits comme aux grands, aux souverains comme aux sujets, au Grec comme au Scythe, aux Barbares comme aux Romains et aux peuples les plus polis : vous l'offrez à tous les hommes que vous voulez tous sauver; elle rend témoignage à la fidélité de vos promesses et de votre amour pour eux; et loin que les sciences et les dignités y donnent plus de droit, il faut devenir humble et petit pour parvenir à cette sublime sagesse, et en être un disciple accompli.

ỷ 9. Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda, præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.

ỷ 9. *La loi du Seigneur nous trace le droit chemin du bonheur : elle bannit la tristesse de nos cœurs : elle dissipe les ténèbres de nos esprits.*

Les doctrines humaines laissaient toujours des doutes et des ténèbres dans l'esprit; elles laissaient au cœur ses inquiétudes et sa tristesse, parce qu'elles y laissaient toutes ses passions; mais votre loi sainte, ô mon Dieu, en bannissant du cœur toutes les affections criminelles, en bannit le trouble et y établit la tranquillité. L'homme, livré à ses passions, est en proie à mille ennemis secrets qui le troublent et qui le déchirent; son âme est le séjour affreux de l'ennui, des remords cruels, des plus tristes agitations; la paix est le fruit de l'innocence seule, et l'innocence est un bienfait que l'homme ne peut devoir qu'à l'amour et à la pratique de votre loi; c'est elle qui fait tout notre bonheur sur la terre, parce que c'est elle qui rétablit l'ordre dans nos cœurs, et, avec l'ordre, la paix et la joie qui en sont inséparables. Les sciences humaines engageaient les hommes dans des recherches continuelles et laborieuses, qui n'aboutissaient jamais qu'à augmenter leurs inquiétudes et leurs doutes; chaque chef de secte se glorifiait d'avoir trouvé la vérité, ils se la disputaient les uns aux autres, et leurs disputes elles-mêmes montraient assez que nul d'eux ne l'avait trouvée. Aussi, grand Dieu, ce n'est pas aux efforts orgueilleux de l'esprit que vous l'avez promise; plus les hommes ont travaillé à sa recherche par cette voie, plus ils s'en sont éloignés. Votre loi seule pouvait éclairer tous les esprits; la vérité, si longtemps inutilement cherchée, s'y montre au premier coup d'œil, il ne faut que l'aimer pour la connaître; il n'y a qu'à vous écouter, grand Dieu, quand vous nous parlez par la bouche de votre Eglise, qui est l'interprète infaillible de votre loi sainte; on n'a pas besoin de recherches; se soumettre à ses décisions, c'est avoir trouvé la vérité : la foi est la science la plus sûre de l'homme.

ỷ 10. Timor Domini sanctus, permanens in sæcu-

ỷ 10. *La loi du Seigneur est sainte; elle ne s'altérera*

lum sæculi; judicia Domini vera, justificata in semetipsa.

jamais : elle est juste, et se justifie elle-même.

Les doctrines humaines varient sans cesse, les disciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres; votre loi seule, grand Dieu, est toujours la même. Le ciel et la terre passeront, les siècles et les mœurs changeront, les monuments de l'orgueil seront détruits, on en élèvera d'autres sur leurs ruines; la révolution des temps effacera les titres et les inscriptions les plus superbes; mais elle n'effacera jamais un seul iota de votre loi divine. C'est le caractère de la seule vérité, de demeurer toujours et d'être toujours la même; cette immutabilité l'a toujours justifiée et la défend contre toutes les entreprises de l'erreur et de la nouveauté; elle rend toujours inexcusables les enfants de rébellion et d'indocilité, qui ont abandonné la stabilité de sa doctrine, et se sont laissé entraîner à tout vent des doctrines flottantes et étrangères.

℣ 11. Desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum; et dulciora super mel et favum.

℣ 11. *Elle est plus désirable que l'or, que toutes les pierres précieuses du monde : elle est plus douce que le miel le plus délicieux.*

On n'a pas de peine à se soumettre à la vérité quand on l'aime; mais l'amour de la vérité est un amour humble et docile. L'orgueil nous fait souvent mettre nos fausses lumières à la place de la vérité; nous croyons l'aimer et nous n'aimons que nos préjugés et nos propres pensées; nous croyons tout sacrifier pour elle et nous ne sommes les victimes que de notre orgueilleux entêtement. Il n'y a de désirable sur la terre que cette docilité humble et constante aux oracles de votre loi, ô mon Dieu; la fausse gloire où l'on peut parvenir en les combattant se change tôt ou tard en opprobre; tous les trésors de la terre deviendraient le prix de notre indocilité et de nos prévarications, que ce ne seraient que des monceaux de boue que nous amasserions sur nos têtes et qui saliraient tout l'éclat de nos talents. La foi, sanctifiée par la charité, est cette pierre précieuse de votre Evangile, ô mon Dieu, avec laquelle on a tout, et sans laquelle on aurait tout ce que les hommes désirent le plus, qu'on n'a rien.

Donnez-moi, grand Dieu, cette docilité d'esprit et de cœur, qui soumet la raison aux vérités de votre loi et le cœur à l'amour et à l'observance de ses préceptes; c'est le seul trésor, ce sont les seules richesses après lesquelles je soupire. L'or et les pierres précieuses peuvent embellir le corps, mais elles n'enrichissent pas l'âme; les plaisirs des sens peuvent nous surprendre, mais ils ne sauraient nous satisfaire; ils laissent toujours un vide et un aiguillon dans le cœur. Il n'est que la douceur qui accompagne l'innocence et la fidélité à vos commandements, qui mette dans notre âme, ô mon Dieu, une paix et une joie supérieure à tous les plaisirs et à toutes les vaines félicités de la terre.

℣ 12. Etenim servus tuus custodit ea; in custodiendis illis retributio multa.

℣ 12. *Mon expérience me fait parler de la sorte : je la garde, ô mon Dieu, cette divine loi; et je trouve une douceur infinie à la garder.*

Je puis, ô mon Dieu, rendre moi-même ce témoignage à votre grâce; depuis qu'elle m'a retiré des égarements du monde et qu'elle a mis dans mon cœur la résolution d'observer votre loi, je goûte une paix et des douceurs que je n'avais jamais goûtées dans l'ivresse des passions; je m'applaudis tous les jours d'avoir trouvé en obéissant à vos préceptes, le bonheur que je cherchais en vain dans le monde. Que vous êtes riche en miséricordes, grand Dieu, de récompenser si libéralement ici-bas même ceux qui vous servent! tous les biens, tous les bonheurs leur arrivent avec la sagesse; la paix de la conscience, la soumission dans leurs peines, votre protection dans leurs périls, la modération dans l'abondance, la prudence dans toutes leurs démarches, l'usage chrétien de tous les événements, votre bénédiction dans toutes leurs entreprises; voilà, grand Dieu, ce qu'on gagne à garder votre loi sainte.

℣ 13. Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me : et ab alienis parce servo tuo.

℣ 13. *Cependant qui pourrait connaître parfaitement tout ce qui le rend coupable devant vous? purifiez donc mon âme des taches que je n'aperçois pas, et préservez-moi surtout des péchés de malice.*

Mais, ô mon Dieu, quel est le juste sur la terre qui puisse se flatter d'observer votre loi comme il faut? cette plénitude de justice, cette exemption de toute tache n'est pas donnée ici-bas. Et, en effet, ô mon Dieu, quoique ma conduite paraisse irréprochable aux yeux des hommes, puis-je me promettre qu'elle l'est à vos yeux? puis-je connaître tous les mouvements déréglés de mon cœur, qui m'échappent presque à mon insu? Que fais-je, grand Dieu, si, dans les œuvres saintes, où il semble que je ne me propose que de vous plaire, il n'y entre pas quelque secret orgueil et quelque recherche imperceptible de moi-même? Que sais-je, si les louanges des hommes ne souillent pas les démarches de piété que je ne puis dérober à leurs yeux et si elles n'en sont pas quelquefois le motif secret? Que sais-je, si, dans ma douleur à la vue des fautes de mes frères, dont je me crois exempt, il n'y entre pas quelque secrète complaisance dans moi-même? Que sais-je, si la pratique d'une vie régulière et la fuite des plaisirs et du tumulte du monde n'est pas plutôt en moi une paresse et un amour du repos, qu'un véritable amour de l'ordre et de la justice? Que sais-je enfin, si mon zèle à corriger ceux que vous m'avez soumis n'est pas à vos yeux une impatience, une rudesse d'humeur et d'orgueil, bien plus qu'un mouvement d'une charité tendre et chrétienne? Comment démêler ce chaos, grand Dieu? et quel est l'homme qui puisse connaître clairement tout ce que les ténèbres de son cœur et de son amour-propre lui cachent? Notre seule consolation, grand Dieu, c'est de nous adres-

ser à vous et de vous demander sans cesse de nous purifier de ces souillures secrètes que nous ne saurions presque ni connaître, ni éviter sur la terre. Mais, un nouveau motif de frayeur et bien plus terrible pour ceux qui vous servent, ô mon Dieu, ce sont les péchés étrangers auxquels ils ont pu donner occasion, lorsqu'ils suivaient encore les voies du monde et des passions; voilà, grand Dieu, ce qui fait tous les jours devant vous le juste sujet de mes frayeurs et de mes larmes. Combien d'âmes ont péri par mes séductions ou par mes exemples? mon rang, mon élévation n'a servi qu'à rendre mes désordres plus éclatants; ceux qui dépendaient de moi en ont été non-seulement les témoins, mais encore les ministres infortunés. J'étais devenu un modèle public de dissolution, moi que vous aviez élevé pour être un modèle de vertu et d'innocence; la fidélité des âmes faibles a été ébranlée par le crédit que mon nom donnait à mes crimes, et les pécheurs y ont trouvé une nouvelle autorité à leurs déréglements. Comment réparer, grand Dieu, cette multitude innombrable de péchés étrangers que je ne saurais même connaître? mon repentir et mes larmes pourront-elles jamais les effacer, si votre clémence ne m'en accorde le pardon? Il est vrai, Seigneur, qu'un cœur profondément touché trouve toujours accès auprès du trône de votre miséricorde; augmentez dans le mien, ô mon Dieu, la vivacité de sa componction, vous nous accordez le pardon de nos crimes lorsque vous nous en inspirez un sincère repentir.

℣ 14. Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero; et emundabor a delicto maximo.

℣ 14. *Si je suis assez heureux pour ne leur point donner d'empire sur moi, évitant les grandes chutes, je ne laisserai pas d'être pur à vos yeux.*

Tout ce que vous exigez de moi, grand Dieu, dans cette multitude de misères secrètes que vous voyez dans mon cœur, c'est qu'elles ne s'en rendent plus les maîtresses, c'est que la cupidité ne l'emporte pas en moi sur votre grâce; c'est que cet orgueil enraciné dans la nature et cet amour-propre secret ne me domine pas à un point que je lui sacrifie mes obligations essentielles et les préceptes immuables de votre loi, c'est que ces infidélités légères ne me conduisent pas à une grande chute et ne laissent pas dans mon âme une de ses souillures fatales qui vous séparent d'elle et la rendent indigne d'être votre temple et votre demeure. Alors, grand Dieu, en gémissant tous les jours sur ces fautes inévitables que chaque jour voit recommencer, mes gémissements les purifieront, et je conserverai à vos yeux la pureté et l'innocence qui donnent droit à vos promesses.

℣ 15, 16 Et erunt ut complaceant eloquia oris mei; et meditatio cordis mei in conspectu tuo semper: Domine adjutor meus et redemptor meus.

℣ 15, 16. *Alors vous verrez avec complaisance mon esprit méditer vos perfections, et ma bouche vous louer, Seigneur, qui êtes mon appui et mon libérateur.*

Alors, grand Dieu, vous écouterez avec bonté les vœux et les prières que je vous adresserai pour être délivré de ce fond de corruption qui me rend si lâche et si infidèle dans vos voies. Vous embraserez mon cœur d'un nouveau feu, quand je méditerai en votre présence vos miséricordes éternelles et mes misères infinies; vous m'aiderez à les connaître et à m'en délivrer; car, vous seul, ô mon Dieu, êtes mon appui et toute ma force. Vous ne permettrez pas qu'elles prennent une possession entière de mon âme; car elle vous appartient par trop de titres, ô mon Dieu, vous l'avez tirée du néant, vous l'avez rachetée de tout le sang de votre Fils, vous l'avez purifiée de toutes les iniquités qui lui avaient rendu le prix de ce sang inutile. O mon divin Libérateur, vous avez trop fait pour moi pour me laisser désormais entre les mains de ma propre faiblesse.

PSAUME XIX.

Prière de Jésus-Christ sur la croix, appliquée à un pécheur nouvellement converti, et violemment tenté de se rengager dans le monde par les dégoûts et les contradictions qu'il éprouve dans sa nouvelle vie.

℣ 1. Deus, Deus meus, respice in me; quare me dereliquisti? longe a salute mea verba delictorum meorum.

℣ 1. *Mon Dieu, mon Dieu, considérez l'état où je suis; pourquoi m'avez-vous abandonné à la rage de mes ennemis? les péchés dont j'ai voulu me charger vous demandent justice contre moi.*

O mon Dieu, mon libérateur, vous, qui venez de briser les chaînes fatales des passions dont j'avais été si longtemps lié, vous repentez-vous aujourd'hui de vos miséricordes sur mon âme? M'avez-vous abandonné après m'avoir délivré de la mort du péché? Le prodige qui a changé mon cœur deviendrait-il inutile à votre gloire et à mon salut? Mes crimes, que vous sembliez avoir oubliés, en me les faisant expier par mes larmes, reparaissent-ils encore devant vous? les retirez-vous de nouveau du fond des eaux où vous les aviez ensevelis, pour exciter encore votre indignation contre moi, et vous faire de nouveau résoudre ma perte, que votre clémence semblait avoir retractée? Vos dons, grand Dieu, seraient-ils sujets à l'inconstance et au repentir comme ceux de l'homme.

℣ 2. Deus meus, clamabo per diem, et non exaudies; et nocte, et non ad insipientiam mihi.

℣ 2. *Pendant le jour, ô mon Dieu, je vous appelle à mon secours; je vous y appelle pendant la nuit, et vous êtes toujours également sourd à mes cris: ma prière après tout n'a rien que de raisonnable.*

Que puis-je faire, grand Dieu! Livré à la faiblesse d'un tempérament malheureux et tenté à chaque moment de me livrer encore à des penchants que mes larmes n'ont pas encore éteints, que puis-je faire, que de m'adresser à vous dans les dégoûts et les contradictions que j'éprouve au dehors et au dedans de moi dans ma nouvelle vie? Cependant, grand Dieu, depuis que je me sens dans ces tristes agitations et à chaque

moment à la veille de retomber, vous savez qu'il ne s'est pas passé un seul jour, où je ne vous aie appelé à mon secours, et que je n'aie interrompu mon sommeil pour renouveler ma prière dans le silence de la nuit. Le péril presse; ma fragilité me fait tout craindre; mes passions se réveillent; la vertu ne m'offre qu'une tristesse et une aridité qui m'accable; le monde par ses censures et ses contradictions s'unit à mes penchants pour m'en dégoûter. Dans cet état si périlleux je crie sans cesse vers vous, ô mon Dieu. Regarderez-vous mes cris comme ceux d'un insensé; et ne serez-vous pas plus attendri du malheur qui me menace, qu'irrité de la faiblesse qui va m'y rentraîner?

℣ 3. Tu autem in sancto habitas, laus Israel.

℣ 3. *Malgré cela vous demeurez tranquille dans votre sanctuaire, sans songer à me venir secourir, vous dont Israël célébra tant de fois les miséricordes à son égard.*

Votre temple saint, ô mon Dieu, est tous les jours témoin des prières que je vous adresse, prosterné au pied de ses autels, pour obtenir votre secours. N'y avez-vous pas établi votre demeure, grand Dieu, pour y écouter nos vœux et recevoir nos faibles louanges? N'est-ce pas là où vous nous avez promis d'avoir toujours les yeux ouverts sur nos besoins, et les oreilles attentives à nos cris? Plein de cette confiance, ô mon Dieu, je viens vous y invoquer, et mon cœur n'en est pas plus affermi dans vos voies; et mes forces, pour résister à la séduction toujours également affaiblies, ne semblent m'annoncer qu'une chute, et vous ne vous rendez pas à moi, ô mon Dieu: vous vous êtes éloigné et je sens ce que c'est que l'homme entre les mains de sa propre faiblesse.

℣ 4. In te speraverunt patres nostri, speraverunt, et liberasti eos.

℣ 4. *Nos pères espérèrent en vous; ils espérèrent en vous dans leurs afflictions, et vous les en avez délivrés.*

Mais, grand Dieu, quoique vous tardiez à me secourir, je me crains moi-même, mais je ne désespère pas encore de votre protection. Les justes de tous les temps ont éprouvé les périls et les tribulations qui m'environnent; mais ils ont espéré en vous, et vous êtes venu à leur secours. Nos pères se sont vus exposés à la fureur des lions, aux flammes d'une fournaise ardente, à l'impétuosité des flots de la mer, à l'édit barbare d'un roi infidèle qui les dévouait tous à la mort; à ces périls inévitables ils n'opposèrent qu'une confiance vive en vos miséricordes, et ils furent délivrés. Voilà, grand Dieu, l'unique ressource qui me reste et qui me rassure encore: les périls qui me menacent sont aussi formidables; mais mon espérance en vous n'est pas moins ferme que la leur; elle leur valut leur salut et leur délivrance; héritier de leur foi, je le serai aussi des prodiges de protection et de miséricorde que vous opérâtes en leur faveur.

℣ 5. Ad te clamaverunt, et salvi facti sunt; in te speraverunt, et non sunt confusi.

℣ 5. *Ils poussèrent des cris vers vous, et vous accourûtes à leur secours; ils espérèrent en vous, ils n'espérèrent pas en vain.*

Etaient-ils plus dignes de compassion que moi? qu'avaient-ils à vous offrir, grand Dieu, qui pût mériter la grâce d'un secours si miraculeux? Le désert retentissait encore de leurs murmures contre vous; le pied de la montagne était encore infecté des cendres du veau d'or que Moïse fit brûler, et auquel ils venaient d'offrir des hommages impies et insensées; les tentes des filles de Madian étaient encore souillées de leurs fornications et de leurs débauches; établis dans la terre que vous leur aviez promise, ils avaient oublié mille fois le Dieu de leurs pères, élevé de hauts lieux, sacrifié leurs enfants à Moloch et imité toutes les abominations des nations. Cependant, ô Père des miséricordes, dès qu'ils revenaient à vous et que vous entendiez les cris de leur affliction et de leur repentir, vous les délivriez de leurs calamités; ils n'avaient qu'à lever les mains vers vous, confesser leurs fautes, reconnaître en votre présence la vanité et l'impuissance des dieux étrangers, et n'attendre du secours que de vous seul; ils ne l'attendaient pas longtemps, ô mon Dieu; et des infidélités tant de fois renouvelées, au premier signal d'un repentir sincère, semblaient multiplier sur eux vos bienfaits et vos merveilles. Vous retrouverez en moi, grand Dieu, les mêmes prévarications et le même retour vers vous; ne vous démentez point dans les voies de votre miséricorde, et que la grâce abonde encore où le péché avait abondé.

℣ 6. Ego autem sum vermis, et non homo; opprobrium hominum et abjectio plebis.

℣ 6. *On me regarde plutôt comme un ver de terre que comme un homme: je suis devenu l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple, qui me juge indigne de vivre.*

Anéanti devant vous, ô mon Dieu, à la vue de votre sainteté infinie et de la corruption de mes mœurs passées, j'avoue que je ne mérite pas d'être regardé comme un homme animé d'un souffle de votre divinité et fait à votre ressemblance; je ne suis qu'un ver de terre, qu'un vil animal pétri de boue et qui a toujours rampé, en se traînant sur ce qu'il y a de plus sale et de plus impur; j'ai infecté la terre que j'habite, j'ai laissé partout les traces venimeuses et puantes de mon passage, je mériterais d'être écrasé, foulé aux pieds et d'expirer dans l'ordure sur laquelle je n'avais cessé de me rouler. Cependant, ma honte cachée n'était connue que de vous seul, et les dehors trompeurs qui la couvraient me conservaient dans le monde que j'aimais, les distinctions et les honneurs dont le monde est toujours libéral envers ceux qui l'aiment; mais, depuis que j'ai paru vouloir rompre avec lui, quel déchaînement, quelles contradictions! Vous le voyez, grand Dieu, et vous voyez en même temps à quel point mon peu de foi m'y rend sensible; vous voyez les agitations et les dégoûts du bien que ce soulèvement des

esprits laisse dans mon âme, et combien il est à craindre que je n'y succombe. On me regarde comme le dernier des hommes, on me traite comme le rebut et l'opprobre de mon peuple, on invente de nouveaux termes de mépris pour m'en accabler, on me fuit comme un homme couvert d'une lèpre honteuse, on se croirait déshonoré de conserver avec moi les liens mêmes de la bienséance et de la société.

ỳ 7. Omnes videntes me deriserunt me; locuti sunt labiis, et moverunt caput.

ỳ 7. *Ceux qui me voyaient se sont tous moqués de moi; ils en parlaient avec outrage, et ils m'insultaient en remuant la tête.*

Je sais, grand Dieu, qu'en vous exposant les mépris et les dérisions que ma nouvelle vie m'attire de la part des hommes, je ne fais que rappeler les opprobres que votre Fils adorable eut à souffrir sur la croix; car le monde le persécute encore en la personne de ses serviteurs; je serais heureux de partager avec lui ses ignominies si je pouvais partager ses dispositions saintes et sa soumission aux ordres de votre justice. Les outrages des méchants ajoutaient un nouveau prix à la patience et au sacrifice de cet Agneau divin; et je les souffre avec tant de répugnance, et mon orgueil les trouve si insupportables, qu'ils sont sur le point de me faire perdre tout le mérite du mien. Hélas! je ne saurais plus paraître nulle part dans le monde, qu'on ne me montre au doigt comme un insensé et qu'on ne m'accable de dérisions et de censures. Le parti que j'ai pris de vous servir est traité de faiblesse et d'extravagance; il faut que je me condamne à vivre seul et que je renonce au commerce des hommes, si je ne veux plus servir de jouet à leurs entretiens; dès que je me montre, toutes les langues ne paraissent occupées qu'à me donner du ridicule, et ceux qui gardent le silence, m'insultent par des gestes de mépris encore plus outrageants que les discours.

ỳ 8. Speravit in Domino, eripiat eum; salvum faciat eum, quoniam vult eum.

ỳ 8. *Il a mis, disent-ils, son espérance dans le Seigneur; que le Seigneur le délivre donc : puisque le Seigneur l'aime, qu'il nous l'enlève des mains.*

S'il me survient, mon Dieu, des contre-temps et des afflictions capables d'attendrir les spectateurs les plus insensibles, ils en prennent occasion d'insulter avec plus d'inhumanité à mes malheurs et à ma nouvelle vie. Les serviteurs de Dieu comme lui, disent-ils d'un ton moqueur, sont trop heureux de souffrir : il n'a qu'à continuer de prier du matin au soir, c'est ainsi qu'on remédie à ses affaires; il n'a qu'à s'en remettre à la Providence et demeurer tranquille, tout ira de soi-même: Dieu n'abandonne pas les siens; qu'il espère toujours en lui et nous verrons où le mènera cette nouvelle façon de conduite.

ỳ 9 Quoniam tu es qui extraxisti me de ventre; spes mea ab uberibus matris meæ.

ỳ 9. *C'est vous, mon Dieu, qui par un miracle de votre puissance, me tirâtes du sein où vos divines mains m'avaient formé : je sus espérer en vous aussitôt que je sus sucer la mamelle.*

Est-il possible, grand Dieu, que ce langage de blasphème et d'impiété soit devenu le langage commun des hommes auxquels votre nom a été annoncé? Mais n'est-il pas plus étonnant que ces discours impies soient capables de m'ébranler et de me décourager dans votre service et qu'ils puissent faire sur moi quelque autre impression que celle de l'horreur et de l'indignation qu'ils méritent? N'est-ce pas vous seul, grand Dieu, dont la main invisible m'a formé dans le sein de ma mère et tiré de ses entrailles pour me faire jouir de la lumière du jour? n'est-ce pas vous qui avez pris soin de mon enfance et qui, par des accroissements imperceptibles, m'avez conduit jusqu'à la force de l'homme parfait? Avais-je dans ce premier état de faiblesse, lorsque vous disposiez avec une sagesse infinie la structure de mes membres dans le sein où vous me formiez; avais-je d'autre protecteur que vous, ô mon Dieu! qui est-ce qui présidait alors à cet arrangement si merveilleux, que vous-même?

ỳ 10. In te projectus sum ex utero; de ventre matris meæ, Deus meus es tu : ne discesseris a me.

ỳ 10. *Du sein de ma mère je fus reçu entre vos bras; je vous reconnus alors pour mon Dieu, et je vous adorai toujours depuis : ne me délaissez donc pas aujourd'hui, Seigneur.*

Au sortir du sein de ma mère où vous veniez de construire avec un artifice incompréhensible le corps dont vous m'avez revêtu, vous me reçûtes entre vos bras comme mon premier père; on m'apprit dès lors à vous invoquer, et à peine ma langue commençait à se délier, qu'on l'instruisit à nommer votre saint nom et à vous appeler mon Dieu, et le Dieu de mes pères. Puis-je donc craindre aujourd'hui que vous ne m'abandonniez à ma propre faiblesse? puis-je me défier de votre protection? Je ne suis moi-même dans l'ordre de la nature et de la grâce, que l'ouvrage de votre puissance et de vos miséricordes; je vous dois tout ce que je suis; vos bienfaits, grand Dieu, devraient suffire pour me répondre de votre secours; vous m'avez délivré jusqu'ici de trop de périls; vous m'avez fait survivre par une protection singulière à tous les accidents, qui depuis mon enfance ont menacé ma vie; vous m'avez ménagé trop de secours de vertu dans les exemples domestiques et dans la piété de mes pères; vous avez trop fait pour moi, grand Dieu, pour me voir périr sans me tendre une main secourable.

ỳ. 11. Quoniam tribulatio proxima est; quoniam non est qui adjuvet.

ỳ 11. *Mes maux sont bien pressants : et je n'ai personne que vous dont je puisse attendre du secours.*

Il est vrai, grand Dieu, que le danger de ma situation me fait tout craindre. Je sens au dedans de moi une révolution si continuelle de dégoûts, de résolutions, de découragement, que je tremble avec raison qu'un moment fatal de faiblesse et d'ennui ne m'abatte sans ressource; le trouble ne sort pas de mon cœur, tout ce qui m'environne, tout ce que je vois et tout ce que j'entends autour de moi, le nourrit et l'augmente sans

cesse, et dans cet état de tribulation, si vous ne calmez l'orage, ô mon Dieu, qui agite mon âme, si vous ne me donnez pas cette foi généreuse qui regarde les discours et les jugements des hommes comme le langage des insensés; si vous ne me mettez sans cesse devant les yeux, que tout ce qui paraît méprisable aux yeux du monde est précieux devant vous, qu'il est impossible de vous servir et de lui plaire, et qu'on n'est jamais plus assuré de vous être agréable, que lorsque le monde nous hait et nous réprouve; si vous ne venez à mon secours, ô mon Dieu, avec toutes les forces et les lumières de votre grâce, ma perte paraît certaine, et je ne vois plus de ressource à tous les malheurs qui me menacent.

℣ 12. Circumdederunt me vituli multi, tauri pingues obsederunt me.	℣ 12. *Mes ennemis, comme autant de taureaux furieux, m'ont environné de toutes parts.*
℣ 13. Aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens.	℣ 13. *Ils se sont venus jeter sur moi comme des lions que la faim fait rugir de fureur, et qui s'élancent la gueule ouverte sur leur proie.*

Il semble, ô mon Dieu, que je suis devenu un anathème parmi les hommes, en commençant à fuir et à détester tout ce qui allume leurs passions. Ils sont sans cesse autour de moi comme des animaux furieux, toujours prêts à me dévorer par leurs mépris outrageants; ils n'ouvrent la bouche que pour tourner en dérisions vos miséricordes infinies sur mon âme; ils me regardent comme une proie qui leur a échappé et qu'ils s'efforcent d'arracher de vos mains pour en faire encore la pâture des passions les plus furieuses et les plus criminelles. Ils se couvraient autrefois à mes yeux de la peau d'agneau, et sous les apparences de la douceur et de la tendresse, ils m'entraînaient avec eux dans des pâturages empestés et dans les voies de la dissolution et du crime; je m'étais laissé séduire aux faux semblants de leur dangereuse amitié; mais depuis qu'éclairé de vos lumières, j'ai connu le danger de leur société et que je m'en suis séparé, ils sont devenus à mon égard, comme des lions furieux qui rugissent sans cesse contre moi, qui m'accablent de dérisions et d'invectives, et qui ne cherchent plus qu'à me ravir la vie de la grâce. Les mêmes passions, ô mon Dieu, qui lient les hommes entre eux, les divisent; leurs haines ou leurs amours prennent également leur source dans la dépravation de leur cœur, et il n'y a de véritables liens sur la terre, que ceux que la charité forme parmi les observateurs fidèles de votre loi.

℣ 14. Sicut aqua effusus sum; et dispersa sunt omnia ossa mea.	℣ 14. *Je me suis répandu comme l'eau, tous mes os se sont déplacés.*

Cependant, grand Dieu, et cet aveu me couvre de confusion en votre présence : les contradictions que j'éprouve dans votre service de la part des hommes, m'abattent et me découragent; je me sens languissant et sans force; toutes mes résolutions n'ont pas plus de consistance que la faiblesse de l'eau, qui ne saurait demeurer un instant suspendue sans s'écouler et se répandre. Cette fermeté que je me promettais loin des périls, m'abandonne dès qu'ils se présentent : semblable à un homme dont tous les os sont déplacés, je ne saurais me soutenir, ni faire un seul pas sans craindre une chute.

℣ 15. Factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei.	℣ 15. *Je sens audedans de moi mes forces s'écouler comme la cire qui se fond.*

Mon cœur, qui avait soutenu autrefois avec tant de courage les amertumes et les contre-temps dont les passions sont toujours accompagnées, ne trouve plus en lui aucune force pour supporter celles qui sont inséparables de la vertu : il n'est plus qu'une cire molle sur laquelle tout fait des impressions, et où les derniers objets effacent successivement celles que les premiers venaient d'y faire. Je ne saurais répondre un instant de moi-même; et à chaque nouvelle situation, je me trouve presque un nouvel homme.

℣ 16. Aruit tanquam testa virtus mea; et lingua mea adhæsit faucibus meis; et in pulverem mortis deduxisti me.	℣ 16. *Toute ma force est desséchée, comme la terre qui est cuite au four; et ma langue est demeurée attachée à mon palais; et vous m'avez conduit jusqu'à la poussière du tombeau.*

Ce goût que je sentais d'abord, ô mon Dieu, dans les pratiques de la piété, est tout à fait tombé; cette onction que je trouvais dans la méditation de votre loi sainte, s'est changée en une affreuse sécheresse. Je ressemble à une terre cuite et desséchée au feu : cette aridité a gagné toutes les puissances de mon âme; et dès que j'en veux faire usage pour vous bénir, un fatal dégoût les lie; et si elles ne se refusent pas à mes efforts, elles ne s'y prêtent qu'à regret et comme malgré elles. Ma langue n'éprouve plus en chantant vos louanges, ces douces consolations qui ranimaient autrefois ma fidélité, et enivraient mon cœur d'une joie sainte; il semble qu'elle est attachée à mon palais, quand je veux l'employer à joindre sa voix à celle de l'Eglise et célébrer vos miséricordes. Tout me coûte, grand Dieu; tout me révolte; tout ne m'offre qu'une triste aridité dans la voie de vos commandements : voulez-vous donc me laisser retomber dans la poussière hideuse et dans l'infection du tombeau dont vous m'avez retiré? et cette langueur ne me menace-t-elle pas d'une mort prochaine?

℣ 17. Quoniam circumdederunt me canes multi; concilium malignantium obsedit me.	℣ 17. *Car un grand nombre de chiens m'a environné : l'assemblée des méchants m'a assiégé.*

Les hommes donnaient autrefois au dérèglement de mes mœurs, de vaines louanges : il est juste, grand Dieu, que j'expie aujourd'hui par l'humiliation où me laisse leur mépris, la complaisance secrète que je trouvais dans leurs applaudissements. En effet, ô mon Dieu, ce n'est pas assez pour eux de me mépriser; ils s'acharnent sur moi comme des chiens que la rage met en fureur; ils

font sans cesse à ma réputation les morsures les plus cruelles; ils ne s'assemblent que pour me déchirer: je deviens le jouet et le sujet ordinaire de leurs entretiens et de leurs piquantes railleries; ils ne me perdent pas de vue; et c'est de pure lassitude, et pour recommencer le lendemain, qu'ils lâchent enfin prise.

℣ 18. Foderunt manus meas et pedes meos; dinumeraverunt omnia ossa mea.

℣ 18. *Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os.*

Un peuple incrédule perça autrefois les mains et les pieds de votre Fils adorable; il ne brisa pas ses os, mais il semble qu'il les compta pour leur faire souffrir à chacun quelque nouveau tourment: et voilà, grand Dieu, une figure des peines que j'endure de la part de vos ennemis; ce parallèle devrait me consoler, grand Dieu, et il m'afflige. Ils ne percent pas mes mains avec le fer, mais avec le glaive de leur langue; ils me reprochent des biens injustement acquis, et des rapines dont je suis innocent; la bénédiction que vous répandez sur mes affaires temporelles, ne leur paraît que le fruit de mes malversations et de mes injustices: que je serais heureux, grand Dieu, si ma vie avait été aussi innocente que ma fortune; et si je n'avais pas fait plus de tort à moi-même qu'aux autres hommes! Ils ne clouent pas mes pieds sur la croix; mais ils me font un crime de toutes mes démarches: ils attribuent à ostentation, à une ambition secrète, à un désir de me concilier l'estime et l'amitié des grands, les œuvres publiques que je crois être obligé de faire pour votre gloire, ô mon Dieu, et pour l'honneur de la vertu. Ils comptent tous mes pas, et vont sonder en détail jusqu'à mes intentions les plus secrètes pour les décrier, comme si elles leur étaient parfaitement connues.

℣ 19. Ipsi vero consideraverunt et inspexerunt me; diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem.

℣ 19. *Ils se sont appliqués à me considérer et à me regarder; ils se sont partagés mes habits, et ils ont jeté le sort sur ma robe*

Que vous dirais-je, grand Dieu, ils vont fouiller jusque dans ma vie passée; et en rappellent avec un vain triomphedes événements qui devraient faire le sujet de leurs larmes, comme ils le feront toujours des miennes; enfin ils examinent, ils épluchent avec des yeux censeurs, et ma personne, et tout le détail de ma conduite; rien ne leur échappe. La prospérité dont vous me favorisez, aigrit leur jalousie et leur malignité; ils regardent mes biens, comme des biens mal acquis, et se les partagent d'avance, dans la folle espérance que l'autorité ou la justice m'en dépouilleront un jour. A peine dans leurs projets chimériques me laissent-ils un vêtement pour me couvrir; encore voudraient-ils laisser à la décision du sort à qui d'eux il demeurera. Insensés de m'envier des biens fragiles que je méprise, et de ne pas souhaiter plutôt de partager avec moi les grâces et les lumières que vous avez répandues dans mon âme! mais plus insensé moi-même, ô mon Dieu, de me laisser ébranler par des discours dont je connais si bien la puérilité et la folie!

℣ 20. Tu autem, Domine, ne elongaveris auxilium tuum a me; ad defensionem meam conspice.

℣ 20. *Mais pour vous, Seigneur, n'éloignez point votre assistance de moi; appliquez-vous à me défendre.*

Je connais là-dessus, grand Dieu, toute ma faiblesse; mais vous, Seigneur, qui la voyez encore mieux que moi dans mon cœur, et avec des yeux moins favorables (car nous nous diminuons toujours nos infidélités, et notre amour-propre entre pour beaucoup dans tous les jugements que nous portons de nous-mêmes;) vous, Seigneur, qui voyez mes irrésolutions et ma lâche timidité, et qui connaissez encore tout ce que mon cœur m'en cache à moi-même, ne différez pas de venir à mon secours. Plus je suis faible, plus je suis digne de votre protection, ô mon Dieu, le protecteur des faibles, et l'asile toujours assuré de ceux qui vont périr et qui vous réclament. Vous n'avez, grand Dieu, qu'à jeter les yeux sur moi: l'état périlleux où je me trouve, me répond de votre assistance; il ne vous permettra pas de la différer un seul moment.

℣ 21. Erue a framea, Deus, animam meam; et de manu canis unicam meam.

℣ 21. *Délivrez mon âme de l'épée, ô mon Dieu; délivrez-la de la puissance du chien*

Je n'ignore pas, grand Dieu, à quel point je suis indigne des grâces que je vous demande; et que loin de venir à mon secours, vous devriez m'abandonner et me livrer au glaive de votre justice pour punir mon peu de fermeté et ma trop grande sensibilité aux discours et aux jugements du monde. Je l'ai assez connu, ô mon Dieu, pour le mépriser; et je vous ai assez longtemps outragé pour ne craindre que vous seul. Qu'ai-je à espérer du monde, grand Dieu, pour avoir encore la faiblesse de vouloir lui plaire? Qu'ai-je reçu de lui pour le ménager encore, que les penchants et les passions criminelles qui avaient donné la mort à mon âme? Et que n'ai-je pas reçu de vous, grand Dieu? Que n'avez-vous pas fait pour moi? Et quels biens immenses et éternels n'en attends-je pas, pour m'obliger à vous être fidèle? Retirez donc, grand Dieu, le glaive de votre colère suspendu sur ma tête; ne permettez pas que mon âme retourne à son vomissement comme un animal immonde. Je n'ai qu'elle seule à sauver, grand Dieu; et si je viens à la perdre, cette perte infinie ne peut plus être remplacée, vous ne m'en donnerez pas une nouvelle pour réparer les crimes et les ingratitudes de la première. Mais quand même vous auriez uni à mon corps toutes celles qui animent les corps des autres hommes, en aurai-je trop, ô mon Dieu, pour célébrer les miséricordes de mon bienfaiteur? y en aurait-il une seule que je voulusse soustraire à votre empire? et oserai-je, par une noire ingratitude, livrer à votre ennemi une âme qui vient de vous, et qui n'est faite que pour vous?

℣ 22. Salva me ex ore leonis; et a cornibus unicornium humilitatem meam

℣. 22. *Sauvez-moi de la gueule du lion, et des cornes des licornes dans l'état d'humiliation où je suis*

L'ennemi de mon salut, grand Dieu, furieux que vous lui ayez enlevé sa proie, rugit comme un lion autour de moi pour me dévorer : il n'a fait autrefois qu'une trop longue et trop funeste expérience de ma faiblesse ; il connaît tous les endroits de mon cœur par où l'on peut me surprendre ; il les voit presque tous à couvert depuis que vous m'avez mis sous les ailes de votre grâce : il en reste encore un qui flatte sa haine et sa vengeance, et par où il espère de me porter le coup mortel ; c'est ma crainte insensée des discours publics, et l'abattement où me jettent les mépris et les dérisions que m'attirent mon changement et mon retour à vous. Dissipez, grand Dieu, ces frayeurs puériles : revêtez-moi de ce bouclier d'une foi ferme et généreuse, contre lequel tous les traits des langues insensées viennent s'émousser. Sauvez-moi, grand Dieu, de ma propre faiblesse ; j'ai plus à craindre de moi-même, que de toute la rage et de tous les efforts du lion dévorant.

ỳ 23. Narrabo nomen tuum fratribus meis; in medio ecclesiæ laudabo te.

ỳ 23. *Je ferai connaître votre saint nom à mes frères: je publierai vos louanges au milieu de l'assemblée.*

Alors, grand Dieu, loin de rougir de votre nom devant les hommes, je chercherai leurs assemblées les plus nombreuses pour y publier vos merveilles; je ne les craindrai plus comme mes censeurs; je les regarderai comme mes frères sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, enfants d'un même père, héritiers d'un même royaume, unis à moi par des liens plus indissolubles que ceux de la chair et du sang; et touché de leurs égarements et de leurs malheurs, comme des miens propres, je leur raconterai vos miséricordes sur mon âme; je leur apprendrai quelles sont les richesses de votre bonté envers les pécheurs qui reviennent à vous; et, témoins des merveilles que vous avez opérées en moi, comme ils l'avaient été autrefois de mes égarements, ils vous offriront peut-être un cœur touché de repentir; ils vous rappelleront dans leur âme d'où le monde et le démon vous avaient chassé; et, délivrés du joug honteux et accablant de leurs passions, ils uniront leur voix à la mienne pour chanter les louanges de votre grâce.

ỳ 24. Qui timetis Dominum, laudate eum; universum semen Jacob, glorificate eum.

ỳ 24. *Vous qui craignez le Seigneur, louez-le, glorifiez-le tous, vous qui êtes la race de Jacob.*

Je sens déjà, grand Dieu, que vous n'avez pas dédaigné mon humble prière; il me semble qu'une nouvelle force est entrée dans mon cœur. Je ne sais, grand Dieu, si je ne présume pas trop de moi-même; mais il me semble que dans ce moment je défierais non-seulement le monde avec toutes ses censures et tous ses mépris, mais encore avec ses persécutions, ses outrages, et tous les maux qu'il pourrait rassembler sur ma tête; je le défierais de me séparer de la charité de Jésus-Christ votre Fils. Vos saints, grand Dieu, ont paru intrépides devant les tyrans; ils vous ont confessé au milieu des roues et des feux, et je n'oserais vous rendre gloire au milieu de votre peuple par la crainte de quelques vaines censures! Je ne rougis plus, grand Dieu, devant vous, que d'avoir été assez ingrat et assez peu affermi dans la foi, pour rougir de vous devant les hommes. Et si vos serviteurs, grand Dieu, si ceux qui vous aiment et qui vous craignent, n'osent pas vous bénir et vous glorifier en public; et où sera donc, grand Dieu, l'honneur, l'hommage et la gloire qui vous est due sur la terre? si la race sainte de Jacob, si les véritables enfants d'Abraham craignent de vous rendre en public le culte et les devoirs dont ils sont les seuls fidèles observateurs, sera-ce donc l'impie et le pécheur qui racontera vos justices? faudra-t-il donc, grand Dieu, aller chercher dans les îles les plus éloignées et chez des nations inconnues des hommes qui osent vous servir et vous adorer publiquement? Vous les avez distinguées et prévenues, les âmes fidèles, par des bénédictions si singulières; vous les avez choisies et séparées au milieu d'un monde corrompu, tandis que vous laissez égarer dans leurs voies criminelles le reste des hommes; ne doivent-elles pas des marques publiques et continuelles de reconnaissance à un bienfait si signalé? Quelle autre peine pourraient-elles sentir, que celle de ne pouvoir appeler toutes les créatures, le ciel et la terre, les hommes de toutes les nations, pour les rendre témoins des hommages d'amour, de louange et d'actions de grâces, que leur bouche et leur cœur ne doivent cesser de vous rendre?

ỳ 25. Timeat eum omne semen Israel; quia non sprevit, neque despexit deprecationem pauperis.

ỳ 25. *Que toute la postérité d'Israel s'attache au Seigneur : il est l'asile des affligés; jamais il ne rejettera leurs prières.*

Que toute la race des justes, grand Dieu, méprise donc les censures et les jugements d'un monde que vous avez réprouvé, qu'elle ne craigne que vous seul, qui tenez en main leur destinée éternelle, et non des hommes qui ne peuvent rien pour elles. Quand on a la crainte et l'amour de votre nom gravé dans le cœur, que tout ce qui n'est pas vous, grand Dieu, ou qui ne conduit pas à vous, paraît méprisable! Et quand toutes les créatures s'uniraient contre nous et conjureraient notre perte, que pouvons-nous perdre, grand Dieu, tandis que nous conservons votre grâce? Les peines et les outrages que le zèle de votre gloire nous attire de la part des hommes, nous rendent un objet encore plus digne de vos soins et de votre complaisance. C'est alors, grand Dieu, que loin d'être insensible à nos gémissements et de dédaigner nos prières vous venez au-devant de nous avec toute l'abondance de vos consolations et de vos grâces; qu'on est riche, grand Dieu, quand on n'est pauvre et affligé que pour vous avoir été fidèle.

ỳ 26. Nec avertit faciem suam a me; et cum clamarem ad eum, exaudivit me.

ỳ 26. *Il m'a regardé dans mon affliction; il a été touché des cris que je lui ai fait entendre.*

Je l'éprouve dans le moment, ô mon Dieu; eh! qui pourra désormais se laisser abattre par des craintes humaines! l'abîme de dissolutions où j'avais croupi si longtemps, mes irrésolutions, ma lâcheté, mon peu de reconnaissance depuis que votre main miséricordieuse m'a retiré de ce gouffre, semblaient éloigner de moi pour toujours de nouveaux secours de votre grâce. Cependant, ô Dieu plein de bonté, vos entrailles paternelles se sont encore émues sur moi; vous m'avez regardé avec des yeux de pitié et de tendresse vous avez été touché des périls dont j'étais environné, et que ma faiblesse seule allait me rendre funestes; vous avez réveillé ma foi, j'ai connu mon infidélité et mon ingratitude; je vous ai appelé à mon secours: effrayé de mon état et du danger qui me menaçait, j'ai redoublé mes cris vers vous, et vous m'avez exaucé; vous avez calmé mes agitations, dissipé mes vaines frayeurs, fait succéder le courage à l'abattement et la sérénité à l'obscurcissement et aux ténèbres qui s'étaient emparées de mon âme.

ỷ 27. Apud te laus mea in ecclesia magna; vota mea reddam in conspectu timentium eum.

ỷ 27. *Je vous adresserai mes louanges dans une grande assemblée : je rendrai mes vœux à Dieu en présence de ceux qui le craignent.*

O mon Dieu, pourquoi tous les hommes ne peuvent-ils pas être témoins des sentiments de mon amour et de ma reconnaissance? Pourquoi le monde, dont les louanges ou les censures faisaient sur moi de si funestes impressions, ne peut-il pas voir dans mon cœur à quel point je méprise la vanité de ses jugements? Non, grand Dieu, éprouvez-moi seulement; que je sois trouvé digne à vos yeux de célébrer vos louanges, et d'être associé à l'assemblée des justes dont la fidélité glorifie votre saint nom et honore la religion au milieu du monde. Je ne me propose plus de plaire à ce monde misérable qu'en le méprisant; à vous seul, grand Dieu, est due la gloire et la louange; qui suis-je? et qu'y a-t-il en moi de louable, pour chercher les applaudissements des hommes? s'ils me connaissaient tel que je suis, ô mon Dieu, j'en devrais être l'opprobre et le rebut. Multipliez, grand Dieu, vos serviteurs sur la terre, faites croître en ces jours mauvais le nombre de vos élus; rendez féconde en saints une nation qui autrefois en a tant donné à votre Eglise; augmentez-y l'assemblée de ceux qui vous craignent; voilà, grand Dieu, les seuls censeurs et les seuls juges que je veux avoir de ma conduite; eux seuls sont dignes de publier vos miséricordes sur mon âme et de s'unir à moi pour vous en rendre des actions de grâces proportionnées à ce bienfait.

ỷ 28. Edent pauperes, et saturabuntur : et laudabunt Dominum, qui requirunt eum; vivent corda eorum in sæculum sæculi.

ỷ 28. *Je ferai asseoir les pauvres à ma table, et ils seront rassasiés, et ceux qui chercheront le Seigneur, le loueront; leurs cœurs vivront dans toute l'éternité.*

Pour mettre un chaos immense entre le monde et moi, je retrancherai toutes les profusions et les folles dépenses, qui sont devenues comme l'unique lien de la société parmi ses partisans. N'est-il pas juste d'ailleurs, grand Dieu, que je répare par des largesses saintes, l'usage criminel que j'ai fait jusqu'ici des biens que je ne tiens que de vous, et que vous ne m'aviez donné que pour soulager ceux qui souffrent dans la faim et dans la misère? Les pauvres seront donc désormais l'objet le plus cher et le plus indispensable de mes soins. Pourrais-je, grand Dieu, vivre dans l'abondance, tandis que des malheureux, que mes frères, que les membres de Jésus-Christ votre Fils, languissent dans les horreurs de la faim et de l'indigence? Je veillerai, ô mon Dieu, à leurs besoins; j'adoucirai leurs peines : ma nourriture la plus délicieuse sera celle que je me retrancherai pour les rassasier; j'essuierai leurs larmes : et dans la joie innocente qu'ils sentiront de se voir ainsi secourus, ils vous béniront, grand Dieu, de leur avoir ménagé dans la charité de ceux qui vous servent, des secours si favorables: loin de murmurer contre votre providence, ils en publieront les louanges; ils se confieront en un Dieu qui est le père et le protecteur des pauvres et des orphelins; ils s'attacheront à vous; ils aimeront leur état de souffrance; ils le regarderont comme le gage assuré de votre prédilection et de leur salut; et leur âme dégagée des misères de leur corps, vous en rendra d'éternelles actions de grâces dans le séjour de la vie et de la félicité.

ỷ 29. Reminiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ.

ỷ 29. *La terre dans toute son étendue se souviendra de ces choses, et se convertira au Seigneur.*

Si tous les chrétiens, ô mon Dieu, comptaient pour un de leurs premiers devoirs la compassion et les secours qu'ils doivent à leurs frères affligés; si après avoir fourni aux besoins et aux bienséances de leur état, ils regardaient le reste de leurs biens comme le bien des pauvres; s'il ne s'élevait aucune misère parmi nous, qui ne fût à l'instant soulagée : quel spectacle honorable pour le christianisme, ô mon Dieu! les nations les plus éloignées et les plus infidèles, remplies d'admiration pour un culte qui sait unir les hommes par des liens si intimes et si indissolubles, viendraient en foule aux pieds de vos autels grossir le nombre des fidèles. Ils vous reconnaîtraient à ces traits comme le seul auteur d'une loi, qui porte tant de caractères de divinité : ils demanderaient avec empressement d'être incorporés dans une société sainte, où tous les malheurs de la vie humaine trouvent des consolations et des ressources si sûres; où l'on peut regarder comme à soi, dès qu'on en a besoin, les biens que les autres possèdent, et où la religion ne fait de tous les fidèles qu'une seule famille, où tout semble être commun, et où les liens seuls de la charité unissent les hommes mille fois plus étroitement que les liens de la chair et du

sang, qui ne servent souvent qu'à les diviser.

ỳ 30. Et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium.

ỳ 30. *Et tous les peuples différents des nations seront dans l'adoration en sa présence.*

C'est cette charité inaltérable, ô mon Dieu, qui unissait vos premiers fidèles : c'était le caractère le plus marqué de cette Eglise naissante, comme il en était le premier devoir; c'était à ces traits, qu'on la distinguait parmi les peuples idolâtres; et ce fut l'attrait principal qui les appela à votre Eglise, et les rendit vos adorateurs. Nous aurions encore la même consolation, si nous avions la même vertu que nos pères : il ne resterait plus d'infidèles et d'incrédules sur la terre, si le christianisme était comme autrefois une société d'amour et de charité; et si les intérêts, les haines, les jalousies, l'ambition et l'avarice, et toutes les autres passions qui divisent le reste des hommes, et qui portent partout le trouble, la dissension et la guerre, n'avaient pas infecté votre héritage, divisé parmi nous le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, armé les rois et les peuples les uns contre les autres, et gagné même votre sanctuaire, l'asile saint de la paix et de la charité.

ỳ 31. Quoniam Domini est regnum; et ipse dominabitur gentium.

ỳ 31. *Parce que le règne et la souveraineté est au Seigneur; et que c'est lui qui régnera sur les nations.*

Mais, grand Dieu, nos crimes ne sauraient empêcher l'effet de vos promesses : vous tenez le cœur des rois entre vos mains; c'est vous seul qui disposez des royaumes et des empires; vous les avez tous promis à votre Fils; vous les lui avez donnés comme son héritage. Cette promesse magnifique s'accomplit insensiblement : des ouvriers apostoliques portent la lumière de l'Evangile jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre; ils y établissent le royaume de votre Fils. Les temps marqués dans vos conseils éternels avancent tous les jours; et comme il est le Sauveur de tous les hommes, il en sera le roi; et tous les hommes reconnaîtront sa souveraineté, et se soumettront enfin à son empire.

ỳ 32. Manducaverunt, et adoraverunt omnes pingues terræ; in conspectu ejus cadent, omnes qui descendunt in terram.

ỳ 32. *Les riches même et les grands du monde viendront aussi l'adorer, et goûter les délices de sa table : enfin tout ce qu'il y a de mortels sur la terre, fléchiront le genou devant lui.*

Déjà, grand Dieu, les césars et les grands de la terre, qui avaient été d'abord les persécuteurs de sa doctrine, s'y sont soumis : ils ont mis à ses pieds leurs sceptres et leurs couronnes : ils se sont crus plus heureux, d'enrichir leurs Etats de quelques restes précieux de sa croix, que s'ils y avaient ajouté des provinces et de nouveaux royaumes : ils se sont vus admis à sa table avec plus de joie qu'aux festins les plus somptueux; les mets les plus précieux et les plus exquis ne leur ont paru que de la boue au prix de cette viande céleste. Les rois des nations imiteront enfin leur exemple : désabusés d'un culte impie et insensé, ils ouvriront les yeux à la lumière et à la vérité qu'ils n'avaient pas connue, et qu'on leur annoncera : frappés de son éclat, ils se prosterneront devant le libérateur qui leur a envoyé la vie et le salut; leurs têtes orgueilleuses se courberont devant le signe humble et triste de sa croix; et tous les peuples de la terre toujours imitateurs des vices ou des vertus de leurs souverains, s'uniront avec eux dans la même foi et dans les devoirs d'un même culte.

ỳ 33. Et anima mea illi vivet; et semen meum serviet ipsi.

ỳ 33. *Et mon âme vivra pour lui; et ma race le servira.*

Que ne puis-je, grand Dieu, avancer l'heureux moment de l'établissement de votre règne dans tout l'univers! que n'ai-je les lumières, les talents, les grâces et le zèle de ces hommes apostoliques, qui vont annoncer votre nom à ces peuples sauvages qui ne vous connaissent pas! Mais du moins, Seigneur, je ne veux plus vivre que pour vous; et après vous avoir consacré ce qui me reste de vie, je tâcherai de laisser votre crainte à mes enfants, comme l'héritage le plus précieux qu'ils puissent attendre de moi : je ne reconnaîtrai pour mes descendants que ceux qui vous serviront avec fidélité. Faites passer en eux, ô mon Dieu, avec mon sang les grâces dont vous m'avez favorisé : que vos bénédictions s'y perpétuent de génération en génération; et faites plutôt tarir la source de ma race, que de permettre qu'elle s'écarte jamais de la voie de vos commandements.

ỳ 34. Annuntiabitur Domino generatio ventura : et annuntiabunt cœli justitiam ejus populo qui nascetur, quem fecit Dominus.

ỳ 34. *La postérité à venir sera annoncée par le Seigneur, et les cieux annonceront sa justice au peuple qui doit naître dans la suite, au peuple que le Seigneur a fait.*

Ce que je vous demande, grand Dieu, pour mes descendants, je vous le demande en même temps pour toutes les races futures des hommes. Avancez, ô mon Dieu, à leur égard l'accomplissement de vos promesses : hâtez l'avénement de ces temps heureux, où de nouveaux cieux, je veux dire, des hommes apostoliques, iront annoncer votre nom et les merveilles de votre justice aux nations les plus inconnues, et les soumettront au joug de votre doctrine : ne différez pas de faire paraître sur la terre ce siècle si désiré, et ces peuples à venir, que vous avez marqués dans vos conseils éternels, pour les rendre participants de ce bienfait signalé. Vous êtes, grand Dieu, le Créateur et le Père de tous les hommes : c'est vous seul qui avez établi dans l'univers la multitude de ces peuples et des nations; il est de votre bonté, de ne les pas laisser jusqu'à la fin ensevelis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Le sang de votre Fils qui les a rachetés, vous sollicite tous les jours pour eux : vous ferez luire enfin, ô mon Dieu, au milieu de ces régions infortunées la lumière de la vérité; et tous les peuples connaîtront

qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, et point d'autre Sauveur que votre Fils que vous nous avez envoyé.

PSAUME XXII.

Actions de grâces qu'une âme, revenue depuis longtemps des égarements du monde, rend à Dieu pour le bienfait inestimable qui l'a appelée à la connaissance de la vérité.

℣ 1. Dominus regit me, et nihil mihi deerit; in loco pascuæ ibi me collocavit.

℣ 1. *C'est le Seigneur qui me conduit; rien ne pourra me manquer : il m'a placé dans d'excellents pâturages.*

Vous êtes, ô mon Dieu, le seul père et le véritable pasteur de nos âmes. J'avais été longtemps une brebis égarée; je n'entendais point votre voix, quoique vous ne cessassiez point de me parler au fond du cœur : le monde parlait plus haut que vous, il parlait à mes sens, et je n'avais des oreilles que pour lui; il me fascinait les yeux et me faisait voir vos pâturages et les devoirs de votre loi, comme des pâturages tristes, arides, couverts de ronces et d'épines; il me montrait les siens, au contraire, comme des lieux semés de fleurs et où les plaisirs naissent sous nos pas. Cependant, ô mon divin Pasteur, j'y errais dans l'aridité et dans la disette; sous ces fleurs trompeuses je trouvais à chaque pas le serpent qui faisait sur moi des morsures cruelles; les plaisirs qui s'offraient, allumaient ma soif pour de nouveaux plaisirs loin de l'éteindre; les passions qu'il faisait naître successivement dans mon cœur, étaient autant de tyrans qui le déchiraient tour à tour. Je ne me lassais point de chercher ce que je croyais devoir le satisfaire et soulager son inquiétude, et quand je me flattais de l'avoir trouvé, je sentais un moment après ma méprise; je changeais d'objet, et ma tristesse secrète ne changeait point, et rien ne remplissait le vide de mon cœur. Mais, ô mon Pasteur adorable, depuis que j'ai quitté ces pâturages tristes et empestés, et que je suis revenu dans votre bercail, que ma destinée est différente! tranquille sous votre conduite, libre de ces soucis et de ces agitations qui suivent les passions criminelles, il me semble que mon cœur est à sa place, qu'il ne lui manque plus rien, et qu'il n'a plus d'autre désir que celui de vous suivre et de vous servir avec plus d'amour et de fidélité. Que de délices, que de consolations abondantes, ô bon et tendre Pasteur, ne trouve-t-on pas dans vos pâturages, et dans les voies où vous conduisez vos brebis! Ce ne sont pas là de ces plaisirs que l'usage empoisonne et rend insipides; plus on les goûte, plus on les trouve délicieux; plus on vous suit, plus le goût de vous suivre augmente. Le monde promet des plaisirs, et il ne donne que des croix et des chagrins; vous, Seigneur, vous ne nous annoncez que des croix, et ces croix sont la source de mille consolations ineffables.

℣ 2. Super aquam refectionis educavit me; animam meam convertit.

℣ 2. *Il m'a élevé auprès d'une eau fortifiante, et il a fait revenir mon âme.*

Le monde, ô mon Dieu, me conduisait sur le bord des eaux empoisonnées pour désaltérer ma soif criminelle des plaisirs, mais plus j'en buvais, plus ma soif devenait ardente. C'étaient des charbons brûlants que je mettais sur mon cœur, et plus je cherchais à me rafraîchir, plus je me trouvais embrasée. Mais l'eau dont vous m'avez désaltérée, ô mon Dieu, est cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle : on n'a plus la soif du monde et des plaisirs quand une fois on en a bu. Une seule goutte de cette eau céleste rafraîchit, soulage plus le cœur que tous les fleuves de Babylone; c'est une eau claire et paisible qui n'entraîne avec elle ni boue ni tristes débris; au lieu que l'eau de Babylone n'est qu'un limon puant, et, semblable à un torrent furieux, elle entraîne dans le gouffre tous ceux qui se courbent pour en boire, et n'est fameuse que par les cadavres et les débris lugubres des fortunes qu'elle traîne toujours après elle. O mon Dieu, vous m'avez sauvée de ce naufrage, vous m'avez tendu la main pour me retirer du milieu de ces eaux, sur le point qu'elles étaient de m'engloutir, et mon âme n'a bien connu le danger qui la menaçait, qu'après que votre miséricorde l'en a eu délivrée.

℣ 3. Deduxit me super semitas justitiæ propter nomen suum.

℣ 3. *Il m'a conduit par les sentiers de la justice pour la gloire de son nom.*

Souffrez, ô mon Dieu, que je rappelle ici en votre présence toutes vos miséricordes sur mon âme. Ce n'a pas été assez pour vous de me retirer du gouffre, lorsque j'allais enfoncer; souvent en sortant des périls du monde, on tombe dans de nouveaux périls, on s'éloigne de ses voies, mais on n'entre pas comme il faut dans les vôtres; on s'égare dans le chemin même de la vertu, et on veut aller à vous par des sentiers qui ne sont pas ceux par où vous nous vouliez conduire. Et voilà, ô mon Dieu, un nouveau bienfait dont mon âme vous est redevable; vous m'avez appris que les devoirs de mon état étaient la seule voie de mon salut, qu'en les remplissant avec fidélité, on accomplissait toute justice; que les œuvres les plus saintes, incompatibles avec ces devoirs, étaient les œuvres de l'homme et non de la grâce; que c'était une illusion de préférer ce qu'un faux zèle nous inspire à ce que vous demandez de nous; et que votre ordre est clairement marqué dans les devoirs de notre état, au lieu que dans toutes les pratiques prétendues de piété qui nous en éloignent, nous n'y voyons de clair et de sûr que votre volonté propre. Vous me l'avez appris, ô mon Dieu, par une miséricorde bien gratuite; je ne vous offrais alors que de faibles commencements de bien et une vie dont mes larmes ne pourront jamais effacer les souillures; mais, vos dons ne vont jamais seuls, vous donnez encore à ceux à qui vous avez commencé de donner. C'est pour la gloire de votre nom, ô mon Dieu, que vous êtes si riche en miséricordes; vous ne voulez pas

que ceux qui se disent vos serviteurs, le déshonorent par des singularités et les abus d'une piété mal entendue. Le monde, mon Dieu, est assez disposé à décrier la vertu, sans que ceux qui en font profession publique lui fournissent par un zèle bizarre et à contre-temps, de nouvelles censures contre elle.

℣ 4. Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala; quoniam tu mecum es.	℣ 4. *Car quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucuns maux, parce que vous êtes avec moi.*

Après tous les dangers dont vous m'avez sauvée, ô divin Pasteur de mon âme, que pourrais-je craindre tant que je marcherai dans vos voies? quand même vous m'y laisseriez dans ces états de dégoût, d'aridité, de ténèbres qu'éprouvent quelquefois les âmes les plus fidèles; votre main même qui me frapperait, me rassurerait: je sentirais que c'est vous, ô mon Dieu, qui créez, quand il vous plaît, la lumière et les ténèbres; vous qui vous montrez à une âme avec tout ce que votre présence a de consolant, ou qui vous cachez à ses yeux dans un nuage pour éprouver sa foi: je vous sentirais toujours au dedans de moi, grand Dieu, opérant ces consolations ou ces peines, et ma confiance serait toujours égale; et ces ténèbres où vous me laisseriez, qui semblent annoncer à une âme votre abandon et les ombres de la mort et du péché, me privant de vos consolations, n'ébranleraient pas ma fidélité; parce que je saurais que vous êtes toujours avec moi.

℣ 5. Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.	℣ 5. *Votre verge et votre bâton ont été le sujet d'une grande consolation pour moi.*

Je sais, ô mon Pasteur adorable, que dans vos pâturages même le loup entre souvent pour y chercher sa proie; mais votre houlette seule suffit pour nous défendre et le mettre en fuite; il n'est à craindre que pour les brebis imprudentes qui s'écartent du troupeau et qui vont errer dans des voies que vous ne leur avez pas marquées. Je sais, grand Dieu, qu'on éprouve des lassitudes et des défaillances en marchant dans les sentiers de vos commandements; mais vous ne laissez pas périr les brebis que le Père vous a données: une force secrète les soutient et les console; vous les mettez même sur vos épaules quand elles paraissent sur le point de succomber et hors d'état de continuer leur route. Ce n'est pas vous, ô mon Dieu, qui leur manquez, tous vos secours sont pour elles: c'est leur infidélité seule qui les éloigne, ces secours, ou qui les rend inutiles: je l'ai éprouvé mille fois; mes langueurs et mes lassitudes dans votre service ont toujours pris leur source dans mon peu de fidélité: à mesure que j'ai cherché plus de consolations du côté des sens, de l'orgueil ou de l'amour-propre, vous m'avez soustrait celles de la grâce; dès que j'ai voulu m'adoucir votre joug, vous me l'avez rendu plus pesant. Non, ce ne sont pas vos voies, ô mon Dieu, qui sont dures et pénibles; c'est nous seuls qui y portons avec nous les épines et les dégoûts: tout y console un cœur fidèle, et tout y rebute un cœur tiède et sensuel.

℣ 6. Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.	℣ 6. *Vous avez préparé une table devant moi contre ceux qui me persécutent.*

Le monde, ô Père miséricordieux, est une terre maudite, féconde en chagrins, mais qui ne fournit point de ressources: ses plaisirs, ou usés, ou hors de saison, ne consolent pas les pertes et les afflictions d'un mondain qui porte la douleur et l'amertume dans le cœur; tout ce qui ne parle qu'aux sens, ne porte aucun remède dans l'âme où résident tous les maux et toutes les inquiétudes du pécheur: environné de consolations extérieures, il sent qu'elles ne passent pas la surface, et que l'aiguillon reste toujours au dedans de lui; aussi le monde est un maître ingrat et trompeur qui rit de nos maux, et qui en faisant semblant de les soulager, ne cherche encore qu'à les aggraver et à nous séduire. Mais pour vous, ô mon Dieu, vous avez pourvu avec une bonté de père à toutes les infirmités de vos enfants; votre table sainte est toujours ouverte et toujours prête à les recevoir: vous vous y donnez vous-même à eux; et dans cette nourriture divine, ils trouvent un remède assuré à toutes les faiblesses et une consolation réelle contre toutes les tribulations que le monde leur suscite. En descendant vous-même dans leur cœur, sous les enveloppes des bénédictions mystiques, vous y portez la source intarissable de la paix et de la joie; vous en réparez les ruines légères; vous en fortifiez ce qui commençait à s'affaiblir, et ils marchent avec un nouveau courage vers les montagnes éternelles dans la force de cette viande céleste. Que les âmes mondaines sont à plaindre, ô mon Dieu, de se priver d'un si puissant secours, de faire si peu d'usage de vos bienfaits, de ne venir à votre table que lorsque la loi de votre Eglise les y contraint et de regarder la participation à la plus grande et à la plus singulière de toutes vos grâces, comme un devoir onéreux et pénible.

℣ 7. Impinguasti in oleo caput meum; et calix meus inebrians quam præclarus est!	℣ 7. *Vous avez oint ma tête d'une huile de parfum: que mon calice qui a la force d'enivrer, est admirable!*

Oui, Seigneur, c'est dans ce festin d'amour, que vous répandez avec effusion dans nos âmes des consolations ineffables, et que votre calice les enivre d'une joie toute divine. Les parfums de l'Egypte amollissent le cœur en fortifiant le corps; ils préservent nos cadavres d'une corruption passagère et leur assurent une longue durée dans la triste demeure du tombeau: mais l'huile du parfum précieux que vous versez dans nos âmes avec les saints mystères, les purifie, les embellit, les rend plus vigoureuses et plus fortes dans la pratique de vos commandements; met en elles un germe d'immortalité qui non-seulement les garantit d'une

corruption passagère, mais qui leur assure au sortir de leur maison de boue, une éternelle durée dans votre sein. Que vos enfants rebelles, ô divin Père de famille, trouvent votre table dégoûtante et votre calice amer ; je n'en suis pas étonnée : ils n'y portent qu'un goût dépravé et infecté par l'amour des objets sensibles et terrestres. Comment pourraient-ils éprouver la sainte ivresse de ce vin délicieux qui enfante les vierges, eux qui le reçoivent ivres encore et comme abrutis par l'usage continuel qu'ils font du calice des prostitutions de Babylone? Il n'est que les cœurs purifiés par la grâce et vides de l'amour du monde, qui puissent goûter tout ce que votre calice a de doux et de consolant : eux seuls en sortent enivrés d'un plaisir si céleste, si vif et si touchant, que tout le reste leur devient fade et insipide; ils ne s'en éloignent qu'à regret et regardent comme la plus douloureuse de toutes leurs peines, de n'être pas quelquefois trouvés dignes d'être admis à la table de vos enfants, et d'être privés pour peu de temps de cette nourriture divine.

℣ 8. Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.	℣ 8. *Et votre miséricorde me suivra dans tous les jours de ma vie.*

Pour moi, ô mon Dieu, j'espère que votre miséricorde ne permettra pas que je vive jamais privée de cette manne adorable et de la plus grande consolation que vous nous ayez laissée dans cet exil : s'il m'arrive de m'en éloigner quelquefois, ce sera par un respect d'amour pour vous, ce sera pour me punir d'y avoir porté trop souvent les mêmes faiblesses qui vous déplaisent, et de ne m'y être pas présentée avec toute la foi et toute la ferveur que vous demandez de moi ; et d'être venue, sans vous vouloir sacrifier mille attachements légers et humains, participer à un mystère où vous semblez sacrifier sous de viles apparences votre gloire et votre majesté, et qui nous renouvelle le grand sacrifice que vous avez consommé pour nous sur la croix. Mais je ne soutiendrai pas longtemps, ô mon Dieu, ces privations douloureuses : je laverai mes pieds, je purifierai mon cœur, aidée de votre grâce, pour être trouvée moins indigne de paraître devant vous; et ce pain de tous les jours sera, ou mon unique désir, ou ma plus consolante nourriture, tout le reste de ma vie.

℣ 9. Et ut inhabitem in domo Domini in longitudinem dierum.	℣ 9. *Afin que j'habite très-longtemps dans la maison du Seigneur.*

Voilà, grand Dieu, ma plus douce espérance pendant les jours de mon pèlerinage, et dans cette terre étrangère, où vous ne vous communiquez à nous que sous un voile qui vous cache ; voilà, ô mon Dieu, ce qui me fera attendre avec moins de tristesse le moment que vous avez marqué pour nous ouvrir enfin les portes éternelles du temple céleste, de cette maison paternelle d'où nous sommes sortis, où nous vous verrons à découvert, où vous avez préparé différentes demeures et différents degrés de bonheur, pour ne pas ôter toute espérance aux faibles et aux imparfaits ; et où une fois admis, nous y habiterons pendant toute la durée des jours de l'éternité.

PSAUME XXIII.

Prière d'une âme chrétienne aux pieds des autels, qui admire et remercie la bonté de Dieu d'avoir choisi sa demeure et renfermé sa gloire et sa majesté dans un temple matériel; qui se représente les dispositions qu'exige la présence d'un Dieu si grand et si terrible de ceux qui viennent y paraître devant lui, et qui gémit des irrévérences et des scandales qui profanent tous les jours ce temple saint.

℣ 1. Domini est terra, et plenitudo ejus; orbis terrarum, et universi qui habitant in eo :	℣ 1. *La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur; toute la terre habitable, et tous ceux qui l'habitent, sont à lui :*
℣ 2. Quia ipse super maria fundavit eum, et super flumina præparavit eum.	℣ 2. *Parce que c'est lui qui l'a fondée au-dessus des mers, et établie au-dessus des fleuves.*

Grand Dieu, la terre entière est l'ouvrage de vos mains, et n'appartient qu'à vous seul; c'est le temple que vous remplissez de votre immensité ; vous y donnez l'accroissement aux plantes ; vous y nourrissez les oiseaux du ciel, les poissons qui nagent dans les mers, et les animaux qui rampent sur la terre, vous y multipliez la race des hommes, et vous soufflez sans cesse en eux, comme au commencement, cet esprit de vie qui anime leur boue; vous êtes l'âme de tout ce qui respire dans l'univers. N'était-ce pas assez aux hommes, pour y sentir partout votre présence, et vous y rendre partout le culte et les hommages dus à votre grandeur et à votre empire souverain sur cet univers et sur tout ce qu'il renferme? Cependant comme cette variété d'objets qui concouraient tous à nous rendre votre présence ici-bas plus sensible, n'avaient réussi qu'à nous en distraire et nous la faire oublier ; comme vos ouvrages qui ne se soutiennent que par la même main qui les a formés, nous faisaient perdre de vue l'Ouvrier tout-puissant, vous avez souffert, vous, ô mon Dieu, qui êtes présent partout, que l'on vous consacrât des lieux que vous avez promis d'honorer d'une présence spéciale ; les patriarches vous élevèrent des autels; la montagne de Sion devint ensuite le temple seul, où il était permis de vous offrir des victimes et la fumée des encensements ; vous ne vous montriez pas vous-même ; c'était votre ange qui y descendait enveloppé d'une nuée ; enfin depuis que votre Fils s'est montré lui-même sur la terre, il vous a formé partout des adorateurs en esprit et en vérité; et partout on a élevé des temples, où votre Verbe fait chair est encore avec nous, et y sera jusqu'à la consommation des siècles.

℣ 3. Quis ascendet in montem Domini? aut quis stabit in loco sancto ejus?	℣ 3. *Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur? ou qui s'arrêtera dans son lieu saint?*

Mais, ô mon Dieu, si nos temples sont ce ciel nouveau, où toute votre gloire et toute la terreur de votre majesté résident; si ce n'est plus un ange que la nuée mystérieuse y cache, mais votre Fils lui-même, mais un Dieu fait chair, caché sous les bénédictions mystiques ; si les anges eux-mêmes l'y adorent sans cesse, et saisis d'une sainte terreur, se couvrent de leurs ailes et peuvent à peine y soutenir l'éclat de sa majesté, qui pourra se flatter, grand Dieu, d'être digne de monter dans ce lieu saint, et d'y venir paraître en votre présence? Vous exigeâtes autrefois de votre peuple tant de jeûnes, de purifications, de précautions, afin qu'il lui fût permis de camper à une certaine distance seulement du pied de la montagne, sur laquelle vous vous communiquiez à votre serviteur Moïse ; que ne devez-vous pas exiger, ô mon Dieu, du nouveau peuple, à qui vous permettez de monter tous les jours sur la montagne sainte, de vous y voir et de communiquer avec vous? Vous n'environnez plus ce lieu terrible d'éclairs et de foudres, pour en défendre l'approche à un peuple consterné ; vous n'y mettez plus d'autres barrières que celles de notre amour et de notre foi ; mais plus votre bonté semble oublier en notre faveur ces précautions formidables qui rendaient autrefois votre présence inaccessible, plus votre indignation s'allume contre ceux qui s'en prévalent pour paraître devant vous, ô mon Dieu, dans une situation et avec des souillures qui vous déshonorent.

ỳ 4. Innocens manibus et mundo corde; qui non accepit in vano animam suam, nec juravit in dolo proximo suo.	ỳ 4. *Celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur, qui n'a pas reçu son âme en vain, ni fait un serment faux et trompeur à son prochain.*

Que faudrait-il donc, grand Dieu, pour ne pas blesser la sainteté de vos regards, quand on vient s'assembler dans votre temple? Il faudrait y porter des mains innocentes pour être en droit de les lever vers vous, et un cœur pur dont vous puissiez recevoir les hommages; et cependant, ô mon Dieu, que de mains souillées de crimes et de rapines viennent y embrasser votre autel saint, et vous présenter des dons et des offrandes ! Que de mains teintes encore par des désirs de haine et de vengeance, du sang de leurs frères, voyez-vous levées devant le sang adorable de l'Agneau, qui a réconcilié le monde et éteint toutes les inimitiés ! Que de cœurs livrés aux passions les plus honteuses, loin de venir les déplorer devant vous au milieu de l'assemblée sainte, viennent y chercher les objets infortunés qui les allument ! Combien de cœurs dissipés par les sollicitudes ou les plaisirs du siècle, y viennent à vos pieds sans penser même au Dieu qui les regarde, sans former un seul mouvement intérieur qui soit pour vous ; et ne semblent choisir votre présence, que pour livrer plus à loisir leur esprit à toutes les images frivoles, dont ils ne peuvent se désoccuper? Combien de cœurs appesantis et insensibles, loin de sentir réveiller leur foi à la vue des merveilles que votre amour pour les hommes opère sur nos autels, et de s'unir aux cantiques et aux actions de grâces de votre Eglise, n'y sentent que le dégoût de vos louanges chantées par des ministres saints, et l'ennui des moments qu'ils sont obligés de donner à un devoir si consolant et si honorable pour l'homme? Que faudrait-il encore, grand Dieu, pour être digne de paraître dans ce lieu saint? il faudrait sentir tout le prix de son âme, la regarder comme un dépôt sacré qui vous appartient, et que vous nous redemanderez un jour, y venir chercher les secours qui vous la conservent et les remèdes qui la purifient ; et y être plus occupé de ses besoins secrets, et des ornements intérieurs qui la rendent agréable à vos yeux, que des vaines parures qui ne font qu'embellir un corps dont les vers vont faire au premier jour un spectacle hideux d'infection et de pourriture dans le tombeau. Et cependant, ô mon Dieu, cette âme immortelle et destinée à vivre éternellement avec vous, est la seule chose dont la plupart de ceux qui viennent dans le temple saint, ne sont point occupés, il semble que c'est en vain qu'ils l'ont reçue, et qu'elle ne mérite pas la plus légère attention ; tous leurs soins se bornent à parer un corps périssable, à s'attirer des regards qui ne devraient être que pour vous, et à inspirer peut-être des passions criminelles, et irriter votre colère, dans le temps même que votre Fils verse de nouveau son sang sur l'autel pour l'apaiser et vous réconcilier encore avec les hommes. Enfin, ô mon Dieu, la fraude, la mauvaise foi, l'injustice, devraient être bannies de ce lieu saint, tandis que vous y répandez avec tant de profusion tous les trésors de votre grâce sur nous. Un chrétien qui refuse ses largesses aux besoins de ses frères, ou qui usurpe et retient injustement leur bien, ose-t-il se montrer devant des autels, qui lui rappellent de toute part la profusion de vos bienfaits sur les hommes, tandis que vous y confirmez vos promesses et votre alliance par le sang de votre Fils qui coule sur l'autel? Celui qui jure frauduleusement à son prochain, et qui ne craint point de violer la sainteté de son serment et de ses promesses, qui fait servir à tromper ses frères, le lien le plus sacré et le plus inviolable de la société, et qui devrait être proscrit de l'assemblée même des hommes, aurait-il la témérité de venir se mêler avec les anges dans nos temples, et y converser avec vous? Non, Seigneur, les immondes, les ravisseurs, les adorateurs du monde et de ses idoles, les idolâtres de leur propre corps, ne sont pas dignes de se présenter dans le temple saint, à moins qu'ils n'y viennent former des désirs de pénitence, et vous demander d'accorder à ces faibles commencements de repentir, la grâce d'une conversion parfaite. Ils entrent alors dans le droit de ceux qui ont les mains innocentes, le cœur pur, qui font de la sanctification de leur âme leur soin principal et leur affaire la plus impor-

tante, et dont la droiture et la simplicité peut à la vérité être surprise par les ruses et la mauvaise foi des méchants, mais qui ignorent eux-mêmes l'art infâme d'user de ces indignes artifices.

ỹ 5. Hic accipiet benedictionem a Domino, et misericordiam a Deo salutari suo.

ỹ 5. *C'est celui-là qui recevra du Seigneur la bénédiction, et qui obtiendra la miséricorde du Dieu son sauveur.*

Voilà, grand Dieu, les âmes que votre majesté terrible ne dédaigne pas de souffrir en sa présence dans le lieu saint; vous les y regardez même avec des yeux de complaisance; vous y versez sur elles vos bénédictions les plus abondantes; vous les faites entrer dans la participation de toutes les grâces opérées par les mystères qui se consomment sur vos autels; elles n'en sortent jamais que comblées de quelque nouvelle faveur de votre part; c'est-à-dire, plus ferventes dans l'amour de votre loi, plus affermies contre les séductions du siècle, plus intrépides lorsqu'il s'agit de soutenir les intérêts de la vérité, et la gloire de votre nom, aux dépens de la leur propre; et s'il leur arrive de vous avoir déplu, en n'ayant pas marché dans vos voies avec assez de fidélité; c'est là, ô mon Dieu, que vous vous réconciliez avec elles; que leurs prières unies à celles de l'Eglise vous apaisent, vous font oublier leur infidélité, et que le sang de votre Fils leur Sauveur leur obtient la miséricorde que vous ne refusez jamais aux âmes touchées de repentir, et qui vous la demandent en son nom.

ỹ 6. Hæc est generatio quærentium eum; quærentium faciem Dei Jacob.

ỹ 6. *Telle est la race de ceux qui le cherchent; de ceux qui cherchent à voir la face du Dieu de Jacob.*

Multipliez, grand Dieu, la race de ces âmes fidèles, qui ne viennent dans votre temple saint que pour vous y chercher, vous y adorer et jouir des douceurs de votre divine présence. C'est pour elles seules, grand Dieu, que vous descendez sur l'autel, et que vous daignez habiter au milieu de nous; ce n'est pas pour ces âmes irréligieuses et mondaines, qui n'y viennent, ce semble, que pour vous insulter par des irrévérences et des situations indécentes, qu'elles n'oseraient se permettre dans des lieux profanes; qui ne viennent pas y chercher la face du Dieu de Jacob, mais la face des idoles impures auxquelles elles prostituent leur cœur et leurs hommages; et qui se dispensent devant la majesté d'un Dieu terrible, et au milieu de tous les objets les plus respectables de la religion, des bienséances même, et d'une certaine apparence de retenue, dont elles n'oseraient se dispenser devant des personnages graves, et au milieu des assemblées publiques du siècle.

ỹ 7, 8. Attollite portas, principes vestras; et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ. Quis est iste Rex gloriæ? Dominus fortis et potens.

ỹ 7, 8. *Levez vos portes, princes; et vous, portes éternelles, levez-vous, et vous ouvrez pour laisser entrer le Roi de gloire. Qui est-ce Roi de gloire? le Seigneur qui est vraiment fort et puissant.*

Oh! si elles pouvaient voir, ces âmes irréligieuses que la foi n'éclaire point, lorsque le ministre, par la vertu des paroles mystiques et par l'invocation du Saint-Esprit, attire sur nos autels le Saint des saints; si elles pouvaient voir les portes du sanctuaire éternel s'ouvrir, le Roi de gloire qui descend accompagné et entouré de la multitude des esprits célestes; ces esprits si purs et si saints, qui, pénétrés de crainte et de respect, s'inclinent profondément en sa présence, et éblouis de la majesté et de l'éclat qui l'environne, couvrent leurs faces, ne se croyant pas dignes d'arrêter leurs regards sur sa personne divine. Et vous, cendre et poussière, qui avez même déshonoré la boue dont vous avez été formés par des souillures de toute espèce; vous qui n'êtes pour les yeux du Seigneur, à cause des crimes dont votre âme est infectée, qu'un objet de haine et d'horreur; vous qui devriez regarder comme une faveur singulière la liberté que vous avez d'entrer dans nos temples, et qui, dans des siècles plus heureux, en eussiez été chassés ignominieusement comme des profanes, si vous aviez voulu seulement y paraître; vous que le sentiment de votre indignité devrait faire pâlir et frissonner de tous vos membres, à l'approche de ce sanctuaire respectable, qui renferme le Saint des saints et le Roi de gloire, vous osez le braver jusqu'au pied de ses autels. Eh! ne savez-vous pas que ce Roi de gloire que vous osez outrager est en même temps le Seigneur vraiment fort et puissant? et ne devez-vous pas craindre qu'il ne renouvelle, pour vous punir, les prodiges qu'il opéra dans le désert pour venger des outrages moins criminels que les vôtres; que la terre ne s'entr'ouvre sous vos pieds pour vous engloutir tout vivants dans les enfers, ou qu'il ne parte pas du fond du sanctuaire des foudres et des éclairs, pour mettre en poudre des téméraires à qui la présence et la majesté du Dieu tout-puissant, ne peuvent en imposer?

PSAUME XXIV.

Prière d'une âme revenue des égarements du monde, qui gémit devant Dieu des infidélités de sa vie passée, et reconnaît que ses afflictions en sont la juste peine.

ỹ 1. Ad te, Domine, levavi animam meam; Deus meus, in te confido, non erubescam.

ỹ 1. *J'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur; je mets ma confiance en vous, mon Dieu: ne permettez pas que je tombe dans la confusion.*

Que je me trouve heureuse, ô mon Dieu, d'avoir la liberté de me consoler avec vous, et de vous aller présenter mon cœur jusqu'aux pieds de votre trône! Mes peines étaient autrefois sans consolation; je souffrais toute seule; je ne vous connaissais pas, ô mon Dieu, comment vous aurais-je appelé à mon secours? Le monde était la seule idole, le seul objet de mes désirs, de mes soins, de mes pensées: il occupait mon cœur tout entier, mais il reconnaissait mal mon dévouement et ma servitude; il répandait mille amertumes sur ses plaisirs: j'y trouvais à chaque pas des contradictions et des cha-

grins, qui plongeaient mon âme dans la tristesse ; il ne m'offrait rien qui pût la soulager ; il me promettait toujours un avenir plus agréable ; je me laissais séduire à ses promesses : mais cet avenir s'éloignait de plus en plus, et il riait de ma crédulité comme de mes peines. Mais vous êtes, ô mon Dieu, un Maître bien plus aimable et plus fidèle : si vous permettez que je sois affligée, vous me faites sentir la justice et l'utilité de mes souffrances ; vous m'apprenez qu'elles prennent leur source dans les trésors même de votre miséricorde, qui veut bien accepter ces afflictions légères pour expier des crimes qui m'en préparaient d'éternelles. Je sens que la même main qui me frappe me soutient ; et ma confiance en vous est un adoucissement sûr à toutes mes peines. Après cela, grand Dieu, comment pourrais-je rougir de servir publiquement un Maître si miséricordieux et si puissant ? je ne rougis plus que de la folie de mes anciens égarements, et d'avoir pu prostituer jusqu'à un âge sérieux mes jours et mes années à un monde qui n'est rien, qui ne peut rien, qui ne nous repaît que de fumée, et qui ne se soutient que par l'ivresse et l'éblouissement de ceux qui le servent.

ỳ 2. Neque irrideant me inimici mei ; etenim universi qui sustinent te, non confundentur.	ỳ 2. *Et faites que mes ennemis ne se moquent point de moi ; car tous ceux qui espèrent en vous, ne seront point confondus.*

En vain il traite d'insensées les âmes qui marchent dans vos voies ; en vain les mondains, que la vie des justes condamne, la taxent d'hypocrisie et de faiblesse : je ne crains point, ô mon Dieu ! de partager avec vos serviteurs ces dérisions honorables ; il n'est pas possible que la sagesse du ciel, toujours ennemie de celle du siècle, ne lui paraisse une folie. Que je ne sois jamais sage, ô mon Dieu, aux yeux de ce monde dépravé ! il n'honore de ce nom que des frénétiques que l'égarement seul de la raison agite et fait mouvoir, et qui ne doivent qu'à leur erreur, la gloire, les talents et la facilité imaginaire dont ils croient jouir. Plus je serai un objet de risée au monde et à ses partisans, plus je me flatterai de n'être pas indigne de votre approbation et de vos regards. Il réprouve tout ce que vous justifiez, ô mon Dieu, et il justifie tout ce que vous condamnez ; et ce qui marque l'excès de son aveuglement, c'est qu'au milieu de tout le frivole, de toutes les puérilités, de toutes les faiblesses, de toutes les extravagances des passions dont il est sans cesse agité, il ne trouve de ridicule que la sagesse, la douceur, la dignité, la sublimité, l'ordre, la paix et tout ce qu'a de grand, d'admirable et d'utile à la société votre doctrine sainte. Se peut-il, ô mon Dieu, qu'un mécompte si insensé fascine presque tous les hommes ? ils s'attachent à un monde qui s'écroule sous leur main ; ils servent vivement, sérieusement un maître qui n'a de sérieux que les malheurs éternels qu'il leur prépare ; et ils ne vous servent que par bienséance, et ils ne vous rendent que quelques hommages extérieurs et précipités, qu'ils accordent à l'usage plutôt qu'à vous-même. Vous, ô mon Dieu, qui rendez au centuple les plus légères démarches qu'on fait pour vous ; vous qui donnez au delà de vos promesses ; vous qui prévenez les besoins de ceux qui implorent votre secours ; vous enfin, ô mon Dieu, qui remplissez les cœurs qui reviennent à vous, de tant de paix, de joie, de consolation, qu'aucun jusqu'ici ne s'est repenti que de vous avoir connu et aimé trop tard.

ỳ 3. Confundantur omnes iniqua agentes supervacue.	ỳ 3. *Que tous ceux qui commettent l'iniquité en vain, soient couverts de confusion.*

Aussi, grand Dieu, ceux qui espèrent en vous, et qui, ne se rebutant point de la longueur apparente de leur exil, en soutiennent avec courage les dégoûts et les peines, et vous demeurent fidèles jusqu'à la fin, s'applaudiront un jour de leur choix. Dans ce dernier moment où tout s'évanouit, et où il ne nous reste plus rien de réel et qui puisse nous survivre que nos crimes et nos vertus, ils paraîtront remplis d'une sainte confiance ; ils quitteront sans regret des biens et des honneurs qu'ils n'avaient jamais aimés, parce que tout ce qui ne devait pas les suivre devant vous, ô mon Dieu, et qu'ils ne devaient posséder qu'un instant, leur avait toujours paru indigne de leur amour. Ils connaîtront tout le prix de ces violences, de ces macérations que le monde traitait de folie, qui n'ont duré qu'un moment rapide, et qui, comme les étendards de leur victoire, vont les conduire en triomphe dans les tabernacles éternels. Vous couvrirez au contraire alors de confusion, ô mon Dieu, les âmes insensées qui ont jusque-là persévéré dans l'iniquité, sans y trouver le bonheur qu'elles y cherchaient : elles rappelleront les violences, les peines, les assujettissements qu'elles auront soufferts pour le monde et pour contenter leurs passions ; et elles n'y verront que des crimes pénibles qui leur avaient rendu la vie amère sur la terre, et qui vont la leur rendre infiniment malheureuse dans l'éternité. Elles commenceront dans ce moment terrible où le nuage qui nous cachait la vérité, se dissipe, d'entrer en fureur contre elles-mêmes, accablées de honte et de désespoir ; elles souhaiteront que leur âme, comme leur corps, rentre dans les abîmes du néant, pour ne pas aller soutenir devant la lumière du tribunal terrible, l'opprobre d'une vie insensée ; laquelle, par la voie des contraintes, des chagrins et des remords inséparables du crime et des passions, les a menées à l'abîme sans ressource de tous les malheurs.

ỳ 4. Vias tuas, Domine, demonstra mihi ; et semitas tuas edoce me.	ỳ 4. *Seigneur, montrez-moi vos voies, et enseignez-moi vos sentiers.*

Continuez, grand Dieu, à faire sentir à mon âme tout ce que les voies du monde ont eu pour elle de pénible, de funeste et d'insensé. Que ce souvenir tout seul, ô mon Dieu, rend vos voies douces et désirables ! quel malheur et quelle ingratitude si je venais à m'en écarter un seul moment ! Mon-

trez-les moi toujours, grand Dieu, ces voies saintes, frayez-moi vous-même les sentiers par où j'y dois marcher; car, dans votre voie même, vous avez marqué différents sentiers, et à chacun de nous celui qui lui est propre et que vous lui avez destiné; soyez-y Seigneur, mon guide et mon soutien; marchez-y toujours devant moi, afin que je ne puisse pas m'y méprendre. Après cela, ô mon Dieu, que vous le semiez d'épines ou de fleurs; que vous aplanissiez ce qu'il y a de rude et de difficile à franchir, ou que vous m'en laissiez porter toute la fatigue, pourvu que je sois dans le chemin qui conduit à vous, ô mon Dieu, cette assurance m'adoucira tout; je serai sûre, du moins, que je ne marche pas en vain, que tous mes pas me conduisent au terme; que j'y touche à chaque instant, et qu'il serait insensé de se rebuter, lorsqu'on est toujours sur le point d'avoir fini sa carrière.

℣ 5. Dirige me in veritate tua, et doce me; quia tu es Deus Salvator meus, et te sustinui tota die.	℣ 5. *Conduisez-moi dans la voie droite de votre vérité; et instruisez-moi, parce que vous êtes le Dieu mon sauveur, et que je vous ai attendu avec constance durant tout le jour.*

Ne permettez jamais, grand Dieu, que je perde un seul instant de vue la vérité que vous m'avez montrée, en m'ouvrant les yeux sur les erreurs et les vanités du siècle. Les exemples, les situations, nos propres penchants forment sans cesse tant de nuages autour de notre cœur, qu'à moins que vous n'y portiez continuellement la lumière, nous courons risque de retomber dans nos premières ténèbres; et alors, grand Dieu, ne marchant plus à la lueur de votre vérité, nous marchons au hasard, et chaque pas devient une chute. Que cette vérité éternelle, ô mon Dieu, qui m'a découvert les biens véritables et seuls dignes de mon amour, me guide donc sans jamais m'abandonner pendant les jours de mon pèlerinage; que cette nuée lumineuse me précède toujours dans les routes dangereuses de ce désert, jusqu'à ce que j'arrive dans la terre promise à mes pères. Ne vous éloignez pas de moi, ô mon Dieu; car vous êtes vous-même la vérité, qui éclairez tous les hommes qui ne ferment pas les yeux pour ne pas la voir; soyez toujours le docteur invisible de mon âme. Vous l'avez sauvée des périls du siècle; vous m'avez délivrée des piéges de Satan, où l'imprudence et les passions du premier âge m'avaient fait tomber; vous êtes devenu, ô mon Dieu, doublement mon Sauveur, et je vous appartiens à plus d'un titre; que tant de droits que vous avez sur moi, vous assurent pour toujours votre créature; qu'ils vous rendent plus jaloux de conserver l'ouvrage de vos miséricordes. C'est dans cette confiance, grand Dieu, que je ne me laisse point abattre dans ces moments de nuage et de dégoûts où vous paraissez vous éloigner de moi; je vous attends avec une foi constante, persuadée que votre absence ne sera pas longue, et qu'après m'avoir laissée quelque temps entre les mains de ma langueur, de mes ténèbres et de mon ennui, vous vous rendrez à moi avec toutes les lumières et les consolations de votre grâce

℣ 6. Reminiscere miserationum tuarum, Domine; et misericordiarum tuarum quæ a sæculo sunt.	℣ 6. *Souvenez-vous de vos miséricordes, Seigneur; souvenez-vous des miséricordes que vous avez fait paraître de tout temps.*

Je vous rappellerai toujours, ô mon Dieu, le souvenir de vos miséricordes sur mon âme; elles sont pour moi le sujet continuel de ma reconnaissance, et elles doivent être pour vous, grand Dieu, un nouveau motif de me les continuer : vous vous engagez par vos bienfaits envers ceux que vous en comblez; il semble qu'en les enrichissant de nouveaux dons, vous contractez avec eux de nouvelles dettes. Telle a été, dans tous les temps, votre conduite avec vos serviteurs : toutes vos voies sur eux ont été depuis le commencement des voies de miséricorde. Quand les voies ordinaires de votre providence ne suffisaient pas pour les délivrer des périls qui les menaçaient, et qu'il fallait que votre toute-puissance s'en mêlât, vous prodiguiez, pour ainsi dire, les prodiges en leur faveur; vous changiez l'usage des éléments; vous renversiez l'ordre de la nature; vous montriez à l'univers le spectacle du soleil arrêté dans sa course; votre bonté semblait disposer toute seule de votre puissance, et vous ne paraissiez agir sur la terre ou dans le firmament, et mouvoir tous ces vastes corps que pour eux. Vous ne vous démentez point, grand Dieu, dans vos voies; vous êtes encore à notre égard ce que vous étiez autrefois envers nos pères; et vos anciennes miséricordes sont pour nous un titre sacré qui nous en promet de nouvelles.

℣ 7. Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas, ne memineris.	℣ 7. *Ne vous souvenez point des fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances.*

Je sais, grand Dieu, que vos miséricordes anciennes tombaient souvent sur des cœurs ingrats, et qu'après avoir éprouvé toutes les marques les plus éclatantes de votre protection, vous les voyiez avec indignation oublier le Dieu qui les avait délivrés de l'Egypte, et élever des autels sacriléges aux idoles des nations. Mais au premier signe de repentir, le glaive dont vous aviez commencé à les frapper, vous tombait des mains : le courroux et les châtiments sont étrangers à votre majesté bienfaisante; la bonté est comme le fond de votre nature : c'est nous qui fournissons les traits à votre vengeance; mais vous ne prenez qu'en vous-même les bienfaits que vous répandez sur nous. Ainsi, grand Dieu, ce n'est pas d'aujourd'hui que vos grâces sont tombées sur ceux sur qui vous ne deviez faire pleuvoir que vos foudres et votre indignation; j'en serai toujours un exemple consolant pour les âmes qui ont eu le malheur de vous oublier. Où étais-je, grand Dieu, quand vous commençâtes à me tendre la main pour me relever? dans quel abîme de dissolution et de folie étais-je plongée? Mais, ô mon Dieu! effacez pour

toujours ces images affreuses de votre souvenir : c'est assez que je m'en occupe sans cesse moi-même; et si mes larmes ne peuvent pas en laver les souillures, et qu'elles revivent encore à vos yeux, je ne viens pas, Seigneur, justifier devant vous des crimes que je ne saurais jamais trop pleurer; mais souvenez-vous, ô Père miséricordieux! que l'emportement de l'âge et des passions y avaient plus de part que l'irréligion et le mépris de votre loi. Mon cœur s'était soustrait, il est vrai, à vos commandements; mais il n'avait pas secoué le joug de votre autorité sainte; il respectait encore le Dieu qu'il outrageait; il craignait encore le Juge dont il irritait la vengeance : les plaisirs l'entraînaient; mais la foi qui le suivait partout, ne lui permettait pas de franchir la barrière de la religion, et l'arrêtait toujours sur le bord du précipice. Je me persuadais qu'il y avait une saison de la vie qu'on pouvait destiner aux plaisirs; les exemples et les préjugés communs semblaient autoriser mon erreur, comme si tous les temps ne vous appartenaient pas, ô mon Dieu, et que vous ne fussiez pas le Dieu de toutes les saisons et de tous les âges. Oubliez, grand Dieu, ces premières années de ma vie; oubliez des égarements qui prenaient leur source dans une ignorance encore plus criminelle : laissez-m'en à moi seul le souvenir et le regret; et faites qu'ayant sans cesse devant les yeux l'énormité de mes chutes, je ne passe pas un moment sans me souvenir des merveilles de vos miséricordes qui m'en ont retirée.

℣ 8. Secundum misericordiam tuam memento mei tu propter bonitatem tuam, Domine.	℣ 8. *Souvenez-vous de moi selon votre miséricorde; souvenez-vous en, Seigneur, à cause de votre bonté.*

Effacez, grand Dieu, cette partie de ma vie que j'ai passée à vous offenser; effacez-la du livre de vos vengeances; regardez-la comme si elle n'avait jamais été; ne commencez à compter mes jours que par celui où j'ai commencé à vous connaître; je n'ai vécu en effet, ô mon Dieu! que lorsque j'ai commencé à vivre pour vous; ne rappelez de tout le cours de mes années que celles où vous avez commencé à faire éclater sur moi vos miséricordes. Ce souvenir, grand Dieu, engagera votre bonté à m'en accorder de nouvelles; vous ne verrez en moi qu'une créature, qui est déjà en possession d'éprouver les marques les plus signalées de votre clémence; et ce souvenir de tout ce que vous avez fait pour moi jusqu'ici réveillera votre tendresse pour ce que j'en attends encore.

℣ 9. Dulcis et rectus Dominus; propter hoc legem dabit delinquentibus in via.	℣ 9. *Le Seigneur est plein de douceur et de droiture; c'est pour cela qu'il donnera à ceux qui pèchent, la loi qu'ils doivent suivre dans leur conduite.*

Vous savez, grand Dieu, que l'homme, pétri d'une masse corrompue, n'y trouve presque que des penchants infortunés qui l'éloignent de vous : la faiblesse, la misère, le péché, voilà son fond, voilà le triste héritage qu'il a reçu en naissant. Est-il étonnant que, venant au monde avec un poids de corruption qui l'incline sans cesse vers la terre, et trouvant d'ailleurs sur sa route tant de piéges et d'écueils, il y fasse quelques chutes? Aussi, grand Dieu, votre bonté et votre justice n'ont rien oublié pour prévenir ces malheurs et pourvoir à sa sûreté : vous pouviez les livrer tous au crime et à l'infortune de leur naissance, et proscrire pour toujours la malheureuse postérité d'un père qui vous avait désobéi et qui l'avait toute souillée en vous désobéissant. Mais, ô Père plein de douceur, vous n'aviez pas placé sur la terre la multitude des hommes pour les laisser périr; vous aviez déjà gravé dans leur cœur une loi qui leur apprenait à fuir le mal et à s'attacher au bien; ils y trouvaient une lumière née avec eux, où étaient écrits en caractères éclatants et les hommages qu'ils devaient à vous seul et les devoirs d'équité et d'humanité qui les liaient aux autres hommes : cette loi secrète, venant à s'effacer peu à peu de leur cœur, vous l'écrivîtes sur la pierre, afin qu'ils l'eussent du moins continuellement devant les yeux. Il est vrai, Seigneur, que ces secours étaient faibles pour des malades; ils leur montraient leurs maux, ils n'en donnaient pas le remède; mais vous l'aviez compris, grand Dieu, et la loi sainte du législateur, qui devait leur apporter la vérité et la vie, la lumière et la grâce, agissait d'avance en eux et vous formait des élus au milieu des abominations dont la terre était couverte. Tant de secours, ô mon Dieu, que votre bonté a ménagés aux hommes depuis le commencement, et votre Fils lui-même, et le Libérateur tant désiré que vous leur avez enfin donné dans la plénitude des temps, ne montrent-ils pas assez que vous ne voulez pas la perte, mais le salut des enfants d'Adam? pouviez-vous leur donner des marques plus sensibles de votre amour? et de quoi peut se plaindre l'homme, que de son ingratitude et de sa dépravation, s'il vient à périr au milieu de tant de ressources qui auraient pu le sauver?

℣ 10. Diriget mansuetos in judicio; docebit mites vias suas.	℣ 10. *Il conduira dans la justice ceux qui sont dociles; il enseignera ses voies à ceux qui sont doux.*

Oui, grand Dieu, vous n'abandonnez que les cœurs rebelles qui s'obstinent à périr; vous ne vous refusez point à nos besoins : c'est nous seuls, ô mon Dieu, qui nous refusons aux secours et aux remèdes. Nous nous piquons d'avoir un cœur tendre pour les créatures; et pour vous, ô mon Dieu, nous nous faisons une espèce de gloire et de supériorité de notre sécheresse et de notre insensibilité; nous craignons toujours qu'il n'y ait une sorte de faiblesse à vous aimer trop; et, après que nous avons déshonoré notre raison par les excès les plus puériles des passions, nous croyons qu'il y a des mesures de décence à garder, pour ne point excéder dans les devoirs que nous vous rendons. O mon Dieu! quel est donc l'homme seul sage ici-bas? n'est-ce pas celui

qui ne croit vivre sur la terre que pour sauver son âme en vous servant? et quel est l'insensé, sinon celui qui ne craint pas de la perdre en vous offensant? Ce n'est que sous votre conduite, ô mon Dieu, qu'on peut marcher dans les voies de la justice et de la sagesse : tout autre guide nous séduit et nous égare. Ce n'est pas du monde et de ses fausses maximes de prudence et de respect humain qu'il faut apprendre à vous servir; il mêle toujours ses préjugés et ses ténèbres aux devoirs qu'il veut qu'on vous rende; il vous forme un culte tout mondain et où ses abus et ses erreurs entrent presque autant que les préceptes et les vérités de votre loi sainte. On ne saurait être trop en garde contre l'autorité que sa doctrine corrompue acquiert tous les jours parmi les hommes : les justes eux-mêmes se laissent quelquefois entraîner au torrent, et, à force de voir ses maximes suivies, autorisées, vantées par la multitude, comme une loi de raison et de sagesse, ils auraient honte de ne pas s'y conformer; ils croiraient être bizarres et singuliers, s'ils s'obstinaient à vous être plus fidèles. Au milieu de tous ces ténèbres, ô mon Dieu, vous voyez combien il importe aux âmes qui vous cherchent avec docilité, que vous les guidiez sans cesse, que votre vérité les précède toujours, et qu'elle leur fasse discerner la sûreté et la droiture de vos voies des voies obliques et dangereuses que tous les hommes presque regardent comme sûres.

℣ 11. Universæ viæ Domini misericordia et veritas requirentibus testamentum ejus, et testimonia ejus.	℣ 11. *Toutes les voies du Seigneur ne sont que miséricorde, et que vérité, pour ceux qui cherchent son alliance et ses préceptes.*

Au fond, dans les voies du monde, ô mon Dieu, on ne trouve que dureté et mensonge. Ses adorateurs se déchirent, se diffament sans pitié, ne sont occupés qu'à se nuire et à s'élever les uns sur les autres; ils se donnent sans cesse le change : la duplicité y est honorée comme un talent d'un grand usage; la droiture et la fatuité y ont le même nom, et ils ne font cas de la vérité que pour la faire servir plus sûrement de voile au mensonge et à la perfidie. Mais la miséricorde et la vérité, ô mon Dieu, sont, au contraire, les voies par lesquelles vous conduisez les enfants de votre alliance et de vos promesses; ils regardent la vérité comme le premier et le plus inviolable lien de la société publique, comme le devoir même le plus honorable à l'homme; ils la portent avec une noble simplicité sur le front; ils peuvent la méconnaître, mais ils ne savent jamais la dissimuler et encore moins la trahir; leur cœur ne désavoue jamais les paroles qui sortent de leur bouche; la duplicité leur paraît une bassesse qui avilit le chrétien et qui déshonore l'homme. La vérité fait donc toute la sûreté des liens qui les unissent au reste des hommes; mais la charité et la miséricorde en font toute la douceur et la consolation. Sensibles aux misères et aux besoins de leurs frères, ils partagent avec humanité leurs afflictions quand ils ne peuvent les soulager; l'ennemi qui les noircit, qui les persécute, peut leur arracher la vie, mais il ne leur arrachera jamais la charité et le désir de lui rendre le bien pour le mal; toujours prêts à cacher les fautes de leurs frères ou à les excuser quand elles sont devenues publiques, ils adoucissent par mille endroits la honte dont la malignité tâche de les couvrir. Ainsi les partisans du monde, si déchaînés contre les gens de bien, ne trouvent pourtant qu'eux seuls qui les excusent, qui les justifient, qui diminuent avec charité la honte d'une faute d'éclat; tandis que le monde qu'ils servent, les accable inhumainement de censures et d'opprobres.

℣ 12. Propter nomen tuum, Domine, propitiabcris peccato meo; multum est enim.	℣ 12. *Vous pardonnerez mon péché, Seigneur, parce qu'il est grand; et vous le ferez pour la gloire de votre nom.*

Vous nous donnez vous-même l'exemple, ô mon Dieu, de cette miséricorde dont vous nous ordonnez d'user envers nos frères; vous nous proposez, ô divin Père de famille, votre indulgence pour un serviteur infidèle, comme le modèle de celle que nous devons exercer à l'égard de ceux qui nous outragent; et qu'y a-t-il de plus glorieux à un maître qui peut tout, et réduire même en poudre d'un seul regard les esclaves qui se révoltent contre lui, que d'oublier leur révolte et les combler même de bienfaits? Voilà, grand Dieu, ma plus douce consolation, quand je me rappelle la multitude et l'énormité de mes crimes : ce triste souvenir, il est vrai, couvre d'abord mon âme d'un nuage affreux; c'est comme un coup terrible qui l'abat et la laisse sans aucun rayon de lumière et d'espérance; et s'il lui reste encore quelque mouvement, ce ne sont plus que des agitations de crainte et de désespoir, qui lui montrent l'abîme sous ses pieds et sont sur le point de l'y précipiter; mais la confiance succède à l'instant à ces pensées noires et sombres. Mes iniquités vous trouveront propice, ô mon Dieu, parce qu'il est bien plus glorieux au Tout-Puissant de pardonner que de punir : c'est pour vous, Seigneur, c'est pour la gloire de votre nom, que vous préférerez à notre égard la miséricorde à la vengeance. Qu'y aurait-il de grand, de surprenant et de digne de vous, quand on vous verrait exterminer ces coupables? ce serait une sévérité dans l'ordre naturel des événements, qui ne nous annoncerait qu'un juge irrité. Mais quand vous pardonnez, grand Dieu, et que vous pardonnez des outrages qui paraissaient indignes de toute indulgence, on sent que vous êtes l'Être suprême, maître de ses grâces comme de ses châtiments, qui se détermine à pardonner ou à punir par des vues puisées dans l'immensité de sa gloire et de sa puissance et infiniment supérieures à nos faibles lumières. Voilà, Seigneur, où éclate la gloire et la grandeur de votre nom : plus vous êtes puissant, plus vous êtes indulgent et miséricordieux; rien

ne vous est plus aisé, et cependant rien ne paraît vous coûter plus que la vengeance.

ŷ 13. Quis est homo qui timet Dominum; legem statuit ei in via quam elegit?

ŷ 13. *Qui est l'homme qui craint le Seigneur, et à qui le Seigneur a établi une loi dans la voie qu'il a choisie?*

Qu'on est donc heureux, grand Dieu, quand on craint et qu'on sert un maître si bon et si puissant! non-seulement vous oubliez les infidélités passées de celui qui revient à vous, mais vous le soutenez, vous l'éclairez dans la nouvelle voie qu'il a choisie; vous aidez sa faiblesse dans ses premières démarches de changement, où les tentations sont si violentes et les difficultés si fort à craindre pour le commençant qui n'est pas encore bien affermi; vous lui rendez votre loi aimable; vous lui en découvrez chaque jour les beautés et la sagesse de ses préceptes; vous l'établissez solidement dans leur observance, et, en fixant son cœur dans la justice, vous le délivrez de la vicissitude et de la tyrannie des passions qui le déchiraient tour à tour.

ŷ 14. Anima ejus in bonis demorabitur; et semen ejus hæreditabit terram.

ŷ 14. *Son âme demeurera paisiblement dans la jouissance des biens; et sa race aura la terre en héritage.*

Oui, mon Dieu, au lieu que le pécheur avait mené une vie malheureuse et toujours agitée dans le crime, au lieu que son âme en essayant de tous les plaisirs injustes, n'y avait jamais rien trouvé qui pût la fixer, et que ses remords et ses inquiétudes la suivaient partout: revenue à vous, rentrée dans votre sein paternel, ô Père des miséricordes, elle y jouit d'une paix et d'un bonheur qui augmente à chaque moment ses regrets sur les jours infortunés qu'elle a passés sans vous aimer et sans vous connaître; elle ne sent plus d'autre inquiétude, que celle de ne pas vous aimer autant que vous êtes digne d'être aimé; plus d'autre ambition, que de croître de jour en jour dans la possession des grâces et des biens inestimables dont vous l'avez enrichie; plus d'autre souci pour ses proches et pour ses enfants, que de leur obtenir par ses prières et par ses instructions la terre des vivants: c'est-à-dire, l'héritage le plus précieux qu'elle puisse leur souhaiter. Elle rougit de n'avoir jusque-là travaillé et fait des vœux, que pour leur élever une fortune périssable sur la terre; animée par des vues plus nobles et plus dignes de la foi, elle n'est plus occupée qu'à leur laisser la crainte de votre nom, comme une succession qu'ils transmettront à leurs descendants, et un titre mille fois plus glorieux à leur nom que tous ces vains monuments que les temps ont respecté, qui flattent tant l'orgueil des familles, et qui le plus souvent sont autant les tristes restes de l'ambition, que de la noblesse de leurs ancêtres.

ŷ 15. Firmamentum est Dominus timentibus eum; et testamentum ipsius ut manifestetur illis.

ŷ 15. *Le Seigneur est le ferme appui de ceux qui le craignent, et il doit leur faire connaître son testament.*

En effet, ô mon Dieu, ce ne sont ni les riches possessions, ni les grandes dignités qui soutiennent les maisons: elles s'écroulent la plupart sous le poids même de leur prospérité, et la grandeur qui environne celles que nous voyons, ne s'est formée que des débris de ces races antiques, dont l'éclat ne subsiste plus que dans nos histoires; aussi elles rendront bientôt à leur tour à des noms nouveaux, les dépouilles qu'elles avaient recueillies de la décadence des noms illustres qui les avaient précédées; et jusqu'à la fin vous ferez sentir, ô mon Dieu, dans la révolution perpétuelle des noms et des fortunes, l'instabilité et le néant des choses humaines. En vain, ô mon Dieu, les hommes travaillent à élever ici-bas un édifice de grandeur et de puissance; si vous n'y mettez vous-même la main, ce n'est plus qu'un édifice de boue, qui loin de passer à nos descendants, souvent ne survit pas même au premier qui l'a élevé: et combien de fois, grand Dieu, avons-nous vu l'élévation d'une famille, et tout l'attirail pompeux de sa fortune, tomber et finir avec celui qui en avait été le premier artisan? Ce sont les passions qui font d'ordinaire les grandes fortunes; et ce sont les passions qui les renversent: votre crainte seule, grand Dieu, peut devenir une source de bénédictions durables dans une race fidèle: vous en êtes l'appui, et les contradictions l'affermissent: vous faites une alliance sainte avec elle; et en rendant tous les efforts de ses ennemis, et tous les artifices de ses envieux inutiles, vous voulez manifester à tous les hommes que l'innocence et la justice soutiennent les maisons, et que dès que le crime et l'injustice y entrent, il y entre avec eux un ver secret, qui en pique peu à peu les fondements, et qui leur prépare tôt ou tard de tristes ruines.

ŷ 16. Oculi mei semper ad Dominum; quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos.

ŷ 16. ***Je tiens mes yeux toujours élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui retirera mes pieds du piége qu'on m'a dressé.***

Rempli de cette confiance, ô mon Dieu, je donne, il est vrai, aux soins de la terre et à l'arrangement de la famille dont vous m'avez chargé, l'application et la vigilance que la sagesse chrétienne exige; mais ce n'est pas sur mes soins que je compte, ô mon Dieu, je les donne au devoir plus qu'à l'espérance du succès. C'est de vous seul, grand Dieu, que je l'attends dans toutes les démarches que m'impose mon nom et mon état: aussi j'ai sans cesse les yeux levés vers vous; je ne daigne pas regarder sur la terre les piéges que les hommes peuvent m'y dresser. Vous veillez pour moi, grand Dieu: et si votre protection ne doit pas endormir ma vigilance, du moins elle la rassure, elle la console; elle ôte même à l'événement ce qu'il pourrait avoir de triste, par la persuasion où je suis, que c'est vous seul qui l'avez ménagé, et que tout coopère au salut de ceux qui vous aiment.

ŷ 17. Respice in me, et

ŷ 17 *Jetez les yeux sur*

miserere mei, quia unicus et pauper sum ego.	*moi, et ayez compassion de l'état où vous me voyez car je suis seul et pauvre.*

Continuez donc, grand Dieu, à jeter sur moi les regards favorables de votre protection et de votre bienveillance : voyez toujours en moi l'ouvrage de vos miséricordes ; c'est-à-dire un pécheur qui a eu le malheur de vous oublier la meilleure partie de sa vie, malgré vos lumières et vos inspirations secrètes, qui le rappelaient sans cesse à vous ; un pécheur qui a abusé si longtemps de tous de vos dons, de ses talents, de ses dignités, dont il n'aurait dû faire usage que pour votre gloire ; un pécheur qui, revenu de ses égarements, ne devrait plus vivre que pour souffrir, et expier l'énormité de ses crimes, et qui cependant ne vous offre que des regrets faibles et languissants, et une molle indulgence pour un corps de péché qu'il a fait servir si longtemps à l'injustice. Quel objet offrirais-je à vos yeux, grand Dieu, si vous ne me regardiez avec des yeux de compassion et de miséricorde? je devrais plutôt vous supplier de détourner de moi vos regards ; mais vous ne comptez point, grand Dieu, avec votre créature : ayez donc pitié de l'imperfection de ma pénitence, comme vous l'avez eue de l'horreur de mes désordres en m'en retirant ; et faites de moi un exemple unique et singulier de vos miséricordes, comme je l'avais été de votre abandon. Ma vie a été si criminelle qu'elle ne ressemble à aucune autre, mais c'est cette affreuse singularité elle-même, grand Dieu, qui a ému sur mes malheurs vos entrailles paternelles : plus vous m'avez trouvé pauvre, misérable et dans un dénûment universel, où mes passions honteuses m'avaient laissé ; plus vos secours ont abondé : et tout ce qui devait armer contre moi votre indignation, n'a servi qu'à exciter votre pitié et réveiller votre tendresse.

℣ 18. Tribulationes cordis mei multiplicatæ sunt; de necessitatibus meis erue me.	℣ 18. *Les afflictions se sont multipliées au fond de mon cœur ; délivrez-moi des nécessités malheureuses où je suis réduit.*

Ce souvenir, grand Dieu, tout consolant qu'il est, excite cependant mille nouveaux troubles dans mon cœur : je ne puis rappeler l'excès de vos miséricordes, sans rappeler en même temps l'excès honteux de mes désordres. Encore, grand Dieu, si mon amour et ma reconnaissance pour vous répondaient à la grandeur et à la singularité de vos bienfaits ; si ma pénitence et ma sévérité sur mon corps allaient aussi loin que l'a été ma criminelle indulgence pour lui ; si la vivacité de mon repentir égalait celle de mes anciennes passions, je pourrais vous offrir ces faibles compensations, et espérer que le sacrifice de votre Fils suppléerait à l'imperfection de cette offrande. Mais ce qui redouble mes frayeurs, ô mon Dieu, c'est qu'après avoir sacrifié mes passions, ce que j'avais de plus cher ; le plus léger sacrifice que vous exigez de moi, m'attriste et me rebute ; et que ne pouvant me dissimuler à moi-même tout ce que vous avez fait pour moi, je ne fais presque rien pour vous. Délivrez-moi, grand Dieu, de tant de nécessités humiliantes que j'aime encore, et que mon amour-propre multiplie tous les jours à l'infini : affaiblissez ces liens sensuels qui m'attachent encore par tant d'endroits à ce corps de péché, et qui font que mon âme trop liée avec les sens et avec tout ce qui les flatte, ne peut pas prendre un essor généreux, et courir dans la carrière sainte avec le zèle qui seul fait qu'on ne court pas en vain.

℣ 19. Vide humilitatem meam et laborem meum; et dimitte universa delicta mea.	℣ 19. *Regardez l'état si humilié et si pénible où je me trouve, et remettez-moi tous mes péchés.*

Regardez, grand Dieu, l'humiliation profonde où me laisse devant vous la vue de tant de faiblesses, que je conserve depuis que votre miséricorde m'a retiré de mes égarements : regardez la peine et la douleur dont cet état d'imperfection et d'infidélité ne cesse d'affliger mon âme. Jetez les yeux, grand Dieu, sur cette pénible situation où je me trouve, désirant d'un côté vous être plus fidèle, faisant des efforts continuels pour le devenir ; triste et inquiet de me retrouver toujours le même, et toujours renouvelant et mes efforts et mes infidélités. Achevez, grand Dieu, de vous assurer la possession de mon cœur, que vous avez déjà arraché des mains de votre ennemi ; ne souffrez pas qu'il conserve encore un reste de droit sur une créature que vous avez sauvée du naufrage, et qui vous appartient par tant de titres. Si le souvenir de mes anciens égarements suspend encore vos miséricordes, et cette abondance de secours dont j'ai besoin pour marcher avec plus de ferveur dans la voie de vos commandements ; effacez-les, grand Dieu, pour toujours du livre de votre justice. Je ne mérite pas ce pardon ; la tiédeur de ma pénitence m'en rend indigne, il est vrai : mais consultez-vous nos mérites, grand Dieu, quand vous pardonnez? et prenez-vous les motifs de vos miséricordes dans la dépravation de nos cœurs, ou dans les trésors inépuisables de votre clémence? C'est ce qui me fait espérer, ô Dieu de bonté, que vous oublierez non-seulement les crimes de ma vie passée, mais encore les fautes dont je souille tous les jours les voies de la vertu où je suis entré. Je sens, ô mon Dieu, qu'au lieu d'expier mes iniquités anciennes, je grossis tous les jours le trésor de colère par de nouvelles infidélités, et que je n'ai pas moins besoin de votre indulgence pour la multitude et la grandeur de mes fautes présentes, que l'insuffisance et la lâcheté de mon repentir.

℣ 20. Respice inimicos meos, quoniam multiplicati sunt; et odio iniquo oderunt me.	℣ 20. *Jetez les yeux sur mes ennemis, sur leur multitude, et sur la haine injuste qu'ils me portent.*

Mais, grand Dieu, ayez égard à ces penchants infortunés, qu'une vie presque entière passée dans le crime, a laissés dans mon cœur. Je n'en connaissais pas autrefois la violence, parce que je suivais avec plaisir leurs dangereuses impressions ; mais depuis

que j'ai voulu les réprimer, et soustraire mon cœur à leur tyrannie, ce sont comme des ennemis furieux, qui se multiplient tous les jours, qui sortent du fond de ma corruption où ils étaient cachés, et qui me font éprouver encore les effets les plus tristes de leur haine et de leur injuste pouvoir. Il est vrai, grand Dieu, qu'en vous faisant cet aveu, je cherche à émouvoir votre pitié par des motifs capables seulement de réveiller sur moi votre colère; je vous rappelle, ô mon Dieu, le long empire de mes passions criminelles, pour excuser les funestes impressions qui m'en restent encore: mais que pouvons-nous, grand Dieu, vous exposer que nos misères pour attirer vos miséricordes?

ŷ 21. Custodi animam meam, et erue me; non erubescam quoniam speravi in te.

ŷ 21. *Gardez mon âme, et me délivrez; ne permettez pas que je rougisse après avoir espéré en vous.*

Oui, mon Dieu, c'est la profondeur même de mes maux qui me donne le droit de vous réclamer, et l'espérance d'en obtenir le remède. Vous avez délivré mon âme de la mort et du péché: défendez-la, grand Dieu, contre sa propre faiblesse; conservez la conquête glorieuse de votre grâce; ne la laissez pas un seul moment entre les mains de sa fragilité; qu'elle ne sorte plus de celles de votre bonté et de votre puissance: si vous l'abandonnez un instant, l'ennemi est sans cesse autour d'elle, pour en faire encore sa proie. Arrachez du fond de mon cœur, grand Dieu, tout ce que j'y conserve encore qui peut l'y rappeler; qu'un retour honteux à mes anciens désordres ne me fasse pas rougir devant les hommes du parti que j'ai pris en leur présence, de renoncer aux plaisirs et aux espérances du monde, et de n'espérer plus qu'en vous; que je ne déshonore point la piété par ces inconstances qui lui attirent les dérisions des impies, et qui sont un sujet de douleur et de confusion pour vos serviteurs. Epargnez, grand Dieu, à la gloire de votre nom, en continuant à me protéger, les blasphèmes que les faiblesses de quelques justes mettent tous les jours dans la bouche des enfants d'incrédulité: la majesté de la religion, ô mon Dieu! est comme intéressée à ma fidélité et à ma persévérance; je l'ai autrefois assez déshonorée par mes débordements; faites, grand Dieu, que je n'achève pas de la couvrir d'opprobres et de m'en couvrir moi-même, par un désaveu public de mon repentir et de mes larmes.

ŷ 22. Innocentes et recti adhæserunt mihi, quia sustinui te.

ŷ 22. *Les innocents et ceux dont le cœur est droit, sont demeurés attachés à moi, parce que je vous ai attendu avec patience.*

Un grand motif de consolation et de confiance pour moi, ô mon Dieu! c'est que, malgré les faiblesses que je mêle tous les jours à la vertu, et qui me rendent indigne du nom et de la société des justes, ils s'attachent cependant à moi, ils me cherchent, ils ne dédaignent pas de m'associer à leurs assemblées, et mes intérêts leur sont aussi chers que leurs intérêts propres. Les amis que le monde et les passions m'avaient donnés se sont retirés de moi: comme les plaisirs formaient le seul lien qui nous unissait, dès que j'ai paru y renoncer, ils sont devenus comme des étrangers à mon égard; ils ne m'ont plus connu, ou s'ils se sont encore souvenus de moi, ce n'a été que pour faire de ma nouvelle vie le sujet de leurs dérisions et de leurs censures. Oui, grand Dieu, ce sont les passions et les intérêts qui forment toutes les amitiés mondaines; et comme les intérêts et les passions changent sans cesse, les liens qu'elles unissent ne sont pas plus solides et plus durables qu'elles. Je n'ai trouvé d'amitié véritable que parmi les gens de bien; les cœurs que la charité unit sont les seuls dont l'union est à l'épreuve de tout, et plus forte même que la mort: ce sont ces amitiés saintes que la jalousie ne refroidit jamais, que l'intérêt ne sait pas diviser, que l'humeur et l'inconstance respectent, d'où la dissimulation est bannie, et où la sincérité rend aimable la vérité même qui nous reprend et nous contredit.

ŷ 23. Libera, Deus, Israel ex omnibus tribulationibus suis.

ŷ 23. *Délivrez Israël, ô mon Dieu, de toutes ses afflictions.*

Si nous n'avions à vivre sur la terre, ô mon Dieu! qu'avec ceux qui vous aiment et qui vous servent, quelle félicité! la terre serait l'image de la paix, de la joie, de l'union qui règne dans le ciel. Mais nous vivons au milieu d'un monde qui ne vous connaît point, ô mon Dieu! et qui méprise ceux qui vous servent; nous vivons au milieu du chaos des passions humaines, toujours exposés ou à la séduction, ou aux insultes, ou à la persécution des méchants. Le démon, qui est le dieu du monde, ne peut souffrir que vous y soyez encore servi publiquement; car il arme ses adorateurs contre ceux qui réservent pour vous seul, ô mon Dieu! leur culte et leurs hommages. C'est une nouvelle Babylone, où ce petit nombre de vrais Israélites, exilés et étrangers ici-bas, qui y forment encore votre peuple, sont moqués, opprimés, foulés aux pieds; le monde, qui n'est pas digne d'eux, fait des efforts continuels pour noircir et rendre suspects des exemples qui le condamnent; il traite les hommages qu'on vous rend de superstition ou de faiblesse, et la piété sincère de vos adorateurs d'hypocrisie; il leur fait des crimes de leurs fautes les plus légères, et, tandis qu'il se pardonne et qu'il se fait même honneur des excès les plus honteux, les faiblesses les plus inséparables de l'humanité dans les justes ne trouvent en lui qu'un censeur impitoyable et barbare. Soutenez, grand Dieu, vos serviteurs au milieu de toutes ces tribulations, où leur innocence est sans cesse exposée: c'est pour éprouver leur foi et pour donner un nouveau prix à leur vertu, que vous le permettez: abrégez du moins, grand Dieu, ce temps d'épreuve, si triste pour des âmes qui craignent sans cesse que leur fidélité n'y succombe; hâtez-vous de les délivrer de ces périls innombrables, où un moment

seul d'inattention peut leur faire perdre le fruit d'une vie entière d'innocence. Peut-on être tranquille et assuré quand on peut encore vous perdre? ils soupirent pour la sainte Jérusalem; c'est dans l'enceinte seule de ses murs éternels qu'ils jouiront d'une paix et d'une sécurité que rien ne sera plus capable de troubler.

PSAUME XXV.

Prière d'un ministre des autels, obligé de vivre au milieu du monde, qui demande à Dieu de l'y soutenir dans l'innocence qu'exige la sainteté de ses fonctions, et de le préserver de la contagion des mauvais exemples.

℣ 1. Judica me, Domine; quoniam ego in innocentia mea ingressus sum; et in Domino sperans, non infirmabor.	℣ 1. *Jugez-moi, Seigneur; parce que j'ai marché dans mon innocence; et ayant mis mon espérance dans le Seigneur, je ne serai point affaibli.*

Vous connaissez, grand Dieu, les motifs innocents qui m'ont ouvert l'entrée de votre sanctuaire. L'ambition, des intérêts humains, des vues d'élévation et de fortune, n'ont pas souillé le choix que j'ai fait, en me consacrant à vos autels et vous prenant pour mon partage. C'est la pureté de cette première démarche, ô mon Dieu! qui décide toujours de toute notre conduite dans le saint ministère; j'ose vous prendre à témoin que je ne m'y suis proposé que votre gloire, et d'assurer mon salut, en travaillant à celui de mes frères. C'est cette pureté d'intention, grand Dieu, qui me rassure contre ma propre faiblesse: quand je considère la sublimité des fonctions où je me suis engagé, je me flatte que c'est vous seul qui m'en avez inspiré le désir; que ma vocation au sacerdoce est l'ouvrage de votre Esprit saint; que je ne me suis pas appelé moi-même à cet honneur, et que vous m'aiderez à porter le fardeau redoutable que vous avez mis vous-même sur mes épaules.

℣ 2. Proba me, Domine, et tenta me; ure renes meos et cor meum.	℣ 2. *Eprouvez-moi, Seigneur, et sondez-moi; brûlez mes reins et mon cœur.*

Cependant, grand Dieu, comme nous nous faisons presque toujours illusion à nous-mêmes, et que vous seul développez dans nos cœurs ce que l'amour-propre nous y cache, sondez-y, ô mon Dieu! mes sentiments les plus secrets et peut-être inconnus à moi-même, et, si vous y trouvez que la chair et le sang aient eu quelque part à ma vocation au saint ministère, purifiez, grand Dieu, ces motifs humains par le feu sacré de votre amour; embrasez mon cœur du pur zèle de votre gloire; consumez cette rouille secrète, qui s'était attachée à mon insu à mes premiers désirs; ne permettez pas que rien d'impur et de terrestre souille la sainteté de mes fonctions, et faites que la pureté de mon cœur réponde toujours à celle de l'état que j'ai embrassé.

℣ 3. Quoniam misericordia tua ante oculos meos est, et complacui in veritate tua.	℣ 3. *Parce que votre miséricorde est devant mes yeux, et que je trouve ma joie dans votre vérité.*

Il me semble, grand Dieu, que le seul objet et le seul modèle que je me propose dans les fonctions saintes est votre miséricorde et votre charité pour les hommes. Vous ne m'avez établi ministre que pour eux: leur salut est l'œuvre principale dont vous m'avez chargé; mes soins, mes veilles, mes talents, ma vie, ma mort, tout est à eux; leurs afflictions sont devenues les miennes; leurs besoins, mes besoins propres; leurs chutes font toute ma douleur; leur fidélité, toute ma consolation et toute ma gloire: je dois comme vous, grand Dieu, ne pas me rebuter de leurs faiblesses, attendre avec patience leur repentir, ne pas me lasser de heurter à la porte de leur cœur, verser des larmes sur leur impénitence, les recevoir avec une bonté paternelle, quand ils reviennent, et sentir plus de joie du retour d'un seul pécheur que de la persévérance d'un grand nombre de justes. Il me semble, ô mon Dieu! que mon unique plaisir est de leur annoncer vos vérités éternelles, de les affermir dans la doctrine sainte que votre Fils a laissée à son Eglise, et de les préserver des erreurs qui l'ont affligée dans chaque siècle.

℣ 4. Non sedi cum concilio vanitatis; et cum iniqua gerentibus non introibo.	℣ 4. *Je ne me suis point assis dans les assemblées de la vanité; et je n'entrerai point dans le lieu où sont ceux qui commettent l'iniquité.*

C'est ce zèle pour le salut des âmes et cet amour de la vérité qui caractérisent les ministres fidèles et les distinguent des voleurs et des mercenaires. Les ministres fidèles se regardent comme les docteurs, les pères et les médecins des âmes: docteurs, pour les instruire de la pure doctrine du salut; pères, pour pourvoir à tous leurs besoins; médecins, pour guérir leurs maux ou pour les prévenir. Mais qu'ils sont rares ces ministres fidèles! où les chercher? où les trouver, ô mon Dieu? Combien y en a-t-il qui, entrés dans le sanctuaire sans autre vocation que le rang qu'ils tenaient dans leur famille, ou l'insuffisance de leurs talents pour s'avancer dans le siècle, osent entreprendre d'être la lumière des aveugles et les conducteurs des ignorants, étant ignorants et aveugles eux-mêmes et incapables de discerner la vérité de l'erreur? Combien à qui les revenus du sanctuaire, que la charité de nos ancêtres y avait mis en dépôt pour être le patrimoine des pauvres, ne servent qu'à entretenir leur luxe et leur mollesse? On les voit traîner leur oisiveté dans les assemblées du siècle les plus profanes, se mêler aux entretiens vains, frivoles, souvent licencieux, qui amusent le loisir des mondains; et d'ordinaire s'y distinguer par l'indécence de leurs discours et des manières plus libres; ils ne travaillent pas, non parce qu'ils ne sauraient trouver où exercer leur zèle (hélas! des milliers d'âmes périssent chaque jour faute d'instructions et de soins), mais parce que le travail ne leur est pas nécessaire pour fournir à leur subsistance, comme s'

ô mon Dieu! un vil intérêt, un profit mercenaire pouvait être la fin des fonctions sublimes du sacerdoce! et, au lieu de se plaindre eux-mêmes, ils plaignent le sort de ces ouvriers laborieux, qui portent le poids du jour et de la chaleur. Combien d'autres, qui font un honteux trafic du ministère; qui, n'ayant d'autre Dieu que l'argent, courent après les occasions de s'enrichir avec plus d'ardeur que les enfants du siècle? ils ne font cas de leurs fonctions que par le profit terrestre qui leur en revient : le salut des âmes ne les touche et ne les remue qu'autant qu'une récompense temporelle y est attachée; et le noble désintéressement de ces ministres, qui, dédaignant une fortune de boue, ne cherchent que vous seul, ô mon Dieu! et ne veulent gagner que vous, par tous leurs travaux, est l'objet de leur mépris et de leurs dérisions indécentes. Combien enfin qui, plus criminels encore, ajoutent à l'ignorance, à l'avarice et à l'oisiveté, des désordres infâmes, cachant sous un habit saint les mœurs les plus corrompues? ils sont destinés à être le sel de la terre, et ils en deviennent en quelque sorte les corrupteurs, parce qu'ils portent partout la puanteur et l'infection de leurs vices, au lieu de la bonne odeur de Jésus-Christ qu'ils devraient répandre.

Grand Dieu, ces maux si dignes de larmes ne sont malheureusement que trop communs dans votre sanctuaire et y font chaque jour des progrès étonnants. J'aurais pu, hélas! (car ma faiblesse et la corruption de mon cœur me rendent capable de tout,) j'aurais pu être du nombre de ces ministres infidèles : votre grâce m'en a préservé jusqu'ici; mais ce n'a été qu'en me faisant fuir la société de ceux qui déshonorent la sainteté de leur caractère par une conduite si peu sacerdotale : que je continue, ô mon Dieu! à n'avoir aucun commerce avec eux : mon exemple ne les convertirait pas (car, quoi de plus rare que la conversion d'un mauvais prêtre?), et le leur pourrait me pervertir, du moins affaiblir la résolution où je suis de consacrer uniquement mes soins et mes veilles à l'instruction et à la sanctification de vos enfants

ỳ 5. Odivi ecclesiam malignantium; et cum impiis non sedebo.

ỳ 5. *Je hais l'assemblée des personnes remplies de malignité; et je ne m'asseyerai point avec les impies.*

Je ne puis pas, ô mon Dieu, rompre également tout commerce avec les mondains : mon ministère leur est souvent nécessaire et il ne m'est pas libre de le leur refuser; car ce n'est pas pour moi, c'est pour eux que votre Eglise m'a honoré du sacerdoce. Mais, ô mon Dieu, vous savez avec quelle attention je fuis la société des gens du monde, dès qu'il n'est question que de prendre part à leurs amusements et à leurs joies insensées : je ne me trouve guère au milieu d'eux que lorsque mes fonctions m'y appellent, et si je n'ai pu éviter de me lier avec quelques personnes du siècle, du moins n'est-ce qu'avec celles qui honorent la religion par leurs discours et par leur conduite : mais pour ces assemblées d'impiété que le mépris de votre doctrine, ô mon Dieu, rend aujourd'hui si communes, je les ai toujours détestées et j'aurais honte de moi-même si je m'y trouvais engagé: qu'y ferais-je? comment pourrais-je y soutenir la sainteté et la dignité de mon caractère? écouter leurs blasphèmes dans le silence, c'est en quelque sorte les autoriser et prendre part à leur impiété; entrer en dispute avec eux, c'est d'ordinaire les endurcir encore davantage; ils sont trop fiers et trop remplis de cette vaine science qui enfle, pour se défier de leurs lumières et croire qu'ils puissent se tromper : je me contente donc de gémir en secret sur leur aveuglement, d'attendre que le moment de vos miséricordes sur eux arrive et de vous conjurer de venir au secours de la religion. En effet, la foi s'altère et s'affaiblit tous les jours parmi les hommes; à force de vouloir que tout soit clair dans la religion, tout y devient douteux : le monde est plein de ces hommes insensés à qui tout ce qu'ils ne peuvent comprendre paraît suspect; ils se font au dedans d'eux-mêmes un tribunal impie auquel ils appellent de votre autorité même, des oracles de vos prophètes, des merveilles que vous avez opérées pour délivrer l'ancien peuple ou pour appeler le nouveau à la connaissance de l'Evangile par le ministère de douze pauvres; et enfin, de tout ce qu'il y a de mieux établi et de plus hors d'atteinte à l'incrédulité sur la terre. Ils forment au milieu du monde une affreuse société où ils vomissent en secret leurs blasphèmes contre la majesté de votre culte et la piété de vos serviteurs : rien n'est sacré pour leurs langues impures : le joug respectable de la foi leur paraît une servitude puérile que la faiblesse et la superstition du genre humain s'est imposée; ils veulent eux seuls être les arbitres de leur religion et de leurs devoirs comme de leur destinée. Hommes dignes de l'exécration de l'univers et cependant honorés souvent comme des sages et des génies sublimes : esprits faibles et extravagants, trouvant encore moins de fonds et de solidité dans les ténèbres et les abîmes incompréhensibles de l'impiété que dans les vérités de la foi et cependant sacrifiant leur salut éternel à des doutes frivoles et à une incrédulité dont les contradictions révoltent encore plus la raison que les mystères ineffables de votre doctrine. Et qu'y a-t-il en effet, ô mon Dieu, de plus insensé que de croire ou que le hasard seul a produit toute la race des hommes sur la terre et que la structure si admirable de leur corps ne doit son arrangement qu'à un assemblage fortuit et bizarre de la matière; ou que, si vous les avez vous-même tirés du néant et animé leur boue d'un souffle d'immortalité qui les rend capables d'aimer et de connaître, vous les ayez jetés sur la terre comme des ouvrages de rebut, sans vouloir vous mêler de ce qui les regarde, sans leur prescrire ni les hommages qu'ils vous doivent ni les devoirs qui les lient aux autres

hommes ; les laissant errer ici-bas sans destination, sans loi, sans espérance, guidés par la seule impétuosité de leurs passions et n'ayant point d'autre frein, comme les animaux, qu'un instinct brutal et la liberté universelle de le satisfaire quand ils n'y trouvent aucun obstacle.

ỳ 6. Lavabo inter innocentes manus meas ; et circumdabo altare tuum, Domine.

ỳ 6. *Je laverai mes mains dans la compagnie des innocents ; et je me tiendrai, Seigneur, autour de votre autel.*

Pour moi, Seigneur, à la vue de ces tristes égarements, où votre justice livre les esprits superbes et les cœurs corrompus, je cherche à m'en consoler dans la société des âmes innocentes qui rendent à la majesté de la religion, par la simplicité de leur foi et par la pureté de leurs mœurs, la gloire et l'honneur que les blasphèmes et les dissolutions des impies tâchent de lui ravir. C'est là, grand Dieu, où je goûterai une joie sainte, où je me purifierai de ces souillures inévitables que l'on contracte dans le commerce du reste des hommes ; c'est de là que je sortirai plus pénétré que jamais de la sainteté de mes fonctions, de la pureté et de l'innocence de vie qu'elles exigent : c'est au sortir de leur sainte conversation que je me sentirai embrasé d'un nouveau zèle pour le salut de mes frères, d'un nouveau désir de me consacrer tout entier à la conversion des pécheurs, à l'agrandissement de votre royaume sur la terre, et que j'irai avec plus de confiance me présenter à l'autel saint et vous offrir la victime de propitiation.

ỳ 7. Ut audiam vocem laudis, et enarrem universa mirabilia tua.

ỳ 7. *Afin que j'entende la voix de vos louanges, et que je raconte moi-même toutes vos merveilles.*

Que les mains, grand Dieu, qui traitent ces mystères adorables et qui vous offrent le sang de votre Fils doivent être pures et saintes ! Il n'y a que cette eau qui rejaillit à la vie éternelle qui puisse les laver et les rendre dignes d'un ministère si divin : mais ce n'est pas la seule fonction qui impose à vos ministres l'obligation d'une vie exempte de la plus légère souillure. Comment pourrai-je, grand Dieu, avec un cœur appesanti ou souillé par des affections terrestres, venir unir ma voix dans le temple avec les anges du ciel, pour y célébrer vos louanges? comment pourrai-je goûter en les entendant ces chastes délices réservées à ceux qui ne trouvent du plaisir que dans la méditation de votre sainte loi ? comment pourrai-je en raconter moi-même les merveilles et embraser les cœurs de ceux qui m'écouteront de l'amour de cette loi céleste, si mon cœur tiède, languissant et encore occupé du monde et de ses vaines espérances, n'en goûte pas lui-même les divines vérités? Vous voyez, grand Dieu, ce qu'il y a encore d'humain et de terrestre dans mon cœur ; purifiez-en de plus en plus les désirs et les affections ; ne souffrez pas que le monde, que la chair et le sang, que des vues humaines viennent y partager avec vous mes veilles et les travaux de mon ministère. N'est-on pas trop honoré, grand Dieu, d'avoir la dernière place dans votre maison ? et quel est le titre d'honneur qui distingue à vos yeux vos ministres ? est-ce la dignité des fonctions ou le zèle qui les remplit ?

ỳ 8. Domine, dilexi decorem domus tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ.

ỳ 8. *Seigneur, j'ai aimé uniquement la beauté de votre maison, et le lieu où habite votre gloire.*

Grand Dieu, ce ne sont ni les richesses, ni les honneurs, ni les dignités de votre Eglise que j'aime et que je cherche en lui consacrant mes soins et mes peines : je n'en aime que la beauté, la sainteté de sa morale, la pureté de sa doctrine, la majesté de son culte, l'ordre et la décence de ses fonctions, la solennité de ses mystères, la sainte harmonie de ses cantiques, l'accroissement de sa foi sur la terre. Ce n'est pas ce qui brille au dehors qui fait la gloire de cette divine fille de Sion ; ce ne sont pas les royaumes et les empires soumis à son joug ; ce n'est pas la magnificence de ses autels, ni la structure superbe de ses temples : ce qui l'honore, ce qui fait tout son éclat, c'est la piété de ses enfants, c'est la fermeté de la foi qui les soumet, la charité qui les lie, la ferveur qui les anime, l'innocence des mœurs qui les distingue : voilà, grand Dieu, ce qui la rend digne d'être la dépositaire de vos oracles et la demeure de votre gloire. Augmentez en moi, Seigneur, le zèle et l'amour que je sens pour elle : l'onction sainte m'a consacré à son service et marqué du caractère ineffaçable de ses ministres ; tout ce que j'ai, tout ce que je suis lui appartient désormais et il faut bien que je ne vive plus que pour la servir, puisque je dois toujours être prêt à mourir même pour elle.

ỳ 9. Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam, et cum viris sanguinum vitam meam.

ỳ 9. *Ne perdez pas, ô mon Dieu, mon âme avec les impies, ni ma vie avec les hommes sanguinaires.*

Je sais, grand Dieu, que ces dispositions si dignes de la sainteté du sacerdoce s'affaiblissent et semblent s'effacer même quelquefois de mon cœur : le monde, les dissipations inévitables dans le commerce des hommes, le poids et la continuité des fonctions saintes, ma propre faiblesse ; tout conspire à me dégoûter en certains moments des devoirs de mon ministère et à m'en rendre le joug triste et rebutant et à me faire chercher des délassements peu convenables au sérieux et à la sainteté de mon état. Ces faiblesses, grand Dieu, toujours criminelles dans ceux qui doivent être la force des faibles et le modèle de leurs frères, me font tout craindre de la sévérité de vos jugements et que vous ne me confondiez un jour avec ces ministres impies qui ont mille fois profané vos mystères saints et déshonoré le sacerdoce ou par l'éclat de leurs dissolutions ou par les horreurs secrètes d'une hypocrisie sacrilége : que mon sort, grand Dieu, ne soit point semblable au leur ! que mon âme n'ait jamais rien de commun avec ces hommes de sang dont la vie n'a été qu'une profanation continuelle du sang adorable de

votre Fils et qui se sont de plus rendus coupables du sang et du salut de leurs frères par le scandale de leurs mœurs, toujours plus funeste et plus contagieux dans ceux de qui votre peuple ne devait attendre que des exemples de vertu et d'innocence! Si je n'honore pas mon ministère par une vie irréprochable à vos yeux, du moins, Seigneur, il me semble que je ne voudrais pas le déshonorer par des actions dignes de blâme devant les hommes : si je ne contribue point ou par mon zèle ou par mes talents ni à la joie, ni à la gloire de votre Eglise, du moins, grand Dieu, que je n'achève pas de la couvrir de tristesse et de confusion avec les ministres indignes qui font blâmer votre nom au milieu du monde et qui n'y paraissent revêtus d'un caractère saint que pour la honte de la religion et le malheur des peuples avec qui ils vivent.

℣ 10. In quorum manibus iniquitates sunt; dextera eorum repleta est muneribus.	℣ 10. *De qui les mains sont toutes souillées d'iniquités, et dont la droite est remplie de présents.*

Leurs mains, ô mon Dieu, qu'ils auraient dû lever vers vous pour apaiser votre colère sur les peuples, l'attirent elles-mêmes par les crimes dont elles sont souillées : leurs mains destinées à vous offrir la victime de propitiation qui efface les iniquités publiques, vous en offrent elles-mêmes de plus monstrueuses que celles du reste des hommes. Aussi, grand Dieu, ce n'est pas vous qui leur avez ouvert la porte du sanctuaire; ce n'est pas votre main qui les a élevés aux dignités saintes qu'ils déshonorent : ce sont leurs brigues, leurs sollicitations, leur nom, leur crédit, les présents qu'ils ont employés pour se rendre les hommes favorables : voilà, grand Dieu, ce qui les a donnés à votre Eglise; c'est l'ambition qui les a élevés : ce sont des idoles que les hommes tout seuls ont placées dans le lieu saint; elles en font le scandale et l'opprobre : c'est la chair et le sang qui les a faits ministres; leur ministère rendra au sang et à la chair ce qu'il ne tient que d'elle seule.

℣ 11. Ego autem in innocentia mea ingressus sum; redime me, et miserere mei.	℣ 11. *Car pour moi j'ai marché dans mon innocence: daignez donc me racheter, et ayez pitié de moi.*

Pour moi, grand Dieu, vous savez que les motifs qui m'ont conduit dans votre sanctuaire, ont été purs et innocents. Je n'y suis pas venu chercher les richesses de l'autel, mais le Dieu qu'on y adore; les dignités du ministère, mais ses fonctions et ses travaux; les places qui m'élèvent au-dessus du peuple, mais celles qui me dévouent à leurs besoins et à leur salut. Ne souffrez pas, grand Dieu, que je souille jamais la pureté de cette première démarche, et qu'ayant commencé par l'esprit, je finisse par la chair : délivrez-moi des piéges que le monde, que la force des usages, que les exemples des ministres infidèles me tendent sans cesse; délivrez-moi encore plus de ce fonds de faiblesse et de corruption qui fait que j'aime ces piéges et que je cherche à m'y laisser surprendre. Quand je suis à vos pieds, ô mon Dieu, je crois que tout va être facile au zèle qui alors m'enflamme et me fait former mille résolutions saintes; il me semble que je ne vais plus compter pour rien le monde et tout ce qu'il renferme, et à peine y suis-je rentré que la complaisance, le respect humain, la faiblesse, le goût peut-être, m'engagent à mille démarches, dont la sainteté et la décence de mon ministère souffre et que les promesses seules que je venais de vous renouveler, doivent m'interdire quand tout ce que je dois à mon état ne me le défendrait pas. Ayez pitié, grand Dieu, de ces misères que je hais toujours et dont je ne me saurais jamais dépouiller comme il faut : je crois être changé quand j'en gémis devant vous et au sortir de là je me trouve le même.

℣ 12. Pes meus stetit in directo; in ecclesiis benedicam te, Domine	℣ 12. *Mon pied est demeuré ferme dans la droiture; je vous bénirai, Seigneur, dans les assemblées.*

Aussi, grand Dieu, l'avenir ne se présente-t-il à moi qu'avec frayeur. Jusqu'à présent si je n'ai pas marché avec assez de zèle dans la voie de la vérité, au moins ne m'en suis-je jamais entièrement écarté : c'est un effet de votre grâce que je ne saurais jamais assez reconnaître. Mais avec ce fonds d'inconstance, de légèreté, de faiblesse, que je porte au dedans de moi, que n'ai-je point à craindre, si cette même grâce qui m'a soutenu jusqu'à ce jour ne m'affermit de plus en plus dans l'amour de mes devoirs; si elle ne me fortifie contre l'ennui et les dégoûts inséparables de la continuité et de l'uniformité des fonctions, surtout contre le torrent des exemples que j'ai à toute heure sous les yeux? Armez-moi donc de force, ô mon Dieu, contre ma propre faiblesse : vous m'avez associé, malgré mon indignité, au sacerdoce de votre Fils votre Prêtre éternel; vous m'avez rendu le coopérateur de vos miséricordes sur les hommes : que je sente tout ce qu'un état si saint exige de moi, que je n'aie point de plus grande joie que de voir vos enfants marcher dans la voie de la vérité et de les y soutenir par mes soins et par mes prières; que les fonctions saintes du ministère fassent tout mon plaisir comme elles font toute ma gloire; que tout ce qui me tire de l'exercice de ces fonctions me soit insupportable et que je porte partout, jusque dans les actions les plus indifférentes et dans les délassements mêmes dont la nature ne peut se passer, ce caractère sacerdotal de décence et de modestie qui rend vos ministres si vénérables et qui donne tant de poids et d'efficace à leurs instructions. Exaucez, ô mon Dieu, ces vœux sincères que mon cœur forme en votre présence; faites de moi un ministre zélé et fidèle qui soit selon votre cœur; bénissez mes travaux, rendez-les utiles aux âmes que vous m'avez confiées, afin qu'environné de la multitude de ceux que vous aurez sauvés par mon ministère, je chante au milieu d'eux les louanges de votre grâce dans toute l'éternité.

PSAUME XXVI.

Prière et action de grâces d'une âme fidèle, qui, malgré tous les obstacles de la chair et du sang, et toutes les contradictions qu'elle a eu à essuyer de la part de ses proches, a renoncé au monde, et s'est consacrée à Dieu dans une maison religieuse.

℣ 1 Dominus illuminatio mea et salus mea; quem timebo?

℣ 1. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut; qu'ai-je à craindre?*

C'est votre lumière seule, grand Dieu, qui m'a éclairé sur les périls où j'allais m'exposer dans le monde, et qui m'a inspiré le dessein généreux de m'en séparer pour toujours. Vous avez ouvert de bonne heure mes yeux à l'erreur et à la vanité de ses promesses; vous n'avez pas permis qu'il s'offrît à moi avec tout ce faux éclat, qui séduit tant d'âmes innocentes : votre lumière a dissipé ce nuage dangereux, dès que ma raison a été capable de discernement; j'ai connu que mon salut ne pouvait être en sûreté que dans le secret de votre tabernacle, et loin du commerce des hommes. Que pourrais-je donc craindre, grand Dieu, en suivant la voie que vous m'avez vous-même montrée, et vous prenant vous seul pour mon guide? Non, Seigneur, que les âmes qui dans leur choix n'ont consulté que les ténèbres de la sagesse humaine et les penchants de la chair et du sang, craignent; qu'elles éprouvent par les chutes funestes où leur état les précipite tous les jours, que ce n'est pas votre main qui les y a placées : pour moi, grand Dieu, qui n'ai consulté en me déterminant, que les lumières que vous aviez répandues dans mon âme, on a beau vouloir m'effrayer et me décourager par les rigueurs de l'état que j'embrasse; c'est vous, Seigneur, qui m'en avez inspiré le choix, j'y persévérerai sans crainte. Qu'on est tranquille, grand Dieu, que l'on marche avec confiance, quand on a votre lumière pour guide, et vous-même pour soutien et pour défenseur!

℣ 2. Dominus protector vitæ meæ; a quo trepidabo?

℣ 2. *Le Seigneur est le protecteur de ma vie; qui pourra me faire trembler?*

Oui, Seigneur, j'avoue que le genre de vie auquel je m'engage est dur et rebutant à la nature; il faudra m'y faire une violence continuelle à moi-même, et m'interdire tout ce qui flatte les sens ou la vanité : si je ne comptais que sur moi-même, je connais ma faiblesse, et sans doute une entreprise si forte au-dessus de mes forces devrait me faire trembler : mais, ô mon divin protecteur, c'est sur votre secours que je me confie; qu'y a-t-il de difficile à votre grâce? Les peines et la pesanteur d'un joug en deviennent les attraits, quand vous le portez avec nous.

℣ 3. Dum appropiant super me nocentes, ut edant carnes meas.

℣ 3. *Lorsque ceux qui me veulent perdre, sont prêts à fondre sur moi, comme pour me manger tout vivant.*

Aussi, grand Dieu, ce ne sont pas les difficultés et les renoncements de la vie religieuse qui m'alarment : elles font le plus doux objet de mes yeux : en quoi j'ai besoin d'une protection plus puissante, c'est pour me défendre de la fureur des poursuites de mes proches, qui s'opposent à vos desseins sur moi, et qui, par une amitié cruelle, paraissent acharnés à me perdre en s'efforçant de me séparer de vous, ô mon Dieu, pour me conserver auprès d'eux au milieu de la dépravation et des dangers du monde.

℣ 4. Qui tribulant me inimici mei, ipsi infirmati sunt et ceciderunt.

℣ 4. *Ces mêmes ennemis qui me persécutent le plus ont été affaiblis et sont tombés.*

Faut-il, grand Dieu, que ceux qui ont le bonheur de vouloir se consacrer à vous, ne trouvent des contradictions que dans leurs proches selon la chair, et que nos plus dangereux ennemis soient presque toujours ceux de qui nous tenons la vie? J'avoue que leurs oppositions me troublent et m'attristent : l'affection et le respect que la nature met dans nos cœurs pour eux, et dont votre loi nous fait un précepte si juste et si inviolable, ne me permet pas de voir sans douleur la peine que je leur cause. Je voudrais pouvoir concilier les égards que je leur dois avec la soumission que vous demandez de moi : mais dès qu'il n'est pas possible de leur plaire qu'en vous désobéissant, vous êtes, ô mon Dieu, mon premier Père; c'est de vous que je tiens cette âme immortelle destinée à vous glorifier dans l'éternité; c'est à vous seul à qui j'en dois rendre compte. Ainsi, grand Dieu, tous les efforts que mes proches feront pour vous la ravir et la sacrifier à leurs vues humaines seront inutiles; ils échoueront dans leurs entreprises injustes : la puissance que la nature leur donne sur moi, ne l'emportera jamais sur l'obéissance que je vous dois. C'est vous, grand Dieu, qui me les avez donnés pour pères; c'est à vous seul à régler les droits que ce titre sacré leur donne sur ma destinée.

℣ 5. Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.

℣ 5. *Quand des armées seraient campées contre moi, mon cœur n'en serait point effrayé.*

Non, Seigneur, quand ils se rassembleraient tous pour m'ébranler par leur grand nombre, mon cœur n'en serait pas effrayé; quand je les verrais tous conjurés contre moi, et sur le point d'user de violence pour m'arracher du pied de vos autels, que peuvent les hommes, grand Dieu, contre l'immutabilité de vos desseins? Ma faiblesse serait plus forte que toute leur puissance.

℣ 6. Si exsurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo.

℣ 6. *Quand on me livrerait un combat, je ne laisserais pas encore de mettre en lui toute mon espérance.*

J'ose même, Seigneur, vous promettre que s'ils en venaient à des extrémités dont je ne les crois pas capables; s'ils employaient contre moi la force et les mauvais traitements; s'ils se servaient du crédit qu'ils ont ici-bas pour armer contre moi toutes les puissances du siècle, la confiance que j'ai en vous me ferait regarder d'un œil tranquille

toutes ces attaques. Je craindrais plus, grand Dieu, les combats secrets que j'aurais à me livrer à moi-même; cette voix de la nature qui plaiderait encore dans mon cœur en faveur de mes proches; la douleur de leur déplaire, malgré les sentiments de tendresse et de respect que je conserve pour eux. Mais, ô mon Dieu, la nature doit se taire quand votre grâce se fait entendre; et vous pouvez, quand il vous plaît, endurcir les cœurs les plus tendres à toutes les affections humaines, comme vous pouvez rendre sensibles les plus endurcis aux inspirations saintes de votre grâce.

℣ 7 Unam petii a Domino, hanc requiram; ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ.

℣ 7. *J'ai demandé au Seigneur une seule chose, et je la rechercherai uniquement; c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie.*

Non, Seigneur, en vain on me fait espérer de grands établissements dans le monde; en vain on fait briller à mes yeux tout l'éclat des grandeurs que la naissance et l'élévation de mes proches semblent me promettre; en vain on cherche à m'éblouir par l'exemple de celles de mon rang, qui par des alliances éclatantes jouissent dans le monde de tous les honneurs et de toutes les prospérités que le monde peut donner; je connais l'illusion et la fumée de tous ces vains avantages; ils ne m'ont jamais paru dignes d'un cœur qui n'est fait que pour vous, et dont vous seul pouvez remplir tous les désirs. Aussi, grand Dieu, la seule chose que j'ai toujours désirée, ce que mes prières et mes larmes ont toujours uniquement sollicité auprès de vous, c'est que je puisse me cacher dans le secret de votre maison pour le reste de ma vie; c'est que je mérite d'y trouver un asile sûr qui me mette à couvert de la contagion et des périls inévitables dans le monde. Voilà, grand Dieu, l'unique bonheur auquel j'aspire : ouvrez-moi les portes de votre sanctuaire; trouvez-moi digne d'y occuper une place parmi les vierges saintes qui vous y servent avec une foi si pure et si fervente : je préfère, grand Dieu, la pauvreté et l'obscurité de cette innocente demeure à toute la magnificence des palais que l'orgueil a élevés, et qui cachent souvent les passions les plus honteuses, et presque toujours les plus noirs chagrins. Oui, Seigneur, les inquiétudes les plus cruelles naissent dans le sein même de la prospérité; et les faveurs du monde, en allumant l'ambition et les autres passions mondaines, rendent toujours malheureux ceux que le monde favorise.

℣ 8. Ut videam voluptatem Domini, et visitem templum ejus.

℣ 8. *Afin que je connaisse les délices du Seigneur, et que je visite son temple.*

Mais les délices que l'on goûte dans votre maison, ô mon Dieu, sont pures et sans mélange. Quels plaisirs ineffables n'y répandez-vous pas sur les âmes qui n'aiment que vous, et qui ne connaissent que vous d'aimable? Ces âmes heureuses qui n'ont jamais ni éprouvé, ni même connu la corruption du monde, dont aucun attachement criminel n'a jamais souillé le cœur; qui vous aiment depuis qu'elles sont capables d'aimer; dont jamais rien ne vous a disputé la possession; qui conservent avec l'innocence cette candeur, cette joie douce, cette paix qui en sont inséparables, et au milieu desquelles vous habitez avec tous les charmes et toutes les richesses de votre grâce : quelle consolation pour elles de n'y être sans cesse occupées que de l'objet divin de leur amour, de vous en donner tous les jours de nouvelles marques par les sacrifices de la vie religieuse, d'y chanter les louanges de leur époux, de ne bouger presque du pied de ses autels, de faire du pain des anges leur nourriture ordinaire et leur pain de tous les jours, et d'ignorer même s'il y a sur la terre d'autres délices que celles qui font tout le bonheur de leur état !

℣ 9. Quoniam abscondit me in tabernaculo suo; in die malorum protexit me in abscondito tabernaculi sui.

℣ 9. *Car il m'a caché dans son tabernacle; il m'a protégé au jour de l'affliction en me mettant dans le secret de son tabernacle.*

J'espère, grand Dieu, malgré tous les obstacles de la chair et du sang, que vous m'introduirez vous-même dans ce lieu saint; vous m'y cacherez pour toujours, dans le secret de votre tabernacle, à toutes les illusions qu'on fait sans cesse briller à mes yeux, et qui à la fin pourraient me séduire et l'emporter sur les lumières dont vous éclairez mon âme : vous m'y mettrez à couvert, pendant les jours mauvais et rapides de cette vie, de toutes les abominations de Babylone, et de tous les malheurs que vous préparez aux sectateurs de ses impiétés et de ses crimes; vous m'y protégerez contre les écueils mêmes qui ne se trouvent que trop souvent dans la sûreté de ce saint asile, surtout lorsque des intérêts humains et non les impulsions de votre grâce nous y ont conduits.

℣ 10. In petra exaltavit me; et nunc exaltavit caput meum super inimicos meos.

℣ 10. *Il m'a élevé sur la pierre; et dès maintenant il a élevé ma tête au-dessus de mes ennemis.*

Oui, Seigneur, vous me placerez dans ce lieu saint, comme dans un fort élevé et inaccessible à toutes les séductions humaines, à tous les traits de l'ennemi; et le joug heureux que vous m'imposerez, loin de m'accabler sous son poids, sera toute la douceur et toute la consolation de ma vie : j'en lèverai la tête avec plus de confiance, quand je l'aurai assujettie à ce joug sacré; je me trouverai bien plus libre, ô mon Dieu, quand des liens indissolubles m'auront attachée à vous seul; cet état de servitude et d'obéissance m'élèvera au-dessus des trônes, et de tout ce qu'on appelle grand sur la terre. Eh ! qu'y a-t-il de grand en effet, ô mon Dieu, que l'innocence et la piété qui nous assurent une couronne immortelle? tout ce qui doit périr, ne doit-il pas paraître à nos yeux comme s'il n'était déjà plus? et y a-t-il de bien réel et véritable, que celui qui demeure éternellement?

℣ 11. Circuivi, et immolavi in tabernaculo ejus ho-

℣ 11. *J'ai tourné autour de son autel, et j'ai immolé dans*

stiam vociferationis: cantabo et psalmum dicam Domino. | *son tabernacle une hostie avec des cris et des cantiques de joie : je chanterai et je ferai retentir des hymnes à la gloire du Seigneur.*

Il y a si longtemps, grand Dieu, que je soupire après le bonheur de me consacrer à vous, que je fais toutes les démarches que vous demandez de moi pour l'obtenir, et que je tourne autour de votre tabernacle saint pour trouver le moment heureux qui m'en ouvrira la porte : mes cris, mes supplications, mes désirs, que chaque jour rend encore plus vifs et plus ardents ; voilà, grand Dieu, l'hostie que je vous immole d'avance, en attendant que je puisse m'offrir réellement aux pieds de vos autels, comme une victoire que vous vous êtes de tout temps réservée : acceptez, grand Dieu, ce sacrifice anticipé; qu'il monte en odeur de suavité jusqu'aux pieds de votre trône, et donnez, en écartant tous les obstacles qui en diffèrent la consommation, une marque éclatante qu'il vous est agréable. C'est alors, grand Dieu, que la tristesse de mes clameurs se changera en des chants de joie et d'allégresse : c'est alors que ma langue et mon cœur pourront à peine suffire pour célébrer les louanges de mon libérateur, et que ma vie ne sera pas assez longue pour publier les merveilles de sa puissance et de sa grâce. Quel bonheur, grand Dieu, pour une âme qui vous aime, de n'avoir plus d'autre occupation dans le secret de votre sanctuaire, que celle des anges qui sont autour de votre trône; et de ne faire plus d'autre usage de sa langue, que de chanter les hymnes et les cantiques que l'Eglise a consacrés à votre gloire.

ŷ 12. Exaudi, Domine, vocem meam, qua clamavi ad te; miserere mei, et exaudi me. | ŷ 12. *Exaucez, Seigneur, la voix par laquelle j'ai crié vers vous ; ayez pitié de moi, et exaucez-moi.*

Quand pourrai-je, grand Dieu, remplir un devoir si consolant au milieu de vos vierges saintes? quand exaucerez-vous enfin la voix de mon cœur qui ne cesse de crier pour obtenir une faveur si signalée? Ayez pitié de mes peines, divin époux : ne différez pas plus longtemps de m'admettre au nombre de ces chastes épouses que vous avez introduites dans la chambre nuptiale. Je sais qu'avant que d'accorder cette faveur, vous exigez de celles que vous en voulez favoriser des épreuves douloureuses pour vous assurer de plus en plus de leur fidélité : mais, Seigneur, n'y a-t-il pas assez longtemps que je souffre? la chair et le sang n'ont-ils pas mis en œuvre assez de piéges, et assez de contradictions pour me séduire? la tendresse naturelle n'a-t-elle pas eu assez d'assauts à soutenir de la part de ceux à qui je dois la vie? Qu'attendez-vous, grand Dieu? et s'il vous faut encore d'autres preuves de ma fidélité, multipliez-les, grand Dieu : rassemblez les plus dures et les plus rigoureuses; retranchez seulement de la durée ce que vous ajouterez à leur rigueur.

ŷ 13. Tibi dixit cor meum: Exquisivit te facies mea; faciem tuam, Domine, requiram. | ŷ 13. *Mon cœur vous a dit: mes yeux vous ont cherché; je chercherai, Seigneur, votre visage.*

Mon cœur depuis longtemps ne vous tient plus que ce seul langage, divin époux ; je ne cherche qu'à jouir de votre présence dans le secret de votre tabernacle : il ne se forme plus de crainte, d'espérance, de joie et de chagrin dans mon cœur, qui ne naisse de ce sentiment; tout mon cœur n'est plus lui-même que cet unique désir. En vain, Seigneur, vous différez de l'exaucer ; vos délais, loin de le ralentir, l'irritent et l'enflamment: plus le jour de mon sacrifice semble s'éloigner, plus je le hâte par mes empressements et mon impatience : plus le monde s'offre à moi avec tout ce qu'il a de plus éclatant et de plus propre à séduire, plus il me paraît vil et haïssable, et plus, grand Dieu, il me tarde de fermer les yeux à tous ses vains spectacles, pour ne les plus ouvrir qu'aux objets saints qui vont me rappeler incessamment votre présence adorable.

ŷ 14. Ne avertas faciem tuam a me; ne declines in ira a servo tuo. | ŷ 14. *Ne détournez point de moi votre face, et ne vous retirez point de votre serviteur dans votre colère.*

Ainsi, grand Dieu, ne différez plus ce moment heureux qui doit m'unir à vous pour toujours. Pourquoi détourneriez-vous votre visage de peur d'être attendri de l'excès de ma peine et de mon impatience? pourquoi vous éloigneriez-vous à mesure que je cours après vous, comme si mes désirs et mes empressements vous importunaient, jusqu'à m'attirer les marques les plus affligeantes de votre refroidissement à mon égard?

ŷ 15. Adjutor meus esto, ne derelinquas me ; neque despicias me, Deus salutaris meus. | ŷ 15. *Soyez mon aide, ô tout-puissant, ne m'abandonnez point; et ne me méprisez point, ô Dieu mon Sauveur.*

Que deviendrais-je, ô mon Dieu, si au milieu des contradictions que j'ai à essuyer de la part des hommes, vous vous déclariez encore contre moi; si vous paraissiez vous joindre à eux pour achever de m'accabler? mais vous nous assurez vous-même que votre conseil n'est pas avec les méchants. Venez donc à mon sécours, ô protecteur tout-puissant des âmes qui vous cherchent ; ne me livrez plus à toute l'amertume des incertitudes et des délais qui m'éloignent depuis si longtemps de votre maison sainte. Si des motifs humains m'y appelaient, vous pourriez, grand Dieu, mépriser mes empressements, et rassembler tous les obstacles les plus capables de me fermer l'entrée d'un asile dont j'irais souiller la sainteté par des vues de chair et de sang; mais vous savez, ô mon Sauveur, qu'en vous cherchant, je ne cherche que mon salut.

ŷ 16. Quoniam pater meus et mater mea dereliquerunt me; Dominus autem assumpsit | ŷ 16. *Parce que mon père et ma mère m'ont abandonné; mais le Seigneur s'est chargé de moi pour en avoir soin.*

C'est même pour vous posséder sans partage, ô mon divin époux, que j'ai révolté contre moi tout ce que j'avais de plus cher sur la terre : ceux de qui je tiens la vie ne pouvant vaincre l'opposition que je ne cesse de mettre aux vues qu'ils avaient sur moi,

ont changé en haine l'excès de leur tendresse ; je ne suis plus qu'un objet de rebut à leurs yeux ; mon père et ma mère ne me connaissent plus ; ils ne retrouvent plus en moi ces traits ineffaçables que le sang et la nature gravent sur les enfants, et montrent sans cesse à ceux à qui ils doivent la naissance. Mais vous êtes, ô mon Dieu, le père des pupilles ; j'ai plus de droit de réclamer le père que j'ai dans le ciel, depuis que je n'en ai plus sur la terre : mon sort, grand Dieu, n'en est devenu que plus consolant et plus souhaitable. Mes pères selon la chair ne m'aimaient que pour le monde ; vous ne nous aimez, ô Père céleste, que pour nous unir avec vous dans le ciel : toute leur tendresse ne se bornait qu'à me promettre une fortune périssable ; la vôtre me prépare un royaume éternel : ils voulaient me perdre en me ménageant tout ce qui flatte les passions; et vous voulez me sauver en me montrant un asile où tout les réprime ; ils ne cherchaient qu'à satisfaire leur vanité par mon élévation, et ne comptaient pour rien mes propres périls ; et vous n'êtes attentif qu'à ma sûreté, et ne comptez pour rien tout ce qui pourrait m'élever ici-bas, pour me précipiter dans une mort éternelle.

℣ 17 Legem pone mihi, Domine, in via tua ; et dirige me in semitam rectam propter inimicos meos.

℣ 17. *Prescrivez-moi, Seigneur, la loi que je dois suivre dans votre voie; et daignez à cause de mes ennemis me conduire dans le droit sentier.*

Ainsi, Seigneur, c'est votre volonté seule que je dois consulter ; c'est vous seul, comme mon véritable et unique Père, qui avez droit de m'imposer la loi que je dois suivre : les ordres de mes pères selon la chair ne sont respectables pour moi qu'autant qu'ils sont conformes aux vôtres ; c'est de vous qu'ils tiennent l'autorité qu'ils ont sur moi; c'est avec vous et dépendamment de vous qu'ils doivent l'exercer; ils sont déchus de leur puissance, dès qu'ils veulent en faire un usage que vous condamnez, et se soustraire à la vôtre. N'ayez donc point d'égard, ô mon Dieu, aux desseins injustes qu'ils forment sur ma destinée : décidez-en vous-même, ô mon Dieu, entre les mains de qui mon sort sera toujours ; continuez à me montrer la route que je dois suivre ; ce sera pour moi une loi inviolable à laquelle je serai éternellement soumise. Vous voyez les différents sentiers que les ennemis de mon salut me montrent ; ils sont tous semés de fleurs, mais ils conduisent à la mort : soutenez-moi, grand Dieu, dans le choix que j'ai fait du sentier de la justice et de l'innocence que vous m'avez montré ; et faites que j'y marche avec toute la fidélité, toute la ferveur et toute la reconnaissance qu'exige la grâce que vous m'avez faite de m'en inspirer le choix.

℣ 18. Ne tradideris me in animas tribulantium me; quoniam insurrexerunt in me testes iniqui, et mentita est iniquitas sibi.

℣ 18. *Ne me livrez pas à la volonté de ceux qui m'affligent; parce que des témoins d'iniquité se sont élevés contre moi, et que l'iniquité a menti contre elle-même.*

Ne me laissez donc pas plus longtemps, grand Dieu, livrée à la puissance de ceux qui n'usent de leur autorité sur moi, que pour m'affliger, en s'opposant à une résolution sainte. Lassés de faire des efforts inutiles pour m'en détourner, ils ont cru que les apparences de la piété réussiraient mieux à me séduire ; ils ont cherché parmi vos ministres mêmes des hommes qui n'ont pas rougi de prêter leur ministère à la chair et au sang, qui sont venus comme s'ils étaient envoyés de votre part, pour m'annoncer que résister à ceux qui m'ont donné la vie, c'était résister à vous-même. Ils se sont élevés contre moi, comme si je sortais de l'ordre de votre providence, en sortant d'un lieu de perdition et de scandale ; ils se sont rendus caution que vous n'exigiez pas de moi le sacrifice que je désire de vous offrir ; ils ont confirmé par leur suffrage inique l'accusation de légèreté et d'imprudence dont on taxe la démarche que je vais faire ; ils se sont joints à mes proches pour m'ébranler, eux de qui je devais attendre du secours et de la consolation dans les troubles qu'on me suscite. Mais enfin l'iniquité s'est confondue elle-même ; vaincu par la fermeté que votre grâce m'inspire, ô mon Dieu, l'esprit de mensonge a été forcé de céder à l'esprit de vérité ; ils ont enfin rendu témoignage eux-mêmes à la voix du ciel qui se fait entendre dans mon cœur, et ont été obligés malgré eux d'avouer qu'il y avait quelque chose de divin dans une résolution si persévérante, et si peu conforme aux sentiments de la faiblesse humaine.

℣ 19. Credo videre bona Domini in terra viventium.

℣ 19. *Je crois fermement voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants.*

Oui, grand Dieu, victorieuse jusqu'ici par le secours de votre bras de tant de piéges et de combats, je ne puis me persuader que vous ne couronniez pas enfin vos propres dons ; toute défiance est désormais bannie de mon cœur; le temps de ma délivrance approche ; vous avez assez, grand Dieu, éprouvé la faiblesse de votre créature ; je ne doute plus que je n'aie bientôt la consolation de voir les biens et les richesses ineffables que vous versez sur cet asile saint, sur cette terre des vivants, où vous m'appelez, et où tant d'âmes innocentes jouissent des douceurs secrètes de la grâce dont vous ne cessez de les combler. La terre, que j'habite encore malgré moi, est une terre de mort et de perdition; les hommes qui l'habitent sont des cadavres vivants, en qui la vie de la foi et de la grâce est éteinte, qui n'exhalent plus à vos yeux que la puanteur et l'infection, et dont le commerce et le souffle seul est contagieux à ceux qui vivent au milieu d'eux : l'air qu'on y respire est empesté, et il n'est qu'un miracle de votre toute-puissance qui puisse sauver une âme de cette contagion générale. Mais la terre sainte où tout me presse d'entrer, mais la retraite religieuse où je veux finir les jours de mon pèlerinage, est une terre de vie et de salut ; elle est l'image de cette terre des vivants, de

cette cité céleste où tous les cœurs sont réunis pour n'aimer que vous seul ; où il n'y a plus ni deuil, ni tristesse, ni travail, ni danger; où vous êtes le seul bien qu'on désire et qu'on possède, la seule vérité que l'on connaît et que l'on aime; le seul bonheur qui nous attend, et que rien ne pourra plus nous ravir.

ỳ 20. Exspecta Dominum, viriliter age; confortetur cor tuum, et sustine Dominum.	ỳ 20. *Attendez le Seigneur; agissez avec courage; que votre cœur prenne une nouvelle force, et soyez ferme dans l'attente du Seigneur.*

Ainsi, ô mon âme, dépouillez-vous de toutes vos craintes et de toutes vos inquiétudes passées ; que la paix et la sérénité succèdent aux troubles et aux orages dont vous avez été jusqu'ici agitée; laissez élever les flots de cette mer irritée, qui semblent devoir vous engloutir ; ils ne viendront que jusqu'au terme immuable que votre époux leur a marqué, et vous les verrez se briser à vos pieds. Attendez avec joie et avec confiance le moment du Seigneur; donnez-lui tous les jours de nouvelles preuves de votre persévérance et de votre courage ; que votre cœur trouve de nouvelles forces dans les contradictions mêmes qu'on lui suscite pour l'affaiblir ; soutenez encore un peu ce temps d'épreuve et de tribulation, que le Seigneur a marqué pour purifier sa victime et la rendre plus digne de lui ; attendez-le encore un moment, le voilà qui arrive la couronne dans la main pour vous ouvrir les portes du lieu saint, vous introduire au milieu de ses épouses, et vous mettre sur la tête la couronne de la sainte virginité, qui va vous consacrer tout entière à lui, et du martyre pour vous récompenser de la victoire que vous avez remportée au milieu de tant d'attaques dangereuses, que le monde et l'enfer n'ont cessé de vous livrer pour vous forcer de renoncer à votre époux céleste.

PSAUME XXVII.

Prière d'une âme fidèle au milieu du monde, qui gémit devant Dieu sur les dérisions impies, que ceux avec qui elle est obligée de vivre, font sans cesse de sa piété; et qui demande le secours d'en haut, pour demeurer ferme au milieu de toutes les tentations et les contradictions dont elle est environnée.

ỳ 1. Ad te, Domine, clamabo; Deus meus, ne sileas a me : nequando taceas a me, et assimilabor descendentibus in lacum.	ỳ 1. *Je crierai vers vous; ne gardez pas le silence à mon égard, ô mon Dieu, de peur que si vous refusez de me répondre, je ne devienne semblable à ceux qui descendent dans la fosse.*

Vous voyez, grand Dieu, la triste situation où je me trouve; je ne connais de grand et de souhaitable sur la terre que le bonheur de vous servir, et cependant le malheur de ma destinée et les devoirs de mon état m'attachent à un certain nombre de personnes, qui ne connaissent la piété que comme digne de leurs dérisions et de leurs censures ; je les entends tous les jours avec une secrète horreur blasphémer les dons ineffables de votre grâce, et traiter de faiblesse, d'imbécilité et de travers d'esprit, la ferveur et la fidélité de vos serviteurs. Vous ne sauriez répandre comme autrefois les dons de votre grâce et de votre esprit sur vos disciples, que le monde ne les regarde comme des hommes d'une raison peu saine ; la conversion des pécheurs, ces miracles de votre miséricorde envers les hommes, si capables de les rappeler à vous, leur fournissent eux-mêmes de nouveaux blasphèmes contre votre saint nom, et le spectacle d'une piété sincère, seul digne ici-bas d'admiration, devient le seul objet de leur mépris et de leur risée. Témoin tous les jours d'un égarement si déplorable, et exposé sans cesse moi-même à ces discours de blasphème et d'impiété, toute ma consolation, ô mon Dieu, est de m'adresser à vous et de faire monter jusqu'au pied de votre trône les cris de ma douleur. Quoique ces dérisions sacriléges ne fassent sur moi que des impressions d'horreur et de pitié, je crains qu'enfin elles ne m'affaiblissent et ne m'engagent à des ménagements et des dissimulations indignes de votre gloire, et de la reconnaissance que je dois à vos miséricordes infinies ; je crains qu'insensiblement je ne sois assez lâche pour rougir de votre nom, pour me refuser aux impulsions de votre grâce, dans les occasions où il faut rendre un témoignage éclatant à la majesté de la foi, contre les dérisions qui la déshonorent ; je crains qu'une timidité criminelle ne me déguise, sous le nom de la prudence, un silence et une circonspection de respect humain. L'amour-propre qui cherche toujours à éloigner ce qui le blesse, ne nous persuade que trop qu'il faut ménager les préjugés de ceux avec qui l'on a à vivre; qu'on rend la piété odieuse à force de n'en vouloir rien relâcher devant ceux qui ne la goûtent pas; et que c'est lui attirer de nouveaux outrages, que de vouloir en faire à contretemps une profession publique. Je sens, grand Dieu, que ce poison s'insinue peu à peu dans mon cœur; je ne voudrais pas que ma conduite ressemblât à celle des pécheurs auxquels les devoirs de mon état me lient, mais je ne voudrais pas aussi qu'elle leur déplût ; je serais fâché de les imiter, mais je le suis aussi de les soulever contre moi ; je me dis bien à moi-même qu'il est impossible de vous servir et de plaire au monde corrompu, mais cette vérité s'éclipse dans les occasions, et tout ce qui m'en reste sert moins à me soutenir qu'à me rendre moins inexcusable. Grand Dieu, quelle ressource peut-il me rester dans la vicissitude de ces pensées qui m'agitent, que d'implorer votre secours ? affermissez-moi, Seigneur, contre ces égards humains auxquels on ne se livre jamais qu'aux dépens de votre gloire, et de la fidélité qui vous est due, faites entendre à mon cœur cette voix de force et de courage, qui rendit autrefois vos disciples supérieurs non-seulement aux censures et aux dérisions du monde, mais encore à toute la bar-

barie des tyrans. Si vous me laissez à moi-même, ô mon Dieu, si la voix de votre grâce ne se fait pas entendre au dedans de moi, et que son cri puissant ne ranime pas ma faible timidité, je sens que je n'ai plus qu'un pas à faire pour tomber dans le découragement; je me vois à tout moment sur le bord du précipice, et prêt à devenir semblable, par une criminelle complaisance, à ceux qui voudraient m'y entraîner avec eux.

℣ 2. Exaudi, Domine, vocem deprecationis meæ; dum oro ad te, dum extollo manus meas ad templum sanctum tuum.	℣ 2. *Exaucez, Seigneur, la voix de mon humble supplication; lorsque je vous prie, et que je lève mes mains vers votre saint temple.*

La prière, ô mon Dieu, est la seule ressource de ceux qu'un danger évident menace; et vous venez toujours au secours de ceux qui vous réclament : faites-moi sentir de plus en plus, ô mon Dieu, la folie et le déplorable égarement des jugements du monde. Comment pourrais-je me laisser ébranler par des discours que l'ivresse seule des passions et le renversement total de la raison font retentir sans cesse à mes oreilles? les railleries d'un frénétique ou d'un insensé me paraîtraient-elles assez sérieuses pour décider de ma conduite? et que sont les hommes, ô mon Dieu, qui préfèrent un instant de vie sensuelle à vos éternelles promesses, que des insensés, dont le délire devrait nous faire horreur, si leur malheur n'était encore plus digne de nos larmes? Nourrissez ma foi, grand Dieu, de ces vérités immuables; c'est ce que je ne cesserai de vous demander : ce sont là les vœux que mes mains levées vers ce temple éternel, où vos oreilles sont toujours ouvertes à nos supplications, ne cesseront de porter au pied de votre trône.

℣ 3. Ne simul trahas me cum peccatoribus; et cum operantibus iniquitatem ne perdas me.	℣ 3. *Ne m'entraînez pas avec les pécheurs; et ne me perdez pas avec ceux qui commettent l'iniquité.*

Ne permettez pas, grand Dieu, que l'exemple de ces hommes insensés qui se font une gloire de se livrer au crime et mépriser la vertu, m'affaiblisse enfin, ou m'entraîne par une funeste complaisance dans le malheur de vous déplaire et de vous perdre. Vous m'avez rappelé par une miséricorde singulière des voies de la perdition; vous m'avez arraché de ces sociétés de plaisir et de débauche, où je courais avec tant d'insensibilité à ma perte éternelle : si les devoirs de mon état me lient encore à ces hommes corrompus, mon cœur, mes inclinations, mes sentiments, mes nouvelles lumières m'en séparent : que rien ne soit plus capable, ô mon Dieu, de m'en rapprocher! ma perte serait encore plus assurée que la leur, si, après les grâces dont vous m'avez favorisé, je rentrais dans leurs voies, et j'attirais sur moi l'abandon et les jugements terribles que vous exercez sur les âmes inconstantes. Vous avez eu pitié de mes premiers égarements, où l'âge, les passions et une profonde ignorance de vos vérités saintes m'avaient précipité; mais dois-je me flatter que vous en auriez encore de mes nouvelles chutes, que mes lumières et vos bienfaits rendraient désormais indignes de tout pardon?

℣ 4. Qui loquuntur pacem cum proximo suo, mala autem in cordibus eorum.	℣ 4. *Qui parlent de paix avec leur prochain, et qui dans leur cœur ne pensent qu'à faire du mal.*

En vain, ô mon Dieu, ces hommes livrés à leurs passions s'efforcent de m'attirer par les vaines apparences de la douceur et de l'amitié; en vain leur langage, à mon égard, n'est qu'un langage de paix, de cordialité et de tendresse : ils ont beau se plaindre que la dissemblance seule de ma conduite paraît altérer l'union qui doit être entre nous, et qu'ils m'aiment trop pour ne pas souhaiter que je ne fasse point bande à part, et que je rentre dans leur société; cette douceur apparente ne cache que les desseins les plus criminels, ils ne cherchent avec ces discours emmiellés, qu'à me souffler le venin dont leur cœur est depuis longtemps infecté.

℣ 5. Da illis secundum opera eorum; et secundum nequitiam adinventionum ipsorum.	℣ 5. *Rendez-leur selon leurs œuvres, et selon la malignité de leurs desseins.*

Peu contents de vous outrager, ô mon Dieu, ils ne paraissent occupés qu'à se faire des complices de leurs crimes; votre miséricorde, grand Dieu, peut trouver dans les faiblesses d'un pécheur, et dans le malheur des occasions qui l'entraînent, des motifs pour être touché de ses égarements, et lui en inspirer un repentir salutaire; mais pour les hommes dévoués au crime, qui voudraient en infecter tous ceux qui les approchent et éteindre, s'ils le pouvaient, toute vertu sur la terre; mais pour ces apologistes du déréglement et de la licence, qui vous déclarent une guerre ouverte, et qui s'applaudissent comme d'une victoire honorable, quand ils ont réussi à séduire une âme innocente : Dieu juste, Dieu vengeur, vous leur rendrez selon leurs œuvres. Oui, grand Dieu, vous qui dès le commencement n'êtes occupé qu'à sauver les hommes, vous frapperez d'une malédiction éternelle ces enfants d'iniquité, qui ne paraissent nés que pour les perdre; et votre bonté même pour les hommes sollicitera vos foudres et votre indignation contre ces corrupteurs de la société : plus vous avez fait pour nous, plus votre justice déploiera toute sa sévérité contre ces impies, qui ne s'étudient qu'à rendre inutiles toutes les démarches de votre bonté envers les hommes.

℣ 6. Secundum opera manuum eorum tribue illis; redde retributionem eorum ipsis.	℣ 6. *Traitez-les selon que les œuvres de leurs mains le méritent; et donnez-leur la récompense qui leur est due.*

Ils mettent tout en œuvre pour éloigner les hommes de votre culte, ô mon Dieu; railleries, discours impies, ostentation de licence et de débauche, mépris public de la vertu : la corruption de tous ceux qui les approchent, est l'ouvrage funeste et infail-

lible de leurs mains ; vous prendrez à leur égard, ô mon Dieu, les mêmes sentiments qu'ils ont eus pour leurs frères ; vous ne serez occupé qu'à les éloigner de vous pour toujours. Ils ont regardé comme un gain affreux pour eux de vous faire des ennemis ; ils auront la consolation désespérante de l'être eux-mêmes dans toute l'éternité ; c'est la funeste récompense qui les attend, et quelle plus juste punition pour des impies qui auraient voulu révolter tous les cœurs contre votre majesté adorable, que de les mettre eux-mêmes dans l'éternelle et l'affreuse nécessité de vous haïr ?

℣ 7. Quoniam non intellexerunt opera Domini, et in opera manuum ejus, destrues illos, et non ædificabis eos.

℣ 7. *Parce qu'ils ne sont point entrés dans l'intelligence des ouvrages du Seigneur, et des œuvres de ses mains : vous les détruirez et ne les rétablirez plus.*

Aveuglés par les passions auxquelles ils se livrent sans mesure, la sagesse admirable de vos ouvrages dans l'univers, et les prodiges que vous avez opérés dans tous les temps pour le salut des hommes, leur sont, ô mon Dieu, absolument inconnus. L'Etre suprême et invisible qui règle tout ici-bas, qui par des voies adorables dispose de tous les événements, et fait servir à ses desseins éternels de miséricorde les passions et les vices même des méchants, est pour eux, comme s'il n'était pas. En vain, ô mon Dieu, votre puissance, votre justice et votre sagesse infinie éclatent tous les jours ici-bas dans les diverses révolutions qui agitent la terre; ils ferment les yeux pour ne pas la voir, ils vivent comme s'ils n'étaient faits que pour un monde auquel ils ne tiennent que pour un instant, et que tout dût finir avec eux; ils attribuent au concours aveugle et fortuit des parties d'une matière informe l'arrangement admirable de l'univers, et les effets les plus surprenants de votre toute-puissance; hommes abrutis et corrompus dans l'esprit et dans le cœur, ils font honneur à des êtres grossiers et inanimés, aux mouvements d'une vile matière agitée; ils lui font honneur d'un ordre, d'une harmonie admirable, d'une vicissitude constante et toujours égale de productions, dont ils n'oseraient faire honneur aux lumières des créatures les plus intelligentes. Vous rappelez tous les jours, ô mon Dieu, des pécheurs que l'âge, les passions, la fragilité inséparable de notre corruption avaient éloignés de vous; vous réparez en eux ce que le dérèglement avait altéré ou corrompu, vous y rétablissez tous les dons et tous les avantages qu'ils avaient perdus par leur révolte criminelle, vous y créez de nouveau cet homme céleste, cette vie de la grâce éteinte depuis longtemps dans leur cœur; cette régénération, ce renouvellement, le fruit de leurs larmes et de vos miséricordes, les élève souvent à un état plus sublime que ne l'était celui dont ils étaient déchus par leur infidélité. Mais pour ces hommes impies, qui, en se livrant à la plus infâme débauche, se font une gloire affreuse de vous insulter; qui ne trouvent dans le crime rien de plus agréable que le plaisir impie de vous outrager; qui, peu contents de blasphémer votre majesté adorable, ne cherchent qu'à vous enlever vos adorateurs, qu'à corrompre et à infecter de leur impiété tout ce qui les approche, et voudraient, s'il était possible, anéantir votre être éternel et votre nom dans l'esprit de tous les hommes; votre justice, grand Dieu, et votre gloire demandent une vengeance éclatante contre ces monstres dont la nature seule a horreur. Après les avoir livrés à tout ce que les passions ont de plus honteux; après avoir permis que tout ce qui était en eux l'ouvrage de votre grâce, fût détruit; que la justice, la foi, les premiers principes même de la probité, de l'humanité, y fussent renversés; vous les laisserez jusqu'à la fin dans cet état affreux, ils ne se relèveront jamais de cette destruction totale de tout bien où ils sont ensevelis, ils demeureront écrasés sous ces tristes ruines; vous n'y trouverez plus rien sur quoi vous puissiez y réédifier un nouvel édifice; plus de germe que vous puissiez ranimer de votre esprit, et qui soit capable de vivifier tout le reste. Vous devez à l'univers ces terribles exemples, ô mon Dieu; ils mourront détestés des hommes qu'ils avaient scandalisés et abandonnés du Dieu qu'ils avaient publiquement rejeté, ils mourront la honte de l'humanité, l'opprobre de la religion, l'anathème du ciel et de la terre; et si leur nom subsiste après leur mort, ce ne sera que pour salir nos histoires, et être un monument perpétuel de votre justice sur les impies.

℣ 8. Benedictus Dominus, quoniam exaudivit vocem deprecationis meæ.

℣ 8. *Que le Seigneur soit béni, parce qu'il a exaucé la voix de mon humble supplication.*

Pourrais-je assez, ô mon Dieu, bénir votre saint nom? quelle abondance de miséricordes ne répandez-vous pas tous les jours sur votre faible créature? après m'avoir retiré du fond de l'abîme et du gouffre de dissolutions où le premier âge m'avait précipité, vous m'armez encore contre ma propre faiblesse et contre les séductions qui m'environnent; vous ôtez aux discours du libertinage et de l'impiété qui retentissent sans cesse à mes oreilles, tout ce qu'ils pourraient avoir de spécieux et de frappant, ou pour m'affaiblir ou pour me corrompre; vous m'en faites sentir toute l'extravagance et toute l'horreur. Je vous réclame au milieu de mes peines et des périls qui m'entourent, et vous venez à mon secours, et je me sens rempli d'une nouvelle force, et tous les brouillards se dissipent; et la lumière de votre vérité me rend la paix et le courage, que mille nuages assemblés autour de mon cœur m'avaient ôtés.

℣ 9, 10. Dominus adjutor meus et protector meus; in ipso speravit cor meum, et adjutus sum : et refloruit caro mea, et ex voluntate mea confitebor ei.

℣ 9, 10. *Le Seigneur est mon asile et mon protecteur; mon cœur a mis en lui son espérance, et j'ai été secouru : ma chair a pris une nouvelle vigueur, et j'en rendrai grâces à mon Dieu du fond du cœur.*

Oui, grand Dieu, ce n'est pas vous qui

manquez à nos besoins, ce sont nos infidélités et notre peu de confiance qui vous obligent de suspendre vos secours; vous n'êtes l'auteur et le père des créatures formées à votre image que pour en être l'asile et le protecteur; vous ne nous avez tirés du néant et envoyé votre Fils unique pour nous relever de nos chutes, que pour nous conduire et nous aider à parvenir à la fin que vos desseins éternels nous ont préparée; vous prévoyiez le malheur de notre nature déchue de son excellence un moment après qu'elle fut sortie de vos mains, et malgré sa dépravation que vous voyiez devoir succéder à l'instant aux bienfaits dont vous l'aviez comblée en la créant, vous lui prépariez un remède, un réparateur qui devait l'élever encore à un état plus sublime que n'était celui dont elle allait déchoir. Dans ces vérités consolantes, quelle source inépuisable de confiance pour vos créatures ! aussi l'espérance en vos miséricordes infinies est le bouclier le plus ferme que mon cœur oppose à tous les assauts de l'ennemi; je me sens plus fort à mesure que mon espérance augmente, le poids de la chair se fait moins sentir, ses révoltes contre l'esprit sont moins vives et moins fréquentes, il semble qu'elle commence à jouir de ce renouvellement dont elle ne sera revêtue qu'au jour de sa résurrection. Mais ce calme n'endort pas ma vigilance; je sais trop, ô mon Dieu, qu'il ne nous est pas promis pour longtemps ici-bas, et tout l'usage que j'en fais pour les moments heureux que je le goûte, c'est de recueillir toutes les puissances de mon âme pour vous louer et célébrer les merveilles de votre bonté et de votre puissance.

℣ 11. Dominus fortitudo plebis suæ; et protector salvationum Christi sui est.	℣ 11. *Le Seigneur est la force de son peuple, et le protecteur qui sauve son oint et son Christ en tant de rencontres.*

Oui, grand Dieu, tout ce qui est en nous n'est que faiblesse; vous seul êtes la force des âmes qui vous servent, de ce peuple choisi qui vous bénira éternellement; nous n'avons de nous-mêmes que cette pente malheureuse qui nous éloigne sans cesse de l'ordre et de la justice, voilà tout ce que vous trouvez en nous; si vous vous retirez un moment, si vous nous laissez entre les mains de notre infirmité, chaque pas devient une chute; ce ne serait rien de nous retirer du désordre, et de répandre sur vos oints l'abondance de vos grâces; il faut que vous soyez le protecteur continuel de votre ouvrage, du salut que vous avez opéré dans nos cœurs. Mais cette dépendance de tous les moments, loin de nous être à charge, fait toute notre consolation, comme notre sûreté; qu'il est doux, grand Dieu, de vivre toujours sous votre main, de ne pouvoir agir et nous mouvoir que sous les regards et par les soins de votre bonté paternelle ! que ce joug est doux et léger ! et de quel supplice plus affreux pouvez-vous punir les pécheurs, que de les livrer à eux-mêmes, à leurs passions, à leurs remords, à leurs agitations secrètes, aux terreurs de leur propre conscience? c'est le malheur dont vous leur faites sentir ici-bas les tristes commencements, et qui sera fixe et consommé dans l'éternité, s'ils persévèrent jusqu'à la fin dans leur endurcissement.

℣ 12. Salvum fac populum tuum, Domine, et benedic hæreditati tuæ; et rege eos, et extolle illos usque in æternum.	℣ 12. *Seigneur, sauvez votre peuple, et bénissez votre héritage; soyez leur pasteur, et soutenez-les jusque dans l'éternité.*

O Dieu, continuez donc à sauver le peuple que vous avez choisi, ne cessez pas un moment de répandre sur lui les secours et les bénédictions de votre grâce, défendez votre héritage et ne le laissez pas un moment exposé tout seul à l'ennemi qui veille pour vous l'enlever; c'est le sang de votre Fils qui vous l'a acquis; qu'un prix si estimable vous le rende encore plus cher; purifiez-le de plus en plus, enrichissez-le tous les jours de nouveaux dons de votre esprit, afin que vous le trouviez digne de devenir le royaume glorieux et éternel que vous avez préparé à votre Fils.

PSAUME XXVIII.

Actions de grâces que rend un pécheur jusque-là endurci au Seigneur, qui lui a fait entendre sa voix puissante, et l'a retiré miraculeusement de ses désordres.

℣ 1. Afferte Domino, filii Dei; afferte Domino filios arietum.	℣ 1. *Apportez au Seigneur vos offrandes, enfants de Dieu : apportez au Seigneur les petits des béliers.*

Ames justes, enfants de Dieu, vous qui avez le bonheur de servir un si bon maître, unissez-vous à moi, unissez vos actions de grâces aux miennes; offrez-lui, non le sang des victimes, mais vos louanges pures et vos hommages fervents; suppléez par la grandeur et la vivacité de votre reconnaissance ce qui manque à celle dont mon cœur est pénétré; venez au secours de mon insuffisance, et aidez-moi à témoigner au père miséricordieux, qui a rappelé son enfant depuis si longtemps rebelle, toute la douleur et toute la gratitude que m'inspirent en ce moment mes crimes et ses bienfaits.

℣ 2. Afferte Domino gloriam et honorem, afferte Domino gloriam nomini ejus; adorate Dominum in atrio sancto ejus.	℣ 2. *Rendez au Seigneur la gloire et l'honneur qui lui sont dus; rendez au Seigneur la gloire que vous devez à son nom; adorez le Seigneur à l'entrée de son tabernacle.*

Rendez au Seigneur l'honneur et la gloire qui sont dus à lui seul, pour le changement admirable qu'il a opéré dans mon cœur; il n'a trouvé dans mon fonds qu'un endurcissement impie et des désordres invétérés; c'est dans cet état où tout paraissait en moi sans ressource, qu'il m'a changé en un homme nouveau, pour faire éclater avec plus de magnificence la gloire de son nom et la puissance de sa grâce; à lui seul il appartient d'opérer de semblables prodiges; les impies qui refusent de le reconnaître dans la structure de l'univers, et dans tous les autres ouvrages de ses mains, devraient du

moins sentir ici le doigt de Dieu. Oui, grand Dieu, le néant ne sait pas vous résister, il entend votre voix; mais un cœur endurci vous résiste, et votre voix puissante l'appelle souvent en vain; vous n'êtes pas si grand et si admirable, lorsque vous commandez au néant, et que vous en faites sortir la terre et les cieux, que lorsque vous ordonnez à un cœur rebelle de sortir de l'abîme, de rentrer dans vos voies, et que vous créez en lui un cœur nouveau; ce chaos de crimes et de ténèbres que vous débrouillez par la force de votre parole, sur lequel vous répandez la lumière, et votre Esprit saint qui y rétablit l'ordre et l'harmonie, annonce bien plus aux hommes votre toute-puissance, que l'ordre magnifique et lumineux de l'univers que vous fîtes sortir des ténèbres du premier chaos. A la vue d'un spectacle si nouveau, vous qui doutez s'il y a au-dessus de nous un Être suprême dont la sagesse et la puissance font mouvoir tout ce vaste univers, allez dans son temple saint vous anéantir devant la terreur de sa majesté; mettez aux pieds de ses autels vos doutes insensés, ces fruits impies non de vos réflexions, mais de vos crimes, et confessez que votre incrédulité est plutôt un désir affreux qu'il n'y ait point de Dieu, et de juste juge de vos désordres, qu'un doute réel et sérieux, s'il existe.

ỳ 3. Vox Domini super aquas multas: Deus majestatis intonuit; Dominus super aquas multas.	ỳ 3. *La voix du Seigneur a retenti sur les eaux: le Dieu de majesté a tonné; le Seigneur s'est fait entendre sur une grande abondance d'eaux.*

Oui, grand Dieu, ces torrents de larmes qui coulent de mes yeux annoncent votre présence divine dans mon âme; mon cœur, auparavant si sec, si aride, si dur, ce rocher que vous avez frappé comme autrefois, et dont vous venez de faire sortir des eaux si salutaires et si abondantes, ne vous résiste plus; j'entends cette voix puissante qui ébranle les montagnes, cette voix qui tonne, qui frappe, qui éclaire et qui ouvre les cieux sur un pécheur, qui commande aux nuées de verser sur lui leurs eaux bienfaisantes, et qui change le désert aride de son âme en une terre qui produit au centuple.

ỳ 4. Vox Domini in virtute; vox Domini in magnificentia.	ỳ 4 *La voix du Seigneur est accompagnée de force: la voix du Seigneur est pleine de magnificence et d'éclat.*

C'est cette voix, ô mon Dieu, qui dit, et tout est fait; qui commande, et tout obéit; elle dont la force, l'éclat et la magnificence remplissent tout l'univers et pénètrent les abîmes; c'est elle seule qui a pu se faire entendre au fond de mon cœur. En vain les ministres envoyés de votre part m'avaient fait souvent entendre leur voix, en m'annonçant vos volontés saintes et les malheurs que je me préparais par mes crimes; cette voix frappait mes oreilles et n'allait pas jusqu'à mon cœur; j'écoutais les vérités les plus terribles avec une insensibilité accompagnée d'un mépris impie; mon orgueil ne trouvait que de la faiblesse et de la petitesse d'esprit dans le zèle respectable de ceux qui voulaient me retirer de mes voies égarées; je me faisais une supériorité de raison de l'excès même des désordres qui la dégradaient.

ỳ 5. Vox Domini confringentis cedros; et confringet Dominus cedros Libani.	ỳ 5. *C'est la voix du Seigneur qui brise les cèdres; car le Seigneur brisera les cèdres du Liban.*

Mais votre voix, ô mon Dieu, cette voix qui abat toute hauteur qui veut s'élever contre votre doctrine sainte; cette voix qui renverse les cèdres du Liban et ces cœurs orgueilleux qui veulent porter jusqu'au-dessus des nuées et dans le secret des cieux leur raison superbe et leurs vaines réflexions: cette voix a terrassé mon orgueil et humilié ma faible raison, m'en a fait sentir la folie et l'insuffisance, et ne m'a laissé que la honte d'avoir été assez téméraire pour prétendre approfondir vos conseils incompréhensibles et les mystères les plus élevés de la foi; moi qui ne me connaissais pas moi-même, ni les effets les plus communs et les plus journaliers de la nature.

ỳ 6. Et comminuet eas tanquam vitulum Libani: et dilectus quemadmodum filius unicornium.	ỳ 6. *Il les brisera et les mettra en pièces aussi facilement que si c'étaient de jeunes taureaux du Liban, ou les petits des licornes chéris de leurs mères.*

Aussi, grand Dieu, abbatu devant votre majesté redoutable, loin de porter des regards curieux jusque dans les ténèbres respectables qui environnent votre trône, je me suis trouvé devant vous comme une bête sans raison, m'étant livré comme elles à toute la bassesse de mes penchants, n'ayant jamais fait aucun usage des facultés spirituelles dont vous aviez embelli mon âme, n'ayant vécu que pour mon corps, comme si le corps avait été tout mon être, et ne me restant plus rien qui ne me confondît avec les bêtes, que le crime d'avoir avili et abruti tout ce qui devait me distinguer d'elles.

ỳ 7. Vox Domini intercidentis flammam ignis; vox Domini concutientis desertum: et commovebit Dominus desertum Cades.	ỳ 7 *C'est la voix du Seigneur qui divise les flammes et les feux qui sortent des nuées; c'est la voix du Seigneur qui ébranle le désert: il fera trembler le désert de Cadès.*

Oui, grand Dieu, c'est votre voix seule qui a pu percer l'abîme où mes désordres m'avaient précipité, et lancer dans mon cœur les premières étincelles de ce feu divin, qui l'a purifié de ses souillures; c'est cette voix seule qui m'est venue chercher et abattre à vos pieds dans le désert affreux, où, comme un autre prodigue, je vivais éloigné de vous. J'avais eu beau vous fuir et chercher un asile contre mes remords dans des lieux où rien ne semblait pouvoir plus me rappeler à vous, éloigné de tous les secours de la religion, de toutes les sources d'où coulent sur nous les eaux de la grâce, de tous les témoins qui auraient pu gêner mes passions, c'est là, grand Dieu, où je croyais avoir trouvé un asile inaccessible à vos miséricordes éternelles, et où je comptais jouir tranquillement de mes cri-

mes; c'est là où votre voix m'est venue frapper et abattre à vos pieds. Les prodiges que votre voix opère tous les jours dans la nature en ouvrant les nuées, et répandant les eaux du ciel sur les terres les plus arides, en faisant briller les éclairs, et ébranlant les montagnes et les déserts les plus reculés par l'éclat de votre tonnerre, en rendant tout à coup fécondes les terres qu'une sécheresse affreuse et une longue stérilité avaient changées en de tristes solitudes; voilà, grand Dieu, les merveilles que vous avez opérées dans mon cœur.

℣ 8. Vox Domini præparantis cervos, et revelabit condensa; et in templo ejus omnes dicent gloriam.

℣ 8. *C'est la voix du Seigneur qui prépare les cerfs, et découvre les lieux sombres et épais; et dans son temple tous publieront sa gloire.*

Frappé de l'énormité de mes désordres, une honte criminelle me retenait encore; je frémissais dans la seule pensée d'aller révéler à vos ministres des infamies dont je n'avais pas craint, ô mon Dieu, de me souiller à vos yeux; pécheur sans pudeur et sans retenue aucune, je me trouvais un pénitent timide et craintif; j'avais fait ostentation de mes crimes, et je rougissais d'avoir des témoins de mon repentir. Mais votre voix, Seigneur, cette voix qui tonne dans les airs, qui fait sortir du fond des forêts les animaux les plus timides, qui les force d'abandonner les lieux les plus sombres et les bois les plus épais, de se manifester dans les plaines: cette voix a été plus forte que ma honteuse timidité; elle m'a fait sortir de ces ténèbres où mon cœur voulait se cacher; elle a découvert ces réduits obscurs et inaccessibles où je m'étais renfermé avec mes crimes; je n'ai plus craint le grand jour, je n'ai plus rougi que de vous avoir été si longtemps infidèle; j'aurais souhaité que tous ceux qui avaient été témoins de mes crimes, le fussent de mon repentir et de vos miséricordes sur mon âme, et ne pouvant suffire seul à toutes les actions de grâces qu'exigeait la grandeur de votre bienfait, j'aurais voulu, ô mon Dieu, que tous les hommes eussent pu courir avec moi dans votre temple saint et au pied de vos autels, pour y célébrer la gloire de votre nom, et chanter les louanges de votre grâce.

℣ 9. Dominus diluvium inhabitare facit; et sedebit Dominus Rex in æternum.

℣ 9. *Le Seigneur répand un déluge d'eaux sur la terre; le Seigneur sera assis comme le Roi souverain dans toute l'éternité.*

Ces larmes abondantes, grand Dieu, que vous avez fait sortir de la dureté de mon cœur, ne tariront plus. Le déluge d'eaux, dont vous inondâtes autrefois la terre, fut un miracle passager, que votre justice opéra pour punir les crimes des hommes; mais les eaux salutaires de la pénitence que vous avez fait fondre dans mon cœur, couleront toujours de mes yeux, et effaceront les souillures dont j'étais couvert; ce ne sera pas ici un prodige passager; ma pénitence égalera la durée de mes jours. Vous n'avez pas touché mon cœur, ô mon Dieu, pour l'abandonner un moment après, et ne lui laisser que le crime d'avoir abusé de vos saintes impulsions; vous y établirez pour toujours votre demeure; vous y régnerez éternellement comme un souverain, et rien ne pourra plus vous disputer la possession d'une conquête qui vous appartient par tant de titres.

℣ 10. Dominus virtutem populo suo dabit; Dominus benedicet populo suo in pace.

℣ 10. *Le Seigneur donnera la force à son peuple; en le comblant d'une paix parfaite.*

Multipliez, grand Dieu, ces prodiges de pénitence parmi votre peuple; répandez-y sur les pécheurs ces bénédictions efficaces, qui les changent en de nouveaux hommes; étendez au milieu d'une nation que le sang de votre Fils vous a acquise, l'empire de votre grâce; soutenez-y la faiblesse de ces âmes criminelles qui font des efforts pour retourner à vous, mais que le poids de leurs passions entraîne toujours dans le désordre. Vous avez rendu autrefois votre peuple vainqueur de toutes les nations chananéennes qui avaient conjuré sa ruine; les ennemis qui l'attaquent aujourd'hui sont d'autant plus à craindre, qu'ils sont plus invisibles; le luxe, la volupté, l'ambition, la haine, l'impiété ont succédé aux Philistins et aux Moabites. Revêtez-nous, grand Dieu, de cette force à laquelle rien ne résiste, pour nous défendre de ces ennemis qui ravagent tous les jours votre héritage, et qui en défigurent toute la beauté; rétablissez parmi nous cette paix sainte que votre Fils nous a laissée, et au milieu de laquelle vous vous plaisez si fort d'habiter. Faites, grand Dieu, que nous ayons la paix avec nous-mêmes, et nous l'aurons bientôt avec tous les hommes; détruisez les passions qui sont l'unique source des guerres et des crimes; bénissez un royaume que le sang de tant de martyrs a consacré, et que la foi, non interrompue dans la succession de ses souverains, doit vous rendre cher. La fureur des guerres l'a épuisé; les délices de la paix l'ont corrompu; relevez-le, grand Dieu, de ses disgrâces et de ses dissolutions; inspirez la concorde aux nations jalouses de sa gloire; et, en désarmant ses ennemis, purifiez-le des crimes qui l'affaiblissent plus que des défaites; renouvelez en lui, non le premier esprit de valeur qui l'a toujours distingué, mais la première ferveur de sa foi; continuez à lui donner des rois pacifiques, comme celui qui règne aujourd'hui, et que votre miséricorde lui a réservé des débris de toute la race royale; et que les fruits de la paix ne soient plus la mollesse, les plaisirs et le luxe, mais le rétablissement de la foi et de la piété, de l'éclat de la religion, de la magnificence du culte, et de la pureté de la doctrine parmi ses peuples.

PSAUME XXIX.

Actions de grâces d'une âme que Dieu par sa miséricorde vient de retirer d'une longue habitude du crime.

℣ 1. Exaltabo te, Domine,

℣ 1. *Je publierai vos gran-*

quoniam suscepisti me : nec delectasti inimicos meos super me.

deurs, Seigneur, parce que vous m'avez tiré du danger, et que vous n'avez pas donné lieu à mes ennemis de se réjouir sur mon sujet.

Que vous êtes grand, ô mon Dieu, quand vous retirez du désordre une âme aussi indigne de vos miséricordes que la mienne? Vous oubliez sa révolte et ses outrages; ce n'est pas assez : vous la prévenez de vos bienfaits; vous faites éclater votre gloire, non en vous vengeant de vos ennemis, mais en rappelant à vous ceux qui l'avaient le plus outragée; votre puissance ne paraîtrait point tout ce qu'elle est en punissant les rebelles; où elle paraît dans son plus beau jour, c'est lorsque vous les changez tout d'un coup en des enfants soumis et pénitents. Quand vous m'avez tiré du néant, ô mon Dieu, une parole a suffi, et il n'en aurait pas fallu davantage pour en tirer mille mondes aussi magnifiques et aussi parfaits, que l'est celui que nous voyons; mais quand il a fallu vaincre ma volonté rebelle, et la tirer, pour ainsi dire, de ce néant de tout bien, où elle était tombée, vous lui avez dit plus d'une fois : Sortez de ce tombeau; vous l'avez longtemps appelée en vain; ce néant a résisté à votre puissance, ô mon Dieu, et votre clémence ne s'est point rebutée, et votre gloire a dissimulé le nouvel outrage que je lui faisais par mes résistances. Vous n'aviez pas besoin de moi, grand Dieu; et malgré mes fuites, vous n'avez pas cessé de me rappeler; je ne pouvais vivre heureux sans vous, et je ne voulais point de vous, et je m'obstinais à vivre éloigné de vous et déclaré contre vous. Mais enfin, votre longanimité a triomphé de mes évasions et de mes délais; vous m'avez retiré de l'abîme, et remis sous les ailes de votre miséricorde; vous m'avez rétabli dans tous les droits de vos enfants, dont j'étais déchu depuis si longtemps, et vous n'avez pas souffert que vos ennemis, que les anges de ténèbres triomphassent jusqu'à la fin de la honteuse captivité où ils tenaient enchaînée une âme destinée à régner avec votre Fils, et à célébrer éternellement vos louanges dans la sainte Jérusalem.

℣ 2. Domine Deus, clamavi ad te, et sanasti me.

℣ 2. *Seigneur mon Dieu, j'ai crié vers vous, et vous m'avez guéri.*

A peine, grand Dieu, ai-je commencé à sentir la profondeur de ma misère, à peine mon cœur, éclairé, sollicité depuis longtemps, enfin par les secrètes impulsions de votre grâce, s'est tourné vers vous, et du fond de l'abîme où il était plongé, a-t-il fait monter les faibles cris de sa douleur jusqu'aux pieds de votre trône, que vous avez jeté sur lui un regard de miséricorde, une lumière soudaine à lui dans ses ténèbres, une nouvelle force a réveillé sa langueur, un souffle de vie a ranimé sa boue; toutes les puissances de mon âme ont repris cette intégrité, cette vigueur que mille plaies dont elle était défigurée lui avaient fait perdre; mes maux paraissaient désespérés, et vous m'avez guéri, et il ne m'en reste plus que la honte et la douleur de les avoir aimés.

℣ 3. Domine, eduxisti ab inferno animam meam; salvasti me a descendentibus in lacum.

℣ 3. *Vous avez, Seigneur, retiré mon âme de l'enfer; vous m'avez sauvé du milieu de ceux qui descendent dans la fosse.*

De quel gouffre m'avez-vous retiré, grand Dieu? et puis-je assez, le reste de mes jours, publier vos miséricordes éternelles? mon âme était devenue la proie de l'enfer; on y avait déjà marqué ma place; j'appartenais d'avance à ce peuple réprouvé, qui doit être éternellement la victime de votre justice; mon nom paraissait écrit en caractères affreux dans ce livre de mort, parmi tous ces infortunés que votre vengeance précipite depuis le commencement dans le séjour de l'horreur et du désespoir. Quel prodige de clémence, ô mon Dieu! l'abîme a entendu votre voix, et vous m'en avez arraché. Je reposais tranquillement dans ces ombres de la mort et du crime; j'enfonçais chaque jour de plus en plus dans la boue; je m'y endormais mollement; je ne sentais pas tout le danger et toute l'horreur de mon état. Vous m'avez réveillé, grand Dieu; toute mon âme a frémi à la vue de son avilissement et de son malheur; tout couvert de confusion et d'opprobre, je n'osais pas lever les yeux vers vous, mais mon cœur pénétré vous a parlé par sa douleur profonde, et vous m'avez rendu à la vie et à la liberté que j'avais perdues, et dont je ne méritais plus de jouir.

℣ 4. Psallite Domino, sancti ejus; et confitemini memoriæ sanctificationis ejus.

℣ 4. *Chantez des cantiques au Seigneur, vous qui êtes ses saints; et célébrez par vos louanges sa mémoire qui est sainte et sacrée.*

Ministres saints, qui m'avez aidé de vos prières et de vos conseils pour sortir de cet état déplorable, sacrés dépositaires de mes iniquités et de mon repentir, vous qui connaissiez l'excès affreux de mes maux, bénissez avec moi le Seigneur tout-puissant et miséricordieux qui m'en a délivré. Que ce prodige dont vous avez été spectateurs, vous serve à ranimer la confiance des pécheurs que l'énormité de leurs crimes décourage; faites entrer sans cesse dans le récit des merveilles du Dieu saint le souvenir de ma délivrance; que de nouveaux cantiques en conservent la mémoire aux siècles les plus reculés, et que ce trait miraculeux soit inscrit et célébré jusqu'à la fin dans l'histoire de ses miséricordes sur son peuple.

℣ 5. Quoniam ira in indignatione ejus; et vita in voluntate ejus.

℣ 5. *Car il nous frappe dans sa colère; et il nous rend la vie dans sa bonne volonté.*

C'est malgré lui qu'il nous châtie et qu'il nous livre à toute la dépravation de nos désirs; sa colère est la colère d'un père tendre, plus touché du malheur que des outrages et de la révolte de ses enfants. Les coups dont vous nous frappez, ô mon Dieu, dans votre indignation, sont plutôt des remèdes que des châtiments; vous cherchez plus en

nous affligeant, à nous rappeler à vous, qu'à nous punir; les calamités, les humiliations, les disgrâces, dont vous châtiez ici-bas les pécheurs, sont des fléaux que vous tirez toujours du trésor de vos miséricordes; vous répandez des amertumes salutaires sur nos passions, mais c'est moins pour en punir le désordre que pour en inspirer le dégoût et le repentir. Vous seriez un Dieu cruel, Seigneur, si vous nous laissiez jouir tranquillement de nos crimes, et si rien n'en troublait les injustes plaisirs, ce seraient là les marques les plus terribles de votre colère; ce faux bonheur dont vous nous laisseriez en possession au milieu de nos dissolutions, serait pour nous un attrait funeste qui nous rendrait jusqu'à la fin notre servitude aimable. Mais vous semez d'épines ce chemin que nous croyions tout couvert de fleurs; les dégoûts, les chagrins, les contre-temps, les infirmités s'y multiplient à mesure que nous avançons; nous fuyons la vertu comme une voie pénible et difficile, et nous trouvons dans le chemin du vice les peines, les contraintes, les contradictions, les ennuis que nous nous figurions dans celui de la vertu; et, si quelquefois vous frappez les justes mêmes, si vous leur ménagez ici-bas des afflictions et des disgrâces, ou pour purifier leur vertu, ou pour éprouver leur foi, ou pour punir leurs infidélités légères; ces maux rapides et d'un moment qu'ils éprouvent pendant la vie présente, que vous adoucissez toujours par des consolations secrètes, ne servent qu'à les rendre plus dignes de cette vie heureuse et éternelle que votre bonne volonté leur a préparée.

℣ 6. Ad vesperum demorabitur fletus; et ad matutinum lætitia.	℣ 6. *Le soir on est dans les pleurs et le matin dans la joie.*

La vie présente, où éloignés de vous, ô mon Dieu, nous sommes sans cesse à la veille de vous perdre par les piéges et les tentations qui nous environnent, est pour les âmes qui vous aiment une nuit obscure, le séjour du deuil, des larmes et des craintes : malheur à ceux qui ne sentent pas les peines, les ennuis et les dangers de cet exil, et qui se font du lieu de leur captivité et de leur pèlerinage un lieu de délices; ils sont punis de leur méprise en courant après un bonheur qu'ils ne trouvent jamais, et en cherchant par mille inquiétudes pénibles le malheur affreux et perpétuel qui doit les terminer; ils rassemblent tous les plaisirs; ils se livrent à tout ce que les sens et les passions leur offrent d'agréable; et en le goûtant même, ils en sentent le vide et l'insuffisance: plus ils boivent de ces eaux empoisonnées de Babylone, plus leur amertume secrète les dégoûte et les rend tristes et inquiets : ils essayent de tout, et tout les lasse et les ennuie : ils n'osent en convenir; et, par une affectation déplorable, ils se vantent d'une félicité qu'ils ne goûtent pas, et leur bouche rend au monde et à ses plaisirs un témoignage de bonheur que leur cœur dément sans cesse en secret. Se peut-il, ô mon Dieu, qu'ils s'obstinent à périr par la voie même du dégoût et de l'ennui, et qu'une expérience si longue, si générale et si journalière, ne les rappelle pas au partage des justes? Qu'ils les interrogent, qu'ils leur demandent si cette vie qu'ils leur voient mener si sérieuse, si mortifiée, si triste en apparence; si cet éloignement des plaisirs après lesquels les hommes insensés courent, leur fait couler ici-bas des jours malheureux; s'ils envient cette montre de félicité que le monde offre à ses partisans; s'ils sont à plaindre de vivre sevrés de tout ce qui fait l'empressement des sectateurs du siècle. Hélas! ils leur répondront que les larmes qu'ils répandent devant vous, ô mon Dieu, laissent une joie pure dans leur cœur; que les vains plaisirs qu'ils vous sacrifient, ne méritent pas que vous leur teniez compte de leur sacrifice; et qu'un moment de paix et de consolation d'une conscience pure, laisse dans le cœur plus de plaisirs réels, qu'une vie entière de volupté criminelle n'en fait goûter aux pécheurs. Les peines des justes, ô mon Dieu, ressemblent aux songes d'une nuit passagère : dès que le jour de l'éternité commence à luire sur eux, et que, dégagés des ténèbres de la mortalité, ils voient ce matin, cette naissance de la lumière éternelle où ils sont sur le point d'entrer, leurs afflictions, leurs souffrances passées ne leur paraissent plus qu'un songe : les délices saintes dont ils se trouvent enivrés à leur réveil, leur laissent à peine le souvenir de ces images affligeantes et passagères, qui les avaient occupés durant le moment rapide de la nuit du siècle; ou s'ils le rappellent encore, c'est pour rendre de nouvelles actions de grâces à leur rémunérateur, qui a payé un instant de tribulation légère par un poids éternel de joie, de gloire et de félicité.

℣ 7. Ego autem dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum.	℣ 7. *Pour moi j'ai dit, étant dans l'abondance: Je ne décherrai jamais de cet état.*

Vous aviez permis, ô mon Dieu, que tout favorisât mes passions, la faveur des grands, des prospérités auxquelles je n'aurais pas dû m'attendre, l'abondance au milieu de laquelle j'étais né; rien ne paraissait troubler au dehors l'injuste félicité que je cherchais loin de vous. Insensé! ce fantôme de bonheur me séduisait : je faisais mille vains projets, comme s'il avait dû être éternel; je me disais à moi-même que ma situation ne me promettait qu'un avenir agréable, et que je ne prévoyais rien désormais qui pût la déranger, ou même l'ébranler : je ne voyais devant moi que des jours heureux; je ne comptais pour rien les vicissitudes éternelles des choses humaines, ni les secrets adorables de votre justice, ô mon Dieu, qui punissent presque toujours ici-bas les passions, par les dérangements funestes des passions mêmes.

℣ 8. Domine, in voluntate	℣ 8. *C'était Seigneur, par*

tua præstitisti decori meo virtutem. — *un pur effet de votre volonté que vous m'aviez affermi dans l'état florissant où j'étais.*

Je ne sentais pas, ô mon Dieu, que je tenais de vous seul cette abondance et cet état de prospérité où je me trouvais; je ne pensais pas que la même main, qui m'avait élevé, pouvait m'abattre en un instant : je ne remontais pas à la source de tous les dons, à cette volonté éternelle qui répand ses largesses ou ses châtiments sur les créatures, et fait servir les biens et les maux qu'elle distribue dans l'univers, à l'accomplissement de ses desseins impénétrables sur nos destinées. Loin de vous aimer, ô mon Dieu, comme l'auteur de tous les biens dont je jouissais, je tournais contre vous vos propres bienfaits; je me servais de l'abondance au milieu de laquelle vous m'aviez fait naître, pour satisfaire mes passions criminelles; plus vous m'aviez favorisé, plus je vous outrageais, ô mon Dieu; et tandis que dans la profondeur de ses conseils votre providence, toujours inaccessible à nos faibles lumières, livrait à la faim, à la nudité, à la misère tant d'âmes innocentes qui vous invoquaient dans leur délaissement, vous me combliez de biens, moi qui ne cessais d'insulter à votre bonté suprême; et vos bienfaits étaient comme des armes entre les mains d'un furieux, je les tournais brutalement contre le bienfaiteur de qui je les tenais.

℣ 9. Avertisti faciem tuam a me, et factus sum conturbatus. — ℣ 9. *Aussitôt que vous avez détourné votre visage de moi, j'ai été rempli de trouble.*

Mais l'horreur de mon ingratitude n'a pu rebuter votre clémence, ô mon Dieu : voyant que j'abusais de la santé, de la prospérité, et que les dons temporels dont vous me combliez tous les jours devenaient de nouveaux attraits pour mes passions, vous les avez suspendus; vous m'avez ménagé dans votre miséricorde des infirmités et des disgrâces : vous m'avez paru comme un Dieu courroucé, qui ne me jugeait plus digne de ses regards; mais cette colère a été mille fois plus heureuse pour moi que les faveurs qui l'avaient précédée. J'avais abusé de vos bienfaits; et vos châtiments m'ont rappelé à moi-même : je vivais tranquille dans mes crimes au milieu de mon abondance; et mille réflexions tristes, et les remords cuisants sur mes désordres passés, se sont élevés dans mon cœur au milieu des maux dont vous m'affligiez : en troublant la tranquillité de mes passions, vous avez troublé la paix dangereuse de mon âme. Frappé dans mes biens et dans ma personne, je me suis éveillé du sommeil profond où j'étais enseveli; j'ai ouvert les yeux sur l'état déplorable de ma conscience; j'ai commencé à sentir ces premières agitations d'un cœur qui revient à vous : ô mon Dieu, vous m'aviez favorisé dans votre colère; vous me châtiez dans votre grande miséricorde.

℣ 10. Ad te, Domine, clamabo; et ad Deum meum deprecabor. — ℣ 10. *Je crierai vers vous, Seigneur; et j'adresserai mes prières à mon Dieu.*

J'ai commencé à sentir que tous ces faux biens qui m'environnaient, que tout cet amas de boue sur lequel je m'appuyais, n'avait rien de solide; qu'on ne tenait à rien de réel et de durable, quand on ne tenait pas à vous, ô mon Dieu; et qu'un pécheur, quelque heureuse que parût sa situation, ressemblait à un homme condamné à mort, et qui marchait au supplice par un chemin couvert de roses et de fleurs. Effrayé de voir enfin où m'avaient conduit ces vaines prospérités, résolu de ne plus courir après des chimères que j'avais vues s'évanouir en un instant, et qui me menaient à grands pas au précipice, j'ai levé ma voix vers vous, ô mon Dieu, vous que l'énormité de nos crimes rend encore plus attentif à nos cris, quand un repentir sincère les fait monter jusqu'au trône de votre miséricorde. J'ai reconnu que les grands de la terre, dont j'avais si constamment brigué la faveur, ne méritaient pas les soins et les hommages que je leur avais prostitués; qu'ils ne cherchaient qu'à nous faire servir à leur bonheur, plutôt qu'à nous rendre heureux nous-mêmes; que l'ingratitude était le seul prix dont ils payaient nos empressements et nos services; et que nous leur étions à charge, dès que nous commencions à devenir utiles à leurs passions. Vous seul, grand Dieu, m'avez paru un maître, qui seul mérite d'être servi : nos prières n'importunent pas votre grandeur; vous les exigez vous-même de vos créatures; vous aimez à être pressé, sollicité, importuné; et on peut toujours compter sur votre tendresse et sur vos bienfaits, tandis qu'on vous conserve la fidélité qu'on vous a jurée. On ne doit point craindre avec vous, ô mon Dieu, comme avec les grands de la terre, ces revers et ces disgrâces dont leurs caprices et leur inconstance payent tous les jours ceux qui leur avaient été le plus fidèlement attachés; nous ne devons craindre avec vous que nous-mêmes : vous ne changez point; et si vous n'êtes pas toujours le même à notre égard, c'est que nous cessons les premiers d'être ce que nous devrions être envers vous.

℣ 11. Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem? — ℣ 11. *Quelle utilité retirerez vous de ma mort, lorsque je descendrai dans la pourriture du tombeau?*

Avec quelle bonté, grand Dieu, êtes-vous revenu à moi, dès que touché de mes crimes j'ai imploré votre miséricorde! mes excès passés semblaient m'ôter toute espérance de pardon; mais un cœur brisé de repentir désarme toujours votre colère; et il faut bien que vous aimiez à pardonner, puisque la componction elle-même est un don de votre grâce, et que c'est de vous seul que nous tenons ces sentiments de pénitence, auxquels vous ne refusez jamais le pardon de nos infidélités. Oui, grand Dieu, vous êtes l'offensé; et c'est aux bienfaits seuls dont vous nous prévenez, que nous devons les larmes et les regrets qui vous

font oublier nos offenses. Et en effet, grand Dieu, que reviendrait-il à votre gloire de frapper de mort un pécheur dans le temps qu'il a les armes à la main contre vous? serait-ce un triomphe pour votre puissance, si vous m'aviez précipité dans l'abîme chargé des souillures d'une vie criminelle? mon sang corrompu, dont vous auriez souillé la terre en m'écrasant, eût-il été pour vous un spectacle capable de satisfaire votre justice, ou de faire redouter votre puissance? Un seul de vos regards ferait disparaître l'univers, et le précipiterait dans son premier néant: serait-ce un prodige bien étonnant, que vous eussiez paru déployer la force de votre bras, pour écraser un ver de terre? Que d'occasions n'auriez-vous pas, grand Dieu, de faire éclater votre justice sur les hommes, si vous aimiez à punir! que de crimes montent tous les jours vers vous de cette région de ténèbres, et vont solliciter votre vengeance! Vous les voyez, grand Dieu: mais ce n'est pas ici le temps de vos vengeances; et s'il vous échappe quelques traits de colère, c'est moins pour punir les coupables que vous frappez, que pour rappeler par ces grands exemples les spectateurs de leur punition, ou les complices de leurs crimes.

℣ 12. Nunquid confitebitur tibi pulvis, aut annuntiabit veritatem tuam?	℣ 12. *Est ce qu'une poussière vous pourra louer? ou publiera-t-elle votre vérité?*

Oui, grand Dieu, ce ne sont pas les intérêts de votre gloire ou de votre félicité que vous consultez, en punissant les coupables, ou en les rappelant à la pénitence; vous vous suffisez à vous-même, et vous n'avez pas besoin de l'homme: cendre et poussière, que peut-il contribuer à votre gloire ou à votre bonheur? Ses louanges et ses hommages ajoutent-ils quelque chose à votre grandeur suprême? est-il digne même de vous les offrir? et les souffririez-vous si, unis aux hommages de votre Fils, ils ne devenaient par là dignes de vous être offerts?

℣ 13. Audivit Dominus, et misertus est mei: Dominus factus est adjutor meus.	℣ 13. *Le Seigneur m'a entendu, et il a eu pitié de moi: le Seigneur s'est déclaré mon protecteur.*

C'est donc dans les trésors infinis tout seuls de vos miséricordes éternelles, grand Dieu, que je dois chercher les motifs des grâces et des bienfaits dont vous m'avez prévenu. Tout ce que vous voyiez en moi, sollicitait votre justice et arrachait de vos mains la foudre prête depuis longtemps à tomber sur ma tête; c'est l'excès affreux de ma misère qui vous a touché, c'est un état indigne de toute grâce qui a excité votre pitié. Vous m'avez montré à moi-même, vous m'avez ouvert les yeux sur l'abîme de désordres où j'étais plongé, vous n'avez pas permis que, frappé de la multitude et de l'énormité de mes crimes, j'y ajoutasse, comme tant d'autres pécheurs, le désespoir d'en obtenir jamais le pardon, et que je me fisse d'une vie trop criminelle pour espérer d'en revenir jamais, une raison impie et insensée de la continuer tranquillement. En me découvrant mes maux, vous m'en avez montré le remède, j'ai été frappé de l'excès de mes dissolutions, mais je n'en ai pas été découragé; mon cœur pénétré de la plus vive douleur, humilié, consterné, vous a fait entendre le premier cri de sa componction; vous deveniez sa seule ressource, et c'est dans votre sein paternel qu'il s'est d'abord jeté. Vous l'avez écouté, puisque c'était vous seul qui formiez en lui cette voix de repentir qui implorait votre clémence, vous avez eu pitié d'un enfant rebelle, qui, après de longs égarements revenait à vous! Vos entrailles paternelles se sont attendries; plus vous l'avez vu déchiré, sale, hideux, plus votre tendresse pour lui s'est réveillée. C'était peu pour vous de pardonner et d'oublier sa rébellion et ses outrages, vous l'avez pris sous votre protection, vous l'avez rétabli dans tous ses droits; et plus ses besoins s'étaient multipliés dans l'éloignement où il avait si longtemps vécu de votre présence, plus vous lui avez prodigué vos secours et vos faveurs.

℣ 14. Convertisti planctum meum in gaudium mihi; conscidisti saccum meum, et circumdedisti me lætitia.	℣ 14. *Vous avez changé mes gémissements en réjouissance; vous avez déchiré le sac dont je m'étais revêtu, et vous m'avez tout environné de joie.*

Pourrai-je, grand Dieu, en répandant ici mon cœur en votre présence, pourrai-je assez rappeler toutes vos miséricordes en faveur d'un criminel, sur qui toute la sévérité de votre justice n'aurait jamais pu exercer des châtiments assez rigoureux? Le souvenir de mes crimes m'accablait et me plongeait dans une tristesse profonde; de quelque côté que je tournasse les yeux, je ne voyais que des abîmes ouverts sous mes pieds; toute mon âme pouvait à peine suffire à l'amertume de sa douleur. Mais de peur que ma faiblesse ne succombât enfin à cet excès de peine, et que je ne vinsse à me lasser de la violence et de la continuité de mes gémissements, vous les changeâtes pour moi, ô mon Dieu, en de saints plaisirs; les larmes de ma pénitence devinrent des larmes de joie et d'allégresse; elles faisaient goûter à mon cœur des délices mille fois plus vives et plus pures que je n'en avais jamais goûté dans mes passions insensées; ma douleur tendre et sincère faisait elle-même devant vous, ô mon Dieu, ma plus douce consolation; les marques austères de repentir que je portais sur mon corps étaient pour moi des signes éclatants de joie et de victoire; ce sac, ces cendres dont je me couvrais devant vous, me paraissaient mille fois plus glorieuses et plus magnifiques que l'or et la pourpre des souverains; tout ce qui vous marquait mon amour, tout ce que je croyais propre à expier mes crimes et à désarmer votre colère, quelque pénible qu'il parût aux yeux des sens, répandait une nouvelle joie et une consolation nouvelle dans mon cœur; j'étais heureux au milieu de mes larmes et de mes macérations, et je ne l'avais jamais été au

milieu des plaisirs et des amusements du siècle.

℣ 15. Ut cantet tibi gloria mea, et non compungar : Domine, Deus meus, in æternum confitebor tibi	℣ 15. *Afin qu'au milieu de ma gloire je chante vos louanges, et que je ne sente plus les pointes de la tristesse, Seigneur, mon Dieu, je vous louerai et je vous rendrai grâce éternellement.*

Vous l'avez ainsi permis, ô mon Dieu, afin que, convaincu par ma propre expérience du bonheur de ceux qui, revenus des égarements des passions, vous servent avec un cœur sincère, je puisse publier la paix, la gloire, les chastes plaisirs inséparables d'une vie sainte et nouvelle. Vous avez voulu que je fusse un témoin public des richesses de votre miséricorde sur les âmes qui reviennent à vous. Non, Seigneur, je n'éprouverai point sous la douceur de votre joug les amertumes, les chagrins piquants que j'avais mille fois éprouvés sous le joug honteux des passions. Le monde est le tyran de ceux qui se livrent à lui, la piqûre cuisante de l'aspic est toujours cachée sous les fleurs qu'il jette sur nos voies; on s'embarque en apparence sur une eau claire et tranquille, dont les bords retentissent de toutes parts de chants de joie et de volupté; on se laisse aller d'abord mollement au cours fatal et paisible de ce fleuve de Babylone; mais les orages et les tempêtes ne tardent pas de s'y élever : on y est battu des flots les plus violents et les plus tristes, on s'obstine à y périr, et on y dévore ses agitations et ses peines. Grand Dieu, la voie qui nous mène à vous est plus douce et plus unie; vous nous y donnez vous-même la main pour nous adoucir tout ce qui pourrait s'y trouver de pénible, et cependant on la craint, on la fuit, on la regarde comme la voie de l'ennui et de la tristesse. O mon Dieu, que ma langue soit consacrée à jamais à détromper mes frères d'une illusion si grossière, et à publier les merveilles de votre grâce et les consolations ineffables dont vous comblez les âmes qui marchent dans vos voies saintes.

PSAUME XXX.

Prière d'un juste exposé à une tentation où il faut désobéir à Dieu, ou s'attirer la haine et la disgrâce des hommes.

℣ 1. In te, Domine, speravi, non confundar in æternum ; in justitia tua libera me	℣ 1. *C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré; ne permettez pas que je sois confondu pour jamais; délivrez-moi selon votre justice.*

Dans la triste situation où je me trouve, grand Dieu, obligé de vous déplaire ou de m'attirer la haine et le mépris des hommes, si je ne consultais que ma faiblesse, je sens que la vue du péril ébranlerait bientôt ma fidélité; mais, Seigneur, j'ai mis en vous toute mon espérance; ce sont les ordres secrets et éternels de votre sagesse qui ont préparé de loin le péril qui me menace; c'est à vous, grand Dieu, à m'y soutenir; ce ne sont pas des piéges, ce sont des épreuves que vous ménagez à vos serviteurs; et vous ne les permettez qu'afin qu'ils vous y donnent de nouveaux témoignages de leur fidélité et de leur confiance.

℣ 2. Inclina ad me aurem tuam; accelera ut eruas me.	℣ 2. *Prêtez l'oreille à ma voix; hâtez vous de me tirer du péril*

Oui, grand Dieu, vous ne m'abandonnerez pas, de peur que la lâcheté et l'opprobre de ma chute ne retombe sur la religion même : ce serait peu qu'elle me couvrît pour toujours de confusion; il n'est pas dû autre chose à un pécheur tel que moi, mais je déshonorerais encore votre loi sainte; c'est pour l'intérêt de votre gloire que je vous sollicite. O mon Dieu, vous êtes juste, vous voyez que mon imprudence ou mon orgueil n'ont aucune part à l'orage qui s'est élevé contre moi; commandez donc aux vents et aux flots irrités de se taire, et délivrez-moi de l'abîme qui semble tout prêt à m'engloutir : mais hâtez-vous, Seigneur, le danger est pressant; vous m'avez assez fait sentir ma faiblesse; ma perte, hélas, est certaine, si vous ne venez promptement à mon secours.

℣ 3. Esto mihi in Deum protectorem, et in domum refugii, ut salvum me facias.	℣ 3. *Que je trouve en vous un Dieu qui soit mon protecteur, et un asile où je puisse être en sûreté.*

Je vois d'un côté toutes les langues prêtes à me diffamer, à m'accuser d'orgueil, d'obstination, d'hypocrisie et à répandre même les traits les plus noirs et les plus honteux sur ma conduite; le monde entier presque soulevé, mes biens, ma fortune, mon repos en proie incessamment à la fureur et à la haine; mais que peuvent les hommes, ô mon Dieu, si vous êtes pour moi? Que je trouve donc en vous un Dieu qui me protége; que votre sein soit pour moi un asile inaccessible à tous les traits de la malice et de la haine; le monde a beau vouloir me perdre, ô mon Dieu, tandis que vous voudrez me défendre et me sauver.

℣ 4. Quoniam fortitudo mea, et refugium meum es tu; et propter nomen tuum deduces me et enutries me.	℣ 4. *Parce que vous êtes ma force et mon refuge; et à cause de votre nom vous me conduirez et vous me nourrirez.*

Oui, grand Dieu, je suis le plus faible des hommes, et le plus aisé à me laisser ébranler par des vues humaines; mais c'est dans ma faiblesse que vous ferez éclater votre force et votre puissance; ce sont les instruments les plus faibles et les plus vils, que vous avez toujours choisis pour opérer les plus grandes choses, afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et que toute la gloire en fût rendue à votre grâce. Ce n'est donc pas sur moi que je compte et sur la ferme résolution où je suis de vous être fidèle aux dépens de tout; je ne compte que sur vous, ô mon Dieu, vous qui êtes ma force, mon soutien et mon asile; vous qui tenez lieu de tout à ceux à qui tout paraît manquer, vous dont la main secourable se fait sentir avec plus d'éclat, lorsque tous les secours humains disparaissent. Ce sera une nouvelle gloire pour votre nom, quand ma faiblesse triomphera du monde, de ses erreurs et de ses promesses : vous ne permettrez pas que

les impies, témoins de ma chute, insultent à la piété et la traitent de superstition et d'hypocrisie. Vous me conduirez, grand Dieu, et vous me soutiendrez au milieu des écueils qui m'environnent, et si ma fidélité pour vous m'attire la perte de mes biens ou de ma fortune, vous qui nourrissez les oiseaux du ciel et les plus vils reptiles de la terre; vous qui êtes le père des pupilles et des orphelins, vous pourvoirez à ma nourriture; vous promettez le centuple ici-bas même à ceux qui se dépouillent de tout pour l'amour de vous; votre promesse est une ressource plus sûre pour moi, que tous les biens et toutes les fortunes de la terre.

ỳ 5. Educes me de laqueo hoc quem absconderunt mihi, quoniam tu es protector meus.

ỳ 5. *Vous me tirerez de ce piége qu'ils m'avaient caché, parce que vous êtes mon protecteur.*

Outre les malheurs certains dont je suis menacé, ô mon Dieu, si je persiste à vous demeurer fidèle, on me prépare encore mille piéges secrets, plus funestes peut-être encore à mon innocence que les maux visibles que je crains. Mais, grand Dieu, vous qui les voyez à découverts, ces piéges secrets; vous aux yeux de qui les ténèbres, où s'enveloppent la fraude et la malice, n'ont rien de caché, vous éclairerez mon ignorance, vous me découvrirez le secret fatal de ces embûches dressées pour me séduire et pour me perdre; votre lumière me précédera; mes ennemis et les vôtres seront pris eux-mêmes dans les piéges qu'ils me tendent et ils éprouveront que votre protection et votre sagesse est plus sage et plus éclairée que tout l'artifice et toute la fausse sagesse des enfants du siècle.

ỳ 6. In manus tuas commendo spiritum meum; redemisti me, Domine Deus veritatis.

ỳ 6. *Je remets mon âme entre vos mains; vous m'avez déjà racheté, Dieu de vérité.*

C'est de vous, grand Dieu, que j'ai reçu cette âme capable de vous connaître et de vous aimer, et destinée à vous posséder éternellement: le monde et le démon mettent tout en œuvre pour vous l'enlever; mais, grand Dieu, où puis-je la mettre plus en sûreté que dans les mêmes mains de qui je la tiens? Souffrirez-vous, grand Dieu, qu'on l'enlève jusque sous les ailes de votre protection, et qu'elle devienne la proie du lion rugissant qui est autour de moi tout prêt à la dévorer? Est-ce pour un monde qui va finir demain que vous avez créé à votre image une âme immortelle? quel droit a-t-il sur un cœur et sur un esprit qui ne sont faits que pour vous, et que vous seul pouvez rendre heureux? Les terreurs et les menaces qu'il emploie pour m'attirer à lui montrent assez que je ne lui appartiens pas, et que la ruse et la violence seules peuvent le mettre en possession d'un bien qui vous appartient par tant de titres. Oui, grand Dieu, c'est à vous seul que je dois mon être, ma vie, ma volonté, mes désirs et mes pensées: j'étais sorti de vos mains en la personne de mes premiers pères pur et innocent; j'ai depuis mille fois souillé la beauté de votre ouvrage: je me suis livré à l'ange des ténèbres votre ennemi; vous avez rompu les fers qui me retenaient sous ce dur esclavage; vous m'en avez délivré, vous m'avez rendu la liberté et la vie de la grâce que j'avais perdues: que de droits, grand Dieu, n'avez-vous pas sur moi! pourriez-vous les céder à votre ennemi, en permettant qu'il m'arrache d'entre vos mains? ou pourrai-je moi-même me rengager sous les lois et la servitude d'un tyran dont j'ai éprouvé la dureté et la perfidie, et d'où un miracle seul de votre grâce et de votre puissance a pu me retirer?

ỳ 7. Odisti observantes vanitates supervacue.

ỳ 7. *Vous haissez ceux qui observent les choses vaines et sans aucun fruit.*

ỳ 8. Ego autem in Domino speravi; exsultabo et lætabor in misericordia tua.

ỳ 8. *Mais pour moi, je n'ai espéré que dans le Seigneur; je me réjouirai, et serai ravi de joie dans votre miséricorde.*

Des amis trop humains, qui ne connaissent pas, ô mon Dieu, les ressources admirables que votre Providence fait mettre en œuvre pour secourir vos serviteurs fidèles dans leurs besoins, s'irritent contre moi de ce que je ne cherche de l'appui et de la consolation qu'en vous seul; mais ne serait-ce pas, ô mon Dieu, me rendre indigne de vos miséricordes et de votre protection, et en tarir la source, que d'implorer le secours d'un bras de chair contre mes oppresseurs? cette défiance que je montrerais de votre bonne volonté pour moi ne peut que vous déplaire; elle outrage ce fond inépuisable de tendresse que vous avez pour tous ceux qui recourent à vous, et qui n'a jamais trompé ceux dont vous êtes l'unique espérance. D'ailleurs, quel besoin avez-vous des hommes, ô mon Dieu, pour me tirer du péril où je me trouve? mais les hommes sans vous ne peuvent m'être d'aucun secours: ils me plaindront; mais sans vous leur compassion sera toujours vaine et infructueuse. C'est donc en vous seul que j'espère, ô mon Dieu, et je suis assuré que mon espérance ne sera pas confondue; tôt ou tard vous me ferez ressentir les effets de votre miséricorde, et quand même vous permettriez que je succombe ici-bas sous les efforts de mes persécuteurs, je ne croirai pas pour cela que vous m'ayez abandonné; je me persuaderai que vous avez jugé mon oppression plus utile pour mon salut éternel que ma délivrance, et je me réjouirai de ce que vous m'aurez jugé digne de participer ici-bas aux opprobres et aux souffrances de votre Fils, dans la confiance qu'elles seront pour moi le gage et la semence d'une gloire et d'un bonheur éternel.

ỳ 9. Quoniam respexisti humilitatem meam, salvasti de necessitatibus animam meam.

ỳ 9. *Parce que vous avez regardé mon état si humilié, vous avez sauvé mon âme des nécessités fâcheuses qui l'accablaient.*

Laissez-vous toucher, ô mon Dieu, à l'état d'humiliation où je me trouve, et que l'abandon universel où je suis réduit du côté des hommes attire sur moi les regards de

votre miséricorde : mon âme n'est dans la détresse et dans l'angoisse que parce qu'elle veut demeurer inviolablement attachée à votre sainte loi. Mes ennemis se réconcilieraient bientôt avec moi, et deviendraient mes amis et mes protecteurs si je voulais renoncer à la fidélité que je vous ai vouée ; c'est le refus que je fais de vous désobéir qui fait tout mon crime à leurs yeux. Ma cause par là devient la vôtre ; il est de l'intérêt de votre gloire que vous vous déclariez en ma faveur, de peur que les impies ne prennent occasion de mes malheurs pour blasphémer votre saint nom ; comme si vous n'aviez pas le pouvoir de délivrer ceux qui, renonçant à tout secours humain, ont mis toute leur espérance en vous, ou que vous n'eussiez que de l'indifférence pour eux.

(La paraphrase du psaume XXX finit ici dans le manuscrit, soit que l'auteur ne l'ait pas poussée plus loin, soit que le reste ait été égaré.)

PSAUME XXXI.

Sentiments d'une âme pénitente qui admire l'indulgence avec laquelle Dieu en use à son égard, et qui exhorte les pécheurs à l'imiter dans sa pénitence.

℣ 1. Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata.

℣ 1. *Heureux celui dont l'iniquité est pardonnée et dont le peché est couvert.*

Que mon sort est heureux ! que vos miséricordes, ô mon Dieu, sont incompréhensibles ! Qu'il est vrai que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il revienne à vous pour y trouver la vie ! Aurais-je pu me plaindre justement, ô mon Dieu, quand vous m'auriez fait acheter la rémission de mes crimes par les supplices les plus longs et les plus affreux ; ou même, quand vous auriez rejeté toute satisfaction de ma part ? Vile créature, j'ai osé me révolter contre vous, mon Créateur et mon Roi, qui, d'une seule parole, pouviez m'écraser ou m'abîmer dans un étang de feu et de souffre. Perfide, j'ai violé le serment solennel qui m'engageait à votre service, tandis que vous étiez si fidèle aux engagements que vous aviez daigné prendre avec moi pour m'attacher à vous, vous, ô mon Dieu, à qui toutes les créatures sont inutiles, qui n'avez pas besoin de nos biens ; car, que pourrions-nous vous donner qui ne vous appartienne, que vous ne possédiez déjà, que nous n'ayons reçu de votre main bienfaisante, vous qui n'exigez que nous nous attachions à vous, que pour pouvoir répandre sur nous les trésors de vos miséricordes? J'avais été lavé de toutes mes souillures dans le sang de votre Fils, ce Fils qu'un excès d'amour vous a fait livrer à la mort, pour suppléer par son sacrifice à l'impuissance où étaient les hommes de jamais satisfaire votre justice, et, comme un animal immonde, j'ai été me vautrer de nouveau dans mon ordure ; j'ai foulé aux pieds ce sang précieux, l'unique fondement de mon espérance, et le gage de mon salut. O mon Dieu, que méritais-je en cet état? que des foudres et des anathèmes de votre part, et soit que votre justice sévère m'eût traité dans toute sa rigueur et sans miséricorde ; soit qu'elle eût exigé de moi, pour me faire grâce, les satisfactions les plus affreuses à la nature : que me resterait-il, sinon d'adorer vos jugements, toujours également remplis d'équité, toujours également adorables, et dans la punition des pécheurs, et dans l'indulgence dont vous usez quelquefois à leur égard ?

Mais, ô mon Dieu, vous avez oublié en quelque sorte tous les droits de votre justice dans la conduite que vous avez tenue sur moi. Qu'ai-je fait pour mériter si promptement le pardon de tant de crimes ? par quelles œuvres de pénitence, par quelle satisfaction ai-je pu attirer sur ma misère le regard favorable de mon Dieu ? Hélas ! tout ce qui a précédé de ma part le moment de votre miséricorde ne me rendait que plus digne de votre colère ; je multipliais chaque jour mes prévarications ; chaque jour je m'éloignais de vous de plus en plus ; je m'enfonçais de plus en plus dans l'abîme : tout à coup vous me tendez une main secourable ; vous me faites sortir de ce bourbier affreux, et j'entends au fond de mon âme une voix miséricordieuse qui me dit : *Vos péchés vous sont remis ; allez en paix et ne péchez plus.*

℣ 2. Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum, nec est in spiritu ejus dolus.

℣ 2. *Heureux l'homme à qui Dieu n'a point imputé de péché, et dont l'esprit est exempt de dissimulation.*

Qu'un homme ait été offensé par un autre homme, hélas ! souvent les regrets les plus sincères, les humiliations les plus profondes, les satisfactions les plus pleines et les plus abondantes ne peuvent rien pour adoucir son cœur irrité. Il est inexorable ; il n'écoute rien : il veut se venger. Cependant, ô mon Dieu, quel outrage si grand peut-il recevoir de la part de son semblable? ils ont été pétris l'un et l'autre de la même boue. Ce vindicatif d'ailleurs ne devrait-il pas faire réflexion qu'il peut à son tour avoir besoin d'indulgence, et qu'il s'expose à éprouver la même rigueur dont il use envers les autres? De plus, peut-être s'est-il attiré l'offense dont il se plaint et qu'il voudrait laver dans le sang de son ennemi, par ses hauteurs, par sa dureté, par son peu de ménagement, par ses injustices. Mais le Dieu que j'ai eu l'audace d'offenser est autant élevé au-dessus de moi que l'être l'est du néant : souverainement juste, toutes ses œuvres sont l'équité

et la justice même ; infiniment bon, hélas ! il n'a jamais répondu à mes outrages que par de nouveaux bienfaits, et mon ingratitude n'a jamais suspendu les effets de sa bonté pour moi. Néanmoins, dès que j'ai voulu retourner à lui, m'a-t-il fait acheter le pardon que je lui demandais par des délais éternels, par des rebuts si pénibles à l'amour-propre, et qui anéantissent presque tout le prix d'une grâce, plutôt arrachée par l'importunité, qu'elle n'est accordée ? Non ; comme un père tendre à qui la joie de revoir son fils fait oublier tous ses égarements et tous ses torts, il a couru au-devant de moi, il m'a embrassé, il m'a pardonné avant même que je l'eusse demandé ; il m'a rétabli dans tous mes anciens droits, et la seule chose qu'il a exigé de moi c'est que mon retour fût sincère ; que comme il avait toujours eu pour moi le cœur d'un père, je reprisse pour lui le cœur d'un fils, sans conserver de liaison secrète avec le monde son ennemi. O bonté, que nous ne saurions ni imiter, ni comprendre ! O dureté des hommes qu'une telle bonté ne touche et n'amollit point !

℣ 3 Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea, dum clamarem tota die.	℣ 3. *Parce que je me suis tu, mes os se sont envieillis, pendant que je poussais des cris durant tout le jour.*
℣ 4. Quoniam die ac nocte gravata est super me manus tua ; conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.	℣ 4. *Car votre main s'est appesantie sur moi durant le jour, et durant la nuit : je me tournais et me retournais dans ma désolation, dans les douleurs cuisantes que me causait l'épine qui me pénétrait.*

Pourquoi, grand Dieu, ai-je tant différé de revenir à vous ? qu'est-ce qui me retenait si longtemps au fond de ce cloaque affreux où je m'étais enfoncé ? Ce n'était pas la vie douce et paisible dont je jouissais : en vain je voulais me dissimuler à moi-même l'état déplorable de ma conscience : en vain je renvoyais toujours au lendemain l'aveu de mes crimes pour me dispenser en quelque sorte de travailler à ma conversion, et ne pas troubler le cours de mes plaisirs : des remords cuisants, comme un vautour impitoyable, rongeaient mon cœur la nuit et le jour, et ne lui permettaient pas de goûter le moindre repos. Ceux qui ne voyaient de moi que ce qui paraît au dehors, portaient envie à mon bonheur : en effet, mon bonheur eût été parfait si la possession et la jouissance des biens de ce monde pouvaient rendre les hommes heureux : j'étais en état de ne me rien refuser, et je ne me refusais rien. Mais que j'aurais fait de pitié à quiconque, perçant jusqu'au fond de mon cœur, y aurait découvert ces agitations éternelles, ces troubles, ces inquiétudes, ces alarmes qui venaient me saisir dans le temps même que je ne songeais qu'à me livrer au plaisir et à la joie, et qui me faisaient trouver une triste amertume au milieu des douceurs de la volupté ! Combien de fois ai-je quitté brusquement des parties de plaisir pour venir m'enfermer chez moi, et déplorer ma misère, afin que des témoins importuns ne contraignissent pas la liberté de mes cris et de mes hurlements ! Mais ces cris et ces hurlements étaient un remède insuffisant à mon mal, parce que ce n'était pas l'amour de la vertu qui me les faisait pousser. Je me tournais donc et me retournais de tous les côtés ; mais tous ces mouvements inquiets ne faisaient qu'enfoncer plus avant l'épine qui me perçait : j'avais beau changer et de lieu et d'objets ; ne pouvant me quitter moi-même, j'emportais partout avec moi ces ennemis domestiques dont je ne pouvais me défaire, mes agitations, mes troubles, mes alarmes, mes inquiétudes. Je vous trouvais présent partout, ô mon Dieu, sans pouvoir en détourner ma vue, me menaçant de toute la rigueur de vos jugements si je ne revenais promptement à vous. Dans l'impuissance où j'étais de me dérober aux traits de votre justice, j'aurais voulu l'anéantir s'il eût été possible, et vous anéantir vous-même : car je vous regardais alors, ô mon Dieu ! comme un maître dur et intraitable, comme mon persécuteur et mon ennemi ; parce que vous étiez l'ennemi de mes passions déréglées que votre sainteté ne vous permet pas d'approuver. Que j'étais aveugle, grand Dieu ! je ne comprenais pas que ce trouble, ces agitations, ces inquiétudes dont j'étais tourmenté, étaient des effets de votre miséricorde qui voulait empêcher que mon cœur, enivré de la douceur mortelle du péché, ne s'endormît enfin du sommeil de la mort : vous me traitiez dès lors en père, moi qui n'étais encore à votre égard qu'un fils ingrat et rebelle.

℣ 5. Delictum meum cognitum tibi feci, et injustitiam meam non abscondi.	℣ 5. *Enfin je vous ai confessé ma faute, et je ne vous ai point caché mon injustice.*
℣ 6. Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino ; et tu remisisti impietatem peccati mei.	℣ 6. *J'ai dit : Il faut que je confesse contre moi-même mes offenses au Seigneur, et vous m'avez remis l'impiété de mon crime.*

En effet, grand Dieu, le peu d'agrément que je goûtais dans le crime a été comme le premier appareil que vous avez mis à mes plaies. Je voulus essayer d'un changement ; voir si une vie plus réglée ne me procurerait pas plus de satisfaction. Ces premières démarches étaient, hélas ! bien imparfaites ; je cherchais bien plus mon propre repos dans le changement que je méditais, qu'à réparer par de dignes fruits de pénitence, l'outrage que vous avait fait une vie toute entière de désordres et d'abominations. Mais vous aviez résolu de me faire miséricorde, ô mon Dieu, et vous m'attendiez avec patience : tout ce qui se trouvait d'humain, d'imparfait dans ces premières démarches de conversion, ne vous rebutait pas : la cessation du crime calmant peu à peu mes passions, les objets dont j'avais soin de m'éloigner ne les irritant plus par leur présence, vous me mîtes par là en état de rentrer en moi-même et de vous écouter. Je relus votre sainte loi que j'avais per-

due de vue depuis si longtemps : hélas ! elle était presque autant effacée de mon esprit que de mon cœur. Cette lecture me fit bientôt connaître le tort irréparable que mes crimes avaient fait à mon âme : ils l'avaient rendue l'objet de votre haine et de votre colère, et la privant de votre amour et de votre présence, ô mon Dieu, qui n'habitez point dans un cœur assujetti au péché, à votre place ils y avaient introduit le démon votre ennemi, c'est-à-dire, le tyran le plus barbare et le plus cruel, au lieu du père le plus tendre. Je compris aussi combien vous aviez été outragé par mes désordres ; car le péché contrarie toutes vos divines perfections : il voudrait même les anéantir s'il était en son pouvoir ; il fait manquer l'homme à tout ce qu'il vous doit ; il le rend ingrat envers son bienfaiteur, parjure envers son Dieu, rebelle envers son maître et son souverain : il renverse l'ordre immuable et éternel qui veut que les créatures intelligentes vivent dans une entière dépendance de votre volonté et dans une obéissance absolue aux lois que vous leur prescrivez, puisque votre volonté est toujours sainte et vos lois toujours justes.

Je me rappelle encore, ô mon Dieu, les divers sentiments que ces réflexions excitèrent dans mon âme. Combien fus-je effrayé par la terreur de vos jugements, voyant l'enfer entrouvert sous mes pieds, sentant que je méritais d'y être précipité, craignant à chaque instant que l'arrêt terrible ne me fût prononcé ! Que je me faisais horreur à moi-même, à la vue du désordre effroyable que le péché avait mis en moi, changeant un enfant de Dieu en un vil esclave du démon, et le sanctuaire de la Divinité en un repaire affreux d'esprits immondes ! Combien étais-je touché de ma noire ingratitude, de ma perfidie, de ma révolte à votre égard, et en même temps de cette bonté, de ce fond de patience inépuisable avec laquelle vous m'aviez attendu à pénitence, sans vous lasser jamais de me suivre dans tous mes égarements, et de m'y faire entendre votre voix pour pouvoir enfin, ô divin Pasteur, me ramener dans votre bercail ! Combien de fois ai-je été tenté de me livrer au désespoir, n'osant pas espérer qu'il pût y avoir encore une miséricorde pour un pécheur si indigne de toute grâce ? Mais vous ne permettiez pas, ô mon Dieu, que je me livrasse à un sentiment qui vous outrage dans celle de vos perfections dont vous êtes le plus jaloux : vous faisiez sur-le-champ renaître l'espérance dans mon cœur. Un seul regard jeté sur le signe adorable de notre rédemption, où je voyais votre Fils unique, le tendre objet de toutes vos complaisances, répandre tout son sang et donner sa vie même pour la rançon de mes péchés, suffisait pour dissiper ces accès d'une noire mélancolie. De ce que vous m'aviez supporté si patiemment durant tout le cours de mes désordres, sans faire éclater sur moi votre juste vengeance, j'en concluais que vous ne m'aviez conservé la vie que pour me les faire expier par la pénitence, et que vous aviez résolu de me faire grâce.

Enfin, après bien des agitations et des combats où je n'avais que vous seul, ô mon Dieu, pour témoin et pour confident de ce qui se passait au dedans de moi, je vais me jeter aux pieds d'un de vos ministres pour vous faire, en sa personne, l'aveu de toutes mes abominations. De quel poids immense ne me sentis-je pas déchargé d'abord après cette démarche ? votre ministre ne m'avait pas encore dit ces paroles consolantes : *Vos péchés vous sont remis.* (*Matth.*, IX, 2.) Un pécheur, aussi invétéré dans le crime que je l'étais, ne méritait pas d'être rétabli aussitôt dans les prérogatives des enfants : d'ailleurs il était nécessaire de constater la sincérité de mon changement : il fallait changer d'inclinations, et de nouvelles inclinations se forment-elles si promptement dans un cœur qui a vieilli dans l'habitude du mal ? il était à présumer que j'aurais bien des combats à livrer contre mes passions, quoique je parusse les détester sincèrement ; que des habitudes si invétérées ne lâcheraient prise qu'après bien des efforts, et que peut-être il y aurait encore bien des chutes. C'est la conduite ordinaire que vous tenez, grand Dieu, sur ces grands pécheurs que vous voulez ramener à vous : vous ne les faites triompher de leurs vices que peu à peu, afin que celui qui s'est éloigné de vous pour chercher son bonheur dans les créatures, ne pouvant retourner à vous qu'à travers des ronces et des épines, sente combien c'est une chose triste et amère de vous avoir abandonné, vous qui êtes la source unique de la félicité. Il s'est rendu volontairement l'esclave du péché ; il en éprouve encore la tyrannie, comme malgré lui pendant quelque temps, afin qu'il reconnaisse son extravagance et sa folie, d'avoir préféré au service de son Dieu le service du démon.

Mais, souverainement libre dans vos opérations, rien ne vous arrête ; et vous n'avez pas besoin de temps pour changer nos cœurs quand vous le voulez, ô mon Dieu : vous vous plaisez quelquefois à faire éclater votre miséricorde sur les sujets qui en sont les plus indignes. Le bon larron, à peine a-t-il confessé son crime et imploré votre miséricorde, qu'il reçoit dans le moment l'assurance de sa réconciliation et de son salut éternel. Moi-même, à peine vous avais-je fait la déclaration de toutes mes iniquités, je me sentis dans le moment un homme tout nouveau : tous mes anciens goûts s'évanouirent ; plus de retour vers le monde ; plus de penchant pour ses plaisirs ; plus d'attache à ses faux biens : je ne sentais plus que de l'horreur pour tout ce que j'avais aimé avec le plus d'ardeur. Un changement si prompt, si peu ordinaire, ne pouvait être que l'ouvrage de votre droite et l'effet de votre grâce toute-puissante : votre doigt y était marqué trop visiblement pour l'y méconnaître : aussi mon cœur en fut-il pénétré de joie et de consolation. Ce m'était comme

un gage assuré que j'étais rentré en grâce avec vous, et qu'ayant égard aux désirs de mon cœur, vous m'aviez remis mes iniquités dans le ciel, avant même qu'elles m'eussent été remises sur la terre par votre ministre.

℣ 7. Pro hac orabit ad te omnis sanctus, in tempore opportuno.	℣ 7. *Ce sera un motif qui portera tous les saints à vous prier dans le temps favorable.*
℣ 8 Verumtamen in diluvio aquarum multarum, ad eum non approximabunt.	℣ 8. *Et lors même que les grandes eaux déborderont, elles n'arriveront pas jusqu'à eux.*

J'adore, ô mon Dieu, cette diversité admirable de votre conduite sur vos élus. Parmi ces pécheurs qui croupissent longtemps dans la boue des passions honteuses, le plus grand nombre ne parvient à s'en tirer que par des efforts longs et pénibles: leur conversion est semblable à ces convalescences fâcheuses qui toujours entremêlées de nouveaux accidents, font craindre que la santé ne puisse jamais revenir; tandis que quelques-uns s'en dégagent avec une promptitude et une facilité surprenantes. Il est d'autres pécheurs qui font des chutes terribles; mais ils semblent n'être tombés que pour se relever et reprendre sur-le-champ de nouvelles forces et une nouvelle ferveur. Il est enfin un petit nombre d'hommes privilégiés dont le cœur n'a jamais été souillé par le crime, et qui ont conservé pure et sans tache cette robe d'innocence dont vous les avez revêtus dans le baptême.

Tout est pour notre instruction dans cette variété de conduite. Vous nous montrez dans les uns la plaie profonde que le péché fait dans l'âme, afin de nous en inspirer de l'horreur par la difficulté de la guérison. Dans les autres, vous encouragez les faibles qui, rebutés par les obstacles qu'ils rencontreraient d'abord dans le chemin de la vertu, seraient tentés de retourner en arrière. Enfin vous nous apprenez par l'exemple des derniers, que malgré la fragilité de la chair, la violence des passions, la multitude des tentations, la séduction des mauvais exemples, il n'est pas impossible de se garantir de la contagion du siècle et de mener une vie exempte de crimes, lorsqu'on veut mettre en usage les moyens que l'Evangile nous prescrit: et dans tous, vous nous faites connaître quelle est, ô mon Dieu, la force et la puissance de votre grâce sur nos cœurs, soit pour les préserver du mal, soit pour les en retirer; et quelle est aussi la grandeur de votre miséricorde envers des hommes qui, tous tirés d'une masse corrompue, ne méritent par eux-mêmes que d'être abandonnés à leur corruption.

Que les pécheurs pénitents vous remercient donc de les avoir retirés de l'abîme dans lequel ils s'étaient précipités; mais que les innocents ne se croient pas dispensés de vous remercier, parce qu'ils n'y sont pas tombés: que plutôt ils chantent les uns et les autres les louanges de votre grâce; car si c'est à votre grâce, grand Dieu, que les pécheurs doivent leur conversion, c'est à votre grâce pareillement que les justes doivent leur stabilité dans le bien: que la reconnaissance des uns et des autres soit donc continuelle, s'ils veulent se soutenir dans la piété, de peur que leur ingratitude venant à tarir la source des secours, ils n'éprouvent bientôt à la première tentation ce que c'est que l'homme qui rejette le don de Dieu, que vous ne soutenez plus, et qui n'a plus d'autre appui que sa propre faiblesse et sa présomption.

℣ 9. Tu es refugium meum a tribulatione quæ circumdedit me; exsultatio mea, erue me a circumdantibus me.	℣ 9. *Vous êtes, Seigneur, mon asile contre les maux qui me pressent; ô Dieu, qui êtes ma joie, délivrez-moi des ennemis qui m'environnent.*

Pour moi, grand Dieu, malgré le changement heureux que vous avez opéré dans mon âme qui, possédée autrefois d'un amour furieux pour le monde, ne regarde plus aujourd'hui et ses faux biens et ses joies trompeuses que comme des ordures et des abominations, je ne me rassure point sur mes dispositions présentes. Je sais que votre esprit souffle où il veut et quand il veut, et que la grâce de la persévérance n'est due ni à moi ni à personne. Je sais qu'il vit toujours, hélas! au dedans de moi une racine amère qui peut produire des fruits de mort et de péché: que si mes passions sont affaiblies, il s'en faut bien qu'elles ne soient entièrement mortes; qu'elles peuvent même reprendre à chaque instant leur première force. Je sais que tout le temps de l'homme sur la terre est un temps d'épreuve et de tentation: je connais ma faiblesse et je sais qu'après avoir triomphé des ennemis les plus redoutables, l'ennemi le plus faible peut le moment d'après me renverser et me vaincre: je sais enfin que l'ennemi de mon salut qui réunit en lui, et la cruauté du lion, et la finesse du serpent, épie sans cesse le moment favorable de se jeter sur moi et de me dévorer; que plus il m'a regardé longtemps comme une proie assurée, plus il est irrité que je lui aie échappé: et qu'il mettra en œuvre toute sa rage et toute son adresse pour me faire retomber dans ses filets. Grand Dieu, toute mon espérance est donc en vous et dans la force de votre grâce: ce n'est qu'auprès de vous et dans votre secours que je puis trouver un asile assuré contre tant d'ennemis. Je suis perdu si vous m'abandonnez: mais il n'est point d'ennemi qui puisse vous résister si vous avez résolu de me sauver. Soutenu de votre force toute divine, je triompherai du monde, du démon, de moi-même et de toute ma corruption.

℣ 10. Intellectum tibi dabo, et instruam te in via hac qua gradieris; firmabo super te oculos meos.	℣ 10. *Je vous donnerai l'intelligence, me dites-vous; je vous enseignerai le chemin où vous devez marcher; j'arrêterai mes regards sur vous.*
℣ 11. Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus	℣ 11. *Ne devenez pas semblable au cheval et au mulet, animaux sans intelligence.*

℣ 12. In chamo et freno maxillas illorum constringe, qui non approximant ad te.

℣ 12. *Il faut que vous les reteniez avec le mors et la bride, pour les rendre dociles, et empêcher qu'ils n'échappent.*

Grand Dieu, il me semble entendre au dedans de moi une réponse favorable qui me remplit de consolation et de joie. Oui, mon Dieu, ne m'abandonnez pas aux caprices de mon esprit et de mon cœur; ne me laissez pas choisir à moi-même la voie dans laquelle je dois marcher; ne vous contentez pas non plus de me faire entendre la voix de vos ministres qui frapperait mes oreilles, mais n'agirait pas sur mon cœur; qui me montrerait la voie, mais ne me donnerait pas la force d'y marcher. Ces instructions, cette lumière, ne serviraient qu'à me rendre plus coupable par l'abus criminel que j'en ferais : je serais semblable à des animaux sans raison, qui n'ont point encore été domptés. La voix qui les appelle ne sert qu'à les rendre plus farouches; et ce n'est qu'en usant de violence à leur égard qu'on parvient à s'en faire obéir, mais d'une obéissance forcée qui leur laisse toute leur férocité. Soyez vous-même, ô mon Dieu, mon conducteur et mon guide, comme vous l'avez été jusqu'ici : rendez-vous le maître absolu de mon cœur sur lequel vous avez déjà opéré un si grand changement : donnez-lui ces oreilles qui entendent la voix du pasteur sans jamais la méconnaître: continuez à m'instruire de cette manière qui vous est propre et dont vous usez quand vous le voulez; qui donne la docilité qu'elle exige et qui se fait obéir infailliblement. Voilà, entre tous les dons de votre grâce, celui dont j'ai besoin et que je vous demande, ô mon Dieu, avec toute l'ardeur dont mon âme est capable dans la crainte et la défiance où me jette la triste expérience que j'ai faite tant de fois de ma propre faiblesse; je l'attends avec une confiance d'autant plus ferme qu'elle a pour fondement cette miséricorde intarissable dont vous m'avez fait ressentir jusqu'ici des effets si singuliers. Alors je défierai hardiment toute la rage de mes ennemis; et si la fureur avec laquelle ils m'attaqueront peut m'ébranler, elle ne triomphera pas de mon cœur, et elle ne servira qu'à faire éclater de plus en plus votre puissance et leur faiblesse.

℣ 13. Multa flagella peccatoris; sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.

℣ 13. *Les afflictions préparées au pécheur sont en grand nombre; mais la miséricorde environnera celui qui espère dans le Seigneur.*

Je le confesse avec joie: je n'ai rien, grand Dieu, qui puisse me rendre un objet digne de vos miséricordes, mais votre gloire est intéressée à conserver en moi l'ouvrage de votre grâce : l'exemple de ma conversion pourra servir à ramener dans les sentiers de la vertu plusieurs de mes frères que l'exemple de mes désordres avait entraînés dans la voie de l'iniquité.

Oui, vous qui m'avez suivi dans mes égarements, et qui n'avez été que trop dociles à mes pernicieux discours et à mes exemples, écoutez un homme qui a éprouvé de tout, du bien et du mal, du vice et de la vertu, et qui par là ne peut vous être suspect. Je ne suis pas, vous le savez, un de ces pécheurs qui ne quittent le monde que parce que le monde s'est dégoûté d'eux, ou même parce qu'ils n'y ont jamais été bien traités. Vous savez qu'il n'est personne qui ait plus essayé que moi de tout ce qu'il nous offre pour nous séduire et nous attirer dans ses piéges. Plaisirs, honneurs, richesses, considération : j'en ai joui, non des moments courts et passagers, mais pendant une longue suite d'années, et rien ne m'empêchait d'en jouir encore longtemps. Si donc le monde pouvait faire un homme heureux, j'ai dû l'être cet heureux du monde préférablement à une infinité d'autres. Cependant c'est un hommage que je dois à la vérité, j'en ai fait l'aveu et je le fais encore; je n'ai trouvé dans la jouissance du monde et de ses biens que vanité et affliction d'esprit; c'étaient toujours des promesses magnifiques auxquelles les effets n'ont jamais répondu. Je me suis lassé à courir sans cesse après un fantôme de bonheur qui, au moment que je croyais le tenir, m'échappait et s'évanouissait, ne me laissant que la honte et le désespoir de m'être laissé tromper tant de fois sans pouvoir jamais me détromper. Si j'obtenais ce que j'avais désiré avec le plus d'ardeur, le dégoût suivait de près la jouissance, soit parce qu'il s'était élevé quelque nouveau désir dans mon cœur, soit parce que je n'y trouvais pas ce que j'avais espéré; ou bien la crainte de le perdre me causait plus de chagrin et d'inquiétude que la joie de le posséder ne me causait de plaisir. Je paraissais nager dans l'abondance de toutes choses et n'avoir rien à souhaiter; et je me trouvais misérable, parce que je ne pouvais pas réunir tous les plaisirs en même temps, et que je ne jouissais d'un plaisir qu'aux dépens d'un autre; et mon cœur était déchiré par une basse jalousie de voir que d'autres jouissaient de ce dont par une sotte vanité j'aurais voulu jouir tout seul. Il ne fallait que la moindre altération dans ma santé pour me jeter dans la mélancolie la plus noire: ah! que je sentais alors l'inutilité et le néant de tous les biens de la terre. Cependant je craignais de les perdre, parce que mon cœur y était attaché, et que je n'avais rien à mettre à leur place pour remplir le vide qu'ils y laissaient; je craignais encore plus pour l'avenir, parce que les remords inséparables du crime tourmentaient et bourrelaient sans cesse mon âme, lui faisant redouter la justice vengeresse du souverain Juge.

Mais qu'est-il besoin que je vous expose le peu de satisfaction que m'ont procuré le monde et mes passions, tant que je m'y suis livré? Vous-mêmes, rendez gloire à Dieu : vous aimez le monde, vous suivez vos passions, vous cherchez à les contenter en tout: êtes-vous heureux? et dans ces moments passagers où, rendus à vous-mêmes, vous êtes en état de voir les choses telles

qu'elles sont, n'êtes-vous pas forcés d'avouer, et ne l'avez-vous pas avoué mille fois, que rien n'est plus trompeur que les promesses du monde, plus faux que ses biens, plus frivole que ses plaisirs; et qu'au lieu de ce chemin jonché de fleurs et de roses qu'il nous annonce pour nous attirer, nous ne trouvons, hélas! après nous y être engagés imprudemment, qu'un chemin âpre et difficile, tout hérissé de ronces et d'épines qui nous percent et nous déchirent? Voilà la vie des gens du monde, de ceux mêmes qui y passent pour les plus heureux, de ceux dont le sort fait tant d'envieux et de jaloux: voilà la vie que vous menez vous-mêmes depuis si longtemps; vie triste, vie misérable, vie indigne d'une créature raisonnable destinée à jouir éternellement de Dieu, et qui n'est sur la terre que pour se rendre digne d'un si grand bien par la pratique de toutes les vertus. C'est à une telle vie cependant que vous sacrifiez votre Dieu, votre conscience, vos devoirs et votre salut éternel: vous abandonnez Dieu et la piété pour être heureux, et c'est pour les avoir abandonnés que vous êtes malheureux. Car tel est, ô mon Dieu, dès ce monde même, l'ordre immuable de votre justice; le pécheur a beau courir après la joie et les plaisirs, il n'y a ni paix, ni vrai bonheur pour l'impie: vous lui faites presque toujours trouver sa peine et son supplice dans son péché même; ou bien en le livrant aux remords de sa conscience, ce bourreau intérieur d'autant plus redoutable qu'il est toujours présent et qu'on ne peut s'en garantir; ou si, par un usage long et invétéré du crime, il est parvenu à les étouffer et à avaler l'iniquité comme l'eau, votre sagesse se jouant de tous ses projets, vous faites servir ce qu'il aura ambitionné et poursuivi avec vivacité et avec passion, comme devant le plus contribuer à son bonheur, pour lui susciter mille embarras, mille affaires désagréables et fâcheuses d'où naît une longue suite de malheurs et de chagrins qui répandent une triste amertume sur tout le cours de sa vie; et quand même vous ne vous mêleriez pas, ô mon Dieu, de la punition du pécheur en cette vie, le vide et le néant qu'il est forcé de reconnaître dans les choses qui ont fait l'objet de tous ses désirs, et qui lui ont coûté tant de soins, tant de peines, tant d'inquiétudes, suffiraient pour le rendre infiniment malheureux.

Que le sort du juste est différent! par un ordre contraire, mais également juste, vous lui faites trouver, ô mon Dieu, sa consolation, sa joie et une partie même de sa récompense dans la pratique de la vertu, au milieu des croix et des tribulations qui en sont inséparables; c'est que vous répandez dans son cœur une paix, une douceur, une sérénité qui sont les fruits de l'innocence; fruits aimables et délicieux que le monde ne connaît point, qu'il ne connaîtra jamais; auprès desquels ses plaisirs les plus vifs et les plus piquants ne sont qu'une eau fade et insipide. C'est que le juste sent qu'il est l'objet de votre miséricorde; que vous avez les yeux ouverts sur lui pour le protéger, pour écarter les tentations, ou pour soutenir sa faiblesse dans les combats qu'il est obligé de livrer aux ennemis de son salut: c'est que vous l'établissez dans une humble confiance en votre secours, dans une soumission entière aux ordres de votre providence qu'il adore dans tous les événements. La perte des biens ou de la santé, les chagrins domestiques, la violence, l'injustice, l'ingratitude des hommes; rien de tout cela ne l'étonne et ne le fait murmurer: bien loin de là, il y trouve même une matière ample et continuelle à ses actions de grâces, parce qu'il y découvre votre miséricorde, ô mon Dieu, attentive à lui fournir un moyen pour expier ses fautes passées, un préservatif contre les retours de son cœur vers le monde, et le prix d'une éternité bienheureuse. Voilà les dispositions et les sentiments d'une âme juste en cette vie: vous en avez déjà mis, ô mon Dieu, une partie dans la mienne; achevez-y l'œuvre de votre miséricorde et de votre grâce. Je le reconnais et je l'éprouve chaque jour; plus je vivrai dans une humble dépendance de votre volonté et dans la soumission à vos ordres, plus je serai heureux. Oh! si les hommes savaient ce que l'on gagne à votre service, s'ils voulaient voir par eux-mêmes et goûter combien vous êtes un maître doux et bon pour vos serviteurs, que le monde serait bientôt abandonné!

℣ 14. Lætamini in Domino, et exsultate, justi; et gloriamini, omnes recti corde.	℣ 14. *Réjouissez-vous, justes, dans le Seigneur; et soyez ravis de joie: glorifiez-vous en lui, vous tous qui avez le cœur droit.*

Oui, justes, réjouissez-vous dans le Seigneur: la joie est l'apanage de l'innocence et de la vertu: laissez aux pécheurs les larmes et le désespoir: qu'ils pleurent, qu'ils se désespèrent; quand même ils jouiraient ici-bas d'un bonheur moins chimérique; hélas! à quoi ce bonheur doit-il aboutir! Mais ce sont des frénétiques qui prennent la maladie pour la santé; ce sont des imbéciles et des insensés qui se divertissent et s'amusent avec des jouets d'enfants au pied de l'échafaud où ils vont être immolés à la justice divine; d'autant plus malheureux qu'ils ne sentent par leur misère. Pour vous, votre vie n'eût-elle rien que de désagréable et de triste aux yeux de la chair, ne cessez point de vous réjouir dans le Seigneur, et gardez-vous de regretter les vaines délices de l'Egypte. Dieu vous mène par un désert où ces prétendues délices sont inconnues; mais que la foi vous rende présente sans cesse cette terre de promesse où ce désert vous conduit; terre bienheureuse où coulent le lait et le miel; d'où les larmes et la douleur sont bannies; où les habitants sont abreuvés dans un torrent de volupté; vous l'achetez par un moment de peine et de tribulation, mais ce moment va passer. Levez

la tête en haut : voilà votre rédemption qui approche, et la félicité que le Seigneur vous prépare et à laquelle vous touchez déjà, demeurera éternellement.

PENSÉES

SUR DIFFÉRENTS SUJETS DE MORALE ET DE PIÉTÉ,

TIRÉES

DES OUVRAGES DE MASSILLON.

AVIS.

Les *Pensées* de Massillon, recueillies par l'abbé de Laporte, ont jusqu'ici fait suite à toutes les éditions des *Œuvres* de l'illustre évêque de Clermont. Nous croyons être agréables au public en les reproduisant; la sagacité du choix, la possibilité de trouver isolément un trait frappant, un mot heureux, l'utilité de ces sortes de recueils, généralement reconnue, toutes ces raisons nous ont portés à la présente reproduction, que nous faisons précéder de l'*Avertissement* de l'abbé de Laporte.

AVERTISSEMENT.

On aura remarqué sans doute, en lisant le P. Massillon, qu'il est semé partout de pensées et de traits rendus avec cette vivacité d'expression, ce tour heureux et original qui frappe, qui saisit et qui caractérise les grands maîtres. Quelques personnes ont désiré que l'on fît un recueil de toutes ces pensées et qu'elles fussent imprimées séparément, rangées sous différents titres.

C'est l'exécution de ce dessein que nous présentons au public; nous nous y sommes prêtés d'autant plus volontiers, que les raisons qui en ont fait naître l'idée nous ont paru bonnes et solides. Nous ne comptons point parmi ces raisons le goût et l'avidité du public pour les ouvrages de caractères, ouvrages toujours courus, parce qu'ils servent de pâture à la malignité du cœur humain, ravi de pouvoir faire à celui-ci ou à celui-là l'application des différents portraits du vice que l'auteur n'a tracés que d'après la nature en général. Ce recueil pourra, comme les autres, occasionner de ces applications odieuses si contraires à la charité *qui ne pense point le mal;* mais ce sera contre notre intention : des motifs plus purs et plus chrétiens nous ont fait entreprendre ce travail.

Il est peu de gens du monde qui lisent des livres de piété et de religion. Pour se dispenser de ce devoir, plus essentiel qu'on ne le pense communément, les prétextes ne manquent jamais. Ce sont les affaires qui emportent tout le temps et qui n'en laissent point pour ces sortes de lectures; c'est qu'on est incapable d'une longue application; l'esprit se fatigue et se perd dès qu'il faut suivre le fil d'un discours et une suite de raisonnement; c'est qu'on ne prétend lire que pour s'amuser; le sérieux des livres de piété ennuie, l'on n'y trouve aucune sorte d'agrément. Voilà les prétextes; la vraie raison, c'est qu'il n'y a ni piété ni religion dans le cœur de la plupart des hommes, et l'on n'aime guère à s'occuper de ce qui tient si peu au cœur. Donnez-moi un vrai chrétien au milieu des embarras du siècle, il saura, sans nuire à ses affaires, se ménager du temps pour les bonnes lectures, et loin que ces lectures le fatiguent, elles lui tiendront lieu d'un délassement aussi agréable qu'utile.

Mais ce n'est point ici le lieu d'attaquer ces prétextes, nous voulons même en quelque sorte y avoir égard. Dans cette vue, nous présentons à ceux qui les allèguent une lecture qui demande peu de temps, une application légère, et qui, pouvant être d'une grande utilité, a cependant des agréments qui valent bien ceux de tant de livrets aussi frivoles que pernicieux dont le public est inondé; livrets aussi propres à gâter les esprits qu'à corrompre les cœurs.

Toutes les pensées qui composent ce recueil sont courtes, détachées les unes des autres et sans aucune liaison nécessaire entre elles. On peut n'en lire qu'une

ou deux à la fois, passer d'une matière à l'autre, revenir sur ses pas sans aucun inconvénient, et il n'est aucune de ces pensées qui ne contienne ou quelque grand principe, ou quelque réflexion judicieuse, ou des vérités édifiantes, le tout mis dans le plus beau jour et revêtu de toutes les grâces de l'élocution. Pourrions-nous craindre qu'il y eût quelqu'un assez occupé pour ne pouvoir dérober impunément à ses affaires les instants que demande une pareille lecture, quelque tête assez peu forte pour en être fatiguée, quelque homme assez dégoûté du sérieux pour y être insensible?

A l'égard de ces derniers, qui ne veulent lire que pour s'amuser, nous leur rendrions un grand service si la lecture que nous leur offrons, en les amusant par ce qu'elle a d'agréable, pouvait les guérir par sa solidité de ce goût dépravé pour le frivole, qui devient, si l'on n'y prend garde, le goût dominant et distinctif de notre nation, et dépare étrangement les autres qualités dont nous nous flattons peut-être un peu légèrement.

I. DE L'EXISTENCE DE DIEU.

[*Paraphrase du psaume* VIII.] Quel lieu de la terre pourrions-nous parcourir où nous ne trouvions partout sur nos pas les marques sensibles de l'existence de Dieu, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de son nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que Dieu en avait gravée dans leur âme, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux la portent écrite en caractères si ineffaçables et si éclatants, qu'ils sont inexcusables de ne pas l'y reconnaître.

L'impie a beau se vanter qu'il ne connaît pas Dieu et qu'il ne trouve en lui-même aucune notion de son essence infinie; c'est qu'il le cherche dans son cœur dépravé et dans ses passions, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il retrouvera son Dieu partout, toute la terre le lui annoncera. Il verra les traces de sa grandeur, de sa puissance et de sa sagesse imprimées sur toutes les créatures; et son cœur se trouvera seul dans l'univers, qui n'annonce et ne reconnaisse pas l'Auteur de son être,

Dieu a gravé si visiblement dans tous les ouvrages de ses mains la magnificence de son nom que les plus simples même ne sauraient l'y méconnaître. Il ne faut pour cela ni des lumières sublimes, ni une science orgueilleuse, les premières impressions de la raison et de la nature suffisent. Il ne faut qu'une âme qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière que Dieu a mis en elle en la créant, et qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténèbres des passions et par les fausses lueurs d'une abstruse et insensée philosophie.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce qu'est Dieu? nous n'avons qu'à lever les yeux en haut. Nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains; ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence! Qui a dit au soleil : Sortez du néant et présidez au jour? et à la lune: Paraissez et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à un monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont toute la puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? quel autre que le souverain créateur de l'univers pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant, et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement et par qui tout a été fait?

[*Paraphrase du psaume* XVIII.] Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcourre jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes; nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était : c'est là où ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manisfester de ses perfections infinies : c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'Auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à sa majesté suprême; la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants, mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même; les astres, qui ne paraissaient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés, ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvaient ni les entendre ni les recevoir. Telle fut la naissance d'un culte impie et superstitieux, qui infecta tout l'univers.

La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur. Ce sont toujours les dons de Dieu eux-mêmes répandus dans la nature qui nous éloignent de lui; nous fixons notre cœur et nous le refusons à celui dont la main bienfaisante répand sur nous ses largesses. Ses ouvrages et ses bienfaits, les biens, les talents du corps et de l'esprit sont nos dieux; c'est à eux seuls que se bornent tous nos hommages. Ils n'étaient destinés qu'à élever nos cœurs jusqu'à Dieu par les sentiments continuels de l'amour et de la reconnaissance, et l'unique usage que nous en faisons est de les mettre à sa place et de les employer contre lui-même.

Que les impies, qui se piquent de supériorité et de raison, sont méprisables de ne pas reconnaître la grandeur de Dieu dans la structure magnifique de ses ouvrages! Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérants qui subjuguent les peuples et fondent des empires, et ils ne sentent pas la toute-puissance de la main du Seigneur, qui seule a pu jeter les fondements de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le temps va dégrader et détruire; et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux, et ils ne veulent pas reconnaître un Dieu dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe que la révolution des temps et des années a toujours respecté et respectera jusqu'à la fin. Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, y ont reconnu sa divinité et sa puissance, et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières nées avec lui de préjugés de l'enfance, que se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfants de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

Si le Seigneur n'avait montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourrait y soupçonner du prestige : il pourrait se persuader que ce sont là de ces jeux du hasard et de la nature; de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matière, et qui, formés d'eux-mêmes et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles : la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue, et a toujours eu un cours égal et majestueux depuis qu'elle a été établie pour la décoration de l'univers et l'utilité des hommes: le premier jour qui éclaira le monde publia la grandeur de Dieu par la magnificence de ce corps immense de lumière qui commença à y présider; et il transmit avec son éclat à tous les jours qui devaient suivre ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la gloire du Seigneur et la puissance de son nom; les astres qui présidèrent à la première nuit ont reparu et présidé depuis à toutes les autres, et font passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvements, la connaissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

II. DE LA PROVIDENCE.

[Avent. — *Sermon du premier dimanche.*] Quelle idée aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse et de sa justice que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens et les maux seraient dispensés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction? le juste gémirait presque toujours dans l'affliction et dans la misère, tandis que l'impie vivrait environné de gloire, de plaisirs et d'abondance, et après des fortunes si différentes, des mœurs si dissemblables, tous deux tomberaient également dans un oubli éternel?

[Mystères. — *Sermon de la Purification.*] Que le monde est grand, qu'il est magnifique; que le gouvernement des Etats et des empires offre à nos yeux de sagesse, d'ordre et de magnificence, quand nous y voyons une Providence qui dispose de tout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure; qui voit les événements les plus éloignés dans leurs causes; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événements; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse; qui donne aux rois des ministres sages ou corrompus; qui dispense les bons ou les mauvais succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage; qui règle le cours des passions humaines, et qui, par des ménagements inexplicables, fait servir à ses desseins la malice même des hommes! Que le monde considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence! Mais si on en sépare la Providence, et qu'on le regarde tout seul, si on n'y voit plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement, ce n'est plus qu'un chaos, un théâtre de confusion et de trouble, où nul n'est à sa place, où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où l'homme de bien a souvent pour partage l'abjection et les peines du vice; où les passions sont les seules lois consultées; où les hommes ne sont liés entre eux que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hasard semble décider des plus grands événements; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause; où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint et qu'on refuse

au mérite; enfin où l'on ne voit point d'ordre, parce que l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secret et l'usage.

Voilà le monde séparé de la Providence.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du troisième dimanche.*] Quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'était placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connaissent point la main qui les comble de bienfaits!

Les grands seraient inutiles sur la terre s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics, et loin que les peuples soient pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples. La Providence se décharge sur eux du soin des faibles et des petits. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous. Ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa Providence, et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

III. DE LA VÉRITÉ.

[AVENT.—*Sermon de l'Epiphanie.*] La vérité est cette règle éternelle, cette lumière intérieure sans cesse présente au dedans de nous, qui nous montre sur chaque action ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugements, qui nous approuve ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière, et qui, plus vive et plus lumineuse en certains moments, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre.

[*Panégyrique de saint Jean-Baptiste.*] Telle est la destinée de la vérité : elle est presque toujours odieuse, parce qu'elle ne nous est presque jamais favorable. Les grands surtout font comme une profession publique de la haïr, parce que d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence et de témérité, parce que l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité; trop heureux, dans la dépravation de mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui osent la leur dire; mais encore plus à plaindre aussi de ne la connaître que pour la mépriser, et de se croire au-dessus de la vérité, parce qu'ils se voient au-dessus de tous ceux qui la leur annoncent.

[CARÊME. — *Second sermon du mercredi des Cendres.*] La vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre; elle force en sa faveur une raison saine et épurée; elle met tôt ou tard un esprit sage et élevé dans ses intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps, les exemples peuvent entraîner, les discours de l'impiété et du libertinage peuvent étourdir; mais enfin la vérité perce le nuage et prend la place, dans un bon esprit, de tout le frivole qui l'avait amusé. Lassé d'avoir couru longtemps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel, et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion; le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère; il regarde lui-même comme tels ceux qui n'ont pas su mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelque intervalle entre la vie et la mort. Le goût du frivole qui nous avait fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend enfin méprisables.

[AVENT.— *Sermon de l'Epiphanie.*] Les uns font de la vérité un sujet de contention et de vaine philosophie; les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, la connaître; mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seraient fâchés de l'avoir trouvée.

[CARÊME. — *Sermon du Vendredi saint.*] La connaissance de la vérité est rarement pour les grands une affaire sérieuse; les discours qu'ils tiennent là-dessus sont plutôt des discours oiseux que des désirs de s'instruire. S'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connaître leurs devoirs que pour chercher des suffrages à leurs passions. Les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux, parce que personne ne les aime assez pour oser leur déplaire, et que, par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

[AVENT. — *Sermon de l'Epiphanie.*] Ce qui fait que la vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre âme, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes au milieu desquels nous vivons. Nous ne consultons pas la vérité dans notre cœur, nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois sa lumière nous éclaire; le premier coup d'œil que nous jetons ensuite sur l'exemple des autres répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces moments heureux où nous ne consultons la vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons; un moment après, ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions; nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit; nous la retenons dans l'injustice, nous la sacrifions à l'erreur et à l'opinion publique; elle nous devient suspecte, parce qu'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumière, et c'est la singularité même de son bienfait qui nous rend ingrats et rebelles.

[*Panégyrique de saint Thomas d'Aquin.*] Les puissants de la terre veulent être souverains partout. On dirait que la vérité est

de leur ressort : il faut qu'elle se trouve, quelque part qu'ils veulent la placer. Ils ne savent pas avoir tort, et leur opposer la raison, c'est presque se rendre coupable du crime de félonie. L'air même qu'on respire auprès d'eux a je ne sais quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'esprit. Tel qui, loin de la grandeur et dans l'obscurité de la province, s'applaudit en secret de son désintéressement, ne retrouve plus cette même force et ce même courage dès qu'il est une fois exposé au grand jour. On plie la loi, on l'ajuste au temps, à l'humeur, au besoin; on n'a point de sentiments propres, on n'a que les sentiments de ceux auxquels il est avantageux de plaire.

[Petit Carême. — *Sermon du Vendredi saint.*] On ne mérite les réponses de la vérité que lorsque c'est le désir de la connaître qui l'interroge, et c'est dans le cœur de ceux qui parlent et se disputent le plus sur la vérité qu'elle est d'ordinaire plus effacée. On l'a déjà trouvée quand on la cherche de bonne foi. Il ne faut pour la trouver ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs; il ne faut que l'écouter au dedans de nous-mêmes ; un cœur innocent et docile entend d'abord sa voix. Les doutes et les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière; elle aveugle les sages et les juges orgueilleux de ses mystères, et ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières; plus on veut raisonner, plus on s'égare : la raison une fois sortie des règles ne trouve plus rien qui l'arrête; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices.

[*Oraison funèbre du prince de Conty.*] Un prince véritablement grand n'aime que la vérité dans les autres, et nul intérêt n'entre jamais dans son âme en concurrence avec elle; elle lui paraît le premier devoir de l'homme, et le titre le plus glorieux du prince. Il laisse aux âmes vulgaires les déguisements et les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire que nous n'avons pas, ou pour cacher nos défauts véritables : toutes ses paroles sont dictées par la vérité même; il ne trouve de beau dans les hommes que la vérité. Il ne cherche point ses amis parmi les flateurs; son rang même lui est souvent à charge par les ménagements qu'on s'impose devant lui, et tout son plaisir est d'entendre parler les hommes naturellement et se montrer tels qu'ils sont; plaisir assez inconnu aux grands, qui ne voient des hommes que la surface et qui n'en aiment souvent que le faux.

[Mystères. — *Sermon de la Pentecôte.*] L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement : comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire; nous n'avons qu'à nous juger de bonne foi pour convenir que c'est là notre caractère. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagements et de complaisances; partout nous sacrifions les lumières de notre conscience aux erreurs et aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connaissons la vérité, et cependant nous la retenons dans l'injustice; nous applaudissons aux maximes qui la combattent; nous n'osons résister à ceux qui la condamnent; nous donnons tous les jours à la flatterie, et au désir de ne pas déplaire, mille choses que notre conscience nous reproche, et d'où notre goût même nous éloigne; en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes et pour la vérité, nous vivons pour les autres et pour la vanité, et de là vient que, dès que la vérité est en concurrence avec quelques-unes de nos passions, et qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous dissimulons : ainsi toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples. La complaisance est le grand ressort de toute notre conduite, et n'ayant peut-être point de vice à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux.*] Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire. La vertu simple et sincère juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre obliquité qui nous instruit à la défiance. On est moins en garde contre la fraude et l'artifice quand on n'a jamais fait usage que de la droiture et de la simplicité, et les gens de bien sont plus exposés à être surpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Ce sont les grands surtout qui doivent craindre les préjugés et la surprise : outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est qu'ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés qu'ils aiment moins la peine de l'examen et l'embarras de la défiance, et qu'ils trouvent plus court et plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit que de l'approfondir et de s'en convaincre.

Mais c'est l'obstination dans les préjugés qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris : comment pourraient-ils s'en défendre? tout ce qui les environne presque s'étudie à les tromper. Est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois, et qu'ils puissent se laisser séduire? l'artifice est plus habile et plus persévérant que la défiance ; il prend toutes les formes et met à profit tous les moments, et quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége.

[Avent. — *Sermon de l'Epiphanie.*] A nous entendre, nous aimons la vérité, nous voulons qu'on nous la fasse connaître; mais une preuve que ce n'est là qu'un vain discours, c'est que sur tout ce qui regarde cette passion chérie, que nous avons sauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond si-

lence. Nos amis se taisent, nos supérieurs sont obligés d'user de ménagement, nos inférieurs sont en garde et prennent des précautions continuelles; on ne nous parle qu'avec des adoucissements qui tirent un voile sur notre plaie; nous sommes presque les seuls à ignorer notre misère; tout le monde la voit, et personne n'oserait nous la faire voir à nous-mêmes. On sent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi, et que la main qui découvrirait notre plaie, loin de nous guérir, ne réussirait qu'à nous faire une plaie nouvelle. On perd tout son mérite auprès de nous dès qu'on nous a fait connaître à nous-mêmes. Auparavant on était éclairé, prudent, charitable, on avait tous les talents propres à s'attirer l'estime et la confiance; mais depuis qu'on nous a parlé sans feinte, on est déchu dans notre esprit de toutes ces grandes qualités; le zèle n'est plus qu'une humeur; la charité qu'une ostentation ou une envie de tout censurer et de tout contredire; la vérité, qu'un fantôme qu'on prend pour elle. Ainsi, souvent convaincus en secret de l'injustice de nos passions, nous voudrions que les autres en fussent les approbateurs; forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les reproche; nous sommes blessés que les autres se joignent à nous contre nous-mêmes, et par une corruption de cœur pire peut-être que nos passions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent.

[*Paraphrase du psaume* XVIII.] On n'a pas de peine à se soumettre à la vérité quand on l'aime; mais l'amour de la vérité est un amour humble et docile. L'orgueil nous fait souvent mettre nos fausses lumières à la place de la vérité; nous croyons l'aimer, et nous n'aimons que nos préjugés et nos propres pensées; nous croyons tout sacrifier pour elle, et nous ne sommes les victimes que de notre orgueilleux entêtement.

IV. DE LA RELIGION.

[Avent. — *Sermon de la Circoncision.*] Dieu ne peut se manifester aux hommes que pour leur apprendre ce qu'il est et ce que les hommes lui doivent, et la religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connaissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

[Carême. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] L'ancienneté en matière de religion est un caractère que la raison respecte, et l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes et par la simplicité des premiers temps, forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs qui semblent disputer avec la vérité de l'ancienneté de leur origine; mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas malaisé de remonter jusqu'à leur naissance: la nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur.

[Petit Carême. — *Sermon du second dimanche.*] La religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre; tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle. Tout doit servir à son agrandissement; les vertus et les vices, les grands et le peuple, les bons et les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des empires, tout enfin doit coopérer à sa formation et à son accroissement. Les tyrans l'ont purifiée par les persécutions; les incrédules et les libertins l'éprouvent et l'affermissent par les scandales; les justes sont les témoins de sa foi; les pasteurs les dépositaires de sa doctrine, les princes et les puissances les protecteurs de sa vérité.

[Carême. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] L'histoire de la naissance de la religion des chrétiens est l'histoire de la naissance du monde même. Les autres religions, qui se sont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garants de leur antiquité que des récits fabuleux qui tombaient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires, dont il n'est resté aucun événement à la postérité et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent, et c'est tout dire que d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie et des inventions de cet art.

[Petit Carême. — *Sermon du second dimanche.*] Ce serait dégrader l'Evangile et adopter les anciens blasphèmes de ses ennemis, de la regarder comme la religion du peuple et une secte de gens obscurs. Il est vrai que les césars et les puissants du siècle n'y crurent pas d'abord; mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état, elle ne réprouvait que leurs vices. Il fallait même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avait pas besoin de celle des hommes, que le crédit et l'autorité du siècle étaient inutiles à une doctrine descendue du ciel, qu'elle se suffisait à elle-même pour s'établir dans l'univers, que toutes les puissances du siècle, en se déclarant contre elle et en la persécutant, devaient l'affermir; et que si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples.

[Carême. — *Sermon du jeudi après les Cen-*

dres.] S'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers Dieu, qui veut être honoré; il faut que ce devoir soit aussi ancien que l'homme, et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui : et voilà le caractère qui distingue la religion des chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance.

Suivons l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays, elles ont duré un certain nombre d'années, et sont tombées ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Rappelons-nous l'histoire de ces premiers conquérants, ils vainquaient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissaient leurs cultes en renversant leur domination. La religion de nos pères toute seule se maintint dès le commencement, survécut à toutes les sectes, et, malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passa toujours du père aux enfants, et ne put jamais être effacée du souvenir des hommes.

Le peuple fidèle a presque toujours été faible, opprimé, persécuté. Tantôt esclave, tantôt fugitif, tantôt arbitraire, il vit mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer sa ruine, et l'extinction entière de son culte. Mais ce peuple si faible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis et captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissants ont suivi la destinée des choses humaines; et son siècle a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle a faits presque pour le détruire.

V. DU CULTE EXTÉRIEUR.

[Carême. — *Sermon du mercredi de la troisième semaine.*] Notre âme enveloppée dans les sens ne peut presque plus se passer de leur ministère. Il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre attention. Telle est la religion de la terre; ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent.

Ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires ou des dévotions inutiles; on peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion. Mais comme il est visible que ceux qui tiennent ce langage ne donnent pas à Dieu les dehors, il faut, pour se calmer, qu'ils tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'ils se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Toute religion qui se bornerait à de purs dehors, et qui ne réglerait pas le cœur et les affections, serait indigne de l'Etre suprême, ne lui rendrait pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devrait être confondue avec ces vaines religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposaient à la superstition des peuples que des hommages publics et des cérémonies bizarres qui ne réglaient point l'intérieur et laissaient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvaient ni la guérir, ni même la connaître.

[*Paraphr. du psaume* XVIII.] Un culte extérieur et superficiel ne serait pas digne de Dieu, lui qui est le Dieu des cœurs et qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant. Il ne compte pour de véritables hommages que ceux que le cœur lui rend.

[Carême. — *Sermon du mercredi de la troisième semaine.*] Compterions-nous pour beaucoup les apparences d'amitié que le cœur dément? Les faux empressements de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connaissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup et ne nous sont-ils pas à charge? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous; nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fond. Nous voulons qu'on nous aime; nous ne comptons pour rien les dehors; nous ne nous payons que du cœur; nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité : croyons-nous que Dieu soit moins sensible et moins délicat que l'homme? croyons-nous qu'il se paye d'un vain extérieur et de simples bienséances?

Tout le culte extérieur doit se rapporter au renouvellement du cœur, comme à sa fin principale. Toute pratique sainte, qui subsiste toujours avec nos passions, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachements, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu qu'une vertu même.

Les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure. Ils ne sont faux que dans la religion; c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité et la

réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de la loi de Dieu et à la réalité de ses promesses.

VI. DE LA LOI DE DIEU.

[*Paraphr. du psaume.* XVIII.] Dieu a renfermé dans la pratique de sa loi tout ce qui pouvait rendre les hommes heureux sur la terre. Que les préceptes de cette loi sont purs! qu'ils sont saints et dignes de l'homme! Ils ne ressemblent pas au faste des leçons et des dogmes des philosophes, qui ne prêchaient que l'orgueil et ne réglaient que les dehors capables d'attirer des louanges à leurs superbes sectateurs. La loi de Dieu règle le cœur; elle en corrige les affections vicieuses; elle change réellement l'homme et le rend tel au dedans qu'il paraît au dehors.

[Carême. — *Serm. du dimanche de la Passion.*] En vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine et de la vengeance, nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme; que c'est se punir soi-même que de haïr : et en revenant à nous-mêmes, après les emportements de la passion, nous retrouvons au dedans de nous un fond d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur et la bonté étaient nos premiers penchants, et qu'en nous ordonnant de nous aimer les uns les autres, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentiments les plus droits et les plus raisonnables de notre cœur et nous réconcilier avec nous-mêmes.

[*Paraphr. du psaume* XVIII.] Les docteurs d'une science orgueilleuse promettaient la sagesse à leurs disciples. Quelle sagesse, grand Dieu! qui laissait à l'homme toutes ses misères et ne se proposait que de le rendre estimable aux yeux des autres hommes. Quelle sagesse! qui était l'ouvrage pénible de l'orgueil et des recherches curieuses et inutiles de l'esprit. La véritable sagesse ne se trouve que dans l'observance de la loi de Dieu. Ce ne sont pas les savants seuls et les génies sublimes qui ont droit d'y prétendre; elle devient le partage des simples et des ignorants, comme des plus doctes; elle est communiquée aux petits comme aux grands, aux souverains comme aux sujets, au Grec comme au Scythe, aux Barbares comme aux Romains et aux peuples les plus polis. Elle rend témoignage à la fidélité des promesses du Seigneur et de son amour pour les hommes; et, loin que les sciences et les dignités y donnent plus de droit, il faut devenir humble et petit pour parvenir à cette sublime sagesse et en être un disciple accompli.

[Carême. — *Serm. du dimanche de la Passion.*] Nous sentons au fond de nos cœurs que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance et toutes les vertus recommandées dans l'Evangile; que les passions, interdites par la loi, sont la seule source de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur, et que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives et injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans et n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

[*Paraphr. du psaume* XVIII.] Les doctrines humaines laissaient toujours des doutes et des ténèbres dans l'esprit. Elles laissaient au cœur ses inquiétudes et sa tristesse, parce qu'elles y laissaient toutes ses passions; mais la loi du Seigneur, en bannissant du cœur toutes les affections criminelles, en bannit le trouble et y rétablit la tranquillité. L'homme, livré à ses passions, est en proie à mille ennemis secrets qui le troublent et qui le déchirent; son âme est le séjour affreux de l'ennui, des remords cruels, des plus tristes agitations. La paix est le fruit de l'innocence seule, et l'innocence est un bienfait que l'homme ne peut devoir qu'à l'amour et à la pratique de la loi de Dieu. C'est elle qui fait tout notre bonheur sur la terre, parce que c'est elle qui rétablit l'ordre dans nos cœurs, et avec l'ordre, la paix et la joie qui en sont inséparables.

[Carême. — *Serm. du dimanche de la Passion.*] Parcourons tous les préceptes de la loi, nous sentirons qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; que ce sont des règles fondées sur une profonde connaissance de ce qui se passe au dedans de nous; qu'elle ne renferme que les remèdes de nos maux les plus secrets et les secours de nos penchants les plus justes. Les païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'était pas encore éteinte, rendaient cette gloire à notre morale. Ils étaient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens et l'élévation de toutes ses règles. Ils étaient surpris de trouver dans les discours de Jésus-Christ une philosophie plus sublime que dans les écoles de Rome et de la Grèce, et ne pouvaient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les désirs, les penchants secrets du cœur de l'homme, que Platon et tous ses disciples.

[*Paraphr. du psaume* XVIII.] Les sciences humaines engageaient les hommes dans des recherches continuelles et laborieuses, qui n'aboutissaient jamais qu'à augmenter leurs inquiétudes et leurs doutes. Chaque chef de secte se glorifiait d'avoir trouvé la vérité; ils se la disputaient les uns aux autres, et leurs disputes elles-mêmes montraient assez que nul d'eux ne l'avait trouvée. Aussi, ce n'est pas aux efforts orgueilleux de l'esprit qu'elle était promise : plus les hommes ont travaillé à sa recherche par cette voie, plus ils s'en sont éloignés. La loi seule du Seigneur pouvait éclairer tous les esprits. La vérité, si longtemps inutilement recherchée, s'y montre au premier coup d'œil : il

ne faut que l'aimer pour la connaître.

Il n'y a de désirable sur la terre que la docilité humble et constante aux oracles de la loi de Dieu. La fausse gloire où l'on peut parvenir en les combattant se change tôt ou tard en opprobre. Tous les trésors de la terre deviendraient le prix de notre indocilité et de nos prévarications que ce ne seraient que des monceaux de boue que nous amasserions sur nos têtes et qui saliraient tout l'éclat de nos talents. L'or et les pierres précieuses peuvent embellir le corps, mais elles n'enrichissent pas l'âme : les plaisirs des sens peuvent nous surprendre, mais ils ne sauraient nous satisfaire; ils laissent toujours un vide et un aiguillon dans le cœur. Il n'est que la douceur qui accompagne l'innocence, qui mette dans notre âme une paix et une joie supérieures à tous les plaisirs et à toutes les vaines félicités de la terre.

Les doctrines humaines varient sans cesse; les disciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres; mais la loi du Seigneur est toujours la même. Le ciel et la terre passeront, les siècles et les mœurs changeront, les monuments de l'orgueil seront détruits, on en élèvera d'autres sur leurs ruines, la révolution des temps effacera les titres et les inscriptions les plus superbes, mais elle n'effacera jamais un seul point de la divine loi. C'est le caractère de la seule vérité de demeurer toujours la même. Cette immutabilité l'a toujours justifiée et la défend contre toutes les entreprises de l'erreur et de la nouveauté; elle rend toujours inexcusables les enfants de rébellion et d'indocilité, qui ont abandonné la stabilité de sa doctrine et se sont laissé entraîner à tout vent des doctrines flottantes et étrangères.

[Carême. — *Serm. du dimanche de la Passion.*] En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales et sensuelles, et cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchants insatiables de plaisir; nous sentons bientôt que le dérèglement nous mène trop loin pour être conforme à la nature; que tout ce qui nous assujettit et nous tyrannise renverse l'ordre de notre première institution, et que la loi, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur et nous rendre toute son élévation et toute sa noblesse.

VII. DES DIVINES ÉCRITURES.

[Carême. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] Dans les histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes. Ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent des empires, qui détrônent les souverains, qui s'élèvent eux-mêmes à la suprême puissance : Dieu n'y paraît nulle part, les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout; Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône ou qui les en dégrade; Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des Etats et des empires, qui donne la paix et qui suscite les guerres. Dieu seul paraît dans cette histoire divine : il en est, si je l'ose ainsi dire, le seul héros; les rois et les conquérants n'y paraissent que comme les ministres de ses volontés. Enfin ces livres divins tirent le voile de la Providence Dieu qui se cache dans les autres événements rapportés dans nos histoires paraît à découvert dans ceux-ci, et c'est dans ce livre seul que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées.

Les livres saints, qui ont conservé la religion jusqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes les productions fabuleuses de l'esprit humain, qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siècles suivants; et comme l'erreur naît toujours de la vérité et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine que les fables du paganisme trouvèrent leur fondement; de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur qui ne rende par là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Ecritures.

La bonne foi de Moïse paraît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précautions pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendants que pour les en instruire eux-mêmes.

On ne cachait point mystérieusement au peuple les livres saints, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des sybilles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes et produits de temps en temps par morceaux pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici les livres prophétiques étaient la lecture journalière de tout un peuple; les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devaient les avoir sans cesse entre les mains; chacun avait droit d'y étudier ses devoirs et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parlaient que de l'ingratitude de leurs pères; ils leur annonçaient à chaque page des malheurs comme le juste châtiment de leurs crimes; ils reprochaient aux rois leurs dissolutions, aux pontifes leurs injustices, aux grands leurs profusions, au peuple son inconstance et son incrédulité, et cependant ces livres saints lui étaient chers, et par les oracles qu'ils y voyaient s'accomplir tous les jours, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin.

VIII. DE L'ÉGLISE.

[*Paraphrase du psaume* IX.] On ne peut trop admirer les merveilles que Dieu a opérées dans tous les temps pour empêcher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre son Eglise. Il ne leur a opposé d'abord que des hommes simples et obscurs, mais remplis de son esprit, de force et de sagesse, et ils ont élevé sur les débris des autels profanes, soutenus de toute la puissance des césars et des nations les plus formidables répandues dans tout l'univers; ils ont élevé eux seuls l'opprobre de la croix et le signe adorable du salut de tous les hommes.

Un culte impie autorisé par la majesté des lois, par la pompe de ses superstitions et de ses cérémonies, par l'antiquité respectable de ses erreurs, par la science et la sagesse de ses sectateurs, par des préjugés communs à tous les peuples et qui paraissaient avoir pris leur naissance presque avec le monde même; ce culte impie a disparu de dessus la terre à la vue de douze pauvres pêcheurs qui sont venus en manifester aux hommes l'extravagance et l'impiété, et qui ont substitué à la place de ses idoles pompeuses et des dissolutions consacrées à leur culte, le mystère d'un Dieu anéanti, la sévérité de son Evangile et la folie de la croix. Il fallait qu'une doctrine descendue du ciel trouvât tout l'univers armé contre elle; qu'elle parût sur la terre sans force et sans secours humain, et triomphât cependant de toutes les doctrines humaines répandues sur la surface de l'univers, pour persuader aux hommes que c'était là l'ouvrage de Dieu seul; que le crédit, la force, l'éloquence, l'intérêt, c'est-à-dire, un bras de chair ne l'avait point établie.

Rappelons-nous tout ce que le bras de Dieu a opéré d'éclatant et de merveilleux pour soutenir les commencements faibles et timides de son Eglise naissante. L'univers n'était peuplé que de nations fières et idolâtres, ennemies de son nom et de son culte; l'empire, la puissance, les richesses, la force, tout était entre leurs mains. Les fidèles ne formaient sur la terre qu'un petit troupeau de brebis dispersées au milieu de ces loups furieux, sans cesse exposées à leur rage qui ne pouvait s'assouvir de leur sang, et cependant le Seigneur a dissipé comme de la poussière toutes ces nations idolâtres si nombreuses et si puissantes : il n'en reste plus de vestiges; il en a éteint et effacé jusqu'au nom de dessus la terre. L'impie persécuteur, un Néron, un Dioclétien, qui avaient rougi toutes les contrées de l'empire du sang des martyrs, ont péri et expié par une mort funeste et tragique, par des guerres et des calamités qui ont enfin renversé leur empire, les maux dont ils avaient affligé l'Eglise.

Toutes ces nations qui ne semblaient subsister que pour s'efforcer d'abolir la sainteté du culte du Seigneur et la gloire de son nom, ont été exterminées et il leur a substitué un peuple nouveau qui l'adore en esprit et en vérité. Le monde, universellement plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et des dissolutions les plus monstrueuses, eut beau s'élever contre ce peuple nouveau; en vain proscrits de tous les lieux, les terres, les mers, leurs proches, leur patrie, tout semblait leur refuser un asile : le Seigneur devint le refuge de ces pauvres opprimés. Ils étaient abjects aux yeux du monde, sans crédit, sans appui, sans richesses; il attendit que tout parût déchaîné contre eux, et lorsqu'il ne paraissait pour eux plus de ressource, que la persécution était plus générale, que leurs tribulations semblaient ne devoir finir qu'avec eux, ce fut alors que Dieu rendit à son Eglise la paix et la tranquillité. Il suscita un prince qui purgea la terre des tyrans; la pourpre des Césars, jusque-là rougie du sang de ses serviteurs, devint leur bouclier et leur asile, le signe sacré de la croix parut à la tête de ces mêmes troupes qui avaient encore les mains souillées du sang et du carnage des martyrs, le Seigneur redevint le Dieu des armées, les lois de l'empire s'unirent avec celles de l'Evangile auxquelles elles avaient été jusque-là si contraires, les démons furent chassés des temples superbes et profanes que la superstition leur avait élevés, et Dieu rentra dans tous ses droits; son culte saint sortit de l'obscurité et des ténèbres où la fureur des persécuteurs l'avait retenu; l'Eglise de la terre parut revêtue de gloire et de magnificence, et devint une image de celle du ciel, et l'univers entier fut étonné de se trouver chrétien.

La protection visible dont Dieu favorise son Eglise la met à couvert de toute variation. Comme Dieu, elle ne connaît point de changement. Des monstres d'erreur y peuvent naître; mais à peine les a-t-elle découverts, que, comme une mer irritée, elle s'élève, s'enfle et les rejette tôt ou tard hors de son sein. Dépositaire de l'ancienne doctrine, tout ce qui est nouveau lui est étranger. La nouveauté a beau se couvrir des apparences de la piété ou d'une austère régularité, elle lui arrache tôt ou tard le masque, et à mesure qu'elle en approche le flambeau de la vérité qui préside à tous ses jugements, l'illusion tombe et s'évanouit; elle peut pour quelque temps suspendre ses censures contre l'erreur, mais elle ne peut jamais lui donner son suffrage.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux*.] Les évêques sont les sujets des rois; mais ils sont leurs pères selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du trône; mais sur les mystères de la foi, l'autorité du trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Eglise. Les princes n'en sont que les premiers enfants, et nos rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés comme le plus beau titre de leur couronne. Ils n'ont point d'autres droits que de faire exécuter ses décrets, et, en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres fidèles.

[*Paraphrase du psaume* IX.] En vain cha-

que siècle a enfanté des docteurs de l'erreur et du mensonge, des esprits rebelles et audacieux qui ont conspiré contre l'Eglise ; en vain les siècles à venir en verront encore naître, tous leurs efforts se briseront contre la pierre qui lie et qui soutient cet édifice saint. Ils pourront faire quelques progrès, car l'erreur offre d'abord les charmes de la nouveauté qui flatte l'orgueil et qui lui forme des sectateurs ; mais ils perdront tôt ou tard ce vain avantage. La première séduction se dissipera peu à peu, la nouveauté perdra ses charmes et ne paraîtra plus qu'avec les vaines couleurs de l'erreur et de la rébellion : les hommes rentreront dans le sentier d'où ils s'étaient égarés, et l'on verra ses partisans les plus célèbres et les plus outrés qui resteront encore, languir dans l'obscurité, oubliés ou méprisés, et disparaître enfin de la face de la terre avec la douleur déplorable de voir périr avec eux le dogme réprouvé, cet enfant de ténèbres, ce fils de l'orgueil et de la fausse science de leurs maîtres.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux.*] Dès que les princes de la terre ont voulu usurper sur la doctrine un droit réservé au sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise loin d'y remédier. Leurs tempéraments ont été de nouvelles plaies et ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles et les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur séparation et leur révolte, et leur autorité a toujours perpétué les erreurs quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Le trône est élevé pour être l'appui et l'asile de la doctrine sainte ; mais il ne doit jamais en être la règle ni le tribunal d'où partent ses décisions.

[*Paraphrase du psaume* IX.] Le glaive que les ennemis de Dieu avaient tenu si longtemps élevé sur la tête des saints, s'est tourné enfin contre eux-mêmes. Lassés d'immoler ces saintes victimes, et leurs mains encore sanglantes, ils ont vengé sur eux-mêmes la mort de ses serviteurs. La justice divine a soufflé au milieu d'eux la division et la guerre ; les fidèles n'ont pas eu besoin de s'assembler pour les détruire. La foi et la patience étaient le seul glaive que le Seigneur leur avait mis entre les mains, et les seules armes aussi qu'ils opposaient à la fureur des tyrans. Dieu ne s'est servi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théâtre d'horreur où les rois et les nations, conjurés les uns contre les autres, ne semblaient conspirer, en se détruisant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie et idolâtre qui couvrait alors la surface de la terre. C'était un nouveau déluge de sang dont la justice de Dieu se servait pour la punir et la purifier encore.

Ces villes, si célèbres autrefois par leur magnificence, par leur force et encore plus par leurs crimes et leurs dissolutions, ne furent plus que des monceaux de ruines. Ces asiles fameux de l'idolâtrie et de la volupté furent renversés de fond en comble ; ces statues si renommées qui les embellissaient, que l'antiquité avait tant vantées, la faiblesse de leurs dieux ne put les mettre à couvert, et elles furent ensevelies dans les débris de leurs villes et de leurs temples. Il ne reste donc plus rien de tous ces superbes monuments de l'impiété. Que sont devenus ces césars qui faisaient mouvoir l'univers à leur gré, ces protecteurs d'un culte profane et insensé, ces oppresseurs barbares des saints et de l'Eglise ? à peine en reste-t-il quelque souvenir sur la terre. Leur nom même ne s'est conservé jusqu'à nous qu'à la faveur du nom des martyrs qu'ils ont immolés et que les fêtes de l'Eglise font passer d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles. La gloire et la puissance de ces tyrans se sont évanouies avec le bruit que leur ambition, leur cruauté, leurs entreprises insensées avaient fait sur la terre ; semblables au tonnerre qui se forme sur nos têtes, il n'est resté de l'éclat et du bruit passagers qu'ils ont faits dans le monde, que l'infection et la puanteur.

IX. DE LA FOI.

[Avent. — *Sermon du troisième dimanche.*] S'il ne devait nous en coûter que de soumettre notre raison à des mystères qui nous passent ; si la vie chrétienne ne nous offrait point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans les pouvoir comprendre ; si la foi ne nous proposait point de devoirs pénibles à remplir ; si pour changer de vie il ne fallait pas renoncer aux passions les plus vives et aux attachements les plus chers ; si c'était une affaire purement d'esprit et de croyance, et que le cœur et les penchants n'y souffrissent rien, nous n'aurions plus de peine à nous rendre ; nous regarderions comme des insensés ceux qui mettraient en balance des difficultés de pure spéculation qu'il ne coûte rien de croire, avec une éternité malheureuse qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La foi ne nous paraît donc difficile que parce qu'elle règle les passions, et non parce qu'elle propose des mystères ; c'est donc la sainteté de ses maximes qui nous révolte, plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets ; nous sommes donc corrompus, mais nous ne sommes point incrédules.

[*Panég. de saint Thomas d'Aquin.*] La foi est une vertu commode pour les esprits médiocres ; comme ils ne voient pas de loin, il leur en coûte peu de croire. Leur mérite en ce point est un mérite tout du cœur ; ils n'ont pas besoin d'immoler ces lumières favorites dont leur âme n'est jamais frappée ; c'est un sacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois et du feu, de l'amour et de la simplicité, mais il n'y a point de victime. Il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux ; accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment la sainte obscurité de celles qu'il doit adorer. Intro-

duits depuis longtemps par un privilége délicat dans le sanctuaire de la vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie sacrée qui sert comme de barrière à celui de la foi. On se ferait une religion de toucher à certains articles ; mais pour les autres, on les tâte, on les sonde, on veut que l'ignorance seule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables. Un air de nouveauté vient là-dessus, flatte, attire, emporte ; on oublie que donner atteinte à un point de la foi, c'est faire écrouler tout l'édifice ; en un mot, on veut bien subir le joug de la foi, mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir, et y faire des retranchements à son gré. Tel a été souvent l'écueil des plus grands génies ; les annales de la religion nous ont conservé le souvenir de leur chute, et chaque siècle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages.

[Avent. — *Sermon du troisième dimanche.*] Malgré nos doutes prétendus sur la foi, nous sentons que l'incrédulité déclarée est un parti affreux ; nous n'oserions nous y fixer. C'est un sable mouvant sous lequel nous entrevoyons mille précipices qui nous font horreur, où nous ne trouvons point de consistance, et où nous n'oserions marcher d'un pas ferme et assuré. On convient que quand il ne serait pas si certain qu'il y aurait quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures ; et que dans une incertitude même effective des vérités de la foi, le parti de l'homme de bien serait toujours le plus sûr et le plus sage. Notre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, et qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel et effectif sur la foi, et une crainte que nous ne perdions nos peines en lui sacrifiant nos plaisirs. Ne cherchons donc plus à nous convaincre ; travaillons plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui nous éclaire et qui nous condamne. Revenons à notre cœur, réconcilions-nous avec nous-mêmes, laissons parler une conscience qui plaide encore sans cesse au dedans de nous pour la foi, contre nos propres déréglements ; en un mot, écoutons-nous nous-mêmes, et nous serons fidèles.

[Mystères. — *Sermon de l'Incarnation.*] La vérité ne nous est ici-bas montrée qu'en énigme, et il faut croire pour comprendre. Ce n'est pas que la religion ne nous propose que des mystères qui nous passent, et qu'elle nous interdise tout usage de la raison ; elle a ses lumières comme ses ténèbres, afin que d'une part l'obéissance du fidèle soit raisonnable, et que de l'autre elle ne soit pas sans mérite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connaître ; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir. La religion a assez de preuves pour ne pas laisser une âme fidèle sans assurance et sans consolation ; elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil et l'incrédulité sans réplique. Ainsi la religion par son côté lumineux console la raison, et son côté obscur laisse à la foi tout son mérite.

[Carême. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] Tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps, ont introduit mille changements à toutes les lois humaines ; la foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y voulait mêler ; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a paru toujours tel. Il est aisé de durer quand on s'accommode au temps et aux circonstances, et qu'on peut ajouter ou diminuer, selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent ; mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs, voir tout changer autour de soi, et être toujours le même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne.

[Mystères. — *Sermon de l'Incarnation.*] Les grandes connaissances ôtent presque toujours quelque chose à la simplicité de la foi ; et par un destin inévitable à la recherche des sciences humaines, inséparable d'ordinaire de complaisance et d'orgueil, la soumission qui nous rend fidèles, semble perdre d'un côté ce que les lumières, qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre ; comme si plus on était éclairé, plus on ne devait pas voir clair dans la faiblesse de la raison et dans l'incertitude et l'obscurité de ses lumières.

[Petit Carême. — *Sermon du jour de Pâques.*] Il n'est que la foi qui puisse nous mettre au-dessus des événements ; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre faiblesse. La raison, la philosophie promettait la constance à son sage, mais elle ne la donnait pas. La fermeté de l'orgueil n'était que la dernière ressource du découragement, et l'on cherchait une vaine consolation en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'était pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur ne peut trouver son remède que dans le cœur même. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchaient une insensibilité ridicule, comme s'ils avaient pu éteindre les sentiments naturels, sans éteindre la nature elle-même ; la foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis, et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission ; elle n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'était ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment ; et la sagesse païenne ne voulait les rendre insensibles que parce qu'elle ne pouvait les rendre soumis et patients. Elle apprenait à l'orgueil à cacher et non à surmonter ses sensibilités et ses faiblesses ; elle formait des héros de théâtre dont les grands sentiments n'étaient que pour les spectateurs, et aspirait plus à la gloire de paraître constant qu'à la vertu même de la constance. Mais la foi nous laisse tout le mérite

de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes ; elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur; elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt, et qui n'en fait que des fantômes.

[Petit Carême. — *Sermon du second dimanche.*] La véritable élévation de l'esprit est de pouvoir sentir toute la majesté et toute la sublimité de la foi ; les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission, et l'incrédulité est le vice des esprits faibles et bornés. C'est tout ignorer que de vouloir tout connaître. Les contradictions et les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la foi; et il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug qu'à obéir et à se soumettre.

[Petit Carême. — *Sermon du jour de Pâques.*] Qu'on vante l'élévation et la supériorité de nos lumières ; qu'une haute sagesse nous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de notre siècle ; si cette gloire n'est qu'au dehors, si la foi, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse ; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous notre main, ils deviendront inutiles à notre malheur; on cherchera nos grandes qualités dans notre découragement, et notre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à notre affliction qui nous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la foi toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs même.

La philosophie découvrait la honte des passions, mais elle n'apprenait point à les vaincre, et ses préceptes pompeux étaient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice. Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la foi, que les plus grands génies et toute la force de la raison humaine se fussent épuisés pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avaient pas été les docteurs du monde, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme aurait pu faire honneur de la vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages ; et il fallait que les vains efforts de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la foi.

C'est elle qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçaient depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes; elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts; et l'univers entier a été pour elle un autre lycée, où au milieu des places publiques elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages ; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe ont été également appelés à sa divine philosophie. Ce n'est pas aux savants tout seuls qu'elle a réservé la connaissance sublime de ses mystères, les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs. Il fallait que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Sa doctrine était insensée en apparence, et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie ; elle n'annonçait que des croix et des souffrances, et les césars devinrent ses disciples. Elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvaient être assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvait devenir le siége de la vertu et de l'innocence.

X. DE LA PIÉTÉ.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux.*] C'est se faire une fausse idée de la piété, de se la figurer toujours faible, timide, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs, et une vertu de ses faiblesses; obligée d'agir, et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs; et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle aurait dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété, mais ce ne sont pas ceux de la piété même : c'est le caractère d'un esprit faible et borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion; en un mot, c'est l'excès de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence. La véritable piété élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est est né pour de grandes choses, quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme de bien est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre par sa vertu au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros; c'est une valeur de tous les jours qui fait l'homme de bien : les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

[Carême. — *Sermon du mercredi de la troisième semaine.*] Tout ce qui combat une obligation essentielle ne peut être une œuvre de piété : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne demande point. Tel est souvent le goût bizarre de l'homme : le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil, c'est un goût forcé et étranger qu'on ne s'est point imposé soi-même, qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier; mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance, c'est un joug de notre façon qui ne nous blesse jamais, et ce qu'il pourrait avoir de pénible est tou-

jours adouci par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi. N'ajoutons rien du nôtre à la religion; elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissions telle qu'elle est; mais dès que nous y voulons mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche et orgueilleuse qui donne tout à la raison, et qui ne fournit rien de tendre pour le cœur, ou qu'un zèle superstitieux et bizarre que la saine raison méprise, et que la foi désavoue et condamne.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux*.] Les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu. Comme elle est incommode aux passions, ils voudraient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des Etats et des empires, et lui opposer les intérêts publics pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse; et ce qui met l'ordre dans l'homme peut seul le mettre dans les Etats. La piété véritable est l'ordre de la société; elle laisse chacun à sa place, elle ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et elle regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état. Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu. La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs; et l'on n'est rien devant Dieu, quand on n'est pas ce qu'on doit être. Il y a donc une piété, pour ainsi dire, propre à chaque état : l'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé; et le souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

[Avent. — *Sermon de la conception de la sainte Vierge*.] D'ordinaire on est soutenu dans un commencement de piété par un certain goût sensible qui accompagne presque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature autant que de la grâce, et qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur faible et timide que dans une plénitude d'amour et de componction. Aussi ce goût venant bientôt à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible, retombe sur lui-même; on s'affaiblit, on perd courage; on regarde derrière soi, on n'est pas loin d'une rechute; on retombe: telle est la destinée de la plupart des âmes. Leur piété est une piété toute de goût et de sensibilité; un je ne sais quel attrait inséparable de la nouveauté, et qui a toujours bien plus d'empire sur les âmes légères et inconstantes. Ce n'est pas une conviction réelle et profonde des vérités saintes, une terreur véritable des jugements de Dieu, une sainte horreur d'elle-même, un mépris héroïque du monde et de ses plaisirs, un changement universel du cœur; et de là ces tristes scènes qui affligent l'Eglise, qui déshonorent la vertu, et qui se passent tous les jours à nos yeux; de là ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'âmes qui, après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ses plaisirs.

[*IIe sermon d'une profession religieuse*.] La nouveauté, le tempérament quelquefois, tout cela fait sur le cœur certaines impressions sensibles qui nous soutiennent dans la pratique des devoirs et des règles saintes. Tout s'aplanit alors, tout paraît aisé; on se persuade aisément que les suites répondront à de si heureux commencements; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, et que rien n'affaiblira ce goût sensible qui nous rend d'abord si heureux et si pénétrés de notre bonheur. Cependant ce premier goût s'use d'ordinaire, cet attrait passe, rien d'humain ni de sensible ne soutient plus dans la pratique de la vertu : on en sent le poids, et les consolations qui l'adoucissaient sont refusées; les penchants d'abord si dociles se soulèvent contre le joug; notre cœur d'abord touché ne trouve plus rien presque, dans le détail des devoirs, qui le pique et l'intéresse; on marche encore, à la vérité, mais chaque pas est un nouvel effort, mais on marche sans goût et sans consolation; on recherche dans les relâchements de l'amour-propre, les consolations sensibles qui manquent à la vertu; on se dédommage avec soi-même, pour ainsi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux*.] Le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos sont le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la paresse; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue, est en garde contre la gloire même, et ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur et de respect pour le public, et pour la place qu'on occupe, rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable. On peut rougir d'un vice, mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Quel serait donc ce fantôme de piété qui ferait une vertu aux grands et aux souverains, de craindre la dissipation des soins publics jusqu'à les négliger; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés, et qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidents de leurs pieuses illusions, et de fuir presque la vue du reste de la terre. Une piété oisive et retirée ne sanctifie point le souverain; elle l'avilit et le dégrade.

Quoi! tandis que celui que son rang et sa naissance établissent dépositaire de l'autorité publique, se renfermerait dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux et secrets, les soins publics seraient aban-

donnés, les affaires demeureraient, les subalternes abuseraient de leur autorité, les lois céderaient la place à l'injustice et à la violence, les peuples seraient comme des brebis sans pasteurs, tout l'Etat dans la confusion et dans le désordre? La religion autoriserait donc des abus que la raison elle-même condamne.

Ce n'est pas qu'on prétende autoriser cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de la religion, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des règles de l'Evangile compatible avec les maximes du gouvernement et les intérêts de l'Etat. Dieu, qui est l'auteur des empires, ne l'est-il point des lois qui les gouvernent? A-t-il établi des puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime? et les rois seraient-ils son ouvrage, s'ils ne pouvaient régner sans que la fraude et l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur règne? N'est-ce pas la justice et le jugement qui soutiennent les trônes? La loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du souverain, comme la première loi de l'empire? et s'il fallait toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la loi de Dieu serait fausse, ou les sociétés humaines ne seraient pas l'ouvrage de Dieu.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux.*] Quelle erreur de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des règles saintes; que les empires et les monarchies ne se mènent point par des maximes de religion; que tout tomberait dans la langueur et dans l'inaction, si les maximes du christianisme conduisaient les affaires publiques, et qu'il n'est pas possible d'être en même temps et l'homme de l'Etat et l'homme de Dieu! Quoi, la justice, la vérité, la bonne foi, seraient funestes au gouvernement des Etats et des empires! la religion, qui fait tout le bonheur et toute la sûreté des peuples et des rois, en deviendrait elle-même l'écueil! les peuples ne pourraient devoir l'abondance et la tranquillité qu'à la fraude et à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent, et les ministres des rois ne pourraient acheter que par la perte de leur salut le salut de leur patrie! J'avoue qu'avec un souverain ambitieux qui médite des entreprises injustes, l'artifice et la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres, ou pour cacher ses mauvais desseins, ou pour colorer ses injustices. Mais que le prince soit juste et craignant Dieu, la justice et la vérité suffiront alors pour soutenir un trône qu'elles-mêmes ont élevé; l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité et dans leur droiture; on ne donnera plus à la fraude et à la dissimulation les noms pompeux d'art de régner et de science des affaires.

[Mystères. — *Sermon de la Passion de Notre-Seigneur.*] S'il ne fallait, pour être saint, que faire une action héroïque de vertu, un sacrifice éclatant, une démarche généreuse, il en coûterait moins à la plupart des hommes. On trouve en soi assez de résolution pour se faire une grande violence d'un moment; toutes les forces de l'âme semblent se réunir alors, et la courte durée du combat en adoucit et en soulage la douleur. Mais ce qui lasse dans la vertu, c'est qu'un sacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire; c'est qu'une passion vaincue renaît aussitôt, et qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Il est aisé d'être en certains moments héroïque et généreux; ce qui coûte, c'est d'être partout constant et fidèle.

[*IIe sermon d'une profession religieuse.*] Après les premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer; on laisse à ceux qui commencent une exactitude trop rigoureuse; on regarde tous les adoucissements et les petites infidélités, comme le privilége du temps et des années; on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens et de l'amour-propre; on se permet tranquillement des omissions dont on se faisait autrefois un grand scrupule; enfin on se persuade que le temps de la ferveur est passé, et qu'il ne convient qu'à des commençants d'observer les règles et les saints usages dans toute leur perfection et leur étendue.

XI. DU ZÈLE.

[Conférences. — *Du zèle contre les vices.*] Le véritable zèle prend différentes formes, selon les différents besoins de ceux qui en sont l'objet. Tantôt il menace, il effraye, il ne montre que des objets terribles et accablants; d'autres fois il console, il s'insinue, il rassure les défiances, il calme les frayeurs; mais c'est toujours la douceur de la charité qui lui fournit les expressions ou de consolation ou de terreur; c'est toujours elle qui emprunte tantôt les armes d'une sainte indignation, tantôt celles de la tendresse: c'est sa douceur qui forme toute sa sévérité, et c'est de sa sévérité elle-même que naît toute sa douceur; les emportements, les hauteurs, les duretés que l'on honore du nom de zèle, elle les désavoue; ce sont des saillies de l'homme, c'est une fougue de tempérament, c'est une imprudence du ministre, ce n'est pas la fonction sainte du ministère. Le zèle qui veut perdre, déshonorer, rendre publique l'infamie des pécheurs qu'il ne peut corriger, n'est pas le zèle qui prend sa source dans la charité; tout ce qui peut jeter de l'aigreur et de l'amertume dans le cœur de ses frères, lui paraît étranger au zèle dont elle est le principe.

Un ministre saint ne se propose de travailler que pour Dieu: il sait qu'il y a différents dons et divers talents dans l'Eglise, et que les plus applaudis ne sont pas toujours les plus utiles: il ne choisit pas même le genre de travail le plus conforme à son goût, il se livre à celui que l'Eglise lui destine; il n'en examine ni les avantages, ni les incommodités. Aussi aise d'être employé aux fonctions les plus obscures qu'aux plus

éclatantes; aussi zélé quand il faut laisser venir à lui les petits enfants, que lorsqu'il s'agit de porter la parole devant les rois et les grands de la terre; son unique gloire est que Dieu soit glorifié, et que lui-même puisse être oublié.

Souvent, par un faux prétexte de zèle, on se croit tout permis contre les pécheurs endurcis et obstinés : on se livre à leur égard à toute l'impétuosité d'un zèle ardent; on les décrie dans les entretiens particuliers, on les montre presque au doigt dans les instructions publiques, on les caractérise par des traits si marqués et si frappants que personne ne peut les méconnaître, et l'on s'applaudit, comme si un ministère de charité et de réconciliation pouvait devenir, sans profanation, un ministère public d'animosité et de satire. Par là on ajoute à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu, la haine de celui qui la leur annonce; en les aigrissant, on leur fait du crime une espèce de point d'honneur affreux : de sorte que ce n'est plus leur fragilité seule qui les y retient, c'est une ostentation de rage et un plaisir secret de morguer et de contrister celui qui les condamne et les censure publiquement.

Les travaux semblables du ministère, qui devraient, ce semble, réunir les ouvriers destinés aux mêmes fonctions, les divisent. On se regarde d'un œil jaloux, on exténue, on méprise mutuellement les talents et les succès les uns des autres; les succès de nos frères ne sont plus dans notre bouche qu'une prévention populaire; nous écoutons leurs éloges avec un air qui les désavoue. On ne connaît de bien que celui qu'on fait soi-même; on s'empresse, on s'intrigue pour attirer à soi ou aux siens les suffrages publics; et on croit avoir rendu gloire à Dieu, quand on les a soustraits à ceux à qui, sans nos artificieuses précautions, ils auraient été destinés. On va plus loin: on se déchire, on s'impute mutuellement des excès de rigueur ou de relâchement, opposés également à la sainte sagesse de l'Evangile : un ministère de paix devient un spectacle de guerre et de dissension : on répand parmi les fidèles cet esprit de division, et la prévention et la jalousie des ministres passent jusqu'à leurs disciples.

Le zèle est un saint désir de se rendre utile à ses frères; mais un désir rempli de lumière et de prudence, qui nous dirige lui-même dans le choix des moyens; tout ce qui nous paraît bon ne lui paraît pas pour cela convenable. Le cœur de la plupart des hommes est si corrompu, si pétri d'orgueil, de malignité, de perversité, et par là, né avec des penchants si inalliables avec les règles et le devoir, que le plus léger contre-temps, lorsqu'on s'efforce de les y rappeler, devient pour eux une raison de s'en éloigner encore davantage. Il faut, pour ainsi dire, leur en aplanir toutes les voies; c'est bien assez qu'ils aient à combattre leurs inclinations perverses, sans qu'on les oblige encore de pardonner les contre-temps et les imprudences. Si l'on prévoit que le zèle irritera le malade, loin de le guérir, il faut attendre des moments plus favorables, sans exposer la vérité au mépris et à la dérision. On cherche souvent à se décharger de son zèle, comme d'un fardeau qui pèse, sans prendre garde si le lieu où l'on veut le déposer est disposé à le recevoir; n'est-ce pas là plutôt chercher à soulager son impatience, que les infirmités de ses frères?

La jalousie non-seulement déshonore le zèle, mais le suppose éteint dans nos cœurs. Ce n'est pas le salut de nos frères que nous cherchons, c'est le vain honneur d'en être nous-mêmes les instruments et les ministres. La gloire de Dieu ne nous intéresse qu'autant que notre gloire propre se trouve mêlée avec la sienne. Nous souffrons que Dieu soit glorifié; peut-être même verrions-nous avec plaisir périr les pécheurs plutôt que de les voir sauvés par d'autres soins et d'autres talents que les nôtres. Nous voulons être seuls, et ne partager avec personne la gloire et les succès du saint ministère. Tout ce qui brille à nos côtés, ou qui nous efface, nous est insupportable, et nous regardons les dons de Dieu dans les autres comme notre confusion et notre opprobre. On se cache cette bassesse à soi-même, mais elle jette au dehors des fruits d'autant plus amers que sa racine est plus profondément cachée dans le cœur : on se la déguise sous les noms spécieux du zèle et de la charité. Mais quel zèle que l'accroissement de la gloire de Dieu et de la connaissance de son nom remplit de tristesse et d'amertume! quelle charité, que les dons de Dieu dans nos frères aigrissent et révoltent!

Il y a des bienséances et des mesures de sagesse dont le zèle ne doit jamais s'écarter. Il règle ses instructions sur le caractère de ceux qui l'écoutent; il choisit ses moments pour parler utilement et à propos; il ne précipite pas des corrections que la patience et la lenteur auraient rendues plus efficaces : son grand objet est d'être utile; et le même zèle qui forme en nous ce saint désir, est toujours ingénieux à nous fournir des expédients qui en assurent le succès.

La jalousie et la témérité dans le zèle sont d'ordinaire les suites et les tristes fruits de l'orgueil. On se laisse souvent également enfler des louanges et des mépris, de la faveur et de la contradiction des hommes : mais un ministre saint, qui dans ses fonctions ne se propose que le salut de ses frères, ne sent en lui de joie, de chagrin, de crainte, d'espérance, que par rapport à ce seul objet. Il sait que les applaudissements n'ont pour principe que l'orgueil, la prévention ou l'inconstance des hommes; qu'ils fouleront demain aux pieds l'idole qu'ils viennent d'élever aujourd'hui; qu'ils louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes que pour honorer la vertu; que la bizarrerie et le peu de solidité de leurs suffrages leur ôtent tout ce qui pourrait même satisfaire l'orgueil; qu'ils envient souvent et méprisent en secret ceux qu'ils semblent admirer

tout haut; et qu'il est rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche. Mais s'il ne s'enfle point des louanges, il ne s'élève point aussi des mépris et des persécutions. Il est vrai qu'elles sont promises à la piété, et proposées comme la gloire et la récompense du ministère; et par là dès qu'on s'en attire de la part des hommes, il semble qu'on est en droit de se croire marqué du sceau de l'apostolat. On croit succéder au zèle des premiers hommes apostoliques, parce qu'on succède à leurs tribulations; et on se persuade avoir rempli glorieusement son ministère, quand on l'a rempli avec le mépris et les mauvais traitements de ceux envers qui nous l'exerçons. Mais d'où savons-nous que nous ne devons pas à notre imprudence plutôt qu'à leur malice les contradictions que nous essuyons de leur part? L'humeur, l'emportement, l'indiscrétion, n'ont-ils pas ôté à notre zèle tout ce qu'il aurait eu de respectable, et fait retomber sur nous seuls les mépris et les persécutions que nous rejetons avec complaisance sur notre ministère? N'est-ce pas la manière peu décente, ou peu mesurée, d'annoncer la vérité qui l'a rendue dans notre bouche odieuse ou ridicule? Nous glorifier de ces contradictions, c'est nous glorifier souvent de l'abus que nous avons fait de notre ministère. Ainsi ni les louanges, ni les mépris des hommes dans nos fonctions ne doivent flatter notre orgueil; leurs louanges, parce qu'elles ne nous sont point dues; leurs mépris, parce que souvent ils nous sont dus.

On voit tous les jours des ministres qu'un zèle inconsidéré jette dans des inconvénients capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, et où l'honneur même de leur caractère est avili. Ils entreprennent tout; tout ce qui a l'apparence du bien les anime et les met en mouvement; rien ne leur paraît impossible, et rien ne leur semble à la place où il doit être. Ils voudraient tout changer, tout déplacer; ils commencent par mettre une confusion universelle en tout ce qu'ils touchent, sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Esprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenants, pourvu qu'ils s'agitent, ils sont contents d'eux-mêmes. Ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvénients les plus délicats, les plus dignes d'être ménagés, les plus exposés à des suites grandes et fâcheuses, les plus capables d'arrêter la prudence et l'habileté la plus consommée; et au sortir de cet écueil où ils viennent de se briser et de donner au public une scène toujours désagréable au ministère, ils vont avec la même sécurité tenter une autre entreprise qui ne leur offre pas moins de périls, et ne leur promet pas moins de confusion.

Le vrai zèle n'est point susceptible d'une ambition criminelle qui est comme la consommation et l'excès le plus marqué de l'orgueil: on se la dissimule presque toujours à soi-même, mais elle est souvent le motif secret et caché qui anime à notre insu nos fonctions les plus saintes. On n'est point imposteur en public, les mœurs sont régulières, on a horreur du crime, on se livre de bonne foi aux fonctions du ministère, on se propose d'être utile à ses frères; mais un point de vue plus éloigné nous anime et nous soutient. Tant d'autres avant nous ont réussi par cette voie, on ne désespère pas d'atteindre où ils sont parvenus; on envisage de loin la récompense: on n'ose en convenir avec soi-même; mais dès que nos espérances sont tombées et que le fantôme qui nous soutenait a disparu, le dégoût succède au zèle, la santé commence à devenir un prétexte qui nous éloigne de nos fonctions, le salut de nos frères ne nous touche plus que faiblement, et l'on cesse d'être zélé, dès que l'on cesse d'espérer et de prétendre.

Le monde est ravi de pouvoir se persuader qu'on ne peut le condamner sans se jeter dans des extrémités que le simple bon sens désavoue. Il redit alors avec ostentation qu'il n'y a que du ridicule et de la faiblesse d'esprit dans les invectives contre le vice: il triomphe quand il voit la doctrine sublime de l'Évangile, dont on lui vante tant la sagesse, défigurée par les procédés peu sensés du ministre; et confondant la religion avec le ministre qui l'annonce, il fait de l'un et de l'autre un sujet affreux de dérision et de censure.

Une ambition assez ordinaire dans le ministère est celle du succès. On veut réussir et entraîner après soi les grands et le peuple: c'est la gloire de Dieu et l'utilité publique qui pallient l'orgueil et l'injustice de ce désir. On s'afflige, on se rebute quand le succès ne répond pas à nos espérances. Un fruit secret et solide, que Dieu peut opérer par notre ministère, ne dédommage point notre vanité, on veut de l'éclat et des applaudissements. Dès que ce spectacle de vanité ne nous emporte point, on porte impatiemment le silence et la solitude qui nous suivent, on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions, on n'en sent plus que le poids et le travail. On s'y cherchait soi-même; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu seul, on croit avoir perdu son temps et ses peines.

XII. DE LA MORT.

[AVENT. — *Sermon du jour des Morts.*] Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs. Toutes leurs passions les attachent à la vie, et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur; et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit; le bonheur se montre toujours à nous de loin. La mort de nos maîtres, ce grand spectacle, où le monde et toute sa gloire fondent à nos yeux, leur mort change

nos vues, sans changer notre cœur. Chacun tente la fortune par de nouvelles voies. Nous formons de nouveaux projets; nous nous faisons un nouveau plan de cour et de mesures; nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions. Nos projets échouent sans cesse, et nos espérances revivent de nos projets mêmes renversés. Au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'avenir.

[Petit Carême. — *Sermon du jour de Pâques.*] La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de la gloire des grands. Les vaines louanges dont on les avait abusés pendant leur vie, descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau. Ils ne survivent pas longtemps à eux-mêmes; ou s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures qu'à la vanité des éloges. Leurs louanges n'ont eu que la même durée de leurs bienfaits; ils ne sont plus rien, dès qu'ils ne peuvent plus rien; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs. De nouvelles espérances forment un nouveau langage; on élève sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant; on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes; leur gloire n'a point de consistance assurée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

[Carême. — *Sermon du jeudi de la quatrième semaine.*] Le premier pas que l'homme fait dans la vie est aussi le premier qui l'approche du tombeau. Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; et comme si c'était pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive pour mériter de mourir. Nous portons tous en naissant la mort dans notre sein; il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit. Les aliments nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent, ce feu spirituel qui nous anime au dedans nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie.

[Mystères. — *Sermon du jour de l'Assomption.*] La gloire de l'usurpateur qui s'est élevé par des voies injustes, qui a dépouillé l'innocent, et chassé l'héritier légitime pour se mettre en sa place, et se revêtir de sa dépouille, sera ensevelie avec lui dans le tombeau : sa mort développera la honte de sa vie. C'est alors que la digue qu'opposaient aux discours publics ses succès et sa puissance étant ôtée, on se vengera sur sa mémoire des fausses louanges qu'on avait été contraint de donner à sa personne. C'est alors que tous les grands motifs de crainte et d'espérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvrait les circonstances les plus honteuses de sa vie; on découvrira le motif secret de ces entreprises glorieuses que l'adulation avait tant exaltées, et l'on en exposera l'indignité et la bassesse. On regardera de près ces vertus héroïques que l'on ne connaissait que sur la bonne foi des éloges publics, et l'on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la nature et de la société foulés aux pieds : on le dépouillera alors de cette gloire barbare et injuste dont il avait joui; on lui rendra l'infamie et la mauvaise foi de ses attentats, qu'on avait bien voulu se cacher à soi-même. Sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant, et son opprobre ne finira qu'avec les siècles. La dernière postérité ne le connaîtra que par ses crimes. Les histoires, fidèles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom et sa honte; et le rang où il s'est élevé aux dépens des lois, de l'honneur et de la probité, en le faisant entrer sur la scène de l'univers, ne feront qu'immortaliser son ambition et son ignominie sur la terre. La mort finit toute sa gloire; elle l'anéantit dans tout ce qu'il était de grand aux yeux des hommes; elle le laisse seul, sans force, sans appui, sans ressource. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyait immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voient de loin périr un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus accorder des larmes à son malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi, seul aux prises avec la mort, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent; le passé ne lui paraît plus qu'un instant fugitif qui n'a fait que briller et disparaître; l'avenir est un abîme immense où il ne voit ni fin ni issue, et où il va se perdre et s'engloutir pour toujours; le monde, qu'il croyait éternel, n'est plus qu'un fantôme qui se dissipe; tout ce qu'il avait cru réel et solide s'évanouit; tout ce qui lui avait paru frivole et chimérique se montre à ses yeux et se réalise; et son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux penchants et un nouveau cœur.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] La mort nous paraît toujours comme l'horizon qui borne notre vue, s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, ne croyant jamais pouvoir y atteindre. Chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés, Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres, et au milieu de tant de têtes et de fortunes abattues, nous demeurons fermes; comme si le coup devait toujours porter à côté de nous, et que nous eussions jeté ici-bas des racines éternelles.

[Carême. — *Sermon du jeudi de la quatrième semaine.*] La mesure de nos destinées n'est pas égale. Les uns voient croître en paix,

jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années ; il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore et celui qui les voit sécher et disparaître. Nous vivons tous incertains de la durée de nos jours, et cette incertitude endort notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années, et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troublerait, et ne nous laisserait point un moment tranquilles ; nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous : cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûterait de tout, nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux : et cette même mort qui peut arriver chaque jour, chaque instant, nous laisse toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune ; et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devaient être éternelles.

XIII. DU CHOIX D'UN ÉTAT.

[Carême. — *Sermon du mercredi de la seconde semaine.*] On se détermine d'ordinaire pour le choix d'un état, dans un âge où à peine la raison peut connaître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devrait encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusements et des goûts puérils de l'enfance. A peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie ; et ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée, sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant à ces images suggérées ; le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée de l'enfance. Ainsi avant que nos penchants soient développés, et que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagements éternels, et arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

[Mystères. — *Second sermon de la Purification.*] Si on démêle dans un enfant les premières espérances de ces talents qui font réussir dans le monde ; s'il paraît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom, on le sépare pour la terre, on le regarde comme destiné et consacré au siècle par sa naissance. En vain mille désirs de séparation et de retraite laissent comprendre les desseins de Dieu sur lui, on les regarde comme des légèretés de l'enfance : on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, et on lui offre celle du siècle. On ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable; mais on exige qu'il connaisse le monde auparavant, et on attend qu'il l'ait aimé : on veut laisser mûrir la raison, et on laisse flétrir l'innocence et fortifier les passions : on se persuade qu'il faut l'engager dans des plaisirs qui éprouvent sa résolution, et on le met dans des occasions qui corrompent son âme. Mais lorsqu'on trouve les mêmes désirs de retraite dans ceux qui par l'ordre de leur naissance, ou par la médiocrité de leurs talents, se trouvent moins propres au monde, et à seconder la vanité de nos projets, est-on si difficile et si circonspect? prend-on tant de mesures pour éprouver si c'est le bon esprit qui les pousse? Ah! loin de nous défier de leur âge et de leur enfance, nous en abusons; loin de leur représenter les inconvénients d'un choix téméraire, on le leur inspire ; loin de leur faire connaître les plaisirs du monde, pour éprouver leur résolution, la grande attention est de les en éloigner, et de leur en faire des peintures affreuses : au lieu de leur représenter avec neutralité le siècle et la retraite, on les place dans des situations où tout leur fait entendre ce qu'on n'ose leur dire, on fait de leur éducation une voie qui conduit à nos fins. Sous prétexte de les éloigner des dangers, on dérobe de bonne heure le monde à des yeux devant lesquels on craint qu'il ne paraisse trop aimable. On ne les traîne pas comme des victimes infortunées à l'autel ; mais peut-être on leur rend la retraite souhaitable par les sévérités et les sentiments injustes qu'ils ont à essuyer auprès de nous.

[*Panégyrique de sainte Agnès.*] Y regarde-t-on de si près, quand il s'agit d'un établissement qui va assurer un grand rang et une fortune immense? Les mœurs, la religion, la piété, décident-elles de nos choix dans le sacrement de mariage? L'intérêt ou la passion ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien sacré? Les biens et les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier ; les vertus y sont-elles comptées? On met tout en œuvre pour assortir les fortunes, on ne se met point en peine d'assortir les cœurs ; pourvu que tout le reste convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une société sainte et indissoluble n'a souvent pour tout lien qu'une opposition secrète de caractères qui va bientôt la troubler, et peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie nous a bientôt désunis. L'ouvrage des passions ne saurait être durable; on unit souvent, et on unit en vain ce que Dieu avait séparé. Tant de divorces scandaleux sont de faibles leçons, et ne rendent pas les mariages plus saints et plus prudents; et l'on voit tous les jours les plus grandes maisons périr et s'éteindre par le sacrement même destiné à les soutenir et à les perpétuer.

[Mystères. — *Second sermon de la Purification.*] La honte de nos familles devient souvent le partage du Seigneur. Les vases de rebut que nous n'avons pas trouvés di-

gnes d'être placés dans notre maison, nous les choisissons pour être les vases d'honneur du temple du Dieu vivant. Ainsi ces pierres inutiles que nous rejetons, comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de notre fortune, nous les réservons pour être les pierres de l'angle et les colonnes de la maison du Seigneur.

Hé quoi ! l'art des arts, le gouvernement des âmes, demandent-ils moins de talents que les occupations frivoles et les inutilités de la terre? L'interprétation des mystères de la foi, la défense de la vérité et de la doctrine, l'instruction des peuples, la dispensation des grâces de l'Eglise; des devoirs si sublimes ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talents inutiles et à des esprits vulgaires et médiocres? La force pour résister à l'erreur, la lumière et l'élévation pour la découvrir et la confondre, le zèle pour combattre le monde avec ses abus et ses maximes, la sainteté pour le corriger, la plénitude de l'esprit de Dieu pour le toucher, l'éloquence sainte pour le convaincre, l'intrépidité pour ne pas le ménager, la grandeur d'âme pour être au-dessus de ses menaces et de ses promesses; sont-ce là des ministères vulgaires et rampants? et faut-il, pour des fonctions si élevées, être né moins heureusement que pour les amusements du monde et les agitations puériles qui en sont les plus sérieuses occupations?

[Carême. — *Sermon du mercredi de la seconde semaine.*] On n'a garde de donner à des enfants des instructions dont on serait fâché qu'ils fissent usage; on les éloigne même des personnes et des lieux où ils pourraient les recevoir. On leur exagère tous les jours les inconvénients d'un état où les intérêts d'une maison ne les demandent pas; on leur enfle les avantages et les agréments de celui auquel on les destine, et l'on ne se sert que de leurs passions pour leur inspirer un choix qui doit les conduire à les combattre. C'est l'ordre de la nature tout seul qui d'ordinaire en décide; on n'attend point d'autres marques de vocation que le rang de la naissance, ou la situation de la fortune. On se persuade qu'être né le premier dans une famille, c'est être choisi du ciel pour succéder aux titres et aux dignités de nos ancêtres; que n'avoir que le second rang dans la maison de son père, c'est un droit qui nous ouvre la porte de la maison du Seigneur; qu'un grand nom et une fortune médiocre sont un engagement inévitable à choisir Jésus-Christ pour époux.

[Mystères. — *Second sermon de la Purification.*] Nous exigeons de ceux qui sont engagés dans les saints ministères tant de qualités rares et sublimes; nous voulons que leurs mœurs soient irrépréhensibles, qu'ils brillent par la sainteté de leur vie, comme des astres au milieu des ténèbres et de la corruption générale du monde; nous voulons qu'ils éclaircissent nos doutes, qu'ils redressent nos égarements, qu'ils soutiennent notre faiblesse, qu'ils consolent nos afflictions; nous voulons qu'ils soient les dépositaires de la doctrine et de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raison de notre foi et à humilier toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; mais c'est nous-mêmes qui les avons donnés à l'Eglise, c'est de nos mains que le Seigneur les a reçus, et si nous ne présentons au temple que ce que nous avons de pire et de plus défectueux, comment y trouverons-nous ce qu'il y a de plus rare et de plus excellent sur la terre? Nous faisons après cela nous-mêmes de leurs dérèglements et de leur ignorance, le sujet le plus ordinaire et le plus agréable de nos dérisions et de nos censures. Mais n'est-ce pas l'ouvrage de notre orgueil et de notre intérêt que nous trouvons si digne de risée? n'est-ce pas notre cupidité qui a placé sur l'autel ces idoles méprisables que nous insultons? Si le Seigneur se choisissait lui-même ses victimes, seraient-elles si indignes de lui ? et les asiles saints cacheraient-ils tant de dégoûts, de faiblesses et de murmures?

[Carême. — *Sermon du mercredi de la seconde semaine.*] Le respect humain préside fort souvent à la décision de nos destinées et nous force à des choix que tous nos penchants désavouent. Tel prend le parti des armes et suit une route d'où mille raisons de tempérament, de goût, d'intérêt même l'éloignent, parce que, né avec un nom, il n'oserait se borner aux soins domestiques, et que le monde regarderait ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderait dans le monde, et aime mieux s'exposer à toutes les suites de la fragilité que de déshonorer son nom par une alliance inégale. Tel, sans aucun attrait pour la retraite, s'y consacre par pure fierté, parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom et s'établir convenablement dans le monde, un asile saint lui paraît plus honorable aux yeux des hommes qu'une fortune obscure et rampante. Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et de ses jugements qui en décide: en un âge tendre, on regarde comme une loi la volonté de ceux dont on tient la vie; on n'ose produire des désirs qui contrediraient leurs desseins, on étouffe des répugnances qui deviendraient bientôt des crimes. Des parents barbares et inhumains, pour élever un seul de leurs enfants plus haut que ses ancêtres et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier tous les autres et de les précipiter dans l'abîme. Ils arrachent du monde des enfants à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait pour la retraite; ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'immoler à la cupidité de leurs pères plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore. Pourvu que ce qui paraît d'une famille éclate, brille et fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées

cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes de ce qui ne paraît qu'aux yeux de Dieu.

Dieu a-t-il assujetti ses desseins à la bizarrerie des arrangements humains? Les talents propres d'un état sont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? Le goût qui nous inspire le choix, vient-il avec l'ordre de la naissance, et la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus disposé à remplir les devoirs saints et sublimes du sacerdoce que celui de ses frères?

Si l'on attend un âge avancé pour se choisir un état, c'est le hasard et l'occasion qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée à laquelle on ne s'attendait point, nous dépouille à l'instant de l'ignominie du siècle et nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change nos vues, nous rengage dans le monde d'où nous venions de sortir, et notre vocation à l'autel expire à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est souvent toute la raison qui nous arrache brusquement au siècle et nous précipite dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune et la destinée d'un ami. Enfin, de tous les choix, il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un état de vie, et voilà pourquoi il n'en est point où la méprise soit plus ordinaire.

La prospérité des maisons n'est pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère et dans la vertu de ceux qui les soutiennent; aussi leur décadence, leur calamité, sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné; les débauches l'épuisent, il meurt sans postérité et son nom s'éteint avec lui et avec le sacerdoce forcé de ses frères. Que de maisons illustres tombées dans l'oubli, subsisteraient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition et de la cupidité n'en avaient sapé les fondements et enseveli le nom et toute la grandeur sous leurs ruines?

XIV. DES TALENTS.

Petit Carême. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Que sont les grands talents? que de grands vices, si nous ne les employons que pour nous-mêmes. Que deviennent-ils entre nos mains? souvent les instruments des malheurs publics, toujours la source de notre condamnation et de notre perte. Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? un astre nouveau et malfaisant, qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui. Ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une faible digue à l'impétuosité de sa course; il croira effacer, par l'éclat de ses victoires, leur témérité ou leur injustice. L'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes; tout ce qui lui paraîtra glorieux deviendra légitime. Il regardera les moments d'un repos sage et majestueux comme une oisiveté honteuse et des moments qu'on dérobe à sa gloire. Ses voisins deviendront ses ennemis dès qu'ils pourront devenir sa conquête; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur sang, la triste matière de ses triomphes. Il épuisera et renversera ses propres états pour en conquérir de nouveaux; il armera contre lui les peuples et les nations, il troublera la paix de l'univers, il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain! et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

[*Oraison funèbre de M. de Villeroi.*] Dans une révolution d'Etat, c'est une conjoncture bien délicate de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer sans aveu dans les affaires publiques, on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchants que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paraître, on procure à son ambition des moyens de crime et de déshonneur, et souvent on abandonne son devoir, sans autre intérêt que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat et de dignité. La France a vu sur la scène, presque dans tous les temps, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des princes et faire mouvoir les ressorts infinis d'un état; mais hélas! souvent chargés de la haine, comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie, plutôt comme les instruments de la colère du ciel que comme des ministres de la puissance du siècle, et ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de mérite pour déplaire à tout un royaume. C'est que le même zèle qui nous attache au prince, nous endurcit souvent envers le public; c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes méprisable.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Repassons sur tous les grands talents qui rendent les hommes illustres; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle. Les vastes connaissances, empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge, qui dans tous les âges ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé dans le sein même du christianisme, les sectes qui le déchirent. Ces beaux esprits si vantés, et qui, par des talents heureux, ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques et où les siècles qui nous suivront

viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des états et des empires, et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues. Les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talents. Un seul homme obscur, avec les avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever dans le dernier siècle, sur les débris de la patrie, changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses droits et de sa liberté; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs rois; renverser le trône et donner à l'univers le spectacle d'un souverain, dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulents, capables de tout soutenir, hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache, et qui aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter, et faire usage de leurs talents et de leurs forces. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux.

XV. DES GRANDS.

[Petit Carême.—*Sermon de la Purification.*] Les grands ne semblent nés que pour les autres; le même rang qui les donne en spectacle, les propose pour modèles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques. On suppose que ceux qui méritent nos hommages, ne sont pas indignes de notre imitation. La foule n'a pas d'autres lois que les exemples de ceux qui commandent; leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux qui les imitent. Notre nation surtout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres, et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne. On est flatté d'une ressemblance qui nous rapproche de leur rang; tout devient honorable d'après de grands modèles; et souvent l'ostentation toute seule, nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croirait dégénérer, en ne copiant point les mœurs de la cour; le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité le perpétue.

[Petit Carême.—*Serm. du premier dimanche.*] Le plaisir ce premier écueil de la vie humaine, devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands. Dans les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire: les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la retient, l'amour de la fortune la partage. Dans les princes et dans les grands, où elle ne trouve point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment et l'irritent, [car quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique?] les occasions préviennent presque leurs désirs; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent partout des crimes qui les attendent. L'indécence du siècle et l'avilissement des cours, honorent même d'éloges publics, les attraits qui réussissent à les séduire; on rend des hommages à l'effronterie la plus honteuse; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration; et l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, les princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connaissent plus d'autre frein que leurs volontés, et leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres. Ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait: devant eux, toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible.

[Petit Carême.—*Serm. du troisième Dimanche.*] Telle est la destinée des grands qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité des sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils sont à charge à eux-mêmes. Leurs projets se détruisent les uns les autres, et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, et que lui seul peut fixer. Leurs ordres ne sont jamais, un moment après, les interprètes sûrs de leur volonté; on déplaît en obéissant; il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches sont vagues, incertaines, incompréhensibles: on a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant; ils changent de sentier, on s'égare avec eux, et on les manque encore; ils se lassent des hommages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse. Les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices et de leur humeur, et ils ne peuvent le porter eux-mêmes: ils ne semblent nés que pour leur malheur, et pour le malheur de ceux qui les servent.

[Petit Carême.—*Serm. du premier dimanche.*] L'ambition et l'amour de la fortune, dans les autres hommes, partagent l'amour du plaisir. Les soins qu'elle exige sont autant de moments dérobés à la volupté. Le désir de parvenir suspend du moins des passions qui de tout temps en ont été l'obstacle. On ne saurait allier les mouvements sages et mesurés de l'ambition, avec le loisir, l'oisiveté, et presque toujours le dérangement et les extravagances du vice. En un mot, la débauche a toujours été l'é-

cueil inévitable de l'élévation ; et jusqu'ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, et l'ont rarement avancée. Mais les grands, qui n'ont plus rien à désirer du côté de la fortune, ne trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs : la naissance leur a tout donné ; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, Leurs ancêtres ont travaillé pour eux ; ils se reposent de leur élévation sur leurs titres, tout le reste est pour les passions. Aussi les enfants des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang et des honneurs de leurs pères, et ne le sont pas toujours de leur gloire et de leur vertu. Héritiers d'un grand nom, il leur paraît inutile de s'en faire un à eux-mêmes. Ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le sang et les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur mollesse et de leur oisiveté. La nature a tout fait pour eux, elle ne laisse plus rien à faire au mérite ; et souvent l'époque glorieuse de l'élévation d'une race, devient un moment après elle-même, sous un indigne héritier, le signal de sa décadence et de son opprobre. Les enfants de la gloire et de la magnificence, sont rarement les enfants de la sagesse et de la vertu. Il est presque plus rare de soutenir la gloire et les honneurs auxquels on succède, que de les acquérir soi-même.

[Petit Carême. — *Sermon de la Purification.*] Comme le premier penchant des peuples est d'imiter les grands, le premier devoir des grands est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls ; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée. Confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public ; leur perte ou leur salut se borne à leur personne, ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu, mais il ne saurait imposer et autoriser le vice.

[Petit Carême. — *Sermon du premier dimanche.*] La crainte du public est un frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte ; il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher, et le monde lui-même qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure et d'opprobre. Il favorise les passions et il impose pourtant des bienséances qui les gênent ; il fait des leçons publiques du vice et de la volupté, et il exige pourtant le secret et une sorte de ménagement de ceux qui s'y livrent. Mais les princes et les grands ont secoué le joug. Ils ne font pas assez de cas des hommes, pour redouter leurs censures ; les hommages publics qu'on leur rend, les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux ; ils ne craignent pas un public qui les craint et qui les respecte ; et à la honte du siècle, ils se flattent avec raison qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au peuple, le leur montre dans un point de vue si éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'était pas ; ils méprisent des traits partis de si loin, et qui ne sauraient venir jusqu'à eux, et presque toujours devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

[Petit Carême. — *Sermon de la Purification.*] Quand l'exemple des grands ne trouverait pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt et l'envie de leur plaire leur donneraient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendants à leurs grâces. Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable. Le plaisir d'ordinaire irréconciliable avec la fortune en devient l'artisan et le ministre. Les passions déjà si favorisées par nos penchants, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime. Tous les motifs se réunissent contre la vertu ; et s'il est si mal-aisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore !

[Petit Carême. — *Sermon du troisième dimanche.*] Le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée. Héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état ; il regarde sans envie ce qu'il ne pourrait souhaiter sans extravagance. Tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède, et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux ; mais non pas des inquiétudes qui le dévorent. Au grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout ; ses désirs croissent avec sa fortune, tout ce qui est plus élevé que lui le fait paraître petit à ses yeux ; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui que rongé d'en voir qui le précèdent. Il ne croit rien avoir s'il n'a tout, son âme est toujours avide et altérée, et il ne jouit de rien si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

[Petit Carême. — *Sermon de la Purification.*] Ce n'est pas à leur nation seule que se bornent l'impression et l'effet contagieux de l'exemple des grands. Ils sont en spectacle à tout l'univers ; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation ; rien n'est privé dans leur vie, tout appartient au public ; l'étranger, dans les cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen ; ils vont se faire des imitateurs jusque dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis. Le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices ; ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers ; au milieu de tous les peuples se passent des événements qui prennent leur source dans leurs exemples. Ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations, et leurs vices ou leurs

vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire. La France surtout, qui depuis longtemps fixe tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation; les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs et les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées. Nous y voyons même les enfants des souverains s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici comme des hommes privés, substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre, et comme le trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit.

[Petit Carême. — *Sermon du troisième dimanche.*] Parcourons toutes les passions, c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes; plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes: comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables. Leurs craintes plus excessives: exempts de maux réels, ils s'en forment de chimériques, et la feuille que le vent agite est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes: plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte leur félicité et leur est insupportable. Ils ne savent user sagement ni de la maladie, ni de la santé, ni des biens, ni des maux inséparables de la condition humaine. Les plaisirs abrégent leurs jours, et les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé déjà ruinée par l'intempérance succombe sous la multitude des remèdes, et l'excès des attentions achève ce que n'avait pu faire l'excès des plaisirs et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toutes seules deviennent pour eux une espèce de maladie et de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin leurs assujettissements plus tristes: élevés à vivre d'humeur et de caprices, tout ce qui les gêne et les contraint, les accable. Loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs et de la contrainte des bienséances: ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique. Le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes: tout est un joug pesant à qui veut vivre sans joug et sans règle.

[Petit Carême. — *Sermon du premier dimanche.*] Plus on est grand, plus on est redevable au public. L'élévation qui blesse déjà l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévères et plus éclairés de nos vices. Il semble qu'ils veulent regagner par les censures, ce qu'ils perdent par la soumission. Ils se vengent de la servitude, par la liberté des discours. Les grands se croient tout permis, et on ne pardonne rien aux grands: ils vivent comme s'ils n'avaient point de spectateurs; et cependant ils sont tout seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

[Petit Carême. — *Sermon de la Purification.*] Les exemples des grands ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir. Les vices ou les vertus des hommes du commun, meurent d'ordinaire avec eux: leur mémoire périt avec leur personne, et leurs actions sont ensevelies et reposent sons l'obscurité du même tombeau que leurs cendres. Mais les grands sont de tous les siècles; leur vie liée avec les événements publics, passe avec eux d'âge en âge. Leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité. Le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes. Les dissolutions des grands ne meurent point; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

XVI. DU MONDE.

[Avent.—*Sermon de la Toussaint.*] Qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui? C'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, et où pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. C'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. C'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse, par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient, par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments: les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contretemps, leurs bruits désagréables. Les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues, et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables;

où tout ce qui plaît, ne plaît jamais longtemps, et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence; c'est le monde dans son beau, c'est le monde de la cour.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] Si le monde n'attachait les hommes que par le bonheur de leur condition présente, comme il ne fait point d'heureux, il ne se ferait point d'adorateurs. L'avenir, qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource, et sa séduction inévitable. Il nous lie par ses espérances, ne pouvant nous satisfaire par ses dons; et l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de ses bienfaits.

Les hommes parlent tous les jours, sur le néant des choses humaines, le langage de la vérité; et ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité et du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien, et nous ne vivons que pour le monde. Sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres; philosophes dans l'inutilité des conversations, peuple dans tout le cours de notre conduite; toujours éloquents à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genou avec la multitude, devant l'idole que nous venons de fouler aux pieds; et à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages. Ce qui paraît grand aux yeux du monde, est toujours grand pour nous; ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur aspire; ce qu'il vante, est la seule gloire qui nous touche.

[*Premier sermon d'une profession religieuse.*] Tout est danger dans le monde. Dangers dans la naissance: elle est une espèce d'engagement à toutes les passions; dangers dans l'élévation: elle nous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne; dangers dans les soins publics: il faut prendre sur soi les passions des grands et la misère des peuples, allier les maximes de la religion avec celles de la prudence de la chair, et opter entre sa conscience et sa fortune: dangers dans l'usage des grands biens; nous avons sans cesse à nous défendre ou des profusions qu'inspire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice; dangers dans les exemples; le vice perd son horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent, et nous sommes rassurés, en trouvant dans les faiblesses d'autrui une excuse à nos faiblesses propres; dangers dans les entretiens: on veut plaire, et l'on ne plaît que par les passions, ou qu'on reçoit ou qu'on inspire; dangers dans les amitiés: le venin s'insinue par la conformité des humeurs, et par les douceurs de la société; on ne peut se passer de délassement, et le monde n'en fournit que de funestes à l'innocence; dangers dans les concurrences: on veut s'élever, et il est malaisé d'aimer ceux qui nous supplantent, et qu'on nous préfère; dès que les intérêts sont divisés, les cœurs aussi ne tardent pas de l'être; dangers dans le mariage: la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des intérêts forme presque toujours; une société sainte devient une tentation domestique, et dès que le devoir devient un joug, le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes; dangers dans l'état de liberté: les passions qui n'ont point de frein, s'échappent malgré nous, et l'éloignement d'un lien sacré n'est souvent que l'amour d'une servitude plus universelle; dangers dans la probité mondaine: dès que le monde est content de nous, on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être; on confond la réputation de la vertu avec la vertu même; et parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige; enfin dangers dans la piété même: comme elle est rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent souvent le principe: on avait d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt soi-même.

Voilà le monde. Si on échappe d'un péril, on vient bientôt échouer à un autre. Si l'exemple nous trouve inébranlables, l'amitié nous séduit; si l'intérêt ne nous touche pas, la gloire et la réputation nous entraînent; si nous nous défendons des grands excès, des passions plus douces et plus dangereuses ne nous trouvent pas insensibles; si l'inclination nous éloigne du dérèglement et de la débauche, la complaisance nous y jette; si nous sommes libres d'ambition pour nous-mêmes, nous la sentons revivre pour nos enfants; si nous sommes fidèles à ne pas chercher les occasions, nous ne saurions répondre de celles qui nous cherchent.

[AVENT. — *Sermon du troisième dimanche.*] Voyons toutes ces âmes qui ont vieilli dans le monde, et que l'âge tout seul a retirées des plaisirs; l'amour du monde ne meurt qu'avec elles; sous des dehors différents, et que la bienséance seule a changés, nous voyons le même goût pour le monde, les mêmes penchants, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années; on fait revivre par l'erreur de l'imagination, tout ce que l'âge et les temps nous ont ôté; on regarde avec envie une jeunesse florissante, et les amusements qui la suivent; on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état; on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, et sans s'exposer à la risée publique. Enfin à mesure que le monde s'enfuit et nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais. Le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, et nous mettre hors d'état de nous en passer.

[Avent. — *Sermon de la Toussaint.*] Rien n'est constant dans le monde, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. On y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres; en dégradant ceux qui étaient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampaient il n'y a qu'un moment devant eux; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouaient un rôle brillant; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Les hommes passent toute leur vie dans des agitations, des projets, et des mesures, toujours attentifs ou à se surprendre, ou à éviter d'être surpris: toujours empressés et habiles à profiter de la retraite, de la disgrâce, ou de la mort de leurs concurrents, et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité : toujours occupés ou de leurs craintes, ou de leurs espérances; toujours inquiets ou sur le présent, ou sur l'avenir, jamais tranquilles ; travaillant tous pour le repos, et s'en éloignant toujours plus.

[*Panégyrique de saint Benoît.*]Le monde tout seul est trop triste et trop dégoûtant pour nous plaire et pour nous séduire ; il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, et que nous aidions, par nos erreurs, l'impuissance de ses attraits. Ainsi ce monde misérable que nous aimons, n'existe nulle part; c'est une chimère qui n'est qu'en nous-mêmes; c'est une divinité imaginaire qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul. Ce sont nos désirs et nos espérances qui sont nos dieux auxquels nous sacrifions tout, et qui forment nos seuls plaisirs, et nos passions les plus violentes.

[Avent. — *Sermon de la Toussaint.*] Quelle ressource pour un homme, lequel après avoir sacrifié au monde et à ses maîtres, son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissements, pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation et de la fortune; arracher d'entre les mains des places qu'il avait méritées, et qu'il croyait déjà tenir; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, et de dépendre de ceux qu'il n'avait pas cru dignes autrefois de recevoir ses ordres! Ira-t-il loin du monde, se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? Mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir, et trouver moins de diversion à ses chagrins? se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? mais nos malheurs, à nos yeux, ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui ; et d'ailleurs, quelle consolation, de sentir renouveler ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image et le souvenir dans les autres! Se retranchera-t-il dans une philosophie, et dans la force de son esprit? Mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté : on peut être philosophe pour le public ; on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource, en se livrant aux plaisirs et aux infâmes voluptés? Mais le cœur, en changeant de passions, ne fait que changer de supplices. Cherchera-t-il dans l'indolence et dans la paresse, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances et des prétentions ? une conscience criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'en est pas plus tranquille. On peut ne plus sentir ses disgrâces et ses malheurs, on sent toujours ses infidélités et ses crimes.

[*Panég. de saint Benoît.*] Le monde est plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est par les faveurs réelles qu'il accorde. Nul presque de tous ceux que le monde séduit et entraîne, n'est content de sa destinée, et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissait les peines de notre état présent et ne liait encore nos cœurs au monde, il ne faudrait pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes chacun, en secret, ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne saurait faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons, et que le monde ne saurait nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons. Nous charmons nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique et par une illusion perpétuelle et déplorable; nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui, par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons, de notre méprise même, l'occasion de retomber dans de nouvelles. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos désirs; nous ne jouissons jamais, nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons, nous n'y sommes pas assez heureux, c'est ce monde chimérique que nous nous formons nous-mêmes; ce n'est pas un bonheur réel, c'est une vaine image après laquelle nous courons, sans jamais pouvoir y atteindre; c'est un prestige qui nous joue, qui ne se montre jamais que de loin, et qui s'évanouit et s'éloigne encore, lorsque nous croyons y toucher et le saisir.

[*Paraphr. du psaume* XI.] La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le désir insatiable d'accumuler, voilà les vertus que le monde connaît et estime, voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans. La droiture y passe pour simplicité; être double et dissimulé, est un mérite qui honore. Toutes ses sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité. La parole n'y est plus l'interprète des cœurs, elle n'en est que le masque qui le cache et qui le déguise. Les entretiens n'y sont que des men-

songes, affectés sous les dehors de l'amitié et de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges et les adulations, et on porte dans le cœur la haine, la jalousie, et le mépris de ceux qu'on loue. Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille dont les intérêts doivent être communs, il semble que les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami ; rompt tous les liens du sang et de l'amitié, et c'est un motif si bas qui décide de nos haines et de nos amours. Les besoins et les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence et de la dureté, même dans les cœurs, lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le secourir.

[1er *Sermon* d'une *profession religieuse*.] Si nous connaissions le fond et l'intérieur du monde, si nous pouvions entrer dans le détail secret de ses soucis et de ses noires inquiétudes, si nous pouvions percer cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe et magnificence, que nous le trouverions différent de ce qu'il paraît ! Nous n'y verrions que des malheureux ; le père divisé d'avec l'enfant; l'époux d'avec l'épouse ; le secret des familles ne cacher aux yeux du public que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles. Les amitiés y sont troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices. Les liaisons les plus étroites y sont refroidies par l'inconstance. Les engagements les plus tendres y finissent par la haine et la perfidie. Les fortunes les plus brillantes y perdent tout leur agrément, par les assujettissements qu'elles exigent. Les places les plus honorables n'y font sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut. Chacun s'y plaint de sa destinée. Les plus élevés n'y sont pas les plus heureux ; ils montent par leur rang et par leur fortune jusqu'au dessus des nuées; on les perd de vue, si haut ils sont placés; ils paraissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les grâces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité et la puissance sont toujours accompagnées ; et par la satiété même des plaisirs, et par la gêne des assujettissements et des bienséances, et par la bizarrerie de leurs désirs, et par l'amertume de leurs jalousies, et par la bassesse qu'ils emploient pour plaire au maître, et par les dégoûts qu'ils en essuient, ils sont plus bas que le peuple et plus malheureux que lui.

XVII. DES FAUSSES VERTUS.

PETIT CARÊME. — *Sermon du Dimanche de la Passion*. Le monde se vante qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, il a encore sauvé du débris des restes d'honneur et de droiture; que malgré les vices et les passions qui le dominent, paraissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la faiblesse, en un mot partisans du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu. Voilà les héros d'honneur et de probité que le monde fait tant valoir. Mais ces hommes vertueux dont il se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie ; et dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie, sont l'unique lien et le seul devoir qui les attache. Amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leur parole; mais c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire, ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la faiblesse, mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité ; et les éloges des opprimés sont ce que leur offre de plus touchant leur oppression et leur misère.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du Vendredi saint*.] On aime le devoir et l'équité, lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour eux, qu'on peut compter sur les suffrages publics, que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde, et que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défense héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la dissimulation et la souplesse. Nous cherchons la gloire et les applaudissements dans le devoir, et presque toujours c'est la vanité qui donne des défenseurs à la vérité

[PETIT CARÊME. — *Sermon du Dimanche de la Passion*. Qu'il s'offre au vertueux du siècle une occasion sûre de décréditer un ennemi, ou de supplanter un concurrent, pourvu qu'il conserve la réputation et la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite. Que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu. Plaçons-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera point de l'accorder avec son devoir ; en un mot, qu'il passe toujours pour un homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être.

Les vertus humaines, nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, y trouvent un moment après leur tombeau ; formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret et dans les ténèbres ; appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugements

des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles; les tristes fruits de l'amour-propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire; enfin le faible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

C'est la religion toute seule qui assure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit sont partout les mêmes. La honte et l'opprobre en seraient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paraîtrait que plus belle et plus glorieuse à l'homme de bien; sa vie même serait en péril, qu'il ne voudrait pas la racheter aux dépens de sa vertu. Le secret et l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice; la gloire même, et les acclamations publiques le solliciteraient à une entreprise ambitieuse et injuste, qu'il préférerait le devoir et la règle qui le condamnent, aux applaudissements de l'univers qui l'approuve.

XVIII. DES HOMMES.

Avent. — *Sermon du jour de Noël.*] Les hommes, dans les commencements, n'étaient liés entre eux ni par le culte, ni par une espérance commune. Ils se regardaient presque comme d'une espèce différente. La diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avait, ce semble, diversifié en eux la même nature. A peine se reconnaissaient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restait encore. Ils s'exterminaient comme des bêtes féroces; ils faisaient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables et à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monuments éclatants de leurs victoires. On aurait dit qu'ils tenaient leur être de différents créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, et qui ne les avaient placés ici-bas que pour venger leurs querelles et terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis. Tout divisait les hommes, et rien ne les liait entre eux que les passions et les intérêts, qui étaient eux-mêmes la source unique de leurs divisions et de leurs discordes.

La guerre et la fureur semblent avoir établi parmi les hommes une demeure éternelle. Les rois s'élèvent contre les rois, les peuples contre les peuples; les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire. Un vil monceau de pierres arme leur fureur et leur vengeance, et des nations entières vont périr et s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront les ruines. La terre n'est pas assez vaste pour les contenir et les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux Etats et aux empires. Chacun veut usurper sur son voisin; et un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang dont il demeure à jamais souillé. Ce n'est pas tout : l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit sous les mêmes lois, ne réunit pas les cœurs et les affections. Les haines, les jalousies divisent les citoyens, comme elles divisent les nations. Les animosités se perpétuent dans les familles, et les pères les transmettent aux enfants comme un héritage de malédiction. L'autorité du prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs; il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue. La haine obligée de se renfermer au dedans, en devient plus profonde et plus amère, et pardonner est une faiblesse qui déshonore. L'union, la paix semblent bannies du milieu de nous, et les haines partagent la cour, la ville, les familles; et ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devrait unir, se déchirent, se dévorent, voudraient même se détruire et s'élever sur les ruines les uns des autres; et la religion, qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'est plus écoutée. Nous vivons tranquillement dans cet état affreux; l'équité de nos plaintes envers nos ennemis nous calme sur l'injustice de notre haine et de notre éloignement pour eux; et si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions, c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr; c'est que tous nos sentiments sont presque éteints, ou du moins, c'est que nous ne sentons plus rien que notre défaillance et notre extinction prochaine.

XIX. DES PASSIONS.

[Avent. — *Sermon du jour de Noël.*] L'homme, en proie à ses passions injustes et violentes, sent au dedans de lui la dissension la plus terrible. Livré aux agitations et aux fureurs de son propre cœur, combattu par la multiplicité et la contrariété éternelle de ses penchants déréglés, il ne peut trouver la paix, parce qu'il ne la cherche que dans la source même de ses troubles et de ses inquiétudes. Les philosophes s'étaient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples; mais le calme universel des passions qu'ils promettaient à leurs sages et qu'ils annonçaient avec tant d'emphase en pouvait réprimer les saillies, mais en laissait tout le venin et tout le tumulte dans le cœur. C'était une paix d'orgueil et d'ostentation; elle masquait les dehors, mais, sous ce masque d'appareil, l'homme se trouvait toujours lui-même.

[*Paraphrase du psaume* VII.] On n'en vient pas tout à coup à des excès de haine, de mauvaise foi, de calomnie; l'humanité, l'honneur, un reste de droiture, le cœur, enfin, pas encore familiarisé avec le crime, se refuserait à ces noirceurs et en serait effrayé : ce n'est que par degré que l'on parvient à s'y livrer. On commence par nourrir dans son cœur des sentiments injustes de jalousie contre son prochain : ses talents, sa réputation, sa prospérité, sont autant de vers qui nous rongent et nous dévorent en secret. Plus sa gloire et sa fortune croissent,

plus notre aversion se fortifie et s'allume; elle devient au dedans de nous comme un poison qui nous déchire, une racine d'amertume qui nous flétrit le cœur; ce sont là comme les douleurs et le prélude du plus affreux enfantement. Quand l'âme est une fois imbibée de ce venin, qu'elle ne peut plus le renfermer dans son sein, il ne lui en coûte plus rien d'enfanter des monstres. Elle se soulage même en produisant au dehors les fruits les plus honteux de l'iniquité et de la haine, c'est-à-dire, l'imposture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie.

[CARÊME.—*Sermon du jeudi de la Passion.*] On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris, c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Quel supplice, pour une personne qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours! Quelle attention! quelle gêne il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence! Quel secret dépit, quand ces soins ont été inutiles et qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux et sur qui tous les regards ont tourné! Quelle tyrannie que celle des usages! Il faut pourtant s'y assujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche; un époux qui éclate, le marchand qui murmure et qui peut-être fait acheter bien cher les retardements et les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition. Quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des alarmes, des jalousies, des assujettissements, des bassesses! Je ne parle pas d'un engagement de passion. Quelle frayeur que le mystère n'éclate! que de mesures à garder du côté de la bienséance et de la gloire! que d'yeux à éviter! que de surveillants à tromper! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres et les confidents de sa passion! Quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on sacrifie son honneur et sa liberté, et dont on n'oserait se plaindre! A tout cela, ajoutez ces moments cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes et de sentir toute l'indignité de notre état; ces moments où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles et trouve son supplice dans ses dégoûts et dans sa propre inconstance.

XX. DE L'ORGUEIL.

[MYSTÈRES. — *Sermon de l'Incarnation.*] L'orgueil a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand et maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premières impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son cœur je ne sais quel sentiment de sa propre excellence, il se prêta d'abord à des penchants si doux, il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré, et, ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur de son âme, il monta jusqu'au-dessus des nuées et se fit rendre des honneurs divins. L'univers adora comme ses auteurs des insensés que l'univers avait vu naître, et qui étaient venus tant de siècles après lui.

[*Panégyrique de saint François de Paule.*] Nous nous donnons souvent de plein droit des titres que le public nous refuse et que nos ancêtres n'ont jamais eus, et l'on voit parmi nous beaucoup de gens parer une roture encore toute fraîche, d'un nom illustre, et recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques et éteintes, pour les enter sur un nom obscur et à peine échappé de parmi le peuple. Quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre? Nos pères ne voulaient être que ce qu'ils avaient été en naissant. Contents chacun de ce que la nature les avait faits, ils ne rougissaient pas de leurs ancêtres; et, en héritant de leurs biens, ils n'avaient garde de désavouer leur nom. On n'y voyait pas ceux qui naissent avec un rang se parer éternellement de leur naissance; être, sur les formalités, d'une délicatesse de mauvais goût, et selon l'Evangile et selon le siècle; étudier avec soin ce qui leur est dû, faire des parallèles éternels, mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien et ses pas, et ne paraître nulle part sans se faire précéder de son nom et de sa qualité.

[CARÊME. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumières que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étaient contentés d'adorer.

[*Panégyrique de saint Jean-Baptiste.*] Telle est l'injustice de notre orgueil, que, malgré ces faiblesses qui nous font rougir en secret, ce vide et ce néant que nous trouvons en nous, qui fait que nous nous sommes à charge et que nous portons partout avec nous l'ennui, le dégoût et l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes, nous voulons pourtant imposer au public, et qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes; et le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas et les louanges que nous ne méritons pas, et qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons, nous les décrions, nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugements, et nous nous en prenons, ce semble, à eux de nos misères et de nos faiblesses.

[AVENT. —*Sermon du jour de Noël.*] L'orgueil a été la première source des troubles qui déchirent le cœur de l'homme. Quelles

guerres, quelles fureurs cette funeste passion n'a-t-elle pas allumées sur la terre? De quels torrents de sang n'a-t-elle pas inondé l'univers ? Et l'histoire des peuples et des empires, des princes et des conquérants, l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, qu'est-elle, que l'histoire des calamités dont l'orgueil avait depuis le commencement affligé les hommes? Le monde entier n'était qu'un théâtre lugubre, où cette passion hautaine et insensée donnait tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passait au dehors n'était que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvait au dedans de lui-même. Le désir de s'élever était une vertu; la modération passait pour lâcheté. Un homme seul bouleversait sa patrie, renversait les lois et les coutumes, faisait des millions de malheureux, pour usurper la première place parmi ses citoyens; et le succès de son crime lui attirait des hommages; et son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avait que plus d'éclat dans les annales publiques qui en conservaient la mémoire; et un scélérat heureux devenait le plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule, était moins éclatante, mais elle n'en était pas moins vive et furieuse. L'homme obscur n'était pas plus tranquille que l'homme public; chacun voulait l'emporter sur ses égaux. L'orateur, le philosophe, se disputaient, s'arrachaient la gloire, l'unique but de leurs travaux et de leurs veilles; et, comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme à qui il était alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvait aussi être calme et paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur et de la gloire humaine, était devenu l'écueil fatal du repos et du bonheur des hommes.

[Carême. — *Sermon du vendredi après les Cendres.*] Nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus; et, quoique nous sentions nos faiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas, et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges, et que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

[*Panégyrique de saint Jean-Baptiste.*] Mais c'est peu de vouloir nous attribuer les talents et les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont. Il semble que leur réputation nous humilie, qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, et que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injustices qu'on nous fait. Incapables d'élévation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus; le mérite nous blesse et nous éblouit, et, ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes.

[Mystères. — *Sermon de l'Incarnation.*] Un des caractères les plus marqués de l'orgueil, c'est cette imposture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, et qui ne paraît s'avilir aux yeux des hommes qu'afin que leurs applaudissements aillent la placer encore plus haut que n'était le lieu d'où elle était descendue. L'orgueil se cache pour être découvert; on ne fuit l'éclat qu'afin que l'éclat nous suive; on ne renonce aux honneurs que pour être honorés; on ne souffre le mépris que lorsqu'il nous est glorieux d'être méprisés. L'orgueil a mille dédommagements imperceptibles à nous-mêmes, et rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité.

Si la calomnie nous trouve patients, c'est parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre, et qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaisent que parce que notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaissons : nous aimons les opprobres passagers et où notre vanité voit des ressources promptes; il faut quelque autre attrait qui nous adoucisse le mépris, que le plaisir d'être méprisé. On pardonne, mais en faisant sentir qu'on est l'offensé et qu'on se relâche de son droit. On fait une avance de réconciliation, mais on n'est pas fâché qu'on sache que la piété toute seule a part à cette démarche. On dit du bien de ceux qui nous calomnient, mais c'est pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin, il est difficile de ne pas se rechercher soi-même, et encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parce que, plus l'homme semble s'oublier, plus l'orgueil est attentif à faire en sorte qu'il se retrouve.

XXI. DE L'AMBITION.

[Petit Carême. — *Serm. du premier dimanche.*] L'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres ; ce ver qui pique le cœur, et ne le laisse jamais tranquille ; cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des Etats, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, rend malheureux celui qui en est possédé. L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure ; ni de ses places, il veut monter plus haut ; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance ; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même ; ni de sa faveur, elle devient amère, dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille. Son ambition, en le rendant ainsi malheureux, l'avilit encore et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! Il faut paraître non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse

d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts et les recevoir presque comme des grâces; bassesse de dissimulation, point de sentiments à soi et ne penser que d'après les autres; bassesse de déréglement, devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs grâces; enfin, bassesse même d'hypocrisie; emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes: c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire; celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore; elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire, qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes. On reproche toujours nos bassesses à notre élévation; nos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées; et les titres de nos honneurs et de nos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de notre ignominie.

[Mystères. — *Sermon de la Passion de Notre-Seigneur.*] L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder. On n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse qui inspire l'amour de l'équité et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles et les magistrats illustres. Ainsi, on ne saurait compter sur un cœur en qui l'ambition domine, il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand; sans principes, sans maximes, sans sentiments, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui; prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes, on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

[Petit Carême. — *Sermon du premier dimanche.*] Dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens; il veut parvenir, et tout ce qui le mène là, est la seule gloire qu'il cherche. Il regarde ces vertus romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de romans et de théâtre, et croit que l'élévation des sentiments pouvait faire autrefois des héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui font aujourd'hui ceux de la fortune

[Mystères. —*Sermon de la Visitation de la sainte Vierge.*] Un homme livré à l'ambition ne se laisse point rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin; il se refond, il se métamorphose, il force son naturel et l'assujettit à sa passion. Né fier et orgueilleux, on le voit d'un air timide et soumis essuyer les caprices d'un ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, et se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis, où à l'avarice d'un esclave. Vif et ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des antichambres, et à la suite des grands, des moments qui lui promettaient ailleurs mille agréments. Ennemi du travail et de l'embarras, il remplit des emplois pénibles; prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil et sur sa santé, de quoi y fournir. Enfin, d'une humeur serrée et épargnante, il devient libéral, prodigue même; tout est inondé de ses dons; il n'est pas jusqu'à l'affabilité et aux égards d'un domestique qui ne soit le prix de ses largesses.

[Petit Carême. — *Sermon du premier dimanche.*] Si l'ambition gagne et infecte le cœur des rois; si le souverain oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et à la tranquillité de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des provinces que de régner sur les cœurs; s'il lui paraît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de gloire qui accompagne ses victoires, s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes et qu'il n'élève l'idole de sa grandeur que sur les larmes et les débris des peuples et des nations, quel fléau pour la terre! Sa gloire sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis; mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance. Son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants; mais l'on ne rappellera l'histoire de son règne, que pour se souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil sera monté jusqu'au ciel, sa tête aura touché dans les nuées, ses succès auront égalé ses désirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un

monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

[MYSTÈRES. — *Sermon de la Passion de Notre-Seigneur.*] L'ambition nous rend la justice et la vérité odieuse. On est embarrassé du bon droit, on voudrait que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, eussent toujours tort. On regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause, on cherche les moyens de s'en débarrasser, et loin d'embrasser avec joie l'occasion de prêter son ministère à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action, comme on devrait fuir l'infamie d'une bassesse.

[PETIT CARÊME.—*Sermon du premier dimanche.*] Un ambitieux ne connaît de lois que celles qui le favorisent. Le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui, dès qu'elle intéresse sa fortune. Mauvais citoyen, la vérité ne lui paraît estimable qu'autant qu'elle lui est utile. Le mérite qui entre en concurrence avec lui, est un ennemi auquel il ne pardonne point. L'intérêt public cède toujours à son intérêt propre. Il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place ; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'Etat ; et il verrait avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

XXII. DE LA VANITÉ.

[*Oraison funèbre de M. de Villars.*] Admirateurs insensés de cette vicissitude de fantômes, sur quoi roule tout le siècle présent, il faut aux hommes des spectacles pour les frapper, de vastes projets, des entreprises éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures, quand on n'a pas des vices glorieux ; et ce n'est guère qu'aux grands défauts qu'ils savent accorder le nom de grand mérite. L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ses devoirs, la miséricorde, ont je ne sais quoi de tranquille et d'uni qui ne donne rien aux spectateurs : les merveilles de la foi n'ont pas le même privilége que les illusions des sens. On dirait que pour mourir avec honneur, il faut avoir su être autre chose qu'homme de bien ; la solennité des éloges veut presque être soutenue par les fastes du héros qu'on loue ; et il semble que l'orateur n'a jamais plus besoin d'art que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité et la justice.

[MYSTÈRES. — *Second sermon de la Purification*] Lorsque désabusé du monde, on revient des égarements des passions, on ne revient guère de la vanité et de l'entêtement du rang et de la naissance, et l'on veut que les titres entrent, pour ainsi dire, dans tout ce que l'on fait pour le Seigneur. Si l'on consacre des dons au temple, les marques superbes du nom et des dignités en immortalisent la mémoire ; si l'on élève des asiles de miséricorde, ces maisons deviennent des monuments publics de la grandeur de celles de leurs bienfaiteurs ; et les signes de la vanité sont presque toujours la première chose qui paraît dans les œuvres saintes. Telle est la faiblesse des grands surtout. Les hommages obscurs ne plaisent pas ; les œuvres de religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût ; il faut que tout ce que nous faisons pour le ciel, porte le caractère de ce que nous sommes sur la terre. On entre dans des œuvres de miséricorde, mais on en veut les premiers honneurs ; on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils de la charité, mais on s'abaisse avec faste, et dans cet abaissement même, on fait sentir qu'on est grand : on se trouve dans des lieux secrets consacrés aux exercices humiliants de la miséricorde, mais on s'y fait annoncer par des distinctions de vanité ; et il semble qu'on ne veut pas courir le risque de l'humiliation, sans s'être préparé le dédommagement des éloges.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements. La vie des princes leur paraît vide et obscure, et ne les frappe plus, dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embellissent les histoires, et auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes. Les vices éclatants passent à la postérité ; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état, est à peine connue de son siècle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paraît n'avoir point vécu ; il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des Etats, qui renversent l'ordre des successions et de la nature, qui portent partout la misère, l'horreur, la confusion, et qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires, et de conquérir des provinces ; mais qu'il est grand de n'avoir jamais été que ce qu'on devait être. La façon de penser de la plupart des hommes, est là-dessus digne d'étonnement. Il semble qu'on n'aurait plus rien à dire, dès qu'on n'aurait plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples et à la tranquillité des empires ; et qu'il nous faut, pour le succès de nos louanges, ou des crimes éclatants à pallier, ou des talents pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Les hommes méritent bien de tels maîtres, dès qu'ils sont capables de les admirer.

MYSTÈRES. — *Sermon du jour de l'Assomption.*] Toute notre vie est une étude de vanité qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous distinguer et plaire. Lors même que touchés de Dieu, et revenus de nos égarements, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve encore le souvenir des talents malheureux et des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par là tous les jours notre sacrifice, et qu'on nous fasse honneur

de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en secret au-dessus des autres, comme si nous avions plus donné à Dieu ; comme si, plus nous paraissons nés pour le monde et pour les plaisirs, plus il n'avait pas fallu que sa grâce qui nous en a dégoûté, fût forte et abondante ; comme si les miséricordes du Seigneur pour nous, pouvaient devenir le titre de notre ingratitude, et nous faire oublier nos misères. Ainsi ce qui a été l'occasion de nos chutes et de nos malheurs, devient souvent dans la piété même, le motif de notre vanité déplorable : ce qui devrait nous rendre plus misérables à nos yeux, ne sert souvent qu'à nous inspirer du mépris pour les autres. Ainsi nous voulons participer en même temps à la gloire du monde et à la gloire de la vertu ; nous voulons qu'on loue en nous, et les merveilles de la grâce, et les talents de la vanité ; et loin de cacher aux yeux des hommes ce que nous sommes, nous voulons même qu'ils voient encore en nous ce que nous sommes fâchés d'avoir été.

[Carême. — *Sermon du quatrième dimanche.*] Dans les œuvres de miséricorde, on n'a des yeux le plus souvent que pour les misères d'éclat, et on veut pieusement mettre le public dans la confidence de ses largesses. On prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher, mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse ; on ne cherchera pas les regards publics, mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent ; et l'on regarde presque comme perdues, les libéralités qui sont ignorées. Nos temples et nos autels n'étalent-ils pas de toutes parts, avec leurs dons, les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire, les monuments publics de la vanité de nos pères et de la nôtre? Si l'on ne voulait que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation? Craignons-nous que le Seigneur oublie nos offrandes? Faut-il que du fond du sanctuaire où nous l'adorons, il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir? Si nous ne nous proposons que de lui plaire, pourquoi exposer nos largesses à d'autres yeux qu'aux siens? pourquoi ses ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paraîtront-ils à l'autel, où ils ne devraient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de notre vanité? pourquoi ces titres et ces inscriptions, qui immortalisent sur des murs sacrés nos dons et notre orgueil? N'était-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie? pourquoi graver sur le marbre, qui périra, le mérite d'une action que la charité avait pu rendre immortelle.

[Mystères. — *Sermon du jour de l'Assomption.*] Rien de plus rare que de vouloir sincèrement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure ; nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talents, nos vertus, notre rang et notre naissance ; et jusque dans ces asiles saints, où on a mis aux pieds de l'autel les dépouilles du monde et de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main, le vain étalage qu'on avait semblé sacrifier de l'autre. On étale encore sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat du monde et de la naissance ; on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les distinctions qu'on avait méprisées dans le monde; et dans le sanctuaire même de l'Epoux, on se fait valoir par d'autres titres que par le titre sublime de son épouse.

[Carême. — *Sermon du quatrième dimanche.*] L'Eglise n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs. Leurs places y sont marquées dans le sanctuaire; leurs tombeaux y paraissent jusque sous l'autel, où ne devraient reposer que les cendres des martyrs. On leur rend même des honneurs qui devraient être réservés à la gloire du sacerdoce; et s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels.

XXIII. DE LA JALOUSIE.

[Petit Carême. — *Sermon du Vendredi saint.*] Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine la jalousie. Il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre, ou ne justifie ; elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance ; et dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue, où la nature avait d'abord placé des âmes grandes et bien nées. Les hommes les plus décriés et les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore. Ils nous deviennent chers, dès qu'ils veulent bien devenir les vils instruments de notre passion ; et ce qui devait les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un instant toutes leurs taches. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts ; et on leur fait une vertu d'un ministère infâme dont on rougit tout bas soi-même.

[Carême. — *Sermon du vendredi après les Cendres.*] Comme la jalousie a quelque chose de bas et de lâche, et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers, et qui nous la rendent méconnaissable. Mais si nous approfondissons notre cœur, nous verrons que tous ceux ou qui nous effacent, ou qui brillent trop à nos côtés, ont le malheur de nous déplaire ; que nous ne trouvons aimables que ceux qui n'ont rien à nous disputer ; que tout ce qui nous passe ou nous égale, nous contraint et nous gêne ; et que pour avoir droit à notre amitié, il faut n'en avoir aucun à nos prétentions et à nos espérances.

[Petit Carême. — *Sermon du Vendredi saint.*] De toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la

plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable. C'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même ; c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme et l'irrite ; il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité ; et il faut être indigne des regards publics, pour mériter ses égards et son indulgence.

[MYSTÈRES. — *Sermon de la Passion de Notre Seigneur.*] On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talents et des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret. On trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices. La même jalousie nous éclaire sur ce qu'ils ont d'estimable, et nous le fait mépriser. On est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience, mieux instruite, les justifie. Ainsi le plaisir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'est jamais parfait, parce qu'on ne saurait réussir à se tromper soi-même. On se glorifie des autres passions. Un ambitieux se fait honneur de ses prétentions et de ses espérances ; un vindicatif met sa gloire à faire éclater ses ressentiments ; un voluptueux se vante de ses excès et de ses débauches ; mais il y a je ne sais quoi de bas dans la jalousie, qui fait qu'on se la cache à soi-même. C'est la passion des âmes lâches ; c'est un aveu secret qu'on se fait à soi-même de sa propre médiocrité ; c'est un aveuglement qui nous ferme les yeux sur tout ce qu'il y a de plus bas et de plus indigne. On est capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite et de l'innocence.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du troisième dimanche.*] La jalousie est le vice des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux une tache qui les flétrit et qui les déshonore. Jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux à l'Etat, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique. Les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis, leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes. Leur maison est une maison de deuil et de tristesse, tandis qu'un autre triomphe, et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et, peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures.

PETIT CARÊME.—*Serm. du Vendredi saint.*] Tout s'empoisonne entre les mains de la jalousie. La piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite ; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite ; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité ; les talents les plus utiles à l'Etat, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance ; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire ; les succès mêmes les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures ; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, et qu'on ne tient pas de ses ancêtres. Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'il touche, et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours ; c'est lui qui l e les sociétés et les commerces; chacun se cache la plaie secrète de son cœur et chacun se la communique. On a honte du nom de vice, et l'on se fait honneur du vice même.

[MYSTÈRES. — *Sermon de la Passion de Notre Seigneur.*] La jalousie se glisse jusque dans le sanctuaire des rois et dans le conseil des princes, divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du prince et de la patrie devrait réunir. On cherche à se d truire aux dépens des affaires et des nécessités publiques. Les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières. On oublie tout ce qu'on doit à la patrie et à soi-même, et il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit et infecte. Elle fait de la société un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paraître ensemble que pour se dévorer et se détruire, et où la décadence des uns fait toujours le triomphe et la victoire des autres.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du Vendredi saint.*] Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration et l'apologie de la jalousie. Il semble qu'on ne craint que pour l'Etat, et on n'envie que les places de ceux qui gouvernent. On blâme le choix du maître, comme tombant sur des sujets incapables ; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis ; les places où nous aspirons ne sont jamais, selon nous, données au mérite. La faveur du maître et le bien de l'Etat ne nous paraissent jamais aller ensemble. On se donne pour amateur de la patrie, et on n'en aime que les honneurs et les prééminences ; on étale le titre de bon citoyen et on cache dessous celui de jaloux ; on a sans cesse l'Etat dans la bouche et la jalousie dans le cœur, on paraît contristé quand les événements sont malheureux et ne répondent pas aux vues et aux mesures de ceux qui sont en place, et l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux, qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie. Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'Etat à leurs jalousies particulières ; faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs rivaux ; ménager des événements capables de renverser l'empire,

pour ensevelir leurs crimes sous ses ruines, et risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme?

XXIV. DE LA VENGEANCE.

[Carême. — *Serm. du vendredi après les Cendres.*] Il n'est guère de réconciliations qui changent le cœur et qui ne soient une fausse apparence de retour. On se réconcilie pour céder aux instances de ses amis; pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attirerait après soi, et qui pourrait retomber sur nous-mêmes; pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudrait se bannir, si l'on s'obstinait à vouloir être irréconciliable avec son frère. On se réconcilie par déférence pour les grands, qui exigent de nous cette complaisance; pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondraient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous; pour couper court aux plaintes éternelles et aux discours outrageants d'un ennemi qui peut-être nous connaît trop et a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions et qu'une réconciliation lui impose silence.

On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale et néanmoins vivre dans des intérêts différents, dans des sentiments publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux; faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentiments et de son aversion; partager le monde, la cour, la ville; faire de ses dissensions domestiques la querelle du public, et établir cette opinion et ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point, qu'on voudrait se détruire mutuellement; qu'on garde encore, à la vérité, les apparences, mais qu'au fond, les intérêts et les affections sont pour toujours et sans retour éloignés; et cependant, de part et d'autre, on vit dans une réputation de piété et dans la pratique des bonnes œuvres; et les ministres de la pénitence qui auraient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitents; publient l'équité de leurs querelles et font que le seul remède destiné à guérir le mal, ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien, et le rendre plus incurable.

On croit d'ordinaire que le législateur des Juifs avait usé d'une espèce d'indulgence et de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenses; qu'obligé de ménager la faiblesse d'un peuple charnel, et d'ailleurs persuadé que, de toutes les vertus, l'amour des ennemis était celle qui coûtait le plus au cœur de l'homme, il s'était contenté de régler la vengeance et de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas que pour prévenir de grands excès, il eût eu dessein d'en autoriser de moindres; cette loi, comme toutes les autres, avait sa sainteté, sa bonté, sa justice; mais c'était plutôt un établissement de police qu'une règle de piété. Elle était propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'Etat; mais elle ne touchait point au cœur, et n'allait pas jusqu'à la racine des vengeances. On s'y proposait seulement ou d'arrêter l'agresseur en le menaçant de la même peine dont il aurait affligé son frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé, en lui laissant craindre que s'il excédait dans la satisfaction, il s'exposât à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

Des hommes qui ne laissent paraître aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs ennemis; et eux qui ne sauraient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paraissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. C'est que ce sont des héros de la vanité, et non pas de la charité; c'est qu'ils laissent de la réconciliation, ce qu'elle a d'héroïque et de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure et le changement de notre cœur envers notre ennemi; et ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération et une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

La morale des philosophes avait mis le pardon des offenses au nombre des vertus; mais c'était un précepte de vanité plutôt qu'une règle de discipline. C'est que la vengeance leur semblait traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré le portrait et l'orgueilleuse tranquillité de leur sage: c'est qu'il leur paraissait honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'était donc fondé que sur le mépris qu'on avait pour eux. On se vengeait en dédaignant la vengeance, et l'orgueil se relâchait sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous avaient nui, par la gloire qu'il trouvait à les mépriser.

XXV. DE L'AVARICE.

[Conférences.— *De la compassion des pauvres.*] L'avare n'amasse que pour amasser; ce n'est pas pour fournir à ses besoins; il se les refuse. Son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même. Toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé: car tel est le caractère de cette honteuse passion, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences, on les cache aux yeux du public; une imprudence peut quelquefois les dévoiler, mais le coupable cherche autant qu'il est en soi les ténèbres; mais pour

la passion de l'avarice, l'avare ne se la cache qu'à lui-même. Loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et pour ainsi dire sur son front.

L'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions; au lieu que l'avarice semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparaître et nous être enlevé, plus on s'y attache; plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor, plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion. Les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme, et elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des hommes dans une décrépitude où à peine leur restait-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture, ne conserver, dans la défaillance totale des facultés de leur âme, un reste de sensibilité, et pour ainsi dire, de signe de vie que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle, les inquiétudes des derniers moments la regarder encore, et l'infortuné qui meurt, jeter encore des regards mourants qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

XXVI. DE L'AMOUR-PROPRE.

[Mystères. — 1er *Sermon de la Purification.*] Comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, et que nous ne mettons point de bornes à nos désirs, nous ne sommes jamais contents de notre état, de notre élévation, de nos places; nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons, nous ne comptons pour rien ce que nous avons: nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures; nous ne saurions jouir tranquillement de ce que la Providence nous offre: ce qui nous manque nous inquiète plus que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire. Tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déjà fait. Semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux et nos espérances pouvaient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vue de nouveaux pays et des espaces immenses qui raniment nos prétentions. Plus nous nous élevons, plus nos vues s'étendent; plus nous nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire. Le terme de nos désirs, quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres; et notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît. La destinée que Dieu nous fait, n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mêmes. Nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux; nous conjurons sans cesse contre notre propre repos, et pour nous dégoûter d'un bien que nous avons longtemps désiré, il suffit que la Providence nous l'accorde.

[Avent. — *Sermon du second dimanche.*] Si nous sommes dans l'affliction, nos peines nous paraissent toujours excessives, par l'excès de l'amour que nous nous portons à nous-mêmes; et c'est la vivacité de notre amour-propre qui forme celle de nos souffrances. Nos pertes ne deviennent si douloureuses, que par nos attachements outrés qui nous liaient aux objets perdus; on n'est vivement affligé, que lorsqu'on est vivement attaché, et l'excès de nos afflictions, est toujours l'excès de nos amours injustes. Tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours; cette idée même de singularité dans nos malheurs, flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures. Nous ne voulons jamais ressembler aux autres; nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce. Nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre.

Notre amour-propre nous fait tout rapporter à nous-mêmes; nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout était fait pour nous; nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous: en un mot, nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls. Ainsi nous, qui ne sommes qu'un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs; que tous les événements s'accommodassent à nos vues; que le soleil ne se levât et ne se couchât que pour nous seuls: nous voudrions être la fin de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de tous nos projets sur la terre. Ainsi nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événements qui nous environnent; et tout ce qui trouble un instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances, nous aigrit et nous révolte.

Comme notre amour-propre nous fait croire que nous avons seuls la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure. Nous voudrions que les places et les dignités fussent dispensées à notre gré; que nos vues et nos conseils réglassent la fortune publique, que les faveurs ne tombassent que sur ceux

à qui notre suffrage les avait déjà destinées; que les événements publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies : nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres, et nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe.

Notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage. Les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartiennent, et qu'on nous ravit injustement ; tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous, nous éblouit et nous blesse. Nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation des autres hommes; leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur qui répand l'amertume sur toute notre vie. Les applaudissements qu'ils reçoivent, sont comme des opprobres qui nous humilient: nous tournons contre nous ce qui leur est favorable; et peu contents des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du malheur d'autrui.

XXVII. DE L'INJUSTICE.

[*Paraphrase du psaume* IX.] L'homme injuste né dans la boue et dans l'obscurité, et que ses rapines et ses vexations ont tiré de la poussière, et comblé ensuite d'honneurs et de richesses, se méconnaît dans l'élévation. Loin de rougir de la pompe odieuse qui l'environne, et de se reprocher tout bas les bassesses et les crimes auxquels il en est redevable, il la rend encore plus odieuse, par sa fierté et par ses dédains orgueilleux pour les autres hommes qu'il voit au-dessous de lui. Il regarde comme un malheur et une malédiction, une médiocrité innocente. Il n'a que des discours amers et piquants pour ceux que son crédit et sa fortune forcent d'avoir recours à lui; et s'il leur fait espérer quelque protection, c'est pour ajouter le mensonge et la mauvaise foi à l'insolence, et achever d'accabler de douleur les malheureux, en rendant leurs sollicitations et leurs peines inutiles. Ils ont beau réclamer ses promesses, leurs plaintes ne leur attirent que des injures et des imprécations: sa bouche ne s'ouvre que pour les insulter et les maudire; et il s'applaudit de les avoir abusés, comme si c'était une gloire pour lui d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité et de bonne foi envers les autres hommes.

Si l'héritage de l'innocent est à sa bienséance; si sa fortune met quelque obstacle à la sienne, ou s'il craint qu'instruit de ses malversations il ne se fasse une obligation de conscience de les découvrir, il brigue la faveur des grands, il fait de nouvelles liaisons avec ceux qui sont en place pour le perdre : il prodigue pour cela en secret ses biens et ses trésors ; il met des hommes puissants d'intelligence avec lui ; et s'il paraît se reposer et ne plus agir, ce n'est que lorsque tous ses piéges sont tendus; que la perte de l'innocent est sûre, et qu'il ne peut plus échapper à la malignité de ses artifices.

L'injuste a sans cesse les yeux attachés sur le pauvre pour trouver le temps de l'opprimer. C'est un lion caché à l'entrée de sa caverne, qui attend sa proie avec impatience. Comblé et jamais rassasié de richesses, il regarde de tous côtés pour découvrir des hommes destitués de tout crédit, et qu'il puisse opprimer plus sûrement sans rien craindre. Malheur à ceux qui tombent sous ses yeux : quelque médiocrement partagés qu'ils soient des biens de la fortune, ils en ont encore assez pour irriter la soif de ce lion altéré du sang des pauvres. Il lui suffit qu'ils soient sans appui et sans défense, ils tombent tôt ou tard dans les piéges qu'il leur prépare en secret, et ils deviennent sa proie.

Les hommes sont si corrompus, que le désir d'amasser peuplerait la terre de tyrans, si une chute soudaine, si l'écroulement fatal et imprévu de toute leur fortune, si un coup frappé par une main invisible ne jetait l'épouvante et la consternation parmi leurs imitateurs, et n'apprenait aux hommes qu'il y a au-dessus de nous un Etre suprême qui préside aux choses de la terre. Le monde ne serait bientôt plus qu'un chaos informe, par le bouleversement général qu'ils y causeraient. Ils en banniraient toute bonne foi, toute sûreté, toute pudeur; et les seuls crimes qu'ils ne commettraient point, ce serait ceux qu'ils se trouveraient dans l'impuissance de commettre. Mais lorsque, sortant de temps en temps de son secret, le Seigneur frappe ces grands coups qui étonnent l'univers, et qu'abattant ces têtes altières qui s'élevaient dans les nues, comme pour aller l'outrager jusque dans sa demeure sainte, il agit en maître et en souverain, alors le méchant effrayé, s'il ne dépouille pas la volonté de mal faire, en suspend du moins les effets: il craint que la foudre qui gronde encore ne vienne le frapper à son tour.

L'homme injuste sent-il qu'il serait trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ses frères , il a recours à la ruse; il n'en est aucune dont il ne s'avise. Les plus basses, les plus indignes sont employées sans remords dès qu'elles peuvent faciliter ses desseins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux et à se revêtir de ses dépouilles, la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure, ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ses filets par des paroles douces et par tous les semblants de l'amitié; il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur et un asile; il les leurre de mille apparences frivoles : s'il faut employer le nom redoutable du Seigneur pour confirmer ses promesses et rassurer leur défiance, il n'en fait pas de scrupule. Mais quand une fois ils se sont fiés à lui, et qu'il les tient dans ses piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur et d'humanité : ce n'est plus qu'un mal-

tre cruel et farouche, qui se croit tout permis sur son esclave; il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir; il l'écrase, et rien ne peut assouvir sa fureur, tant il reste encore au malheureux quelque ressource pour sortir de l'abîme où il l'a précipité.

XXVIII. DE L'ADULATION.

[Avent. — *Sermon de l'Epiphanie.*] Si nous voulons nous suivre nous-mêmes dans le détail de nos devoirs, de nos liaisons, de nos entretiens, nous verrons que tous nos discours et toutes nos démarches ne sont que des adoucissements de la vérité et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; et comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

[Petit Carême. — *Sermon de la Purification.*] Les grands veulent être applaudis; et comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler. Ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance, dans tout ce qui les environne, de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

[*Paraphrase du Psaume* IX.] Est-il étonnant que les hommes injustes et dissolus oublient Dieu dans la prospérité? Tout ce qui les environne, les séduit et les endort par des adulations éternelles. Leurs désirs les plus iniques, leurs démarches les plus criminelles trouvent toujours des éloges dans des bouches viles et mercenaires. On donne à leurs vices les plus criants les noms respectables de la vertu. Ils se croient tout permis, parce que tout ce qu'ils se permettent est applaudi; ils ne méritent pas de connaître la vérité, parce qu'ils ne l'aiment pas; ils s'applaudissent eux-mêmes de leurs passions et jouissent paisiblement de leur erreur; ils aiment à être séduits, et la séduction des adulations ne manque jamais à ceux qui l'aiment et qui peuvent se l'attirer par des récompenses.

[Petit Carême. — *Sermon du premier dimanche.*] Quiconque flatte ses maîtres, les trahit. La perfidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les détrône: la vérité est le premier hommage qu'on leur doit. Il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rebelle; on ne tient plus à l'honneur et au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui seule honore l'homme, et qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie et la révolte, devrait être destinée à l'adulation. La sûreté publique doit suppléer aux lois qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices: car il est aussi criminel d'attenter à la bonne foi des princes qu'à leur personne sacrée; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité, puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

[Avent. — *Sermon de l'Epiphanie.*] Tous les jours, devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire et du désir de parvenir, comme des seuls penchants qui font les grands hommes. Nous flattons son orgueil; nous allumons ses désirs par des espérances et par des prédictions flatteuses et chimériques; nous nourrissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même. Nous osons peut-être, en général, plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue et que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience.

Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi; nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner, mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrents par les endroits les moins favorables. Nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talents et de leurs services; et par nos ménagements injustes nous aigrissons sa passion, nous l'aidons à s'aveugler et à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit tous ceux qu'on répand sur ses rivaux.

Devant un prodigue, ses profusions ne sont plus, dans notre bouche, qu'un air de générosité et de magnificence; devant un avare, sa dureté et sa sordidité ne sont plus qu'une sage modération et une bonne conduite domestique; devant un grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes. On respecte ses passions comme son autorité, et ses préjugés deviennent toujours les nôtres.

[Petit Carême. — *Sermon du premier dimanche.*] Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles, et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets. Par l'adulation, les vices des grands se fortifient; leurs vertus mêmes se corrompent: et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? Comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux mêmes que l'on censure trouvent encore au dedans de nous, non-seulement des penchants, mais des raisons mêmes qui les défendent? Nous nous

faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices; l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus?

[Petit Carême. — *Sermon du Vendredi-Saint.*] C'est servir à la gloire du prince que de ne pas servir à ses passions. Il est beau d'oser s'exposer à son indignation, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée. Et si les princes peuvent compter sur un ami fidèle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire. Plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux, qui ne se joint point aux adulations publiques, doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cœurs. Telle est la destinée des souverains; la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs y rend aussi les amis plus rares.

[Conférence. — *De la fuite du monde.*] L'esprit du monde n'est qu'un commerce de souplesse, d'égards, de complaisances, d'attentions, de ménagements. Il faut n'avoir point de sentiments à soi, penser toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort; avoir des suffrages toujours prêts, pour ainsi dire, et n'attendre pour les donner que le moment où ils peuvent être agréables. Il faut pouvoir sourire à une impiété, applaudir à une obscénité finement enveloppée, accoutumer ses oreilles aux traits les plus vifs et les plus cruels de la médisance, donner des éloges à l'ambition et à l'envie de parvenir. Enfin quand on veut vivre dans le monde, il faut penser ou du moins parler comme le monde. On entre peu à peu, et sans s'en apercevoir soi-même, dans les préjugés, dans les excuses, dans les vaines raisons dont les gens du monde se servent pour justifier leurs abus. A force de les fréquenter, on ne les trouve plus si coupables; on devient même l'apologiste presque de leur mollesse, de leur oisiveté, de leur faste, de leur ambition, de leurs haines, de leurs jalousies; on s'accoutume de donner, comme le monde, à toutes les passions des noms adoucis; et ce qui nous affermit dans ce nouveau système de conduite, c'est qu'il a pour lui les suffrages des mondains; c'est que le monde donne à notre lâcheté les noms spécieux de modération, d'élévation d'esprit, d'usage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable; et à la conduite contraire, les noms odieux de petitesse, de rusticité, d'excès et de dureté, propre seulement à éloigner du bien, et à rendre la piété odieuse et méprisable. Ainsi par reconnaissance, on traite obligeamment un monde qui rend à notre lâcheté tous les honneurs et tous les hommages dus à la prudence; on le croit plus innocent, depuis qu'il nous trouve plus estimables; on fait plus de grâce à ses vices, depuis qu'il a métamorphosé lui-même nos vices en vertus.

[Petit Carême. — *Sermon du premier dimanche*]. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain; et il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du prince et faire tout le malheur d'un empire. En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles même que la nature leur avait données. Il change en sources de vices des penchants qui étaient en eux des espérances de vertu. Le courage dégénère en présomption. La majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit et le dégrade. L'amour de la gloire qui coule en eux avec le sang des rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudrait voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, et qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés. L'humanité, si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois, se bornant à des largesses outrées et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques. Les devoirs mêmes de la religion, dont ils sont les premiers protecteurs, et qui avaient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paraissent plus bientôt que des amusements puérils de l'enfance.

[Carême. — *Sermon du mardi de la troisième semaine.*] Plus vous êtes élevés, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on se déguise à vos yeux pour vous déguiser vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'est le malheur des cours et la triste destinée des grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur est refusé; ils vivent au milieu des hommes qu'ils ne connaissent pas, qui mettent tous le masque en les approchant, et dont ils ne voient jamais que l'art et la surface.

[Petit Carême. — *Sermon du premier dimanche.*] Quel fléau pour les princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs passions ou pour dresser des piéges à leur innocence! Quel malheur pour les peuples quand les princes se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité! Les fléaux des guerres et de la stérilité sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance; les peuples en sont affligés, mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources : le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'est une calamité pour l'état qui en prome

toujours de nouvelles. L'oppression des peuples, déguisée au souverain, ne leur annonce que des charges onéreuses; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique, passent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable, et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse de se soumettre.

[Petit Carême. — *Sermon de la Purification.*] Si un amour outré de la gloire enivre les princes, tout leur souffle la désolation et la guerre. Alors, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs! Leurs larmes pourraient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents; et leur repentir tout seul pourrait-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre! Si l'amour du plaisir l'emporte en eux sur la gloire, tout sert alors à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès, tout en réveille les désirs, tout prête des armes à la volupté. Des sujets indignes la favorisent, les adulateurs lui donnent des titres d'honneur, des auteurs profanes la chantent et l'embellissent, les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs; tous les talents destinés par l'auteur de la nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice.

[Carême. — *Sermon du mardi de la troisième semaine.*] La religion toute seule forme des hommes véritables et sincères; des hommes qui sont trop touchés des égarements des grands pour y applaudir. Ils désirent trop vivement leur salut pour devenir, par des conseils flatteurs, les complices de leur perte. Ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps de parler; mais ils ne sauraient parler que pour rendre gloire à la vérité; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissements artificieux qui le justifient. Les grands apprennent de leur bouche ce que cette foule d'adulateurs qui les environne leur laisse ignorer : eux seuls osent leur contredire et prendre le parti de la vérité contre eux, parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles : eux seuls n'étudient pas les penchants des grands pour y accommoder lâchement leurs suffrages; mais ils étudient leurs devoirs pour y ramener leurs penchants, parce qu'eux seuls aiment plus leur personne que leur élévation et sont plus touchés de leur salut que de leurs bienfaits.

[Petit Carême. — *Sermon du premier dimanche.* — Les princes naissent d'ordinaire vertueux et avec des inclinations dignes de leur sang. La naissance nous les donne tels qu'ils devraient être, l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont. Gâtés par les louanges, on n'oserait plus leur parler le langage de la vérité; eux seuls ignorent dans leur état ce qu'eux seuls devraient connaître. Ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les royaumes les plus éloignés, et personne n'oserait leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre. Les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues et ne laissent plus d'accès à la vérité; ainsi, le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples. Il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire et il en ignore les événements les plus publics : on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères publiques, on le joue à force de le respecter; il ne voit plus rien tel qu'il est, tout lui paraît tel qu'il le souhaite.

XXIX. DE LA DISSIMULATION.

[Carême. — *Sermon du vendredi de la première semaine.*] Rien ne coûterait plus à l'homme que de se montrer tel qu'il est. Comme l'orgueil est le premier de nos penchants et que, d'ailleurs, le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que, si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris; nous naissons tous avec un fond de dissimulation sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes. Toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel; nous jouons dans presque toutes nos actions le personnage d'un autre, et ce qui paraît de nous-mêmes n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme; né orgueilleux et misérable, il ne peut paraître grand qu'en ne se montrant pas tel qu'il est; et le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

[Carême. — *Sermon du lundi de la semaine de la Passion.*] Nous entendons quelquefois ceux qui occupent de grandes places se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs emplois; soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille et privé, et redire sans cesse qu'il serait temps enfin de vivre pour soi, après avoir vécu si longtemps pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours. Ils paraissent gémir sous le poids des affaires, mais ils porteraient avec bien plus de douleur et d'accablement le poids du loisir et d'une condition privée. Ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places et des emplois, ils en emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus. C'est un langage de vanité. Ils voudraient paraître supérieurs à la fortune, et ils ne le sont pas au moindre revers et au plus léger refroidissement qui les menace.

XXX. DE LA MÉDISANCE.

[Carême. — *Sermon du lundi de la quatrième semaine.*] La médisance est un vice que nulle circonstance ne saurait jamais excuser; cependant c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grâce. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hom-

mes, mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisants d'une malignité plus noire et plus grossière qui médisent sans art et sans ménagement, et qui, avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire.

La langue du détracteur est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche: qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré, qui ne laisse partout où il a passé que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru il n'y a qu'un moment si précieux et si brillant; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant de nuire. Il est une sorte de médisants qui condamnent la médisance et qui se la permettent; qui déchirent sans égards leurs frères et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve; qui portent le trait jusqu'au cœur, mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite.

La médisance est un assemblage d'iniquités; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure et s'étudie à en obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne qui loue en face et déchire en secret; une légèreté honteuse qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire; une barbarie de sang-froid qui va percer un frère absent; une injustice où nous lui ravissons ce qu'il a de plus cher.

D'où vient que nos censures portent toujours sur certaine personne en particulier et que nous ne nous délassons jamais plus agréablement, et avec plus d'esprit, que lorsque nous rappelons ses défauts? Ne serait-ce point une jalousie secrète? Ses talents, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation ne nous blesseraient-il pas encore plus que ses défauts? Le trouverions-nous si digne de censure s'il avait moins de qualités qui le mettent au-dessus de nous? Serions-nous si aises de faire remarquer ses endroits faibles si tout le monde ne lui en trouvait pas de fort avantageux? D'où vient que les défauts de tout autre nous trouvent plus indulgents? Qu'ailleurs nous excusons tout, et qu'ici tout s'envenime dans notre bouche? Nous assurons que ce n'est ni la haine ni la jalousie qui nous fait parler; je le veux, mais n'y aurait-il pas peut-être dans nos satires des motifs encore plus bas et plus honteux? N'affectons-nous pas de censurer notre frère devant un grand qui ne l'aime pas? Ne voulons-nous pas faire notre cour et nous rendre agréables en le rendant un objet de risée ou de mépris? Ne sacrifions-nous pas sa réputation à notre fortune? et ne cherchons-nous pas à plaire en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas? Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes; on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

[*Paraphrase du psaume XV.*] Il est des personnes qui forment des assemblées criminelles où la réputation de leurs frères est déchirée sans pitié; leur vertu même n'y est pas à couvert de la malignité de leurs censures, et les traits les plus sanglants portent sur les plus vertueuses. Ce sont des assemblées de sang, où les plaies que leurs langues font à l'innocence la plus pure deviennent un spectacle qui amuse leur oisiveté et qui réjouit leur ennui. Ils nous rappellent les horreurs du paganisme, où les hommes se faisaient un divertissement public de s'assembler sur des théâtres infâmes pour y voir d'autres hommes qui se faisaient des plaies mortelles et s'entredonnaient la mort pour amuser les spectateurs. Quel plaisir barbare! il faut qu'il en coûte le sang et la réputation à leurs frères pour les délasser; et celui qui enfonce le poignard avec plus d'habileté et de succès est celui qui emporte les suffrages publics et les acclamations de ces assemblées d'iniquité.

[CARÊME. — *Sermon du lundi de la quatrième semaine.*] La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cours et dans les villes, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse. C'est une source pleine d'un venin mortel, tout ce qui en part est infecté et infecte tout ce qui l'environne. Ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel, ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière.

Le monde familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les crimes les plus criants, devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légères les médisances qui roulent sur les faiblesses les plus criminelles et les plus honteuses. Les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage ne sont plus un décri et une flétrissure essentielle, ce sont des discours de dérision et de plaisanterie. Accuser un courtisan de perfidie et de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur; c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse. Rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu dans ses saints, c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun. En un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, et qui nous attirent ou la disgrâce du maître, ou la perte des biens et de la fortune, tout le reste paraît léger, et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Nous ajoutons toujours quelque chose du nôtre aux vices que nous censurons; nous

ne les donnons jamais pour ce qu'ils sont. Nous mêlons, au récit que nous en faisons, la malignité de nos conjectures ; nous les mettons en un certain point de vue, qui les tire de leur état naturel. Nous embellissons notre histoire, et, pour faire un héros ridicule qui plaise, nous le faisons tel qu'on le souhaite, et non pas tel qu'il est en effet.

L'orgueil, qui n'aime point la dépendance, se dédommage toujours en trouvant des faiblesses et des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir. Plus ils sont élevés, plus ils sont exposés à nos censures; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard, on ne leur pardonne rien. Ceux quelquefois qui sont les plus accablés de leurs bienfaits, ou les plus honorés de leur familiarité, sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections et leurs vices ; et, outre le devoir sacré du respect qu'on viole, on se rend encore coupable du crime lâche et honteux de l'ingratitude.

Les confidents infortunés, auxquels le médisant révèle les fautes d'autrui, en ont bientôt, à leur tour, instruit plusieurs autres, qui, de leur côté, ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruisent les premiers venus. Chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances ; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon ; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront ; semblable à une étincelle de feu, qui, portée en divers lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes, telle est la destinée de la détraction. Ce que nous avons dit en secret n'était rien d'abord, et paraissait étouffé et enseveli sous la cendre ; mais le feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur, mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité lui représentera comme vraisemblable. La source sera presque imperceptible ; mais, grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, la province ; et ce qui n'était d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle. Irons-nous opposer au déchaînement public, et chanter tout seuls ses louanges ? Mais on nous prendra pour des nouveaux venus, qui ignorons ce qui se passe dans le monde ; et nos louanges, venues trop tard, ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires.

Le scandale de la médisance est un scandale qui nous survivra. Les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros. Des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les déréglements des cours qui nous ont précédés ; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux, qui instruiront les âges à venir des bruits publics, des événements scandaleux et des vices du nôtre.

XXXI. DE LA VOLUPTÉ.

[*Oraison funèbre de M. de Villeroi.*] Le renoncement à la volupté n'est souvent qu'un de ces mérites que donne la vieillesse, qu'une de ces régularités tardives, qui sont les assortiments de l'âge plutôt que les ornements du cœur ; qui parent les débris du corps, au lieu de réparer ceux de l'âme, où il entre plus de bienséance que de grâce, et qui n'ont presque de la vertu que la seule impuissance d'être encore des vices.

[*Panégyrique de sainte Agnès.*] La volupté se cachait autrefois, elle fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle ; c'était autrefois une œuvre de confusion et de ténèbres, elle affecte aujourd'hui la lumière, et semble chercher effrontément le grand jour, dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur déshonneur et leur ignominie ; tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas ; compter comme autant de victoires et de titres d'honneurs, les âmes faibles qu'elles ont fait tomber dans le piége ; déchirer elles-mêmes sans pudeur, le voile que la bienséance avait mis jusqu'ici sur le déréglement ; et prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte, que les siècles précédents en avaient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air, l'indécence poussée à un point, qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire, et le nom de la pudeur devenu un nom de mépris et de risée.

[Avent.— *Sermon du jour de Noel.*] Quels troubles n'ont point excités de tout temps les désirs impurs de la chair? L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature et de la sainteté de son origine, se livrait sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent et le plus universel de ses penchants, il le croyait aussi le plus innocent et le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, et se forma des dieux impurs dans le temple desquels ce vice infâme devenait le seul hommage qui honorait leurs autels. Un philosophe même, le plus sage d'ailleurs des païens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein à cette passion déplorable, avait voulu abolir ce lien sacré pour mettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, et ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice était universel, plus il perdait le nom de vice, et cependant quel déluge de maux n'avait-il pas répandus sur la terre? Avec quelle fureur ne l'avait-on pas vu armer les peuples contre les peuples, les rois contre les rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères, porter partout le trouble et le carnage, et ébranler l'univers entier? Les ruines des villes, les débris des empires les plus florissants, les sceptres et

les couronnes renversés, devenaient les monuments publics et lugubres que chaque siècle élevait, pour conserver, ce semble, aux âges suivants, le souvenir et la tradition funeste des calamités, dont ce vice n'avait cessé d'affliger le genre humain. Il devenait lui-même un fonds inépuisable de troubles et de chagrins pour l'homme qui s'y livrait alors sans mesure. Il promettait la paix et les plaisirs ; mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchaient toujours sur ses pas ; jusque-là que les lois, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos dans ces siècles mêmes de ténèbres et de corruption, en éloignait un petit nombre de sages.

[Carême.— *Sermon du vendredi de la seconde semaine.*] En vain le monde a donné des noms spécieux à la volupté ; en vain l'usage a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentiments, et partout l'art des poésies lascives ; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talents à des apologies criminelles de ce vice ; les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite. Sur des théâtres fabuleux, c'est la passion des héros, c'est la faiblesse des grandes âmes ; au sortir de là, c'est-à-dire dans la vérité et dans la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme, c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde.

[*Panégyrique de sainte Agnès.*] Nous regardons le déréglement comme une destinée de l'âge, nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il semble qu'il y a une saison pour les passions, et que la régularité et la pudeur ne deviennent une vertu que lorsqu'un âge plus avancé nous en fait une nécessité ou du moins une bienséance. On dit tous les jours qu'il faut passer quelque chose à l'âge. La saison des périls est-elle donc celle où il faut le moins les craindre ? Les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit et les allume ? D'ailleurs nos passions finissent-elles avec la jeunesse ? Les premiers déréglements ne laissent-ils pas un fonds de faiblesses qui semblent se fortifier avec les années? Et la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit et la punition de la licence des premières mœurs? Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût ? Ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient? Ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri et suranné, par des artifices qui rappellent plus ses années que ses attraits ? Ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls? N'arrache-t-elle pas peut-être des assiduités criminelles qu'elle ne saurait plus mériter ? Des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne faiblesse? Et l'âge, en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la honte de son caractère?

[*Panégyrique de saint Baptiste.*] Que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, et qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt ont beau se révolter contre ce qu'elle exige ; ce sont de faibles moniteurs, rien n'est écouté. Qu'on demande à un homme public une grâce injuste, onéreuse au peuple et dommageable à l'Etat ; en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent : si c'est la volupté qui demande, tout cède, et on est sûr d'obtenir. Qu'on sollicite auprès d'un grand la disgrâce, la perte d'un rival innocent, et dont le mérite fait tout le crime auprès de nous ; en vain le public va se récrier contre cette injustice, dès que la volupté le demande, on est bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une personne aimée : en vain ses talents, ses services, sa probité parlent pour lui ; en vain l'Etat souffrira de son éloignement, c'est la volupté qui le demande, il faut qu'il soit sacrifié, et le prince aimera mieux s'attirer le mépris et l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle et utile à l'Etat, que de contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais d'un autre côté, qu'on lui propose un sujet indigne, sans vertu, sans talents, que l'honneur même d'une nation rougirait de voir en place, et dont l'incapacité blesserait la bienséance publique : il devient capable des emplois les plus hauts et les plus importants, dès que la volupté le désigne. Que l'état périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit déshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs, et ne craindra point d'augmenter par la singularité et l'injustice de ce choix, l'éclat et le scandale du vice.

[Carême. — *Sermon du vendredi de la seconde semaine.*] Il faut acheter le plaisir impur au prix des mesures les plus gênantes, ou si une seule vient à manquer, tout est perdu. Il faut soutenir les discours publics et les murmures domestiques ; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui nous captive ; soutenir nos devoirs, nos bienséances, nos intérêts toujours incompatibles avec nos plaisirs ; se soutenir soi-même contre soi-même. Les commencements de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable ; les premiers pas que l'on fait, on ne marche que sur des fleurs ; les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison, et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère ; les idées qu'on se fait alors de la passion, sont encore nobles et flatteuses ; le langage répond aux idées, on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du

mérite, la destinée des penchants; tont flatte encore la vanité : mais la passion un peu refroidie, mais le plaisir injuste approfondi, mais les premiers égards affaiblis par la familiarité et le long usage, mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux, viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissements manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs.

[Petit Carême. — *Sermon du troisième dimanche.*] Un grand voluptueux est plus à plaindre et plus malheureux que le dernier et le plus vil d'entre le peuple. Tout lui aide à assouvir son injuste passion, et tout ce qui l'assouvit la réveille. Ses désirs croissent avec ses crimes; plus il se livre à ses penchants, plus il en devient le jouet et l'esclave. Sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, et le fait renaître de ses propres cendres. Les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, et sa satiété fait elle-même son supplice. Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance; ses désirs, toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à désirer, le laissent tristement avec lui-même. L'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide, et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers.

[*Panégyrique de sainte Agnès.*] On se rejette sur le tempérament pour excuser ses faiblesses. C'est un malheur, dit-on, d'être né d'une certaine façon : on ne peut se faire un cœur à son gré, être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naissant une âme tendre et sensible. Nous trouvons en nous des penchants auxquels on peut à la vérité se refuser quelque temps, mais dont il n'est presque pas possible de fuir toujours la destinée.

Mais quel est le crime qui ne devienne par là digne d'excuse? Tous les crimes les plus affreux ne supposent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables, des penchants qui les y portent? Le vice cesse-t-il de l'être, dès qu'il a le cœur pour lui? Serait-il besoin de nous l'interdire, si un goût malheureux ne nous le rendait aimable.

[Carême. — *Sermon du vendredi de la seconde semaine.*] Tel est le caractère de la volupté : elle répand un nuage épais sur la raison. Des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse, tous les principes de conduite sont effacés en un instant. On se fait une nouvelle manière de penser où toutes les idées communes sont proscrites; ce n'est plus la lumière et le conseil, c'est un penchant impétueux qui décide et qui règle toutes les démarches. On oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même; on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses, et tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même.

[*Panégyrique de sainte Agnès.*] Qu'est-ce que le tempérament qui diminue à nos yeux l'horreur de nos crimes? C'est un long usage de déréglement qui nous l'a rendu comme nécessaire; c'est un cœur subjugué par les passions et pour qui l'occasion devient toujours une chute; c'est une fragilité honteuse, toujours sûre de périr dès qu'il faut résister; c'est une volonté livrée au crime, et qui, à force de secouer le joug des devoirs, ne connaît plus même celui des bienséances.

[Carême.— *Sermon du vendredi de la seconde semaine.*] Si nous approfondissions l'histoire des familles, si nous allions jusqu'à la source de leur décadence, si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères, si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la volupté. Nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égarements de ce vice? Combien de maisons à demi éteintes, voient tous les jours finir dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité et toute la gloire des titres qu'une longue suite de siècles avait amassés sur leur tête et qui avaient causé tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres!

[*Panégyrique de sainte Agnès.*] De quoi n'est pas capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la possède et qui la captive? quel courage, quelle force, quels sacrifices! les difficultés la raniment. Le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la passion; on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées capables de tenter les plus grandes entreprises, qui sacrifient tout à leur injuste goût, qui tirent de leur sexe un courage au-dessus de l'homme, et qui en ayant oublié la pudeur, en ont aussi ce semble oublié la timidité et la faiblesse.

[Carême. — *Sermon du vendredi de la seconde semaine.*] Il y a dans la volupté je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait qu'on se reproche sans cesse à soi-même sa propre faiblesse et qu'on rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui nous accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs. Le charme fuit et s'envole, la conscience ne peut plus se fuir elle-même; on se lasse de ses troubles et on n'a pas la force de les finir; on se dégoûte de soi-même, et on

n'ose changer ; on voudrait pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout. Les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable et le fond de toute la vie criminelle.

[*Panégyrique de sainte Agnès.*] Qu'est-ce que les occasions qui nous séduisent? Sont-ce les talents malheureux des grâces et de la beauté dont la nature nous a pourvus? mais c'est cela même qui devrait rendre nos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse lorsqu'on les tourne contre lui? N'y a-t-il que le rebut du monde qui soit propre à servir Dieu? De plus, n'ajoutons-nous pas aux grâces de la nature un art dangereux qui les rend funestes aux autres et à nous-mêmes? N'assure-t-on pas le succès de ces déplorables appas par des soins qui sont déjà un crime pour nous avant que d'être un sujet de chute pour les autres? Ne faisons-nous pas même peut-être suppléer aux talents que la nature nous a refusés, une effronterie qui porte toujours un poison plus sûr dans les cœurs que toutes les grâces d'une beauté chaste et pudique? Et n'arrache-t-on pas, par des avances honteuses, des désirs criminels où à peine aurait-on trouvé de simples regards.

XXXII. DE L'AMITIE.

[Carême.— *Sermon du vendredi après les Cendres.*] Les trois principes les plus communs, qui lient les hommes les uns avec les autres et qui forment toutes les unions et les amitiés, sont le goût, la cupidité et la vanité. Le goût, on suit un certain penchant de la nature, qui nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie avec elle et fait que nous trouvons dans leur société, une douceur qui se change en un ennui avec le reste des hommes. La cupidité, on cherche des amis utiles. Ils sont dignes d'amitié dès qu'il deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune. L'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs; les titres qui nous rendent puissants se changent bientôt en des qualités qui nous font paraître aimables, et l'on ne manque jamais d'amis quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment.

La vanité, les amis qui nous font honneur nous sont toujours chers. Il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde. Nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation, et ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, et que nous n'aimons que nos semblables.

[*Oraison funèbre du prince de Conti.*] Il est des grands qui, doux et faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang ou les bizarreries de l'humeur au reste des hommes ; et renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

Les princes et les grands connaissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié et ne savent pas goûter le plaisir d'être aimés. Ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié; ils ne connaissent pas assez le prix des cœurs ; ce long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse. Leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on porte au rang avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne. Ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages que de gagner des cœurs. Ils savent se faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

[*Oraison funèbre de M. de Villeroi.*] La grandeur ne manque guère d'adulations, mais les grands manquent souvent d'amis. Comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'est aussi que leur fortune que l'on aime en eux. L'amitié, cette tendre ressource de tous les chagrins de la vie, ce doux lien de la société, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant, un plaisir sans charmes pour eux. Aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour soi.

[*Oraison funèbre de Madame.*] L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient eux-mêmes ne leur rien devoir et que c'est assez payer leurs empressements que de les souffrir. L'amitié plus sincère, et de là moins rampante et moins empressée que l'adulation, leur paraît un hommage sec et aride; leur attachement même et leur confiance n'est qu'un goût passager qui les gêne et les ennuie bientôt et dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs, leurs bienfaits des ingrats, leurs vertus mêmes des censeurs injustes. Tous les autres biens nous les devons à la fortune ou à la naissance, le plaisir de l'amitié nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

XXXIII. DE L'INCRÉDULITE.

[Avent.— *Sermon de la Toussaint.*] Vivre sans Dieu, sans culte, sans principes, sans espérances ; croire que les forfaits les plus abominables et les vertus les plus pures ne sont que des noms ; regarder tous les hommes comme ces figures viles et bizarres qu'on fait parler et mouvoir sur un théâtre comique et qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs ; se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard et la possession éternelle du néant ; ces pensées ont je ne sais quoi de sombre et de funeste que l'âme ne peut envisager

sans horreur, et il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur que la ressource du péché.

[Carême. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] L'incrédule est un homme sans mœurs, sans probité, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes penchants, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même; enfant dénaturé puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit auxquels ils ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison; les crimes les plus affreux et les vertus les plus pures, tout est égal selon lui, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

[*Paraphrase du Psaume* XXV.] Le monde est plein de ces hommes insensés à qui tout ce qu'ils ne peuvent comprendre paraît suspect. Ils se font au dedans d'eux-mêmes un tribunal impie auquel ils appellent de l'autorité de Dieu même. Ils forment au milieu du monde une affreuse société où ils vomissent en secret leurs blasphèmes. Rien n'est sacré pour leurs langues impures. Le joug respectable de la foi leur paraît une servitude puérile, que la faiblesse et la superstition du genre humain s'est imposée. Ils veulent eux seuls être les arbitres de leur religion et de leurs devoirs comme de leur destinée. Hommes dignes de l'exécration de l'univers et cependant honorés souvent comme des sages et des génies sublimes; esprits faibles et extravagants, trouvant encore moins de fonds et de solidité dans les ténèbres et les abîmes incompréhensibles de l'impiété que dans les vérités de la foi.

[Carême. — *Sermon du mardi de la quatrième semaine.*] Ce n'est pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir : c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode; et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

[*Paraphrase du Psaume* XXV.] Qu'y a-t-il de plus insensé de croire, ou que le hasard seul a produit toute la race des hommes sur la terre et que la structure si admirable de leur corps ne doit son arrangement qu'à un assemblage fortuit et bizarre de la matière : ou que si Dieu lui-même les a tirés du néant, il les a jetés sur la terre comme des ouvrages de rebut, sans vouloir se mêler de ce qui les regarde, les laissant errer ici-bas sans destination, sans loi sans espérances; guidés par la seule impétuosité de leurs passions et n'ayant point d'autre frein, comme les animaux, qu'un instinct brutal et la liberté universelle de les satisfaire quand ils n'y trouvent aucun obstacle?

[Carême. — *Sermon du mardi de la quatrième semaine.*] Rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité que de la rappeler à son origine; elle porte un faux nom de science et de lumière, et est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a amené là les prétendus incrédules; c'est la faiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchants les plus honteux; c'est même une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles; c'est un homme qui a peur la nuit et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres pour se rassurer lui-même. La débauche nous rend toujours lâches et craintifs, et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses. Il tremble et il veut se rassurer contre lui-même; il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend; c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure.

[Carême. — *Sermon du lundi de la première semaine.*] L'impie porta en naissant les principes de la religion naturelle communs à tous les hommes. Il trouva écrite dans son cœur, une loi qui défendait la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même. L'éducation fortifia ces sentiments de la nature; on lui apprit à connaître un Dieu, à l'aimer, à le craindre. On lui montra la vertu dans les règles, on la lui rendit aimable dans les exemples, et, quoiqu'il trouvât en lui des penchants opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivait de s'y laisser emporter, son cœur prenait en secret le parti de la vertu contre sa propre faiblesse. Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre; il adora, avec le reste des hommes, un Etre suprême, il respecta ses lois, il redouta ses châtiments, il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu? que ses crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'âme un souffle qui s'éteint avec le corps? Par quel degré est-il parvenu à ces connaissances si nouvelles et si surprenantes? A mesure que ses mœurs se sont déréglées les règles lui ont paru suspectes; à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme était semblable à la bête.

[Carême. — *Sermon du mardi de la quatrième semaine.*] On se sait mauvais gré d'être né avec une conscience trop faible et trop craintive. On envie la destinée de ceux qu'on croit fermes et inébranlables dans l'impiété; lesquels peut-être, livrés à leur tour en secret aux remords les plus tristes,

et se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie parce que ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous leur tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paraissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire pour ce que nous ne sommes pas, et pour ce qu'eux et nous voudrions être.

[Avent. — *Sermon du jour de Noël.*] Il est des hommes encore parmi nous, qui ont presque de la divinité une idée aussi fausse et aussi vaine qu'en avaient autrefois les philosophes païens ; qui ne la comptent pour rien dans tous les événements de la vie; qui vivent comme si le hasard ou le caprice des hommes décidaient de toutes les choses d'ici-bas ; et qui ne connaissent que le bonheur ou le malheur, comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde, et qui président à tout ce qui se passe sur la terre: des hommes qui loin d'adorer les secrets de l'avenir dans les conseils profonds et impénétrables de la Providence , vont les chercher dans des prédictions ridicules et puériles ; attribuent à l'homme une science que Dieu s'est réservée à lui seul ; attendent avec une folle persuasion, sur les rêveries d'un faux prophète, des événements et des révolutions qui doivent décider de la destinée des peuples et des empires ; fondent là-dessus de vaines espérances pour eux-mêmes, et renouvellent ou l'extravagance des augures et des aruspices, ou l'impiété de la pythonisse de Saül, et des oracles de Delphes, et de Dodone.

[Carême. — *Sermon du mardi de la quatrième semaine.*] Il faut appeler l'incrédulité au secours des passions; elles sont trop faibles pour se soutenir toutes seules. Nos lumières , nos sentiments , notre conscience, tout les combat au dedans de nous; il faut donc leur chercher un appui et les défendre contre nous-mêmes. On ne veut pas que des passions qui nous sont chères soient criminelles, ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de ses plaisirs, contre ceux de sa conscience: on veut jouir tranquillement de ses crimes, et se délivrer d'un censeur importun qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'est jouir qu'à demi de ses passions tandis que les remords nous en disputent le plaisir; c'est acheter trop chèrement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche. Il faut ou finir ses débauches, ou tâcher de s'y calmer; et comme il en coûterait trop de les finir, et qu'on ne saurait s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on se les donne à soi-même comme douteuses; et pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de se persuader qu'on est incrédule, c'est-à-dire, que le grand effort du déréglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] — On voit tous les jours des hommes qui, trop faibles pour servir Dieu, croient paraître forts en faisant semblant de ne le pas connaître: des hommes qui ne savent de la science de la foi, que les blasphèmes qui l'attaquent ; qui ont appris à être incrédules, avant que d'apprendre à croire; qui ne sont impies que par ostentation, et qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

[*Paraphrase du Psaume IX.*] — L'impie tâche de se persuader qu'il n'y a point de Dieu, pour se calmer dans des dissolutions qu'il sent bien ne pouvoir demeurer impunies, s'il y a au-dessus de nos têtes un vengeur du vice. Sa conscience et sa raison se soulèvent en secret contre cette impiété ; il ne peut étouffer le cri de la nature qui réclame sans cesse son Auteur; mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance et un reste de vaine terreur que l'éducation, plutôt que la nature a laissés dans son âme. Le crime n'a point ici-bas d'autre ressource. Il faut secouer tout joug de religion, quand on veut secouer sans remords tout joug de la vertu, de la pudeur, de l'innocence et jouir tranquillement du fruit de ses crimes. La religion ne saurait s'allier avec une vie dissolue, ses menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels. Il faut ou abandonner ses plaisirs, ou soutenir sans cesse des remords et des frayeurs qui nous troublent et qui nous déchirent: le choix est bientôt fait: on ne croit plus rien, et on vit tranquille dans le crime.

[Carême. — *Sermon du mardi de la quatrième semaine.*] Pourquoi nos prétendus incrédules souhaitaient-ils si fort de voir des impies véritables, fermes et intrépides dans l'impiété , qu'ils en cherchent : qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinosa, qu'on appela en France pour le consulter et pour l'entendre ? C'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, et voudraient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux. Ils cherchent, dans l'autorité, des ressources et des défenses contre leur propre conscience, et n'osant tout seuls devenir impies, ils attendent d'un exemple ce que leur raison et leur cœur même leur refusent : et par là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile et plus insensée que celle qu'ils reprochent au fidèle. Un Spinosa, ce monstre qui, après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'était pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme; il s'était formé à lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de ténèbres, où le seul désir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent; où, hors l'impiété, tout est inintelligible ; et, à la honte de l'humanité, il serait tombé en naissant dans un oubli éternel, et n'aurait jamais trouvé de lecteur s'il n'eût attaqué l'Être suprême : cet impie, dis-je, vivait caché, retiré, tranquille ; il fai-

sait son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avait besoin, pour se rassurer, que de lui-même. Mais ceux qui le cherchaient avec tant d'empressement, qui voulaient le voir, l'entendre, le consulter, c'étaient des insensés qui souhaltaient de devenir impies, et qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles assez d'autorités pour demeurer fidèles, cherchaient dans le témoignage d'un seul homme obscur, d'un transfuge de toutes les religions, une autorité qui les affermît dans l'impiété, et qui les défendît contre leur propre conscience.

[Carême. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] On voit des personnes dans un sexe même où l'ignorance sur certains points devrait être un mérite; où la politesse et la bienséance du moins voudraient qu'en sachant on affectât d'ignorer; des personnes qui ne savent pas même de la religion ce qu'il faudrait en savoir pour régler leurs mœurs, et qui font les difficiles, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout et n'en ont point sur leur misère et sur l'égarement visible de leur vie.

[Carême. — *Sermon du mardi de la quatrième semaine.*] Il serait trop triste et trop vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de se dire en secret à lui-même: Je suis encore trop faible et trop abandonné au plaisir pour en sortir; ce prétexte lui laisserait encore tous ses remords. C'est bien plus tôt fait de se dire à soi-même: Il est inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après cette vie. Ce prétexte est bien plus commode parce qu'il finit tout; il nous laisse dans un certain état d'indolence qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes et de faire des réflexions trop tristes sur nos passions. Nous avons peu de remords parce que nous nous supposons incrédules et que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable: du moins c'est une diversion qui émousse et qui suspend la sensibilité de la conscience; et, en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons comme si nous étions en effet ce que nous désirons être. C'est une espèce de neutralité que nous gardons entre la foi et l'irréligion dont notre indolence s'accommode, parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti et que pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penser et vivre d'habitude. L'impiété ferme et déclarée a je ne sais quoi qui fait horreur; mais la religion d'un autre côté offrant des objets qui alarment et qui n'accommodent pas les passions, que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raison et l'autre les sens? On demeure indécis et chancelant; on jouit en attendant du calme que cet état d'indécision et d'indifférence nous laisse; on vit sans vouloir savoir ce qu'on est, parce qu'il est plus commode de n'être rien et de vivre sans penser et sans connaître.

[Avent. — *Sermon du jour de Noël.*] Nous voyons des hommes qui trouvent toujours plausible, convaincant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus faible et de plus insensé à la foi; qui sont ébranlés au premier doute frivole que l'impie propose; qui sembleraient être ravis que la religion fût fausse et qui sont moins touchés de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse et qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse de l'impiété et du blasphème: des hommes qui renvoient au peuple la croyance de tant de faits merveilleux que l'histoire de la religion nous a conservés; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme passe aussi la puissance de Dieu, et qui refusent les miracles à une religion qui n'est fondée que sur eux et qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

[Carême. — *Sermon du mardi de la quatrième semaine.*] Les incrédules sont de faux braves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas; ils se vantent sans cesse de ne rien croire et à force de s'en vanter ils se le persuadent à eux-mêmes: semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et la roture de leurs ancêtres et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms; à force de le dire, de l'assurer et de le publier ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes: il en est ainsi de nos prétendus incrédules. Ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang et qui n'est pas effacée de leur cœur: mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent. A force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire; ils en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité d'esprit et une singularité qui plaît et qui flatte. On a ouï dire que certains grands hommes fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyaient pas; on se fait honneur de ces grands exemples: il paraît glorieux de ne rien croire après de si illustres modèles; on a sans cesse leurs noms dans la bouche. C'est un faux relief qu'on se donne où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit, puisque rien n'est si petit ni si méprisable que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre.

[Carême. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] L'incrédulité déclarée est peut être un vice rare parmi nous, mais la simplicité de la foi ne l'est guère moins. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères, mais on obéit en philosophe en s'imposant soi-même le joug. On aurait horreur de se départir de la croyance de ses pères, mais on veut raffiner sur leur bonne foi. Notre

siècle surtout est plein de ces demi-fidèles qui, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de la soumission.

[Carême. — *Sermon du mardi de la quatrième semaine.*] Souvent c'est une société de libertinage qui nous fait parler le langage de l'impiété. On veut paraître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient. On croit qu'il serait honteux d'être dissolu et de paraître croire encore devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore est un parti faible et vulgaire : afin que la débauche soit du bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage; autrement ce serait être débauché en novice : un reste de religion paraîtrait se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége.

[Carême. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] Ce que la religion a de plus auguste est devenu le sujet des conversations mondaines : on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connaissance de la religion, qu'un peu plus de témérité que l'ignorant et le peuple, n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires et usés qu'ils ont appris mais qu'ils n'ont pas formés; des doutes tant de fois éclaircis et qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité : des hommes qui, dans leurs mœurs dissipées, n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'étude pourrait à peine éclaircir.

[Carême. — *Sermon du mardi de la quatrième semaine.*] Si notre incrédulité avait son fondement dans des incertitudes réelles sur la religion, tant que ces incertitudes subsisteraient, l'incrédulité serait toujours la même. Mais comme nos doutes ne naissent que de nos passions et que nos passions ne sont pas toujours les mêmes ni également vives et maîtresses de notre cœur, nos doutes changent sans cesse comme nos passions. Ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparaissent, ils sont dans la même volubilité et toujours dans le même degré que nos passions ; en un mot, ils suivent la destinée des passions parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

[*Paraphr. du ps.* XIII.] Il en est peu qui reviennent des routes égarées où l'impiété les conduit. L'on ne revient guère de la dépravation impie de la raison. Les années mûrissent les passions, mais l'orgueil de l'incrédulité renaît et se fortifie avec les années. Plus les années deviennent sérieuses, plus elles donnent du crédit et une sorte de bon air à la philosophie de l'impiété et la vieillesse est le temps où l'impie s'en fait plus d'honneur et où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs.

[Carême. — *Sermon du mardi de la quatrième semaine.*] Si la religion ne proposait que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent les passions, on peut assurer hardiment que les incrédules seraient rares. Les vérités ou les erreurs abstraites qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. On trouvera peu de ces hommes épris de la seule vérité, qui deviennent partisans et défenseurs zélés de certains points de pure spéculation, et qui n'ont rapport à rien, seulement, parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés et estimables, qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les secrets infinis et dans les abîmes profonds de cette science. Mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares et uniques. La contagion n'était pas à craindre; aussi n'a-t-elle pas gagné. On les admire, mais on serait bien fâché de les imiter. Si la religion ne proposait que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la félicité des sens, aussi peu intéressantes pour les passions et pour l'amour-propre, les impies seraient encore plus rares que les mathématiciens. On en veut aux vérités de la religion parce qu'elles nous menacent; on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité ou leur fausseté ne décide de rien pour nous.

Lorsque l'on approfondit la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, on trouve qu'ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés et vulgaires qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde ; qu'ils ne savent qu'un certain jargon qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre. On trouve que toute leur capacité se réduit à certains discours de libertinage qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi ; à certaines maximes rebattues qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Ceux qui tiennent ces discours sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seraient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connaître : des hommes d'un caractère léger, superficiel, incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauraient soutenir un seul instant de sérieux et de modération tranquille et rassise. Ils ne savent que le langage des doutes qu'ils ont appris. Ils ne les ont pas formés ; ils répètent ce qu'ils ont ouï : c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue. Aussi ils ne doutent pas ; il ne font que conserver à ceux qui les suivront le langage de l'irréligion et des doutes : ils ne sont pas incrédules; ils ne sont que les échos de l'incrédulité : en un mot, ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.

XXXIV. DE L'ENNUI.

[Petit Carême. — *Sermon du troisième di-*

manche.] L'ennui qui paraît être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les grands ; c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité, qui endort ou qui lasse; ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paraître à la tête de toutes les réjouissances publiques, c'est une vivacité d'ostentation, le cœur n'y prend presque point de part. Le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles; ce sont des ressources usées qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes : semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essaient de tout et rien ne les réveille, et un dégoût affreux succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur âme s'était d'abord flattée.

[Carême. — *Sermon du jeudi de la Passion.*] Rien n'est plus triste pour la plupart des hommes, que de se trouver avec eux seuls et de retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent, que des attachements criminels nous souillent, que mille désirs illégitimes occupent tous les mouvements de notre cœur, en rentrant dans nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires et des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations et dans des distractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes. Nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui, et nous croyons trouver dans le dérangement et dans la multiplicité des soins extérieurs, cette ivresse heureuse qui fait que nous marchons sans nous en apercevoir et que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes.

[Petit Carême. — *Sermon du troisième dimanche.*] Toute la vie des grands n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui, et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même. Ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs : tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie, et leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semblent attacher à la vieillesse.

[Carême. — *Sermon du lundi de la Passion.*] L'ennui ne se trouve que dans le dérangement et dans une vie d'agitation où jamais rien n'est à sa place. C'est en vivant au hasard que nous nous sommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, et que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées ; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, et que nous nous portons partout nous-mêmes : en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié pour éviter l'ennui, et un talent malheureux de le trouver. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui, et loin qu'une vie de dérangement et d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde et la plus universelle.

[Petit Carême. — *Sermon du troisième dimanche.*] Plus les grands sont élevés plus ils sont malheureux. Comme rien ne les contraint, rien aussi ne les fixe. Moins ils dépendent des autres plus ils sont livrés à eux-mêmes. Leurs caprices naissent de leur indépendance : ils retournent sur eux leur autorité; leurs passions ayant essayé de tout, et tout usé, il ne leur reste plus qu'à se dévorer eux-mêmes. Leurs bizarreries deviennent l'unique ressource de leur ennui et de leur satiété : ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés, ils ne sauraient plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de leur humeur, et ils s'en prennent sans cesse à eux-mêmes du vide que tout ce qui les environne laisse sans cesse au dedans d'eux-mêmes. Ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit et où l'on supplée par les ornements à la ressemblance.

Approchons des grands; jetons les yeux nous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions et que le long usage des plaisirs a rendues également inhabiles et au vice et à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur! quel fond de chagrins et de caprices! Rien ne plaît, parce qu'on ne saurait soi-même se plaire. On se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent. Il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux On leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même, et l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

XXXV. DU BONHEUR.

[Carême. — *Sermon du lundi de la première semaine.*] L'homme ne trouve nulle part son bonheur sur la terre. Les richesses l'inquiètent, les honneurs le fatiguent, les plaisirs le lassent, les sciences le confondent et irritent sa curiosité, loin de la satisfaire ; la réputation le gêne et l'embarrasse : tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur et lui laisse encore quelque chose à désirer. Tous les autres êtres, contents de leur destinée, paraissent heureux à leur manière dans la situation où l'auteur de la nature les a placés. Les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre; la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature ; l'homme seul est inquiet et mécontent, l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses

espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs : l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

[*Paraphr. du ps.* XXXI.] Nous nous lassons à courir sans cesse après un fantôme de bonheur, qui, au moment que nous croyons le tenir, nous échappe et s'évanouit, ne nous laissant que la honte et le désespoir de nous être laissé tromper tant de fois, sans pouvoir jamais nous détromper. Si nous obtenons ce que nous avons désiré avec le plus d'ardeur, le dégoût suit de près la jouissance, soit parce qu'il s'élève quelque nouveau désir dans notre cœur, soit parce que nous n'y trouvons pas ce que nous espérions, ou bien que la crainte de le perdre nous cause plus de chagrin et d'inquiétude que la joie de le posséder ne nous cause de plaisir. Nous paraissons quelquefois nager dans l'abondance de toutes choses et n'avoir rien à souhaiter, et nous nous trouvons misérables, parce que nous ne pouvons pas réunir tous les plaisirs en même temps et que nous ne jouissons d'un plaisir qu'aux dépens d'un autre, et notre cœur est déchiré par une basse jalousie de voir que d'autres jouissent de ce dont, par une sotte vanité, nous voudrions jouir tout seuls. Il ne faut que la moindre altération dans la santé pour nous jeter dans la mélancolie la plus noire. Ah! que nous sentons alors l'incertitude et le néant de tous les biens de la terre! Cependant nous craignons de les perdre, parce que notre cœur y est attaché et que nous n'avons rien à mettre à leur place pour remplir le vide qu'ils y laissent.

[AVENT. — *Sermon du second dimanche.*] Chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paraisse la destinée, trouve des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. L'élévation a ses assujettissements et ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le mariage, ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes et ses perfidies. Le trône est le siége des chagrins comme la dernière place; les palais superbes cachent des soucis cruels comme le toit du pauvre et du laboureur; et, de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

[1er *Sermon d'une profession religieuse.*] Toutes les créatures que l'homme veut faire servir à ses plaisirs deviennent l'instrument de ses peines; tous les désirs les plus flatteurs, et qu'il ne forme que pour soulager son cœur, en deviennent les tyrans et le supplice; tous ses projets les plus spécieux, que l'imagination n'enfante et n'embellit que pour endormir ses peines, les réveillent et les aigrissent; tous les plaisirs les plus vifs, et qui auraient dû, ce semble, satisfaire son cœur, n'y portent que la satiété et en augmentent le dégoût, le vide et l'inquiétude. En vain se forme-t-il un plan de félicité dans le crime, son cœur dément bientôt cette espérance, et il ne lui reste rien de plus réel que cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de se l'être en vain formée. En vain, par une vaine philosophie, détache-t-il des passions ce qu'elles ont d'extrême et de fatigant pour se ménager des plaisirs modérés et tranquilles : les plaisirs modérés par la raison ne sont pas loin de l'ennui, et ceux qu'elle ne conduit plus ne sont plus que des fureurs et des gouffres.

[CARÊME. — *Sermon du jeudi de la Passion.*] C'est un désordre d'aimer pour lui-même ce qui ne peut être ni notre bonheur, ni notre perfection, ni, par conséquent, notre repos. Car aimer, c'est chercher sa félicité dans ce qu'on aime; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes et nous flatter qu'il sera capable de le remplir; c'est le regarder comme la ressource de nos besoins, le remède à nos maux, l'auteur de nos biens. C'est un désordre et un avilissement de notre cœur de chercher tout cela dans la créature. Nous sentons bien nous-mêmes l'injustice de cet amour. Quelque emporté qu'il puisse être, nous découvrons bientôt dans les créatures qui nous l'inspirent des défauts et des faiblesses qui les en rendent indignes; plus nous les approfondissons, plus nous nous disons à nous-mêmes que notre cœur s'est trompé et que ce n'est pas là ce qu'il cherchait. Notre raison rougit tout bas de la faiblesse de nos penchants; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine; notre passion devient notre ennui et notre supplice. Mais, punis de notre erreur sans en être détrompés, nous cherchons dans le changement le remède de notre méprise; nous errons d'objets en objets, et s'il en est enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'est pas que nous soyons contents de notre choix, c'est que nous sommes lassés de notre inconstance.

[AVENT. — *Sermon de la Toussaint.*] Pour être heureux, il faut que l'homme ne pense point, qu'il se laisse mener, comme les animaux muets, par l'attrait des objets présents, et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité : et telle est sa destinée. Ce n'est que l'ivresse, l'emportement, l'extinction de toute raison qui le rend heureux; et comme cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme et revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit et l'homme se trouve seul avec ses passions et ses inquiétudes.

[MYSTÈRES. — *Sermon de la Visitation.*] Nous sentons tout le vide du plaisir; il est des moments de réflexion qui nous tuent. Le cœur, fait pour une félicité plus solide, s'amuse, mais ne saurait se satisfaire; il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer; il porte partout un fonds d'inquiétude et d'ennui qui le réveille même au milieu des joies et des amusements. Enfin, on trouve son remède dans le mal même, le dégoût dans la jouissance, et l'on ne

sent de vivacité pour le plaisir que dans le moment qui le précède.

[MYSTÈRES. — *Sermon de la Purification.*] Les hommes, avec toute leur puissance, ne sauraient nous faire à nous-mêmes une félicité plus entière que celle dont ils jouissent, et, comme ils ne sont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes. Ils cherchent souvent à nous nuire en faisant semblant de nous favoriser; nous ne leur sommes chers qu'autant que nous leur sommes utiles, et ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur que nous rendre heureux nous-mêmes.

[*Paraphr. du psaume* IV.] Le bonheur que nous cherchons n'est qu'un poids qui nous accable dès que nous y sommes parvenus. Nous sentons multiplier nos soucis à mesure que le monde nous multiplie ses faveurs. De nouveaux désirs naissent de ceux que nous venons de voir accomplis. Le monde nous croit heureux; mais la jalousie, mais la prospérité d'autrui, mais ce qui manque encore à notre ambition, mais le vide même de tout ce que nous possédons, mais le dégoût même qui suit toujours la possession de ce qu'on avait le plus désiré, mais la pensée même que tout s'enfuit et que la vie la plus longue n'est qu'un instant rapide, mais tout cela ensemble empoisonne toute cette vaine félicité qui trompe les spectateurs, tandis qu'elle ne peut nous rendre heureux et nous séduire nous-mêmes lorsque nous y faisons attention.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du troisième dimanche.*] Nous nous promettons tous ici-bas une injuste félicité. Nous courons tous après un bonheur et un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés par la possession d'un objet, du bonheur qui semblait nous y attendre, un nouveau désir nous jette dans la même illusion; et, passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, et du dégoût à l'espérance, tout ce qui fait sentir notre méprise devient lui-même l'attrait qui la perpétue. Il semble d'abord que cette erreur ne devrait être à craindre que pour le peuple : la bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il serait moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre, et qu'il crût, car tel est l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche. Mais l'éclat du rang, des titres et de la naissance dissipe bientôt cette vaine illusion. On a beau monter et être porté sur les ailes de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes : plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] Tout ce qui environne les grands ne les rend point heureux. Tout ce qui est hors de nous ne saurait jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors, le dedans est toujours vide. Tout paraît joie pour les grands, et tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux que de n'avoir plus rien à désirer; c'est perdre le plaisir de l'erreur, et le plaisir n'est que dans l'erreur qui l'attend et qui le désire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse; les chagrins et les noirs soucis montent et vont s'asseoir avec le souverain sur le trône. Le diadème qui orne le front auguste des rois n'est souvent orné que de pointes et d'épines qui le déchirent, et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sur la terre. Le monde étale des prospérités, le monde ne fait point d'heureux; les grands nous montrent le bonheur, et ils ne l'ont pas.

XXXVI. DE L'HÉRÉSIE.

L'origine de l'hérésie a toujours quelque chose de honteux. Comme l'orgueil et la licence en forment les premières sources, il faut tirer le voile sur les premiers temps qui les établirent parmi les hommes. On y voit les passions les plus honteuses présider à la naissance de ces ouvrages de ténèbres, leur donner la forme, l'accroissement et le progrès; et, semblables à ces enfants infortunés qui sont le triste fruit du crime de leurs pères, il ne faut, pour les couvrir de confusion que les rappeler à leur origine.

[*Paraphr. du psaume* IX.] Dieu permet que les censeurs téméraires de sa doctrine se jettent eux-mêmes dans des contradictions inextricables, où ils se trouvent pris comme dans un piége d'où ils ne sauraient se tirer. C'est la destinée de l'erreur de former de ses propres mains le glaive qui doit lui porter le coup mortel. Il n'y a qu'à la laisser faire elle-même; toutes les machines qu'elle élève à grands frais pour ébranler l'édifice auguste de la foi retombent enfin sur sa tête orgueilleuse et achèvent de l'écraser.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du Vendredi Saint.*] L'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours en croissant et ne garde plus de mesure dans ses progrès. Elle n'en voulait d'abord parmi nous qu'aux abus du culte, elle a depuis attaqué le culte même; elle voulait réformer la religion, elle a fini par les approuver toutes, ou, pour mieux dire, par n'en plus avoir et n'en plus connaître aucune; elle prétendait s'en tenir à la lettre aux Livres saints, et cette lettre a été pour elle une lettre de mort, et ses faux prophètes y ont puisé un fanatisme et des visions sur l'avenir que l'événement a démenties et dont elle a rougi elle-même.

[MYSTÈRES. — *Sermon de l'Assomption.*] Ce n'est pas la soumission à l'Eglise qui nous coûte; cette soumission ne blesse ni notre orgueil, ni nos penchants, ni notre condition, ni notre fortune. Ce qui nous

blesse, c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au-dessous de nous; c'est de porter le poids d'une autorité qui paraît mal placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons. Nous nous vengeons de leur élévation par nos censures; notre orgueil, forcé de leur obéir, se console en les méprisant. Leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts, et il est rare que nos supérieurs et nos maîtres aient sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

[*Paraphr. du psaume* IX.] La liberté, que les sectateurs de l'hérésie nous vantent tant, en nous reprochant notre soumission à l'autorité respectable de nos pasteurs, comme une crédulité aveugle et superstitieuse; cette liberté les a rendus elle-même esclaves d'une doctrine toujours changeante et incertaine et qui n'a plus de règle que les variations éternelles de l'esprit humain. Les piéges qu'ils tendaient à la foi des simples se sont tournés contre eux-mêmes; leur conjuration unanime contre l'Eglise les a divisés, et du même principe qui avait formé leur désobéissance et leur révolte, est sorti le dogme monstrueux qui secoue toute autorité et qui autorise chaque particulier à se soulever contre la doctrine de ces faux apôtres et à se faire une religion selon le caprice et les égarements déplorables de son esprit. C'est par là que Dieu détruit enfin les ennemis de son culte et qu'il emploie pour anéantir l'erreur la doctrine elle-même qui lui donna naissance.

[Petit Carême. — *Sermon du second dimanche.*] Les troubles de l'Etat ne sont jamais loin de ceux de l'Eglise On ne respecte guère le joug des puissances quand on est parvenu à secouer le joug de la foi; et l'hérésie a beau se laver de cet opprobre, elle a partout allumé le feu de la sédition; elle est née dans la révolte. En ébranlant les fondements de la foi, elle ébranle les trônes et les empires, et partout, en formant des sectateurs, elle forme des rebelles.

[*Paraphr. du psaume* IX.] L'illusion dont l'hérésie se sert le plus pour flatter l'orgueil de ses sectateurs, c'est de leur persuader qu'eux seuls usent de leur raison et de leur liberté en secouant le joug des pasteurs auxquels nous sommes assujettis. Mais comment ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils prennent toujours le change sur les choses qui les intéressent le plus, ne trouvant d'ordinaire que dans leurs préjugés les vraisemblances qui les déterminent? Toujours divisés entre eux de langage, de sentiments, de principes, sur les dogmes essentiels qui nous sont révélés, ils refusent à l'Eglise une autorité qu'ils ne rougissent point de s'attribuer à eux-mêmes.

[Petit Carême. — *Sermon du second dimanche.*] L'hérésie a beau dire que les persécutions des princes lui mirent en main les armes d'une juste défense, l'Eglise n'opposa jamais aux persécutions que la patience et la fermeté; la foi seule fut le glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples; le sang de ses martyrs tout seul fut la semence de ses fidèles. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers, comme des lions, pour porter partout le meurtre et le carnage, mais comme des agneaux, pour être eux-mêmes égorgés. Ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission. On devait les traîner devant les juges pour y être jugés comme des criminels, et non pour y paraître les armes à la main et les forcer de leur être favorables. Ils respectaient le sceptre dans des mains même profanes et idolâtres, et ils auraient cru déshonorer l'œuvre de Dieu en recourant pour l'établir à des ressources humaines.

XXXVII. DE L'IDOLATRIE.

[Avent. — *Sermon du jour de Noël*] A quels excès l'idolâtrie n'a-t-elle pas poussé son culte profane? La mort d'une personne chère l'érigeait bientôt en divinité, et ses viles cendres, sur lesquelles son néant était écrit en caractères si ineffaçables, devenaient elles-mêmes le titre de sa gloire et de son immortalité.

L'amour conjugal se fit des dieux, l'amour impur l'imita et voulut avoir ses autels. L'épouse et l'amante, l'époux et l'amant criminel eurent des prêtres, des temples et des sacrifices. La folie ou la corruption générale, adopta un culte si bizarre et si abominable; tout l'univers en fut infecté. La majesté des lois de l'empire l'autorisa, la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête. Les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures; les villes, les montagnes, les champs, les déserts en furent souillés et virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions, les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes: tout devint dieu pour l'homme, et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connût point.

[*Panégyrique de sainte Agnès.*] Rome, cette capitale de l'univers qui avait trouvé le secret de réunir toute la sagesse de la philosophie et de la politique humaine avec toutes les extravagances du culte; Rome adopta tous les dieux les plus bizarres et toutes les superstitions des nations qu'elle avait vaincues; et de toutes les folies de l'univers, forma, pour ainsi dire, la majesté de sa religion et de ses cérémonies.

[Avent. — *Sermon de la Circoncision.*] Les hommes oubliant l'auteur de leur être et de l'univers, adorèrent d'abord l'air qui les faisait vivre, la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, la lune qui présidait à la nuit. C'étaient là leur Cybèle, leur

Junon, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérants qui les avaient délivrés de leurs ennemis, les princes bienfaisants et équitables qui avaient rendu leurs sujets heureux, et la mémoire de leur règne immortelle; et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux; l'un par le nombre de ses victoires, et l'autre par le bonheur et la tranquillité de son règne. Les hommes, dans ces siècles de superstition et de crédulité, ne connaissaient point d'autres dieux que ceux qui leur faisaient du bien. Et tel est le caractère de l'homme, sa religion n'est souvent que son amour et sa reconnaissance.

[Avent. — *Sermon du jour de Noël.*] Les philosophes, forcés par les lumières seules de la raison de reconnaître un seul Etre suprême, en défiguraient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentaient un Dieu oisif, retiré en lui-même, jouissant de son propre bonheur, ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre, ne comptant pour rien les hommes qu'il avait créés, aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices; et laissant au hasard le cours des siècles et des saisons, les révolutions des empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste univers, et toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujettissaient à un enchaînement fatal d'événements; ils en faisaient un Dieu sans liberté et sans puissance; et en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyaient l'esclave des destinées. Les égarements de la raison étaient alors la seule règle de la religion et de la croyance de ceux qui passaient pour être les plus éclairés et les plus sages.

XXVII. DES ESPRITS FORTS.

[*Paraphr. du ps.* XIII.] Dès que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, et qu'il les a poussées jusqu'aux excès les plus énormes, il cherche à se les justifier à lui-même, en se disant en secret qu'il n'y a point de Dieu. Ce n'est pas dans sa raison que naissent ses doutes, Dieu y a mis un rayon de lumière qui le montre partout à l'homme et qui lui fait porter partout avec lui le témoignage intime et ineffaçable de la Divinité; c'est dans la dépravation de son cœur. Il désire que Dieu ne soit point, il s'efforce de se le persuader, il se fait même un honneur affreux d'en paraître convaincu, il insulte avec dédain à la crédulité de ceux qui sont effrayés de ses blasphèmes; mais c'est un imposteur, sa bouche toute seule renonce Dieu, et publie qu'il n'existe point tandis que sa raison le reconnaît et lui rend hommage.

Les esprits forts protestent que c'est sans intérêt qu'ils ont secoué le joug de la religion, et que la vérité seule les a forcés à se défaire des erreurs communes; mais leurs mœurs découvrent l'artifice et la fausseté de leurs discours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paraisse adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété; alors ils se démasquent, ils se montrent au naturel; on découvre en eux un fonds de mœurs abominables, une vie dont les déréglements du commun des hommes rougiraient; une singularité de débauches encore plus affreuse que celle de leur doctrine; un abandonnement qui ne connaît plus ni règle, ni pudeur, ni bienséance; une façon de penser sur le détail de la conduite, qui fait que, ne respectant plus ce qu'il y a de sacré parmi les hommes, on ne se respecte plus soi-même.

L'impiété, dont toute l'attention devrait être de se dérober aux regards publics, se montre avec ostentation; elle a enfin accoutumé les yeux et les oreilles à voir et à entendre sans indignation ses horreurs et ses blasphèmes. Ce n'est pas assez, elle se fait des sectateurs, elle ose répandre le venin de sa doctrine, elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir d'eux-mêmes à la morsure contagieuse de l'aspic. Ils s'en font une supériorité de raison, et une distinction où ils ne croient pas la plupart des hommes capables d'atteindre; et la vanité toute seule fait et multiplie des incrédules que la honte devrait cacher dans les ténèbres les plus profondes et les plus impénétrables.

Malheur aux maisons et aux familles qui donnent accès chez elles aux esprits forts! Les troubles, les calamités, les dissensions domestiques y entrent bientôt; elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi sur la terre Il n'y a plus dans ces maisons infortunées, ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer l'autorité paternelle; le père croit que laisser agir les penchants de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfants; l'épouse se persuade que son goût doit décider de son devoir. Quelle paix et quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul et le mépris de tout joug lient ceux qui l'habitent? Quel chaos! quel théâtre d'horreur et de confusion deviendrait la société générale des hommes, si les maximes du libertinage prévalaient parmi eux, et étaient érigées en lois publiques! Quelle affreuse république, s'il pouvait jamais s'en former une dans l'univers toute composée d'impies et où les hommes ne pussent mériter que par l'impiété le titre de citoyens!

Les impies publient que les gens de bien n'ont par-dessus eux que plus d'adresse et de ménagement pour dérober leurs désordres secrets aux yeux du public. Il faut bien, pour se calmer sur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de se persuader que tous les hommes et ceux qui paraissent les plus saints, leur ressemblent. Quelle idée faut-il qu'ils se fassent du genre humain, pour n'être pas effrayés de ce qu'ils sont eux-mêmes? Il faut que tous les hommes

qui ont paru sur la terre avec le plus de dignité, de sainteté et d'édification, aient été des scélérats et des monstres, pour que l'impie puisse se justifier à lui-même ses abominations et ses crimes ; c'est cependant ce qu'il ose penser. Que faudrait-il pour guérir l'incrédule de son impiété, que l'abîme d'extravagances et de contradictions où il est obligé de se jeter pour se cacher l'horreur de sa doctrine?

Les esprits forts prennent les remords et les terreurs secrètes de leur conscience, pour des restes de préjugés vulgaires que l'éducation a laissés en eux et que les réflexions ne peuvent plus effacer, et leur impiété les rend comme inutiles à leurs frères, puisqu'ils ont secoué le lien de la religion qui les unissait à eux : inutiles à la société, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le hasard a rassemblées, et où chacun n'a point d'autres lois que soi-même ; inutiles à la patrie, puisqu'ils envisagent l'autorité publique comme une usurpation sur la liberté des hommes ; inutiles à leurs proches, puisqu'ils croient que les titres de père, d'enfant, de frère, d'époux sont des titres qui n'engagent à rien, à moins qu'une inclination aveugle n'en ratifie les devoirs ; enfin inutiles à eux-mêmes, puisque leur raison est la lumière même dont ils abusent. Hommes inutiles et inhabiles à tout bien; hommes contagieux, l'opprobre de la religion et de la société, qui ne devraient trouver aucun asile sur la terre, et qui trouvent cependant des apologistes et des admirateurs.

En vain les impies veulent nous persuader que la force et la supériorité seule de la raison les a élevés au-dessus des préjugés vulgaires, et fait prendre le parti affreux de l'incrédulité; c'est la faiblesse et la dépravation seule de leur cœur. Leur vie déshonore non-seulement la religion, mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne sont pour eux que des penchants innocents, que la nature transmet et que la nature justifie; les désirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas besoin d'autre titre pour être légitimes ; les passions que chacun trouve en soi, sont pour eux la seule règle infaillible et immuable que la première institution de la nature a laissée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juste se fait pour les réprimer, comme une contrainte injuste qu'on exerce envers l'humanité et une tyrannie qui la prive des droits qui sont nés avec elle.

L'esprit fort voudrait anéantir l'idée de l'Etre divin dans l'esprit des autres hommes et il ne peut effacer celle qu'il porte au dedans de lui-même. Il prêche l'impiété et il ne peut réussir à devenir lui-même totalement impie : il s'érige en docteur de l'athéisme, et il n'en est pas encore un disciple bien affermi. Aussi, il ne peut soutenir longtemps ce contraste, où éclatent l'extravagance et l'impiété. Il est effrayé de se révolter tout seul contre le genre humain, et de se trouver seul dans l'univers qui ne veuille et ne reconnaisse point de Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes, il confesse que Dieu est ; mais en lui laissant son être, il en ôte tout ce qui le rend souverainement sage, juste et adorable. Il se fait un Dieu de sa façon ; il lui dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, et le soin de le gouverner. Il le laisse comme une idole, oisif sur le trône de sa majesté, ne prenant aucune part à ce qui se passe dans l'univers, et abandonnant au hasard et au concours fortuit des causes secondes, les destinées des hommes.

Toute la vertu des impies se borne à se livrer sans réserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse et de la régularité ; c'est pour s'accommoder aux préjugés communs ; mais ils se moquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence et de la vertu. On nous vante souvent leur probité et les maximes sévères dont ils se piquent : mais quelles vertus, même humaines, peuvent rester dans des hommes qui se croient permis tout ce qu'ils désirent ; qui regardent les crimes les plus honteux comme des penchants innocents ; qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes ; qui sont persuadés que Dieu regarde d'un œil égal les vices et les vertus, et qui ne connaissent point d'autres règles de leurs mœurs que les passions mêmes qui en font tout le déréglement et tout le désordre ? Plus ils sentent que leur vie les rendrait l'opprobre des autres, si elle était connue, plus ils affectent au dehors de modération et de philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société ; ils veulent passer pour amis fidèles, rigides observateurs de leurs promesses ; ils ont une vaine ostentation de droiture et de sincérité : mais il n'en est pas un seul qui ne soit en secret dévoué à tous les vices ; pas un qui ne soit parjure et trompeur, quand il peut l'être sûrement, et sans que sa gloire en souffre ; pas un qui soit capable de faire un bien si son intérêt ou sa réputation ne l'exigent ; pas un enfin qui se refuse un crime utile ou agréable qui ne pourra jamais être connu que de lui seul.

Un esprit fort regarde toutes les religions comme le fruit des préjugés et de la superstition des peuples. L'histoire même des merveilles que Dieu a opérées en faveur de l'ancien peuple pour y conserver la connaissance de son nom ne lui paraît qu'un récit fabuleux, inventé pour flatter la vanité, ou amuser la crédulité d'une nation grossière et superstitieuse. L'établissement même de l'Evangile, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'univers, les travaux des hommes apostoliques et de tant de martyrs qui ont purgé le monde de l'idolâtrie ; tant d'événements merveilleux, où la puissance de Dieu se manifeste d'une manière si visible, ne sont selon lui que le projet insensé d'un

petit nombre d'hommes, ou crédules ou imposteurs. Des hommes crédules ou imposteurs! qui cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avait de plus sage et de plus éclairé sur la terre : de changer la face de l'univers ; de rendre témoignage par les tourments les plus affreux, par leur mort, à la vérité et au Dieu qui les envoyait ; de corriger les hommes des vices et des déréglements publics, et d'annoncer la doctrine la plus sage, la plus sublime et la plus conforme aux besoins de l'homme, la plus opposée à ses passions ; en un mot, la plus digne de l'Etre souverain dont on eût jamais ouï parler sur la terre. Voilà la sagesse tant vantée, c'est-à-dire le délire le plus méprisable, de ce que le monde appelle esprits forts.

XXXIX. DE L'HÉROISME.

[Petit Carême. — *Sermon du jour de Pâques.*] Le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros, mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même. Il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples que de dompter une passion. Les combats où préside la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie, et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer la vertu. Mais un prince maître de ses passions, apprenant sur lui-même à commander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache ; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus ; regardant comme l'unique privilége de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples ; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses désirs, et faisant pourtant à tous ses désirs un frein de la règle même ; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins ; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il aurait eu droit de se permettre ; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu. Un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que Dieu puisse donner à la terre : une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant : l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'est de toute la vie.

[*Oraison funèbre du prince de Conti.*] Les grands hommes qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le spectacle. Dans ces occasions rares, les yeux du public et la gloire du succès prêtent à l'âme une force et une grandeur étrangère ; l'orgueil emprunte les sentiments de la vertu ; l'homme se surmonte et ne se montre pas tel qu'il est. Combien de conquérants fameux dans l'histoire, à la tête des armées, où dans un jour d'action, paraissaient au-dessus des héros ! et dans le détail des mœurs et de la société à peine étaient-ils des hommes. C'est que dans les occasions d'éclat, l'homme est sur le théâtre : il représente ; mais dans le cours ordinaire des actions de la vie il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même ; c'est lui qu'on voit, il quitte le personnage et ne montre plus que la personne.

XL. DE L'AFFABILITÉ.

[*Oraison funèbre de M. de Villars.*] Il est des hommes enfoncés, impénétrables, sur le cœur desquels un voile fatal est toujours tiré ; qui ne s'attirent qu'en se cachant, le respect des peuples ; qu'on ne révère que parce qu'on ne les a jamais vus, et qui, comme ces antres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obscurité. On les voit affecter des moments sacrés de solitude, inventés pour honorer la paresse. Leurs maisons sont des maisons d'orgueil et de faste, où ceux que les affaires y attirent, pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge qu'à lui exposer leur droit et leur justice ; où dans un silence profond et avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre, et où mille malheureux souffrent moins de leur misère que de leur ennui. Auprès d'eux, un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins et de longues assiduités peuvent expier : vaines idoles qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solennité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, et qui, comme l'arche d'Israël, frapperaient de mort, si pour trop penser même à les secourir on n'avait pas assez pensé à les respecter.

[*Panégyrique de saint Louis.*] L'humanité et l'affabilité seraient les vertus naturelles des grands, s'ils se souvenaient qu'ils sont les pères de leurs peuples. Le dédain et la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus et l'opprobre, et ils ne méritent plus d'être les maîtres de leurs sujets dès qu'ils oublient qu'ils en sont les pères.

[Petit Carême. — *Sermon du quatrième dimanche.*] Ceux qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres, et en exigeant au delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devrait leur rendre. On est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand. Quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé fait assez voir qu'il n'était pas fait pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes ; rien

ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

[CARÊME. — *Sermon du quatrième dimanche.*] Il y en a qui accompagnent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux ; en leur tendant une main secourable on leur montre un visage si dur et si sévère qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche : car la pitié qui paraît touchée de nos maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage.

[*Panégyrique de saint Louis.*] Souvent on laisse à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élèvent sur les peuples ne sont établies que pour eux : ce sont les besoins publics qui ont formé les dignités publiques, et si l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent et qui en sont revêtus, et non pas pour ceux qui l'implorent et qui viennent y chercher un asile. Il est vrai que la bonté toute seule serait dangereuse dans les soins publics, si elle n'était tempérée par une juste sévérité, et que comme les princes portent le sceptre pour marquer qu'ils sont les pasteurs de leurs peuples et qu'ils doivent pourvoir à leurs besoins, ils portent aussi le glaive pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du quatrième dimanche.* Souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables. C'est une inégalité de caprices plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût. Il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun et qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend, et ils se dérobent souvent aux hommages publics pour se dérober à la fatigue d'y paraître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de paraître humain ! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis ? N'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples quand on en rebute les plus tendres témoignages ? Peut-on alléguer là-dessus les moments d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi ? l'humeur est-elle donc le privilége des grands pour être l'excuse de leurs vices ? S'il pouvait être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même; ce devrait être à ces infortunés que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis environnent : ils seraient bien plus dignes d'excuse, si portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissaient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices ; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux ; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité, d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance : serait-ce donc là le privilége des grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur ?

[*Oraison funèbre de Madame.*] Il est des hommes frivoles qui croient que les princes ne sont dignes de nos éloges que lorsque leur faste et leur fierté les rend indignes de notre amour ; qu'un cœur tendre et compatissant déshonore le rang et la naissance ; que l'humanité dégrade l'homme, et qu'il faut être né dur et bizarre pour être né grand. Quel fléau pour le genre humain, si celui qui donne les grands à la terre punissait l'erreur de ces images en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables ! Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur que l'humanité ? Les princes ne sont puissants que pour être bons : ils doivent, si je l'ose dire, leur puissance et leur grandeur à nos besoins, et s'il n'y avait pas des faibles et des malheureux, le ciel n'aurait pas donné des maîtres à la terre.

[CARÊME.— *Sermon du quatrième dimanche.*] On donne, dans un spectacle profane, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre ; on honore des malheureux feints d'une véritable sensibilité ; on sort d'une représentation le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux, et un malheureux que nous rencontrons au sortir de là, couvert de plaies, et qui veut nous entretenir de l'excès de ses peines, nous trouve insensibles. Avons-nous donc laissé toute notre sensibilité sur un théâtre ? et faut-il faire revivre, pour nous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, et toutes les horreurs des siècles païens ?

[PETIT CARÊME. — *Sermon du quatrième dimanche.*] Il y a dans l'affabilité une espèce de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique. C'est être inaccessible et fier. En quoi les princes qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux, sont plus inexcusables ; c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs. Il ne faut pour cela ni effort ni étude ; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout ; leur rang donne du prix à tout : et peut-on aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix ? N'est-ce

pas s'avilir soi-même, que de mépriser à ce point toute l'humanité ? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne fait pas même sentir ce que valent les hommes ? La nature n'a-t-elle pas imposé déjà une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, et comme dans l'esclavage ? n'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hommages ? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, et par une fierté qui en est si digne elle-même ? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine ? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime ? et si quelqu'un devrait être honteux de son état, serait-ce le pauvre qui le souffre, ou le grand qui en abuse ?

[CARÊME.—*Sermon du quatrième dimanche.*] On reproche souvent aux malheureux leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes ; on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère, et en les secourant on achète le droit de les insulter. Mais s'il était permis à ce malheureux que l'on outrage, de nous répondre ; si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : Que me reprochez-vous, nous dirait-il, une vie oiseuse, et des mœurs inutiles et errantes ? mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence ? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements des passions, les raffinements de la volupté. Je puis être un serviteur inutile, mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle ? Si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas ; mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrais pas manger, parce que je ne travaille pas ; mais vous-même êtes-vous dispensé de cette loi ? n'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse ? et vos profusions sont-elles plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines ?

[*Oraison funèbre du prince de Conti.*] Un prince véritablement affable laisse à l'auguste éclat de la naissance la dignité qui la fait respecter ; mais il en ôte l'humeur et la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, et qui ôtent beaucoup aux grands. Il ne retient de son rang que ce qu'il en faut pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en fait descendre ; et il rassure si fort ou le respect ou la timidité, par un attrait inséparable de sa personne, qu'au sortir de son entretien on goûte toujours à la fois, et le plaisir d'être charmé de lui, et le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du quatrième dimanche.*] La fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paraîtrait bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance.

Nos rois ne perdent rien à se rendre accessibles ; l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer la justice ou la clémence du prince ; plus il en rend l'accès facile à ses sujets, plus il en augmente l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher ?

Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands. Ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite. Plus ils se trouvent bas, moins ils se trouvent à leur place. Aussi, l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière. Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauraient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant. Ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité ; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

La fierté prend sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache. C'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près. On couvre de la fierté des défauts et des faiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même. On fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite ; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Les princes invisibles et efféminés, devant lesquels c'était un crime digne de mort que d'oser paraître sans ordre, et dont la seule présence glaçait le sang dans les veines des suppliants, n'étaient plus, vus de près, que de faibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, sans vertu. Livrés, dans le fond de leurs palais, à de vils esclaves ; séparés de tout commerce, comme s'ils n'avaient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir ; l'obscurité et la solitude en faisaient toute la majesté.

L'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'or-

gueil de leur naissance; ils la laisseraient ignorer, si elle pouvait l'être. Les monuments publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes ; on ne sent leur élévation, que par une noble simplicité. Ils se rendent encore plus respectables en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent.

XLI. DE LA GLOIRE.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Il y a longtemps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire. Ils la perdent la plupart en la cherchant et croient l'avoir trouvée quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dues qu'à la vertu.

[Petit Carême. — *Sermon de l'Incarnation.*] La gloire qui finit avec les grands est toujours fausse; elle est donnée à leurs titres plus qu'à leur vertu ; c'est un faux éclat qui environne leurs places, mais qui ne sort pas d'eux-mêmes; ils sont sans cesse entourés d'admirateurs, et vides au dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire est le fruit de l'erreur et de l'adulation, et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles; telle est la gloire de la plupart des princes et des grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reste d'éloge; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funèbre, mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain; on a honte des louanges qu'on leur a données. C'est un langage suranné et insipide qu'on n'oserait plus parler; on en voit presque rougir les monuments publics où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue. Ainsi, les adulations ne survivent jamais à leurs héros , et les éloges mercenaires, loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt, la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Les succès éclatants et les grands événements qui les suivent, ne donnent pas toujours droit de prétendre à la gloire. Je sais que le monde y attache de la gloire, et que d'ordinaire chez lui, ce ne sont pas les vertus, mais les succès qui font les grands hommes. Les provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres et les inscriptions, et à quoi le monde consacre des éloges et des monuments publics, pour en immortaliser la mémoire. Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnaissance publique; tout ce qui est utile aux hommes est digne en un sens de la reconnaissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation, et que les succès voient toujours marcher après eux les récompenses.

[Petit Carême. — *Sermon du jour de Pâques.*] Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches ? où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur? Quels sont les succès où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et rampants? En un mot, où sont les héros dont la malignité, et peut-être la vérité ne fasse des hommes?

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Il n'est point de prince ni de grand, malgré la bassesse et le déréglement de ses mœurs et de ses penchants, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire et l'immortalité, et qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son nom même ne passera peut-être pas, et où du moins, il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde, qui avait élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain, et qu'il se venge à loisir dans les âges suivants, par la liberté de ses censures, de la contrainte et de l'injustice de ses éloges. Il n'attend pas même si tard : les applaudissements publics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie, sont presque toujours à l'instant démentis par les jugements et les discours secrets; leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts ; et à peine sorti de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il est permis de parler ainsi, expirer dans le cœur qui les désavoue.

[Petit Carême. — *Sermon du jour de Pâques.*] Les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte des vices des héros ; on loue les actions, et l'on méprise la personne. C'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses. Le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle. Il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges; une poésie pompeuse les chante et les immortalise; chaque Achille a son Homère; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre; l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité ; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Percez jusque dans les motifs des actions les plus éclatantes et des plus grands événements; tout en est brillant au dehors; vous voyez le héros; entrez plus avant : cherchez l'homme lui-même, c'est là que vous ne trouverez plus que de la cendre et de la boue. L'ambition, la témérité, le hasard, la crainte souvent, et le désespoir ont donné les plus grands spectacles et les événements les plus brillants à la terre. Ce sont souvent les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire, et

presque toujours les voies qui nous y ont conduits, nous en dégradent elles-mêmes.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du jour de Pâques.*] Un prince vertueux qui gouverne sagement ses peuples n'a rien à craindre des discours des hommes; sa gloire toute seule aurait pu faire des envieux, sa vertu rendra sa gloire même respectable; ses entreprises auraient trouvé des censeurs, sa vertu sera l'apologie de sa conduite; ses prospérités auraient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins, il en deviendra par sa vertu l'asile et l'arbitre; ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice; on ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits; il n'attirera pas sur ses Etats le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les Etats étrangers; il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affaiblir, et élever sa puissance sur leur division ou sur leur faiblesse; sa modération sera le plus sûr rempart de son empire; il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent; son autorité lui sera inutile pour se faire obéir. Les ordres le plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute; et la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte; toute sa puissance l'aurait rendu à peine maître de ses peuples: par sa vertu, il deviendra l'arbitre même des souverains.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Ecoutons ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avait rendus célèbres; souvent, ils ne leur trouvaient de grand que le nom. L'homme désavouait le héros; leur réputation rougissait de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants; la familiarité trahissait la gloire de leurs succès; il fallait rappeler l'époque de leurs grandes actions, pour se persuader que c'était eux qui les avaient faites. Ainsi, ces décorations si magnifiques, qui nous éblouissent et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils et les plus vulgaires. La droiture du cœur, la vérité, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur, et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer. Un règne serait plein de merveilles; un prince porterait la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre; ses jours ne seraient marqués que par ses triomphes; il ajouterait de nouvelles couronnes à celles des rois ses ancêtres; l'univers entier retentirait de ses louanges: si l'orgueil, plutôt que la justice, était l'âme de ses entreprises, il ne serait pas un grand roi; ses prospérités seraient des crimes, ses triomphes des malheurs publics; il serait l'effroi et la terreur de ses voisins, mais il ne serait pas le père de son peuple; ses passions seraient ses seules vertus, et, malgré les éloges que l'adulation, la compagne éternelle des rois, lui aurait donnés, aux yeux de la postérité, elles ne paraîtraient plus que de véritables vices.

XLII. DES BIENFAITS.

[PETIT CARÊME. — *Sermon de l'Incarnation.*] Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle, et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres qu'on élève au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie que de l'affection publique. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes. C'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes, car tous les hommes sont vains, et n'agissent presque que pour eux, et, d'ordinaire, ils n'aiment pas à donner à pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux; mais la reconnaissance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps et nos supérieurs et nos maîtres.

[CARÊME. — *Sermon du quatrième dimanche.*] Quel plaisir ne doit-on pas sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de grâces! Quand il ne nous reviendrait que le seul plaisir de nos largesses, ne seraient-elles pas assez payées pour un bon cœur? et qu'a de plus délicieux la majesté du trône, que le pouvoir de faire des grâces? Les princes seraient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance s'ils étaient condamnés à en jouir tout seuls? Faisons servir tant qu'il nous plaira nos biens à nos plaisirs, à nos profusions, à nos caprices; nous n'en ferons jamais d'usage qui nous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur qu'en soulageant les malheureux.

[PETIT CARÊME. — *Sermon de l'Incarnation.*] Il faut être utile aux hommes pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnaissance qui les porta autrefois à se faire des dieux même de leurs bienfaiteurs. Ils adoraient la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, des princes bienfaisants, un Jupiter roi de Crète, un Osiris roi d'Egypte, qui avaient donné des lois sages à leurs sujets, qui avaient été les pères de leurs peuples et les avaient rendus heureux pendant leur règne. L'amour et le respect qu'inspire la reconnaissance fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du quatrième dimanche.*] Quel usage plus doux et plus flatteur les grands peuvent-ils faire de leur élévation et de leur opulence que de faire des heureux? S'attirer des hommages? mais

l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour d'eux multiplier à l'infini leurs serviteurs et leurs esclaves? mais ce sont des témoins qui les embarrassent et qui les gênent plutôt qu'une pompe qui les décore. Habiter des palais somptueux? mais ils édifient des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec eux. Y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laissent toujours leur cœur vide. Trouver tous les jours dans leur opulence de nouvelles ressources à leurs caprices? la variété des ressources tarit bientôt, tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Qu'ils emploient tant qu'il leur plaira leurs biens et leur autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer : ils seront rassasiés, mais ils ne seront pas satisfaits; ils leur montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans leur cœur. Qu'ils les emploient à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau; ils sentiront alors le plaisir d'être nés grands; ils goûteront la véritable douceur de leur état, c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui les environne est pour les autres; ce plaisir est pour eux seuls : tout le reste a ses amertumes, ce plaisir seul les adoucit toutes.

La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenons-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on en goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à la prospérité et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui. Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme; le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Les personnes nées dans une fortune obscure et privée, n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces et de contribuer à la félicité d'autrui. On sent qu'à leur place on serait trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette élévation, c'est d'être bienfaisant et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent. C'est la première leçon de la nature et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux.

XLIII. DE LA CONSCIENCE.

[Carême. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Partout nous rendons hommage par nos troubles et par nos remords secrets à la sainteté de la loi que nous violons; partout un fonds d'ennui et de tristesse inséparable du crime, nous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui nous était destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Des terreurs cruelles marchent partout devant nous. La solitude nous trouble, les ténèbres nous alarment, nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrètes de notre âme; des songes funestes nous remplissent d'images noires et sombres, et le crime après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite après nous comme un vautour cruel, et s'attache à nous pour nous déchirer le cœur et nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné.

[Avent. — *Sermon de la Toussaint.*] Nous portons tous au dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons avec les règles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir.

[Carême. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Dès que l'homme est l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son auteur, et dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, et son ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laisser vivre au hasard sur la terre, sans lui manifester sa volonté, c'est-à-dire sans lui prescrire ce qu'il devait à son Créateur, aux autres hommes et ce qu'il se devait à lui-même; aussi en le tirant de la boue, il imprima dans son être une lumière vive, sans cesse montrée à son cœur, qui réglait tous ses devoirs.

[Avent. — *Sermon du jour de Noël.*] En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader que nous sommes nés pour le plaisir, et qu'au fond, des penchants que la nature a mis en nous, que chacun trouve en soi, ne sauraient être des crimes; cette persuasion étrangère ne saurait jamais rassurer l'homme criminel. C'est un désir, car on voudrait bien que tout ce qui plaît fût légitime; mais ce n'est pas une conviction réelle; c'est un discours, car on se fait honneur de paraître au-dessus des maximes vulgaires; mais ce n'est pas un sentiment.

[Carême. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Nous sentons que l'ordre demande que toutes nos passions soient réglées par le frein de la loi. Tous nos penchants, corrompus dans leur source, ont besoin d'une règle qui les rectifie et qui les redresse. Nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites comme sur les plus grandes choses; que l'amour-propre infecte toutes nos démarches et que partout nous nous retrouvons faibles et toujours opposés à l'or-

dre et au devoir. Nous sentons donc que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchants, que partout nous devons la trouver sévère, parce que partout elle doit nous être opposée; que la loi ne peut être d'accord avec nous, que tout ce qui favorise nos inclinations ne saurait être le remède destiné à les guérir, que tout ce qui flatte nos désirs ne peut être le frein qui doit les réprimer; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour-propre n'est pas la loi, qui n'est établie que pour le détruire et l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi, nos penchants de ses règles, nos plaisirs de ses devoirs, et dans toutes les actions douteuses où nous nous déterminons en faveur de nos penchants, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes.

Nous n'avons pas besoin, pour nous éclaircir sur la plupart de nos doutes, de consulter des hommes habiles, ni de chercher hors de nous des éclaircissements et des réponses. Ne sortons point de nous-mêmes pour savoir ce que nous avons à faire, écoutons les décisions de notre cœur, suivons le premier mouvement de notre conscience, et nous nous déterminerons toujours pour le parti le plus conforme à la loi de Dieu. La première impression du cœur est toujours pour la sévérité de la règle, contre l'adoucissement de l'amour-propre. Notre conscience ira toujours plus loin et sera toujours plus sévère que nous-mêmes, et si nous avons besoin de décision, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité que pour en détromper la fausse indulgence.

[Avent. — *Sermon de la Toussaint.*] Tel est l'état d'un homme dont la conscience est criminelle, il est l'accusateur secret et continuel de lui-même, il traîne partout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux de ne pouvoir vaincre ses penchants déréglés, plus malheureux encore de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa faiblesse, rappelé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet, il se reproche le plaisir injuste dans le moment même qu'il le goûte.

[Carême. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] En vain emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des règles saintes; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres. Nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes. Nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au dedans de nous pour la vertu. Nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchants et nos lumières. La loi de Dieu née dans notre cœur, s'y élève toujours contre la loi de la chair, étrangère à l'homme; elle y maintient malgré nous sa vérité, si elle ne peut y maintenir son autorité; elle nous sert de censeur, si elle ne peut nous servir de règle; en un mot, elle nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles.

[Avent. — *Sermon de la Toussaint.*] Nous portons toujours au dedans de nous un juge incorruptible, qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchants; qui mêle à nos passions les plus emportées, les idées importunes du devoir; et qui nous rend malheureux, au milieu même de nos plaisirs et de notre abondance.

XLIV. DE L'AGITATION ET DE L'INCONSTANCE DE LA VIE HUMAINE.

[Mystères. — *Premier Sermon de la Purification.*] Qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation, et nous donne de nouvelles alarmes? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées et de la vicissitude éternelle des événements? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée; chaque moment est pour eux une situation nouvelle. Ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines, voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course. Lassés de leur agitation, et cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événements; ni le monde qui le cause; ni leur conscience, qui le rend plus amer. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice; ils ont beau le verser d'un vase dans un autre; se consoler d'une passion par une autre passion nouvelle; d'une perte, par un nouvel attachement; d'une disgrâce, par de nouvelles espérances; l'amertume les suit partout; ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice.

L'inconstance est le vrai caractère de notre cœur. Chaque instant et chaque objet voit presque naître en nous de nouvelles impressions. Si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connaissons plus. Il se forme au dedans de nous une succession si continuelle et si rapide de désirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joies, de chagrins, de haines et d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses et secrètes de nos passions, nous n'en voyons plus ni les principes ni les suites; elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité; et notre cœur devient un abîme, que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface.

[*Paraphr. du ps.* XVIII.] Les hommes ne se ressemblent jamais d'un moment à l'autre;

ils n'ont point de route fixe et assurée; ils se démentent sans cesse dans leurs voies; tous les jours ne sont marqués que par des changements et des inégalités qui les font perdre de vue. Leur course ressemble à celle d'un insensé qui va, revient et retourne, sans savoir où ses pas doivent le guider : ils se fatiguent, ils s'épuisent, et n'arrivent jamais au but. Leur inconstance leur est elle-même à charge, et ils ne peuvent la fixer. Elle devient un poids qui les accable, et dont ils ne sauraient se débarrasser; elle fait tout leur crime, et elle fait aussi tout leur malheur, et leur plus cruel supplice.

[Mystères. — *Premier Sermon de la Purification.*] Les inquiétudes sur l'avenir forment le poison le plus amer de la vie humaine ; et les hommes ne sont malheureux que parce qu'ils ne savent pas se renfermer dans le moment présent. Ils hâtent leurs peines et leurs soucis ; ils vont chercher dans l'avenir de quoi se rendre malheureux, comme si le présent ne suffisait pas à leurs inquiétudes. Ils se forment des chimères, pour se faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avaient pas assez de chagrins réels. Ils n'ont plus de lumières que les autres que pour se former plus d'inquiétudes. Ils ne voient plus loin que pour voir plus tôt leur malheur. Ils ne sont plus sages que pour être plus inquiets et plus timides. Ils ne sont plus prévoyants que pour être de pire condition, et moins tranquilles que les imprudents et les insensés.

Tout passe, tout disparaît, tout s'écroule à nos yeux ; un nouveau monde s'élève insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant. Une nouvelle cour reparaît à la place de celle que nos premières années ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre; de nouvelles scènes occupent tous les jours l'univers. Nous nous trouvons presque seuls et étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vus naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu. Tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant. Nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'est déjà à demi écroulé entre nos mains; nous rappelons même par l'imagination ce qui nous en est échappé ; nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus ; nos premières années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs et injustes ; nous faisons sans cesse revivre nos jours passés, en ce qu'ils ont eu de criminel ; nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu pour la vertu. Nous ne voyons dans le passé que les révolutions humaines; nous ne remontons pas plus haut; et nous vivons comme si le hasard conduisait l'univers, et qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive, que l'événement lui-même.

Rappelons sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la cour surtout, qui est comme le théâtre des révolutions humaines; tant de changements soudains, des morts si terribles et si peu attendues, des accidents si funestes ; les prospérités ou les malheurs de l'Etat, l'élévation ou la décadence de ceux qui occupaient les premières places ; tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chute ou dans l'agrandissement des familles : nous y verrons la sagesse de Dieu, qui se joue sans cesse des passions humaines, et qui élève ou renverse en un instant, pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe, et nous apprendre que toute la sagesse humaine ne saurait nous sauver du moindre contre-temps, et qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Nous ne nous rappelons les événements fâcheux de notre vie qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir. Nos pertes passées nous tourmentent encore, par les réflexions inutiles sur les mesures qui auraient pu nous les épargner. Nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Nous nous redisons éternellement qu'une telle précaution prise nous eût épargné bien des larmes et des chagrins ; nous ajoutons à nos malheurs de les attribuer à nos imprudences. Nous nous représentons après coup les moyens de les éviter très-faciles, comme pour sentir plus vivement le désagrément d'y être tombés.

Rien n'arrive presque jamais dans la vie selon nos désirs. Ce que nous aimons nous échappe, ce que nous souhaitons nous fuit, ce que nous craignons nous arrive. Nous ne sommes jamais heureux de tout point. Si la fortune nous rit, la santé nous abandonne; si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque; si la faveur du maître nous élève, l'envie du courtisan nous flétrit et nous dégrade; si l'envie nous épargne, et que nous puissions compter sur les suffrages publics, le maître nous néglige ; et ce qu'il y a de triste pour l'homme, c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui sur mille plaisirs ; et que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puisse être, empoisonne toujours tout ce qu'il possède.

XLV. DES OCCASIONS DANGEREUSES.

[Carême. — *Sermon du jour de Pâques.*] L'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, et qui nous persuade que nous n'y courons point de risque, n'est pas une marque que nous en sortions innocents, mais que nous y sommes entrés plus corrompus. Les dangers, pour avoir trop fait d'impression sur nous, n'en font presque plus de sensible. Le long usage des plaisirs leur a ôté à notre égard le privilége de nous toucher vivement, sans leur ôter celui de nous corrompre; ils nous souillent et nous infectent, sans nous piquer; comme un corps déjà engourdi par le venin de la première piqûre que lui a faite le serpent, reçoit la seconde sans en ressentir la douleur. Le mal n'est pas si grand, quand on se trouve encore sensible ; c'est une marque qu'il reste encore quelque chose de sain dans le cœur. L'insensibilité qui nous ras-

sure, est donc plutôt un engourdissement qui vient de la corruption, qu'une force qui naisse de la vertu ; c'est la satiété des plaisirs qui fait toute notre innocence. Les impressions en sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus insensibles : on se défie des sentiments marqués et profonds, et qu'on ne peut plus se déguiser à soi-même ; mais on s'endort sur ceux qui ne font que nous affaiblir, qu'amollir le cœur, que nous inspirer des sentiments vagues de tendresse, qu'insinuer le venin, que nous préparer à toutes les passions, que nous remplir d'images vaines et frivoles, que nourrir notre esprit de maximes passionnées et lascives ; et souvent cette prétendue innocence, qui ne consiste qu'à se conserver libre de passion particulière, n'est qu'une corruption du cœur plus dangereuse et plus universelle.

[Mystères. — 1. *Sermon de la Purification.*] Nous nous en prenons souvent à la Providence, de nous avoir placés en certaines situations, où notre faiblesse trouve des écueils inévitables; nous la blâmons de nous avoir fait une destinée incompatible avec les devoirs qu'elle nous impose. Mais la plupart des dangers et des occasions dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places. La même faiblesse qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde et de la cour, nous aurait fait une tentation de la retraite même. Nous portons partout avec nous la source de nos crimes et de nos malheurs; et ainsi il ne faut pas attendre notre sûreté des dehors et de la situation, mais de la seule vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes. Notre imagination ne nous promet une sûreté dans les états où nous ne saurions être, que pour nous calmer sur les infidélités où nous vivons dans notre état présent. Notre amour-propre nous donne sans cesse le change ; et pour adoucir à nos yeux les égarements de notre vie, il fait que nous nous en prenions à notre situation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

XLVI. DES JUGEMENTS DES HOMMES.

[Carême. — *Sermon du mardi de la seconde semaine.*] Plaçons-nous dans telle situation qu'il nous plaira, soyons hommes de bien, soyons hommes de plaisirs ; choisissons de la cour ou de la retraite ; vivons en philosophes ou en libertins ; jamais nous ne ferons de tous les hommes les approbateurs de notre conduite, ni ne réunirons tous les suffrages en notre faveur. Ici on est homme essentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, courtisan sincère et désintéressé, esprit orné et élevé; là on nous accuse de perfidie, on nous taxe de mauvaise foi, on avilit l'éclat et le mérite de nos talents et de nos services, on nous range parmi les esprits vulgaires, on nous prête des attachements secrets et des faiblesses indignes de notre gloire. Essayons de toutes les situations, et voyons si nous pourrons parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de notre réputation et de notre conduite. Le zèle, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des censeurs. Faisons convenir, si nous le pouvons, tous les hommes sur notre sujet ; et alors on nous permettra, à la bonne heure, de nous faire de la vanité de leurs opinions la règle de notre conduite. Nous déplaisons toujours aux uns, par les mêmes endroits que nous avons su plaire aux autres. Les hommes ne sauraient convenir, parce que les passions sont la règle de leurs jugements, et que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

[Carême. — *Sermon du mercredi de la quatrième semaine.*] Un bon cœur, un cœur droit, simple et sincère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre. Il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres, et mesure par ce qui lui en coûterait à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit coûter aux autres. Aussi, examinons ceux qui forment des soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien; nous trouverons que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui cherchent même à se calmer dans leurs dissolutions, en supposant que leurs faiblesses sont des faiblesses de tous les hommes; que ceux qui paraissent les plus vertueux n'ont par-dessus eux que plus d'habileté pour se cacher, et qu'au fond, si on les voyait de près, on trouverait qu'ils sont faits comme les autres hommes. Ils font de cette pensée une ressource à leurs débauches, et ils s'affermissent dans le désordre en y associant tous ceux que la crédulité des peuples appelle gens de bien. Ils se font une idée affreuse du genre humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils sont obligés d'avoir d'eux-mêmes, et tâchent de se persuader qu'il n'y a point de vertu, afin que le vice, plus commun, leur paraisse plus excusable.

[Petit Carême. — *Sermon de la Purification.*] Le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte au vice et à la vertu. Il donne du ridicule à l'homme juste, il perce de mille traits l'homme dissolu. Les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures, et par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable, et la vertu ridicule.

[Avent. — *Sermon de la Toussaint.*] On a beau mépriser les hommes, on veut être estimé de ceux mêmes qu'on méprise. On a beau être élevé au-dessus des autres, l'élévation nous expose encore plus aux regards et aux discours de la multitude, et on sent encore plus vivement les censures de ceux dont on ne doit attendre que des hommages. On a beau jouir des suffrages publics, les mépris sont d'autant plus piquants qu'ils sont moins communs et plus rares. On a beau se venger des censures par des censures plus vives et plus mordantes, la ven-

geance suppose toujours le ressentiment et la douleur, et d'ailleurs, on est bien moins sensible au plaisir de rendre des mépris qu'au chagrin de les avoir reçus.

[MYSTÈRES.— *Sermon de la Visitation.*] De toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en est pas de moins contagieuse que celle qui attache de la gloire au vice et de la honte à la vertu. L'iniquité, malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique. On ne voit guère de ces âmes désespérées qui se fassent honneur de leur confusion et qui mettent leur gloire dans leur infamie. Le crime traîne toujours après soi certaines bassesses dont on est bien aise de dérober le spectacle au public, et je ne sais par quel reste de droiture, le siècle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut ce que sa corruption lui fait autoriser en secret.

[AVENT. — *Sermon de la Toussaint.*] Les hommes nous disputent presque toujours tout ce que la vérité ou la vanité nous attribue. Si nous portons un grand nom, on le dispute à nos ancêtres; si nous échouons, on s'en prend à notre peu d'habileté; si nous réussissons, on en fait honneur au hasard ou au mérite de nos subalternes; si nous jouissons d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire aux jugements des plus sensés; si nous avons tous les talents pour plaire, on dit bientôt que nous avons su en faire usage et que nous avons trop plu; si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur notre humeur. Enfin, qui que nous soyons, grand, peuple, prince, sujet, la situation la plus à souhaiter pour notre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense de nous. Les mêmes passions qui nous lient nous désunissent, l'envie noircit nos qualités les plus louables, et nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

[MYSTÈRES. — *Sermon de l'Incarnation.*] Si nous y prenons garde, nous comptons les jugements des hommes pour beaucoup, nous ne vivons presque que pour les autres. Ce que nous sommes à nos yeux nous intéresse peu, nous ne paraissons touchés, occupés que de ce que nous sommes aux yeux des autres, et toute notre attention se borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes qui est dans l'esprit des autres. Il ne nous arrive guère de nous demander à nous-mêmes ce que nous sommes réellement; mais nous nous demandons sans cesse ce qu'on croit que nous sommes; ainsi toute notre vie est imaginaire et fantastique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne sommes pas, flatte notre orgueil. Nous nous laissons toucher par des louanges que notre cœur désavoue, nous nous faisons honneur de la méprise publique, et nous sommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fausses vertus, que nous ne sommes humiliés par la vérité qui nous fait sentir nos défauts et nos misères véritables.

[MYSTÈRES. — *Sermon de la Visitation.*] Il est des vices moins odieux, des désordres plus heureux, des crimes plus polis, si je l'ose dire, que le siècle place honorablement parmi les vertus, et qui tout à coup, n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice sans en retenir la honte et les horreurs. Or c'est par cette fausse idée qu'on attache à ses prétendues vertus qui ne sont que des vices trop réels, qu'il arrive que nous faisons tant d'actions malgré le cri secret de la conscience et que nous en omettons d'autres dont nous sentons au dedans de nous la nécessité; le tout pour ne pas choquer le monde. Eh! n'était-ce pas assez que la faiblesse et la corruption de notre cœur nous rendît la vertu pénible et dégoûtante? fallait-il que le déréglement de l'esprit y attachât encore de la honte et du mépris?

[CARÊME. — *Sermon du jeudi de la Passion.*] Le monde, qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur, et il veut pourtant qu'on allie l'innocence et la régularité des mœurs avec la corruption du cœur. Il inspire toutes les passions et il en blâme toutes les suites; il veut qu'on s'étudie à plaire et il nous méprise dès que nous y avons réussi. Ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane, et ses entretiens ne sont que des satires sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné; il loue les grâces, les attraits, les talents malheureux qui allument des flammes impures, et il couvre d'une confusion éternelle ceux qui en paraissent embrasés.

[CARÊME. — *Sermon du mercredi de la quatrième semaine.*] Les hommes auxquels les passions ont gâté le cœur sont capables de toute duplicité et de toute bassesse. Comme ils n'ont rien de droit, rien de noble, rien de sincère, ils soupçonnent aisément les autres d'être ce qu'ils sont; ils ne sauraient se persuader qu'il y ait encore des cœurs simples, sincères et généreux sur la terre; ils croient voir partout ce qu'ils sentent en eux-mêmes; ils ne peuvent comprendre que l'honneur, la fidélité, la sincérité et tant d'autres vertus, toujours fausses dans leur cœur, aient quelque chose de plus vrai et de plus réel dans le cœur des autres hommes. C'est le malheur des cours surtout. Comme on y est né et comme on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu aussi bien que dans le vice. Comme c'est une scène où chacun joue un personnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait que jouer le personnage de la vertu; la sincérité, rare ou inutile, y paraît toujours impossible

XLVII. DES SOUVERAINS.

[PETIT CARÊME. — *Sermon du dimanche des Rameaux.*] Un prince n'est pas né pour lui seul, il se doit à ses sujets. Les peuples en l'élevant lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange, ses

soins, son temps, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer, c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre. Ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux et ne voient point, une langue et ne parlent point, des mains et n'agissent point; ce sont de ces dieux qui les précèdent pour les conduire et les défendre. Ce sont les peuples qui par l'ordre de Dieu les ont faits tout ce qu'ils sont; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de leurs ancêtres; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs, mais ils le dûrent originairement au consentement libre des sujets; leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs leur rediront sans cesse qu'ils sont les maîtres et qu'ils ne sont comptables à personne de leurs actions; il est vrai que personne n'est en droit de leur en demander compte, mais ils se le doivent à eux-mêmes; ils sont les maîtres de leurs sujets, mais ils n'en auront que le titre s'ils n'en ont pas les vertus; tout leur est permis, mais cette licence est l'écueil de l'autorité loin d'en être le privilége; ils peuvent négliger les soins de la royauté, mais comme ces rois fainéants si déshonorés dans nos histoires, ils n'auront plus qu'un vain nom de roi dès qu'ils n'en rempliront pas les fonctions augustes.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] Le plus grand éloge d'un prince c'est d'être bon, et les seules louanges que le cœur donne sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la gloire du souverain, la bonté fait le bonheur de ses peuples; les victoires ne lui valent que des hommages, la bonté lui gagne les cœurs. C'est pour lui qu'il est conquérant, c'est pour nous qu'il est bon, et la gloire des armes n'ira pas loin si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux.*] Un prince établi pour gouverner les hommes doit connaître les hommes. Le choix des sujets est la première source du bonheur public, et pour les choisir il faut les connaître. Nul n'est à sa place dans un Etat où le prince ne juge pas par lui-même. Le mérite est négligé parce qu'il est ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations et à des bassesses; l'intrigue supplante les plus grands talents, des hommes souples et bornés s'élèvent aux premières places et les meilleurs sujets demeurent inutiles.

[*Oraison funèbre de Louis le Grand.*] L'onction sainte répandue sur les rois consacre leur caractère et ne sanctifie pas toujours leur personne. L'étendue de leur devoir répond à celle de leur puissance, le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude que de leur autorité; ils ne sont rois que pour être les pères et les pasteurs des peuples. Ils ne sont pas nés pour eux seuls, et les vertus privées qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneraient en vices pour le souverain.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux.*] Rien n'est plus grand dans le souverain que de vouloir être détrompé et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort; c'est une faiblesse de n'oser reculer quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche. Les variations qui nous ramènent au vrai affermissent l'autorité loin de l'affaiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise; ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement, c'est leur en étaler l'équité et la droiture. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et qui se condamne elle-même; leur respect ne s'affaiblit qu'envers celle, ou qui ne le connaît pas, ou qui le justifie. Il est encore plus glorieux d'avouer sa surprise que de n'avoir pas été surpris. Rien n'est plus beau dans le souverain, qui ne dépend de personne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité.

[Petit Carême. — *Sermon de la Purification.*] Quel malheur quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les grâces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres! Quel opprobre pour un empire! Quelle indécence pour la majesté du gouvernement! Quel découragement pour une nation et pour les sujets habiles et vertueux à qui le vice enlève les grâces destinées à leurs talents et à leurs services! Quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères! et de là quel déluge de maux dans le peuple! Les places occupées par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité établie pour maintenir l ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devaient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent; les bienséances mêmes publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées, comme des usages surannés, à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux.*] Il ne faut pas que les souverains se jettent dans une multitude de soins et de détails inutiles. Ils se croient quelquefois obligés de tout voir de leurs yeux et de tout toucher de leurs mains; les plus gran-

des affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention et leur zèle. Ils ont les sollicitudes de l'homme privé, ils n'ont pas celles de l'homme public. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sûreté publique; leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des Etats qui font mouvoir toute la machine, et tout doit être grand dans la conduite des grands.

[Petit Carême.—*Sermon de l'Incarnation.*] Ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avaient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivants; de tous ces monuments superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

[Petit Carême. — *Sermon de la Purification.*] Si la justice dans le souverain prend la place des passions, quelle source de bonheur pour les peuples! c'est la vertu qui distribue les grâces, c'est elle qui les reçoit. Les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme vendu à l'iniquité qui court après. Les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public; le crédit et l'intrigue ne mènent à rien, le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes. Le goût même du souverain ne décide pas de ses largesses; rien ne lui paraît digne de récompense dans ses sujets, que les talents utiles à la patrie: les faveurs annoncent toujours le mérite ou le suivent de près. Il n'y a de mécontents dans l'Etat que les hommes oiseux et inutiles: la paresse et la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix. Les talents se développent par les récompenses qui les attendent: chacun cherche à se rendre utile au public, et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. Et si l'envie de plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, et que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même; c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

[Petit Carême. — *Sermon de l'Incarnation.*] Un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, qui a préféré la paix et la tranquillité qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auraient abouti qu'à flatter sa vanité; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que ses trésors les plus précieux étaient les cœurs de ses sujets; un prince qui par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de ses Etats, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence toujours plus funeste aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes; rendu au culte et à la religion de ses pères, l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples; qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille, et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avaient confiée, un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître; ceux-ci le rediront à leurs neveux: et dans chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] Le caractère perpétuel de notre nation a toujours été d'aimer ses maîtres. Elle compte un seul de leurs regards comme un bienfait, et dans le temps même de ses misères les plus tristes, elle n'a qu'à lever les yeux vers le souverain, pour ne plus sentir la douleur de ses plaies et oublier à l'instant ses malheurs et ses peines.

[Petit Carême. — *Sermon de l'Incarnation.*] Pour connaître la grandeur véritable des souverains, il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît et s'affermit lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de nos plus vaillants rois, les éloges magnifiques que son siècle lui a donnés à l'envi: et malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands rois qui ont régné avec moins de ces talents brillants qui font les héros, mais avec plus de ces vertus pacifiques qui font les bons rois, son prédécesseur sera toujours grand dans nos histoires, parce qu'il sera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux souverains pendant leur règne, s'ils ne sont répétés sous les règnes suivants. C'est là que la postérité toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étaient redevables qu'à leur puissance et à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils durent à leur vertu bien plus qu'à leur puissance.

[Petit Carême. — *Sermon du quatrième dimanche.*] Quelle félicité pour le souverain, de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et que leurs personnes; et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquê-

tes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Ah! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne seraient ni les plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiraient, ce seraient les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

[Petit Carême.— *Sermon de l'Incarnation.*] Un prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'est pas assuré d'être grand dans la postérité: il n'a travaillé que pour lui. Il n'a rien fait pour ses peuples; et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant; mais on ne le regardera jamais comme un grand roi: il aura gagné des batailles, mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets: il aura conquis des provinces étrangères, mais il aura épuisé les siennes; en un mot, il aura conduit habilement des armées, mais il aura mal gouverné ses peuples.

Petit Carême. — *Sermon du troisième dimanche.*] Ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même. Les rois ne sont que les conducteurs des peuples: ils ont à la vérité ce nom et ce droit par la naissance, mais ils ne le méritent que par les soins et l'application. Aussi les règnes oisifs forment un vide obscur dans nos annales; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des rois fainéants: il semble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui; loin de décorer nos histoires, ils ne font que les obscurcir et les embarrasser; et ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur règne que par eux-mêmes.

[Petit Carême. — *Sermon du quatrième dimanche.*] Ce n'est pas le rang, les titres, la puissance qui rendent les souverains aimables: ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire. La valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples; ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets, qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants: on n'est grand qu'autant qu'on leur est cher. L'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains; et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

[*Oraison funèbre de Madame.*] Les sentiments de la nature perdent souvent leurs droits dans le cœur des princes. Elevés au-dessus de nous, il leur paraît trop vulgaire de penser et de sentir comme nous; nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité; et destinés par leur naissance à être les pères des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfants.

Est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage et la mort qui nous y conduisent et il faut faire des malheureux pour se l'assurer; l'appareil qui l'environne est funeste et lugubre, et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires. Mais la gloire d'être cher à son peuple et de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'abondance. Il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser; elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que le bronze et l'airain, parce que l'amour dont il est l'ouvrage est plus fort que la mort. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre, le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

XLVIII. DE LA COUR.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] La cour est un séjour où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entre-choquer et se détruire. Les haines et les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts: il n'y a de constant et de perpétuel que le désir de se nuire. Les liens mêmes du sang se dénouent s'ils ne sont resserrés par des liens communs; il semble qu'on soit convenu que la bonne-foi ne serait pas une vertu, et que l'amitié ne serait plus qu'une bienséance. L'art de tendre des piéges n'y déshonore que par le mauvais succès. Enfin, la vertu elle-même, souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend: l'on y donne quelquefois les dehors à la piété pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie et au désir insatiable de la fortune; et comme dans ce temple de Babylone, en public tout paraît pour la Divinité, en secret et par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même.

[*Oraison funèbre de Madame.*] Les cours sont orageuses. Les intérêts y décident toujours des affections, et comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connaissent presque pas de durée. Tout y forme des nuages; les jours ne s'y ressemblent jamais; les mêmes flots qui vous élèvent vous ouvrent le gouffre à l'instant, et la vicissitude éternelle des événements est comme le seul événement et le seul point qu'on y voit de fixe.

[Mystères. — *Sermon de la Purification.*] Qu'est-ce que la vie de la cour, qu'une agitation éternelle sur l'avenir, qu'une révolution fatigante de craintes, de précautions, d'espérances? De craintes : tous les événements nous offrent presque de nouvelles terreurs; l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrâce; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée; un air moins gracieux du maître nous fait déjà comme entrevoir notre oubli et notre ruine. De précautions : nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des grâces qui ne viendront jamais,

ou pour prévenir des dégoûts et des chagrins qui viendront. Enfin d'espérances : un avenir pompeux nous flatte toujours; mais, pour y parvenir, il faut sacrifier le repos et toutes les douceurs du présent. La félicité n'est jamais que dans l'idée qui se la promet; les assujétissements et les peines sont dans le cœur qui les sent et qui les dévore.

XLIX. DES PRINCES.

[*Oraison funèbre du prince de Conti.*] La naissance n'approche les princes de plus près du trône que pour les lier plus inséparablement au souverain. La désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'Etat; dans les princes, c'est un outrage qu'ils se font à eux-mêmes. Les princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie; l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille, et les premiers regards du prince tombant sur eux, ils doivent les premiers baisser les yeux devant son éclat, et donner les premiers exemples de soumission au reste du peuple.

[*Oraison funèbre de Madame.*] Les princes ont plus de devoirs à remplir que le reste des hommes. Plus ils sont grands, plus ils doivent de grands exemples. Ils sont en spectacle aux regards comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang sont le zèle pour l'Etat, dont ils sont les premiers sujets, et dont ils peuvent devenir les maîtres; la bienséance dans les mœurs publiques, dont ils sont toujours les modèles; la fidélité aux devoirs de la religion que leurs ancêtres placèrent sur le trône.

[*Oraison funèbre du prince de Conti.*] Qu'un prince du sang de nos rois ait de la valeur, c'est un privilége de la naissance plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu. Le courage et l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres et les couronnes, et, comme on ne les loue pas d'être nés princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillants. Mais une louange qui les honore, c'est que la vie paisible et privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, laisse voir en eux encore plus de vertus estimables; c'est qu'en les voyant tous les jours, nous les voyons toujours plus grands.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] Les princes sont exposés à plus de dangers que les autres hommes, et les inclinations les plus heureuses et les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne? Nos vices se cachent sous l'obscurité de notre destinée; mais qu'offrirait notre vie aux yeux du public, si elle était en spectacle comme la leur? C'est un malheur de leur rang, que souvent, avec plus d'innocence que nous, ils ne sauraient jouir comme nous de l'impunité d'un seul de leurs vices.

Oraison funèbre de Madame.] Rien n'est plus rare pour les grands que les vertus domestiques. La vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes. Toujours en spectacle, ils représentent; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs et leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques et accoutumés, le personnage cesse, et l'homme prend sa place et se développe.

L. DE LA NAISSANCE.

[PETIT CARÊME. — *Sermon e l'Incarnation.*] Une haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommages. Mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu; c'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la donne; c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur, mais ce n'est pas ce qui nous fait grand; c'est une succession d'honneur et de mérite, mais elle manque, et s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons pour ainsi dire une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

[PETIT CARÊME. — *Sermon de l'Incarnation.*] Que les grands se vantent d'avoir des princes et des rois parmi leurs ancêtres; s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, si toute leur grandeur est dans leur nom, leur naissance les avilit et les déshonore. On oppose sans cesse leur nom à leur personne; le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre; les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs; on redemande à leur nom les vertus qui ont autrefois honoré la patrie, et cet amas de gloire dont ils ont hérité n'est plus qu'un poids de honte oui les flétrit et qui les accable.

Il en est qui portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont pas faites, par des aïeux dont il ne reste plus rien qu'une vile poussière, par des monuments que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres de la vanité des choses humaines.

LI. DE L'ÉDUCATION.

[*Oraison funèbre de M. de Villars.*] On ne peut trop déplorer la vanité de ces personnes d'un rang distingué, qui croiraient dégrader leurs ancêtres s'ils s'appliquaient eux-mêmes à leur former une postérité digne d'eux ; qui regardent comme des soins roturiers le soin de l'éducation, sans quoi se souille et s'épaissit la noblesse du sang; qui confient à des mains étrangères le soin de cultiver des vertus domestiques, mettent à prix la destinée de leurs enfants, et, pour se trop souvenir de leur grandeur, laissent après eux des successeurs qui ne s'en souviennent pas assez.

[*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*] Quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains; de jeter dans ces âmes destinées au trône les premières semences du bonheur des peuples et des empires; de régler de bonne heure des passions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices ou d'inspirer des vertus, qui doivent être, pour ainsi dire, les vices et les vertus publiques ; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle; de leur faire sentir qu'ils sont grands, et de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentiments en leur adoucissant le cœur ; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchants à qui tout va préparer le poison du vice ; en un mot, d'en former des maîtres et des pères !

[***Panégyrique de saint Louis.***] On aime assez à donner à des enfants des leçons de vertu et de probité; on se fait honneur même de leur débiter les maximes les plus sévères et les plus héroïques de la sagesse; mais la conduite domestique soutient mal le faste et la vanité de ces instructions. On leur propose les vertus de leurs ancêtres, et on affaiblit, en les démentant soi-même par des mœurs opposées, l'impression qu'aurait pu faire le souvenir de ces anciens modèles. Aussi, loin de leur inspirer des sentiments de vertu par ces impressions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penser de bonne heure que la vertu n'est qu'un nom, que les maximes qu'on nous en débite ne sont qu'un langage et une façon de parler qui a passé des pères aux enfants, mais que l'usage a toujours contredit, et qu'enfin, ceux qui en ont paru dans tous les temps les plus zélés défenseurs, ont toujours été au fond semblables au reste des hommes.

On publie souvent que la jeunesse des rois doit avoir de plus nobles amusements que des pratiques journalières de piété; que, sous prétexte de préserver son innocence, on amollit son courage; qu'il faut laisser plus de carrière à des penchants qui, dans la suite, ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine, iraient d'autant plus loin qu'on aurait plus voulu les contraindre, et qu'enfin une vertu si rigoureuse et si exacte peut former de bons solitaires, mais qu'elle n'a jamais formé de grands princes. Ainsi justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande tous les jours à ceux qui y président d'imprimer de bonne heure aux enfants qu'on leur confie les maximes de la vertu et de la sagesse; mais ce sont les seules impressions qu'on craint toujours qui ne soient poussées trop loin. L'amour de la gloire, le désir de parvenir, l'art de plaire sont les plus sérieuses et les plus importantes leçons qui cultivent la jeunesse de ceux que leur naissance destine à de grandes places. On aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de toutes ces dangereuses passions. Les ébauches naissantes des grands vices, on les appelle de grandes espérances. On regarde les inclinations heureuses et tranquilles d'un naturel tourné à la vertu comme des présages moins favorables; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité. On y réveille par mille artifices les passions que la nature même semblait avoir assoupies, et il arrive souvent que ces impressions étrangères prévalent, et que ceux, pour qui on avait craint un excès de sagesse et de vertu, deviennent trop licencieux pour le monde même.

LII. DE LA JEUNESSE.

[*Oraison funèbre de M. de Villeroi.*] Qu'est-ce que la jeunesse des personnes, surtout d'un certain rang? C'est une saison périlleuse où les passions ne sont pas encore gênées par les bienséances de la grandeur, et où elles sont facilitées par son autorité. C'est une conjoncture fatale où le vice n'a rien de difficile ni de honteux, où le plaisir est autorisé par l'usage, soutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi ; les exemples facilités par la puissance, et la puissance mise en œuvre par les emportements de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Aussi dans les éloges qu'on entreprend de la plupart des hommes extraordinaires, on est obligé de tirer le rideau sur les premières années de leur vie ; on laisse dans un sage oubli un temps où ils se sont oubliés eux-mêmes. On ne leur donne ni enfance ni jeunesse, et on ne commence leur histoire que par où l'on peut commencer leur éloge. On les produit tout à coup sur le théâtre du monde, à peu près comme Dieu y produisit le premier homme, c'est-à-dire dans la perfection de l'âge et de la raison.

LIII. DES LOIS.

[PETIT CARÊME. — *Sermon de l'Incarnation.*] Ce n'est point le souverain, ce sont les lois qui doivent régner sur les peuples. Le prince n'en est que le ministre et le premier dépositaire. Ce sont elles qui doivent régler l'usage de l'autorité, et c'est par elles que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que

parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois; leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes méchants mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent. Ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois. Ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'énerve et la diminue. La source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets, et quelqu'absolus qu'ils paraissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

[Petit Carême. — *Sermon du dimanche des Rameaux.*] La religion souffre toujours de la faiblesse des lois, et l'Eglise ne doit compter sur rien dans un empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Aussi, les États où la multitude gouverne, et ceux où elle partage la puissance avec le souverain, sont sans cesse exposés à des révolutions, se départant aussi facilement des lois que du culte de leurs pères; les soulèvements y sont aussi impunis que les erreurs, et c'est là où l'hérésie a toujours trouvé son premier asile. Elle se fortifie au milieu de la confusion des lois et de la faiblesse de l'autorité. Elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles et aux discussions publiques. Les règnes les plus faibles et les plus agités ont toujours été parmi nous, comme partout ailleurs, les règnes funestes de son accroissement et de sa puissance, et dès que l'harmonie civile se dément, toute la religion elle-même chancelle.

[Petit Carême. — *Sermon de l'Incarnation.*] Il n'y a point de bonheur pour les peuples, que dans l'ordre et dans la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de règle. Chacun veut être à lui-même sa loi : la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité naissent bientôt de l'indépendance; et les souverains ne sauraient rendre leurs sujets heureux, qu'en les tenant soumis à l'autorité, et leur rendant en même temps l'assujettissement doux et aimable.

[*IIe Sermon d'une profession religieuse.*] Les hommes sont trop légers, trop inconstants, trop faibles, pour se conduire tout seuls. Il leur a fallu des lois pour les fixer dans la société, il leur en faudrait pour les fixer avec eux-mêmes. Ce que nous regardons comme la souveraine félicité, cette liberté, cette indépendance que nous vantons tant, c'est précisément la source de cet ennui qui empoisonne tous nos plaisirs. C'est un supplice continuel de vivre sans règle et au hasard, de ne consulter que le goût et les inégalités de l'imagination, d'être incapable de suite et d'uniformité, de mener une vie qui ne se ressemble jamais à elle-même; où chaque jour amène de nouveaux goûts et de nouvelles occupations, où presque jamais rien n'est à sa place, où l'on se porte soi-même partout, et où partout on est à charge à soi-même : une vie incertaine, inégale, oiseuse dans son agitation; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous pèse, qui nous embarrasse, dont nous ne savons souvent que faire; où l'on essaie de tout, et où l'on s'ennuie de tout.

[Petit Carême. — *Sermon de l'Incarnation.*] La liberté que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Ils sont les maîtres de la vie et de la fortune de leurs sujets, mais ils ne peuvent en disposer que selon les lois. Ils ne connaissent que Dieu seul au-dessus d'eux, mais les lois doivent avoir plus d'autorité qu'eux-mêmes. Nos rois ne commandent pas à des esclaves; ils commandent à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que, plus son amour ne connaît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission, que ce que les lois leur permettent d'en exiger; autrement, ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

[Petit Carême. — *Sermon du Vendredi saint.*] Les empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes lois qui les ont formés. L'injustice a bien pu détrôner des souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes. Les ministres, qui ont outré la puissance des rois, l'ont toujours affaiblie : ils n'ont élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs Etats; et leur zèle n'a été utile aux Césars, qu'autant qu'il a respecté les lois de l'empire.

LIV. DU TEMPS.

[Carême. — *Sermon du lundi de la semaine de la Passion.*] La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste qu'ils font du temps. Les uns passent toute leur vie dans l'obscurité et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes; les autres dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être nés sur la terre que pour y jouir d'un indigne repos et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuient : d'autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas, des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus de conjurer. Toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire. Les plus heureux sont ceux qui

réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée; et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrégent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent sans que nous nous apercevions presque qu'ils sont passés.

[Carême. — *Sermon du jeudi de la quatrième semaine.*] Où sont nos premières années ? que laissent-elles de réel dans notre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit : nous rêvons que nous avons vécu, voilà tout ce qui nous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis notre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide, qu'à peine nous avons vu passer. Quand nous aurions commencé à vivre avec le monde, le passé ne nous paraîtrait pas plus long, ni plus réel. Tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, nous les regarderions comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous les grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour nous que les différentes scènes d'un spectacle que nous aurions vu finir en un jour. Rappelons seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux du dernier règne : nous y touchons encore, nous en avons été la plupart les spectateurs ; ils passeront dans nos annales, jusqu'à nos derniers neveux; mais, pour nous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de notre souvenir.

[Carême. — *Sermon du lundi de la semaine de la Passion.*] Le temps, ce dépôt précieux qui nous a été confié, est devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue. Nous craignons, comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours ; et nous craignons presque comme un malheur égal, d'en porter l'ennui et la durée. C'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains. Toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre ; et, malgré toutes les attentions à les dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire.

[Carême. — *Sermon du jeudi de la quatrième semaine.*] Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'avons pas tourné la tête, que nous nous trouvons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraissait encore si loin, et ne devait jamais arriver. Regardons le monde tel que nous l'avons vu dans nos premières années, et tel que nous le voyons aujourd'hui. Une nouvelle cour a succédé à celle que nos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques. Un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que nous nous en soyons aperçus, sur les débris du premier.

[Carême. — *Sermon du lundi de la semaine de la Passion.*] Notre temps est la chose dont nous faisons le moins de cas. Nos offices, nous les réservons pour nos amis; nos bienfaits, pour nos créatures; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes : notre temps, nous le donnons à tout le monde; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes, on nous fait même plaisir de nous en décharger. C'est un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage; il fait tout l'ennui, tout l'embarras et le fardeau le plus pesant de notre vie.

[Carême. — *Sermon du jeudi de la quatrième semaine.*] Tout passe avec nous et comme nous : une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin ; et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement. Rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint. Nous nous hâtons de profiter des débris les uns des autres. Nous ressemblons à ces soldats insensés, qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer des ennemis, se chargent avidement de leurs habits; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venaient de se parer. Loin de nous détromper par l'exemple de ceux que nous voyons disparaître, il sort de leurs cendres des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs.

LV. DES ANCIENS PHILOSOPHES.

[Carême. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] La philosophie païenne ne détruisait les vices que par le vice ; elle n'apprenait avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissements du monde. Elle cherchait plus la gloire de la sagesse que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevait toujours une plus dangereuse sur leurs ruines, je veux dire l'orgueil. Semblable à ce prince de Babylone qui n'avait renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulait faire adorer à toute la terre.

Platon, qui avait si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage; et, permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels que la na-

ture elle-même a toujours respectés le plus, jusque parmi les animaux; et donne à la terre des hommes incertains de leur origine, tous venant au monde sans parents, pour ainsi dire, et par là sans liens, sans tendresse, sans affection, sans humanité; tous en état de devenir incestueux ou parricides, sans le savoir.

[CARÊME. — *Sermon du dimanche de la Passion.*] Il n'était pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les écoles païennes. Livrées à l'orgueil et aux variations de l'esprit humain, c'était la vanité et non pas la vérité qui faisait les philosophes. Ler règles changeaient avec les siècles, de nouveaux temps amenaient de nouvelles lois; en un mot, la doctrine ne changeait pas les mœurs, c'était le changement des mœurs qui entraînait toujours celui de la doctrine. Comme ils ne puisaient leurs lumières que dans la corruption de leurs cœurs et dans la variété de leurs pensées, ils qualifiaient le bien et le mal selon leurs caprices; et les vices et les vertus étaient presque parmi eux des noms arbitraires.

[CARÊME. — *Sermon du jeudi après les Cendres.*] Il y a eu des philosophes qui vinrent annoncer aux hommes que la volupté était le souverain bien; et quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes. Les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu, les vices les plus abominables y furent consacrés; on leur dressa des temples et des autels. L'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie et des crimes encore plus honteux, furent érigés en divinités. Le culte devint une débauche et une prostitution publique, et des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes.

[CARÊME. — *Sermon du lundi de la première semaine.*] Les siècles païens ont reconnu la nécessité d'une philosophie, c'est-à-dire, d'une lumière supérieure aux sens, qui en réglât l'usage, et fit de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les a conduits à cette vérité, et leur a appris que l'aveugle instinct ne devait pas être le seul guide des actions de l'homme. Il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement, puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux, qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples, on a toujours regardé comme des monstres, et l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livraient sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité; et que cette maxime une fois établie, que nos penchants et nos désirs ne sauraient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, vivre seuls comme des bêtes.

[CARÊME. — *Sermons du jeudi après les Cendres.*] Que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne! Les uns doutaient de tout, les autres croyaient tout savoir; les uns ne voulaient point de Dieu, les autres nous en donnaient un de leur façon; c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur, et incompatible avec son repos: quelques autres, esclave des destinées, et soumis à des lois qu'il ne s'était pas imposées lui-même: ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'âme de ce vaste corps, et faisant comme une partie d'un monde, qui tout entier est son ouvrage. Autant d'écoles, autant de sentiments sur un point si essentiel: autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'âme. Ici c'était un assemblage d'atomes; là, un feu subtil; ailleurs, un air délié: dans une autre école, une portion de la divinité: les uns la faisaient mourir avec le corps; d'autres la faisaient vivre avant le corps; quelques autres la faisaient passer d'un corps à un autre corps; de l'homme au cheval; de la condition d'une nature raisonnable à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvait qui enseignaient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens; un plus grand nombre la mettait dans la raison; d'autres ne la trouvaient que dans la réputation et dans la gloire; plusieurs dans la paresse et dans l'indolence: et tous ces points si essentiels à la destinée de l'homme, étaient devenus des problèmes qui, de part et d'autre, n'étaient destinés qu'à amuser le loisir des écoles, et la vanité des sophistes: des questions oiseuses où l'on ne s'intéressait pas pour le fond de la vérité; mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté.

LVI. DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

CARÊME. — *Sermons du lundi de la première semaine.* Remontons jusqu'à la naissance des siècles, lisons l'histoire des royaumes et des empires, écoutons ceux qui reviennent des îles les plus éloignées, l'immortalité de l'âme a toujours été et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connaissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde; mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer dans leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort; et, en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Si tout meurt avec le corps, qu'est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays, que leur âme était immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? Un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car, si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devraient vivre et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu, ou se donner, ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentiments et des idées si sublimes! Cependant, cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes; cette idée, si opposée même aux sens, puisque l'homme comme la bête meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur la terre; ce sentiment, qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples, les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

La société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères, qui nous ont précédés, ne sont plus; que nos enfants ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

D'où vient que des hommes si différents d'humeurs, de culte, de pays, de sentiments, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paraissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant de l'immortalité de l'âme et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car, comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car, outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur; les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et seul, depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfants, et s'est toujours maintenu sur la terre.

Les annales domestiques et la suite de nos ancêtres, n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons plus de neveux. Les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur, qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout. Et, pour tout dire, en un mot, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtiments la seule récompense de la vertu? Quel Dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie! Quoi! il serait de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé, dans un désordre si universel! de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste, l'innocent détrôné par l'usurpateur, le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé, l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle! Du haut de sa grandeur, Dieu se ferait un délassement bizarre de ces tristes événements, sans y prendre part! parce qu'il est grand, il serait ou faible ou injuste, ou barbare! parce que les hommes sont petits, il leur serait permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite!

S'il n'y a point d'avenir, quel dessein digne de sa sagesse Dieu aurait-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi! il n'aurait point eu d'autres vues, en les for-

mant, qu'en formant la bête! L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentiments; susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme seul, de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connaître et d'aimer l'Auteur de son être, cet homme ne serait fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours, comme la bête, en des occupations frivoles ou des plaisirs sensuels! il remplirait sa destinée en remplissant un rôle si méprisable! il n'aurait paru sur la terre, que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié! et, après cela, il retomberait dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste et de ce cœur élevé que l'Auteur de son être lui avait donné! Où serait ici la sagesse du Créateur, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de sa puissance et délasser son loisir par cette variété de spectacles? Le Dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme?

Convenons des maximes des impies sur l'immortalité de l'âme; et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des États et des empires n'a plus de règle; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que leurs passions, et la crainte de l'autorité; plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; et si ce plan affreux de république plaît à quelqu'un, il est bien digne d'y occuper une place.

LVII. DU SACERDOCE.

[Conférences. — *De l'ambition des clercs.*] Qu'est-ce que l'honneur du sanctuaire? C'est une servitude honorable, qui nous établissant sur tous, nous rend redevables à tous; c'est une sollicitude laborieuse et universelle, qui nous met entre les mains les passions, les besoins, les faiblesses et tout le détail des misères humaines; c'est un poids accablant, qui nous oblige de porter dans notre sein tout un peuple, comme une nourrice porterait son enfant; d'essuyer sans nous rebuter, ses inquiétudes et ses caprices; de souffrir, sans l'abandonner, ses ingratitudes et ses murmures; de réunir aux devoirs et à l'observance des lois, cette différence infinie d'humeurs, d'esprits, d'intérêts, de talents, de conditions qui le composent, et de redoubler nos soins à mesure qu'il s'étudie à les rendre inutiles; c'est une élévation incommode, qui nous expose aux regards publics; c'est une inspection pénible, qui devient plus difficile et plus périlleuse, à mesure que les mœurs des siècles se corrompent; qui en nous confiant le dépôt des règles, nous revêt d'une autorité qui se fait presque toujours plutôt sentir par les refus que par les grâces, et nous expose à la haine de ceux même que nous voulons sauver; c'est-à-dire, c'est un état dont les soins sont infinis et ingrats, dont les seuls priviléges sont des exemples qui puissent servir de modèle, dont toute l'autorité et les plus sages ménagements du zèle se bornent à faire des murmurateurs et des mécontents.

[Conférences. — *De l'excellence du sacerdoce.*] Qu'offre à la plupart le choix de l'état saint pour lequel ils se sont déclarés? Les uns exclus par les circonstances de leur naissance, des bénédictions temporelles et des prérogatives du premier-né, tristes peut-être, comme Esaü, de n'y pouvoir plus rien prétendre, se consolent sur ce que le père de famille a des bénédictions de plus d'une sorte, et regardent le plus saint et le plus sublime de tous les états comme le moindre partage, comme un pis-aller inévitable, comme une bienséance que le monde lui-même leur impose, et un égard qu'ils doivent à leur nom, aux intérêts de leur maison, qu'ils se doivent à eux-mêmes; les autres, destinés dès leur tendre enfance, à des espérances d'élévation, accoutumés par des discours domestiques à ne se figurer le le fardeau redoutable du sacerdoce, que sous les idées flatteuses de poste et de dignité, y courent comme à des biens et des honneurs assurés; semblables à ce profane Héliodore, ils n'entrent dans le temple que parce qu'ils ont ouï dire qu'ils y trouveraient des trésors immenses, quoiqu'ils ne doivent y trouver que des dépôts sacrés, destinés non à nourrir leur faste et leur mollesse, mais à la nourriture des orphelins et des veuves.

[Conférences.—*De l'ambition des clercs.*] On ne souhaite souvent les fonctions du sacerdoce, que pour les rétributions qui y sont attachées; les mieux payées sont les plus courues; celles, où il ne s'agit que de la gloire de Dieu et du salut de nos frères, ont peu de solliciteurs. Un esprit d'intérêt sordide entre dans les ministères les plus saints; on apprécie les fonctions sublimes du sacerdoce, comme les ouvrages vils et mécaniques; et on est plus occupé de ce qu'elles rendent, que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainsi, sous prétexte qu'il est permis de vivre de l'autel, on fait de l'autel comme un métier qui nourrit son artisan, et l'on accoutume les peuples à ne pas distinguer le salaire d'un prêtre du Très-Haut, du salaire du vigneron et du laboureur qui défriche la terre.

[*Oraison funèbre de M. de Villeroi.*] Il en est qui ne doivent qu'à des bassesses profanes une élévation toute sainte; qui ne sont montés qu'en rampant sur le trône sacer-

dotal; qu'on ne voit assis dans le sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été longtemps debout dans les antichambres des grands, et qui n'auraient jamais été placés sur la tête des hommes, s'ils n'avaient été mille fois lâchement à leurs pieds.

[CONFÉRENCES. — *De l'étude nécessaire aux ministres.*] Le sacerdoce est pour la plupart le terme fatal de leurs études. On ne s'était proposé que d'en savoir assez pour soutenir les épreuves légères de doctrine et de capacité par où il faut passer pour être admis aux saints ordres. Est-on revêtu du saint et dernier caractère : on est charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de son ignorance ou de sa capacité. Les livres sont devenus des meubles de rebut ; souvent même on n'en a pas, et c'est beaucoup quand le presbytère de certains pasteurs est décoré du moins de la présence d'une seule Bible.

CONFÉRENCES. — *Discours* XV.] Le caractère sacré, qui fait le prêtre, ne change rien à celui qui a formé l'homme, et un prêtre né avec un esprit rude, impétueux, grossier, bizarre, se voyant établi sur un peuple, loin de trouver dans sa nouvelle qualité de père et de pasteur un frein à son humeur et de nouveaux motifs de douceur et de tendresse, n'y trouve presque toujours que de nouvelles occasions de rudesses, de bizarrerie et d'emportements. On était doux et paisible dans un état dépendant et subalterne; le désir d'être en place était plus fort que l'humeur, et la contraignait; on obéissait avec docilité ; à peine est-on placé, que l'on commande avec rudesse, et que l'on ne se contraint plus dans une nouvelle situation où l'on aurait dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur et de la contraindre. Ce n'est pas le peuple seul qui se plaint, les seigneurs eux-mêmes des paroisses, qui avaient cru trouver dans leur curé une société douce et édifiante, un conseil dans leurs perplexités, une consolation dans leurs peines, un ami solide et chrétien dans l'éloignement où ils vivent des villes, et de tous les autres secours de la religion et de la société, n'y trouvent souvent qu'un pasteur féroce, livré à lui-même, à son humeur brusque et solitaire, sans communication, sans prévenance, sans autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ses paroissiens, de le contredire ; et, par là, de le révolter et contre le ministre de la religion, et contre la religion elle-même.

[CONFÉRENCES. — *De l'ambition des clercs.*] Une dignité sacrée est un ministère qui nous fait un devoir essentiel de conserver le goût de la retraite et du recueillement au milieu des soins et des embarras; de conserver cette fleur de réputation, cette innocence et cette pudeur sacerdotale, parmi les passions et les secrètes faiblesses dont nous sommes les témoins et les dépositaires; qui nous mêle parmi les hommes, et quelquefois dans les palais des rois, et nous oblige cependant d'y porter toute la simplicité, toute la gravité, toute la mortification des déserts, et d'y condamner par notre exemple, la mollesse et l'ambition de ceux qui les habitent. C'est un poste de vigilance où il faut avoir sans cesse à la main les armes spirituelles d'une milice sainte : le glaive de la parole, le bouclier de la foi et de la doctrine, pour combattre contre la chair et le sang, contre les puissances invisibles, contre les erreurs qui altèrent le dépôt sacré, contre les préjugés et les maximes du siècle, qui corrompent les règles ; de sorte que les abus que nous tolérons ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes, et que les désordres publics nous sont comptés comme nos vices particuliers. Est-il sur la terre une condition plus périlleuse? Un état, qui dans l'affaiblissement presque universel des règles et de la loi, met sur nous les abus publics, et ne compte notre innocence personnelle, que comme le point le plus facile de nos devoirs.

[CONFÉRENCES. — *De l'excellence du sacerdoce.*] Quelques-uns, détrompés des plaisirs, et rebutés des injustices du monde qui les néglige; lassés même des passions par le vide seul et l'amertume qui les suit, dépouillent l'ignominie de l'habit séculier, entrent dans la cléricature, simplement comme dans une voie plus sûre de salut, et où la bienséance les met à couvert des occasions de chute qu'ils avaient trouvées dans le monde, et regardent comme la réparation de leurs crimes passés, un état sublime et divin dont les pénitents mêmes étaient autrefois exclus, et qui n'était ouvert qu'à l'innocence. Chacun n'envisage le sacerdoce que par rapport à soi ; nul ne le regarde comme un état à suites, et qui lie nos destinées à celles des peuples, comme si nous n'étions prêtres que pour nous-mêmes.

[CONFÉRENCES. — *De l'ambition des clercs.*] Si les dignités de l'Eglise n'étaient comme autrefois, que des ministères pauvres et laborieux, sans éclat, sans pompe, exposés à la faim, à la nudité, aux persécutions, à la mort ; les trouverait-on dignes de nos empressements? S'il ne fallait que vaquer à la prière, et au ministère de la parole, et porter le poids du jour et de la chaleur; si l'honneur du sanctuaire n'offrait rien de plus flatteur que ces deux devoirs, envierait-on beaucoup le partage apostolique? Hélas ! on verrait bientôt nos empressements ralentis, nos brigues et nos poursuites changées en frayeurs, en résistances, en vaines allégations sur notre indignité et sur notre faiblesse. En un mot, s'il ne fallait être que pêcheurs d'hommes, la conduite de la barque ne nous paraîtrait pas fort digne de nos recherches. Mais nous savons que la mer où nous allons entrer, cache des trésors dans son sein ; que les filets de Pierre ont la vertu de trouver une somme d'argent dans les entrailles mêmes d'un poisson ; sur cette espérance nous voulons gouverner le vaisseau et succéder à son ministère.

[CONFÉRENCES. — *De l'usage des revenus ecclésiastiques.*] Il n'en est pas des honneurs

du sanctuaire comme des dignités du siècle. Celles-ci fondées sur la crainte, sur un frein nécessaire aux passions des hommes, sur une autorité extérieure qui doit parler et imposer aux yeux et aux sens, ont besoin d'une pompe extérieure pour se soutenir. La majesté des lois tire presque toute sa force de la majesté du souverain et de celle de ses ministres. Il faut du spectacle et de l'appareil pour rendre les titres qui élèvent les hommes les uns sur les autres, respectables. La puissance des souverains vient de Dieu seul; mais c'est l'orgueil qui a inventé ensuite la plupart des titres subalternes, qui mettent une si grande différence parmi leurs sujets. Ainsi c'est à l'orgueil à soutenir ce que l'orgueil seul a inventé : ce sont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vide et le néant, et leur donner une sorte de réalité. Mais c'est l'innocence, la sainteté, la justice, la modestie, la pauvreté, le zèle, le travail, qui font l'éclat des dignités du sanctuaire. Elles ne sont fondées que sur le mépris du monde, et de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des sens, puisqu'elles ne sont fondées que pour en donner l'exemple et l'inspirer aux fidèles. La magnificence n'est pas l'état de l'Eglise sur la terre : elle est ici-bas étrangère, désolée de l'absence de son époux, affligée des scandales qui la déshonorent, des persécutions qui la troublent, des schismes qui la déchirent, des plaies domestiques qui la percent d'un glaive de douleur; et, tandis qu'elle est couverte de deuil et d'amertume, ses ministres ne doivent pas venir lui insulter par une pompe déplacée et éloignée de son esprit.

[Conférences. — *De l'ambition des clercs.*] Que produit-on aujourd'hui, comme un titre qui donne droit aux honneurs et au ministère redoutable du temple? Le nom et la naissance : comme si le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé que par les crimes et l'ambition de nos ancêtres, devait nous donner avec leur sang, l'humilité, la pudeur, le zèle, l'innocence, la sainteté qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes; comme si une distinction tout humaine, qui traîne après soi l'orgueil, la mollesse, le luxe, les profusions, des mœurs toujours opposées à l'esprit de notre ministère, devait elle-même nous en rendre dignes. La noblesse que demande la sublimité de nos fonctions, est une noblesse d'âme, un cœur héroïque, un courage sacerdotal, que les menaces, les promesses, la faveur ou la disgrâce du monde trouvent également inébranlable. La seule roture qui déshonore le ministère, c'est une vie souillée, des mœurs profanes, des penchants mondains, un cœur lâche et rampant, qui sacrifie la règle et le devoir à des faveurs humaines. Depuis que les césars et les maîtres du monde se sont soumis au joug de la foi, l'Eglise a assez d'éclat extérieur; elle n'a pas besoin d'en emprunter de ses ministres : la protection des souverains assure sa tranquillité, et lui conserve le respect et l'obéissance des peuples. Voilà à quoi les puissances de la terre lui sont utiles; mais la noblesse et la grandeur humaine de ses ministres lui sont à charge : il faut qu'elle en soutienne le faste et l'orgueil, et qu'un bien consacré à des usages saints et destiné à soulager des misères réelles, soit employé à décorer le fantôme du nom et de la naissance. Aussi ses fondateurs et ses plus illustres pasteurs furent d'abord pris d'entre le peuple; les siècles de sa gloire furent les siècles où ses ministres n'étaient que la balayure du monde : elle a commencé à dégénérer, depuis que les puissants du siècle se sont assis sur le trône sacerdotal, et que la pompe séculière est entrée avec eux dans le temple.

[Conférences. — *De la fuite du monde.*] Par l'Onction sacerdotale, nous cessons en un sens d'être citoyens et membres de la république. Unis avec les autres hommes, par les devoirs publics qui nous lient à l'Etat, nous formons un peuple à part, une nation sainte, un sacerdoce royal. Nous commençons à vivre sous d'autres lois, à contracter de nouveaux rapports, à prendre des engagements plus saints. Ce n'est pas que nous cessions d'être membres de l'Etat, du côté de l'obéissance et de la soumission que nous devons aux puissances établies de Dieu; nous en devons même donner l'exemple au reste des fidèles, et rendre à César ce qui est à César : nous ne cessons d'être membres de la république, que par les fonctions publiques qu'elle exige de ses membres. Les mystères saints deviennent nos seules fonctions; les temples, nos maisons; les autels sacrés, nos places d'honneur; les œuvres de la piété et de la charité, nos tributs et nos charges publiques; les cantiques, nos plaisirs publics. C'est sur ce fondement que les lois ne comptent point sur nous pour les services et les besoins communs de l'Etat. Elles ne nous renferment point dans le corps de la société. Elles nous regardent comme détachés du reste des citoyens, déchargés des devoirs et des assujettissements sur lesquels roule la vie civile. Elles se départent, pour ainsi dire, du droit qu'elles avaient sur nous, et nous laissent tout entiers à des usages plus saints et plus augustes. Elles respectent le recueillement profond que demandent nos fonctions; et nous laissent pour partage un loisir sacré, afin que nous remplacions par nos prières et par nos offrandes, les services que nous manquons de rendre à la république. Toute la personne d'un prêtre est comme un spectacle de religion, qui doit toujours être environné de respect, de gravité et de décence, et qu'on ne devrait plus regarder qu'avec une espèce de culte.

[Conférences. — *De l'usage des revenus ecclésiastiques.*] Le monde, tout corrompu qu'il est, blâme en secret dans les pasteurs et les ministres de l'Eglise, ce faste et ces profusions dont il semble leur faire honneur. Il est le premier et le plus rigide censeur d'un abus qui paraît son ouvrage. Tout

aveugle et injuste qu'il est, il respecte encore assez la majesté de la religion, pour comprendre que ses ministres doivent l'honorer plutôt par la sainteté de leur vie, que par la pompe qui les environne. Il sent le ridicule et l'indécence d'un faste attaché à un état saint et à l'usage d'un bien consacré à la piété et à la miséricorde. Les plus mondains eux-mêmes sont indignés, scandalisés, de voir servir au luxe, à la sensualité et à toutes les pompes du siècle, des richesses prises sur l'autel. Ils blâment la simplicité de leurs pieux ancêtres, d'avoir laissé des biens si considérables aux Eglises, pour nourrir la mollesse, la vanité et le faste des ministres; et de n'avoir diminué les possessions et les héritages de leurs maisons, que pour augmenter les abus et les scandales de l'Eglise. Ils disent que ces biens sortis de leurs maisons auraient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfants, et à les mettre en état de servir la patrie, qu'à nourrir le faste et l'oisiveté d'un clerc inutile à l'Eglise et à l'Etat. Ils se plaignent que les clercs tout seuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états souffrent, et que le malheur des temps se fait sentir au reste des citoyens. L'hérésie, en usurpant, le siècle passé, les biens consacrés à l'Eglise, n'allégua point d'autres prétextes. L'usage profane que la plupart des ministres faisaient des richesses du sanctuaire l'autorisa à les arracher de l'autel, et à rendre au monde des biens que les clercs n'employaient que pour le monde.

[Conférences. — *De l'ambition des clercs.*] On allègue comme des titres qui donnent un droit incontestable aux dignités de l'Eglise, les plaies et les services de ses proches. On veut que l'innocence, la douceur et la tranquillité du sanctuaire, soient le prix des incendies et des carnages; que l'Eglise, qui a tant d'horreur pour le sang, en souille, pour ainsi dire, ses dignités et ses places; que les guerres et les calamités dont elle gémit, soient payées d'un honneur et d'un ministère de paix et de réconciliation; que les plaies qui ont pu honorer la patrie, aient droit d'en faire une honteuse à l'Eglise, et que la valeur dans les combats, donne des ministres de charité et d'humilité aux fidèles. Les services militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du siècle, mais non dans celle de Jésus-Christ. Ils peuvent donner des chefs aux armées, et des gouverneurs aux provinces; mais non des pasteurs aux Eglises. On peut décorer la valeur de ces marques extérieures d'honneur dont nos rois sont revêtus; mais non de l'ordre et de l'honneur du sacerdoce. Les guerres où nos proches se sont distingués, sont-elles devenues pour nous des marques de vocation à un état dont la principale fonction est d'annoncer la paix à la terre? Qu'y a-t-il de commun entre les honneurs des armes et l'innocence du sanctuaire? entre les victoires qu'on remporte sur les hommes avec un glaive de mort et de fureur, et celles que l'on doit remporter sur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie et de salut.

[Conférences. — *De l'usage des revenus ecclésiastiques.*] Un pasteur peut-il alléguer son nom et sa naissance, et excuser là-dessus son faste et ses profusions? Mais eût-il trouvé dans un passage domestique, de quoi soutenir la vanité de son nom dont il fait monter si haut les dépenses inévitables? Le dernier peut-être d'une famille nombreuse, ou du moins exclu des droits et des prérogatives de l'aînesse, il se serait vu réduit dans le monde à une fortune médiocre, à une portion de cadet, toujours fort mince dans les maisons les plus anciennes. Quoi! l'Eglise s'est-elle obligée d'établir dans le luxe et dans l'abondance, ceux que le monde aurait laissés dans une honnête médiocrité? Ils seraient plus à leur aise du patrimoine des pauvres, qu'ils ne l'eussent été de la succession de leurs ancêtres? Leur nom n'eût pas souffert dans le monde, de l'obscurité et de la modicité de leurs biens et de leur fortune, et il souffrirait dans l'Eglise, de leur frugalité et de leur modestie! Quoi! le monde qui a formé le fantôme de la vanité, du nom et de la naissance, n'eût pas soutenu en eux son ouvrage, et l'Eglise qui la condamne, cette vanité, qui la combat, serait elle-même obligée de la soutenir! Les bienséances du monde ne seraient point blessées, lorsque leur fortune ne répondrait point à leur nom; et celles de l'Eglise le seraient, lorsque l'innocence, la simplicité, la tempérance, la piété de leur vie répondraient à la sainteté de leur caractère!

LVIII. DES PRÉDICATEURS.

Carême. — *Sermon du premier dimanche.* — Les prédicateurs sont obligés de respecter nos ennuis et nos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornements humains, qui toujours l'affaiblissent. Il semble qu'ils viennent nous parler pour eux, et nous les écoutons comme des importuns qui viendraient nous demander des grâces.

On se sait quelquefois bon gré d'être insensible aux vérités qu'on entend; on se fait une espèce de force et de vanité de les écouter de sang-froid; on regarde peut-être comme un bon air et une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres, nous laisse tout seuls calmes et tranquilles. On fait peut-être ostentation de son insensibilité; il semble que ce soit une faiblesse à nous, d'être sensibles à des vérités qui triomphèrent autrefois des philosophes et des césars. Mais la marque la plus sûre d'un esprit frivole et léger, d'une raison médiocre et bornée, d'un cœur mal fait et incapable de grandeur et d'élévation, c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse, dans les vérités si sages et si sublimes de notre morale.

Au milieu d'un spectacle profane, nous n'avons point de regret aux moments que des plaisirs si frivoles occupent. C'est là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent; et que, tout le reste oublié,

l'esprit né pour des choses plus sérieuses se repaît avidement d'aventures chimériques. C'est de là qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses; on en porte le souvenir jusqu'aux pieds des autels. Ces images si fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer; et au sortir de la parole sainte, tout ce qu'on a retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui l'a annoncée.

Combien est-il de ces hommes, sages à leurs propres yeux, qui se piquent de force et de raison, et qui ne viennent entendre les prédicateurs qu'avec un esprit préparé, et comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte. Ils ne font pas gloire d'être insensibles à toute vérité, mais ils regardent le ministère évangélique comme un art d'exagération et d'hyperbole. Les plus saints mouvements du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain, et les menaces les plus terribles, des saillies d'une vaine éloquence; les maximes les plus incontestables, des discours où il entre plus d'usage que de vérité; les arrêts les plus capables d'alarmer les consciences, des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. On oppose sans cesse tout bas à la vérité les maximes du monde qui la contredisent. On vient combattre la vérité, et non pas céder à sa force et à sa lumière, et être les apologistes secrets du monde et des passions, dans le lieu même destiné à les condamner et à les combattre.

Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de se reconnaître tel qu'il est. On a beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt, on trouve toujours en soi certains traits adoucis, qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même : je ne suis pas cet homme; et tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes; seuls, ou nous réussissons à nous y méconnaître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères. Nous cherchons, à nos propres portraits, des ressemblances étrangères; nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avait porté que sur nous. La malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices, et nous jugeons témérairement de nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes.

Les prédicateurs ne ménagent peut-être que trop notre faiblesse; ils respectent peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paraître censurer les grands exemples qui les autorisent. Ils n'osent presque parler de certains désordres, de peur que leurs censures ne paraissent plutôt tomber sur les personnes que sur les vices. Ils se contentent de nous montrer de loin des vérités qu'il faudrait nous mettre sous l'œil. La faiblesse leur arrache souvent des éloges, où le zèle devrait placer des anathèmes et des censures; ils se laissent, comme le monde, éblouir par les noms et par les titres; et, parce qu'ils nous doivent du respect, ils nous refusent souvent la vérité, qu'ils doivent encore respecter davantage.

Parmi tous ceux qui viennent entendre les prédicateurs, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On n'y vient que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions; on se fait honneur d'être difficile; on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes et qui seraient d'un plus grand usage pour soi; et tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre.

FIN DU TOME QUARANTE-TROISIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

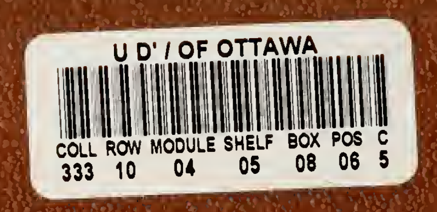
ŒUVRES COMPLÈTES DE MASSILLON.

(DEUXIÈME PARTIE.)

FIN DE LA TABLE



Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 08 06 5

